45.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE

1877

Prix du volume broché,	pour Paris.	7 fr.
	pour les Départements. . .	8 fr. 50
Prix du volume relié,	pour Paris.	8 fr. 50
	pour les Départements. . .	10 fr. »

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

MDCCCLXXVII

MAGASIN PITTORESQUE

XLVe ANNÉE. — 1877.

LA CHARITÉ, PAR PAUL DUBOIS.



Sculpture. — La Charité, par Paul Dubois. — Dessin de Jules Lavée.

On achève, dans la cathédrale de Nantes, la chapelle destinée à recevoir le tombeau du général de Lamoricière, si l'on ne revient pas toutefois à l'idée de le placer dans le transept, où l'on admire déjà celui de François II, duc de Bretagne (¹).

Ce tombeau est presque achevé. La statue principale représentera le général enveloppé d'un linceul et couché sur un soubassement orné de figures en bas-relief et surmonté d'un dais. Sur l'entablement court une frise élégante, et les pilastres sont décorés d'arabesques et de médailles allégoriques. Le corps du monument est fait de marbres blancs et noirs.

Quatre grandes figures en bronze orneront les quatre angles du tombeau. Elles représentent la Charité (²), la Vie ou le Courage militaire, le Travail ou la Méditation, la Foi ou la Prière.

Les modèles des deux premières figures ont été exposés et très-admirés au Salon de l'année dernière.

Le jury a décerné la grande médaille à leur auteur, notre célèbre sculpteur Dubois, qui termine en ce moment les deux autres ainsi que la statue du général.

Cette œuvre importante de sculpture, dont l'on pressent déjà l'unité et le charme, s'annonce comme devant faire le plus grand honneur à l'art français de notre temps.

Notre gravure peut donner, nous l'espérons du moins, une assez juste idée de la statue de la Charité, de la beauté, de la grâce de l'attitude, et du sentiment profond qui a inspiré l'artiste. Nous ne sommes pas aussi sûrs d'avoir réussi à traduire avec une parfaite fidélité l'expression touchante du visage, qui ne rappelle point les types de convention qu'on se borne trop souvent à reproduire, mais qui, tout idéale qu'elle est, a le grand mérite d'être bien moderne, et nous oserons ajouter, française.

Nous nous proposons de faire connaître dans la suite, à nos lecteurs, les autres figures et l'ensemble du monument.

(¹) Voy. t. VI, 1838, p. 242.

(²) Voy. la Charité, médaillon du seizième siècle, t. VI, 1838, p. 1; — la Charité, par Landelle, t. XVII, 1849, p. 33; etc.

DU CHOIX DES LIVRES,

PAR THOMAS CARLYLE.

Lettre à un jeune homme.

Cher Monsieur,

On m'a remis votre lettre il y a déjà quelque temps, et je profite de la seule demi-heure de loisir que j'aie eue depuis lors pour vous écrire un mot de réponse.

Ce serait pour moi une véritable satisfaction de pouvoir seconder, par mes conseils, les généreux efforts que vous faites en vue de votre amélioration personnelle; malheureusement, une longue expérience m'a convaincu que les conseils ont en général peu d'utilité, et en voici la principale raison : c'est qu'il est très-rare, pour ne pas dire impossible, que les conseils soient bien donnés, aucun homme ne pouvant connaître assez parfaitement l'état d'esprit d'un autre pour se mettre à sa place; en sorte que c'est presque toujours à un personnage imaginaire que s'adresse le conseiller le plus sensé et le mieux intentionné.

C'est pourquoi, au sujet des livres que vous devez lire, — vous que je connais si peu, — je trouve à peine possible de vous dire rien de précis. Ce que je vous conseille toutefois et en toute assurance, c'est de rester fidèlement attaché à l'habitude de lire.

Tout bon livre, tout livre plus sage que vous, vous apprendra quelque chose, et même beaucoup de choses, plus ou moins indirectement, si votre esprit est ouvert à l'instruction.

Je considère comme juste et d'une application générale cet avis de Johnson : « Lisez le livre qu'un désir et une curiosité honnêtes vous portent à lire. »

Ce désir et cette curiosité sont, en effet, l'indice qu'il y a très-probablement en vous ce qu'il faut pour que vous puissiez tirer un bon profit du livre.

On a dit aussi : « Nos désirs sont les pressentiments de nos aptitudes. » C'est encore là une noble parole, et, dans le sens où elle doit être comprise, un puissant encouragement pour tous les hommes sincères; elle n'est pas applicable seulement à nos désirs et aux efforts que nous devons faire pour nous instruire par la lecture, elle l'est à toutes les directions de notre esprit.

Parmi toutes les choses les plus dignes de votre attention, attachez-vous avec une vive espérance à ce qui vous paraît le meilleur, le plus beau et le plus admirable. En suivant cette règle, après maintes expériences (honnêtes, viriles, bien entendu, et non point puériles, légères, inconsistantes), vous reconnaîtrez peu à peu ce qu'il y a pour vous en réalité de plus digne de votre admiration, ce qui est moralement et intellectuellement votre élément, votre vrai terrain, en somme ce qui peut vous être le plus profitable.

Oui, je le répète avec conviction, tout désir sincère est un avertissement de la nature, et il faut en tenir grand compte. Mais, prenez garde! Il faut distinguer, avec la plus sérieuse attention, les vrais désirs des faux désirs.

Les médecins nous permettent les aliments qui excitent en nous un appétit véritable : ils nous prescrivent, au contraire, de nous abstenir de ceux vers lesquels nous ne sommes attirés que par un faux appétit. Ce sont là de très-bons conseils. Les lecteurs faibles, légers, qui courent de livres frivoles en livres frivoles, non-seulement ne tirent rien de bon d'aucun d'eux, mais, au contraire, se font du mal avec tous; on peut parfaitement les comparer à ces personnes déraisonnables et ennemies de leur propre santé qui se plaisent à se laisser tromper par leur goût irréfléchi pour les épiceries et les sucreries, quand leur appétit réel exigerait une alimentation nutritive et solide.

Sous la réserve de ce commentaire, je vous recommande le conseil de Johnson.

Et maintenant, je vous donnerai un autre avis.

Tous les livres ne sont, à vrai dire, que l'histoire des hommes qui ont vécu, l'histoire de leurs pensées, de leurs actions; c'est à cet enseignement qu'aboutissent en définitive les lectures de quelque nature qu'elles soient. En ce sens, on peut recommander les livres d'histoire proprement dits comme la base de l'étude de tous les autres livres, comme le préliminaire de tout ce que nous avons à espérer d'y trouver d'utile. Que le jeune lecteur commence donc par l'histoire du passé, et, en particulier, par l'histoire de son pays. Qu'il se livre avec application à ce genre d'études, et il en verra sortir, comme les branches d'un tronc d'arbre, un nombre infini de connaissances. Il se sera ainsi placé tout d'abord sur une haute et large chaussée, d'où il découvrira de vastes espaces, et de là il lui sera plus facile de choisir le lieu où il lui conviendra le mieux de se fixer.

Ne vous laissez pas décourager si, en cherchant à vous instruire, vous tombez dans quelque méprise, si vous reconnaissez que vous avez suivi quelque fausse direction; cela arrive à tous les hommes, dans leurs études comme en beaucoup d'autres choses. C'est avoir déjà profité que s'être aperçu qu'on a commis une erreur.

Quiconque s'applique sincèrement, virilement, à bien faire, ne tarde pas à se sentir de plus en plus capable de faire mieux.

Ce n'est au fond qu'à cette condition d'efforts incessants que les hommes peuvent se cultiver et s'améliorer. Matériellement, notre marche est d'abord un trébuchement, une tendance à tomber, et en même temps un effort pour nous relever, pour nous maintenir droits, jusqu'à ce que nous arrivions à savoir poser nos pieds solidement sur la bonne route : c'est là l'emblème de toutes nos entreprises dans la vie.

Pour conclure, je vous rappellerai que ce n'est point à l'aide des livres seuls, ou même principalement grâce à eux, qu'on devient de tout point un homme. Étudiez-vous à vous acquitter fidèlement, dans quelque situation que vous vous trouviez, des devoirs qui vous sont directement ou indirectement imposés. Un poste vous est assigné : tenez-vous-y fidèlement, résolûment, comme un vrai soldat. Dévorez en silence les chagrins qui ne manqueront pas de vous y assaillir. Nous sommes tous exposés à de pénibles épreuves dans les diverses conditions de notre existence; mais soyons toujours fermement déterminés à ne pas abandonner notre tâche, quelle qu'elle soit, avant de l'avoir pleinement achevée. On se perfectionne beaucoup plus sûrement encore par l'action, par le travail, que par la lecture. Je vois s'élever une race d'hommes disposés à concilier, à réunir ces deux moyens infaillibles du progrès : accomplir sagement, vaillamment, ce qui est leur devoir dans leur état présent, et en même temps se préparer par l'instruction à des œuvres plus importantes, quand elles viendront à leur portée.

Recevez mes souhaits, mes encouragements, et croyez que je suis sincèrement tout à vous,

Thomas Carlyle.

Cette lettre remarquable, souvent réimprimée en Angleterre, et qui, croyons-nous, n'avait jamais encore été traduite en français, porte pour date : « 15 mars 1843, Chelsea (Londres). »

THOMAS CARLYLE.

Thomas Carlyle, l'un des littérateurs anglais contemporains les plus célèbres, aujourd'hui plus qu'octogénaire, est né en décembre 1795, près d'Ecclefechan, petit village du district d'Annandale, dans le comté de Dumfries. Son père était agriculteur, et sans doute sa famille jouissait d'une certaine aisance. En 1809, à l'âge de quatorze ans, il entra à l'Université d'Édimbourg, où il resta sept ou huit ans. Il fut ensuite professeur de mathématiques dans une institution privée; mais sa vocation littéraire le détourna de la carrière de l'enseignement. De 1820 à 1823, il écrivit un assez grand nombre d'articles biographiques dans l'Encyclopédie d'Édimbourg de Brewster. Il s'intéressait à la France, à son histoire, à ses savants et à ses écrivains. Parmi ses notices, nous remarquons celles sur Montaigne, Montesquieu, Montfaucon et Necker. Dans le même temps, il traduisit la Géométrie de Legendre. En 1837, il publia une Histoire de la révolution française en trois volumes. Cet ouvrage, bizarre et mélodramatique, produisit une vive impression. Son roman philosophique de « Sartor Resartus » n'est pas moins célèbre; mais si son originalité excessive a des admirateurs passionnés, elle est un obstacle à ce que ce livre devienne populaire, ou même classique. On peut encore citer parmi ses œuvres les plus connues : — Il y a deux cent cinquante ans, — le Passé et le Présent, — Lettres et discours de Cromwell, — Pamphlets des derniers jours, — la Vie de John Sterling, — une Histoire de Frédéric le Grand, publiée en 1865. — En cette dernière année, Carlyle fut élu lord recteur de l'Université d'Édimbourg par les étudiants, en remplacement de M. Gladstone, démissionnaire, et en compétition avec M. Disraeli (aujourd'hui lord Beaconsfield). Le discours qu'il prononça le 2 avril 1866, en prenant possession de cette charge honorifique, eut un grand retentissement.

Il demeurait à Londres. — Tandis qu'il était encore en Écosse, sa femme (il s'était marié en 1826) mourut subitement dans Hyde-Park. Il composa pour elle cette épitaphe :

« Ici repose Jane Welsh Carlyle, épouse de Thomas Carlyle. Elle était née à Haddington, le 14 juillet 1801 ; fille unique de John Welsh et de Grace Welsh, sa femme. Dans sa pure existence, elle eut à supporter une part d'épreuves plus qu'ordinaire ; mais elle était douée d'une douce fermeté (invincibilité), d'une puissance de discernement et d'une noble loyauté de cœur très-rares. Pendant quarante ans elle a été la fidèle et aimante compagne de son mari, et l'a encouragé constamment, plus que personne autre n'eût pu le faire, par ses paroles et ses actions, dans tout ce qu'il a accompli ou entrepris de digne et d'utile. Elle est morte à Londres, le 21 avril 1866, subitement enlevée à sa tendresse, et avec elle a disparu toute la lumière de sa vie. »

SOUVENIRS D'UNE SEPTUAGÉNAIRE.

DE LA COURTOISIE.

Ce mot, presque rayé du vocabulaire moderne, me remet devant les yeux la figure d'un vieux militaire, hôte assidu de la maison, et qui ne manquait jamais, quand il me rencontrait au Mail avec ma bonne, de me dire :

— Ma belle enfant, Mme votre mère est-elle chez elle? Puis-je avoir l'honneur de lui faire ma *cour?*

Ces formes surannées étaient encore de mise il y a soixante ans. On se piquait non-seulement d'être poli, mais *courtois*. Le mot *cour* était pris dans le sens de témoignages d'attention, d'urbanité, de sympathie respectueuse.

J'ai perdu, il y a peu d'années, un vieil ami qui, par habitude d'éducation autant que par conviction, ne manquait jamais au devoir de se montrer serviable et courtois envers les femmes, quel que fût le rang qu'elles occupaient dans l'échelle sociale. En tant que femmes, toutes lui paraissaient avoir droit à ses égards. Je l'ai vu debout, tête nue, dans la rue, répondre à une servante qui lui demandait le chemin avec une déférence nullement affectée ni embarrassante pour la pauvre fille. Je l'ai vu, — n'en riez pas, — escorter poliment une marchande des quatre saisons durant une forte averse, l'abritant sous son parapluie, ainsi que son chétif éventaire de pommes, avec autant de soins que si elle eût été comtesse. Il cédait toujours le haut du pavé à une vieille femme, fût-ce une mendiante; sur ces joues jaunes et flétries, il voyait refleurir les roses du passé. C'était un des preux chevaliers du siècle.

Il ne s'était jamais marié; mais dans sa jeunesse il avait été au moment d'épouser une charmante personne, lorsque la mort la lui enleva, le vouant à un célibat éternel. Il me raconta qu'un jour, durant ce temps si doux et si rapide, il avait prodigué à sa fiancée force protestations et compliments. Elle les reçut avec une froideur et un dédain qui le surprirent. Ce n'était ni coquetterie, ni caprice de la part de la jeune fille, sa nature était trop noble pour descendre à ces petitesses. Le lendemain, il se hasarda à lui demander une explication. Elle la lui donna avec sa franchise habituelle. Une certaine dose d'adulation, si elle ne s'écartait pas trop de la vérité, ne lui déplaisait pas. Elle n'avait pas la prétention de différer là-dessus des autres femmes. Seulement, la veille, elle l'avait par hasard entendu reprocher, en termes assez durs, à une jeune blanchisseuse le retard qu'elle avait mis à lui apporter ses cravates, et elle s'était dit : « Comme je suis

mademoiselle Suzanne de ***, qu'on me sait riche et passablement belle, pour moi sont les douces paroles et les beaux discours; mais si j'étais la pauvre Marie une telle, et que j'eusse manqué d'apporter les cravates à l'heure dite, voilà les compliments que je recevrais! Mon orgueil féminin me vint en aide; je pensai que, ne fût-ce que pour me faire honneur, toute femme devrait être traitée avec égards, et je résolus de repousser les flatteries qui m'isolaient du sexe auquel je me fais gloire d'appartenir. »

La jeune dame montrait, à mon sens, un juste sentiment de sa dignité et beaucoup de jugement. Je suis convaincue que cette salutaire réprimande exerça sa bénigne influence sur toute la vie de mon courtois ami. Que les femmes n'ont-elles là-dessus les mêmes idées! On ne les verrait plus se dénigrer entre elles, faire assaut de médisance et de calomnie, traiter avec mépris des inférieures, sans se douter qu'elles dérogent et diminuent d'autant le respect auquel elles auront droit quand jeunesse et beauté auront disparu. Qu'elles cultivent avec grand soin dans leurs enfants la politesse, qui n'est qu'une forme de la charité chrétienne.

L'été dernier, deux femmes, qui n'étaient plus ni jeunes ni belles, regardaient avec effroi défiler sur la chaussée des Champs-Élysées équipages, cavaliers, omnibus. Pas un intervalle ne n'ouvrait pour les laisser passer. Elles n'osaient se risquer dans ce dangereux courant. Deux gentilshommes,—j'entends le sens anglais du mot, nobles d'allure et de cœur, — s'approchèrent, leur offrirent le bras, et les firent traverser sans danger le flot mouvant des chevaux et des voitures. Arrivés à la contre-allée, comme ils saluaient *courtoisement* les vieilles dames qu'ils avaient si efficacement protégées, l'une d'elles leur dit :

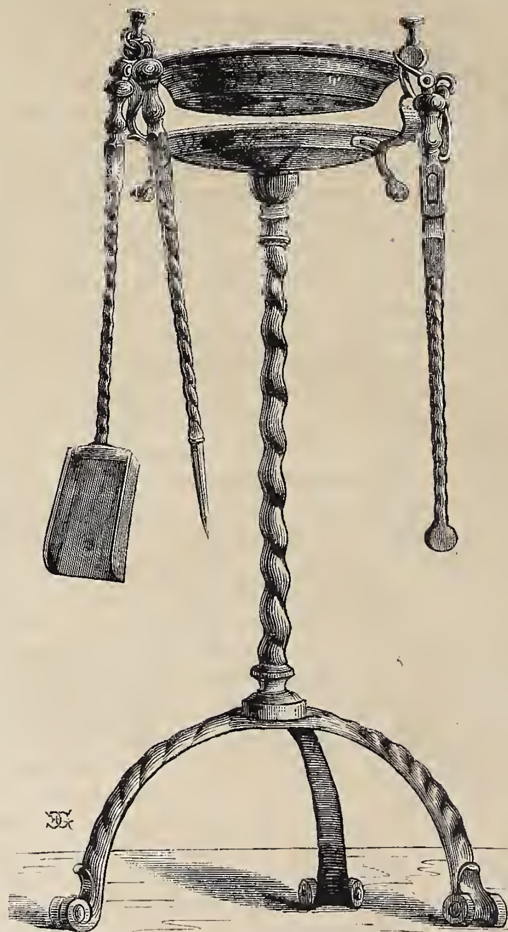
— Messieurs, si vous avez le bonheur d'avoir encore vos mères, remerciez-les en notre nom.

DES ANCIENS MODES DE CHAUFFAGE.

Avant l'invention des cheminées, dont l'usage ne s'est répandu qu'au treizième siècle, on chauffait l'intérieur des habitations au moyen de réchauds : c'étaient des récipients en tôle ou en fer forgé, ouverts en dessus, dont le fond ainsi que les côtés étaient percés de trous pour permettre la circulation de l'air, et au-dessous desquels était placée une plaque de fer plein à bords relevés, destinée à recevoir les cendres.

Ces appareils étaient montés sur trois ou quatre pieds garnis de roulettes. On remplissait le réchaud de charbon, que l'on avait soin d'allumer et de faire brûler quelque temps au dehors pour laisser se dégager la plus grande partie des gaz nuisibles; après quoi, on l'introduisait dans la chambre que l'on voulait chauffer. Dans les pièces de petites dimensions, on se servait de réchauds légers, à cuvette ronde, plate, faciles à rouler ou à porter. Pour les vastes salles, on avait de grands réchauds à caisse carrée, profonde, dont les quatre pieds reposaient sur des roues et que l'on traînait, comme un chariot, par un timon. Ces derniers s'employaient surtout dans les dortoirs, les bibliothèques, les sacristies des abbayes; on les promenait de salle en salle, en les laissant séjourner dans chacune plus ou moins longtemps. Les religieux venaient s'y chauffer en sortant de l'église, dans laquelle d'étroites fenêtres, dépourvues de vitraux, laissaient souvent pénétrer l'air froid, ou bien avant d'y entrer. « Lorsque les moines venaient en hiver chanter les matines, dit M. Viollet-le-Duc, et qu'ils restaient dans leurs stalles depuis une heure après minuit jusqu'au lever du soleil, ils devaient souffrir cruellement du froid; en sortant du chœur, ils se rendaient au chauffoir : c'était une pièce attenant au cloître et autour de laquelle on plaçait plusieurs réchauds remplis de braise incandescente. »

Les Romains employaient le même mode de chauffage. Julien raconte qu'étant à Paris pendant un hiver rigoureux, il faillit mourir asphyxié par les vapeurs d'un brasier que l'on avait allumé dans la chambre où il couchait. En Espagne et en Italie, les *braseros* étaient aussi en usage; ils le sont encore aujourd'hui; ils varient de forme et sont généralement en cuivre ou en bronze : celui que représente notre gravure est du dix-septième siècle. La longue tige élancée et façonnée en spirale qui supporte le plateau et la cuvette en forme de coupe aplatie, les justes proportions de l'ensemble, font de lui un meuble très-élégant. En France, on fabriquait autrefois des réchauds en

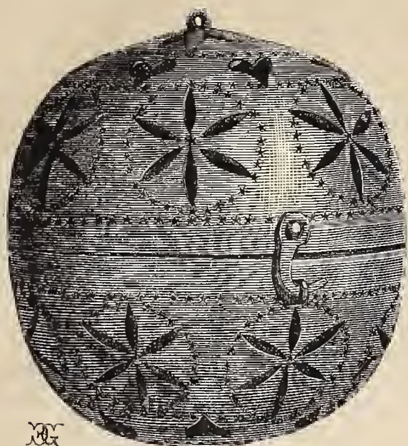


Dessins d'Édouard Garnier. — Petit *braciere* italien en cuivre (dix-septième siècle).

faïence; le Musée de Sèvres en possède plusieurs datant du siècle dernier, et qui affectent la forme de vases : dans l'intérieur était cachée une boîte en tôle, percée de petits trous ronds, qui contenait la braise. Les plus grands de ces vases de faïence, trop lourds pour être portés, étaient montés sur des roulettes.

On se servait aussi, dès le moyen âge, de petits réchauds, incapables d'élever la température d'une chambre, mais suffisants pour se chauffer les mains et les pieds. Les chauffe-pieds paraissent être de date plus récente que les chauffoirs à mains. Les plus anciens que l'on connaisse sont du quinzième siècle : c'étaient des cylindres creux en terre, munis d'un anse de fer; on les plaçait dans des boîtes de bois servant de tabourets. Plus tard, on fit des

chaufferettes plus élégantes en cuivre ; on leur donnait la forme d'un vase, fermé par un couvercle à jour surmonté non-seulement d'une anse circulaire, mais d'une sorte d'armature composée de plusieurs barreaux doubles, se rejoignant en un point central. Ces barreaux étaient destinés à empêcher les vêtements de se trouver en contact avec le couvercle brûlant. On fabriquait aussi des chauffe-pieds



Chauffe-mains en cuivre (seizième siècle).

de métal, en forme de carreau, dans lesquels on versait de l'eau bouillante et que l'on enfermait dans un sac d'étoffe épaisse ou de fourrure. Ce genre de chaufferettes est encore adopté aujourd'hui.

L'usage des chauffoirs à mains était fort répandu pendant les douzième, treizième et quatorzième siècles ; on les trouve souvent mentionnés dans les inventaires jusqu'au

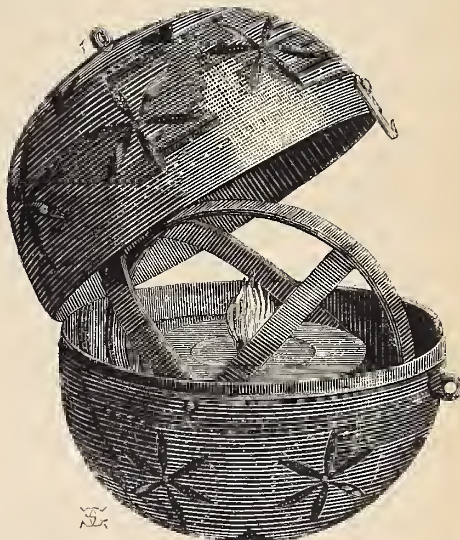


Chauffoir en cuivre (dix-septième siècle).

dix-septième siècle. On s'en servait particulièrement à l'église pendant la célébration des offices. Par les temps froids, le prêtre officiant en avait un même à l'autel pour se dégourdir les doigts.

Ces chauffe-mains étaient des boules creuses en métal, composées de deux demi-sphères unies par une charnière et pourvues d'un fermoir. Les deux demi-sphères, ou coquilles, étaient percées d'ouvertures rondes, oblongues, en losange, ou bien en forme d'étoile, variant de grandeur et disposées de façon à produire des dessins réguliers et à devenir un ornement. Dans l'intérieur était contenu le petit appareil de chauffage. Villard de Hennecourt, architecte du treizième siècle, décrit la manière de fabriquer ces boules : « Si vous voulez faire une *escaufaîle* (chaufferette) *de mains*, vous ferez comme une pomme de cuivre de deux moitiés qui s'emboîtent. Par dedans la pomme de cuivre, il doit y avoir six cercles de cuivre ; chacun des cercles a deux tourillons, et au milieu doit être une petite poêle suspendue par deux tourillons. Les tourillons doivent être contrariés en telle manière que la petite poêle à feu demeure toujours horizontale, car chacun des cercles porte les tourillons de l'autre... » Les cercles n'étaient pas toujours au nombre de six ; il pouvait n'y en avoir que deux ou trois.

La petite poêle qui occupait l'intérieur du chauffe-mains était remplie de charbons allumés ; quelquefois on la remplaçait par une simple boule de fer rougie au feu. Plus tard, comme dans le chauffoir que représente notre gravure, on se servait d'une lampe, qui avait l'avantage de fournir une chaleur aussi durable qu'on le voulait. Dehors, ces petits instruments se portaient à la main ; dans les maisons ou à l'église, on les suspendait auprès de soi par une chaînette ou on les posait sur un trépied. Quel-



Autre chauffe-mains en cuivre (dix-septième siècle).

ques-uns étaient de véritables objets d'art. M. Viollet-le-Duc, dans son Dictionnaire du mobilier, donne la figure d'une des coquilles d'une chaufferette à mains du treizième siècle : sa convexité est formée de rinceaux à jour d'un très-beau style ; on y voit des oiseaux harmonieusement entrelacés. Quelquefois la valeur du métal rehaussait la richesse de l'ornementation ; on fabriquait des chauffe-mains en argent et en argent doré.

L'ATOME.

QU'ENTEND-ON PAR ATOME ? — L'ATOME EXISTE-T-IL RÉELLEMENT ? — MOUVEMENTS DE L'ATOME. — ATOMES DIFFÉRENTS DES CORPS SIMPLES. — UTILITÉ DES HYPOTHÈSES DANS LES SCIENCES.

Les physiciens et les chimistes ont été conduits à imaginer que les corps étaient composés « de petites masses possédant chacune une étendue réelle et un poids constant.

Ces petites masses, que nulle force chimique ou physique ne saurait diviser, constituent les atomes. » Telle est la définition des atomes que donne M. Wurtz dans ses leçons de chimie moderne. On ne saurait citer une meilleure autorité.

L'existence de l'atome n'a pas été reconnue par l'expérience. Aucune de ces petites masses individuelles n'a été observée. On n'a pas isolé un atome d'or, par exemple, pour l'étudier à loisir; et bien que la matière ait été divisée en parties excessivement menues, cependant il n'est pas un seul des fragments obtenus dont on ait pu démontrer l'indivisibilité. Il est certainement facile d'obtenir une fraction d'un milligramme d'or divisé en un milliard de parties ou plus encore; cette fraction est bien petite, et cependant elle ne l'est pas assez pour ne former qu'un atome. Il y a plus : tout porte à croire que si quelque part cet atome isolé se rencontrait, nos sens, armés des instruments les plus puissants, ne seraient pas efficacement impressionnés par sa présence; ils ne seraient pas assez délicats pour percevoir un aussi petit objet.

L'atome est donc un être dont l'existence est soupçonnée par l'imagination et par la raison : il est permis de croire à sa réalité, il est aussi permis de le nier et de le regarder comme un être hypothétique. Mais, qu'il existe ou non, dès qu'on l'accepte comme réel, on est conduit à lui attribuer, outre le poids, la masse et l'étendue, diverses propriétés qui deviennent la conséquence nécessaire des phénomènes observés combinés avec l'hypothèse primitive.

Parmi ces propriétés, l'une des plus curieuses est celle qu'ont les atomes de se mouvoir sans interruption. Il n'y a pas dans la nature un corps qui ne soit le théâtre de leurs mille mouvements divers. Les atomes de la substance le plus rigide, de celle qui conserve une forme invariable depuis des années, sont dans une agitation invisible à l'œil, visible seulement par les phénomènes qu'elle produit. Telle monnaie d'or enfouie dans le sol depuis des siècles, et qui s'est conservée sans que le trait le plus délicat ait été altéré, n'a eu que les apparences du repos. Chacun de ses atomes n'a cessé d'osciller autour d'une position d'équilibre avec une vertigineuse rapidité; chacun d'eux exécute sans cesse un mouvement de va-et-vient comme le pendule qui règle les horloges; mais le mouvement n'a pas la lenteur du pendule, et c'est par millions que se comptent les battements dans l'intervalle d'une seule seconde.

Si les atomes des substances solides et liquides sont animés de mouvements qui surprennent l'imagination, les atomes des corps gazeux présentent des phénomènes encore plus extraordinaires. Ils oscillent comme les premiers, et de plus ils parcourent l'espace avec un rapide mouvement de translation. L'azote et l'oxygène, qui constituent la plus grande partie de l'air qui nous enveloppe, sont formés de petites masses qui traversent l'espace comme des projectiles; chacune de ces masses atomiques suit une ligne droite tant qu'elle ne trouve pas d'obstacle; mais elle rebondit suivant les lois du choc toutes les fois que dans sa course elle atteint un corps étranger, et reprend ensuite son mouvement rectiligne dans la nouvelle direction imprimée. Ces masses se choquent d'ailleurs les unes les autres : ce ne sont que conflits perpétuels dans cette foule active, nombreuse et courant de mille côtés divers; ce ne sont que conflits entre les masses atomiques et les objets environnants. Chacun de nous, par exemple, est frappé de toutes parts de leurs coups répétés. Ces mouvements de translation, il ne faut pas l'oublier, sont toujours accompagnés de mouvements oscillatoires.

Ce sont les physiciens qui, pour l'explication des phénomènes calorifiques et lumineux, ont exigé des atomes cet état de mouvement continu. Les chimistes, de leur côté, veulent que les atomes de nature différente exercent l'un sur l'autre une action réciproque. Pour expliquer comment les corps s'unissent et forment des combinaisons, ils ont besoin d'admettre que les masses atomiques s'attirent. Le fer et le soufre, chauffés dans un creuset, se combinent, forment une substance noire cassante. C'est un fait d'expérience tout à fait indiscutable. La théorie atomique s'en empare, et dit que le composé obtenu est formé d'atomes de fer et de soufre, unis ensemble et maintenus unis par une force attractive. Une telle interprétation est si naturelle, qu'elle arrive comme d'elle-même dès que l'on suppose l'existence des atomes. On interprète de même la permanence de la forme que conservent les substances solides; on admet une attraction entre les atomes d'argent, tous de même nature, qui composent un lingot d'argent (¹). Sans cette force physique qui soude entre eux les atomes homogènes, sans cette force chimique qui unit l'un à l'autre les atomes hétérogènes, que deviendrait l'univers? Ce ne serait plus qu'une poussière impalpable, réalisant un chaos d'un nouveau genre, sans grandeur, au milieu duquel n'existerait pas même un être organisé capable de l'observer; ils seraient tous réduits à cette poussière cosmique et inerte; la vie telle que nous la connaissons serait absente d'un monde dont les forces physiques conservées ne remueraient plus que les cendres.

Nous venons de parler de corps simples, c'est-à-dire de corps non décomposables en plusieurs autres; nous avons cité, par exemple, l'oxygène, l'azote, le soufre, le fer, l'or, l'argent, et nous avons dit que l'atome de chacun de ces corps était différent de celui des autres. Combien existe-t-il de corps simples? On en connaît aujourd'hui soixante-cinq; on admet donc l'existence de soixante-cinq atomes, chacun ayant sa nature particulière. Tel est l'état actuel de la chimie. Mais la découverte d'un nouveau corps simple est assez fréquente, et chaque découverte entraîne nécessairement la supposition d'un atome nouveau. Tous les trois ou quatre ans, en moyenne, un nom vient s'ajouter à la liste de ces éléments. Nul ne peut dire à quelle époque cette liste sera arrêtée pour toujours. C'est peut-être par centaines, plus tard, que se compteront ces substances d'où toutes les autres dérivent par la combinaison. Mais l'imagination du chimiste ne s'effraye pas de ces richesses promises à ses successeurs. Si elles augmentent, il a la certitude que les savants n'en seront jamais accablés. L'histoire des sciences le rassure. Il sait que jamais la science ne s'est développée sans se simplifier. Un classement méthodique, fondé sur la connaissance intime du sujet, met toujours l'ordre au milieu de l'abondance la plus extraordinaire. C'est par millions de millions qu'il faut se représenter les corps découverts ou réalisables de la chimie organique, et la clarté la plus merveilleuse règne au milieu de cette immensité. Il y a trente ans, la chimie était plus pauvre, et l'on ne se reconnaissait pas dans la pénurie et le désordre; une imparfaite connaissance des objets mal étudiés troublait toute classification.

L'accroissement du nombre des corps simples n'effraye pas le chimiste pour d'autres raisons. Il en est une entre autres qu'il convient d'exposer, car elle nous fera voir les atomes sous un point de vue nouveau. Cette raison, c'est que les corps regardés aujourd'hui comme simples pourraient bien un jour être décomposés en plusieurs éléments distincts. La plupart des chimistes le pensent. D'après

(¹) On admet aussi une force répulsive qui empêche les atomes d'arriver jusqu'au contact : cette force ne possède une grandeur appréciable que si les atomes sont extrêmement près de se toucher.

cette idée, tous les métalloïdes, tous les métaux dont la couleur, la ténacité, l'altérabilité, dont toutes les propriétés, en un mot, peuvent présenter les différences les plus grandes, ne seraient que des combinaisons dans des rapports divers d'éléments peu nombreux, combinaisons que nos ressources actuelles ne nous auraient pas permis de détruire. Peut-être un jour les corps simples se réduiront-ils à deux ou trois. Qui sait s'ils ne se réduiront pas à un seul? C'est une idée qui a été bien souvent développée par les plus éminents chimistes, et dont ils aiment à s'entretenir. S'il en était ainsi, les groupements variés d'atomes, tous identiques entre eux, produiraient ces multitudes de substances qui composent l'univers et l'embellissent par leur diversité. Que devient alors l'atome de l'argent, ce petit corps de forme déterminée que nous concevions d'abord comme simple? Ce n'est plus, dans cette théorie, un atome, mais un groupement d'atomes; ce n'est plus un individu unique, mais une agglomération d'individus, c'est un monde d'êtres identiques entre eux; chacun est disposé à une place déterminée, ou mieux se meut dans une certaine orbite suivant des lois fixes, de sorte que ce petit univers se conserve, par périodes très-courtes, identique à lui-même. Chacun de ces petits mondes séparés est la plus petite quantité d'argent qui puisse exister. Si une force, force qui n'est pas encore en notre pouvoir, vient à détruire l'harmonie établie, l'argent n'existe plus. Un autre corps apparaîtra : de l'or peut-être! Et ainsi, par une voie nouvelle, les savants modernes reviennent à cette idée de transmutation des métaux que les alchimistes, penchés sur leurs fourneaux, poursuivaient avec une ardeur que l'insuccès ne lassa jamais. Mais quelle différence dans la conception de cette idée à notre époque et au moyen âge! Elle était confuse et enfantine; elle est devenue nette et sérieuse. Il n'est pas besoin d'insister.

Les explications qui viennent d'être données sur l'atome peuvent paraître bien longues. Mais, malgré sa petitesse, il ne saurait trop occuper l'attention. Ses propriétés déterminent tous les phénomènes; chacun d'eux est un fragment de l'univers et le représente tout entier : l'univers n'est que l'atome indéfiniment reproduit. Aussi resterait-il encore beaucoup à dire. Mais il faut savoir se borner, et il convient plutôt de résumer.

En résumé, un atome est une petite masse pesante, indivisible, de forme déterminée et invariable, qui attire ou repousse les atomes qui sont dans son voisinage immédiat; il est toujours animé de mouvements oscillatoires qui ne s'arrêteront jamais, et il peut être animé en outre d'un mouvement de translation en ligne droite.

Mais, puisque l'existence de l'atome est absolument hypothétique, on doit être étonné que les savants aient introduit dans les sciences expérimentales, à côté de faits observés et non contestables, ces êtres imaginaires, ou pour le moins d'existence incertaine, qui dépouillent ces sciences de leur caractère le plus précieux, l'exactitude. Si quelques savants ont pu accueillir une pareille erreur, pourquoi des savants d'esprit plus ferme ne la chassent-ils pas du domaine scientifique qu'elle n'aurait jamais dû occuper? Comment se fait-il qu'il se trouve même des hommes éminents dans la science qui érigent ces hypothèses en vérités premières d'où ils font dériver ensuite les faits les mieux établis par l'expérience? Ne devrait-on pas d'ailleurs se contenter de ces merveilleuses découvertes qui chaque jour agrandissent nos connaissances, et dont quelques éclairs, jaillissant parfois hors des laboratoires scientifiques, viennent éblouir même les plus indifférents?

Oui, cela est vrai; il serait bon de chasser de la science toutes les hypothèses. Cela vaudrait mieux, à une condition toutefois, c'est que la science ne dût pas en souffrir. Mais les hypothèses sont des instruments de découvertes et des auxiliaires puissants de coordination. Sans sortir de notre sujet, nous en trouvons la preuve. C'est par la théorie atomique que Dalton a découvert l'une des lois les plus importantes de la chimie, celle qui règle les quantités pondérables des corps qui entrent en combinaison. C'est, aussi, depuis plus de vingt ans, la théorie atomique qui indique aux chercheurs dans quelle direction ils doivent porter leurs efforts pour agrandir le domaine de la chimie organique; c'est elle qui depuis la même époque tient rassemblés les faits, épars jusqu'alors, dont cette science était à ses débuts plutôt encombrée qu'enrichie. Sans elle le chaos et la nuit remplaceraient l'ordre et la lumière qu'il a été si difficile d'introduire. On resterait dans les ténèbres jusqu'à ce que quelque génie eût trouvé une lumière nouvelle qui ramenât la clarté. Quelques esprits puissants ont tenté de ne se servir que des faits d'expérience; mais s'ils ont réussi à être clairs pour eux-mêmes, ils ne l'ont pas été assez pour entraîner beaucoup d'adeptes.

On sera sans doute étonné qu'une hypothèse, — peut-être fausse, — puisse rendre de si grands services. Cependant la raison en est très-simple. Une hypothèse est imaginée pour relier entre eux des faits connus : elle est nécessairement telle que, servant de point de départ, elle permette de déduire ces faits par le raisonnement. A mesure que les découvertes se multiplient, l'hypothèse doit les expliquer. Si elle se trouve impuissante, elle est rejetée ou modifiée. Rejetée, il n'en est plus question; modifiée, elle contient en elle tous les faits démontrés parce qu'on les a introduits en elle. C'est ainsi qu'elle sert à la coordination d'une science. Quant aux progrès, l'hypothèse les amène par les efforts que fait l'esprit pour en tirer toutes les conséquences. Si elle est vraie, le raisonnement en déduit des faits nouveaux qui, bien que non observés encore, doivent se produire sous les yeux de celui qui en provoque la production. Le raisonnement fait, l'épreuve est tentée, et bien souvent elle réussit. Elle réussit, parce que l'hypothèse, même si elle est fausse, par cela seul qu'elle renferme un nombre considérable de faits exacts, renferme légitimement une multitude de faits voisins et même de faits un peu éloignés de ceux qui ont servi à l'établir.

On a souvent comparé la science à un monument; acceptons cette comparaison. De même, dirons-nous, que l'architecte, pour édifier le monument qui doit demeurer, emploie des échafaudages et même des constructions provisoires, sur lesquels il fait reposer les matériaux non suffisamment unis pour se soutenir, de même le savant étaye les faits épars qu'il recueille sur des hypothèses qui seront renversées un jour, lorsque le magnifique ensemble de la vérité pourra se soutenir par sa propre force. Le savant construit sur des hypothèses, et il en a le droit, à la condition de bien savoir qu'elles ne sont pas l'œuvre définitive, à la condition de ne pas les confondre avec le monument qu'il veut élever. Les hypothèses, échafaudages mobiles détruits et reconstruits sans cesse, disparaîtront complétement le jour où la science aura achevé son œuvre. Ce jour attendu, quand viendra-t-il? Jamais peut-être.

LES COMPTES D'UNE CUISINIÈRE.

Le dessin n'est pas seulement un art qui a pour but d'exprimer le beau : c'est aussi, plus modestement, comme en témoignent les divers genres d'hiéroglyphes connus, un mode d'écriture qui peut servir à tenir lieu des mots.

Une personne qui, par malheur, ne sait pas écrire, a quelquefois, pour se faire comprendre, la ressource de dessiner, fût-ce grossièrement, mais assez intelligiblement, certains objets. Un de nos abonnés nous en communique l'exemple suivant. Il avait à son service une cuisinière qui, au commencement, dans ses comptes écrits de chaque soir, estropiait les mots d'une manière si ridicule, qu'on n'y comprenait rien et qu'on ne pouvait s'empêcher d'en rire : elle en eut honte et, renonçant à son écriture inintelligible, s'essaya à figurer les objets mêmes qu'elle achetait; elle y réussit réellement assez bien. Nous reproduisons quelques traits copiés sur son livre :



Dessins extraits du livre de comptes d'une cuisinière.

On nous cite encore un tailleur qui désignait ses pratiques par les insignes de leur profession : un sabre, une plume, une toque, etc.

Nous avons déjà publié, il y a longtemps, les comptes figurés d'un maçon (¹).

Ajoutons que, sût-on parfaitement écrire, on trouve souvent un avantage réel à faire usage du dessin au lieu de l'écriture. Il y a peu d'années, lors d'une exposition agricole à Versailles, nous avons vu un jeune fermier prendre des croquis de divers instruments de travail perfectionnés; assurément ses dessins, lorsqu'il les a montrés à la ferme et au village, ont dû y être beaucoup plus facilement et plus promptement compris qu'ils ne l'eussent été au moyen d'une longue description parlée ou écrite. Concluons de ces faits qu'il est très-désirable que l'on enseigne le dessin dans toutes les écoles et à tous les degrés de l'enseignement.

(¹) Tome XI, 1843, page 64.

ESSAI PRATIQUE DES HUILES DE PÉTROLE (¹).

Un chimiste de New-York, M. Mead, a imaginé un procédé très-simple et très-pratique pour essayer les huiles de pétrole destinées à l'éclairage, afin de s'assurer si elles peuvent être employées sans danger d'incendie.

On ne saurait trop recommander aux consommateurs de ne pas faire usage sans précaution de ces huiles minérales, qui bien souvent sont très-volatiles, très-inflammables, et exposent à de grands périls ceux qui s'en servent imprudemment.

Rien n'est plus facile que de disposer le petit appareil que nous représentons ici. Il consiste en une cuvette ordinaire en étain que l'on emplit d'eau, de manière à former un bain-marie. On la surélève sur des briques et on la chauffe avec une petite lampe de pétrole, ou, ce qui est préférable, avec une lampe à esprit-de-vin. On fait flotter sur l'eau un petit moule à tourtière, dans lequel on a versé une mince couche de l'huile de pétrole



Appareil Mead pour l'essai du pétrole.

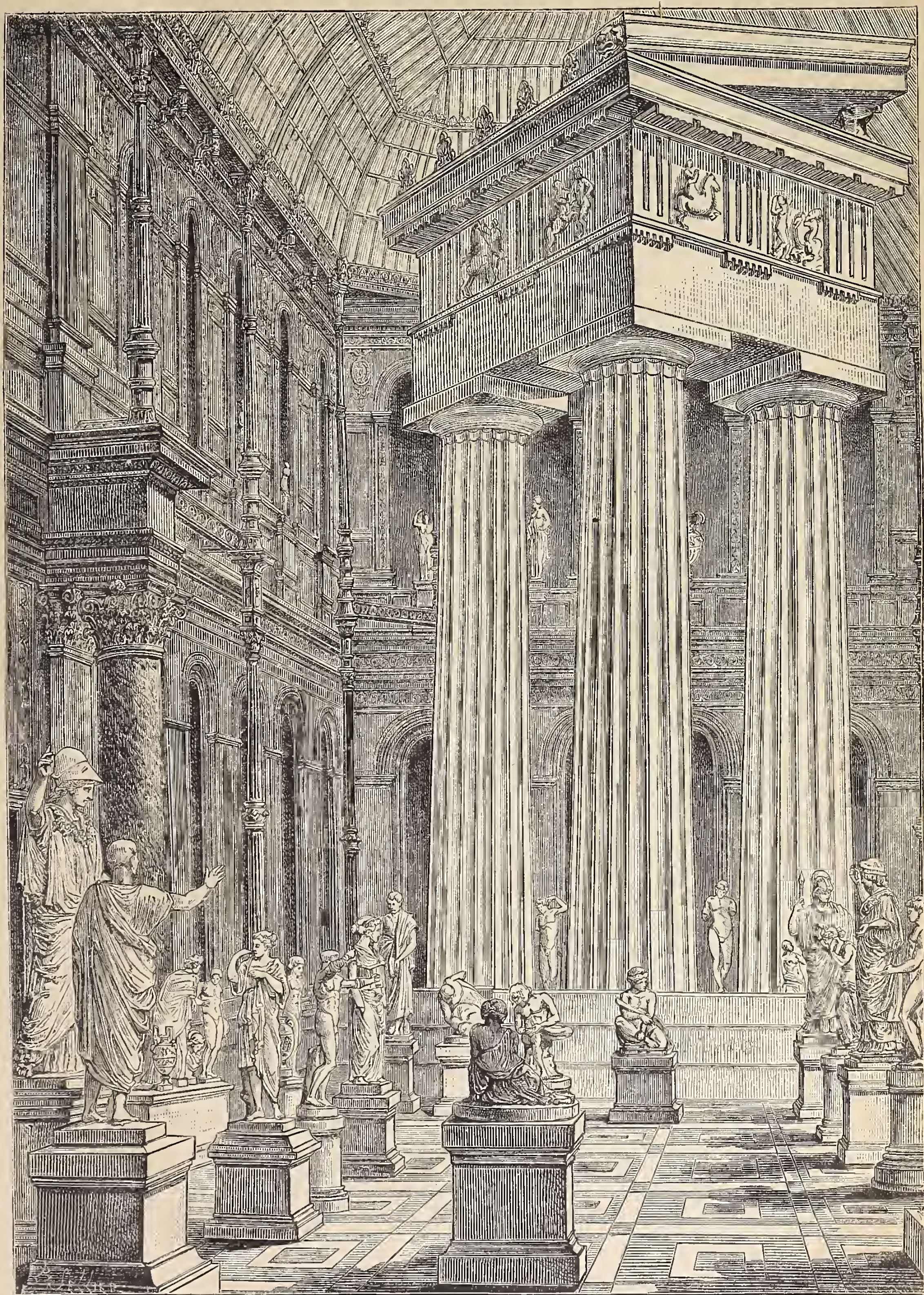
à essayer. Un thermomètre plonge dans l'eau du bain-marie et donne les températures. De temps en temps, on approche une allumette en combustion de la surface de l'huile minérale, afin de constater si elle s'enflamme ou non. On note en même temps la température. Si l'huile de pétrole s'enflamme quand le thermomètre n'a pas encore donné une température de 38 degrés, il faut immédiatement renoncer à faire emploi de tout ce qu'on peut en avoir; l'huile est alors aussi dangereuse que la poudre à canon.

Une bonne huile d'éclairage au pétrole ne doit pas s'enflammer avant que la température ait atteint 40 à 45 degrés.

(¹) Les mots « huiles de pétrole » sont impropres; ils font pléonasme, car le mot *pétrole* seul signifie huile de pierre (*petra* et *oleum*); cependant nous croyons devoir nous soumettre à l'usage, dans l'intérêt de la clarté du conseil que nous donnons.

LE MUSÉE DES PLATRES

A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE PARIS.



École des beaux-arts, à Paris. — Musée des plâtres. — Dessin de Sellier.

Le premier fonds du Musée des plâtres de l'École des beaux-arts, à Paris, avait été une collection de M. Dufourny. On y ajouta successivement les moulages des principaux ouvrages de Michel-Ange, de Laurenzo Ghiberti, etc., exécutés par les ordres de M. Thiers et par les soins de M. Peisse. D'autres moulages, d'après les plus beaux modèles, furent ensuite exécutés par des artistes éminents ou des amateurs distingués, entre autres MM. In-

gres, Bertin, Charles Lenormant. Insensiblement ces plâtres remplirent la chapelle et plusieurs salles du bâtiment principal.

En 1862, M. Ravaisson, membre de l'Institut et l'un des conservateurs du Musée du Louvre, mit sous les yeux du public, à la suite de l'exposition de la collection Campana au palais de l'Industrie, un certain nombre de moulages qu'il avait fait exécuter à Rome et à Florence d'après des chefs-d'œuvre peu connus de l'époque grecque. (1)

Cette collection resta longtemps au palais de l'Industrie, faute d'un autre emplacement spécial propre à la recevoir. M. Duban, architecte, proposa à une commission des beaux-arts, qui exista quelque temps au ministère d'État, de créer cet emplacement en couvrant d'un toit de verre la cour intérieure principale de l'École des beaux-arts. Ce projet fut adopté, et l'exécution, commencée par M. Duban, fut terminée par M. Coquard son successeur, mais avec quelque modification. Ainsi la moitié de la cour, où l'on reproduisit en plâtre un angle du Parthénon, fut affectée aux moulages rapportés par M. Ravaisson; l'autre moitié, où l'on reproduisit un angle du temple de Jupiter Stator à Rome, fut affectée à des œuvres de l'époque romaine. (2)

Quand le futur artiste entre à l'École des beaux-arts, il connaît l'A b c de la langue du beau. Les professeurs de l'Ecole lui en enseignent la grammaire et la syntaxe. La belle collection des plâtres est, pour ainsi dire, son livre de lecture.

Si Dieu n'a mis en lui que la moitié d'une âme d'artiste, il ne regardera son livre de lecture que comme un recueil de formules choisies, d'expressions bien faites, qu'il gravera dans sa mémoire pour s'en servir à l'occasion. Selon toute apparence, il occupera dans le domaine de l'art juste le rang que l'on accorde dans le domaine de l'éloquence à un rhéteur habile, rompu à tous les artifices du métier.

Le demi-artiste et le rhéteur ont cela de commun qu'ils peuvent facilement plaire au public, et obtenir de brillants succès en flattant son goût au lieu de l'épurer, et en s'abandonnant au mouvement au lieu de le diriger. Mais ce sont là des succès de vogue et de mode, aussi fragiles, aussi éphémères que la mode et la vogue. Presque toujours, quand Dieu leur accorde une vie un peu longue, ils se survivent à eux-mêmes; leurs œuvres sont démodées, et le public de la nouvelle génération encense d'autres idoles que la génération suivante brisera à leur tour.

Celui qui, par fausse modestie ou par calcul intéressé, borne son ambition à une gloire viagère et accepte la médiocrité pourvu qu'elle soit dorée, celui-là, sous le nom d'artiste, n'est qu'un fabricant d'œuvres d'art : il ne sera jamais un homme supérieur, ni un véritable artiste.

Celui en qui Dieu a mis le feu sacré, celui qui est capable de méditer, de réfléchir et de vouloir, ne s'arrêtera pas à la lettre du livre, il en pénétrera l'esprit, et au delà de la matière il découvrira l'âme. Car toutes ces admirables statues ont une âme et un souffle, le souffle même des hommes de génie qui les ont créées.

Une statue, en effet, ne représente pas seulement le temps que l'artiste a employé à la concevoir et à l'exécuter, elle représente une vie tout entière d'études, de travaux et de méditations; elle représente l'état présent d'une âme d'élite qui s'est élevée de degrés en degrés jusqu'à la vie supérieure : or, tant vaut l'homme, tant vaut l'œuvre.

(1) Voy. *Revue archéologique*, 1873.

(2) M. Ravaisson propose d'établir un autre Musée de plâtres au Louvre ou près du Louvre, surtout dans l'intérêt de l'enseignement de l'histoire et de l'archéologie.

Ce que nous entrevoyons de la vie des artistes grecs, ce que nous savons de celle des grands rénovateurs de la renaissance, nous montre jusqu'à l'évidence qu'un grand artiste ne s'est jamais borné à la connaissance des choses de son métier.

Il a travaillé son âme, il l'a élevée par la méditation, il l'a étendue et nourrie par l'instruction. Il y a un jour, un moment, dans la vie d'un artiste, où il se trouve arrêté dans son essor, s'il n'a pas reçu une instruction assez étendue. Celui qui a fait, dans sa jeunesse, ce que l'on appelle des études libérales, éprouve alors un impérieux besoin de les reprendre et de les pousser plus loin. Celui qui n'a pas même reçu cette première impulsion ne recule pas devant l'énorme labeur de refaire sur le tard l'éducation de son esprit.

Plusieurs de nos grands artistes contemporains ne sont devenus grands que pour avoir vaillamment franchi l'obstacle qui les séparait de la région supérieure des grandes idées et des grandes conceptions. Ils sont assez connus pour qu'il soit inutile de citer leurs noms.

L'exemple de leurs angoisses et de leurs luttes doit donner à réfléchir aux jeunes artistes de la génération présente, d'autant plus que l'École des beaux-arts, dans sa sollicitude, va multipliant pour eux les moyens d'instruction.

Ce n'est pas seulement leur avenir qui est en jeu; ce sont aussi les destinées de l'art français et la gloire du pays.

AGRICULTURE.

LE MUSÉE AGRICOLE DE PESTH.

Parmi les récentes créations dues à la patriotique initiative du gouvernement hongrois, il faut placer au premier rang le Musée agricole de Pesth.

Ce Musée offre une exposition permanente des produits de l'agriculture et même de ceux de l'apiculture et de la séricıculture; car, quoique son titre puisse le laisser supposer, il n'est pas exclusivement agricole. On y trouve, il est vrai, les collections les plus variées et les plus précieuses des végétaux de grande culture de nos climats : chaque espèce y est classée par famille botanique, ce qui permet d'observer et de comparer d'un coup d'œil les produits similaires des provenances les plus diverses.

Mais ce n'est là pourtant qu'un des côtés de cet institut, et peut-être le moins intéressant; car ce que le gouvernement s'est principalement proposé en le créant, c'est de se mettre en rapport direct avec les agriculteurs, afin de mieux étudier leurs besoins, et de les éclairer et les arrêter, lorsqu'il y a lieu, par de judicieux conseils, dans la voie des entreprises aléatoires ou onéreuses. Pour atteindre ce but, l'administration dont il relève a établi un puissant service de renseignements agricoles dans tous les pays de la monarchie. Elle examine et élucide toutes les questions qui lui sont soumises. Elle publie en outre d'intéressantes notices sur les diverses branches de l'industrie agricole et sur les nouvelles acclimatations végétales dont elle croit devoir encourager la culture. Ajoutons qu'elle complète ce service de renseignements et d'utiles conseils en procurant aux parties intéressées des graines de premier choix pour la reproduction des plantes alimentaires et industrielles.

Le directeur de ce Musée, M. Girokuti P. Fernez, est un homme de grande initiative, très-éclairé et très-accessible à toutes les idées de progrès; c'est de plus un agronome d'une expérience consommée. Pendant cinq longues années, ce laborieux pionnier de la science agricole a parcouru les différentes parties du monde, pour enrichir par

de nouveaux et importants éléments la magnifique collection locale que le Musée possédait déjà.

L'édifice est d'un style gracieux et d'une élégante simplicité. Il a plusieurs étages; ceux-ci sont destinés en partie aux salles d'étude et de préparation ; ils servent aussi au logement du directeur. C'est au rez-de-chaussée que se trouvent les diverses collections qui constituent le Musée agricole.

La salle principale qui les renferme forme un immense rectangle d'une capacité de 8 à 10 000 mètres cubes environ. Elle est éclairée par de nombreuses et larges fenêtres verticales en verre dépoli, qui y répandent la lumière à profusion.

Tout autour de cette salle et dans son milieu sont disposées de vastes armoires de vieux chêne poli, à tiroirs ou à étagères vitrées, couvertes de grandes vitrines, où sont exposés les produits classés par familles botaniques et désignés par un numéro d'ordre qui correspond à un catalogue spécial. On trouve aussi dans la même salle une riche bibliothèque.

L'érudit directeur appelle d'abord notre attention sur l'important groupe des céréales.

Le froment, la première de toutes par ses usages alimentaires et économiques, y est représenté dans ses espèces et variétés les plus riches et les plus productives. On l'y trouve nu et entouré de sa paille. Toutes les parties du monde ont fourni d'intéressants produits à cette collection. Les beaux blés blancs de la Russie et de la Pologne y abondent. Ceux d'Odessa y sont aussi très-nombreux. On y rencontre également des blés rouges du Caucase, très-appréciés pour leur précocité, leur excellente qualité et leur bon rendement. Il en est de même des blés d'Égypte et d'Afrique, qui de temps immémorial ont joui d'une réputation méritée. Mais la partie la plus riche et la plus complète du groupe est formée par les blés mêmes de la Hongrie. La culture aujourd'hui très-développée de cette céréale dans le pays constitue l'élément principal de sa richesse territoriale. On y consacre la meilleure partie des magnifiques plaines alluvionnaires qui se déroulent en zones immenses dans l'admirable bassin du Danube. La variété que l'on y cultive le plus est connue sous le nom de *froment de Hongrie*. Elle est très-productive et fournit un grain blanc et lourd très-recherché pour l'exportation.

Nous ajouterons, pour compléter ces indications sommaires, que les différentes espèces et variétés de froment qui figurent dans ce groupe forment deux grandes divisions, dont l'une comprend les blés à grains tendres, l'autre les blés à grains durs, Le fait essentiel qui ressort de cette classification, c'est que les produits de la première catégorie sont toujours plus riches en matière amylacée que ceux de la seconde; mais par compensation ceux-ci conviennent mieux à la fabrication du pain et des pâtes alimentaires, parce que le gluten s'y trouve en proportion plus considérable, et que cette matière azotée complexe leur donne une plus grande faculté nutritive.

Tout à fait remarquable est aussi le groupe des autres céréales. Le seigle, dans ses variétés diverses, y est représenté par de très-beaux produits indigènes et étrangers. En Hongrie, où sa culture est très-étendue, on l'exploite principalement pour la production de l'alcool. Les robustes et vigoureuses populations agricoles du pays en font aussi, en certaines contrées, la base de leur nourriture; car, quoique moins riche en gluten que le froment, il fournit un pain substantiel et très-rafraîchissant. A ce double titre de plante industrielle et alimentaire, il joue un grand rôle dans l'agriculture hongroise, et c'est pourquoi il figure au Musée agricole de Pesth.

L'orge figure aussi dans ce groupe par ses variétés les plus remarquables; car, de même que le seigle, c'est aussi une plante de grande culture. On l'exploite principalement dans le nord de l'Europe, où ses graines sont employées à la fabrication de la bière et en distillation. La Hongrie cultive des variétés très-perfectionnées de cette céréale, dont le produit est considérable dans les riches plaines du littoral du Danube, et plus particulièrement dans celles où l'élément calcaire prédomine; car on a constaté, et ce fait intéresse l'agriculture, que les terrains calcaires favorisent considérablement la production de la matière amylacée dans les graines.

Notons enfin l'important groupe des maïs, qui est vraiment remarquable. Ce groupe, d'un intérêt si spécial pour l'agriculture locale, forme une des plus curieuses et des plus complètes collections de cette céréale. Ses différentes variétés à grains blancs, jaunes, bruns, rouges, violets, noirs, panachés, y sont représentées par leurs types les plus beaux, les plus vigoureux et les plus productifs. Sa culture est très-répandue dans l'Autriche-Hongrie, surtout dans les contrées méridionales. Le littoral chaud et humide du sud du Danube lui est particulièrement favorable. Sa fécondité y est telle que dans les sols ameublis, profonds, bien fumés, un seul pied produit souvent jusqu'à cinq ou six épis. Il est cependant à remarquer que ce rendement considérable s'applique au maïs à grains jaunes de la Pensylvanie, qui est la variété la plus fructueuse et la plus exploitée en Hongrie.

Nous n'insisterons pas ici sur l'importance bien connue du maïs comme plante alimentaire et industrielle. Nous ne saurions pourtant nous empêcher de mentionner une récente et bien précieuse application des feuilles de cette graminée d'une végétation si luxuriante. Le directeur de l'imprimerie royale et impériale de Vienne, en examinant la nature fibreuse et textile de ces feuilles, en a déduit qu'il serait sans doute possible de les employer à la fabrication du papier. Ces prévisions étaient justes. Le Musée agricole de Pesth possède aujourd'hui de magnifiques spécimens de papier fabriqué avec cette nouvelle matière. Les échantillons dont il est ici question sont en grandes feuilles d'un mètre carré environ. Pour la blancheur, la finesse et le nerf, ce papier ne paraît pas très-inférieur au papier de chiffons. Par un procédé particulier, le même savant transforme ce papier en parchemin de très-belle qualité et d'une transparence parfaite, dont le Musée agricole possède aussi de fort beaux échantillons. Quant à ce dernier produit, nous croyons juste de faire remarquer que le moyen de l'obtenir a été indiqué il y a une trentaine d'années par notre compatriote M. Louis Figuier. En immergeant, pendant quelques secondes seulement, du papier de chiffons dans l'acide sulfurique et le lavant immédiatement à grande eau, il acquiert la translucidité et les caractères du parchemin.

La fin à une autre livraison.

LE PERMIS DE SÉJOUR.

I

Le squire Thornton, siégeant comme magistrat au nom de Sa Majesté, suait sang et eau pour tâcher de voir clair dans la cause « Snobs contre Harrisson. »

Voici la cause de ce procès : Le bedeau de la paroisse avait été insulté, étant porteur de son costume galonné, dans l'exercice de ses fonctions, par un gentleman irascible qui l'avait pris, disait-il, pour le percepteur de la taxe des eaux. Le gardien d'un *turnpike* et le conducteur d'une

diligence, seuls témoins de l'affaire, s'accordaient à dire que le gentleman avait adressé la parole au bedeau, mais ils ne pouvaient préciser les termes dont il s'était servi.

A l'aide de ses lumières naturelles, le squire se fût peut-être tiré d'affaire, mais il avait fallu consulter l'énorme fatras des lois qui régissaient la matière. Ce fut un premier pas dans les ténèbres. Il fallut ensuite feuilleter le registre qui contenait les décisions des prédécesseurs du squire Thornton, et elles se contredisaient toutes.

La cause, remise de huitaine en huitaine, pour plus amples informations, s'était encombrée d'une foule de paperasses inutiles : il y en avait plein un gros sac bleu.

Pour comble de malheur, le bedeau ayant pris sa retraite pour aller demeurer dans un autre comté, et le gentleman irascible s'étant mis à voyager sur le continent, chacun d'eux donna pleins pouvoirs à un homme de loi pour le représenter.

Les deux *lawyers*, une fois introduits dans la cause, s'y cantonnèrent confortablement, comme deux souris dans un fromage de Chester, avec un ferme propos de grignoter le fromage jusqu'à la croûte.

L'affaire entra dès lors dans la période qu'un vieux clerc facétieux appelait la *période de la bouteille à l'encre.*

II

Ce jour-là, le *lawyer* Sackleboy, représentant du gentleman irascible, avait trouvé un argument nouveau. Le squire l'écoutait de son mieux, les lunettes sur le front et le poing appuyé sur le papier où le verbeux Sackleboy avait couché par écrit ses conclusions. Le secrétaire du juge de paix taillait sa plume avec résignation, et le vieux clerc à lunettes, dont la science et l'érudition étaient d'un grand secours au squire dans les moments difficiles, comparait le titre 1527 de la loi sur les offenses à la paix publique avec une remarquable décision du squire précédent. C'était sur ces deux documents que s'appuyaient cette fois les dires et arguments de Sackleboy.

Le *lawyer* Sawdust, le représentant du bedeau offensé, écoutait son confrère avec un sourire narquois. Il avait sa réplique toute prête ; sa seule crainte était d'arriver en retard pour le dîner et de trouver son pudding à la moelle refroidi ; il tenait sa montre dans la paume de sa main droite, et de minute en minute consultait le cadran.

Tout à coup, la plaidoirie monotone du lawyer Sackleboy fut interrompue par une vive discussion entre l'huissier qui venait d'entre-bâiller la porte et plusieurs personnes invisibles.

L'huissier fut poussé de côté, et l'on vit entrer dans le prétoire un personnage d'apparence bizarre, qui semblait s'être échappé d'une des pièces grotesques de Shakspeare. Tout en prodiguant les saluts et les révérences, ce personnage avait un air assuré et hardi. Il portait sur le dos un tambour et menait en laisse un ours muselé qui servait de monture à un singe coiffé d'un chapeau à plumes, et accoutré d'un costume de fantaisie. Un second ours s'était introduit à la suite du premier en toute liberté.

L'homme était suivi d'un grand vieillard, qui avait dû jouer dans son temps les rôles de *père noble* sur les théâtres de province avant de dégringoler jusqu'à la condition de saltimbanque. Il portait une grosse guitare et un chien endormi. Il avait soulevé avec un geste théâtral un chapeau jadis blanc qui avait vu de meilleurs jours, mais il y avait de cela bien longtemps.

Pendant que ces deux personnages prodiguaient les saluts et s'efforçaient de prendre des airs de citoyens respectables, le reste de la bande s'amusait aux dépens de l'huissier.

—Jeune homme, dit à ce vieillard vénérable une femme en costume de danseuse espagnole, si vous n'y prenez garde, les yeux vous sortiront de la tête ! On dirait que vous n'avez jamais vu de dame espagnole en costume national.

Un jeune drôle en bonnet de fourrure empêchait l'important fonctionnaire de remplir son emploi et de fermer la porte, en lui soutenant qu'on attendait encore une partie importante de la troupe

— C'est pourtant bien assez de deux ours, d'un singe et d'un chien, sans vous compter, vous autres, dit l'huissier, en tenant avec défiance la porte entre-bâillée.

— Il y a encore deux crocodiles et un serpent à sonnettes, répliqua le drôle au bonnet de fourrure.

L'huissier referma brusquement la porte d'un air épouvanté.

Maître Sawdust semblait avoir attiré particulièrement l'attention des deux ours. L'ours gris, l'ours au singe, en personnage malappris, détournait la tête au moment même où son maître lui faisait l'honneur de le présenter au magistrat. Il regardait avec une attention inquiétante les grandes bottes de maître Sawdust.

L'ours brun, dans une pose plus que familière, avait fixé ses petits yeux gris clignotants tout au fond du chapeau de ce gentleman, comme s'il tenait absolument à connaître l'adresse de son chapelier.

III

— Quels sont ces gens-là? dit le magistrat en détournant la tête du côté des intrus. Qui les a arrêtés? de quoi les accuse-t-on?

— Notre divin Shakspeare, dit l'homme au tambour, a pensé avec raison...

— Laissons là notre divin Shakspeare, répondit le magistrat avec un mouvement d'impatience. En somme, qui êtes-vous et que voulez-vous?

— Nous sommes d'honnêtes saltimbanques, pour vous servir, et nous venons demander à Votre Honneur la permission de séjourner ici pendant la durée des courses. Chacun ici-bas, comme l'a fort bien dit le cygne de l'Avon...

Le secrétaire, se penchant à l'oreille du squire, lui dit que c'étaient peut-être ces gens-là qui la semaine précédente avaient tordu le cou aux pintades du fermier Flamborough.

Le vieux clerc, de son côté, dit qu'avant de leur accorder l'autorisation demandée, il faudrait consulter le volume des lois sur le vagabondage et le registre des décisions des juges précédents.

Pendant ce temps-là, l'homme au tambour continuait son discours, mettant sur le compte de Shakspeare toutes les idées saugrenues qui lui passaient par la tête. Il y avait de la gaieté dans son langage et même de l'esprit.

Le squire, à la grande surprise de l'assistance, interrogea l'orateur de la troupe sans le rudoyer et sans lui reprocher, ne fût-ce que pour le bon exemple, le métier qu'il faisait.

S'étant assuré que la troupe venait de loin, et n'avait rien à voir avec les pintades du fermier Flamborough, il dit au petit expéditionnaire de préparer en la forme ordinaire le permis de séjour.

— La police aura l'œil sur eux, dit-il à son secrétaire, comme pour s'excuser d'être à la fois si indulgent et si expéditif; et il répéta tout haut, à l'adresse de la bande :

— La police aura l'œil sur vous !

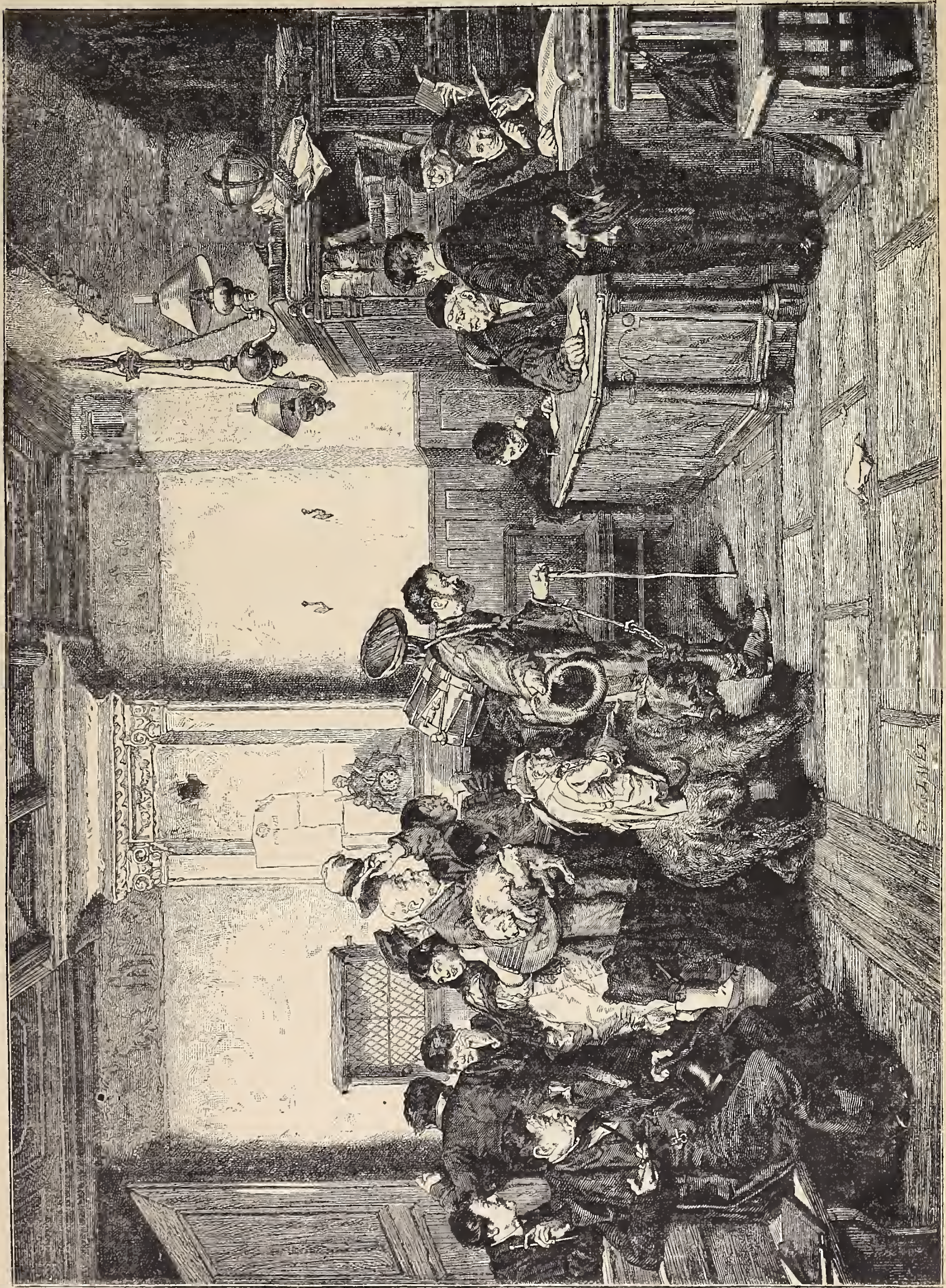
Le secrétaire parut surpris de l'indulgence du magistrat; quant aux saltimbanques, ils eurent l'air de trouver la menace toute naturelle : on la leur adressait si souvent !

VI

Reste à savoir pourquoi le squire avait été à la fois si indulgent et si expéditif.

Il pensait bien que les saltimbanques n'étaient point la crème de la bonne société. Cependant, ils n'avaient pas ce qu'on peut appeler de mauvaises figures, et d'ailleurs on avait la ressource de les faire surveiller de près.

Après tout, ils gagnaient leur vie à la sueur de leur front, au lieu de mendier et de voler, comme tant d'autres. Peut-être le juge les eût-il réduits à ces tristes expé-



Le Permis de séjour, peinture par Simon Durand. — Dessin de Jules Lavée. — (Ce tableau appartient à M. Goupil.)

dients, s'il les avait expulsés de la paroisse en leur conseillant d'aller se faire pendre ailleurs.

Le squire, qui était un homme juste et sensé, savait que le peuple qui travaille dur et ferme a besoin de divertissements. Il est bien vrai que ceux-là étaient d'un ordre inférieur et d'une nature grossière ; mais le public des courses s'en contentait, et en attendant qu'on eût réformé le goût des basses classes, il était prudent de ne pas les priver de leurs distractions favorites. Le magistrat, s'étant fait expliquer le programme des exercices de la troupe,

constata qu'ils n'avaient rien d'immoral ni de dangereux; c'était déjà beaucoup.

D'ailleurs, il avait souvent remarqué, pendant les grandes réjouissancs des courses annuelles du comté, que les baraques des saltimbanques et les spectacles forains faisaient une heureuse concurrence aux débits de gin et de liqueurs fortes.

Ayant donc reconnu qu'il était juste et naturel d'accorder le permis de séjour qu'on lui demandait, il pensa que le mieux était de l'accorder tout de suite.

Le vieux clerc aurait désiré de la part du magistrat plus de lenteurs, de formalités et de solennité. Mais justement le juge était excédé, au delà de toute expression, de la solennité, des formalités et des lenteurs de l'« affaire Snobs contre Harrisson. »

Ayant donc expédié lestement la caravane, il écouta avec un peu plus de résignation la fin des explications de Sackleboy et la réponse de Sawdust, et remit, comme tout le monde y comptait bien, l'affaire à huitaine.

Le soir, après son dîner, il se mit à sourire tout seul en dégustant son porto. On entendait sur la place, en face du château, les enfants du village qui poussaient de formidables *hurrahs* et de bruyants cris de joie. Ces hurrahs et ces cris de joie étaient excités par la démarche grotesque des deux ours, les gambades du singe et la verve intarissable de l'homme bizarre qui semblait échappé d'une des pièces bouffonnes de Shakspeare.

« Cela me fait du bien de les entendre rire de si bon cœur, dit le brave homme en se frottant les mains; et en songeant à l'affaire Snobs contre Harrisson qui lui dévorait sans résultat la moitié de ses audiences, il ajouta: « Au moins, cette fois, je n'ai pas absolument perdu ma journée! »

Il avait raison, on n'a jamais perdu sa journée quand on a contribué pour sa part à faire pénétrer dans une âme humaine un peu de gaieté et de lumière.

PROBLÈMES PLAISANTS ET DÉLECTABLES

QUI SE FONT PAR LES NOMBRES.

Par Claude-Gaspard Bachet, sieur de Méziriac [1].

LES QUINZE TURCS ET LES QUARANTE SOLDATS DE JOSÈPHE.

Étant proposé quelque nombre d'unités distinguées entre elles, les disposer et ranger par ordre en telle sorte que, rejetant toujours la neuvième, ou la dixième, ou la tantième que l'on voudra jusques à un certain nombre, les restantes soient celles que l'on voudra.

On a accoutumé de proposer ce problème en cette façon:

Quinze chrétiens et quinze Turcs se trouvent sur mer dans un même navire, et s'étant élevée une terrible tourmente, le pilote dit qu'il est nécessaire de jeter dans la mer la moitié des personnes qui sont en la nef pour sauver le reste

Or cela ne se peut faire que par sort; partant, on est d'accord que, se rangeant tous par ordre, et comptant de 9 en 9, on jette chaque neuvième dans la mer jusqu'à ce que de 30 qu'ils sont, il n'en demeure que 15.

On demande comment il les faudrait disposer pour faire que le sort tombât sur les 15 Turcs, sans perdre aucun des chrétiens?

En comptant de 9 en 9 une suite de 30 objets placés les uns à la suite des autres, 30 zéros, par exemple, on tombe sur les objets dont les rangs sont 9, 18, 27.

Qu'on supprime ces objets, puis que l'on continue à compter de 9 en 9, en prenant d'abord les trois objets qui suivent le vingt-septième, et en revenant au commencement de la série qui ne contient plus que 27 objets, on tombera sur ceux dont les rangs sont 6, 15, 24, dans la nouvelle série.

Ces objets étant supprimés, si l'on opère de même pour la nouvelle série de 24 objets, on tombera sur les objets dont les rangs sont 6, 15 et 24 dans cette série.

En les supprimant, on aura une nouvelle série de 21 objets dont on sera conduit à supprimer ceux dont les rangs sont 9 et 18, ce qui la réduira à 19 objets, dont on supprimera ensuite, par le même calcul, ceux dont les rangs sont 6 et 15. Enfin, la série étant réduite alors à 17 objets, on y supprimera les objets placés aux rangs 5 et 14, et il restera 15 objets. Si l'on examine alors quels rangs les objets restants occupaient dans la première série, on trouve que ce sont les suivants:

1, 2, 3, 4, ... , 10, 11, . , 13, 14, 15, . , 17 . . , 20,
21, . . . , 25, . . , 28, 29,

De là la solution donnée par Bachet.

Pour faire ceci promptement, remarque ces deux vers:

Mort, tu ne falliras pas,
En me livrant le trépas!

Et prends garde seulement aux voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, t'imaginant que la première, *a*, vaut 1; la seconde, *e*, vaut 2; la troisième, *i*, vaut 3; la quatrième, *o*, vaut 4; et la cinquième, *u*, vaut 5. Et d'autant qu'il faut commencer par les chrétiens, en la première syllabe *mort*, la voyelle *o* te montre qu'il faut en premier lieu mettre 4 chrétiens; en la seconde syllabe *tu*, la voyelle *u* te montre qu'il faut après ranger 5 Turcs; ensuite *ne* signifie 2 chrétiens, *fal* un Turc, *li* 3 chrétiens, *ras* un Turc, *pas* un chrétien, *en* 2 Turcs, *me* 2 chrétiens, *li* 3 Turcs, *vrant* un chrétien, *le* 2 Turcs, *tré* 2 chrétiens, *pas* un Turc.

Avertissement. — Il est aisé à voir que ce jeu se peut pratiquer fort diversement. Car, premièrement, le nombre des unités peut être tel que l'on veut; par exemple, au lieu de 30, on en pourrait mettre 40, 50, 60, ou plus ou moins. Secondement, au lieu de rejeter toujours la neuvième, on peut rejeter la sixième, la dixième, ou la tantième que l'on voudra.

Finalement, au lieu d'en rejeter autant qu'il en demeure, on peut n'en rejeter que tant peu que l'on voudra; tellement qu'il en demeure davantage, ou bien en rejeter si grand nombre qu'il en demeure beaucoup moins. La solution se trouverait toujours comme il a été précédemment expliqué.

Or, c'est par cette invention que Josèphe se sauva très-subtilement dans Jotapata, ainsi qu'il résulte évidemment des paroles d'Hégesippus touchant ce fait, au livre III de la *Guerre de Hierusalem*.

Voici cette histoire:

Josèphe, qui nous a laissé par écrit la même guerre des Juifs, était gouverneur dans la ville de Jotapata, lorsqu'elle fut assiégée et peu après emportée d'assaut par Vespasien. Il fut contraint de se retirer dans une citerne, suivi d'une troupe de soldats, pour éviter la première fureur des armes victorieuses des Romains; mais il courut plus de fortune de perdre la vie parmi les siens que parmi les ennemis: car, comme il eut arrêté de s'aller rendre à la merci du vainqueur, ne pouvant imaginer aucun autre moyen de se garantir de la mort, il trouva ses soldats saisis d'une telle frénésie qu'ils voulaient tous mourir et s'entre-tuer les uns les autres plutôt que de prendre ce parti. Josèphe s'efforça bien de les détourner d'une si malheureuse entreprise, mais ce fut en vain; car, rejetant tout ce qu'il put leur alléguer au contraire, et persistant en leur opinion, ils en vinrent jusque-là que de le menacer, s'il ne s'y portait volontairement, de l'y contraindre

[1] Ouvrage très-rare. 3e édit., revue, simplifiée et augmentée par A. Laborne, professeur. — Paris, Gauthier-Villars.

par force, et de commencer par lui-même l'exécution de leur tragique dessein. Alors, sans doute, c'était fait de sa vie s'il n'eût eu l'esprit de se défaire de ces hommes furieux par l'artifice de mon problème. Car, feignant d'adhérer à leur volonté, il se conserva l'autorité qu'il avait sur eux, et, par ce moyen, leur persuada facilement que pour éviter le désordre et la confusion qui pourraient survenir en tel acte, s'ils s'entre-tuaient à la foule, il valait mieux se ranger par ordre en quelque façon, et, commençant à compter par un bout, massacrer toujours le tantième (l'auteur n'exprime pas le quantième), jusqu'à ce qu'il n'en demeurât qu'un seul, lequel serait obligé de se tuer lui-même. Tous étant de cet accord, Josèphe les disposa de sorte, et choisit pour lui une si bonne place que, la tuerie étant continuée jusqu'à la fin, il se trouva seul en vie, ou peut-être encore qu'il sauva quelques-uns de ses plus affidés, et de ceux desquels il se pouvait promettre une entière et parfaite obéissance.

Voilà une histoire bien remarquable, et qui nous apprend assez qu'on ne doit point mépriser ces petites subtilités, qui aiguisent l'esprit, habilitent l'homme à de plus grandes choses, et apportent quelquefois une utilité non prévue.

Ailleurs le sieur de Méziriac précise encore mieux son explication du stratagème de Josèphe :

Il y eut, dit-il, quarante soldats qui se sauvèrent avec Josèphe dans la caverne, si bien qu'à compter ledit Josèphe, ils étaient en tout 41. Partant, supposons qu'il ordonna que comptant de 3 en 3 on tuerait toujours le troisième, il est certain que, procédant de la sorte, on trouvera qu'il fallut que Josèphe se mît le trente-unième après celui par lequel on commençait à compter, au cas qu'il visât à demeurer en vie lui tout seul. Mais s'il voulut sauver un de ses compagnons, il le mit en la seizième place, et s'il en voulut sauver encore un autre, il le mit en la trente-cinquième place.

ÉTOILES FILANTES.

OBSERVATIONS A FAIRE.

On sait que l'on donne ce nom à des météores plus ou moins brillants qui décrivent, dans l'intervalle d'une ou plusieurs secondes, des trajectoires (¹) dans le ciel, puis qui s'éteignent. Quelquefois ils laissent derrière eux une espèce de queue qui reste lumineuse également pendant un certain laps de temps, avec des éclats de lumière variables.

On a trouvé, après un grand nombre d'observations, qu'il y avait des nuits dans l'année plus riches que les autres en étoiles filantes. Dans ces nuits, non-seulement les étoiles filantes ne parcourent pas l'atmosphère d'une manière irrégulière, mais encore, si l'on prolonge leurs trajectoires en arrière, elles aboutissent en général à un seul et même point du ciel qu'on appelle centre de radiation. La position de ce centre reste invariable à la fois pendant la durée de la nuit et d'une année à l'autre ; ce qui prouve d'une manière indubitable que tous les météores qu'on voit quelquefois en si grand nombre dans une seule et même nuit suivent la même direction dans l'espace, et qu'ils décrivent autour du soleil une trajectoire qui coupe en un certain point la trajectoire terrestre. A chaque passage de la terre par ce point, une partie des météores est entraînée dans le mouvement terrestre et détachée pour ainsi dire de sa propre orbite.

Des observations plus récentes ont montré que, dans la même nuit, il y avait plusieurs centres de radiation

(¹) Trajectoire, ligne décrite par le centre de gravité d'un corps en mouvement.

entre lesquels se partageaient les étoiles filantes, et c'est ce qui est cause de l'apparence irrégulière qu'elles présentent au premier abord.

On connaît très-bien dans l'hémisphère nord les nuits les plus riches en étoiles filantes; ce sont : le 2 et le 3 janvier, le 12 et le 18 avril, du 15 au 23 avril, du 26 au 29 juillet, du 9 au 14 août, du 19 au 25 octobre, le 13 et le 14 novembre, du 27 au 29 novembre, enfin du 6 au 13 décembre.

Dans l'hémisphère sud, ces périodes sont moins bien connues. Néanmoins la période du 28 juillet au 2 août paraît être celle où se rencontrent le plus d'étoiles filantes.

Tout récemment on a reconnu l'identité de l'orbite des comètes et de divers groupes d'étoiles filantes ; ce qui fait qu'on peut attribuer à ces deux catégories d'astres la même origine. Il serait très-important de pouvoir connaître les éléments des paraboles des étoiles filantes, et c'est la détermination du point de radiation qui peut permettre de calculer ces éléments. En les comparant aux orbites des comètes connues, on trouvera les comètes dont la rupture a constitué ces divers groupes d'étoiles filantes.

On comprend dès lors l'intérêt qu'il y a à observer autant que possible les trajectoires des étoiles filantes et à déterminer, soit à l'œil nu, soit à l'aide du météoroscope, l'endroit exact du ciel où elles prennent naissance et celui où elles s'évanouissent.

Quand on tombe sur une nuit riche en étoiles filantes, il faut prendre note d'abord de la partie du ciel d'où paraissent rayonner ces étoiles, puis diriger spécialement ses observations sur cette partie du ciel, et y observer les étoiles dont les trajectoires sont les plus courtes, presque stationnaires. Naturellement ce doivent être celles qui sont les plus proches du centre de radiation, et on peut dès lors trouver la position exacte de ce dernier. Il faut diriger également ses observations sur une lueur blafarde, semblable à une aurore boréale, qui se trouve souvent tout près de chaque point de radiation.

Il est utile d'observer la couleur et la clarté des étoiles filantes. Quant à ce qui est de la clarté, on prendra comme point de comparaison les différentes grandeurs des étoiles, et Jupiter et Vénus pour les plus brillantes. On mentionnera les anomalies dans les trajectoires et les changements d'éclat. Si les étoiles laissent derrière elles une queue, on observera combien de temps cette dernière reste visible après la disparition de l'étoile, si elle a un mouvement en sens inverse, etc.

Surtout on ne doit pas oublier d'examiner cette queue au binocle, si l'on en a le temps, et d'en signaler les particularités. (¹)

RECONNAISSANCE.

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans des vases d'or : elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

Jules SANDEAU.

OBSERVATION DU DOCTEUR JOHNSON SUR LES ENFANTS PRÉCOCES.

Le docteur Johnson avait en antipathie les enfants-prodiges, ayant eu à souffrir dans son enfance de l'empressement de ses parents à produire ses talents précoces. « Dès qu'arrivait une visite, dit-il, je grimpais me cacher dans un arbre pour échapper à l'ordre de montrer mes jeunes talents. C'est trop souvent, ajoutait-il, le grave inconvénient du mariage tardif. L'enfant d'un vieillard

(¹) *Revue maritime et coloniale.*

mène, à peu de chose près, la vie du bichon favori, objet d'une extravagante tendresse, et forcé de se dresser sur ses pattes de derrière et de faire le beau pour divertir la compagnie, qui s'en va fort ennuyée de ce désagréable passe-temps. »

Un de ses amis vint un jour lui demander d'entendre ses deux fils réciter, l'un après l'autre, l'élégie du poëte Gray, afin de juger lequel scandait le mieux les vers,

— Non, répliqua Johnson; que les chers petits récitent tous les deux à la fois. Il en résultera plus de bruit et ce sera plus tôt fini.

TABLEAU DE FAMILLE.

Grand-père et grand'mère étaient assis dans le jardin; leur visage souriait doucement comme le soleil d'un jour d'hiver.

Nous reposions auprès d'eux, ma compagne, moi et nos enfants.

Un ruisseau murmurait à nos pieds sa babillarde chanson de voyage; les nuages glissaient silencieusement au ciel, puis nos yeux les perdaient de vue.

Dans les arbres bruissait un feuillage rare et flétri, et le temps nous frôlait sans bruit, d'un pied fugitif.

Le vieux couple paisible contemplait en silence les jeunes époux et leurs petits enfants. Les deux faces de la vie se montraient à nous dans un miroir clair et fidèle.

En nous regardant, ils songeaient aux beaux jours passés, et leur vue nous faisait rêver d'un lointain avenir. ([1])

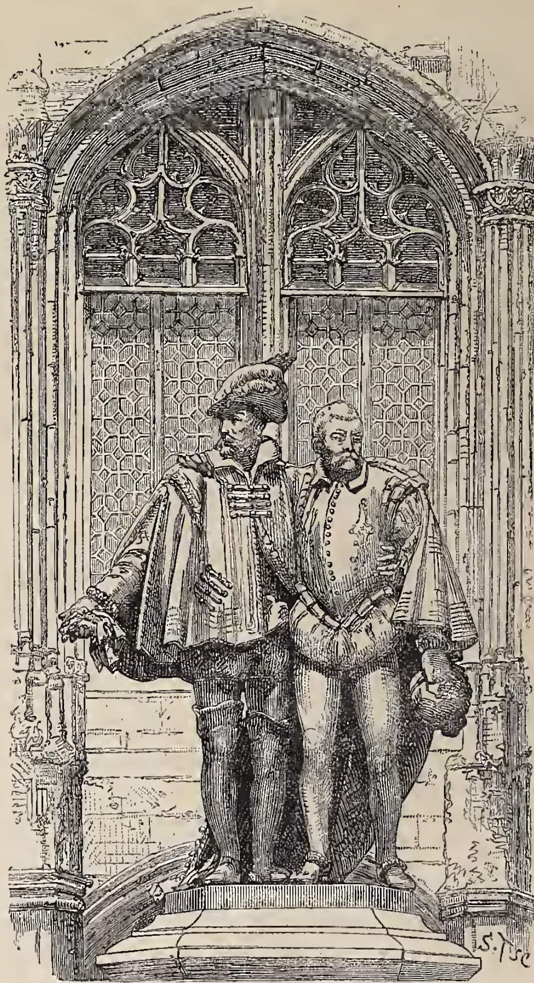
DEUX MARTYRS DE LA LIBERTÉ

La place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles, vulgairement nommée la Grand'place, est aussi remarquable pas l'originalité et le pittoresque de ses vieux édifices que par le souvenir des grands événements dont elle a été le théâtre. Le visiteur étranger qui, ne fût-ce qu'une fois, a promené son regard autour de cette place, gardera certainement la mémoire de ces curiosités architecturales, siéges d'anciennes corporations, qu'on appelle la maison de la Louve, la maison des Brasseurs et celle des Bateliers. Il convenait de citer avant tout autre les deux plus beaux joyaux de cet écrin monumental: d'abord le magnifique Hôtel de ville et, précisément en face, le Brood-Huys (la maison du Pain, dite aussi la maison du Roi).

C'est dans ce dernier bâtiment qu'en 1568 les membres du Conseil des troubles, présidés par l'impitoyable duc d'Albe, et chargés de sévir contre les défenseurs de la liberté de conscience, tenaient leurs sanglantes assises. C'est dans une chambre du deuxième étage de ce même Brood-Huys que deux illustres opposants à l'établissement de l'Inquisition dans les Flandres, condamnés à mort par le Conseil des troubles, justement surnommé le Conseil de sang, passèrent la nuit du 4 au 5 juin 1569, nuit qui devait être pour eux la dernière.

Tous deux étaient nés dans la même année, en 1522; ils avaient également fourni une glorieuse carrière, quand la hache du bourreau les sacra martyrs. L'un avait nom Lamoral, comte d'Egmont, prince de Gavre et baron de Tiennes. Élevé au grade de capitaine général de la cavalerie et de chevalier de la Toison-d'Or, c'est à vingt et un ans qu'il reçut le collier de l'ordre en même temps que le duc d'Albe, son aîné de quatorze ans, qui devait vingt-cinq ans plus tard l'envoyer à l'échafaud. Sa réponse à Philippe II, quand celui-ci lui proposa le commandement des troupes destinées à vaincre la rébellion des Flamands, fut la cause de sa perte et décida la mission meurtrière du duc d'Albe: — Je ne me battrai jamais pour l'Inquisition, avait dit le comte d'Egmont.

L'autre victime des sombres fureurs religieuses du fils de Charles-Quint se nommait Philippe de Montmorency-Nivelle, comte de Hornes; il était chef du conseil des Pays-Bas, amiral des Flandres, gouverneur de la Gueldre et de Zutphen. Il y avait entre Egmont et lui lien de parenté et communion de principes touchant la politique et la tolérance en matière de foi. Si la popularité qui s'attache à la mémoire du comte d'Egmont éclipse celle que méritait Philippe de Hornes, ce fut cependant le sang de l'une et de l'autre victime que le peuple, indigné du supplice, recueillit pieusement sous l'échafaud. L'histoire équitable ne signale aucune différence dans le mérite de leur sacrifice, et recommande également leurs noms au souvenir reconnaissant de la patrie.



Bruxelles. — Fontaine des comtes d'Egmont et de Hornes, groupe en bronze de M. Charles Fraiken. — Dessin de Van' Dargent.

Près de trois cents ans plus tard, les beaux-arts, d'accord avec l'histoire, se sont plu à les représenter ensemble. Un éminent peintre d'histoire belge, M. Louis Gallait, les a couchés sur le même lit mortuaire, et le statuaire Charles Fraiken les a groupés debout sur le même piédestal. C'est ce groupe que nous reproduisons ici. Inauguré le 16 décembre 1864, il domine une fontaine qui fait corps avec l'escalier extérieur du Brood-Huys, que de Horn et d'Egmont descendirent, accompagnés du bourreau, pour aller expier leur courageuse résistance au fanatisme meurtrier des oppresseurs de leur pays.

([1]) Anastasius Grün (comte d'Auersperg).

L'HEURE DU REPOS.



Salon de 1876; Peinture. — Une Ferme en Bretagne, par C. Bernier. — Dessin de Yon.

Depuis l'Angelus du matin jusqu'à l'Angelus du soir, le soleil a dardé ses rayons ardents sur la vaste campagne. La ferme déserte semble dormir à l'ombre des grands chênes; les pauvres volets sont clos, semblables à des paupières fatiguées; par la porte entr'ouverte entrent et sortent les petits poulets, toujours affairés après les miettes de pain tombées; dans la salle obscure, on entend par intervalles les cris d'un petit enfant au berceau et les douces paroles d'une mère; puis, quand l'enfant est apaisé, le bourdonnement d'un rouet qui se mêle au bourdonnement des mouches et des abeilles.

Sous la conduite de la mère poule, les poussins trottinent de la salle obscure à l'écurie des chevaux, et de l'écurie des chevaux à la vacherie; car les chevaux sont au labour, les vaches au pâturage, et toute la ferme, jusque dans ses moindres recoins, est devenue le domaine des poussins. A la fin, lassés d'expéditions et d'aventures, ils vont faire la sieste sous les ailes de leur mère. Un silence solennel semble planer sur toute la maison; car les oies criardes elles-mêmes, vaincues par l'influence de la chaleur, ont fait trêve à leurs discussions et dorment en philosophes, sur une patte, la tête cachée sous l'aile.

Pendant ce temps-là, une vapeur transparente et visible danse et ondule sur la campagne; les lézards se poursuivent sur les vieux murs et sur les blocs de granit chauffés par le soleil; les cosses des ajoncs éclatent avec un petit bruit sec. Les vaches inquiètes cessent par moments de paître pour relever la tête et interroger l'horizon. Le laboureur s'arrête au milieu du sillon commencé, pour laisser souffler ses chevaux couverts de sueur. Ses mains abandonnent le manche de la charrue; il croise ses bras sur sa poitrine, réfléchit quelques minutes en comparant le travail qu'il a fait à celui qui lui reste à faire. Il finit par se diriger à pas lents vers une haie touffue; c'est là qu'il a déposé sa veste de toile, et à l'ombre de sa veste une bouteille en terre. Lentement il lève la bouteille jusqu'à ses lèvres, et boit quelques gorgées; ensuite il retourne à sa charrue avec un nouveau courage. Tout en enfonçant le soc luisant dans la terre desséchée, il songe à la ferme, à l'ombre des grands arbres, au repas du soir, à sa vaillante petite femme et à son enfant nouveau-né. Ces idées-là lui tiennent compagnie dans sa solitude, et lui donnent plus de cœur à l'ouvrage que toutes les bouteilles de la création.

Enfin l'Angelus du soir commence à sonner. L'homme lève son chapeau à larges bords, il fait le signe de la croix et prononce gravement les paroles consacrées : sans être un grand penseur, c'est un homme pieux et réfléchi. Au milieu des sillons, qui sont comme le muet témoignage de sa vaillance, il remercie Dieu qui a créé le travail pour élever l'homme et l'ennoblir, et pour lui faire goûter pleinement l'ineffable douceur du repos.

Pendant que le soleil descend à l'horizon, le ciel profond se colore de teintes si riches, si douces et si éclatantes à la fois, qu'on songe, en les voyant, à un autre monde plus glorieux et plus serein que notre pauvre monde terrestre. De grands vols d'oiseaux traversent l'espace : les feuilles des arbres frémissent. Par un chemin creux débouchent les chevaux de labour, traînant la charrue, le soc en l'air, dans la poussière. Par un sentier de landes apparaissent les vaches; leur pas nonchalant devient plus rapide à l'approche de la ferme; elles savent que la servante les attend pour verser dans l'auge une eau fraîche et pure.

Les poulets dorment sous leur mère, le petit enfant dort dans son berceau; les vaches sont couchées sur la litière de la vacherie; les chevaux, bien repus, commencent à cligner l'œil; au milieu du silence, le fermier et la fermière causent du présent et de l'avenir. Dans leur prière du soir, ils rendent de nouveau grâces à Dieu pour les biens qu'il leur a accordés, et, le cœur content, la conscience tranquille, entrent dans leur repos.

OU LA CHÈVRE EST ATTACHÉE, IL FAUT QU'ELLE BROUTE.

ANECDOTE.

— Je vous le répète, ma bru, cela ne vous sert à rien de vous lamenter, de vous désoler, de vous rendre malade de chagrin. Le mal du pays! voilà un joli mot. Est-ce que le pays d'une femme n'est pas l'endroit où elle a son mari, ses travaux, ses intérêts? Quand vous avez épousé mon fils Similien, vous saviez bien qu'il demeurait à Nantes, dans la rue de la Poissonnerie, et vous aviez même visité la boutique et le logement : vous avez pu voir que cela ne ressemble pas à la campagne. Similien ne peut pas abandonner son commerce, n'est-ce pas? De quoi vivriez-vous, vous et les enfants qui pourront venir? Il faut rester ici, prenez-en votre parti : où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute.

Ainsi parlait dame Gothon, veuve de maître Jacques Perrin, en son vivant marchand de toiles, à une jeune femme d'environ vingt ans, qui l'écoutait tristement, les deux mains sur ses genoux, en regardant à travers les petites vitres verdâtres de la devanture. Car c'était dans la boutique de feu maître Perrin, aujourd'hui celle de son fils Similien, que dame Gothon faisait à sa bru des remontrances plus justes que consolantes. La pauvre jeune femme ne protesta pas; mais une larme roula sur sa joue et vint tomber sur sa main. Elle l'essuya vivement et reprit le tricot qu'elle avait posé sur le rebord de la fenêtre.

— Voyons, mon enfant, reprit la veuve d'une voix radoucie, il faut pourtant vous faire une raison. Cela me peine plus que je ne puis dire de vous voir toujours triste. Il y a bien des mères qui prennent de l'ennui quand leur fils unique se marie, et qui sont d'avance mal disposées pour leur bru; moi, je puis dire que ça n'a jamais été mon sentiment, et que quand Similien est venu me dire : « Mère, je voudrais épouser Madeleine, la fille du fermier Vrignaud », je me suis mise à vous aimer tout de suite, avant de vous connaître, parce que Similien vous aimait. Il faut me pardonner si je vous ai parlé un peu rudement tout à l'heure; c'est pour votre bien, voyez-vous. Si vous vouliez ne pas penser toujours à votre ferme, à vos prairies, à vos arbres, à vos bêtes, et, ma foi! même à vos parents, puisque vous ne pouvez pas les avoir près de vous, il vous resterait un peu de place dans l'esprit pour songer au bien que vous avez sous la main. Est-ce que Similien n'est pas un bon mari et un honnête homme? Quand nous allons avec lui le dimanche nous promener à la Ville-en-Bois, je refuse de prendre son bras, d'abord pour vous le laisser, et puis pour avoir le plaisir de marcher à deux pas derrière vous afin de mieux vous voir, et d'entendre les passants dire en vous montrant : « Le joli couple! » Et ils ont raison, ma fille : Similien est aussi beau garçon que vous êtes jolie femme; et gai, et doux, et serviable, et rangé! On irait loin avant de trouver son pareil. Et le cher petit que nous attendons! Moi, voyez-vous, Madeleine, quand ma mère m'a mis dans les bras mon garçon qui venait de naître, j'ai trouvé que je tenais là, sur mes genoux, tout le bonheur de la terre; et je n'ai jamais changé d'idée depuis. Vous verrez ça quand vous serez mère à votre tour.

Madeleine releva la tête et tendit la main à sa belle-mère en lui souriant. Dame Gothon se pencha pour baiser au front la jeune femme; et, accompagnant ses paroles du vif cliquetis de ses aiguilles d'acier, — elle tricotait un petit bas, — elle continua son discours.

— Ma mignonne, quand nous nous sommes mariés, Perrin et moi, nous n'étions pas au large. Perrin courait le pays nuit et jour pour acheter des écheveaux de fil aux paysans, et il les donnait à tisser à des tisserands du faubourg Saint-Jacques. C'est là qu'il m'a choisie; moi, j'étais l'aînée de six enfants, et le métier du père avait bien de la peine à nourrir tout cela. C'est vous dire que je n'avais pas un sou vaillant pour entrer en ménage. J'ai fait de rudes journées de travail chez des métayers pour gagner du chanvre et du lin et me faire un peu de linge; je les filais en écheveaux et mon père m'en tissait de la toile. Une fois mariée, j'ai continué à filer pour aider mon mari; je suis devenue habile, et la toile faite avec mon fil se vendait plus cher que d'autres; nous avons, sou par sou, mis quelques écus de côté, et nous avons pu louer cette petite boutique. Et alors notre commerce a prospéré; on savait que nous ne tenions que de la bonne marchan-

dise, et l'on venait chez nous de tout le quartier. A présent, Similien est un des plus gros marchands de la rue de la Poissonnerie : il continue à aller vendre de la toile dans les foires des environs, parce qu'il y fait de bons bénéfices et que je puis bien tenir la boutique toute seule. Mais dans quelques années, si sa bonne chance continue, vous serez riches ; il pourra alors prendre un grand magasin sur les quais ou dans une belle rue, ou bien vendre son fonds et aller demeurer à la campagne... Vous aimeriez mieux ça, hein? Eh bien, il faut vous mettre au commerce courageusement pour faire avancer les choses. Ça n'est qu'un temps à passer, mon enfant, et vous êtes jeune !

Les consolations et les encouragements de dame Gothon furent interrompus par l'arrivée d'une ménagère qui venait acheter de la toile. Il s'agissait d'une commande importante, et la veuve admira la bonne grâce avec laquelle Madeleine, secouant son chagrin, sut faire valoir les mérites de telle ou telle toile : celle-ci pour draps, celle-là pour torchons, cette autre pour taies d'oreiller ; on eût dit qu'elle était née marchande.

— Bonjour, mère ! bonjour, Madeleine ! dit tout à coup une joyeuse voix sur le seuil.

Et Similien entra, son aune à la main et sa balle de colporteur sur le dos. Les deux femmes coururent à lui, et Madeleine s'empressa de défaire les courroies qui retenaient son fardeau.

— Elle n'est pas lourde, ma balle ! dit-il en riant ; la journée a été bonne. J'ai vendu toute ma marchandise. J'ai rencontré un grand marchand de Paris qui voulait des toiles de Bretagne : il m'a pris tout ce que j'avais, et il doit venir demain voir ce qui me reste dans la boutique. Il est très-arrangeant : je vais probablement me charger de faire la commission pour lui et de le fournir de toiles. Seulement, j'avais promis d'aller demain avec le messager recueillir les toiles qui sont à blanchir sur les prés. Il faudra que tu ailles à ma place, mère. Vas-y aussi, ma petite Madeleine ; l'air de la campagne te fera du bien.

Madeleine accepta avec joie ; et toute la soirée elle ne pensa qu'au plaisir de revoir des prés et des bois, de respirer l'air pur des champs et de fouler l'herbe verte au lieu des pavés poudreux. La comparaison lui faisait paraître encore plus triste la sombre rue de la Poissonnerie et la petite boutique où elle passait ses journées. Elle n'était pas bien raisonnable, sans doute, mais elle avait des excuses, la pauvre Madeleine ! Fille d'un fermier, élevée au grand air, dans la liberté des champs, elle avait échangé son activité de toutes les heures, les travaux variés de la campagne, le soin des bêtes familières, les vastes horizons et les saines fatigues, pour une vie renfermée et sédentaire, sans lumière, sans mouvement et sans soleil.

La rue de la Poissonnerie, à cette époque, était encore étroite et sombre ; les vieilles maisons bâties en pisé, avec leurs étages surplombants, tenaient leurs boutiques dans un demi-jour qui devenait des ténèbres dès que le soleil baissait ; et comme la chaussée avait été exhaussée à plusieurs reprises, on avait dû ménager devant les maisons un étroit passage où l'on descendait par des escaliers de bois placés devant les principales boutiques. Les marchands de la rue étaient donc à peu près enterrés, d'autant plus que, sans souci de diminuer la largeur du corridor qui donnait accès dans leurs boutiques, ils ne se faisaient pas scrupule d'étaler en dehors des échantillons de leurs marchandises : chandelles pendues par la mèche à des cercles de fer, ballots de toile ou de drap, et tonnes de harengs et de morue sèche. Où étaient les parfums de la lande et de la prairie ?

Madeleine avait trop présumé de ses forces quand elle avait consenti à venir vivre là. Elle manquait de courage peut-être aussi, ou du moins son courage s'était usé, depuis six mois qu'elle habitait la rue de la Poissonnerie. Elle aimait toujours sa belle-mère et son mari, mais elle se sentait mourir de tristesse. « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute ! » se disait-elle. « Je suis attachée ici, moi ; mais je crains bien de ne pas y brouter longtemps. »

Toutefois, le lendemain elle était légère comme un oiseau quand elle monta dans la carriole du messager pour aller chercher les toiles au delà du faubourg Saint-Jacques. Il y avait là de vastes prairies le long de l'eau, où les tisserands étendaient les toiles neuves pour que la rosée des nuits se chargeât de les blanchir. Madeleine se sentait renaître ; elle prit autant de plaisir que de fatigue à rouler ces longues bandes de toile qui faisaient de la prairie un immense tapis rayé de vert et de blanc ; elle respira à pleins poumons l'air pur des champs, et enfin, un peu lasse, elle s'assit à l'ombre d'une haie pour se reposer, pendant que sa belle-mère allait faire charger les toiles sur la charrette.

Le soleil couchant commençait à dorer les nuages dans le ciel. « Comme c'est beau ! se dit Madeleine. On voit si peu de soleil dans la rue de la Poissonnerie ! » Puis, rabaissant ses yeux vers la terre, elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une chèvre blanche, attachée à un piquet, s'était avancée aussi près d'elle que le lui permettait la longueur de sa corde ; elle broutait à petits coups saccadés l'herbe de la prairie. « Pauvre bête ! se dit Madeleine, elle est attachée comme moi ! » Et elle cueillit quelques feuilles à un arbre pour les lui offrir. Mais la chèvre, délicate comme sont ses pareilles, flaira les feuilles et la main qui les lui offrait, et se détourna par un mouvement mutin pour retourner à son herbe. Madeleine jeta les feuilles loin d'elle, et continua à regarder la chèvre.

Celle-ci ne paraissait pas malheureuse, quoique attachée. Elle tondait l'herbe brin à brin, en ayant l'air de choisir telle ou telle plante ; elle prenait un peu de l'une, un peu de l'autre, quittant la sauge pour le serpolet, passant au thym, revenant à la sauge, puis tout à coup cabriolant au gré de sa fantaisie, pour venir ensuite se coucher au pied de son piquet et se reposer en regardant autour d'elle d'un air rêveur.

« Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute », se répétait Madeleine. Mais c'est qu'elle a l'air de trouver bon ce qu'elle broute ; si bon, qu'elle a refusé mes feuilles, de belles feuilles de frêne que j'avais cueillies avec tant de soin, en ne touchant qu'à la branche. Et elle est gaie, elle saute, elle paraît contente... Elle a arrangé sa vie autour de son piquet, et pour s'y trouver bien, elle ne pense pas au reste... Peut-être que je finirai par faire comme elle avec le temps ; mais je crois bien que pour une personne c'est plus difficile que pour une chèvre...

—Madeleine ! il faut nous en aller, mon enfant, pour arriver avant la nuit noire et faire le souper de Similien. Venez vite, le cheval est attelé.

Madeleine tressaillit à la voix de sa belle-mère, et courut la rejoindre, non sans avoir jeté un dernier regard à la chèvre.

Dame Gothon disait adieu à la fermière et embrassait l'enfant, belle petite fille aux joues rouges comme des pommes d'api.

— Voyez donc, Madeleine, dit-elle à sa bru, la jolie pouponne ! Elle a été mal reçue en ce monde ; on avait déjà deux filles et l'on aurait bien voulu un garçon. Mais on l'aime tout de même à présent, n'est-ce pas, la Barbaude ? ajouta-t-elle.

Sûrement, répondit la Barbaude, c'est-à-dire la femme du fermier Barbaud ; comme dit le proverbe : « Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a. »

Et pour prouver qu'elle mettait son proverbe en pratique, la Barbaude appliqua sur les joues rondes de sa petite fille deux baisers retentissants.

Madeleine resta silencieuse pendant toute la route : elle méditait les deux proverbes. Quand elle mit pied à terre, au bas de l'escalier qui descendait à sa boutique, elle avait pris deux bonnes résolutions : d'imiter la chèvre, et d'aimer ce qu'elle avait. Se contenter de son lot en ce monde, cela ne suffit pas : il faut l'aimer; c'est le secret du bonheur. La jeune femme commençait à le comprendre.

A partir de ce jour, elle ne pleura plus, et elle s'efforça de prendre intérêt à tout ce qui l'entourait. Ce lui fut d'abord difficile, et bien souvent la vue d'une coiffe de son village, d'un troupeau de bœufs qui passaient dans la rue, d'un bouquet de genêt rapporté de la campagne par quelque enfant du quartier, lui firent monter des larmes dans les yeux; mais elle se détournait bien vite de l'objet qui éveillait ses regrets, et fredonnait quelque refrain pour se distraire. Elle s'occupa du commerce, à la grande joie de sa belle-mère; elle devint de plus en plus prévenante et douce pour elle et pour Similien; et, pendant qu'elle était en train de sortir de son chagrin égoïste et de prendre intérêt à autrui, elle ne trouva pas bien difficile de faire un pas de plus et de s'intéresser aussi aux voisins et aux étrangers. Il y avait tant de gens dans la rue, tant de pauvres, tant de petits enfants qui avaient si grand besoin d'un peu d'aide, d'une aumône, d'un conseil, d'une bonne parole, d'une caresse ! Madeleine s'aperçut bientôt que là où elle était attachée il ne manquait pas d'herbe à brouter.

Quand son enfant fut venu au monde, elle comprit mieux ce que lui avait prédit un jour dame Gothon : c'est-à-dire qu'elle aurait là, sur ses genoux, tout le bonheur de la terre, et elle fit un dernier adieu à tous ses regrets.

Pourtant elle n'avait pas oublié son village natal et ses premières affections, et le cœur lui battit bien fort lorsqu'un soir, dix ans après leur mariage, Similien, qui venait d'achever de longues additions sur son livre de comptes, lui dit :

— Ma chère Madeleine, grâce à ton activité et à ta politesse envers les acheteurs, nous voilà suffisamment à l'aise. Veux-tu que j'achète de la terre auprès de la ferme de ton père et que j'y fasse bâtir une petite maison? Tu aimais tant la campagne! je suis sûr que tu serais heureuse d'y retourner.

— C'est cela! interrompit dame Gothon. Madeleine fera mon éducation de campagnarde; elle m'apprendra à soigner les poules, les vaches, les moutons et tout le reste. Nous lui devons bien cela, après l'avoir fait vivre dix ans dans la rue de la Poissonnerie.

Madeleine regarda sa belle-mère. « Elle dit cela pour me faire plaisir, pensa-t-elle; elle me ferait le sacrifice de quitter les habitudes de toute sa vie pour venir là-bas... et puis elle y serait malheureuse. Je ne le veux pas! je ne veux pas lui causer un moment de chagrin ! je ne veux pas la voir dépérir et s'attrister comme je faisais ici dans le commencement. »

Et, courageuse, elle répondit sur le ton de la plaisanterie, protestant qu'elle ne saurait plus vivre hors de la rue de la Poissonnerie; et la famille resta à la ville.

Ce ne fut que plus tard, quand dame Gothon fut allée rejoindre maître Perrin au cimetière de Miséricorde, que Madeleine avoua à son mari qu'elle soupirait toujours pour la vie des champs. Si Similien l'en aima et l'en estima davantage, on peut le comprendre facilement. Ils allèrent vivre dans une jolie maison de campagne aux environs de Nantes; et Madeleine, en élevant ses enfants, n'oublia pas de leur apprendre et de leur commenter ces deux proverbes :

Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

DE LA LANTERNE MAGIQUE
ET DE SES PERFECTIONNEMENTS.

La lanterne magique est, comme l'on sait, un appareil qui permet d'obtenir, sur un écran blanc, dans une chambre obscure, des images amplifiées d'objets peints et dessinés sur des lames de verre transparentes.

Principes optiques de l'instrument (fig. 1). — La lanterne magique primitive se compose d'une boîte de ferblanc s'ouvrant sur le côté, dans laquelle on place une lampe CQ, munie de son réservoir à huile et de son verre.

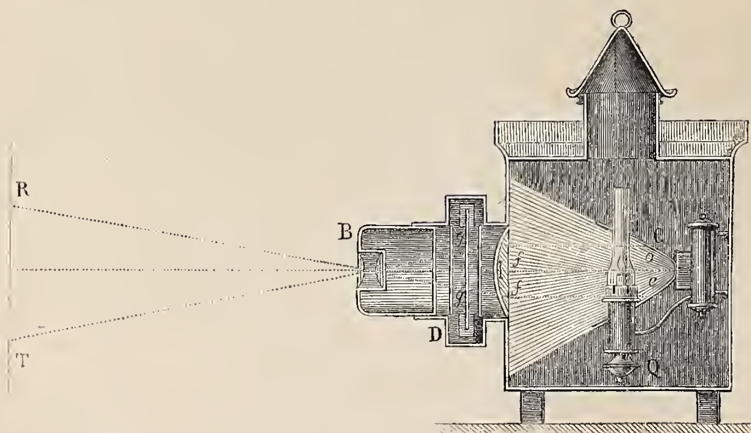
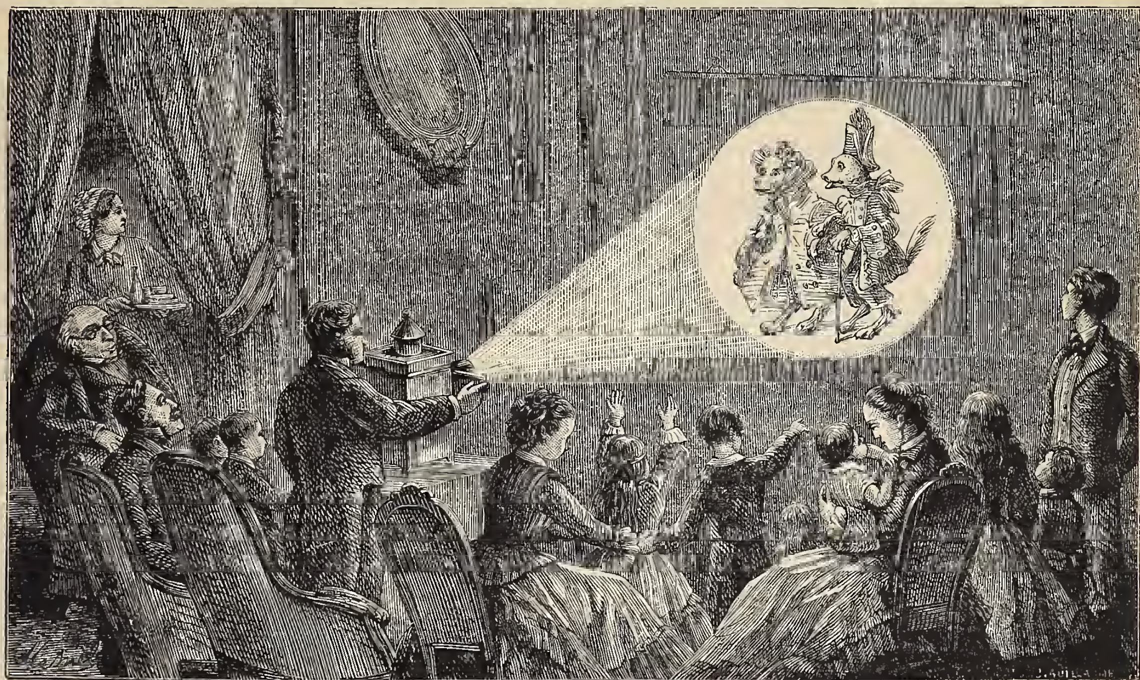


Fig. 1. — Coupe d'une lanterne magique.

A la partie supérieure de la boîte est une cheminée par laquelle s'échappent les gaz provenant de la combustion de l'huile. Derrière la lampe est accroché un réflecteur parabolique *oc*, aussi poli que possible, qui réunit les rayons dans la direction de la paroi de la boîte opposée à celle qui soutient la lampe. Au milieu de cette face, le faisceau lumineux ainsi formé rencontre une forte lentille plane-convexe I, qui le fait converger. Sur le trajet de ces rayons, en *gg*, se glisse (par une coulisse latérale ménagée dans le tube qui contient l'appareil optique) le verre portant les images, de manière que les figures soient à peu de distance du foyer principal. Le système

des deux lentilles produit alors une image amplifiée RT, renversée, et d'autant plus agrandie que le foyer du système B est plus court. En faisant mouvoir la coulisse qui, dans le tube, joint les deux systèmes de lentilles, on s'aperçoit bien vite que l'image RT se formera d'autant plus loin et sera d'autant plus grande que la demi-lentille I sera plus rapprochée de la lentille double B. On sait que pour redresser les images sur l'écran, il suffit de placer le dessin dans la coulisse de façon que les sujets y soient renversés; ils se peignent droits sur la surface blanche.

De la construction de la lanterne magique du commerce. — Les lanternes magiques se vendent communément, et



Une Représentation de lanterne magique. — Dessin de Mesnel.

en grande quantité, dans le commerce des jouets d'enfants. Elles n'ont diminué de prix qu'en perdant beaucoup de leur puissance. Le fer-blanc, estampé et mis en couleur, fait tous les frais non-seulement de la boîte, mais

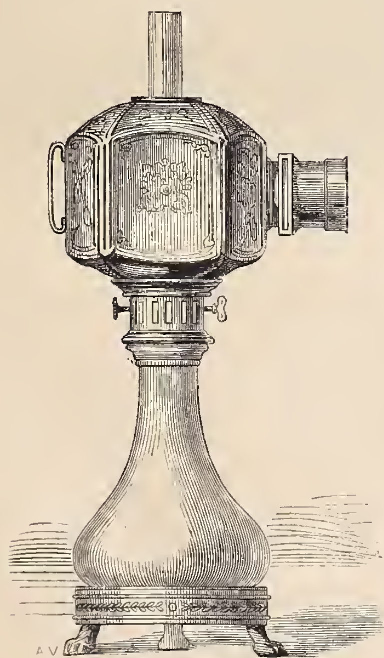


Fig. 2. — Lampascope.

des tubes renfermant les lentilles. La lampe éclairante est composée d'une mèche plate trempant dans l'huile, sans verre; le réflecteur est en simple fer-blanc assez mal poli, et prend une forme sphérique creuse. Les lentilles sont en simple verre fondu, d'une blancheur toujours verdâtre, plein de fils et de bulles; l'appareil extérieur est remplacé par une demi-boule.

Différentes espèces de lanternes magiques. — On a varié les formes de ces lanternes dans ces dernières années, et l'on a inventé le *lampascope* (fig. 2). L'avantage est d'abord de se procurer un éclairage plus puissant que la veilleuse fumante des lanternes magiques ordinaires. Pour y parvenir, on se sert simplement de la boule de verre opaque que l'on met sur nos lampes Carcel, modérateur ou autres systèmes, employées communément dans les familles. A cette boule opaque, devenue boîte de lanterne magique, on ajoute un tube contenant le système lenticulaire. On place les vues peintes dans une fente, et l'on obtient les effets d'une lanterne magique bien construite.

La fabrication des images photographiques positives sur albumine est venue offrir aux lanternes magiques actuelles un supplément considérable d'images; mais toutes ne réussissent pas: il faut choisir entre elles, et surtout il est nécessaire de se servir d'un appareil optique perfectionné. Alors la lanterne magique traditionnelle change de portée; elle devient un véritable microscope lumineux.

Des diverses sources lumineuses. — On ne saurait trop faire remarquer combien il importe que la source lumineuse soit aussi vive que possible. Dès que la lumière électrique fut inventée, on eut l'idée de l'employer pour éclairer la lanterne magique. Elle y produit de très-beaux effets (fig. 3). C'est M. Dubosc qui a construit l'appareil nécessaire, en lui donnant la forme que nous décrivons et représentons.

FEH est une lanterne à parois opaques, en cuivre, soutenue par des pieds I, I'. Au milieu est suspendu un régulateur électrique DG, mené par l'appareil d'hor-

logerie contenu dans le pied K. Un miroir concave C réfléchit les rayons et les renvoie sur une lentille A, d'où

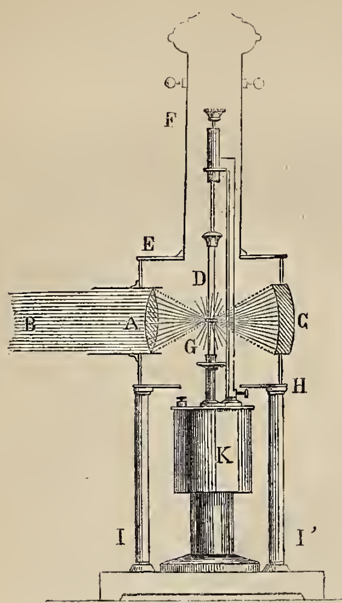


Fig. 3. — Coupe de l'appareil d'éclairage électrique.

ils sortent en AB, parallèles. La figure 4 montre quel est le système optique pour ces lanternes magiques perfectionnées, qui, dans les séances de conférences publiques du soir, servent à rendre visibles des images scientifiques, obtenues le plus souvent au moyen de la photographie sur verre positif. Les verres portant les images passent dans la coulisse AA, où celles-ci sont

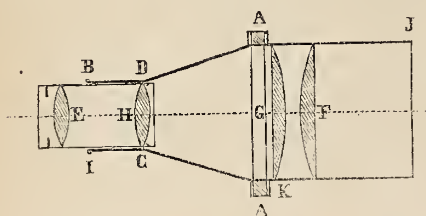


Fig. 4. — Système optique perfectionné.

fortement éclairées par les lentilles F, G, opposées par leurs faces convexes, et deviennent, en quelque sorte, de véritables foyers lumineux dont les lentilles E, H, projettent les images agrandies sur un tableau translucide formé d'une surface de calicot ou de soie vernie. Les images projetées sur l'envers, du même côté où se trouve la lanterne, sont vues en transparence lumineuse par le public placé de l'autre côté de ce diaphragme tendu. La partie IC est un tube rentrant, à frottement doux, dans le plus grand; on le mène au moyen d'un pignon à crémaillère, et ce mouvement est indispensable pour la *mise au point* sérieuse qu'exige la finesse des épreuves photographiques.

La lumière électrique est, sans contredit, la plus brillante, la plus intense que l'on puisse voir; mais, outre qu'elle est d'un prix relativement élevé, elle est encombrante par suite de la nécessité d'employer les piles qui la produisent. C'est pourquoi on a recours à d'autres moyens. Dans les grandes villes, on emploie souvent le gaz, que l'on trouve partout; on porte alors ses soins sur un réflecteur de première qualité comme poli.

Depuis quelques années, on a beaucoup employé la lumière *oxyhydrique*. Ce système consiste, théoriquement, dans la combustion de l'hydrogène dans l'oxygène; mais, dans la pratique, on se contente d'un mélange d'oxygène et de gaz d'éclairage, qui n'est, en somme, qu'un mélange de divers hydrogènes carbonés. La lumière s'obtient en faisant arriver les deux jets des deux gaz, suivant une certaine proportion, sur un crayon de chaux vive qui entre en incandescence et produit une lumière blanche presque aussi intense que la lumière électrique. M. Molteni a installé, avec ce système, des lanternes magiques perfectionnées, pour les démonstrations des cours publics, où elles rendent de grands services. On peut encore employer pour l'éclairage la combustion du magnésium à l'air libre devant un miroir, car cette lumière n'est que 525 fois inférieure à celle du soleil. Comparée à la bougie ordinaire, elle est considérable : un fil de 297 millimètres de diamètre équivaut à soixante-quatorze bougies de cent grammes.

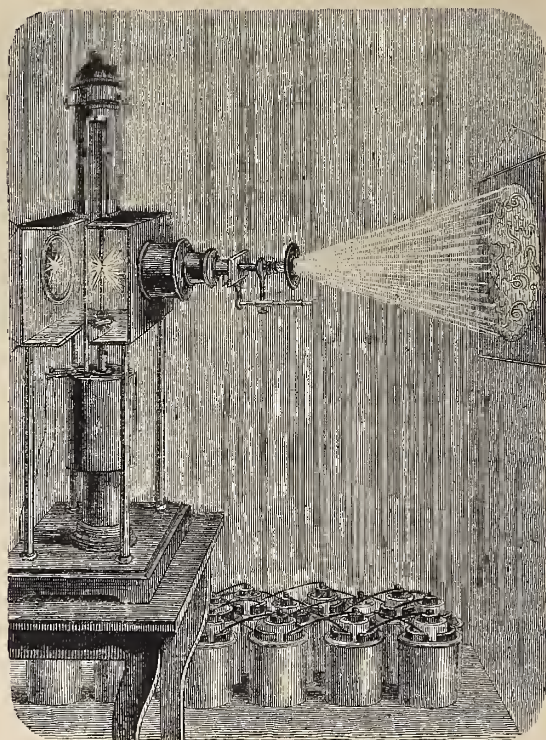


Fig. 5. — Lanterne magique devenue le microscope photo-électrique.

Le fil, dévidé d'une bobine par un petit mouvement d'horlogerie, vient se brûler dans la lampe au foyer du miroir. Le seul inconvénient est que cette combustion répand dans l'air d'abondantes fumées d'*oxyde de magnésium* ou *magnésie* qui se déposent peu à peu dans la lanterne.

La suite à une autre livraison.

L'ARRÊT DU TEMPS.

CONTE PERSAN.

O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux.
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent!
Épargnez les heureux!

C'étaient les mêmes pensées, mises en rimes par le

célèbre Saadi, il y a quelques centaines d'années, que chantait le beau Mesrour en caressant de sa longue main blanche les cordes de sa guzla.

Un grand soupir de son ami Hafiz interrompit ses chants.

— Hélas! le poëte a raison. Qui n'a pas cent fois désiré pouvoir donner dix années de sa vie pour retenir une heure bienheureuse? Mais le temps impitoyable ne s'arrête pas plus sur les roses que sur les cyprès. L'homme est une créature bien misérable!

Ce disant, Hafiz tira de sa longue pipe une bouffée de tabac parfumé, et leva mélancoliquement les yeux vers les étoiles qui étincelaient dans le bleu sombre du ciel. Comme on a pu s'en apercevoir, Hafiz philosophait volontiers, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, bien entendu, car dans une fête on eût difficilement trouvé un plus joyeux compagnon. Ce soir-là il était venu jouir de la belle nuit, en compagnie de son cousin Nasser, chez leur ami Mesrour, le plus riche et le plus brillant des jeunes gens d'Ispahan. Ils étaient tous les trois installés sur la terrasse, couchés sur des monceaux de coussins, et la nuit était si sereine, le vent leur apportait de si douces senteurs, la clarté des étoiles avait quelque chose de si rêveur, que leurs discours avaient insensiblement tourné à la mélancolie.

— Assurément, dit Nasser, commerçant riche et honoré, on serait heureux de pouvoir s'arrêter dans la vie. Ainsi, quand on voit sa fortune faite, quelle joie, quelle sécurité de se dire : Je reste au moment où je suis jusqu'à ce qu'Allah me rappelle dans son sein; les faillites, les naufrages, la perte des marchandises, la destruction des caravanes, ne peuvent m'atteindre; la ruine n'est pas à craindre pour moi, tandis que les inquiétudes de l'avenir troublent sans cesse la plus belle destinée! N'est-il pas vrai, seigneur Hassan?

Celui que Nasser interpellait ainsi était un vieux derviche très-révéré dans le pays. Comment se trouvait-il sur la terrasse de la maison de Mesrour? c'est ce que personne ne pouvait dire. On ne l'avait pas vu arriver, et Nasser, en levant les yeux, l'avait trouvé tout à coup devant lui. Ce n'était pas étonnant, du reste, car les esclaves de Mesrour connaissaient le derviche, et aucun d'entre eux n'eût osé s'opposer aux volontés d'un si saint homme.

— L'homme ne sait pas lire dans le livre du destin, répondit gravement le sage : Allah seul sait ce qui convient à l'homme!

— Certainement, Allah le sait, reprit Hafiz; mais l'homme peut bien aussi avoir son avis là-dessus; et pour moi, je voudrais pouvoir arrêter ma vie à une heure choisie par mo , et ne plus faire un pas sur la route du temps. Toi qui parles familièrement à Allah, vertueux derviche, tu devrais bien lui demander cette faveur pour son serviteur Hafiz.

— Penses-tu comme lui, Mesrour? et toi aussi, Nasser? Imprudents! vous ne savez pas ce que vous demandez. Mais qu'il soit fait selon vos désirs : votre vie s'arrêtera à l'heure choisie par vous, et cette heure durera jusqu'au moment marqué par Allah pour la fin de votre vie. A vous de bien choisir votre heure. Et toi, poursuivit le sage en s'adressant à l'esclave qui soutenait le narghilé de Mesrour, veux-tu aussi ta part dans le don d'Allah?

—Qu'en ferais-je? dit tristement l'esclave : aucune heure de ma vie ne vaut la peine qu'on s'y arrête. Je ne suis pas libre!

—Et si tu étais libre, que ferais-tu? demanda le derviche.

—J'épouserais Leila, et je gagnerais sa vie et la mienne par quelque honnête métier.

— Eh bien, sois libre! dit Mesrour à son esclave. Voici une bourse pour t'aider à épouser Leila. Remercions Allah de sa faveur, mes frères, et promettons-nous de nous prévenir mutuellement lorsque nous aurons arrêté notre destinée. Nous verrons lequel de nous quatre aura le premier possédé le bonheur.

— Nous le jurons, dirent-ils tous les quatre.

Et ils se séparèrent. Le derviche avait disparu.

Ni Nasser le marchand, ni Mesrour le poëte, ni Hafiz le joyeux compagnon, ni Noureddin l'esclave affranchi, ne furent pressés de se servir du don d'Allah. Immobiliser sa vie! la fixer à une certaine heure, si délicieuse qu'elle soit! c'est une décision grave et même quelque peu effrayante à prendre.

Nasser, en rentrant chez lui, ouvrit ses livres et fit le compte de sa fortune. Elle était belle, certainement, et pouvait lui suffire. Il venait de se faire bâtir une maison charmante, et rien ne manquait à son opulence. Mais devait-il s'arrêter en si beau chemin? Il avait quatre vaisseaux en route pour les côtes d'Arabie, quatre vaisseaux bien montés et solidement construits. Quand il aurait reçu les cargaisons de parfums et de denrées précieuses qu'il attendait, il pourrait acheter le grand jardin qui touchait le sien, et dont si souvent, du haut de sa terrasse, il avait admiré les frais ombrages et les eaux murmurantes. La caravane était sur le point d'arriver; ne fallait-il pas l'attendre? Ce n'était que quelques semaines à laisser passer : Nasser attendit.

La caravane arriva, les marchandises furent bien vendues, et Nasser acheta le jardin. Mais un des vaisseaux se perdit. Ne fallait-il pas réparer cette perte? Nasser se lança dans de nouvelles entreprises. Après tout, il était bien jeune pour s'arrêter dans la vie, et sa fortune, si belle qu'elle fût, était loin d'égaler celle de son voisin Ali, le marchand de pierreries. Nasser continua son commerce. Il avait envie de visiter le tombeau du Prophète, comme c'est le devoir de tout vrai croyant, et il ne pouvait faire ce voyage qu'avec une escorte digne d'un homme de son importance. Il fallait donc gagner l'argent du voyage. Parfois Nasser faisait une perte, il jugeait alors indispensable de la réparer. Il ne pouvait pas se condamner à demeurer le reste de ses jours moins riche qu'il n'avait été. S'il faisait un gain, ce gain trouvait immédiatement son emploi et lui donnait l'envie de gagner encore. Si bien que les années s'écoulaient et que Nasser, tout en guettant sans cesse le moment favorable pour arrêter sa vie, ne l'avait pas encore trouvé.

Hafiz, qui aimait le plaisir, avait tout de suite fait son plan : essayer de tous les plaisirs qu'on peut trouver en ce monde, et s'arrêter au moment où il serait sûr de ne pouvoir rien trouver de mieux. Mais peut-on jamais acquérir une pareille certitude? Hafiz n'y parvint pas; il parvint assez vite à la satiété, et, dégoûté des plaisirs, il s'adonna à l'ambition.

S'il est une passion qui ne permette pas plus à l'homme de s'arrêter que de regarder en arrière, c'est sans contredit l'ambition. Ce qu'on a eu n'est rien; ce qu'on possède est peu de chose; ce qui est souhaitable, ce qui vous inspire des désirs irrésistibles, c'est ce qu'on n'a pas, ce qui est au-dessus de vous, ce qui est difficile, presque impossible à acquérir. Hafiz voulut des emplois, des honneurs; et quand il les eut, il en voulut de plus grands encore. Arrêter sa vie! quand tel ou tel personnage, qui ne le valait pas, était plus élevé que lui en dignité! quand son nom n'était pas célèbre hors des murs de sa ville natale! Il fallait que la Perse entière le répétât, que tout l'Orient le connût; et Hafiz, comme Nasser, laissait les années s'écouler sans profiter du don d'Allah.

— Que ma vie est belle! s'était dit Mesrour. Je suis jeune et beau; je ne connais ni la maladie, ni la souffrance; je suis riche et indépendant; je puis, en étendant la main, soulager la misère sur mon passage, et, dans la salle la plus belle de mon palais, je n'ai qu'à dérouler les feuilles de quelques manuscrits pour converser avec les esprits les plus sublimes de tous les temps. Quel bonheur est égal au mien, et que puis-je attendre de plus?

Il se rendit dans sa bibliothèque et y prit un livre. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit le grand Salomon; mais comme toutes ces antiquités qui excitaient le dédain du monarque hébreu sont entièrement inconnues à tout homme qui vient en ce monde, il faut nécessairement qu'il ait la peine et le plaisir de faire connaissance avec elles; et cette connaissance étant fort longue à faire; il n'y a, en somme, guère de créatures humaines qui ne trouvent plus rien de nouveau sous le soleil.

Mesrour trouva beaucoup de nouveau dans son livre, ce qui lui donna l'envie d'en chercher encore dans d'autres livres. Puis, comme il avait besoin de sommeil, il alla se reposer en se promettant bien de continuer sa lecture le lendemain, pour apprendre encore quelque chose; et il n'arrêta pas encore sa vie ce soir-là.

La fin à la prochaine livraison.

TÊTE DE VÉNUS EN TERRE CUITE.

Nous avons déjà publié, tome XXXII (1864), page 68; tome XXXIX (1864), page 341, deux têtes de la Vénus de Chypre; nous croyons devoir en reproduire une troisième, qui offre de notables variantes avec les précédentes.

La physionomie de la déesse est empreinte ici d'une sérénité majestueuse; son masque arrondi, ses lèvres épaisses, accusent bien un mélange de sang oriental, mais le type grec a évidemment le dessus. L'œuvre peut donc être attribuée à l'époque où la race hellénique avait absorbé par la fusion l'élément indigène des côtes asiatiques de la Méditerranée, alors que la statuaire religieuse, affranchie des liens hiératiques, obtint dans ces contrées une indépendance relative, c'est-à-dire vers le sixième siècle avant Jésus-Christ.



Musée de Vendôme. — Tête antique en terre cuite. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. You.

Sauf la grande couronne cylindrique, *cidaris*, caractéristique d'Anaït à Maltaï, à Bavian (régions du haut Tigre), à Boghar-Keuï (Cappadoce), et de la Vénus de Chypre qui se confond avec Anaït, la coiffure de la tête que nous reproduisons, voile relevé, cheveux roulés en bandeaux autour d'une carcasse, est absolument grecque. Cette couronne, très-riche d'ornementation, offre une rangée de sphinx aux ailes étendues, posés de face et entremêlés de palmettes. La jonction du voile et de la couronne disparaît sous un bandeau de disques annelés surmontant des cœurs, détail indépendant, car on l'a rajouté au pastillage, et arrêté sur les tempes. Certains bijoux antiques, trop longs pour des bracelets, trop courts pour des colliers, doivent appartenir à ce genre de *frontale* qui existe à l'état de diadème complet sur les représentations archaïques de la Vénus de Chypre.

L'objet a été trouvé par son heureux propriétaire près de Larnaca (Citium), en compagnie d'autres têtes semblables, mais de beaucoup inférieures par le style et l'exécution. Un seul débris analogue, au Musée du Louvre, pourrait l'emporter en beauté sur celui-ci; il est du type grec le plus pur, malheureusement il a perdu sa couronne.

L'ANE BOUDWIJN.



Un Dessin de Berghem, au lavis. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie de Braun.

I

Un homme du pays de Oost-Vriesland avait trois fils. Il avait amassé du bien et comptait laisser à sa mort mille florins à chacun de ses fils. Il avait en plus un âne nommé Boudwijn, qui était le plus grand et le plus vigoureux de tout le pays. Comme il ne pouvait couper son âne en trois parties, vu que la bête en serait morte et n'aurait plus été d'aucun usage, il résolut de le joindre en appoint à la part de celui qui saurait le mieux s'en faire obéir.

II

— Wouter, dit-il à son fils aîné, voilà que je me fais vieux, et il est bon que je me fasse aider par toi, qui es l'aîné de mes enfants. Va-t'en à la ville à ma place. Il y a telles et telles choses que tu mettras sur le dos de l'âne; quand tu auras vendu ta marchandise au marché, tu reviendras, et tu me diras, comme de juste, ce qui se sera passé.

III

Wouter se mit à charger l'âne en sifflant. Il n'avait pas encore mis sur le dos du baudet la moitié des choses que son père lui avait nommées, quand le baudet lui dit : — Wouter, voilà déjà que mon échine plie; n'ajoute plus rien à ma charge. Je tomberais mort à moitié chemin : la belle avance pour toi!

La bête rusée, voyant que Wouter hésitait, ajouta : — Tu ne comptes pas faire la route à pied, n'est-ce pas? Comment monteras-tu sur mon dos si la place est déjà prise?

IV

— On dit que les ânes sont bêtes, pensa Wouter; en voilà un qui ne raisonne pas déjà si mal. Bah! ce qui ne sera pas porté aujourd'hui sera porté dans huit jours. Boudwijn, mon ami, je te remercie du conseil.

Et Boudwijn se disait en clignant l'œil et en agitant ses longues oreilles :

— Tant pis pour qui demande conseil à son âne; parce que l'âne est fait pour porter sa charge et non pas pour donner des conseils. Wouter, mon garçon, tu ne sais pas tirer part des forces de ton serviteur, et tu crains d'aller à pied; jamais tu ne seras bon fermier.

V

Quand ce fut le jour du marché suivant, l'homme dit à Kobus, son second fils : — Kobus, voilà que je me fais vieux, et il est bon que je me fasse aider par toi, en l'absence de Wouter. Il y a telles et telles choses que tu mettras sur le dos de l'âne; quand tu auras vendu la mar-

chandise au marché, tu reviendras, et tu me diras, comme de juste, ce qui se sera passé.

VI

Kobus se met à charger l'âne en maugréant. Il aurait mieux aimé aller à la pêche que de traîner ses grègues jusqu'à la villle. Ce n'était pourtant pas la faute de l'âne, mais écoutez ce qui arriva.

Kobus avait mis sur le dos du baudet toutes les choses que son père lui avait nommées, et il se préparait à grimper de sa personne par-dessus la charge.—Kobus, dit le baudet, voilà que mon échine plie; ne monte pas sur moi. Je tomberais mort à moitié chemin : la belle avance pour toi!

VII

— Mêle-toi de ce qui te regarde, répondit Kobus en jurant comme un païen. A-t-on jamais vu les ânes en remontrer à leurs maîtres? Me prends-tu pour Wouter, à qui l'on fait accroire tout ce qu'on veut. Non, non, monsieur Boudwijn; pour vous punir de votre présomption, j'ajoute à votre charge tout ce que vous avez refusé de porter l'autre jour; je grimperai par-dessus, et mon seul regret, c'est de n'être pas aussi rond et aussi pesant que le vieux Hugo, le sonneur de cloches! Hue, bourrique!

VIII

Boudwijn demeura immobile comme un âne de pierre, et dit avec douceur : — Kobus, un chameau ou un éléphant ne peut porter que sa charge : il en est de même d'un baudet. Vois ce que tu as fait; j'en appelle à ta justice!

Kobus se mit tout de bon en colère, et répondit : — Si tu en appelles une seconde fois à ma justice, c'est martin-bâton qui sera mon porte-paroles. Quand on m'échauffe les oreilles, je frappe, je frappe, je frappe!

IX

— Si ta justice est sourde, dit Boudwijn, j'en appelle à ta prudence. Quand on frappe, frappe, frappe, moi je mords, je rue, je me roule! Chacun se défend comme il peut!

Comme il disait ces mots, il reçut par le travers de la tempe gauche un coup de bâton qui lui fit voir trente-six chandelles.

— Tu l'as voulu, dit-il à Kobus; et il se mit à ruer et à tressauter. Les choux tombaient d'un côté, les concombres de l'autre, et les navets, et les poireaux, et les carottes. Comme Kobus demeurait en selle, le baudet se roula dans la poussière et le laissa sur place, tout penaud et tout froissé. Seulement, il n'eut pas le cœur de le mordre, comme il l'en avait menacé pour lui faire peur, car Boudwijn n'était pas un âne rouge.

X

Le père des trois garçons était assis devant sa petite fenêtre. Quand il vit que l'âne et le garçon se querellaient, il tira trois grosses bouffées de sa longue pipe; ensuite il cacha son nez dans un grand pot de bière brune, fit claquer sa langue, et dit : — Voyons ça!

Quand le baudet fit ses gambades, il demeura immobile, tenant sa longue pipe de la main gauche et le pot de bière de la main droite.

Kobus, un peu étourdi, finit par se relever, et chercha des yeux pour voir s'il ne trouverait pas sous sa main quelques bonne trique ou quelque grosse pierre pour assommer Boudwijn.

XI

—Kobus! cria le père par la fenêtre, ce sera assez pour cette fois. Viens fumer une pipe et boire un coup, mon garçon. C'est moi qui soignerai Boudwijn, ne t'en occupe pas.

Le père ramena Boudwijn à l'écurie, et Boudwijn se laissa faire; il connaissait son vieux maître pour un homme doux et juste.

Une fois à l'écurie, l'âne se mit à réfléchir et dit : — Kobus, mon garçon, tu abuses des forces de ton serviteur, et tu crains d'aller à pied; jamais tu ne seras bon fermier!

XII

Huit jours après, le vieil homme appela Bartel, son troisième fils, et lui parla comme aux deux autres de sa vieillesse, de la nécessité où il était de demander l'aide de ses fils, et il lui dit ce qu'il faudrait porter au marché. Outre les légumes, il y avait cette fois un veau et deux moutons. Bartel commença par se rendre compte du poids des légumes, puis il soupesa le veau, puis il prit dans ses bras les deux moutons. Ensuite il se gratta l'oreille et dit : — C'est beaucoup, mais ce n'est pas trop!

XIII

— Nous verrons bien! dit Boudwijn en lui-même.

Lorsque Bartel eut mis sur l'âne la charge de légumes, l'âne lui dit :

— Voilà que mon échine plie; j'espère que tu ne me surchargeras pas.

— Mauvais plaisant! lui dit Bartel en lui caressant le cou et en lui tapotant l'échine; tu veux rire et tu ne te rends pas justice. Tu es l'âne le plus fort de tout le pays. Qu'on me trouve ton pareil à dix lieues à la ronde, et je l'irai dire au roi d'Espagne.

XIV

Là-dessus, il prit le veau, qui était grand et fort, et le posa tout doucement sur le bât.

— Qu'est-ce que c'est que cela? s'écria Boudwijn en dressant les oreilles.

— C'est un tout petit veau, mon vieux camarade, tout petit, tout petit!

— Hum! les petits veaux sont joliment lourds cette année,

—C'est vrai, c'est vrai; mais ils seront, sans faute, bien plus légers l'an prochain.

— Mon échine plie réellement cette fois, et je ne crois pas que je puisse faire un pas une fois que tu seras monté à côté du tout petit veau.

XV

— J'irai à pied, dit Bartel en riant. Et au lieu d'un gros et grand gaillard comme moi, tu n'auras à porter qu'un tout petit mouton; tu seras bien content de porter un joli petit mouton, qui chantera tout le long de la route!

— Pas trop! reprit Boudwijn; mais enfin, va pour un tout petit mouton!

Quand Bartel eut mis le tout petit mouton dans le panier de droite, il fit semblant d'être embarrassé.

— Cela cloche! dit-il, et voilà que ta charge penche à droite. Comment faire? Si j'avais seulement... Il chercha du regard autour de lui, ou plutôt il fit semblant de chercher, et s'écria tout à coup : — Une idée, mettons un autre petit mouton de l'autre côté pour faire contre-poids.

XVI

Boudwijn ne dit rien; il se contenta de sourire, et pensa en lui-même : — Enjôleur, comme tu sais bien t'y prendre; pour un rien je te dirais de monter avec le veau;

mais non, j'ai ma charge, et d'ailleurs, dans leur intérêt commun, les ânes ne doivent pas plus gâter leurs maîtres que les maîtres ne doivent gâter leurs ânes.

Quand le bonhomme mourut, chacun des fils eut ses mille florins. Sur la volonté du père, l'âne fut adjugé à Bartel.

XVII

Travaillant ferme (comme c'est ici-bas le devoir des ânes ainsi que celui des hommes), mais bien nourri, bien traité, Boudwijn vécut la plus heureuse et la plus longue vie qu'il soit donné à un âne de vivre.

Les mille florins de Bartel se transformèrent, en partie grâce à lui, en une fortune rondelette dont Bartel sut faire un excellent usage. C'est tout ce que dit l'histoire, du moins telle qu'elle m'a été racontée par un maître d'école du pays de Oost-Vriesland.

INSECTES UTILES

LES CALOSOMES.

Dans un article précédent [1], nous avons entretenu nos lecteurs des carabes proprement dits et de leur utilité comme destructeurs de hannetons; aujourd'hui nous nous proposons de dire quelques mots de certains coléoptères de la même famille, que les naturalistes désignent sous le nom de *calosomes* [2], et qui ne sont pas moins remarquables par l'éclat de leurs couleurs et par les services signalés qu'ils rendent à l'agriculture.

A l'encontre des carabes, qui ont le corps étroit, les épaules effacées, les élytres soudées généralement sur la ligne médiane, les calosomes ont le corps large, les élytres bombées et saillantes, recouvrant des ailes bien développées qui leur permettent de s'élever dans les airs, et comme ils sont pourvus de pattes très-agiles, ils peuvent non-seulement grimper le long de l'écorce des végétaux, mais encore passer d'un arbre à l'autre et poursuivre de branche en branche les chenilles dont ils font leur nourriture.

L'espèce la plus connue dans nos pays est le *calosome sycophante*, qui se tient de préférence sur les chênes, et que l'on prend au mois de juin, de six à sept heures du soir, dans les bois des environs de Paris. C'est un insecte de douze lignes de longueur environ, dont le corselet, en forme de cœur comme celui des carabes, est d'un bleu foncé; dont les élytres, d'un vert doré, décorées de sillons longitudinaux, de stries transversales et de points enfoncés, brillent d'un éclat métallique, et dont l'abdomen offre des tons noirs et violets fort agréables à l'œil. Il exhale une odeur pénétrante fort caractéristique. La larve, que Réaumur a fait connaître l'un des premiers, est d'un noir lustré et conformée à peu près comme celle des carabes; elle établit fréquemment son domicile au milieu des grandes bourses soyeuses que l'on voit sur les chênes, et qui sont habitées par les chenilles dites processionnaires. C'est même, paraît-il, à cette habitude insidieuse que l'insecte doit le nom qu'il porte, et qui lui a été imposé par Linné, le célèbre naturalite suédois ayant voulu faire allusion à la ressemblance grossière que la larve du calosome présente avec les chenilles dont elle fait sa proie, et qu'elle met à profit pour s'introduire traîtreusement dans la demeure de ses victimes.

Rappelons ce que sont ces chenilles.

A l'état adulte, le bombyx processionnaire se présente sous la forme d'un papillon de petite taille aux couleurs ternes, d'un gris brunâtre sale, avec des raies alternativement claires et foncées. Il fait son apparition dans les forêts au mois d'août ou de septembre. Sa femelle dépose ses œufs en paquets sur le tronc ou sur les maîtresses branches des chênes, et les couvre avec des poils empruntés à l'extrémité de son abdomen. En mai, les jeunes chenilles éclosent, et, de suite après leur naissance, se groupent par centaines et filent en commun une toile à mailles lâches et irrégulières à l'abri de laquelle elles subissent une deuxième mue. Elles sont d'un gris bleuâtre ou rougeâtre, hérissées de cils fort longs et ornées sur la ligne dorsale de raies transversales et de petites excroissances d'un brun rouge. Pendant le jour, elles se tiennent tranquilles sous leur toile, mais le soir elles grimpent sur le feuillage et s'en repaissent avidement. Aussi exercent-elles de grands ravages dans les forêts, où leur multiplication ne rencontre aucun obstacle; elles en font périr les arbres en les dépouillant de leur verdure, et, lorsqu'elles ne trouvent plus de feuilles à ronger, elles se jettent sur les moissons, qu'elles dévorent en peu de temps; enfin elles peuvent nuire à la santé non-seulement des animaux sauvages et des bestiaux qui pâturent dans les clairières, mais encore des forestiers eux-mêmes; car elles répandent autour d'elles des poils très-déliés qui, en s'attachant à la peau, produisent des inflammations violentes, et qui, en pénétrant dans les voies respiratoires, amènent des désordres plus sérieux encore.

Chaque matin, ces chenilles regagnent leur nid ou en construisent un nouveau sur le même modèle que le précédent. En vieillissant, elles deviennent sédentaires, mais à chaque mue elles bâtissent une autre demeure de plus en plus parfaite. Au moment de la troisième mue, le nid couvre généralement une portion considérable du tronc, et affecte la forme d'un sac divisé intérieurement en plusieurs cellules, et dont le revêtement est formé de plusieurs toiles superposées, à fils enchevêtrés. C'est là que, parvenues au terme de leur croissance, les chenilles se filent chacune un cocon, dans la constitution duquel entrent des poils de leur corps, et, après être tombées dans un état de torpeur absolue, subissent leurs dernières métamorphoses. Mais, jusqu'à cette époque, elles ne cessent pas d'accomplir chaque soir leurs pérégrinations. L'ordre qu'elles observent dans leurs marches est vraiment admirable. Une chenille sort la première de l'abri commun, une deuxième lui succède, puis une troisième, etc., les rangs devenant de plus en plus nombreux jusqu'à ce que la moitié de la colonie environ soit sortie de sa retraite. A partir de ce moment, le nombre des individus qui composent chaque rang diminue insensiblement, et quelques chenilles seulement forment l'arrière-garde. Une fois que la faim est assouvie, la colonne opère sa retraite dans le même ordre, un seul individu tenant toujours la tête et semblant donner des ordres à ceux qui le suivent.

C'est à ces processions que s'attaque le terrible calosome. Comme le représente notre figure, il se précipite sur les chenilles, les saisit entre ses mandibules puissantes et en fait en quelques instants un effroyable carnage. D'un autre côté, sa larve pénètre, ainsi que nous l'avons dit, dans les bourses de refuge des processionnaires, et, grâce aux anneaux cornés qui revêtent son corps et le garantissent contre les poils urticants et contre les morsures de ces chenilles, elle peut s'en repaître à loisir. Sa voracité est telle, qu'au bout d'un certain temps elle semble étouffer dans sa peau considérablement distendue, et tombe dans un engourdissement analogue à celui qui se manifeste chez les grands serpents après leurs repas.

Il y a quelques années, les bombyx processionnaires ayant envahi le bois de Boulogne, on employa pour les

[1] Voy. t. XLIV, 1876, p. 351.

[2] *Calosome*, deux mots grecs qui signifient « beau corps. »

détruire de l'huile de goudron, et l'on réussit en effet à faire périr un très-grand nombre de chenilles; seulement, celles qui échappèrent subirent régulièrement leur transformation et donnèrent naissance à des papillons qui portèrent le fléau sur d'autres points, et contre lesquels le remède proposé ne pouvait avoir aucune efficacité. Les calosomes, au contraire, lorsqu'ils sont en nombre suffisant, purgent rapidement tout un bouquet d'arbres des chenilles qui les infestent. En effet, ces carnassiers, à l'état adulte, grâce à leur vue perçante et à la rapidité de leurs mouvements, ne laissent échapper qu'un petit nombre d'insectes nuisibles, et à l'état de larves ils opèrent d'une manière encore plus efficace, en pénétrant dans le siége du mal, et en anéantissant les chenilles peu de temps après leur naissance. Aussi plusieurs personnes, ayant eu l'heureuse idée de prendre dans la campagne des calosomes et de les porter dans leur jardin, s'en sont fort bien trouvées et ont pu, grâce à ce procédé, sauver d'une ruine certaine leurs arbres fruitiers attaqués par des parasites.



Calosome sycophante attaquant des bombyx processionnaires.

Le *calosome aux points d'or*, que l'on prenait jadis aux environs de Paris, mais qu'on ne trouve plus guère maintenant que dans nos provinces méridionales, a des habitudes aussi carnassières que le *calosome sycophante*, et fait la chasse aux chenilles de la vanesse dite *belle-dame :* c'est un magnifique insecte de 25 à 27 millimètres de long, au corps d'un vert sombre, à reflets bronzés, dont les élytres, striées, ondulées et légèrement rugueuses, sont ornées de trois rangs de points enfoncés, brillant comme de l'or, et qui, par sa taille aussi bien que par l'éclat de ses couleurs, fait l'ornement d'une collection entomologique.

Le *calosome inquisiteur*, plus petit que le précédent et revêtu d'une livrée plus modeste, et le *calosome chercheur*, aux élytres lisses et décorées seulement de trois rangs de fossettes, sont d'autres espèces françaises qui, comme leurs noms l'indiquent, se livrent également à la chasse des chenilles, et qui par conséquent méritent aussi bien d'attirer l'attention des agriculteurs que celle des entomologistes. Malheuseusement, les préjugés à leur égard sont tellement enracinés qu'il s'écoulera longtemps encore, nous le craignons, avant que les jardiniers et les agriculteurs se décident à épargner et à protéger leurs véritables auxiliaires, au lieu de les sacrifier sans pitié en obéissant à ces instincts de destruction qu'a si fort à cœur l'ignorance.

ALOST

(BELGIQUE).

PLACE DE L'HÔTEL-DE-VILLE. — THIERRY MARTENS.

Alost était jadis la capitale de la « Flandre impériale », et avait reçu des empereurs le titre de ville libre et impériale. Son territoire était d'assez grande étendue. Au dix-huitième siècle, par exemple, elle avait juridiction même dans la ville de Gand, jusqu'au pont qu'on nomme Pont de Brabant. Ce territoire consistait en cent soixante-douze villages, dont une partie relevait pour le spirituel de l'archevêché de Malines, et l'autre de l'évêché de Gand.

Aujourd'hui, Alost est une station du chemin de fer de Bruxelles à Gand, et un chef-lieu d'arrondissement du royaume de Belgique.

Alost a une histoire et de curieux monuments du passé; elle a été la patrie d'hommes distingués. En voilà plus qu'il ne faut pour mériter l'estime, la sympathie et l'attention.

Il est assez probable que les Romains avaient eu quelque établissement en cet endroit, car on y a trouvé des antiquités romaines. Selon certaines traditions, la ville proprement dite prit naissance au commencement du cinquième siècle. Les barbares qui avaient fait les grandes invasions n'avaient pas tardé à s'inquiéter et à s'attaquer réciproquement, et les peuplades germaniques qui s'étaient établies sur les bords de la Dendre construisirent, dit-on, un bourg avec un château fort, vers 411, pour arrêter les courses et pillages d'autres peuplades plus barbares ou plus vagabondes. Mais on ne commence guère à avoir de certitude touchant Alost que vers la fin du neuvième siècle, et l'on croit que la première mention sérieuse de cette ville se trouve dans une charte de cette époque. Ce qui est assez authentique, c'est que, en l'an 870, le comte Raoul, fils de Beaudoin *Bras-de-Fer*, fit donation au chapitre de Notre-Dame de Cambrai d'une église bâtie près du *château d'Alost*.

On a donné de ce nom d'Alost une étymologie qui n'est pas invraisemblable, en le faisant dériver de deux mots flamands : *al* et *oost*, ce qui revient à dire : *le lieu le plus oriental;* et, en effet, Alost est situé dans la partie la plus orientale de l'ancienne Flandre.

En 1360, cette ville fut incendiée; et à deux reprises différentes, à environ un siècle de distance, en 1485 et en 1580, elle fut dévastée par la peste.

On sait avec quelle ardeur et quel courage les populations des Pays-Bas se soulevèrent, dans la seconde moitié du seizième siècle, contre l'odieuse intolérance et la sanglante tyrannie du roi d'Espagne Philippe II, « le Démon du Midi. » Alost eut sa part des misères de l'époque. En 1576, cette ville fut surprise par les révoltés et saccagée. Cinq ans plus tard, le duc d'Anjou, frère de Henri III, vint dans ce pays. Il était appelé par les États des Provinces confédérées, et Guillaume d'Orange lui offrait le protectorat des Pays-Bas, songeant à l'opposer aux Espagnols dans les dix provinces du sud. Le prince français, entre autres opérations, s'empara de la ville d'Alost. La suite des événements de la lutte la fit tomber entre les mains des Anglais, qui étaient venus au secours des États, et qui la vendirent au prince de Parme.

En 1665, Louis XIV, à la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, réclama au nom de sa femme, née du premier mariage de Philippe IV, et en vertu du droit de dévolution, le Brabant, le Hainaut, le Limbourg, Namur, Anvers, etc. La régente refusa, et, après dix-huit mois de négociations et de préparatifs, Louis XIV déclara qu'il allait prendre possession des États qui lui étaient dévolus, et il entra dans les Pays-Bas avec une armée de trente-cinq mille hommes commandés par Turenne. La campagne fut brillante, la conquête rapide, et la ville d'Alost, entre autres, fut prise. Les Français en rasèrent les fortifications et en firent sauter les portes.



Place de l'Hôtel-de-Ville, à Alost (Belgique), peinture de Walckiers. — Dessin de Sellier.

Après le désastre de Villeroi à Ramillies, au nord de Namur, Marlborough devint maître du Brabant et des Pays-Bas jusqu'à Lille. Alost fut abandonné aux alliés, et depuis ce temps l'histoire de cette ville ne se sépare plus de l'histoire générale du pays où elle se trouve.

L'ancien Hôtel de ville, qui occupe le milieu de notre gravure, est un monument, sinon régulier, du moins intéressant et original. Une partie des constructions remonte au treizième siècle, et est restée intacte depuis cette époque. « A droite de la façade s'élève un avant-corps, richement orné en style flamboyant et bordé d'un balcon ou tribune. Cette ancienne bretèque, ou lieu où se faisaient les publications de la loi, paraît un « ajoutage » du commencement du quatorzième siècle. » (Schayes, *Histoire de l'architecture en Belgique.*) Le beffroi carré de gauche, qui fait pendant à la tourelle, est de 1487; il est à re-

marquer même dans un pays où les beffrois remarquables ne manquent pas; il a une certaine grâce un peu maigre qui n'est pas dépourvue d'élégance. Malgré son caractère élancé, on sent que la construction est solide et bien assise. La monotonie un peu sèche de la droite rigoureusement verticale de ses angles est rompue par quelques sobres moulures sur les faces et par des sculptures à la façade. Quant au couronnement, la galerie, flanquée à chaque coin de petites lanternes à encorbellements, agence très-harmonieusement les lignes et les silhouettes de ses toits à la grande lanterne octogonale qui termine l'édifice et l'annonce fièrement au loin.

La statue que l'on voit se dresser au milieu des étalages du marché ([1]) est celle d'un homme qui s'est acquis des titres à la reconnaissance non pas seulement de son pays, mais de tous les pays où l'on a le respect et le culte des choses de l'intelligence. Son histoire est toute pacifique; elle n'en est pas moins glorieuse.

Thierry Martens, que l'on trouve quelquefois appelé *Mertens*, *Martinus* ou *Martini*, naquit à Alost vers 1450. Il fit de bonnes études chez les pères Guillelmites, qui avaient un couvent à Alost, et partit pour Venise afin d'y apprendre les principes de l'imprimerie. A son retour d'Italie, il fonda à Alost le premier établissement typographique des Pays-Bas, et y imprima, en 1473, quatre ouvrages, avec un caractère neuf approchant du semi-gothique, alors en usage dans l'État de Venise, et qu'il avait lui-même gravé et fondu. Les écrivains contemporains l'appellent, en effet, non-seulement *typographus*, imprimeur, mais aussi *chalcographus*, graveur sur métal. Il y a quelques raisons de croire qu'il introduisit l'imprimerie à Anvers en 1476. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il alla s'établir de sa personne à Anvers en 1493. Plus tard il alla à Louvain, où, dès 1501, c'est-à-dire six ans avant tout autre imprimeur français ou allemand, et sept ans seulement après Alde Manuce, il fit usage des caractères grecs. Beaucoup d'ouvrages grecs sortirent de ses presses. On cite Homère, Théocrite, Aristote, Lucien, Démosthène, Isocrate, Platon, Aristophane, Euripide, Plutarque, Hérodien, Xénophon. Ses caractères étaient nets et élégants et ses textes corrects. Martens vivait dans l'intimité des savants réunis à l'Université de Louvain, parmi lesquels on peut citer Érasme, Martin Dorp, Adrien Barland, Gérard de Nimègue, Corneille de Schryver. Lui-même était d'ailleurs un philologue très-distingué : il savait l'allemand, le français, l'italien, le latin, le grec et même l'hébreu. On évalue à environ deux cent dix le nombre des ouvrages sortis de ses presses. Il adopta différents signes comme marques particulières de ses œuvres, et les signa également de différentes signatures, que nous avons données plus haut. En 1529, il se retira dans le couvent des Guillelmites d'Alost; il y resta jusqu'à sa mort (1533) et y fut enterré. Érasme, qui était grand ami de Martens, composa l'épitaphe qui fut gravée sur son tombeau.

On voit ce tombeau dans l'église collégiale de Saint-Martin, qui possède une des belles œuvres de Rubens, son tableau de saint Roch, patron des pestiférés.

On trouve dans de vieux ouvrages sur les Pays-Bas les noms de plusieurs savants nés à Alost, entre autres Georges Colvenerius, Henri Smetius, Jean Costerus, Pierre Silvius. Aujourd'hui ces noms latins ou latinisés ne disent pas grand'chose au lecteur distrait ou peu érudit; mais il ne faut pas oublier qu'il y a eu un temps où ceux qui les portaient étaient cités avec éloge, et que, si ignorés que soient aujourd'hui leurs travaux, ils ont apporté chacun leur pierre, dans la mesure où cela se pouvait alors, à l'édifice de la science et du progrès.

([1]) Œuvre de Jean Geefs, inaugurée en 1856.

L'ARRÊT DU TEMPS.

CONTE PERSAN.

Fin. — Voy. page 22.

L'ambition de la science n'est pas une passion plus accommodante que l'ambition des honneurs; seulement, elle est plus noble et plus saine. Mesrour, une fois qu'il eut donné carrière à la curiosité de son esprit, se sentit dévoré de la soif du savoir. — Lire toujours les mêmes poëtes, redire éternellement les ghazels de Saadi, savoir par cœur les récits des anciens sages et les annales de la Perse, connaître toutes les sciences contenues dans mes livres, est-ce assez pour mon âme inquiète? N'y a-t-il point dans les autres pays d'autres poëtes dignes d'être aimés, d'autres histoires dignes d'être connues? La science n'a-t-elle pas fait, ne fait-elle pas sans cesse de nouveaux progrès? Je veux apprendre, je veux connaître : l'heure n'est pas venue de profiter du don d'Allah!

Et Noureddin, le pauvre esclave? Il avait épousé Leila; et, au comble de la joie d'être libre et d'être aimé, il eût volontiers enchaîné toute son existence à l'heure présente. Mais il regarda Leila : elle était vêtue d'une grossière étoffe, et les cailloux du chemin blessaient ses pieds délicats. Souriante, elle s'acquittait des pénibles soins du ménage, et sa taille frêle ployait sous des fardeaux trop lourds. Elle était bien rude, la couche où elle reposait le soir ses membres fatigués! elle était bien pauvre, la cabane que Noureddin avait pu lui offrir! Et il irait la condamner à vivre toujours ainsi? Non! Il travaillerait pour elle, et plus tard, quand il aurait pu lui donner l'aisance et le bien-être, alors il serait temps de profiter du don d'Allah!

Le travail à deux est une douce chose, et, avec de l'ordre et de l'économie, on arrive bientôt à sortir de la misère Au bout de peu d'années, Noureddin et Leila vivaient à l'aise; on commençait même à compter l'ancien esclave parmi les artisans les plus considérés d'Ispahan, et s'il eût conservé l'ancienne modestie de ses désirs, il eût pu fixer là sa destinée. Mais les enfants étaient venus. Était-il possible de renoncer à les voir grandir, à voir la petite fille devenir peu à peu une belle jeune femme comme sa mère, à faire du fils un homme utile à ses semblables? Non! Il fallait continuer à vivre et à travailler pour eux. Et plus tard, quand la jeune fille eut suivi sous son toit l'époux qu'elle avait choisi, quand le jeune homme fut devenu chef de famille à son tour, fallait-il renoncer à la joie de bercer ses petits-enfants sur ses genoux? Non! Noureddin ne pouvait pas profiter du don d'Allah!

Les quatre jeunes hommes, devenus quatre vieillards courbés, se rencontrèrent un jour sous les cyprès du cimetière. Ils se reconnurent et se saluèrent.

— Aucun de nous n'a donc arrêté sa vie? dit Nasser à ses compagnons. Moi, j'ai acquis la fortune la plus considérable de la Perse. Tous mes vaisseaux couvrent les mers, et j'ai des comptoirs dans tous les ports du monde. Si je réussis dans mes dernières entreprises, je veux fonder une ville qui m'appartiendra, à moi seul; j'irai y vivre, et peut-être alors arrêterai-je ma destinée.

— Je suis vizir, je commande au nom du souverain, répondit Hafiz; mais ce n'est pas assez. Le roi n'a pas de fils; il m'aime, il songe à me déclarer son héritier. Quand je serai roi, peut-être penserai-je à arrêter le temps.

— Savoir, apprendre encore, épuiser la coupe des connaissances humaines! étudier encore, et toujours, jusqu'à ce que rien ne reste au monde qui me soit inconnu! Voilà mon vœu. Jusque-là, mes amis, je ne pourrai me décider à profiter du don d'Allah!

Ainsi parla Mesrour.

— Mon petit-fils bégaye, je veux l'entendre parler; l'enfant de ma fille se roule à terre, je rêve de la voir courir dans les prairies. Comme j'ai vu grandir mes enfants, je veux voir grandir mes petits-enfants! Quand on est père, on ne demande qu'à vieillir, et l'on serait bien fâché d'arrêter sa vie.

Ainsi parla Noureddin.

Un vieillard sortit d'entre les cyprès. — Me reconnaissez-vous? dit-il.

— Hassan le derviche! s'écrièrent les quatre hommes. Mon père, l'ange de la mort a donc respecté votre tête! Quand nous étions jeunes, vous étiez déjà vieux; et maintenant que nous voilà ridés et blanchis, vous n'avez pas changé. Allah protége ses saints.

Le derviche sourit.

— Allah m'a choisi pour vous donner une leçon, dit-il. Comprenez enfin que lui seul est sage, que lui seul sait ce qui convient à l'homme. La félicité est passagère, et c'est un rêve de vouloir l'éterniser sur cette terre où tout passe. Dès que vous avez cru en avoir la puissance, vous n'avez plus voulu en user. Nulle heure dans l'existence de l'homme n'est digne de demeurer éternellement. Le bonheur n'est que dans le sein d'Allah, et toute la joie qui illumina le cours de votre vie terrestre n'était que le reflet du sourire qu'il faisait luire sur vous pour vous donner un avant-goût du ciel et vous en inspirer le désir. Nul homme ne peut enchaîner le temps; et s'il pouvait le faire, il condamnerait tout son avenir aux regrets déchirants de l'inconnu auquel il aurait renoncé par sa faute. Vous avez choisi des routes différentes, et pas un de vous n'a trouvé une heure où il voulût rester toujours! Reconnaissez le néant des rêves de votre jeunesse. Allah est seul sage, Allah est grand; loué soit Allah!

A ces dernières paroles, le derviche se redressa et parut grandir. Sur son visage les rides s'effaçaient, et les couleurs de la jeunesse remplaçaient la pâleur du vieillard. Une longue chevelure blonde flottait sur son cou, et de ses épaules s'élançaient deux ailes blanches. Il les déploya tout à coup, s'éleva dans l'azur et disparut dans les hauteurs des cieux.

Les quatre vieillards s'étaient prosternés.

— Le Seigneur nous a envoyé son ange! dit Mesrour en se relevant. Allah est le seul sage. Loué soit Allah!

LES ENFANTS.

Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience, et si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres. LA ROCHEFOUCAULD.

LE RESPECT.

La liberté ne consiste pas à ne vouloir rien reconnaître au-dessus de nous, mais bien à respecter ce qui est au-dessus de nous, car le respect nous élève à la hauteur de l'objet de notre respect. GŒTHE..

UN BOUQUET DE VIOLETTES.

Je me souviens toujours de l'effet singulier que produisit sur moi un bouquet de violettes à Noël. J'étais, lorsque je le reçus, dans cette situation d'âme qu'apporte souvent une saison favorable au sérieux de l'esprit; mon imagination sommeillait; je pensais froidement, et je ne sentais guère. Tout à coup la couleur de ces violettes, leur parfum délicat, vinrent frapper mes organes : ce fut un réveil à la vie. Un doux frémissement parcourut tous mes membres, l'activité déploya ses puissances; de riantes images naquirent en foule, une teinte rose se répandit sur l'horizon du jour; mon courage fut animé, et je devins en effet capable de plus de choses. Dis-le bien à ta sœur : nous sommes tributaires de nos alentours; ils agissent même à notre insu. (1)

PETITES VANITÉS.

POURQUOI ALTÉRER OU EXAGÉRER SES AVANTAGES NATURELS?

Un de nos lecteurs nous envoie, sous ce titre, une sorte de satire de mœurs, d'où nous croyons pouvoir extraire les passages suivants :

« Beaucoup de personnes qui ont de belles dents prennent l'habitude de tenir les lèvres entr'ouvertes, ce qui leur donne un air toujours souriant, même dans les circonstances où la physionomie devrait plutôt laisser paraître une teinte de gravité ou de tristesse. — D'autres, qui ont des mains effilées, petites et finement attachées, trouvent à chaque instant un prétexte pour les mettre en évidence en les portant à chaque point de la tête, de la figure ou du corsage. — D'autres encore, qui ont un pied mince et mignon, se font chausser le plus étroitement possible et supportent avec courage ce supplice agaçant, tout en surveillant les occasions d'attirer les regards sur ce qui fait le sujet de leur vanité.

» Les tailles élancées se serrent en forme de guêpe et s'imposent, malgré les conseils de l'hygiène et du goût, malgré la gêne de la respiration, des vêtements beaucoup trop étroits à la ceinture pour que le goût même n'en soit pas offensé.

» De jeunes dames dont la peau blanche et fine est éblouissante, commettent la faute insigne de la couvrir de cosmétiques astringents pour en rehausser l'éclat, au risque de la ternir avant le temps et de l'érailler sur le tard; le plus étrange est qu'elles veulent se persuader qu'on ne s'aperçoit pas de leur artifice, bien que, malgré tous leurs soins, il n'échappe aux observations malignes de personne.

» De beaux yeux se lèvent souvent au ciel, et à défaut au plafond, pour imprimer à la physionomie un cachet méditatif et mélancolique, ou une expression langoureuse.

» Nous en passons, et des meilleurs.

» Pourquoi exagérer des avantages naturels dont on devrait ne jouir que modérément? Pourquoi s'exposer si gratuitement au ridicule? Il est incontestable que l'on se rend esclave d'un très-mince mérite, et que la préoccupation d'en faire montre tient la place d'une occupation sérieuse. L'esprit tendu vers les occasions de poser pour une qualité futile, mais apparente, se désintéresse des autres plus solides et moins brillantes. Lorsque l'âge vient altérer ce genre de beauté qu'on prisait à l'excès, on se trouve avoir employé à se préparer des regrets un grand nombre des instants dont la vie se compose. Topffer classe la vanité comme la plus mesquine des passions. La Rochefoucauld la traite plus mal : il dit que si elle ne renverse pas entièrement les vertus, du moins elle les ébranle toutes. Mme Sophie Gay enchérit encore sur ce moraliste dans ses

(1) Mme Roland, lettre à Mlle Cannet.

tableaux des salons parisiens, qu'elle avait beaucoup fréquentés et où l'expérience lui avait appris, dit-elle, avec exagération sans doute, « que ce défaut neutralisait toutes » les vertus. »

L'ALFA ET LA FABRICATION DU PAPIER.

L'accroissement considérable de la consommation du papier, l'augmentation du prix des chiffons au moyen desquels on le produit, ont depuis longtemps imposé à l'industrie la nécessité de rechercher de nouvelles substances propres à cette fabrication. On a employé successivement quelques plantes textiles, telles que les orties, l'aloès, le bananier, la paille, le bois, etc. Mais le besoin d'une matière première abondante et économique n'en continuait pas moins à se faire sentir. On s'est beaucoup préoccupé depuis plusieurs années de l'emploi de graminées connues sous le nom générique d'*alfa*, et les tentatives faites jusqu'ici ont donné des résultats d'une haute importance.

L'*alfa* comprend deux graminées que les botanistes appellent *Stipa tenacissima* et *Lygeum spartum;* il croît sur les bords de la Méditerranée, principalement en Espagne et en Algérie. Les diverses variétés du *Stipas*, l'*aristella*, le *juncea*, le *pennata*, poussent en abondance sur les collines les plus arides et les plus élevées des districts occidentaux de l'Algérie, et dans toute la province d'Oran.

La fabrication du papier au moyen de l'alfa fut d'abord tentée en Angleterre par le propriétaire du *Lloyd's weekly newspaper*. Après une série d'essais, M. Lloyd est parvenu à fabriquer, au moyen de l'alfa, la plus grande quantité du papier sur lequel on imprime les journaux de l'Ecosse. Le sparte, d'abord trié, nettoyé, haché et broyé, est traité par une dissolution de soude caustique (16 kilogrammes de soude pour 100 kilogrammes de sparte) dans laquelle on le fait bouillir pendant six ou huit heures. Il ne reste dans le liquide que la partie ligneuse de la plante sous forme de bouillie. On la lave, on la blanchit par les décolorants ordinaires, et on la traite comme la pâte de chiffons. Il est nécessaire de mélanger à la pâte de sparte une petite quantité de pâte de chiffons, parce que, employée seule, elle donne un papier très-cassant et dénué de souplesse.

Les fabricants anglais se procurèrent d'abord le sparte en Espagne ; mais, par suite du développement que ne tarda pas à prendre la nouvelle fabrication, ils s'adressèrent à notre colonie algérienne.

L'exportation de l'alfa, qui n'était en 1852, pour l'Algérie, que de 450 tonnes, s'élevait cinq années plus tard, en 1867, à 4120 tonnes, pour atteindre 43000 tonnes en 1870, 60000 tonnes en 1871. Le prix de revient était alors de 14 francs les 100 kilogrammes. Le chiffon a une valeur six fois plus considérable. On conçoit d'après ces chiffres de quelles précieuses ressources l'alfa peut être à l'industrie du papier.

Jusqu'en 1869, l'Angleterre a été seule à utiliser cette plante précieuse; depuis cette époque la France et la Belgique ont commencé à l'employer. Les cultures de l'alfa en Algérie prennent actuellement un développement considérable; grâce à l'accroissement des voies ferrées qui facilitent les transports, elles se sont peu à peu éloignées des côtes, et couvrent une partie importante du sol de notre colonie, dont elles peuvent devenir une des principales richesses.

Ajoutons, à titre de curiosité historique, que les anciens avaient déjà cherché à utiliser l'alfa. Pline et Strabon nous apprennent qu'à leur époque on faisait, à l'aide de cette plante, des paniers, des corbeilles, des nattes, des cordages, et même des chaussures élégantes.

LA CLAQUETTE DE LA MÈRE FOLLE.

Ce petit instrument est en bois et a de hauteur trente-quatre centimètres. On assure qu'en 1741 il appartenait à M. Parise, trésorier de France à Dijon. Il fait partie maintenant de la collection Jubinal, où nous avons puisé si souvent de curieux objets. Ce ne serait rien de moins qu'une des marottes de la Mère Folle. Nous avons donné (1) des détails sur la « compagnie de la Mère Folle, ou infanterie dijonnaise », qui a existé depuis la moitié du quatorzième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Cette singulière association parcourait en chantant les rues de Dijon, tous les ans, à l'époque des vendanges et pendant les trois derniers jours du carnaval. On lit dans une relation des fêtes qui eurent lieu en 1638, à l'occasion de la naissance du Dauphin (depuis Louis XIV), que



Claquette de la Mère Folle de Dijon, en buis; hauteur, 0m.34. Dessin d'Édouard Garnier.

l'infanterie dijonnaise parut, composée de plus de quatre cents hommes à cheval, « masqués en habits de diverses couleurs et faisant entendre des rimes bourguignonnes. »

Tous les membres de la société portaient un bonnet à deux pointes avec des sonnettes, et tenaient à la main des marottes (ou des claquettes) ornées d'une tête de Folie.

(1) Voy. t. VI, 1838, p. 363. — Il y a une erreur de chiffres dans la Table de quarante années.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LA STATUE DE LÉONARD DE VINCI

ET LA GALERIE VICTOR-EMMANUEL

A MILAN.

Voy., sur Léonard de Vinci, les Tables.



La Statue de Léonard de Vinci et la Galerie Victor-Emmanuel, à Milan. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

Nous sommes sur la place du grand théâtre de la Scala, dont la façade est si modeste qu'on la distingue à peine, en passant, de celles des maisons voisines. Devant nous, voici d'abord la statue élevée à la mémoire de Léonard de Vinci et inaugurée en 1872.

Léonard est représenté debout, pensif, les bras croisés. Sous ses pieds, on a écrit ce seul mot : LEONARDO.

Derrière la statue est le nom de l'artiste qui l'a sculptée ainsi que le reste du monument : Pietro Magni.

D'autres inscriptions sont gravées alentour :

« Ce monument fut élevé le IV de septembre M DCCC LXXII
au rénovateur des arts et des sciences,
né à Vinci du Valdarno,
en M CCCC LXII,
mort à Cloux, près d'Amboise,
en M D XIX.
Longtemps l'hôte admiré de Milan
où il eut des amis, des disciples, et la gloire. »

Quatre statues de moindre dimension entourent le piédestal; elles représentent quatre des disciples de Léonard: — Cesare da Sesto; — Marco d'Oggiono; — Beltraffio; — Andrea Solaino.

Cesare da Sesto (ou Cesare il Milanese) ne s'est pas tenu au seul style du maître, mais s'est aussi inspiré de Raphaël et du Corrége. On conserve au Musée du palais Brera plusieurs de ses peintures: — de beaux portraits d'hommes; — une Vierge et un Enfant Jésus; — une autre Vierge avec l'Enfant Jésus, le petit saint Jean, saint Joseph et saint Joachim. Ce dernier tableau a été attribué longtemps à Léonard de Vinci lui-même.

Marco d'Oggiono (ou Marco Oggione, ou Ugione) fut un très-fidèle et très-digne disciple de Léonard. On voit de lui, à Brera, les peintures suivantes: — Adam et Ève; — une Vierge, un Enfant Jésus et des saints (œuvres très-estimées); — une Assomption: — un saint Michel terrassant Lucifer; — une Cène; — une copie à fresque de la célèbre Cène de Léonard.

La Bibliothèque Ambroisienne possède une Madone de Marco d'Oggiono et un dessin de l'Adam de Brera, qui est attribué par erreur à Raphaël,

On peut voir aussi dans l'église de Sainte-Euphémie une Vierge et des saints du même maître.

Gio-Antonio Beltraffio était un gentilhomme milanais qui n'avait pas prétendu se faire une carrière des arts, et qui cependant, sous la direction de Léonard, y a excellé. Mais ses œuvres sont rares. On conserve de lui, à Brera, un saint Jean-Baptiste, et à la Bibliothèque Ambroisienne une Vierge et un Enfant Jésus. Lanzi cite avec éloge sa peinture de la Misericordia à Valogne.

Andrea Solaino (ou Solari) a eu l'honneur de collaborer avec Léonard; il est pour quelque chose dans plusieurs des meilleures œuvres du maître. La Bibliothèque Ambroisienne a de lui un saint Jean-Baptiste.

Entre ces quatre statues sont quatre bas-reliefs où Léonard est entouré de plusieurs personnages. Ils rappellent que Léonard fut à la fois peintre, sculpteur, architecte et ingénieur.

Dans l'un, entre les statues de Cesare da Sesto et de Marco d'Oggiono, Léonard est assis devant des moines qui ouvrent ses cartons de dessins; au fond est la fresque de la Cène de Santa-Maria delle Grazie, qu'aujourd'hui, malgré toutes ses dégradations et ses restaurations, on ne peut voir sans une émotion profonde. L'attitude et le geste de Jésus suffiraient pour imposer l'admiration et le respect.

Un deuxième bas-relief, entre Marco d'Oggiono et Gio-Antonio Beltraffio, représente Léonard montrant à un prince un portrait de femme, et au fond la célèbre statue équestre qui ne fut jamais exécutée qu'en plâtre, et dont une petite gravure conserve à peine le souvenir.

Sur le troisième bas-relief, entre Beltraffio et Andrea Solaino, Léonard montre et explique un dessin de fortifications.

Au quatrième bas-relief enfin, entre Andrea Solaino et Cesare da Sesto, Léonard et ses élèves sont près d'une écluse et d'un navire (1).

(1) Voy., sur les améliorations attribuées à Léonard de Vinci dans la construction des écluses, t. XII, 1844, p. 68.

Ce monument, qui résume, pour ainsi dire, la vie et l'œuvre de Léonard, précède noblement le grand portique qui termine de ce côté la vaste et splendide Galerie de Victor-Emmanuel.

A première vue, on pourrait croire que c'est une large rue que l'on aperçoit à travers la porte; mais c'est bien un passage, et les Milanais n'exagèrent pas en disant que par ses dimensions et ses ornements il est sans rival en Europe. Long de deux cents mètres et haut comme une cathédrale, il est vivement éclairé le jour par d'immenses verrières venues de France, et la nuit par deux mille flammes. Il a la forme d'une croix grecque. La coupole qui est au centre est haute de cinquante mètres. L'extrémité opposée à celle que le lecteur a sous les yeux donne accès à la place magnifique du Dôme, récemment débarrassée de maisons qui en déparaient les proportions. On termine en ce moment même le second portique; mais dès 1868, à cette seule exception, toute la galerie, commencée en mars 1865, était terminée.

Plusieurs centaines de personnes peuvent se promener à l'aise dans cette belle galerie ornée de peintures, de sculptures, égayée par l'éclat et la variété des magasins et des cafés. C'est un refuge contre la chaleur ou contre le froid, selon les saisons, et aussi contre le mouvement et le bruit des rues de Milan, l'une des villes les plus laborieuses et les plus riches de l'Italie. C'est le rendez-vous général des Milanais et des étrangers. Si dans le jour l'on se dit: — Nous nous rencontrerons ce soir, — il n'est pas besoin d'ajouter: à la galerie. C'est toujours sous-entendu.

LE MUSÉE AGRICOLE DE PESTH.

Suite. — Voy. p. 10.

Les plantes textiles; — le chanvre; — le lin, etc. — Le chanvre forme le premier groupe des textiles végétaux qui figurent au Musée agricole. Il y est à la fois représenté par ses longues tiges ligneuses, ses fibres textilaires, et sa graine dont l'industrie extrait l'huile dite de chènevis, très-employée, comme on sait, dans les arts et en médecine.

Quoique originaire de l'Inde, ce textile peut prospérer presque sous tous les climats tempérés. Les chènevières sont nombreuses en Hongrie et donnent d'excellent chanvre, spécialement dans les terrains irrigables, bien préparés et de consistance moyenne. La plupart des échantillons de ce textile qu'on trouve sous les vitrines du Musée sont de provenance locale. Il y en a de fort beaux; ils ont été préparés par une méthode rapide de rouissage qui laisse aux fibres toute leur force, leur souplesse et leur élasticité. Grâce aux progrès des arts mécaniques et chimiques, les qualités de choix de ce textile, assouplies, blanchies et filées à la mécanique, ont pu servir à la confection des toiles de luxe.

Le lin, qui est le premier et le plus important textile de nos climats par la beauté des toiles qu'il permet de fabriquer, est également représenté dans ce groupe par ses fibres et par sa graine; ses filaments sont plus délicats, plus fins, plus flexibles, plus résistants.

Comme le chanvre, il donne des produits plus abondants dans les sols profonds, de composition mixte et riches en principes fertilisants. Le lin de Tigu est la variété la plus cultivée en Hongrie.

Le rouissage est suivi d'un teillage mécanique perfectionné.

Outre ces deux matières fondamentales des industries textiles, matières qui sont devenues une source de tra-

vail et de prospérité pour une partie de l'Europe, et en particulier pour la Hongrie, où elles sont l'objet d'une culture très-étendue, on peut voir aussi dans ce même groupe nombre de plantes diverses pouvant offrir des éléments utiles à l'industrie, et notamment à la fabrication du papier. Celles qui pour cette dernière et importante destination ont plus particulièrement attiré l'attention des hommes compétents par leur abondance et leur richesse textile sont : la paille, les orties, la pulpe de betterave provenant des fabriques de sucre, l'alfa [1], les feuilles du chamærops ou palmier nain, et enfin les feuilles du maïs.

Le houblon a aussi une place au Musée agricole de Pesth.

Le tabac. — Il faut encore noter dans le groupe des plantes textiles la curieuse et riche collection des tabacs, particulièrement intéressante par le nombre, le choix et l'étonnante variété des produits qu'elle renferme. Elle contient des spécimens de tous les pays où l'on cultive cette plante.

Les produits des Antilles, les premiers de tous pour le goût, la finesse et l'arome, y figurent en feuilles, en poudre, en cigares. Les cigares de Cuba attirent surtout l'attention par leur belle nuance, leur excellente confection et l'intensité de leur arome. On y rencontre aussi les espèces indigènes les plus estimées. Les tabacs hongrois abondent lorsque leur préparation a été bien soignée ; ils égalent en général les meilleures qualités d'Europe. Le sol du pays paraît en beaucoup de contrées parfaitement approprié à la culture de cette plante. La vallée supérieure de la Theiss donne spécialement des produits très-recherchés. Ces tabacs sont, en grande partie, travaillés par la manufacture impériale de Hambourg, qui est, croyons-nous, la mieux outillée et la plus considérable de l'Autriche-Hongrie. Cette usine est située à vingt kilomètres environ de Presbourg, sur la rive gauche du Danube, dans la charmante et pittoresque petite ville dont elle porte le nom. On y prépare les tabacs à priser, à mâcher, à fumer, les cigares et les cigarettes.

Pour les cigares, on choisit les qualités de tabacs qui contiennent le moins de silice et de chaux, puis on en élimine la plus grande partie de la nicotine en leur faisant subir une longue série d'opérations. Ces cigares, dont on trouve, sous des formes très-diverses, de nombreux échantillons au Musée agricole, sont d'un goût agréable et d'une combustibilité parfaite, par suite de la faible proportion de silice et de chaux que renferment les tabacs qui servent à les fabriquer. La manufacture de Hambourg en produit annuellement des millions de kilogrammes qui alimentent la consommation intérieure. Ajoutons que l'usine prépare aussi pour cigarettes un tabac très-aromatique et très-doux, dont les filaments sont presque autant divisés que des fils de soie.

Le raisin. — Nous voyons, au premier rang des fruits, un groupe formé de raisins choisis parmi les meilleures espèces cultivées en Europe pour la table et la fabrication des vins. Ces fruits, si facilement putrescibles, sont reproduits dans leur forme et leur couleur naturelles par une composition spéciale. Des planches parfaitement gravées et coloriées en présentent aussi les plus beaux types aux diverses périodes de leur développement. Ces reproductions, intéressantes et utiles, remplacent aussi pour tous les autres fruits les produits naturels.

La Hongrie est riche en vignobles variés, car, de même que la France, l'Italie et l'Espagne, ce beau pays se trouve sous une latitude qui permet aux raisins d'arriver à parfaite maturité. Quelques vins, principalement dans la haute Hongrie, en ont déjà une réputation universelle. Qui ne connaît, au moins de nom, le vin de Tokay? Mais, outre ces vins de luxe, productions toute particulières de quelques parties du territoire situées dans le canton de Zemplin, on trouve partout dans le pays une quantité considérable de vins blancs et rouges, d'excellente qualité. Les luxuriants vignobles qui les fournissent croissent, en grande partie, sur le penchant méridional des collines et des montagnes, et produisent des raisins où les principes sucrés abondent. Ce sont plus spécialement les raisins provenant de ces cépages améliorés par une culture perfectionnée qui figurent au Musée agricole. Pour l'utilité des viticulteurs, chaque espèce se trouve exactement décrite dans de nombreux manuscrits que possède l'établissement, et que les intéressés peuvent toujours consulter avec fruit. Ajoutons que le récent travail de M. le docteur J. Guyot sur la vigne et ses produits a beaucoup contribué à faire connaître les meilleurs cépages et les meilleures méthodes de culture et de vinification en Hongrie.

La fin à la prochaine livraison.

[1] Voy. p. 32.

NOS DEVOIRS ENVERS LES ANIMAUX

Comprendre l'animal dans le cercle des devoirs et des miséricordes qui nous sont imposées, c'est améliorer l'homme lui-même. LAMARTINE.

LES MARIONNETTES.

I

L'homme aux marionnettes avait planté son petit théâtre, fait de bois et d'étoffe, au beau milieu de la place.

Aux premiers cris de Polichinelle, les femmes quittèrent le pas de leurs portes, où elles causaient à l'ombre, et accoururent, portant leurs enfants ou les traînant par la main.

Deux hommes qui marchaient en causant de leurs affaires rebroussèrent chemin ; deux moines qui passaient la tête baissée, les mains dans les larges manches de leurs robes, s'arrêtèrent, et l'un d'eux, qui avait la vue basse, ajusta sur son nez ses grosses besicles de corne.

Un *contadino*, qui revenait du marché, assis de côté sur son âne, tira un peu la bride ; le grison s'arrêta planté sur ses quatre jambes, et le contadino croisa ses bras sur sa poitrine, dans l'attente des merveilles qu'on allait produire devant lui.

II

Un des bambins, nommé Beppino, poussé par cet instinct de curiosité qui fait que l'on découd tant de poupées et que l'on crève tant de tambours « pour voir ce qu'il y a dedans », se glissa du côté du théâtre. Il leva tout doucement un coin du rideau ; déjà il avançait un peu la tête pour plonger ses regards dans l'intérieur de la baraque, lorsqu'il reçut un coup de bâton, bien sonore et bien sec, sur le bout des doigts.

Il s'enfuit aussitôt, ayant plus de peur que de mal, et pour se consoler alla se mêler aux autres spectateurs. Tout en suçant le bout de ses doigts, il se demandait si c'était quelque marionnette irascible, ou bien l'impresario lui-même qui lui avait administré une si verte correction. Impresario ou marionnette, il gardait rancune à l'être invisible qui manœuvrait si lestement le bâton.

III

Et cependant l'être invisible lui avait rendu le plus signalé de tous les services en l'empêchant de satisfaire sa curiosité.

Sa rancune ne tint pas deux minutes devant la richesse

des costumes, la beauté des décors, les facéties de Fritellino, les coups de bâton de Polichinelle, les gamineries de Pierrot et les gambades d'Arlequin.

Est-ce que son plaisir aurait été aussi vif, son admiration aussi bruyante, ses cris aussi joyeux, ses éclats de rire aussi francs, s'il avait vu de près combien la séduisante Colombine était fripée, Polichinelle vieilli et affaissé, Pierrot décrépit et Fritellino crevassé? Il aurait pensé malgré lui à l'impresario dont la barbe n'était pas faite, et qui devenait rouge comme une pivoine et maussade comme une porte de prison dans l'atmosphère étouffante de sa petite baraque. Il aurait vu qu'au moment où il lance ses meilleures plaisanteries et ses saillies les plus amusantes, son sourcil se fronce et son front devient sombre, parce que les spectateurs sont peu nombreux et semblent d'ailleurs plus disposés à rire qu'à payer.



Les Marionnettes. — Dessin de Sellier, d'après Pinelli.

Peut-être, fier de sa science nouvelle, et d'autant plus fier qu'il l'aurait payée plus cher, aurait-il tranché du savant et du blasé avec les autres petits garçons; peut-être se serait-il complu à leur faire savoir ce que c'est après tout que ces marionnettes tant admirées : des morceaux de bois grossièrement taillés, affublés de chiffons sales et manœuvrés par un individu affamé et morose.

La belle avance!

IV

La vraie sagesse consiste à savoir ce qu'il faut savoir, et à ignorer ce qu'il est bon d'ignorer.

Qui oserait boire du vin s'il avait sans cesse devant les yeux la cuve où l'on foule aux pieds la vendange? Qui oserait entamer son pain, s'il songeait toujours au pétrin où on le boulange et au geindre qui le manipule? Qui jouirait d'un beau spectacle si entre ses yeux éblouis et les décors les plus féeriques son imagination plaçait sans cesse les machines poudreuses, les châssis, les ficelles, les rouages, les contre-poids et les hommes en habit de travail qui font tout mouvoir au coup de sifflet du machiniste?

Quand nous ignorons l'envers de certains plaisirs légitimes et de certaines distractions presque nécessaires, quand nous avons encore toutes nos illusions, comme notre plaisir est réel et franc! Quand nous avons entrevu la triste réalité, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de l'oublier, autant que nous le pouvons, et surtout de ne pas gâter le plaisir des autres en la leur révélant trop tôt.

LES OSSUAIRES.

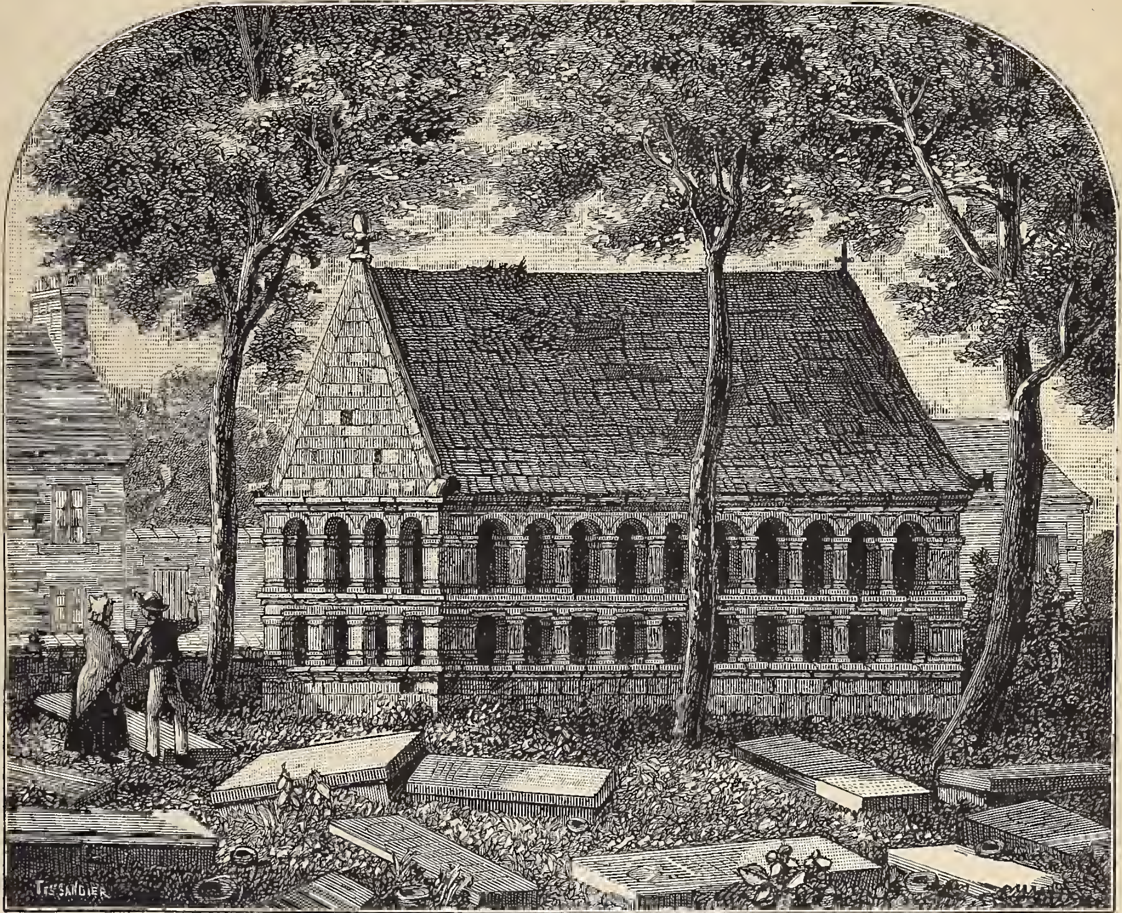
Voy. t. VI, 1838, p. 76.

Aujourd'hui, sans que le respect des morts ait diminué, les lois de l'hygiène obligent à séparer les cimetières des églises, à les placer aux extrémités et même à une certaine distance des villes et des villages. Il n'en était pas ainsi autrefois; le cimetière entourait toujours l'église, il en faisait en quelque sorte partie; on voulait que les morts dormissent à l'ombre de l'édifice sacré,

Lorsque le sol du cimetière était occupé tout entier par les sépultures, il fallait bien creuser de nouvelles fosses sur l'emplacement des anciennes et se résoudre à exhumer les ossements des ancêtres; mais on ne les exilait pas pour cela de l'enceinte bénie. Quelquefois on les déposait dans des enfoncements du mur extérieur de l'église, soit sur la façade, de chaque côté de la porte principale, soit sur le côté, entre les contre-forts de la nef; une galerie saillante abritait ces réduits, fermés en avant par une grille de fer aux barreaux épais et serrés. Le plus souvent on construisait dans le cimetière un bâtiment spécial destiné à recevoir les restes des générations passées, forcées de céder la place aux nouveaux venus. Ces bâtiments, en forme de chapelles, étaient percés tout autour d'une quantité de petites baies qui permettaient d'apercevoir du dehors les ossements entassés dans l'intérieur. Quand les os rendus au jour par la pioche du fossoyeur étaient ceux d'une personne dont le nom s'était conservé et dont la famille existait encore, il n'était pas rare que celle-ci mît à

part le crâne, l'enfermât dans une boîte surmontée d'une croix et exposât cette boîte sur l'appui d'une des ouvertures de l'ossuaire.

L'ossuaire de Roscoff, que représente notre gravure, donne une idée complète de ces petits édifices funèbres, dont la Bretagne possède encore un assez grand nombre. Il est situé près du mur à hauteur d'appui qui sépare le cimetière de la place; des arbres l'ombragent; dans ses murs de granit s'ouvrent deux étages de petites fenêtres; celles du bas sont presque carrées, celles du haut sont plus hautes que larges et cintrées; tout autour sont disséminées en tous sens, parmi de hautes herbes, les pierres tombales.



Un Ossuaire à Roscoff. — Dessin d'Albert Tissandier.

Dans la semaine, ce lieu est désert; les habitants sont à la récolte du varech ou bien dans leurs champs sablonneux, dont ils ont fait des jardins potagers d'une fertilité incomparable. Mais le dimanche, après la messe, ou les jours d'enterrement, les fidèles ne sortent pas de l'église sans s'arrêter dans le cimetière : les hommes debout, tenant à la main leurs chapeaux de feutre à larges bords, les femmes agenouillées, comme ensevelies sous leurs coiffes blanches et dans les plis de leurs mantes noires, les uns et les autres graves, recueillis, se livrant aux pensées tristes, propres à la race bretonne. On croirait assister à une scène d'un autre âge.

LE CHÊNE ET L'ÉTOILE.

J'aime celui qui rêve l'impossible.
GŒTHE, *Faust*.

Un chêne à la puissante ramure contemplait assidûment pendant les nuits une étoile, et l'étoile, par ses scintillements, semblait répondre à la préoccupation du géant. Cela durait depuis d'innombrables années.

Chaque printemps, le chêne sentait avec joie la séve circuler, bouillonner en lui; car il élevait toujours plus haut ses bras vers le ciel, et il songeait délicieusement qu'un jour enfin il parviendrait jusqu'à sa clarté chérie.

Quand la tempête se déchaînait, lorsque l'ouragan agitait sa verte couronne et le faisait tressaillr jusqu'en ses fortes racines, il espérait être soulevé de terre et emporté dans les régions azurées où brillait son étoile.

A l'hirondelle, à l'alouette, il portait envie quand il les voyait s'élancer haut dans les airs, planer et se perdre dans l'immensité. Avec plus d'amertume alors il pensait aux liens qui le retenaient fixé à la terre.

Une fois, il crut que les étoiles détachées du firmament étaient descendues ici-bas, parce qu'aux buissons d'alentour fourmillaient de vives clartés : son illusion s'évanouit quand il les vit ramper.

Pourtant, par des nuits claires, il voyait des étoiles quitter soudainement la céleste coupole et tracer un sillon fugitif dans l'espace ; mais elles s'éteignaient pour jamais, et il songeait avec angoisse : Si mon étoile aussi s'éteignait!

Après avoir durant plusieurs siècles donné son ombrage au voyageur, parfumé l'air d'aromes vivifiants et salutaires, abrité les frêles nids des oiseaux, il tomba sous les coups de la foudre...

Un nuage ami se penche alors sur le géant fracassé, et, recueillant le murmure d'adieu qu'il exhalait vers son étoile, il l'emporte pour le mêler au chœur éternel des

voix plaintives ou joyeuses qui de la création monte incessamment au Créateur.

Hélas! dans la forêt humaine, trop rares sont-ils ceux qui trouvent leur joie suprême dans la contemplation assidue des choses d'en haut, s'éprennent d'un idéal inaccessible, et lui demeurent fidèles jusqu'à la mort. (1)

PREMIERS FONDATEURS
DE NOS MUSÉES D'HISTOIRE NATURELLE.

On possédait au moyen âge des bibliothèques nombreuses et des trésors d'églises dans lesquels s'accumulaient lentement de précieux objets. Les collections que l'on appela ensuite « cabinets », puis « musées », ne se formèrent qu'au temps de la renaissance. Nous voyons apparaître, pour la première fois, en France, au seizième siècle, un « Cabinet des curiositez du Roy. »

En 1578, un cordelier voyageur, nommé André Thevet, prend le titre de garde de cette collection ethnographique. Ce conservateur, fort malmené par de Thou, se vante, avec raison, d'avoir exercé sa fonction sous cinq rois. Il mourut en 1590, presque nonagénaire. Son successeur fut un chirurgien d'humeur fort errante, nommé Jean Mocquet, auteur d'un Voyage en Afrique, en Asie, et dans les Indes orientales et occidentales, que le roi Henri IV affectionnait fort. Il lui avait assigné aux Tuileries certaines galeries, où il accumulait les objets d'histoire naturelle et les simples curiosités. Un manuscrit de la Bibliothèque nationale nous apprend que sous Louis XIII les gages de Mocquet avaient été portés à 600 livres tournois par an.

A la même époque vivait en Provence un curieux d'un ordre supérieur et dont le nom est resté en vénération; Peiresc (2) s'occupait non-seulement des hautes questions littéraires qui agitaient son temps, mais il rassemblait avec un zèle infatigable des objets d'archéologie et des spécimens de géologie aussi bien que des oiseaux curieux et des pièces rares empruntées aux trois règnes de la nature. Non-seulement il réunissait avec une grande intelligence les beaux manuscrits qu'il faisait acheter en Italie, mais il n'était pas de chercheur d'objets d'histoire naturelle qui ne fût accueilli favorablement par lui. Tel était entre autres un certain Vincent le Blanc, oublié maintenant, voyageur ignorant, mais intrépide.

Vient ensuite un nom complétement inconnu : c'est celui d'un apothicaire de Poitiers. Paul Contant, fils de pharmacien et botaniste, avait réuni ses efforts à ceux de son père pour élucider le texte de Dioscorides, qu'ils publièrent plus tard sous leurs deux noms. Il était protégé par Sully, auquel il dédia son œuvre, et l'on peut dire qu'il avait rassemblé, vers 1609, dans sa ville natale, le premier cabinet d'histoire natuelle auquel on pût donner ce nom en France, et peut-être en Europe, hormis l'Italie. Contant, qui joue si souvent sur son nom et qui se déclare si parfaitement satisfait, était poëte à ses heures : aussi ne manqua-t-il pas de célébrer en vers les splendeurs naissantes de ses collections et de ses jardins, « petits, dit-il, par l'espace qu'on leur a consacré, mais admirables par les curiotités horticoles qui y sont contenues. » Son poëme est intitulé : *le Jardin et Cabinet poétique de Paul Contant*. C'est un in-quarto orné de gravures assez nombreuses, et dont la réunion atteste les richesses en objets d'histoire naturelle des trois règnes réunies alors dans Poitiers. Plus tard, notre poëte pharmacien, se trouvant animé d'un beau feu poétique par ce premier essai, ne craignit pas de donner, sous le titre de *Nouvel Eden*, ce que ses indulgents admirateurs appelèrent un chant élyséen. L'idée sublime de Milton avait germé en lui; mais si le premier jet verdoyant s'était montré dès 1609, la fleur n'avait pu éclore. Ce second ouvrage parut en 1628, et fut dédié à Henri de Bourbon, prince de Condé, à la suite du Dioscorides que Jacques Contant avait laissé à son fils le soin de publier.

Une curieuse gravure de ce livre nous montre le meuble vénérable où s'étalaient dans trente-deux tiroirs les spécimens d'histoire naturelle réunis par Paul Contant. Le pauvre homme ne survécut pas longtemps à cette publication. La perte d'une fille adorée, dont il parle à la fin de son poëme, le frappa d'un coup cruel. Il mourut dans sa ville natale, en 1632.

(1) Louis Demouceaux.

(2) Louis-Claude Fabri de Peiresc, né le 1er décembre 1580, mort à Aix le 24 juin 1637. — Voy. la Table de quarante années.

LES ŒCODOMES A GROSSE TÊTE,
FOURMIS DU BRÉSIL.

Dans nos pays tempérés, les animaux, depuis les mammifères jusqu'aux insectes, semblent tenir du climat une sorte de modération dans la taille, dans la force, dans les instincts; leur puissance et leur activité restent contenues en de certaines limites, et l'homme n'a pas trop à souffrir de leurs empiétements. Nos fourmis, par exemple, quoique très-nombreuses, peuvent être incommodes, désagréables, mais elles ne nous causent pas de sérieux préjudices, et quand elles deviennent trop indiscrètes, dans nos vergers ou dans nos maisons, il n'est pas difficile de nous en débarrasser. Il n'en est pas de même dans les régions tropicales. Il existe dans l'Amérique du Sud, au Brésil particulièrement, d'énormes fourmis, longues de deux centimètres, qui sont un véritable fléau pour les habitants. Ces fourmis, nommées œcodomes à grosse tête, entrent pendant la nuit, par troupes innombrables, dans les habitations, et y pillent les provisions de bouche, toutes les substances que leurs fortes mandibules peuvent entamer, sans qu'il soit possible de les leur disputer. Un naturaliste anglais, M. Walter Bates, qui a exploré pendant plusieurs années la vallée de l'Amazone et qui hésitait à croire aux méfaits extraordinaires attribués aux fourmis du pays, eut un jour l'occasion d'en constater lui-même la réalité : « Se trouvant dans un village indien sur la rivière Tapajos, raconte M. Émile Blanchard d'après Bates, il est réveillé en pleine nuit par un serviteur convaincu que les rats se sont établis dans des corbeilles de manioc gardées comme une précieuse réserve. Aussitôt debout, le naturaliste estime que le bruit ne vient nullement des rats; avec une lumière, il pénètre dans le garde-manger : c'était une troupe d'œcodomes composée de plusieurs milliers d'individus. Les grosses fourmis couraient en plusieurs sens, portant entre leurs mandibules un énorme grain de manioc. Les paniers placés sur une table étaient occupés par des centaines de fourmis coupant les feuilles sèches servant d'enveloppes; c'était l'opération qui produisait le bruit dont on s'était ému. L'envie d'exterminer un pareil monde était inévitable : on frappe avec rage; il y a nombre de bêtes écrasées; mais de nouvelles colonies ne cessaient d'arriver; le jour mit fin à cette scène. La nuit suivante, la visite se renouvela. On ne parvint à éloigner les fourmis qu'en mettant le feu à de petites traînées de poudre de chasse. »

Mais c'est aux végétaux que les œcodomes font le plus de mal, et spécialement aux arbres et aux arbustes utiles; les plantations de caféiers et d'orangers sont envahies et dépouillées de leur feuillage par ces insectes. Un voya-

geur suédois, M. Lund, rapporte le fait suivant : « Passant un jour près d'un arbre isolé, dit-il, je fus surpris d'entendre, par un temps calme, des feuilles qui tombaient comme de la pluie. Ce qui augmenta mon étonnement, c'est que les feuilles détachées avaient leur couleur naturelle, et que l'arbre semblait jouir de toute sa vigueur. Je m'approchai pour trouver l'explication de ce phénomène, et je vis qu'à peu près sur chaque pétiole était posée une fourmi qui travaillait de toute sa force : le pétiole était bientôt coupé et la feuille tombait à terre. Une autre scène se passait au pied de l'arbre ; la terre était couverte de fourmis occupées à découper les feuilles à mesure qu'elles tombaient, et les morceaux étaient sur-le-champ emportés dans le nid. En moins d'une heure, le grand œuvre s'accomplit sous mes yeux, et l'arbre resta entièrement dépouillé. »

A quel usage sont destinées ces feuilles cueillies, taillées et emportées ainsi par les œcodomes? M. Walter Bates nous l'apprend. Il a vu des bandes de fourmis chargées de ces morceaux verts, arrondis comme des pièces de monnaie et sous lesquels elles disparaissaient ; d'une certaine distance, on aurait cru que les feuilles marchaient toutes seules. Arrivées auprès du monticule de terre qui surmonte leur nid, les fourmis se débarrassent de leurs fardeaux ; elles les déposent au même endroit, en un seul tas. Pendant la nuit, d'autres ouvrières arrivent, prennent les rondelles de feuilles et les hissent sur le monticule ; là, elles les mettent en place et les maintiennent en les recouvrant de grains de terre : elles forment ainsi une toiture, un dôme imperméable pour protéger leurs galeries souterraines.

Les nids des œcodomes atteignent des dimensions extraordinaires : il n'est pas rare d'en rencontrer qui ont jusqu'à quarante mètres de tour. Leur étendue sus le sol est quelquefois plus considérable encore. On assure que, dans la province de Rio-Janeiro, une de ces fourmilières se prolongeait fort loin sous le lit de la rivière de Parahyba. Au jardin botanique de Para, le directeur, voulant détruire un nid qui prenait trop de développement, introduisit du soufre dans plusieurs des ouvertures et y mit le feu : il vit sortir de la fumée par un orifice éloigné de soixante-cinq mètres! Quand les fourmis entreprennent de pareils édifices, on se figure de combien de matériaux elles ont besoin et quels dégâts elles font sur les arbres des environs.

LE CIEL DU SAHARA.

... Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel : le soleil allait se coucher et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages détachés du grand rideau noir étendu sur nos têtes, et rangés comme une frange d'écume au bord d'une mer troublée. Au delà commençait l'azur, et alors, à des profondeurs qui n'avaient pas de limites, à travers des limpidités inconnues, on apercevait le pays céleste du bleu. Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleurs ; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leur palmes, et l'on entendait courir sous la forêt paisible des bruits d'eau mêlés aux froissements légers du feuillage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps, un *muezzin*, qu'on ne voyait pas, se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter.

. . . .

Il pleuvait à torrents dans la vallée de Metlili, et quinze lieues plus loin il neigeait. L'éternel printemps souriait sur nos têtes. Notre arrivée au désert se fit par une journée magnifique, et je n'eus pas une seule goutte de pluie pendant tout mon séjour dans le Sahara, qui fut long. [1]

SOULÈVEMENT ET ABAISSEMENT
DES CONTINENTS.

La surface de la terre n'est pas immobile ; elle est soumise, sous l'impulsion de la force intérieure, à des oscillations continuelles : certaines contrées s'élèvent, d'autres s'abaissent.

Les observations relatives au soulèvement sont faciles à faire ; l'érosion exercée par les vagues sur les falaises du littoral forme des traces ineffaçables. Des falaises à pic, séparées de la mer par une bande de terre, indiquent presque toujours qu'il y a eu un soulèvement. Il n'y a qu'à comparer alors ces falaises avec celles sur lesquelles brise actuellement la mer. Un indice encore plus certain résulte de la présence des trous pratiqués dans les roches par certains mollusques lithophages auxquels on a donné le nom de pholades. Ces animaux, qui creusent constamment les rochers, ont besoin de l'eau de mer pour vivre ; aussi, quand un continent s'élève et que la mer paraît se retirer, les pholades descendent avec la mer ; mais les trous qui indiquent leurs anciennes demeures restent comme des preuves tangibles du mouvement de retrait des eaux. Il faut suivre ces traces aussi loin que possible vers le haut, et voir surtout si elles sont disposées en couches horizontales.

D'autres indices sont donnés par l'apparition d'écueils qui étaient jadis sous l'eau ; par l'assèchement du fond de la mer, là où il n'y a pas formation de dépôts sous-marins ; par le fait que des cités maritimes ont été transportées dans l'intérieur des terres, etc.

Dans les pays intertropicaux, des bancs de corail asséchés, formant des anneaux habités [2], donnent la meilleure preuve du soulèvement ancien d'un pays.

Il est plus difficile de s'assurer de l'abaissement d'une côte. L'augmentation de profondeur de la mer dans des baies rocailleuses peut donner des indices, ainsi que la disposition des villes et des villages sous les eaux.

Souvent on peut arriver à la preuve d'un affaissement d'une manière indirecte. Ainsi, sur la côte sud de Chine, on remarque, à toutes les embouchures de rivières, des bancs de sable vaseux qui sont et qui se maintiennent au ras de l'eau. Si le plus petit soulèvement avait lieu, ou si même la côte restait toujours au même niveau, ces bancs de sable ne tarderaient pas à s'assécher par l'apport successif de nouveaux matériaux ; or, comme le niveau des bancs est tout à fait constant, il est probable qu'il y a là un affaissement de terrain qui contre-balance les effets de ces nouveaux dépôts.

Le contraire a lieu dans la partie nord de la Chine, où les dépôts formés à l'embouchure des rivières prennent une extension et une épaisseur beaucoup plus considérables même que ne l'est l'apport de la rivière.

Si certaines contrées s'abaissent et si d'autres voisines s'élèvent, il doit y avoir des zones intermédiaires où il ne se produit aucun mouvement. Ce sont surtout ces zones qu'il serait important de déterminer, parce qu'il est pro-

[1] Eugène Fromentin, très-estimé comme peintre et comme écrivain. Ses travaux ont été, il y a peu de mois, fatalement interrompus par la mort. Nous avons reproduit quelques-uns de ses tableaux.

[2] Voy., sur les îles madréporiques, tome XVI, 1848, p. 207.

bable que c'est autour d'elles qu'a lieu le mouvement d'oscillation des continents. (¹)

INFLUENCE DES SAISONS
SUR LE POIDS DU CORPS HUMAIN.

Un savant anglais, M. Richardson, vient de publier un mémoire où il démontre, par des observations précises, que le poids du corps humain est soumis à des variations périodiques pendant les différentes saisons de l'année. Dans un établissement pénitentiaire, il a soumis un certain nombre de prisonniers à des conditions identiques de nourriture; il les a logés dans le même appartement, leur donnant en outre des vêtements semblables. Pendant neuf années consécutives, le médecin en chef de la prison a exécuté ses observations, et dans ce long espace de temps il a pris régulièrement le poids de quatre mille individus. Il a reconnu que le corps de l'homme perd de son poids pendant les mois de l'hiver; le changement commence à se manifester dans les premiers jours de septembre; la diminution a lieu jusqu'à la fin de mars, époque où le phénomène inverse d'augmentation devient sensible. Voici les chiffres qui résultent de la moyenne de ces observations. Perte: janvier, 0.14 du poids total; février, 0.24; mars, 0.95. Gain : avril, 0.03; mai, 0.01; juin, 1,52; juillet, 0.08; août, 0.70. Perte : septembre, 0.21; octobre, 0.10; novembre, un peu de gain (c'est une exception); décembre, 0.03. On voit que, d'après ces faits, les variations de poids de notre corps peuvent avoir lieu entre des limites qui dépassent 1 pour 100 du poids total.

FONTAINE A BIÈRE EN ÉTAIN.

Les fontaines à bière, dont l'usage était assez répandu en Allemagne et dans les Flandres aux dix-septième et dix-huitième siècles, sont rares aujourd'hui. De forme cylindro-



Fontaine à bière en étain, du dix-septième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

conique, celle que nous représentons n'a pas moins de 56 centimètres de hauteur; elle a été fabriquée et ciselée avec le plus grand soin. Sur sa face antérieure, dans une sorte de double cartouche d'assez bon goût gravé au trait, se trouvent inscrits les noms des membres de la corporation ou de la société qui se réunissaient le soir pour boire ensemble la blonde bière de Bavière en fumant les grosses pipes en bois. Un livre héraldique surmonte le couvercle; primitivement, il retenait un écusson, sur lequel devaient être gravés, soit les emblèmes de la corporation, soit une inscription.

(¹) *Revue maritime et coloniale.*

LE PÈRE ADAM.



Souvenir d'enfance. — Un Berger d'Alsace. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Quoique je n'aie pas revu le père Adam depuis mon enfance, alors qu'écolier en vacances, je prenais plaisir à aller avec lui garder ses moutons aux alentours du village de Dachstein, j'ai conservé de lui un souvenir dont plus d'un quart de siècle n'a pas diminué la netteté. L'originale figure du vieux berger m'apparait aussi distinctement qu'autrefois; je le vois toujours debout sur un tertre gazonné, appuyé sur son long bâton noueux, ses yeux doux et attentifs attachés sur son troupeau épars autour de lui, avec son grand chien noir, velu comme un ours, assis ou couché à ses pieds.

Le père Adam était si grand, qu'à moins d'être placé à

une certaine distance, je ne pouvais d'un coup d'œil l'embrasser tout entier ; je ne le voyais que par parties, successivement : d'abord, en commençant par en bas, ses jambes maigres, sur lesquelles flottait un pantalon de toile grise et que terminaient de vastes souliers informes, couleur de terre ; puis sa vaste houppelande de grosse laine, autrefois verdâtre, jaunie par le soleil et par les pluies, deux fois trop large, et que le vent entortillait sur son long corps comme un drapeau autour de sa hampe ; enfin, tout en haut, sa longue figure osseuse, hâlée, creusée aux joues, sillonnée de plis profonds, qu'abritait un grand chapeau de feutre noir tout bosselé. Il n'était pas imposant à mes yeux seulement par sa haute taille, il l'était par son air sérieux et réfléchi, par l'assurance tranquille de son regard : habitué à régner sur son troupeau, il possédait une sorte d'autorité qui s'exerçait aussi sur les hommes.

Le père Adam était généralement considéré comme le meilleur berger du pays, et c'était aussi son opinion. Il avait de l'amour-propre, comme presque tous ceux qui s'appliquent à faire de leur mieux ce qu'ils font. Il me parlait souvent de son métier et faisait valoir les nombreuses qualités nécessaires à un berger. Selon lui, un berger devait être avant tout doux et patient ; un homme emporté et brutal effaroucherait les moutons, qui sont naturellement craintifs, et il n'obtiendrait rien d'eux : son approche les mettrait en fuite ; sa voix, au lieu de les rassembler, les disperserait. Lui-même, en effet, ne se fâchait jamais contre ses bêtes ; il ne les effrayait pas par des cris, il ne leur lançait pas de mottes de terre ; il laissait à son chien, qu'il avertissait d'un mot, d'un signe, le soin de les ramener ; il marchait lentement en tête, et toute la bande le suivait ; quand il s'arrêtait, elle se groupait autour de lui.

Il disait qu'une vigilance continuelle n'était pas moins indispensable que la patience, et il prêchait d'exemple. Jamais il ne perdait de vue un seul instant ses moutons ; excepté aux heures où il les faisait reposer à l'ombre d'un bouquet d'arbres, il ne s'asseyait pas ; il restait toujours debout, les dominant, les embrassant tous du regard ; rien ne lui échappait : il observait ceux qui broutaient avec nonchalance, d'un appétit paresseux ; ceux qui, fatigués, étaient toujours en arrière et se couchaient souvent. Il prétendait qu'il connaissait individuellement chacune de ses bêtes, et je crois qu'il ne se vantait pas. Il m'apprit qu'un berger qui se respecte ne doit pas consentir à garder moins de cent cinquante moutons, ni plus de quatre cents, s'il est honnête et veut faire son métier en conscience.

J'avais remarqué avec quelle prudence le père Adam conduisait son troupeau. Par les temps secs, il ne prenait jamais les grands chemins, dont la poussière, disait-il, salit et dessèche les toisons ; il évitait la lisière des bois et les haies, dont les épines arrachent au passage des flocons de laine ; il faisait un détour pour ne pas traverser les endroits marécageux, où les pieds des moutons enfoncent et d'où s'exhalent des vapeurs insalubres. Les herbes longues et humides des vallons ombragés, qui, à moi, me paraissaient les plus belles, ne lui convenaient pas ; il les déclarait malsaines ; le gazon court, touffu et aromatique des hauts plateaux, des pentes bien exposées, avait ses préférences, il n'en voulait pas d'autre. Les pâturages les meilleurs et les plus rapprochés de la ferme, il les réservait pour les agneaux, qui ont besoin d'une herbe tendre et qu'on doit craindre de fatiguer. Plus tard il leur livrait les pâtures moins délicates et plus lointaines. Quel que fût le terrain, il ne permettait jamais aux animaux de l'abandonner sans l'avoir épuisé ; il les obligeait à repasser sur les parties irrégulièrement broutées et à les tondre de près avant d'entamer un canton nouveau. Il leur donnait ainsi, disait-il, de bonnes habitudes, et leur apprenait l'ordre et l'économie, qu'on doit enseigner aux bêtes comme aux gens.

Quand un autre berger se vantait devant lui de la grande taille de ses moutons, le père Adam haussait imperceptiblement les épaules et le regardait d'un air de mépris : cet ignorant ne savait pas que le mérite d'un mouton n'est pas dans sa hauteur, mais consiste dans la largeur du poitrail, dans l'ampleur du dos, des reins et des flancs ; c'est alors qu'on obtient beaucoup de chair et beaucoup de laine. Ses moutons, à lui, avaient l'air de véritables cubes, posés bien d'aplomb sur quatre supports courts et solides. Ce qu'il ne pouvait tolérer chez ces animaux, ce qu'il poursuivait de ses critiques les plus amères, c'était une longue queue ; il accusait cet appendice d'être inutile, de ne fournir qu'une laine de rebut, de se nourrir aux dépens des parties utiles, de n'être bon qu'à traîner dans la poussière, à ramasser la boue et le fumier ; et quant à lui, il ne manquait pas d'en supprimer au moins les deux tiers : il n'en eût rien laissé, s'il n'eût dû avoir égard aux préjugés de certains bouchers.

Mais le père Adam était surtout pénétré de son importance quand il avait à apprécier la laine d'un mouton. Il plongeait la main dans l'épaisse toison, l'écartait, saisissait entre deux doigts une touffe de poils, et s'il la trouvait compacte, bien tassée, opposant dans toute sa hauteur une résistance bien égale, il la qualifiait de *carrée*, ce qui était le plus grand éloge qu'il pût en faire ; il arrachait alors une pincée de brins (s'il fallait tirer fort, il souriait d'un air approbateur), puis il étalait ces brins sur le dos de sa main gauche ou sur sa manche, et il en examinait la longueur, il en éprouvait la force ou le *nerf*, la souplesse, le moelleux ; il en louait la forme onduleuse, garantie d'élasticité. Mais si la touffe qu'il palpait était creuse, d'épaisseur inégale, il déclarait la toison *mécheuse*, et renvoyait le mouton avec une tape dont le pauvre animal eût été bien humilié s'il eût compris quel dédain elle signifiait.

Le père Adam vit encore ; j'ai eu plusieurs fois des nouvelles de lui ; il a soixante-douze ans et il n'a pas perdu un pouce de sa taille ; il est toujours berger dans la même ferme. La conquête de son pays par la Prusse a été vivement ressentie par le brave homme, qui, dans sa jeunesse, a servi la France. Autrefois il causait volontiers avec les gendarmes qui, en faisant leur tournée, le saluaient et le questionnaient sur les pronostics du temps, sur les récoltes, sur le gibier ; maintenant il tourne le dos et s'éloigne dès qu'il voit s'avancer les casques étrangers. Il vit exclusivement avec son troupeau, dont, en dépit des guerres et des changements politiques, il restera tant qu'il vivra l'empereur et roi.

MUSÉE AGRICOLE DE PESTH.

Fin. — Voy. p. 10, 34.

Les pommes; — le melon; — la citrouille. — Les pommes, de même que les raisins, sont reproduites artificiellement et par la gravure. On y rencontre les principales variétés de pommes alimentaires et de pommes à cidre. Les premières diffèrent peu des essences que l'on cultive en France ; leur saveur est en général moins agréable que celle des mêmes espèces qui mûrissent sous notre ciel. Les secondes sont recherchées pour la fabrication du cidre, qui constitue en quelques contrées de la Hongrie une industrie déjà ancienne. Le bois de ces pommiers est

très-apprécié pour la gravure en relief et l'ébénisterie.

On compte pour le melon plus de cinq cents variétés. Le melon de la Chine, nouvellement acclimaté, paraît une espèce bien supérieure à celles d'Europe. Sa chair, à la fois sucrée, nourrissante et rafraîchissante, est exquise. Signalons aussi la citrouille à raie. M. Hoffmann, chimiste hongrois, propose de la substituer à la betterave pour la production du sucre cristallisable et de l'alcool.

Le miel. — A côté des miels blancs ou jaunes de nos climats, viennent se placer les miels verdâtres de l'Afrique et les miels rougeâtres de l'Amérique du Sud. Quelques miels récoltés en Grèce se présentent sous la forme d'une matière blanche concrète. Les miels hongrois sont en général remarquables par leur excellent goût et leur odeur légèrement aromatique; ils proviennent en partie des contrées danubiennes. Les abeilles les recueillent sur le thym, la lavande, le serpolet, le tamarin et la menthe.

La soie. — Les soies de la Chine, du Japon, de l'Amérique, de l'Espagne, de l'Italie, de la France et de la Hongrie figurent au Musée, en cocons, en fils, en étoffes. Les soies de nos grands centres de production, qui sont l'Ardèche, le Gard et Vaucluse, sont au premier rang pour le nerf et l'éclat. Leur fil est fort, souple et résistant; mais les soies de la Lombardie et de la Vénétie, plus légères, les surpassent souvent en finesse. Depuis longtemps déjà cette branche considérable des industries textiles a attiré l'attention des agriculteurs hongrois; car, de même que la France et l'Italie, la Hongrie possède les deux éléments essentiels de cette production, c'est-à-dire le climat tempéré et les feuilles du mûrier blanc. Les soies indigènes sont jaunes et nous ont paru remarquables par la force et le brillant de leurs fils.

Dans une élégante étable on a réuni quelques moutons provenant du croisement des mérinos espagnols avec une race indigène déjà très-perfectionnée. Il serait difficile d'imaginer des toisons plus épaisses, plus abondantes, que celles de ces magnifiques bêtes; leur tête même en est entièrement garnie. Chacune de ces toisons pèse cinq à six kilogrammes et souvent davantage. C'est une laine fine, soyeuse, souple et à longs filaments. Cette espèce de moutons mérinos est très-forte et très-vigoureuse; elle est déjà répandue en nombreux troupeaux dans les gras et frais pâturages situés à l'ouest de la Hongrie, où la température est moins ardente qu'à l'est. Les belles laines qu'ils fournissent sont en partie destinées à fabriquer les superbes draps bleus hongrois et les étoffes en laine mérinos qui reçoivent ultérieurement ces nuances variées que le commerce demande. Il ne peut pas être inutile de signaler ces types intéressants aux éleveurs français.

Il serait impossible de passer ici en revue toutes les richesses accumulées dans ce Musée. Le but des fondateurs de ce bel établissement a été de constituer un centre où les agriculteurs du pays pourront échanger leurs idées et les fruits de leurs recherches et de leurs travaux; un centre où ils pourront trouver les conseils, l'appui moral, les lumières, la direction, des hommes les plus éclairés et les plus expérimentés sur toutes les questions qui ont trait à l'agronomie.

QUELQUES LIGNES DE WASHINGTON.

Je crains bien que mes concitoyens n'attendent trop de moi. Si le résultat de mes actes publics ne répond pas à leurs trop vives espérances, j'appréhende de voir les éloges extravagants, et je pourrais dire non mérités, dont ils m'accablent en ce moment, se changer en récriminations également extravagantes quoique injustes, je l'espère... Je vais hasarder la popularité dont je jouis, la réputation que j'ai acquise, et quelle sera ma récompense? Dieu le sait! L'intégrité, la fermeté, sont tout ce que je puis promettre. Que le trajet soit long, qu'il soit court, ces deux règles me seront toujours présentes. Je n'en dévierai pas, alors même que tout le monde m'abandonnerait.

HYGIÆPOLIS.

En 1875, un praticien anglais a proposé de construire une ville qu'on appellerait *Hygiœpolis*, ou ville de la santé. Cette ville modèle, construite sur le bord de la mer, réunirait toutes les mesures sanitaires que préconise la science contemporaine. Cette utopie pourrait bien, paraît-il, devenir une réalité : elle excite beaucoup de curiosité et d'intérêt chez nos voisins, où les idées les plus hardies, pour peu qu'on y entrevoie quelque utilité, rencontrent plus d'approbation que chez nous. L'architecte chargé de l'exécution des plans déclare dans le célèbre journal le *Times* qu'il lui est impossible de répondre à toutes les lettres qu'on lui adresse au sujet de cette création. Les plans et les autres travaux préparatoires seront mis prochainement sous les yeux du public.

DON A UN EMPRUNTEUR.

On venait souvent demander de l'argent à François de Sales, sous forme d'emprunt, et on ne le lui rendait guère.

Un jour, un individu vint le supplier de lui prêter vingt écus, en lui offrant un reçu, avec promesse de payer à une certaine date.

« François de Sales, raconte son biographe [1], alla querir dix écus, et, revenu, dit à cet homme :

» — J'ai trouvé un expédient qui nous fera aujourd'hui gagner chacun dix écus, si vous voulez me croire.

» — Monseigneur, que faudrait-il faire?

» — Nous n'avons, vous et moi, qu'à ouvrir la main; cela n'est pas bien difficile. Tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt; vous gagnez ces dix-là, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter. »

DEVISE DE PIERRE PUGET.

Nul bien sans peine.

DE LA LANTERNE MAGIQUE
ET DE SES PERFECTIONNEMENTS.

Suite. — Voy. p. 20.

Comment on peint les images. — Les personnes qui s'occupent de peindre les verres de lanterne magique vivent en général éloignées de Paris, en province ou en Allemagne. Ce genre de peinture est resté aussi imparfait qu'il l'était il y a deux cents ans, lors de la construction des premières lanternes magiques. Ce que payent les entrepreneurs aux ouvriers qui colorient les verres est très-minime : aussi, ne pouvant trouver pour une si faible rétribution des personnes capables de dessiner convenablement, ils ont eu recours à l'impression et au transport sur les verres d'images imprimées d'abord sur un papier spécial; le décalquage fait perdre aux dessins une partie de leurs traits les plus fins.

Une fois l'esquisse et la mise en place des sujets obte-

[1] Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, *l'Esprit de saint François de Sales.*

nues de cette façon, le coloriage n'est qu'une application de teintes plates. On emploie, en général, pour le rouge, une forte infusion de bois de Brésil, ou de cochenille, ou de carmin, suivant la délicatesse des tons que l'on veut obtenir; pour le vert, on se sert d'une dissolution de vert-de-gris, qui est un poison violent, mais on ne peut l'éviter, parce qu'il faut, avant tout, des couleurs transparentes; pour les verts foncés, on emploie le vert martial; pour les jaunes, la gomme gutte ou une infusion de bois de nerprun; pour le bleu, la dissolution du vitriol de Chypre. Ces couleurs suffisent pour former toutes les autres.

La sienne sert aussi pour des terrains, et son mélange avec le bleu fournit des verts d'un autre ton que ceux fournis par le jaune, ce qui enrichit d'autant la palette.

Par la méthode dite *au patron*, on obtiendrait probablement des verres de lanterne magique beaucoup mieux coloriés que ceux qui se trouvent dans le commerce.

Supposons qu'un professeur veuille faire voir à son auditoire (fig. 8) les grands palmiers alimentaires, le bananier, le sagoutier, le cocotier. Il faudra d'abord faire choix d'un verre dont la largeur sera déterminée par la grandeur de la coulisse dans la lanterne magique; quant à sa longueur, l'habitude a prévalu de lui donner de quatre à cinq fois au plus sa largeur.

On dessine ensuite les objets en place, ou bien, les reproduisant par la photographie, on en colle les images l'une à côté de l'autre, en les réduisant à la grandeur voulue. On obtient ainsi l'ensemble de la composition.

On se procure alors du papier dioptrique, ou bien l'on en fait soi-même. Il suffit de choisir un papier blanc assez fort, et de l'enduire d'un vernis gras qui le rend translucide et roide en même temps. On le laisse ensuite bien sécher.

On se procure (fig. 6) plusieurs godets et différents pinceaux ou brosses, dont on voit le modèle sur le devant du dessin, puis une molette et un plan de verre (fig. 7), afin de broyer les couleurs le mieux possible, car de là dépendent le poli des teintes et leur brillant.

A ce point du travail, on délaye les couleurs au vernis et on peint avec le vernis, moyen facile pour ceux qui savent un peu peindre; seulement il faut prendre soin de passer sur le verre, soit en le tamponnant, soit en versant, comme du collodion pour l'image photographique, une couche d'essence de térébenthine sur le verre. On laisse sécher, et les couleurs se fixent parfaitement.

Le modèle (fig. 8) étant arrêté, on dessine au crayon, par transparence, le patron numéro 1 (fig. 9), sur lequel

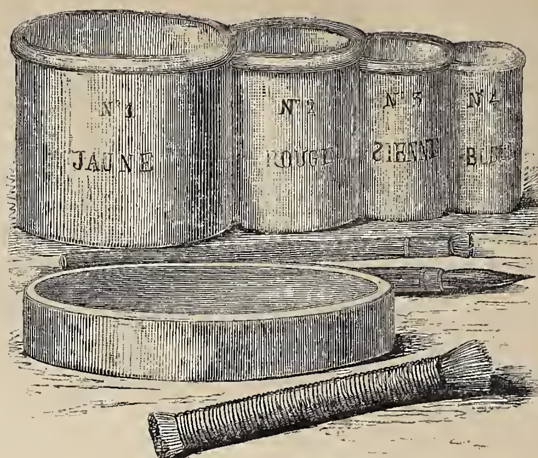


Fig. 6. — Couleurs, godet, pinceaux.

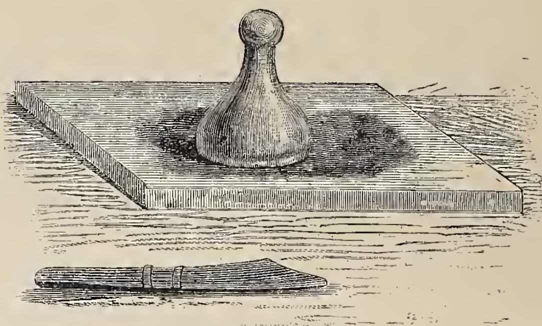


Fig. 7. — Molette, verre dépoli, couteau en corne.

on étend le jaune à toutes les places qu'il doit occuper dans l'image finale. Cela fait, on dessine le patron numéro 2 (fig. 10) pour la laque rouge, puis le patron numéro 3 (fig. 11) pour le vert, et enfin le patron numéro 4 (fig. 12) pour le bleu de Prusse. Ensuite, rien n'est plus simple que de produire autant d'images du modèle que l'on voudra. On découpera sur chaque patron, au canif ou au moyen d'une pointe spéciale dont se servent les graveurs sur bois pour papiers de tenture, toutes les parties qui doivent être vides, afin qu'on puisse y appliquer les couleurs; puis, se servant du pinceau (fig. 6) mouillé dans un peu de couleur délayée à l'eau, mais demi-sèche, on le frottera en rond sur le bord de la découpure de manière à la dépasser peu à peu et à bien étendre la couleur.



Fig. 8. — Modèle de composition : l'Arbre du voyageur, le Sagoutier, le Bananier.

Il faut laisser bien sécher chaque couleur et poser légèrement celles qui doivent venir par-dessus. Peu à peu le dessin se complète; une fois les quatre patrons passés et l'ensemble bien sec, on vernit le tout, en y versant du



Fig. 9. — Premier modèle, patron n° 1; jaune (gomme gutte).



Fig. 10. — Premier modèle, patron n° 2 ; rouge (laque).



Fig. 11. — Premier modèle, patron n° 3; vert (laque verte).



Fig. 12. — Premier modèle, patron n° 4; bleu (bleu de Prusse).

vernis très-blanc, ou de la gomme incolore, de la même manière qu'on verse le collodion pour les épreuves photographiques. On laisse sécher à l'abri de la poussière; on borde le verre de deux bandes de papier fort, collées à la colle forte, pour éviter que le verre ne coupe les doigts, et l'épreuve est prête. *La fin à une autre livraison.*

CONSEILS POUR LA RÉPARATION DES LIVRES.

LES MOUILLURES.

Ce qui le plus ordinairement rend un livre défectueux aux yeux du lecteur le moins exigeant, ce qui l'exclut parfois de la bibliothèque d'un vrai bibliophile, ce sont les effets de l'humidité, *les mouillures*, comme on dit en termes de catalogue de librairie. Or, voici la règle bien simple que M. Bonnardot [1] conseille pour faire disparaître ce genre de maculature :

« On appelle *mouillures* des taches d'une teinte jaunâtre, plus foncée vers les bords, formées sur du papier par le séjour de l'eau ordinaire. Les livres des bouquinistes en plein air offrent de superbes échantillons de mouillures dues à l'infiltration de la pluie à travers les tranches du livre.

» Quand une goutte d'eau tombe à plat sur une estampe, elle conserve une forme plus ou moins sphérique. Or, cette eau dissout une certaine quantité du jaune qui enfume l'estampe, et la matière colorante, entraînée par la pente qui résulte de cette forme bombée, s'accumule sur les bords de manière à produire des taches annulaires. Au lieu d'une goutte, supposons une flaque d'eau de forme inégale ; la tache ressemblera à une portion de carte géographique.

» Toutes ces taches, quand il n'y a point de moisissures, sont fort innocentes ; un bain de quelques heures dans l'eau pure suffit pour les effacer. Si la tache tarde trop à disparaître, on ajoute un peu de chlorure de chaux.

» On peut enlever les mouillures sur les livres en posant à plusieurs reprises un linge humide de chaque côté du feuillet taché, et en isolant cet appareil au moyen de feuilles d'étain. L'effet produit, on retire le tout et l'on ferme le livre après avoir placé le feuillet entre deux papiers buvards. Quand le livre est à demi envahi par les mouillures, il faut se décider à le découdre et à le laisser tremper une nuit dans l'eau ; puis on fait sécher chaque feuillet à califourchon sur une corde tendue, et l'on donne au relieur. »

Le séjour prolongé d'un livre dans un lieu humide l'expose à des taches de moisissure. On voit se former sur les marges et sur les textes de petits points blanchâtres, résultats de l'humidité.

« Ils cèdent, dit l'auteur expérimenté que nous venons de citer, au frottement de la mie de pain. Mais les larges taches qu'a produites une longue action de l'air humide, et dont la couleur est d'un jaune fauve ou violacé parsemé de points noirs, étant une véritable pourriture, ne peuvent guère que pâlir dans le chlore ; et comme le papier, très-altéré, n'a plus de consistance en cet endroit, il est nécessaire de le renforcer au verso. »

Remarquons au sujet du chlore qu'assurément les effets de cette substance sont à peu près infaillibles pour le blanchiment du papier. Mais on peut dire que la contexture du papier lui-même n'a pas d'ennemi plus terrible, qu'il détruit lentement ce qu'il a blanchi, et que sans de sages précautions son usage est des plus pernicieux. Fermer un livre blanchi au chlore, c'est, pour nous servir d'un dicton populaire, enfermer le loup dans la bergerie.

M. de Fontenelle désigne l'acide tartrique comme un remède applicable aux avaries du papier [2]. Il comprend parmi ces avaries les taches de moisissure. Mais comme il y a eu désorganisation des tissus du papier, M. Bonnardot nous paraît on ne peut mieux fondé à nier l'action absolue de l'acide tartrique. L'art de remédier à cette désorganisation du papier est encore un secret à découvrir.

LES TACHES D'ENCRE.

La composition des encres diverses employées depuis des siècles jusqu'à nos jours offre une telle variété, qu'avant de chercher à découvrir l'emploi chimique des matières propres à effacer leurs traces, il serait indispensable de bien connaître les substances nombreuses dont elles se composent,

Pour nous en tenir à l'encre dont on fait l'usage le plus habituel, nous rappellerons qu'elle a pour principe une matière végétale, la noix de galle, à laquelle on joint un peu d'oxyde de fer.

« Ce noir, dit encore M. Bonnardot, cède assez promptement à une application de sel d'oseille (suroxalate de potasse), qu'on arrose d'eau bouillante ; cette dernière condition est essentielle, si l'on veut opérer avec promptitude. Les chimistes signalent la propriété que possède l'étain d'accélérer la décomposition, et conseillent de faire bouillir la dissolution de sel d'oseille dans une cuiller d'étain, ou de mettre au revers de l'endroit taché une feuille de ce métal au moment où l'on verse l'eau bouillante. On réussit encore mieux avec une solution chaude et assez concentrée d'*acide oxalique* pur : c'est un sel extrait de celui de l'oseille, dont il est le principe. »

Le livre pratique où nous trouvons cet utile renseignement fait remarquer cependant, dans une note complémentaire, que l'*acide oxalique* est vénéneux et « peut altérer le tissu du papier, surtout si le coton domine dans la fabrication de celui qu'on veut débarrasser d'une tache déplaisante. » Lorsqu'on s'aperçoit de cette détérioration, le seul remède à employer consiste à plonger le feuillet du livre maculé dans un bain légèrement alcalin, « puis à le laisser tremper durant douze heures au moins dans l'eau pure. »

Cette petite opération, toute simple qu'elle paraît être, exige les précautions les plus minutieuses et une dextérité peu commune ; sinon une hideuse tache jaune, parfois fort large, pourrait remplacer sur le manuscrit ou sur le livre la goutte d'encre qu'on avait espéré enlever.

TACHES PROVENANT DE CORPS GRAS.

Après les taches d'humidité et d'encre, les plus fréquentes sont celles qui proviennent des graisses animales et des huiles diverses qui ont jailli sur les livres ou sur les estampes. Plusieurs moyens propres à faire disparaître ces taches ont été préconisés. En voici un fort simple que nous empruntons à l'excellent Manuel du bibliothécaire publié par M. Namur, qui en a reconnu l'efficacité [1] :

« Il arrive souvent que l'huile qui entre dans la composition de l'encre des imprimeurs se sépare à la longue de cette encre, et tache le papier sur lequel elle s'étend imperceptiblement ; la même chose arrive aux estampes. Nous allons indiquer le moyen d'y remédier. On ôte d'abord la couverture du livre qu'on veut nettoyer, ensuite on prépare une lessive avec de la cendre de sarment de vigne ; il ne faut pas que la lessive soit trop forte ; à cet effet, on met un boisseau de cendre sur quatre seaux d'eau de rivière ; on la fait bouillir plusieurs heures pour que l'eau se charge des sels de la cendre ; on la laisse

(1) Auteur de l'excellent ouvrage intitulé : « Essai sur l'art de restaurer les estampes et les livres, ou Traité sur les meilleurs procédés » pour blanchir, détacher, décolorier, réparer et conserver les estampes » et dessins. » Paris, 1858, 2e édit., 1 vol. in-18.

(2) Julia de Fontenelle, *Du blanchissage, nettoyage et dégraissage des fils et étoffes de coton, chanvre, lin, laine, soie, abaca, agave*, etc. Nouv. édit., entièrement refondue, corrigée, augmentée, par M. Rouget de Lisle, 2 vol. in-12.

(1) *Manuel du bibliothécaire*, accompagné de notes critiques, historiques et littéraires. Bruxelles, 1834, in-8.

reposer l'espace de sept à huit jours ; on la tire ensuite à clair par inclinaison. On peut alors avec cette lessive nettoyer toutes sortes de livres et d'estampes, pourvu qu'ils ne soient point écrits avec encre ou couleurs gommées ; car il n'y a que l'encre d'impression qui résiste à ce blanchissage. On prend le livre que l'on veut lessiver, on le met entre deux cartons que l'on serre légèrement avec une ficelle, afin que la lessive puisse pénétrer entre les feuillets ; dans cet état, on met le livre bouillir un quart d'heure dans la lessive préparée ; on l'en retire ensuite, on ôte la ficelle, et on le met en presse pour en exprimer toute l'eau qui sera chargée de sa crasse. On le laisse sous presse un quart d'heure, puis on le remet de nouveau dans la lessive bouillante comme auparavant. Après l'avoir passé une seconde fois à la presse, on le met dans un chaudron plein d'eau de rivière, bouillante et propre, qui achève de le nettoyer parfaitement et d'en enlever toutes les taches de graisse et de crasse, sans que le papier ni l'impression en souffrent. S'il y avait quelques endroits qui ne fussent pas bien nettoyés, il faudrait recommencer le même procédé. Comme dans ces opérations réitérées les lessives détachent une bonne partie de la colle du papier, qui alors, n'ayant presque plus de corps, serait sujet à se déchirer, on y remédie en mettant le livre par deux fois dans de l'eau d'alun. On fait ensuite sécher le livre sur des ficelles, en éparpillant un peu les feuillets, dans un endroit qui ne soit pas trop exposé au grand air ni au grand soleil. Il faut qu'il sèche lentement. »

Depuis que ces lignes ont été tracées, des substances nouvelles ont été découvertes, qui peuvent neutraliser l'action des huiles : l'emploi de la benzine Collas, par exemple, celui de l'acide phénique étendu d'eau, peuvent être utiles, si on y procède avec précaution.

IMPRESSION DES NÈGRES

A LA VUE D'UN NAVIRE A VAPEUR.

Un jeune lieutenant de vaisseau, M. A. Aymès, a remonté dernièrement, au Gabon, l'Ogoway, où nul bâtiment européen ne l'avait précédé, et il peint avec originalité l'impression que produit un navire à vapeur qui s'avance pour la première fois entre deux rives brillantes d'une végétation exubérante, mais dont aucun habitant n'a vu encore un seul homme appartenant à la race blanche :

« A la vue du *Pionnier*, cet être fantastique qui siffle, fume, s'agite et s'avance, sans que rien ne paraisse au dehors que des gens inactifs à couleur inconnue, on voit tout d'abord les populations frappées de stupeur. Comme paralysées d'abord par l'épouvante, puis tout à coup folles de terreur, elles disparaissent dans les broussailles. Peu à peu cependant des têtes nombreuses osent s'avancer et risquer un regard à travers le feuillage. Si nous descendons dans un village, à peine avons-nous foulé le sol que tout le monde disparaît de nouveau ; mais nous devinons que des regards avides épient nos mouvements. Bientôt rassurés par notre contenance et notre promenade pacifique, les hommes les plus courageux osent se découvrir. Encouragés par nos signes, ils nous accostent, sans toutefois se compromettre. Il en vient alors de tous les buissons d'alentour ; la contrainte ne tarde pas à s'envoler. Dès que la contrainte a disparu, on s'approche et l'on nous examine curieusement, souvent même avec indiscrétion. On doit se laisser faire comme une vraie statue, afin de donner à ces sauvages le temps de s'apprivoiser. A un mouvement un peu brusque, souvent involontaire, ils prennent la fuite aussi précipitamment qu'un oiseau qu'on effarouche. Tout est pour eux sujet d'exclamation et de surprise. Ils sont tout étonnés d'avoir là tout près, à la portée de leur toucher, un de ces êtres chimériques et merveilleux appelés *blancs*. »

LES JARDINS D'AUTREFOIS.

Quand on ouvre le traité de d'Argenville sur *la Théorie et la Pratique des jardins*, dont la première édition parut en 1719 et la seconde, considérablement augmentée, en 1743, on y trouve la description et l'éloge des jardins conformes au modèle qu'avait tracé le Nôtre à Versailles, à Chantilly, à Meudon. Les allées droites, les arbres disposés en damier, les gazons rectangulaires, étaient de rigueur. Si le terrain était montueux, il fallait le niveler et le partager en terrasses communiquant par des escaliers. Les avenues étaient bordées de charmilles unies comme des murailles. Des arbustes artistement taillés devaient former des arcades, des colonnes ou des pilastres reliés par des traverses et surmontés de boules, de pyramides. Un jardin, comme une maison, se divisait en galeries, en salles et en cabinets, les uns ronds, les autres carrés, d'autres octogones. On construisait des portiques de treillage, auxquels ne manquaient ni les frontons ni les corniches. Les eaux ne devaient pas s'écouler naturellement ; elles s'élançaient dans les airs, tantôt en jets imitant des colonnes, tantôt en gerbes s'épanouissant comme des bouquets. Enfin, pour compléter la décoration de cette architecture végétale, on prodiguait les statues, les statuettes et les vases, les plus riches en marbre, en bronze, en plomb doré, les moindres en pierre, en terre cuite ou en stuc. On alignait les figures représentant des dieux, des déesses, des personnages mythologiques, le long des palissades, sur les côtés des parterres, dans les enfoncements et les niches des charmilles ; on les isolait au milieu d'un bosquet, au centre d'une étoile ou d'une croix de Saint-André ; on les plaçait en sentinelle à la tête d'une rangée d'arbres, à l'entrée ou au fond d'une avenue. Sur les bords ou au milieu des fontaines et des bassins, on mettait des Neptunes, des fleuves, des tritons, des naïades, des animaux marins, qui lançaient de l'eau. On intercalait régulièrement des vases dans les rangs des statues, et l'on sculptait sur leurs flancs arrondis des bas-reliefs représentant des sacrifices, des bacchanales ou des jeux d'enfants. « Toutefois, ajoute judicieusement d'Argenville, comme en fait de sculpture il faut de l'excellent aussi bien qu'en peinture, il convient mieux à un particulier de se passer de figures que d'en avoir de médiocrement belles, qui font toujours désirer cette perfection ; on doit laisser cette dépense aux princes et aux ministres. »

Vers la fin du dix-huitième siècle, le goût avait changé, les jardins s'étaient transformés. L'Angleterre avait la première donné l'exemple ; la France, l'Europe entière, la suivirent. Le jardin doit être, non plus une création tout artificielle de l'esprit de l'homme, mais une imitation de la nature, une copie embellie de la campagne. Les allées, les gazons, s'affranchirent de leurs formes rectilignes. Les arbres rompirent leurs rangs et se dispersèrent, tantôt s'isolant, tantôt se réunissant en groupes. Delille, dans son poëme des *Jardins* (en 1782), condamna la monotone uniformité des terrains plats ; il dit, dans un style qui aurait gagné aussi à être plus simple et plus libre :

> Il fut un temps funeste où, tourmentant la terre,
> Aux sites les plus beaux l'art déclarait la guerre,
> Et, comblant les vallons et rasant les coteaux,
> D'un sol heureux formait d'insipides plateaux.
> . . . .

Riche variété, délices de la vue,
Accours, viens rompre enfin l'insipide niveau !
Brise la triste équerre et l'ennuyeux cordeau !

Roucher, l'auteur des *Mois*, réprouva, au nom du bon goût, l'usage de mutiler, de sculpter les arbres, dans un poëme dont il ne reste que quelques fragments :

Des préjugés enfin que le goût nous dégage !
D'une voix de mépris et d'un œil de dédain,
Malgré le Nôtre même, il bannit du jardin
Ces portes, ces salons, ces remparts de feuillage,
Et ces arcs de triomphe érigés en treillage,
Et ces bustes humains, ces groupes d'animaux,
De l'if pyramidal tourmentant les rameaux.

Le même poëte demande qu'on rende aux eaux leur cours naturel, et reproche à le Nôtre ses bassins, ses jets d'eau sortant de la gueule d'animaux aériens ou terrestres :

Comment n'a-t-il pas vu que ce peuple des airs,
Ces monstres rugissants de terrestres déserts,
Alors que d'un bassin l'onde est par eux lancée,



Carte d'adresse de Le Gay, sculpteur du dix-huitième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

N'accuseront jamais qu'une audace insensée?

En même temps, on vit les dieux et les déesses de marbre, les héros grecs et romains, disparaître des parcs et des jardins, qui n'étaient plus assez solennels pour de si nobles habitants. Ils firent place à des objets décoratifs d'un autre ordre, moins éloignés de la nature agreste, mais dont on abusa. On multiplia à profusion les grottes artificielles, les voûtes de rochers, les petites cascades écumant parmi les cailloux, les temples rustiques avec des troncs d'arbres pour colonnes, les chaumières, les cabanes de roseaux, les ruines surtout, ainsi que les autels, les tombeaux couverts d'inscriptions, sentences morales, réflexions sentimentales ou effusions lyriques. Les gens de goût blâmèrent l'abus de ces bâtiments, appelés *fabriques;* Delille lui-même critiqua cet amas confus

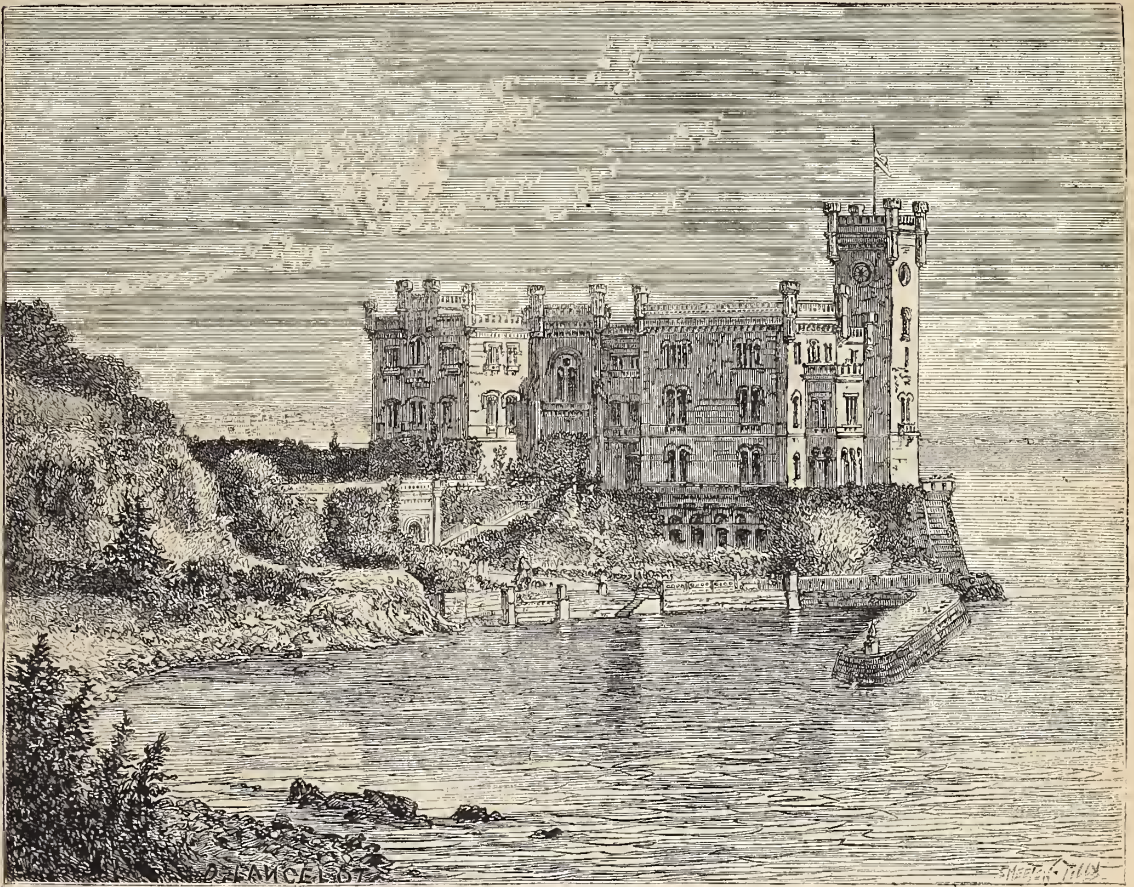
D'édifices divers prodigués par la mode,
Obélisque, rotonde, et kiosque, et pagode;
Ces bâtiments romains, grecs, arabes, chinois,
Chaos d'architecture et sans but et sans choix.
. . . .
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces débris d'un château qui n'exista jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique.

Mais c'est seulement de nos jours que la pierre, la brique, le plâtre et les métaux ont été décidément proscrits des jardins, et qu'on a entièrement rendu ceux-ci au monde végétal, enrichi de plantes nouvelles empruntées à toutes les régions du globe. L'architecte et le sculpteur se sont retirés dans le domaine qui leur est propre, et ont laissé enfin le jardinier maître chez lui.

Le fabricant d'ornements de jardins, dont notre gravure reproduit la carte d'adresse, a dû exercer son industrie à ce moment du dix-huitième siècle où les *jardins de la nature*, selon l'expression de Morel, l'auteur de la *Théorie des jardins*, ont commencé à succéder aux *jardins de l'art*, et où les deux genres se sont mélangés : de là cette humble chaumière, ce modeste appentis rustique apparaissant entre un temple romain et un buste de déesse sculpté par un Amour.

MIRAMAR,

CHATEAU DE MAXIMILIEN, PRÈS DE TRIESTE.



Le Château de Miramar, dans le golfe de Trieste. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

Au sommet d'un rocher, à peu de distance de Trieste, un homme, jeune encore, contemplait depuis un quart d'heure la mer Adriatique, dont le spectacle, dans ce golfe charmant, est d'une splendeur que peut égaler, mais non surpasser, celle des rivages les plus admirés de la Méditerranée et des océans.

Tout à coup il s'éveilla comme d'un songe, et dit :

— Je ferai construire ici un palais et j'y passerai le reste de ma vie, avec ma fidèle compagne, dans l'étude et la paix.

— Sur ce rocher ! murmura doucement la voix d'un ami. Ce rivage élevé, sans eau, sans autre ombrage que ceux de ces maigres oliviers, semble se prêter mal à un si beau dessein.

— Je ferai sortir du rocher l'eau et les ombrages, et la noble demeure qui s'élèvera dans cette solitude s'appellera *Miramar* [1]. Les arts l'embelliront, et la vue de ces tableaux sublimes de la mer et du ciel suspendra pour le reste de nos jours nos âmes dans la seule condition enviable ici-bas, celle où une admiration constante de l'œuvre de Dieu, tout en vivifiant sans cesse nos inspirations et nos pensées les plus pures, nous assure le repos avec le dédain ou l'oubli des misérables ambitions humaines.

Cet homme était prince : il pouvait réaliser ses rêves.

On vit bientôt arriver sur la côte tout un peuple d'ouvriers, d'ingénieurs, d'artistes. Le fer, la poudre, entr'ouvrirent les flancs du rocher. Sur une terre féconde, apportée de loin, arrosée par les eaux que fit jaillir la sonde, apparurent aux yeux charmés des habitants de Trieste, une forêt, des jardins, toute une oasis d'une délicieuse fraîcheur. Plus près encore de la mer, au bord même de son azur, s'éleva un élégant édifice ouvert de toutes parts à la lumière et à la fraîcheur de la brise. Le marbre, l'or, les instruments des arts, les chefs-d'œuvre des littératures anciennes et modernes, ornèrent l'intérieur.

Tout s'était achevé avec la rapidité d'un songe, et comme si une baguette de fée eût frappé la pierre aride. Le prince et la princesse entrèrent avec sérénité dans ce séjour enchanteur, où leurs nobles existences devaient s'écouler dans une félicité parfaite.

Qui ne les eût applaudis? Qui n'eût loué ce mépris de la vanité des cours, cet amour de la nature, de la méditation, de l'étude, qui avaient inspiré une résolution si sage et si rare chez les puissants de la terre?

Combien de temps dura ce bonheur? Hélas ! ce ne fut qu'un songe.

Un jour du printemps de 1864, le prince sortit du palais.

Deux ans après, en 1866, on y apporta sa dépouille mortelle; c'était celle d'un supplicié.

Dans l'intervalle, il avait été empereur et... fusillé.

Sa femme, modèle de dévouement, qui l'avait tendrement aimé, ne voulut pas franchir le seuil du palais : elle se réfugia tout auprès, dans un chalet, à une grande hauteur au-dessus de la mer ; elle y resta trois mois, seule,

[1] Regarde-Mer.

l'esprit hanté par des rêves affreux ; elle était devenue folle. (¹)

Nous nous sommes arrêté devant ce chalet avec respect, avec tristesse, et toutes les magnificences de la mer se sont voilées à nos yeux. Cette fille vertueuse du roi Léopold eût mérité une fin heureuse. Nous n'avons pas eu la force de descendre vers le palais et d'en visiter les appartements. Nous n'aurions pu qu'y souffrir du contraste de leurs richesses avec des dénoûments si tragiques : nous nous en sommes éloigné le cœur sombre, maudissant les folies coupables de l'ambition et de ceux qui l'exaltent, et, tandis que nous revenions lentement à Trieste, la tour blanche de Miramar, qu'envahissaient les ombres du soir, ne nous apparut plus bientôt que comme un spectre livide.

Heureusement il nous est facile de suppléer à cette impossibilité où nous serions de donner, d'après nous-même, une description détaillée de Miramar. Nous n'avons qu'à citer quelques lignes d'un voyageur dont le talent d'observation et la fidélité ne sont pas les seuls mérites :

« Le château de Miramar, dit M. Yriarte (²), est construit dans ce goût gothique carré qui rappelle l'immense arsenal de Vienne et nombre de constructions publiques de cette ville ; le plan est assez tourmenté pour que la silhouette générale soit mouvementée, car les nombreuses tours d'angles détachent leurs créneaux sur le ciel et rompent la sécheresse des lignes droites. On domine la mer à une grande hauteur, et, appuyé aux larges balcons, sur les terrasses fouettées par le vent, on se sent suspendu sur le gouffre adriatique. De quelque côté que l'on se tourne, la vue est splendide : Trieste, assise au pied du Carst, avec son golfe et les ports de Muggia, de Pirano et la côte d'Istrie qui fuit vers l'est, forment un admirable point de vue. Tourné vers Venise, on a l'immensité devant soi, et, à droite, le littoral du Frioul s'évanouit à l'horizon.

» On arrive aux appartements supérieurs du château par une immense *hall* qui monte de fond et où se déroule l'escalier, tout orné d'armures de chevaliers, de trophées, de panoplies, de bois de cerfs, d'écus et d'armoiries.

» Dans le cabinet de travail, construit sur le modèle de celui qu'il avait à bord de *la Novara*, quand il accomplit le tour du monde, Maximilien se révèle ; là, les choses ont leur poésie et tout parle fortement à l'imagination.

» Sur la table de travail, on voit, à côté du livre entr'ouvert, les bustes d'Homère, de Dante, de Shakspeare, de Byron, et celui du vieux prince de Metternich. Dans la bibliothèque je lis les noms des poëtes français les plus grands et les plus humains. Pour la mémoire tous les souvenirs, pour l'esprit toutes les évocations : ici, ce sont des portraits d'amis dans des cadres sur lesquels les yeux du prince s'arrêtaient en travaillant ; là, dans sa vaste envergure, entourée de figures allégoriques, pend la carte de l'empire de Charles-Quint, prodigieux royaume taillé à coups d'épée dans le globe, et sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

» Dans les divers salons, à chaque pas, peint de la main de Cesare dell' Acqua, le peintre triestain, une toile représente un des épisodes du drame shakspearien qui commence comme une fête et finit comme la plus sombre tragédie. Puis vient la salle du trône, avec le portrait en pied de Maximilien portant en main le sceptre, et vêtu du manteau impérial.

» Par une effroyable dérision du sort qui glace positivement le cœur, à côté même du portrait on lit cette inscription : *Si fortuna juvat, cavete tolli !* (¹)

» Le jardin est tracé dans le rocher même sur lequel on a apporté la terre qu'on a nivelée à coups de mine ; de grandes allées bien tracées, des tonnelles conduisant à des grottes, des exèdres, des statues, de larges rampes architecturales, donnent à cette création son caractère à la foi rustique et monumental.

» On a regagné les différences de niveau considérables par des séries d'escaliers ou de grandes pentes sablées ; la végétation est bien méridionale : là croissent les variétés de cyprès ; le *Seguia gigantea*, le *Chamærops excelsa* et le *Pittosporum* sont en fleurs.

» Abrité par un môle élégant, et dans l'anse formée par le promontoire même où s'élève le château, on descend à un petit port par des escaliers qui longent de hauts murs de soutènement en arcades, et sur lesquels se balancent de grandes lianes. C'était la *darsena* pour le yacht du prince et ses embarcations.

» A quelques pas de la porte d'entrée, sur la route en corniche qui mène à Miramar, un petit musée réunit tous les souvenirs personnels du prince, ses vêtements, ses armes, son sceptre, à côté des collections qu'il avait formées dans ses voyages : échantillons d'histoire naturelle, photographies curieuses des pays parcourus, fragments de sculptures égyptiennes, objets de céramique des Aztèques... »

(¹) Ferdinand-Joseph-Maximilien, né le 6 juillet 1832, était frère de l'empereur d'Autriche François-Joseph Ier. Il avait été vice-amiral et commandant en chef de la marine impériale. Il fut ensuite gouverneur du royaume Lombardo-Vénitien, puis président de la Chambre haute des seigneurs. En 1861, il voyagea en Angleterre. Le 10 juillet 1863, pendant l'occupation française du Mexique, il fut proclamé empereur de ce pays par une assemblée de « notables », et il partit le 14 avril 1864, sur le navire *la Novara*, pour régner sur les Mexicains. Son règne ne fut pas long : le Mexique était loin d'être pacifié ; la guerre civile s'ajouta à la guerre étrangère ; Maximilien fut pris, condamné et mis à mort.

Il avait épousé, en juillet 1857, l'archiduchesse Marie-Charlotte-Léopoldine, née le 7 juin 1840, fille de Léopold Ier, roi des Belges.

(²) *L'Istrie et la Dalmatie*, par Yriarte (*Tour du monde*, 1875).

(¹) Si la fortune vous est favorable, gardez-vous de la laisser s'échapper.

L'ŒIL QUI RIT ET L'ŒIL QUI PLEURE,

OU LE RENARD BOITEUX.

CONTE SERBE.

Un homme avait trois fils, deux très-malins et l'autre très-sot. Cet homme riait toujours de l'œil droit et pleurait de l'œil gauche. Cela intriguait ses fils ; ils résolurent d'aller l'un après l'autre lui demander pourquoi son œil droit riait et pourquoi le gauche pleurait.

L'aîné entra dans la chambre de son père et lui posa la question. Le père ne répondit rien, se mit dans une colère affreuse et se jeta sur son fils. Le jeune homme s'enfuit et alla trouver ses frères, qui lui demandèrent le résultat de l'entretien.

— Allez-y voir vous-mêmes, si vous êtes plus malins que moi.

Le second entra dans la chambre, et fut aussi mal reçu que lui ; il s'enfuit comme lui et envoya le cadet, le nigaud.

Il entra dans la chambre et dit à son père :

— Mes frères n'ont pas voulu me dire ce que tu leur as répondu ; dis-moi pourquoi ton œil droit rit toujours et pourquoi ton œil gauche pleure.

Le père éclate en fureur ; mais le nigaud ne bouge pas : il sait bien qu'il n'a rien à craindre de son père.

— A la bonne heure, tu es mon vrai fils ; les autres sont des poltrons. Je vais satisfaire ta curiosité. Mon

œil droit rit parce que je suis content d'avoir des fils tels que vous; mon œil gauche pleure parce qu'on m'a volé un précieux trésor. J'avais dans mon jardin une vigne qui me fournissait un tonneau de vin par heure. On me l'a volée, et il m'est impossible de la retrouver; voilà pourquoi je pleure.

Le nigaud raconta à ses frères le sujet du chagrin paternel, et ils décidèrent d'aller à la recherche de la vigne. Arrivés tous trois à un carrefour, les deux aînés prirent un chemin et le nigaud en suivit un autre.

— Dieu merci, nous voilà débarrassés de cet imbécile, s'écrièrent les deux aînés; restons ensemble et déjeunons.

Et ils se mirent à déjeuner.

Soudain un Renard boiteux s'approcha d'eux et leur demanda à manger. Ils se jetèrent sur lui à coups de bâton : le renard se sauva clopin clopant sur trois pattes. Il rejoignit le chemin qu'avait pris le cadet; il le trouva, lui aussi, en train de déjeuner, et lui demanda un morceau de pain. Le nigaud partagea sa pitance avec cet hôte inattendu.

— Où vas-tu, frère? demanda le Renard à son bienfaiteur dès qu'il fut rassasié.

Il raconta l'histoire de son père et de la vigne merveilleuse.

— C'est fort bien, dit le Renard; je sais où elle est; suis-moi.

Ils arrivèrent à la porte d'un grand jardin.

— Tu trouveras ici la vigne que tu cherches; mais il est difficile d'y arriver. Fais bien attention à ce que je vais te dire. Avant d'arriver à la vigne, il te faudra passer devant douze postes composés chacun de douze gardiens. Si ces gardiens te regardent, tu peux passer sans inquiétude devant eux, c'est qu'ils dorment; mais s'ils ont les yeux fermés, défie-toi, c'est qu'ils veillent. Une fois arrivé près de la vigne, tu trouveras deux pelles, l'une de bois, l'autre de fer; ne prends pas celle de fer : elle ferait du bruit, réveillerait les gardiens, et tu serais perdu.

Le jeune homme traversa heureusement le jardin, arriva jusqu'à la vigne qui versait un tonneau de vin par heure. Mais il lui sembla trop difficile de creuser la terre avec une pelle de bois; il prit celle de fer, elle fit du bruit; les gardiens se précipitèrent, s'emparèrent de Cadet Nigaud et le livrèrent à leur maître.

— Comment, lui demanda celui-ci, as-tu pu te glisser parmi mes gardes et tenter de me voler ma vigne?

— Cette vigne n'est pas à toi, mais à mon père; si tu ne me la donnes pas maintenant, je reviendrai et je finirai par te l'enlever.

— Je ne puis te la donner que si tu m'apportes une pomme du pommier d'or qui fleurit en vingt-quatre heures et porte des fruits d'or.

Cadet Nigaud alla trouver son Renard et lui exposa l'affaire.

— Tu vois, lui dit le Renard; tu n'as pas suivi mes conseils. Cependant je t'aiderai à obtenir la pomme d'or. Tu la verras dans un jardin que je vais t'indiquer; auprès du pommier sont deux perches, l'une d'or, l'autre de bois. Prends la perche de bois et tu atteindras la pomme.

Cadet Nigaud, après avoir traversé le jardin et échappé aux gardiens comme précédemment, arriva près du pommier; il fut si ébloui en apercevant les fruits d'or, qu'il oublia les recommandations du Renard. Il saisit la perche d'or et en frappa la branche... Les gardes se réveillèrent et le conduisirent à leur seigneur.

Cadet-Nigaud raconta son histoire.

— Je te donnerai la pomme d'or, lui dit le seigneur, si tu me procures un cheval qui puisse faire le tour du monde en vingt-quatre heures.

Le Renard fut bien en colère.

— Si tu m'avais écouté, tu serais déjà chez ton père. Enfin, je veux bien te venir encore en aide. Tu trouveras ce cheval dans une forêt que je vais t'indiquer : il a deux licous, l'un d'or, l'autre de chanvre. Prends-le par le licou de chanvre, sinon le cheval se mettra à hennir et éveillera ses gardiens. Alors, malheur à toi!

Cadet Nigaud pénétra près du cheval. Il fut ébloui en le voyant.

— Comment, se dit-il, je mettrais un licou de chanvre à un si bel animal! Non certes...

Aussitôt le cheval hennit; les gardes s'emparèrent de notre héros et le conduisirent devant leur seigneur.

— Je te donnerai le cheval d'or, dit le seigneur, si tu m'amènes une vierge d'or qui n'a encore vu ni le soleil ni la lune.

— Fort bien; mais si tu veux que je t'amène la vierge d'or, il faut que tu me prêtes ton coursier d'or : je le monterai pour aller la chercher.

— Mais qui me garantit que tu reviendras?

— Je jure sur la tête de mon père que je te ramènerai la vierge ou le cheval.

Et le voilà parti. Le Renard, toujours charitable, le conduisit à l'entrée d'une grande grotte. Il y trouva la vierge d'or et l'emmena sur son cheval.

— N'as-tu pas de regret, lui dit le Renard, de donner une si belle vierge en échange d'un cheval d'or! Cependant tu ne peux faire autrement, car tu as juré sur la tête de ton père. Mais peut-être pourrais-je bien remplacer la jeune fille.

En effet, à l'instant le Renard se changea en une jeune fille toute dorée. Cadet Nigaud l'amena au seigneur qui fut enchanté. Il rentra en possession de la vigne paternelle, épousa la belle aux cheveux d'or, et vécut longtemps heureux avec elle.

Le Renard était une jeune fée qui s'était déguisée pour éprouver son bon cœur, et qui lui prouva une fois de plus qu'un bienfait n'est jamais perdu.

CAMILLE COROT.

Jean-Baptiste-Camille Corot naquit à Paris, le 29 juillet 1796. Son père tenait une boutique de nouveautés à l'entrée de la rue du Bac, près du pont Royal, et comme ses affaires prospéraient, il désirait que son fils devînt ce qu'il s'applaudissait d'être lui-même, un commerçant. Quand le jeune Corot fut sorti du collége de Rouen, où il fit ses études, on le plaça en qualité de commis chez plusieurs négociants de Paris. Il n'y prit pas le goût du commerce, mais il y contracta des habitudes de régularité et d'exactitude auxquelles il resta fidèle toute sa vie.

Camille Corot souhaitait une destinée bien différente de celle que sa famille avait en vue pour lui. Il avait de remarquables dispositions pour le dessin, et il voulait être peintre. Il eut bien des luttes à soutenir avant d'obtenir la permission de se livrer à l'art qu'il aimait. C'est seulement au bout de huit années que sa persistance triompha des répugnances et de l'opposition de son père. Au lieu de la somme considérable qu'on lui offrait pour le mettre à même d'entrer dans le commerce, on ne lui accorda qu'une pension fort modeste, qui devait tout au plus le mettre à l'abri du besoin et qu'il accepta cependant avec joie.

« Mon père, racontait-il plus tard à ses amis, trouvait que la peinture est un métier de paresseux, et il me dit au moment où je me mis à peindre : — Je t'aurais donné cent mille francs pour t'acheter un fonds de commerce, mais tu n'auras que deux mille francs par an; cela t'ap-

prendra... ; allons, va et amuse-toi bien. — Je n'ai jamais oublié les paroles de mon père, je me suis toujours bien amusé. »

En effet, Corot fut longtemps pauvre, mais il n'en souffrit pas ; il travaillait avec ardeur et il était heureux.

Aux jeunes gens qui venaient lui demander conseil sur leur avenir et que le manque de fortune faisait hésiter à suivre leur vocation, il recommandait la modestie des goûts et des besoins, qu'il avait lui-même si aisément pratiquée : « Avez-vous, leur disait-il, 1 500 livres de rente, c'est-à-dire ce qui assure la liberté? Voyez si vous pouvez dîner avec un gros chiffon de pain acheté le soir chez le boulanger, après le soleil couché, comme cela m'est arrivé plus d'une fois. Le lendemain matin, je me regardais dans le miroir et je me tâtais les joues ; elles n'étaient pas autres que la veille ; le régime n'est donc pas si malsain, et je vous le recommande au besoin. »



Musée Bruyas, à Montpellier. — Le Soir, peinture par Corot. — Dessin de J. Laurens.

Corot entra d'abord (en 1822) dans l'atelier de Michallon, qu'un premier prix de paysage historique, remporté quelques années auparavant, avait rendu célèbre ; puis, peu de mois plus tard, après la mort soudaine du jeune maître, il suivit les leçons de Victor Bertin. Sous la direction de ce dernier, il apprit à faire ce qui était de mode alors, des paysages classiques et conventionnels, construits méthodiquement, avec des terrains régulièrement étagés, des rochers et des ruines opposant symétriquement leurs nobles profils, des arbres conformes au type traditionnel, froides compositions où se montraient plutôt les connais-

sances techniques de l'architecte que le libre sentiment du peintre.

En 1826, Corot alla en Italie, qu'il devait visiter deux fois encore quelques années plus tard (en 1835 et en 1843). Il vit la Toscane, Rome, où il séjourna longtemps, et poussa jusqu'à Naples. Durant ce séjour, il étudia avec zèle, en même temps que les grands maîtres du passé, la magnifique nature qui s'offrait à ses yeux; mais il ne s'affranchit pas de la méthode qu'on lui avait enseignée; il observa les lignes plus que les couleurs; son pinceau poursuivit une précision qu'il ne réussit jamais à atteindre, et il ne perdit pas sa sécheresse.

Corot. — Dessin de Rousseau, d'après une photographie.

Il débuta au Salon de 1827 par deux tableaux que ne distinguait aucune qualité originale et qui passèrent inaperçus : la *Vue prise à Narni* et la *Campagne de Rome*. En 1831, il exposa de nouveau, sans changer de manière : un critique, M. Jal, ne le nomma que pour le classer parmi les paysagistes froids, ignorant le prestige de la couleur, assombrissant la nature de tons gris et tristes.

Bien qu'une médaille de seconde classe, obtenue à l'Exposition de 1833, vînt récompenser ses efforts, les ouvrages qu'il ne cessa de produire les années suivantes n'éveillèrent pas l'attention publique. C'est en 1837 seulement qu'un écrivain, dans la *Revue des Deux Mondes*,

éleva la voix pour rappeler avec éloge une *Agar* et signaler un *Saint Jérôme*. L'année suivante, M. F. Mercey, dans le même recueil, constata de notables progrès; il reconnut que Corot possédait « cette naïveté qu'il avait si opiniatrément cherchée. » Le sévère Gustave Planche, en 1840, poussa plus loin la louange; à propos d'un paysage intitulé *Soleil couchant*, tout en critiquant les formes indécises et molles des arbres, il déclara que le tableau était « d'un aspect délicieux » et causait le même plaisir que « la lecture d'une belle idylle antique. » Dans un compte rendu du Salon de 1841, un autre critique, M. Peisse, parlant du *Site d'Italie* et du *Verger*, ne contesta pas l'insuffisance de l'exécution, mais il ajouta que « s'il n'y a guère d'artistes qui n'aient plus d'habileté, plus d'industrie pratique, il y en a très-peu qui, ayant tout le métier possible, sachent exprimer avec autant de charme et d'abandon ce qu'ils voient et sentent de la nature » ; il vanta la finesse, la légèreté de ton des massifs de verdure, et qualifia le *Verger* de « charmante idylle. » Voilà le mot d'idylle prononcé pour caractériser les paysages de Corot; il sera répété désormais toutes les fois que paraîtront de nouveaux ouvrages signés de son nom.

Ainsi Corot avait enfin trouvé sa voie; il était devenu un paysagiste original; il sentait et exprimait ce que les autres n'avaient pas aperçu d'un œil aussi pénétrant et rendu d'une main aussi délicate; pour les connaisseurs il était un talent aimable, charmant; il était un rêveur, un amant de l'idéal. Un artiste, M. Gustave Colin, a dit de lui : « Ce que Corot peignait, c'était moins la nature que l'amour qu'il avait pour elle. » Un autre, M. Jules Dupré, qui l'admirait beaucoup, disait : « Corot, éthéré, peignait pour ainsi dire avec des ailes dans le dos. » On l'appelait déjà le Virgile, le Théocrite de la peinture. Cependant, même après l'apparition du joli tableau de *Daphnis et Chloé* (1849), du *Baptême de Jésus-Christ*, dans l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet (1846) et du *Christ au Jardin des Oliviers* (1849), qui démontraient plus clairement encore sa valeur, le public restait indifférent; on ne remarquait pas, on n'achetait pas ses tableaux. Corot a plus d'une fois raconté gaiement à ses amis l'anecdote suivante : C'était au Salon de 1851 (il avait alors cinquante-cinq ans); il y avait foule dans la salle où se trouvait son tableau, mais personne ne s'arrêtait pour le regarder; alors il eut l'idée d'aller se poster devant sa toile et de l'examiner avec persévérance. « Les hommes sont comme les mouches, se disait-il; dès qu'il en vient une sur un plat, les autres accourent tout de suite; ma présence appellera peut-être celle des passants. Bientôt, en effet, un jeune couple s'approcha; le monsieur dit : « Ce n'est pas mal, il me semble qu'il y a quelque chose là. » Mais sa femme, qui avait l'air doux, le tirant par le bras, répondit : « C'est affreux; allons-nous-en. » Et moi, — c'est Corot qui parle, — d'ajouter en moi-même : « Attrape! tu as voulu con- » naître l'opinion du public : es-tu content? »

Ce même tableau si dédaigné trouva pourtant un audacieux qui l'acheta pour 700 francs. Plusieurs années plus tard, en vente publique, il monta à 12 000 francs, et le nouveau possesseur, enchanté de son acquisition, pour célébrer ce qu'il considérait comme une bonne fortune, donna une fête à laquelle Corot fut invité et où on le combla d'éloges. Et d'un ton joyeux, l'artiste disait : « C'était cependant la même peinture dont autrefois personne ne voulait; et aujourd'hui je fais encore de même; seulement on est venu à moi et il n'a fallu pour cela que quarante ans de travail. Ma constance a fini par triompher, et je nage dans le bonheur. »

Corot avait toujours été gai; même quand il était pauvre et obscur, il charmait ses amis par sa belle humeur; il avait sans cesse sur les lèvres une plaisanterie, une saillie, une joyeuse chanson; il chantait continuellement tout seul en travaillant. Mais c'est dans ses dernières années qu'il fut véritablement heureux. Son mérite n'était plus contesté, il avait obtenu à deux reprises une première médaille; chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846, il fut promu au grade d'officier en 1867. La vogue, qui avait été plus tardive que les distinctions honorifiques, était venue enfin. Les acheteurs se disputaient les tableaux que le vieux peintre, toujours inspiré, toujours infatigable, multipliait avec une juvénile fécondité. A *Dante et Virgile*, à *Orphée*, au *Lac*, succédèrent sans interruption le *Souvenir de Mortefontaine*, le *Soir*, la *Solitude*, les *Ruines de Pierrefonds*, le *Matin à Ville-d'Avray*, et une foule d'autres qui sont restés dans toutes les mémoires. Mais ce qui, plus encore que la renommée et la fortune, faisait de Corot un homme heureux, c'était son amour pour son art, c'était son admiration enthousiaste pour la nature, dans la fréquentation de laquelle il vivait sans cesse. Ces sentiments se manifestent d'une manière bien remarquable dans une lettre de lui que nous allons transcrire en partie, et qui est, en même temps qu'une peinture de sa vie, une traduction par la plume des ouvrages de son pinceau :

LA JOURNÉE D'UN PAYSAGISTE.

« Voyez-vous, écrivait-il à un ami, c'est charmant la journée d'un paysagiste : On se lève de bonne heure, à trois heures du matin, avant le soleil; on va s'asseoir au pied d'un arbre, on regarde et on attend.

» On ne voit pas grand'chose d'abord. La nature ressemble à une toile blanchâtre où s'esquissent à peine les profils de quelques masses. Tout est embaumé, tout frissonne au souffle fraîchi de l'aube. *Bing!* le soleil s'éclaircit... Il n'a pas encore déchiré la gaze derrière laquelle se cachent la prairie, le vallon, les collines de l'horizon... Les vapeurs nocturnes rampent encore comme des flocons argentés sur les herbes d'un vert transi. *Bing! bing!* un premier rayon de soleil... un second rayon de soleil... Les petites fleurettes semblent s'éveiller joyeuses; elles ont toutes leur goutte de rosée qui tremble; les feuilles frileuses s'agitent au souffle du matin. Sous la feuillée, les oiseaux invisibles chantent : il semble que ce sont les fleurs qui font leur prière. Les amours à ailes de papillons s'abattent sur la prairie et font onduler les hautes herbes. *On ne voit rien, tout y est.* Le paysage est tout entier derrière la gaze transparente du brouillard, qui monte, monte, aspiré par le soleil, et laisse, en se levant, voir la rivière lamée d'argent, les prés, les arbres, les maisonnettes, le lointain fuyant.

» *Bam!* le soleil est levé... Le paysan passe au bout du champ avec sa charrette attelée de deux bœufs... *Ding! ding!* c'est la clochette du bélier qui mène le troupeau... *Bam!* tout éclate, tout brille, tout est en pleine lumière, lumière blonde et caressante encore. Les fonds, d'un contour simple et harmonieux, se perdent dans l'infini du ciel, à travers un air brumeux et azuré. Les fleurs relèvent la tête; les oiseaux volent de ci, de là. Un campagnard, monté sur un cheval blanc, s'enfonce dans le sentier encaissé. Les petits saules arrondis ont l'air de faire la roue au bord de la rivière.

» C'est adorable!.. et l'on peint... et l'on peint!

» *Boum! boum!* midi! Le soleil embrasé brûle la terre. Tout s'alourdit, tout devient grave. Les fleurs penchent la tête, les oiseaux se taisent, les bruits du village viennent jusqu'à nous. Ce sont les lourds travaux, le forgeron dont le marteau retentit sur l'enclume... Rentrons; *on voit tout, rien n'y est plus.*

» Allons déjeuner à la ferme. Une bonne tranche de la

miche de ménage avec du beurre frais battu, des œufs, de la crème, du jambon!... Travaillez, mes amis, je me repose, je fais la sieste, et je rêve au paysage du matin; je rêve mon tableau... plus tard, je peindrai mon rêve.

» Le soleil descend vers l'horizon, il est temps de retourner au travail... *Bam!* le soleil donne un coup de tam-tam; il se couche au milieu d'une explosion de jaune d'orange, de rouge-feu, de cerise, de pourpre... Ah! c'est prétentieux et vulgaire, je n'aime pas ça... Attendons, asseyons-nous là au pied de ce peuplier, auprès de cet étang uni comme un miroir. La nature a l'air fatigué... Les fleurettes semblent se ranimer un peu; pauvres fleurettes! elles ont soif, elles attendent... Elles savent que les sylphes du soir vont les arroser de vapeur avec leurs arrosoirs invisibles; elles prennent patience en bénissant Dieu.

» Mais le soleil descend de plus en plus derrière l'horizon... il jette son dernier rayon, une fusée d'or et de pourpre qui frange le nuage fuyant. Bien! le voilà tout à fait disparu; bien, bien, le crépuscule commence... Dieu! que c'est charmant! Il ne reste plus dans le ciel adouci qu'une teinte vaporeuse de citron pâle, — dernier reflet de ce charlatan de soleil, — qui se fond dans le bleu foncé de la nuit en passant par des tons verdâtres de turquoise malade d'une finesse inouïe, d'une délicatesse fluide et insaisissable. Les terrains perdent leur couleur; les arbres ne forment plus que des masses brunes ou grises; les eaux assombries reflètent les tons suaves du ciel... On commence à ne plus voir; tout est vague, confus; la nature s'assoupit... L'air frais soupire dans les feuilles; les oiseaux, ces voix des fleurs, disent la prière du soir; la rosée emperle le velours du gazon... Les nymphes fuient, se cachent et désirent d'être vues... L'illusion se produit... *Le soleil s'étant couché, le soleil intérieur de l'âme se lève...* Bon! voilà mon tableau fait. »

Cette lettre nous révèle Corot tout entier; elle nous montre en lui le peintre des effets vagues et indécis de la nature, le poëte mythologique et religieux, classique et novateur, observateur et visionnaire, le bonhomme aux goûts et aux façons rustiques, à la fois narquois et grave, sensible et robuste, celui que l'on rencontrait dans la forêt de Fontainebleau ou dans les bois de Ville-d'Avray, vêtu d'une blouse bleue et d'un vieux chapeau de paille, comme un paysan, et que tous ceux qui le voyaient étaient tout naturellement portés à appeler « le père Corot. »

En 1873, Corot exposa la *Pastorale* et le *Passeur*, qui égalent ses meilleurs ouvrages et qui sont une expression complète de son genre de talent. Il fut question de lui décerner la grande médaille d'honneur pour récompenser l'œuvre tout entière et la longue vie laborieuse de ce vieillard de soixante-dix-sept ans qui ne se lassait pas de produire. Il ne l'obtint pas; mais peu de temps après, au mois de décembre 1874, ses amis lui remirent, au nom des artistes français, comme un suprême hommage, une médaille d'or qui eut plus de prix à ses yeux que toutes les récompenses officielles. Il était malade, presque mourant, mais sa sérénité restait la même; il répandit des larmes de joie : « Qu'on est heureux, s'écria-t-il, de se voir aimé comme cela! »

Corot expira le 23 février 1875. Des projets de tableaux occupaient encore sa pensée. Un des derniers matins qui précédèrent sa mort, il dit à un de ses amis : « J'ai vu cette nuit en rêve un paysage dont le ciel était tout rose; les nuages aussi étaient tout roses. C'était délicieux! je me le rappelle très-bien; ce sera admirable à peindre. » Trois jours avant de s'éteindre, il travaillait aux tableaux qui figurèrent quelques semaines plus tard au Salon, le *Souvenir du lac Némi* et la *Danse antique*.

Il nous semble qu'on ne peut appliquer à personne mieux qu'à Corot le vers de la Fontaine parlant de l'homme simple vivant près de la nature, « errant parmi les bois » :

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

Ou bien plaçons-nous devant un des paysages du maître, un de ces soleils couchants, doucement lumineux, suaves, souriants : n'est-ce pas sa destinée, en même temps que son âme, qu'il a ainsi représentée lui-même?

OBLIGATIONS D'UN MAITRE D'ÉCOLE SOUS LOUIS XIV.

CHARITÉ INTELLIGENTE.

(Extrait de l'Histoire détaillée du village de Saint-Chéron, par M. L.-R. Vian, ancien notaire.)

Par acte authentique du 16 mars 1695, les habitants notables de Saint-Chéron, ayant à leur tête M. de Lamoignon, avocat général, ont procédé à la réception de Pierre Hervé, maître d'école à Sermaise, en la même qualité pour la paroisse de Saint-Chéron, et ont pris un arrêté d'après lequel il sera tenu : « de chanter aux offices divins; de tenir la lampe allumée; de blanchir les linges de l'église; de sonner l'*Angelus*, au pardon, les jours ouvrables; de récurer la vaisselle, les chandeliers et lampes de l'église; de monter l'horloge, de la faire aller quand elle sera mise en état; de montrer et enseigner aux garçons de la paroisse à lire et à écrire, les prières, le catéchisme, et l'arithmétique et autres sciences qu'il pourrait avoir, et tant qu'il plairait à M. de Lamoignon; moyennant 100 livres de pension, plus 5 sols par mois pour les enfants qui apprendront l'A b c, 10 sols pour les autres, 15 sols pour ceux qui apprendront l'arithmétique. »

Sur les registres de la charité de cette localité on voit « qu'en 1702, Mme la présidente douairière de Lamoignon s'est chargée de payer les mois d'école de trois enfants d'un des pauvres de Saint-Chéron, à la condition qu'ils seraient assidus. »

HONNEUR ET TRAVAIL.

Nous devons tous payer à la patrie, et au-dessus de la patrie à l'humanité libre, le tribut de notre âme et de notre corps. Toutes nos forces doivent concourir au bien de la grande famille, en pratiquant nous-mêmes et en développant chez les autres les sentiments d'honneur et l'amour du travail. Henri REGNAULT.

LE GUARANA, LE UASSAHI ET LE BACABA.

Le *guarana* est une boisson hygiénique fabriquée, au Brésil, par les Indiens Mauez, qui habitent la province du Para. Dans l'intérieur du Brésil, on l'apprécie au même degré que le thé et le café. Les pauvres eux-mêmes en font usage, bien qu'il coûte fort cher.

D'autres boissons du Brésil, telles que le *uassahi* et le *bacaba*, sont encore moins connues en Europe. Les substances qui portent ces noms sont le produit de certaines amandes soumises au feu et à la macération. On prétend que leur saveur et leur parfum réconfortent les gens affaiblis.

SCEAU DE L'UNIVERSITÉ D'ANGERS AU MOYEN AGE.

L'ancienne Université d'Angers eut la même origine que la plupart des autres corps enseignants du moyen âge. Elle fut d'abord une école épiscopale. L'évêque du diocèse

en avait la direction supérieure et la faisait régir par un maître. Peu à peu ce dernier s'affranchit des attaches de l'évêché. L'Université finit par n'avoir plus de sujétion de ce côté que pour la collation des grades, à laquelle présidait l'un des dignitaires du chapitre.

Le maître d'école d'Angers était parvenu à une complète indépendance au quatorzième siècle. Un docteur appelé Pierre Bertrand, qui était investi de cette fonction en 1373, changea les règlements anciens en ce qui concernait l'accession aux grades et la nomination des bedeaux ou appariteurs, office considéré alors comme de première importance. A la mort de ce Bertrand, l'Université devint une république administrée par un chef électif qui prit le nom de recteur. Les étudiants étaient distribués en nations, comme ceux de Paris. La première nation, par ordre de préséance, était celle d'Anjou, à laquelle furent agrégés les Tourangeaux et les étrangers de tous pays, Anglais, Allemands, Espagnols. Venaient ensuite les nations de Bretagne, du Maine, de Normandie, de Poitou, cette dernière comprenant les Gascons et les Languedociens.

En 1430, le grand nombre d'émigrés français qui étaient venus habiter l'Anjou pour se soustraire à la domination anglaise, détermina la création d'une sixième nation, qui fut la nation de France.

Quoique de toute ancienneté il y ait eu à Angers des cours de philosophie et des cours de grammaire, l'Université n'était que pour le droit civil et pour le droit canon. En 1448 seulement, des Facultés de théologie, de médecine, d'arts (autrement dit de belles-lettres), furent ajoutées à celles de droit par une bulle du pape Eugène IV.

L'ambition constante de l'Université d'Angers fut de se modeler sur celle de Paris, dont elle se faisait gloire d'être issue. L'unique fondement de cette prétention est qu'Angers, au treizième siècle, avait donné asile à une bande d'écoliers chassés de Paris à la suite d'une sédition de l'Université contre Blanche de Castille, régente du royaume pendant la première croisade de saint Louis.

De même que l'Université de Paris, celle d'Angers eut son Pré aux Clercs. On l'appelait *Pré d'Allemagne*, parce que cette propriété avait été donnée à la corporation par un jeune seigneur allemand, étudiant à Angers.

La fréquentation des écoles d'Angers par des étudiants de langue germanique n'est pas un fait qui doive surprendre. Il se reproduisit assez fréquemment jusqu'à la fin du seizième siècle. Le premier personnage du nom de Schomberg qui se fit connaître en France était un étudiant huguenot qui fut pris les armes à la main dans une rue d'Angers, lors de la réduction de la ville par les troupes catholiques, en 1561.

Par un singulier retour des choses, l'Allemagne se trouve posséder aujourd'hui le seul exemplaire connu du sceau de l'Université d'Angers. Cet exemplaire, détaché de l'acte auquel il a servi de signe de validation, fait partie des collections du Musée royal de Berlin. Nous en donnons la gravure exécutée d'après un moulage en plâtre.

On peut considérer ce petit monument comme l'un des plus remarquables de son espèce. Il paraît avoir été gravé dans la première moitié du quinzième siècle, vers 1440. La composition, quoique très-compliquée, est distribuée de manière à rendre toutes les parties saisissables au premier coup d'œil, et le dessin, malgré l'exiguïté des personnages, se distingue par sa correction.

Une légende en caractères gothiques forme encadrement sur les deux tiers de la circonférence. Elle est ainsi conçue : SIGILLUM RECTORIS ET UNIVERSITATIS STUDII ANDEGAVENSIS (Sceau du recteur et de l'Universalité des étudiants d'Angers).

Le champ est divisé en deux étages par un listel saillant que surmonte un portail gothique à cinq baies couronnées de dais et de pignons.

Dans la baie du milieu est un chevalier en selle armé de toutes pièces. Les baies de droite et de gauche sont remplies par deux évêques debout. Aux extrémités on voit des anges à mi-corps.

Les trois personnages du milieu sont des saints qui ont leurs noms inscrits en caractères microscopiques sous la saillie du listel. On lit distinctement : *S. Nicholaus* et *S. Mauricius*. Le troisième nom, moins facile à déchiffrer, est, selon toute probabilité, *S. Maurilius*. Saint Maurice était et est encore le patron de la cathédrale; saint Nicolas, celui de la jeunesse; quant à saint Maurille, c'est l'un des apôtres de l'Anjou. La constitution universitaire de Pierre Bertrand est datée de l'église de Saint-Maurille, collégiale dont la fondation passait pour avoir précédé celle de la cathédrale.



Sceau de l'Université d'Angers au moyen âge. — Dessin de Féart.

La partie inférieure du sceau représente deux groupes d'écoliers tournés chacun du côté d'un régent. Les deux professeurs sont assis en chaire et lisent dans un livre, conformément à l'ancienne et unique méthode d'enseignement, qui consistait à commenter les auteurs. Au milieu du sujet et pour en séparer les deux parties, est un personnage assis de face. C'est un bedeau, qu'on reconnaît à la masse qu'il tient de sa main gauche.

ERRATA.

TOME XLIV (1876).

Page 252, colonne 2, ligne 9. — *Au lieu de* loge des Lauri, *lisez* loge des Lanzi (*loggia de' Lanzi*).

Page 273, colonne 1, ligne 7. — *Au lieu de* Lessies, *lisez* Liessies. Ce nom, comme celui de *Liesse*, vient du latin *lætitia* et du vieux mot français *liesse*, joie, contentement, réjouissance.

Page 318. — Dans l'article sur le nouvel étalon du mètre, on a omis de nommer, parmi les membres de la commission internationale, M. Henri Maus, inspecteur général des ponts et chaussées de Belgique. Outre la médaille dont nous avons donné les dessins, chaque membre de la commission a reçu un vase en porcelaine de Sèvres, bleu-lapis et or, avec inscriptions commémoratives.

LE RAMPHOCÈLE OU BEC-D'ARGENT.



Le Ramphocèle (*Ramphocelus dimidiatus*) et son nid. — Dessin de Freeman.

Ramphocèle veut dire *bec enflé*. En effet, chez les oiseaux à qui ce nom a été donné, non-seulement le bec est gros, robuste, épais, mais la mandibule inférieure, qui s'étend jusqu'au-dessous de l'œil, est fortement dilatée à sa base. En outre, elle forme à cet endroit, de chaque côté, une sorte de plaque qui a le brillant de la nacre ou de l'argent : de là l'appellation de *bec-d'argent* qui appartient aussi aux oiseaux de ce groupe.

Les ramphocèles habitent l'Amérique méridionale, et particulièrement la Nouvelle-Grenade, la Guyane, l'île de Cayenne. Leur plumage, soyeux et comme velouté, est orné de riches couleurs. Le rouge pourpre et le noir profond tantôt y contrastent en zones tranchées, tantôt s'y fondent en nuances intermédiaires. Chez quelques espèces ou variétés, l'orangé remplace le rouge, chez d'autres, c'est le jaune d'or. Ces oiseaux se tiennent habituellement dans les lieux découverts ; ils aiment le voisinage des eaux; comme si le feuillage épais et ombreux des grands arbres était trop frais pour eux, ils voltigent sur les arbustes et les buissons que baigne le soleil. Ils approchent volontiers des habitations et pénètrent dans les jardins. Les fruits, si abondants et si savoureux dans ces contrées, sont leur principale nourriture ; on les voit entamer avec ardeur les bananes et les goyaves, dont l'élargissement de leur bec leur permet de recueillir facilement la pulpe molle et gonflée de sucs.

Le ramphocèle que représente notre gravure (*Ramphocelus dimidiatus*) est de la grosseur du bouvreuil. Il appartient à la Nouvelle-Grenade. Son plumage ressemble à du velours grenat sur la tête, le dos et la poitrine; il est d'un carmin vif sur le croupion et sous le ventre. Les ailes et la queue sont d'un beau noir.

Le collaborateur de Buffon, Guéneau de Montbéliard, a dit que le nid du ramphocèle était un cylindre légèrement incliné, attaché horizontalement entre des branches, avec l'ouverture dirigée en bas, et la plupart des naturalistes l'ont répété après lui. Le nid que nous avons sous les yeux et dont nous donnons l'image diffère complétement de cette description; il est en forme de coupe plate, composé de racines fibreuses entrelacées, et il repose sur un coussin de mousse dans l'enfourchure d'une branche.

L'HOMME AUX BATONS DE SUCRE.

SOUVENIR D'ENFANCE.

Les gens qui habitaient Nantes il y a une trentaine d'années ont dû connaître un petit vieillard toujours vêtu d'une longue redingote marron, aux cheveux poudrés et liés par derrière d'un ruban noir, selon la mode du siècle dernier. Il se promenait toujours seul, s'appuyant sur une canne à grosse pomme d'or, et il fréquentait surtout les promenades où jouaient les enfants. On ne savait pas son nom, ou du moins on l'avait oublié ; il avait disparu sous celui que lui donnaient les petits habitués des Cours, de la Fosse [1] ou du boulevard, qui se disaient l'un à l'autre, du plus loin qu'ils l'apercevaient : « Le voilà, l'homme aux bâtons de sucre ! »

L'homme aux bâtons de sucre ! Il souriait doucement quand il s'entendait désigner ainsi, et regardait autour de lui, cherchant une personne qu'on aurait pu prendre pour son ombre, tant elle le suivait de près partout où il allait. Elle arrivait, en effet, presque en même temps que lui, et les enfants s'écriaient : *La Plaisir!* contraction familière de cette trop longue qualification : la marchande de plaisirs. Les enfants se plaisent aux ellipses.

— Eh ! *la Plaisir!* par ici, appelait l'homme aux bâtons de sucre.

Elle accourait avec son grand panier couvert d'une serviette blanche à liteaux rouges, et exhibait sa marchandise. Le petit vieux faisait un signe aux enfants, qui venaient se ranger autour de lui, et, plongeant ses deux mains dans le panier, il commençait la distribution. Comme les yeux brillaient de convoitise, comme les petites mains se tendaient avidement vers le rouleau d'oublies, la pipe en sucre rouge ou le bâton de sucre d'orge ! Personne n'était oublié ; mais on remarquait que les enfants les plus mal mis, les plus pauvres, recevaient toujours la meilleure part. Les aristocrates de la bande en glosaient un peu, et exprimaient cette opinion : que les pipes rouges seraient bien assez bonnes pour ces enfants-là. A quoi une petite fille répondit un jour, après un instant de réflexion : que c'était bien juste de donner les plus beaux bonbons à ces pauvres petits, puisque leurs parents n'avaient pas assez d'argent pour leur en acheter. Et puis, apercevant un petit mendiant qui était arrivé trop tard et qui n'avait rien reçu, elle courut à lui, et lui mit dans la main son bâton de sucre parfumé à l'orange et enveloppé de papier doré. L'homme aux bâtons de sucre apprit cela, sans doute, car les jours suivants, quand il voulut commencer sa distribution accoutumée, il appela la fillette et se fit aider par elle.

Un jour, comme il montait l'escalier qui mène au jardin de la Bourse, il entendit la voix impérieuse d'un petit garçon d'une dizaine d'années, auquel un autre enfant répondait timidement avec l'accent de la prière.

— Je ne veux pas ! je te dis que je ne veux pas ! disait le premier.

— Mais, Roland, reprenait l'autre, c'est mon ami ; je ne puis pourtant pas renvoyer mon ami. Il n'est pas riche, mais c'est un bon garçon, je vous assure.

— Je vous dis que je ne veux pas de lui ! répéta Roland en frappant du pied et en retroussant dédaigneusement sa lèvre rose. Voyez donc comme il est mis ! Je ne le recevrai pas dans mon jeu. Renvoyez-moi cet enfant-là tout de suite.

L'enfant que désignait le doigt insolent de Roland pouvait avoir huit ou neuf ans ; il avait bien compris le mépris du petit despote, car il était pâle et tenait ses yeux baissés ; et pendant qu'il s'en allait tristement, les autres enfants, qui le regardaient s'éloigner, se murmuraient tout bas les uns aux autres : « Ce Roland est bien dur pour ceux qui ne sont pas riches ! » Car la mise de l'enfant annonçait la pauvreté, malgré sa scrupuleuse propreté et la perfection d'une reprise qui se voyait sur sa manche gauche. Sa veste était trop courte et n'avait pas été faite pour le pantalon, et des souliers à cordons terminaient singulièrement ses jambes menues. Cette chaussure dépourvue d'élégance avait sans doute frappé Roland, car il se mit à caresser avec complaisance du bout de sa badine les bottes élégantes qui lui donnaient l'air d'un vrai cavalier.

Le vieillard avait tout vu et tout entendu.

— Les enfants sont comme les hommes, se dit-il. Ceux-ci blâment Roland dans leur conscience, mais aucun n'ose protester.

Il arrêta au passage l'enfant éconduit.

— Venez ici, mon ami. Vous ne me connaissez pas? C'est moi que les enfants appellent l'homme aux bâtons de sucre.

— Je ne suis pas de la ville, Monsieur, répondit le petit garçon.

— Alors, vous ne me connaissez pas? Eh bien, nous allons faire connaissance. Ici, *la Plaisir!* mettez votre panier sur ce banc.

La marchande obéit avec empressement, et les largesses commencèrent. Roland, voyant sa victime si près de l'homme aux bâtons de sucre, se tint d'abord un peu à l'écart; au bout d'un instant, pourtant, il se rapprocha d'un air fier, comme quelqu'un qui croit que tout lui est permis. Il reçut sa part comme les autres; mais il fut un peu mortifié en voyant le vieillard tendre au dernier venu un magnifique nougat.

Le panier de *la Plaisir* était vide.

— A quoi jouons-nous? dirent quelques enfants.

— Reposons-nous, dit Roland ; il fait trop chaud pour courir.

Les figures s'allongèrent.

—Bien, mes enfants, dit l'homme aux bâtons de sucre. Vous êtes fatigués, moi aussi. Reposons-nous de compagnie, et si vous voulez, pour vous occuper, je vous raconterai une histoire.

On ne peut rien offrir de plus agréable aux enfants qu'une histoire. Et les petits amis du vieillard se pressèrent autour de lui, muets et la bouche ouverte pour mieux écouter.

— L'histoire que je vais vous raconter, dit-il, c'est la mienne. Quand j'étais petit comme les plus petits d'entre vous, j'étais bien malheureux. J'avais perdu mes parents avant de pouvoir les connaître, et j'étais élevé par une tante brutale et avare qui ne m'accordait jamais une caresse et me donnait souvent des coups. Lorsque j'eus sept ans, — l'âge de raison, — elle acheta une boîte qu'elle garnit d'une couche de bâtons de sucre, me la suspendit au cou avec des courroies, et m'envoya vendre ma marchandise sur les promenades. Elle compta les bâtons devant moi : il y en avait vingt-quatre, c'était vingt-quatre sous à lui rapporter, et si je ne les rapportais pas, gare à moi ! Je savais ce que cela voulait dire.

Je fis ce métier pendant tout l'été, et comme je revenais presque toujours avec ma boîte vide et ma poche pleine, ma tante s'adoucit un peu à mon égard. Mais, — il faut bien que je vous l'avoue, — pour être moins battu, je ne m'en trouvais pas plus heureux. J'étais tourmenté par une idée fixe, par un désir qui ne me quittait ni jour ni nuit, car j'en rêvais dans mon sommeil : le désir de manger un bâton de sucre ! Je ne savais même pas le goût que cela pouvait avoir. Ma tante les achetait en gros pour les revendre en détail, et jamais elle ne m'en avait donné

[1] Port de Nantes.

le plus petit morceau. Une mère n'y aurait pas manqué, mais elle! je suis sûr que l'idée ne lui en était seulement pas venue. Moi, je ne pensais qu'à cela; et quand je voyais un bel enfant, bien paré, croquer ma marchandise, l'eau m'en venait à la bouche et je le suivais des yeux en me disant : « Est-il bien possible qu'il y ait au monde des enfants assez heureux pour se régaler comme cela! » Et ce n'était pas sa belle toilette ni ses beaux joujoux que je lui enviais : c'était mon pauvre bâton de sucre, friandise à laquelle je ne pouvais toucher, et que pourtant j'étais condamné à porter toujours pendue à mon cou, étalant sous mes yeux ses couleurs d'or ou de rose, et sous mon nez ses parfums alléchants de café, de citron ou de fleur d'oranger. C'est bien dur, quand on n'a pas huit ans, une situation pareille!

J'avouerai qu'il me vint quelquefois une vilaine pensée : celle de me laisser aller à ma passion, et de savoir, une fois en ma vie, ce que pouvait être la félicité de manger un bâton de sucre tout entier, dussé-je ensuite être battu jusqu'à y laisser mes os. Mais quelque chose me retint, quelque chose de plus puissant que la crainte des coups : l'idée que ces bonbons n'étaient pas à moi, et qu'en y touchant je commettrais un vol. J'arrivai donc à l'automne sans connaître le goût des bâtons de sucre.

Un beau jour d'octobre, j'étais venu ici, précisément où nous sommes, et j'avais déjà fait une assez bonne recette. Une jolie petite fille s'approcha de moi.

— Un bâton de sucre à la groseille, s'il vous plaît, me dit-elle en me tendant un sou.

— Il n'y en a plus, Mademoiselle. En voilà à l'orange, au café, au caramel, au citron ; choisissez.

— Ah! je ne sais pas quel est le meilleur. Dites-le moi, vous, le petit marchand.

— Je ne sais pas, lui répondis-je avec conviction.

Et cette pensée qu'en effet *je ne savais pas* me fut si douloureuse à ce moment-là, que les larmes me vinrent aux yeux. Mais la petite fille se mit à rire.

— Maman! cria-t-elle, le petit marchand ne sait pas quel est le meilleur de ses bâtons de sucre! Est-ce drôle, un marchand qui ne connaît pas le goût de sa marchandise!

— Vraiment? dit en s'approchant une belle jeune femme aux yeux riants. Tu n'en manges donc pas, de tes bâtons de sucre, mon petit ami?

— Jamais, Madame, lui répondis-je en soupirant; ils ne sont pas à moi!

Elle me regarda d'un air attendri, prit le plus brillant, le plus transparent de mes bâtons de sucre, et me le mit dans la bouche. J'en croquai un bon morceau qui me parut délicieux, et je me sentis si pénétré de reconnaissance envers la jeune dame, que j'aurais, je crois, donné ma vie pour lui faire plaisir. Il me sembla que je ne pourrais jamais la payer de sa bonté, et cette pensée me rendit tout triste au milieu de ma joie. Elle continuait à me regarder.

— Qu'as-tu donc, mon pauvre garçon? me dit-elle, quand deux larmes, que je n'avais pu retenir, roulèrent de mes yeux sur mes joues et de là sur le vitrage de ma boîte.

Je retrouvai tout à coup la parole.

— Oh! Madame! m'écriai-je, je vous promets que si je deviens riche quand je serai grand, je donnerai des bâtons de sucre à tous les pauvres petits enfants qui n'en auront pas!

La jeune femme était devenue sérieuse.

— Vois-tu, dit-elle à sa fille, il a du cœur, et il comprend la reconnaissance comme il faut. Viens me retrouver ici, mon petit ami, quand ta boîte sera vide; je veux causer avec toi.

J'y revins; elle me fit raconter ma triste histoire; elle me reconduisit chez ma tante, à qui elle m'acheta, je l'ai su depuis; car l'argent que je gagnais lui était fort agréable, et elle joua une comédie de tendresse; il fallut la payer pour qu'elle consentît à se séparer de moi. Tout s'arrangea pourtant, et à la fin de la semaine j'étais installé chez ma bienfaitrice, dont le mari dirigeait un grand commerce de mercerie en gros. Je vécus là jusqu'à quinze ans, allant à l'école le matin, faisant les commissions de la maison à mes heures de liberté, et apprenant peu à peu le commerce. Quand j'eus quinze ans, je devins commis; peu à peu, je montai en grade: je devins associé, puis successeur de mon patron. La vie a des tristesses pour tout le monde, mes enfants; à l'heure qu'il est, je suis vieux et seul. Mais je n'ai point oublié ma promesse : vous en savez quelque chose. Vous voyez que vous ne me devez rien : c'est moi qui paye une ancienne dette. Pourtant, si vous gardez quelque reconnaissance à votre vieil ami, payez cette dette à ma manière. Dans la vie, on reçoit bien souvent des services de gens pour qui l'on ne peut rien faire : il ne faut pas pour cela se croire dispensé de la reconnaissance. Ce qu'on a reçu d'un plus grand que soi, on peut le rendre à un plus petit; et le bien qu'on fait à ceux qui ont besoin de vous, c'est encore un devoir qu'on remplit envers ceux qui vous ont fait du bien. Et ne croyez pas que parce que vous êtes enfants vous n'avez rien à donner. Une petite générosité, une petite complaisance, une bonne parole, un encouragement donné à un camarade timide, il n'en faut pas davantage : le cœur est riche, et ce qui vient de lui n'a pas de prix; quand on y puise, on a toujours de quoi donner.

Le vieillard se tut, et regarda un instant les petites figures pensives qui l'entouraient.

— Allons, mes petits amis, reprit-il en souriant, vous êtes bien reposés, retournez jouer, et souvenez-vous de la morale de l'homme aux bâtons de sucre!

Les enfants se dispersèrent. Roland resta quelque temps la tête basse; puis, tout à coup, il s'élança à toutes jambes vers l'enfant qu'il avait si durement chassé de son jeu un quart d'heure auparavant, et qui s'éloignait sans se mêler aux autres.

— Veux-tu jouer avec moi et être mon camarade? lui dit-il.

Et comme l'autre hésitait, il lui saisit la main et l'entraîna.

L'homme aux bâtons de sucre, appuyé sur sa canne, les regardait en souriant.

— Leur apprendre le bien, murmura-t-il, n'est-ce pas encore payer ma dette?

LE COMBAT DE LA VIE.

Les vainqueurs ont bien de la peine à estimer les vaincus. Si l'on n'est point parvenu, n'est-ce pas que l'on a manqué d'énergie ou de talent? N'en a-t-on pas même été empêché par quelque vice?

Les vaincus, de leur côté, sont disposés à soupçonner les vainqueurs. Ne doivent-ils point pour la plupart leur fortune à leur excès d'ambition ou d'amour de la richesse? Plus scrupuleux sur les moyens, auraient-ils aussi bien réussi?

Le spectateur impartial voit tant de causes diverses de succès ou d'insuccès, il trouve si difficile de bien juger ceux mêmes près desquels il vit, qu'il se défend de toute maxime générale : il écarte de lui toutes les préventions, et évite de louer ou de blâmer, ou, s'il y est en quelque sorte contraint, il ne se prononce que sur des preuves irré-

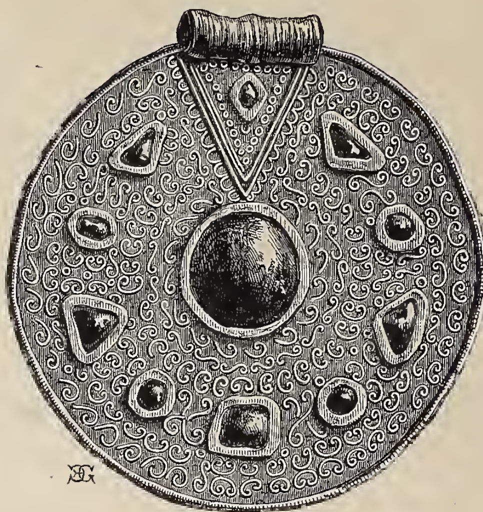
cusables; encore lui reste-t-il peut-être le doute que sous ces preuves se cache plus d'un mystère moral que ne saurait pénétrer un regard humain. Et d'ailleurs, quels sont les vrais vainqueurs, quels sont les vrais vaincus? Le combat de la vie a de plus belles palmes que celles de l'or et des honneurs. Bien hardi serait celui qui se prétendrait capable d'en faire équitablement le partage.

LES BRACTÉATES.

«Les bractéates sont des plaques décoratives et des monnaies fabriquées avec une mince feuille de métal, au moyen d'un seul coin, et faisant relief aux dépens du revers, qui se trouve porter ce type en creux. On a fait usage de monnaies bractéates en Allemagne, en Pologne, en Alsace, en Suisse (on peut ajouter en Norvége), depuis le douzième siècle jusqu'au quatorzième. Ces plaques décoratives apartiennent à l'antiquité. Cependant on conserve quelques bractéates d'or athéniennes que l'on croit de petites divisions monétaires. » (1)

Les plaques ornées que nous reproduisons doivent être classées parmi les bractéates; elles ne sauraient être considérées comme des monnaies. L'espèce de virole qu'elles portent à leur sommet indique qu'elles étaient simplement décoratives. La plus considérable, qui représente une tête





Exposition du Congrès de géographie. — Bractéates en or, trouvées en Norvége. — Dessin d'Édouard Garnier.



Bractéates trouvées en Norvége, en Suède et en Danemark.

énorme sur un cheval lilliputien, doit rappeler l'effigie de quelque chef renommé et a été trouvée en Norvége.

La seconde bractéate, également en or, et que décorent des pierres fines enchâssées dans le précieux métal à peu près comme les cabochons dont sont ornées certaines châsses ou certaines crosses des bas siècles, semble avoir été employée au même usage que la première; le filigrane en est élégant, mais il est difficile d'indiquer pour l'exécution de ce disque décoratif une date précise, bien que nous penchions à y voir le travail d'un orfévre du douzième siècle.

Quatre autres bractéates semblent être d'un genre d'ornementation analogue aux deux premières; elles ont été trouvées également en Norvége, en Suède et en Danemark.

Il se peut faire que la bractéate privée d'anneau appartienne à la catégorie des pièces monétaires. L'enlacement de reptiles, que domine un demi-cercle à la partie supérieure, a très-probablement une valeur symbolique fondée sur quelque légende religieuse.

(1) Littré.

LE BUSTE DE BRUTUS,

PAR MICHEL-ANGE.

Ce buste de Brutus, l'un des meurtriers de César, est conservé au Musée national de Florence (à l'ancien palais du podestat ou Bargello). Suivant Vasari, Michel-Ange, s'inspirant d'une cornaline antique, l'aurait commencé en 1529 pour le cardinal Ridolfi. — Si l'attribution en est indiscutable, on n'en saurait penser de même du sentiment que prête à l'artiste une inscription latine fixée sur le piédouche :

> Dum Bruti effigiem sculptor de marmore ducit,
> In mentem sceleris venit, et abstinuit.

« Le sculpteur tirait du marbre l'effigie de Brutus; mais le crime lui revint en mémoire, et il s'arrêta. » (1)

Beaucoup d'œuvres de Michel-Ange sont restées ainsi



Musée national de Florence (le Bargello). — Brutus, buste inachevé, par Michel-Ange. — Dessin de Chevignard.

à l'état d'ébauches, soit en totalité, soit en quelques-unes de leurs parties. Pourquoi? Les causes nous paraissent être les agitations de la vie de ce grand artiste à son début, ses entreprises colossales, l'âpre et constante recherche du sublime qui dut parfois l'arrêter, malgré sa puissance, dans d'inévitables lassitudes.

Dans le marbre du Bargello, le caractère de la tête rappelle fort peu les portraits plastiques, ou même littéraires, que l'antiquité nous a laissés de Brutus le Jeune; ce n'est

(1) Lord Sandwich a répondu à ce distique par le suivant :

> « Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
> « Tanta viri virtus, sistit et abstinuit. »

(Le sculpteur eût achevé Brutus, mais la haute vertu du grand homme lui revint à la pensée, il s'arrêta et s'abstint.)

point là le grave stoïcien dont parle Plutarque. « Il n'y faut pas chercher, — a dit à propos de cette œuvre d'art un juge fort compétent, l'un de nos plus éminents sculpteurs contemporains, — la ressemblance iconique de l'un des Brutus : c'est un buste tout moderne, une image créée à propos d'une idée, une œuvre à la manière de Shakspeare. A voir ce personnage, à considérer sa force, sa puissante encolure, son regard droit et sa bouche épaisse, qui est celle d'un orateur tout de passion, on ne songe point à un politique, point à un patricien de l'ancienne Rome, mais à un tribun comme Rienzi. » [1]

PORTRAITS DE RAPHAEL PAR LUI-MÊME.

Les portraits que Raphaël aurait faits de lui-même, soit peints, soit dessinés, seraient très-nombreux, si l'on acceptait sans contrôle ce qu'ont affirmé à cet égard divers catalogues de collections publiques et privées et les dissertations de quelques amateurs. Un membre de l'Académie des beaux-arts qui a beaucoup étudié ce sujet spécial, M. A. Gruyer, a récemment exposé, dans un discours lu à une séance publique de l'Institut, les motifs qui, selon lui, ne permettent d'en considérer que deux comme réellement authentiques : l'un est le portrait conservé au Musée des Offices, à Florence; l'autre est le portrait introduit dans la fresque de l'École d'Athènes, au Vatican. M. Gruyer ajoute toutefois que l'on peut faire valoir encore en faveur de deux autres les caractères de la probabilité : ce seraient le portrait dessiné de la collection d'Oxford et le portrait gravé par Marc-Antoine.

Dans le dessin de la collection d'Oxford, Raphaël se serait représenté lorsqu'il n'avait encore que seize ans environ : la perfection de l'œuvre donne lieu à quelque doute; mais la précocité de Raphaël est démontrée par son dessin du petit saint Martin, qui est de la même époque.

Dans son portrait de la galerie des Offices, il a vingt-trois ans. Nous l'avons reproduit [2].

Dans la fresque de l'École d'Athènes, il s'est peint à l'âge de vingt-sept ans, à côté de son maître Pérugin.

Enfin, il aurait dessiné le portrait gravé par son élève Marc-Antoine, à la fin de sa vie, dans un moment de souffrance. Selon une autre tradition, Marc-Antoine serait l'auteur du dessin comme de la gravure.

« Grâce à ces quatre portraits, dit M. Gruyer, on embrasse toute la vie du maître, vie si courte, mais tellement remplie, qu'à force de fécondité, elle dépasse les plus longues. Du berceau à la tombe de Raphaël, trente-sept ans se sont à peine écoulés. Le dessin d'Oxford, en 1499, permet presque de toucher l'un; l'estampe de Marc-Antoine, peu avant 1520, fait entrevoir l'autre. Entre ces points extrêmes, Raphaël se dévoile à nous, dans le portrait des Offices, avec ce charme personnel et irrécusable que les contemporains, et après eux la postérité, ont qualifié de divin. »

COMBIEN D'ÉTOILES ET DE PLANÈTES
VOIENT LA TERRE.

Les idées plus ou moins irréfléchies que nous conservons presque tous en général sur la prétendue importance de la Terre dans la création ne peuvent être éclairées et corrigées que par l'astronomie moderne. Si nous ne faisons pas, un jour ou l'autre de notre vie, l'effort de réflexion nécessaire pour concevoir l'isolement de la Terre dans l'espace, sa petitesse comparativement au Soleil, sa distance à cet astre, sa position dans le système planétaire, celle du système planétaire au milieu des étoiles; en un mot, pour voir aussi clairement que possible l'ensemble de la réalité, nous continuons de vivre à la surface d'un monde inconnu, comme des aveugles-nés ou des plantes, sans même savoir sur quoi nous marchons ni quelle place nous occupons dans l'univers.

L'une des considérations générales qui peuvent le mieux nous éclairer sur notre insignifiance relative dans l'ensemble des mondes, est celle qui résulte des rapports de visibilité qui nous rattachent au reste de l'univers. Quelle place occupons-nous dans la création? Quelle est l'importance relative de cette place? Sous quel aspect les autres mondes nous voient-ils? Parmi les milliers d'étoiles que nous voyons briller au ciel, parmi les millions et les millions que le télescope découvre dans les profondeurs éthérées, combien en est-il qui nous voient, combien en est-il qui sachent que nous soyons au monde?

Appliquée aux étoiles proprement dites, cette question a une réponse bien facile et bien immédiate : *De toutes les étoiles, aucune ne voit la Terre.*

L'étoile la plus rapprochée de nous plane à 226 400 fois la distance qui nous sépare du Soleil. Cette distance-ci étant de 37 millions de lieues, celle de l'étoile la plus proche dépasse donc *huit trillions* de lieues. A cet éloignement, toute la distance qui sépare la Terre du Soleil serait (même vue de face) cachée par un fil d'araignée; de plus, notre petit globe obscur, qui n'a que 3 000 lieues de large, se réduit dans cet éloignement à un point mathématique absolument invisible. Notre Soleil lui-même, quoiqu'il soit 108 fois plus large que la Terre, devient une simple étoile vu à cette distance. Ainsi, lors même que la Terre serait isolée dans l'étendue, on ne la verrait pas, à cause de son manque de lumière et de son exiguïté ; mais elle a de plus le désavantage d'être absorbée et éclipsée dans les rayons du Soleil, et d'être ainsi, si l'on peut dire, doublement invisible.

Puisque nous sommes invisibles pour l'étoile *la plus rapprochée* de nous, il en est de même, à plus forte raison, de toutes les autres étoiles du ciel. En s'éloignant un peu plus loin, le Soleil finit lui-même par se réduire au rang d'une toute petite étoile, et de plus loin encore, il disparaît tout à fait.

Ainsi, non-seulement notre planète, mais encore toutes celles de notre système, le colossal Jupiter, le magnifique Saturne, sont invisibles du sein des profondeurs étoilées. Aucune étoile ne sait, ni ne peut savoir, que nous sommes au monde, à moins de supposer des moyens d'observation transcendants, et pour ainsi dire surnaturels, aux êtres inconnus qui doivent habiter les systèmes stellaires dont les étoiles sont les soleils. Qu'il y a loin de cette trop éloquente vérité aux rêveries de l'ignorance et de la vanité humaines!

Mais alors, si aucune étoile ne nous voit, aucun habitant des autres mondes ne sait donc que la Terre existe? Nous sommes donc lettre morte pour l'univers entier? La fin du monde pourrait donc arriver sur notre globe, et ce globe lui-même pourrait être réduit en poussière, sans que cet événement eût le moindre écho dans le reste de la création?

Dans l'élimination précédente, nous ne nous sommes occupés que des *étoiles* proprement dites, ou étoiles fixes des anciens, soleils lointains brillant par leur propre lumière. La conclusion n'est plus la même si nous considérons les étoiles errantes, les planètes qui, à l'œil nu, ne se distinguent pas pour nous des véritables étoiles, mais

[1] *Michel-Ange sculpteur*, par M. Guillaume, directeur de l'École des beaux-arts (*Gazette des beaux-arts*, 1876).

[2] T. VI, 1838, p. 257; — voy. aussi t. XIII, 1845, p. 9.

qui en réalité sont des globes non lumineux par eux-mêmes, gravitant autour du Soleil comme la Terre, et incomparablement moins éloignés de nous que les étoiles.

Ce sont là les provinces de notre grande république solaire, nos sœurs d'origine et de destinée. Au moins ces voisins nous connaissent-ils? nous voient-ils? portent-ils sur nous un jugement favorable? admirent-ils la Terre dans leur ciel comme nous les admirons eux-mêmes? savent-ils que cette Terre est un monde? se doutent-ils qu'elle puisse être habitée par des êtres raisonnables... ou raisonneurs?

Oui et non. Sur les sept planètes principales de notre entourage, trois connaissent certainement aussi facilement la Terre que nous les connaissons; une peut nous deviner et peut-être même nous juger à notre valeur; quant aux trois autres, il est à peu près certain qu'elles ne se doutent pas plus de notre existence que les étoiles.

Le meilleur moyen de nous rendre compte de l'effet que nous produisons de loin, du rôle historique que notre planète peut jouer dans les fastes de l'astronomie des habitants des autres mondes, c'est de faire une petite promenade céleste parmi ces planètes nos compagnes, et, en nous arrêtant un instant sur chacune d'elles, de chercher si de là nous pouvons distinguer et reconnaître la Terre.

Dans cette excursion céleste, suivons l'ordre naturel des distances au Soleil, et commençons par le monde le plus voisin de l'astre du jour, par le monde de Mercure.

Mercure gravite autour du Soleil à la distance moyenne de 14 millions de lieues, le long d'une orbite intérieure à celle de la Terre, qu'il n'emploie que quatre-vingt-huit jours à parcourir. Ses années ne durent donc que trois



La Terre vue de Mercure.

mois, et ses saisons que trois semaines. Puisque la Terre vogue sur une orbite extérieure à la sienne, comme Mars et Jupiter le font pour nous, notre planète est visible pour eux au milieu de leurs nuits, et la meilleure époque pour observer notre globe est celle où il passe le plus près d'eux, c'est-à-dire où le Soleil, Mercure et la Terre se trouvent en ligne droite, Mercure étant entre le Soleil et la Terre. En ces conditions, c'est l'hémisphère de Mercure opposé au Soleil qui voit la Terre. Autrement dit, nous sommes une étoile brillante qui étincelle à minuit au milieu des constellations zodiacales. Étoile brillante, en effet, quoique, vu de près, notre globe nous paraisse peu lumineux. Mais de si loin, toute la lumière qu'il reçoit du Soleil sur son hémisphère diurne est condensée en un point (puisque la Terre n'est qu'un point), et ce point brille dans l'espace noir comme Mars et Jupiter brillent pour nous, quoiqu'ils ne soient pas plus que la Terre lumineux par eux-mêmes; ils réfléchissent simplement la lumière qu'ils reçoivent aussi du Soleil.

Nous avons essayé de donner une idée de l'aspect de la Terre vue de la distance de Mercure par un dessin. Nous sommes sur Mercure, par une belle nuit étoilée, à minuit. Distinguez-vous la Terre à première vue sur ce petit tableau? Non, sans doute. Eh bien, levez les yeux au ciel et regardez cette étoile brillante qui plane au-dessus d'Aldébaran et des Hyades, à gauche des Pléiades, non loin de la Voie lactée : *cette étoile, c'est la Terre.*

Elle se meut lentement de l'ouest à l'est, le long du Zodiaque. Ce soir, elle est dans la constellation du Taureau; elle se dirige vers la Voie lactée et les Gémeaux, et l'astronome de Mercure peut tracer d'avance sa route sur sa carte céleste, comme nous traçons d'avance, chaque année, dans le *Magasin pittoresque*, la route de Mars et de Jupiter vus de la Terre.

Ceux d'entre nos lecteurs qui sont familiers avec les spectacles de la voûte céleste ont déjà remarqué sur ce petit dessin que les constellations sont les mêmes vues de Mercure que vues de notre monde : ils ont déjà nommé les principales étoiles de ce ciel : Sirius, la plus brillante après la Terre; Rigel, Aldébaran, Alpha d'Orion, les Trois-Rois, etc.

Ainsi, la Terre, vue de Mercure, est une magnifique étoile brillant dans leur ciel.

Vu de Vénus, notre monde est plus splendide encore. Supposons-nous aussi placés au milieu d'un paysage nocturne de cette planète voisine, à l'époque où la Terre passe derrière Vénus relativement au Soleil, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure pour Mercure. Vénus gravite à la distance de 26 750 000 lieues du Soleil, le long d'une orbite intérieure à la nôtre, qu'elle emploie deux cent vingt-quatre jours à parcourir. C'est la durée de son année. En certaines époques (tous les cinq cent quatre-vingt-quatre jours), la Terre passe à sa plus grande proximité, à 60 millions de lieues seulement. Elle étincelle alors dans le ciel des habitants de Vénus comme une blanche et brillante étoile légèrement bleuâtre, éclipsant de beaucoup Sirius et tout le firmament.

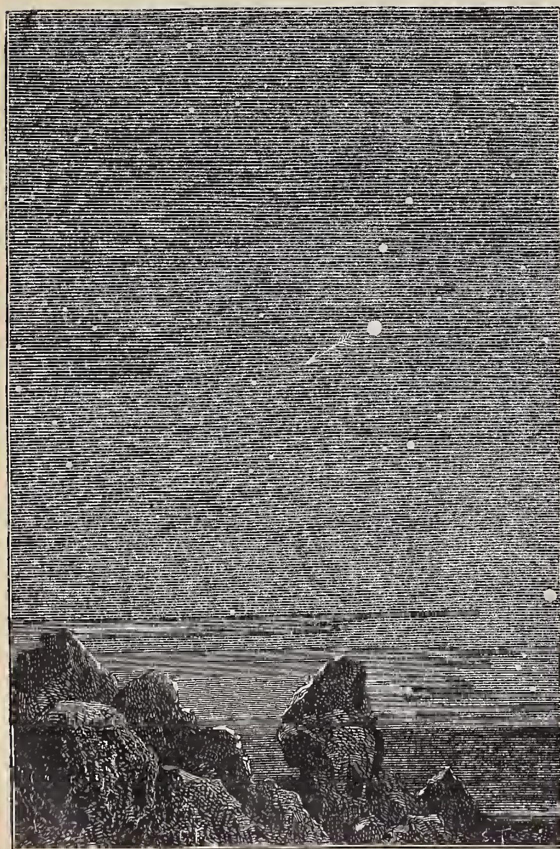
En contemplant cette blanche et pure étoile dans leur ciel, les habitants de Vénus se doutent-ils que cet astre est un monde comme le leur? Se doutent-ils surtout que l'humanité qui l'habite n'a pas encore atteint l'âge de raison? que, loin d'être brillante et supérieure comme l'aspect céleste de la Terre pourrait le faire supposer, cette humanité est sans cesse occupée à s'entre-détruire elle-même, à verser le sang de ses enfants et à couvrir de ruines et de deuil le monde où elle pourrait vivre heureuse et pacifique, — si elle le voulait! Non, assurément, ils ne se doutent point de nos misères politiques, et, nous admirant dans leur ciel, ils nous ont créé dans leur histoire comparée une réputation dont nous sommes loin d'être dignes. Cela nous venge pacifiquement du mal

qu'on doit penser de nous dans Jupiter, et de l'oubli, du néant, dans lequel nous sommes pour presque tout l'univers.

Mais c'est de la Lune qu'il faut nous voir pour nous juger complétement. Dans le ciel lunaire, nous sommes, par une exception rare et singulière, fixes et immobiles, tandis que tout passe derrière la Terre : Soleil, planètes, étoiles, etc. Soleil immense, d'un diamètre quatre fois supérieur à celui que la pleine lune nous présente, la Terre trône en souveraine, comme l'emblème de la divinité, au milieu de l'immensité étoilée. En même temps, elle est douée de phases qui, dans l'intervalle d'un mois, la montrent tour à tour pleine, en quartier ou en croissant. Par un accord admirable avec les besoins du jour lunaire (égal à quinze des nôtres), elle est précisément pleine au milieu de la nuit, en quadrature au lever du Soleil, nouvelle à midi, et en quadrature au coucher du Soleil. A l'époque de la pleine terre, on distingue à l'œil nu les continents et les mers, les pôles blanchis par la neige, les traînées de nuages flottant dans notre atmosphère, l'ensemble de notre configuration géographique; et comme la Terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, elle amène tour à tour les différents pays du monde devant le rayon visuel.

Une légère vapeur entoure le globe terrestre, et cette atmosphère, réfractant les milliers d'étoiles qui tapissent le noir ciel lunaire, forme comme une pâle auréole céleste tout autour de notre planète.

La Terre vue de la Lune est un des plus beaux spectacles célestes qui existent. Mais, malgré la proximité (car 96 000 lieues seulement séparent la Terre de la Lune), malgré l'absence d'atmosphère lunaire et la transparence unique de son ciel, malgré la clarté avec laquelle on puisse y distinguer nos continents, nos mers et notre géographie, il est difficile de croire que les habitants de la Lune (s'ils existent) puissent se douter que notre globe est habité. Déjà, à 4 000 ou 5 000 mètres seulement de hauteur au-dessus de la surface terrestre, lorsque nous regardons la Terre de la nacelle d'un ballon, elle nous paraît un monde mort. Aucun bruit ne se fait entendre. C'est le royaume du silence absolu. Aucun mouvement n'est visible à la surface. Aucun être vivant n'y apparaît.



La Terre vue de Vénus.



La Terre vue de la Lune.

L'humanité entière, le règne animal tout entier, pourraient périr pendant que nous accomplissons un voyage en ballon, sans que nous nous en doutions, et sans que nous puissions deviner la catastrophe que nous connaîtrions seulement à notre retour à la surface. Or, la Lune est cent mille fois plus éloignée de nous que la hauteur moyenne de 4 000 mètres à laquelle flotte l'aérostat dans ces grandes excursions. Même en supposant les astronomes lunaires munis de télescopes égaux aux nôtres en puissance, ils ne verraient pas plus de preuves d'habitation humaine sur la Terre que nous n'en voyons sur la Lune, si l'on en excepte les nuages, les neiges, les changements de coloration des campagnes, qui ne sont que des indices de vie sans en être des preuves; et ce serait encore plutôt là le philosophe que l'astronome qui interpréterait les vues de la nature en faveur de la vérité,

Quoi qu'il en soit, nous sommes un astre gigantesque dans le ciel de la Lune, un astre quatorze fois plus étendu en surface que le Soleil, et nous paraissons faire exception à tout le reste de l'univers, tant par notre importance que par notre immobilité sur l'invisible trône céleste où la Terre est assise.

Continuons notre voyage dans l'espace. Après les orbites de Mercure, Vénus et la Terre, nous arrivons à l'orbite de Mars, la première des planètes extérieures à notre mouvement autour du Soleil. Nous sommes maintenant à 56 millions de lieues du Soleil.

La fin à une prochaine livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

VIEILLES CHANSONS, VIEUX SOUVENIRS.



Musée du Louvre; Peinture. — Le Duo, par Téniers le Jeune. — Dessin de Bocourt.

Quand il avait vingt-cinq ans, l'homme était calfat dans un des chantiers de l'Escaut. Quand elle avait vingt ans, la femme était dentellière dans un village du pays de Waas. C'est à cette époque qu'ils se connurent et se marièrent.

Quand le calfat rentrait au logis, après le dur labeur de la journée, il souriait d'avance à l'idée du bon accueil qui l'attendait et du bon souper qui fumait sur le poêle. Quand il avait soupé, tout en causant avec la ménagère des événements de la journée, il décrochait du mur un vieux petit violon qui lui venait de son père, l'accordait sans se presser et se mettait à jouer, tantôt si lentement qu'il avait l'air de s'endormir, tantôt si vite et si fort qu'il en faisait trembler les vitres. Qu'il jouât vite ou lentement, sa musique était une pauvre musique, bonne tout

au plus à faire danser des paysans ou à endormir des ivrognes; mais, telle qu'elle était, elle plaisait à la jeune femme.

Il y avait bien des raisons pour cela. D'abord, il est rare que quelque chose nous choque de la part des personnes que nous aimons bien : la jeune dentellière aimait son mari, qui était bon pour elle, doux, rangé et laborieux. Ensuite, les trois quarts du plaisir que nous éprouvons à entendre une mélodie viennent des dispositions où nous sommes quand nous l'entendons. La jeune femme était heureuse, et le violon du calfat lui chantait son bonheur. Il lui semblait même, en l'entendant chanter, qu'il lui venait au cœur des sentiments nouveaux, et à l'esprit des idées nouvelles.

En troisième lieu, tant que le calfat s'amusait à jouer du violon au coin de son poêle, il ne songeait pas à s'ennuyer au logis. Si heureux que l'on soit ensemble, on n'a pas toujours du nouveau à se dire. Or, quand le mari commence à s'ennuyer chez lui, il prend le chemin de la tabagie, et la tabagie est l'effroi de toutes les ménagères.

Quand la jeune femme berça son premier enfant, elle lui chanta de sa voix douce et un peu tremblante les vieilles complaintes du pays de Waas.

— Femme, s'écria un jour le calfat tout surpris, tu ne m'avais pas dit que tu savais chanter.

La femme répondit en rougissant :

— Je n'aurais pas osé en parler devant un musicien comme toi.

Le calfat décrocha son violon, chercha en tâtonnant la mélodie des vieux airs et finit par la trouver.

Les gens dédaigneux qui passaient dans la rue se bouchaient les oreilles ou bien se mettaient à rire.

L'enfant, dans son berceau, était moins difficile. La chanson du *Houblon* surtout le ravissait en extase. Ce premier-né mourut vers les trois ans, d'une fièvre pernicieuse. Pendant quelques mois, le violon demeura accroché à la muraille. Le père et la mère de l'enfant mort, bons chrétiens, espéraient retrouver plus tard au ciel leur beau chérubin ; mais le coup avait été si rude que pendant longtemps ils n'osèrent parler de ce qu'ils avaient dans le cœur. C'était une grande angoisse.

Un jour, le calfat remit des cordes à son violon, et, tout doucement, tout doucement, commença à jouer la chanson du *Houblon*.

La jeune mère se mit à pleurer, et son cœur fut un peu soulagé. Dès lors, ils parlèrent souvent de l'enfant qui avait laissé le berceau vide. Bien longtemps, bien longtemps après, ils le revoyaient comme il était dans son berceau, et c'est ainsi qu'ils s'attendaient à le retrouver dans le sein de Dieu.

Quand vint un second enfant, les parents le bercèrent du même air et des mêmes chansons. La chanson du *Houblon* fut seule réservée. Sans trop savoir pourquoi, le jeune ménage la regardait comme consacrée par la préférence de l'enfant qu'ils avaient perdu.

Quand ils furent devenus des vieillards, et que leurs enfants se furent dispersés par le monde, ils se retrouvèrent seuls, comme au lendemain de leur mariage, ou plutôt ils n'étaient pas seuls, ils étaient environnés de leurs chers souvenirs. Ils travaillaient encore, malgré leur grand âge, et tout le long du jour le travail leur tenait compagnie. Le soir, le vieil homme décrochait son violon, et la vieille femme se mettait à chanter. C'eût été, disons-le encore, une bien médiocre musique pour l'oreille d'un étranger. Pour eux, tous ces vieux airs avaient un sens mystérieux, et rien qu'à se les redire, ils revivaient toute leur vie passée, une vie honnête, pleine de courage et de persévérance, parsemée, comme toutes les vies humaines, de joies et de douleurs. Ce qu'elle avait de plus que bien d'autres vies humaines, c'est que du premier au dernier jour les joies en avaient été doublées et les douleurs diminuées de moitié par l'union parfaite de deux âmes simples et bonnes.

LA VIE SINCÈRE.

SOUVENIRS.

Nous étions étendus tous deux sur l'herbe de la falaise, au pied du château de Dieppe, distraits par le vol et les cris rapides des mouettes, les monotones écroulements des pierres du rivage, les nuages transparents qui se formaient ou se déformaient sur l'azur et projetaient leurs ombres au loin sur les voiles des pêcheurs. Nos esprits étaient vagues comme ces bruits, errants comme ces vapeurs et ces esquifs. De temps à autre, il nous échappait une exclamation, quelque phrase inachevée qui restait sans réponse : nous ne pensions pas, nous rêvions à deux.

Tout à coup, il me dit :

—Lorsque tu songes à ta vie passée, sous quelle forme t'apparaît-elle? Quelle est la vieille métaphore qui te vient à l'esprit? Est-ce un fleuve? est-ce une route?

—Ni route, ni fleuve, répondis-je. Je me représente plutôt ma vie comme un vague espace à contours confus, obscurs en beaucoup de places, mais où j'aperçois çà et là, si j'y regarde avec un peu d'attention, des sentiers nombreux qui se côtoient ou s'entre-croisent. Je reconnais un à un ces sentiers; je les nomme. Voici celui de l'Amitié; ici, la ligne d'une étude préférée, d'une vérité cherchée, d'un attrait fui ou poursuivi; là, les tours et détours d'un sentiment, d'une passion; par intervalles, des impasses, des labyrinthes, des trouées où, en me baissant, je retrouverais les traces de mes luttes, de mes déceptions, et peut-être encore de mes larmes.

Mon ami me répondit un peu ironiquement :

— Je doute que personne soit jamais tenté de décrire sa vie sous cette forme géographique. Mais il nous est utile à tous de repasser de temps à autre par une de ces lignes que tu appelles des sentiers pour suivre la marche d'une de nos idées ou de l'un de nos sentiments. Voyons! usons mieux de nos loisirs. Les yeux levés vers le ciel, regardons intérieurement, cherchons en nous. Je commence. — L'immortalité ! — Comment cette idée est-elle née en moi, si toutefois elle n'y était pas innée? Quand l'ai-je entrevue pour la première fois? Qui m'a aidé à en développer la notion dans mon esprit? Quels maîtres? Quelles rencontres? Quelles études? Quels livres? Quelles méditations?

Il se recueillit quelques instants, puis il fit, à grands traits, l'histoire de l'idée de l'immortalité en lui depuis son plus jeune âge. Il y mêla une suite de récits où il fit passer les portraits des personnes diverses de conditions, de fortune, de caractère, de mérite, de destinée, qui avaient concouru à fortifier en lui sa croyance invincible dans la perpétuité de la vie, inséparable de sa foi dans la justice éternelle. Il excellait dans ces portraits. S'il eût voulu publier ces souvenirs, quelles belles et nobles pages il eût ajoutées à ses œuvres puissantes! Mais ce regret est loin d'être le seul et le plus vif que ses conversations m'aient laissé, et parfois il me semble que j'ai manqué à un devoir en ne faisant pas pour lui ce qu'ont fait Boswel pour Johnson ou Akerman pour Gœthe. [1]

Quand il eut fini :

[1] Voyez *Souvenirs d'un ami*, Jean Reynaud (t. XXXII et XXXIII, 1865 et 1866).

— Maintenant, à ton tour, me dit-il: Quel sentier choisis-tu?

— S'il te plaît, celui de la sincérité.

Et je lui racontai quelques-uns de mes souvenirs qui se rapportent au devoir supérieur d'être sincères dans nos paroles, dans nos actions et, au-dessus de tout, dans le plan et la conduite entière de notre vie.

Ces récits parurent l'intéresser.

— Il ne serait peut-être pas sans utilité, me dit-il, d'en écrire quelques-uns : ce pourraient être des éléments pour servir, avec d'autres, à une étude qui reste à faire. N'est-il pas remarquable qu'on ait traité si souvent de la vérité et du mensonge, et jamais directement de la sincérité? L'a-t-on même une seule fois bien définie?

Mais le scintillement des premières étoiles et une lueur subite du phare qui courut sur les flots nous avertirent que nous nous étions attardés, et nous descendîmes vers la ville, tout en nous proposant quelques définitions de la sincérité sans pouvoir nous satisfaire. Définir est chose difficile.

I

UN ADIEU. — NOS PROMENADES. — VAGUE NOTION DE LA SINCÉRITÉ.

La sincérité, la plus aimable des vertus.
BOSSUET.

J'avais douze ans peut-être. Au moment d'un départ, une dame jeune encore s'avance vers moi. De si loin, je ne distingue plus ses traits; mais je n'ai pas oublié sa grâce, et je vois encore son sourire qui me semble tout éclairer autour d'elle.

— Donne à cet enfant un dernier conseil, lui dit ma mère.

La dame se penche, pose ses lèvres sur mon front et murmure ces mots :

— Cher enfant, sois toujours sincère avec toi-même.

Près d'un demi-siècle a passé sur cette scène : elle n'arrive plus à moi qu'avec le vague du rêve. A-t-elle été cependant sans influence sur ma vie? Non. J'ai le sentiment qu'elle m'apparaissait de temps à autre dans ma jeunesse. Ma mère se plaisait ainsi à associer pour nous les sérieux enseignements à des impressions aimables.

Cette sereine et noble vertu de la sincérité était en grand et particulier honneur chez mes parents, et j'imagine que si, aux temps anciens, nous avions été citoyens d'Athènes ou de Rome, elle aurait eu un autel, devant notre foyer, près de ceux des dieux protecteurs de la foi et de la paix domestiques.

Chaque soir, presque en toute saison, mon père frappait deux ou trois fois de sa canne à pomme d'ivoire les dalles du corridor. C'était le signal de notre promenade ordinaire. Nous traversions rapidement, dans le demi-jour, les rues, la place publique, les boulevards qui font une verte ceinture à la ville, et où l'on aurait eu à échanger trop de saluts et de paroles insignifiantes. Nous ne ralentissions le pas que près des peupliers au bord de la rivière. C'était, à cette heure, toujours le même spectacle : son uniformité ne lassait jamais nos regards. La surface de l'eau, d'un blanc argenté comme le tain des glaces, semblait immobile. L'image renversée des collines s'y découpait en promontoires sombres. Le ciel peu à peu s'étoilait. Le silence tout autour de nous était solennel. A peine entendions-nous par instants quelques chants de rainettes, un cri d'oiseau poursuivi qui me faisait tressaillir, un souffle du vent rasant le feuillage, ou les sourds roulements des voitures de la grande route qui me portaient à rêver de voyages lointains. Depuis, j'ai vu des scènes de la nature plus belles, plus vastes, plus imposantes, aucune qui m'ait laissé des impressions plus intimes et plus profondes de fraîcheur, de calme et d'infini. Mais que sais-je de la part qu'avaient dans ce charme l'amour qui nous unissait, la paix de nos âmes, les sages et douces pensées de mes parents, que je recueillais avec une tendre confiance, sans pressentir combien, lorsque je me les rappellerais plus tard, elles éveilleraient en moi de reconnaissance et d'admiration?

On eût dit qu'à ces instants réservés il y avait entre mon père et ma mère un accord secret de ne parler de rien d'inutile et de vulgaire. Mais ce n'était qu'un sentiment naturel qui mettait ainsi en harmonie leurs pensées avec les paisibles beautés du commencement de la nuit. J'ai conscience d'avoir appris plus de vérités, pendant ces heures de promenade de mon enfance, que dans toute la suite de ma vie avec les maîtres, les livres et l'expérience. Oh! pourquoi, chers, tendres et respectables amis, pourquoi nous être séparés, même un jour, pendant ce petit nombre d'années qu'il nous était donné de vivre?

Une fois, un ami de mon père vint à notre rencontre. Il nous annonça que la ville avait perdu ce soir même un de ses meilleurs citoyens. Je vois d'ici l'attitude attristée de mon père, son visage grave à peine éclairé. Il s'arrête, se découvre, et dit, d'une voix lente et basse, avec un accent ému :

— C'était un homme qui avait toujours vécu sincèrement!

Nul autre éloge ne sortit de ses lèvres. Notre ami continua l'entretien. Il m'était, je crois, difficile de suivre et de comprendre; je fus seulement étonné de quelques paroles.

— ... C'est pourquoi, disait M. Châtelain, tel qui n'a jamais proféré un mensonge peut cependant n'avoir pas vécu avec sincérité.

— De même, répondit mon père, que l'on voit tous les jours un homme marcher droit dans un sentier qui l'égare. Louons et aimons la grande sincérité et ceux qui, toute la vie, s'avancent dans sa lumière.

Je ne devais pénétrer le véritable sens de ces paroles de mon père qu'insensiblement et à l'aide d'exemples divers dont j'essaye aujourd'hui de faire revivre en moi les souvenirs. Mais ces premières indications du devoir de la vie sincère, toutes confuses qu'elles fussent dans mon esprit, éveillèrent du moins mon attention. Tout enfant dont on n'a pas contrarié ou abaissé les instincts, est doué des grandes aspirations nécessaires à son développement moral. Dès que sa raison est en mouvement, il se sent porté avec une sincérité naturelle vers la vérité, et il aime à en découvrir ce qu'il peut par lui-même.

J'avais observé que les hommes que mon père honorait le plus selon sa règle de la sincérité, n'étaient pas toujours ceux qui avaient le plus habilement conduit leur vie selon l'opinion du monde. Parfois même un geste de sa main, son regard attendri, un certain frémissement de sa lèvre, appelaient mes respects sur quelque pauvre hère de la ville ou de la campagne, dont la naïveté ne provoquait d'ordinaire chez la plupart des gens que des paroles peu bienveillantes ou un sourire de pitié.

La suite à une autre livraison.

CORPS SIMPLES.

LE GALLIUM, NOUVEAU MÉTAL.

Les anciens ne connaissaient qu'un petit nombre de corps simples, ceux qui se trouvent isolés dans la nature et qui ne nécessitent aucune réaction chimique pour être obtenus à l'état de liberté. Tels sont l'or, l'argent, le mercure, le soufre, etc. Quand on eut l'idée de soumettre

à l'action du feu, sous le contact du charbon, certains minerais, comme ceux de fer, de zinc, etc., ils dégagèrent de leurs combinaisons ces métaux jusque-là dissimulés par leur union intime avec d'autres substances. A mesure que les progrès de la science se succédèrent, on vit s'accroître le nombre des corps simples.

Au commencement de notre siècle, il se produisit une véritable révolution dans le monde scientifique. Volta apparut avec un instrument nouveau, la pile électrique, qui permit de décomposer un certain nombre de corps jusque-là considérés comme simples, et qui avaient résisté à tous les moyens de décomposition connus.

En 1807, Davy soumit les alcalis, la soude, la potasse, à l'action du courant électrique, et il en sépara des métaux nouveaux, le sodium, le potassium, dont l'apparition ouvrit la voie à une série de découvertes du même ordre.

Dans ces dernières années, l'emploi d'une autre méthode, l'analyse spectrale, dont le principe a été précédemment exposé à nos lecteurs (¹), a révélé l'existence de métaux qui avaient échappé auparavant à l'investigation des chimistes.

En 1859, grâce aux procédés de l'analyse spectrale, MM. Bunsen et Kirschoff isolèrent le cæsium et le rubidium; en 1860, M. Crookes obtint le thallium; en 1863, MM. Reich et Richter trouvèrent l'indium : mais jusque-là les savants français n'avaient pas apporté leur contingent de découvertes dans ce nouveau champ de recherches.

Le 27 août 1875, un de nos savants compatriotes, M. Lecoq de Boisbaudran, trouva des indices de l'existence d'un nouveau corps simple dans les produits de l'examen chimique d'une blende (minerai naturel de sulfure de zinc) provenant de la mine de Pierrefitte, vallée d'Argelès (Pyrénées). Comme l'a très-bien dit un savant spécialiste en rendant compte de ces recherches, cette découverte n'est pas due au hasard; elle résulte de longs travaux entrepris par l'auteur depuis plus de quinze ans, en vue d'établir une nouvelle méthode de recherche des éléments encore inconnus, méthode que le savant chimiste se réserve de publier plus tard, et pour laquelle, d'après ses affirmations, l'analyse spectrale ne constituerait pas une partie indispensable. Quoi qu'il en soit, M. Lecoq de Boisbaudran fit cette importante analyse en examinant le spectre obtenu par les dissolutions métalliques de blende placées dans l'étincelle électrique. Il vit apparaître un spectre nouveau caractérisé par deux bandes, situées toutes deux dans le violet.

Grâce à de persévérants efforts, M. Lecoq de Boisbaudran est parvenu à isoler une quantité du nouveau métal assez considérable pour qu'il lui ait été possible d'en étudier les propriétés.

Le gallium entre en fusion à 29°.5; il est solide à la température ordinaire; mais il suffit de l'échauffer par le seul contact des mains pour le voir très-promptement se résoudre en une substance liquide comme le mercure. Dans ces conditions, il se maintient très-facilement en fusion. Sa densité est de 5.9.

« Lors de ma première observation, dit M. Lecoq de Boisbaudran, je possédais tout au plus un centième de milligramme du nouveau corps dissous dans une très-petite goutte de liquide. »

On demande quelquefois quelle est l'utilité pratique de la découverte de métaux dont on n'obtient que des quantités infimes. Elle peut être considérable, sinon immédiatement, tout au moins dans un avenir plus ou moins rapproché. Quand le potassium et le sodium furent isolés, en 1807, ces corps simples étaient alors tout aussi rares que le thallium, l'indium, le gallium, peuvent l'être aujourd'hui : ils servent actuellement, le sodium principalement, à produire l'aluminium, dont la fabrication industrielle, comme on le sait, a pris dans ces derniers temps une remarquable extension.

Il y a trente ans, le sodium valait 7 000 francs le kilogrammes; en 1863, il coûtait encore 1 000 francs; de nos jours, il ne revient guère plus qu'à quelques francs. Le sodium a apporté en outre aux chimistes un réactif précieux; il leur a permis de découvrir ou de préparer facilement de nouveaux corps simples, parmi lesquels nous citerons le bore, le silicium, le magnésium, etc.; il leur a donné le moyen d'obtenir à l'état de pureté des métaux très-rares, qui le deviendront peut-être moins dans l'avenir : le glucinium, le zirconium, l'yttrium, etc. Ces faits suffisent amplement à démontrer l'intérêt qui se rattache à la découverte d'un nouveau corps simple, c'est-à-dire à celle de nouvelles ressources apportées, dans un temps plus ou moins éloigné, à la science et aux industries qui s'en dégagent.

(¹) Voy. t. XLII, 1874, p. 358 et 392.

SINOPE

(ASIE MINEURE).

Sur le littoral méridional de la mer Noire, à plus de moitié chemin entre l'embouchure du Bosphore et Trébizonde, Sinope (en turc, *Sinoub*) occupe le point le plus avancé de la côte. Elle est assise dans la partie basse et la plus resserrée d'une presqu'île qui se relève en un cap ou promontoire assez élevé, nommé *Boz-Tépèh* (petite Montagne du Bœuf), dénomination fréquemment appliquée en Turquie.

Sinope a été célèbre dans l'antiquité. Les Milésiens, ces grands fondateurs de colonies, la fondèrent 751 ans avant Jésus-Christ. Mithridate y avait établi le siége de sa royauté de Pont.

Le célèbre philosophe Diogène, supérieur à ce que racontent de lui les légendes (¹), était né à Sinope; son père y exerçait la profession de changeur.

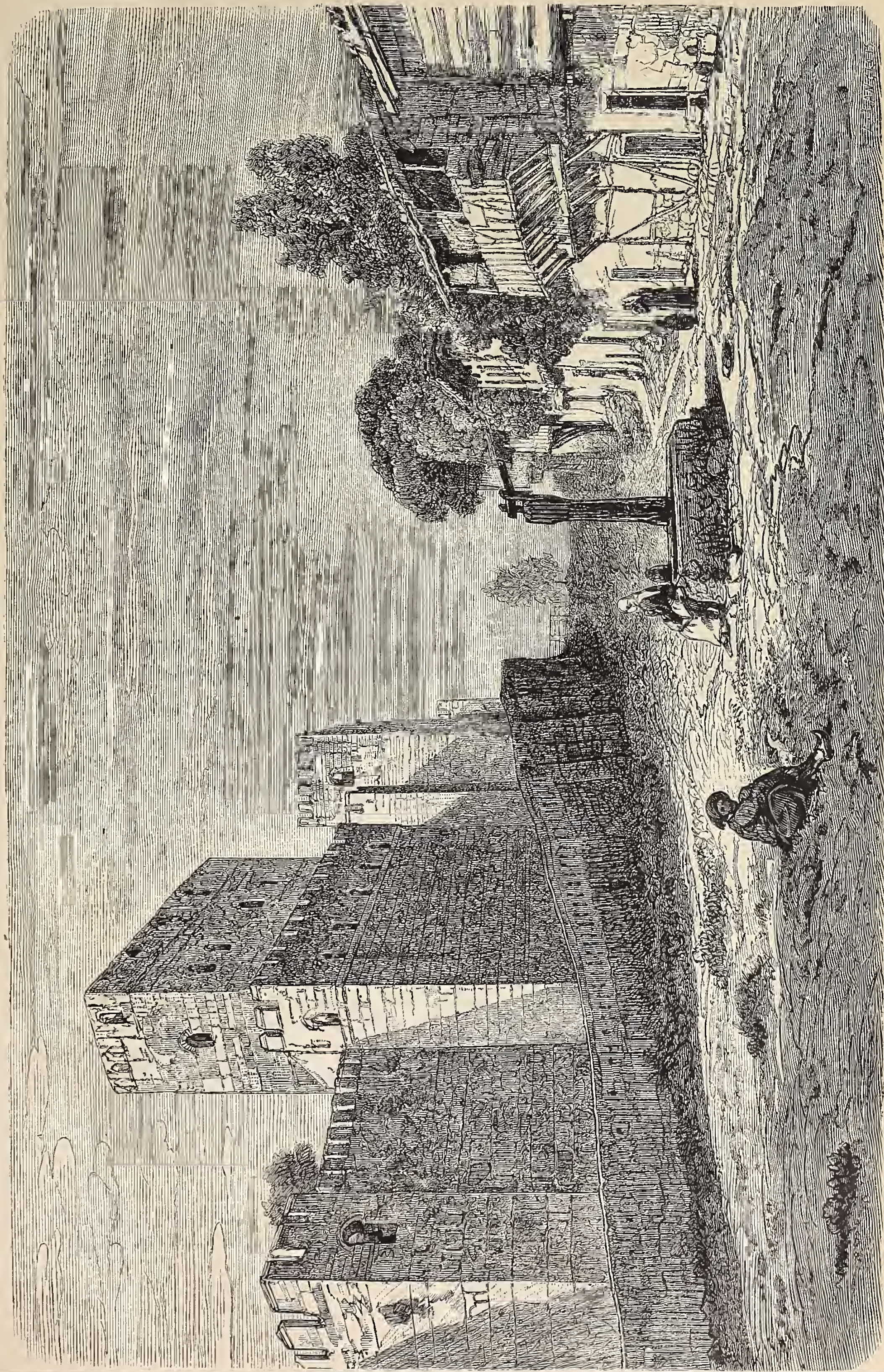
Le climat de Sinope et de ses environs est doux; le sol est fertile. Les montagnes voisines fournissent à l'État d'excellents bois pour ses constructions navales. La ville est ceinte de hautes et belles murailles, d'où s'élèvent de nombreuses tours carrées, qui du côté de la terre forment une ligne de défense imposante. C'est d'un de leurs groupes que se compose la citadelle bâtie par les empereurs grecs. Partout les platanes et les cyprès séculaires s'entremêlent aux coupoles d'étain et aux minarets des mosquées; des volées de pigeons blancs tourbillonnent dans les préaux de ces édifices religieux, et seules, avec le murmure de l'eau des fontaines, en troublent légèrement l'éternel silence.

La population, gouvernée par un caïmacan ou préfet, était jadis de soixante mille âmes; elle n'est plus aujourd'hui que de cinq ou six mille; la moitié se compose de raïas grecs. Le peu d'animation qui reste à la cité se concentre sur le quai, dans le port, le meilleur sinon le seul de toute la côte anatolienne. Là se fait une grande vente de poissons; on y trafique de diverses denrées; on y construit et lance quelques navires de guerre et de commerce. Les habitants assistent flegmatiquement à l'arrivée et au départ du bateau à vapeur autrichien ou anglais, et suivent du regard, sans aucune apparence de curiosité, les touristes qui, après avoir fait une visite de courtoisie au gouverneur, vont prendre un bain turc, fumer la chibouque ou le narguileh et humer le café.

(¹) Voyez l'article *Diogène*, dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

On se rappelle qu'au début de la guerre turco-russe de 1853, le 30 novembre, un amiral russe détruisit, la coulant bas, toute une forte escadre turque dans le port de Sinope.

Le quartier grec est situé hors des murs ; c'est une sorte de gros faubourg. En remontant le *Boz-Tépèh*, on traverse ses rues, amas singulier de maisons disloquées et en surplomb les unes sur les autres,



Murailles de Sinope. — Dessin de Jules Laurens.

Il faut obtenir la permission d'un chancelier ou d'un vice-consul pour visiter la tour et les hauteurs du promontoire.

Un établissement de quarantaine est agréablement situé sur une terrasse, auprès d'une source vive, au-dessous de l'extrême sommet de ce promontoire. Un café y fait pendant à une petite mosquée où l'on voit le tombeau (*turbèh*) d'un kan de Crimée. Les Turcs y viennent faire

le kief et respirer la fraîcheur que répandent en ce lieu charmant l'eau et un groupe d'arbres qu'on n'a jamais émondés. Il y a plus d'un de ces *turbèhs* dans le voisinage, mais ils sont plus ou moins délabrés et ne servent guère d'abri contre le vent et la chaleur qu'aux chèvres ou aux ânes.

De cet endroit on contemple avec plaisir le paysage entier, la mer, les côtes à perte de vue et la ville, qui se déroulent sous les yeux comme un plan topographique. A quelques pas plus haut, les Grecs *orthodoxes* montrent une prétendue chapelle de Mithridate, qui n'est autre qu'une petite église abandonnée depuis longtemps et ruinée. On rencontre près de là des débris de diverses constructions qui ont dû être importantes, et, au pied de la falaise, à l'est, les vestiges d'un ancien établissement de viviers. Les troupes d'outardes qui viennent de la Dobrouska et des steppes de la mer Caspienne se reposent souvent sur le Boz-Tépéh.

La citadelle porte les traces de violents tremblements de terre. Toute la portion qui fait angle au nord-est en est restée renversée en arrière. C'est, sur une vaste échelle, un exemple remarquable de l'emploi que les Grecs du Bas-Empire et les Turcs savaient faire dans leurs constructions de matériaux d'édifices anciens qu'ils remplaçaient. Les tours surtout sont d'un grand intérêt archéologique. Ce ne sont, de toutes parts, que rangées posées à plat de tambours de colonnes de marbres variés, que sarcophages, tableaux à bas-reliefs, corbeaux, modillons et consoles à têtes de bœuf, à mascarons feuilles d'acanthe, chapiteaux colossaux, frises, linteaux, bustes entiers, fragments de statues. C'est un musée en plein air d'un enseignement précieux, si l'on est suffisamment préparé à en étudier et à en apprécier les richesses.

Nous nous rappelons aussi une grande porte de mosquée en marbre, aussi purement composée que finement décorée : c'est un spécimen exquis, admirable, de l'architecture orientale, et qui mériterait de devenir classique.

AIDE-MÉMOIRE BIOGRAPHIQUE.

1769.

Illustrée par la naissance de plusieurs hommes qui ont rempli le monde du fracas de leur gloire ou de l'éclat de leur science, l'année 1769 mérite une mention spéciale.

Napoléon et Méhémet-Ali, — Wellington, — Ney et Soult, — Humboldt et Cuvier, — sont nés en 1769.

On a souvent écrit qu'elle avait encore été l'année de la naissance de Chateaubriand et de Walter Scott. — C'est une erreur, — Chateaubriand est de 1768 et Walter Scott de 1771 ; — mais on peut noter qu'elle a vu mourir Chevert (1).

Personne n'ignore que Napoléon vint au jour le 15 août, dans la ville d'Ajaccio, d'une famille noble, mais obscure et pauvre.

Il est inutile de rappeler comment, devenu, par les circonstances et par son génie, maître de la France, il vainquit l'Europe conjurée. « On a dit qu'il eût dépassé Washington et conquis le premier rang parmi les grands hommes de tous les siècles passés si, après avoir délivré la France de la guerre au dehors et de l'anarchie au dedans, il eût donné la paix et organisé la liberté. Mais, par son ambition et son despotisme, il a épuisé la patrie et amené chez elle les nations européennes en armes. » Relégué par l'Angleterre dans l'île la plus isolée de l'Océan, il y est mort le 5 mai 1821, âgé seulement de cinquante-deux ans, et ayant rempli la plus grande partie de l'histoire du siècle, bien qu'il ait à peine figuré pendant vingt ans sur la scène du monde.

Méhémet-Ali. Né dans une famille obscure de cette Macédoine d'où sortit Alexandre le Grand, il a su se créer dans les possessions du sultan un royaume à peu près indépendant. Il a fondé en Égypte, par sa violence et par son habileté, une dynastie qui règne encore. Il est mort le 2 avril 1849, âgé de quatre-vingts ans ; on ignore la date du jour de sa naissance en 1769 ; on ne sait que l'année.

Wellington, né en Irlande le 30 avril ou le 1er mai, est le plus célèbre et le plus heureux de tous les généraux qu'ait eus l'Angleterre. Un de ses biographes ajoute qu'il est un des hommes de l'histoire ancienne et moderne à qui l'on peut le plus justement appliquer cette formule que « le génie est de la patience. » Il avait prévu, dit-on, dès le commencement de la lutte entre l'Angleterre et Napoléon, que le terme des grandes destinées de l'empereur arriverait nécessairement par l'épuisement de la France et le soulèvement général de tous les États européens ; qu'il suffirait donc, pour gagner la partie, d'attendre patiemment et de tenir le feu attisé sur un point. Il y mit, en effet, tous ses soins, et y trouva la gloire. On a dit de lui qu'il ne fut pas seulement un grand militaire, mais un grand citoyen ; double et bel éloge. Il survécut à tous les hommes de guerre nés en 1769, et ne mourut qu'en 1862, le 14 septembre, à l'âge de quatre-vingt-trois ans et quelques mois.

Ney et Soult. De tous les grands lieutenants de Napoléon, Ney est celui qui eut la fin la plus tragique, et Soult celui dont la vie politique s'est le plus longtemps continuée, sous tous les gouvernements, dans les plus hautes positions.

Le premier, né à Sarrelouis le 10 janvier 1769, d'un soldat qui s'était distingué à Rosbach, eut la gloire, à différentes époques de sa vie militaire, avant d'avoir atteint le grade de maréchal, de décider la victoire par son courage et ses manœuvres habiles, à Friedland particulièrement. Il s'est immortalisé à la retraite de Russie, où, le fusil en main, il se tenait à l'arrière-garde qui protégeait les débris de l'armée. Dans sa carrière, il présenta cette singularité remarquable que son premier mouvement fut toujours de se dérober aux honneurs et aux grades que ses chefs voulaient lui accorder. Il refusa de Kléber les insignes de général ; de Bernadotte, le grade de général de division ; du ministre de la guerre, les fonctions de général en chef, qu'il ne voulut conserver que pendant une décade. Il paraît qu'il éprouvait tout d'abord un sentiment de vive appréhension pour la responsabilité qu'il allait encourir. Était-il sous l'influence d'une prévision douloureuse, et pressentait-il que les têtes les plus élevées sont les plus exposées à la foudre ? Le fait est que ce fut pour frapper les esprits d'un grand exemple que Louis XVIII le laissa fusiller, le 6 décembre 1815. Mais le supplice de Michel Ney, maréchal de France, duc d'Elchingen, prince de la Moskwa, titres tous gagnés avec honneur et gloire au service des armées françaises, fut un acte impolitique et cruel que la nation n'a jamais pardonné.

Jean de Dieu Soult, fils d'un notaire, naquit à Saint-Amand, dans le Tarn, le 29 mars. Engagé à seize ans, en 1785, il demeura caporal pendant toute la durée de l'ancien régime. Mais, en 1794, il était chef de brigade, et deux ans après, à l'âge de vingt-six ans, général de division. Il fut présenté à Napoléon par Masséna, avec la qualification d'homme de tête et de cœur. Commandant de l'un des camps de Boulogne, il formait durement ses soldats, mais il donnait l'exemple. « Je laisserai ici quiconque n'est pas prêt

(1) Célèbre par la prise et la défense de Prague (1741-42) et par la victoire d'Hastenbeck (1757). On lui a élevé une statue à Verdun.

aux fatigues que je supporte moi-même, disait-il à Napoléon; ceux que j'amènerai seront propres à la conquête du monde. » — Ce propos allait au cœur du nouvel Alexandre. Ce fut Soult qui, selon les propres expressions de l'empereur, mena la célèbre bataille d'Austerlitz. Aucun de ses collègues n'avait autant que lui le talent et la passion de l'organisation, qualités qui dominèrent chez lui la fidélité politique.

Exilé en 1815, Soult obtint de rentrer au bout de quatre ans. En 1820, Louis XVIII lui rendit son bâton de maréchal et lui accorda le payement de l'arriéré de solde. Charles X le nomma pair de France en 1827. Rallié à la branche cadette des Bourbons après 1830, il occupa divers grands ministères et fut plusieurs fois président du conseil. En 1847, il se retira avec le titre de maréchal général, que Turenne, Villars et le maréchal de Saxe avaient seuls porté avant lui. Il mourut le 26 novembre 1851, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Cuvier et Humboldt. Quant à ces deux savants hors ligne, nés aussi en 1769, le premier à Montbéliard, le 23 août, le second à Berlin, le 14 septembre, le *Magasin pittoresque* leur a souvent rendu hommage (voy. les Tables). C'est avec le premier que, dans sa première livraison, ce recueil inaugura la série de ses innombrables biographies.

BANQUE DE FRANCE

LA TROISIÈME SIGNATURE.

Pour que la Banque de France admette à l'escompte un billet à ordre, il faut que ce billet soit signé au moins par trois personnes. Dans le cas où il n'est revêtu que de ces trois signatures, — et c'est le cas le plus général, — la troisième signature est celle de l'individu, nommé banquier ou escompteur, à qui la Banque a ouvert un compte courant sur ses livres, dont elle connaît la solvabilité, et qui, en donnant ainsi sa garantie *matérielle*, est considéré aussi comme certifiant *moralement* la réalité d'une transaction commerciale effectuée entre les deux personnes dont les signatures précèdent la sienne.

Par exemple, un marchand mercier achète un assortiment de boutons, et règle son compte avec le fabricant par la remise de son billet payable à trois mois; voilà une affaire *réelle*, reposant sur une marchandise que le mercier compte écouler dans sa clientèle et réaliser en espèces, avec bénéfice, avant l'échéance de son billet. Le fabricant, ayant à payer des matières premières, portera le billet du mercier à son escompteur qui a un crédit à la Banque, et qui, renseigné par avance sur les solvabilités respectives du marchand et du fabricant, consent à *certifier la vérité de l'opération commerciale* et à en garantir la bonne issue en apposant sa signature sur le billet avant de le présenter à la Banque de France, qui doit lui en remettre la valeur sous déduction d'escompte.

Telle est rigoureusement la théorie, fort souvent oubliée, de la troisième signature.

Lorsqu'il y a sur un billet un grand nombre d'endossements, c'est le dernier qui joue, relativement aux deux précédents, le rôle de la troisième signature.

On voit que le fondement du crédit dont jouit la monnaie de papier émise par la Banque n'est pas seulement la garantie solidaire des signataires du billet à ordre, c'est encore et surtout *la marchandise* représentée par ledit billet, marchandise qui est réalisable à bref délai; car la consommation ne s'arrête pas : elle consomme chaque jour de nouveaux produits; de sorte que c'est la masse entière du public consommateur qui est sinon le légal, du moins le réel débiteur de la Banque; et c'est, en définitive, le public qui réalisera successivement, et dans un délai assez court, le portefeuille de l'établissement.

Dans le nombre des billets escomptés, il s'en glisse bien quelques-uns qui ne reposent pas sur des marchandises et qui constituent ce qu'on appelle des billets en circulation ou de complaisance; mais ces infractions ne durent pas longtemps. L'escompteur y met bientôt fin, sous peine de se voir lui-même dépisté et de perdre son crédit à la Banque, qui, n'ayant pas été instituée pour faire des prêts, mais pour faciliter les actes de commerce, se tient toujours en garde contre les opérations fictives auxquelles peuvent se livrer des particuliers non commerçants ou des commerçants gênés dans leurs affaires.

L'ensemble des escomptes repose donc sur des transactions *réelles d'achat et de vente* de marchandises. Ce qui le prouve, c'est, d'abord, le petit nombre de billets qui restent en souffrance chaque année et le gros bénéfice annuel que la Banque n'a cessé de faire sur les escomptes depuis l'origine; c'est ensuite le crédit que sa manière de travailler lui a valu en France, en Europe, dans le monde entier. Ainsi, par exemple, nous avons vu le billet de banque français de mille francs acheté en Italie avec une prime de 70 à 90 francs et même au delà, en 1871, — au sorir de la guerre étrangère et de la guerre civile, — lorsqu'on savait que le cours du billet était forcé en France, — lorsque la nation était sous le coup d'un payement de cinq milliards en espèces, — lorsqu'on n'ignorait pas que les divers gouvernements français avaient emprunté à la Banque, en dehors de tous statuts et de toutes règles, une somme de quinze cents millions sans représentation directe en marchandises promptement réalisables!

Quel témoignage plus éclatant pourrait-on invoquer de la confiance universelle qu'inspirent, d'une part, la Banque de France, et d'autre part, la fidélité de la nation à tenir ses engagements!

LES ARTISTES.

Chose admirable et accablante, la nature détaille et résume à la fois. Nous, artistes, nous ne pouvons tout au plus que résumer, heureux quand nous le savons faire! Les petits esprits préfèrent le détail. Les maîtres seuls sont d'intelligence avec la nature; ils l'ont tant observée, qu'à leur tour ils la font comprendre. Ils ont appris d'elle ce secret de simplicité, qui est la clef de tant de mystères. Elle leur a fait voir que le but est d'exprimer, et que pour y arriver les moyens les plus simples sont les meilleurs. Elle leur a dit que l'idée est légère et demande à être peu vêtue.

Eugène Fromentin.

LIONE LIONI D'AREZZO.

LA QUESTION (TORTURE) AU MILIEU DU SEIZIÈME SIÈCLE.

A ceux qui doutent que l'humanité et la justice aient fait des progrès, nous recommandons le passage suivant d'une lettre écrite de Rome, le 16 mai 1540, par Jacopo Giustiniano, et rapportée par Bottari (tome V). Il y s'agit d'un artiste fort distingué, Lione d'Arezzo [1], qui s'était vengé d'un nommé Pellegrino di Lenti, Allemand de nation et joaillier du pape, en lui faisant une balafre sur le visage. Il fut incarcéré, et le juge fit mettre Lione à la question (*alla corda*) pour l'obliger à des aveux :

« Pendant plus d'une grande heure qu'il y resta, Lione supporta deux épreuves avec courage et avec une âme

[1] Ville de la Toscane, où est né Pétrarque.

virile. Mais le sévère magistrat ayant fait venir devant ses yeux sa vieille mère et sa pauvre femme, déjà liées, afin qu'elles fussent également appliquées à la question, il avoua sur-le-champ ce dont il était accusé, l'amour qu'il portait à sa mère et à sa femme ne lui permettant pas qu'il laissât ces pauvres innocentes expier sa propre faute. »

N'eût-il pas été réellement coupable, Lione eût de même fait tous les aveux qu'on aurait pu exiger de lui par de tels moyens.

On peut lire la vie très-dramatique de Lione Lioni dans Vasari. Il était graveur en médailles et sculpteur. Condamné à avoir le poing coupé pour le crime dont il s'était reconnu coupable, il obtint la commutation de sa peine en celle des galères. Conduit à Gênes, il fut rendu à la liberté grâce à André Doria, alors amiral de l'empereur Charles-Quint. Ce dernier le fit venir à Bruxelles, dans son propre palais, posa pour des bustes, des statues et des médailles à son effigie; il le récompensa très-généreusement et l'anoblit.

Lione s'établit ensuite à Milan, dans une maison que lui avait donnée l'empereur avec une riche pension. Le tombeau de Jacques Médicis, qu'il fit pour la cathédrale de Milan, lui fut payé 7 800 écus.

Il est moins connu aujourd'hui qu'il ne mérite de l'être. Mais son caractère vindicatif, d'autres actes criminels que celui que nous avons rapporté, font qu'on n'aime pas à s'occuper longuement de sa personne.

DU MOYEN DE RECONNAITRE

LA COLORATION DES VINS PAR LA FUCHSINE.

On s'est très-vivement préoccupé dans ces derniers temps de l'emploi que des commerçants déloyaux faisaient des matières colorantes dérivées de l'aniline pour colorer les vins blancs et leur donner l'apparence de vins rouges d'un prix plus élevé. Cette fraude ne saurait être trop poursuivie, car elle constitue une falsification dangereuse, en introduisant dans le liquide de petites quantités d'arsenic dont la fuchsine est très-rarement dépouillée d'une façon complète.

Voici un procédé très-pratique qui permet de reconnaître dans le vin la plus petite quantité de fuchsine.

On verse le vin à essayer dans un long tube de verre bouché à sa partie inférieure, ayant une longueur de 50 centimètres environ, et un diamètre d'un centimètre. On l'additionne d'une petite quantité d'ammoniaque (quelques centimètres cubes). On agite le mélange en bouchant l'orifice supérieur du tube de verre, que l'on retourne sens dessus dessous à plusieurs reprises. Le liquide prend une coloration verdâtre plus ou moins foncée. Cela fait, on y ajoute la valeur d'un verre à liqueur d'éther ordinaire, et l'on agite encore très-énergiquement, comme on l'a fait précédemment avec l'ammoniaque. On laisse reposer le tube pendant quelques minutes. L'éther ne tarde pas à se séparer du liquide et à se rassembler en une couche fluide à la partie supérieure. On le décante avec soin dans un verre bien propre, en prenant bien garde de ne pas y faire tomber le vin ammoniacal inférieur.

Quand l'éther est ainsi recueilli, on y verse deux ou trois gouttes d'acide acétique : si l'éther se colore en rose, on peut être certain que le vin à essayer renfermait de la fuchsine; s'il reste incolore, on a la certitude du contraire.

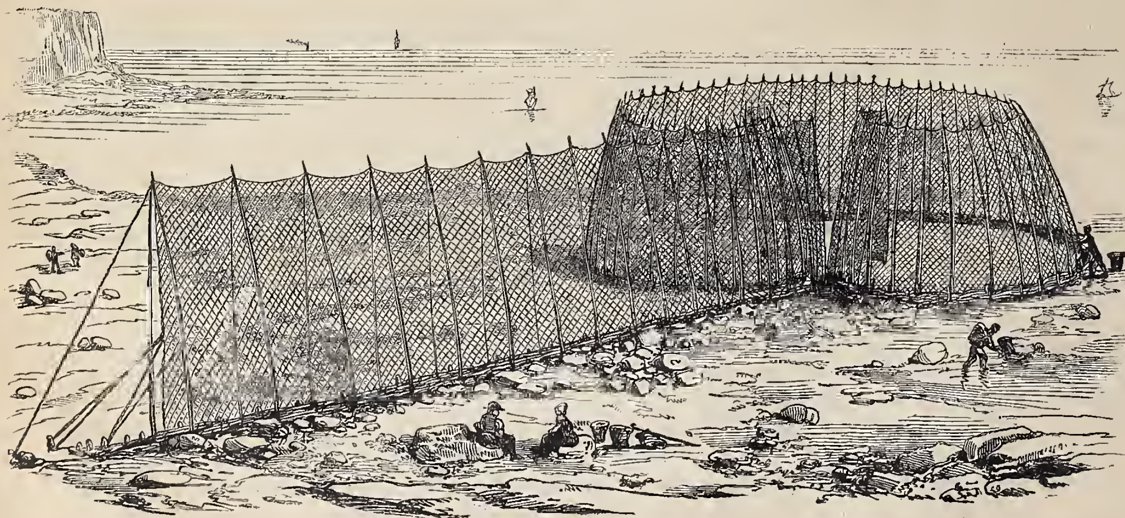
Cette réaction est d'une telle sensibilité, qu'elle dénote la présence d'un milligramme de rouge d'aniline dans un litre de vin.

LES NAPPES.

ENGINS DE PÊCHE.

Les filets qu'on appelle « nappes » sont fixes ou mobiles; les nappes fixes sont ou droites, telles que les bavoirs et les hauts-polis, ou courbes, telles que les parcs hauts et bas, les loups et les étalières.

Le parc haut est bien connu de tous ceux qui vont prendre des bains sur les bords de la Manche, et il n'est guère de baigneur ou de baigneuse qui n'ait été les visiter, au retrait de la marée basse, afin de voir si ces filets ont retenu des poissons.



Haut parc à Saint-Valery en Caux.

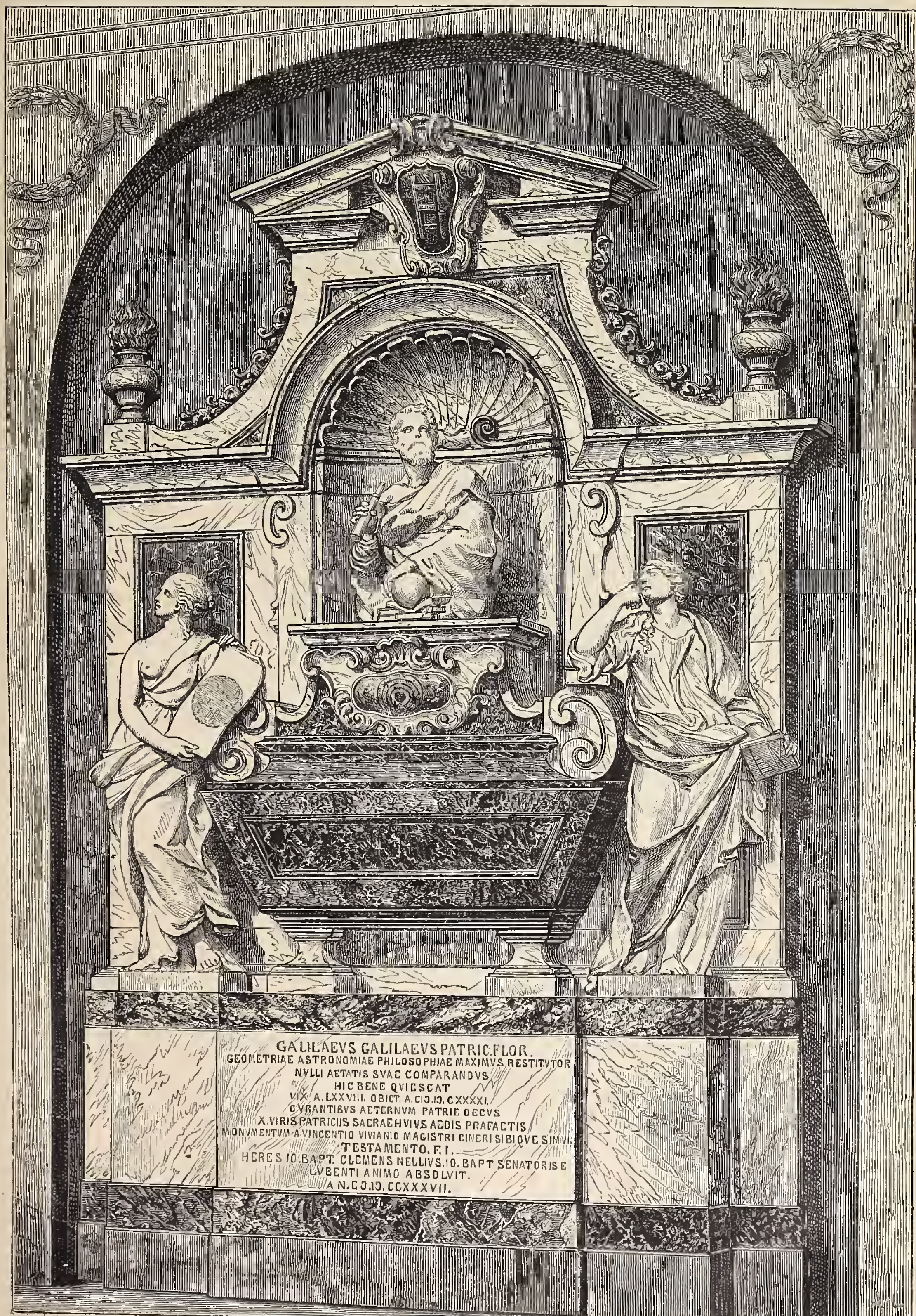
Quelque simple que soit ce mode de pêche, il est plus ou moins fructueux, selon que les pêcheurs savent modifier la forme et les courbes du filet d'après les différentes configurations des côtes.

Dans les mers sans marées et dans les grands lacs, les nappes sont souvent des espèces de labyrinthes construits avec beaucoup d'art, et où l'on force les bandes de poissons à s'engager en les pourchassant en barque avec les filets ordinaires.

GALILÉE.

Voyez les Tables.

LE TOMBEAU DE GALILÉE, A SANTA-CROCE (FLORENCE).



Le Tombeau de Galilée, à Santa-Croce. — Dessin de Chevignard.

Ce tombeau est une œuvre de décadence. Galilée, né le 15 février 1564, deux jours après la mort de Michel-Ange, âgé de quatre-vingt-dix ans, ne mourut lui-même qu'à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 8 janvier 1642,

l'année même où naquit Newton. A cette dernière date, au milieu du dix-septième siècle, la race des grands artistes était épuisée. Pietro Tacca lui-même, qui avait gardé quelques-unes de leurs traditions, était mort en 1640 [1]. On ne songea d'ailleurs à élever un tombeau à Galilée que presque un siècle après qu'il eut cessé de vivre, en 1737, alors que les sévérités du Vatican à l'égard de l'illustre astronome étaient depuis longtemps apaisées, sinon oubliées. L'art de la sculpture était tombé en Italie à un degré de faiblesse presque inexplicable, et d'où il n'a guère commencé à se relever qu'avec Canova.

Galilée est représenté sur ce mausolée du Panthéon florentin [2] tenant à la main le télescope qu'il avait inventé [3], et qui l'avait aidé à faire ses admirables expériences sur la Lune, la Voie lactée, les satellites de Jupiter, l'anneau de Saturne, les phases de Vénus, les taches du Soleil, les mouvements de la Terre.

Ce buste est la meilleure partie du tombeau : il est dû au ciseau de G.-B. Foggini, dont le père, Giulio Foggini, donna le dessin général du monument. Vincenzo Foggini, autre fils de Giulio, et Girolamo Ticciati, sont les auteurs des statues.

Il est établi, d'après des documents certains, que les frais du mausolée furent faits par G.-B. Nelli, héritier de Vincenzio Viviani, et s'élevèrent en totalité à 7 269 livres. Ticciati reçut 1 295 livres pour la statue de la Géométrie, et Vincenzio Foggini 1 260 pour la statue de l'Architecture.

Vincenzio Viviani et Torricelli avaient été les élèves bien-aimés de Galilée, qui leur dédia ses écrits.

Lorsqu'on transporta le corps de Galilée à ce tombeau, le chanoine Giovanni Vincenzio, consul de la *sacra Academia* de Florence, en enleva le pouce et l'index de la main droite et se les appropria, en disant que ces reliques étaient les plus précieuses que l'on pût conserver, ces deux doigts ayant écrit de si belles choses ; mais Giovanni Tozzetti, entendant ces paroles, toucha le front du cadavre et dit qu'il serait préférable d'avoir ce qui avait vécu et pensé dans cette tête.

On conserve encore ces deux doigts dans la famille Capponi di Borgo San-Frediano, à laquelle appartenait le chanoine.

On rapporte que le Gori prit un autre doigt, dont un morceau, après avoir été déposé à la Bibliothèque Laurentienne, est arrivé à la tribune de Galilée dans le Musée royal de physique.

L'épitaphe latine n'a d'autre mérite que de constater l'âge de Galilée lorsqu'il mourut, ses titres à la renommée, et le pieux devoir dont s'acquittèrent Viviani et Nelli.

LE PROCÈS DE GALILÉE, D'APRÈS LES PIÈCES AUTHENTIQUES.

Le procès fait à Galilée par les congrégations romaines, au sujet de son opinion sur le mouvement de la Terre, a donné lieu à beaucoup de doutes et de discussions. Était-il démontré qu'il eût été incarcéré et soumis à la torture pour avoir enseigné que le Soleil est immobile et que la Terre tourne ? Telle est la question qu'ont cherché à élucider beaucoup d'écrivains éminents [1].

Une publication récente semble devoir clore définitivement ces débats : c'est la production des pièces du procès de Galilée par M. Dominique Berti, qui a obtenu communication des manuscrits originaux conservés aux archives secrètes du Vatican, et a été autorisé à les copier, en 1870, dans la chambre du père Theiner [1].

Voici, d'après ces documents, dont l'authenticité ne peut être contestée, le récit exact des faits.

En 1611, Galilée fit un voyage à Rome aux frais du grand-duc de Toscane, et y reçut l'hospitalité à l'ambassade de Florence. Il fut très-bien accueilli par les prélats et les princes romains. On s'empressait d'assister aux soirées où il faisait voir, à travers la lunette qu'il avait inventée, les quatre satellites de Jupiter qu'il venait de découvrir, les inégalités de la surface de la Lune, les phases de Vénus et de Saturne.

Les explications qu'on lui demandait le conduisaient à affirmer plus ou moins le système de Copernic et le mouvement de la Terre. On ne parut pas alors s'en alarmer beaucoup. Le cardinal Bellarmini, de l'Inquisition, demanda au Collége romain, qui était un tribunal scientifique et théologique, ce qu'il fallait penser de ces nouveautés. Le Collége romain ne fut point défavorable à Galilée.

A Florence, quelque temps après, un dominicain, prêchant à Sainte-Marie-Nouvelle sur le miracle de Josué, fit une allusion peu bienveillante aux découvertes de Galilée.

Galilée crut devoir répondre indirectement à cette attaque en adressant au père Castelli, l'un de ses disciples, une lettre où l'on remarque les passages suivants :

« L'Écriture sainte ne peut ni mentir ni errer, mais elle a besoin d'interprétation ; car si l'on s'en tenait au sens littéral des mots, on y trouverait non-seulement des contradictions, mais des hérésies et des blasphèmes, puisqu'il serait nécessaire de donner à Dieu des pieds, des mains, des oreilles, de le supposer sujet aux mêmes passions que les hommes, à la colère, au repentir, à la haine, et, à d'autres moments, d'admettre en lui l'oubli du passé et l'ignorance de l'avenir. Puisque l'Écriture a constamment besoin d'interprétation pour expliquer que le vrai sens des mots est très-différent de leur signification apparente, il me semble que dans les discussions scientifiques elle ne devrait être invoquée qu'en dernier lieu. En effet, l'Écriture sainte et la nature procèdent également du Verbe divin, l'une étant la dictée de l'Esprit-Saint, et l'autre l'exécutrice des ordres de Dieu ; mais il convenait que dans les Écritures le langage s'accommodât à l'entendement du peuple en beaucoup de choses où l'apparence est fort différente de la réalité. La nature, au contraire, est inexorable et immuable... Je crois qu'on ferait prudemment de ne pas employer les textes de l'Écriture sainte pour les obliger en quelque sorte à soutenir comme vraies certaines propositions de science naturelle dont le contraire, un jour venant, peut nous être démontré par les sens ou par quelques raisonnements mathématiques. »

Il se peut que cette lettre ait trop attiré l'attention sur les travaux de Galilée, mais on ne jugea point encore qu'elle contînt rien de tout à fait contraire aux doctrines de l'Église.

Cependant Galilée, averti et inquiet, crut devoir retourner à Rome pour s'assurer d'y trouver au besoin des sympathies et des protections. Mais le tribunal de l'Inquisition était définitivement en éveil, et, le 24 février 1616, les membres du saint-office déclarèrent à l'unanimité « qu'on ne pouvait prétendre sans absurdité et sans hérésie que le Soleil est immobile et que la Terre tourne. »

Cette déclaration fut suivie de l'injonction faite à Galilée de ne plus soutenir et enseigner les deux propositions condamnées, sous peine d'être poursuivi par le

(1) Voy., sur Pietro Tacca, t. XLIV, 1876, p. 296.

(2) Santa-Croce. — Voy. les Tables.

(3) La lunette avait été inventée en Hollande. En apprenant cette découverte importante, sans en rien savoir de plus, Galilée médita, fit des calculs, et, en une seule nuit, réinventa le télescope, et le perfectionna jusqu'à obtenir un grossissement de mille fois.

(1) Entre autres Biot, Libri, MM. Joseph Bertrand, Trouessart, Th. H. Martin, de Gebler, etc.

(1) Le titre de cet écrit est : *il Processo originale di Galileo Galilei, pubblicato per la prima volta da Domenico Berti*. Roma, 1876. (Le Procès original de Galileo Galilei, publié pour la première fois par Domenico Berti.)

saint-office. Galilée promit d'obéir. Il ne lui fut, du reste, infligé cette fois aucune punition.

Le 5 mars suivant, la congrégation de l'Index, pour se montrer conséquente avec le jugement de l'Inquisition, condamna jusqu'à correction l'ouvrage de Copernic, qui pouvait, pensait-on, devenir dangereux depuis que les expériences de Galilée prétendaient en donner une démonstration accessible à tous les esprits (1).

La soumission de Galilée détourna d'abord de lui toute espèce de soupçon et d'animosité. Le pape Urbain VIII, Florentin, ami des lettres, lui accorda six audiences, et, en témoignage de sa sympathie, lui donna un tableau, des médailles et une pension pour son fils.

Tout danger était donc désormais écarté s'il eût été possible à Galilée de tenir à la lettre la promesse qu'il avait faite au tribunal de l'Inquisition. Mais, son ardeur scientifique l'emportant, il crut pouvoir l'éluder en reproduisant, avec précaution et sous quelque voile, sa théorie sur les rapports du Soleil et de la Terre dans un ouvrage qu'il publia bientôt à Florence avec le titre de : « Dialogue sur les deux grands systèmes du monde. » Le système de Copernic y était simplement exposé en contraste avec celui de Ptolémée, sans être directement préconisé. L'examinateur romain, le père Riccardi, maître du sacré palais, s'y était laissé prendre : il avait autorisé la publication du manuscrit ; mais le pape, dès qu'il eut reçu les Dialogues imprimés, reconnut l'artifice, et prescrivit à l'inquisiteur de Florence d'intimer à Galilée l'ordre formel de comparaître, au mois d'octobre, devant le commissaire général du saint-office à Rome.

Galilée avait alors soixante-dix ans et était infirme. On n'en tint pas compte, et il fallut le transporter de Florence à Rome en janvier 1633.

On le laissa s'établir dans le palais de l'ambassadeur de Toscane, mais avec ordre de n'en sortir que pour aller subir les interrogatoires du saint-office.

Il fut interrogé le 12 avril pour la première fois. On lui rappela qu'il avait formellement promis de n'enseigner à l'avenir ni de défendre de quelque manière que ce fût son opinion que la Terre tournait autour du Soleil. Il se défendit mal, et protesta que sa mémoire ne lui représentait pas en quels termes précis il avait pris un tel engagement.

Les trois juges commis pour l'interroger déclarèrent qu'il avait contrevenu au décret de la congrégation de l'Index.

Il fut transféré dans une chambre du dortoir des gardiens du palais du saint-office, avec défense d'en sortir.

Le 30 avril, on l'interrogea de nouveau ; il confessa ce que l'on voulut, et on le renvoya au palais de l'ambassadeur d'Espagne.

Mais cet acte de soumission ne parut pas suffisant. Le 16 juin, un décret du pape ordonna qu'au lieu de s'en tenir à un simple examen de l'intention, on eût à procéder à un interrogatoire, avec menace de la torture, si l'accusé pouvait la supporter (2).

Hâtons-nous de dire que dans les pièces authentiques du procès copiées au Vatican, il ne se trouve pas une preuve positive que Galilée ait été soumis à la torture. Il est bien prouvé que Galilée ayant d'abord simplement fait cette réponse à ses juges : « Je suis ici pour obéir », on lui répondit : « Comme il nous semble que tu n'as pas dit la vérité tout entière au sujet de ton intention, nous avons jugé nécessaire d'en venir à l'*examen rigoureux* (terme légal de l'Inquisition signifiant la torture). » Mais il n'existe pas de procès-verbal de cet examen rigoureux, et on ne croit pas probable que l'on ait détruit cette pièce du dossier si elle avait existé.

(1) Voy., sur Copernic et son système astronomique, la Table de quarante années.

(2) *Ac si sistinuerit*. M. A. Mézières, auteur de l'article de la *Revue des Deux Mondes* que nous analysons ici, fait observer que ces termes sont assez obscurs pour qu'on ait pu les traduire différemment.

Menacé de la torture, condamné à l'abjuration, Galilée, septuagénaire, souffrant, se résigna à déclarer qu'il considérait l'opinion de Copernic comme fausse, et qu'il ne parlerait ni n'écrirait plus sur la question du mouvement de la Terre.

A la suite de cette abjuration complète, définitive, il fut séquestré d'abord à Sienne, puis renvoyé à la villa d'Arcetri, près de Florence, au-dessus du *Poggio imperiale*, avec ordre de n'y recevoir que des visites isolées de parents ou d'amis.

Des exemplaires de l'acte d'abjuration furent envoyés à tous les nonces apostoliques.

« Ce n'est pas Galilée, dit M. Mézières, qui a prononcé, comme le veut la tradition, la célèbre parole : *Eppur si muove* (Et pourtant elle se meut !) ; c'est la voix anonyme du genre humain qui, après sa mort, proclama ainsi l'immortelle vérité de sa croyance. »

LES *EX-LIBRIS*.

D'HOZIER. — LES DEUX SALVA.

Un docte bibliophile, auteur de la seule étude publiée jusqu'à ce jour sur les *ex-libris*, définit ainsi ce qu'on doit entendre par ces deux mots :

« Pas un des dictionnaires de la langue française, dit-il, n'a admis le terme *ex-libris*, composé de deux mots latins qui signifient des *livres... faisant partie des livres.*

» Il est pourtant consacré par l'usage, et se dit de toute marque de propriété appliquée à l'extérieur ou à l'intérieur d'un volume.

» Dans un sens plus restreint, il s'entend d'un motif d'art, blason, monogramme, allégorie, emblème, etc., gravé en relief ou en creux, et fixé sur les gardes ou sur le titre d'un livre en signe de possession. » (1)

L'*ex-libris* est donc un signe de propriété, c'est aussi parfois, selon nous, un souvenir touchant, quelquefois encore une sorte de marque pieuse dont il faut deviner le sens religieux, plus souvent un indice de la vanité du propriétaire d'une bibliothèque nombreuse et choisie dont on veut constater l'existence. Il se peut également que l'*ex-libris* soit une marque d'induction savante, et conduise celui qui a sérieusement étudié la matière à des découvertes utiles.

On assure que l'on ne rencontre pas en France d'*ex-libris* avant le seizième siècle, qui fut chez nous si éminemment littéraire. Cependant on remarque sur les Grandes chroniques de Saint-Denis que possède la Bibliothèque Sainte-Geneviève la signature de Charles V, le fondateur de nos bibliothèques, apposée au-dessus du globe terrestre. Ce double signe pourrait être un *ex-libris*, car il nous paraît être à la fois une marque de propriété et un emblème. En le faisant exécuter et en l'approuvant par son seing royal, que nul jusqu'à ce jour n'a contesté, Charles V n'a-t-il pas voulu prouver qu'il regardait la science comme l'institutrice du monde ?

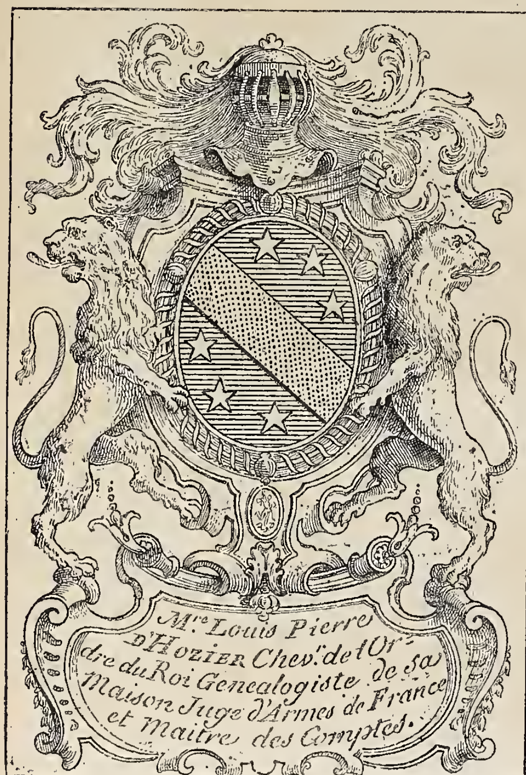
Selon l'auteur de l'*Histoire de la cosmographie* (2), cette représentation du globe a dû être exécutée entre les années 1364 et 1372, ce qui vieillit d'un bon nombre d'années l'origine des *ex-libris* français, que l'auteur cité dans notre note fait remonter seulement à l'année 1574.

(1) Poulet-Malassis, *les* Ex-libris *français depuis leur origine jusqu'à nos jours*. Paris, 1875, nouv. édit., gr. in-8.

(2) M. le vicomte de Santarem.

Il est vrai, toutefois, que les *ex-libris* (qu'il ne faut pas confondre avec les marques typographiques) ne se montrent en nombre considérable qu'au dix-septième et surtout au dix-huitième siècle. M. Poulet-Malassis nous le prouve dans le riche atlas dont il a illustré sa publication ; on y voit cinquante-cinq gravures exécutées avec soin et avec une rare fidélité.

Les *ex-libris* sont en général accompagnés d'armoiries et de devises parfois ingénieuses. Le célèbre d'Hozier, celui qui vivait sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, et dont la carrière laborieuse finit en 1660, aurait évité bien des recherches aux bibliophiles s'il eût publié, comme il en avait le désir, un traité spécial qu'il avait commencé sur les devises et les emblèmes adoptés par ceux qui font leur affaire principale de la culture des lettres et des sciences. [1] Nous reproduisons ici l'*ex-libris*



Ex-libris.

de l'un de ses descendants, messire Louis-Pierre d'Hozier, né à Paris, le 20 novembre 1685, mort dans la même ville, le 25 septembre 1767. Il était juge d'armes de France. Ce fut lui qui eut la singulière pensée de publier une « Lettre en forme de défi littéraire signifié au corps entier de la littérature. » (Paris, 1756.) Ce fut grâce à ses soins et à ceux d'Antoine M. d'Hozier de Serigny fils, qu'on imprima, de 1736 à 1768, les dix volumes in-folio contenant l'Armorial de France ou Registre de la noblesse.

Comme contraste avec ces vanités parfois bizarres, qui ont donné lieu souvent à des discussions étranges, nous reproduisons aussi l'*ex-libris* des deux Salvá, qui certes n'a rien de nouveau quant à l'emblème que tout le monde devine sans difficulté, car on le trouve employé comme marque typographique dans maint volume du seizième siècle. Or, pour qui a pu apprécier à sa juste valeur le grand bibliographe espagnol, il constate l'union la plus touchante d'un père et d'un fils presque aussi habiles l'un que l'autre, et qui partagèrent longtemps les



Ex-libris.

mêmes travaux dans la France, qui fut leur refuge. Tous ceux qui ont connu personnellement D. Vicente Salvá se rappellent avec sympathie et toujours avec gratitude la figure originale de ce savant libraire, qui se refusait parfois avec la plus vive énergie à la vente de quelques-uns des précieux ouvrages dont se composait son magasin, mais qui jamais ne déniait un bon conseil littéraire ou n'hésitait à prêter un livre qu'on ne pouvait trouver que chez lui. Salvá, qui était non-seulement un savant bibliographe, mais encore un homme politique bien connu dans son pays, où il avait occupé les fonctions de député, renonça, en 1836, à la carrière commerciale qu'il avait honorée ; mais il n'avait pas renoncé à la science. Il était revenu à Paris pour publier un magnifique ouvrage de bibliographie, enrichi d'innombrables figures, qu'il avait composé lentement de concert avec son fils, lorsque, le lendemain de son arrivée, en l'année 1849, il fut enlevé par le choléra.

D. Pedro Salvá y Mallen, son fils unique, se livra dès lors tout entier à l'exécution du projet de son père ; on peut dire qu'il y travailla sans relâche. Sa science bibliographique égalait presque celle de D. Vicente ; ses efforts pour perfectionner l'œuvre de patience et de science dont il avait hérité ne purent être néanmoins couronnés d'un plein succès. Enlevé par la mort à Sarrion, dans la province de Terruel, le 3 novembre 1870, il ne put voir imprimé que le tome Ier de cette magnifique Bibliographie ; l'œuvre néanmoins était complétement achevée [1]. Ce furent les fils de D. Pedro Salvá y Mallen qui en terminèrent la publication. C'est un véritable monument que trois générations de la même famille ont élevé à la gloire littéraire de leur pays.

L'EAU A CORDOUE [2].

Cordoue (*Cordoba*), jadis si riche et brillante, est maintenant une ville pauvre et en apparence déserte malgré ses quarante mille habitants ; il est vrai que, dans la même

(1) Il est l'auteur de nombreux ouvrages héraldiques parmi lesquels il faut compter surtout les cent cinquante volumes manuscrits grand in-folio qui sont à la Bibliothèque nationale, et que le public vient consulter journellement.

(1) Ce beau livre porte le titre modeste de : *Catalogo de la biblioteca de Salvá y Mallen, enriquecido con la descripcion de otras muchas obras, de sus ediciones.* Valencia, imprenta de Ferrer de Orga, 1872, 2 vol. grand in-8. Ce splendide catalogue, que l'on peut considérer comme une complète bibliographie, est enrichi de figures sur bois d'une admirable naïveté, et qui forment aujourd'hui une iconographie espagnole qu'aucun ouvrage ne saurait remplacer. Ces portraits ont été publiés pour la plupart du vivant des auteurs dont on signale les écrits.

(2) Voy., sur la ville et les monuments, la Table de quarante années.

enceinte, elle en comptait, au temps de sa prospérité, des centaines de mille. La plupart de ses rues ont toujours été tortueuses : ce n'est pas un défaut dans les villes où l'on est exposé à des chaleurs extrêmes ; au moins faut-il qu'au lieu d'être bordées de maisons abandonnées et presque en ruine elles soient égayées par le mouvement de la population et le décor des habitations. C'est bien toutefois ce qu'on rencontre encore dans quelques rues de Cordoue, où les maisons, blanchies à la chaux, sont bien entretenues; leurs fenêtres sont ornées de fleurs, et, à travers les grilles élégantes des portes on entrevoit de jolies cours (*patios*) où jaillissent des filets d'eau. Les fontaines éparses dans la ville, et qui datent de la dernière moitié du seizième siècle, sont au nombre de vingt-six. Ce sont elles qui permettent aux porteurs d'eau, fort honnêtes gens et assez fiers, de remplir abondamment leurs vases de terre à toute heure du jour et du soir. Quelques-uns, dans la partie basse de la ville, vont avec leurs ânes jusqu'au Guadalquivir, qui baigne les maisons du faubourg et leurs terrasses couvertes de raisins, d'oranges et de figues On ne saurait enfin parler d'eau, à propos de Cordoue, sans rappeler les fontaines de la cour des Orangers (*patio de los Naranjos*), qu'ombrage une voûte épaisse de palmiers, de cyprès, de citronniers et d'orangers d'une taille prodigieuse. Ce patio, où règne une éternelle fraîcheur, est voisin de l'illustre mosquée dont nous avons donné la description [1]. Il est vraiment célèbre en Espagne, et le voyageur Ponz raconte qu'il entendit un jour des cavaliers cordouans, couverts de poussière et entrant dans une posada de village, s'écrier : Béni soit le patio des orangers! (*Alabado sea el patio de los Naranjos!*) C'était une exclamation en l'honneur de leur ville natale.



Un porteur d'eau à Cordoue. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

RÉFLEXIONS SUR LE RIRE

Il y a le rire niais, le rire des sots, le rire purement joyeux, le rire malin, le méchant, le chagrin, le rire amer, celui du désespoir, et combien d'autres encore? Mais chacun de nous rit toujours très-exactement à sa mode et comme il convient qu'il rie ; il n'y a pas de phénomène mieux motivé, bien qu'il naisse et passe comme l'éclair; seulement les causes n'en sont pas toujours faciles à démêler.

Le rire doit se distinguer de la gaieté; la gaieté est une disposition dans laquelle on rit volontiers; elle vient à la suite de circonstances très-diverses : Mme de Sévigné trouve que le prochain est très-amusant quand on a bien dîné.

Il y a une certaine gaieté qui n'est que le rayonnement d'une âme pure, d'une âme contente; c'est le bonheur à l'état de plénitude exubérante; c'est celle qui est douce par excellence, digne d'être enviée, estimée, aimée.

Gratiolet constate que les hommes rient ordinairement en *ha*, *ha!* et *ho*, *ho!* et les femmes ainsi que les enfants en *hé*, *hé!* et *hi*, *hi!*

Il y a un rire qui est celui de l'intelligence, et un autre qui intéresse plus particulièrement la sensibilité.

Ce qu'il faut considérer, ce n'est pas l'âge ou le sexe de la personne qui rit, mais la nature de son rire.

[1] Voy. t IX, 1841, p. 121 et suiv.

On se rappelle la gaieté de Nicole en voyant comment M. Jourdain est affublé; elle ne peut s'empêcher de rire et s'excuse sur ce qu'il est trop plaisant, elle demande à être battue plutôt que de ne pouvoir pas rire tout son soûl, car elle craint de crever si elle ne rit. D'un bout à l'autre, et sans manquer, ce sont de joyeux trilles en *hi, hi, hi!* Mais lorsque Zerbinette raconte à Géronte, qu'elle ne connaît pas, le bon tour qu'on vient de lui jouer, son récit, qui explique si bien à la dupe l'adresse du stratagème, et qui analyse avec tant de finesse toutes les circonstances du ridicule, est scandé par de perpétuels *ha, ha, ha!*

Le rire est le propre de l'homme : on surprend bien chez certains animaux des signes de gaieté, des cris joyeux, des mouvements qui expriment le plus vif plaisir; mais le vrai rire ne peut partir que d'un être raisonnable; car il suppose toujours la perception d'une erreur, un jugement, une abstraction dépassant ce que l'instinct saisit.

On peut citer l'exemple suivant d'un rire placé sur les limites du rire intellectuel et du rire de satisfaction purement animale. Durant la retraite de la campagne de Russie, un pauvre officier français, mourant de besoin et de froid, dormant en marche, trouve un ami qui le reçoit dans sa maison. On lui fait un grand feu, on le fait bien dîner, on lui donne un bon lit; la sensation de se trouver dans des draps, ayant chaud et n'ayant plus faim, le fait partir d'un éclat de rire qui retarde quelque temps son sommeil : il se réveille de lui-même au bout de trente-six heures.

La joie profonde, intime, parfaite, est sérieuse; si elle a commencé par la gaieté, elle ne tarde pas à arriver au recueillement; le sourire peut l'éclairer, mais un sourire discret et contenu; l'âme ne trouverait pas de signe convenable pour témoigner son bonheur; dans cet état, elle est moins près du rire que des larmes.

La perfection intellectuelle et morale proscrirait le rire, parce qu'elle ne pourrait éprouver que de la commisération pour l'erreur et les faiblesses; pour elle, l'esprit serait seulement tromperie, et le comique infirmité. Lamennais a très-justement remarqué qu'on ne pourrait se représenter le Christ riant. Que les dieux de l'Olympe rient, à la bonne heure! car ce sont des hommes ayant toutes nos passions. Les simples humains se livrent souvent au rire; et il peut être très-intéressant de les étudier, au moment même qu'on surprend dans leurs yeux cet éclair.

Chez l'enfant, le rire est la pure manifestation de l'étonnement et du plaisir de sentir et de comprendre.

L'homme intelligent voit et discerne; il ne rit que de ce qui est risible. On a dit très-bien d'un homme dont l'esprit était mal à propos mis en doute : Regardez-le rire! Il n'y a pas de meilleure épreuve ni de meilleure preuve.

La justesse du rire ou du sourire, sa nuance, le mot, la syllabe qui le fait poindre, les sujets qui l'excitent; toutes ces remarques disent bien des choses sur l'intelligence, sa promptitude et sa culture, sur les habitudes de la pensée, le caractère et les mœurs.

L'homme du monde excelle à saisir la limite du badinage permis; il n'y a pas de règle à poser; on peut dire seulement que chacun se permet sur son propre chapitre plus de moquerie qu'il n'en supporterait de la part des autres. « On se dit ces choses-là à soi-même », mais on ne se les dit que parce qu'on ne les croit pas, et pour qu'un autre ne vous les dise pas.

Rire ensemble est une grande marque de familiarité ou de faveur : c'est accepter la communauté d'un moment de folie, et prendre son interlocuteur pour son compère.

Le rire étant tout de premier mouvement, il est très-difficile de le retenir, d'en modifier même l'expression, et plus difficile encore de bien rire sans envie; c'est parce qu'il est si spontané et si vrai qu'il est si utile pour le diagnostic.

Aussi est-ce l'imposture la plus subtile et la plus hardie, que de feindre la gaieté pour cacher son trouble et prouver sa liberté d'esprit; mais il faut être comédien consommé pour avoir bonne grâce à ce jeu.

Le rire est souvent le meilleur remède contre la peur qui se dissipe par enchantement, ou contre la colère qui désarme aussitôt. Du moment que la plaisanterie est goûtée par celui dont l'imagination était frappée ou le cœur ému, c'est qu'il a senti le ridicule de sa première impression; il la méprise et montre par sa gaieté qu'il est complétement guéri.

Ajoutons que rien n'est plus cruel que de contraindre quelqu'un à rire malgré lui; cette situation est fréquente à la scène et toujours fort comique; elle est commune aussi dans la vie, et les expressions ne manquent pas pour qualifier ce rire : rire du bout des dents, rire qui ne dépasse pas le nœud de la gorge, rire forcé, rire jaune : le rire sardonique est tout différent. (¹)

(¹) *De l'esprit, du comique et du rire*, par Louis Philbert, 1876.

LES REVENDICATIONS DE L'ESTOMAC.

UNE ANECDOTE.

Aussitôt que les aliments ont passé de notre arrière-bouche dans l'estomac, celui-ci entre en fonctions sans attendre nos ordres. Il commence son œuvre, la poursuit et l'achève sans que nous en ayons conscience et sans que nous y puissions concourir. Notre volonté demeure sans action sur les diverses opérations qui transforment les aliments confiés à notre estomac et qui les assimilent à notre sang, à nos humeurs, à nos tissus, à nos organes. La partie matérielle de notre être échappe à l'action de la partie intellectuelle, ne lui demandant aucune participation apparente et faisant ses affaires toute seule; elle arrive même parfois à la dominer momentanément.

Serions-nous bien venus à nous plaindre de la liberté absolue de ces travaux intérieurs dont nous sommes inconscients, et que nos organes corporels se chargent d'accomplir? Non, sans doute. Il faut, au contraire, en remercier la Providence; car si notre attention et notre volonté devaient être occupées à faire manœuvrer les diverses pièces de ces appareils compliqués au moyen desquels s'exécutent la digestion et l'assimilation des aliments, nous nous trouverions exclusivement absorbés par cet important travail qui ne peut supporter la moindre négligence. Ouvrir une soupape ici, en fermer là une autre, chauffer ces liquides au degré précis où ils peuvent agir l'un sur l'autre, mesurer les doses de réactif nécessaires en raison des substances variables qui constituent notre nourriture quotidienne, tourner les robinets à temps, filtrer les liquides impurs! Quels tracas! que de préoccupations! que de science et d'expérience! Si nos organes n'étaient pas bien dressés à agir seuls, en dehors de notre attention, l'être humain, enchaîné à l'œuvre savante et compliquée de la digestion, ne pourrait s'en distraire et ne ferait absolument rien au delà. Le malheureux ne pourrait même pas s'abandonner un instant au sommeil!

Tout s'arrange pour le mieux, au contraire, avec des organes automoteurs, travaillant d'eux-mêmes et connaissant bien leur métier. Ils se passent de notre attention et n'exigent qu'une chose, c'est que nous leur fournissions en suffisance des aliments convenables, et que nous les

laissions travailler paisiblement, sans les troubler par des actes imprudents ou intempestifs. Devant nos maladresses ou nos agressions, ils se révoltent et nous infligent des punitions sévères, quelquefois même la mort. Lorsqu'on les condamne au carême, ils ont un moyen plus doux de réclamer ce qui leur est dû, et se bornent à faire intervenir un agent de police à qui notre esprit et notre volonté aiment assez à obéir : c'est l'appétit, ce compagnon si aimable des convives que l'amitié se plaît à rassembler autour d'une table bien servie.

Voici un exemple dans lequel on verra que l'estomac, quoique muet, sut parfaitement un jour se faire comprendre et recouvrer adroitement l'intégrité de sa ration quotidienne que l'on avait rognée.

Un établissement d'instruction agricole était dirigé par un habile fermier qui donnait à ses apprentis-élèves un enseignement théorique assez élevé, tout en les formant à l'agriculture pratique. Naturellement, il les nourrissait mieux que l'on ne nourrit ordinairement de simples laboureurs, et il avait l'habitude d'ajouter à chaque repas un demi-litre de vin assez bon. Or, on se rappelle qu'il y a quelques années le vin atteignit des prix très-élevés. La ménagère, effrayée de la brèche que ces prix extraordinaires allaient ouvrir dans son budget, imagina de donner le *coup de lance*, comme disent les cabaretiers, c'est-à-dire d'aller le soir, en cachette, introduire quelques seaux d'eau claire dans la barrique en vidange. Elle n'en souffla mot à son mari, qui l'eût arrêtée dans son zèle d'économie, et, d'ailleurs, elle baptisa son vin avec assez de discrétion pour que ses administrés ne pussent s'apercevoir du petit tour qu'elle leur jouait. Plusieurs jours se passèrent sans réclamations, et elle jouissait secrètement du succès de son stratagème nocturne; mais ne voilà-t-il pas qu'elle vit bientôt augmenter dans une proportion croissante la consommation du pain! Il fallut aller querir plus de farine au grenier et revenir plus souvent au pétrin ; de sorte que la plus grande partie de l'économie qu'elle gagnait d'un côté se perdait de l'autre et menaçait de disparaître bientôt, même de laisser du déficit. C'était messire l'Estomac qui reprenait à la miche, sans que personne s'en fût d'abord douté, la nourriture qu'il ne trouvait plus suffisamment dans la bouteille. La ménagère raconta son aventure au mari, après avoir cessé ses tournées à la cave et lorsque la consommation du pain fut revenue au chiffre ordinaire. Tous les deux en rirent beaucoup et finirent par la raconter aux élèves-apprentis, pour qu'à l'occasion ils profitassent de la leçon lorsqu'ils auraient à nourrir leurs bestiaux. Ceux-ci, en effet, donnent du travail, du lait, de la laine et du fumier exactement en raison de la quantité et de la qualité de la nourriture qu'on leur donne.

MES JOURS DE FÊTE.

Suite. — Voy. t. XLIV, 1876, p. 277, 294.

PENTECOTE.

« La Pentecôte est la fête de la joie! » Ainsi dit un de nos poëtes. C'est donc aujourd'hui jour de fête, et je viens à toi, mon livre, avec qui je me sens un lien de cœur depuis que tu connais la cause de ma souffrance.

Oui, je veux célébrer aussi ce jour de fête de la joie, comme presque tous les hommes. Les arbres sont en fleurs, les champs sont pleins de la verdure des semences, tout animés des ébats des alouettes, et, dès l'aube, la tour m'a renvoyé les accords des musiciens de la ville : « Descends, Esprit-Saint, descends en nous! »

Je sentais en moi quelque chose de si solennel, que je chantai tout bas ce lied tout entier tel que je l'ai appris à l'école. Ensuite j'ouvris la fenêtre; je contemplai l'azur profond du firmament; dans la rue étroite qui s'étendait en bas, tout était calme, recueilli, comme au temple. Tout travail était suspendu, aucun bruit ne montait dans l'air. Je regardai aussi le caveau en face, où habite un pauvre tailleur et où il fait aussi un pauvre commerce de légumes.

Or voici le moment de parler d'un petit mystère qui n'a pas eu peu d'influence sur mon jour de fête.

Dans notre rue, sur les marches supérieures d'un escalier de cave, on voit presque à toute heure une enfant pâle assise entre de petits fagots, des oignons secs, quelques choux et des carottes. La petite Marie a huit ans; jamais elle ne s'éloigne de sa demeure : du monde spacieux, du monde magnifique de Dieu, elle ne connaît rien de plus que la partie de la rue misérable et malpropre où est situé l'humide caveau de son père; tout ce qu'elle peut faire est de se traîner sur le seuil lorsque le soleil vient à paraître, afin de se réchauffer ou de se distraire à la vue des chariots chargés de marchandises et des gens qui vont faire leurs emplettes dans les friperies voisines.

Certes, ce n'est pas un sort bien heureux pour elle de rester ainsi assise sur cette pierre et de veiller sur les pauvres légumes qui l'entourent et qui ne peuvent séduire que les habitants les plus affamés du quartier.

Le père de la pauvre petite est accroupi humblement sur son établi de tailleur dans le sombre logis où souvent, dès les premières heures de l'après-midi, il est obligé d'allumer sa lampe. Il raccommode de vieux effets pour les revendeurs. Sa femme faisait autrefois un petit commerce, mais elle est morte, et il a continué à s'approvisionner et à vendre à son exemple, parce que ses yeux deviennent de jour en jour plus faibles et que le gain de quelque menue monnaie de plus que ce que rapporte son aiguille lui est nécessaire. Quand un chaland se présente pour acheter des pommes de terre ou un fagot de bois, l'enfant, de sa voix débile, appelle dans le caveau; le vieux tailleur arrive tout ébloui de la lumière du jour. Il ne songe pas que sa pauvre petite Marie restera toujours débile si elle ne fortifie pas ses membres par un peu d'exercice. La mère eût sans doute mieux compris ce qui eût été salutaire à l'enfant, sa chérie; mais elle n'est plus là, — et, sauf le père, pas une âme ne s'inquiète de Marie. Les voisins sont tout entiers à leurs occupations et à leurs tourments, quant aux passants, que leur importe cette enfant pâle, maigre, débile, qui ne peut faire trois pas toute seule, quoique son père lui ait donné une petite béquille?

J'étais souvent attristée de voir Marie toujours immobile, solitaire, sans aucune autre distraction que celles des allées et venues des passants, — ou du vieux soldat invalide qui, chaque matin, s'en allait avec son orgue pesant sur le dos, et dont elle aurait écouté avec tant de plaisir les valses et les chansons, — ou bien de quelque passereau qui aventurait son vol craintif dans la rue : c'était lui qui intéressait le plus l'enfant; elle tendait vers lui ses petites mains, — ah! avec quel inexprimable sentiment d'envie et de douleur! Mais si son père venait à paraître, elle s'efforçait de se montrer gaie et de dissimuler sa tristesse.

Un jour, je remarquai que la petite Marie fixait son attention sur un chiffon de papier imprimé qui enveloppait du beurre ou du fromage, — et il me passa par la tête que ce serait un grand bonheur pour elle si elle savait ce que signifiaient ces grands et petits caractères noirs qu'elle considérait si curieusement. Tout le monde merveilleux des contes lui serait désormais ouvert, et les bons et heureux enfants qu'on voit dans les histoires deviendraient ses chers camarades. J'avais assez de temps libre, je pouvais bien aller à elle et lui montrer à lire. Cependant nous ne pouvions tenir école sur la marche de

l'escalier, et si j'entrais avec elle dans le sombre caveau, qui veillerait aux légumes et aux fagots?

Cette difficulté me retint longtemps. Je n'osais pas m'approcher de la petite fille : je craignais de l'effaroucher. Tout ce que je hasardai d'abord fut de lui donner en passant, et presque sans rien dire, quelques petites images.

Enfin un jour comme je revenais de la promenade avec un bouquet de fleurs des champs à la main, je m'arrêtai près de l'escalier de la cave, en apparence pour renouer mon chapeau de paille :

— Veux-tu me garder un moment mes fleurs? dis-je à la petite fille.

Elle tendit aussitôt sa main vers moi.

— Te plaisent-elles? ajoutai-je; et comme elle faisait un signe de timide assentiment : « Eh bien, je veux les partager avec toi! » dis-je; et je pris place près de Marie sur la marche de pierre. Puis, pour avoir le temps de m'entretenir quelque temps avec elle, je me mis à choisir lentement des fleurs dans mon bouquet. Un regard jeté sur notre maison m'avait convaincue que je n'étais pas observée, et la rue était d'ailleurs presque déserte. Il y avait parmi mes fleurs quelques feuilles vertes de blé, et la petite fille me demanda ce que c'était que cette herbe.

La suite à une autre livraison.

NOUS ET LES AUTRES.

Ce que nous faisons pour autrui nous semble toujours beaucoup; ce qu'il fait pour nous n'est rien, ce nous semble. Nous sommes comme les perdrix de Paphlagonie qui ont deux cœurs [1]; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en notre endroit, et un cœur dur, sévère et rigoureux envers le prochain. Nous avons deux poids, l'un pour peser nos commodités avec le plus d'avantage que nous pouvons; l'autre pour peser celles du prochain avec le plus de désavantage qu'il se peut.

Philotée, soyez égale et juste en vos actions : mettez-vous toujours en la place du prochain, et le mettez en la vôtre, et ainsi vous jugerez bien. Rendez-vous vendeuse en achetant, et acheteuse en vendant, et vous vendrez et achèterez justement. Toutes ces injustices sont petites parce qu'elles n'obligent pas à restitution, d'autant que nous demeurons seulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous est favorable; mais elles ne laissent pas de nous obliger à nous amender, car ce sont de grands défauts de raison et de charité, et au bout de là ce ne sont que tricheries; car on ne perd rien à vivre généreusement, noblement, courtoisement, et avec un cœur loyal, égal et raisonnable. Ressouvenez-vous donc d'examiner souvent votre cœur, s'il est tel envers le prochain, comme vous voudriez que le sien fût envers vous si vous étiez en sa place; car voilà le point de la vraie raison.

Trajan étant conjuré par ses confidents de quoi il rendait, à leur avis, la majesté impériale trop accostable :

— Oui dà, dit-il, ne dois-je pas être tel empereur à l'endroit des particuliers que je désirerais rencontrer un empereur, si j'étais particulier moi-même?

FRANÇOIS DE SALES.

DEVOIRS PRIVÉS ET DEVOIRS PUBLICS.

Nous ne vivons qu'une fois; pendant cette vie, il se passe un drame de choses et d'idées quelconques qui a son dessein providentiel, et dont nous sommes parties intégrantes; devons-nous, pouvons-nous nous mettre de côté et dire : « Jouez la pièce sans nous, le sujet ne nous convient pas! » Mais le sujet est donné de Dieu, nous ne pouvons pas le décliner par des désirs ou des dégoûts. La vie est un rôle obligé. Quitter son habit avant le dénoûment, c'est manquer à l'auteur.

« Si tu me dis que tu joues ta part en élevant tes enfants, aimant ta femme et bâtissant tes murs, je te répondrai : C'est de la vie privée et non de la vie de devoir public; c'est de l'instinct et non de la vertu; or tout homme a des actions parallèles : l'action domestique et l'action sociale. Où est ton rôle d'acteur social? » [1]

MEDAILLE OU MONNAIE DE CICÉRON.

Il existe une petite monnaie antique de bronze, assez rare, sur laquelle paraît d'un côté un buste d'homme, la tête nue, tourné à droite, avec cette légende en grec : MARKOS TULLIOS KIKERÔN, c'est-à-dire *Marcus Tullius Cicero.*

Cette monnaie a été frappée à Magnésie, en Lydie, comme on l'apprend de la légende du revers, qui est ainsi conçue : MAGNÊTÔN TÔN APO SIPYLOU THEODÔROS (Monnaie des habitants de Magnésie sur le Sipyle, frappée pendant la magistrature de Théodore). Le type de ce revers est une main tenant une couronne, une palme, une épée et un cep de vigne.



Monnaie antique avec le portrait et le nom de Cicéron.

A-t-on ici le portrait de Cicéron, Marcus Tullius Cicero, ou celui de son fils, qui portait les mêmes noms que l'illustre orateur et fut proconsul d'Asie? C'est une question qui a fait le sujet d'une foule de dissertations, et qui menace de n'être jamais résolue de manière à satisfaire complétement la critique. « En fin de compte », disait, il y a bientôt dix ans, M. Waddington, dans une brève et substantielle dissertation sur cette monnaie, « la question se réduit à une appréciation du caractère de Cicéron le fils, dont Sénèque a dit : *Homo qui nihil ex paterno ingenio habuit præter urbanitatem* (Homme qui n'eut rien du génie de son père, si ce n'est l'urbanité). Lui faisait-on mieux la cour en mettant sur la monnaie son portrait ou celui de son père? Les Magnésiens ne devaient rien au père, tandis qu'ils pouvaient attendre des services du fils; c'était là leur seul point de vue : en mettant le portrait du fils, ils étaient sûrs de plaire; en mettant celui du père, l'étaient-ils au même degré? » Bref, M. Waddington ne tranche pas la question, mais il incline à croire que le portrait est celui du fils. Celui qui écrit ces lignes partage cette manière de voir; certes il serait préférable d'avoir le portrait de Cicéron que celui de son fils sur cette monnaie, dont le Cabinet national possède deux exemplaires; mais il est plus vraisemblable qu'il faut y reconnaître celui de son fils, attendu que, comme l'a démontré le savant que nous venons de nommer, les provinces asiatiques déférèrent les honneurs monétaires aux magistrats romains qui les gouvernaient.

(1) Cette erreur sera l'objet d'une note.

(1) Lettre de Lamartine à un ami, 1838.

LES POLISTES.



Nids de la Poliste pâle et de la Poliste de Bareilly. — Dessin de Freeman.

Les polistes appartiennent à la famille des guêpes. Elles se distinguent des guêpes communes par leur taille, plus petite et plus élancée. Elles en diffèrent aussi par la manière de construire leurs nids. Ces nids ne sont pas protégés par une enveloppe extérieure dans laquelle sont enfermés les divers étages de cellules ; ils se composent d'un simple gâteau attaché par un pédoncule à la tige d'une plante, au rameau d'un arbuste, et exposé aux injures de l'air. La position de ce gâteau est généralement verticale ou oblique ; quelquefois elle est horizontale.

Au printemps, au moment où ce guêpier vient d'être construit par la femelle, il ne se compose que d'un très-petit nombre de cellules, de cinq à dix. Plus tard, il prend de l'accroissement à mesure que les ouvrières, sorties de ces cellules, y ajoutent des cellules nouvelles. Quelquefois elles ne se contentent pas d'agrandir le gâteau primitif ; elles en construisent un second, fixé au premier par un support.

Un observateur affirme que les polistes, pour empêcher leur nid d'être pénétré et amolli par les pluies auxquelles il est exposé, prennent la précaution de le vernir : « On y peut apercevoir, dit-il, un luisant qu'on ne trouve pas sur les cellules d'un guêpier à enveloppe ; ce vernis empêche l'eau de s'attacher au papier et de le mouiller. Un des grands ouvrages des ouvrières est d'appliquer ce vernis. On les voit passer beaucoup de temps à frotter et refrotter avec leur bouche les différentes parties du nid, et l'on a lieu de croire que tous leurs frottements ne tendent qu'à étaler sur ces parties une liqueur qui, lorsqu'elle est sèche, forme un enduit capable de les conserver. »

On trouve souvent de ces nids de polistes dans les bois. Il est facile de les emporter en coupant la branche à laquelle ils sont attachés. On peut les fixer chez soi sur un arbre ou à sa fenêtre, et se donner le plaisir d'observer les habitudes des industrieux insectes qui les habitent, car ils n'abandonnent presque jamais leur guêpier.

On rencontre les polistes dans toutes les contrées du globe : en Europe, en Afrique, à Madagascar, dans l'Amérique méridionale, aux Indes orientales.

Le Muséum de Paris possède plusieurs nids appartenant aux espèces exotiques ; nous en avons mesuré quelques-uns qui ont jusqu'à vingt-cinq et trente centimètres de diamètre.

MÉMOIRES DU CHANOINE SCHMID.

Suite. — Voy. t. XLIV, 1876, p. 299, 362.

LA CHANCELLERIE.

Mon père songeait à me procurer une place à la chancellerie; tantôt il voulait que, sortant de la classe, je fisse mes devoirs sous ses yeux et sa direction, tantôt il m'exerçait, autant que me le permettaient mes forces, à l'aider en ses propres travaux.

Pour m'y préparer d'avance, il m'appela un jour qu'il regardait en la cour de sa maison, du haut du couloir, et me dit :

— Regarde un peu là-bas! dis-moi, ne vois-tu rien qui t'impressionne?

— Je ne vois rien, répondis-je, que le fendeur et son petit garçon qui scient du bois.

— Bien, ajouta-t-il, c'est ce que je voulais te montrer: tu vois que le fils, dès qu'il a acquis des forces suffisantes, doit aider son père dans son travail. Il faut donc que dès aujourd'hui tu m'aides à la chancellerie.

Ce pauvre manœuvre mal vêtu, et ce pauvre enfant pâle et encore faible aidant son père de toutes ses forces, sont encore vivants à mes yeux. Il est très-bon d'instruire ainsi la jeunesse par des exemples palpables et bien choisis comme l'était celui de mon père.

Me voici donc à la chancellerie. Dans une espèce d'alcôve, le bailli, qui remplissait en même temps l'office de bailli du chapitre pour le pays de Riesse et de grand prévôt ou préteur de l'ordre Teutonique, avait sa table tournée du côté de la salle. Le long des murs, auprès des cinq fenêtres, étaient adossées cinq autres tables; au milieu, vers une fenêtre fort large, s'asseyait mon père, sur qui reposait le soin des affaires des deux bailliages, trop nombreuses pour le seul préteur. A une autre fenêtre, à droite dans le coin, écrivait un vieux monsieur à perruque bien poudrée, M. Mayer: c'était un employé payé par la ville; à côté de lui travaillait un second commis. A gauche se trouvaient encore deux bureaux pour les praticiens, toujours au nombre de deux ou trois. A cette époque pourtant il n'y en avait qu'un, et mon père m'assigna la table vide à ses côtés.

Mon premier travail fut d'écrire les cédules des dîmes. Le chapitre affermait alors les dîmes qu'il prélevait en plusieurs villages et sur une multitude de hameaux. Puis, je fis les comptes de quelques églises ou chapelles.

Un conseiller de la ville, devant comme fabricien présenter à l'autorité les comptes de la chapelle des Trois-Rois, se disait très-peu versé dans ce genre de travail et pria mon père de vouloir bien les lui réduire. Mon père lui répondit : « Christophe s'en charge! » Sur ce, le conseiller apporta les pièces nécessaires; j'établis le compte, et la révision le trouva parfaitement exact. Le fabricien m'envoya plus tard un magnifique ducat, et ce furent là mes premiers honoraires de savant.

Mon père me faisait aussi écrire des suppliques adressées surtout au chapitre d'Augsbourg, au nom de paysans opprimés ou tombés dans l'indigence. Un jour, par exemple, c'était un pauvre manœuvre qui, s'étant foulé un pied et n'ayant rien pu gagner de longtemps, ne pouvait payer le médecin; demain, c'était une pauvre veuve à qui l'épizootie avait enlevé son unique vache et qui n'avait rien pour en acheter une autre; plus tard, c'était un enfant qui désirait apprendre l'état de menuisier, et dont les parents indigents ne pouvaient payer l'apprentissage. Et tous ces malheureux eussent été obligés de donner trente kreuzers pour signer une supplique que leur eût gribouillée quelque méchant avocat. Je la leur faisais gratis.

Ne paraissant à la chancellerie qu'après les classes, je n'y voyais le bailli que très-rarement et bien peu de temps. Chaque soir, il s'en allait à cheval, et quand sa bête se trouvait à la porte, je l'enfourchais et la faisais trotter autour de la cour du château, heureux comme un roi. Si j'arrivais de bonne heure, le bailli gros et gras, tenant sa pipe qu'il n'abandonnait jamais, s'approchait de mon bureau, louait ou blâmait tour à tour ce qui était louable ou blâmable, mais toujours en souriant; et si mon travail était digne d'éloges, il m'invitait à dîner pour le lendemain. Les paysans m'appelaient M. le *quaquar*, au lieu d'*actuar* ou greffier.

M. Mayer ne venait jamais à la chancellerie avant huit heures en été, et à dix heures moins un quart en hiver. Quand il faisait froid, il s'asseyait d'abord auprès du poêle, avant d'aller à son bureau. La moitié de son visage y devenait rouge, sans parler de la pommade qui ruisselait des boucles de sa perruque sur ses joues, tandis que l'autre restait blanche, jusqu'à ce qu'il se tournât et la chauffât comme la première.

Un jour, s'approchant de ma table, il me dit:

— Il ne faut pas toujours tenir ainsi la main sur sa feuille. La feuille n'est pas une grenouille; elle ne saute pas.

Mon père, qui l'entendit, lui cria :

— Mais le temps est un oiseau qui s'envole vite.

Chaque fois que je travaille, je songe encore à ces paroles.

Il savait donner d'excellents conseils aux gens de la compagne. Ayant un jour appris qu'un paysan songeait à prendre des billets dans une loterie, pour lui prouver clairement combien il était sot, il lui dit :

— Si dans la cour du château se trouvaient quatre-vingt-dix brebis blanches, et qu'au milieu d'elles en fût une seule noire, et qu'on vous proposât : Si vous donnez deux ou trois groschens, vous pourrez, en ayant les yeux bandés, chercher la brebis noire au milieu des quatre-vingt-dix brebis blanches, et si vous avez le bonheur de la prendre, elle vous appartiendra; feriez-vous le marché?

— Non, repartit le paysan; comment pourrais-je, étant aveugle, ne pas manquer la brebis noire? Je n'aurais pas la brebis, et mes groschens seraient encore perdus.

— Eh bien, ajouta mon père, il en est de même des quatre-vingt-dix billets de cette loterie, dont un seul doit gagner. Un oiseau dans la main vaut mieux qu'une oie sur le toit de la maison.

LE GYMNASE

J'avais fréquenté, trois années durant, les écoles latines de Dinkelsbühl, lorsque M. le bénéficier Lehnauer dit à mon père de me présenter en cinquième dans un établissement d'instruction publique plus fort. Les quatre classes de latin et les deux classes de rhétorique et de poésie étaient alors désignées sous le nom général de gymnase. « Je ne puis plus, ajoutait M. Lehnauer, en recevant chaque jour de nouveaux élèves auxquels je dois consacrer tous mes travaux, occuper Christophe comme il devrait et pourrait l'être. »

Mon père se décida donc à m'envoyer au gymnase de Dillingen, et demanda par écrit à un citoyen distingué de la ville, le relieur Speck, une de ses vieilles connaissances, s'il lui serait possible de m'accueillir comme pensionnaire.

Cet homme excellent et judicieux avait naguère habité Dinkelsbühl. Mon père lui avait confié les travaux de la chancellerie, la reliure des registres, et l'avait chargé de la fourniture des papiers et de tout le matériel des bureaux; plus tard même, je crois qu'il fut parrain de l'un de ses enfants. En 1770, année où tout fut si cher, une

famine désola la ville. Le muid de blé coûtait à Dinkelsbühl jusqu'à 100 bons florins, ce qu'atteste encore une inscription située au-dessus de l'hôtel du Corbeau, bâti la même année. Mon père retira une partie de ses honoraires en céréales, et, voyant le ménage du voisin Speck en assez mauvais état, il approvisionna le pauvre homme de tout le blé nécessaire, en le lui cédant au prix modéré des années précédentes.

Plus tard, Speck, toujours entreprenant, acheta, à Dillingen, les ateliers du relieur Schnabel, qui, n'ayant point d'enfants, désirait vivre en paix sur ses vieux jours.

La réponse à la lettre de mon père fut des plus gracieuses. M. Speck mandait qu'à la vérité il n'avait encore reçu aucun étudiant en pension, mais que la reconnaissance lui faisait un devoir et un bonheur de m'accueillir chez lui. Le prix de la pension qu'il exigeait était d'ailleurs excessivement modéré. La charité de mon père venait donc, contre toute attente, de produire les plus doux et les plus beaux fruits.

Je me souviens toujours qu'au moment du départ, mon père, en me tendant la main, me résuma tous ses avis par ces quelques mots :

— Conserve Dieu devant toi, évite le mal, prie et travaille assidûment.

Je revois encore en esprit son visage paternel, voilé par une douce sérénité, j'ajouterai même, par une pensive mélancolie. Ce fut la dernière fois que je l'embrassai. Au moment où j'écris ces lignes, je sens des larmes couler de mes yeux.

Lorsque j'arrivai à Dillingen, mon nouvel hôte, ou plutôt mon nouveau père, qui m'avait laissé petit enfant à Dinkelsbühl, me reçut avec joie et grande amitié. Une chambre claire et gaie, dans l'étage supérieur, ayant vue sur le Danube par delà les murailles de la ville, m'avait été préparée chez lui; elle contenait une table, deux chaises, un pupitre et un joli petit lit bien propre. M. Speck y fit porter ma malle et me conduisit ensuite au professeur de la classe dans laquelle je désirais entrer.

Le gymnase, magnifique bâtiment construit par les jésuites, contenait au premier étage les classes latines, et au second les salles destinées aux cours de rhétorique et de poésie. A ma première apparition dans les cours de cet édifice, véritable palais, les élèves des basses classes, me voyant revêtu de mon petit manteau bleu (tous les étudiants le portaient alors), m'entourèrent et me dirent avec joie : — Pas vrai que tu es aussi des nôtres?

— Non pas, répondis-je ; je suis en cinquième.

Et tous s'éloignèrent de moi, comme ces petits poissons auxquels j'émiettais parfois du pain du haut d'un pont, et qui replongeaient çà et là lorsque arrivait un brochet.

A mon entrée dans la salle spacieuse destinée au cours de poésie, les étudiants déjà réunis, qui tous me dépassaient d'un pied, me regardèrent un peu ébahis et en branlant la tête. Le plus grand, qui jusque-là n'avait cessé de tenir la queue de la classe, se mit à crier :

— Bon ! au moins j'en acculerai maintenant un derrière moi.

Mais à la première composition, lorsque, après le résultat donné des travaux écrits, chacun prit sa place sur les bancs de la classe, il en arriva tout autrement, à son indicible stupeur, je dirai même, à son ineffable tristesse.

Le professeur Hermann était un homme fort aimable, d'un caractère très-doux, sage et pieux, un vrai père pour ses élèves ; d'ailleurs, les rapports de professeur à élève étaient tout paternels à cette époque.

Souvent il me venait visiter en ma chambre, sans que je l'y attendisse. Il parcourait les livres que je lisais, et demandait à mon hôte et à sa femme quels camarades je fréquentais, si je revenais de bonne heure à la maison, en un mot, comment je me conduisais.

Dès que le printemps était arrivé, et pendant tout l'été, si le temps le permettait, il faisait chaque soir une promenade avec ses bien-aimés élèves. Nous nous réunissions à la porte du collége, et nous l'y reconduisions au retour. Durant la promenade, il nous faisait remarquer les beautés de la nature. Jamais non plus il ne sortait sans avoir quelques livres dont il nous lisait les passages à la portée de nos jeunes esprits.

MON HÔTE ET SA MAISON A DILLINGEN.

Je me rappelle encore avec bonheur mon hôte et sa maison, dans laquelle je coulai deux si bonnes années.

M. Speck possédait un album de petits paysages naïvement dessinés au crayon : par exemple, des ruines de vieux manoirs ; une cabane de pêcheur, à l'ombre de grands saules, près d'un lac où se balançait une barque ; la maison d'un chasseur, entre deux sapins, et surmontée d'une corne de cerf à son pignon ; un ermitage, avec sa chapelle et la cellule. Ces dessins ressemblaient assez à ces vignettes que l'on trouve çà et là dans les vieux livres. Je les copiai.

Mon hôte, se louant de mon aptitude pour le dessin, me dit :

— Vous pourriez par là me rendre un très-grand service.

En ce moment même, il travaillait à des almanachs qu'il venait de relier en peau brune, et dont il voulait faire des cadeaux de nouvel an.

— Dessinez-moi, reprit-il, ces paysages sur la couverture de ces almanachs.

Puis il me donna sa couleur, consistant tout simplement en du vinaigre saturé de limaille de fer. Les dessins parurent d'abord très-pâles, puis devinrent parfaitement noirs sur un fond brun, produisirent bon effet, et furent en vogue. Je recueillis donc ainsi les fruits des quelques leçons de dessin que m'avait fait donner mon père.

Près de Dillingen, entre la ville et un petit bois d'aunes, de peupliers, de saules et de trembles, situé sur les rives du Danube, gisait un grand espace de sol, inculte alors, nommé le Ried. Les citoyens de la ville s'entendirent pour se le partager. Mon hôte y créa un jardin, et s'y fit construire pour l'été un élégant pavillon de bois reposant sur quatre colonnes, et formant une jolie petite pièce supérieure qu'il tapissa lui-même. Un escalier rapide, pourvu d'une rampe, y conduisait ; pour fenêtres, il y suspendit des treillis et des volets que l'on attirait ou repoussait à volonté.

Au printemps et pendant l'été, M. Speck y passait avec moi les plus belles soirées; nous y soupions même de temps à autre, puis il chantait en s'accompagnant d'un luth. Une fois, par une magnifique soirée, nous y restâmes jusque bien avant dans la nuit. La lune brillait comme un miroir et blanchissait les halliers environnants. Deux rossignols, chantant tour à tour, cherchaient à se surpasser l'un l'autre ; leur chant avait, dans la nuit pâle et silencieuse, quelque chose de magique et d'enivrant. Mon hôte quitta son luth, et tous les deux nous nous prîmes à écouter les sons, tantôt doux et tendres, tantôt forts et puissants, aigus et voilés, des deux rivaux.

Je me réjouissais beaucoup de voir apporter une multitude de livres à relier, parce que ces ouvrages n'étant la plupart du temps qu'en brochure, je les parcourais avec avidité jusque bien avant dans la nuit. Je m'attachais surtout à la poésie, qui, alors, était la matière étudiée dans mes classes. J'avais déjà bien lu à Dinkelsbühl un recueil de fables dont l'auteur n'était pas indiqué ; mais lorsque

les Œuvres complètes de Gellert me tombèrent entre les mains, je me félicitai et je me réjouis de savoir que les anciennes fables qui m'avaient fait le plus d'impression étaient précisément les siennes, et je les appris presque toutes par cœur ([1]). Je lus le *Printemps*, de Kleist, avec un enthousiasme qui aujourd'hui même ou j'écris (bien que ce beau poëme ait déjà cent années d'existence) ne s'est pas encore éteint. J'admirai aussi la magnifique idylle de Kleist ([2]), *Irin*.

Tout près de ma chambre était une pièce remplie de vieux livres reliés dont on ne se servait plus. Je me mis à les parcourir. J'y découvris un volume in-octavo imprimé à Würzbourg qui contenait une foule de passages en prose tirés des classiques latins. Les lettres de Cicéron surtout attirèrent mon attention. Chaque lettre y était précédée d'une courte introduction, désignant au lecteur l'occasion pour laquelle elle avait été écrite. C'était en général des souhaits de bonne fortune, des lettres de condoléance, de recommandation et autres choses semblables. Je ne pouvais assez admirer ces lettres, leur clarté, leur simplicité de forme et leur fini délicat : aussi aimai-je tant à les lire, que je les appris par cœur. A la fin de l'année, j'obtins le prix de lettres latines.

La suite à une autre livraison.

DE LA LANTERNE MAGIQUE

ET DE SES PERFECTIONNEMENTS.

Fin. — Voy. p. 20, 43.

DES SUJETS D'ÉTUDE A INTRODUIRE DANS LA LANTERNE MAGIQUE.

La lanterne magique peut et doit être autre chose qu'un jouet d'enfants sans portée. Nous avons dit que déjà d'intelligents constructeurs en ont introduit l'emploi dans les démonstrations nécessaires pour les conférences publiques, et ces exhibitions attirent toujours un grand nombre de spectateurs. Il est bien temps que les lanternes magiques populaires, celles qui se vendent à tout le monde, cessent de ne présenter aux enfants qui les font voir ou qui les regardent que des scènes ridicules. Il est désirable que les enfants trouvent dans l'usage de ces ingénieux appareils, non l'occasion de rire de sottes caricatures ou d'écouter seulement des contes, mais bien des tableaux instructifs et des suites d'opérations qui leur apprennent soit l'histoire naturelle, soit l'histoire non moins utile des métiers de l'homme, des travaux industriels ou agricoles, l'histoire de la terre sous le nom de géographie, l'histoire de notre pays et du monde entier, ainsi que mille autres sujets qui frapperont vivement leur imagination et contribueront à leur instruction.

Nous avons essayé de donner ici quelques spécimens simples de ce que l'on peut faire dans cette direction. Nous sommes loin de penser qu'on ne puisse faire mieux ; nous avons voulu seulement rendre notre idée sensible.

Le modèle figure 8 (page 44), par exemple, a montré aux enfants les grands végétaux nourriciers de la famille des palmiers. Il y a là, pour le précepteur ou le père qui leur fera voir cette figure, une occasion d'utiles enseignements.

Choisissons un autre point de vue, celui des *animaux utiles à l'homme*. Pourquoi ne représenterait-on pas le ver à soie, ses métamorphoses, le dévidage, le tissage de la soie qu'il a fournie ; trois ou quatre verres suffiraient. Sur le premier verre (fig. 13), on montrerait l'œuf, l'éclosion ; la première, la deuxième, la troisième, la quatrième mue, ainsi que les méthodes employées pour déliter ces insectes délicats sans les faire souffrir, en tenant compte de leur appétit et de leurs instincts. Puis viendrait, sur le second verre (fig. 14), le montage, le cocon, la chrysalide, les papillons mâles et femelles, le grenage cellulaire, la maladie, la sélection, l'appareil à soie, etc.; sur un troisième verre figureraient (fig. 15 et 16) les scènes de dévidage des cocons, de tissage, de métiers Jacquart, etc. C'est toute une série d'études que l'on peut offrir ainsi à la curiosité des enfants.

Voudrait-on initier les jeunes spectateurs aux merveilles de l'industrie : on peut faire passer sous leurs yeux, par exemple, les détails des chemins de fer. Voici (fig. 17) la locomotive à marchandises et la locomotive à voyageurs. Quelle est la différence? etc.

Du reste, nous croyons qu'on commence à comprendre, en France comme en Angleterre, tout le profit qu'on peut tirer de ces perfectionnements pour l'instruction récréative non-seulement des enfants, mais même du plus grand nombre des adultes. Dès aujourd'hui on fabrique à

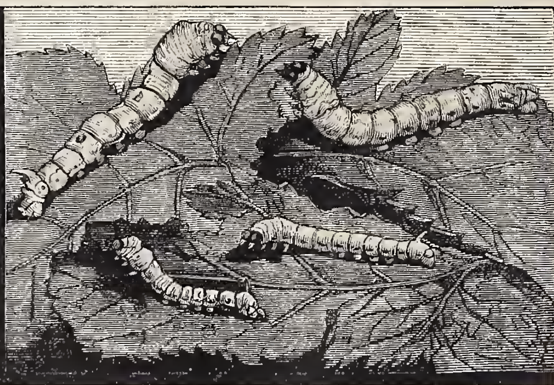



Fig. 13. — Le Ver à soie.

Paris des lanternes de famille construites de telle sorte qu'elles peuvent être éclairées avec une lampe à huile ou à pétrole que l'on introduit simplement dans leur boîte. C'est

([1]) T. XXXV, 1867, p. 305.

([2]) Ewald-Christian de Kleist naquit à Zeblin, dans la basse Poméranie, le 5 mars 1715. Après avoir étudié chez les Jésuites, à Cron, puis à Dantzick et enfin à Kœnigsberg, il s'engagea dans les troupes danoises. Plus tard, il revint en Prusse et reçut le brevet de major dans les armées de Frédéric II. C'est alors qu'il fit connaissance avec Ramler, Lessing et Weisse, et publia ses Œuvres. Kleist mourut à la bataille de Künersdorf, en août 1759, et fut enterré à Francfort-sur-l'Oder. L'*Histoire de la guerre de Sept ans*, par Archenholz, contient un tableau navrant de la mort du poëte. — On a de lui deux volumes de poésies et un poëme remarquable sur le Printemps.

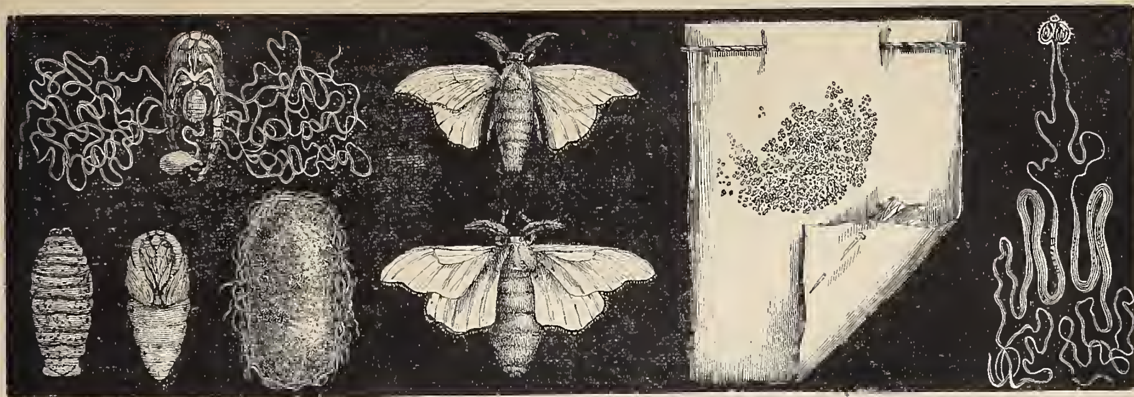


Fig. 14. — Le Ver à soie.

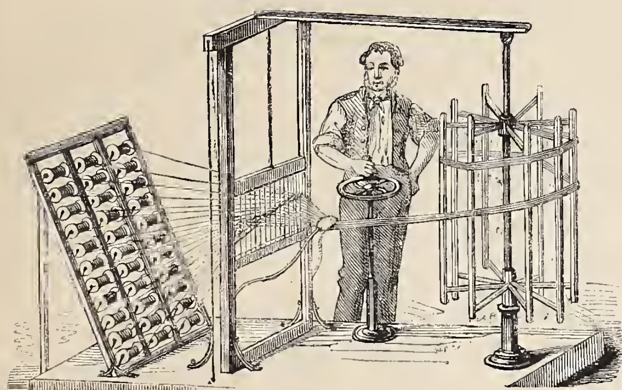


Fig. 15. — Ourdissoir.

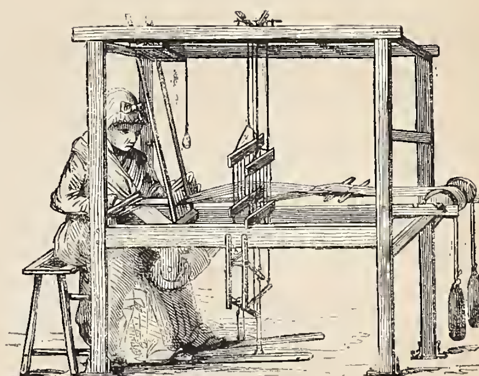
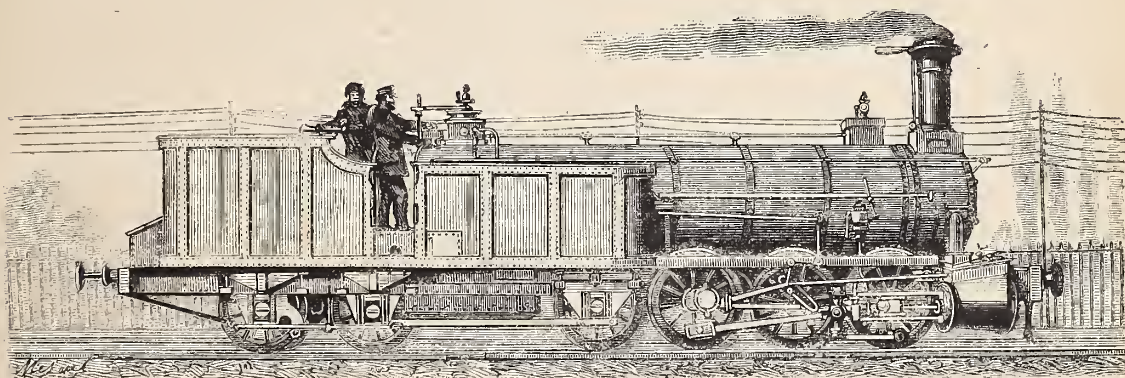


Fig. 16. — Métier à tisser.



Les merveilles de l'industrie. — Fig. 17. — Locomotive et tender.

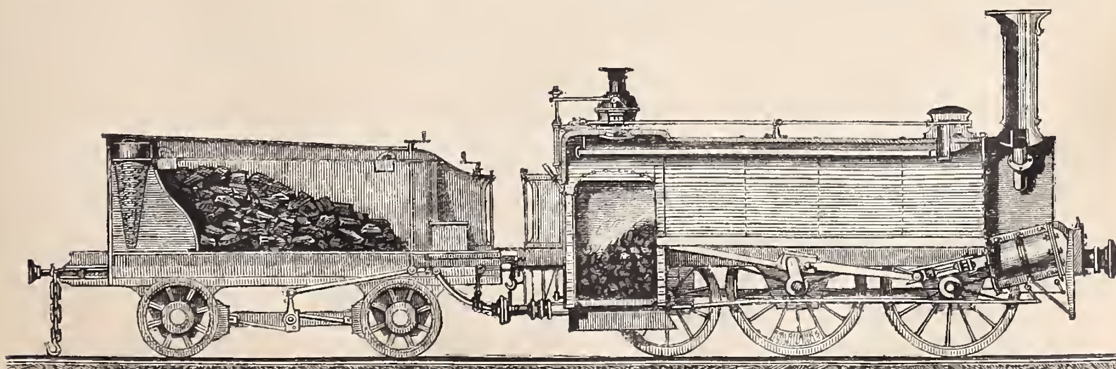


Fig. 18. — Locomotive et tender ; coupe en long. — Dessins de Mesnel.

un perfectionnement considérable du lampascope. Le plus petit de ces modèles donne des images rondes d'un mètre de diamètre. D'autres donnent des images de 2m.50 à 3 mètres de haut. Les collections de verres peints dont l'on peut faire usage avec ces appareils pour l'enseignement sont déjà très-nombreux et très-variés. Il semble donc qu'on pourrait dire que nos souhaits sont accomplis; mais il y a une objection : les prix sont encore trop élevés pour que ce progrès soit accessible au très-grand nombre des familles. C'est pourquoi nous avons jugé utile de provoquer, autant qu'il est en notre pouvoir, la peinture de sujets à la fois amusants et utiles, et applicables aux lanternes magiques qui coûtent le moins cher, de telle sorte que l'usage puisse s'en répandre dans les familles les moins aisées ([1]).

([1]) Les projections peuvent être faites sur toute surface blanche, mur blanchi, papier blanc collé, ou simple morceau de calicot tendu sur deux bâtons.

PAR QUI A ÉTÉ DESSINÉ LE JARDIN DU LUXEMBOURG?

On peut trouver la réponse à cette question dans un des comptes nombreux des dépenses de Marie de Médicis, à la Bibliothèque nationale, au fonds qu'on appelle « le Catalogue des cinq cents Colbert. » Parmi les artistes nombreux qu'employait la veuve de Henri IV, on y voit figurer le nom du maître jardinier sur les plans duquel fut planté le jardin de l'hôtel du Luxembourg, que ne décorait pas encore le nom de palais. Il s'appelait de Camp. Ce personnage, qui, en l'année 1612, fut appelé à « dessigner » les boulingrins et les parterres des nouveaux jardins, était en outre, pour le temps, un excellent botaniste, sachant bien le nom des simples et connaissant leurs qualités.

PETITES CONSIDÉRATIONS.

Les petites considérations sont le tombeau des grandes choses. VOLTAIRE.

L'HOMME AU PIED VERT.

SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER.

C'était un singulier homme que mon oncle Jules! Du moins c'est ce que j'entendais dire tout autour de moi, dans ma petite enfance, par tous ceux qui le voyaient, j'allais dire par tous ceux qui le connaissaient; mais j'aurais tort, car mon père, qui le connaissait bien, ne parlait pas du tout à son sujet comme les autres, et mon père était un homme juste et d'un grand sens.

Dans le fait, mon oncle Jules semblait parfois fort étonnant. Mais ce qu'il avait de plus habituel parmi ses bizarreries, c'était une certaine manière d'avoir l'air de ne pas se gêner, qui faisait rire les uns, et qui excitait la mauvaise humeur des autres; quant à lui, il passait à côté ou au milieu des rieurs et des mécontents, et n'avait l'air de s'apercevoir de rien. Il avait une bonne figure toujours gaie. Je crois pourtant que, dans certains cas, cette gaieté n'était pas sans malice.

« L'oncle Jules ne se gêne pas! » voilà ce qu'on disait. Moi, je répétais comme un sot, pour dire quelque chose : « Il ne se gêne pas, mon oncle Jules! » Un jour que je le disais un peu trop haut, mon père m'entendit et me gronda tout doucement de parler ainsi d'une grande personne. Il finit sa petite réprimande par ces paroles qui m'étonnèrent beaucoup : « Vois-tu, petit, il ne faut pas croire le monde; le monde juge très-souvent les gens sur l'apparence; il est toujours plus facile de dire une phrase toute faite que de prendre la peine de chercher la vérité. On dirait, à croire certaines personnes, que ton oncle Jules ne pense qu'à lui. Eh bien, moi, je te dirai que ton oncle Jules se gêne beaucoup pour les autres; et quand tu voudras seulement ouvrir les yeux, tu le verras. »

« Ton oncle Jules se gêne beaucoup pour les autres! » Ces mots me restèrent dans l'esprit et se gravèrent dans ma mémoire, d'autant mieux que je croyais absolument le contraire. Comme je trouvais que c'était parfois très-ennuyeux de se gêner pour les autres, je pensais que mon oncle l'aurait dit, s'il l'avait fait. Je voyais à la maison plusieurs messieurs et plusieurs dames qui rendaient évidemment de grands services, car ils le disaient souvent, et parlaient longuement des ennuis qu'ils avaient eus en obligeant tel ou tel. Mon oncle ne disait rien dans ce genre-là; il n'y avait par conséquent aucun moyen de rien savoir. D'ailleurs, il ne pouvait m'entrer dans la tête qu'un homme si simple et si gai pût jamais avoir éprouvé d'ennuis pour qui et pour quoi que ce fût.

« Quand tu voudras seulement ouvrir les yeux, tu le verras. » C'était la fin du petit discours de mon père; je savais aussi que c'était un conseil. Mon père était un moraliste qui avait banni l'impératif de sa grammaire. Il ne vous disait jamais : « Faites ou Ne faites pas, Dites ou Ne dites pas »; mais bien : « Si vous faites ceci, si vous dites cela, voici ce qui arrivera, ou voilà ce qui n'arrivera pas. » Il avait l'air de s'en rapporter à votre jugement et de vous considérer comme parfaitement capable de prendre un parti; ce qui était très-flatteur pour votre amour-propre. Il n'en est pas moins vrai qu'il vous avait montré ce que vous deviez faire, dans le cas où vous tiendriez à être une créature raisonnable ou juste; et en général on tient à être juste ou raisonnable.

J'ouvris donc les yeux sur mon oncle Jules, et je n'écoutai plus ce que disaient les autres. J'arrivai bientôt à me rendre compte de quelque chose à quoi je n'avais pas pensé, c'est que mon oncle Jules, qui « ne se gênait pas », ne gênait jamais personne. Je fus très-frappé du résultat de mon observation, et je commençai à croire que ce qu'on disait de lui pourrait bien n'être qu'une formule inventée et colportée dans le temps par quelque personnage qui avait cru faire de l'esprit. Quand je fus plus tard un grand garçon et que j'étudiai la philosophie, j'appris dans un gros livre que souvent une idée en appelle une autre par ressemblance, mais que plus souvent encore une idée en appelle une autre par différence. A ce moment-là, je n'étais qu'un petit garçon et je n'avais pas de gros livres, mais je fis exactement comme un philosophe qui applique avec méthode les règles de la psychologie relatives à la direction des idées.

Puisque mon oncle Jules, qui « ne se gêne pas », ne gêne personne, me disais-je, ce serait assez curieux de chercher ce que font ces messieurs et ces dames qui « se gênent tant. » Je les observai, et ce qu'il y a de singulier, c'est que je trouvai que s'ils « se gênaient » ils étaient encore plus gênants; et dans tous les cas la gêne qu'ils s'imposaient ne se voyait pas du tout, tandis que la gêne qu'ils imposaient aux autres était parfaitement visible et sensible. Mon père et mon oncle Jules en savaient quelque chose. Comme j'avais l'esprit braqué de ce côté-là, je compris une foule de petites scènes qui me parurent alors de véritables scènes de comédie. Je vis aussi que jamais ni mon père ni mon oncle Jules ne se plaignaient, et j'en conclus, dans ma logique d'enfant, d'abord qu'il ne faut pas trop croire les gens qui disent beaucoup de bien d'eux-mêmes, et ensuite que les gens qui parlent toujours des services qu'ils rendent aux autres ont tout simplement envie qu'on leur en rende à eux.

Mon oncle Jules, qui était fort instruit et fort capable, avait été mis à la tête d'une grande administration avec laquelle mon père avait des rapports continuels. Il venait souvent de ses employés à la maison. Comme je poursuivais mes études sur le caractère de mon oncle, je les écoutais avec soin quand ils parlaient de leur travail et de leur chef. Je conçus une sorte d'admiration pour mon oncle quand j'appris que ceux qui étaient sous ses ordres avaient beaucoup de besogne, mais qu'ils la faisaient bien et de bon cœur, parce qu'il savait si adroitement et si simplement arranger les choses, que jamais personne n'avait rien d'inutile à faire; par conséquent, on accomplissait avec goût et intelligence une tâche intelligente. J'ai vu depuis dans la vie que bien des gens tournaient mal parce qu'on leur faisait perdre parfois beaucoup de temps à des ouvrages non pas excessifs, mais déraisonnables ou niais. Ils commençaient par mépriser un travail ridicule et méprisable, et finissaient par mépriser le travail en général.

Je me rappelle à ce propos qu'un de ceux qui critiquaient le plus habituellement mon oncle Jules était un homme grave et gourmé, et dont les paroles solennelles (chose bizarre !) ne produisaient pas du tout sur mon esprit d'enfant l'effet que, selon les lois de la vraisemblance, elles auraient dû produire. Je ne pouvais pas apprécier au juste ce qu'était cette impression, mais il me semblait que plus il voulait avoir l'air respectable, et plus il me donnait envie de rire. Il dirigeait un service important comme mon oncle, et je me souviens très-bien que quand ses employés venaient à la maison ils ne parlaient de lui qu'en l'appelant « le Monsieur », avec un respect qui n'avait rien de sincère. Un jour, j'entendis « le monsieur » dire à mon père, avec une certaine amertume, à propos de je ne sais quoi : « Si tout le monde était comme M. Jules, il n'y aurait plus de cérémonies possibles ! »

Ceci me parut trop fort. Comment mon oncle Jules, un homme si tranquille et d'une humeur si égale, pouvait-il empêcher une cérémonie quelconque d'avoir lieu? J'ai compris depuis ce que signifiaient les paroles du « monsieur. » C'était un de ces hommes sans valeur qui arrivent on ne sait trop comment, mais qui, une fois arrivés, n'en restent pas moins là où ils sont, et détiennent la place des autres. Comme ils se rendent compte néanmoins que, s'ils ne sont rien, il est de leur intérêt d'avoir l'air d'être quelque chose, ils font des embarras et parviennent même à se figurer un jour ou l'autre que leur position les honore, et finalement qu'ils honorent leur position. Ces gens-là ne perdent aucune occasion de se faire voir et de faire parler d'eux. Ils remplacent les idées par les mots sonores et l'esprit par la cravate blanche.

Toujours est-il que, comme intérieurement ils n'ont rien et ne sont rien, ils attachent une grande importance à leur surface ; de là le goût de cette variété de gens pour tout ce qui est ostentation, pompe, cortége, cérémonie. « Le monsieur » avait justement une de ces âmes de parade, âmes dindonnières qui font la roue, âmes qu'on trouve à toutes les époques, depuis que le monde est monde, et qui ont inventé la manière de donner du mérite aux gens qui n'en ont pas, au moyen de plumets, pompons, aigrettes, huissiers, massiers, hallebardiers et autres espèces de personnages et d'objets que l'on peut, sans injustice, classer parmi les colifichets et les bagatelles.

Or, je dois l'avouer, quand on parlait de ces choses-là devant mon oncle, il ne pouvait s'empêcher de sourire et de dire que c'était du temps et de l'argent perdus, et qu'on avait bien assez de choses sérieuses à faire dans la vie sans aller la gaspiller à se donner en spectacle aux badauds. On comprend le ressentiment du « monsieur », qui élevait la « représentation » à la hauteur d'un principe, et qui citait avec complaisance, comme s'il l'eût trouvé tout seul, cet axiome véritablement étonnant de nouveauté : « Il faut frapper l'esprit des masses. » Mon oncle, en général, n'assistait pas aux cérémonies où sa présence n'était ni obligatoire, ni nécessaire. « Le monsieur », lui, était le premier arrivé dans toutes les occasions de ce genre.

Il faut dire que ces jours-là mon oncle Jules profitait de la liberté que lui donnait le congé pour rendre, sans en avoir l'air, une foule de petits services dont l'idée aurait paru bien mesquine au « monsieur », si elle lui était venue au milieu du cortége où il défilait, la tête haute, avec son costume d'apparat tout galonné. Mon oncle Jules faisait discrètement quelques heureux pendant que « le monsieur » frappait « l'esprit des masses. » Mon oncle Jules faisait dire de lui par de pauvres gens : — Le brave homme ! « Le monsieur » faisait dire de lui par les imbéciles : — Le bel homme ! En résumé, si mon oncle Jules n'aimait guère les cérémonies, « le monsieur » les aimait trop; cela faisait au moins compensation, après tout.

La fin à la prochaine livraison.

SADRAS

(INDE ANGLAISE).

Cette ville de la côte de Coromandel, qui appartint un moment à la France, au temps de Louis XIV, est située par les 12° 31′ de latitude et par les 80° 13′ de longitude. Elle est à peu de distance de Madras, et faisait partie naguère du district de Chingleput. Ce n'est plus à vrai dire aujourd'hui qu'une petite ville en pleine décadence, et n'offrant guère au regard que des ruines. Elle avait été bâtie à l'origine dans un lieu couvert de forêts, au milieu d'âpres collines d'une élévation médiocre que l'on appelle encore les monts de Sadras. L'estuaire de la rivière Palar, qui lui sert de port, ne peut recevoir que d'insignifiantes embarcations. En réalité, Sadras, ou, comme disent les Indiens, Sadras-Patam, ne possède point de havre favorable au mouvement du commerce. L'aspect de la cité ne manque pas toutefois de grandeur, mais dans l'intérieur tout atteste la gêne des habitants, autrefois plus heureux : plusieurs reçoivent de petites pensions du gouvernement anglais.

A peine entré dans le bengalo des voyeurs, on y est poursuivi par quelque triste descendant de la population européenne, qui vous dit :

— Monsieur, donnez-nous un morceau de pain ; nous en mangions autrefois; il nous rappelle nos premières années, nos parents morts, notre race détruite ou dispersée ; aujourd'hui, nous sommes condamnés au riz, nous sommes tombés au niveau des Hindous.

Race détruite et dispersée en effet ; une rue de vingt pauvres maisons en renferme tout ce qui reste ; une église abandonnée est encore debout, et montre seule que là fut une ville chrétienne.

On voit encore à Sadras des restes de fortifications construites au dix-septième siècle par les Hollandais, qui ne purent empêcher néanmoins nos troupes d'emporter la ville.

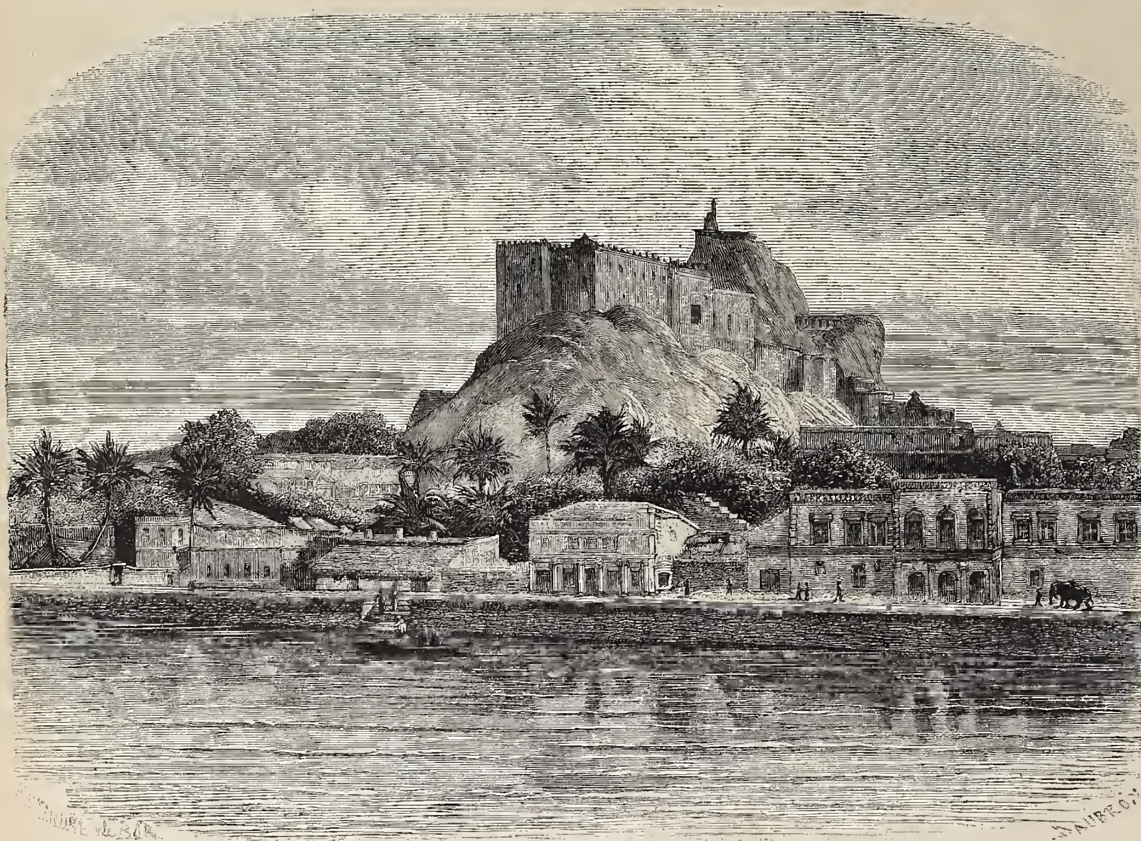
Cuddalore et Arcot, dont on connaît l'activité, en sont à peu près à 62 milles de distance. Sadras était jadis renommé par la qualité et la quantité des guingamps qui sortaient de ses ateliers.

Vers 1670, Louis XIV avait nommé comme vice-roi des Indes françaises le sieur de la Haye, lieutenant général des îles Dauphine (Madagascar), Bourbon *et autres régions orientales*, et l'avait chargé de coloniser ces contrées si peu connues alors, et qui pour la plupart étaient encore à conquérir, non-seulement sur les Orientaux, mais sur

les Hollandais. Colbert, qui faisait toujours des choix si judicieux, avait adjoint à ce brave dignitaire de l'ordre de Malte une sorte d'aventurier cosmopolite nommé Caron [1], homme d'une habileté peu commune et auquel on avait accordé le titre de directeur général des possessions françaises dans les Indes. Les Hollandais, à cette époque, s'étaient déjà emparés depuis une trentaine d'années des forteresses de Trinquemale et de Batacalor, sans compter plusieurs autres places d'une haute importance, qu'ils avaient remises en partie sous les lois du roi de Ceylan. Plus tard, ils avaient chassé les Portugais de Galle, de Negombo, de Cochin et de Jefnepatan, et, moins modérés qu'au début, ils avaient gardé pour eux ces cités commerçantes. Quelques années encore ils firent d'autres conquêtes, et dès lors ils eurent maille à partir non-seulement avec nous, mais avec les Anglais. En 1672, les troupes françaises qui se trouvaient dans Meliapour, l'antique cité, nommée par les Portugais la ville de San-Thomé, enlevaient également Sadras, et, avant de rendre honorablement, en 1674, la place à l'ennemi, le lieutenant général de la Haye avait accompli des actes de bravoure et d'habileté qui lui valurent la faveur de Louis XIV [1].

Sadras-Patan n'était à cette époque qu'un simple comptoir occupé par les Hollandais, qui y avaient établi cinq manufactures de tissus divers, parmi lesquels les gazes les plus déliées figuraient au premier rang. Par un singulier contraste, c'était de cette bourgade qu'ils tiraient « une sorte de pierre grise propre à bâtir, qui est parfaitement belle. » Ils en envoyaient la plus grande partie à Batavia, où elles étaient taillées sur les lieux et servaient déjà à élever de magnifiques édifices.

Rappelons en passant que Sadras, si bien oublié aujourd'hui, n'est qu'à sept ou huit lieues de Meliapour où, selon l'antique légende, l'apôtre saint Thomas vint dès le premier siècle prêcher le christianisme aux Hindous. D'après cette même tradition, un souverain du Carnatic s'était converti en prêtant l'oreille aux prédications de l'apôtre. Privé des secours du roi qui l'avait accueilli, saint Thomas subit le martyre, et fut enterré par ses catéchumènes dans un lieu ignoré de ses persécuteurs, et qui ne fut découvert qu'à la fin du seizième siècle. Ce fut à Meliapour même, où se rendit le célèbre Aleixo de Menezes, prélat renommé dont on a conservé les ouvrages, que furent élucidées pour la première fois les croyances étranges adoptées par les chrétiens de saint Thomas. L'archevêque de Goa, que nous venons de nommer ici, fut tellement terrifié par la multitude d'hérésies grossières dont ce culte était altéré, qu'il le dénonça à Rome et au monde, et en fit l'objet d'un traité particulier, qu'on rencontre dans toutes les bibliothèques théologiques [2].



Sadras, ville maritime, dans la présidence de Madras. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie communiquée par M. le Dr Villette.

[1] Caron ou Carron (François), d'origine française, né en Hollande, mort naufragé devant Lisbonne, en 1674. C'est une des figures du dix-septième siècle les plus curieuses à étudier.

[1] Voy., pour tout ce qui est relatif à ce siége et aux événements qui le suivirent, deux petits volumes devenus fort rares et intitulés : « Journal du voyage des grandes Indes, contenant tout ce qui s'y est » fait et s'est passé par l'escadre de S. M. envoyée sous le comman- » dement de M. de la Haye, depuis son départ de la Rochelle en 1670. » Paris, Michel Brunet, 1698, 2 vol. in-18.

[2] D. Aleixo de Menezes, nommé archevêque de Goa en 1595, a publié : « Sinodo diocesano da igreja e bispado de Angamale dos anti- » gos christãos de S. Thome das Serras do Malabar da parte da India » oriental. » Ouvrage curieux auquel on joint : *Missa de que usam os antigos christãos de S. Thomé*, etc. Ce livre a été traduit en français par Glen. Nous ajouterons ici qu'au temps de Lally-Tollendal nos troupes reparurent encore aux environs de Sadras. Cette ville, reconquise sur de la Haye, avait été dévastée par jalousie en 1728. C'était la Hollande qui se vengeait alors de la Compagnie d'Ostende. — Voy. les *Essais historiques sur l'Inde*, précédés d'un Journal de voyages et d'une description géographique de la côte de Coromandel, par M. de la Flotte. Paris, 1769, in-12.

DOMENICO GHIRLANDAJO (¹).



Musée du Louvre; Peinture. — La Visitation, par Domenico Ghirlandajo. — Dessin de Bocourt.

Ce tableau est placé en ce moment dans le grand salon carré du Musée du Louvre, au-dessus de la Vierge au rocher de Raphaël, de la Joconde de Vinci, du beau portrait par Francia, et vis-à-vis les Noces de Cana de Véronèse. Il n'est pas de grande dimension ; sa conservation est parfaite. Notre reproduction en donne une idée exacte, à quelques détails près. Ainsi, dans la peinture, sainte Elisabeth, agenouillée devant la Vierge, porte ses regards plus haut, et sa figure plus allongée a peut-être un caractère plus vénérable. Les deux saintes qui sont à droite et à gauche du groupe central, Marie Cléophas, mère de saint Jacques le Mineur, et Marie Salomé, épouse de Zébédée, nous paraissent avoir sur notre gravure des physionomies trop modernes : les deux belles Florentines qui avaient servi de modèles à Domenico Ghirlandajo en 1491, date du tableau, sont devenues sous le crayon de notre artiste deux jolies femmes du dix-neuvième siècle. Mais la Vierge, si noble, si touchante, rappellle bien le type du maître, et l'ensemble du dessin est digne et gracieux.

Le long manteau de la Vierge est bleu ; le vêtement de sainte Elisabeth est d'un jaune ardent; les manches sont rouges. La robe de la sainte du côté de la Vierge est rouge ; celle de l'autre sainte est d'un bleu pâle.

Ce tableau fut peint pour l'église de Castello, aujourd'hui Santa-Maria-Madalena de' Pazzi, à Florence. Ghirlandajo, selon Vasari, n'y travailla point seul; il le fit achever par ses frères David et Benedetto. Transporté au Musée du Louvre sous l'empire, il ne fut point réclamé en 1815 par les commissaires florentins. Nous devons nous en féliciter, car c'est la seule œuvre de Domenico Ghirlandajo que ce Musée possède. On sait que cet artiste a le grand honneur, près de la postérité, d'avoir été le maître de Michel-Ange. Comme beaucoup d'artistes florentins, il avait commencé par être orfèvre ; il fut aussi mosaïste. On dit qu'il a le premier substitué les couleurs à la dorure, qu'avant lui l'usage était d'employer pour les ornements. Appelé à Rome par le pape Sixte IV, il y exécuta deux peintures pour la chapelle Sixtine.

Les commissaires florentins ont aussi laissé au Louvre

(¹) On trouve aussi quelquefois ce nom écrit Grillandajo. Celui de Ghirlandajo a prévalu; on a prétendu que c'était un surnom donné à Bigordi, père de Domenico, parce qu'il vendait des bijoux d'or ou d'argent en forme de guirlande que portaient les jeunes Florentines.

un tableau de Benedetto, l'un des frères de Domenico, représentant Jésus sur le chemin du Calvaire, et un Couronnement de la Vierge, par son fils Ridolfo (1).

L'HOMME AU PIED VERT.

SOUVENIRS D'UN ÉCOLIER.

Fin. — Voy. p. 86.

Un jour il nous arriva un vieil ami d'enfance de mon père et de mon oncle Jules. Cet ami demeurait dans une autre ville assez éloignée, et il y avait bien des années qu'il n'était venu. Le dîner fut très-joyeux. On parla du passé, et je fus émerveillé de toutes les histoires que mon oncle savait et de la manière dont il les racontait. « Le monsieur », qu'on avait invité parce que l'ami de mon père et de mon oncle Jules était un de ses collègues, fut lui-même obligé de se dérider un peu, et prit part, autant qu'il le pouvait, à la gaieté générale. Dans le fond, ce n'était pas un méchant homme; il n'était que sot et vaniteux, ce qui le rendait, il est vrai, parfois égoïste.

Au dessert, — je ne sais trop comment cela vint, — l'ami dit tout à coup à mon oncle, en riant : « T'en souviens-tu, l'homme au pied vert? » Cette apostrophe nous fit ouvrir de grands yeux, au « monsieur » et à moi. Comme on m'avait appris qu'un enfant ne doit pas trop parler à table, je n'osai pas faire de questions, mais je me dis que je donnerais volontiers un sac de billes ou ma plus belle toupie afin de savoir pourquoi et comment mon oncle Jules s'appelait ou s'était appelé « l'homme au pied vert. »

« Le monsieur », qui n'était pas tenu à la même réserve que moi, une fois revenu de son premier étonnement, adressa la parole à l'ami, et lui dit : « Je vous avoue, Monsieur, que je me perds en conjectures et que je cherche en vain la cause plausible de la dénomination bizarre que vous venez d'appliquer à M. Jules. »

J'aurais embrassé de bon cœur « le monsieur » pour cette question, encore qu'elle fût un peu longue. L'ami, qui était fort gai et très-vif, répondit immédiatement :

— Comment, vous ne savez pas?... Au fait, comment le sauriez-vous?... Je crois bien qu'il n'y a que l'oncle Jules et moi qui sachions cette histoire... Et ce n'est certainement pas lui qui s'en sera vanté.

Ici mon oncle Jules fit mine d'interrompre.

— Non, non, mon cher ami, dit le narrateur, on saura ton aventure; elle en vaut, ma foi, bien d'autres; et puisque j'ai commencé, je finirai.

Mon oncle Jules parut embarrassé et s'en alla, sa tasse de café à la main, regarder par la fenêtre les massifs de géraniums plantés devant la salle à manger.

— Oui, Monsieur, reprit l'ami, M. Jules ici présent s'est promené jadis dans les rues toute une matinée avec un soulier au pied gauche et une pantoufle verte au pied droit!

« Le monsieur » ne savait trop quelle physionomie se donner. L'acte imputé à mon oncle Jules lui paraissait évidemment une extravagance. Il était trop poli pour le dire; mais il était trop étonné pour ne pas exprimer au moins un semblant d'opinion sur ce mode de chaussure.

— Monsieur, dit-il à l'ami, si j'étais surpris tout à l'heure en apprenant que M. Jules, à un moment de sa vie, a eu le surnom que vous avez cité, je le suis encore bien davantage en apprenant le fait qui a motivé ce surnom... Peut-être M. Jules était-il bien jeune, et...

— C'est ce qui vous trompe, dit l'ami en interrompant; l'aventure est arrivée il y a tout au plus une dizaine d'années; l'oncle Jules et moi nous étions des hommes d'un âge fort raisonnable, et même, j'ose le dire, ce qu'a fait là l'oncle Jules est une des choses les plus raisonnables de son existence...

— Raisonnable! ne put s'empêcher de dire le « monsieur », raisonnable!... Il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue de la correction, cette divergence de couleurs...

— Monsieur, reprit l'ami, les couleurs n'y font rien; l'oncle Jules s'est montré là, ce qu'il est toujours d'ailleurs, bon et courageux, et je connais bien des gens qui n'auraient pas eu assez de cœur pour faire comme lui.

— J'admets encore le courage, dit le « monsieur » avec une petite nuance ironique dans le ton, mais, sans vouloir critiquer M. Jules, je ne comprends pas bien le rapport qui peut exister entre une pantoufle verte et la bonté.

— L'oncle Jules, continua l'ami sans même répondre à l'objection, était dans la même ville que moi, lorsqu'il se tordit un pied en rentrant le soir chez lui. Il avait le lendemain matin le pied enflé et endolori, et j'en connais plus d'un qui, à sa place, serait resté couché à se dorloter ou à se plaindre. L'oncle Jules se leva comme d'habitude pour aller à son bureau, seulement il ne put jamais faire entrer le pied enflé dans son soulier. Il prit alors une pantoufle pour le pied malade; la pantoufle était verte; ce n'était pas la faute de l'oncle Jules; et comme il aurait fallu beaucoup d'allées et de venues pour s'en procurer une noire, l'oncle Jules, qui ne voulait pas perdre de temps, prit une canne et descendit dans la rue en se traînant avec un pied noir et l'autre vert.

L'oncle Jules désirait particulièrement arriver ce jour-là à son travail de bonne heure, et voici pourquoi. Il avait un jeune employé qui ne venait guère au bureau qu'une heure ou deux dans la matinée; tout le reste de la journée, la besogne de ce jeune homme le tenait au dehors, et on ne le revoyait que le lendemain. Or, l'oncle Jules avait appris confidentiellement que ce jeune homme avait fort compromis une grosse somme dont il était responsable, et que si l'affaire n'était pas arrangée avant un jour ou deux, il était à craindre ou que le jeune homme ne se tuât dans un moment d'emportement et de désespoir, ou, ce qui était aussi triste, qu'il ne prît la fuite comme un voleur.

Or, ce jeune homme appartenait à une famille peu aisée, mais d'une honorabilité parfaite. Le père, vieil officier en retraite, serait mort de chagrin et de honte si son fils avait imprimé une telle tache à son nom, et la mère, désormais sans ressources et sans soutien, si elle ne succombait pas elle aussi à la douleur, était condamnée à une existence de deuil et de misère. Voilà ce que se dit l'oncle Jules. Il connaissait fort bien le jeune homme, qui était intelligent et énergique. Il savait que dans cette aventure il y avait eu de sa part plutôt imprudence et irréflexion que calcul et mauvais instincts. Il le savait prompt et ardent, et fier comme son père le vieil officier, et il avait peur, en le mandant chez lui, de lui inspirer des soupçons et des craintes qui pourraient lui faire perdre la tête et amener un dénoûment fatal.

Voilà pourquoi l'oncle Jules tenait tant à arriver à son bureau juste à l'heure. Je ne vous dirai pas que la route ait été fort agréable pour lui; la curiosité des badauds, les railleries des mauvais plaisants qui imaginèrent le sobriquet fort médiocre que vous connaissez, ne devaient pas contribuer à soulager la souffrance de son pied. Toujours est-il qu'il entra dans son cabinet, fort pâle, mais calme et souriant. J'en sais quelque chose : c'est moi qui lui avais donné les détails sur l'affaire du jeune homme, et

(1) Ridolfo n'avait que seize ans lorsque son père Domenico mourut. Il se lia d'amitié avec Raphaël lors du séjour de ce grand maître à Florence. Il a fait un nombre assez considérable d'œuvres, non-seulement à Florence, mais aussi à Sienne et à Rome (surtout des portraits). On cite parmi ses élèves Pierino del Vaga.

je l'avais prévenu que je serais là. Je n'ai pas besoin de vous raconter ce qui se passa lorsque le jeune employé, mandé sous un prétexte quelconque, fut entré dans le cabinet. Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'oncle Jules se montra le plus généreux et le plus éloquent des hommes.

Le jeune employé est aujourd'hui un homme distingué. Depuis ce jour où il fut sauvé par l'oncle Jules, il n'a jamais rien dit ni rien fait qui ne soit digne d'éloge. Il s'est acquitté peu à peu de sa dette envers l'oncle Jules qui avait eu confiance en lui, et qui lui avait fait promettre qu'il n'aurait plus désormais l'ombre d'une pensée contraire à l'honneur. Il a noblement tenu sa parole. Voyez que de malheurs évités, et que de bien fait grâce à la pantoufle verte! Quant à l'oncle Jules, si vous voulez savoir ce qu'il advint de lui ce jour-là, il fit bon visage tant qu'il eut à parler au jeune homme, mais dès que celui-ci fut sorti, il s'évanouit, tant la souffrance était devenue forte. Le médecin, qui arriva en toute hâte, commença par le ranimer, puis il lui fit une scène et lui déclara que, s'il avait su cela la veille, il l'aurait bien empêché de sortir, quitte à l'attacher et à le faire garder comme un fou. L'oncle Jules me dit alors tout bas à l'oreille :

— Vraiment, je le savais bien!

L'INITIATIVE PERSONNELLE.

Dans les dictionnaires on définit ainsi l'initiative :

« Action de celui qui entame le premier quelque affaire. » (1)

Ce n'est là évidemment que le sens le plus circonscrit du mot.

Les dictionnaires ne parlent que d'une affaire particulière; mais lorsqu'il s'agit de la grande affaire de la vie, il faut entendre par homme d'initiative tout homme qui a un esprit actif et indépendant, une volonté énergique et persévérante.

Activité, indépendance, énergie, persévérance, voilà les caractères essentiels de l'initiative privée.

L'homme d'initiative, quelle que soit sa condition, n'est jamais un instrument simplement inerte et passif dans la main des autres hommes. Il pense par lui-même, il veut, il agit résolûment, d'après une impulsion intérieure qui l'incite à développer ses facultés, à mettre en œuvre tout ce qu'il se sent de force intellectuelle et morale. Il a besoin d'action, et dès qu'il s'est proposé un but sérieux, il y tend avec énergie et persévérance.

L'homme d'initiative devient ce qu'il veut devenir. « Vouloir, c'est pouvoir », dit le proverbe, et c'est une vérité dès qu'on ne veut rien d'abusif et d'impossible.

Il y a quelque chose de plus encore dans l'homme d'initiative. Il veut vouloir.

Un des plus grands hommes des temps modernes, un génie universel, Léonard de Vinci, avait adopté cette belle devise :

Il faut que tu veuilles vouloir ce que tu dois vouloir.

Or, que devons-nous vouloir?

A cette question la conscience de chacun de nous répond ou doit répondre :

Nous devons vouloir développer toutes nos facultés morales et intellectuelles en vue de nous améliorer et de nous rendre de plus en plus utiles à nos semblables. Voilà le véritable but de la vie.

Un écrivain illustre de la génération précédente disait un jour à un jeune homme oisif :

« Tout être dans la nature tend à se perfectionner. Si un arbre, si un jeune pommier pouvait parler, il dirait : « Je veux croître, grandir; je veux porter de beaux fruits; » je veux être l'un des meilleurs pommiers du monde. »

» Mais, ajoutait après réflexion cet homme éminent, si un pommier est né sur un sol ingrat, s'il n'a pas été bien greffé, il végétera et ne donnera que de mauvais fruits, tandis que l'homme de bonne volonté et d'initiative a la liberté de changer de milieu et de se greffer lui-même. »

Qui veut s'instruire, s'instruit; qui veut faire le bien, fait le bien; qui veut se corriger d'un vice, s'en corrige; qui veut acquérir une vertu, l'acquiert; qui veut s'améliorer, s'améliore. A chacun de nous appartient l'*initiative* de son propre perfectionnement. Le plus humble, le plus pauvre des citoyens, a en lui, qu'il le sache bien, tout ce qu'il faut pour rendre sa vie digne, généreuse, utile à lui-même et aux autres. (1)

(1) Littré.

(1) Extrait d'une conférence faite à la Bibliothèque populaire de Sens (Yonne) par M. Éd. Ch.

LE TOMBEAU DE JEAN CHANDOS
EN FRANCE.

Pendant l'été de 1859, je parcourais le département de la Vienne pour un service public dont j'étais chargé à cette époque. Par une matinée du mois de juin, j'étais parti de Montmorillon et je suivais la route qui conduit de cette ville à Poitiers. Arrivé à Lussac, je dus mettre pied à terre pour examiner le pont suspendu construit sur la Vienne près de cette ville. Au moment où j'allais remonter en voiture, mes compagnons de route me demandèrent si j'étais désireux de visiter une curiosité historique existant à proximité de ce pont : le tombeau de Jean Chandos, célèbre capitaine anglais tué dans cet endroit en l'an 1369 et enterré sur le lieu même où il avait péri. J'acceptai cette offre avec empressement et descendis sur la berge de la rivière, couverte en ce moment d'une brume épaisse qui bornait et assombrissait beaucoup l'horizon. Après un parcours d'une centaine de pas, je me trouvai tout à coup en face d'un petit monument composé simplement de deux pilastres carrés en pierre de taille, soutenant par ses extrémités un sarcophage également en pierre, ayant la forme d'un cercueil, et sur le couvercle duquel on lisait uniquement ces mots : — Jean Chandos, — sans que rien indiquât ni la nationalité, ni les dignités de l'homme dont la dépouille mortelle reposait là depuis cinq siècles. Du reste, on voyait que ce tombeau était respecté par le propriétaire du terrain sur lequel il se trouvait, et aussi par les gens qui circulaient sur le chemin de halage confinant à ce terrain; point d'herbes parasites autour, fort peu de mousse sur la pierre, que le temps seul avait noircie.

J'avoue que mon impression fut profonde, lorsque après avoir lu ce simple nom, Jean Chandos, je me reportai par la pensée vers la haute renommée dont avait joui celui qui l'avait porté, vers le rôle qu'il avait joué dans nos grandes guerres du quatorzième siècle. Avoir été en son temps le capitaine le plus renommé de l'Angleterre, avoir été le guide et le conseiller du prince Noir dans cette fameuse bataille de Poitiers, si fatale à la France, où le roi Jean fut fait prisonnier; avoir eu l'honneur de recevoir l'épée de du Guesclin à la bataille d'Auray; avoir été le rival estimé et honoré de ce grand homme, et, à la fin, être venu, après une mort glorieuse, reposer obscurément en terre étrangère, sur le rivage presque désert d'une petite rivière! Il y a certainement dans cette destinée quelque chose de frappant et de bien propre à faire réfléchir sur la bizarrerie de la destinée humaine. Si Jean Chandos eût vécu quelques siècles plus tard, sa dépouille mortelle eût été certainement transportée en Angleterre, et il repose-

rait aujourd'hui sous les voûtes de l'abbaye de Westminster, à côté des grandes illustrations de son pays.

UNE BONNE PRÉFACE.

Une jeune Américaine, miss Mary Townsend, avait ressenti, dès sa plus tendre enfance, un vif attrait pour l'étude de l'histoire naturelle. Elle avait particulièrement observé les mœurs des insectes.

Très-jeune encore, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la confina entre les quatre murs d'une chambre ; pour comble de malheur, sa vue s'affaiblit tellement qu'elle supportait à peine la clarté du jour, et qu'elle ne pouvait, sans la plus vive douleur, fixer ses regards sur un livre.

Au lieu de s'abandonner au désespoir et de s'appesantir sur son malheur, la pauvre enfant chercha dans les souvenirs du passé un adoucissement à ses maux présents. Elle médita longuement sur les recherches de son enfance, et dicta, les yeux bandés, un petit livre sur les insectes dont voici la touchante préface :

« Je serais reconnaissante si mon petit livre empêchait les enfants d'être cruels envers les insectes, comme ils en ont le penchant. Il m'a fait oublier que j'étais enfermée entre quatre murs, m'a conduite dans les champs, les forêts, et a renouvelé mon admiration pour les œuvres merveilleuses du Créateur. »

Ce serait gâter des paroles si simples que de les commenter longuement. Cependant, on ne peut s'empêcher de remarquer ce qu'elles contiennent de vrai et d'élevé pour les lecteurs et de consolant pour ceux que la maladie réduit à l'inaction. Oui, apprendre, c'est devenir meilleur, c'est aviver dans son âme le foyer de la vie intérieure, c'est y étendre le domaine du bien, en diminuant la part du mal. Connaître, c'est aimer. Aimer, c'est devenir plus heureux en état de santé, plus doucement résigné en état de maladie.

Quoi de plus touchant que de voir cette pauvre enfant, dont la vie a été flétrie dans sa fleur, sourire à l'idée que son petit livre fera peut-être quelque bien autour d'elle?

Toute étude est donc bonne, saine, fortifiante, par cela seul qu'elle est une étude. En particulier, les études d'histoire naturelle, que l'on néglige trop souvent dans l'éducation de l'enfance, ont ce don naturel de ramener plus directement l'âme à l'idée d'un Dieu infiniment sage et infiniment bon. Au milieu de la vie moderne, si aride souvent et si pleine de labeurs ingrats, surtout au sein des villes, elles rafraîchissent notre imagination, en nous reportant aux scènes si grandes et si calmes de la nature. Le nom seul de la plante ou de l'insecte évoque dans notre souvenir la fraîcheur et le silence des grands bois, les prés fleuris, les moissons qui ondulent à la brise et le murmure des ruisseaux.

Mlle Frederika Bremer, si bon juge en matière de noblesse morale et d'observation religieuse, connut personnellement Mary Townsend dans le voyage qu'elle fit aux États-Unis (1849-1850).

Dans plusieurs de ses lettres elle en parle avec admiration. « J'ai vu encore une fois la petite Mary Townsend, cette jolie enfant de la lumière intérieure. » Et elle ajoute plus loin : « Mary restera ainsi aveugle et enchaînée, jusqu'au jour où le Libérateur déliera les ailes de cet ange. »

COMBATS DE COQS.

Chez les anciens, le coq était le symbole de l'activité, de la vigilance et du courage. Aussi le voit-on consacré par les Grecs à Mercure, à Minerve, à Bellone et à Mars. Pausanias, en particulier, nous apprend qu'il y avait un coq sur le casque de la déesse de la sagesse dans la citadelle d'Élis. Les Dardaniens en avaient un sur les enseignes de leurs soldats. L'ardeur guerrière de cet oiseau explique suffisamment le rôle qu'il jouait dans ce symbolisme religieux et militaire. Elle explique aussi comment l'idée vint de le faire combattre. L'usage de ces combats remonte à la plus haute antiquité, et était assez répandu. Pindare, dans une de ses Olympiques, compare son héros « à un coq qui combat enfermé. » Ces quelques mots du poëte prouvent évidemment que la chose n'était ni étrange, ni rare, puisqu'il n'en parle que par allusion et en passant, comme d'un fait bien connu et passé dans les habitudes de tous.

Certaines provinces et certaines villes avaient la réputation d'élever les coqs les plus belliqueux. Ainsi l'on vantait les coqs de combat de Tanagre, de Chalcis, de Mélos, de Cos, de Rhodes. Les amateurs en faisaient même venir de la Médie et de la Perse. Les Rhodiens et les gens de Pergame, entre autres, étaient très-passionnés pour ce genre de spectacle. Quant aux Grecs en général, ils aimaient beaucoup les combats d'oiseaux, de cailles, de perdrix et de coqs.

A Athènes, les combats de coqs furent introduits, dit-on, par Thémistocle, en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur les Perses à Salamine. Selon les uns, avant de livrer bataille, il avait tiré un heureux présage du chant d'un coq. Selon les autres, il avait vu avant ce même combat deux coqs se battre avec fureur, et il les avait fait remarquer à ses soldats, pour les animer par cet exemple. Il paraît tout au moins certain qu'il avait donné à l'*alectryonon* (mot grec signifiant combat de coqs) le caractère et l'appareil d'une fête religieuse. Cette solennité se célébrait dans le grand théâtre d'Athènes vers le 20 du mois boédromion (septembre). On faisait précéder le combat de prières et de sacrifices. Sur certaines médailles d'Athènes, on voit un coq avec une palme, signe de la victoire. Les Grecs attribuaient à ce genre de spectacle une influence morale particulière, puisque, si l'on en croit Lucien, tous les adolescents qui devenaient jeunes hommes étaient tenus d'y assister.

Les Romains, comme les Grecs et les habitants de Pergame, aimaient les joutes de coqs. Il reste un grand nombre de pierres gravées d'origine romaine où des coqs combattent sous le regard de génies du cirque. Hardouin cite une médaille à l'effigie de Géta où se trouvaient deux coqs combattant.

La fable pouvait admettre que voir combattre des coqs était un plaisir bien fait pour des êtres tels que les faunes, qui présidaient à la nature dans ce qu'elle avait de fort et de vaillant, mais aussi d'un peu grossier et brutal.

Aujourd'hui il existe des combats de coqs en Chine, dans l'Inde, en Amérique, mais surtout en Angleterre. On peut même dire que dans ce dernier pays ils sont devenus un divertissement vraiment national. Au temps de Henri VIII, de peu aimable mémoire, c'était là récréation favorite du roi et de la cour, et naturellement aussi du peuple, qui ne demandait d'ailleurs qu'à abonder dans ce sens, et qui faisait de ces combats son passe-temps de prédilection pendant les fêtes du carnaval. On éprouve un certain sentiment de tristesse en songeant que c'était là ce qu'un peuple entier avait trouvé de plus amusant. Cromwell, choqué dans ses convictions puritaines par ces plaisirs barbares, les interdit ; mais l'habitude était trop forte, et malgré ses prohibitions et d'autres qui sont survenues plus tard, les combats de coqs ne disparurent point de l'Angleterre. L'éducation des coqs de combat a

été à certains moments, même pour de grands personnages, une occupation aussi sérieuse qu'a pu l'être depuis l'éducation des chevaux de course. Un grand seigneur anglais, le duc de Leeds, s'y était acquis au dix-huitième siècle une réputation. On a, du reste, publié des ouvrages spéciaux sur la matière. Les auteurs y réglementent l'éducation des poulets, et dressent une véritable législation du combat.

Des entrepreneurs peu au courant du tempérament français essayèrent d'introduire les combats de coqs à Paris. Dans le courant des années 1828 et 1829, et pendant la première moitié de l'année 1830, il y eut de ces combats au bois de Boulogne et au faubourg Saint-Honoré. Disons à l'honneur du goût français qu'ils n'ont pas eu de succès, et qu'on ne les a jamais vus reparaître.



Jeune Faune faisant combattre des coqs, sculpture par M. Ch. Lenoir. — Dessin de Bocourt.

M. Achille de Vaulabelle a fait des combats de coqs une description très-pittoresque :

« Les champions, dit-il, ont les éperons garnis de pointes d'acier très-acérées... Les deux maîtres, tenant ces deux coqs dans leurs mains, caressent la tête et le cou de ces animaux, humectent les bandages qui servent à raffermir les éperons, placent par intervalles les champions en face l'un de l'autre, les irritent par tous les moyens possibles, et cherchent à accroître leur fureur en faisant semblant de les jeter bec contre bec ; puis, lorsqu'ils les jugent suffisamment excités, ils les lâchent en même temps. La première attitude des coqs, lorsqu'ils se voient en présence, est noble et magnifique. Un instant ils restent tête contre tête, et s'élancent ensuite l'un vers l'autre avec une incroyable rapidité ; leurs ailes alors s'entrelacent ; leurs ergots nerveux s'enfoncent dans les chairs l'un de l'autre, et ils ne for-

ment bientôt plus qu'une masse. Il est difficile de se faire une idée juste des sauts, de la furie et de la vigueur de ces animaux. Quelquefois les premiers coups qu'ils se portent sont mortels; dans d'autres instants, le combat se prolonge avec des chances égales, et les deux champions, épuisés, hors d'haleine, montrent toute l'obstination du courage, toute la lassitude et l'anxiété qu'on remarque fréquemment dans les combats des pugilistes. Souvent alors, on voit chez tous deux le bec s'ouvrir, la langue palpiter, l'aile se traîner sur le paillasson; les jambes chancellent; la partie supérieure du corps retombe sur le poitrail; l'œil, si brillant auparavant, s'obscurcit, et l'on aperçoit de grosses gouttes de sueur couler le long des plumes du dos. Lorsqu'il y a interruption dans la lutte, et que les coqs, vaincus par la lassitude, tombent sans force l'un à côté de l'autre, un des maîtres compte jusqu'à dix. Si les deux champions restent immobiles, leurs maîtres les prennent dans leurs mains, les raniment et les placent de nouveau dans le plus petit des deux cercles tracés à la craie (c'est l'arène). Si l'un des champions renonce à continuer le combat et s'il demeure inactif pendant tout le temps employé par un des maîtres à compter une seconde fois jusqu'à quarante; si l'autre, au contraire, continue à donner des coups de bec et se montre disposé à combattre, le premier est déclaré vaincu. Le silence qui a régné dans la salle durant tout le cours de la lutte fait place alors à un véritable tumulte : les cris des parieurs recommencent, mais ce n'est plus cette fois pour proposer des paris; il s'agit pour chaque gagnant de réclamer et de recevoir de son adversaire le montant de son enjeu. »

LA MÈRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Chrysostome, l'un des pères de l'Église, né à Antioche vers l'an 344, n'avait point connu son père, nommé Second, capitaine de cavalerie et commandant des troupes de l'empire en Syrie. Élevé par sa mère, il étudia sous les meilleurs maîtres la philosophie, le droit, et son éloquence, son savoir, ses talents supérieurs, l'avaient rendu célèbre presque dès le début de sa jeunesse. Il pouvait prétendre aux fonctions les plus élevées; mais, cédant aux inspirations d'une ardente piété, il se donna tout entier à l'étude des Écritures saintes et aux pratiques religieuses les plus austères. Un de ses amis, depuis sanctifié comme lui-même, Bazile, lui persuada de quitter la maison de sa mère pour aller vivre avec lui dans la solitude.

Dès que cette mère désolée eut appris cette nouvelle, « elle me prit par la main, dit Chrysostome [1], me mena dans sa chambre, et m'ayant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avait mis au monde, elle commença à pleurer et à me parler en des termes qui me causèrent encore plus d'émotion que ses larmes.

« Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse longtemps de la vertu de votre père. Sa mort, qui suivit de près les douleurs que j'avais endurées pour vous mettre au monde, vous rendit orphelin et me laissa veuve, plus tôt qu'il n'eût été utile à l'un et à l'autre. J'ai souffert toutes les peines et toutes les incommodités du veuvage, lesquelles, certes, ne peuvent être comprises par les personnes qui ne les ont point éprouvées. Il n'y a point de discours qui puisse représenter le trouble et l'orage où se voit une jeune femme qui ne vient que de sortir de la maison de son père, qui ne sait point les affaires, et qui, étant plongée dans l'affliction, doit prendre de nouveaux soins, dont la faiblesse de son âge et celle de son sexe sont peu capables. Il faut qu'elle supplée à la négligence de ses serviteurs, et se garde de leur malice; qu'elle se défende des mauvais desseins de ses proches; qu'elle souffre constamment les injures des partisans et l'insolence et la barbarie qu'ils exercent dans la levée des impôts.

» Quand un père en mourant laisse des enfants, si c'est une fille, je sais que c'est beaucoup de peine et de soin pour une veuve : ce soin néanmoins est supportable, en ce qu'il n'est pas mêlé de crainte, ni de dépense. Mais si c'est un fils, l'éducation en est bien plus difficile, et c'est un sujet continuel d'appréhensions et de soins, sans parler de ce qu'il coûte pour le faire bien instruire. Tous ces maux pourtant ne m'ont point portée à me remarier. Je suis demeurée ferme parmi ces orages et ces tempêtes, et, me confiant surtout en la grâce de Dieu, je me suis résolue de souffrir tous ces troubles que le veuvage apporte avec soi.

» Mais ma seule consolation dans ces misères a été de vous voir sans cesse, et de contempler dans votre visage l'image vivante et le portrait fidèle de mon mari mort. Consolation qui a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne saviez pas encore parler, qui est le temps où les pères et les mères reçoivent plus de plaisir de leurs enfants.

» Je ne vous ai point aussi donné sujet de me dire qu'à la vérité j'ai soutenu avec courage les maux de ma condition présente, mais aussi que j'ai diminué le bien de votre père pour me tirer de ces incommodités, qui est un malheur que je sais arriver souvent aux pupilles. Car je vous ai conservé tout ce qu'il vous a laissé, quoique je n'aie rien épargné de tout ce qui vous a été nécessaire pour votre éducation. J'ai pris ces dépenses sur mon bien et sur ce que j'ai eu de mon père en mariage. Ce que je ne vous dis point, mon fils, dans la vue de vous reprocher les obligations que vous m'avez. Pour tout cela je ne vous demande qu'une grâce, ne me rendez pas veuve une seconde fois. Ne rouvrez pas une plaie qui commençait à se refermer. Attendez au moins le jour de ma mort; peut-être n'est-il pas éloigné. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; mais, à mon âge, je n'ai plus que la mort à attendre. Quand vous m'aurez ensevelie dans le tombeau de votre père, et que vous aurez réuni mes os à ses cendres, entreprenez alors d'aussi longs voyages et naviguez sur telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais pendant que je respire encore, supportez ma présence et ne vous ennuyez point de vivre avec moi. N'attirez pas sur vous l'indignation de Dieu, en causant une douleur si sensible à une mère qui ne l'a point méritée. Si je songe à vous engager dans les soins du monde et que je veuille vous obliger de prendre la conduite de mes affaires, qui sont les vôtres, n'ayez plus d'égard, j'y consens, ni aux lois de la nature, ni aux peines que j'ai essuyées pour vous élever, ni au respect que vous devez à une mère, ni à aucun autre motif pareil : fuyez-moi comme l'ennemie de votre repos et comme une personne qui vous tend des piéges dangereux. Mais si je fais tout ce qui dépend de moi afin que vous puissiez vivre en parfaite tranquillité, que cette considération pour le moins vous retienne, si toutes les autres sont inutiles. Quelque grand nombre d'amis que vous ayez, nul ne vous laissera vivre avec autant de liberté que je fais. Aussi n'y en a-t-il point qui ait la même passion que moi pour votre avancement et pour votre bien. »

Chrysostome, touché profondément par ce discours, ne put se résoudre à quitter une mère si pleine de tendresse pour lui, et si digne d'être aimée. Ce ne fut qu'après l'avoir perdue, en 374, qu'il se retira parmi les anachorètes des montagnes voisines d'Antioche. Il resta quatre ans près de ces solitaires. Ce n'était pas encore assez pour

[1] *Traité du sacerdoce.*

lui : il alla habiter seul une caverne ignorée, où il vécut deux ans sans se coucher. Mais sa destinée fut de devenir, comme on le sait, patriarche de Constantinople, et de remplir le monde de la renommée de son éloquence extraordinaire, de son dévouement et de ses malheurs.

LE SILENCE DANS LA SOLITUDE.

Le silence est un des charmes les plus subtils de ce pays solitaire et vide. Il communique à l'âme un équilibre que tu ne connais pas, toi qui as toujours vécu dans le tumulte; loin de l'accabler, il la dispose aux pensées légères; on croit qu'il représente l'absence du bruit, comme l'osbcurité représente l'absence de la lumière : c'est une erreur. Si je puis comparer les sensations de l'oreille à celles de la vue, le silence répandu sur les grands espaces est plutôt une sorte de transparence aérienne qui rend les perceptions plus claires, nous ouvre le monde ignoré des infiniment petits bruits, et nous révèle une étendue d'inexprimables jouissances. (1)

DE L'INFLUENCE DES PETITES CAUSES.

— Non, décidément, je ne louerai pas cette maison, disait une belle Anglaise de trente à trente-cinq ans à la compagne qui l'aidait dans la recherche d'une habitation confortable aux environs de Paris.

— Pourquoi? Elle est bien située, en bon air, les pièces sont vastes; elle me semble tout à fait convenable.

— Non, vous dis-je, il y a quatre marches à monter pour passer du vestibule à la salle à manger. Je ne veux pas de ces quatre marches.

— Alors, cherchons ailleurs.

Une officieuse amie indique un chalet, petite cage suspendue dans un beau site, avec balcon et escalier extérieur, exposé aux assauts des orages du sud; demeure pittoresque, mais répondant mal aux habitudes de bien-être et de confort des naturels d'outre-Manche. La dame s'en arrange, contre toute prévision, et s'y installe avec son amie. La Providence avait ses desseins. Tout près du chalet habitait une âme en détresse, une vie brisée dans sa fleur, un homme jeune et beau dont la souffrance avait arrêté la carrière, et qui végétait tristement sans but à la campagne.

Le malheur a de puissants attraits pour les cœurs généreux. L'une des deux étrangères était une nature d'élite, chez qui la culture de l'esprit, loin d'arrêter l'élan du cœur, avait au contraire développé les facultés aimantes et dévouées. Le sort des femmes pauvres de son pays l'avait émue de bonne heure. Elle s'était préoccupée des ressources à créer pour soutenir ces existences débiles qui, dans la riche Angleterre, n'ont d'autre patrimoine que le travail manuel, rendu de jour en jour moins lucratif par la concurrence des machines. Elle avait servi de sa plume et de son influence la cause des ouvrières et des institutrices, en initiant les hautes classes à des misères inconnues ou ignorées.

Elle vivait dans une atmosphère d'amour et de charité qui s'étendait autour d'elle et gagnait le voisinage. Le désespéré retrouva l'espérance : son horizon borné s'élargit. Il reprit intérêt à tout ce qui l'avait laissé indifférent depuis que ses rêves d'ambition s'étaient évanouis. Il se sentit revivre sous cette douce influence. Mais qu'avait-il à offrir en échange du sacrifice de toute une vie? Rien qu'une tendre et reconnaissante affection. Elle accepta. Il lui dut cinq années d'un bonheur sans nuage, et quand Dieu le rappela de ce monde, il s'éteignit sans douleur, la laissant fidèle à sa chère mémoire et mère de deux beaux enfants qu'elle élève avec amour.

Voilà comment quatre marches de trop furent la cause providentielle du plus grand bien qu'il soit donné de faire ici-bas.

(1) Eugène Fromentin, *Un Été dans le Sahara.*

CONSEILS
POUR DONNER AUX PLATRES L'APPARENCE DES TERRES CUITES.

Quelque soin qu'on prenne des statues, bustes, bas-reliefs ou médailles en plâtre, après un certain temps une poussière noire s'incruste à leur surface, et il est difficile de la faire diparaître. La vue de ces œuvres d'art devient désagréable; on les cache ou on les détruit. On a cependant un excellent moyen d'en tirer un bon parti : c'est de les transformer en imitations de terre cuite.

Nous n'avons pas en vue une transformation pareille à celle des plâtres colorés en rose ou en rouge que vendent les mouleurs. Pour obtenir une véritable imitation de la terre cuite, il faut plus de goût et plus de soin.

Voici comment on peut s'y prendre, et nous ne croyons pas que cette recette soit écrite ou connue; nous ne l'avons trouvée nous-même qu'après de nombreux tâtonnements.

L'outillage nécessaire est peu coûteux et facile à se procurer : il consiste en quelques feuilles de papier de verre *double zéro*, un pinceau de martre dit *queue de morue*, une molette en verre et sa palette, et quelques sous de couleurs en poudre qu'on trouve partout : rouge de brique, noir de fumée, blanc de zinc et ocre jaune.

On commence par placer la statue ou le buste qu'on veut peindre sur un petit meuble isolé, de façon à pouvoir tourner autour. En la frottant avec du papier de verre, on enlève les traces de soudures, et l'on égrène la surface des endroits devenus trop polis et trop durs. Ce travail exige beaucoup d'attention et de légèreté de main : il faut que les reliefs délicats ne soient altérés en rien par le râpage du papier de verre.

Ceci fait, on prépare la couleur. Sur la palette on broie 2 parties d'ocre jaune, 2 parties de rouge de brique et 1 partie de noir. Lorsque le tout est bien réduit en poudre et bien mélangé, on le met à part et l'on pulvérise sur la palette 3 parties de blanc de zinc, qu'on humecte de quelques gouttes de lait pour en faire une pâte liquide bien homogène. On délaye alors dans un petit pot cette pâte et les couleurs déjà préparées avec du lait (8 ou 10 parties), en remuant vivement, de façon à ce qu'il n'y ait pas de grumeaux. Si bien faite que soit la préparation, il est presque impossible d'éviter qu'il ne reste quelques globules de blanc non dissous. Pour les éliminer, on peut laisser reposer et décanter le liquide coloré, ou, mieux, passer la liqueur obtenue au travers d'un tamis fin.

Ces préparatifs achevés, on étend la couleur bien soigneusement et bien également sur toute la statue avec le pinceau de martre, en ayant soin de ne pas faire d'épaisseurs et de ne pas laisser tomber sur les parties basses (on commence le coloriage par la tête) des gouttelettes de rouge. Après vingt-quatre heures de séchage, on donne une seconde couche, indispensable pour que la teinte soit uniforme. Quand la statue est bien sèche, on frotte avec le pouce les parties où le coup de pinceau reste visible, de façon à bien égaliser les surfaces.

On peut augmenter ou diminuer la proportion de blanc selon la teinte qu'on veut obtenir; mais la recette que nous publions donne des résultats très-satisfaisants.

En ce qui concerne la quantité de couleurs nécessaire pour peindre une statue, nous ajouterons qu'il faut traduire l'expression « partie », dont nous avons fait usage plus haut, par celle de « cuillerée à café », s'il s'agit de teindre une statue d'un mètre de haut; et par celle de « demi-cuillerée à café », s'il s'agit d'une statuette de 50 centimètres, etc.

On peut remplacer le lait par de l'eau gommée.

LES CURES AU RHINOCÉROS.

LÉGENDE MÉDICALE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Lorsqu'au Jardin des plantes on regarde le rhinocéros, dont le sombre regard se tourne rarement vers la foule, il est difficile de s'imaginer qu'on a devant soi un animal qui a longtemps été considéré en sa lourde masse comme une panacée propre à calmer tous les genres de souffrances. Sur la foi d'une légende venue d'Orient, un vieil écrivain arabe avait annoncé que sa corne, d'un aspect si redoutable, neutralisait presque tous les genres de poisons. Les graves docteurs du temps de Louis XIV (qu'ils exerçassent leur art en France, en Hollande ou bien en Angleterre) enchérirent singulièrement, dans leurs théories fantastiques, sur le préjugé des Arabes. Tout était bon, à les entendre, dans l'énorme animal pour ranimer chez l'homme les forces épuisées et même pour dissiper les fièvres les plus malfaisantes. C'est ce que rapportait le docte Ch. Biron, le médecin de Mlle de la Vallière, qui se vantait d'avoir mangé du rhinocéros dans les Indes. Il affirmait fort sérieusement, d'après la décision de MM. de « la Société royale d'Angleterre », que les cornes (d'abados ou rhinocéros) ainsi que leurs dents, leurs ongles et leur sang, en se gardant d'oublier certaines parties moins pures de l'animal, présentaient une série d'antidotes ayant le même usage dans la pharmacopée des Indiens que la thériaque dans celle de Venise et du reste de l'Europe. Il disait expressément, au sujet des vertus curatives de ce pachyderme, dont on ne connaissait guère alors la structure que par les planches de Bontius : — « On se sert en médecine de son sang pour fortifier le cœur, pour toutes les maladies contagieuses, parce qu'il excite fortement la sueur. Il fait cesser le cours de ventre, purifie le sang et arrête les pertes de ce fluide immédiatement.

» De sa corne on fait des tasses pour boire, afin de se préserver du mauvais air en temps de contagion. A l'égard de la dent, on dit que si, dans les plus fortes douleurs, on appliquait la dent du rhinocéros à la dent qui fait souffrir, le mal cesserait aussitôt. Wormius, qui rapporte cela, ajoute qu'il n'en a pas fait l'expérience. Ce que je sais, c'est que, quoique les rhinocéros ne soient pas rares dans l'Orient, on ne laisse pas d'y estimer prodigieusement les cornes de cet animal. Il y en avait six dans le présent que le roi de Siam envoya en France en 1686. »

TABATIÈRES.

En 1874, une collection de deux cent quatre tabatières a été léguée au Musée du Louvre par M. et Mme Lenoir (1). On les a exposées dans une des salles voisines de l'ancien Musée des souverains. Presque toutes sont des œuvres de bijouterie du dix-huitième siècle. On les a classées en cinq divisions : — tabatières en pierres dures; mosaïques, incrustations, nacres et burgaux (1); — tabatières en or, or et émail, or et camées; — tabatières émaillées; — tabatières à peintures montées sur boîtes; — tabatières de compositions diverses.



Collection des tabatières, au Musée du Louvre. — Une Tabatière de 1771 ; grandeur exacte — Dessin de Féart.

La tabatière dont nous reproduisons le couvercle est désignée dans le catalogue spécial de la collection Lenoir sous le numéro 50, et porte la date de 1771. Elle est en or ciselé de deux tons et revêtue de burgau. Des peintures en grisaille sur fond noir ornent le couvercle, le dessous de la boîte et le pourtour. C'est une œuvre d'orfévrerie parisienne (2).

Nous nous proposons de faire d'autres emprunts à cette curieuse collection.

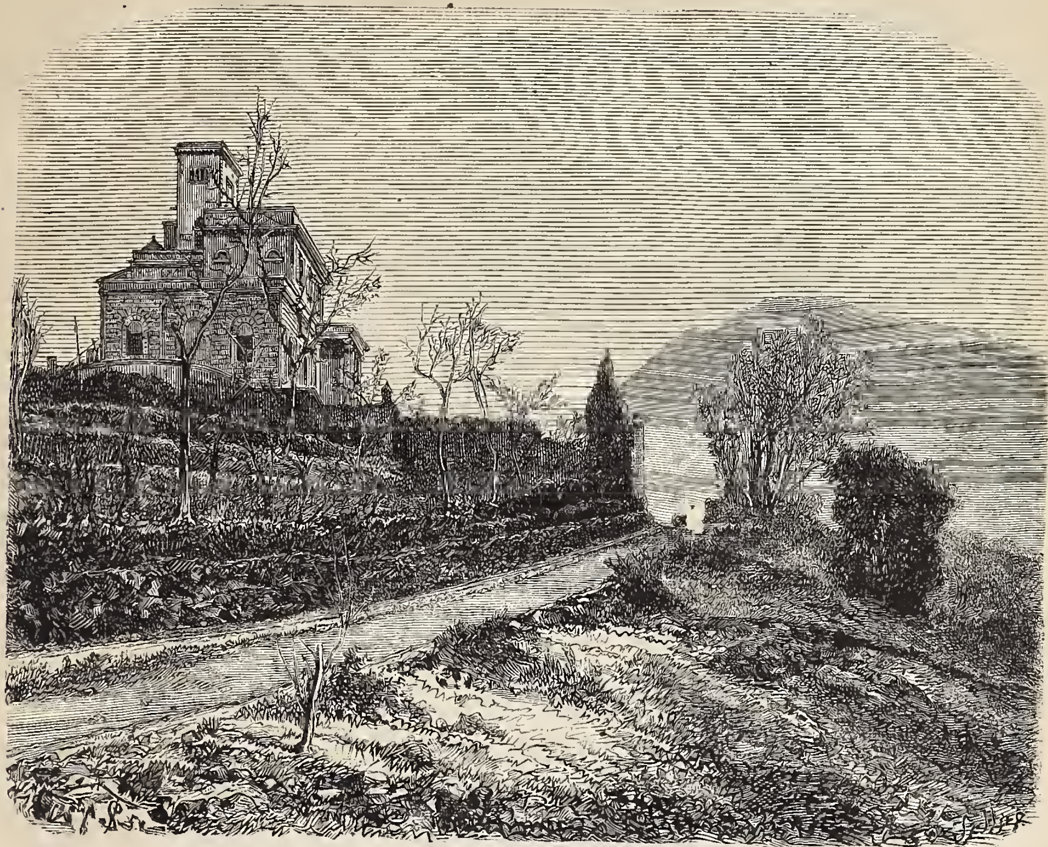
(1) *Burgaudine*, nacre fine employée dans la bijouterie, et qui est originaire des Antilles. (*Dictionnaire des termes techniques*, par Alfred Souviron.)

(1) M. Lenoir avait été longtemps le propriétaire du café de Foy, au Palais-Royal.

(2) Les orfévres du dix-huitième siècle auxquels on attribue la plupart de ces tabatières sont : Ducrollay (Jean et Jean-Charles), Georges Jouguet, Matthieu Toiny, Pierre-Jean Lenfant, Pillieu, Jean Moynat, Pierre-Jean Bellangé, Charles-Barnabé Sageret, Mathys de Beaulieu, Louis-François-Auguste Taunay, Joseph-Étienne Biezy, Pierre-Joseph Antoine. Plusieurs habitaient le pont au Change, le pont Notre-Dame, le pont Saint-Michel, le quai des Orfévres, la place Dauphine, la cour de Lamoignon.

L'OBSERVATOIRE DU VÉSUVE.

Voy., sur le Vésuve, les Tables ([1]).



L'Observatoire du Vésuve. — Dessin de Sellier.

La science a des audaces comme la guerre, des audaces commises avec plus de sang-froid, continuées avec plus de calme, accomplies avec le même héroïsme! Nous en trouvons une preuve incontestable dans l'installation de l'observatoire vésuvien aux bords d'un volcan toujours en travail intérieur, qui peut tout engloutir à chaque instant, bâtiments, directeur, employés, serviteurs, au fond d'un gouffre subitement ouvert, comme on l'a vu à maintes reprises et notamment le 8 décembre 1861 : ce jour-là, une fente se déclara près de la base de la montagne, un peu au-dessus de la ville de Torre del Greco, qu'elle traversa entièrement jusqu'à la mer, et dont elle détruisit une partie.

Personne n'ignore qu'en l'an 79 de notre ère, lorsque le mont Vésuve, paisible depuis des milliers d'années e qui s'était jusqu'alors comporté comme un honnête volcan éteint, se prit tout à coup de rage et se réveilla subitement en volcan actif et furieux, Pline l'Ancien, poussé d'abord par le désir de porter secours à la population du littoral, puis par la curiosité scientifique, s'avança hardiment vers les dangers où il trouva la mort. C'était beau; mais la science n'a pas dégénéré, car les savants et leurs aides, qui se sont consacrés aux études météorologiques sur le Vésuve, demeurent jour et nuit exposés volontairement à des accidents imprévus, sans autre attrait que de décrire des phénomènes et d'inscrire des chiffres sur des registres d'observations!

L'Observatoire du Vésuve ne date que de trente ans, et les circonstances de sa création méritent d'être rapportées.

([1]) Voy. notamment t. VIII, 1840, p. 332.

Macedonio Melloni, savant bien connu par ses travaux sur la chaleur rayonnante, était professeur de physique à Parme lorsque, compromis dans les agitations politiques de 1831 et forcé d'émigrer, il vint en France où il se lia avec nos savants; Arago devint son ami. Or, tous ceux qui ont connu l'illustre secrétaire de l'Académie des sciences savent avec quelle ardeur généreuse il s'employait au service des personnes qu'il aimait : aussi se mit-il bientôt en tête de rendre à Melloni les joies de la patrie italienne.

La renommée européenne d'Arago l'autorisait à s'adresser directement aux personnages du plus haut rang. Il écrivit à M. de Metternich une lettre pressante qu'il fit appuyer de la puissante recommandation d'Alexandre Humboldt. Le grand ministre autrichien donna une réponse favorable, et Melloni put se rendre à Naples, où il fut nommé, en 1839, professeur de physique au Bureau météorologique,

Melloni, placé en face du Vésuve et inspiré par la nature de ses études, conçut alors le dessein de réaliser un projet nourri, caressé depuis longtemps par les savants, celui d'établir sur une des pentes du volcan une station météréologique d'où l'on surveillerait toutes les circonstances des repos et des éruptions du cratère. Il convertit à cette idée le ministre Sant-Angelo. Celui-ci, à son tour, profita de l'intérêt que le roi portait à Melloni pour obtenir de ce souverain les autorisations nécessaires. On dit que Ferdinand II avait été vivement frappé, dans une visite qu'il avait faite à l'Observatoire de Paris, en 1830, de tout ce qu'il y avait vu et entendu. Arago, qui possédait un art admirable pour expliquer aux gens du monde, avec

une clarté saisissante, les secrets les plus enveloppés de la science, avait fait au roi les honneurs de l'établissement; et ce souvenir, corroboré sans doute par quelque lettre d'Arago, paraît avoir eu grande influence sur la détermination du roi en faveur de Melloni, qui fut nommé directeur de l'Observatoire aux appointements de cent ducats par mois (420 francs), et fut chargé de faire construire à Paris les instruments nécessaires, ainsi que de recueillir les éléments d'une histoire du Vésuve.

La construction de l'Observatoire, à mi-hauteur de la montagne, fut confiée, en 1831, à l'ingénieur Gaetano Fazzini, auteur des plans et des devis. Elle coûta 300 000 francs, et ne fut terminée qu'en 1847. Le sommet de la tour des observations météorologiques est élevé de 636 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Melloni ne jouit pas longtemps du bonheur de diriger un établissement qui répondait à ses plus chères ambitions. Les événements politiques de 1848 supprimèrent sa position et firent abandonner l'Observatoire, qui devint le refuge des hiboux et des chauves-souris. Il fut même question d'en chasser définitivement la science et de vendre les bâtiments à un aubergiste; mais un reste de respect pour la pensée qui avait présidé à son érection maintint dans l'esprit d'une administration trop utilitaire une heureuse indécision. Sur ces entrefaites, le professeur Louis Palmieri demanda l'autorisation de faire, dans les bâtiments délaissés, des observations à ses frais et avec ses propres instruments. Le courage des amis de la science en fut ranimé, et le gouvernement se décida dès lors à conserver au monument son caractère primitif. Melloni ayant succombé, le 11 août 1853, à une attaque de choléra foudroyant, Palmieri, qui continuait ses études et ses recherches à l'Observatoire, obtint en 1856 le rétablissement en sa faveur de la place de directeur. Il l'occupe encore aujourd'hui, à la grande satisfaction des savants de tous les pays, et il s'y montre d'une complaisance infatigable pour les géologues qui viennent explorer la montagne.

Tout manquait, cependant, dans l'établissement pour qu'il pût remplir complétement sa destination. On a dû y ajouter des constructions pour y installer de nouveaux instruments. On a pu acquérir aussi du professeur Sacchi une précieuse collection de livres et de manuscrits relatifs au Vésuve, collection que Palmieri a poussée au chiffre de 500 volumes; enfin, un petit fonds a été alloué pour l'impression des archives de l'Observatoire, dont les divers volumes, au nombre de cinq, ont paru successivement en 1859, 1862, 1865, 1871 et 1874.

Palmieri, qui, depuis plus de vingt ans, poursuit presque seul les observations et les expériences, a modifié ou inventé divers instruments de météorologie, et a mis un tel ordre dans l'établissement, que les visiteurs capables de tirer parti de leurs études ou de leurs recherches trouvent immédiatement à leur disposition les renseignements et les instruments dont ils peuvent avoir besoin.

Le *Magasin pittoresque* a beaucoup parlé du Vésuve, spécialement en 1837, page 86; en 1838, page 350; en 1840, page 332; en 1846, page 211. Il a donné, avec beaucoup de gravures, l'histoire du volcan depuis l'éruption de l'an 79, où le cratère s'est rouvert. Il a expliqué la manière dont s'était opéré l'enfouissement des villes de Pompéi et d'Herculanum par les vapeurs sorties du volcan et condensées en eau, qui se sont mêlées aux pluies de cendres et ont entraîné des débris de laves et de roches.

Depuis l'érection de l'Observatoire, les principales éruptions ont été : celle de 1850, d'un effet grandiose, dont on a une description spéciale par le professeur Sacchi; celle du 30 mai 1858, marquée par une énorme abondance de laves; celle du 8 décembre 1861, où la montagne s'ouvrit près de sa base. Les journées du 10 février 1865, du 11 mars 1867, des 3 et 4 novembre 1871, ont été notées pour la violence du feu. En novembre 1868 et en mars 1872, des fentes se produisirent dans le cône d'éruption. Enfin, la dernière grande catastrophe eut lieu le 26 avril 1872, à trois heures et demie du matin. Deux nouveaux cratères s'ouvrirent à la cime de la montagne. Naples reçut une telle pluie de cendres, que les pieds des promeneurs dans les rues en étaient couverts. Deux villages furent détruits.

Depuis lors le Vésuve ne laisse plus échapper que de la fumée.

Espérons que l'étude intéressante des phénomènes volcaniques et de leurs variations, si capricieuses en apparence, révélera des causes certaines d'éruption, des relations peut-être avec quelques faits astronomiques, des lois nouvelles de la formation des terrains géologiques, ou des secrets utiles de la contexture intérieure du globe. Espérons aussi que les observateurs audacieux et dévoués qui vivent à proximité des bouches de feu, sous une menace permanente de mort épouvantable, attachés aux flancs mêmes du Vésuve dont ils ressentent ou surprennent les tressaillements intimes, recevront un jour leur récompense en découvrant les signes précurseurs des fortes éruptions et les moyens de prévoir l'intensité des phénomènes avec leurs circonstances principales.

DES BONNES MANIÈRES
ET DE LA BONNE ÉDUCATION.

Les bonnes manières sont l'art de mettre à leur aise ceux avec qui vous vous trouvez.

Quiconque met le moins de personnes mal à l'aise est le mieux élevé de la compagnie.

Comme les meilleures lois sont fondées sur la raison, ainsi le sont les meilleures manières.

L'orgueil, un mauvais caractère et le manque de sens, sont les trois grandes sources des mauvaises manières.

On ne saurait citer une seule circonstance où la raison n'indique pas ce qu'il faut dire ou faire en compagnie, si l'on n'est pas égaré par l'orgueil ou par un mauvais caractère.

Le bon sens est donc le principal fondement des bonnes manières; mais comme le bon sens est un don que n'ont pas tous les hommes, les nations civilisées se sont accordées à établir certaines règles de conduite, le mieux accommodées à leurs coutumes ou idées générales, comme une sorte de bon sens artificiel pour suppléer au manque de raison.

Ces règles, toutefois, ne sont pas toujours bien comprises : certaines gens tombent dans une inutile et interminable façon de multiplier les cérémonies, qui sont extrêmement à charge à ceux qui les pratiquent et insupportables aux autres, au point que les gens sensés sont souvent très-mal à l'aise de l'excès de ces civilités.

Il y a une pédanterie dans les manières qui est aussi fort incommode. Telle est, par exemple, la haute prétention de toute espèce de savoir que quelques hommes se plaisent à affecter.

Il faut faire une différence entre les bonnes manières et la bonne éducation. Par les bonnes manières, on entend simplement l'art de se rappeler et d'appliquer certaines formes convenues de conduite générale. Mais la bonne éducation a une bien grande étendue. La différence entre la bonne éducation et les bonnes manières consiste surtout en ceci, que la première ne peut être acquise par les meilleures intelligences sans étude ni travail, tandis qu'un

degré tolérable de raison nous enseigne tout ce qui constitue les bonnes manières, sans autre assistance.

La négligence de beaucoup de petits devoirs trouble le commerce du monde, en introduisant un malaise mutuel dans les relations de la plupart des compagnies.

Une condition indispensable des bonnes manières, c'est d'être ponctuel en fait d'heures, chez nous, chez les autres ou en quelque endroit que ce soit, qu'il s'agisse de civilité, d'affaires ou de plaisir.

Si vous êtes ponctuel en rendant service, l'obligation en est double; et si c'est à vous qu'on rend service, la négligence serait folie manifeste, aussi bien qu'ingratitude; s'il y a intérêt commun, forcer votre égal ou votre inférieur de vous attendre à son détriment, c'est orgueil et injustice.

Il n'est pas non plus de preuve plus grande de mauvaises manières que la flatterie. Si vous flattez tout le monde, vous ne plaisez à personne; si vous n'en flattez qu'un ou deux, vous offensez les autres. La flatterie est la pire et la plus fausse manière de montrer votre estime.

Parler de façon à blesser une personne quelconque de la compagnie, est la plus haute preuve de mauvaises manières.

Au reste, les bonnes manières consistent beaucoup plus en actions qu'en paroles. La modestie en est une des principales conditions.

Des hommes d'esprit et de jugement, même bien élevés, se trompent parfois et offensent en paraissant concevoir de ceux avec lesquels ils conversent une meilleure opinion qu'ils ne le devraient. Ainsi, j'ai souvent vu la plus innocente raillerie, et même de ces railleries qui cachent un éloge, être prise pour une attaque et une méchanceté.

On ne peut pas classer parmi ceux qui ont de bonnes manières les ergoteurs, les contradicteurs perpétuels, les longs discoureurs, distraits en compagnie, les interrupteurs, les inattentifs, les rieurs bruyants, ni même les hommes et les femmes qui ont toujours le sourire sur les lèvres, qui vous parlent avec un sourire et vous plaignent aussi avec un sourire.

La discussion, telle qu'on la pratique communément, est la pire sorte de conversation, comme c'est généralement dans les livres la pire sorte de lecture.

Une bonne conversation est impossible dans une société où peu de gens écoutent, et où l'interruption est continuelle.

Viser perpétuellement à l'esprit est encore un très-mauvais genre de conversation. [1]

MALHEUR.

Le malheur, s'il peut affaiblir la confiance, ne doit pas atteindre la conviction. Charles DE RÉMUSAT.

ATHLÈTES ET LUTTEURS.

ENTRAINEMENT DES BOXEURS

En Angleterre, le régime, les exercices qui ont pour objet de former les boxeurs, sont réglés avec le soin le plus scrupuleux. L'athlète qui, par le repos, est devenu replet et à respiration courte, est chaudement enveloppé dans d'épais vêtements de laine, puis contraint de parcourir de longues distances, surtout en montant, jusqu'à ce qu'il se déclare une transpiration abondante. Alors on le frotte soigneusement avec un linge rude, on lui fait prendre des bains fréquents, de manière à nettoyer parfaitement la peau et à rendre à cette membrane la parfaite intégrité de ses fonctions, et surtout celle de sécrétion. Le sujet est soumis à des exercices variés, simulacres de lutte et autres moyens calculés pour augmenter la puissance musculaire et développer la poitrine. Comme régime, on fait surtout usage de biftecks, de côtelettes de mouton; la viande est d'abord battue, afin de rendre la fibre animale plus digestible, puis cuite dans une poêle à frire exactement nettoyée, pour éviter la moindre contamination. On doit couper cette viande en petits morceaux, afin de rendre la mastication plus facile. On permet l'usage de la bière, mais avec modération. Au bout de quelques semaines de ce régime, un homme tout boursouflé, qui ne pouvait, sans être haletant, parcourir 20 mètres, ni recevoir le moindre coup sans être meurtri et ecchymosé, est débarrassé de toutes les substances superflues et amené au point de déployer la plus grande force d'action et de résistance.

[1] Extraits d'un essai de Traité que Swift n'a écrit qu'en partie. La traduction est de M. Léon de Wailly.

A TRAVERS CHAMPS.

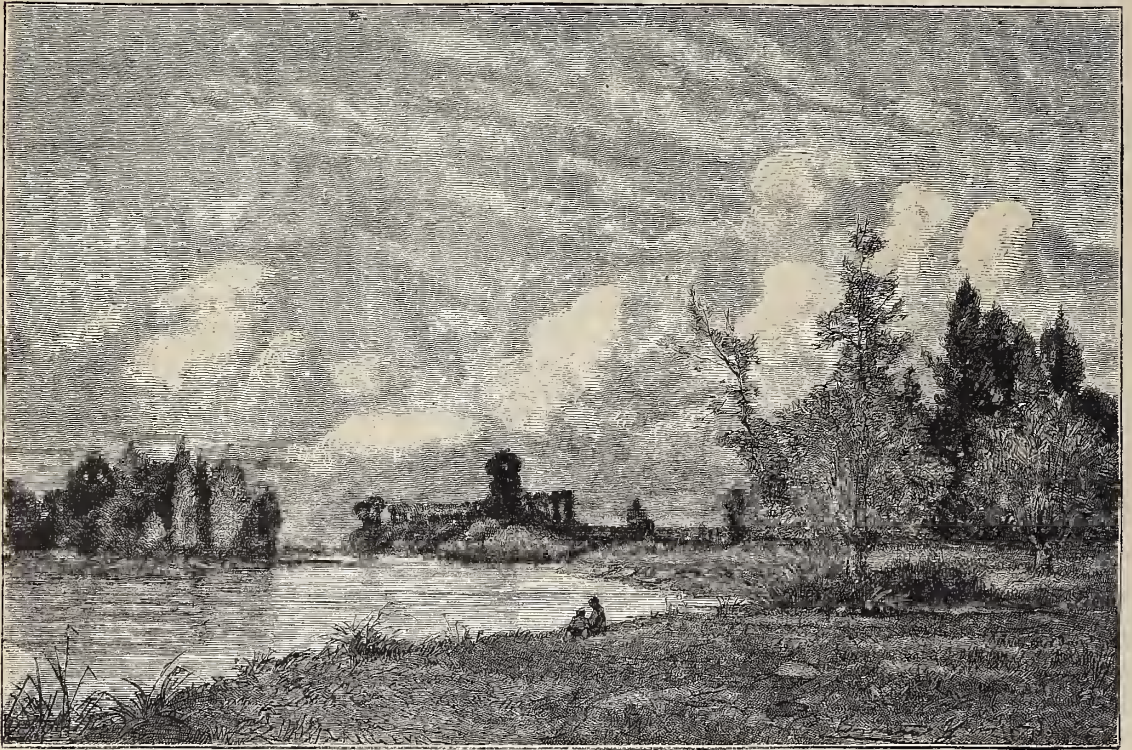
Où mène ce sentier? Qu'importe! il est frais et verdoyant, et le soleil, en pénétrant à travers les arbres du bois, y sème de grandes taches dorées sur l'herbe encore brillante de la rosée de la nuit; mille insectes y bourdonnent, et si les lièvres craintifs s'enfuient à travers les taillis, les petits oiseaux, en sûreté à la cime des arbres, gazouillent à plein gosier et semblent souhaiter la bienvenue aux promeneurs.

Mais la plaine s'étend au loin : adieu le sentier caché dans la verdure, adieu le bois touffu! La plaine est belle aussi : quels vastes horizons, et comme l'œil aime à la parcourir et à se reposer tantôt sur une prairie unie et douce au regard comme un tapis de velours vert, tantôt sur l'étendue des champs de blé que le vent courbe et relève comme les vagues de l'Océan! Çà et là quelque village aux toits rouges groupés autour d'un clocher pointu envoie dans l'air pur de légères spirales de fumée bleuâtre. L'horizon disparaît dans un voile de brume; où commence la terre, où finit le ciel? Marchons toujours; après la plaine, qu'y aura-t-il?

La voilà franchie : le terrain s'abaisse par une pente insensible, et je ne sais quelle fraîcheur se répand dans l'air. L'herbe est plus verte et plus touffue; quelques roseaux s'y mêlent, et les saules remplacent les bouleaux au feuillage argenté. Qu'est-ce donc qui brille là-bas comme un miroir? C'est l'eau, c'est le grand fleuve qui vient de bien loin et qui s'en va jusqu'à la mer, emportant les bénédictions de ses riverains; n'est-ce pas lui qui verse la fertilité aux champs et aux prairies? Il est bon et il est beau. Voici deux jeunes voyageurs; ils se sentent attirés vers lui, et ils s'assoient sur la berge, les pieds pendants au-dessus des flots, qui passent en murmurant dans la petite anse où les canards folâtrent sous les roseaux. Ils ne se parlent pas, ils ne pensent pas, ils ne rêvent pas : ils contemplent, et la sereine beauté des œuvres de Dieu pénètre peu à peu leur âme d'admiration et de reconnaissance. Il semble qu'un charme pénétrant s'exhale de tout ce qui les entoure. Comme le fleuve caresse doucement ses rives, et comme il enveloppe d'une fraîche ceinture les petites îles qui se dressent à sa surface, semblables à des corbeilles de verdure et de fleurs! Comme ses flots miroitent au soleil! comme ils réfléchissent les bouquets d'arbres qui s'inclinent de distance en distance sur les berges! Ils coulent avec un doux bruit, et semblent emporter avec eux l'image des beaux nuages blancs qu'un vent léger promène dans le ciel. Parfois un poisson, dans ses

ébats, apparaît brillant à la surface pour replonger aussitôt : on dirait un éclair. Les oiseaux traversent le fleuve en jetant de petits cris aigus, et y trempent en passant le bout de leur aile ; les grillons chantent dans l'herbe de la prairie, et les grenouilles coassent dans les roseaux où fleurissent les grands iris jaunes ; au loin, on entend parfois le long et doux mugissement d'une vache ou le bêlement d'une brebis. Par instants, un souffle passe qui ride l'eau limpide et fait frémir le feuillage ; il s'en va, et le calme s'étend de nouveau sur toutes choses.

Les jeunes voyageurs écoutent ces harmonies mystérieuses, et leur regard suit les détours du fleuve qui va se perdre à l'horizon. Ils ne songent plus à reprendre leur course vagabonde ; ils restent là. Ils ne se disent peut-être pas : « Que cela est beau ! » mais ils le sentent, et ils sont comme enchaînés à cette rive enchantée. Restez-y, mes amis, et ouvrez votre âme aux émotions fécondes que fait naître la beauté de la terre et des cieux ! Ce soir, quand vous rentrerez au logis, à la fois las et heureux, vous croirez peut-être n'avoir rien appris, n'avoir rien



La Seine près de Gravon (Seine-et-Marne). — Tableau et dessin d'Edmond Yon.

gagné, que des forces et du plaisir. Détrompez-vous : vous aurez appris l'admiration et l'enthousiasme, et vous emporterez le souvenir d'une joie saine qui vous rafraîchira l'âme aux mauvais jours. La science n'est pas tout entière dans les livres des hommes ; revenez souvent au bord du fleuve lire dans le grand livre de Dieu !

LA FAMILLE DE SAMBO.

— Tenez, me dit mon ami, qui aimait médiocrement les noirs, voilà justement votre affaire. Vous vouliez voir une maison de nègres, en voilà une.

C'était une maisonnette en planches, adossée au mur d'un moulin à sucre en ruine. Les abords de la pauvre résidence étaient abandonnés aux herbes folles ; un petit sentier, à peine tracé et encombré de toutes sortes de débris domestiques, conduisait aux marches de bois d'une véranda rustique. Quelques poules qui picoraient dans le fouillis prirent peur à notre approche, et disparurent, en criant du haut de leur tête, à travers les trous d'une clôture en planches. Un cochon nous céda en grognant le passage ; mais toute son attitude, et surtout l'expression narquoise de ses yeux obliques, disaient clairement que ses concessions s'arrêteraient là. Il demeura donc au bord du sentier, nous flaira au passage et nous suivit sans cérémonie, curieux sans doute de savoir ce que les « messieurs blancs » venaient faire dans son domaine à lui.

Une négresse, assise sur la véranda, riait d'un bon rire. Elle riait de la maladresse de son mari, qui faisait sauter gauchement un petit négrillon de deux ou trois ans. Quand les pieds du négrillon touchaient le plancher de la véranda, il riait, lui aussi, d'un rire frais et sonore ; quand son père le soulevait et le faisait sauter, il poussait des cris d'effroi, ce qui ne l'empêchait pas de crier : « Encore ! » aussitôt que son père faisait mine de renoncer à un jeu si plein de péripéties et de vives émotions.

Mon compagnon monta délibérément les marches de bois ; je le suivis. Le cochon nous quitta là. Est-ce parce que l'ascension des marches était un exercice gymnastique au-dessus de ses moyens? Est-ce parce que le plancher de la véranda était pour lui un terrain défendu? Je ne saurais le dire.

A notre vue, la négresse se leva vivement et parut très-désireuse de cacher ses mains quelque part.

Le négrillon s'ensevelit tout vivant dans les jupes de sa mère, et son œil brillant et effarouché nous guetta entre deux plis.

Le nègre fit quelques pas à notre rencontre, et s'arrêta en riant d'un rire embarrassé qui découvrait ses belles dents blanches.

— Eh bien, Sambo, dit mon compagnon sans autre forme de politesse, comment va, mon garçon?

Sambo déclara que cela allait très-bien, c'est-à-dire pas trop mal, c'est-à-dire que le négrillon perçait des dents et que le cochon avait failli s'étrangler avant-hier, parce que...

— Et te voilà donc libre?

— Oui, Massa, libre!

Et le nègre regarda autour de lui avec une sorte de fierté.

— Et que fais-tu de ta liberté?

Sambo, embarrassé pour répondre d'une façon précise à une question aussi générale, passa sa main sur sa tête laineuse, ricana d'un air de bonne humeur, se repentit d'avoir ricané, tomba dans une grande confusion, et finit par répéter la question d'un air perplexe.



Maison d'une famille de nègres aux États-Unis. — Dessin de Sellier.

— Ce que je fais de ma liberté?

— Oui, ce que tu fais de ta liberté?

— Dame! un tas de choses.

— Un tas de choses! reprit mon ami avec un rire sec et ironique. Je vois cela d'ici : tu profites de ta liberté pour retourner au grand galop à la vie sauvage. Ne dis pas non; je connais bien les nègres, peut-être, depuis quarante ans que je vis au milieu d'eux. Tu caches dans un coin de ta case quelque fétiche hideux, en l'honneur duquel tu te grises comme un nègre, et ce n'est pas peu dire. Tu passes ta vie à dormir au soleil, tout nu comme un chien ou un cheval, au lieu de travailler comme un homme et de te vêtir comme un membre respectable de la société, comme un citoyen libre de la grande Union. Car c'est un citoyen libre! continua mon ami en se tournant vers moi avec une grande indignation, comme pour me prendre à témoin. C'est un citoyen libre, et c'est un électeur!

Que fais-tu de ton vote? Tu le vends pour une poignée de picaillons, ou pour un paquet de mauvais cigares, ou pour une bouteille de whisky. Tu dois être affilié à quelque société secrète menée par un *scalawag* ou un *carpet bagger*, qui te promet soixante acres de terrain et deux beaux mulets, à condition que tu l'aideras à s'emparer du pouvoir et à mettre la main sur la fortune publique!

Pendant que mon ami débitait son réquisitoire avec une animation croissante, je ne savais où me mettre et j'évitais de regarder aucun des interlocuteurs, tant cette scène me semblait pénible et déplacée.

Le nègre répondit, avec beaucoup plus de calme que je ne m'y attendais :

— Massa Ellis, je vous reconnais à présent, et je vois que vous avez comme autrefois l'habitude de taquiner les gens. Mais je sais que votre cœur est bon si votre langue est mauvaise, et je n'oublierai jamais qu'avant l'émancipation, vous m'avez sauvé du fouet sur la plantation de votre ami M. Johnson.

M. Ellis eut toutes les peines du monde à ne pas sourire, et reprit d'un ton bourru :

— Ta mémoire te sert bien, et tu me rappelles là une jolie histoire! Tu avais volé du rhum à ton maître, et voilà pourquoi on allait te fouetter. Tu buvais dans ce temps-là, donc tu dois boire encore aujourd'hui; car, comme dit le proverbe : « Qui a bu boira. »

Le pauvre Sambo baissa les yeux d'un air confus, et adressa un signe de tête à sa femme, comme pour lui dire :

— A toi de parler, ma vieille; si tu ne t'en mêles pas je ne me tirerai jamais de là!

La femme comprit son signe de tête, et prit la parole sans la moindre hésitation, quoiqu'il fût facile de voir qu'elle était naturellement timide.

— Je passe ma vie avec lui, dit-elle avec une dignité qui me frappa, et j'affirme qu'il ne boit pas de whisky. Pourquoi en boirait-il maintenant qu'il est heureux? C'était bon quand il était sous la main d'un maître, et qu'il avait à s'étourdir sur son malheur. Sambo n'est pas plus païen que vous, monsieur Ellis, pas plus que le gentleman qui est venu avec vous. S'il l'a été longtemps, c'est la faute de celui qui était son maître autrefois, et qui disait que les nègres ne sont pas faits pour être chrétiens ni pour apprendre à lire. Nous avons été faits chrétiens par une mission ambulante. Nous savons et nous croyons fermement que le Seigneur Jésus est venu pour sauver les pauvres nègres aussi bien que les gentlemen blancs. Nous avons été mariés chrétiennement, et notre Tommy a été baptisé; et nous en ferons un bon petit homme, s'il plaît à Dieu!

— Pourquoi pas un gentleman? dit M. Ellis d'un ton provoquant.

— Eh oui, pourquoi pas un gentleman? répéta naïvement la négresse. Celui-ci, dit-elle en posant avec fierté la main sur l'épaule athlétique de son mari, celui-ci a le cœur plus haut placé, et pratique la loi enseignée par le doux Jésus plus noblement que beaucoup de gentlemen à peau blanche!

— Bah! bah! vaines paroles que tout cela, dit M. Ellis; on sait bien qu'en croire au fond. Montrez au gentleman étranger cette cahute et ce jardin.

« Cette cahute » était une case des plus simples; mais elle était propre et bien tenue. Il y avait sur une tablette de bois une Bible et quelques livres d'instruction élémentaire.

— Elle m'a appris à lire! dit Sambo en réponse à un regard interrogateur de M. Ellis.

— A quoi cela te sert-il?

— A connaître la loi de Dieu, à apprendre ce que je dois savoir pour que Tommy ne me méprise pas quand il sera grand et instruit, et à me mettre dans la tête ce qui doit être dans la tête d'un homme quand il a à choisir entre les messieurs qui veulent être gouverneurs, ou députés, ou sénateurs.

— Alors, tu avoues que jusqu'ici tu as voté au hasard.

— Je n'ai pas voté du tout.

— Et quand voteras-tu?

— Quand je serai capable de juger lequel des deux messieurs vaut le mieux pour le bien du pays.

— Alors tu attendras longtemps.

— J'attendrai le temps qu'il plaira à Dieu.

J'étais émerveillé de cette rectitude de bon sens, et je remarquai que M. Ellis n'avait plus son air ironique. Il se tourna de mon côté, et me dit en français :

— N'est-ce pas étonnant d'entendre raisonner ainsi ce sauvage demi-nu? Du reste, un de nos hommes d'État a dit : « Quand j'ai besoin d'un bon cerveau, je le cherche sous la toison d'un nègre; quand j'ai besoin d'un bon cœur, je suis sûr de le trouver dans une poitrine d'ébène! » Mais il ne faut pas vous figurer que tous les nègres soient conformes à l'échantillon sur lequel nous sommes tombés aujourd'hui.

— Si vous reconnaissez, lui dis-je, la valeur morale de ce digne Sambo, pourquoi le traitez-vous si cavalièrement?

— Les nègres, me répondit-il sérieusement, sont comme les enfants; il est bon de les tenir un peu à distance, sans quoi ils se rendraient bientôt familiers.

Moi qui, en ma qualité d'Européen, n'avais pas les mêmes préjugés que mon ami, je donnai une vigoureuse poignée de main à Sambo. Sambo se mit à ricaner dans l'excès de sa joie et de sa confusion.

Le jardin, assez grand pour donner de la besogne à un homme actif et vigoureux, était fort bien entretenu.

Comme je félicitais Sambo de son industrie et de son activité, il me répondit, en jetant un regard malicieux du côté de M. Ellis :

— Oui, il y a du travail, surtout quand il faut remuer la terre au grand soleil: aussi un homme est excusable, je crois, d'être vêtu légèrement au lieu de bêcher en pantalon noir et en gilet blanc.

Il ajouta tout bas, d'un air de mystère :

— C'est comme cela six jours de la semaine; mais le dimanche, pour aller à l'église, j'ai un chapeau gris plus haut que celui de M. Ellis, un gilet blanc, une belle chemise avec un col qui monte jusque-là!

« Jusque-là », à en juger par son geste, c'était un peu plus haut que le lobe de l'oreille.

Ce géant, qui avait écouté avec modestie les éloges de sa femme, parlait avec un orgueil enfantin de son grand col des dimanches.

Il me parut aussi, à mesure que j'entrais plus avant dans sa confidence, qu'il montrait un enthousiasme exagéré pour deux friandises qui font les délices du nègre, je veux dire la mélasse et le pain blanc. Mais on n'est pas parfait.

M. Ellis avoua que le jardin lui paraissait bien cultivé; mais il déclara à Sambo que les abords de la case étaient furieusement négligés et difficiles du côté des champs.

Le géant répondit doucement :

— Patience, patience, monsieur Ellis; Savannah ne s'est pas bâtie en un jour, et cependant les architectes blancs sont bien malins en comparaison d'un pauvre noir. Il n'y a pas longtemps que nous avons été tirés de la terre de servitude : nous avons commencé par le plus pressé. Quand notre Tommy sera devenu un homme, et un homme instruit, je l'espère, il n'aura qu'à continuer ce que nous commençons aujourd'hui.

DE LA PIERRE DES AMAZONES

ET DE DIVERSES AUTRES PIERRES MERVEILLEUSES.

Il n'y avait pas au dernier siècle un seul amateur de curiosités américaines qui ne pût montrer à ses visiteurs ce qu'on appelait alors une pierre du pays des Amazones; bien heureux quand on pouvait affirmer que ce précieux joyau provenait d'un cadeau fait par le savant Bouguer ou M. de la Condamine. On peut dire que cette pierre, à laquelle Humboldt et Bonpland ont ravi toutes ses vertus imaginaires, était en quelque sorte la pierre philosophale du dix-huitième siècle. On ferait quasi un volume du récit de ses vertus curatives. Elle faisait surtout disparaître les douleurs de la colique néphrétique; l'épileptique se sentait soulagé de son horrible mal rien que par application de sa surface polie sur le front; la sombre mélancolie qu'engendrent les maladies du foie disparaissait grâce à son influence. Nous en passons à dessein, et des meilleures. Buffon semblait accorder quelque chose à la légende, en l'appelant *jade, pierre néphrétique*, lorsqu'un célèbre géologue belge, M. d'Omalius d'Aloy, vit en elle un sous-genre auquel il conserva simplement le nom de *feldspath*. Humboldt affirme néanmoins que ce qui est appelé dans les cabinets d'Allemagne *Amazonen Stein*, pierre des Amazones, n'est ni du jade, ni du feldspath compacte, comme le veut d'Omalius d'Aloy, mais simplement du feldspath commun. Néanmoins, ce même naturaliste avoue avoir pu examiner une de ces pierres qui était une *sausirite*, un véritable jade. Buffon la considérait comme une pierre mixte, servant de transition entre les pierres quartzeuses et les micacées ou talqueuses. Il était de plus

persuadé que c'était une substance qui n'était point produite immédiatement par la nature, mais qui, après avoir été travaillée par les hommes, avait eu besoin du secours du feu pour acquérir l'extrême dureté qui la caractérise. Il est certain que ces pierres résistent à l'action des limes les plus actives, et qu'elles ne se laissent entamer que par le diamant. Ce qu'il y a de certain également, c'est que les *muerequitans* (c'est leur nom indien) existent en plus ou moins grand nombre, qu'elles sont conservées comme des pierres essentiellement précieuses, et que leur fabrication est attribuée aux Amazones, les *Icamiabas*, ou femmes sans maris de la tradition indienne. La tradition conservée par les Indiens voulait qu'à une certaine époque de l'année les guerriers voyageurs qui entretenaient des relations avec les Amazones allassent en chercher.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'avec la disparition des Icamiabas, il y a disparition des pierres qui portaient leur nom.

En donnant ces curieux renseignements, le chanoine brésilien Bernardino de Souza ajoute, dans ses *Curiosités amazonières* : « Ce dernier fait n'est pas encore une preuve décisive et concluante de l'existence des Amazones, mais on en peut certainement tirer un argument qui fait vaciller la pensée au sujet de la légende. »

Au dix-huitième siècle, du reste, ce n'était pas seulement la pierre des Amazones que l'on regardait comme souveraine contre certains maux : il y avait, disait-on, des *agates*, dont le fameux et savant Boyle pouvait, sans se moquer intérieurement, raconter des merveilles qui feraient sourire de pitié un enfant. Portées au cou, affirmait le docteur, elles arrêtaient immédiatement toute hémorrhagie nasale (1). Il y avait une sorte de jaspe vert et portant des taches blanches multiples, à laquelle on attribuait la vertu de faire sortir au dehors les éruptions les plus intenses et d'empêcher qu'on en fût marqué. On appréciait surtout la *pierre divine* qui venait des Indes, et que l'illustre Redi, effrayé de tant de vertus, faisait déchoir de ses hautes qualités, en la soumettant à des expériences exécutées de bonne foi. On s'extasiait encore devant les miracles produits par la *pierre néphrétique* qui, par son unique contact avec le corps humain, brisait les calculs qu'on extrait si difficilement par la lithotritie.

Cette sorte de folie médicale, qui n'est point passée encore dans certaines localités, persiste surtout dans l'Orient. La pierre des serpents, par exemple, nous venait de ce royaume de Cambodge, qui offre aujourd'hui des ruines si merveilleuses qu'on fonde en Europe des Musées de leurs précieux débris. Son nom seul rappelle les vertus qu'on lui supposait, et l'on y ajoutait, chez nous, la faculté de guérir de la rage. La pierre d'aigle, la *pierre carrée des Indes*, ne possédaient pas des vertus moins recommandables; mais il fallait aller chercher la première dans l'aire du terrible oiseau, et peu de gens osaient affronter l'aventure. On la préconisait, du reste, depuis des siècles, sous le nom d'*œtites*. La pierre carrée, qui présentait l'aspect d'un dé à jouer par sa figure cubique, venait particulièrement de cette antique cité de Calicut, qui avait vu pour la première fois se développer la gloire portugaise, et dont la splendeur s'est si complétement effacée, que les natifs eux-mêmes en ont perdu le souvenir.

(1) Voy. *Curiosités de la nature et de l'art*, par le Dr Ch. Biron.

LES MARTINS DE CAMBRAY.

LES VAN PULLAIRE ET SIMON HABOUDE.

En 1510, Félix van Pullaire et son frère Piestre, tailleurs d'images, reçurent 20 livres tournois « pour avoir fait et tailliet deux personnages nommés Martin de Cambray pour taper les heures à l'orloge. »

Les van Pullaire étaient deux frères qui jouissaient d'une grande réputation d'habileté dans leur art. Ils étaient souvent demandés dans les villes voisines. Les artistes tailleurs d'images de Douai adressèrent une fois à leurs magistrats une supplique pour détourner d'eux la concurrence des van Pullaire.

Ce fut un peintre ou décorateur, nommé Simon Haboude ou Habeude, qui revêtit de couleurs vives et d'or les deux automates.

On cite aussi, presque vers le même temps, un nommé Constantin comme ayant doré de fin or les deux personnages de Martin de Cambray, et peint en rouge les deux « martiaux » ainsi que les « tasses » (poches, *taphes*) et les « dagheus » des deux sonneurs.

Comme on lit, dans le compte auquel nous empruntons ces détails, les « nouveaux sonneurs », il paraît évident qu'on n'avait fait que substituer deux personnages à de plus anciens par la décision prise, en 1510, « au disner en le cambre de messieurs où illec fut admise et conclue faire à l'orloge de le ville Martin de Cambray. »

Martin a 2m.50 de haut du sommet de la tête aux pieds, sur une largeur de 0m.60 aux épaules; Martine a de hauteur 2m.10.

APPAREILS RESPIRATEURS.

LES MASQUES. — LES TUBES. — LES TROMPES.

De tous temps les ouvriers se sont servis indistinctement d'un lambeau d'étoffe, d'un simple mouchoir ou d'une touffe de chanvre pour se préserver des poussières tenues en suspension dans l'atmosphère ambiante.

Gosse (de Genève) le premier eut l'idée de faire un *masque* préservateur garantissant à la fois la bouche et le nez. Ce masque, qui n'était autre qu'une simple éponge, était surtout destiné à préserver les ouvriers chapeliers secréteurs de la poussière mercurielle qui se dégage pendant le secrétage et l'éjarrage des peaux employées dans la chapellerie.

Gosse fils, reprenant l'idée de son père, confectionna un masque composé de tranches d'éponge superposées et cousues ensemble, dans lesquelles il enchâssa une paire de lunettes. Ce masque, humecté d'eau, est en principe un excellent préservateur, mais il a l'inconvénient de se nettoyer difficilement une fois chargé de poussières; de plus, il donne lieu à une chaleur insupportable pour les ouvriers.

L'éponge fut ensuite remplacée par un morceau de laine, d'étoffe plucheuse ou de mousseline, par une simple lamelle de ouate (1), ou par une toile métallique à mailles très-serrées, appliquée en forme de masque sur le visage.

La plupart des masques préservateurs des poussières employés aujourd'hui se composent généralement d'un grillage métallique simple ou double et recouvert d'un morceau de mousseline ou d'étoffe poreuse qu'il est facile de nettoyer à volonté. Tels sont les masques d'Eulemberg, de Durwell, de Leffrey. On peut encore, et cela est souvent préférable, placer la substance tamisante, ouate, laine ou éponge, etc., entre deux toiles métallique (2).

L'imbibition du masque est, on le comprend, une excellente mesure; elle permet à l'air respiré de se rafraîchir tout en arrêtant plus facilement les poussières. Ce principe a été appliqué avec toute son extension dans le

(1) Respirateurs de Tyndall.
(2) Masques de Tyndall, de Paris, de Comus.

masque de Poirel, dit absorbant hydraulique, où une couche d'eau sert de diaphragme.

De pareils masques, cependant, ne peuvent préserver que des matières pulvérulentes inertes et qui n'altèrent en rien la composition de l'air respirable.

Pour se garantir des vapeurs nuisibles, irritantes ou délétères, mêlées à l'air ambiant, on a d'abord cherché à les *neutraliser* au moment de leur passage à travers la substance tamisante.

Papon fait mention de masques garnis de lunettes, et de tissus plus ou moins imbibés de vinaigre, dont on se servait pendant les épidémies.

Brizé-Fradin, en 1808, proposa un tube inspirateur garni dans son intérieur de plusieurs mèches ou cardes de coton imbibées de substances soit acides, soit alcalines. Tenu d'une main par l'ouvrier, ou attaché au-devant de la poitrine, cet appareil ne pouvait rendre de grands services.

Le masque en éponge de Gosse fils est bien supérieur à cet égard. Les expériences eurent lieu tour à tour dans les brasseries, les celliers, les égouts, les mines, etc. L'éponge était imbibée d'une solution alcaline de potasse contre les vapeurs acides; d'eau chlorurée contre l'hydrogène sulfuré, l'ammoniaque et les miasmes putrides; d'eau de chaux contre l'acide carbonique, etc.

Un Anglais, Robert, construisit vers 1820 un appareil destiné à préserver surtout de la fumée dans les incendies. Cet appareil consistait en un capuchon matelassé, qui ne permettait de respirer que par une espèce de trompe qui allait prendre l'air au niveau du sol. C'est un fait d'observation, en effet, qu'au milieu d'un incendie la couche d'air qui est près du sol contient une plus petite proportion de fumée que les couches les plus élevées. Cet appareil a été modifié en France : on a substitué à la trompe, au-devant du nez et de la bouche, une sorte de cage bourrée d'éponges et recouverte de futaine, trempée dans l'eau ou un autre liquide approprié, et au travers de laquelle doit passer l'air inspiré.

On peut citer encore les respirateurs Stenhouse en usage en Angleterre, dans les égouts et les hôpitaux. Ils sont composés d'une couche mince de charbon de bois enfermé entre deux toiles métalliques à larges mailles, et servant à protéger des gaz méphitiques et des émanations organiques.

Ces divers appareils, toutefois, sont difficilement acceptés par les ouvriers, à cause de la chaleur qu'ils développent et de la difficulté que l'on a de respirer suffisamment une fois qu'ils sont en place. C'est pourquoi l'on cherche encore des respirateurs qui, mettant complétement à l'abri du milieu dangereux et délétère, permettent l'arrivée d'un air respirable pris en dehors de ce milieu même. De là l'invention des respirateurs à double courant d'aspiration et d'expiration, entre autres celui de Galibert. (1)

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE TEMPÉRANCE,
A PARIS (2).

Cette association contre l'abus des boissons alcooliques existe depuis six ans : elle publie un bulletin, elle ouvre des concours, elle propose des prix, elle distribue des médailles. Elle s'est donné surtout pour mission d'encourager et de récompenser ceux qui, étant tombés dans l'intempérance, témoignent une sincère volonté de renoncer aux habitudes d'ivrognerie et parviennent à se vaincre.





Médaille de la Société française de tempérance.

« Notre but, a dit M. Dumas, président de la Société, c'est le réveil du sentiment de l'honneur, c'est la dignité de l'homme relevée et rehaussée; c'est pour l'atteindre que nous décernons des médailles, qui prouvent par un signe sensible, non-seulement à ceux qui les ont reçues, mais à tous ceux qui les entourent, que leur effort a reçu sa plus belle récompense, celle de l'honneur. »

Aux médailles, la Société ajoute des livrets de caisse d'épargne, qui peuvent engager ceux qui les obtiennent à entrer dans la voie des économies, et par suite à se détourner du cabaret.

La Société s'adresse aussi aux médecins pour leur demander de répandre certaines connaissances d'hygiène qui éclairent les ouvriers sur les dangers de l'intempérance au point de vue de leur santé. Elle cherche à propager ces vérités au moyen de petits livres, de brochures, et même d'affiches; elle s'efforce de persuader à tous qu'il y a tout intérêt à substituer l'usage du vin naturel, de la bière, du thé, du café, à l'alcool, à l'absinthe et à toutes les boissons de ce genre qui engendrent l'affaiblissement physique et moral, la maladie, l'aliénation mentale, et mènent souvent à une mort déplorable.

En 1875, la Société de tempérance a donné dix-sept médailles d'argent, 192 médailles de bronze, et 43 livrets de caisse d'épargne de 25 à 30 francs.

(1) *Hygiène des professions et des industries,* par le Dr Alexandre Layet. 1875.

(2) Secrétariat général, rue de l'Université, 6.

LE GÉRANT, J. BEST.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE TRAINEAU.

UNE FAMILLE AU SALON.



Salon de 1876; Peinture. — Le Traîneau, par Monginot. — Dessin d'Édouard Garnier.

La mère. Vous critiquez beaucoup, mes enfants.

Le fils aîné. Notre mère a raison, mesdemoiselles mes sœurs; mais c'est une vérité bien connue que moins on est capable de juger, plus on est sévère.

La sœur aînée. Grand merci, monsieur mon frère! Mais tu es du métier, monsieur Josse; tu penses déjà au temps où tu exposeras tes œuvres, et tu as peur par avance. Si nous jugeons mal, dirige-nous, donne-nous tes con-

seils. Que dis-tu, par exemple, de cette scène d'hiver, de ce traîneau?

Le fils aîné. C'est un tableau charmant, composé avec goût, dessiné avec élégance, agréablement peint, et il me semble que cette aimable personne te ressemble un peu. N'est-ce point là une peinture faite pour trouver grâce devant toi?

La sœur aînée, *étouffant un soupir*. Il faut être riche pour se donner de ces plaisirs-là!

La sœur cadette, *gaiement*. Bah! est-ce qu'il est besoin d'être duchesse et d'avoir un traîneau à sculptures pour s'amuser sur la glace? Pour moi, je n'aimerais point à me sentir par-dessus la tête un grand diable de nègre comme celui-là : j'aurais peur! N'étions-nous pas bien heureuses, il y a trois ou quatre ans, dans le petit chariot que notre oncle nous avait fait avec quatre bouts de planche! Te rappelle-tu comme nous nous poussions sur l'étang avec des bâtons ferrés! Comme nous culbutions, et comme nous éclations de rire de bon cœur! Je recommencerais volontiers.

La sœur aînée. Je le crois bien : une enfant!

Le petit frère. Les traîneaux ne sont bons que pour des femmes. Le bel agrément que de se faire traîner ainsi! Il n'y a pas d'adresse à cela, et l'on n'a pas d'émotions. Parlez-moi de deux bons patins attachés aux pieds comme une paire d'ailes...

L'oncle, *professeur*. Les talonnières, *talaria, ô Hermès!* Savez-vous bien, mes enfants, qu'il n'est pas du tout certain que les dames romaines n'aient point connu aussi ce divertissement hivernal né chez les barbares hyperboréens? Non, je suis prêt à soutenir envers et contre tous qu'il serait téméraire d'affirmer la négative. Le Tibre, *flavus Tiber;* l'Arno, *Arnus;* le Mincio, *Mincius;* la Brenta, *Medoacus major*, et tous les autres, n'étaient pas exempts des gelées rigoureuses. Horace ne l'atteste-t-il point dans son ode neuvième? Ils ne chariaient pas seulement des glaçons, *glaciei frusta;* il leur arrivait, en certains hivers, d'être entièrement gelés, et, comme nous le disons de notre Seine, *Sequana*, d'être pris :

Geluque
Flumina constiterint acuto.

C'est-à-dire : Les eaux, saisies par une âpre gelée, ont suspendu leur cours.

Aussi ne serais-je pas surpris si l'on venait un de ces jours à découvrir à Rome quelque admirable bas-relief représentant une dame romaine sur un traîneau poussé par un esclave scythe. Qu'en pensez-vous, mon frère?

Le père. Je pense, mon frère, en vous écoutant tous, que Ben Jonson a donné un joli titre à l'une de ses comédies : « Chacun dans son caractère. » (1)

(1) *Every man in his humour.*

LA VIE SINCÈRE.

SOUVENIRS.

Suite. — Voy. p. 66.

LE VIEUX GARDE. — LES TROIS ÉTOILES DU CIEL INTÉRIEUR. — LA MAISON EMBOURBÉE. — LE BERGER. — ÉGALITÉ DES AMES.

> La sincérité, si confuse que soit dans les consciences peu éclairées la règle du devoir, protége les bons instincts, les fortifie, les dirige, et imprime à la vie l'unité d'action nécessaire pour qu'elle soit vraiment utile et digne.

Pendant mes années de collége, nous passions les mois de vacances dans une petite ferme du Gâtinais, d'où mes parents tiraient la meilleure partie de leur modeste revenu. Là, dans la solitude et la paix, nous ne faisions, pour ainsi dire, avec le fermier, sa femme, ses enfants et ses serviteurs, qu'une seule famille. Le soir, quand les troupeaux étaient rentrés aux étables, entre le dernier repas et les courtes veillées d'automne, on s'asseyait devant la grande porte ouverte, sous les premiers châtaigniers de l'avenue, sur les bancs de pierre, les troncs d'arbres, les bras des voitures ou des charrues. Mon père se plaisait à attirer notre attention vers les étoiles qui paraissaient une à une au bleu de plus en plus foncé du ciel. Il nommait les plus brillantes et cherchait à mettre à la portée de ses simples auditeurs ce qu'en sait et en suppose la science. Le berger, qui avait été autrefois marin, saisissait au passage quelque ancien souvenir, et, non sans un peu de fierté, appuyait de son témoignage les paroles de mon père.

Une fois, pendant un de ces entretiens, le vieux garde, qui passait pour un esprit bizarre et un cerveau un peu troublé, s'était approché de nous sans qu'on l'eût aperçu, et avait écouté debout, silencieusement. Tout à coup il éleva la voix.

— Il n'y a point d'étoiles que là-haut, dit-il, et nous avons aussi un firmament au dedans de nous.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il continua :

— Oui, quand je regarde bien au fond de moi (et en parlant ainsi il couvrit son front et ses yeux de sa large main ridée), j'y vois un ciel aussi grand que celui qui est sur nos têtes, et d'aussi belles étoiles... trois surtout!

Un garçon de ferme l'interrompit par un éclat de rire. Ces paroles étaient assurément fort étranges, et aujourd'hui même j'ai peine à m'expliquer comment elles se trouvaient dans la bouche d'un pauvre homme qui n'avait jamais lu aucun livre ni connu assurément aucun philosophe.

Le rire allait devenir communicatif, si mon père, en le réprimant aussitôt, n'eût encouragé le vieillard.

— Eh bien, père Clément, lui dit-il, quelles sont ces trois étoiles?

Le bon homme, un moment intimidé ou mécontent, hésitait; mais, voyant que, grâce à mon père, personne ne paraissait plus tenté de rire, il prononça trois mots bizarres. J'ai regret de ne pas les avoir conservés dans ma mémoire; ils pouvaient avoir un sens. Il donna ensuite l'explication de ce qu'étaient ces étoiles.

— La première étoile, disait-il, est celle de l'amour de Dieu. Celui qui la regarde et la suit toujours est sûr d'arriver au ciel.

La deuxième est celle de la foi dans la vie qui commencera après notre mort et durera toute l'éternité. Celui qui la regarde et la suit toujours marche vaillamment sur la terre, et est sûr de ne pas s'égarer à l'heure d'en sortir.

La troisième est celle de la charité. Celui qui la regarde et la suit toujours sera porté vers les bonnes créatures qui l'auront précédé dans les bras de ceux qu'il aura secourus.

— Nous étions, ajouta-t-il, trois enfants, deux frères et une sœur. Chacun de nous a aimé une de ces étoiles. Mon père et ma mère, saintes âmes, les aimaient toutes les trois!

Mon père lui demanda s'il pourrait bien se souvenir de qui ses parents avaient appris ce qu'il venait de nous dire. Il branla la tête et agita sa main en l'air et en arrière de son épaule, comme pour faire entendre que c'était trop loin dans le passé, et qu'à ces choses-là il n'y avait pas à chercher de commencement.

Les enfants du fermier l'avaient écouté avec étonnement, et, par respect pour mon père sans doute, en silence. Je ne sais ce qui leur en sera resté dans l'esprit : pour moi, souvent depuis, quand le soir je lève les yeux vers le firmament, je me rappelle le vieux garde.

— J'aime ce brave homme, me dit mon père en rentrant

à la ferme. Il a conçu sa vie et l'a conduite aussi sincèrement qu'il lui a été possible, en l'absence de toute instruction qui eût éclairé son intelligence et augmenté sa force de sentiment, de pensée et d'action. Il a marché droit, avec sincérité, dès le commencement de sa vie; il a la bonne volonté et il tire de son fonds moral autant de profit que le lui permettent les conditions dans lesquelles il lui est donné de vivre. Personne, à plusieurs lieues, n'est aussi charitable et aussi désintéressé que lui. Ils feignent, je crois, de ne pas prendre au sérieux ses paroles : elles sont, il est vrai, quelquefois obscures; il n'est guère moins ignorant qu'eux; mais ils ne peuvent fermer les yeux sur son exemple. Autour de lui on se laisse mener le plus souvent par les intérêts et les passions. Lui, du moins, il a un sentiment supérieur du devoir, si vague soit-il, et il cherche à y conformer ses actions. C'est le commencement du bien.

Les jours suivants, dans mes promenades autour de la ferme, je rêvai plus d'une fois de notre ciel intérieur. Ce n'était pas qu'on ne m'eût déjà souvent entretenu, comme tous les enfants chrétiens, des mystères de notre vie interne. Mais qui n'a observé que les vérités qu'on enseigne par autorité et qui revêtent une sorte de caractère officiel, ne font souvent, même acceptées avec confiance et respect, que glisser à la surface des jeunes intelligences, ou y restent comme suspendues jusqu'au jour où, se représentant de nouveau sous une apparence imprévue, elles pénètrent dans la conscience et y déterminent pour la première fois un mouvement utile de la pensée? C'est ce qui rend si nécessaire de varier le plus possible les enseignements, afin qu'il y ait plus de chances pour chaque enfant de rencontrer celle qui convient le mieux à sa nature. « Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur », dit Fénelon.

J'éprouvais une émotion agréable toutes les fois que j'entendais mon père faire l'éloge d'une des personnes qui venaient à entrer dans le cercle de nos relations. Il me semblait que j'en recevais comme une impulsion et un secours. J'avais aussi besoin d'aimer et d'estimer. Après la scène des étoiles, je m'approchai plus souvent du vieux garde. Je le trouvai d'ordinaire silencieux; il n'aimait point à parler sans rien dire. La compagnie qu'il cherchait le plus volontiers était celle du berger. Il se plaisait à l'interroger sur ses voyages. L'un de ces deux hommes avait beaucoup cherché en lui-même et rêvé; l'autre avait beaucoup vu : c'était un lien au milieu de gens d'une insouciance absolue pour tout ce qui n'avait point rapport à leurs travaux accoutumés et était sans intérêt pour le gain de chaque jour.

Le berger était doux et honnête : le garde l'aurait voulu plus actif et plus dévoué.

Un matin, il arriva qu'une de ces maisons roulantes de pauvres gens qui vont, de village en village, vendre des paniers et des corbeilles, s'embourba, non loin de la ferme, dans un chemin défoncé par les pluies. Le chef de la famille, hâve, maigre, sa femme dont les cheveux noirs flottaient au vent, deux jeunes garçons nerveux, travaillaient à dégager les roues, tandis qu'une fillette, assise sur la terre humide, pressait dans ses bras un enfant qui pleurait. Les imprécations des hommes, les cris de l'enfant, nous attirèrent, le garde et moi, sur un monticule. Dès qu'il vit cet embarras de la petite caravane, le père Clément héla le berger qui était debout près de son parc à moutons, et lui recommanda d'apporter une corde. Quand nous fûmes près de la voiture :

— Au cabestan, vieux loup de mer! lui dit gaiement le garde.

Tous deux s'attelèrent devant le triste cheval, et bientôt, grâce à leurs efforts, la pauvre habitation continua son voyage. Mais la corde était rompue, et le berger murmura; le garde ne fit qu'en rire.

— Vois-tu, Jean-Marie, dit-il à l'ancien matelot, ceci où nous marchons (et en même temps il frappait du pied la terre), c'est le grand vaisseau qui nous emporte tous. Il faut nous entr'aider à la manœuvre. Les paresseux n'auront pas la haute paye au port,

Le berger répondit gravement :

— C'est bon. Nous savons tout cela. Mais je ne vous reproche pas de le rappeler; à la fin, on pourrait faire comme beaucoup de gens qui l'oublient.

Il s'arrêta, regarda en face le garde, et ajouta avec un peu d'émotion :

— Clément, vous parlez comme un bon capitaine. Il y a des jours où, si je n'ouvrais pas mes yeux tout grands en vous écoutant, je vous croirais autre que vous êtes. Vous voyez des choses que je ne vois pas. Le plus souvent je suis aussi sot que le charretier, et je ne pense pas plus que mes bêtes. Cela n'est pourtant guère vivre.

Jamais je n'avais entendu le berger dire des choses si sensées. (1)

Je vis, un soir d'été, le père Clément prendre en ses bras un enfant de la ferme et le tourner vers un point du ciel où se livrait, dans le vaste champ d'azur, une grande bataille de nuages çà et là transpercés par des rayons d'or.

— Vois, lui disait-il avec un accent passionné, vois comme cela est beau! Petit, lève souvent les yeux là-haut. Il ne faut pas toujours ne regarder que la terre.

Il s'était construit à la lisière d'un bois une masure et l'avait entourée d'un petit jardin, ce qui était dans ce temps-là une grande rareté. A notre ferme, comme aux villages voisins, on avait peu de goût pour les fleurs, et l'on ne s'y souciait pas plus des roses que des étoiles.

Pour se préserver contre les animaux rôdeurs, il avait aussi entassé pierres sur pierres, et, à l'intérieur de cette espèce de rempart, dans un angle, il s'était façonné un banc de gazon élevé où il s'asseyait le soir en fumant sa pipe vis-à-vis le coucher du soleil. Quelquefois, lorsque, à la disposition des nuages, il prévoyait que le spectacle serait particulièrement splendide, il invitait, avec une sorte de solennité à demi plaisante, son ami le berger, ou quelques voisins, à venir passer la dernière heure du jour près de lui, comme dans les villes on invite à un concert ou à un thé. S'il était seul, le passant l'entendait parler et s'exclamer. Cette âme inculte était sensible aux harmonies de la nature. Il admirait et priait.

Un gentillâtre des environs, chasseur passionné et, disait-on, assez peu soucieux, dans son ardeur, du respect dû aux droits d'autrui, proposa au père Clément, dont la vigilance et la droiture lui étaient sans doute quelquefois importunes, d'entrer avec de grands avantages à son service. Le brave garde refusa. Il s'attachait beaucoup plus aux intérêts des autres qu'aux siens. On le voyait toujours le premier aux incendies et dans toutes les maisons où il apprenait quelque invasion du malheur.

Un fois, mon père, surpris d'une belle pensée qu'il lui avait entendu exprimer, avec simplité, au chevet d'un malade, lui demanda s'il ne l'avait pas lue dans quelque livre ou apprise de quelqu'un.

— Je ne sais pas lire, dit-il en souriant, et depuis que j'ai perdu mes parents je n'ai guère rencontré de personnes qui aient eu souci de m'apprendre quelque chose.

(1) Un pâtre ainsi parler! — Ainsi parler? Croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison,
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?

La Fontaine.

Si j'avais tendu la main, on y aurait peut-être mis une aumône; mais souvent aux gens de la ville j'ai tendu ma tête, et ils n'y ont rien mis.

Et il dit encore, en faisant claquer ses doigts :

— Les pensées sont comme les oiseaux du ciel : elles volent partout; elles traversent les champs et les villes; c'est à chacun de nous, en quelque lieu qu'il vive, à en attraper au passage ce qu'il peut.

C'était une exagération de quelques philosophes du dernier siècle de supposer que presque toute raison et toute vertu s'étaient réfugiées au village; c'en est une autre de notre temps que de n'y plus voir que grossièreté et vice. Ceux qui en jugent ainsi ne savent ou ne peuvent apparemment y regarder ni d'assez près, ni assez longtemps. Plus d'un d'entre nous, si éclairé soit-il, pourrait trouver, en cherchant avec sincérité dans des rangs éloignés et obscurs, des âmes égales ou supérieures à la sienne en vigueur d'intuition, en droiture de raison, en efforts d'élévation habituelle de la pensée. La vie bruyante et agitée des villes donne à l'esprit plus de vivacité et de finesse que de force spéculative. Le calme et le silence des champs peuvent inviter et aider certaines intelligences, même dépourvues de savoir, mais bien servies par leurs instincts et leurs aptitudes naturelles, à se porter vers les hautes directions. [1]

Ce sont là tout au moins des conditions favorables pour se maintenir dans cette voie droite de la vie, dans cette « sincérité » dont parle Joubert, « qu'on n'a et qu'on ne peut avoir que lorsqu'on vit beaucoup avec soi-même, qu'on se consulte, qu'on s'écoute, et que le sentiment intime est devenu très-vif par l'exercice qu'on lui donne et l'usage qu'on en fait. »

J'ai dû n'observer que superficiellement le vieux garde. Il valait probablement plus encore que je ne le saurais dire. Je ne voyais en lui qu'un homme bon et sensé, comprenant et pratiquant la vie comme il me semblait qu'elle devait être comprise et pratiquée par presque tout le monde. Ce qu'il y avait en lui d'élans vers le bien et le vrai attirait mes sympathies et ne m'étonnait pas. Faute d'expérience, il ne me venait pas à la pensée que ce dût être un exemple rare. La vérité est d'ailleurs que, pour un enfant, la supériorité morale ou intellectuelle, et le génie même, n'ont rien d'extraordinaire. Ce que nous appelons ainsi n'est ni en dehors ni au-dessus de notre nature. N'est-ce pas, en effet, la destinée de chacun de nous d'atteindre, dans les prolongements infinis de son existence, à tous les degrés de la supériorité! Nous en avons en nous le sentiment de plus en plus clair à mesure que s'accroît en nous notre double puissance de penser et d'aimer. Très-certainement, d'ailleurs, le nombre des esprits qui avoisinent le génie dépasse de beaucoup celui que les circonstances manifestent. De l'homme célèbre à celui qui, avec un peu plus d'effort ou d'aide, pourrait le devenir, la différence, si l'on en avait la mesure, paraîtrait souvent imperceptible. Qui peut se faire une idée de ce que doivent contenir d'intelligences bien douées tant d'espaces qu'en de si vastes pays on laisse dans l'ignorance? Qu'ils sont rares encore les ateliers humains où l'on travaille à dégager de leur gangue quelques-uns de ces diamants pris au hasard! Il suffirait cependant, pour avoir à cœur de les chercher et de les vouloir tailler et polir, de comprendre plus profondément cette vérité, que nos âmes sont égales en essence et que, quelle que soit l'inégalité de leur point de départ en naissant sur la terre, elles tendent toutes au même but : millions, milliards d'êtres humains, mêmes âmes, même milieu, même voie, même idéal, même Dieu! *La suite à une autre livraison.*

LA ROSE DE JÉRICHO.

Voy. t. XLI, 1873, p. 259.

La rose de Jéricho est une petite plante appartenant à la famille des crucifères. Elle n'a pas plus de huit à dix centimètres de haut. Elle pousse dans les lieux arides et sablonneux, en Syrie, en Arabie, en Égypte. Son nom scientifique est *Anastatica jerochuntina.*





Fermée. — La Rose de Jéricho. — Dessins d'Edouard Garnier. — Ouverte.

Ce singulier petit végétal n'a pas de tige, ou plutôt sa tige se divise, immédiatement au sortir de terre, en plusieurs rameaux qui s'étalent, et à l'extrémité desquels s'épanouissent les fleurs. Aux fleurs succèdent les graines, renfermées dans une cosse arrondie. Alors la plante se fane; ses rameaux durcissent, se dessèchent, se recourbent en dedans et ne forment plus qu'une masse globuleuse, une sorte de pelote, que les vents d'automne déracinent, emportent et font rouler çà et là.

[1] « La méditation dans la retraite, dit Rousseau, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'auteur des choses, et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent. »

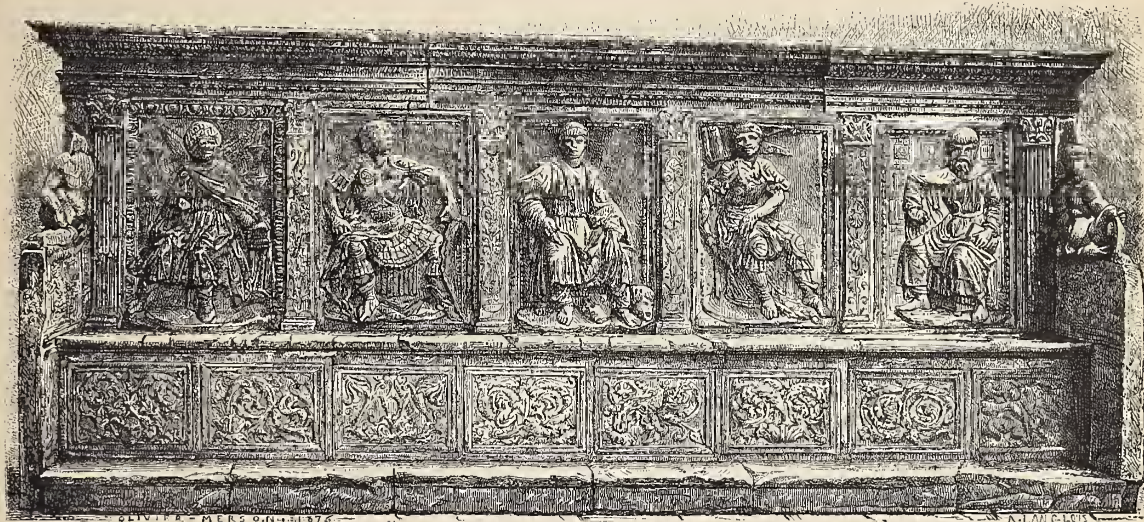
Mais ce qui fait la particularité la plus remarquable de la rose de Jéricho, ce qui l'a rendue célèbre, c'est que, trempée dans l'eau, seulement par le bout de sa racine, ou simplement placée dans une atmosphère humide, elle reprend sa forme primitive, ses rameaux s'étendent et ses cosses s'ouvrent. Elle se contracte de nouveau et de plus en plus à mesure que l'air redevient plus sec. On peut donc s'en servir comme d'un excellent hygromètre.

Les propriétés singulières de cette plante ont frappé l'imagination populaire, qui lui a attribué une origine et une nature merveilleuses. On a vu en elle un fragment de l'arbrisseau sur lequel la sainte Vierge étendait les langes de l'enfant Jésus, et l'on a prétendu qu'elle fleurissait la veille de Noël, pour saluer la naissance du Sauveur, jusqu'à Pâques afin de rendre hommage à sa résurrection.

SIENNE.

LA LOGE DES MARCHANDS.

Sienne est l'une des villes les plus curieuses et les plus intéressantes de la Toscane. Assise sur trois petites collines qui dominent celles du voisinage, avec ses tours féodales, son gigantesque campanile municipal, son enceinte fortifiée, elle présente, à distance, la physionomie saisissante d'une cité du moyen âge ; et, chose vraiment peu ordi-



Un des Bancs de la Loge des Marchands, à Sienne. — Dessin d'Olivier Merson.

naire, lorsque l'on pénètre dans la ville, cette impression persiste en dépit de quelques remaniements et appropriations modernes. En effet, ce qui peut reporter la pensée à des temps éloignés et l'y retenir n'y est pas rare. Dans les *costarelle* (petites côtes) à pente rapide, dans les rues qui montent et descendent sans cesse, pavées de larges dalles ou de briques sur champ, embellies çà et là de colonnes portant la louve siennoise, très-semblable à la louve de Rome, bordées de palais et de simples maisons d'artisans où l'on retrouve encore intacte l'architecture du quinzième siècle, l'œil ne manque jamais de découvrir tantôt des sujets d'études sérieuses, tantôt des perspectives imprévues qui diffèrent étrangement de ce que peuvent offrir nos voies si droites et si monotones.

Aucun voyageur ne visitera Sienne sans meubler son esprit de souvenirs ineffaçables. L'eût-il vu une seule fois, il se rappellera toujours, par exemple, le Dôme, bâti par assises de marbres blancs et noirs alternés, et renfermant, entre autres richesses sans rivales, le merveilleux pavage de Beccafumi (les *graffiti*) et la *libreria* avec ses dix fresques du Pinturicchio, fresques qui ont conservé l'éclat de leur premier coloris, et restées exemptes, Dieu merci, de dégradations et de restaurations. Il se souviendra de plusieurs autres églises : del Carmine, de Fonte-Giusta, della Concezione, de San-Agostino, surtout de San-Domenico, où il y a une fresque excellente du Sodoma, l'*Évanouissement de sainte Catherine* (1), et de San-Giovanni, où l'on admire les fonts baptismaux et les bas-reliefs de J. Ghiberti et de Donatello. Il aura visité également, y prenant un vif intérêt, l'Institut des beaux-arts, qui contient une belle collection de tableaux, notamment une série chronologique d'œuvres des anciens maîtres de Sienne, très-précieuse pour l'histoire de l'art ; on y voit, en outre, un groupe des Trois Grâces, marbre antique découvert au treizième siècle en creusant les fondations du Dôme, et dont Raphaël a fait un dessin qui se trouve dans son livre de croquis conservé à l'Académie de Venise.

Ce qui ne saurait non plus être oublié, c'est la place del Campo, ou Vittorio-Emanuele, large, vaste, en forme de coquille, et dont le sol s'incline fortement du nord au sud, au lieu d'offrir une surface plane et unie (1). Au fond, grave, austère, se dresse le *Palazzo pubblico*, ou Municipe, tel qu'il fut achevé en 1309, dominé par la Mangia, tour carrée d'une singulière sveltesse, d'une hauteur surprenante (101m.80), commencée en 1325 et terminée vingt ans plus tard ; à gauche, c'est le palais *del Governo* (autrefois Piccolomini), bâti par le pape Pie II ; en face du Municipe, c'est l'ancienne Mercanzia, appelée à présent *Casino de' Nobili* La façade postérieure de cet important édifice est décorée d'une loge publique, de proportions générales très-heureuses, charmante dans ses détails. La *Loggia de' Mercanti* (loge des Marchands), c'est ainsi qu'on la nomme, s'ouvre via Ricasoli, en trois arcades égales sur une seule de profondeur, et elle est fermée à chaque extrémité par un banc orné de sculptures remarquables sous le double rapport du caractère et de l'exécution, quoique celle-ci soit un peu rude. Nous donnons le dessin de l'un de ces bancs.

Mais, à Sienne, il y a bien d'autres choses dignes encore d'un examen attentif : le palais Buonsignori, du seizième

(1) Voy. t. XLII, 1874, p. 385.

(1) Voy., sur les courses de chevaux sur la grande place de Sienne, t. XXXV, 1867, p. 61.

siécle, développant une façade percée de fenêtres ogivales, égayée de terres cuites; le palais del Magnifico, construit en 1504 par Petrucci, tyran de Sienne, qui devait avoir parmi ses descendants l'un des assassins de Coligny; les palais Vivorelli, Piccolomini, Saracini, Tolomei, Gori Gandellini, et le vieux palais du capitaine de justice, connu de nos jours sous le nom de Gronatelli, et récemment réparé avec beaucoup d'intelligence et de goût.

MES JOURS DE FÊTE.

Suite. — Voy. p. 79.

PENTECOTE.

Suite.

Alors je lui racontai comment on mettait dans la terre de petites graines de froment, et qu'il en sortait, par la suite, de longues tiges avec des épis pleins de grains, que l'on réduisait en poudre pour en faire du pain et des gâteaux.

— Tu n'as pas encore vu un champ couvert de sa moisson?

— Non, mais cela doit être bien beau! s'écria-t-elle avec tant de vivacité qu'elle parut effrayée de sa propre voix.

Et avec inquiétude elle se pencha pour s'assurer si son père ne venait pas par hasard; mais tout demeura tranquille.

— Je voudrais bien pouvoir te mener voir un champ; mais ne dois-tu pas toujours être là pour veiller à tes légumes?

— Pas le dimanche, répondit-elle.

Et elle regarda vers la porte de la cave. Il y avait dessus quatre raies faites à la craie.

— Quand il y aura encore trois raies ici, dit Marie comme se parlant à elle-même tout haut, ce sera dimanche. Mon père fait chaque soir une raie quand il y a un jour d'écoulé.

C'était là le calendrier de ces pauvres gens.

— Aimes-tu bien le dimanche?

— Non, parce que le joueur d'orgue, qui me donne souvent un petit gâteau, ne passe pas; et puis nous ne vendons presque plus de nos provisions, et il faut que mon père travaille avec plus d'activité que les autres jours.

L'enfant n'en savait pas plus long sur le dimanche, ce beau jour plein d'éclat qui met l'allégresse dans tous les cœurs d'enfants; ce jour où ils ne s'assoient pas sur les bancs de l'école, mais où ils s'ébattent dans les jardins, les prairies, les bois même, là où le pic frappe les arbres de son bec comme un marteau, et où l'écureuil saute de branche en branche.

Je songeai si je ne pouvais pas faire en sorte que cette pauvre Marie pût venir avec moi un dimanche chez la vieille Christiane, qui habite chez son fils, dans une petite maison du faubourg où il y a un jardin avec un berceau de vigne vierge, derrière lequel s'étend un champ ensemencé de blé auquel se mêlent le pavot, le bluet et le pied d'alouette sauvage. Je fis part de mon projet à l'enfant, qui fut près de pleurer de joie.

Elle dit qu'elle demanderait à son père s'il voudrait bien la porter jusque-là. C'était une excellente idée pour arracher le vieillard un moment à son établi de tailleur et lui faire goûter la chaude lumière du soleil sous le feuillage des arbres.

Comme ma mère ne m'empêche jamais d'aller voir ma bonne vieille Christiane, je me rendis chez elle le dimanche suivant, et je lui parlai de l'enfant malade. Christiane a un cœur compatissant à tous, et dans son impatience elle pouvait à peine attendre la venue de ses hôtes inconnus. Pendant ce temps-là ils arrivaient lentement de la ville : l'habit du père était une enseigne éloquente de son art de raccommoder; il avait mis à sa fille le bonnet du dimanche de sa mère. La petite avait un air assez plaisant, mais un peu ridicule, avec son visage pâle, encadré de dentelles jaunies. Je ne tardai pas à lui enlever sa coiffure, et je tressai ses longs cheveux en belles nattes, ce qui lui allait très-bien. Ensuite nous bûmes du lait exquis où nous trempâmes du pain blanc tout frais que j'avais acheté de mon argent. Le fils de Christiane offrit au père une pipe de tabac, et celui-ci se mit avec un bien-être extrême à envoyer des bouffées de fumée dans l'air. Nous fîmes promptement connaissance, et nous étions cordialement joyeux. La vieille Christiane se sentait particulièrement dans son élément; elle s'était mis en tête de rendre la santé à l'enfant, et elle apporta une grande bouteille pleine d'une liqueur qui sentait très-fort, qu'elle avait préparée elle-même avec des baies et des herbes. Chaque soir et chaque matin, Marie devait être frictionnée de cette eau, et, comme j'étais sa plus proche voisine, je m'offris naturellement pour cet office.

La liaison était en bonne voie désormais. Comme le tailleur se levait de grand main, je pouvais me glisser dans son logis à une heure où je n'étais pas remarquée, et j'attendais, le soir, qu'il fît sombre; je ne voulais pas que mes démarches fussent connues.

Maintenant, le dimanche, je suis la plupart du temps avec ma petite amie, dans le jardin du faubourg; si je ne peux pas venir, Christiane reçoit seule ses hôtes. Il semble, en vérité, que la liqueur a opéré favorablement sur l'enfant, et les yeux malades du père semblent aussi se trouver bien de l'aspect de la verdure. J'enseigne à Marie un peu à lire et à écrire, et elle fait de rapides progrès; c'est un vrai bonheur pour nous d'être ensemble à étudier sous le berceau.

Marie sait maintenant combien le dimanche est une délicieuse chose; et aujourd'hui que les cloches sonnent la fête de la Pentecôte, elle est vêtue d'une robe que je lui ai faite en secret avec une de mes robes du dimanche, et je la vois, à l'entrée de la cave, qui me fait signe avec des yeux tout brillants de joie. Ses joues sont déjà un peu, un peu colorées, et, à l'aide de sa béquille, elle marche assez bien. Je l'ai conduite pour la première fois à l'église; le père n'ose plus se montrer avec sa redingote de morceaux rapportés, et nous allons chercher, par un moyen honnête, à lui en procurer une autre.

Marie se développe merveilleusement vite; elle est déjà très-judicieuse; quand elle prie, elle le fait de tout son cœur, ses lèvres tremblent, et des larmes tombent sur ses mains jointes. Oh! mon Dieu, vous ai-je jamais montré, moi, autant de reconnaissance et d'amour que cette pauvre enfant? Et n'ai-je pas pourtant bien plus sujet qu'elle de vous rendre grâce et de vous aimer?

L'excellente enfant s'attache à moi comme l'abeille au calice d'une fleur; non, une telle comparaison n'est pas juste : les fleurs sont toutes belles, il n'y en a pas de laides parmi elles. Mais elle m'aime et n'a pas peur de mon visage quand je me penche sur elle et lui mets un baiser sur le front et sur les yeux. Cela me fait du bien et détend beaucoup de la roideur qui est en moi.

La vieille Christiane disait aujourd'hui, pendant que j'étais sous un cerisier couvert de fleurs et dont un des rameaux flexibles s'inclinait jusque sur mon front : « Tu as l'air d'une fiancée! Oh! si je pouvais voir ce jour-là; mais, que je vive ou que je meure, promets-moi une chose, c'est de porter à ton mariage ma robe de noces; mais ne t'effraye pas, c'est comme doublure ou à peu près que je

te la propose. Le tissu en est encore comme tout neuf, les bouquets de roses semblent, sur le fond bleu, comme des fleurs fraîchement cueillies. Les marchands d'aujourd'hui n'ont plus de pareilles étoffes. Qu'une telle robe ira donc bien avec ton éclatante chevelure blonde ! »

Tu ne verras jamais vraiment un tel jour, ô excellente amie ; mais que cela ne t'afflige point. Je ne demeurerai pas isolée dans la vie et entièrement privée d'amour. Bien des choses me sont devenues sensibles depuis le jour où, pour la première fois, j'ai été sur le rempart pour écouter le rossignol chantant sous les tilleuls. On n'a besoin que d'être bonne pour apprêter de la joie aux autres et s'en procurer abondamment à soi-même. J'accomplirai la vocation naturelle de la femme, la mission que Dieu lui a donnée ; quand Marie sera grande et que ma protection lui sera devenue inutile, eh bien, il y a d'autres, bien d'autres cœurs, d'enfants, bien d'autres jeunes âmes encore que je pourrai consoler et cultiver avec un zèle dévoué. Oh ! aidez-moi dans cette tâche, Dieu bon et puissant !

La suite à une autre livraison.

ANCIEN ÉDIT CONTRE LES IVROGNES.

On lit dans un édit du 30 août 1536 :

« Quiconque sera trouvé yvre soit incontinent constitué et détenu prisonnier au pain et à l'eau, pour la première fois ;

» Et si secondement il est repris, sera, en outre ce que devant, battu de verges et de fouet par la prison ;

» Et la tierce fois sera fustigé publiquement.

» Et s'il est incorrigible, sera puni d'amputation d'oreille, d'infamie et bannissement de sa personne.

» Et s'il advient que par ébriété ou chaleur de vin lesdits yvrognes commettent aucun mauvais cas, ne leur sera pour ceste occasion pardonné, mais seront punis de la peine deue audit délict, et davantage pour ladite ébriété, à l'arbitrage du juge. » (1)

LOGIQUE.

Le meilleur principe de logique que je te puisse donner, c'est que tu vives en homme de bien.

MALEBRANCHE.

VISAGE FARDÉ.

Mme Cornuel, célèbre par ses bons mots, rencontrant un jour une de ses nièces qui s'était couvert le visage d'une couche de blanc ou de rose, lui dit :

— Mon Dieu ! ma nièce, que vous avez là un joli masque !... On vous voit le visage au travers.

PEU DE LUXE.

Vers 1540, un premier président au Parlement, Gilles le Maître, avait introduit dans le bail des fermiers d'une de ses terres la clause suivante, qui montre bien la simplicité des mœurs de cette époque :

« ... Aux quatre bonnes festes de l'année et au temps des vendanges, ils lui amèneront une charrette couverte et garnie de paille fraîche pour y asseoir sa femme et sa fille, ainsi qu'un ânon et une ânesse pour la monture de leur chambrière. » (2)

Le président allait devant la charrette, sur sa mule, et accompagné de son clerc à pied.

(1) Faubert, *Recueil des anciennes lois françaises*, t. XII.
(2) Bullet, Leber, Alfred Franklin, etc.

LES CINQUANTE PAS DU ROI.

On désigne par ces mots, dans les colonies françaises, un espace de terrain inaliénable réservé le long du littoral maritime jadis par les seigneurs, premiers propriétaires des îles, ensuite par les compagnies qui leur succédèrent, puis par le roi et enfin par le domaine public.

Cette réserve existe dans la plupart des colonies, à la Guadeloupe, à la Guyane, à la Martinique, à la Réunion, au Sénégal, dans les établissements français de l'Inde (1).

Elle a été créée pour les motifs suivants :

1° Rendre plus difficiles les abords des îles, l'étendue des cinquante pas en friche, ailleurs que dans les rades où les bourgs sont bâtis, devant apporter de certains obstacles à une descente de l'ennemi ;

2° Permettre de construire, au contour des îles, des retranchements, batteries et fortifications ;

3° Avoir un passage le long de la mer ;

4° Donner aux capitaines des navires qui viennent aux îles la faculté de faire gratuitement du bois dans ces terrains non défrichés ;

5° Réserver un espace libre pour loger les pêcheurs, maçons, charpentiers et autres artisans, et pour leur concéder les terrains nécessaires à l'édification de leurs cabanes ou maisons au cas où les propriétaires des concessions faites à l'étage supérieur refuseraient de leur accorder des emplacements (2).

Par « le pas du roi », il faut entendre le pas géométrique dont la longueur est de 5 pieds ou de 1m.624.

Les cinquante pas du roi ou pas géométriques commencent du bord de la terre franche, où croissent des herbes et arbrisseaux, où le jet de la mer et le flot ne montent point, et où finissent les rivages, lais et relais de la mer ; leur étendue est de 81m.200, et ils ont pour limites, d'un côté, le domaine public maritime ; de l'autre, la propriété privée, les concessions de terres qui ont été données dans le circuit des îles.

Conformément à une ordonnance du 13 janvier 1733, les cinquante pas du roi devaient être plantés en raquettes sur douze pieds d'épaisseur, à dix-huit pouces de distance les unes des autres, en laissant un passage libre pour les cabrouets où étaient les embarcadères ; la mesure était fondée sur les considérations suivantes. Il est dit, dans cette ordonnance : » Nous étant aperçu que la paix dont nous jouissons depuis dix-neuf ans a donné lieu de négliger la conservation des raquettes qui défendaient les bords de la mer qui ne sont point garnis de palétuviers et de marais, et où l'ennemi peut faire des descentes en temps de guerre, et comme il convient de se mettre, en temps de paix, en état de prévenir toute surprise, nous avons cru qu'il était nécessaire de rétablir *cette fortification naturelle* dans toutes les îles du Vent. »

Derrière ces espèces de chevaux de frise, ces murs de végétaux hérissés d'épines, les colons repoussèrent plus d'une attaque.

De notre temps, il s'est élevé beaucoup de difficultés juridiques au sujet de cette réserve ; et en fait, et par suite de concessions, de tolérance, d'oublis, elle a été souvent envahie, en sorte que l'on a pu croire que le droit

(1) Elle n'a jamais existé en France, même sous la féodalité : la propriété privée confine au domaine public maritime, les rivages, lais et relais de la mer.
(2) Lettre du gouverneur général des îles d'Amérique au ministre, en date du 8 février 1674.

du domaine était tombé en désuétude, ou même avait été implicitement aboli de même que les droits féodaux (¹). Cependant il en est encore fait mention dans divers règlements peu anciens, notamment dans une ordonnance royale du 9 février 1827 sur le gouvernement des Antilles, qui déclare les cinquante pas du roi inaliénables et inéchangeables. Certains habitants riverains des étages supérieurs prétendent avoir acquis par prescription le droit d'user à leur gré des cinquante pas. L'administration proteste et soutient que l'État, contre lequel la prescription est impossible, peut reprendre sans indemnité les cinquante pas, soit pour y établir des fortifications, retranchements, batteries ou ouvrages d'intérêt public, soit pour conserver la faculté de passage nécessaire au sauvetage des bâtiments naufragés. (²)

PORTRAITS PAR JEAN COUSIN.

Voy., sur Jean Cousin, ses œuvres, sa maison, etc., la Table de quarante années.

M. Ambroise-Firmin Didot, dans son « Étude sur Jean Cousin » (³), a signalé plusieurs portraits peints par ce grand maître.

Les descendants de Jean Cousin possèdent, à Tours, cinq tableaux peints à l'huile représentant chacun le portrait de l'un des membres de la famille. Ils sont certainement de Jean Cousin. La couleur en est terne, et l'on voit qu'ils ont souffert de l'action du temps. La peinture est sobre, un peu sèche de contour et presque monochrome, comme dans le « Jugement dernier » du maître qui est au Musée du Louvre, mais énergique et exacte.

Ces portraits, tous de même dimension, ont cinquante centimètres de haut. Ils sont conservés dans leurs anciens cadres en bois simple. Derrière chacun d'eux est inscrit, par Cosme Bouvyer, né en 1652, les noms et qualités du personnage peint par Jean Cousin (¹). Ils représentent :

1° Jean Bouvyer, curé de Soucy, où demeurait Jean Cousin, son beau-frère, et chanoine de la cathédrale de Sens;

2° Marie Cousin, fille de Jean Cousin et de sa seconde femme Christine-Nicole Rousseau, fille d'un lieutenant général au bailliage de Sens;

3° Étienne Bouvyer, neveu et gendre de Jean Cousin;

4° Jean Bouvyer, fils du précédent et petit-fils de Jean Cousin;

5° Savinienne de Bornes, femme de Jean Bouvyer.

De Piles écrivait en 1699, dans son *Abrégé de la vie des peintres*, en parlant de Jean Cousin : « On voit dans la ville de Sens quelques tableaux de sa façon et plusieurs portraits. » La famille Bouvyer qui, en 1799, vivait encore



Marie Cousin, fille de Jean Cousin.



Jean Bouvyer II, curé de Soucy, chanoine de Sens, beau-frère de Jean Cousin.

à Sens, demeure maintenant à Tours, et voici ce qu'écrivait un de ses membres à M. Didot, en 1869 : « Ce que je puis affirmer, c'est que ces portraits ont été remis à mon grand-père par son grand-père, qui avait pu connaître le fils de Jehan Bouvyer, petit-fils de Jean Cousin, et que si, à cette époque, ces portraits avaient été apocryphes, mes aïeux n'auraient pas établi l'usage religieux qui fait qu'ils passent d'aîné en aîné comme dépôt de famille. »

M. Didot considère comme certain et conforme à l'opinion de d'Argenville, que Jean Cousin s'est représenté lui-même au bas du Jugement dernier. Il a le costume d'un laïque; il porte une longue barbe; les cheveux sont assez courts et divisés sur le côté par une raie; les yeux sont comme à demi clos; le nez est régulier, la bouche fine; le visage est maigre.

(¹) Art. 543 et 637 du Code civil.

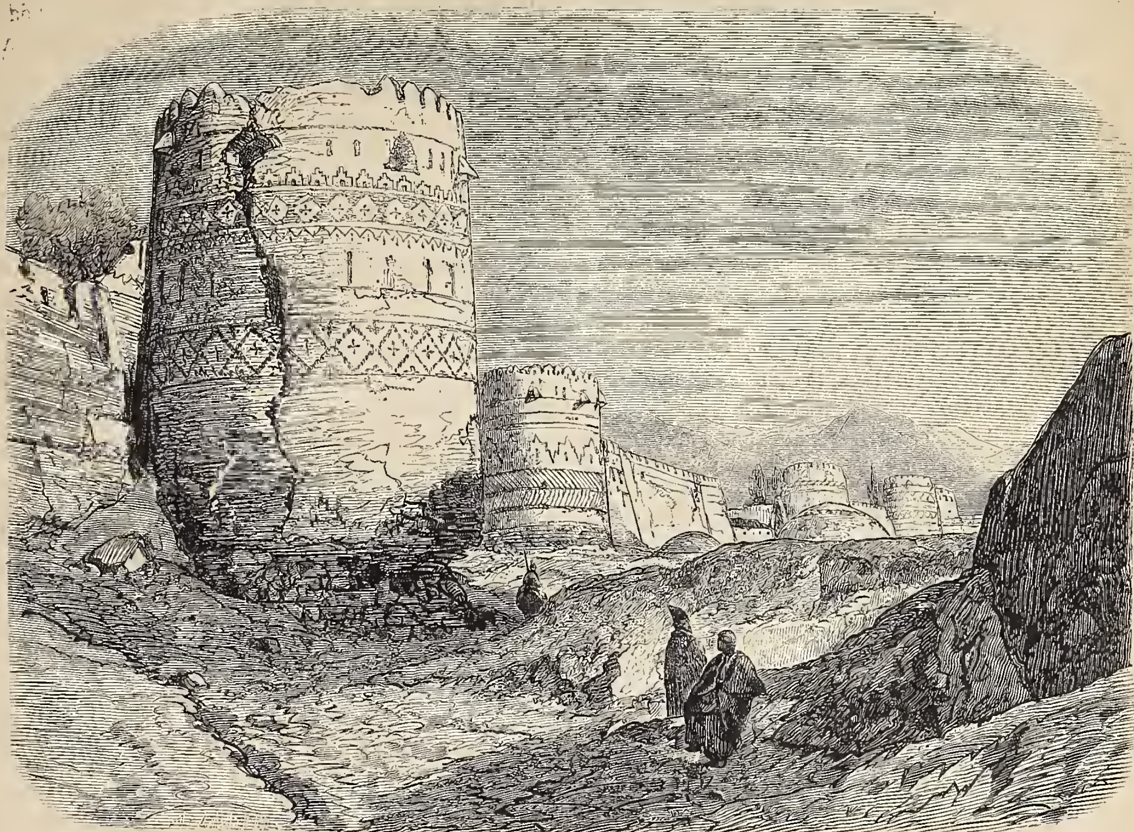
(²) Voy. un mémoire très-développé sur ce sujet dans la *Revue maritime et coloniale*. Décembre 1876.

(³) *Étude sur Jean Cousin*, suivie de notices sur Jean Leclerc et Pierre Woeiriot, par Ambroise-Firmin Didot. Paris, 1872. — A la deuxième page, l'auteur dit, en note, à propos de l'habitation de Jean Cousin près de la ville de Sens :

« On en voit le dessin dans le *Musée pittoresque*, t. VII, page 8. » Le mot *Musée* est employé par erreur; il faut lire *Magasin*.

(¹) Jean Cousin avait épousé en troisièmes noces, dans l'année 1537, Marie Bouvyer, fille du fils aîné de Jehan Bowyer, écuyer, Anglais d'origine, qui, sous le règne de Charles VII, était venu s'établir en France, où il posséda le château de Montbard, près de Sens. Selon la tradition, Jean Cousin avait orné de peintures l'intérieur de ce château.

LES MURAILLES DE TAURIS.



Murailles de Tauris. — Dessin de Jules Laurens.

Nos lecteurs connaissent déjà un des monuments de Tauris, la mosquée de Djihan-Schah, dite *mosquée Bleue*, un des plus admirables types de l'art persan (¹). Aujourd'hui nous mettons sous leurs yeux un fragment des murailles de cette ville que peu de Français ont visitée.

Située presque aux frontières de la Perse, au nord-est, Tauris, *Tabriz*, est défendue par un système de fortifications étendu, et complet, au moins si l'on considère le temps où elles ont été construites et si l'on tient compte de l'art du pays. A diverses époques, notamment en 1721, de violents tremblements de terre, bouleversant toute la contrée et décimant la population, ont fort endommagé ces murailles, mais ont rendu leur aspect d'autant plus pittoresque. Quoiqu'elles ne datent guère que d'une couple de siècles, elles rappellent à première vue l'architectonique de Ninive et de Babylone. Le soubassement, en pierres, est surmonté d'un corps d'édifice en terre battue, dite pisé, ou en briques séchées seulement au soleil, les arêtes et les bordures étant en briques cuites au four; le sommet est dentelé de créneaux à profil pentagone et garni de mâchecoulis ou meurtrières à capuchons triangulaires. Il est remarquable qu'au contraire, avec ce mode de construction assez élémentaire, les portes et les nombreuses tours rondes sont décorées d'un revêtement partiel en frises ou bandeaux, d'ornements en briques émaillées et polychromes. Les feux du couchant font de cette décoration une sorte d'écrin de pierreries multicolores scintillantes. C'est bien ainsi qu'on se figure les murailles de Babylone, flanquées de deux cent cinquante tours et précédées d'un large fossé, dont la terre avait servi à confectionner les briques pour les murs des remparts. Sur les portes étaient représentés Sémiramis à cheval lançant son javelot à une panthère, et Ninus perçant un lion de sa lance. De même, à Tauris, on voit représentés, sur des plaques d'émaux polychromes, le paladin épique Roustam accomplissant divers exploits, ou quelque souverain moderne se donnant le plaisir de la chasse ou en grande cérémonie de cour.

Au sud, vis-à-vis l'une des sept portes de la ville, à laquelle elle se rattache par un embranchement de murailles, s'élève la masse colossale de la forteresse ou palais fortifié, dit *Arck d'Ali-Schah*. Sa silhouette domine et commande encore tout le panorama de la ville et de la campagne; il fait rêver aux époques mi-fabuleuses des Pasargades et des Pischadiens. Démantelée et abandonnée depuis longtemps à une ruine complète, elle est revenue à une sorte d'état de nature. Informe et ravinée par les destructions de l'homme et des intempéries, on la prendrait pour un bloc de rochers. De même, en parlant des ruines du Tell-Nimrod, ou tour de Nemrod, près de Bagdad, les voyageurs disent qu'elles font penser plutôt à un rocher naturel qu'à un ouvrage fait par la main des hommes.

Soliman le Grand s'étant emparé, en 1536, de l'Aderbaïdjan et d'une partie de la Géorgie, avait, dit-on, fait armer la citadelle de l'Arck de cent cinquante pièces de canon.

On ignore quel était le nom de Tauris dans l'antiquité. Est-ce la seconde Ecbatane dont parle Moïse de Chorène, ou la Gaza de la province d'Atropatène, dont elle paraît occuper l'emplacement le plus approximatif? Fondée en 792, elle fut sans doute la patrie de Zoroastre, ce Moïse du parsisme. Son rôle a été considérable de tout temps à travers l'histoire tourmentée des Perses. Constamment disputée entre la Turquie et la Perse, et menacée par la

(¹) Voy. t. XLI, 1873, p. 113.

Russie, Tauris doit à sa situation de transit et d'entrepôt entre les mers Noire et Caspienne et le golfe Persique, entre Constantinople, Bagdad, Mesched et Hérat, l'activité d'un immense commerce, dont témoignent splendidement le nombre et la beauté de ses caravansérais et de ses bazars, celui dit le *Kaïsirieh* entre autres. C'est là qu'ont leur centre d'opérations et leurs comptoirs plusieurs grands banquiers levantins, grecs ou arméniens.

L'At-Meïdan, ou grande place, est une des plus vastes du royaume. On y assiste, les jours de fête, à des combats de béliers et à des danses de loups.

Comme dans toutes les villes persanes, le pavage des rues entre les murs de terre, qui sont tout ce qu'on y voit des maisons, est à peu près absent ou détestable. La rivière de Zenghian traverse la cité et arrose, dans la banlieue, de nombreux et délicieux jardins. A titre de capitale de l'Aderbaïdjan (portion de l'ancienne Médie) et rivalisant de population avec Téhéran, Tauris avait récemment pour gouverneur, lorsque l'a visitée l'auteur des présentes notes, un grand-oncle du schah, le prince Malek-Casim-Mirza ; un oncle qui était bien pour ses royaux neveux le plus compromettant des *enfants terribles*. La Russie, l'Angleterre, la Turquie et la France y entretiennent des consulats importants. Quelques Français sont établis dans les environs, à Selmas et à Ourmiah.

LE PAPIER AU JAPON.

DIVERSES SORTES DE PAPIER. — LEUR FABRICATION.

On sait que la force et la souplesse du papier japonais lui permettent de recevoir une variété d'applications dont on n'a guère idée dans nos pays.

Certaine qualité sert à faire des mouchoirs de poche, dont le maniement est doux et agréable. De petites bandes tordues de ce même papier constituent une corde très-solide, dont la résistance à la rupture est vraiment considérable.

Dans les maisons japonaises, non-seulement le papier sert à recouvrir les murs et les plafonds, mais on l'emploie encore sur les portes à coulisses légères qui séparent les chambres les unes des autres, et sur les paravents pliants qui servent à garantir des courants d'air. Les fenêtres sont formées de légers châssis en bois sur lesquels sont tendues de simples feuilles de papier, disposées de telle sorte que, tout en garantissant de l'éclat du soleil et des bourrasques de vent, elles laissent pénétrer l'air et la lumière.

Une autre sorte de papier, qu'on rend imperméable avec une préparation d'huile, sert à faire des parapluies, certains vêtements et des bâches protectrices pour les marchandises.

On fait encore, avec le papier japonais, une espèce de cuir très-remarquable, qu'on emploie pour la reliure, pour la confection des boîtes, etc.

Les articles variés qu'on fait avec du papier en pâte, dit papier mâché, sont recouverts de laque comme ceux en bois, dont il est assez difficile de les distinguer.

Il y a enfin du papier pour vêtements, du papier-crêpe, etc.

Le papier japonais est généralement fait avec l'écorce interne (liber) de l'espèce de mûrier dite mûrier à papier (*Broussonetia papyrifera*), qu'on cultive spécialement pour cette destination ; on emploie également, dit-on, l'écorce des espèces dites *Passerina gampi* et *Edgeworthia papyrifera*.

Tel qu'il se vend ordinairement, le papier n'est pas collé, l'épaisseur de l'encre de Chine, dont on se sert pour écrire, rendant le collage inutile. Une seule qualité, cependant, fait exception : c'est un papier extrêmement mince et transparent, dont on fait des cahiers et qu'on appelle *ro-biki* ou *ridorogami ;* la colle qu'on emploie dans la fabrication de cette qualité est préparée, dit-on, avec l'écorce d'une sorte d'hortensia (*H. paniculata*).

Le papier japonais n'est jamais soumis au blanchiment, d'où la teinte légèrement jaune ou grise qu'il affecte ordinairement. Sa texture, très-fibreuse, est plutôt lâche que serrée. Généralement les fibres sont placées dans une direction parallèle au côté le plus court du rectangle de la feuille : aussi, dans ce sens, le papier se laisse-t-il plus facilement déchirer que dans l'autre ; cependant, dans le papier d'emballage et dans celui qu'on emploie pour vêtements imperméables, il y a entre-croisement des fibres en telle manière que le déchirement est difficile dans tous les sens.

Le papier se fabrique ordinairement dans de petits villages, et comme n'y a d'autre industrie que celle-là, tous les habitants sont fabricants ; il en est d'ailleurs de même pour d'autres produits de l'industrie, et il n'est pas rare de trouver des villages tout composés de potiers, de fondeurs en cuivre, de cloutiers, de vermicelliers, etc.

Quoique installées dans le même village, les différentes fabriques de papier semblent être entièrement étrangères les unes aux autres, chaque famille sachant pourvoir, avec son propre personnel, à tous les détails de la fabrication, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Dans la famille du fabricant de papier, tout le monde, hommes, femmes et enfants, se partage la besogne, depuis les grands parents jusqu'aux petits enfants de cinq ou six ans.

Le mûrier à papier, qui fournit la matière première pour la fabrication, est cultivé par des fermiers aux environs des fabriques mêmes. Cette culture a rarement lieu sur des terres spéciales ; elle est pratiquée sur les bords des rizières, ou sur les billons étroits qui séparent les champs de riz les uns des autres.

La culture du mûrier à papier se pratique au moyen des racines que l'on coupe, et qui atteignent leur complet développement en quatre ou cinq ans.

Au moment voulu pour la récolte, alors que l'écorce est arrivée à maturité, et pendant qu'il reste encore quelque peu de séve dans le bois, les cannes qui représentent la culture de la saison sont coupées à ras du sol et vendues aux fabricants de papier.

Les cannes qui représentent le produit de la récolte sont coupées en morceaux d'environ 2 pieds ($0^{m}.60$), qu'on empile avec soin. Dans cette situation, la séve ne tarde pas à fermenter et l'écorce se détache facilement du bois.

L'écorce une fois détachée, on en fait de petits paquets qu'on laisse sécher à l'air, en les suspendant à des perches ; à moins qu'il ne fasse grand vent, ce séchage dure ordinairement plusieurs jours. Lorsque l'écorce doit être utilisée de suite pour la fabrication, on la racle, au préalable, avec des couteaux. Les raclures qui proviennent de cette opération servent à faire une sorte de papier commun (*chiro-gami*), de couleur brune, qu'on emploie pour l'emballage, et dont les malheureux se servent pour faire des mouchoirs de poche.

L'écorce, raclée et séchée, est soumise à l'ébullition dans une lessive concentrée où elle reste jusqu'à ramollissement, c'est-à-dire pendant deux heures environ. La matière ainsi ramollie est placée dans des sacs ou des paniers, et soumise, pendant vingt-quatre heures au moins, à l'action d'un courant d'eau qui a pour but de bien la laver jusqu'à ce que toute trace d'alcali ait disparu. La lessive dont on se sert pour ce traitement est préparée avec des cendres de bois.

Pour convertir en pâte l'écorce ainsi ramollie, on en prend deux ou trois livres à la fois ($0^{k}.90$ ou $1^{k}.35$), qu'on dispose sur une table solide, en chêne ou en cerisier, et qu'on soumet au battage pendant un quart d'heure environ.

Cette opération, faite par deux personnes armées de baguettes lourdes et de petite dimension, consiste à frapper vigoureusement la matière, tout en la retournant fréquemment pour que les fibres soient broyées dans tous les sens.

Une fois la pâte obtenue, on la prépare pour la fabrication du papier en la mélangeant avec une certaine quantité soit de *tororo*, racines d'une espèce de mauve (*Hibiscus manihot*), soit de pâte de riz, qu'on réduit par l'ébullition en une pâte d'une moyenne consistance.

Le mélange des deux pâtes finalement préparé soit avec le *tororo*, soit avec la pâte de riz, est alors délayé dans un grand volume d'eau ; après quoi la fabrication du papier commence.

La fin à une prochaine livraison.

LA GRAND'MÈRE.

I

Pendant bien longtemps je n'y ai rien compris. De ce que les grand'mères sont souvent vieilles et faibles, je concluais qu'elles ne sentent pas comme nous autres enfants. Je me figurais qu'il n'était pas utile de s'occuper d'elles, qu'elles n'avaient pas besoin de distractions; qu'il était dans leur nature d'être assises à l'écart dans leurs grands fauteuils et de tricoter. Elles me paraissaient si peu semblables au reste du monde, que le mieux, selon moi, était de les laisser parfaitement tranquilles. Oui, dans ma sagesse de petite fille rieuse et étourdie, j'avais décidé qu'il en devait être ainsi.

II

Grand'mère vivait avec nous, parce que mon père était son fils unique. Nous nous doutions bien, vaguement, qu'elle aidait ma mère à raccommoder les hardes de la famille, et qu'elle tricotait tous les bas d'hiver de mon père, sans compter quelques paires par-dessus le marché pour les pauvres. Naturellement, nous étions censées l'aimer, et de fait nous étions douces et polies avec elle, comme des enfants bien élevés le sont toujours avec les personnes âgées. Quant à grand'mère, c'était une de ces bonnes natures, silencieuses et paisibles, qui font beaucoup de bien et peu de bruit; elle menait si tranquillement son petit train de vie journalière qu'on ne s'apercevait guère de sa présence à la maison. Ma mère lui tenait quelquefois compagnie, mais nous autres fillettes, toujours affairées, toujours en l'air, nous n'y songions guère. On aurait pu croire qu'elle n'était rien dans notre vie.

III

Les choses allèrent longtemps ainsi. Un jour, l'après-midi, j'eus besoin d'entrer dans le parloir; grand-mère était toute seule, dans son fauteuil. Elle s'y était endormie, près de la fenêtre. Le soleil disparaissait à l'horizon, derrière les collines, laissant après lui comme une gloire de lumière, et c'est dans cette gloire que grand'mère m'apparut. Mes yeux s'ouvrirent alors, et pour la première fois de ma vie je vis grand'mère telle qu'elle était.

Elle avait commencé par lire quelques chapitres de sa Bible, ensuite elle avait interrompu sa lecture ; qu'avait-elle besoin de lire plus longtemps avec les yeux du corps? les paroles du livre saint n'étaient-elles pas gravées dans sa mémoire? son âme tout entière n'en était-elle pas éclairée comme par une lumière céleste? Elle avait donc posé le livre à plat sur ses genoux, et elle s'était appuyée contre le dossier de son fauteuil pour jouir en paix du calme du soir.

IV

D'un seul coup d'œil je compris tout ; je vis ce qu'il y avait en elle de douceur, de bonté, de piété. Pendant que je la regardais, surprise de n'avoir pas compris plus tôt la tendresse et la sereine beauté de sa physionomie, les lignes familières de son visage me révélèrent tout à coup le grand secret que je n'avais jamais entrevu. Dieu du ciel! l'âme de la grand'mère est toute pareille à celle de ses petites-filles! Seulement elle est voilée de tristesse, comme la gloire du soleil couchant est voilée de mélancolie ; car elle a plus de regrets et moins d'espérances que nous. Oh! oui, son âme est pareille aux nôtres : aussi elle voudrait avoir sa petite part des biens que Dieu nous prodigue. Et nous qui la tenions à l'écart de nos amitiés, de nos joies domestiques, de nos petits secrets! N'aime-t-elle pas comme nous les petites surprises, le plaisir de les attendre ou de les deviner, les soins affectueux, et par-dessus tout le bonheur de se mêler aux détails de notre vie, fraîche et joyeuse comme la lumière du soleil levant?

V

Lorsque grand'mère se réveilla, mes deux sœurs et moi nous étions autour d'elle, attendant qu'elle ouvrît les yeux. Car Dieu m'avait inspiré ce qu'il fallait dire à mes deux sœurs quand je leur avais communiqué le grand secret. Marie lui donna un baiser, et lui demanda si son petit somme lui avait fait du bien ; Julie lui ramassa son peloton de laine qui avait roulé sur le tapis. Tout en le repelotonnant, elle lui raconta des histoires à mourir de rire sur une de nos compagnes d'école. Et moi? Eh bien, moi, je m'agenouillai aux pieds de grand'mère, et comme les larmes me venaient aux yeux, je lui serrai les genoux peut-être un peu trop fort, en lui déclarant qu'elle était une bonne grand'mère chérie.

VI

Et puis? Et puis, c'est tout. Seulement, à partir de ce jour-là, grand'mère dut trouver qu'il y avait du changement dans la maison. (1)

CUIR (2).

Pour souder du cuir sur du cuir, on se sert d'un mastic composé de dix parties de bisulfure de carbone, une partie d'huile de térébenthine et assez de gutta-percha pour rendre la solution visqueuse. On dégraisse d'abord les cuirs, ce qui se fait en les plaçant dans des linges sur lesquels on passe un fer chaud ; puis on enduit de cette colle les parties à souder et on les comprime l'une contre l'autre jusqu'à parfaite siccité.

On peut encore se servir, dans le même but, d'une mixture ainsi composée : une partie de glu ordinaire, une de colle de poisson et un peu d'eau. On laisse tremper pendant dix heures, puis on fait bouillir dans un chaudron en ajoutant du tanin jusqu'à ce que le mélange prenne l'aspect du blanc d'œuf. On enduit les surfaces à souder de cette colle bien chaude, on les frotte fortement, puis on remet un peu de liquide et on les rapproche. Au bout de quelques heures, les pièces sont sèches et l'adhérence parfaite.

(1) Imité de l'anglais d'Elsie G....

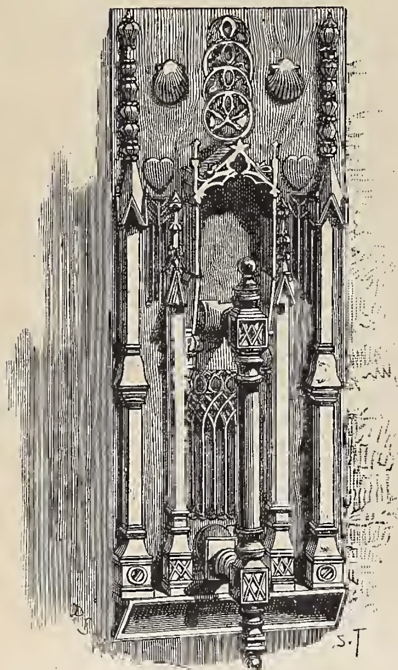
(2) *Annales du génie civil*, d'après *the Tanner's journal.*

Pour fixer le cuir sur du fer ou du verre, on le colle avec un mélange obtenu en dissolvant 100 grammes de glu dans du bon vin blanc ou du vinaigre de cidre, additionné de 30 grammes de térébenthine, le tout maintenu en ébullition pendant douze heures. Cette colle s'emploie à chaud.

SERRURERIE DU MOYEN AGE.

MARTEAUX DE PORTES OU HEURTOIRS.

Nous avons donné dans notre tome XXIII, pages 156 et 256, plusieurs spécimens de heurtoirs ou marteaux de portes du moyen âge, remarquables par leur riche ornementation. Ce sont des anneaux en fer forgé, ciselés et gravés, dont la traverse, formant charnière, est retenue dans la gueule d'un lion ou d'un chien. Dans plusieurs de ces heurtoirs, des corps de chimères, de dragons ou de reptiles à tête de lézard s'enroulent autour de l'anneau, ou même le constituent tout entier.



Marteau de la maison de Jacques Cœur, à Bourges. Dessin de Sellier.

Le marteau de porte de la maison de Jacques Cœur, que reproduit notre gravure, se compose d'une simple tige verticale unie, sobrement décorée à ses deux extrémités. Un petit toit en appentis, découpé à jour, surmonte et abrite les tourillons par lesquels il est fixé à la porte. De doubles petits pilastres, minces, élancés, à chapiteaux pointus, l'encadrent latéralement. On retrouve dans cet ensemble, qui a quelque chose de monumental, l'exquise élégance et la noble sévérité de l'architecture gothique

---

JOHN BULL ET JONATHAN.

Dans une lettre adressée, en août 1850, à son illustre compatriote le savant Œrstedt, Mlle Frederika Bremer trace avec beaucoup de vivacité et d'*humour* le portrait du Yankee (Américain des États-Unis) en regard de celui de l'Anglais.

« John Bull est corpulent; il a les joues colorées, il a le sentiment de son importance et parle haut. Jonathan, beaucoup plus jeune, est maigre, élancé, un peu frêle, plutôt pâle que coloré ; s'il ne prend pas des airs importants, il n'en est que plus vigoureux et plus décidé. John Bull a au moins quarante ans; Jonathan n'a pas encore accompli sa vingt et unième année.

» John Bull a les mouvements pompeux, un peu guindés; Jonathan a la langue plus habile et les pieds plus lestes. John Bull a le rire bruyant et prolongé; Jonathan ne rit jamais, tout au plus sourit-il en passant. John Bull s'attable pour faire un bon repas, comme s'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance; Jonathan mange vite et se hâte de quitter la table pour aller fonder une ville, creuser un canal ou établir un chemin de fer. John Bull veut absolument être un gentleman ; Jonathan ne songe même pas à en avoir l'air; il a trop à faire pour perdre son temps à cela. Que lui importe de sortir parfois en courant avec un trou au coude ou un pan d'habit déchiré, pourvu qu'il avance ses affaires?

» John Bull marche; Jonathan court toujours. John Bull est fort poli pour les dames, cela est hors de doute; pourtant, lorsqu'il veut s'amuser à table, il les met poliment à la porte; en d'autres termes, il les prie d'avoir l'obligeance de passer dans une autre pièce pour préparer son thé : « Il va les suivre immédiatement! » Jonathan n'agit pas de la sorte; il aime la société des dames, il ne consentirait pas pour un empire à en être privé; c'est l'homme le plus galant de la terre. S'il lui arrive une fois par hasard de s'oublier en leur présence, c'est qu'il s'est oublié lui-même; il faut dire tout de suite que cela ne lui arrive pas souvent. Quand la digestion de John Bull est trop laborieuse ou qu'il a fait de mauvaises affaires, il a le spleen et se demande s'il ne ferait pas mieux de se pendre. Dans les mêmes circonstances, Jonathan se met à voyager. Il lui arrive parfois de devenir fou pour un peu de temps; mais il se rétablit vite et ne songe jamais à mettre fin à ses jours. Il se dit au contraire : « N'y pensons plus, et » en avant! »

» Les deux frères se sont mis en tête d' « humaniser » et de civiliser le monde ; mais Jonathan marche avec plus de zèle dans cette voie et veut aller plus loin que John Bull; il ne croit pas au-dessous de sa dignité de mettre la main à la pâte, comme un véritable manœuvre. Les deux frères veulent devenir des hommes riches; mais John Bull garde pour lui-même et pour ses amis la meilleure, la plus grosse part. Jonathan veut partager la sienne avec tous les peuples, enrichir le monde; il est cosmopolite; une partie du monde lui sert de garde-manger : il a tous les trésors de la terre pour entretenir son ménage.

» John Bull est franchement aristocrate; Jonathan est démocrate, c'est-à-dire il veut, il croit l'être; mais il lui arrive de l'oublier dans ses relations avec des gens d'une autre couleur que lui.

» John Bull a un bon cœur qu'il cache par moments sous le triple rempart de sa graisse, de son flegme et de son pardessus bien ouaté et bien boutonné; Jonathan a un bon cœur aussi : la différence, c'est qu'il ne le cache pas. Son sang est plus chaud; il n'est ni gros ni gras; il marche le pardessus ouvert et même sans le moindre pardessus.

» Quelques personnes soutiennent même que frère Jonathan, c'est tout simplement John Bull dépouillé de son pardessus; c'est sur cette plaisanterie américaine que je prendrai cette fois congé de John Bull et de son frère Jonathan. »

UNE VUE DU VALAIS,
A SION.

Sion, capitale du Valais, est située dans une profonde vallée, resserrée entre deux chaînes de montagnes, les plus hautes de la Suisse, arrosée par le Rhône et traversée maintenant par un chemin de fer. La position de cette antique petite ville est des plus pittoresques. Elle est adossée, du côté de l'est, à une montagne dont les pentes inférieures sont couvertes de prairies, et dont les deux sommets dénudés supportent les ruines imposantes de deux édifices : l'un est le château de Tourbillon, qui date du quinzième siècle et qui a été détruit au siècle dernier par un incendie ; l'autre est un amas de tours, de vieilles murailles percées de porches ouvrant sur des escaliers envahis par l'herbe et les broussailles. A ces bâtiments est attenante une vieille église, où l'on conserve les reliques de saint Will, et qui attire tous les ans un grand nombre de pèlerins. Ce lieu porte le nom de Valère ou de Valeria, en souvenir d'une dame romaine qui fit élever en cet endroit un mausolée à son fils Campanus, préfet de l'empereur Maximin. L'inscription du tombeau a été retrouvée à Sion vers la fin du dix-septième siècle, et elle a été placée sur le mur de l'église de Saint-Théodule.

Entre ces deux massifs de constructions en ruine, et plus bas sur la montagne, on aperçoit le château de Ma-



L'Église de Valère, à Sion (Valais, Suisse). — Dessin de Henri Girardet.

jorie, maison de plaisance des anciens évêques. Rien de plus beau, de plus grandiose et de plus riant à la fois que le pays environnant. « Tout ce qui est susceptible de culture est cultivé et arrosé avec le plus grand soin, dit un voyageur ; on y voit toutes sortes d'arbres fruitiers et, sur les coteaux favorablement exposés, des vignobles en terrasses qui donnent des vins estimés. Les forêts, au-dessus de cette région productive, se perdent dans les nues, ou bien les nues, quand elles sont basses, se perdent dans les forêts.

» Près du bourg de Sierre, les hauteurs vers la gauche présentent un spectacle unique d'industrie variée et florissante à côté des sites les plus sauvages et sur des escarpements en apparence impraticables. Les vignes, les champs de blé, les prairies, les groupes de maisons blanches, surmontées du clocher de la paroisse, semblent accolés à la montagne comme une affiche contre un mur. Dans un autre endroit, on voit un couvent aussi placardé contre la montagne sur une étroite corniche du rocher. Pour y parvenir, un sentier en zigzag paraît avoir été taillé dans le rocher, et l'on peut compter sept chapelles ou reposoirs, à distance égale, le long de cette rampe singulière. Dans les Alpes, on ne saurait dire ce qui est inaccessible ou ce qui ne l'est pas, tant les apparences sont trompeuses. Il y a peu de rochers si droits que le pied d'un agile montagnard ne puisse y trouver un point d'appui et sa main quelque angle saillant pour s'aider. Un tronc d'arbre, une échelle, lui servent à franchir les pas les plus difficiles, et il se fraye ainsi un chemin pour lui et les siens jusqu'à son petit héritage dans les nues. »

Quand on regarde devant soi, vers le midi, par delà le Rhône qui roule ses eaux comme un torrent, on voit se déployer la plaine tapissée de vergers, de vignes, de prés verts et de moissons que la chaleur exceptionnelle du climat mûrit de bonne heure. Au loin s'élève une longue ligne de montagnes coupées d'enfoncements, de gorges, et dont les flancs sont tantôt brunis par d'arides blocs de granit, tantôt revêtus de forêts de sapins qui font l'effet de larges plaques d'un vert foncé. Au-dessus de ces premiers plans se dressent d'autres sommets, des plateaux,

des pics aigus, se surmontant les uns les autres, plongeant dans le ciel et blanchis par les neiges éternelles.

CONSEILS A UN JEUNE OFFICIER.

C'est une mère, Mme la marquise de Lambert, qui a écrit ces conseils. Ils datent de loin, de la fin du dix-septième siècle [1]. On ne les lit plus guère; mais pour être vieux, ils n'en sont pas moins sages, et nous avons pensé qu'il pouvait ne pas être inutile d'en rappeler une partie. Il est vrai que le style de l'auteur diffère à certains égards de celui de notre temps. La société a changé et son langage s'est modifié comme ses mœurs. On emploie, par exemple, beaucoup plus rarement les mots de gloire et de vertu. On dirait qu'ils semblent aujourd'hui emphatiques. On a remplacé à peu près « gloire » par « célébrité », qui en est une sorte de diminutif, et peut-être a-t-on bien fait; mais on ne voit pas bien par quoi l'on pourrait remplacer le mot vertu. Nous ne croyons pas que l'on tienne moins aujourd'hui qu'autrefois à la chose en elle-même. Peut-être l'explication du discrédit où est tombé le mot est probablement l'abus qu'on en a fait à la fin du dernier siècle. Il en a été de même de celui de « sensibilité. » « L'homme vertueux, l'âme sensible », revenaient trop souvent dans les écrits comme dans les conversations. Quoi qu'il en soit, on ne saurait proscrire le mot « vertu », on n'y réussirait pas : il est nécessaire, et il doit être employé à propos, sérieusement et avec respect. Il est impossible de ne pas souffrir lorsqu'on entend un jeune homme le prononcer avec dérision, et c'est, par exemple, le comble de l'impudence que d'oser dire : « Je ne pose pas pour la vertu. » Une semblable manière de parler n'est qu'une forfanterie méprisable.

Sous la réserve de ces remarques, que l'on peut étendre à quelques autres locutions anciennes, nous recommandons les extraits qui suivent à l'attention de nos lecteurs, officiers ou non.

La plupart des jeunes officiers croient toutes leurs obligations remplies, dès qu'ils ont les vertus militaires. N'étendez point le droit de l'épée; il ne vous dispense pas des autres devoirs.

Soyez ce que les autres promettent d'être. Votre père avait les vertus de la société. Il aspirait à la véritable gloire sans trop penser à sa fortune. Il fut longtemps oublié, et souffrit une espèce d'injustice. Dans ce temps malheureux, où votre père était brouillé avec la fortune, où tout autre se serait dégoûté, avec quel courage ne souffrit-il pas ses mauvais traitements? Il voulut, en ne manquant à aucun de ses devoirs, mettre la fortune dans son tort : il crut que la véritable ambition consistait bien plus à se rendre supérieur en mérite qu'en dignité.

Il y a des vertus qui ne s'acquièrent que dans la disgrâce : nous ne savons ce que nous sommes qu'après l'avoir éprouvée. Les vertus de la prospérité sont douces et faciles; celles de l'adversité sont dures et difficiles, et demandent un homme tout entier. Votre père sut souffrir sans découragement, parce qu'il avait en lui une infinité de ressources. Il crut que son devoir l'obligeait à demeurer dans sa profession, persuadé que la lenteur des récompenses ne nous autorise jamais à quitter le service. Ses malheurs n'ébranlèrent point son courage; il sut joindre la patience à la dignité : aussi savait-il jouir de la prospérité sans enivrement et sans faste. Le changement de fortune n'en apportait point à son âme, et ne lui coûtait aucune vertu.

Il ne gouvernait [1] que par amour, et jamais par autorité. Il ne faisait point sentir la distance qu'il y avait de lui aux autres : sa bonté abrégeait le chemin qui le séparait de ses inférieurs; ou il les élevait jusqu'à lui, ou il descendait jusqu'à eux. Il n'employait son crédit que pour faire du bien. Il ne pouvait souffrir qu'il y eût des malheureux où il commandait : il ne songeait qu'à solliciter et à obtenir des pensions pour les officiers, des gratifications pour les blessés et pour ceux qui s'étaient distingués. Beaucoup de gens lui doivent leur fortune.

Dans un temps corrompu, il avait des mœurs pures : il pensait d'une manière bien différente de la plupart des hommes.

Quelle fidélité à tenir sa parole ! il la gardait toujours à ses dépens. Quel désintéressement! il comptait le bien pour rien. Quelle indulgence n'avait-il pas pour les faiblesses de l'humanité! il excusait tout, regardait les fautes comme des malheurs, et se croyait seul obligé d'être honnête homme. Ses vertus laissaient les autres à leur aise. Il avait de ces facilités aimables, qui servent au commerce et qui unissent les hommes. Toutes ses vertus étaient sûres, parce qu'elles étaient naturelles. Le mérite acquis est souvent incertain ; pour lui, fidèle à sa raison et vertueux sans effort, il ne s'est jamais démenti.

Voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage, mais je ne vous quitte pas à moins.

Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos pères de ne vous en avoir point laissé.

Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs pour connaître nos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions.

L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs; conserver de la dignité avec soi-même.

On n'a point de préceptes à donner contre certains défauts. Il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela. Un honnête homme ne connaît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité? Mais s'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation d'être vrai, on jurerait sur sa parole : elle a toute l'autorité des serments; on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux; qu'ont-ils à cacher? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que tôt ou tard le vrai mérite se fait jour.

Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paye de mine et de discours ; l'homme vrai paye de conduite. Il y a longtemps qu'on a dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Mais il ne suffit

[1] On peut supposer qu'ils ont été écrits au plus tard vers 1699. Henri-François de Lambert, marquis de Saint-Bris, avait alors vingt-deux ans. Il parvint au grade de lieutenant général des armées du roi, le 30 mars 1720.

La marquise de Lambert est morte en 1733, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

[1] Henri de Lambert, le père, était gouverneur et lieutenant général de la ville et duché de Luxembourg en 1684. Il mourut en 1686.

pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables et liantes.

Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout et qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui et à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens, qui n'ont d'esprit qu'aux dépens des autres, ils devraient souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

La raillerie, qui fait une partie des amusements de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, et qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense il n'y a qu'un pas à faire. Souvent le faux ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse; mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez; dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange et de blâme. Elle ne touche légèrement sur les petits défauts que pour mieux appuyer sur les grandes qualités. M. de la Rochefoucault dit que le déshonorant offense moins que le ridicule. Je penserais comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer un autre; c'est notre propre conduite qui nous déshonore, et non les discours d'autrui. Les causes du déshonneur sont connues et certaines; le ridicule est purement arbitraire : il dépend de la manière que les objets se présentent, de la manière de penser et de sentir.

Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule; ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent : cela est si vrai, que telles personnes à qui on donnerait du ridicule dans certaines sociétés, seraient admirées dans d'autres où il y aura de l'esprit et du mérite.

C'est aussi par l'humeur qu'on plaît et qu'on déplaît; les humeurs sombres et chagrines, qui penchent vers la misanthropie, déplaisent fort.

La fin à une prochaine livraison.

LUTTE DE FEMMES.

Pendant mon séjour à Rome, en 1809, j'allais souvent lire les petits écrits satiriques que l'on placardait sur le piédestal de la statue de *Pasquin*.

J'y trouvai un jour le récit en vers héroï-comiques d'une scène de violence qui avait mis en rumeur le quartier du Transtevère.

Voici la traduction de cette *pasquinade*, qui est inédite. J'y joins un dessin de Pinelli [1], qui avait été témoin de l'aventure.

I

Depuis plus de dix-huit cents ans, le pauvre vieil Olympe est plus triste et plus délabré que le palais d'un de nos princes ruinés. L'ambroisie y est rance et le nectar éventé. Jupiter, devenu vieux, s'ennuie à mourir; et chaque fois qu'il bâille, ce qui arrive souvent, tous les dieux de l'Olympe bâillent en chœur avec lui.

II

Ça, dit-il un matin, le monde n'est plus si gai depuis qu'il s'est fait sage. Que pourrions-nous bien imaginer pour le secouer, et nous divertir un peu par la même occasion?

Les dieux, d'abord se regardèrent en silence; à la fin Mars suggéra l'idée d'une bonne petite guerre!

— Foin de la guerre! dit Jupiter; il n'y a rien de si vieux au monde, et j'en suis dégoûté depuis des siècles!

III

— Que diriez-vous d'une peste? demanda Esculape.

— Non! non! pas de peste! s'écria Jupiter; nous ne verrions jamais mieux que ce que nous avons déjà vu en ce genre.

— Un incendie? proposa timidement Vulcain.

Jupiter haussa les épaules et ne daigna même pas répondre.

Or, il arriva qu'Hébé et Ganymède, pour se distraire, jouaient aux cartes dans un coin. Au milieu du silence, la voix de Ganymède se fit entendre :

— Bataille de dames! s'écria-t-il en jetant la dame de cœur sur la dame de carreau.

IV

— Bataille de dames! répéta Jupiter. Ce mot dit en l'air est peut-être un avertissement du destin. Il me vient une idée. On prétend que la loi nouvelle a réhabilité la femme. Je suis curieux de savoir si dans ces chrétiennes dont on me rompt la tête il ne resterait pas quelque peu de l'ancien levain. De mon temps, les mortelles se battaient quelquefois, et les déesses aussi; voyons si cette noble coutume est complétement abolie parmi les générations nouvelles.

V

Il dit, et chaussa ses besicles, car sa vue avait considérablement baissé; ensuite il jeta d'en haut ses regards sur la terre. Après avoir froncé à plusieurs reprises son sourcil grisonnant qui ne faisait plus trembler ni l'Olympe, ni les mortels à la voix articulée, il dit, en frappant son genou de la paume de sa main :

— J'aperçois, sur la rive qui s'étend au delà du Tibre jaune, deux héroïnes qui ne demandent qu'à en venir aux mains.

VI

L'une est l'illustre Tonina; elle est *donna di fatica* [1] de son métier; elle a le cœur soupçonneux, le langage amer, et son bras excelle à manier le balai, terreur des araignées pensives. L'autre est Ambrogia, la *materassaja* [2]; elle est avare comme...

— Comme l'Achéron, lui souffla le dieu dont l'arc est d'argent.

— Bien grand merci! reprit Jupiter avec un sourire. Le Destin, qui est propice à notre illustre dessein, les a réunies porte à porte dans la même maison.

VII

Junon, qui s'y connaît, leur inspirera la plus violente jalousie. Pallas leur soufflera une ardeur belliqueuse!

— Pardon! Sire, dit Pallas d'un ton piqué, vous oubliez que je ne suis pas la déesse des rixes désordonnées. Je suis la déesse de la guerre savante; c'est moi qui enseigne aux hommes l'art de se massacrer correctement. Adressez-vous à Mars!

VIII

— Va pour Mars, reprit Jupiter avec bonhomie. Nous ne ferons pas mal aussi de leur dépêcher les Furies. Bon, voilà qui est fait; à mon tour maintenant.

[1] Voy. sur Pinelli et ses œuvres, la Table de quarante années.

[1] Femme de ménage.

[2] Matelassière.

Empruntant alors une pièce d'or à Plutus, il la lança dans l'espace, comme il lançait autrefois la foudre.

IX

Le disque d'or, après avoir tourbillonné dans les airs comme une étoile filante, alla s'abattre sur le palier qui séparait les portes des deux héroïnes. Par une inspiration soudaine, toutes les deux ouvrirent leurs portes en même temps. Toutes les deux aperçurent la pièce d'or qui brillait au soleil, et toutes les deux s'écrièrent d'une voix tremblante de colère :

— Elle est à moi ; n'y touche pas, sinon !...

— Elles ont bien dit cela ! s'écria Jupiter en se frottant les mains. Il m'a semblé entendre le fameux : *Quos ego !* (¹) de mon frère Neptune.

X

Muse, garde-toi de redire aux mortels les épithètes et les prosopopées qui voltigèrent sur les lèvres de ces dames. L'air en était rempli ; elles tombaient aussi dru que la neige quand elle s'abat silencieusement sur les montagnes de Thrace. Excitées par leurs cris, comme le cheval de guerre par la voix du clairon d'airain, elles furent saisies d'une ardeur si belliqueuse, qu'elles trouvèrent le corridor trop étroit pour cette lutte héroïque, et d'un commun accord elles descendirent dans la rue.

XI

Quoi, Muse, faut-il réellement que je te croie quand tu me parles d'un gourdin noueux savamment manœuvré par les bras blancs d'une faible femme ? d'une amphore remplie d'eau bouillante transformée en une masse d'armes ?

Cependant l'Olympe attentif suivait les péripéties du combat ; Jupiter comptait les passes d'armes et notait les bons coups.

— Ah ! s'écria-t-il dans son enthousiasme : *Notumque furens quid fœmina possit !* comme dit Horace (¹).

— Pardon, Sire, dit respectueusement Apollon, cette expression est de Virgile.

— Peu importe, riposta Jupiter, pourvu que les coups soient bien assenés !

XII

— Je ne regrette pas ma pièce d'or, le scandale est complet, l'épreuve a réussi. Les voyez-vous, ces deux mégères, sourdes aux cris de leurs enfants, aux exhortations de leurs voisines, aux huées de la foule qui s'amasse, aux remontrances de ce bon père capucin, à la voix de l'homme de police qui se cache prudemment derrière les autres spectateurs, en criant : Séparez-les ! » Par ma barbe ! il me semble que j'aperçois Pinelli ; oui, il crayonne la scène pour en transmettre le souvenir aux générations futures !



Lutte de femmes. — Dessin de Sellier, d'après Pinelli.

XIII

La guerre, l'horrible guerre, est toujours aussi funeste au vainqueur qu'au vaincu. On porte l'une des héroïnes à l'hôpital ; on traîne l'autre en prison, au milieu des malédictions de la population et de l'indignation des honnêtes gens. — Des femmes ! des chrétiennes ! s'écrie-t-on de tous côtés. Il faut qu'elles aient été toutes les deux poussées par le démon !

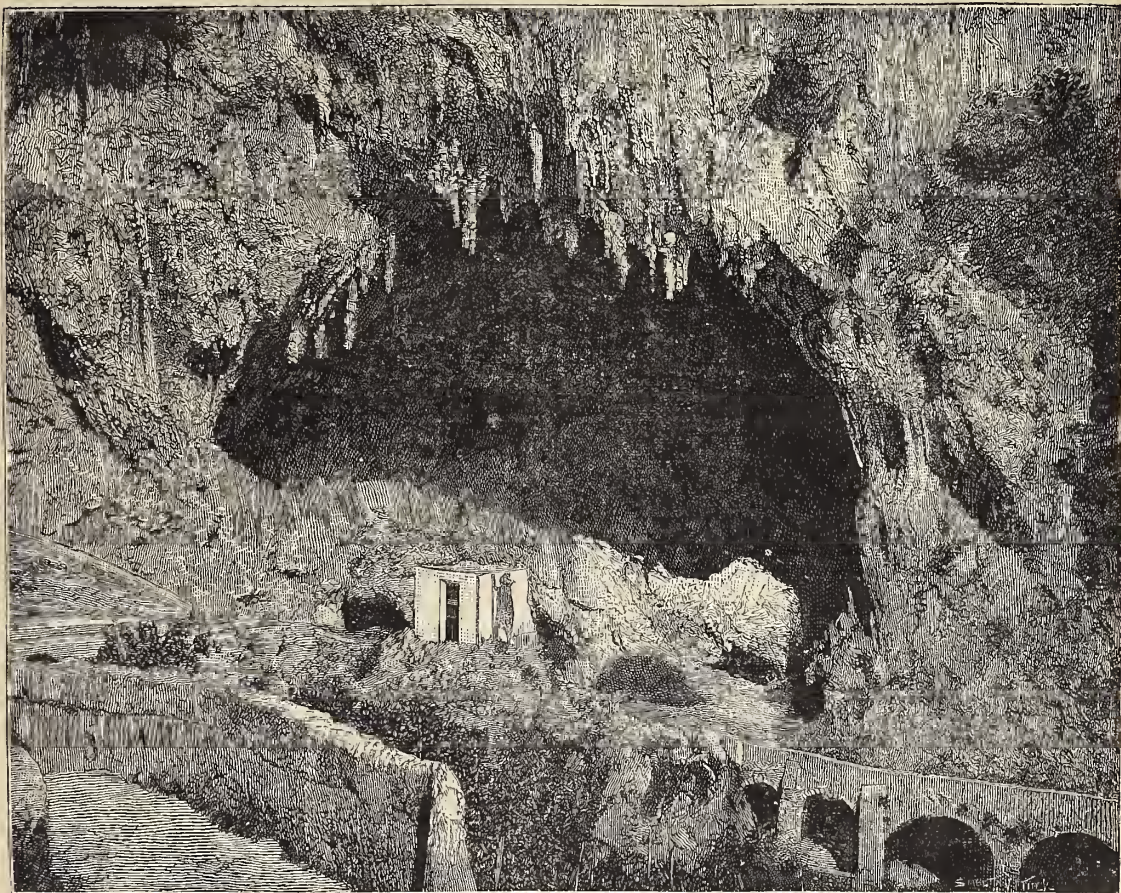
XIV

Oui, mes bonnes âmes, vous avez bien raison. Pour qu'une femme oublie à ce point la douceur et la modestie qui sont l'honneur et l'ornement de son sexe ; pour qu'une chrétienne abjure à ce point la charité qui est l'esprit de la loi nouvelle, et la dignité que lui a conférée la mort sanglante du Fils de l'Homme, il faut que le lion dévorant l'ait trouvée sans défense ; il faut que le vieux levain du paganisme impur ait fermenté dans son âme. La lutte de deux femmes ! c'est une de ces horreurs auxquelles on refuse de croire, même quand on les a vues de ses propres yeux !

(¹) Au vers 135 du premier livre de l'*Énéide*.

(¹) Que ne peut pas faire une femme en fureur ?

LA COTE D'AMALFI.



Grotte de Saint-Christophe, à Amalfi. — D'après une photographie.

Le touriste qui se rend de Salerne à Amalfi par mer, dans une de ces petites barques à quatre rameurs que les pêcheurs de la côte louent volontiers aux étrangers, jouit sans interruption d'un spectacle admirable. Après avoir dépassé la jetée de Salerne, il se trouve devant Victri, dont les maisons se détachent en blanc sur les rochers, parmi des massifs d'orangers, de citronniers, de grenadiers; au-dessus, la montagne, toute revêtue d'arbustes verts, dresse jusqu'au ciel ses cimes dentelées. Le petit port de Cetara apparaît ensuite, et le paysage prend tout à coup un aspect désolé. La côte, dépouillée de végétation, ne présente plus que d'énormes rochers s'élevant dans les airs en longues aiguilles de sept ou huit cents pieds de hauteur, ou formant des saillies comparables à des restes d'immenses arcades en ruine. La base de ces rocs plonge perpendiculairement dans la mer, qui y a creusé des cavernes profondes, aux contours bizarrement déchirés, où les vagues s'engouffrent en produisant des bruits étranges, semblables à de rauques rugissements. Ce promontoire s'appelle le cap de l'Ours; il se prolonge par une longue traînée de récifs, très-dangereux pour les navires, et auxquels on a donné le nom de cap du Tombeau.

Au delà, les habitations reparaissent; on aperçoit çà et là, dans de petites anses sablonneuses, au pied de la montagne, des maisonnettes blanches, sans toit, qu'on prendrait pour des blocs de pierre taillée; devant chacune d'elles, sur la grève étroite, est attachée une petite barque. Plus loin se déroule tout le golfe d'Amalfi, que bordent Majori, Minori et Atrani, comme si elles ne formaient qu'une seule ville.

Il est impossible d'imaginer rien de plus riant, de plus ravissant que ces bourgades enfouies dans des forêts de vignes, de mûriers, d'orangers, au pied ou sur les pentes inférieures des montagnes. Au-dessus sont étagés, toujours au milieu de la verdure, de jolis villages suspendus comme des nids.

Quand on a contourné le petit cap d'Atriani, on se trouve aussitôt en présence d'Amalfi, c'est-à-dire d'un amas de maisons qui ont l'air de ruines, et qui s'étendent en amphithéâtre du bord même de la mer jusqu'à la moitié de la hauteur des rochers qui dominent la ville. Une petite rivière, ou plutôt un torrent, qui descend de la montagne, coule dans le fond du ravin; sur ses bords se pressent des usines, des forges ou des papeteries, qui de place en place le recouvrent de ponts, et qui doivent à ses eaux, peu abondantes, mais rapides, le mouvement et la vie. Au-dessus de ces bâtiments et du dôme de l'église, s'élèvent d'énormes roches et les flancs boisés de la montagne. A quatre ou cinq cents pieds de hauteur, on remarque de grandes murailles percées de petites fenêtres en ogive : c'est le couvent des Capucins, entouré de murs en terrasse qui supportent de véritables jardins suspendus.

L'œil suit, le long de cette côte escarpée, les capricieuses sinuosités de la route qui mène de Salerne à Amalfi. On la voit tantôt descendre jusque près du rivage,

tantôt grimper en serpentant au sommet des pics les plus élevés, disparaître dans les anfractuosités, reparaître sur d'étroites corniches au-dessus d'un abîme. A Atriani, cette route passe sur de hautes voûtes bâties en avant et au-dessus des maisons, au bord même de la mer. Sous ces voûtes, on aperçoit des barques et même de petits navires qui, au moyen de cabestans, y ont été traînés et remisés à l'abri des lames. De place en place, les flancs de la montagne sont troués de grottes larges et profondes, aux parois déchiquetées, hérissées de stalactites. Quand ces grottes se trouvent situées sur le passage de la route ou d'un sentier fréquenté, un autel, l'image du Christ ou d'un saint placée à l'intérieur, ou bien une petite chapelle carrée, semblable à un cube de pierre, construite à l'entrée, en font des lieux de culte où les passants pieux s'arrêtent un instant pour faire leurs dévotions. Telle est la grotte de Saint-Christophe, que représente notre gravure.

Outre le grand chemin, accessible aux voitures, qui attire d'abord le regard, on distingue çà et là, à différentes hauteurs, d'étroits sentiers qui circulent à travers les rochers et qui, dans les endroits dangereux, sont bordés d'un petit mur en pierres sèches. Quelquefois la pente est si forte que le sentier, sur une grande étendue, se transforme en un escalier dont les marches sont taillées dans le roc. On y voit cheminer lentement des convois de mulets ou des groupes de piétons. Dans les descentes, les mulets ont les sabots de derrière au niveau des oreilles. Quand on examine avec attention les caravanes de piétons, on reconnaît qu'elles se composent le plus souvent d'une voyageuse au voile vert flottant, une Anglaise sans doute, hissée sur une sorte de palanquin dont les brancards reposent sur les épaules de quatre hommes; d'autres porteurs marchent en avant et en arrière, attendant le moment de relayer les premiers pour partager leur salaire. Sur certains points, de temps en temps, on aperçoit comme de grands oiseaux qui ont l'air de se laisser tomber perpendiculairement, les ailes étendues, du sommet des rochers. Ce sont des fascines, coupées sur les hauteurs boisées de la montagne, que l'on descend rapidement, au bout de longs câbles, jusqu'au fond de la vallée, où des femmes les ramassent pour les transporter sur le rivage. On ne se lasse pas de contempler ce spectacle pittoresque et animé.

LE PAPIER AU JAPON.

Fin. — Voy. p. 114.

FABRICATION. — LES NATTES. — LE SÉCHAGE. — LES ROGNURES.

Une large cuve rectangulaire sert à contenir la pâte liquide, qu'on remue de temps en temps avec un bâton.

La pièce principale de la fabrication est la natte, que les Japonais appellent *so*, et sur laquelle on étend la pâte puisée au réservoir[1]. Elle est formée d'un certain nombre de longues et minces baguettes de bambou, ayant ordinairement un diamètre d'environ 0m.0015, et assemblées parallèlement au moyen de huit à dix cordons de soie, qui forment autant de lignes transversales également espacées; cette natte est donc entièrement flexible dans un sens et peut même être roulée sans danger.

La préparation de ces minces baguettes et leur assemblage, c'est-à-dire la fabrication des nattes, est une opération extrêmement délicate. C'est une certaine partie de la noblesse, dite *samuraï*, qui, de temps immémorial, a monopolisé, en quelque sorte, cette fabrication, en sorte que les fabricants de papier sont presque à sa merci. Pour se soustraire à ce monopole, on fait bien quelques nattes avec certain roseau qui fournit des tiges assez minces; ces nattes sont moins coûteuses, mais elles n'ont pas la qualité et la durée de celles qu'on prépare avec le bambou.

Les dimensions des nattes correspondent aux dimensions mêmes du papier qu'on veut fabriquer, et se placent sur des châssis munis de rebords destinés à maintenir la pâte à papier.

Toutes choses étant prêtes, l'opérateur, qui est ordinairement une femme, s'assoit en face de la cuve et remue vigoureusement la pâte liquide pendant quelques secondes. Plaçant ensuite une natte sur son châssis, et saisissant celui-ci par les extrémités, il le plonge dans la cuve, puis il le retire en ramenant avec la natte une certaine quantité de pâte dont l'épaisseur est déterminée par la hauteur du rebord du châssis, et dont l'eau s'écoule très-rapidement à travers les interstices de la natte, en laissant sur celle-ci une mince pellicule. Pendant cet écoulement, on tape de petits coups contre le châssis dans les deux sens, afin de favoriser une répartition égale de la pâte.

A moins qu'il ne s'agisse de produire un papier très-mince, dit *usui-gami*, la natte doit être plongée de nouveau dans la cuve; on l'y plonge jusqu'à quatre et cinq fois quand on veut obtenir un papier épais. Entre chaque immersion, il faut laisser égoutter pendant quelques secondes, et à cet effet on pose chaque fois la natte et son châssis sur deux bâtons placés en travers de la cuve.

Quand la feuille de papier, suffisamment égouttée, a atteint l'épaisseur voulue, on enlève la natte du châssis et on la dresse à côté de la cuve pour laisser égoutter encore; en même temps, on met une autre natte sur le châssis et l'on recommence l'opération pour une seconde feuille. Pendant qu'on laisse égoutter celle-ci pour la première fois, on reprend la première natte et la feuille qui y adhère, puis, la retournant sens dessus dessous, on la pose sur la pile de feuilles encore humides précédemment faites, en ayant soin d'interposer près des bords un simple brin de paille destiné à faciliter une séparation ultérieure.

Natte et feuille restent en cet état sur la pile, tandis que la seconde feuille en préparation reçoit une nouvelle immersion dans la cuve; mais aussitôt que cette immersion est faite, et pendant que la natte retirée du châssis est dressée comme la précédente pour égoutter encore, on revient alors vers la pile de feuilles humides où a été déposée sens dessus dessous la précédente natte avec sa feuille, et on enlève cette natte en la roulant lentement, de manière à éviter de déchirer la feuille adhérente et qui reste déposée sur les autres. Une fois la natte libre, on la déroule et on la place immédiatement sur le châssis pour continuer la fabrication.

Pour faire du papier d'épaisseur moyenne, on comprend que deux nattes alternant suffisent à l'opération; mais lorsqu'il s'agit de papier plus épais, il faut un plus grand nombre de nattes si l'on ne veut pas travailler dans des conditions défavorables.

Lorsque le nombre de feuilles humides réunies en pile atteint cinq ou six cents, ce qui représente une journée de travail, on met cette pile de côté, puis on la charge avec de lourdes pierres et on la laisse ainsi sécher pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les feuilles soient assez fermes pour être séparées.

Pour le séchage définitif, on choisit un jour clair et brillant; chaque feuille est alors enlevée de la pile au moyen des pailles interposées, et passée à la brosse douce sur une table bien plane et bien lisse. Cette dernière opération, qui demande beaucoup de soin et de patience, est ordinairement dévolue au vieux grand-père de la famille,

[1] Cette natte correspond à la toile métallique employée dans les papeteries européennes.

et c'est son petit-fils qui emporte les feuilles à la maison sur une planche où il en place quatre ou cinq à la fois.

Les feuilles enlevées des planches sont parfaitement lisses; il ne leur reste plus qu'à être rognées de dimension pour être mises en paquet et livrées au commerce. Pour les rogner, on les étend sur une planche, puis, au moyen d'un large couteau bien tranchant qu'on promène en dessous, on coupe les bords qui dépassent.

Les rognures et les feuilles gâtées retournent à la fabrication; on les transforme en pâte au moyen d'un lessivage, et on en fait un papier dont la qualité est supérieure à celui qui provient directement de l'écorce.

Quatre *kan* d'écorce (24k.85) bien raclée et séchée en produisent deux de papier (7k.425), représentés par 3000 à 3600 feuilles de dimension et d'épaisseur ordinaires. Ce papier est ordinairement vendu par *jo* de 10 feuilles et par *so* de 200. Pour certaines qualités, le *jo* est au contraire tantôt de 20 feuilles et tantôt de 48. Quant au papier épais, il est toujours vendu au poids.

LE PAPIER DU DIABLE. — PAPIER D'ÉVENTAIL, DE TENTURE, DE CRÊPE. — PAPIER TAKANAGA.

Les Japonais fabriquent de nombreuses variété de papiers de fantaisie, au nombre desquelles on cite, comme l'une des plus jolies, celle qu'on désigne sous le nom de *devil-paper* (papier du diable). C'est un papier à tissu très-mince, sur lequel des dessins rappelant la dentelle et imprimés avec de l'encre blanche opaque font l'effet d'un filigrane très-compliqué. On l'emploie pour certaines lanternes et quelquefois pour couvrir des châssis de fenêtres (*shoji*), bien que, pour ce dernier usage, il soit peut-être un peu mince. Collé sur verre, il donne à celui-ci, dans une certaine mesure, l'aspect du verre gravé.

Les papiers pour éventails, ceux pour écrire des poésies et même des papiers de tenture sont souvent décorés par de belles peintures faites à la main ou imprimées. Les dessins sont toujours artistiques et représentent généralement des feuilles de vigne, des fleurs, des tiges de bambou, etc., très-naturellement groupées. Le papier de tenture le plus en usage est complétement blanc avec un dessin imprimé au blanc de perle; on emploie rarement les papiers de couleur, si ce n'est pour les vestibules et les corridors. Ce genre de papier est toujours en feuilles de petite dimension.

Le papier imitation de cuir est fait avec une spécialité dite *tosasenka-gami* qu'on réunit en plusieurs épaisseurs pour obtenir le degré de solidité voulue. Les feuilles intérieures sont imprégnées d'une huile *ye-no-abura*, extraites du *Celtis wildenowiana*, qui communique à l'ensemble la flexibilité indispensable. L'aspect du maroquin qu'on donne à la surface est obtenu par la pression au moyen d'une planche en bois gravée, et pour terminer, on passe une couche de vernis de laque.

Pour faire du papier de crêpe, on prend du papier japonais ordinaire, portant quelques dessins imprimés en couleur; on l'humecte et on l'étend en pile sur une large table de bois, en ayant soin que les bords de deux feuilles consécutives ne soient pas parallèles. On dispose, par alternance avec ces feuilles, des morceaux de papier blanc ordinaire, qu'on place entre les côtés en regard des feuilles coloriées; on y ajoute également une sorte de papier épais, dit *takanaga*. L'ensemble de la pile est alors étroitement roulé sur un bâton bien lisse et recouvert d'une longue bande de toile humide, enroulée diagonalement et fortement serrée; puis on porte le tout à la presse, où on lui fait subir longitudinalement une pression énergique; la presse est munie de deux trous par lesquels on fait passer les extrémités du bâton qui n'ont pas besoin d'être pressées.

Le papier dit *takanaga* est composé de plusieurs feuilles de papier épais ordinaire, réunies avec de la colle de riz, et qui, au préalable, ayant été plissées bien régulièrement, impriment, sous l'action de la presse, leurs plis sur les feuilles coloriées entre lesquelles elles ont été placées.

Après cette première compression, on retire le rouleau de la presse, on déroule et on sépare les feuilles. Le papier takanaga est lissé, et on recompose la pile comme auparavant, en ayant soin, toutefois, de disposer les plis de manière à faire un angle avec ceux que la pression a déjà produits. On roule de nouveau autour du bâton, puis on repasse à la presse, et ainsi de suite. La même opération se renouvelle sept fois, après quoi on fait sécher les feuilles qui présentent l'aspect crêpé désiré.

Tout excellentes qu'elles soient, les différentes espèces de papier japonais sont loin de répondre à tous les besoins. Aussi fabrique-t-on également, dans plusieurs localités, le papier de chiffons sur une grande échelle et d'après les procédés étrangers. A Tokio seul il y a au moins trois papeteries de ce genre, pourvues des meilleurs types de machines anglaises ou américaines et capables d'une large production. Le gouvernement consomme beaucoup de papier à écrire venant du dehors; les journaux emploient également beaucoup de papier d'impression qu'on importe; il en est de même de la librairie et des maisons d'éducation, qui reçoivent leurs papiers de l'étranger. Aujourd'hui, cependant, le Japon, avec ses fabriques modernes, fait concurrence à ces produits d'importation, et il semble que les vieux procédés de fabrication à la main que nous avons décrits soient appelés à disparaître un jour, en cédant la place aux procédés mécaniques qui permettent de faire mieux et à meilleur marché. (1)

CARPEAUX.

Jean-Baptiste Carpeaux naquit à Valenciennes, le 11 mai 1827. Il était d'une famille pauvre, ce qui, pour certaines natures, n'est pas toujours un malheur. Les vocations qui se déclarent dans des circonstances difficiles ne sont pas des fantaisies passagères; elles ne reposent pas sur une préférence plus ou moins décidée; elles ont pour base un goût certain, une aptitude naturelle et une volonté forte, prête à lutter contre les obstacles. Il en fut ainsi pour Carpeaux. Il était né sculpteur, il voulut l'être et le fut.

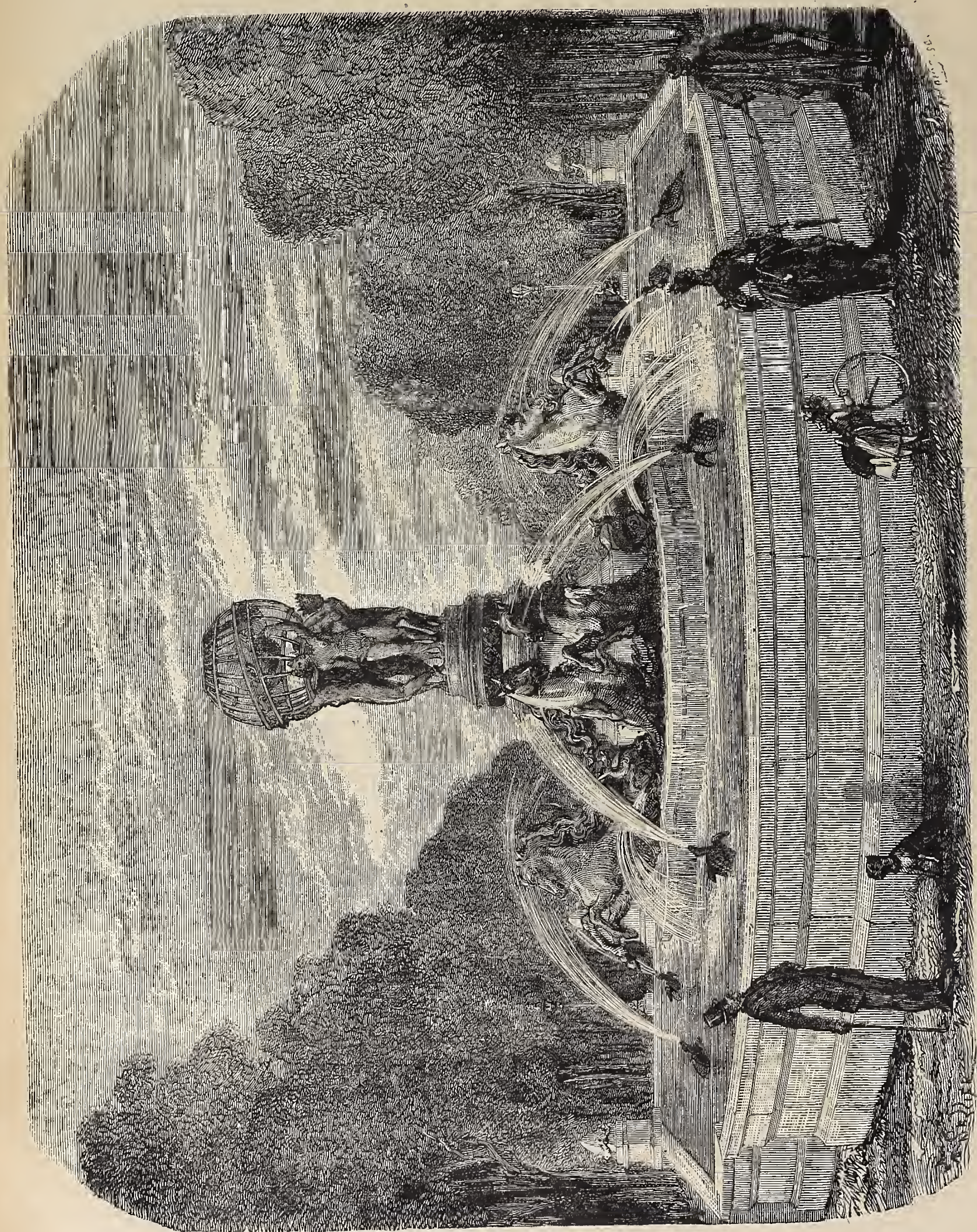
Il commença ses études à l'Académie de Valenciennes, sous la direction de M. Grandfils. Il montra des dispositions si frappantes, que sa ville natale et le département du Nord adoptèrent cet enfant qui promettait de devenir un véritable artiste, et le mirent à même de recevoir à Paris un enseignement plus complet. Le jeune Carpeaux fréquenta d'abord l'École nationale de dessin, dirigée par M. Belloc. Dans cette même école se trouvait un élève un peu plus âgé que lui, Carrier-Belleuse, qui gagnait déjà quelque argent à modeler de petites figures pour l'industrie; Carpeaux l'imita, et déploya dans l'exécution de ces ouvrages de commande une habileté et une prestesse de main singulières.

A dix-sept ans, il devint élève de l'École des beaux-arts, où il travailla avec ardeur pendant dix années. On rapporte que David d'Angers, étonné de l'activité prodigieuse de ce jeune homme, dit un jour : « Vous pouvez couper la tête à Carpeaux, ses mains continueront à modeler l'argile. » Ce qui l'animait, c'était l'ambition de remporter le grand prix et d'aller à Rome. Il dut, pour

(1) Extrait de *the American Chemist*. — Voy. le Bulletin de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale. Décembre 1876.

parvenir à ce but, s'imposer la patience, le travail, et surtout modérer, étouffer presque, la fougue de son tempérament. Son maître, Duret, le soutenait, le dirigeait dans ce sens. « Duret, dit M. Charles Blanc, estimait infiniment dans son élève les aptitudes innées, le sentiment généreux de la vie, le tempérament du sculpteur ; ce qu'il désirait lui enseigner, c'était le grand goût qui choisit sévèrement les lignes, pondère les valeurs, épure les formes, et ne donne à l'expression que ce qui n'enlève pas trop à la dignité, ce qui n'altère pas trop le beau. »

Au bout de six années d'efforts persévérants, au concours de 1850, — le sujet était *Achille blessé au talon par*



Fontaine de l'avenue de l'Observatoire, à Paris, par Carpeaux. — Dessin de Sellier.

la flèche de Pâris, — Carpeaux obtint une mention honorable. En 1852, son *Philoctète dans l'île de Lemnos* lui valut le second prix. Enfin, deux ans après, il eut le grand prix pour sa figure d'*Hector tenant dans ses bras son fils Astyanax*. En 1853, il n'avait rien obtenu, mais un bas-relief en plâtre représentant *l'Empereur recevant Abd-el-Kader au palais de Saint-Cloud* avait paru au Salon, et avait signalé le jeune sculpteur, sinon à l'attention publique, du moins à celle du gouvernement. En réalité, aucune qualité originale, personnelle, ne se révélait dans ces premiers ouvrages, où l'auteur s'était avant tout proposé de ne pas choquer, de se conformer sagement aux traditions académiques.

A Rome, Carpeaux trouva le maître qui tout à la fois l'affranchit et le subjugua, Michel-Ange. Il ne vit que lui ; il l'étudia sans relâche, il ne se lassa pas de le co-

pier ; ses albums se couvrirent de croquis, de dessins représentant les groupes et les figures du *Jugement dernier*. Enhardi par ce grand exemple, il résolut d'être lui-même et d'exprimer le genre d'idéal qui le captivait, la force, le mouvement, la vie. Après le *Jeune pêcheur*, énergiquement modelé, écoutant le bruit de la mer dans un coquillage qu'il porte à son oreille d'un geste un peu forcé, il envoya de Rome un groupe important, *Ugolin et ses enfants*, plus tard fondu en bronze et exposé au Salon de 1863. Dans cette œuvre hardie, Carpeaux se déclara tout entier, sans aucune réticence. Par la grimace douloureuse du visage d'Ugolin, portant convulsivement ses doigts à sa bouche affamée, par l'entassement confus de ces jeunes corps amaigris et mourants, il a voulu lutter de pathétique avec le récit du Dante, exprimer les angoisses de l'agonie, inspirer la compassion et l'effroi.



Watteau, statue par Carpeaux. — Dessin de Jules Lavée.

Le succès de Carpeaux fut très-grand, quoique discuté toujours par les partisans de la beauté paisible et noble, quand il fit paraître, au Salon de 1866, le groupe de *la France portant la lumière dans le monde et protégeant l'A-*

griculture et la Science, destiné au couronnement du pavillon de Flore, aux Tuileries, sur le côté qui fait face au pont Royal. Au-dessous de ce fronton, dans un bas-relief profondément fouillé et voisin de la ronde bosse, on voit Flore, rieuse, épanouie, au milieu d'une bande d'enfants robustes, qui dansent et jouent parmi les fleurs. Personne n'a été insensible au mérite de cette brillante sculpture; on a seulement douté que, par l'exubérance de ses saillies, elle convînt à la décoration d'un monument d'architecture.

On éprouva le même doute, le même malaise, lorsqu'on vit le groupe de *la Danse*, achevé par Carpeaux en 1869, occuper une place disproportionnée sur la façade du nouvel Opéra. L'ordonnance étudiée du groupe, que domine le jeune homme conduisant et excitant les danseuses, la vie extraordinaire qui se dégage de ce marbre, le talent du sculpteur, ne désarmèrent pas de nombreux critiques scandalisés, non sans quelque raison, des formes lourdes, des attitudes vulgaires de ces femmes que semble animer une joie grossière, une ivresse brutale. Cependant on fut unanime à blâmer le spectateur révolté qui crut pouvoir se permettre de témoigner avec éclat son indignation en lançant une bouteille d'encre sur une des figures du groupe.

Le dernier ouvrage considérable de Carpeaux est le groupe en bronze qui surmonte la jolie fontaine de l'avenue de l'Observatoire. Ce groupe représente *les Quatre parties du monde soutenant la sphère*. Quatre femmes, une Européenne, fluette jeune fille aux longs cheveux dénoués et flottants, une Chinoise à la tête rasée, une Africaine, négresse aux chairs affaissées, et une Américaine coiffée de plumes, supportent sur leurs bras levés le globe terrestre, enveloppé de cercles à jour, et courent pour le faire tourner. On a loué dans ces femmes l'attitude, le mouvement; on leur a reproché le manque de grâce, de beauté et de mesure. Quelques critiques ont discuté l'idée de l'artiste et manifesté de l'inquiétude sur le sort de la sphère, qu'un faux pas ou une défaillance des coureuses laisserait choir.

Ce serait faire un grand tort à Carpeaux que d'omettre de parler de ses portraits. Cet observateur de la nature, ce réaliste convaincu, passionné, devait rendre avec justesse et avec force la figure humaine. On a unanimement admiré les bustes de la princesse Mathilde, de la duchesse de Mouchy, de M. Alexandre Dumas, et particulièrement ceux de M. Charles Garnier et de M. Gérome. Carpeaux excellait à saisir le caractère dominant d'un visage, à le dégager, à l'accentuer; il aimait mieux l'outrer que l'affaiblir. Le manque d'expression, la banalité, lui faisaient horreur, et il se jetait avec emportement vers l'excès opposé. Dans la statue de Watteau, que nous reproduisons, il a sans doute voulu montrer, par la contraction des traits du visage, au risque de les rendre un peu anguleux, la contention intense, le frémissement nerveux de l'artiste au travail. Mais est-ce bien là l'idée de l'art aimable et heureux de ce peintre élégant?

Carpeaux avait lui-même l'agitation fébrile des personnages qu'il se plaisait à représenter. Sa figure maigre, osseuse, ses moustaches militaires, lui donnaient l'air, comme l'a dit M. J. Claretie, d'un sous-officier faisant métier de sculpteur. Il maniait l'argile et le plâtre avec une vigueur qui était presque de la violence; il les brutalisait en quelque sorte; ses muscles et ses nerfs ne lui permettaient pas de faire autrement.

Dès 1874, il dut, malgré son ardeur, cesser de travailler. Des difficultés domestiques et la maladie firent de la fin de sa vie une torture. L'impossibilité d'exécuter les œuvres dont la contemplation constante de la nature lui fournissait sans cesse les motifs était pour lui une douleur égale à ses souffrances physiques. Les lettres qu'il écrivait du petit village maritime de Puys, près de Dieppe, dans les mois d'août et de septembre 1874, étaient remplies de plaintes à cet égard. A Nice, où il passa le printemps de 1875 dans une villa mise à sa disposition par le prince Stirbey, couché sous une tente au bord de la mer, il essayait encore de tenir un crayon pour noter en quelques traits les spectacles pittoresques qu'il avait devant les yeux. Revenu au mois de juin et installé aux environs de Paris, à Courbevoie, près du château de Bécon, il écrivit encore, le 9 septembre : « Je brûle du désir de faire quelque chose. » Il ne fut délivré du douloureux regret de ne plus pouvoir travailler que le 12 octobre, jour de sa mort.

Plusieurs fragments de lettres, cités par M. Paul Mantz dans son excellente biographie de Carpeaux, témoignent que le consciencieux artiste connaissait lui-même la nature et les limites de son talent. Comme un de ses amis, le félicitant d'un nouvel ouvrage, le mettait au rang des plus grands maîtres : « Je ne suis, répondit-il, qu'un observateur, un enfant de la nature. J'aime avec naïveté. Je crois de toutes les forces de mon âme et j'adore avec recueillement tout ce qui s'élève vers Dieu. Or, la contemplation étant constante dans ma vie, mon enthousiasme à la vue des différents caractères que nous offre la nature me fait quelquefois exprimer la forme et le mouvement avec un peu plus de frémissement que d'ordinaire. »

M. Paul Mantz nous apprend que, dans ses derniers entretiens avec le prince Stirbey, Carpeaux exprimait le regret de s'être tenu trop près de la nature, et qu'animé d'une ambition nouvelle, il se promettait d'élever sa conception de l'art, de choisir des formes plus pures et plus nobles.

CONTRE LES VANITEUX.

UN PARENT PAUVRE.

C'est pire qu'un coupable, c'est un inconvénient, une tache dans votre blason, un reproche pour votre conscience, une ombre entre vous et le soleil, une insupportable humiliation pour votre vanité, le point noir de votre horizon, la tête de mort de vos banquets.

On le reconnaît à son discret coup de sonnette. Il entre souriant et embarrassé. Il vous tend la main, et la retire si vous ne vous hâtez de la prendre. Il arrive à l'heure du dîner, et s'en excuse voyant que vous avez du monde. Pourtant il reste, et l'on est forcé d'installer les enfants à une petite table.

Une fois, par hasard, il vint à propos. On était en quête d'un quatorzième convive pour conjurer le fatal nombre treize. Il s'assied sur le bord de sa chaise, et se détourne pour se moucher. Il refuse du turbot; mais, sur l'insistance de son voisin, il condescend à prendre la plus grosse part. Les domestiques le servent le dernier, et les invités se demandent quel est cet étranger, trop humble pour être un ami, et qui interpelle le maître de la maison par son nom de baptême, comme pour affirmer son droit. Il vous rappelle, mal à propos, vos débuts dans la carrière dont vous avez atteint l'apogée. Il sait une foule d'anecdotes sur votre famille et votre enfance que vous aviez oubliées, et qu'il ne vous plaît pas d'entendre. Il part enfin, et vous poussez un soupir de soulagement.

J'ai gardé de mon enfance un souvenir qui contraste avec ce tableau.

La table de mon père était loin d'être splendide. Tous les dimanches, un personnage mystérieux, vêtu de noir, y venait prendre place; sa physionomie grave, presque solennelle, m'intriguait. Il parlait peu ou point, et l'on me recommandait de ne pas faire de bruit en sa présence. J'y étais peu disposé, ayant un tour d'esprit contemplatif. Un

fauteuil particulier lui était réservé, et aucun de nous, dans la fougue du jeu, n'eût osé s'y asseoir. Il y avait aussi certain plat sucré qui n'apparaissait que le jour de sa venue. Je le croyais prodigieusement riche. Tout ce que j'avais pu découvrir, c'est que mon père et lui avaient été camarades d'école et qu'il habitait à la Monnaie. Or, je savais que la Monnaie était un vaste édifice où l'or et l'argent étaient façonnés en pièces, et je m'imaginais que tout cet or et tout cet argent lui appartenaient. Il semblait planer au-dessus des infirmités et des passions humaines, isolé dans sa mélancolique grandeur. Je me le figurais condamné, par quelque inexplicable sentence, à porter un deuil éternel, gardien captif de ses innombrables richesses pendant six jours de la semaine, et libre seulement le dimanche. Souvent je m'étonnais de la témérité de mon père, qui, en dépit du respect général et habituel qu'on témoignait à l'hôte étranger, osait parfois s'aventurer à discuter avec lui à propos d'incidents de leur jeunesse.

La ville de Saint-E..., où ils étaient nés, était divisée en haute et basse ville, et par suite l'école se partageait en deux sections ennemies : les enfants de la plaine et ceux de la colline. Mon père avait été à la tête des montagnards et soutenait leur supériorité comme savoir et comme courage sur les enfants de la plaine, dont son contemporain avait été le chef. Les escarmouches devenaient fort vives de part et d'autre; c'était le seul point sur lequel le vieux monsieur s'échauffât, à craindre par moment de véritables hostilités; mais ma mère détournait habilement la conversation, en faisant l'éloge de la vieille cathédrale, également admirée de la ville haute et de la ville basse : c'était un terrain de conciliation qui coupait court aux différends.

Une seule fois je vis notre vénérable hôte piqué au vif, et je me rappelle avec quelle angoisse je pensai : « S'il n'allait plus jamais revenir ! » On le pressait de prendre une seconde fois du fameux plat sucré, qui ne figurait sur la table que les jours de sa visite. Il avait refusé à plusieurs reprises, quand ma tante Aline, qui avait longtemps vécu en province, et qui croyait de la politesse d'insister, lui dit :

— Revenez-y, monsieur Billordeau ! Vous ne mangez point tous les jours de la crème à la vanille.

Le vieux monsieur ne répondit pas. Il se fit un grand silence. Mon père regarda ma mère et ma mère regarda ma tante, qui baissa les yeux sur son assiette.

Dans le courant de la soirée, notre mystérieux visiteur dit, avec une emphase que je ne puis me rappeler sans frisson :

— Les femmes d'un certain âge devraient bien réfléchir avant de parler !

Il ne survécut pas longtemps à cet affront, mais la paix n'en fut pas troublée; et je crois me rappeler qu'on remplaça la malencontreuse crème par une tourte aux confitures.

Il mourut à la Monnaie, où, pendant plusieurs années, il avait occupé un poste de confiance qui lui assurait, disait-il, une indépendance honorable. On trouva dans son secrétaire six napoléons et quinze francs. Il quitta ce monde, bénissant Dieu d'avoir pu laisser de quoi se faire enterrer, et de n'avoir jamais dû un sou à personne. C'était un cousin de mon père, un *parent pauvre*. [1]

FORMES DE CIVILITÉ AU DERNIER SIÈCLE.

Chamfort raconte qu'un médecin de sa connaissance, entrant un jour dans un salon, s'inclina devant la maîtresse de la maison (c'était Mme du Deffant) en lui disant : — Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très-humble respect.

Il dit ensuite à M. le président Hénault : — Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A M. de Pont de Veyle : — Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.

Et à Dalembert : — Bonjour, Monsieur.

En croyant observer les distances, dit M. Joseph Bertrand [1], ce médecin se trompait jusqu'au ridicule. Une intelligence vaste et élevée, de sublimes découvertes, une vie de probité et de travail, imposaient au dix-huitième siècle et inspirent aujourd'hui, en dépit de la plus humble origine, la déférence et le respect de tous.

DEUX EXAMENS DE CONSCIENCE,

PAR ÉPICTÈTE.

PREMIER EXAMEN.

Voici un homme qui ne travaille toute sa vie qu'à amasser du bien et à s'avancer. Dès qu'il est levé, il cherche en sa pensée comment il pourra faire sa cour à un domestique du prince et à un baladin qui en est aimé : il rampe devant eux, il les flatte, il leur fait des présents. Dans ses prières et dans ses sacrifices, il ne demande à Dieu que de leur plaire.

Tous les soirs, il fait ainsi son examen de conscience :

— En quoi ai-je manqué? Qu'ai-je fait? qu'ai-je omis de ce que je devais faire? Ai-je manqué de dire au prince telle flatterie qui lui aurait bien plu? Ai-je laissé échapper imprudemment quelque vérité qui ait pu lui déplaire? Ai-je oublié d'applaudir à ses enfants et de louer une injustice, une mauvaise action qu'il a commise?

Si par hasard il lui a échappé une parole digne d'un homme de bien et d'un homme libre, il se gronde, il en fait pénitence et se croit perdu.

C'est de cette manière qu'il s'avance et qu'il amasse du bien.

SECOND EXAMEN.

Mais toi, brave homme, à qui fais-tu la cour? A personne. Qui flattes-tu? Personne. Que fais-tu donc? Tu cultives ton âme; tu travailles à acquérir de saines opinions. Aussi ton examen de conscience diffère-t-il beaucoup de celui dont venons de parler.

Tous les soirs, tu te demandes :

— Ai-je négligé quelque chose de ce qui contribue à la véritable félicité et qui plaît à Dieu? Ai-je commis quelque mauvaise action contre l'amitié, la société, contre la justice? Ai-je omis de faire ce que doit faire un homme de bien?

Avec des désirs si opposés à ceux de l'homme qui ne cherche qu'à s'enrichir, avec des sentiments si contraires, comment serais-tu fâché de ne pas l'égaler dans les biens de la fortune? Pourquoi le regarderais-tu d'un œil d'envie? Quant à lui, il est bien sûr qu'il ne t'envie aucunement. Plongé dans l'aveuglement et l'ignorance, il est fortement persuadé qu'il jouit des véritables biens. Mais toi, tu n'es peut-être ni assez éclairé, ni assez ferme dans tes principes, pour bien voir et pour bien sentir que tout le bonheur est de ton côté. [2]

[1] Imité de Ch. Lamb.

[1] Éloge du général Poncelet, par M. Bertrand, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

[2] L'examen de conscience quotidien était une règle qu'observaient les disciples de la doctrine de Pythagore. Les stoïciens l'avaient adoptée.

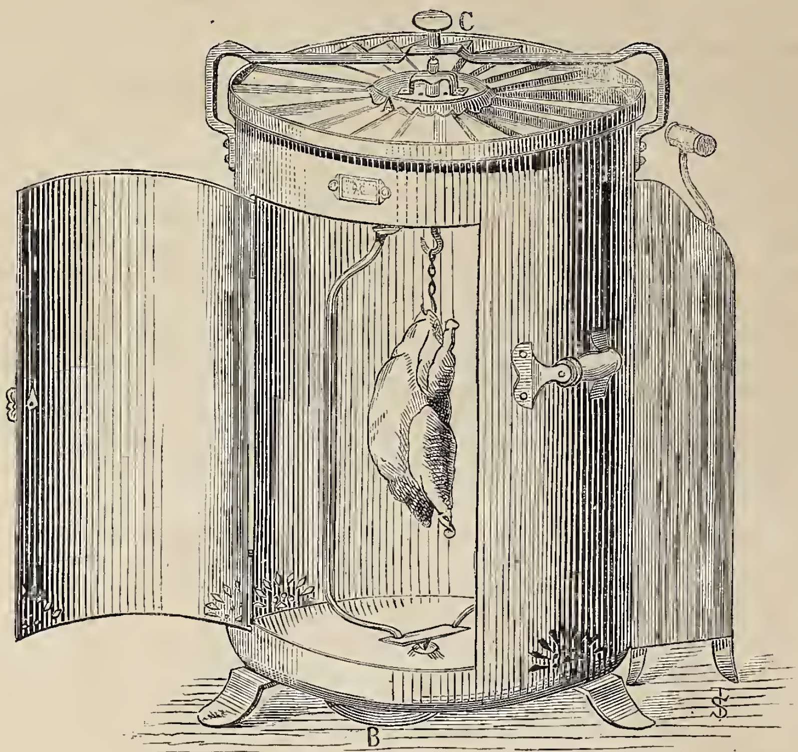
ROTISSOIRE AUTOMATIQUE.

Le tourne-broche ancien était fort bien imaginé; mais il exige des dispositions de fourneaux particulières; il est encombrant, d'un entretien assez difficile, et laisse perdre beaucoup de chaleur. La « cuisinière », complétée par la coquille, présente une disposition de forces latérales planes et d'angles droits très-défectueux au point de vue de la déperdition du calorique, et elle nécessite, pour éviter les coups de feu, une attention soutenue. La forme ovoïde qu'on a dernièrement essayé de lui donner n'écarte qu'une partie de ces inconvénients. Enfin, la combinaison du tourne-broche et de la cuisinière a le défaut d'être compliquée et d'avoir à agencer six pièces différentes : le tourne-broche, la broche, la brochette, le landier, la rôtissoire et la coquille.

La rôtissoire automatique paraît constituer sur tous ces appareils un progrès.

Elle est complète avec deux pièces : une coquille de fonte, plus haute que large, et une rôtissoire de fer battu en forme de tambour.

Le plafond de cette rôtissoire est formé d'une roue A dont les jantes sont des lames de métal inclinées à 45 degrés, comme les lames d'un ventilateur à hélice. Cette roue



Rôtissoire automatique.

tourne librement en entraînant un axe qui est maintenu droit entre un coussinet de verre, au fond de la rôtissoire, et une vis au sommet. A l'intérieur de la rôtissoire, cet axe s'écarte en forme de lyre pour laisser un large espace libre, et soutient une chaînette terminée par un crochet, qui pend ainsi au milieu de l'appareil. Un des côtés de la rôtissoire est ouvert pour recevoir l'action du feu de la coquille, et l'autre est percé d'une large porte par laquelle on surveille le rôti.

Pour se servir de l'appareil, on suspend l'objet à rôtir après le crochet, on cale les pieds de façon à ce que la rôtissoire soit posée bien horizontalement, et l'on approche la coquille pleine de charbon enflammé. L'air contenu dans l'appareil ne tarde pas à s'échauffer, il se dilate et s'élève, et en s'échappant par le haut exerce une pression sur les lamelles de la roue, qui ne tarde pas à tourner comme le font les ailes d'un moulin sous l'action du vent.

De cette façon, le foyer fournit la chaleur nécessaire à la cuisson et à la mise en mouvement du moteur tout à la fois, sans qu'il y ait besoin de faire intervenir aucun mécanisme spécial. Le rôti, entraîné par la chaînette, pivote sur lui-même, — comme dans le fameux rôti « à la ficelle », — et cuit d'une façon très-égale et parfaite.

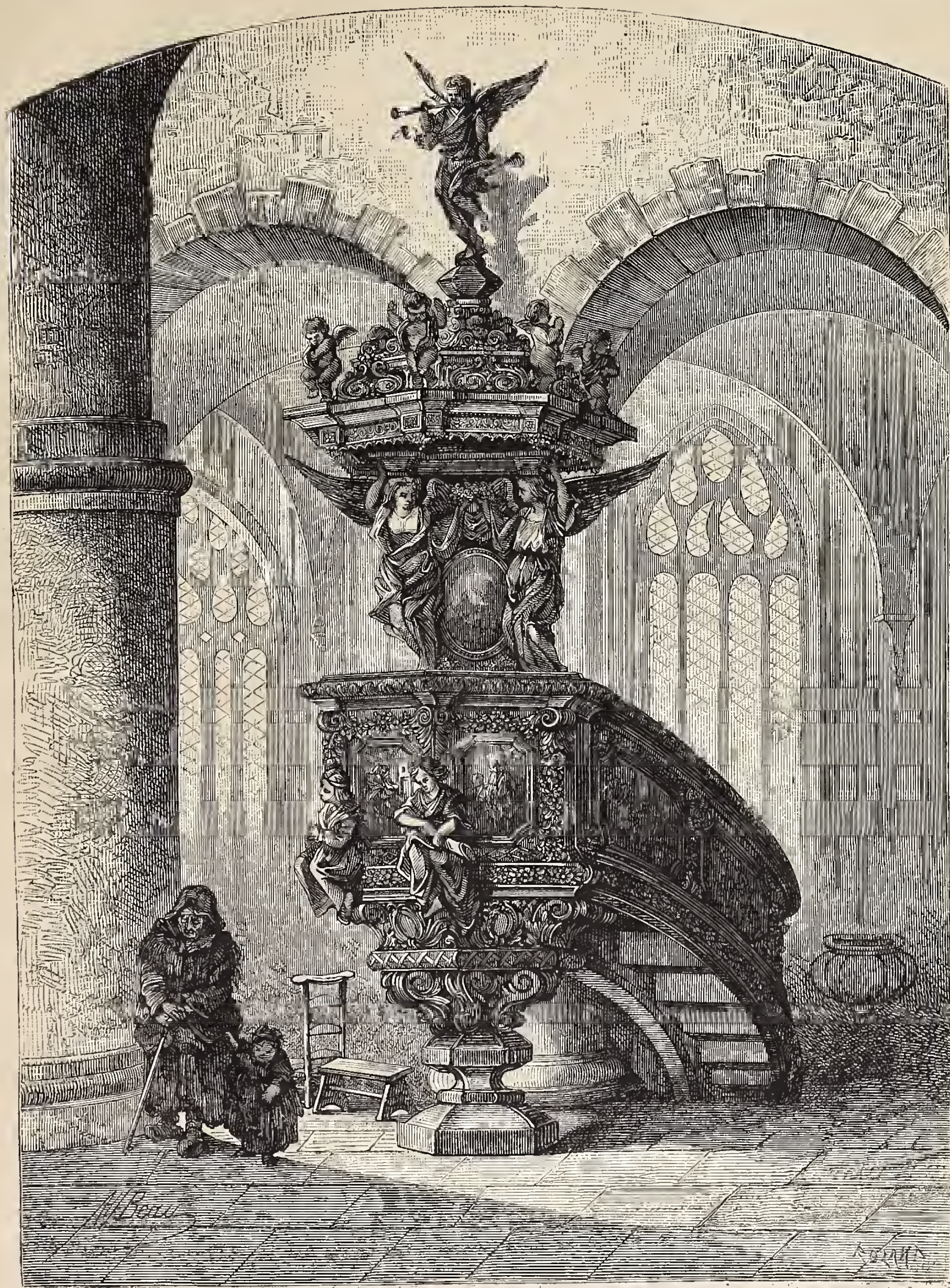
L'appareil fonctionne très-régulièrement, quel que soit le poids du rôti; seulement il exige deux précautions : d'abord qu'on le pose bien d'aplomb, ensuite qu'on desserre presque entièrement la vis avant de s'en servir. A la fin de la cuisson seulement, on doit serrer un peu cette vis qui forme frein, afin de ralentir le mouvement et de permettre au feu de « dorer » la pièce. En ce qui concerne l'aplomb, pour l'obtenir plus facilement, on peut remplacer un des pieds par un appendice de bois traversé par un piton; il suffit alors de tourner le piton pour établir l'équilibre.

Il est indispensable aussi de bien planter le crochet dans des parties osseuses ou musculaires du rôti, parce que si on le fiche dans des amas graisseux, ceux-ci se ramollissent à la chaleur et finissent par se déchirer sous le poids.

Le jus se réunit, au fond, dans un creux où il est facile de le puiser, et qui est assez loin du foyer pour ne pas bouillir. Au centre du couvercle est aussi une partie creuse, percée de deux petits trous, dans laquelle on peut, si l'on veut, déposer du beurre ou de la sauce qui arrose le rôti en tombant goutte à goutte.

CHAIRE A PRÊCHER.

SAINT-THÉGONNEC (FINISTÈRE).



Chaire à prêcher dans l'église de Saint-Thégonnec (Finistère). — Dessin d'Alfred Beau.

Saint-Thégonnec, assez gros bourg du Finistère, était, avant la création du chemin de fer, traversé par la grand'-route de Rennes à Brest. Aujourd'hui, il se trouve à plus d'une demi-lieue au nord de la station, laquelle est établia au hameau de Marquès. Il ne faudrait pourtant pas que cette petite distance empêchât le voyageur d'y faire un crochet, s'il avait quelques instants devant lui; il ne regretterait certainement pas sa course.

L'arc de triomphe par lequel on entre dans le cimetière, et qui date de la fin du seizième siècle; le calvaire, du commencement du dix-septième siècle, avec toutes ses statuettes qui représentent des scènes de la Passion; la crypte, des premières années du dix-huitième siècle, avec un groupe de grandeur naturelle qui figure la mise au tombeau du Sauveur; l'église, en majeure partie du style renaissance, avec sa petite flèche de pierre et sa tour en dôme, avec les sculptures en bois de ses autels et de sa chaire, pourraient fournir plus d'une note intéressante au point de vue de l'histoire de l'art en Bretagne.

Mais la principale richesse artistique de ce bourg, c'est la chaire à prêcher de l'église. Le pied, d'une silhouette élégante, se compose de deux rangs de consoles, volutes et palmes, séparés par une bordure bombée en dehors, sur laquelle s'entre-croisent des rubans. Cette bordure,

dont les lignes sont droites et simples, empêche la confusion que ne manquerait pas de produire la grande quantité des lignes courbes et un peu compliquées des volutes, palmes et consoles, si ces ornements régnaient, sans temps d'arrêt, depuis la base du support jusqu'à la chaire même.

La chaire et l'escalier qui y conduit sont formés de médaillons rectangulaires, à pans coupés, garnis de scènes en bas-relief et encadrés dans des bordures de feuilles et de fleurs d'un riche travail. Deux personnages en bois sculpté, dans des attitudes pieuses, sont disposés symétriquement aux deux côtés du médaillon central. Peut-être pourrait-on désirer que la manière dont elles se tiennent fût plus justifiée. On voit souvent des figures en bois sculpté adaptées à des extrémités de poutres et soutenant des étages ou des rebords de toit, affecter des postures gênées et même bizarres; mais le genre le permet, et d'ailleurs elles sont pour l'œil du passant dans un rapport de distance, de position et de grandeur qui fait qu'on n'est pas choqué. Mais ici les figures sont très-près du spectateur; elles sont d'assez grande taille, et, bon gré mal gré, le regard réclame l'observation de cette loi essentielle en architecture, et souvent nécessaire dans les autres arts, à savoir que l'esprit du spectateur ne doit éprouver aucune impression contraire à l'idée de sécurité.

L'abat-voix est formé par un dais très-ornementé dans le style du support. Deux grands anges, d'un beau dessin et d'un mouvement simple et noble, soutiennent ce dais, et leurs ailes étendues entrent fièrement dans la décoration et lui donnent de l'ampleur. De petits anges posés sur les angles du dais, dans des attitudes de prière et de prédication, corrigent ce que ce dais pourrait avoir de trop profane avec ses lignes sinueuses et ses circonvolutions soigneusement fouillées, mais quelque peu enchevêtrées. Suspendu sur un pied, l'ange symbolique du jugement dernier, sonnant de la trompette et déployant ses ailes, complète le caractère religieux de cette partie de la chaire.

L'impression d'ensemble de cette œuvre est certes des plus satisfaisantes : les lignes générales sont symétriques, sans sécheresse; les proportions sont bien gardées, sans lourdeur; les détails sont riches, et la fantaisie n'y choque pas la raison. Il est bon nombre de grandes églises, même renommées, dont les chaires ne méritent pas les éloges que l'on peut adresser à la chaire de l'humble Saint-Thégonnec.

LES ÉMERAUDES.

D'OU NOUS VIENNENT AUJOURD'HUI LES PLUS BELLES. EXPLOITATION DES MINES D'ÉMERAUDES.

Cette pierre d'un si doux éclat, qui se marie si bien aux scintillements du diamant, est admirée depuis bien des siècles. Le voyageur Caillaud a retrouvé des mines d'émeraudes en Égypte vers l'année 1812. La reine Cléopâtre aimait à se parer de ces gemmes charmantes. Les grandes dames de l'antiquité les préféraient souvent au rubis et au saphir.

« Elle était tellement estimée, dit M. Jacquemart [1], qu'il était défendu de la graver : on la conservait pour soulager la vue. Néron regardait les combats du cirque à travers une émeraude. »

Presque toutes les émeraudes qui scintillent aujourd'hui dans les boutiques du Palais-Royal ou devant les splendides devantures de la rue Royale viennent de la Nouvelle-Grenade [2]. Ces belles pierres apparurent aux yeux des premiers conquistadores commandés par Quesada, entre les mains des Muyscas qui les taillaient assez grossièrement; elles provenaient des mines de Muzo. L'étendue du terrain qui les produit est de plusieurs lieues, et à Somondoco, dans la province de Tunja, nous dit M. Lisboa, on trouve encore des veines de cette gemme dans des terrains qui, géologiquement parlant, peuvent être considérés comme contigus aux terrains de Muzo.

Cette mine de Muzo est aujourd'hui la seule de ce pays qui alimente les marchés de l'Europe; elle est située à trente-quatre lieues de Bogota, dans la direction du nord-ouest, sur le versant occidental de la cordillère orientale des Andes, près du rio Magdalena, entre les villages de la Palma et Chiquinquira. Pour y parvenir, il faut suivre la route de Facativa; mais, à la hauteur de Funza, on dévie et l'on se dirige vers le nord. Après avoir fait dix lieues de chemin, on arrive à la bourgade de Cipaquira, où d'ordinaire on passe la nuit, et dans le voisinage de laquelle abondent des mines de sel gemme. Ces mines sont la propriété de l'État. Il en permet l'extraction à des particuliers moyennant tant pour cent par quintal. Le jour suivant, en quittant cette localité, on va déjeuner à la Maison blanche (*Casa blanca*), et la dînée est à Ubaté, bourgade considérable au bord de la Savane. La distance de Cipaquira à Ubaté est de huit lieues et demie. Cette bourgade d'Ubaté est elle-même à quatre lieues de Simijaca, où commence le chemin qui conduit à la chaîne de montagnes où les voyageurs laissent leurs chevaux pour prendre des mules. De Simijaca à Copei il y a encore six lieues, et en faisant le même espace de chemin, on arrive à l'emplacement des mines de Muzo.

L'émeraude, analysée chimiquement, présente les résultats suivants :

Silice	685 parties.
Alumine	358
Glucine	125
Oxyde de chrome	003
Oxyde de fer	010

La pierre est transparente et translucide, à double réfraction; sa dureté est de 7.5 à 8, sa pesanteur spécifique de 2.73 à 2.76. On trouve les émeraudes de Muzo groupées avec le spath calisso, et plus communément avec du quartz sur une base de pyrites. Les veines de cette gemme précieuse se rencontrent dans les montagnes de Muzo, entre le hornblend et le granit; beaucoup de cristaux d'émeraudes se rencontrent entre des cristaux de quartz.

On travaille la mine en piquant la superficie des carrières qui, débarrassées enfin de la terre végétale dont elles étaient originairement couvertes, forment des plans inclinés sur les parois des mornes. Au sommet des plans inclinés, il existe des réservoirs ou de petits étangs remplis d'eau et construits à grands frais. Or, à mesure que l'excavation de la mine se prononce, il faut reconstruire de nouveau ces réservoirs, opération coûteuse. Aussitôt qu'on a pu amonceler une quantité suffisante de pierre ainsi dégagée, on ouvre les réservoirs, et l'eau, descendant, entraîne ce riche détritus. A l'instant, et avec un soin attentif, on recueille au fond du ravin la pierre précieuse, tantôt dégagée complétement, tantôt attachée à la roche qui lui servait de matrice.

Parfois on trouve, au milieu d'une veine, de petites cavités naturelles pleines de cristaux d'émeraudes complétement dégagées de la gangue; on les désigne sous le nom de *minhos* (nids). Un minho suffit parfois pour compenser les dépenses qu'entraînent plusieurs mois d'un travail infructueux.

On a exploité jadis les mines de Muzo en employant le système des galeries horizontales; mais un effondrement,

[1] *Histoire du mobilier*, par Albert Jacquemart. Hachette, 1876.
[2] Il en vient aussi du Pérou et du Tyrol.

qui fit de nombreuses victimes, a fait renoncer à ce mode de traitement, suivi d'abord dans les temps anciens et adopté ensuite par les Espagnols.

Les émeraudes qui présentent à l'œil ce qu'on appelle un jardin (*jardim*), sorte d'apparence fibreuse qui déshonore en quelque sorte la pierre ont naturellement dans le commerce infiniment moins de valeur que celles dont aucun défaut n'interrompt la translucidité. L'émeraude *moralla*, c'est-à-dire vert clair de peu d'intensité, vaut également beaucoup moins que celle dont la teinte est accentuée.

Cette mine appartient à l'État, qui l'abandonne à une compagnie fort restreinte et qui n'a émis que cent actions. Les bénéfices qu'elle perçoit annuellement sont considérables. Les anciens Muyscas faisaient grand cas des émeraudes, et dans leurs luttes avec les conquistadores ils ont caché dans de secrètes cavités nombre de ces belles pierres, frappées aujourd'hui d'un privilége. Or, il arrive qu'aux environs de Muzo on vend de temps à autre des émeraudes découvertes récemment et tirées, au dire de leurs possesseurs, de *las cuevas de los Indios*, des cavernes des Indiens. (1)

La tiare du pape est ornée de l'une des plus grosses émeraudes vraies qui soient connues.

LES IDÉES CONFUSES.

Il y a longtemps que je pense que celui qui n'aurait que des idées claires serait assurément un sot. Les notions les plus précieuses que recèle l'intelligence humaine sont tout au fond de la scène et dans un demi-jour, et c'est autour de ces idées confuses, dont la liaison nous échappe, que tournent les idées claires pour s'étendre et se développer et s'élever. Si nous étions coupés de cette arrière-scène, il ne resterait guère que des géomètres et des animaux intelligents dans ce monde, et encore les sciences exactes y perdraient-elles de cette grandeur qu'elles tirent de leurs rapports secrets avec d'autres vérités infinies que nous soupçonnons et croyons entrevoir par moments.

L'inconnu est le plus riche patrimoine de l'homme, et je pense avec Platon, bien ou mal entendu, que tout ici-bas est image, et image affaiblie, de toute une harmonie supérieure. Il me semble même que tout l'effet du beau que nous pouvons voir est de nous faire penser à quelque chose de plus beau que nous ne voyons pas, et peut-être que la magie des grands poëtes, par exemple, n'est pas tant dans les tableaux qu'ils peignent que dans les échos lointains qu'ils réveillent et qui viennent d'un monde invisible encore. (2)

ALGÉRIE.

BUGEAUD.

Les Itinéraires de l'Algérie donnent le nom de Bugeaud à deux localités. La première est le *village* ou la *cité Bugeaud*, au faubourg de Bab-el-Oued, formant une des sections communales d'Alger. La seconde est une des huit communes de l'arrondissement de Bone, dont le chef-lieu est aussi un *village Bugeaud*, créé en 1847 par ordonnance royale, et situé sur la montagne de l'Edoue ou Edough, à l'entrée d'une forêt de chênes-liéges. Il est habité par quelques centaines de personnes; on y trouve un grand nombre de bûcherons

La jolie vue que présente notre gravure a été prise auprès d'Alger. Tout le monde sait que les environs de cette ville sont charmants, et tous les voyageurs, Marmier entre autres, dans ses Lettres sur l'Algérie, en ont donné de belles descriptions. « Il est difficile de voir un panorama plus riche et plus varié que celui qui entoure cette ville, dit M. Victor Bérard. Des hauteurs d'El-Biard, village situé à six kilomètres d'Alger, le spectacle est splendide. Dans un espace que l'œil embrasse et qu'on peut parcourir en quelques heures, sont réunis des sites qu'on trouve rarement aussi rapprochés : aspect grandiose de la mer et des sommets neigeux des montagnes qui, s'étageant à l'horizon, viennent mourir sur les tapis de verdure aux bords du golfe. — A Matifou, les ruines d'une cité romaine; non loin, les neuves constructions de nos jeunes villages. — A Mustapha-Pacha, les palais champêtres des Mores avec leurs colonnades et leurs cyprès. — Plus près de la cité, les forteresses massives des Turcs, revêtues de leur robe éblouissante de blancheur. — Puis les coteaux verdoyants, les jardins, les établissements militaires alignés. — Les sentiers de la colline et les routes déployant leurs longs rubans, où circulent à la fois les chameaux du désert et les fiacres de la banlieue. — Au delà et autour, la plaine immense avec son lointain azuré comme une autre mer. »

On ne sera pas étonné de voir le nom de Bugeaud attribué à deux villages en Algérie, et la statue du maréchal érigée sur la place de l'Isly dans la ville d'Alger, car c'est bien lui qui a mis le sceau à la possession définitive de l'Algérie par la France.

Sa vie militaire présente cette rare particularité, qu'elle fut coupée en deux actes, séparés par une longue suite d'années où l'uniforme du soldat s'effaça entièrement sous la blouse du laboureur.

La première période, peu connue, mais qui mérite de l'être, s'ouvre en 1804, lorsque Bugeaud s'engage à vingt ans comme grenadier vélite, et conquiert à Austerlitz (2 décembre 1805) ses galons de caporal; elle se ferme onze ans après, dans les Alpes, en 1815, par le glorieux combat que livre, avec 1 700 hommes et 40 chevaux, le colonel Bugeaud contre une division autrichienne composée de 6 000 hommes, 500 chevaux, 6 pièces de canons, et qui est mise en déroute avec perte de 2 000 tués et 960 prisonniers. — L'éclat de ce combat, le *dernier* de la défense du territoire français, dix jours après Waterloo, s'éteignit au milieu des gros événements politiques de l'époque. Le colonel se retira dans son domaine patrimonial, et, s'y donnant corps et âme à l'agriculture, transforma ses terres stériles avec tant de succès, qu'il y gagna, dit un de ses biographes, le complément de gloire refusé à son épée.

L'intervalle de 1804 à 1815 fut bien rempli. Chaque grade y est la récompense d'une action d'éclat ou d'une blessure. Le caporal d'Austerlitz gagne bientôt l'épaulette de sous-lieutenant, puis celle de lieutenant sur le champ de bataille d'Iéna (14 octobre 1806). Blessé grièvement à Pulstuck, il rejoint l'armée, encore mal guéri, prend part à la bataille d'Eylau et à celle de Friedland (14 juin 1807). — Après la paix de Tilsitt, il est envoyé en Espagne, où il trouve le théâtre le plus propice au développement de ses qualités militaires. Il s'y montra plein d'intelligence et d'audace, mais ne perdant jamais de vue les calculs de la sagesse dans ses actes les plus téméraires. Continuellement cité à l'ordre du jour dans l'armée d'Aragon, il devient surtout célèbre dans les rencontres de guérillas. Les plus aventureux chefs de ces bandes trouvèrent en lui leur maître en intrépidité, en ressources et en coups de main toujours heureux. Il en détruisit un grand nombre, et l'on remplirait des pages rien qu'à signaler ses traits de

(1) Voy., pour d'autres détails, les Voyages à la Nouvelle-Grenade du conseiller Lisboa, publiés en portugais à Bruxelles en 1866.

(2) Doudan, *Correspondance*.

courage dans les montagnes, en rase campagne, dans les batailles. Le maréchal Suchet consacre dans ses Mémoires la renommée du chef de bataillon Bugeaud, et cite entre autres prouesses la délivrance de la garnison de Rapita, assiégée par des Espagnols et des Anglais en grand nombre, que Bugeaud détruisit avec des forces très-inférieures.

A quoi a-t-il tenu qu'après onze ans de service, malgré le bruit de ses exploits signalés à toute l'armée, Bugeaud n'eût atteint qu'avec grand'peine, en 1814, le grade de lieutenant-colonel? Peut-être à ce genre même d'exploits! Le chef y est de sa personne la pièce principale; il a besoin seulement d'un petit nombre d'auxiliaires qu'il puisse tenir sous la main, sous l'œil, sous la voix, sous l'exemple. Ce ne sont point là les qualités exigées des généraux qui organisent les masses et font manœuvrer les grands nombres sur de vastes étendues de pays.

Par contre, ce furent les qualités toutes spéciales de Bugeaud qui le rendirent éminemment propre à la guerre d'Afrique, où il n'était pas nécessaire d'avoir de grands corps d'armée. Il y devint l'homme nécessaire et y parcourut la seconde période de sa carrière militaire.



Environs d'Alger. — Village de Bugeaud, près de la porte Bab-el-Oued. — Dessin de Henri Girardet, d'après Karl Girardet.

Nous le voyons, après vingt et un ans d'entr'acte, âgé de cinquante-deux ans, débarquer en juin 1836 auprès d'Oran, avec trois régiments, pour secourir une brigade bloquée à l'embouchure de la Tafna. Il se démena si bien, battit si violemment les Arabes en toute rencontre, désorganisa si complétement les 10000 cavaliers et les 12000 fantassins conduits par Abd-el-Kader lui-même, qu'en un mois les ennemis étaient à moitié détruits, le reste en fuite, la brigade française dégagée.

Lieutenant général à la suite de cette brillante expédition, nous le trouvons ensuite gouverneur général, apportant en Afrique son énergie ornée de ses qualités spéciales : d'un côté combattant les tribus arabes sans relâche, ne leur laissant pas un instant de repos, et les domptant par ce système de guerre emprunté à ses souvenirs de guérillas; d'un autre côté favorisant de toutes ses forces la colonisation agricole, pour laquelle il était aussi ardent et aussi expérimenté que pour la guerre; couronnant enfin sa carrière par la bataille de l'Isly, où, avec 8 à 9 milliers d'hommes et 1000 cavaliers, il se précipita sur une armée de 40000 Marocains, les culbuta dans tous les sens en leur infligeant de grandes pertes, et y gagna le grade de maréchal de France avec le titre de duc.

En Afrique, comme autrefois en Espagne, Bugeaud triomphait avec des moyens exigus. Les résultats de la dernière bataille n'en furent pas moins immenses. La conquête parut scellée, et l'Algérie, dès ce moment, fut considérée par l'Europe comme une terre à jamais française.

LE PORDENONE.

C'est une figure étrange que celle du Pordenone. Son vrai nom était Antonio Licinio : il le changea d'abord pour celui de Regillo, à la suite d'une querelle avec un de ses frères qui l'avait blessé à la main. Plus tard, ce fut la voix publique qui l'appela Pordenone, du nom du pays et de la ville où il était né, dans le Frioul. Cette province avait donné d'excellents artistes qui n'avaient jamais visité ni Florence, ni Rome; le Pordenone les surpassa. Suivant quelques auteurs, il étudia d'abord à l'école de Castelfranco; suivant d'autres, il fut élève de Jean Bellin en même temps que le Titien. D'autres encore supposent qu'après avoir étudié à Udine la manière du Pellegrino, il se donna ensuite à celle de Giorgion, qui convenait mieux à sa nature. Il était singulièrement hardi et fier : on prétend qu'il ne peignait que l'épée au côté. Il eut des démêlés avec le Titien, dont il eut la fortune, chose qui

paraît peu croyable aujourd'hui, de contre-balancer la renommée. Au reste, si la postérité n'a pas voulu voir en lui l'égal de ce grand peintre, elle lui a assigné l'une des meilleures places au second rang. On peut juger de la célébrité qu'il eut de son vivant par les écrits de ses contemporains et par les honneurs qui lui furent décernés. Charles-Quint le créa chevalier. Ercole II, duc de Ferrare, le fit venir à sa cour, et ce fut là qu'il mourut. On soupçonne que ce fut par le poison.

Il a reproduit ses propres traits dans plusieurs de ses compositions, notamment dans la figure de saint Paul, l'un des personnages du *Mariage de sainte Catherine*, peint pour la ville de Plaisance. La plupart de ses œuvres sont à fresque, et il en existe encore un grand nombre dans les châteaux et les riches maisons du Frioul. Lanzi cite, parmi ses œuvres les plus remarquables, les portraits de sa famille au palais Borghèse, la *Résurrection de Lazare*, à Brescia, chez les comtes Lecchi; une *Annonciation* à Saint-Pierre-Martyr d'Udine, une autre à Sainte-Marie dell' Orto, à Venise; un saint Laurent et d'autres saints; d'autres peintures à San-Rocco et dans le cloître de San-Stefano, au Dôme de Crémone, etc. Il se distingue par la vigueur de son dessin, le relief de sa couleur, la magie de son clair-obscur, partie de l'art où il précéda le Guerchin, et aussi par le mouvement de ses figures et l'expression vive des passions.



Un Dessin à la sépia du Pordenone, à la galerie des Offices de Florence. — Dessin de Bocourt.

L'original du dessin à la sépia que nous reproduisons avait d'abord été attribué, par erreur, à Fra Bartolomeo. Il est placé à l'extrémité de la galerie des Offices qui traverse l'Arno. Quel sujet représente-t-il? Quel est cet homme que l'on chasse d'un temple? Nous ne saurions le dire. Peut-être est-ce là une scène empruntée à quelque tradition locale. Nous avons cherché vainement une information précise à Florence. Quelqu'un de nos lecteurs sera peut-être plus heureux. On reconnaît dans cette simple esquisse plusieurs des qualités attribuées au peintre, l'impétuosité, le mouvement, la vigueur.

On conserve des dessins du Pordenone à l'Académie de Venise, et parmi les peintures une Vierge du Carmel et des saints, le saint Laurent et les saints, l'un de ses chefs-d'œuvre cités plus haut. A Florence, aux Offices, on a de lui des portraits d'homme; à Pitti, une Vierge, un Enfant Jésus et des saints.

Un de ses élèves, peut-être un de ses parents, Bernardino Licinio, a laissé quelques bonnes peintures, entre autres une Vierge sur le trône, que l'on voit à l'Académie de Venise. Il avait aussi enseigné un Giulio Licinio de Pordenone, dont Sandrart fait un grand éloge.

CONSEILS A UN JEUNE OFFICIER.

Fin. — Voy. p. 118.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme reçoit l'impression des objets. Les humeurs douces ne sont blessées de rien; leur indulgence les sert et prête aux autres ce qui leur manque,

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur; ils disent : « Je suis né comme cela », et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire : les hommes ne vous doivent qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contents d'eux-mêmes, de les faire valoir; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

Faites en sorte que vos manières offrent de l'amitié et

en demandent. Vous ne sauriez être aimable que vous ne sachiez être ami, que vous ne connaissiez l'amitié. C'est elle qui corrige les vices de la société : elle adoucit les humeurs farouches ; elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer. Croyez donc n'avoir jamais assez fait dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor. Sa réputation garantira la vôtre, il répondra de vous à vous-même, il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire et pour les conserver. Les jeunes gens ont des sociétés; rarement ont-ils des amis : les plaisirs les unissent, et les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié.

Si vous voulez être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre et à lui donner un bon objet. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur; si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera.

L'amour de l'estime est aussi l'âme de la société; il nous unit les uns aux autres : j'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne. En s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société; car, quand on est seul, on se néglige : le monde vous force à vous observer.

La politesse est un désir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous; nos supérieurs, de nos respects; nos égaux, de notre estime; nos inférieurs, de notre bonté. Enfin elle consiste dans l'attention de plaire et de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités; elle leur fait sentir qu'elle reconnaît leur supériorité. Quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder ; c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir sa supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent; il faut avoir bien du mérite pour percer au travers des manières grossières.

Il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même; une personne polie ne trouve jamais le temps de parler de soi.

Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes nous fait regarder ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part. Ces sentiments sont contraires à l'humanité.

Il faut commander par l'exemple et non pas par l'autorité; l'admiration force à l'imitation bien plus que le commandement. Vivre dans la mollesse et traiter rudement ses soldats, c'est être leur tyran et non pas leur général.

Si votre état vous élève au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos faiblesses qui vous mêlent avec eux; que la justice arrête les mouvements de votre orgueil, qui vous en sépare.

Approchez-les de vous au lieu de les abaisser ; ne leur faites jamais sentir leur infériorité, et vivez avec eux comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes; ils ne songent qu'à se séparer et à chercher leur bonheur au dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse ; vous en serez plus libre; mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Retirez-vous en vous-même, dit Marc-Antonin; pratiquez souvent cette retraite de l'âme, vous vous y renouvellerez.

Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raison et qui fortifie vos principes.

La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs.

Les habiles gens n'entassent pas les connaissances, mais ils les choisissent.

Faites que vos études coulent dans vos mœurs et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses, et ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire [1]; mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des auteurs, vous ne serez qu'un magasin des idées d'autrui.

Un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture.

Ce n'est pas la privation des connaissances qui est à craindre, c'est l'erreur et les faux jugements.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité : ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

L'histoire vous instruira de votre métier; mais, après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire bien plus important pour vous.

La première science de l'homme, c'est l'homme.

Étudier l'histoire, c'est étudier les passions et les opinions des hommes; c'est les approfondir, c'est démasquer leurs actions, qui ont paru grandes étant voilées et consacrées par le succès, mais qui souvent deviennent méprisables dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes. Il faut remonter aux principes si on veut les connaître. Il est nécessaire de nous assurer de l'esprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur qu'à perfectionner votre esprit; ce doit être là l'étude de toute votre vie.

La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées et des sentiments qui soient dignes de vous. Si l'on était assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudrait pour ses propres intérêts le redresser.

On n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentiments ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachements. Ils vous présentent des fleurs; mais

[1] On remarquera que c'est précisément l'opinion exprimée de notre temps par Carlyle. — Voy. plus haut, p. 2.

défiez-vous, dit Montaigne, de la trahison de vos plaisirs.

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent : dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

Apprenez à vous craindre et à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme et dans le témoignage secret de sa conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un homme délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher.

Qu'on est heureux de savoir vivre avec soi-même, de se retrouver avec plaisir et de se quitter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire. Mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas se faire une habitude de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échappent dès que vous leur échappez ; vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer. Mais quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

Votre tribunal est en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs ? Vous devez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connaît pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paraître honnête homme que de l'être : ceux qui ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un et l'autre.

Il faut, s'il est possible, être content de son état. Rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites. C'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté. Chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre ; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur que de la fortune. Nous imputons aux événements les défauts qui ne viennent que de notre chagrin : le mal est en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune.

Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède irrite le mal, et l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroît et le fortifie ; l'attention aux malheurs les rapproche et les tient présents à l'âme. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracterait avec son état. Il faut céder aux malheurs : renvoyez-les à la patience, c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. Ayez de l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines. Un homme sage, à condition égale, a plus de bien et moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines, c'est l'état de la vie humaine ; rien de pur, tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune que de prétendre à un bonheur constant.

Les personnes qui vous paraissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paraîtraient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires, on est toujours agité ; c'est la raison qui ôte les soucis de l'âme, et non pas les places. Si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter ni diminuer votre bonheur.

Jugez par vous-même et non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs et les déréglements viennent des faux jugements.

Ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux qui sont au-dessous de nous. L'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes nous fait regarder comme un bien qui nous est dû l'état où nous sommes, et comme un vol tout ce que nous n'avons pas : rien n'est plus injuste.

Jouissez des avantages de votre état, mais souffrez-en doucement les peines. Songez que partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit qui vous fasse regarder les accidents comme prévus et connus.

DES SONNERIES ÉLECTRIQUES.

Les sonneries électriques ont une incontestable supériorité sur l'ancien système à tirage, dont l'entretien est en outre plus dispendieux et l'installation plus compliquée : aussi leur usage est-il devenu aujourd'hui très-répandu.

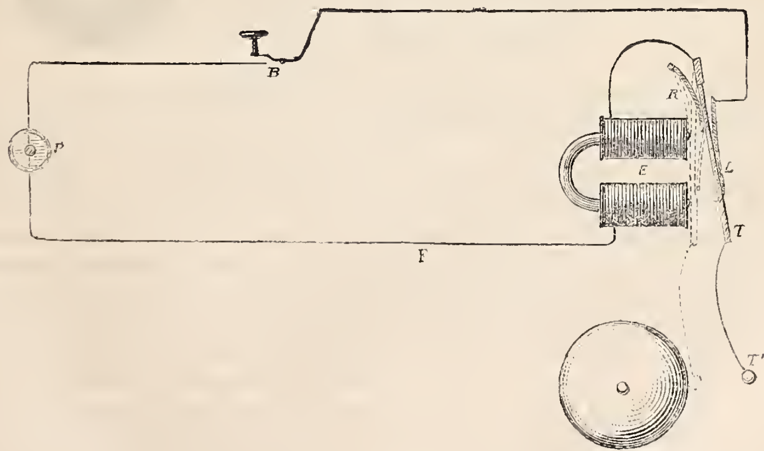


Fig. 1.

Donnons d'abord en quelques mots le principe de cet appareil très-simple.

Le passage du courant électrique produit par la pile P (fig. 1) dans le fil métallique F, peut être établi au moyen

du bouton B, qui, lorsqu'on appuie dessus, fait disparaître l'interruption du fil qui existait en ce point. Le fil s'enroule en E autour des deux branches d'un fer doux recourbé en fer à cheval, de manière à constituer un électro-aimant. Lorsque le courant passe, le fer doux s'aimante sous l'influence de l'électricité, et la lame de fer T est attirée. Son prolongement T′ vient alors frapper sur le timbre, mais la lame L est disposée de manière qu'à ce moment elle est abandonnée par la lame T; aussitôt le passage du courant est interrompu; le fer doux n'est plus aimanté; par suite, la lame T n'est plus attirée: alors, sous l'influence du ressort R, qui tend toujours à la repousser, elle revient reprendre sa position première; mais elle touche à ce moment la lame L, le courant se trouve rétabli et la lame est de nouveau attirée.

On voit ainsi que tant qu'on appuiera sur le bouton B on aura en E une suite de mouvements alternatifs qui feront résonner le timbre sous les chocs successifs de la lame T′. C'est ce que l'on nomme la *sonnerie à trembleur*. On peut très-facilement, au moyen de cet appareil, avertir une distance aussi grande que l'on veut, au moyen d'un simple fil métallique fixe.

Rien n'est plus facile que d'établir une sonnerie électrique dans un appartement; on peut très-bien le faire soi-même. Indiquons d'une façon sommaire quelles sont les principales précautions à prendre pour cela.

Une installation de sonnettes électriques exige les objets suivants:

1° Une ou plusieurs sonneries telles que celle représentée par la figure 2. Cette sonnerie se compose d'un

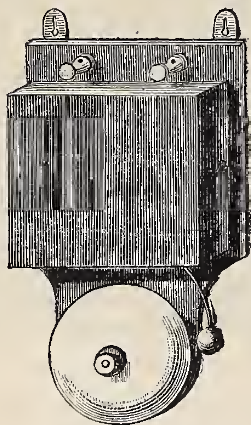


Fig. 2.

timbre, d'une boîte renfermant l'électro-aimant et le trembleur, et de deux bornes auxquelles doit être attaché le fil métallique.

2° Des fils métalliques. Le fil conducteur ordinairement employé est le fil de cuivre rouge numéro 4 recouvert de gutta-percha et d'une couverture de coton, dont la nuance peut être assortie à la décoration des pièces de l'appartement. Pour les parcours extérieurs, par exemple dans un jardin, on emploie des fils de fer galvanisés de deux millimètres, supportés de loin en loin par des isolateurs de porcelaine.

3° Une pile produisant l'électricité. Le nombre des éléments qui la composent doit être proportionné à l'étendue du parcours des fils et au nombre des appareils qu'ils traversent. La pile la plus employée pour cet usage, à cause de son économie et de son entretien facile, est la pile Leclanché (fig. 3).

Son pôle positif se compose essentiellement d'une lame de charbon plongeant dans un mélange de bioxyde de manganèse et de charbon de cornue concassés renfermé dans un vase poreux. Le pôle négatif est formé par une tige cylindrique de zinc amalgamé plongeant dans une dissolution de chlorhydrate d'ammoniaque (sel ammoniac).

L'entretien de cette pile est des plus simples. Il suffit, tous les quatre ou cinq mois, quand on s'aperçoit que le niveau du liquide a sensiblement baissé, de remettre un peu d'eau et de sel ammoniac.

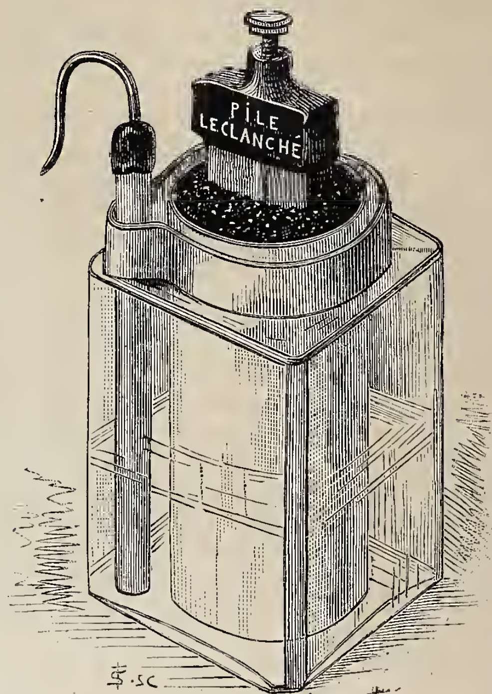


Fig. 3.

4° Des transmetteurs, servant à établir le passage du courant, tels que boutons (fig. 4), poignées à tirage, à cordons, etc.



Fig. 4.

Pour une installation ordinaire, une pile de trois éléments Leclanché numéro 4 est amplement suffisante.

Ajoutons qu'il faut veiller à ce que les points de contact des fils avec les bornes des sonneries ou de la pile ne soient pas oxydés; on décape l'extrémité de chaque fil avec du papier de verre avant de le fixer dans une borne.

Il faut aussi avoir soin de ne placer la pile ni dans un endroit trop chaud, ni dans un endroit trop froid. On choisit ordinairement les couloirs de service, où les éléments sont placés sur une tablette accrochée au mur.

Ces quelques renseignements pourront suffire pour montrer combien peu est compliqué l'établissement de ce système de sonneries, dont l'emploi est si commode et qui offre de si grands avantages sur les systèmes autrefois employés.

Le Gérant, J. BEST.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA SIBYLLE DE DELPHES

A LA CHAPELLE SIXTINE.

Voyez les Tables, et tome XLIV, 1876, p. 1.



Chapelle Sixtine. — La Sibylle de Delphes, fresque par Michel-Ange. — Dessin de Jules Lavée.

Lorsque Michel-Ange fut chargé de décorer la chapelle particulière du pape, dite chapelle Sixtine, il commença par tracer sur le plafond, qui était trop plat, et sur la partie supérieure des murs, une riche décoration architecturale, présentant des voussures, des reliefs, des profondeurs, et se terminant par douze pendentifs. C'est dans ces pendentifs, dont la forme est rectangulaire au sommet et échancrée aux angles inférieurs, qu'il peignit les figures assises, à proportions colossales, que tous les écrivains et tous les voyageurs s'accordent à célébrer à la fois pour leur grand caractère et pour leur majestueuse beauté. Elles représentent sept prophètes et cinq sibylles dans l'ordre suivant : Jérémie; la sibylle Persique; Ézéchiel; la sibylle d'Érythrée; Joël; Jonas; Daniel; la sibylle de Cumes; Isaïe; la sibylle de Delphes; Zacharie; la sibylle Libyque.

Nous avons reproduit la Sibylle d'Erythrée à la première page du volume de 1876, et nous avons cité à cette occasion quelques phrases admiratives des peintres et des visiteurs. Nous reproduisons aujourd'hui la Sibylle de Delphes.

Bien que ni l'inspiration religieuse et dramatique de cette figure, pleine de vie et de mouvement, ni la grandeur et la beauté de l'œuvre, ne puissent se bien exprimer dans une aussi petite réduction, nous espérons cependant que notre dessin permettra de l'entrevoir ou de la deviner; il la rend assez fidèlement pour que l'on en dise, comme M. Veil dans son récent ouvrage sur Rome : « La Sibylle de Delphes est non-seulement belle, mais elle est attrayante et jolie sous son expression vague et songeuse. »

Il ne faut pas confondre la Sibylle de Delphes avec la

Pythie qui rendait aussi des oracles dans la même ville, et dans le temple d'Apollon, d'où elle ne sortait jamais dès qu'elle avait été consacrée au dieu. Celle-ci ne prophétisait qu'une fois l'an, assise sur le trépied sacré où elle subissait, disait-on, l'influence d'exhalaisons terrestres sorties d'une fissure mystérieuse. Longtemps avant la Pythie, paraît-il, une devineresse s'était rendue célèbre à Delphes par ses prédictions. La tradition rapporte qu'elle était née du grand Jupiter et de Lamia, fille de Neptune. Son nom serait venu de *Zeus* ou de *Zios* et de *bolê* ou *boulê*, selon les dialectes, et signifierait *Zebolê*, d'où Sibylle, *conseil* ou *volonté de Dieu*. Ce nom aurait été adopté, dans la suite, par les autres devineresses du monde grec, qui aimaient à s'appuyer sur le souvenir d'une origine divine.

Ces sibylles, dont parlent presque tous les auteurs de l'antiquité, bien qu'ils ne soient d'accord ni sur leur nombre, ni sur leurs qualifications, ont émis leurs oracles à diverses époques et en diverses localités : quelques-unes d'entre elles, en se déplaçant, ont été désignées tantôt sous le nom de la localité qu'elles avaient quittée, et tantôt sous celui de la nouvelle patrie qu'elles adoptaient. De là une confusion dans les traditions et les oracles qui les concernent, et qui sont mêlés à toute l'histoire de l'antiquité.

C'étaient, pense-t-on, des femmes errantes et quelque peu vagabondes; on s'en explique assez bien les motifs. De temps à autre, une devineresse, une sibylle, se faisait remarquer par la coïncidence de certains événements et de quelqu'une de ses prédictions ambiguës. Sa réputation grandissait; elle devenait célèbre; on accourait pour la consulter, car la superstition est, comme dit Fréret, une maladie presque incurable de l'esprit humain. Mais, après une période plus ou moins longue, lorsqu'il devenait notoire qu'une foule d'événements annoncés ne se réalisaient pas, le crédit de la sibylle baissait; elle passait de mode, et elle devait alors transporter en des contrées nouvelles son industrie prophétique. Nous avons bien vu de nos jours, et appris du siècle dernier, quelque chose de semblable. Des étrangers, des diseurs de bonne aventure, des évocateurs d'esprits frappeurs, apportaient avec eux leurs baguettes, leurs baquets, leurs tables tournantes et parlantes, voyageaient en Europe et en Amérique, et disparaissaient tout à coup des lieux où ils étaient pris en flagrant délit de mystification, pour aller chercher ailleurs des dupes qui se complussent à être mystifiées. L'histoire contemporaine projette souvent ainsi une lueur inattendue sur certains faits de l'antiquité. Les difficultés que la saine raison a rencontrées, même dans notre siècle, pour déjouer l'habileté des charlatans expliquent le crédit que les sibylles ont su conquérir en leur temps et la gravité avec laquelle beaucoup d'auteurs sérieux de l'antiquité s'expriment sur leur compte.

Michel-Ange n'est pas le seul grand peintre qui ait introduit les sibylles païennes dans une peinture religieuse d'église chrétienne et qui les ait associées aux prophètes de la Bible. Raphaël, par exemple, a peint aussi quatre prophètes et quatre sibylles dans l'église *Santa-Maria della Pace*, à Rome.

L'Église catholique ne se formalisait pas, surtout vers l'époque de la renaissance, d'une sorte d'assimilation religieuse entre les sibylles célèbres, accréditées dans le monde païen, et les prophètes juifs. Elle se rappelait que, dans les premiers siècles de notre ère, les prédictions sibylliques jouissaient d'une très-grande autorité, parce qu'on en trouvait, dans le nombre, que l'on pouvait interpréter comme annonçant l'avénement du christianisme. Elles étaient citées respectueusement par les docteurs chrétiens, par Clément d'Alexandrie, par Lactance surtout. Les prédicateurs s'en servaient avec succès pour attirer à la religion chrétienne les païens fervents accoutumés à tenir les oracles sibyllins en grande vénération. On trouve encore la trace de cette appréciation bienveillante de l'Église catholique en faveur des sibylles au commencement de l'une des quatre proses conservées par l'Église romaine, dans celle du jour des Morts, composée par le cardinal Frangipani, docteur de Paris, de l'ordre des Dominicains, qui mourut à Pérouse en 1294.

Cette magnifique prose commence ainsi :

Dies iræ, dies illa,
Solvet seclum in favilla
Teste David cum sibylla...

On peut traduire :

Le jour de colère, ce jour où les siècles ne seront plus que cendres, est attesté par David d'accord avec la sibylle...

A l'époque de la formation du christianisme, il y eut des sibylles juives et même une sibylle chrétienne dont les prédictions sont parvenues jusqu'à nous sous le titre *Oracula sibyllina* (¹). Mais ce sujet nous écarterait trop de la sibylle de Delphes de Michel-Ange. Il exigerait d'ailleurs et mériterait d'assez longs développements.

LA VIE SINCÈRE.

SOUVENIRS.

Suite. — Voy. p. 66, 106.

UN VOISIN. — PÉRILS DU PLAISIR DE CONTER.

J'avoue que je me sentis un peu embarrassé lorsque, pour la première fois, mon petit-fils me dit : « Grand'père, est-ce vrai ce que tu viens de me raconter? » Mais mon indécision ne dura qu'un instant, et je répondis bravement : Non!

Jusqu'alors la sincérité m'avait paru la plus simple et la plus facile des vertus. Il n'y avait, pensai-je, qu'à suivre la nature. Mais un petit événement, survenu dans le cercle de notre famille et de nos amis, m'apprit que même la sincérité peut être un sujet de doutes et de controverses.

De ma fenêtre, à la ville, j'avais vue sur une petite maison située à l'extrémité d'une avenue étroitement serrée entre de grands murs. Sous son toit d'ardoises, à angle aigu, se dessinait, dans un large cadre de bois sculpté, une fenêtre ronde toute faite de petits morceaux de verre enchâssés dans le plomb.

Il courait d'étranges bruits sur cette maisonnette. On assurait que vingt ou vingt-cinq ans auparavant, un mur de la chambre à coucher s'étant défoncé, on avait trouvé derrière, sur la paroi intérieure d'une autre épaisse muraille, un squelette crucifié. Les deux savants de la ville, un libraire et un greffier, avaient prétendu que pour expliquer ce mystère il aurait fallu remonter au temps des guerres religieuses, vers la Saint-Barthélemy.

Qui pouvait oser vivre dans une maison pareille? Un misanthrope? un avare? Loin de là. Son hôte et son propriétaire était un doux et respectable vieillard, très-bienveillant, M. de Beauves. Jamais je n'ai rencontré de caractère plus affable et de modestie plus sympathique. On citait des traits de sa jeunesse qui donnaient à croire qu'il aurait eu également la vaillance du soldat et la cha-

(¹) La prédiction sibylline que nous venons de citer ne devrait pas être considérée comme étant d'origine païenne, selon M. Ferdinand Delaunay (*Moines et Sibylles dans l'antiquité judéo-grecque*).

rité du religieux; et, en réalité, sa famille, qui était noble, aurait volontiers fait de lui un homme d'épée ou un homme d'église; mais il était un peu porté à la philosophie du siècle, et il avait décliné l'une et l'autre profession. Cependant il n'entrait pas dans ses principes qu'aucun homme eût le droit de rester oisif et inutile à ses semblables. Voulant donc donner un emploi sérieux à sa vie, il résolut de s'appliquer à l'administration de notre hôpital général. Le titre de protecteur et conservateur de cet établissement appartenait au roi, qui en ignorait probablement même l'existence. Les directeurs-nés étaient l'archevêque et le lieutenant général, qui avaient bien d'autres soucis en tête. Pendant plus de trente ans, M. de Beauves, directeur amovible, avait toujours rempli seul et gratuitement tous les devoirs d'un véritable administrateur. Son attachement à ce service charitable avait été tel qu'il n'avait jamais voulu s'absenter de la ville, même une seule semaine, et il eût certainement persisté dans son assiduité jusqu'à la dernière heure, si un changement dans la législation n'était venu lui imposer un traitement, en diminuant ses attributions et son travail. Il s'était retiré alors sans bruit, sans murmure, sans s'imaginer qu'il eût le moindre titre à aucune reconnaissance.

J'entendais souvent de bonnes âmes gémir sur la solitude de cet excellent homme. Il ne paraissait pas s'y déplaire. Il aurait pu dire comme un ancien : « C'est quand je suis seul que je suis le moins seul. » Il lisait et étudiait sans cesse. Il avait, par exemple, le goût, alors bien rare en France, des littératures étrangères.

Un soir chaque semaine, mon père, qui l'estimait beaucoup, allait faire chez lui quelques parties d'échecs. Je l'accompagnais et m'asseyais sur un banc pratiqué, sous le manteau de la cheminée, dans un des côtés de la muraille. Là, blotti chaudement, je lisais le volume que M. de Beauves avait laissé sur la table au moment où nous étions entrés. Quels moments délicieux j'ai passés dans cette petite niche, près du petit feu de bois crépitant de temps à autre et lançant de mon côté des bouquets de vives étincelles, comme s'il eût voulu causer avec moi! Quelles émotions, quelles découvertes j'ai dues à ces livres commencés, interrompus, se succédant ainsi au hasard! Ce fut là, je m'en souviens, qu'en lisant la préface de l'*Arcadie* de Bernardin de Saint-Pierre, j'eus pour la première fois le sentiment que Virgile pouvait être quelque chose de plus qu'un texte à grammaire, à prosodie et à punitions. Là encore j'eus l'étonnante révélation qu'il pouvait exister d'autres grands écrivains que ceux de la Grèce, de Rome et de la France. Mais ce ne fut qu'un éclair.

Quelquefois, ravi, enlevé dans les régions de l'idéal, j'étais tout à coup rappelé à la réalité par un petit incident assez ridicule, qui s'est vivement empreint dans ma mémoire. Comme le jeu d'échecs était placé entre la lumière et moi, quelques ombres de pions passaient souvent sur mon livre; c'était à peine de quoi m'interrompre; mais parfois de plus hauts personnages, une reine, un cavalier, suspendus en l'air par une main incertaine pendant plusieurs minutes, couvraient ma page entière de leur noire silhouette. En vain je haussais ou baissais le volume, la reine montait ou descendait en même temps : il fallait attendre, et en ces instants-là j'avais, je l'avoue, de grandes tentations de maudire ce jeu qui devait devenir une des plus agréables distractions de mon âge mûr et de ma vieillesse. Assurément, si le bon M. de Beauves eût soupçonné mon ennui, la lumière aurait aussitôt changé de place; mais je me serais fait un grand scrupule de l'obliger au moindre dérangement de ses habitudes pour ma petite personne.

Dans notre cercle d'amis, aux dîners, aux soirées, M. de Beauves s'étudiait volontiers à plaire, et il plaisait. C'était un causeur délicat. Il n'ignorait rien de qui s'était passé depuis plus d'un demi-siècle dans notre ville. Aussi son esprit était-il fertile en anecdotes de toutes sortes qu'on se délectait à entendre, quoique, chose rare! il n'y mît jamais aucune malignité. C'était sa manière de payer son écot. Quelquefois il lui arrivait d'effleurer une digression morale, une théorie, et on le sentait prêt à toucher à des mouvements d'une véritable éloquence; mais il se contenait aussitôt, et revenait au ton simple et paisible d'une conversation modérée.

Cependant, si riche que fût son répertoire d'historiettes de société et de fines observations de mœurs, il ne se pouvait pas qu'à la longue il ne vînt à s'appauvrir. Sa mémoire aussi, peu à peu, s'affaiblissait. Il ne fut pas le premier, malheureusement, à s'apercevoir qu'il tombait parfois dans des redites; il surprit des sourires dont la signification très-claire était : « Eh! nous savons cela par cœur. Le bonhomme commence à radoter. » Or, avec un désir si vif d'approbation et de sympathie, M. de Beauves ne pouvait rien redouter plus au monde que le dédain de ses amis. Aussi pendant quelque temps se résigna-t-il, avec un peu d'effort, à raconter plus rarement et à s'observer. Puis, ne se trouvant pas encore assez sûr d'éviter des répétitions, il essaya du silence. Ce fut un supplice auquel il n'eut pas la force de se condamner longtemps. Du moment qu'il n'était qu'un personnage muet et inutile, quel droit avait-il d'accepter des invitations et d'attrister les autres de son insipidité? Il rêva, chercha, et, après une courte retraite, on le vit reparaître souriant, animé, empressé comme auparavant. Il se remit à causer et à raconter avec la même aisance et la même facilité qu'en son meilleur temps. On remarqua même qu'il avait plus de verve : on s'étonna d'un changement si extraordinaire. Sa mémoire avait-elle donc rajeuni? Comment son fonds de récits s'était-il ainsi renouvelé? Que d'aventures ignorées, que de souvenirs lointains depuis longtemps perdus, que d'ingénieuses remarques sur les petits événements les plus secrets des avant-dernières générations! Quel historiographe de société, quel commentateur de salon que cet aimable vieillard! On était émerveillé, on écoutait avidement, on riait, on applaudissait.

Une de mes parentes seule, ma tante Aventurine, restait froide et silencieuse : elle observait le conteur avec une attention méfiante. Un soir où M. de Beauves était absent, quelqu'un lui en fit la remarque. Après un peu d'hésitation, elle dit lentement : « Je suis presque aussi vieille que lui. De même que lui, je n'ai jamais voyagé; nous ne sommes jamais sortis, ni lui ni moi, de notre ville; comment se fait-il que je ne me rappelle rien, absolument rien de tout ce qu'il nous raconte? »

Ce soupçon de ma tante n'était que trop fondé. Elle avait, hélas! trop bien pénétré le mystère du cher homme. Par crainte de se répéter, il avait pris le parti héroïque de ne plus raconter que ce que, grâce à son imagination et à ses nombreuses lectures, il se sentirait en disposition d'inventer, et en gardant toutes les vraisemblances, selon le cours de la conversation. Le doute de ma tante fut comme un rayon de lumière qui dissipa subitement toutes les illusions. On s'étonnait, on se reprochait d'avoir été si crédule. Comment avait-on pu ajouter foi à tant d'histoires faites à plaisir, et dont il eût été si facile, avec la moindre réflexion, de reconnaître la fausseté?

Cependant, sous l'influence d'un sentiment bienveillant exprimé par ma mère, on décida qu'on ne laisserait rien deviner de cette découverte à M. de Beauves, et qu'on le laisserait s'engager comme d'ordinaire dans ses petites improvisations, sauf plus tard à lui faire com-

prendre, de manière ou d'autre, s'il dépassait la mesure, qu'on n'avait pas été ses dupes. Mais on peut croire que plus d'une de ces charitables personnes brûlait déjà de l'impatience de dire à M. de Beauves ce qu'on pensait de ses contes.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le lendemain même il la fit naître par une singulière inadvertance. Au milieu d'une assez longue narration très-bien composée et qui, après tout, intéressait ses auditeurs, il lui échappa de dire : « En ce temps-là, j'étais à Bordeaux... » A ces mots, une explosion de rires fit résonner jusqu'aux vitres. On levait les bras, on s'agitait, on se tordait de rire.

M. de Beauves, interdit, regarda tous ces gestes. Son visage se couvrit de rougeur. Il avait compris ! Il babultia une sorte d'excuse, prit son chapeau, sa canne, et sortit.

Tous les rires cessèrent. On eut honte. On sentit qu'on venait de blesser cet honnête homme jusqu'au fond du cœur. On convint qu'il aurait fallu plus de patience, de ménagements, qu'on n'aurait pas dû le laisser sortir, et l'on agitait déjà la question d'envoyer vers lui en députation les deux plus jeunes dames, lorsqu'on le vit rentrer, grave, solennel, un livre sous le bras.

La suite à la prochaine livraison.

LA GUÊPE ET L'HOMME.

APOLOGUE.

Un Homme voyant une Guêpe s'introduire dans une fiole remplie de miel, qui était suspendue à un arbre fruitier, lui dit :

— Pourquoi, sot animal, es-tu assez folle pour entrer dans cette fiole où tu vois tant de centaines d'êtres de ton espèce qui meurent devant toi?

— Le reproche est juste, répondit la Guêpe, mais non pas venant de vous autres hommes, qui êtes si loin de prendre exemple des sottises d'autrui que vous n'êtes pas avertis par les vôtres mêmes. Si, après être tombée plusieurs fois dans cette fiole, et en être échappée par hasard, j'y retombais encore, alors je ne ferais que vous ressembler.

SWIFT.

LE PALMIER-DATTIER.

Dans toutes les oasis sahariennes, un arbre décore le paysage, nourrit et enrichit la population : c'est le palmier-dattier, à la haute et svelte tige, aux élégants et verdoyants panaches. Les plantations de palmiers y forment de véritables forêts, en entier créées de main d'homme. Sous leurs voûtes ondoyantes, croissent les arbres les plus variés : figuiers, grenadiers, jujubiers, abricotiers, pêchers, entre lesquels serpentent en torsades gigantesques des vignes aux lourdes grappes noires. Au dire d'un voyageur dont le témoignage suppléera au nôtre, car il ne nous a été donné de visiter que les jardins plus modestes du Tell, ces forêts splendides, belles dans tous les temps, le sont surtout à l'époque des grandes chaleurs, alors qu'au loin tout est brûlé, et que la vue, franchissant la plaine étincelante de lumière, ne rencontre à l'horizon que le flanc rougeâtre des montagnes stériles. Un air frais y circule, sapide et plein d'aromatiques émanations ; à travers les colonnades sans fin des troncs de palmiers, l'ombre, une ombre légère et douce projetée par les formes effilées des palmiers flexibles, y invite au repos ; mille oiseaux, voltigeant au milieu des rameaux touffus, égayent de leurs chants le calme délicieux qui vous entoure. En créant ces jardins, l'homme n'a cherché que le produit, bois ou fruits ; la nature lui venant en aide, il a rencontré la plus ravissante poésie. Si d'une oasis à l'autre le paysage est souvent sévère jusqu'à la tristesse, tous les enchantements de l'œil et de l'âme vous attendent à la halte, et le contraste en doublera les charmes. (1)

FAUSSE CIVILISATION.

Ce que l'on appelle homme civilisé devrait souvent s'appeler plutôt homme d'une élégante faiblesse.

HERDER.

OPTIMISTES ET PESSIMISTES.

Bien des esprits, parmi même les plus sincères et les meilleurs, se prennent de découragement au douloureux spectacle des misères de l'humanité. Attristés par les fautes et les chutes de notre faillibilité, ils ne présagent aucune chance durable d'apaisement aux désordres des passions, à la tyrannie des appétits sensuels, à l'incurabilité de l'égoïsme. Ils sont pessimistes.

D'autres font plus large part à l'espérance et aux instincts honnêtes et généreux ; ils travaillent avec confiance à traduire en applications pratiques les conseils de la raison, les lumières de la science, les rêves des penseurs sur une diminution graduelle de l'ignorance, sur une intelligence plus claire des devoirs privés et des besoins sociaux, sur une possession moins imparfaite de la vérité. Ils sont optimistes.

Les uns et les autres sont exposés à se tromper souvent, surtout lorsqu'ils érigent leurs inclinations en systèmes. Presque tous, le sachant ou non, nous suivons l'une de ces pentes ; l'ensemble de nos opinions se forme en cédant à celle des deux tendances vers laquelle nous nous trouvons poussés par notre nature, plus encore que par l'éducation et l'expérience.

On ne plaint pas assez les pessimistes et l'amer plaisir qu'ils se donnent à assombrir leurs pensées.

Quant aux optimistes, on s'en moque volontiers, et beaucoup d'ironie se dépense à les railler. Aisément attaquables quand on se renferme dans des cas particuliers et dans les événements à courte échéance, ils ont leur revanche quand on contemple de loin et de haut les vicissitudes des destinées humaines.

Pour mon compte, j'ai toujours aimé à penser qu'à trop croire au bien le risque est moindre qu'à trop croire au mal, et je n'ai garde de me défendre d'un penchant vers l'optimisme dont j'aurais regret d'être guéri. (2)

PONTAVEN

(FINISTÈRE).

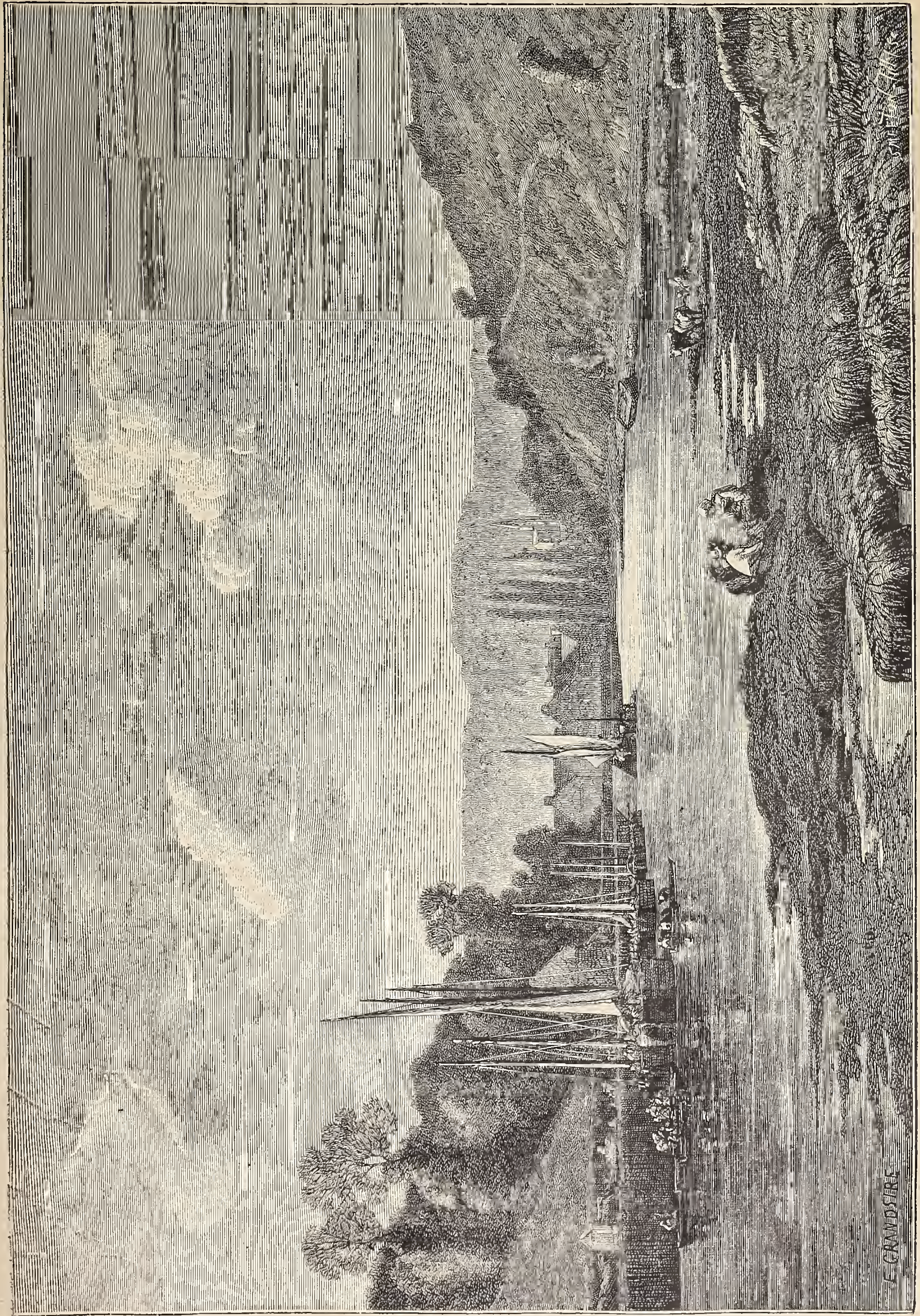
Le port de Pontaven est situé à douze kilomètres au sud de Bannalec, chef-lieu de canton que l'on rencontre sur la grande route de Nantes à Brest, à 22 kilomètres de la première de ces deux villes.

M. Grandsire a exprimé avec charme et fidélité l'impression agréable que fait naître chez ceux qui aiment la nature (et quel sont les barbares qui ne l'aiment point?) le paysage de Pontaven. Un aimable écrivain en donne aussi une juste idée en quelques lignes. « Un ravin, dit M. Eugène Loudun, tout encombré d'énormes roches, d'arbres confusément poussés, aunes, peupliers, saules, et, parmi

(1) Extrait de *l'Algérie et les colonies françaises*, par Jules Duval. On ne peut relire cet excellent ouvrage, si utile à consulter, sans sentir se renouveler le profond regret de la mort prématurée de l'auteur, victime d'un accident de chemin de fer, en septembre 1870.

(2) Renouard, membre de l'Institut.

ces arbres et ces rochers, une petite rivière rapide, tournant autour des rochers, noire ou claire, selon qu'elle reflète l'ombre des arbres ou la lumière du ciel, voilà le fond du tableau. Sur les deux versants s'étagent les maisons de la ville, et presque autant de moulins que de maisons s'éparpillent sur les bords, assis sur les rochers ou à demi cachés dans les arbres. Le proverbe dit :



Salon de 1876; Peinture. — Le Port de Pontaven. — Tableau et dessin de Grandsire.

Pontaven, ville de renom,
Quatorze moulins et quinze maisons.

» Tout est riant et frais en cette jolie vallée ; au tic tac régulier des grandes roues se mêle le mouvement de l'eau, le frôlement des herbes et des feuilles ; la voix forte de la nature, qui ne se tait jamais, adoucit le bruit dur du travail de l'homme.

» Un peu plus bas, la rivière s'élargit et, libre en son cours, plus profonde, salée déjà et verdâtre, va se perdre dans la grande mer. »

C'est ce dernier site que représente la gravure : on y est éloigné des moulins, et l'on sent déjà le voisinage de la mer.

« Les coteaux d'alentour, dit un autre écrivain [1], sont boisés et d'un aspect singulièrement varié. La rivière, qui reçoit des barques de cinquante et soixante tonneaux, est très-poissonneuse ; naguère encore les meuniers se permettaient de nourrir leurs pourceaux avec de petits saumons : le voisinage du chemin de fer a fait cesser cet abus. »

A un kilomètre de Pontaven, au milieu de vallons et de monticules, on voit de beaux restes du château de Rustephan, où, suivant une légende que racontent encore, non sans effroi, quelques bonnes vieilles gens du pays, apparaissent, à minuit, un vieux prêtre, chauve et aux yeux étincelants, ou un cercueil qu'éclairent quatre cierges blancs, ou une belle jeune fille, en robe de satin vert, garnie de fleurs d'or, dont on peut entendre tour à tour les chants ou les sanglots.

DE LA FORMATION DE LA TERRE.

Lorsque la terre, à son origine, était encore à l'état incandescent, toutes les matières qui sont solides aujourd'hui (les métaux, les chlorures métalliques, les silicates, etc.) étaient mélangées à l'état de vapeurs. Ce ne fut qu'à mesure que le globe vint à se refroidir que les métaux les plus pesants se précipitèrent et formèrent à la surface une couche pâteuse. Mais la force intérieure agissant incessamment, cette frêle enveloppe ne tarda pas à être disloquée en un grand nombre de points; des crevasses se formèrent et donnèrent issue aux masses intérieures liquides qui se solidifièrent peu à peu et obstruèrent ainsi l'orifice formé par elles. En même temps qu'avaient lieu ces mouvements d'éruption de bas en haut, les vapeurs aqueuses répandues dans l'atmosphère se condensaient petit à petit et tombaient à la surface du globe en formant de vastes mers. Les eaux ainsi formées attaquèrent les éléments des roches déjà existantes, et il en résulta des argiles qui prirent, en se refroidissant successivement de haut en bas, la structure schisteuse qui les caractérise.

Ainsi, dès l'origine, la couche terrestre se composa de deux espèces de produits :

1° Des masses projetées du centre de la terre, et qui en se cristallisant donnèrent les roches éruptives (massives ou anormales) ;

2° Des roches sédimentaires (stratifiées ou anormales) qui se déposèrent dans l'eau, et qui provinrent primitivement de la décomposition de la croûte pâteuse terrestre et des roches éruptives à la fois.

Plus tard, ces mêmes couches sédimentaires proviendront de la décomposition des roches éruptives et des premiers sédiments déjà formés, et, contrairement aux premiers sédiments, se formeront de bas en haut.

On voit donc que les phénomènes qui ont déterminé la formation des roches ont leur source soit à l'intérieur du globe, soit à la surface même de l'écorce solide terrestre ; et ces deux modes d'action, ces deux causes premières continuent, même de nos jours, à changer le relief de la surface terrestre et à donner naissance à de nouveaux terrains. [2]

[1] M. Pol de Courcy.
[2] *Revue maritime et coloniale.*

COMMENT ON PEUT ARRIVER.

ANECDOTE.

Je pense en ce moment au brave Joseph Lajoue, fils d'un vigneron de mon pays.

Les vignes sont souvent plusieurs années sans rapporter autant qu'elles coûtent. Le père de Lajoue dit un jour :

— Joseph, tu sais travailler, tu es un bon ouvrier, mais tu vois qu'avec cela toute notre famille est dans la misère. Nous avons ici trop de bras et trop de bouches. Cela ne peut pas durer. Il est triste que tu ne saches pas un autre métier que celui de vigneron. Il faut aviser.

— Soyez tranquille, père. Je trouverai.

Et Joseph prend un morceau de pain et s'en va dans la ville d'Auxerre. Il offre de côtés et d'autres ses services. Rien ne le décourage. Un marchand de toiles lui dit :

— J'ai un correspondant à Paris : il me demande de lui envoyer, d'ici à huit jours, un homme de peine qui puisse au besoin être son commis. Si tu le veux, je te recommanderai à lui et je payerai ton voyage. Il me remboursera.

— En avant ! dit Joseph. Combien me donnerez-vous pour les frais de route?

— Le prix d'une place à la diligence, dans la rotonde : quinze francs. Voyage comme tu voudras, par le coche, en voiture (c'était avant les chemins de fer), pourvu que tu sois à Paris le 10.

— Donnez.

Et Joseph fait la route d'Auxerre à Paris à pied, pour six francs : reste neuf.

Le correspondant a un magasin rempli de toiles. Joseph se met à tout faire. Le premier levé, il ouvre porte et volets et balaye : il s'installe au comptoir, il va en commission. Chaque semaine il reçoit peu de salaire; il dépense moins encore.

Au bout de quelque temps, il s'inquiète de voir que son patron a de moins en moins de pratiques et de plus en plus de créanciers. Il l'observe, et il s'assure que cet homme passe une partie des nuits dans un estaminet borgne où l'on joue. Il s'aperçoit aussi que beaucoup de marchandises disparaissent du magasin aux heures où on l'envoie aux quatre coins de Paris. Il épie, et il a la preuve que le marchand vend à vil prix ses marchandises, et que la plupart des ballots du magasin ne sont remplis que de paille. Il demande son congé, et comme on le lui refuse, il le prend.

Grand bonheur pour lui qu'il ait eu quelques petites épargnes ! Il sait écrire tant bien que mal, autre grand avantage. Il écrit à son père que peut-être bien il pourrait placer à bon prix quelques feuillettes de vieux vin de Coulanges ou d'Irancy, chez des bourgeois qui l'ont vu au travail et lui témoignent de la confiance.

Le père, qui, mieux encore que les bourgeois de Paris, le sait honnête, lui promet de lui envoyer une feuillette, sinon deux. Mais par bateaux ou rouliers le vin ne voyage pas vite. En attendant, il faut vivre.

On travaillait alors aux fortifications de Paris. Joseph, toujours en quête d'emploi et plein de bonne volonté, est un jour témoin, sur un rempart, de la grande colère d'un inspecteur, qui se plaint de la maladresse et de la fainéantise de quelques ouvriers, et en renvoie deux. Il se présente : on lui donne une pioche, une brouette. Le voilà bravement et consciencieusement à l'œuvre. Il ne perd pas un coup de pelle; il la remplit juste à la mesure nécessaire ; il y a une régularité de pendule dans son travail ; il ne renverse pas sa brouette en chemin ; il ne perd pas les minutes à bavarder. Après deux jours, on le charge de diriger et surveiller un petit détachement de terrassiers, et sa paye s'augmente du triple.

Pendant ce temps, la pièce de vin arrive à Bercy. Il ne la transforme pas en une et demie, il ne la falsifie pas, il la donne pour ce qu'elle est, il la place sans vouloir trop gagner. On lui en demande deux, trois autres. Mais sa commission ne devant lui rapporter que peu tant qu'il ne vendra pas trente ou quarante fois plus par an, il prie ses clients de songer à lui s'ils trouvent quelque place à sa convenance.

L'un d'eux avait un fils sous-chef de bureau au ministère de la justice. Il s'intéresse à Joseph, et lui fait obtenir une place de garçon de bureau.

Lajoue n'en continue pas moins son commerce de vin; il se lève avant le jour, fait deux bonnes lieues de chez lui à Bercy, de Bercy chez les clients, et il arrive encore le premier au ministère. Il a des qualités assez rares dans l'emploi : il ne s'absente pas sans ordre ou sans permission, il ne s'irrite pas contre les sonnettes, et ne fait pas attendre malicieusement les chefs. Il n'est pas insolent envers les solliciteurs. Il ne fait pas brûler des stères de bois de plus qu'il ne faut pour en avoir les cendres. Il est complaisant sans être servile. Il aide quelquefois le commis d'ordre dans ses rangements. Le commis meurt, il le remplace, officieusement d'abord, puis en titre.

C'est là que je l'ai connu, étant moi-même en ce temps-là l'un des rédacteurs du bureau des grâces.

Je me plaisais parfois à l'entendre causer. Il ne faisait pas de jeux de mots ridicules, il n'inventait pas d'absurdes nouvelles; son bon sens ne manquait pas de finesse; il cherchait à comprendre ce qu'on lui disait, et s'instruisait peu à peu. Cependant, il ne pouvait pas s'élever plus haut : il n'avait pas de vanité; il savait s'apprécier sans exagération; il sentait bien tout ce qui lui manquait, faute d'éducation première, et il ne pouvait pas lui venir à l'idée de feindre ce qu'il n'était pas. Du reste, il ne fut pas obligé de rester commis jusqu'au jour de la retraite. Un moment vint où son commerce avait assez réussi pour qu'il trouvât profit à s'y donner complétement. Aujourd'hui même il le continue.

Je l'ai rencontré il y a quelques semaines. Il a fait venir du village sa sœur qu'il avait toujours tendrement aimée et qui avait pris soin du père et de la mère dans leur vieillesse. Ils vivent tous deux en bonne affection et dans une aisance qui, avec leurs goûts modérés, vaut la richesse.

Il ne lui a pas suffi d'être commerçant. Il a voulu se rendre utile par des services gratuits.

J'ai appris avec satisfaction qu'il était l'un des commissaires du bureau de charité de son arrondissement. Il avait toujours été bienfaisant. Il n'est pas plus brusque et dur vis-à-vis des pauvres qu'il ne l'était autrefois pour les administrés; je suis sûr qu'il ne leur fait pas payer l'aumône publique en se donnant des airs de protection et de supériorité qui ressemblent trop souvent à de l'insolence, et qu'il distribue avec les bons de pain, de viande et de fagots, de bons conseils et des consolations.

Je ne doute pas, d'ailleurs, qu'il n'y ait beaucoup de braves gens comme lui, et qui ont su conduire leur vie avec le même bon sens et la même droiture; ce n'est pas une raison pour moins admirer de voir réunies en un même homme tant de qualités précieuses : l'honnêteté, l'amour du travail, la simplicité de cœur, l'absence de vanité, d'amertume, la constance, l'ordre, l'économie, la charité.

Eh! messieurs mes amis, ne nous laissons pas trop aller au penchant qui porte beaucoup d'entre nous à mal penser de nos semblables; regardons bien, sans prévention fâcheuse; cherchons au-dessus, autour et au-dessous de nous, des exemples de bonté, de bonne volonté, d'honorable activité dans toutes les conditions, et, mon expérience aussi bien que ma conviction profonde m'en donnent l'assurance, nous les trouverons. [1]

ORNEMENTS ET BIJOUX KHIVIENS.

Khiva est une ville du Turkestan et la capitale de la province ou khanat du même nom, située entre la mer d'Aral au nord et la Perse au sud.

La réputation des Khiviens est détestable. Ils sont, disent les voyageurs, pillards, avides, et leur ville est un des marchés d'esclaves les plus considérables de l'Asie. C'est pourquoi l'on n'a pas vu sans surprise et curiosité quelques produits de leur orfévrerie à l'Exposition géographique des Tuileries, en 1874. On savait qu'ils avaient à leur disposition des perles, des turquoises, des pierres précieuses répandues dans toutes les Indes orientales. Mais on pouvait ignorer qu'ils avaient conservé des traditions d'art où le style persan domine. Un savant orientaliste nous assure que dans les bijoux khiviens on trouve aussi les caractères de l'orfévrerie kabyle. Les pendants d'oreilles placés à droite et à gauche de la gravure suivante sont, dit-il, presque tout à fait semblables à ceux que l'on fabrique encore aujourd'hui en Kabylie. Il en est de même à l'égard des filigranes de genres divers que nous reproduisons et du beau frontal qu'on remarque au milieu de ces bijoux.

Il est, à ce sujet, une observation dont il faut tenir compte. Personne n'ignore, dans nos possessions d'Afrique, que ce sont en général des ouvriers israélites qui se chargent de la fabrication des bijoux destinés à figurer dans les parures kabyles, et parfois dans celles des Arabes. Dans tout l'Orient, le commerce de la joaillerie est entre les mains des Juifs. C'est pourquoi, quelles que soient les distances, les analogies que nous indiquons peuvent provenir d'une même origine.

Ce n'est point seulement pour leur joaillerie que les Khiviens ont conservé un certain renom d'habileté; ils méritent aussi d'être cités pour l'élégante et délicate exécution de leurs broderies.

Peut-être ces indices permettent-ils de supposer que l'art de Khiva eût été susceptible de développements plus considérables, si ses habitants n'avaient rencontré un obstacle dans les préceptes de leur religion.

Les Khiviens appartenant par leur croyance à la secte des sunnites [2], et ayant en abomination les chiytes persans leurs voisins, toute représentation de la figure humaine et de toutes créatures vivantes leur est rigoureusement interdite. S'il faut même en croire un voyageur anglais fort accrédité, le major Burnes, cette rigueur iconographique est portée si loin qu'un marchand ayant apporté de la Chine quelques peintures à Khiva, le chef de la police lui en paya la valeur et les détruisit aussitôt pour éviter jusqu'à la moindre infraction à la loi des musulmans sunnites.

Tout ce qu'une pareille défense peut répandre de monotonie sur l'ornementation chez ces peuples se devine aisément. Aussi les couleurs les plus vives et les contours les plus déliés en forment-ils le principal élément.

Il n'en avait pas été ainsi à Khiva avant la propagation de la secte sunnite; l'art y avait eu plus de liberté. Le Turkestan a eu jadis des architectes élégants et des peintres miniaturistes singulièrement habiles. On peut citer, comme exemple, un splendide manuscrit qui remonte à l'époque où Ginghis-Khan désolait le monde, et que la

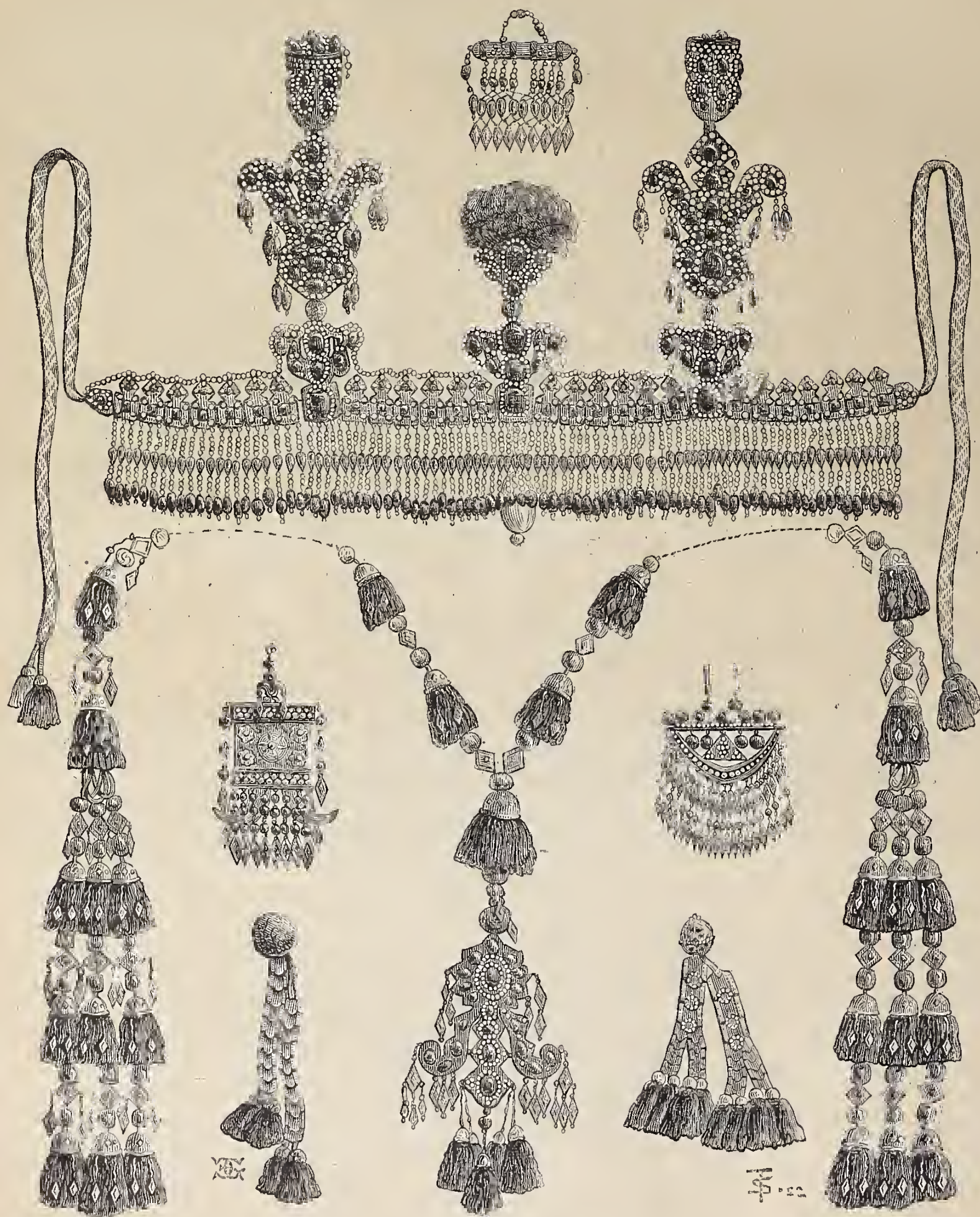
[1] Extrait d'une conférence faite à Sens, par Éd. Ch.

[2] Voy. t. IV, 1836, p. 58.

Bibliothèque nationale conserve précieusement dans ce qu'on appelle « la Réserve. »

Ce volume, intitulé *Leilet el Mirage*, ou la Nuit de l'Ascension, eut pour auteur Ferdid-Eddin Aktar. Il ne renferme pas moins de 64 miniatures de grandes dimensions, et il reproduit, dans les scènes les plus variées, les légendes musulmanes relatives aux pérégrinations nocturnes du Prophète, sur sa jument Alborak, à travers l'enfer et le ciel (1); il nous fait voir tout ce que, dans le Turkestan, un art délicat a pu emprunter jadis à la Perse, et peut-être à la Chine, en conservant sa propre originalité. On voit à chaque instant que l'artiste du treizième siècle s'est complu à revêtir ses nombreuses figures humaines de toute la beauté et aussi de toute l'horreur qu'a pu rêver une imagination orientale. Un fait remarquable, c'est que Mahomet, transformé en chef tartare, y conserve toujours le style le plus noble, sans s'écarter un moment dans sa sérénité de l'aspect religieux que lui impose son caractère. (2)

Assurément on ne trouverait rien qui pût être comparé aujourd'hui à ce précieux manuscrit, ni à Samarcande, ni à Boukhara, ni à Khiva; mais il reste toujours quelque chose à un peuple dégénéré des splendeurs dont il a même



Exposition universelle de géographie, aux Tuileries, en 1875. — Bijoux khiviens. — Dessin d'Édouard Garnier.

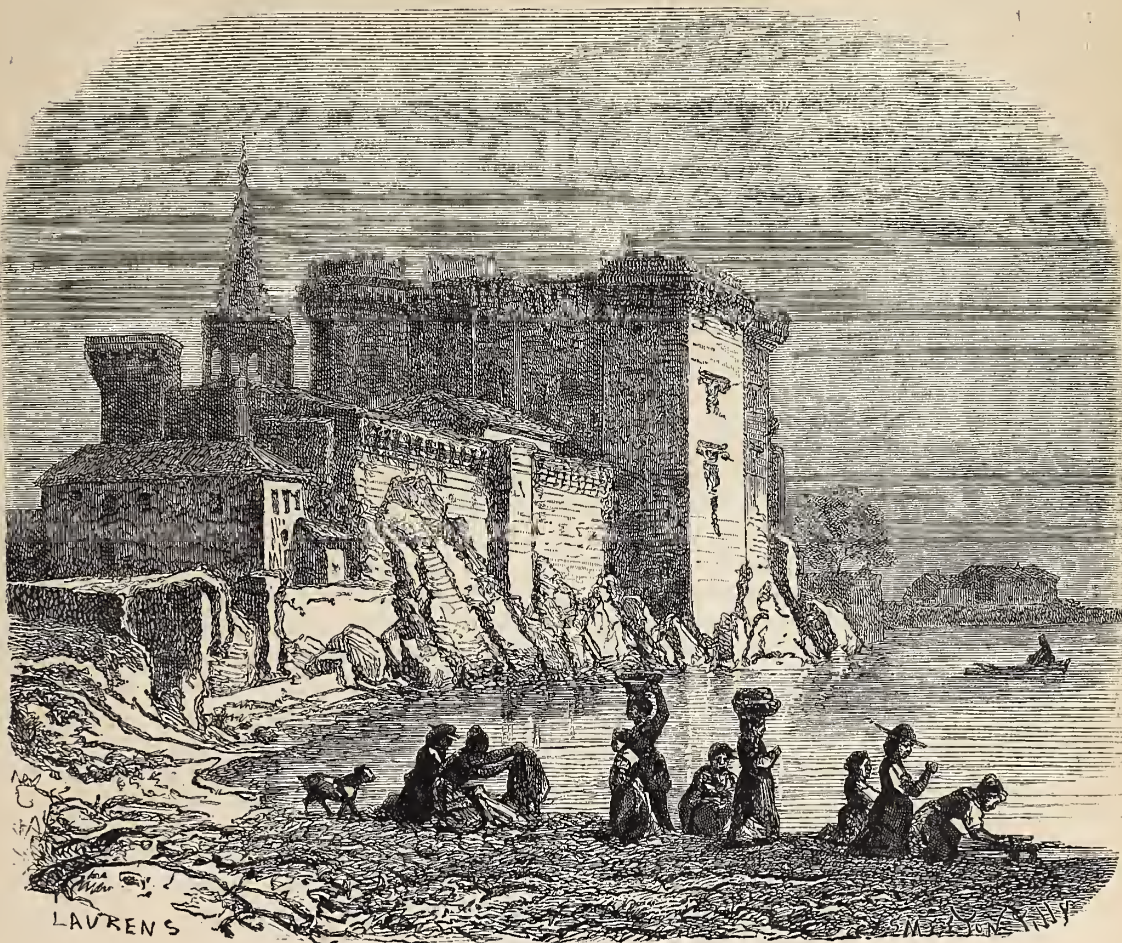
perdu le souvenir, et on peut supposer que les brodeurs et les orfèvres de Khiva s'aident de quelques réminiscences des anciennes traditions locales dont le style original se retrouve dans leur ornementation.

(1) Voy. t. XLIV, 1876, p. 364.

(2) Ce beau livre, de format grand in-4°, et dont la couverture en cuir n'a d'ailleurs rien de remarquable, est écrit en turc ouïgour. La calligraphie en est de la plus grande beauté; il fut acheté pour Colbert vers l'année 1684. Dans une notice écrite en français qui se trouve placée en tête du manuscrit, et qui est due à l'orientaliste Petis de la Croix, se trouve l'explication de chaque scène du *Leilet el Mirage*. Une main beaucoup plus moderne que celle de Petis de la Croix a écrit en latin : « Codex Tartareus, seu Mongolicus, in quo describitur iter » Mahommedis ad cœlum, auctore Ferdid-ed-Din Actar. » Ce dernier orientaliste affirme que le livre remonte à l'époque de Ginghis-Khan. Il paraît certain du moins qu'il a été écrit dans le Turkestan.

CHATEAU DE TARASCON

(BOUCHES-DU-RHONE).



Le Château de Tarascon. — Dessin de J.-B. Laurens.

D'après la tradition, une citadelle qu'on appelait *Arc Jovis* s'élevait, au temps de la domination romaine, sur le rocher où a été construit le château de Tarascon, commencé en 1400, sous Henri II, et achevé sous le roi René. Les deux tours qui sont au bord même du Rhône sont carrées ; les deux tours situées du côté de la ville sont rondes. Vers le nord s'étend une enceinte plus basse flanquée d'autres tours carrées. On remarque à l'une des cours d'entrée de belles voûtes gothiques. Les salles sont presque toutes très-hautes et voûtées. Les murs d'une des chambres sont couverts de gravures sur pierre figurant des châteaux et des maisons des quinzième et seizième siècles. De la plate-forme de l'édifice on jouit d'une vue admirable : on se donne rarement ce plaisir; le château a été depuis longtemps déjà transformé en prison.

LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 66, 106, 138.

S'IL Y A DEUX SINCÉRITÉS. — EST-IL JAMAIS PERMIS DE NE PAS ÊTRE SINCÈRE?

Avant que la surprise eût permis de prononcer un mot, M. de Beauves s'approcha d'une lumière, ouvrit le livre, et dit :

— « Jean-Jacques Rousseau, quatrième promenade, page 293. »

Puis il lut d'une voix ferme les lignes suivantes :

« Quand il faut nécessairement parler, et que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet ; mais, dans l'invention de ces fables, j'ai toujours soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, et qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde et à moi. »

Et plus haut :

« Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui, n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction. »

Cette lecture terminée, M. de Beauves ferma le livre, salua la société stupéfaite, et, sans attendre aucune réponse, se retira en faisant de la main un geste que l'on ne pouvait traduire que de cette sorte :

— Maintenant, jugez-moi !

A cette époque, Rousseau était une très-grande autorité. On discuta son opinion ; et l'on se trouva divisé en deux partis à peu près égaux en nombre. Plusieurs vieilles dames osèrent soutenir contre Rousseau qu'entre fiction et mensonge il n'y avait pas à distinguer. Pour elles, c'était tout un. On leur opposa les fables, le théâtre. Elles répondirent qu'avec les auteurs de comédie et les fabu-

listes on était averti; que personne n'aurait jamais la sottise de prendre pour des faits réels ce qu'avaient raconté ou mis en scène la Fontaine ou Molière; et qu'on n'aurait eu rien à reprocher à M. de Beauves s'il avait eu la bonne foi d'annoncer à l'avance que tous ses prétendus souvenirs n'étaient que des inventions. Donner pour vrai ce qu'on sait ne l'être pas, c'est mentir, et, dans une société qui se respecte, on ne doit pas encourager le moindre mensonge.

Mon père prit la défense de son vieil ami.

— Nous savons tous, dit-il, que M. de Beauves est un homme d'honneur, qu'il a aussi profondément qu'aucun de nous la sincérité intérieure, et qu'il n'a jamais même manqué sérieusement aux devoirs de la sincérité extérieure.

On se récria. — Qu'est-ce que la sincérité intérieure? Qu'est-ce que la sincérité extérieure? Y a-t-il donc deux sincérités? Entendit-on jamais parler de pareille chose?

La circonstance eût été favorable pour un peu de théorie entre gens qui l'eussent aimée. Mon père pouvait répondre qu'il n'y avait pas en réalité deux sincérités, mais qu'en morale on distingue, pour plus de facilité d'étude, la sincérité extérieure qui se rapporte aux paroles, aux relations de société, et la sincérité intérieure qui est, en chacun de nous, la garde intime de la conscience. Mais, évitant avec sagesse de s'engager dans ce qui aurait pu ressembler à une leçon de philosophie, il se contenta de rappeler combien toute la vie de M. de Beauves avait été digne d'estime, et, parmi ses actions les plus honorables, il en cita une qui jusqu'alors avait été tenue secrète.

A une époque de grand trouble et de sédition, M. de Beauves, ayant eu la crainte qu'une somme considérable déposée dans la caisse de l'hôpital général n'y fût en danger, l'avait emportée chez lui, non sans laisser entre les mains de la supérieure une déclaration qui expliquait ce qui l'avait déterminé à cette infraction au règlement. Par malheur, il avait été épié, suivi : sa maison avait été mise au pillage et l'argent volé. Au retour de la paix publique, M. de Beauves restitua, en se ruinant à demi, la somme entière à la caisse de l'hôpital. Personne ne songeait à la réclamer. Sa bonne intention n'avait pas été un seul moment mise en doute. Les plus austères magistrats s'empressèrent de le visiter, et l'assurèrent qu'il n'était aucunement responsable d'une perte qu'on n'eût pas plus évitée à l'hôpital que chez lui. Il resta inébranlable. Il n'avait pas, disait-il, respecté le règlement: il avait donné un mauvais exemple et commis une erreur dont les pauvres ne devaient pas être les victimes; c'était à lui à se punir. Si l'on refusait son argent à titre de restitution, il était résolu de le faire accepter à titre de donation.

Cette anecdote adoucit quelque peu l'opposition des vieilles dames, un sentiment de respect imposant silence à leurs raisonnements. Mais, à ma grande surprise, ma tante Aventurine, ordinairement très-indulgente et sensée, persista résolument à se tenir du côté de la sévérité. Un certain mystère triste planait sur une époque de sa vie : j'avais entendu parler vaguement de quelque grave épreuve qu'elle avait courageusement supportée, et dont j'ai toujours ignoré la nature. Peut-être quelque propos imprudent en avait-il été la cause? Son avis, en cette occasion comme en toutes autres, était d'ailleurs tout à fait exempt d'irritation et d'amertume. Après avoir rêvé, tout en ouvrant et fermant sa jolie bonbonnière d'écaille transparente pointillée d'étoiles d'or:

— Il y a plus de danger qu'on ne pense, dit-elle, à déguiser volontairement, si peu que ce soit, et ne fût-ce que pour l'agrément de la conversation, les faits que l'on raconte, surtout en ce qui regarde les autres. Si l'on pouvait remonter à l'origine des calomnies qui ont été les plus funestes à la réputation et au bonheur de personnes réellement irréprochables, on trouverait souvent qu'elles n'ont eu pour première cause qu'une très-légère altération de la vérité. Le moindre mensonge, même le plus innocent d'intention, peut devenir malfaisant par des concours de circonstances impossibles à prévoir, et qui viennent en modifier et en aggraver le sens. Par de semblables légèretés, on s'expose à se créer des repentirs d'autant plus amers, qu'une fois le malheur fait, les désaveux les plus formels ne sauraient le plus souvent remédier à rien.

Une sorte d'émotion que cherchait à contenir ma tante donnait à ses paroles un caractère trop sérieux pour que personne eût la volonté de les discuter. On sentait au fond de ces sages réflexions une moralité dont plus d'un des auditeurs pouvait peut-être faire sur soi-même l'application immédiate.

L'expérience me persuade aujourd'hui que ma tante avait raison. Nous ne saurions jamais assez résister à ce que notre imagination et notre esprit ont de tendance à s'écarter de la stricte vérité. Nous n'avons déjà que trop de peine à ne pas nous décevoir nous-mêmes. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'être obligés de reconnaître que nous nous sommes induits en erreur insensiblement et sans nous en douter, même sur le véritable caractère d'actes de notre propre vie dont un grand nombre d'années nous séparent. Une lettre retrouvée, une ancienne note qui s'offre tout à coup à notre vue, nous frappe d'étonnement; elle nous oblige à reconnaître à quel point nous pouvons errer, par suite soit d'une défaillance de notre mémoire, soit d'un travail insidieux ou frivole de notre imagination, ou enfin d'une impuissance de logique dans nos efforts pour reconstruire des résolutions ou des événements passés. Un hasard nous porte à rester convaincus que nous avons dévié sensiblement de l'appréciation juste et vraie de faits ou de jugements que personne au monde cependant n'a jamais mieux connus que nous, n'en ayant eu peut-être d'autres témoins que notre seule conscience.

Pour moi, je me suis surpris souvent à songer avec tristesse à plus d'une détermination importante prise dans ma jeunesse. Le regret ou même le repentir prolongeait mes insomnies. Mais quelque jour, feuilletant mes anciens manuscrits ou relisant une lettre de ma mère, je me trouvais tout à coup replacé avec vérité dans le milieu moral qui avait inspiré ma résolution, et je me disais : « Dans ces conditions, aujourd'hui encore, j'agirais de même. » Mon trouble cessait.

Le contraire est de même vrai, et sans doute plus d'une de mes actions qu'on a louées et qu'aujourd'hui je tiens pour bonnes, auraient besoin, pour être sincèrement appréciées, d'être remises au creuset de la vérité.

Pendant quelques soirées, on fut encore agité par cet épisode malheureux. En somme, M. de Beauves ne fut ni condamné, ni absous. On pouvait prévoir que, malgré ce qu'il y avait au fond de solidité dans son esprit, malgré les preuves d'estime et de sympathie que s'empressèrent de lui donner les personnes les plus intelligentes et les meilleures, sa timidité et son scrupule extrêmes lui permettraient difficilement de se relever de ce coup fatal. Il n'osa plus guère parler, et quand, par exception et force d'habitude, il se surprenait à commencer encore quelque récit, il s'arrêtait, confus, et murmurait doucement :

— Croyez-moi; je suis un honnête homme : je dis' la vérité.

On le pressait ordinairement de continuer son récit;

mais il abrégeait, et, dès qu'il était à la fin, il concluait par ces mots :

— Je sais bien qu'on a le droit de supposer que cela n'est pas la vérité. J'ai eu tort de parler.

Il ne fit plus que languir. Le sourire qui avait jusqu'alors conservé quelque grâce à sa physionomie s'effaça par degrés. On a prétendu que le jour où il dicta son testament, il dit encore aux deux notaires :

— Croyez-moi ; je suis un honnête homme : je dis la vérité.

Quelques années après la mort de M. de Beauves, lisant la « quatrième promenade », j'y remarquai ce passage, que M. de Beauves n'avait point sans doute jugé à propos d'emprunter pour sa défense :

« Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit de cette définition que taire une vérité que l'on n'est pas obligé de dire n'est pas mentir ; mais celui qui, non content en pareil cas de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition, on ne saurait dire qu'il ment ; car s'il donne de la fausse monnaie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas. »

Fausse monnaie ! le tour de ce paradoxe avait dû paraître beaucoup trop vif au bon M. de Beauves. Jamais il ne se fût confessé d'avoir eu l'intention de payer en espèces pareilles la bienveillance de ses amis.

Du reste, il ignorait certainement, le cher homme ! qu'en 1797, l'auteur d'*Adolphe* avait aussi soutenu que si l'on prenait à la lettre et d'une manière absolue le devoir de dire toute la vérité, toute société serait impossible, et qu'il avait ainsi formulé sa pensée : « Dire la vérité n'est un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité. »

Cette singulière maxime de Benjamin Constant fut chaleureusement réfutée par Kant, en ces termes : « Avoir droit à la vérité est une manière de s'exprimer qui n'a pas de sens. L'homme a droit à sa propre véracité. Toute déclaration volontairement fausse est un mensonge. »

Le vieux philosophe de Kœnigsberg avait déjà dit éloquemment :

« Le déshonneur suit le mensonge et accompagne le menteur comme son ombre. »

Mme de Staël, qui était, comme l'on sait, à la fois une admiratrice de Kant et une amie de Benjamin Constant, a essayé de concilier les deux opinions en proposant d'admettre, comme une loi générale, qu'il n'était permis de sacrifier la vérité qu'à une autre vertu. « Dès que l'intérêt personnel est écarté d'une question, dit-elle dans *l'Allemagne*, les sophismes ne sont plus à craindre, et la conscience prononce sur toutes choses avec équité. »

Un jour, en 185..., sur le rivage d'Evian, je m'entretenais avec un homme dont la mémoire ne périra point, Ad. M., et je lui proposai le problème moral, sorte de lieu commun, qui, dans cette grave question du mensonge, sert ordinairement de pierre de touche :

— Supposez, lui disais-je, que vous ayez le devoir d'annoncer à une mère la mort de son fils. Elle est dangereusement malade. Le médecin vous arrête sur le seuil et vous affirme que cette nouvelle peut la tuer. Cependant la mère est informée de votre présence ; elle vous attend, elle vous appelle, elle vous interroge, elle vous presse de répondre : que ferez-vous?

Ad. M. me répondit avec un regard et un accent que je n'oublierai jamais :

— Je me jetterais à genoux devant elle et je prierais.

Ah ! noble et grand esprit, âme trois fois sainte, cœur divin, tu étais capable de cette sublime éloquence de la parole et du geste qui peuvent faire des miracles. Tu aurais aussi blâmé les innocentes fictions de M. de Beauves, mais doucement, et tu aurais réservé toute la sévérité de ta justice pour les hommes qui violent sciemment la vérité dans l'intérêt de leurs passions et de leurs vices ; pour les hommes qui, effaçant jour à jour de leur conscience les grands principes directeurs de nos âmes, dénaturent bien autre chose que leurs souvenirs, car ils faussent incessamment leur vie tout entière et en font un perpétuel et honteux mensonge ! *La suite à une autre livraison.*

DIEU.

Tous les moments consacrés à la pensée de Dieu sont, dans la vie, comme les haltes qui reposent le voyageur fatigué de sa route, et qui raniment ses forces épuisées.

THIBAULT.

IMMORTALITÉ.

Nous sentons, nous éprouvons que nous sommes immortels. SPINOZA.

LES PESTES A PARIS
AU SEIZIÈME SIÈCLE.

La peste fut presque permanente à Paris pendant le seizième siècle. Voici quelques-unes des années où ce fléau fit des ravages assez terribles pour que les écrivains contemporains en aient transmis le souvenir à la postérité.

En 1522, quatre médecins, interrogés judiciairement, déclarèrent qu'il n'y avait dans toute la ville aucune rue qui ne fût atteinte de la peste. Le Parlement fit marquer d'une croix blanche les maisons des pestiférés.

La peste ayant sévi en 1530 et 1531, une ordonnance enjoignit aux propriétaires et aux locataires de mettre des croix de bois aux portes et aux fenêtres des maisons où il y avait eu des pestiférés.

En 1533, les victimes furent si nombreuses que la ville dut acheter six arpents de terre dans la plaine de Grenelle pour y ensevelir les gens morts de la peste. Il faut remarquer qu'en ce temps la ville n'était pas très-grande : l'ambassadeur vénitien Giustiano écrivait en 1535 : « Paris n'est guère plus vaste que Venise, et on en fait le tour en trois heures, en allant à pied et assez doucement. »

En 1544, le Parlement interdit tous les spectacles publics. On se lassait d'inhumer les morts.

En 1548, le Parlement se vit forcé d'aller tenir ses séances au couvent des Augustins, la peste ayant envahi la prison de la Conciergerie.

En 1553, on afficha dans tous les carrefours les noms des médecins et des barbiers payés par la ville pour soigner les pestiférés.

En 1561, l'épidémie emporta plus de vingt-cinq mille personnes.

En 1580, trente mille personnes environ moururent de la peste. L'Hôtel-Dieu étant insuffisant pour recevoir les pestiférés, on dressa des loges et des tentes dans les faubourgs Montmartre et Saint-Marceau, vers Montfaucon et Vaugirard, et dans la plaine de Grenelle. La plupart des habitants, effrayés, prirent la fuite. Les voleurs se mirent à piller les maisons désertes. Citons le bel exemple du président Christophe de Thou, qui ne voulut pas abandonner son poste, et se promena tous les jours en carrosse dans les rues, haranguant le peuple et cherchant à rétablir l'ordre.

En 1587, la famine vint s'ajouter à la peste.

En 1596, à l'Hôtel-Dieu, la peste fit mourir six cents personnes dans le seul mois d'avril.

En janvier 1597, il mourut deux cent sept malades.

L'insalubrité de la ville était avec raison un sujet universel de plaintes; mais il fallut bien du temps pour remédier au mal. Les rues étaient mal alignées, étroites, tortueuses, sans air pur et sans soleil; elles étaient encombrées de gravois, de boues, d'ordures, d'eaux stagnantes qui faisaient des voies les plus fréquentées des cloaques ou des fondrières qu'on appelait « trous. » Il y avait un « trou-Bernard » près de Saint-Germain l'Auxerrois, un « trou-Gaillard » près des Célestins, des « trous-punais » dans tous les quartiers.

Un des auteurs de la *Satire ménippée* dit : « Nous sommes serrés, pressés, envahis, bouclés de toutes parts, et ne prenant air que l'air puant d'entre nos murailles, de nos boues et de nos égouts. » (1)

Pendant le siége de 1590, la population de Paris était de deux cent vingt mille âmes, suivant le recensement fait par ordre du gouvernement. Le chiffre avait été plus élevé sous François Ier et sous Henri II. Les évaluations des ambassadeurs vénitiens, en 1528, 1546 et 1577, diffèrent tellement entre elles, qu'on ne peut pas s'en servir utilement. A la dernière de ces dates, Lippomano parle d'un million de personnes qui se trouvent continuellement à Paris.

UNE GRÉVE DE CORDONNIERS A MADRID, EN 1680.

« Tous les cordonniers de Madrid, dit Gourville (2), ont une épée attachée au côté, même quand ils vont au travail. Quand un cordonnier apporte à quelqu'un une paire de souliers, après avoir fait la révérence, il met son épée contre la muraille, et vient le chausser. »

Une émeute de cordonniers pouvait, d'après cette coutume, ne pas être sans gravité. Vers la mi-mai de 1680, une ordonnance du duc de Medina-Celi ayant réglé le prix des souliers, ces industriels lui adressèrent une requête pour exposer qu'ils ne pourraient pas réduire le prix des chaussures tant que le cuir serait aussi cher qu'il l'était. Le duc les renvoya devant le président de la chambre des alcades; mais celui-ci, en les voyant en aussi grand nombre avec leurs épées au côté, entra dans une violente colère et les menaça de la prison. Là-dessus, les cordonniers allèrent chercher leurs compagnons et leurs amis, se rendirent tous dans la cour du palais, et se mirent à crier de toutes leurs forces sous les fenêtres du roi : *Viva el rey, y muera el mal gobierno!* (3)

Le roi, ayant regardé à la fenêtre, fut fort étonné. Il envoya en diligence le président de Castille, qui parvint à se faire entendre de cette multitude, et lui dit de se rendre chez lui, en donnant l'assurance qu'il serait permis de vendre les souliers aussi cher qu'avant l'ordonnance. En chemin, on rencontra le président des alcades, qui s'irrita de nouveau, appela les cordonniers des mutins, des séditieux, avec force menaces. Les cordonniers mirent alors l'épée à la main pour le tuer. Il se sauva, ils le poursuivirent. Heureusement, au milieu de ce trouble, il se précipita dans une maison par une petite porte qu'il referma aussitôt, et parvint ainsi à s'échapper; mais il tomba malade de peur et faillit en mourir.

(1) Voy., pour plus de détails, le *Journal du siége de Paris en 1590*, etc., par Alfred Franklin; introduction. — Léon Willem, Paris, 1876.

(2) *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. XXIX.

(3) Vive le roi, et meure le mauvais gouvernement!

Cependant les cordonniers obtinrent satisfaction du président de Castille, et, prenant eux-mêmes des tambours et des trompettes, ils allèrent proclamer leur victoire sur les places publiques.

Quelques jours après, on en arrêta quelques-uns, puis on les relâcha. On voulut, à cette occasion, défendre aux gens de métier de porter l'épée et l'habit noir de soie avec la golille; mais ce ne fut qu'une velléité à laquelle on n'osa pas donner suite. (1)

AVENTURINE.

SES VARIÉTÉS. — SES USAGES.

La véritable aventurine est un minéral formé de quartz hyalin, dans lequel sont disséminées des paillettes de mica jaune à reflet doré.

L'aventurine artificielle, qui sert à faire des bijoux et des ornements, est ordinairement colorée en rouge ou en rose et parsemée dans la masse d'une multitude de paillettes dont l'éclat métallique ressemble à celui de l'or; ces paillettes sont produites par de petits cristaux tétraèdres de cuivre.

C'est à Venise qu'a été inventée cette pierre artificielle.

On distingue l'aventurine ordinaire, l'aventurine à gros grains d'or, l'aventurine foncée, l'aventurine nuancée où le pointillé métallique disparaît d'espace en espace sous un nuage d'or vaguement fondu dans la masse.

On emploie l'aventurine semée, mais foncée de points brillants, c'est-à-dire plus commune, dans les grands meubles, cabinets, paravents, doublures de coffres, etc., et comme doublure pour la plupart des autres espèces de laques.

« Les plus beaux laques aventurines, dit M. Jacquemart (1), sont associés au laque fond d'or : dans les uns, l'or est réservé aux détails intérieurs; dans les autres, le fond d'or est extérieur et les plateaux et boîtes du dedans sont en aventurine. »

UNE INCONNUE.

Cette dame paraît bien devoir être la parente de celle que l'on voit représentée dans le salon Lacaze, au Louvre, et qui est désignée par le livret comme étant « une inconnue peinte par un artiste inconnu. » On pourrait s'y tromper et croire que c'est la même personne, à ne considérer que l'attitude, le costume, et cette brochure même que les mains tiennnent d'une manière toute semblable. Mais la dame du Louvre est plus âgée, un peu plus maigre; sa physionomie est plus fine, plus délicate; son sourire est plus spirituel; la bonté et l'intelligence respirent dans tous ses traits : on voudrait la connaître, l'entendre parler. Il se peut qu'elle n'ait pas été très-jolie en son printemps, et qu'elle ait été plutôt de ces femmes qui gagnent à dépasser la jeunesse et même la meilleure part de l'âge mûr. Quoi qu'il en soit, allez la voir, si cela vous est possible, et vous éprouverez comme nous qu'elle charme et attire en inspirant la confiance, l'estime et le respect.

On découvrira peut-être un jour comment se nommait cette contemporaine de Mmes du Deffant, Geoffrin et de Tencin (nous parlons de la dame du salon Lacaze).

(1) Cette anecdote est racontée plus longuement par Mme d'Aulnoy dans ses *Mémoires de la cour d'Espagne*.

(2) *Histoire du mobilier*, recherches et notes sur les objets d'art qui peuvent composer l'ameublement et les collections de l'homme du monde et du curieux, par Albert Jacquemart; avec une notice sur l'auteur par M. H. Barbet de Jouy; ouvrage contenant plus de 200 eaux-fortes par Jules Jacquemart. — Hachette, 1876.

Était-elle de la société de l'une d'elles? Vivait-elle à Paris? Pourquoi pas en province? Il y avait beaucoup plus de culture et de distinction en tout genre chez plusieurs de nos aïeules provinciales qu'on ne peut être disposé à le croire, quand on n'a lu que les écrits parisiens. On allait moins souvent à Paris; on en était loin; il fallait trouver des ressources dans la ville même où l'on devait vivre. On lisait beaucoup; on se plaisait aux longues correspondances; on écrivait des mémoires. Les magistrats, les fonctionnaires, n'étaient point de passage comme aujourd'hui; ils formaient, avec les abbés instruits, un fonds de société où les femmes étaient admises à prendre part aux conversations. Notre inconnue n'y était certainement pas déplacée.

Quant au peintre auteur du portrait, on paraît être sur sa trace. Un connaisseur très-éclairé est très-porté



Portrait d'une dame inconnue, par un inconnu. — Dessin d'Édouard Garnier.

à attribuer cette œuvre excellente du salon Lacaze au peintre Aved, auteur de portraits très-estimés. On nous assure qu'on a vu dans quelques châteaux des peintures d'Aved qui paraissent être entièrement du même pinceau que celle de la dame inconnue. Il existait entre Aved et Chardin des relations assez intimes, et, d'après l'*Abecedario* de Mariette, ils n'auraient pas été sans exercer beaucoup d'influence l'un sur l'autre (1). Nous nous expliquons

(1) Nous nous bornons à ces indications, voulant laisser toute la primeur d'une dissertation approfondie sur ce sujet au savant conservateur du Musée historique lorrain, M. Ch. Cournault, dont Aved était le trisaïeul.

ainsi comment, un jour, un monsieur qui s'était arrêté à contempler la dame inconnue, répondit, assez haut, avec beaucoup trop d'assurance, aux personnes qui l'accompagnaient :

— Cela! c'est le portrait de Mme du Deffant par Chardin.

AVED.

Aved (Jacques-André-Joseph Camelot ou Camellot) est né à Douai vers 1702. Dans l'acte de son mariage, célébré à l'église Saint-Sulpice de Paris, le 24 août 1724, on lit qu'il était fils de feu Jacques et de Marie-Agnès Havet. A cette époque, le peintre Aved demeurait rue de l'Université. Il avait eu pour maîtres B. Picart et Belle. En 1520, il fut agréé, et, en 1734, reçu par l'Académie royale de peinture. Il avait présenté pour sa réception le portrait de Jean-François de Troy et celui de Jacques Cazes, peintres d'histoire. Ces deux peintures sont conservées dans la colcollection de l'École des beaux-arts. Parmi les portraits les plus estimés et les plus connus peints par Aved, on cite ceux de l'ambassadeur turc Saïd-Pacha ou Mehemet-Effendi, de Jean-Baptiste Rousseau (galerie de Versailles), du marquis de Mirabeau, père du célèbre orateur (Musée du Louvre).

Appelé en Hollande, il y fit le portrait du stathouder Guillaume IV, que l'on voit actuellement au Musée d'Amsterdam. Il demeurait depuis longtemps rue de Bourbon, derrière les Théatins, lorsqu'il mourut, le 4 mars 1766. L'un de ses fils était maître des eaux et forêts à Chaumont en Bassigny; l'autre, avocat en Parlement, se faisait appeler Aved de Loiserolle, du nom de sa mère.

DES CAUSES FINALES.

La maison est la cause finale de tout le mouvement que se donne l'architecte pour la bâtir; la guérison est la cause finale des études que fait le médecin et des soins qu'il accorde à ses malades; la moisson est la cause finale des peines que supporte le laboureur pour cultiver et ensemencer la terre.

Toutes les fois que plusieurs faits ou plusieurs actes tendent manifestement au même résultat et se coordonnent entre eux de telle façon qu'ils n'existent que pour lui, qu'ils ne se sont produits que pour le produire, ce résultat ne peut être considéré comme un effet du hasard ou comme un phénomène mécanique; il a existé dans la pensée avant de se manifester dans la réalité : c'est une cause finale.

Nos organes ne sont pas moins appropriés à leur destination que les engins et les instruments fabriqués par la main de l'homme. Le cœur est une pompe, l'œil est un instrument d'optique, le cristallin est un verre lenticulaire. Aucun de ces organes ne faillit à sa fonction. Comment donc serait-il permis de soutenir qu'ils ont été formés sans but, qu'ils ne sont qu'un résultat fortuit des forces de la nature ou des propriétés de la matière, tandis que nous aurions honte d'affirmer la même chose des instruments analogues qui sortent de nos ateliers? Quoi! l'on reconnaîtrait une cause finale à la hache informe qui a été fabriquée dans l'âge de pierre, et l'on refuserait d'affirmer que l'œil a été fait pour voir, l'oreille pour entendre, l'estomac pour digérer?

Ce n'est pas assez pour la satisfaction de l'esprit, pour le contentement de la conscience philosophique, d'établir que, partout où peut pénétrer l'observation dans l'organisation de l'homme, dans la vie de l'animal et de la plante, dans la structure générale de l'univers, il y a un dessein, un but, une fin, une harmonie préétablie; nous voulons savoir quelle est la cause de ce dessein et de cette harmonie. Que nous y réussissions ou non, nous avons besoin de nous en faire une idée qui ne soit pas en opposition avec les faits et avec les lois essentielles de la nature ou de notre intelligence. [1]

BIBLIOTHÈQUES DE LA SUÈDE.

La bibliothèque la plus considérable de la Suède est celle de l'université d'*Upsal;* elle contient plus de 160 000 volumes, 8 000 manuscrits, etc.

La bibliothèque de l'université de *Lund* contient plus de 100 000 volumes; la bibliothèque royale (nationale) de *Stockholm*, plus de 150 000 volumes, plus 7 500 manuscrits, non compris les doubles et les brochures; la bibliothèque de l'Académie royale des sciences possède 40 000 volumes; celle de l'institut médico-chirurgical Carolin, 18 000; celle de l'institut technologique, 15 000; celle du bureau central de statistique, 10 000 volumes.

Tous les établissements d'instruction supérieure et les cercles nationaux dans les universités possèdent des bibliothèques, parmi lesquelles celles de quelques établissements d'instruction sont très-grandes.

Sans compter une multitude d'autres bibliothèques, soit publiques, soit privées, il existe encore en province de grandes quantités de livres dans plusieurs vastes domaines, et où se trouvent également des collections précieuses de manuscrits. On suppose que l'on pourrait y découvrir des documents du plus haut intérêt pour l'histoire et pour la littérature françaises.

Les Archives de l'État (à Stockholm), fondées en 1609, conservent tous les anciens documents du royaume, parmi lesquels des chartes sur parchemin, depuis le onzième jusqu'au seizième siècle, les registres de l'État (à partir de l'année 1523), ainsi que tous les documents plus récents de l'État qui y sont envoyés.

INSECTES NUISIBLES.

LES DERMESTES.

Ces insectes ne se recommandent certainement ni par l'élégance de leurs formes, ni par le brillant de leurs couleurs; ils ne sont pas, comme les carabes et les calosomes [2], organisés pour une course rapide; ils n'ont pas le corselet et les élytres brillant de reflets métalliques; ce sont, au contraire, des coléoptères de petite taille, à la livrée modeste, à la démarche lente et embarrassée, et cependant, parmi nos lecteurs, il n'en est peut-être aucun qui ne connaisse les *dermestes*, aucun qui n'ait eu à se plaindre de leurs ravages.

Les dermestes, en effet, à l'état de larves, sont de terribles destructeurs, s'attaquant non-seulement au lard et aux autres matières grasses conservées dans les offices, mais aux plumes, aux fourrures, aux insectes et aux peaux de mammifères et d'oiseaux préparées pour les cabinets d'histoire naturelle. Aussi dangereux que les petites chenilles vulgairement connues sous le nom de *teignes*, les dermestes, en peu de temps, peuvent anéantir une collection tout entière, et causent chaque année dans nos musées des dégâts qui peuvent être évalués à quelques millions de francs.

Dans l'économie de la nature, cependant, les dermestes sont d'une utilité incontestable, en aidant les silphes et les

[1] Ad. Franck, sur *les Causes finales*, ouvrage récent de Paul Janet.

[2] Voy. t. XLIV, 1876, p. 351; et p. 27 du présent volume.

nécrophores à faire disparaître les cadavres qui, dans certaines contrées, gisent abandonnés sur le sol et infectent l'air de leurs émanations putrides; mais, quels que soient ces services, le mal l'emporte, et l'on ne peut les classer que parmi les insectes nuisibles.

Les dermestes, dont le nom, tiré du grec, signifie insectes qui rongent les peaux, appartiennent à la tribu des clavicornes, et constituent, pour la plupart des entomologistes, une famille caractérisée par un corps de forme ovale, plus ou moins allongé et plus ou moins connexe; des élytres recouvrant entièrement l'abdomen; des antennes insérées sur le front, courtes, droites, rétractiles, composées de cinq à onze articles et terminées par une sorte de massue; des mâchoires à deux lobes, des palpes maxillaires à quatre articles; des hanches coniques et aplaties, et presque contiguës dans les pattes antérieures, et des tarses à cinq articles.

Cette famille comprend plusieurs genres : les dermestes proprement dits, les attagènes, les mégatomes, les hadrotomes, les trogodermes, les tirésias, les anthrènes, les trinodes, qui se distinguent les uns des autres par l'absence ou la présence de petits yeux sur le front, le nombre des articles qui composent la massue des antennes, la conformation de la bouche, qui est tantôt à découvert, tantôt protégée par une sorte de mentonnière, la structure des mâchoires, et la forme plus ou moins ramassée des diverses parties du corps.

Chez les dermestes proprement dits, autrefois connus sous le nom de *scarabées disséqueurs*, la tête est petite, inclinée, armée de mandibules courtes, épaisses et dentées en dessous, près de l'extrémité; les antennes, un peu plus longues que la tête, sont formées de onze articles, dont les quatre derniers constituent la massue; le corselet est trapézoïdal, les élytres sont bombées, les pattes courtes et robustes; les teintes générales du corps assez ternes, mais relevées sur certains points par des taches ou des bandes de couleur claire; la taille n'excède pas, en général, huit ou dix millimètres. Les larves ont la tête écailleuse, pourvue de mandibules très-dures et très-tranchantes; le corps allongé, peu velu, divisé en douze anneaux, et terminé par un segment portant deux appendices dirigés en arrière; au-dessous de ces appendices, fait saillie un petit tube qui n'a pas l'usage ordinaire, mais qui sert encore à la locomotion; car, en s'appuyant sur le sol comme une sorte de béquille, il seconde puissamment les mouvements opérés par six paires de pattes cornées et munies d'ongles crochus.

Les appendices postérieurs sont de couleur rouge, tandis que les différents segments sont jaunâtres en dessous et bruns en dessus. On remarque en outre, principalement sur les côtés du corps, des touffes de poils rouges dont quelques-uns sont barbelés. Mais les larves ne présentent pas toujours ce mode de coloration, et après chaque changement de peau elles offrent, au moins pendant quelques jours, une teinte jaune uniforme. D'après les observations de M. Herbst, il paraît que ces changements de peau se produisent très-fréquemment, plusieurs fois par mois, avant que les larves se tranforment en nymphes. Celles-ci ressemblent beaucoup aux larves et en dérivent d'une manière beaucoup plus simple que chez la plupart des insectes, les larves ne filant pas de coque et se contentant, pour subir leur métamorphose, de se tapir sous des détritus ou sous leurs propres déjections. Au bout d'un mois, une nouvelle métamorphose s'opère, et l'insecte parfait se montre à la lumière.

Comme la première période, celle de la vie larvaire, comprend une durée de quatre mois environ. On peut évaluer à cinq mois le temps qui s'écoule entre la sortie de l'œuf et l'apparition du dermeste sous sa forme définitive.

Dans ce dernier état, l'insecte est parfaitement inoffensif, et ne visite les substances animales que pour y déposer ses œufs; mais il n'en est pas de même dans les premiers temps de son existence. Les larves des dermestes sont, en effet, d'une extrême voracité; elles attaquent indistinctement les viandes sèches, les matières grasses, les plumes et les fourrures, et, à défaut d'autre nourriture, elles se jettent sur leurs semblables et les mettent en pièces. Aussi quelques-uns de ces terribles destructeurs suffisent-ils à anéantir en peu de temps tout un cabinet d'histoire naturelle.

Le genre dermeste compte actuellement une vingtaine d'espèces qui, pour la plupart, sont européennes; les autres habitent l'Amérique, l'Afrique ou la Nouvelle-Hollande. Dans nos pays, les deux espèces les plus communes sont le dermeste du lard (*Dermestes lardarius*) et le dermeste souris (*Dermestes murinus*).

Le dermeste du lard. — Il est particulièrement abondant dans les charcuteries mal tenues, et a été soigneusement décrit par Frisch, Herbst, de Geer, Lyonnet, Westwood, et dans ces derniers temps par MM. Meyer et Bouché. C'est un petit coléoptère d'une dizaine de millimètres de long, au corps noirâtre, assez terne, pubescent, fortement ponctué et orné d'une large bande grise qui traverse la base des élytres. Il se trouve non-seulement dans les magasins et les appartements, mais encore, paraît-il, sur les plantes, comme beaucoup d'autres insectes du même genre; sa démarche est singulièrement embarrassée, et quand il ne peut se dérober par la fuite à ses ennemis, il prend le parti de faire le mort, en contractant ses pattes et en les cachant sous son abdomen.

Les attagènes. — Les attagènes, qui diffèrent des dermestes par leurs dimensions et par la conformation de leur bouche et de leurs antennes, sont représentés dans nos contrées par plusieurs espèces, dont la plus connue est l'*Attagenus pellio*, vulgairement nommé dermeste des pelleteries. La larve de cet insecte est d'une teinte obscure, avec le ventre plus pâle et couvert de poils qui lui donnent un aspect doré; son corps ne porte point de tube membraneux à l'extrémité postérieure, mais se termine par un pinceau de poils aussi longs que lui et d'un jaune très-brillant. Le coléoptère qui en provient ne mesure pas plus de cinq millimètres; il est d'un brun noir assez brillant, légèrement pubescent et fortement ponctué, et offre sur le bord postérieur du corselet et sur les élytres quelques taches formées par des poils de couleur blanchâtre. Il se tient principalement sur les fleurs, tandis que sa larve, comme son nom l'indique, vit dans les magasins de pelleteries et y cause de grands ravages.

Les mégatomes. — A côté des attagènes se placent les mégatomes (*Megatoma undatum*), qui ne sont pas rares en Europe, sur les fleurs, et dont les larves carnassières se trouvent sous l'écorce des arbres; les trogodermes (*Trogoderma nigra*), qui ont à peu près les mêmes mœurs et qui sont de taille encore plus petite; les hadrotomes, les trinodes et les tirésias, qui n'offrent rien de bien remarquable, et enfin les anthrènes, dont nous devons dire quelques mots, ne fût-ce qu'à cause de leurs instincts malfaisants.

Les anthrènes. — Les anthrènes, qui pour certains entomologistes doivent constituer un groupe particulier, ressemblent aux dermestes par leur corps convexe, mais s'en distinguent par leurs proportions réduites, par leurs antennes dont la massue peut se loger dans une cavité du corselet, et par leurs téguments revêtus d'une poussière écailleuse, plus ou moins analogue à celle qui couvre les ailes des papillons. A l'état adulte, ils vivent sur les

fleurs, dont ils sucent le miel, et à l'état de larve, ils se nourrissent, comme les dermestes, de matières animales de toutes sortes, et font le désespoir des collectionneurs. Ces larves ont la tête écailleuse, arrondie, pourvue de deux petites antennes et de mandibules puissantes, et le corps formé de douze à treize anneaux, dont les trois premiers portent des pattes terminées par des crochets. Sur chacun de ces anneaux s'insèrent des faisceaux de poils, ressemblant en petit aux piquants du porc-épic, et différant complétement par leur nature des poils des dermestes. D'ordinaire, les larves des anthrènes se logent dans le corps d'insectes desséchés ou dans des préparations taxidermiques, et y subissent plusieurs changements de peau. Pour se dépouiller de leur enveloppe, elles la fendent longitudinalement à l'aide de mouvements de contraction successifs, et c'est par le même procédé qu'elles opèrent leur métamorphose en nymphe, puis en insecte parfait. A défaut de ces dépouilles, qui conservent la forme de la larve et qui trahissent sa présence, l'insecte destructeur se trahit par les petits amas de poussière qu'il produit en rongeant les matières animales desséchées. Ces traces révélatrices ne se montrent que trop souvent, hélas! dans nos collections d'histoire naturelle, en automne, au printemps et même en hiver; car les froids les plus rigoureux non-seulement ne font point périr les larves, mais n'arrêtent même pas leur activité dévorante.

L'insecte adulte se montre généralement au commencement des beaux jours, et bientôt après il commence la ponte, qui dure pendant plusieurs mois. C'est donc à la fin du printemps et en été que les collectionneurs feront bien de visiter leurs boîtes et leurs vitrines, et que les marchands devront battre leurs fourrures et leurs tapis précieux; mais ce n'est pas à dire pour cela qu'en d'autres saisons, en automne et en hiver, ils pourront s'affranchir de ces soins minutieux; car il leur restera toujours à découvrir quelque larve récemment éclose, quelque insecte ayant devancé l'époque ordinaire de la métamorphose et cherchant déjà à perpetuer sa redoutable engeance.

L'anthrène des musées. — Pour rendre leurs recherches faciles, il ne sera peut-être pas inutile de donner ici le signalement de l'espèce la plus commune, l'anthrène des musées (*Anthrenus museorum*). A l'état adulte, c'est un insecte de trois millimètres de long, noir en dessus, gris en dessous, aux élytres ornées d'une tache et de deux bandes transversales d'un gris jaunâtre, aux jambes et aux tarses rougeâtres. L'anthrène de la scrophulaire (*Anthrenus scrophulariæ*), aussi nuisible et presque aussi



Dermeste du lard.

répandu, offre .. peu près les mêmes dimensions et les mêmes couleurs; mais il a les côtés du prothorax gris, les élytres marquées de nombreuses bandes grises, et une large bande rouge irrégulièrement découpée suivant la ligne de suture. Les larves de ces deux espèces présentent les caractères que nous avons indiqués précédemment, et qui sont communs à tous les insectes du genre anthrène sous leur première forme.

Procédés pour se préserver des dermestes. — Pour combattre ces ennemis si dangereux malgré leur petitesse, on a essayé successivement des moyens les plus divers.

Dès 1771, Mauduyt avait indiqué dans l'*Encyclopédie*, d'après Réaumur, des procédés pour conserver les animaux dans les collections; quelques années plus tard, le chevalier Turgot et l'abbé Manesse préconisèrent l'usage des aromates, des acides ou des alcalis pour préserver les pelleteries de l'atteinte des insectes; en 1800, Daudin, dans son *Ornithologie*, donna, d'après Dufresne, la manière d'empailler les mammifères et les oiseaux et de les garantir contre la destruction. Plus récemment encore, Nicolas inventa dans le même but une pommade savonneuse composée de savon, de camphre, de potasse, d'huile de pétrole et de liqueur servant à tanner les peaux: pommade qui fut à son tour remplacée par le savon arsenical de Bécœur, le seul dont on fasse usage actuellement en taxidermie. Ce savon, dont nous avons donné jadis la composition [1], est certainement le meilleur préservatif que l'on ait trouvé jusqu'à ce jour; mais il ne garantit pas indéfiniment et d'une manière absolue contre les dermestes et les anthrènes les peaux de mammifères et d'oiseaux à l'intérieur desquelles on a eu soin de l'appliquer, et en outre il a l'inconvénient de ne pouvoir être employé pour la conservation des spécimens entomologiques. Ceux-ci sont, du reste, les plus difficiles à sauvegarder, à cause de la petitesse et de la fragilité des échantillons, qu'on ne peut manier sans de grandes précautions, et dans lesquels les larves d'anthrènes se dissimulent aux yeux les plus exercés.

Le camphre, la benzine et l'essence de serpolet, répandus dans les boîtes à insectes, n'éloignent le danger que pour bien peu de temps, en raison de la rapidité avec laquelle ces substances s'évaporent. Il n'est guère possible non plus, comme on l'a conseillé, d'exposer les animaux attaqués à la chaleur d'une étuve, car en voulant anéantir les dermestes et les anthrènes, on risquerait fort d'altérer les couleurs de certains oiseaux et de la plupart des lépidoptères.

L'emploi de l'appareil appelé nécrentome présente un peu les mêmes inconvénients, mais produit au moins des résultats avantageux. En prenant, en effet, une caisse en bois, fermée de toutes parts, dans laquelle on peut verser, au moyen d'un tube, du sulfure de carbone, goutte à goutte, et en maintenant pendant un certain temps les spécimens les plus compromis dans cette atmosphère de gaz méphitique, on détruit radicalement les larves de dermestes, d'anthrènes, les teignes et autres insectes malfaisants. Ce procédé est maintenant employé avec succès dans un grand nombre de musées pour la conservation des oiseaux et des mammifères en peau; mais il ne serait pas évidemment d'une application très-facile dans les ménages, pour la conservation des tapis et des fourrures, les objets placés dans le nécrentome gardant pendant quelque temps une odeur fort désagréable. Nous conseillons donc tout simplement aux personnes qui ont des fourrures de prix de les battre soigneusement à la fin de chaque hiver, de les serrer dans des boîtes bien closes avec du camphre ou de l'essence, et de les visiter minutieusement à plusieurs reprises pendant l'été : c'est là le moyen le plus long, mais certainement le plus efficace. En outre, si dans le cours de cette visite on vient à découvrir quelque objet par trop attaqué, il ne faudra pas craindre d'en faire le sacrifice, car en voulant sauver un tapis, un vêtement, on s'expose souvent à des dégâts beaucoup plus considérables, en facilitant la dissémination des dermestes dans le meuble ou dans l'appartement tout entier.

[1] Voy. la Table de quarante années, au mot Empailler (Art d').

CATHÉDRALE DE BOIS-LE-DUC

(HOLLANDE, PROVINCE DU BRABANT SEPTENTRIONAL).



La Cathédrale de Bois-le-Duc. — Dessin de Sellier.

Bois-le-Duc est la traduction française du latin *Silvaducis* et du hollandais *S'Hertogenbosch*, noms que l'on trouve soit dans les auteurs, soit sur les cartes. Cette expression de Bois-le-Duc ou Bois-du-Duc, vient de ce que la ville fut bâtie dans une plaine boisée où les ducs de Brabant avaient l'habitude de se livrer au plaisir de la chasse.

Godefroi, duc de Brabant, pour arrêter les incursions que ceux du pays de Gueldre faisaient sur ses domaines, ordonna de couper ce bois, vers la fin du douzième siècle, et jeta les premiers fondements de la ville. Le duc Henri son fils la fit achever, et au milieu du quinzième siècle elle fut considérablement agrandie.

Cette ville, située au confluent de la Dommel et de l'Aa, qui forment la Diest en se réunissant, est en outre entourée de marais : elle est donc naturellement forte par son assiette, et les fortifications et remparts qu'on y construisit de bonne heure ajoutèrent à son importance. Un voyageur du dix-huitième siècle raconte qu'elle était environnée de plus de vingt forts, qu'elle avait sept portes, et que les habitants y étaient presque tous soldats, quoique ne négligeant pas le commerce, ce qui les faisait appeler les marchands guerriers.

La ville de Bois-le-Duc était fatalement appelée à jouer un rôle dans les événements militaires dont les Pays-Bas furent le théâtre à plusieurs reprises. Au seizième siècle, elle eut beaucoup à souffrir. Les Hollandais furent sur le point de la surprendre en 1585. Le comte de Hohenlo y avait pénétré avec deux cents soldats; mais il fut repoussé, parce qu'il ne put être secouru par ses gens. Les Mémoires racontent que ce fut un bourgeois qui sauva la ville en abaissant la herse de la porte.

En 1629, Bois-le-Duc fut investie sur la fin d'avril par les mêmes ennemis. Le roi et la reine de Bohême, le prince de Danemark et d'autres grands personnages se trouvèrent à ce siége. Le général Montecuculli avec les troupes espagnoles et impériales firent tous leurs efforts pour opérer une diversion. La place résista jusqu'au 14 septembre; mais elle finit par capituler. La garnison se retira avec le comte de Grobendonck, gouverneur de la place, et plusieurs des principaux bourgeois partirent avec eux.

C'est près de Bois-le-Duc que se livra, au commencement du dix-septième siècle, un combat singulier que les Flamands appellent la bataille de Leckerbetje, et qui offre des particularités intéressantes, dont voici les principales.

Bois-le-Duc était encore à l'Espagne lorsque la garnison fit quatre Français prisonniers. Leur capitaine, nommé Bréauté, négligeant de leur envoyer leur rançon, on laissa partir l'un d'eux pour négocier la liberté des autres. Bréauté, loin de fournir la rançon, traita rudement ce soldat et l'insulta pour s'être laissé prendre par les Flamands, qu'il appelait de lourds ivrognes, et pour trois desquels il suffirait d'un Français. Les gens de Bois-le-Duc, ayant appris ce propos, en furent si choqués et blessés qu'ils envoyèrent un défi. Le trompette de Bréauté leur vint dire que son maître les attendait.

On choisit alors un lieu qui était à la vue de la ville et qui semblait être fait exprès pour un combat de ce genre. C'était une bruyère dont chaque côté s'élevait en colline. On y plaça des trompettes pour animer les combattants, comme autrefois dans les joutes et les tournois.

On était convenu de se battre dix-neuf contre dix-neuf; mais les Français-Hollandais, au mépris de la convention, entrèrent dans la lice au nombre de vingt. Le lieutenant de Grobendonck, étant en présence avec ses dix-huit champions, se plaignit de cette supercherie et de cette déloyauté. Bréauté s'en excusa sur ce qu'il ne lui avait pas été possible d'empêcher ce vingtième de partir avec eux en armes; du reste, le lieutenant n'avait qu'à prendre un combattant de plus. Le lieutenant le fit. Il se rappela qu'un certain Jean l'Épine, soldat wallon, qui était d'un courage héroïque sous un air de paysan, s'était fort affligé et avait même pleuré de n'être pas compris parmi les combattants, et il lui fit dire que s'il était toujours dans les mêmes dispositions, il n'avait qu'à monter à cheval. L'Épine accourut tout joyeux.

Les Français-Hollandais avaient tous la main au pistolet, et les Flamands n'avaient que la main à l'épée; mais ils eurent la précaution de faire attacher de petites chaînes derrière leurs brides, de peur que leurs ennemis venant à les couper, ils ne fussent plus capables de gouverner leurs chevaux. Les Français-Hollandais n'eurent pas cette prévoyance, et ce fut ce qui contribua beaucoup à leur défaite. Bréauté y reçut plusieurs coups d'épée, mais qui ne lui firent aucun mal, parce qu'il était *charmé*. Ce fut la raison pour laquelle on l'assomma sur le pont-levis de la porte de Bois-le-Duc à grands coups de crosse de pistolet.

On était convenu de ne donner quartier à personne. C'est pourquoi tous les Français furent tués, à la réserve de trois fuyards qu'on pendit en Hollande. Bréauté avait été deux fois démonté. En se rendant, il dit à celui qui le faisait prisonnier : « De quelle nation êtes-vous, gens si valeureux? » Jean l'Épine lui répondit : « Nous sommes tous Flamands, excepté moi seul, qui suis Wallon. »

Plus tard, le fils de Bréauté voulut venger la mort de son père, devant Bréda. Il provoqua le jeune lieutenant de Grobendonck, fils du vieux lieutenant qui était tombé à Bois-le-Duc, et ce fut le jeune Bréauté qui fut tué.

En 1794, pendant les grandes guerres de la révolution, le duc d'York, pour s'approcher du système de défense appuyé sur la Meuse, prit position à Bois-le-Duc. L'armée française marcha contre les Anglais. Battu le 14 septembre près de Boxtel, un peu au sud de Bois-le-Duc, et le lendemain sur l'Aa, le duc d'York est forcé de se replier sur Grave. Pichegru assiége, prend Bois-le-Duc et y trouve la grosse artillerie dont il manquait.

Le 14 janvier 1814, Bois-le-Duc est prise par le général prussien de Hobe, qui commandait une division du corps de Bulow.

Aujourd'hui Bois-le-Duc est la capitale de la province du Brabant septentrional. C'est une jolie ville assez peuplée. Les canaux qui l'entrecoupent contribuent à lui donner, comme à beaucoup de villes de Hollande, du reste, un aspect particulier et pittoresque. Le pays qui l'entoure est facile à inonder, et cette circonstance, jointe à ses fortifications, en fait toujours une place de guerre importante. L'industrie y est représentée par des ateliers d'instruments de musique et par des fabriques d'épingles et de toiles. Elle est redevenue le siége d'un évêché catholique depuis 1853.

La cathédrale, représentée par notre gravure, est une des plus belles églises des Pays-Bas. Elle est en général de la belle époque ogivale. Son clocher central était jadis fort vanté à cause de sa hauteur considérable. Mais, en 1584, il fut frappé de la foudre, et la partie supérieure fut détruite. On l'a remplacée par une façon de dôme d'un travail lourd et mesquin à la fois. Du reste, les œils-de-bœuf que l'on peut remarquer au-dessous de ce dôme, à la partie de la tour qui a subsisté, sont aussi d'un goût fort médiocre et peu en rapport avec l'élégance et l'élancement du style ogival. Mais les autres parties de l'édifice, et entre autres les portails du nord et du sud, les grandes fenêtres de la nef et du transept, et les chapelles absidales, dont on peut se rendre compte sur notre gravure, font oublier les réparations et les modifications inintelligentes ou insuffisantes qu'on a infligées à cette belle église. L'intérieur de la nef est d'un grand effet à cause de sa longueur, de sa largeur et du nombre de ses piliers.

LA VIE BOURGEOISE AVANT 1789.

« Ma mère, raconte le P. Lacordaire, était la fille d'un avocat au Parlement de Bourgogne. Elle a connu par conséquent la vie de la bourgeoisie d'avant 1789, et cette vie était celle de son père, de mon grand-père. Voulez-vous savoir quelle était la vie d'un avocat au Parlement de Bourgogne? Je vais vous le dire.

» Un avocat au Parlement se levait à quatre heures du matin. A sept heures, il allait au palais, après avoir pris une croûte de pain ; il en revenait vers les onze heures ou midi. A une heure, il se mettait à table avec sa famille ; on prenait la soupe et le bœuf, rien de plus, rien de moins. On retournait au palais à trois heures : c'est ce qu'on appelait l'audience de relevée ; on y restait jusque vers cinq heures, un peu plus, un peu moins. A cinq heures, on était libre ; on voyait ses amis, on jouait une partie avec eux. A neuf heures, on soupait avec un morceau de rôti, une salade et un peu de dessert, et on se couchait à dix heures.

» Voilà quelle était la vie bourgeoise, non pas du temps de saint Louis ou de Louis XIV, mais du temps de nos grands-pères. Et c'était comme cela que l'honneur des familles, que la dot des filles, que la continuité de la santé et du lustre du visage, de la vraie beauté de l'homme, se perpétuaient. »

SOURCES DU SAVOIR.

Tout savoir provient d'observation et d'expérience.

SAINTE-BEUVE.

MÉMOIRES DU CHANOINE SCHMID.

Suite. — Voy. p. 82.

UNE PLACE DE PRÉCEPTEUR

Le bon Schmid perdit son père vers l'Épiphanie de 1784. Il raconte ce grand malheur d'une manière touchante. Il montre ensuite, par des exemples, combien il

importe de garder les reçus de ce qu'on a payé aux marchands, parce qu'il s'en trouve souvent qui, par oubli ou autrement, viennent aussitôt après la mort d'un père ou d'une mère, d'un mari ou d'une femme mariée, réclamer le payement de sommes qu'ils ont reçues. Il faut toujours être en état de leur prouver qu'ils sont dans l'erreur et qu'on ne leur doit rien.

Schmid continue ainsi ses Mémoires :

Je vécus encore toute une année à Dillingen, j'achevai mes études supérieures du gymnase, et je revins à la maison. Ma mère me parut satisfaite des bons témoignages et des prix que j'avais obtenus cette année même et la précédente ; mais elle m'avoua, avec le cœur bien gros, qu'il lui était impossible de me laisser poursuivre mes classes, que tous nos amis partageaient son opinion, et que M. le bailli s'offrait à me recevoir à la chancellerie, où bientôt, disait-il, je devais être capable de gagner ma vie.

A ces aveux, je fus anéanti. Moi, qui n'avais jamais étudié le droit, devenir greffiier! c'était une pensée navrante. De plus, je ne me sentais aucune inclination pour les travaux de la chancellerie, quelque nécessaires et indispensables qu'ils fussent. Je désirais étudier la philosophie et embrasser ensuite une carrière de mon goût. Je me recommandai à Dieu, en le suppliant de tout mon cœur de tout conduire d'après sa très-sainte volonté.

Au commencement de l'année scolaire, j'écrivis à mon ami Henri de Brentano, jeune homme doué de talents éminents, qui, de tous mes condisciples, me témoignait le plus d'intérêt. Je lui appris qu'à mon très-grand regret je devais renoncer aux études et ne plus retourner à Dillingen. Il me répondit aussitôt, poste par poste, qu'au contraire j'avais à revenir au plus vite ; que le conseiller intime et archiviste, M. de Weber, sur la recommandation de M. le professeur Weber, m'acceptait pour précepteur, ou plutôt, comme on disait alors, pour instructeur de ses enfants ; que j'aurais pour disciples trois enfants bien élevés et pleins d'espérance, de six à huit ans, deux garçons et une petite fille ; que je serais fort bien reçu à la maison et satisfait de mon traitement, et qu'en outre je recevrais de très-beaux cadeaux à Noël, au jour de l'an et au jour de ma fête. Il ajoutait enfin que j'aurais, pour comble de bonne fortune, la permission d'étudier la philosophie sous l'illustre professeur Weber.

Ma mère et moi fûmes ravis de ces nouvelles. Une personne de prétendue expérience dit bien à ma mère qu'elle ne croyait pas naturel que l'on pût me solliciter si vivement d'accepter une place aussi avantageuse ; qu'elle craignait qu'il n'y eût là-dessous une fourberie cachée, et qu'à la fin de l'année ma mère pourrait bien avoir à se repentir ; mais elle n'ajouta foi qu'à mes paroles.

Je préparai donc ma petite malle pour la livrer à un messager, et je partis immédiatement à pied.

C'était par une froide matinée de novembre ; les prairies étaient blanches de givre. Pourtant j'allais vers Dillingen sans m'apercevoir de la froidure, plein de courage et de bonne volonté.

Je fus très-gracieusement reçu par M. et Mme de Weber, et salué par les enfants, que je commençai dès le lendemain à instruire.

J'avais à les initier à la lecture, à la compréhension et à la récitation de ce qu'ils auraient une fois lu, à l'écriture belle et correcte, au calcul, et, l'aîné spécialement, aux premières règles de la langue latine. En outre, je devais, autant que possible, leur donner des leçons d'histoire naturelle, d'histoire et de géographie.

Avant de pénétrer très-avant dans le domaine de la géographie, je crus nécessaire de donner tout d'abord à mes petits élèves une idée générale de la terre.

J'essayai aussi de leur donner l'idée d'une carte géographique. Je tirai sur une feuille de papier une ligne irrégulière.

— Cette ligne, dis-je, représente le Danube. Là, ce petit point que j'indique par un cercle, afin qu'on ne le perde pas de vue, désigne l'endroit où se trouve Dillingen, où nous sommes, et cet autre celui où se trouve Lauingen. Où placerons-nous donc Hœchstædt? ici, je pense?

— Oh! non, dit Joseph, l'aîné, pas de ce côté; sur le côté opposé.

Je le fis.

— Bien, continua-t-il, mais pas aussi près de Dillingen, un peu plus loin que Lauingen.

Et j'en agis de même pour tous les villages environnants. Puis je leur montrai la carte générale, et leur indiquai les principaux fleuves et les grands villes qui s'y trouvent.

Lorsque l'aîné, dans les répétitions, hésitait à les nommer, Louis, son jeune frère, enfant vif et ardent, qui n'avait écouté qu'à la légère, aimant mieux faire un tour à cheval sur un bâton, accourait et les lui montrait de l'extrémité de son cheval de bataille.

Je suivis la même ligne de conduite dans l'étude de l'histoire naturelle.

Je remarquai que par l'instruction donnée de vive voix, on obtient de meilleurs résultats que par de longues lectures faites.

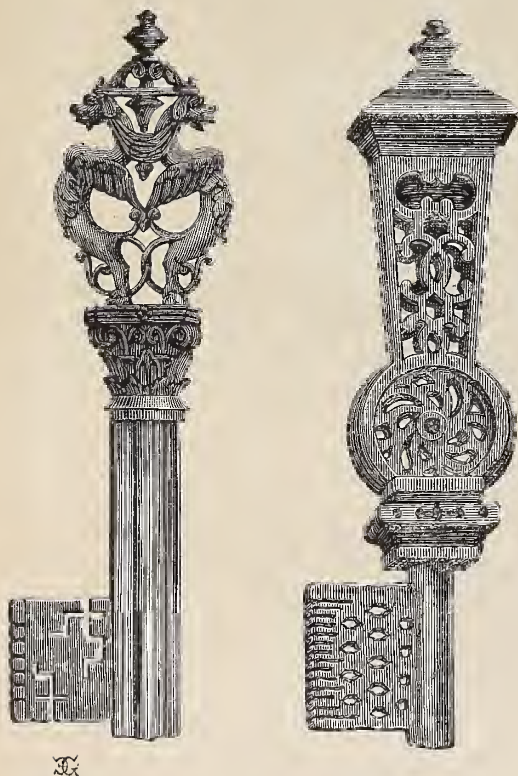
J'invitai les enfants à répondre à mes questions sur l'utilité des arbres de la forêt et les usages multiples du bois. Durant nos promenades, je leur faisais connaître les arbres, les arbustes et les différentes espèces de céréales; car j'ai souvent observé que des jeunes gens élevés à la ville, ayant étudié l'histoire naturelle, vous parleront au long de la canne à sucre et du café, et ne sauront même pas distinguer dans les champs le blé d'avec l'avoine.

Ils connaissaient tous les objets précieux et utiles qu'on fait avec l'or ou l'argent. Mais leur ayant demandé ce que serait le monde si le fer venait à disparaître, ils avouèrent que le fer était le plus nécessaire et le plus indispensable des métaux. « Sans le fer, disaient-ils, l'agriculture serait ruinée et tous les métiers arrêtés pour jamais. Nous n'aurions pas même une aiguille à coudre. »

Mes trois petits élèves, ayant un jour découvert dans mes papiers un paysage que j'avais dessiné et relevé de quelques vives couleurs, le saisirent et coururent le montrer à leur bonne mère. Mme de Weber, alors, m'exprima le désir de voir ses enfants apprendre les éléments du dessin. Je leur traçai donc d'abord de petits triangles, des quadrilatères et des circonférences au crayon, puis des sujets où les lignes sont moins nombreuses, tels que des feuilles d'arbres ou des herbes, puis les fleurs les plus faciles, comme la tulipe et le narcisse. Les enfants aimaient surtout à me voir dessiner des choses qu'ils connaissaient; ils m'observaient avec avidité. Un jour que nous étions à la salle à manger, et que les parents étaient retenus par une visite, tous les trois me supplièrent de dessiner la splendide cafetière, le pot au lait, les tasses déposées sur la commode, la jolie bouteille svelte, et la grosse carafe que nous apercevions sur la crédence. J'en esquissai les contours en quelques instants, et lorsque, après déjeuner, nous nous fûmes retirés à notre cabinet de travail, je leur fis copier mon ébauche au crayon. Ils y réussirent assez bien ; ces quelques leçons de dessin leur exerçaient l'œil et la main, et les préservaient des dangers de l'ennui et de l'oisiveté.

Lorsque les cours de l'Université furent achevés, je fis subir à mes élèves un examen particulier à la maison, sur les instances de M. et de Mme de Weber. Les amis de la famille et d'abord le professeur Weber, d'autres professeurs encore et quelques conseillers du gouvernement, y furent invités avec leurs dames. Sur quelques feuilles que je distribuai par copies entre les assistants, étaient indiqués les matières enseignées aux enfants et les sujets sur lesquels on les pourrait interroger à loisir. M. le professeur Weber, surtout, se distingua par la clarté de ses questions. Les enfants soutinrent l'examen d'une façon brillante, et leurs parents étaient ravis. Toutes les personnes présentes félicitèrent M. et Mme de Weber, leurs enfants et le précepteur. M. le conseiller intime m'exprima tout son contentement, et Mme de Weber me fit habiller tout à neuf. Mais ce qui me fit encore bien plus de plaisir, ce fut de voir les enfants venir me remercier de leur plein gré. — Ils n'avaient d'ailleurs pas cessé de me témoigner une estime, un amour et une confiance illimités, de travailler avec courage, et jamais ils ne m'avaient désobéi de propos délibéré, même dans les plus petites choses. *La fin à une autre livraison.*

L'ANCIENNE SERRURERIE.



Clefs en fer du seizième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

La vue de ces deux clefs reporte notre pensée vers un art presque entièrement disparu aujourd'hui, et auquel nous ne saurions songer sans une admiration mêlée de regret. De nos jours, les clefs sont des instruments dont on se préoccupe seulement de diminuer le volume et le poids, de rendre la forme aussi simple et aussi commode que possible. Un anneau les termine invariablement et permet de les bien tenir en main, en même temps que de les suspendre au besoin. L'intention de l'ouvrier qui les fabrique ne va pas plus loin. Aussi une clef n'a-t-elle d'autre valeur que son utilité; on s'en sert, on ne la regarde pas. Autrefois, il n'en était pas de même; au seizième siècle particulièrement, l'industrie ne se séparait pas de l'art. C'était alors une tendance instinctive et générale de chercher à répandre partout le beau, à confondre l'utile et l'agréable, dût-on empiéter un peu sur la part de l'un pour agrandir celle de l'autre, à ennoblir la vie humaine en intéressant le plus intellectuel de nos sens, la vue. Il fallait qu'une clef ne servît pas seulement à ouvrir et à fermer une porte, un meuble, mais qu'elle fût un objet élégant, gracieux, sur lequel le regard eût toujours plaisir à s'arrêter. L'artisan qui la façonnait y appliquait son esprit en même temps que sa main; il consultait son imagination, il rappelait et combinait ses souvenirs; il n'épargnait pas sa peine pour réaliser sa conception; il n'avait pas de machine, d'emporte-pièce, pour abréger son travail : avec la lime, avec le burin, il usait, il entaillait patiemment le fer; il y sculptait des figurines, il le découpait à jour comme une dentelle; la moindre surface nue sollicitait sa fantaisie, et il multipliait les ornements appropriés à chaque partie. C'était bien une clef qu'il voulait faire, mais c'était avant tout un ouvrage d'art, et souvent un petit chef-d'œuvre sortait de ses mains.

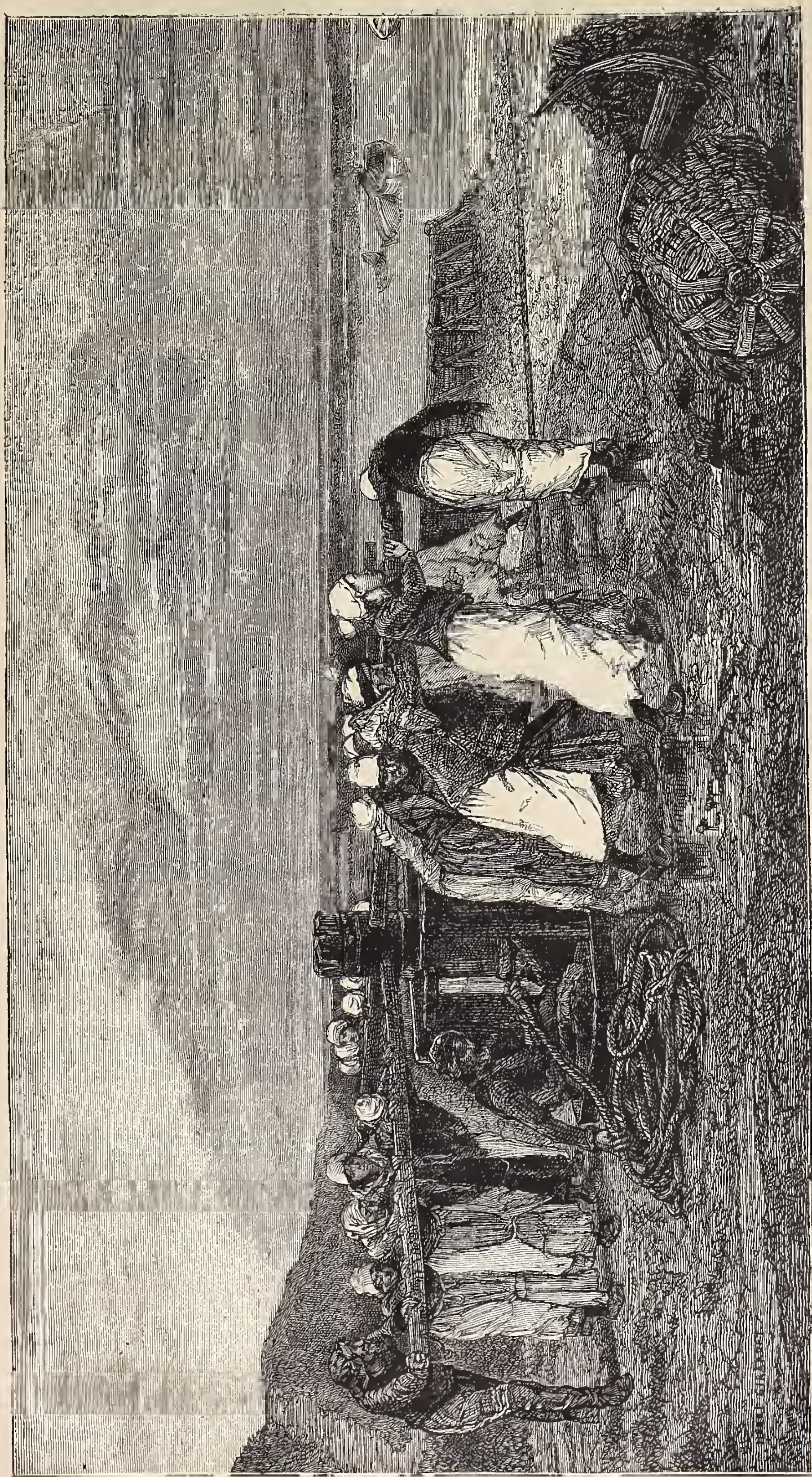
Il en était de même pour la serrure, pour ses *attaches* et pour l'*entrée;* de même pour les *pentures* qui soutenaient la porte sur ses gonds. On ne dissimulait pas, comme nous le faisons maintenant, ces ferrures dans la menuiserie; on leur laissait toute leur saillie et leur importance, et on en tirait parti pour en faire des motifs d'ornementation. On leur donnait un large développement, ce qui permettait d'en augmenter à la fois la solidité et la beauté. Aussi les anciennes portes et les meubles de nos ancêtres présentent-ils un intérêt dont les nôtres sont complétement dépourvus. La serrurerie a pu faire des progrès matériels, grâce au perfectionnement de la mécanique; mais elle s'était placée au rang des arts et elle n'est plus guère qu'une industrie.

LES FEMMES DE PÊCHEURS EN NORMANDIE.

C'est une vie dure que celle des femmes de pêcheurs dans les petits ports et dans les villages qui bordent les côtes normandes. Les travaux qui s'ajoutent pour elles au soin du ménage et des enfants ne sont pas moins rudes et sont plus ingrats que ceux des hommes. Toutes les besognes qui se présentent et qui peuvent leur procurer un modique salaire, elles les acceptent. Un navire entre-t-il dans le port, elles se disputent la place le long du câble qui le remorque, et l'on voit cheminer lentement contre le parapet de la jetée, puis au bord du quai, cet attelage féminin, entremêlé d'enfants, garçons et filles, accourus pour grossir de leur petite part le gain de leurs mères. S'agit-il, lorsque la tempête menace, de tirer les barques sur la grève, hors de l'atteinte des lames, elles se précipitent, jeunes et vieilles, autour du cabestan, et, penchées en avant, pressant de tout leur poids sur les barres, elles font tourner la lourde machine en poussant, pour seconder et coordonner leurs efforts, ce chant monotone et cadencé qui retentit sous le ciel noir, à travers les rafales, comme une plainte douloureuse. Lorsque les hommes reviennent de la pêche, elles aident au déchargement des bateaux, et ce sont elles qui transportent le poisson au marché, tantôt dans des paniers plats posés sur leur tête, tantôt dans des mannes longues et étroites, attachées sur leur dos par des bretelles de cuir : dans chacune de ces mannes on entasse, ployées en deux, trois

ou quatre anguilles de mer qui ont presque la taille d'un homme.

Ces femmes ne vont pas en mer, mais elles pratiquent les diverses pêches qui sont possibles sur les côtes. Elles tendent, sur les fonds sablonneux que la marée en baissant laisse à découvert, de longs filets en demi-cercle, fixés verticalement par des bâtons plantés dans le sable, et qui retiennent, après que le flot les a submergés, quelques



Salon de 1876; Peinture. — Femmes au cabestan, à Villerville (Calvados), par Ulysse Butin. — Dessin de Henri Girardet.

poissons plats de taille médiocre et de peu de valeur [1]; souvent le mouvement des eaux déracine quelques-uns des piquets, et la pêche est perdue, ou bien la mer n'apporte autre chose que d'inutiles varechs, dont il faut ensuite, avec beaucoup de peine, débarrasser les mailles du filet. Quand la crevette donne, on voit les pêcheuses rester des heures entières dans l'eau, où elles entrent quelquefois

[1] Voy. p. 72.

jusqu'à mi-corps, en poussant devant elles un grand filet en forme de poche, fixé à deux longs manches de bois croisés comme des ciseaux. Elles s'en vont ensuite, chargées de leur pêche, l'offrir de maison en maison dans le village et jusque dans les villages voisins. A de certains jours d'automne, où les petits poissons appelés lançons ou équilles se tiennent en grand nombre enfouis dans le sable, elles les prennent en défonçant les endroits récemment abandonnés par la mer, au moyen d'une fourche à trois dents; elles font souvent ce pénible labeur en pleine nuit, à la clarté d'une lanterne. Enfin, s'il se trouve dans les environs des rochers garnis de moules, elles ne manquent pas de les exploiter; une marche de cinq et six lieues, par des chemins difficiles, dangereux, n'est pas pour elles un obstacle. J'ai vu de ces pêcheuses de moules qui partaient le soir de chez elles et qui ne rentraient que le lendemain matin, après avoir marché et travaillé toute la nuit; l'une d'elles, dans la saison où elle était sûre de bien vendre ses coquillages, faisait douze lieues : elle allait de Beuzeval à Villerville, sur la côte du Calvados, et, sa récolte achevée, elle revenait; il est vrai qu'elle avait, pour porter ses paniers, un petit âne maigre, qui se nourrissait tout seul en broutant les herbes dures et les arbustes épineux de la falaise.

Tant de travail et d'industrie n'enrichit guère ces courageuses femmes. Il suffit de les voir, à peine couvertes de vêtements déchirés ou rapiécés, presque toujours les jambes et les pieds nus, absolument étrangères à toute recherche d'élégance et de bonne grâce, pour deviner leur extrême pauvreté. Cependant il ne faut pas croire qu'elles soient déshéritées de toute joie : un temps favorable à la pêche, une vente plus heureuse qu'à l'ordinaire, un gain inattendu, les rend heureuses. On ne les entend pas se plaindre de leur sort plus que telles femmes d'une classe supérieure et en apparence privilégiée, qui, ayant l'aisance, soupirent après le luxe, ou qui, ayant le luxe, gémissent de ne pouvoir atteindre au faste qu'elles voient au-dessus d'elles. Sentir les biens que l'on possède et ne pas songer à ceux dont on est privé, telle est, dans toutes les situations, la condition du bonheur.

BERTHE ET CHRISTINE.

NOUVELLE.

Cette année-là, je commençais à grandir beaucoup, et comme j'étais un peu languissante, on jugea qu'il m'était absolument nécessaire de respirer pendant quelque temps l'air de la campagne. Mes parents ne pouvaient pas quitter Paris; des amis, qui habitaient l'Anjou, offrirent de se charger de moi, et, par un beau jour de juillet, on m'expédia au château de Gizay, où je fus accueillie à bras ouverts.

Je connaissais Mme de Gizay, qui venait tous les ans passer l'hiver à Paris; je connaissais aussi ses enfants, quatre démons qui me donnaient bien de l'inquiétude à cause du danger où ils mettaient continuellement, par leurs mouvements peu mesurés, et même par leur seule présence, les meubles, les glaces et les statuettes de notre salon. Je dois dire qu'à la campagne, où l'espace ne leur manquait pas, ils me parurent beaucoup plus aimables. Mais il y avait là, dans la maison, une personne qui m'était inconnue, et qui me fit l'effet d'une reine déchue, tant il y avait de majesté dans sa tristesse et dans ses attitudes langoureuses. Mme de Gizay l'appelait Berthe, et les étrangers Mlle de Sory. Toute la maison était à ses ordres; on évitait de faire du bruit le matin avant qu'elle eût sonné; on ne faisait rien sans avoir pris son avis, et j'entendais dire sans cesse, quand elle n'était pas là : Il faut éviter tel sujet de conversation, qui ferait de la peine à Berthe; Il ne faut pas dire ceci, qui pourrait blesser Berthe, etc.

Décidément Berthe était une sensitive. Elle sentait même si vivement, à ce qu'il me parut, qu'il ne lui restait plus de forces pour agir. Tout le monde s'occupait d'elle, et elle ne faisait rien pour personne; elle tenait les discours les plus sceptiques et les plus découragés sur toutes choses, et son refrain était toujours : — Quand on a tant souffert, — quand on s'est vue abandonnée, — quand on est réduite à vivre d'aumônes!

Et elle concluait apparemment de toutes ces circonstances désastreuses qu'elle avait le droit d'être insupportable, car elle usait largement de ce droit.

Un jour qu'elle m'adressa d'amers reproches, parce qu'après lui avoir fait la lecture pendant deux heures j'avais témoigné le désir d'aller prendre l'air dans le jardin, je sortis du salon les larmes aux yeux. Mme de Gizay me suivit pour me consoler, et me dit :

— Que veux-tu, ma pauvre Jeanne! il faut bien avoir un peu d'indulgence pour elle : elle a été si malheureuse!

— Malheureuse? repris-je d'un air incrédule.

— Oui, vraiment malheureuse. Elle a perdu brusquement sa fortune au moment où elle allait se marier, ce qui a fait manquer son mariage, et voilà vingt-cinq ans qu'elle ne vit que des dons de quelques parents riches : tu comprends que c'est une situation fort pénible. L'hiver, elle habite Angers, et pendant toute la belle saison elle passe un mois chez l'un, un mois chez l'autre. Je la garde toujours assez longtemps : elle se trouve bien chez moi. Je l'ai connue jeune fille, et elle peut me parler de sa jeunesse. Elle a été si belle! Cela commence à passer, et c'est encore un de ses chagrins.

Mme de Gizay fut interrompue par un tapage infernal. Une voiture entrait dans la cour, et le bruit de ses roues se perdait presque dans un chœur de cris qui exprimaient la joie la plus délirante. La clameur monta l'escalier du perron, pénétra dans le vestibule, et l'on commença à distinguer, au milieu des éclats de rire, des applaudissements et des embrassades, le nom de Christine, répété par les quatre enfants :

— Cousine Christine! bonne cousine Christine! Vive la cousine Christine!

A ce nom, le visage de Mme de Gizay rayonna.

— Ma chère Christine! s'écria-t-elle en ouvrant la porte du boudoir et en s'élançant au-devant du groupe qui arrivait.

Les enfants s'écartèrent pour laisser leur mère embrasser la visiteuse à son tour. La chère cousine était une petite femme d'environ quarante-cinq ans, avec une longue figure à nez busqué, chargée, grimée, qui faisait deviner, hélas! la bosse qu'elle portait sur le dos. Je la trouvai bien laide, et ma pensée se reporta involontairement sur la belle taille souple et la figure régulière de Mlle de Sory. Ce ne fut qu'un éclair : Mme de Gizay me présenta, et « cousine Christine » me tendit la main avec un air si amical, un sourire si gai et un si bon regard, que je me dis aussitôt : — A celle-là, je crois que je ferai la lecture tant qu'elle voudra.

— Une jeune fille à promener et à amuser, dit-elle en serrant ma main dans les siennes; c'est mon affaire. Quel âge avez-vous, mon enfant? Bientôt quatorze ans? C'est l'âge où il est bon de courir dans les bois au grand air, dans la rosée. Si vous voulez, je vous emmènerai dès le matin; je connais tous les chemins creux des environs, et je vous ferai voir les plus charmants paysages. Cela vous va-t-il?

A ces mots, je fis comme les enfants : je sautai au cou de la cousine Christine.

— Voilà qui est bien, dit-elle. Tu vois, ma chère, ajouta-t-elle en se tournant vers Mme de Gizay, que nous sommes déjà une paire d'amies.

— Cousine Christine, tu nous emmèneras? disaient les enfants.

— Tu nous feras un cerf-volant?

— Tu nous conduiras dans les fermes où on mange de la crême?

— Tu nous feras danser le soir?

— Tu nous raconteras des histoires?

Elle riait et répondait oui à tout.

— Nous abusons de toi, lui dit enfin Mme de Gizay. Viens te reposer dans ta chambre; je vais t'envoyer Mariette pour défaire ta malle.

— Ne dérange pas Mariette; je ne suis pas lasse et je déferai ma malle moi-même. D'ailleurs je parie que j'aurai des aides. N'est-ce pas, les petits?

— Oui! oui! crièrent les enfants, qui grimpèrent l'escalier de toute la vitesse de leurs jambes.

Quand nous arrivâmes à la chambre, ils avaient déjà débarrassé la caisse de sa corde et ils réclamaient la clef.

Dès que la caisse fut ouverte, ils se rangèrent alentour et attendirent en silence quelque événement mystérieux.

Mlle Christine leur remit à tous des cadeaux: quelques joujoux, des livres, des bagatelles qui les ravissaient. Ils ne manquaient pourtant pas d'objets bien plus beaux que ceux-là; mais tous ses dons étaient si bien choisis, si bien appropriés au goût de chacun, que rien n'aurait pu leur plaire davantage.

— Et la pauvre Berthe, comment se porte-t-elle? demanda Christine en déballant avec le plus grand soin une charmante coiffure de blonde et de tulle ornée de rubans bleus. Voici une parure qui lui ira très-bien, j'en suis sûre; je l'ai copiée sur la plus jolie de toutes celles qui se trouvaient dans la corbeille de mon élève. Elle aime toujours la toilette, n'est-ce pas? C'est bien naturel, quand on a été si jolie!

— Certainement, elle sera très-contente. Elle se porte bien, mais elle n'est pas gaie; elle n'a pas pu prendre le dessus. Il faut avoir pitié d'elle. Ah ça, puisque ton élève est mariée, te voilà libre?

— Libre comme l'air! Je ne chercherai pas d'autre éducation à faire. J'ai de quoi vivre à présent; il me faut si peu! Et puis mes quarante-cinq ans effaroucheraient peut-être la jeunesse.

— Alors je te garde à perpétuité. Tu ne peux pas me refuser; j'ai absolument besoin de toi pour élever mes enfants. Tu vois quels tapageurs! Et la fille est aussi terrible que les garçons, à force de vivre avec eux. Il n'y a que toi qui puisses m'en faire une femme.

— Je tâcherai d'en faire une femme comme toi: je trouve que je t'ai très-bien élevée, dit Christine en souriant à Mme de Gizay.

— Puisque Christine va rester avec nous, dit la petite Emma (celle dont il s'agissait de faire une femme), c'est une grande fête aujourd'hui, et je vais dire à la cuisinière de faire un très-bon gâteau pour dîner.

Elle partit en courant, et les autres la suivirent. Je les entendis parler d'elle, annoncer la bonne nouvelle au cocher, à Mariette et au jardinier, qui, disaient-ils, aimaient tous cousine Christine.

Qui ne l'aurait aimée? C'était la sérénité même. Il n'y avait pas jusqu'à Berthe qu'elle ne réussît à dérider, et elle avait pour cela des façons qui n'étaient qu'à elle. Elle ne lui témoignait jamais sa pitié, elle ne lui parlait jamais de ses chagrins, mais elle les lui faisait oublier; elle trouvait moyen de l'en distraire et de l'amener à penser à autre chose qu'à elle-même. Les quatre enfants étaient fous de cousine Christine, qui maintenait sans effort la paix et la joie parmi eux; et moi je la considérais comme une créature d'un ordre supérieur. J'étais émerveillée de tout ce qu'elle savait, de ses talents, de sa bonté et surtout de sa gaieté. Être gaie et bossue! Il me semblait qu'à sa place j'aurais été plongée dans un perpétuel désespoir. J'eus là-dessus un jour une parole de compassion pour elle en parlant à Mme de Gizay. Celle-ci me regarda avec étonnement, et me dit:

— Mais, Jeanne, tu te trompes; Christine a toujours été gaie, et je t'assure qu'elle n'est pas malheureuse du tout. Je la connais depuis longtemps, puisque c'est elle qui m'a élevée: mes parents l'avaient recueillie à la mort de sa mère, ainsi que son frère et sa sœur. Jamais je ne l'ai connue autrement qu'elle n'est aujourd'hui; tu es bien la première personne qui se soit avisée de la plaindre.

La fin à la prochaine livraison.

TRAVAIL.

Le père de la gloire et de la félicité, c'est le travail.

EURIPIDE.

LES CRABES DE TERRE.

Nous sommes habitués à trouver les crabes dans la mer, ou bien, à marée basse, dans le sable humide, sous les pierres, parmi les varechs. Il existe aux Antilles des espèces de crabes qui vivent sur la terre, y voyagent, s'y nourrissent; ils se logent dans des trous qu'ils creusent eux-mêmes, comme les lapins dans leurs terriers. Ce sont les gécarcins, appelés communément crabes de terre, tourlourous. Cette dernière appellation vient, dit-on, du mot *itourourou*, employé dans la langue des Caraïbes pour désigner ces animaux.

Les gécarcins ressemblent pour la forme générale et la taille aux crabes que tout le monde a vus sur nos rivages. Leur carapace est arrondie, un peu ovalaire dans le sens transversal, et colorée d'un beau rouge violet. Certaines espèces, plus grandes, habitent de préférence les terrains bas et marécageux qui avoisinent la mer; d'autres, et particulièrement celle dont notre gravure représente plusieurs individus, se tiennent sur les collines, sur les pentes des montagnes boisées, loin du littoral.

Le P. Labat et d'autres voyageurs qui ont visité les Antilles ont recueilli des renseignements intéressants sur les habitudes de ces crustacés. De nombreuses observations semblent établir qu'ils se nourrissent de matières végétales, de feuilles, de racines, de fruits tombés, qu'ils saisissent entre leurs pinces et qu'ils déchirent ensuite avec leurs mandibules. Cependant plusieurs naturalistes assurent que leur nourriture habituelle se compose de substances animales, et qu'on les rencontre fréquemment dans les cimetières, où ils fouillent le sol à l'endroit des sépultures. Ce qui est certain, c'est qu'on les voit, par troupes nombreuses, rôder en plein jour sous les arbres, surtout le matin et soir, après les pluies. Si l'on s'amuse à leur barrer le passage avec une baguette, — car il serait dangereux de mettre la main à leur portée, — ils se sauvent en marchant de côté, dressés sur leurs pattes grêles, et en faisant claquer leurs pinces comme pour vous menacer ou vous effrayer. Ils regagnent au plus vite leurs trous, dans lesquels ils s'enfoncent et disparaissent, ou bien ils se réfugient dans les cavités des vieux troncs pourris, dans les fentes des rochers qu'ils trouvent sur leur chemin. S'ils jugent le péril passé, ils sortent de leurs retraites, mais avec précaution et pour y rentrer au moindre bruit.

Chaque année, au mois de mai ou de juin, les tourlou-

rous quittent la montagne pour descendre à la mer. Ils font ce voyage en bandes si nombreuses, que les routes qu'ils suivent en sont toutes couvertes. C'est, dit un voyageur, une sorte d'armée qui marche en ordre de bataille, suivant toujours, sans rompre les rangs, une ligne droite.

Ils escaladent les rochers, les habitations, tous les obstacles qu'ils rencontrent. Malheur aux propriétaires des jardins et des plantations qu'ils envahissent! Ils coupent toutes les jeunes plantes avec leurs pinces. Ils pénètrent même dans les maisons et y font un tel vacarme qu'il est impossible d'y dormir, car c'est ordinairement la nuit qu'ils voyagent. Quand ils marchent de jour, ils font, dit-on, deux haltes, l'une pour manger, l'autre pour se reposer. Si on les poursuit pour les chasser d'une habitation où ils sont entrés, ils se défendent avec opiniâtreté, ils se haussent sur leurs pattes, ils présentent leurs pinces menaçantes, ou bien ils s'en servent comme d'un bouclier. Il ne leur manque qu'une taille plus grande pour être vraiment redoutables.

Lorsqu'ils sont arrivés à la mer, les tourlourous entrent dans l'eau et se baignent; les femelles y laissent tomber les grappes d'œufs qui sont attachées sous leur queue; ces œufs, rejetés par le flot sur le sable de la grève, sont échauffés par le soleil et éclosent. Les petits qui en



Crabe violet terrestre de la Jamaïque (*Gecarcinus ruricola*). — Dessin de Freeman.

sortent s'établissent dans les endroits voisins où ils trouvent de la nourriture, puis, devenus assez forts, ils se rendent dans la montagne.

La ponte faite, les mâles et les femelles cherchent à regagner leurs domiciles en suivant le même chemin et dans le même ordre. Mais, au retour, ils sont dans un tel état d'épuisement qu'ils sont obligés de faire de fréquentes stations dans la campagne pour reprendre des forces.

Le moment de la mue est pour ces crabes une crise difficile à traverser. Aussi se cachent-ils dans leurs trous, dont ils ferment soigneusement l'entrée. Ils n'y sont pas toujours en sûreté, car c'est à cette époque que les habitants, surtout les nègres, leur font la chasse. On fouille leurs terriers avec une serpe et on les déterre. Leur chair, récemment dépouillée de l'ancienne carapace et dont la nouvelle est molle encore, a, paraît-il, plus de délicatesse que dans les autres saisons.

On les chasse d'ailleurs en tout temps, surtout la grosse espèce, qui habite dans les lieux bas et humides, au pied des arbres, ou bien sur le rivage de la mer. On les surprend la nuit, à la lueur des torches, tandis qu'ils sortent sans défiance de leurs demeures souterraines. On les saisit par le dos, en arrière des pinces, et on les met dans des sacs.

L'AJONC ÉPINEUX.



Salon de 1876; Peinture. — Les Ajoncs en fleur, par Alexandre Ségé. — Dessin de L. de Bellée.

L'ajonc est une plante des plus communes, dont les rameaux, hérissés d'épines, font mauvais accueil à la main qui s'avance imprudemment pour cueillir leurs fleurs jaunes, et aux jambes des promeneurs qui s'approchent avec trop de confiance. Son port roide, son aspect dur, sauvage, bourru, préviennent peu en sa faveur.

Cependant on aurait tort de dédaigner l'ajonc. C'est lui qui se charge de décorer de ses gais bouquets couleur d'or les lieux arides que délaissent les autres végétaux. Il se répand en touffes épaisses et serrées sur les plateaux pierreux et stériles, sur les talus escarpés et sablonneux qui bordent les bois. Il n'a pas besoin de terre grasse et nourrissante, il n'a pas besoin d'eau pour prospérer. Il s'accommode de tous les terrains, même des plus ingrats; il se plaît parmi les rochers, dans les cailloux et le gravier; il ne lui faut que de l'air pour respirer et du soleil pour dorer ses fleurs.

En Bretagne, on fait grand cas de l'ajonc; on se garde bien de l'arracher là où il pousse de lui-même; on va jusqu'à le semer dans de vastes champs qu'on ne craint pas de lui abandonner : si l'on a un domaine entouré de murs de terre, on le sème sur la crête de ces murs, qu'il transforme bientôt en une haie verte et touffue. C'est que le cultivateur breton sait utiliser l'ajonc; quand la plante est jeune et encore tendre, il la fauche et il la donne comme fourrage d'hiver à ses bestiaux, qui la mangent avec plaisir lorsqu'elle a été écrasée et broyée sous le pilon. Les vieux arbrisseaux devenus durs et ligneux, on les laisse sécher à l'air et on s'en sert pour chauffer le four. On voit de vastes amas de ces bourrées d'ajoncs près des chaumières bretonnes. Dans beaucoup de fermes, on les répand par couches sur le sol de la cour, ce qui rend cette cour peu commode à traverser pour les pieds qui ne sont pas protégés par des sabots; mais à la longue cette litière rebelle et piquante s'affaisse et s'amollit, elle est incessamment foulée par les animaux qui la traversent et s'y arrêtent avant de rentrer à l'étable, elle se tasse, s'humecte, pourrit et se convertit en fumier. C'est ainsi qu'une plante méprisée et proscrite dans les pays riches devient une ressource précieuse pour des contrées moins favorisées.

LES GÉOGRAPHES.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Suite. — Voy. les Tables du t. XLIV, 1876.

SUITE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Les Espagnols ne furent pas les seuls à explorer le nouveau continent découvert par Christophe Colomb.

En 1523, un capitaine florentin au service de François Ier, Juan Verazzani, s'avança sur les côtes du nord-ouest, au-dessus de la Floride, et vit le golfe Saint-Laurent.

De 1533 à 1543, Jacques Cartier, capitaine de navire de Saint-Malo, fit quatre voyages à l'île de Terre-Neuve, au golfe Saint-Laurent, et pénétra dans le Canada, alors occupé par les Hurons.

Des colonies protestantes françaises, envoyées par l'amiral de Coligny, tentèrent de s'établir, en 1555, sur la côte brésilienne, sous la conduite de Durand de Villegagnon [1], et en 1562 et 1564, sur les côtes de la Floride, sous la direction du capitaine Jean Ribaut et sous celle du capitaine Laudonnière.

En 1593, sir Walter Ralegh fit une expédition, dont il a écrit lui-même le récit dramatique, sur le littoral qui dans la suite est devenu la Guyane anglaise.

Il faut citer encore, avant de passer au dix-septième

[1] Voy. sur ce sujet ce que nous avons dit d'après Jean de Léry, dans nos tomes XXV, 1857, p. 203, et XXVII, 1859, p. 143.

siècle, diverses explorations à la recherche d'une route aux Indes par le nord, idée qui était née dès les premières découvertes de Christophe Colomb.

Chancellor, dans l'année 1553, en cherchant ce passage, arrive au port d'Arkhangel, et découvre, pour ainsi dire, la Moscovie.

Forbisher, en 1576, 1578, 1579, découvre, par 63° 8′ de latitude, le détroit qui a gardé son nom.

Jean Davis, de 1585 à 1587, s'éleva sur la côte occidentale du Groenland presque jusqu'au 73e degré de latitude, découvrit le bras de mer qui porte son nom, et vit le premier la terre de Cumberland.

Nous avons raconté ailleurs les trois voyages du Hollandais Barentz, en 1594, 1595 et 1596, pendant lesquels furent découvertes le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble, et qui se terminèrent si dramatiquement ([1]).

En même temps, on poursuivait les explorations océaniques à la suite de Magellan.

Drake fit, de 1577 à 1580, en pirate plus qu'en navigateur, un voyage de circumnavigation qui est resté célèbre ([2]).

En 1598, les Hollandais organisèrent deux expéditions pour la mer du Sud par le détroit de Magellan. L'un des deux chefs, Olivier de Noort, ramena un seul de ses navires en 1601.

Le grand archipel d'Asie fut exploré avec une grande activité, dans des intérêts de commerce, par les Espagnols, les Hollandais et surtout par les Portugais.

Un aventurier, dont la relation est étrange ([3]), Mendez Pinto, parcourut les mers orientales de 1539 à 1558, mais sans y faire de découvertes.

Dès 1542, un marin portugais, Antonio de Mota, avait découvert le Japon, sans le vouloir : il avait été jeté sur la côte de cette contrée par une tempête. Quelques années après, François Xavier y fondait une mission.

Les grands géographes Ortelius et Mercator ([4]) appartiennent au seizième siècle.

Fernel avait déterminé la grandeur du degré terrestre en 1550.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

1601-1635. — Samuel Champlain explore le Canada et y établit la colonie française.

1606. — Le capitaine Torres traverse le détroit qui a conservé son nom (entre l'Australie et la Papouasie).

1607-1610. — Voyages dans les mers arctiques; Hudson continue la recherche du passage du nord-ouest.

1616. — William Baffin longe la côte occidentale du Groenland, et découvre les détroits de Smith's-Sound, Jones-Sound et Lancaster's-Sound.

1616. — Jacob le Maire et Wilhem Schouten, Hollandais, découvrent, à l'extrémité méridionale de la mer de Feu, le passage le Maire et la pointe la plus australe, le cap Horn (Hoorn).

1339. — En cette année, le capitaine Pedro Texeira fait une exploration du fleuve de l'Amazone.

En 1642, la terre de Van-Diemen et la Nouvelle-Zemble sont découvertes par Abel Tasman.

La suite à une autre livraison.

LES TROIS ENNEMIS DE LA VÉRITÉ.

L'accès vers la vérité rencontre comme obstacles : l'ignorance, l'erreur, le mensonge.

L'ignorance paralyse l'entendement et l'enveloppe de ténèbres.

L'erreur est pire, parce qu'elle croit s'appuyer sur la vérité en la plaçant là où elle n'est pas. Le pardon lui est dû quand elle s'allie à la bonne foi, avec laquelle elle n'est pas incompatible. Elle cesse d'être excusable lorsque, par abandon de nous-mêmes, le courage de la lutte nous a manqué pour diminuer la trop large part de nos ignorances. Elle nuit à qui y tombe, et point à lui seul; elle fait tort à autrui en jetant la confusion et l'impuissance dans les services qu'on doit à ses semblables.

Le mensonge est un vice moral. Le progrès de l'humanité ne le guérit pas; mais il le rend plus visible et plus odieux, et apporte des lumières et des secours à ceux que ses embûches attaquent et assiégent.

Le mensonge sait que la vérité existe, et il agit comme si elle n'était pas. Il prend parti contre elle, la nie, la cache, l'altère, fait effort pour se servir d'elle contre la pratique du bien. Par lui le méchant devient pire à mesure qu'il étend son intelligence. ([1])

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE LA FRANCE.

Il y a cinquante ans, le commerce extérieur de la France était inférieur à un milliard.

Il est aujourd'hui de plus de neuf milliards.

Ce progrès est dû à l'accroissement de la production nationale, à l'amélioration des voies de communication, à la liberté des échanges.

PARACELSE.

Paracelse est né en 1493. L'étrange inscription suivante, reproduite au-dessous d'un de ses nombreux portraits, explique laconiquement ce que beaucoup de ses contemporains pensèrent de lui : « Tout ce qu'on trouve en Paracelse de parfait lui vint de Dieu, ce qu'il eut de mauvais lui vint du diable ! »

Les véritables nom et prénoms de ce personnage célèbre étaient : Philippe-Auréole-Théophraste Bombast de Hohenheim ([2]). Il étudia d'abord avec ardeur sous la direction de son père, gentilhomme souabe, au lieu de sa naissance, en Suisse, à Einsideln ([3]). Des difficultés d'une nature pénible l'obligèrent à s'éloigner de la maison paternelle. Il était dès ce temps initié à l'art de guérir; de plus, il avait beaucoup lu, beaucoup observé et médité, et son esprit pénétrant dédaignait les vaines théories qui obscurcissaient la pratique de la médecine bien plus qu'elles ne servaient à ses progrès. Il voyagea d'abord en Suisse, interrogeant de préférence toutes les personnes qui paraissaient s'en rapporter plus à leurs observations propres qu'aux traditions. Il visitait les alchimistes, les simples barbiers faisant alors de la chirurgie, voire même les esprits audacieux qui ne reculaient pas devant la réputation de magiciens. Toutes les sciences l'intéressaient. Il alla dans maintes villes de l'Allemagne et du Tyrol, descendant au fond des mines et se chauffant aux forges, où de rudes ouvriers l'instruisaient des métamorphoses que les métaux subissaient grâce à leur travaux. Parfois, dans ses excursions aventureuses, il rencontrait d'opulents industriels, tels que les Fugger, les Rothschild de leur temps, qui le devinaient et se prenaient de sympathie pour lui.

Cette existence vagabonde l'amena à une conviction

([1]) Voy. t. XXXVI, 1868, p. 225, 226, et le tome III des *Voyageurs anciens et modernes*.
([2]) Voy. t. XX, 1852, p. 201.
([3]) *Les Voyages advantureux de Fernand Mendez Pinto*. 1628.
([4]) Voy. t. XLII, 1874, p. 145.

([1]) Renouard, Discours à la rentrée de la Cour de cassation. 1876.
([2]) Le surnom *Paracelse* signifierait, selon certains auteurs : « Élevé contre. »
([3]) Voy., sur Einsideln, t. XLII, 1874, p. 43.

qui fut à la fois le tourment et l'honneur de sa courte existence. Selon lui, il fallait faire table rase de la science du passé et s'efforcer d'oublier la docte antiquité. Il brûla, dit-on, les livres de Galien et d'Avicenne. Ce fut une erreur : il ne faut jamais rien brûler.

On croit que, malgré son mépris pour les savants de son temps, il se fit recevoir docteur.

Il paraît certain qu'il assista à plusieurs batailles, comme chirurgien militaire, en Italie, en Allemagne, en Danemark même. Ce fut pour lui certainement une école excellente : il y prit des allures guerrières. Plusieurs de ses portraits (on en connaît trente-cinq) le montrent armé d'une épée formidable, dont le pommeau énorme renfermait certains médicaments qu'il employait sur le champ de bataille. Le portrait attribué à Albert Durer, et que nous reproduisons, le montre sous un aspect plus paisible ; on croirait même lire sur ses traits une certaine bonhomie ; cependant on s'accorde à reconnaître qu'il fut toute sa vie très-orgueilleux et souvent offensif dans son langage comme dans ses écrits. On en jugera par ce peu de lignes traduites fidèlement de son Répertoire écrit en bas allemand :

« Vous qui, après avoir étudié Hippocrate, Galien, Avicenne, croyez tout savoir, vous ne savez encore rien; vous voulez prescrire des médicaments, et vous ignorez l'art de les préparer ! La chimie vous donne la solution de tous les problèmes de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique ; en dehors de la chimie vous tâtonnez dans les ténèbres...

» Vous, médecins de Paris, de Montpellier, d'Italie, grecs, sarmates, arabes, israélites, vous devez tous me suivre ; ce n'est pas à moi de vous suivre : si vous ne vous ralliez pas à ma bannière, vous ne serez pas dignes qu'un chien lève contre vous sa patte de derrière...

» Que faites-vous donc, physiciens et docteurs? Vous ne voyez donc pas clair? Avez-vous des escarboucles à la place des yeux? Votre prince Galien est dans l'enfer, et si vous saviez tout ce qu'il m'a écrit de ce lieu, vous feriez le signe de la croix avec une queue de renard. Votre Avicenne est à l'entrée du purgatoire ; j'ai discuté avec lui sur l'or potable, sur la teinture des physiciens, sur la quintessence, sur la pierre philosophale, sur la thériaque. O hypocrites, qui ne voulez pas écouter la voix d'un médecin instruit dans les œuvres de Dieu ! Après ma mort, mes disciples découvriront vos impostures, ils feront connaître vos sales drogues...

» Parlez-moi plutôt des médecins spagiriques (*chimistes*) : ceux-là du moins ne sont pas paresseux comme les autres ; ils ne sont pas habillés en beau velours, en soie ou en taffetas ; ils ne portent pas de bagues d'or aux doigts, ni des gants blancs. Les médecins spagiriques attendent avec patience, jour et nuit, le résultat de leurs travaux. Ils ne fréquentent pas les lieux publics ; ils passent leur temps dans les laboratoires. Ils portent des culottes de peau, avec un tablier de peau pour s'essuyer les mains. Ils sont noirs et enfumés comme des forgerons et des charbonniers. Ils parlent peu et ne vantent pas leurs médicaments, sachant bien que c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier [1]. »

Avant de tenir ce fier et rude langage, dès l'âge de trente ans, Paracelse avait opéré des cures réputées merveilleuses et qui lui avaient donné une autorité que l'on ne contestait plus. La ville de Bâle l'engagea à venir professer dans ses murs. Contre l'usage, ce fut en allemand qu'il y fit ses cours, dédaignant de s'exprimer en latin, comme ses confrères, et laissant même planer quelque doute sur la connaissance qu'il pouvait avoir de cette langue, appliquée alors à toutes les sciences. Il était écouté avec enthousiasme par les uns, dénigré par les autres ; mais sa réputation allait encore grandissant, lorsque la violence de son caractère vint interrompre la vie comparativement paisible qu'il menait depuis son arrivée à Bâle. Un chanoine nommé Cornel de Lichtenfels, que tourmentait cruellement la goutte, lui promit deux cents florins s'il parvenait à le guérir ; mais trois pilules d'opium ayant suffi pour apaiser son mal, il refusa de payer les deux cents florins [1] et eut recours aux magistrats, qui lui donnèrent gain de cause et réduisirent à six florins les honoraires du professeur. La colère de Paracelse s'exhala dans le langage que nous lui connaissons ; l'irritation de la magistrature lui fit pressentir la punition qu'on lui réservait ; il décampa de la ville de Bâle, léger de tout bagage scientifique, ainsi que cela lui arrivait toujours, puisque sa bibliothèque, disait-il parfois, pouvait tenir dans dix feuillets !

« A partir de ce moment, dit le docteur Hœfer, son biographe le plus autorisé, il mena une vie très-aventureuse. On le trouve successivement en Alsace en 1528, à Nuremberg en 1529, à Saint-Gall en 1531, à Pfefferbade en 1535, à Augsbourg en 1536. Il parcourut ensuite la Moravie, l'Autriche, la Hongrie ; il dédia, en 1537, à Villach, sa Chronique à l'archevêque de Carinthie. »

La ville de Mendelheim l'accueillit en 1540 ; il demeura au plus un an à Salzbourg, et ce fut dans l'hôpital de Saint-Étienne qu'il finit ses jours, le 24 septembre 1541.

La dernière conception de ce génie audacieux fut, dit-on, la création d'un être doué de toutes les facultés de l'homme sous une forme amoindrie, et qu'il appelait l'*homunculus*. « L'homme, dit-il, dans son langage parfois énigmatique, est une vapeur condensée ; il retournera en vapeur d'où il est sorti. » Disons toutefois que cette chimérique prétention du docteur, qu'on jugea diabolique, n'est pas parfaitement établie. D'autres opinions non moins absurdes lui furent attribuées, peut-être à tort et avec malignité, par plusieurs de ses ennemis, à la tête desquels il faut mettre son ancien disciple Oporinus, qui lui reprochait de lui avoir célé ses secrets les plus précieux. La critique moderne a démontré que des dix volumes écrits en allemand, réunis sous son nom en l'année 1589 [2], c'est-à-dire près d'un demi-siècle après sa mort, la plus grande partie n'est pas entièrement son œuvre. Trois de ses traités tout au plus parurent de son vivant ; dix sont regardés comme authentiques, mais les fausses interprétations qu'on a mêlées à ses véritables écrits sont innombrables. M. Marx l'a disculpé en ces derniers temps de beaucoup d'imputations mensongères ; il a prouvé que non-seulement il rejetait ouvertement les erreurs de l'astrologie et que les alchimistes ne se glorifiaient point de ses travaux, mais il a établi que les formes concises de son style n'admettaient pas le fatras parfois grotesque dans lequel on noyait ses prétendues doctrines. Au dire de ce savant, il n'y aurait pas plus de réalité dans ce qu'on a dit de son ivrognerie habituelle et des désordres de sa vie privée, qu'il n'y en avait dans la confusion parfois si hétéroclite de ses écrits.

« Supérieur à tous ses contemporains, Paracelse est en possession de la vraie méthode scientifique. Il montre la même sûreté de coup d'œil lorsqu'il enseigne que le médecin ne doit pas forcer la nature... Il admet dans chaque organisme un moteur secret, l'*archée*, le principe vital moderne qui veille à la réparation des forces, à l'élimination des causes morbides ; le médecin doit s'attacher à faciliter

(1) *Histoire de la chimie depuis les temps les plus reculés jusqu'à notre époque*, Ferd. Hœfer, t. II, p. 11 de la première édition.

(1) D'autres disent cent florins seulement.

(2) Voici la traduction du titre de l'édition la plus complète : Écrits du noble et savant philosophe médecin Philippe-Théophraste Bombast de Hohenheim dit Paracelse, publiés d'après les manuscrits originaux, etc., par Jean Huser. Bâle, 1589, 10 vol.

les fonctions de cette archée : dans le cas de blessure, par exemple, il doit s'attacher à empêcher les agents extérieurs de contrarier la guérison qui se fait de soi-même par l'intervention du baume naturel (*mumie*) qui réside dans le corps. C'est en raison des mêmes principes qu'il conseille souvent les calmants, la diète, et qu'il veut qu'on soit de la plus grande modération dans l'emploi des évacuatoires et des médicaments violents, tels que le mercure.

» Un autre mérite de Paracelse fut de fonder la médecine sur la connaissance exacte de la chimie. Il chercha le premier à reconnaître les principes actifs des drogues afin de les simplifier et de les employer en moindres doses; il réussit à faire rejeter l'usage des électuaires et des mixtures compliquées et répugnantes des Arabes.

» Tels sont les services éminents que Paracelse a rendus à l'humanité souffrante, pour laquelle il montra toujours



Paracelse. — Dessin de Bocourt, d'après une peinture du Musée de Nancy, attribuée à Albert Durer.

le dévouement le plus désintéressé; s'il en fut mal récompensé pendant sa vie, que sa mémoire du moins soit honorée. » (¹)

VEROCCHIO.

Andrea del Verocchio naquit à Florence, en 1432, de Domenico di Michele de' Cioni. Ainsi que presque tous les grands artistes de son temps et de son pays, ce fut dans une boutique d'orfévre qu'il commença sa laborieuse carrière, et ses premiers travaux consistèrent en boutons de chape et autres ornements du culte. Appelé à Rome par Sixte IV pour y exécuter en argent plusieurs figures d'apôtres dont il était d'usage d'orner la chapelle pontificale, il s'éprit d'admiration pour les trésors d'art antique qu'on exhumait chaque jour du sol de la ville éternelle. Ne tenant plus compte alors de la richesse de la matière, il se contenta de jeter en bronze quelques figurines; puis, enhardi par le succès, il parvint à s'assimiler les procédés de la taille du marbre. Au quinzième siècle, le fait était fréquent : loin de se confiner dans ces cases étroites que nous décorons du nom de *spécialités*, un homme de mérite tenait à honneur de parcourir librement, en tous sens, le vaste domaine de l'art. C'est ainsi que Giotto avait été peintre et architecte, et que, de la même main qui couvrit de nobles compositions les murs de l'Arena, il avait élevé dans les airs le campanile de Santa-Maria del Fiore.

D'orfévre, Verocchio devint donc sculpteur et peintre, et bien que sous cette dernière transformation le nombre de ses ouvrages soit fort restreint, il suffit de rappeler à sa gloire qu'il fut le maître de Leonardo da Vinci, de Lorenzo di Credi, peut-être même, suivant certains auteurs, de Pietro Perugino. En la personne d'Andrea, Florence aurait ainsi présidé aux destinées de l'école lombarde, et, indirectement, à celles de l'école romaine et de son chef immortel.

Il n'existe plus de traces matérielles du séjour de Verocchio à Rome, et la sépulture en marbre de la femme de Francesco Tornabuoni, qu'il avait exécutée dans l'église de la Minerve, a complétement disparu. C'est de retour dans sa patrie, en 1476, qu'il modela et coula en bronze le David reproduit par notre gravure, statue fameuse, placée dans le principe au sommet de l'escalier

(¹) *Biographie générale*, dirigée par Ferdinand Hœfer.

du Palais-Vieux et maintenant conservée au Musée national (Bargello) (¹). Elle justifie pleinement ce que dit Vasari du style d'Andrea : *Hebbe la maniera alquanto dura e crudetta.* Le David est, en effet, d'une « manière un peu dure et sèche » ; cependant il ne serait pas équitable de le juger avec toute la rigueur de la critique moderne, et l'on doit se reporter dans le milieu et à l'époque où l'œuvre se produisit. Sans doute les membres supérieurs sont juvéniles jusqu'à la maigreur, l'ajustement de la figure est mesquin et dénué de grâce ; mais le caractère de la tête



David vainqueur de Goliath, statue en bronze d'Andrea Verocchio, au Musée national de Florence. — Dessin de Chevignard.

aussi bien que l'accent du dessin dénotent chez son auteur une profonde connaissance de la forme humaine. En avançant dans l'étude de son art, Verocchio allait déployer plus de largeur, ainsi que le témoignent le bel Enfant au poisson de la fontaine du Palais-Vieux, le groupe très-important de l'Incrédulité de saint Thomas, sur la façade orientale d'Orsanmichele, mais surtout la statue de Bartolomeo Colleoni, à Venise, une des conceptions les plus fières de la sculpture italienne et le chef-d'œuvre du maître (¹). Il ne le vit point achevé, la mort l'ayant surpris en 1488. A l'heure dernière, n'était-ce pas l'éclatante révélation d'un génie lent à se dégager? S'il faut en croire ses biographes, la nature avait peu fait pour Andrea, du moins il ne semble pas avoir possédé dans une égale mesure l'idée créatrice et l'habileté qui exécute : de là peut-être, de cette obligation de tout demander au travail opiniâtre, *infinito studio*,

(¹) Voy. t. XLIV, 1876, p. 252, 388.

(¹) Voyez cette statue, t. XXIII, 1855, p. 41.

proviendrait l'âpreté dont les œuvres de Verocchio sont empreintes.

BERTHE ET CHRISTINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 158.

Je ne sais pas si Christine nous avait entendues, ou si Mme de Gizay lui fit part de mes sentiments à son égard; mais le lendemain, comme j'étais courbée sur un livre, elle passa derrière moi et me prit par les épaules en me disant : — Allons, mignonne, tenez-vous droite; quand on se courbe à votre âge on court risque de devenir bossue, et ce n'est pas beau.

Je rougis jusqu'aux oreilles en entendant ce mot dans sa bouche. Elle se mit à rire.

— Oh! ma chère enfant, ne rougissez pas à propos de moi, ce n'est pas la peine. Pour ce qui me regarde, il y a longtemps que j'en ai pris mon parti; et d'ailleurs, à tout âge j'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Et elle me laissa réfléchir là-dessus. Je n'eus pas le loisir de réfléchir longtemps. Mme de Gizay entra avec une figure consternée. Elle s'assit près de moi, me prit les mains, m'appela chère petite, pauvre petite, et finit par me remettre une lettre de ma mère qui m'annonçait d'assez fâcheuses nouvelles. Mon père avait fait des pertes d'argent; il était forcé de recommencer à construire sa fortune : pour cela, il quittait Paris et s'en allait diriger une usine située dans le midi de la France ; c'était un changement de vie complet.

A quatorze ans, les changements, quels qu'ils soient, ne déplaisent pas, et l'imagination prête volontiers des charmes à l'inconnu. Il est donc probable que j'aurais facilement pris les choses par le bon côté, comme me le conseillait ma mère, sans la pitié intempestive qui me fut témoignée, un peu par Mme de Gizay et beaucoup par Mlle de Sory, qui ne se fit pas faute de comparer mon sort au sien, et qui tira de cette comparaison, avec beaucoup de lamentations sur son passé, les plus fâcheux pronostics pour mon avenir. Le soir, les visiteurs habituels du château, instruits de l'événement par des chuchotements qui parvenaient tous à mon oreille, eurent des airs mystérieux et parlèrent bas autour de moi comme autour d'une malade. Il résulta de tout cela que, rentrée dans ma chambre, je me montai la tête toute seule, que je me trouvai la plus malheureuse créature du monde, et que je passai une partie de la nuit dans les larmes.

Le lendemain, quand j'ouvris les yeux après quelques heures d'un sommeil entrecoupé de sanglots, j'aperçus en même temps les deux choses les plus réconfortantes que je pusse voir : un rayon de soleil, et le regard de la cousine Christine attaché sur moi.

Christine me sourit et m'embrassa; et, sans paraître faire attention à mes yeux rougis et à ma figure marbrée par les larmes :

— Voyez, ma chère Jeanne, me dit-elle, comme il fait beau ce matin ! Voulez-vous venir déjeuner à la ferme, au bord de la rivière? C'est un peu loin, mais nous ne préviendrons pas les petits, et nous ferons une bonne promenade à nous deux.

Elle m'aida à m'habiller, elle m'emmena à l'office où elle remplit mon panier de gâteaux, et, passant mon bras sous le sien, elle m'entraîna dans le bois,

Comme le bois était frais et riant ce matin-là ! comme la mousse était douce aux pieds ! comme le soleil, pénétrant à travers le feuillage, traçait sur les sentiers de gais treillages de lumière et faisait étinceler les gouttes d'eau suspendues à la dentelle légère des toiles d'araignée ! Les insectes bourdonnaient, les oiseaux gazouillaient et se croisaient d'un arbre à l'autre avec un frou-frou d'ailes, et l'on entendait au loin un ruisseau qui coulait à petit bruit sur les cailloux. Toute cette beauté sereine m'apaisait, et je sentais mon cœur redevenir léger, quand nous arrivâmes sous un couvert de grands pins, dont la sombre verdure ne laissait passer aucun rayon. Là, plus d'oiseaux ni de lumière : ce silence, cette quasi-obscurité me rendirent toute ma tristesse. Je me laissai tomber sur la mousse, et je fondis de larmes.

Christine me regarda pendant quelques instants sans rien me dire, puis elle m'entoura de ses bras caressants et me serra contre son cœur. Enfin, écartant mes cheveux de mon front, comme elle aurait fait à un petit enfant :

— A présent, ma mignonne, me dit-elle, vous allez me conter vos chagrins. Je ne vous ai pas parlé hier; il y avait trop de gens autour de vous, et j'ai pensé que vous n'auriez rien à me dire; mais à présent, nous sommes seules, et vous avez confiance en moi, n'est-ce pas?

— Oh ! oui, et cela me fait du bien que vous ayez pitié de moi, vous aussi. J'étais trop triste de penser qu'il n'y avait que vous qui ne me plaigniez pas...

— Je vous plaindrai si vous le désirez, Jeanne ; mais voyez vous-même si vous vous trouvez à plaindre. Quel est votre chagrin? Regardez-le en face, je vous prie.

Je la trouvais un peu sévère ; pourtant je n'osai pas me remettre à pleurer, et je répondis :

— Quitter Paris ! toutes mes amies ! tout ce que j'ai connu depuis que je suis au monde ! tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai admiré !

— Oui, c'est un chagrin; mais partout en ce monde on trouve à aimer et à admirer, soyez-en sûre ; il suffit de ne pas fermer son cœur et de ne pas s'obstiner dans des regrets inutiles. Et puis, vous suivez vos parents; l'avez-vous oublié, Jeanne?

— Mes pauvres parents ! comme ils vont être malheureux ! C'est sur eux que je pleure bien plus que sur moi-même, je vous assure.

— Et pendant ce temps-là, ils s'affligent à cause de vous, ma pauvre enfant. Tout cela fait bien des larmes perdues. Vous êtes plus heureuse qu'eux, puisqu'il est en votre pouvoir de les consoler. S'ils vous voient gaie et courageuse, ils oublieront bien vite leurs revers, et les répareront plus facilement que si vous leur enlevez leur présence d'esprit par votre tristesse. Je n'étais pas contente hier soir de toute cette pitié qu'on vous témoignait : ce n'était bon qu'à vous amollir, quand il aurait fallu vous fortifier. Vous n'avez pas l'âme lâche ; je crois vous bien connaître, et je suis sûre que vous êtes capable de comprendre le devoir. Dans toutes les peines de la vie, voyez-vous, mon enfant, l'accomplissement du devoir est la meilleure consolation.

Mon pauvre cœur agité se calmait peu à peu à mesure qu'elle parlait.

— Merci, lui dis-je en me serrant contre elle; vous me faites plus de bien que Mlle Berthe. Hier soir, je l'ai trouvée très-bonne; mais à présent que j'y pense, il me semble qu'en s'apitoyant sur moi elle n'était occupée que d'elle-même. Après tout, je ne lui en veux pas ; elle a été si malheureuse, à ce qu'on dit.

— Oui, très-malheureuse; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle, dit gravement la cousine Christine.

Je la regardai, étonnée de ce jugement sévère; c'était la première fois que je l'entendais blâmer quelqu'un.

— Ceci a besoin d'explication, ma petite, reprit-elle en se levant. Continuons notre route ; il fait un peu frais ici pour vous. Berthe a été une beauté célèbre ; elle a eu une

voix merveilleuse et un talent d'artiste, et tous ces dons ont fait son malheur. Je l'ai connue enfant, et enfant gâtée; rien n'était assez beau ni assez bon pour elle; sa pauvre mère était assez folle pour céder à son désir de paraître et de briller. Dès l'âge de quinze ans elle allait dans le monde, et moissonnait tous les jours des gerbes de compliments; cela lui tourna la tête. Puisqu'elle était si fêtée pour sa beauté et pour son chant, à quoi bon s'encombrer l'esprit de connaissances bonnes pour les pédants? Malgré les représentations de son père, malgré les observations timides de sa mère, Berthe n'apprit rien; et comme la solitude n'a pour les ignorants que de l'ennui, elle en arriva avec les années à ne pouvoir se passer un seul jour de fêtes et de société. Pour fournir aux dépenses de sa femme et de sa fille, M. de Sory se lança dans des spéculations imprudentes. Il espérait s'arrêter bientôt. Berthe, à vingt-deux ans, était demandée en mariage par un jeune médecin de grand avenir. Je pense qu'il l'aimait; peut-être aussi la dot était-elle pour quelque chose dans sa recherche. Mais M. de Sory, qui comptait se retirer des affaires et vivre simplement dès qu'il aurait marié sa fille, ne vit point l'avenir qu'il rêvait. Un coup de bourse le ruina; il en mourut de chagrin.

— Et le jeune médecin se retira? interrompis-je avec indignation.

— Il ne se retira pas tout de suite; il dut faire de tristes réflexions quand il vit Berthe, plus désolée de sa ruine que de la mort de son père, disputer à sa mère le peu qui leur resta après la vente de leurs biens. Il vit Berthe refuser de se plier à sa nouvelle position, laisser à sa pauvre mère, accablée de chagrin et de remords, tous les soins et tout le travail de leur petit ménage; il l'entendit parler de la vie qu'elle comptait mener quand elle serait mariée, et du monde où elle voulait reparaître. Il n'était pas riche; il ne se sentit pas le courage de lutter contre un avenir aussi périlleux : il se retira. Tous les hommes ne sont pas des héros, ma pauvre Jeanne!

Je me taisais; je n'avais plus la force de condamner le jeune médecin. Christine continua :

— Beaucoup de personnes s'intéressèrent à Mme de Sory et à sa fille. De tous les côtés on suggéra à Berthe l'idée de donner des leçons de chant; elle était sûre, en utilisant ce talent si admiré, de retrouver pour elle et sa mère une partie de leur ancienne aisance. Elle ne le voulut pas; cette vie lui semblait trop pénible, et puis c'était déroger, à ce qu'elle trouvait. Comme la famille de sa mère était nombreuse et riche, on ne la pressa pas de travailler, et on leur fit à toutes deux une pension suffisante pour leur entretien. Elles vécurent l'hiver à Angers, le reste de l'année à la campagne, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de leurs nombreux parents. On les plaignait beaucoup, parce qu'elles se plaignaient elles-mêmes. Mme de Sory est morte il y a quelques années; sa fille a continué seule le même genre de vie. Vous avez dû voir qu'on a toujours les plus grands égards pour elle, à cause de ses malheurs passés; mais vous soucieriez-vous d'inspirer une pareille pitié?

— Jamais! m'écriai-je. Me voilà guérie; je me sens gaie et vaillante, et je vous promets que vous serez contente de moi. Je vais écrire à ma mère en rentrant. Pauvre mère! c'est la première chose que j'aurais dû faire hier; et j'étais si occupée de moi-même que je n'y ai pas pensé.

— C'était une première faute, mon enfant : heureusement que ce sera la dernière. Votre chagrin vous a aussi empêchée de dîner; vous en souvenez-vous? Ce serait à propos, car nous voici à la porte de la ferme.

Si j'ai jamais déjeuné de bon appétit, c'est certainement ce matin-là. Il est vrai que la crème de la fermière était particulièrement bonne, ou qu'elle me parut telle, assaisonnée par les plaisanteries de Mlle Christine. Nous revînmes par le même chemin : le soleil avait séché les gouttes d'eau, et les fleurettes penchaient leurs têtes alanguies par la chaleur. Je restais silencieuse, et ma compagne s'en inquiéta.

— Êtes-vous fatiguée ou malade, petite? me dit-elle; ou bien êtes-vous déjà en train de manquer à nos conventions?

— Je pensais à vous, lui répondis-je. Vous aussi, n'est-ce pas, vous avez eu dans votre vie... votre part de chagrin?

Je ne sais pas où je pris l'audace de lui parler ainsi. Elle se recueillit un instant, puis, relevant la tête :

— Je n'aime pas beaucoup à parler de moi, mais je crois que mon histoire pourra vous être utile. Elle n'est pas longue ni compliquée, et elle vous fera comprendre qu'on peut toujours être heureux.

J'étais fort jolie dans mon enfance, du moins je l'entendais dire tout autour de moi; cela me faisait plaisir. C'est un plaisir qu'on devrait bien ne pas donner aux enfants. Mon père était un fonctionnaire d'un rang assez élevé. Nous n'avions pas d'autre fortune qu'une petite rente viagère qui appartenait à ma mère; mais les appointements de mon père nous faisaient vivre largement. Mes parents étaient très-bons, et j'avais une sœur et un frère plus jeunes que moi de plusieurs années. A treize ans, j'eus mon premier chagrin, et il fut grand : mon père mourut. Tant qu'on garde ceux qu'on aime, voyez-vous, il ne faut pas se plaindre du reste.

Ma sœur avait six ans, mon frère quatre. Ma pauvre mère, en se passant de domestique, en faisant tous nos vêtements, en étant notre seule institutrice, réussit à nous faire vivre dans deux mansardes au cinquième étage; heureusement elles étaient au soleil. Tout alla passablement pendant un an; j'aidais ma mère tant que je pouvais, et je travaillais avec ardeur pour passer des examens dès que j'aurais seize ans, afin de gagner au moins ma vie. Mais au bout d'un an, je m'aperçus que ma mère me regardait souvent d'un air inquiet. Un jour, elle fit monter un homme âgé, qui m'examina, me tâta les épaules, et sortit en disant : Cela ne sera rien! Ma mère le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. Elle tarda beaucoup à remonter, et je vis qu'elle avait pleuré. Huit jours après, elle me dit que ma taille commençait à tourner, qu'il fallait remédier à cela tout de suite, et qu'elle allait me conduire dans un établissement orthopédique où l'on me guérirait. Je me laissai faire; j'obéis à tout ce qu'on me commanda. Je restai un an dans cette maison, soumise à un traitement douloureux qui n'amena aucun résultat. J'en sortis bossue et laide : la souffrance avait déformé mes traits. Quand on me ramena à ma mère, qui n'avait pas pu venir me voir, — c'était trop cher et trop loin, — elle se mit à pleurer. J'aurais bien eu lieu de pleurer aussi, mais je ne voulus pas lui laisser voir combien je la trouvais changée. Elle avait travaillé au delà de ses forces pour gagner de quoi payer ma pension; elle avait économisé sur sa nourriture, elle s'était privée de sommeil, et elle se mourait. J'eus beau faire, j'eus beau la soigner et travailler à sa place, ma chère Jeanne, je me trouvai à quinze ans orpheline et mère de famille : Louise et Lucien n'avaient plus que moi. Une cousine de mon père, qui habitait Tours, nous recueillit : c'était la mère de Mme de Gizay, qui était alors une enfant. Je me remis au travail sans perdre mon temps à penser à ce qui était irréparable, et je me forçai à être gaie pour qu'on ne me plaignît pas : cela m'humiliait. Ma cousine était bonne, mais son mari laissait quelquefois voir que trois enfants étrangers étaient pour lui une lourde charge. Cela me blessait, plus encore pour les

deux petits que pour moi, car je me sentais capable de rendre des services dans la maison. Je me hâtai de passer mes examens, et quand ce fut fait, je demandai à me charger de l'éducation de ma petite cousine, pour gagner l'entretien de ma sœur et de mon frère. On accepta, et pendant huit ans je partageai mes soins entre elle et Louise. J'étais fière de mes deux élèves et heureuse d'être utile. Lucien avait obtenu une bourse dans un lycée; mais je songeais aux frais qu'il faudrait faire quand son éducation serait achevée, et dès que notre cousine eut marié sa fille à M. de Gizay, je cherchai une place qui me mît à même de faire entrer Lucien à l'École polytechnique. Deux ans après il y fut reçu et vint chez nos parents passer ses dernières vacances. J'y vins aussi : on m'accueillit mieux que jamais; c'était à qui ferait mon éloge. Il y avait là, presque tous les soirs, un professeur de la ville qui prit peu à peu l'habitude de causer surtout avec moi, et cette habitude m'était douce. Là-dessus, Louise, qui était allée passer quelques semaines chez Mme de Gizay, revint à Tours, et ce ne fut plus avec moi que causa le professeur...

— Ah! ma chère, chère amie! m'écriai-je.

— Que voulez-vous, ma pauvre Jeanne, c'était tout simple : Louise était si jolie, si gracieuse, si bonne, et si instruite! Instruite par moi, s'il vous plaît! Je vous prie de croire que je me rappelai bien vite que j'étais bossue; et le jour où M. Auvray me fit demander la main de ma sœur, je fus aussi joyeuse que ma mère aurait pu l'être. Mais, décidément, je n'avais pas de bonheur... (Ici la voix de Christine trembla un peu.) La pauvre enfant est morte loin de moi; Lucien est mort aussi : un boulet l'a emporté en Italie. Je suis seule!

— Non, pas seule! pas seule! m'écriai-je en pleurant, non plus sur moi, mais sur elle; vous n'êtes pas seule! les cœurs de tous ceux qui vous aiment sont avec vous; et ceux qui vous aiment, ce sont tous ceux qui vous connaissent! Vous ne serez jamais seule, cousine Christine, non, jamais!

— C'est ce que je me dis, reprit-elle en passant sa main sur mes yeux; et puis, dans tout ce que j'ai souffert, il n'y a pas de ma faute : c'est une consolation.

. . . .

Deux ans après, ma mère obtint que la cousine Christine viendrait nous voir à notre nouvelle résidence. Elle me trouva occupée à faire lire les enfants des ouvriers de l'usine; je lui montrai la fabrique, à laquelle j'avais pris un vif intérêt. Je la promenai aux environs pour lui faire admirer le pays; je lui racontai que tout allait bien, que mon père réussissait au delà de toutes ses espérances; que ma mère était rassurée et satisfaite, et que je n'avais plus aucune envie de retourner à Paris.

— De sorte que vous êtes consolée, Jeanne? me demanda-t-elle en souriant.

— Bien mieux que cela : je suis heureuse!

TABATIÈRES.

Voy. p. 96.

La tabatière que nous avons reproduite à la page 96 est d'or, ciselée, avec incrustations d'argent gravé et niellé. Les compositions traitées en bas-relief personnifient des divinités de la guerre : Bellone dirigeant un char; Mars porté par des nuages; des génies les accompagnent et des armes sont entassées ou groupées alentour. Le bec, très-orné de rocailles, d'un haut relief, a, parmi ses ornements, un aigle dont la tête et une aile semblent s'échapper de la boîte. [1]

On attribue cette tabatière à un artiste allemand : le style français avait été adopté dans toute l'Europe. « Les tabatières à contour tourmenté et à bec très-tourmenté, dit M. Jacquemart [2], sont presque toutes de l'époque Louis XV. Sous Louis XVI, la forme ovale ou rectangulaire à angles coupés devient dominante. » Toutefois les exceptions, les variétés, étaient nombreuses.

La tabatière que représente aujourd'hui notre gravure a été décrite à la page 96. Il y a eu erreur dans le placement de l'une et l'autre gravure.

La mode des tabatières, considérées comme de petites œuvres d'art, était devenue une manie étrange. Les gens de cour en portaient plusieurs à la fois : le bon ton était



Collection Lenoir, au Louvre. — Tabatière d'or (1771), ciselée de deux tons, revêtue de burgau, décrite à la page 96. — Dessin de Féart.

même d'en changer tous les jours et d'en avoir de diverses sortes, selon les saisons. Le prince de Conti en avait près de huit cents au moment de sa mort.

Il y avait des tabatières en pierres dures, d'autres en porcelaine de Vincennes. On imagina des boîtes dites « à deux tabacs. » Les compartiments étaient établis dans le sens de la longueur; un couvercle s'ouvrait à chaque extrémité sur une charnière médiane; ou bien il y avait deux cases superposées, la boîte, à double face, ayant un couvercle orné en dessus comme en dessous.

[1] Catalogue par MM. Barbet de Jouy, Saglio et Courajod.
[2] *Histoire du mobilier*, par Albert Jacquemart.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant : J. BEST.

LES BOIS EN HIVER.



Salon de 1876; Peinture. — Une Coupe de bois à Senlisse (Seine-et-Oise), par Pelouse. — Dessin de Jules Lavée.

Les bois ont beaucoup d'amis; presque personne n'est insensible à leur charme; mais, en général, c'est seulement en été qu'on les aime et qu'on les fréquente. Quand l'hiver les a dépouillés de leur feuillage, on les délaisse; ils n'ont plus pour visiteurs que les geais et les corbeaux. C'est à tort pourtant qu'en hiver on les croit dépourvus de toute beauté. Ils ont perdu leur magnifique parure, mais cette perte n'est pas sans compensation : les arbres

nous offrent un spectacle nouveau; ils laissent voir leur forme, qui était ensevelie sous l'abondance des feuilles; chacun d'eux se dégage de ses voisins, avec lesquels il se confondait; il reprend sa personnalité, sa physionomie propre. Le chêne, à l'écorce ridée et rembrunie, montre sa robuste membrure, ses grands bras noueux contournés, brusquement coudés, comme si, de peur de s'affaiblir, il ne les étendait qu'à regret et en les repliant. Le hêtre étale majestueusement en tous sens la vaste envergure de son branchage divisé, subdivisé à l'infini; il semble jaloux d'occuper le plus d'espace possible et de remplir le plus possible celui qu'il occupe; on voit sans obstacle la jolie écorce grise, lisse, soyeuse, qui enveloppe son tronc puissant, à la fois replet et musclé comme un corps d'athlète. Le frêne s'élance hardiment en gerbe, et sa haute cime s'épanouit dans les airs en forme d'éventail. Çà et là le bouleau, moins noble mais plus gracieux, dresse sa tige frêle aussi blanche que l'argent; ses rameaux, fins et souples, retombent de tous côtés; ils forment un léger panache, une chevelure flottante qui se balance au moindre vent. Toutes ces ramures entremêlées composent un réseau qui se détache avec la netteté d'une découpure; à travers les mailles, tantôt plus serrées, tantôt plus lâches, de cette délicate dentelle, on aperçoit le bleu tendre du ciel quand le temps est clair, et, au coucher du soleil, des bandes de petits nuages blancs frangés de rose. C'est un spectale à contempler pendant des heures entières.

Ce qui trouble le plaisir de l'ami des bois en hiver, c'est l'inévitable rencontre du bûcheron, dont les coups de cognée annoncent de loin la présence. S'il ne coupe que de jeunes arbres, le mal n'est pas grand; dès l'été suivant, de nombreux rejets auront poussé de la souche et formeront déjà un épais taillis. Mais s'il abat un grand arbre, un chêne séculaire, dont les branches couvertes de bourgeons pleins de vie vont tomber l'une après l'autre, et dont le tronc nu, lié par une corde comme un supplicié, s'inclinera bientôt avec d'horribles craquements et se couchera sur le sol, c'est un malheur irréparable; on peut en détourner sa pensée, on ne s'en console pas.

N'oublions pas non plus que sans l'hiver nous n'aurions pas le printemps, le printemps qui commence bien plus tôt que les habitants des villes ne le supposent. Quand ils songent à aller le voir à la fin de mai, il n'y est déjà plus; son apparition se fait en avril, et peu de citadins assistent à ce moment unique. Une grande dame du dix-septième siècle, s'étant avisée de sortir de son salon et de se promener dans son parc au mois d'avril, découvrit le vrai printemps, et comme c'était Mme de Sévigné, elle en fut charmée. Elle raconta sa découverte et ses impressions à sa fille, dans une lettre récemment retrouvée et publiée :

« Si vous avez envie de savoir en détail ce que c'est qu'un printemps, lui dit-elle, il faut venir à moi. Je n'en connaissais moi-même que la superficie; j'en examine cette année jusqu'aux petits commencements. Que pensez-vous donc que ce soit que la couleur des arbres depuis huit jours? Répondez. Vous allez dire : « Du vert. » Point du tout, c'est du rouge. Ce sont de petits boutons, tout prêts à partir, qui font un vrai rouge; et puis ils poussent tous une petite feuille, et comme c'est inégalement, cela fait un mélange trop joli de vert et de rouge. Nous couvons tout cela des yeux; nous parions de grosses sommes, — mais c'est à ne jamais payer, — que ce bout d'allée sera tout vert dans deux heures; on dit non, on parie. Les charmes ont leur manière, les hêtres une autre. Enfin je sais sur cela tout ce que l'on peut savoir. »

INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES
DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

« Je me suis attaché à Dieu par mon amour; j'ai donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu; j'ai donné un lieu d'asile à l'abandonné. » (Inscription hiéroglyphique sur le listel de la corniche supérieure d'une stèle du Musée de Boulaq.)

« Ayant vu les choses, je suis sorti de ce monde où j'ai dit la vérité, où j'ai fait la justice; soyez bons pour moi, vous qui viendrez après; rendez témoignage à votre ancêtre. » (Paroles d'un contemporain des rois de la cinquième dynastie, — tombeau de Ptah-Hotep.)

On cite de belles maximes de Ptah-Hotep, entre autres celles-ci :

« Ne t'enorgueillis pas de ta science; consulte l'ignorant comme le savant. »

« Un mouvement de charité vaut plus que les sacrifices. »

Plus on étudie l'ancienne Égypte, plus on pénètre dans les mystères de cette civilisation antérieure de tant de siècles à celle de la Grèce et déjà en décadence au temps de Moïse, plus l'idée qu'on peut en concevoir étonne et s'élève. Avant et après la découverte du Rituel égyptien ou Livre des morts, dont nous avons fait connaître quelques beaux extraits à nos lecteurs (1), on a déjà déchiffré beaucoup de papyrus et d'inscriptions, et presque partout on a trouvé l'empreinte d'un sentiment religieux profond en même temps que d'une morale pure.

« Les anciens Égyptiens, dit M. G. Mastero (2), étaient un peuple religieux : soit tendance naturelle, soit effet de l'éducation, ils voyaient Dieu partout dans l'univers; ils vivaient en lui et pour lui. Leur esprit était plein de sa grandeur, leur bouche pleine de ses louanges, leur littérature pleine d'œuvres inspirées par ses bienfaits. »

Notre savant égyptologue E. de Rougé a résumé en ces termes la croyance de la primitive Égypte :

« L'unité d'un être suprême existant par lui-même, son éternité, sa toute-puissance; — la création du monde et de tous les êtres vivants attribuée à ce Dieu suprême; — l'immortalité de l'âme, complétée par le dogme des peines et des récompenses : tel est le fond sublime et persistant qui, malgré toutes les déviations et les broderies mythologiques, doit assurer aux croyances des anciens Égyptiens un rang très-honorable parmi les religions de l'antiquité. »

« Le Dieu des Égyptiens, dit un auteur que nous avons déjà cité (3), était un être unique, parfait, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est incompréhensible. Il est le « un unique, celui qui existe par es- » sence, le seul qui vive en substance, le seul générateur » dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré; le » père des pères, la mère des mères (4). » Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'aucune image au monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part. »

(1) Voy. l'article intitulé : *la Prière des trépassés selon le Rituel égyptien*, t. XXXI, 1863, p. 6. Nous en recommandons la lecture.
Nous croyons devoir aussi rappeler une lettre qui nous fut adressée l'année suivante, par notre célèbre historien Henri Martin, au sujet de la religion des anciens Égyptiens, et que nous avons publiée sous ce titre : *La religion des Égyptiens n'était pas un panthéisme*. (Voy. t. XXXII, 1864, p. 282.)

(2) *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*.

(3) M. G. Mastero.

(4) *Le Livre des morts*.

M. Mastero ajoute : « Pour affermir l'homme dans ses sentiments de piété et de justice, les Égyptiens avaient imaginé de placer près de lui, sur la terre, des dieux, témoins vivants de tous ses actes. »

Cette incarnation permanente de la divinité avait été faite d'abord dans un corps d'homme. Plus tard, on consacra à chaque dieu un animal particulier ; mais les animaux sacrés n'étaient pas considérés comme des dieux, au moins par les classes intelligentes et éclairées.

UNE JOIE D'ENFANT.

Il est un objet vulgaire, un objet d'usage quotidien, que je ne puis rencontrer, — et Dieu sait si on le rencontre souvent dans les antichambres, sur la tête des gens quand le temps est mauvais, sous le bras des vieux messieurs quand il fait beau ; — il est, dis-je, un objet que je ne puis rencontrer sans le regarder tendrement, me rappelant que c'est à lui, c'est-à-dire à l'un de ses frères, que je dus ma première joie virile, mon premier acte d'indépendance, et la révélation du bonheur qu'on éprouve à protéger plus faible que soi.

Lorsqu'on me le donna, j'avais neuf ans à peine, et je ne peux vous dire quel orgueil s'empara de mon jeune cœur quand je me vis propriétaire d'un objet dont j'avais déjà ressenti la bienfaisante protection, mais dont je considérais la possession comme exclusivement réservée aux grandes personnes. J'avais certainement été très-fier le jour où des bottines faites comme celles des grands garçons avaient remplacé mes chaussures d'enfant ; je me souvenais même de mon premier pantalon et des regards dédaigneux que j'avais jetés sur ma robe plissée, qui passait au service de mon petit frère ; mais tout cela n'était rien en comparaison de la joie et de l'orgueil que me causait... mon premier parapluie !

Comme je le trouvais beau ! Il était en soie vert-bouteille, et son manche était terminé par une pomme arrondie, noire, avec des incrustations brillantes de nacre ou de quelque chose d'approchant. Léger, facile à ouvrir, formant une voûte de la courbe la plus gracieuse, c'était le phénix des parapluies ; mais eût-il été fané, disloqué et recouvert de coton bleu, comme celui de la marchande de beurre, que je ne l'en aurais pas moins trouvé superbe : c'était mon premier parapluie. Je n'aurais donc plus besoin, quand il pleuvrait, de marcher à petits pas tout près d'une grande personne qui serait censée m'abriter sous son parapluie. — De combien de parapluies avais-je ainsi reçu les gouttières, tantôt sur mon bras droit, tantôt sur mon bras gauche ! — J'avais mon parapluie à moi ; je marcherais tout seul, fièrement, bien couvert, maître de choisir mes pas ; j'étais libre, j'étais un homme !

Je me promenais depuis quelques minutes dans le vestibule, étudiant à l'abri la meilleure manière de me servir de ma nouvelle propriété, lorsque quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber ; le ciel devint noir, et les gouttes d'eau, plus pressées, finirent par former une averse. J'entr'ouvris la porte : quelle bonne occasion pour essayer mon parapluie ! Oui, mais... cela me contrariait un peu de le mouiller... et puis, si on me voyait sortir sans autre motif, on m'appellerait enfant, et je tenais à avoir l'air d'un homme.

A l'autre bout de la maison, une porte s'ouvrit vis-à-vis la mienne, et la mine espiègle de ma sœur Jenny s'y montra. Jenny sortait de la cuisine, et son petit tablier, relevé par les coins, laissait passer quelques feuilles de chou et quelques débris de poireaux chevelus. Je devinai qu'elle allait porter cette provende aux lapins de la mère Matthieu, une pauvre vieille qui demeurait de l'autre côté de la petite ruelle où s'ouvrait une porte de notre jardin. Jenny regarda les allées mouillées, avança son pied avec un mouvement de chatte qui a peur de l'eau, et rentra précipitamment. Elle ressortit presque aussitôt, chaussée de sabots, avec lesquels elle ne marchait guère vite : impossible de courir pour traverser le jardin ! Elle fit la moue, hésita un peu, et, rassemblant dans sa main gauche les deux coins de son tablier, elle essaya, de la main droite, de relever sa petite jupe par-dessus sa tête. C'était là que je l'attendais.

— Veux-tu que je te conduise ? lui dis-je en me montrant tout à coup. Je te couvrirai avec mon parapluie !

Elle rougit de plaisir.

— Oh ! ton beau parapluie ! cela va le mouiller, dit-elle.

— Est-ce qu'il n'est pas fait pour cela ? répondis-je fièrement, oubliant que tout à l'heure la même crainte m'avait retenu. Vois comme il est grand ! il peut bien nous couvrir tous les deux.

J'étais déjà près d'elle, et j'étendais le parapluie au-dessus de sa tête, en prenant bien garde à la préserver des gouttières. Je les recevais bien un peu ; mais, venant de mon propre parapluie, elles ne m'étaient pas désagréables, et je découvrais un nouveau mérite à mon trésor. Non-seulement il faisait de moi un être indépendant, mais il me mettait à même de faire tout à fait acte d'homme, en abritant autrui. Je me sentais six pieds de haut.

Je regardai Jenny et je fus pris pour elle de sentiments tout nouveaux. Je ne peux pas dire que nous nous fussions beaucoup aimés jusqu'alors : elle était taquine, et j'étais bourru, de sorte que peu de jours se passaient sans querelles. Mais la supériorité que je devais à mon parapluie m'inspira tout à coup une grande bienveillance pour cette petite fille qui se serrait contre moi pour éviter d'être mouillée, et je remarquai que ses mains étaient rouges de froid. Je soupesai son tablier.

— Comme c'est lourd ! tu en as trop mis, ma pauvre petite ! Tu dois être bien fatiguée.

— C'est que la mère Matthieu a des lapins nouveaux, et elle a besoin de les engraisser bien vite pour les vendre et payer son loyer avec l'argent : aussi j'ai pris tout ce que Mariette avait d'épluchures.

— Attends, nous voilà tout près de la cabane aux outils ; nous allons y entrer, et nous mettrons tes légumes dans un panier ; ce sera plus commode.

— Oh ! oui, tu as bien raison. Mais comme tu es gentil de penser à cela !

Elle me souriait, elle ne me taquinait pas ; elle ne se moquait pas de moi ; je la trouvai aimable pour la première fois de ma vie. J'entrai dans la cabane aux outils, je vidai le tablier de Jenny dans un panier que je voulus porter moi-même, et je réchauffai ses petites mains rouges sur ma poitrine, entre ma veste et mon gilet. Jenny m'embrassa pour la peine, et puis nous allâmes gaiement porter la nourriture aux lapins de la mère Matthieu.

Il y a bien des années de cela : Jenny s'en souvient encore. « C'est de ce jour-là que tu as commencé à être un bon frère », me dit-elle quelquefois. C'est vrai ; c'est à partir de ce jour que j'ai compris la douceur de protéger, et c'est naturellement avec une sœur que j'ait fait mon apprentissage dans l'art de me rendre utile. C'est à mon premier parapluie que j'ai dû ma conversion ; qu'on ne s'étonne donc pas si je lui ai gardé un fidèle souvenir, et même si je lui ai, autant que possible, donné des successeurs en soie vert-bouteille, à pomme d'ébène incrustée de nacre.

UNE FABRIQUE DE CARTES A PARIS
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

On a vu le tableau que reproduit notre gravure à la dernière Exposition de l'Union des arts, en 1876, au palais de l'Industrie, avec cette désignation :

« Une Fabrique de cartes à jouer, à la pointe occidentale de l'île de la Cité, en face de la statue de Henri IV; gouache, vers 1675. »

L'amateur éclairé qui possède cette gouache ne croit pas qu'elle ait été l'objet de recherches particulières et qu'il en soit fait mention dans aucun ouvrage.

La date de 1675, ou environ, paraît admissible. Les costumes des petits personnages, si finement représentés par l'artiste inconnu, sont bien réellement ceux de la fin du dix-septième siècle. Pour s'en assurer, il suffit de regarder l'habillement des deux jeunes gentilshommes qui sont entrés dans la fabrique pour s'y approvisionner de cartes. Celui que l'on voit à gauche, tenant en main un jeu que vient de lui vendre une jeune marchande, porte la perruque à la financière, dont les longs tire-bouchons descendent de chaque côté sur la poitrine (1); ses souliers, presque des bottines, sont bien ceux qu'on appelait « souliers à la cavalière », ou « souliers de bottes » lorsqu'ils étaient faits de cuir de bottes. Ses manches d'habit sont de même « à bottes. » Le petit chien qui est entré avec lui caractérise aussi l'époque. Les hommes de bon goût portaient, en ce temps, dans leurs manchons, de petits chiens d'espèce naine qu'on appelait « chiens-manchons. » En ce temps de l'année où se passe la scène représentée, on ne porte pas de manchon, mais le chien reste. On est dans la belle saison, comme on le voit par l'immense fenêtre ouverte au fond et les deux pots de fleurs placés sur son appui.

La perspective que l'on a devant soi est fort belle; on pourrait dire qu'elle l'est trop pour être fidèle. On n'imagine pas aisément, en effet, comment une boutique pouvait être située « à la pointe occidentale de l'île de la Cité », ainsi que le dit le catalogue, de telle manière que la fenêtre eût juste en face de soi, et dans son axe, la statue de Henri IV. Au dix-septième siècle, la pointe occidentale de l'île de la Cité, formée par les maisons du quai des Orfèvres d'une part, de l'autre par celles du quai des Morfondus (aujourd'hui de l'Horloge), était tout à fait semblable à ce qu'elle est encore actuellement, c'est-à-dire que les maisons bordant une partie du pont Neuf, vis-à-vis la statue, étaient de même séparées par une petite rue conduisant à la place Dauphine; or, c'est de cette rue seulement que l'on pourrait avoir exactement la vue dont, selon le peintre, on aurait joui du haut de la fabrique. Tout ce qu'il est permis de supposer est que ce magasin était situé au premier étage d'une des maisons, soit à gauche, soit à droite de la petite rue (2), et que le peintre aura jugé de peu d'importance de déplacer un peu le point de vue afin de l'avoir plus étendu et plus complet.

Mais il est à remarquer que, sauf pour la représentation des personnages et de leurs occupations, qui est d'une observation minutieusement vraie, l'artiste ne se piquait pas d'une exactitude absolue. Le pont Royal était bien en bois, comme il est figuré : emporté par les glaces en 1684, il fut reconstruit en pierre l'année suivante; à droite, le Louvre et les Tuileries sont de même suffisamment exacts; mais il paraît évident que les monuments de la rive gauche ont été dessinés et placés sans grande prétention à la vérité. Admettons, quoique assez difficilement, que la colonne soit un reste de la tour de Nesle, qui se composait d'une longue petite tour accolée à la tour principale, beaucoup moins haute; tenons aussi pour indiqué assez correctement le palais Mazarin (aujourd'hui le palais de l'Institut); mais que dire des clochers et surtout des dômes que l'on voit au delà? L'église inachevée du couvent des Théatins (1) n'avait pas de dôme. (2)

Nous avons cherché a découvrir un texte où nous aurions trouvé quelque témoignage qu'il y avait eu réellement une fabrique de cartes à la pointe de l'île de la Cité. Certainement la chose n'est pas impossible, ainsi qu'on peut l'induire d'une note d'un des commentateurs du *Paris ridicule,* sur le passage où Claude le Petit décrit la pointe qui enserre la place Dauphine :

. . . . Je comprends
Pourquoy ce triangle à trois rangs,
Paris, est entre tes fabriques :
Tu l'as fait faire assurément
Pour monstrer les mathématiques
Aux pauvres gratuitement.

« Il y a, dit M. de Blanville (3), sur le quai des Morfondus, qui fait un des côtés de ce triangle, quantité de vendeurs d'instruments de mathématiques, de lunettes d'approche, de cartes géographiques, de plans de forteresses. Comme il n'y a pas grande presse dans leurs boutiques, on a appelé ce quai le quai des Morfondus. » Les étalages étaient pour les passants une occasion de s'instruire.

Nous avons consulté un ouvrage bien curieux, fort rare, et que les conservateurs de la grande bibliothèque de la rue Richelieu ont placé dans la réserve; c'est le *Livre commode*, d'Abraham du Pradel (4), qui parut en 1691 et en 1692 : nous n'y avons vu mentionnés que quatre fabricants de cartes ou « cartiers » :

« Le sieur Ouynel, cartier du Roy, demeure près des Bâtons royaux, et le sieur Mathan, cartier de Monsieur, même rue, près Saint-Roch.

» Les sieurs Beaumont, rue Neuve-des-petits-Champs, près la place des Victoires, et Langlade, rue Plâtrière, font encore de très-bonnes cartes. »

Il y avait, assurément, beaucoup d'autres « cartiers » dans Paris. « On joue aux cartes ou au billard, dit Abraham du Pradel, dans presque tous les jeux de paume, qui sont en plus grand nombre au faubourg Saint-Germain qu'ailleurs. »

Nemeitz (5) disait plus tard, en 1727 : « Ce n'est pas l'habitude de jouer aux cartes ou au dez dans les caffez, quoiqu'on y joue quelquefois aux échecs »; mais il fait remarquer ailleurs qu'il ne manquait pas de maisons plus ou moins honnêtes où les jeux de cartes étaient fort en vogue; et il en était de même vers 1675.

La fabrique de cartes du pont Neuf ne devait pas être l'une des moins considérables de Paris. La gouache représente seulement une partie de l'atelier, et l'on y compte dix-sept ouvriers ou employés : aussi est-il vrai que la fabrication des cartes à jouer n'est ni aussi simple, ni aussi facile que l'on peut le croire, ainsi qu'on pourra s'en faire une idée par l'article suivant.

(1) Voy. l'*Histoire du costume en France*, dans notre t. XXVIII, 1860, p. 108.

(2) Par exemple, au-dessus des boutiques des opticiens, MM. Secrétan ou Chevalier.

(1) Sur l'emplacement des maisons 15 à 23 bis du quai Voltaire.

(2) Comme moyen de comparaison, on peut agréablement consulter l'admirable estampe de Stefano della Bella : *la Perspective du pont Neuf de Paris.* 1646.

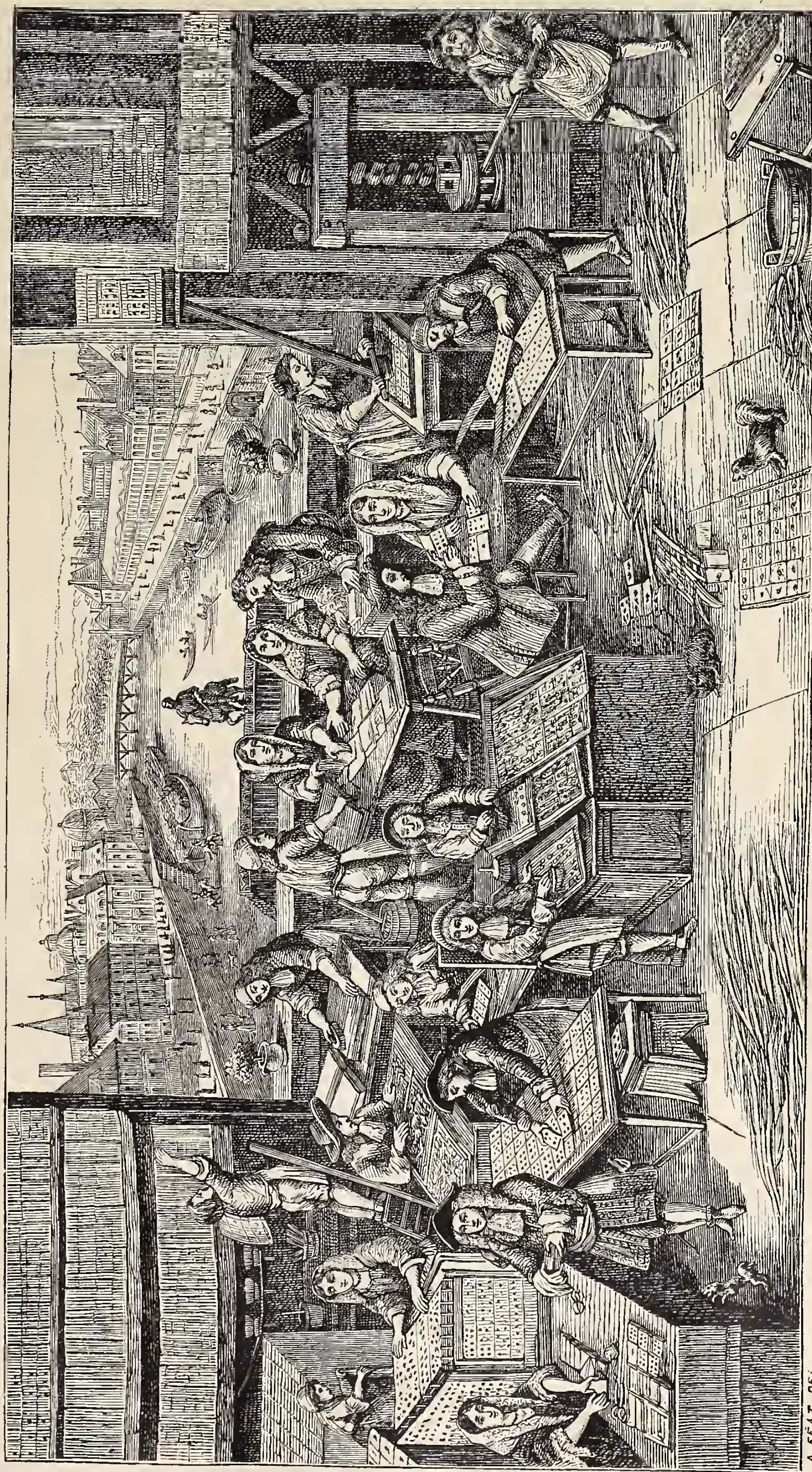
(3) Auteur de *Madrid ridicule*, qui a donné une édition de *Paris ridicule*, avec annotations.

(4) *Le Livre commode*, contenant les adresses de la ville de Paris avec le trésor des almanachs, par Abraham du Pradel, philosophe et mathématicien. 1691. — L'année suivante, ce titre est ainsi modifié : *les Adresses de la ville de Paris*, etc., livre commode en tous lieux, en tous temps et toutes conditions, par Abraham du Pradel, astrologue lyonnois. 1692.

(5) *Séjour de Paris.*

DE LA FABRICATION DES CARTES A JOUER.

Chacune des cartes dont vous tenez quelquefois à la main une douzaine déployées en éventail se compose de trois feuilles superposées. La feuille du milieu, qu'on appelle *main-brune*, est en double papier gris, bien uni, d'une teinte uniforme; elle est destinée à s'opposer à la transparence. Pour le dos de la carte, on emploie le papier



Collection de M. le baron Pichon. — Une Fabrique de cartes sous Louis XIV, peinture à la gouache. — Dessin de Féart.

cartier, blanc, ou bleu, ou jaune, ou rose : il faut qu'il soit si parfaitement uni qu'on n'y puisse remarquer aucun grain, aucune inégalité qui permettraient de le reconnaître. Quelquefois on le *tarote*, c'est-à-dire qu'on y trace des dessins variés, dont des yeux exercés et peu honnêtes peuvent abuser. Enfin le papier de dessus, nommé *papier de face* ou *papier pot*, est un papier blanc à filigranes.

Les traits des figures sont ordinairement imprimés à

l'aide de planches en bois, à la régie même, sous les yeux d'employés de l'État. On a vu, à l'une des expositions de Londres, une machine qui imprimait les cartes typographiquement.

L'enluminure des cartes se fait chez les fabricants ou cartiers. On n'y emploie que cinq couleurs en détrempe : le *noir* de fumée, le *bleu* indigo, le *gris* ou bleu moins teinté ; le *jaune,* décoction de graine d'Avignon ; le *rouge* ou mine orange, ou le *vermillon.*

On se sert de patrons découpés à jour ou de brosses dures pour appliquer les couleurs dans l'ordre suivant : rouge, jaune, noir, bleu et gris.

On fait sécher les cartes sur un poêle, après quoi on frotte les faces peintes, d'abord avec un feutre enduit de savon sec, puis avec le *lissoir*, qui est un caillou arrondi.

De là les cartes passent à la presse pour être redressées, et enfin au *découpoir*, machine qui a été perfectionnée en ces derniers temps.

Le dernier travail consiste à trier les cartes, à les assortir et à les mettre en paquets.

La France exporte chaque année pour un million de cartes. L'État prélève environ 20 ou 25 pour 100 sur cette fabrication, qui n'est permise qu'à des fabricants patentés ou commissionnés par la régie.

MES JOURS DE FÊTE.

Suite. — Voy. p. 79, 110.

NOËL.

J'ai été longtemps sans rien écrire, non pas que je n'aie pas eu des jours de fête, au contraire ; je suis beaucoup plus gaie et plus heureuse qu'auparavant ; mais la tante a raison : depuis que mon cœur n'est plus vide, depuis que j'aime davantage, je sens moins le besoin d'épancher mes pensées sur ce livre.

De quel éclat brillait l'arbre de Noël dans le logis en bas ! Marie m'a aidée à l'orner, car les cinq enfants du tisserand, qui sont obligés de quêter leur pain de chaque jour dans les villages voisins, malgré le froid et l'épaisseur de la neige, sont venus chez le vieux tailleur, et on leur a donné du rôti et des saucisses.

Marie rayonne de bonheur et de joie ; elle a tricoté des chaussons bien chauds pour le père et des bas de laine pour Ernestine, sa fille, qui a toujours les pieds glacés. Elle a déployé à cet ouvrage tant de zèle que je ne l'ai que peu aidée.

Quand l'arbre de Noël fut illuminé et que je lus la naissance de Jésus d'après la Bible, les enfants écoutaient attentivement ; le père était assis, le front incliné, comme à l'église, et je crus entendre les anges disant aux bergers : « La paix soit avec vous ! »

Le plus beau présent de Noël, pour Marie, c'était que je l'eusse mise en état de faire plaisir à ses petites amies ; je lui ai donné une Bible imprimée en gros caractères, afin que le père pût y lire quelquefois.

A Pâques, Marie a été à l'école et elle a passé de suite deux classes, tellement elle a bien appris avec moi afin de me contenter. De son propre mouvement elle s'est mise à apprendre le tricot aux enfants du tisserand.

Mais voilà Marie qui me fait aussi un présent. Avec les petits morceaux de drap que son père amasse peu à peu, elle m'a tressé un tapis de pied : « C'est pour mettre devant le lit », me dit-elle en rougissant de bonheur et de timidité. Que cette marque d'affection m'a fait de bien !

Ma mère et Pauline m'ont causé également une affectueuse surprise. La boîte à musique que j'ai si longtemps souhaitée, un superbe manteau d'hiver, et un cher livre que je connais déjà et que je voudrais voir entre les mains de toutes les jeunes filles, *le Journal d'une demoiselle pauvre ;* tous ces objets se trouvaient à ma place. J'aurais aimé à revêtir de suite le beau manteau, mais peut-on être aussi vaniteuse quand on est aussi..... ; mais non, non ! ces méchants mots avec lesquels je me suis fait si follement tant de mal, je ne veux plus me les rappeler ou du moins j'y veux penser sans amertume. La beauté n'est pas un bien aussi enviable que je le croyais ; j'ai eu plus d'une occasion de me convaincre du contraire, et je connais d'ailleurs quelque chose de meilleur que la beauté.

Si discrète que j'aie été, il faut bien que la tante, qui est ici depuis trois jours, mais qui doit repartir pour la fête de Noël, en soit venue à connaître ma mystérieuse liaison avec Marie, car j'ai bien remarqué qu'hier elle s'approcha du fripier à côté et lui remit de l'argent. Et voilà qu'aujourd'hui, comme le père de Marie livrait une brassée de vieux effets raccommodés, le maître de la boutique lui raconta plaisamment l'histoire d'un ancien débiteur qui était resté lui devoir le prix d'un travail et qui maintenant pouvait et voulait le lui payer. Le bon et crédule vieillard a cru tout sur parole et a rapporté fièrement deux grosses pièces d'argent chez lui. La première pensée de Marie est que son père doit acheter un vêtement convenable, afin qu'il puisse se rendre désormais à l'église pour célébrer Noël et les autres fêtes.

Ce matin, le vêtement nouveau, c'est-à-dire nouvellement acheté, fort râpé à vrai dire, mais sans tache, était suspendu à un clou de la muraille, et Marie en nettoyait les boutons de cuivre avec un entrain charmant.

Quels tendres ménagements n'a-t-elle pas pour son vieux père, et comme elle supporte avec douceur les bizarreries de ce vieillard à moitié privé de raison ! Je suis souvent toute confuse devant cette enfant.

Hélas ! il est bien difficile de rentrer dans la droite voie quand une fois on l'a abandonnée. Je pense avec amertume à ce temps où je me suis chassée volontairement, par suite de mes injustes méfiances, du cœur de ma mère et de celui de ma sœur, et pourtant je tremble, honteuse et craintive, de leur montrer mon amour. Et pourquoi ? comme si l'œil d'une mère n'était pas toujours indulgent ! comme si son enfant, même disgraciée, ne lui apparaissait pas toujours environnée d'un nimbe lumineux. Oh ! de combien d'affection et de bonheur je me suis privée !

Elles repassent aujourd'hui devant moi, toutes ces veillées de Noël, où, innocente enfant, je me tenais sous les lumières de l'arbre de sapin, et où, me regardant comme l'égale des autres, j'attendais de la vie l'accomplissement de mes vœux, de toutes mes espérances. Combien ils me chérissaient tous, mes parents, ma sœur Pauline, et ma fidèle vieille Christiane ; comme ils avaient de l'indulgence pour l'enfant sérieux et rêveur qui souvent n'entendait ni ne voyait, absorbé qu'il était dans son monde imaginaire, et qui tout le jour durant méditait sur tel ou tel mot de ses livres de contes ! Combien ne m'a-t-elle pas fait songer, la réponse que les enfants dans la forêt font à la vieille de la maison de pain d'épices, lorsqu'elle leur demande qui est-ce qui a détruit la maison : « Le vent, c'est le vent, l'enfant du ciel ! » Je n'avais rien de plus cher alors que le vent quand il bruissait à travers les arbres, ou qu'il dégageait la lune des nuages qui la cachaient, et souvent je demeurais au jardin par la pluie glacée de l'automne, heureuse de sentir le vent passer dans mes cheveux que je portais courts comme un garçon. Je me figurais par là être en communication directe avec le ciel d'où vient le vent, et j'attachais à tous les piquets du jardin des anémones de papier de couleur afin que « l'enfant du ciel » se pût amuser à son gré.

Si dans des rêveries semblables je brisais un des beaux œillets que mon père cultivait avec prédilection et bonheur, si je cassais les vitres d'une fenêtre dans ma précipitation à aller voir si une étoile filante qui descendait du ciel allait tomber dans notre jardin, eh bien, Pauline prenait la faute sur elle, ou c'était la vieille Christiane qui glissait un mot d'indulgence à mon père. Tous, oui, tous, étaient bienveillants pour mes fautes, et, moi, je ne leur exprimais aucune gratitude !

J'aurais du bonheur à revenir sur tout ce passé. Quand j'ai vu la tante Sibylle acheter tant de présents de Noël, et aussi tant de laine et de toile pour vêtir les enfants pauvres de Rothkirchen, j'aurais bien voulu qu'on me choisît pour distribuer tous ces bienfaits.

— Si j'étais riche, dis-je un jour avec irréflexion, je ferais bâtir une grande maison au plus profond du bois et j'y recueillerais autant d'enfants pauvres qu'il y aurait de place pour en mettre. Là, dans cette solitude bénie, je les aimerais, je les élèverais loin du monde et je les rendrais bons et heureux.

Tante Sibylle se moqua un peu de mon enthousiasme et me répondit : — Tu ferais preuve en cela de peu de sens; qu'est-ce que tes protégés, au milieu d'un bois sauvage, apprendraient de la vie? Les enfants doivent rester, autant que possible, au sein de la famille, et l'école ne doit pas être très-éloignée de la maison paternelle.

— Eh bien, repris-je, quand Pauline sera mariée, quand je serai seule, seule, je fonderai une école près du village, comme vous le dites, pour y instruire les enfants des indigents, les façonner, les aider à se diriger vers Dieu; voilà quelle sera ma tâche.

Ma tante ne me désapprouvait pas, mais elle ajoutait avec ce tendre sourire qui embellissait les rides mêmes de son visage : — Il ne faut pas travailler seulement par des vœux stériles à l'amélioration et à l'éducation des autres, il faut aussi et avant tout travailler à s'améliorer et à se perfectionner soi-même.

Je sentis alors avec confusion combien il y avait en effet à améliorer en moi, et je me promis de m'y appliquer de mon mieux.

Pourquoi le professeur ne vient-il pas à Rothkirchen jouir du bonheur de distribuer lui-même aux indigents les riches présents qu'il leur a destinés? La tante Sibylle l'attend pour le printemps, et sans doute alors nous le verrons venir à la maison. Je souhaite qu'il porte maintenant sur moi un autre jugement que celui qui a tant affligé mon enfance.

Je verrais volontiers les statues et les tableaux de Rothkirchen, mais ma tante ne m'a jamais invitée une seule fois à les visiter, tandis que ma mère et Pauline y ont été souvent.

Ma tante est cependant pleine de bonté pour moi; peut-être pense-t-elle que les beautés de l'art sont pour moi sans attraits, parce que pendant longtemps je n'ai pu voir la beauté de ma sœur sans chagrin et sans une jalousie puérile.

J'ai mérité ce châtiment; mais quand je m'examine sévèrement, comme sous le regard de Dieu, je puis dire avec assurance que la Sibylle d'autrefois n'est plus la Sibylle d'aujourd'hui.

Il n'y a que cinq lieues pour se rendre d'ici à la propriété de l'oncle Wilhelm, et Pauline en parle comme d'un vrai paradis. Christiane connaît les environs ainsi que le vieux château avec ses nombreux bastions et tourelles. Ces antiques constructions me séduisaient déjà dans mon enfance; combien de fois, dans ma jeunesse, je rêvai que j'étais assise derrière les fenêtres gothiques d'un vieux donjon en ruine et que je chantais une ancienne ballade, tout en filant, ou penchée sur un métier à broder! J'ai perdu le goût, à vrai dire, du vieux donjon gothique et de la quenouille; mais je songe encore parfois aux sombres corridors, aux chambres silencieuses des tourelles, et aux ogives des fenêtres où se joue l'or du soleil.

Allons, soyons sage : le professeur et le paradis de Rothkirchen ne doivent pas troubler mes bonnes dispositions. Je me sens heureuse, j'ai réussi; cette fois la fête de Noël s'est bien passée ; j'ai fait quelque bien aux autres. Ma mère a été surprise d'une façon agréable en voyant à sa place le bonnet que je lui ai brodé. Elle m'a embrassée sur le front avec une tendresse à laquelle je n'étais pas accoutumée. Pauline, avec sa collerette et ses manchettes, s'est mise à danser en riant autour de la chambre; et là-bas, dans le caveau, on était joyeux aussi : aujourd'hui du moins les enfants du tisserand ont été se coucher avec un appétit satisfait et les pieds chauds.

Mais ont-ils bien réellement un lit? Je veux m'informer de cela. On pourrait leur donner des couvertures; s'il le faut, je m'adresserai à ma tante, puisqu'elle est la dispensatrice des bonnes œuvres de Rothkirchen, et l'oncle laissera bien tomber quelques grains de blé de son domaine seigneurial dans cette pauvre demeure.

Mes yeux se ferment, tant je suis lasse; j'ai, à vrai dire, passé toutes les nuits dernières à travailler, et ce matin l'impatience m'a éveillée longtemps avant le jour.

Comment nous retrouvera Noël prochain?

La suite à une autre livraison.

QUI VAUT LE MIEUX?

Tu me dis : — Je vaux mieux que toi; mon père était consul, je suis tribun, et toi, tu n'es rien.

— Mon cher, si nous étions deux chevaux et que tu me disses : — Mon père était le plus vite de tous les chevaux de son temps, et moi, j'ai beaucoup de foin, beaucoup d'orge et un magnifique harnais; — je te répondrais : — Soit, mais courons. N'y a-t-il pas dans l'homme quelque chose qui lui est propre, comme la course au cheval, et par le moyen de laquelle on peut connaître sa qualité et juger de son prix? Et n'est-ce pas la pudeur, la fidélité, la justice? Montre-moi donc l'avantage que tu as en cela sur moi; fais-moi voir que tu vaux mieux que moi en tant qu'homme.

Que si tu me dis : — Je puis nuire, je puis ruer; — je te répondrai que tu te glorifies là d'une qualité qui est propre à l'âne et au cheval, et point à l'homme.

ÉPICTÈTE.

OBSERVATION

RELATIVE AUX OUVRIERS EMPLOYÉS DANS LES DIVERSES INDUSTRIES.

Le chiffre des affaires que fait un fabricant ne peut se mesurer financièrement d'après le nombre des ouvriers qui travaillent pour lui, si l'on ne tient compte de la nature de sa fabrication; car ce chiffre varie beaucoup d'une industrie à l'autre. Dans certaines industries, en effet, la main-d'œuvre joue un rôle insignifiant, et la valeur des choses auxquelles elle s'applique est, au contraire, considérable; dans d'autres, la matière première est d'une très-petite valeur, et la main-d'œuvre constitue presque tout le prix de l'objet fabriqué. Ainsi, par exemple, d'après les recherches de la Chambre de commerce de Paris, publiées il y a quelques années, le bijoutier qui fabriquait des chaînes et employait dix ouvriers pouvait calculer sur 140 000 francs d'affaires par an; l'orfévre qui fabri-

quait des couverts d'argent avec un pareil nombre d'ouvriers était en état de produire pour 400 000 francs d'affaires, tandis que la fleuriste en fleurs artificielles ne pouvait compter, avec ses dix ouvrières, que sur 35 000 francs. — Lorsque les parents destinent leurs fils ou leurs filles à l'industrie, ils doivent se tenir au courant de ces différences importantes pour juger si leurs ressources correspondront aux fonds de roulement qui seront nécessaires à l'époque où ils devront établir leurs enfants.

UN PHÉNOMÈNE.

ALENÇON — 1753.

On trouve parfois dans les anciens registres de l'état civil, tantôt dans les actes eux-mêmes, tantôt entre les actes, et plus souvent à la fin de l'année ou sur les gardes blanches qui commencent ou terminent le volume, de curieux détails sur l'histoire des localités : par exemple, sur les températures extraordinaires, les maladies contagieuses, la construction ou la destruction de certains édifices, les entrées de personnages illustres, les procès fameux, etc. De pareilles notes se rencontrent aussi, mais plus rarement, sur les gardes des registres des notaires, des plumitifs et des registres des divers tribunaux. Il y a là une petite source d'investigations qui n'est point à dédaigner.

J'avais trouvé sur la garde d'un vieux registre du tabellionage d'Alençon la note suivante :

« M. des Aulnais-Tournély est mort le 14 juin 1753, demeurant en cette ville d'Alençon, faubourg Lancrel, et a été inhumé en l'église Notre-Dame d'Alençon. Il a fallu trente personnes pour le porter. Sa hauteur était de sept pieds. Il avoit un cercueil de huit pieds et de trois pieds de large. Il fallut préparer un biard (brancard) exprès pour le porter. Quand il fut en la fosse, il y eut quatre boisseaux de chaux avec de l'eau pour le faire « consommer », peur qu'il *empestiffe* l'église. Il y avoit du monde à quantité, au moins de cinquante lieues. »

Ces indications me parurent curieuses, bien qu'empreintes d'une évidente exagération. J'eus la pensée de les contrôler par l'examen de l'acte de décès de Tournély, et voici ce que je lus dans dans le registre des inhumations faites en l'église Notre-Dame d'Alençon :

« Le jeudi 14 juin 1753, le corps de messire Léonor-Auguste Tournély, esquier, sieur des Aunais [1], âgé de cinquante-deux ans et demi, décédé de ce jour à une heure du matin, au faubourg Lancrel, après avoir reçu le sacrement de pénitence, a été inhumé dans cette église, par nous curé soussigné et en présence des témoins cy après signés. Il étoit d'une grosseur extraordinaire; son cercueil avoit sept pieds de long, et deux pieds et demi et trois pouces de large. Dix-huit hommes ont été employés à porter ce corps. Il étoit si pesant que, depuis plusieurs années, il ne pouvoit plus marcher. Sa force répondoit à sa grandeur et à sa pesanteur. Son esprit étoit supérieur à la masse de son corps, par l'excellence de son bon caractère et l'amour qu'il avoit pour les sciences. Son étude et son amour pour la vérité l'avoient fait recevoir à la religion catholique, en laquelle il est mort. On prétend que son corps pesoit au moins sept cents livres. Il avoit fait faire un brancard pour être transporté à sa campagne; il a servi pour le transport de son corps à l'église, car on auroit été obligé de l'amener en une charrette. »

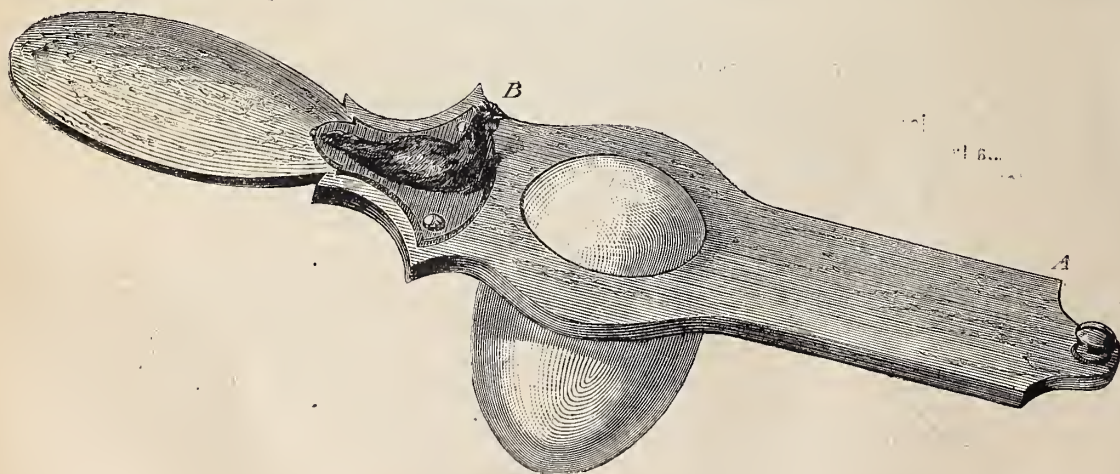
Signé : Bourget, curé; B. F. de la Barthe, premier vicaire, et L. P. Fromentin, clerc tonsuré.

Sauf l'évaluation du poids du corps qui nous paraît excessive, tous les traits de ce dernier tableau doivent être parfaitement exacts. Rapprochés de ceux du précédent, ils prouvent que ce Tournély devait avoir en effet une taille et une corpulence tout à fait extraordinaires, et qui avaient vivement frappé l'imagination de ses concitoyens.

PETIT APPAREIL

POUR COUPER LES COQUILLES D'ŒUF.

Quand on coupe un œuf à la coque, il arrive souvent que le couteau dont on se sert en brise très-inégalement la coquille. Le petit instrument que nous représentons a pour but d'éviter cet inconvénient. C'est une poignée de bois percée à son milieu d'un orifice circulaire : on y engage l'œuf par son extrémité la plus ovale (le petit bout), et, à l'aide d'un couteau que l'on fait glisser d'un coup très-vif et très-sec à la surface de l'appareil, d'A en B, on enlève la partie supérieure de la coquille avec une régularité et une netteté parfaites. La petite pièce de métal représentant une poule forme une saillie résistante, arrête la lame, et l'empêche d'atteindre la main qui tient le coupe-œufs.

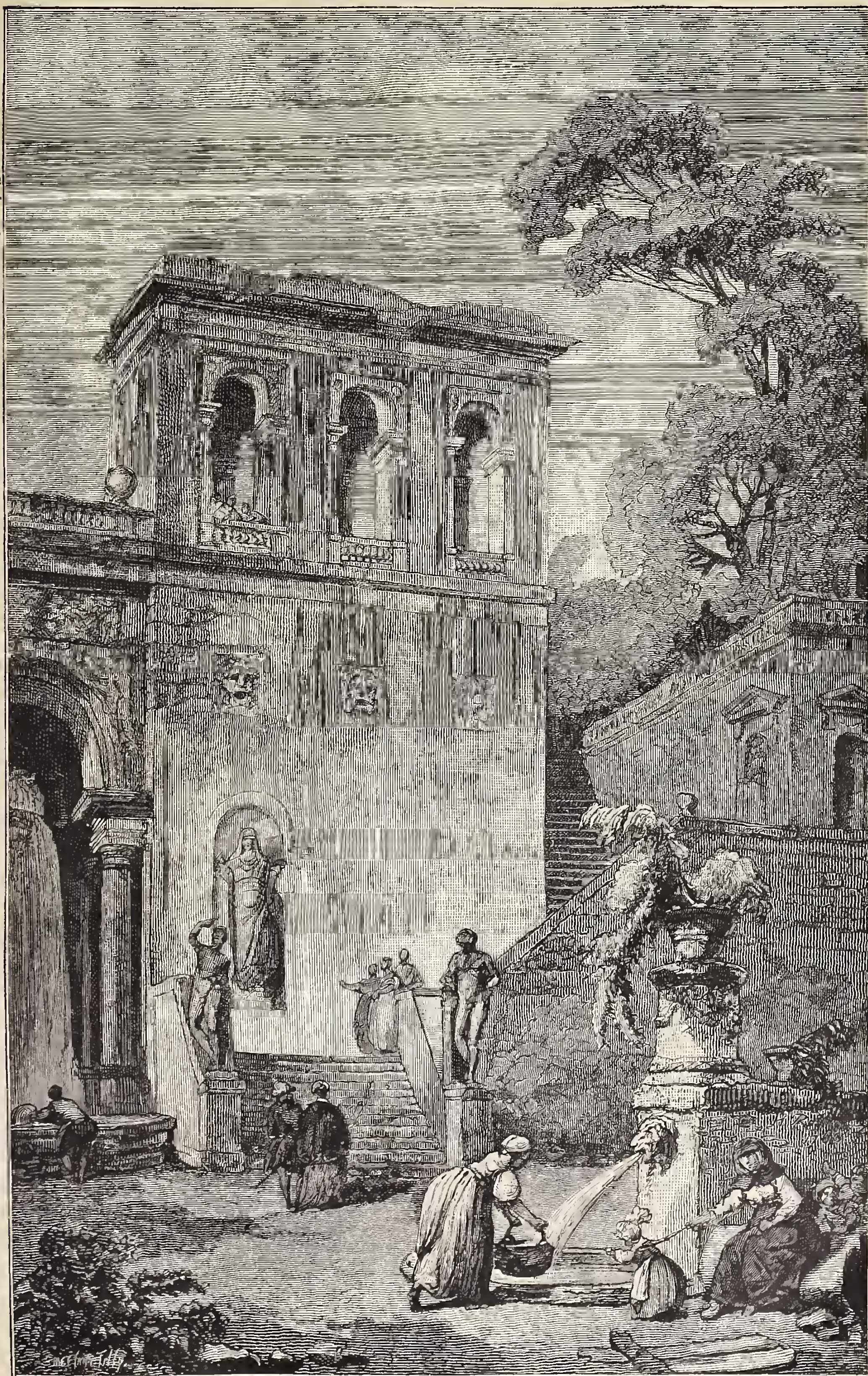


Appareil pour couper la coquille des œufs à la coque.

[1] Les Aulnais sont une terre, avec ancienne maison d'habitation, située à trois kilomètres d'Alençon, dans la commune de Saint-Germain du Corbéis.

HUBERT ROBERT.

Voy. les Tables.



Collection de Goncourt. — Esquisse par Hubert Robert. — D'après une photographie de Braun.

Le dessin qui a servi de modèle à cette gravure n'est qu'une esquisse : on peut s'en apercevoir à quelques incorrections de lignes, à plusieurs figures inachevées, aux arbres dont les feuillages ne sont que massés, à l'effet général qui est incertain, à la lumière et aux ombres disséminées un peu au hasard sans parti définitivement pris. Encore le burin du graveur, de sa nature ferme et précis, a-t-il, malgré lui, trop accusé les formes et effacé presque partout le vague de ce jet de l'artiste, idée première plutôt que préparation d'un tableau.

Toute description serait inutile. On est dans la cour d'un palais italien du seizième siècle, abandonné depuis bien des années. La noble famille qui l'habitait a-t-elle été exilée? S'est-elle éteinte? ou plutôt, insensiblement déchue de sa grandeur, a-t-elle été obligée de se réduire à une vie plus simple, ce qui a été le sort d'un très-grand nombre de descendants des princes et seigneurs, autrefois protecteurs des arts, hôtes magnifiques de tant de somptueux édifices épars sur le sol italien. Aujourd'hui (nous nous transportons en l'année du dix-huitième siècle où l'artiste dessinait), entre qui veut dans cette belle demeure déserte : les pauvres femmes du voisinage n'ont besoin d'aucune permission pour y puiser aux fontaines l'eau nécessaire à leur ménage ou pour y guider les premiers pas de leurs enfants. Des étrangers viennent de loin visiter les salons délabrés, les jardins toujours charmants, et d'autant plus peut-être qu'ils n'ont plus rien à craindre des râteaux et des ciseaux des artistes jardiniers d'autrefois.

Un gentilhomme qui donne le bras à une dame, près d'un escalier, paraît tenir à la main quelque Guide où il cherche ce que représentent les statues placées en sentinelles sur les rampes de marbre ou nichées dans les murs. Tout là-haut, aux fenêtres d'une salle ou d'une galerie démeublée, d'autres visiteurs jouissent d'une vue dont il semble qu'on devine l'étendue et la beauté.

Hubert Robert doit sa célébrité surtout à ses peintures des ruines des monuments romains; il a excellé dans ce genre. Dans ses Salons, Diderot parle de lui avec enthousiasme : « Les ruines de Robert, dit-il, à travers leurs débris rongés par le temps, conservent un caractère de grandeur et de magnificence qui m'en impose... L'effet de ces compositions, c'est de nous laisser dans une douce mélancolie. »

On avait fait encore peu de recherches sur la vie de ce peintre lorsque nous avons parlé de lui dans notre premier volume [1]. On avait la date de sa naissance, 1733, mais on ne savait rien de sa famille. On a appris depuis, par son acte de baptême, qu'il était le fils de Nicolas Hubert, valet de chambre du marquis de Stainville, envoyé extraordinaire du duc de Lorraine auprès du roi de France. Il avait été destiné à la carrière ecclésiastique, et, ses études achevées, on sollicitait déjà pour lui un bénéfice, lorsque, soutenu et encouragé par le sculpteur Michel Slodtz, il annonça résolûment que sa vocation était de peindre. On céda à son désir, et il sortit du séminaire pour aller en Italie, où il demeura, croit-on, douze années. Il en revint avec un grand nombre de toiles peintes et de dessins. Il présenta à l'Académie royale de peinture une Vue du Tibre. L'Académie le reçut le 26 juillet 1766. Dans ce même mois il épousa Mlle Soos, fille d'un ancien chirurgien-major des ambulances de l'armée. Il habita pendant plusieurs années avec son père, à l'Arsenal, dans la cour des Princes. Plus tard il obtint un logement au Louvre, où il avait l'emploi de conservateur des collections. On a raconté qu'en 1793 ou 1794, ayant été enfermé à Sainte-Pélagie, il fut condamné à mort, mais qu'« un malheureux prisonnier qui portait le même nom aurait péri à sa place. » [1] M. A. Jal a réfuté cette anecdote à l'aide de documents très-précis [2] : rien n'établit qu'Hubert ait été même condamné, et personne certainement ne subit le supplice à sa place. Il mourut à Paris, rue Neuve-de-Luxembourg, le 15 avril 1808.

(1) Tome Ier, 1833, p. 190; et plus tard, t. XI, 1843, p. 329.

(1) Villot, Notice des tableaux du Louvre.

(2) *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire.*

LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 66, 106, 138, 145.

NOTRE SALON. — LES VISITES. — EST-IL TOUJOURS SINCÈRE D'ÊTRE SOT?

Ma tante Aventurine disparut peu après notre vieil ami de Beauves. Je ne me doutais pas de tout le vide que l'un et l'autre laisseraient dans notre cercle. La bibliothèque de l'ancien administrateur de l'hospice ne trouva pas d'acquéreurs parmi les habitants de notre ville. Un libraire de Paris vint et l'acheta tout entière. Un matin, de ma fenêtre, je vis passer la voiture de roulage qui l'emportait; je la suivis des yeux tristement, comme un convoi funèbre, jusqu'au détour de la rue.

Chez ma tante, on trouva plus de manuscrits que de livres. C'étaient presque tous des copies qu'elle avait faites d'après des ouvrages célèbres. Beaucoup de nos charmantes contemporaines seraient étonnées des lectures sérieuses de quelques-unes de leurs grand'mères. En province, les personnes intelligentes tenaient à devoir d'être au courant de ce que produisaient les esprits les plus éminents de Paris, et comme elles ne pouvaient pas toujours acheter les livres nouveaux, elles cherchaient à en emprunter quelque exemplaire et en tiraient des fragments.

De même qu'au dix-septième siècle on n'était pas exposée à passer pour pédante parce qu'on étudiait et comprenait Bossuet, Fénelon, Malebranche, Pascal ou Nicole, de même, à la fin du dix-huitième siècle, une femme pouvait, sans crainte du ridicule, lire Vauvenargues, d'Alembert ou Buffon. Si cet exemple est encore suivi de nos jours dans nos petites villes, si les discussions de philosophie morale et de haute littérature y intéressent encore un assez grand nombre de lectrices, il faut avouer qu'elles ne le laissent guère paraître et qu'elles cachent bien leur jeu. Je puis témoigner, du moins, que, dès la fin de la génération dont ma tante avait été l'une des survivantes, on ne voyait guère plus dans les mains féminines de notre ville que les romans à la diable dont s'approvisionnaient les cabinets de lecture. On conviendra que ce n'est pas un fonds suffisant.

Les soirées cessèrent. Je suppose une lacune dans mes souvenirs. Mes premières années d'étude au collége absorbèrent mon attention, jusqu'à un certain moment où je sentis se réveiller en moi la curiosité de connaître ce que pouvaient penser les personnes d'un âge mur. A l'entrée de je ne sais quel hiver, je pris la résolution d'écouter attentivement, de nouveau, ce qui se dirait dans notre salon, où, chaque dimanche, entre la messe et vêpres, nous recevions les visites de nos parents et de nos voisins. C'étaient, à quelques exceptions près, d'honnêtes bourgeois ayant passé la quarantaine, et qui, sortis de diverses professions, retirés, retraités ou rentiers, avaient un peu d'aisance et beaucoup de loisir. Il me parut naturel de croire que pendant le cours de leur longue vie ils avaient dû, comme M. de Beauves, s'enrichir d'un grand nombre d'observations, de pensées, de souvenirs, et, si cette comparaison est permise, qu'après avoir amassé ce trésor en lingots il ne pouvait que leur être agréable maintenant

de le dépenser en belle petite monnaie courante. Je m'attendais à entendre se succéder dans leurs entretiens de curieuses remarques, de sages réflexions, tout au moins des histoires amusantes et instructives; je rêvais innocemment de surprises intéressantes, de découvertes et de délicieux tressaillements d'esprit.

Un dimanche donc, assis en un coin, un livre à la main pour me donner une contenance, je me tins à l'affût, prêt à saisir au passage quelques-uns de ces oiseaux voyageurs dont parlait le père Clément. Hélas! Il n'en passa point.

Comment me rappellerais-je aujourd'hui toutes ces figures effacées, toutes ces conversations banales?

Je me décourageai vite de n'entendre guère parler que des domestiques, de leurs défauts plus que de leurs qualités, du désagrément d'être obligé d'en changer souvent; ou bien de l'arrivée des diligences, de telle ou telle maison que l'on construisait ou que l'on réparait; ou encore surtout du baromètre et des moindres incidents de la santé de chacun. Mais j'aime peu la critique et je me suis toujours bien trouvé de l'habitude d'oublier les choses communes et inutiles. Après un petit nombre d'essais, je cessai d'assister aux visites.

Mon père s'en aperçut et m'en demanda la raison. Je lui avouai que je n'y trouvais pas assez de plaisir.

— Oui, me dit-il, nous sommes dans une mauvaise veine. Ces entretiens sans doute ne t'ont pas fait oublier ceux de nos anciens amis?

— Il s'en faut de beaucoup, répondis-je. Cependant il est impossible que toutes ces personnes aient si peu de chose à se dire quand elles sont réunies. Qui les empêche de se communiquer ce qu'elles ont de savoir et leurs réflexions? En quel temps et en quels lieux pensent-elles?

— Elles ne pensent point, dit gravement mon père.

L'expression de mes traits le fit rire.

— Elles sont à plaindre, murmurai-je.

— Tu peux ajouter qu'elles sont aussi à blâmer.

— Comment mériteraient-elles le blâme? n'est-ce point par nature et de bonne foi qu'elles sont ainsi?

— Grave question, mon fils! La plupart de ces personnes dont l'insipidité t'étonne n'ont pas toujours été ce que tu les vois être aujourd'hui. Ma conviction est qu'il n'en est pas même une seule qui, dans son adolescence et sa jeunesse, n'ait été sollicitée et disposée par instinct, ne fût-ce que peu de temps, à un emploi de son esprit meilleur et plus digne que celui qu'elle en fait maintenant par négligence et habitude d'inertie.

La sottise, comme l'erreur, n'est excusable que lorsqu'elle est tout à fait involontaire et invincible, ou, pour autrement dire, lorsque ne s'étant pas senti averti de l'éviter dès l'origine ou lorsqu'y étant tombé malgré soi, on a été réellement dans l'impossibilite d'en sortir : or, ce sont là des causes d'excuse beaucoup moins fréquentes et moins sincères qu'on ne le pense.

On est rarement sot par nature, mais il est aisé de le devenir. On n'a qu'à laisser se relentir en soi le mouvement de la pensée et s'accélérer celui de la parole. Le cerveau se vide peu à peu d'idées, s'emplit des bruits du dehors, et n'est plus bientôt qu'une sorte de cavité obscure où il n'y a plus personne et où l'on n'entend que des échos.

Il n'est pas douteux que c'est être à peine un homme que de si peu penser. La pensée est notre séve. Il nous est aussi naturel de penser que de respirer. Un penchant légitime nous invite, dès les commencements de notre existence, à observer et à étudier tout ce qui, dans le monde matériel et intellectuel, peut nous aider à accroître nos forces morales et à pénétrer le secret de notre destinée. C'est un de nos devoirs primitifs les plus impérieux que de nous abandonner à ces impulsions salutaires, et d'accueillir et écouter avec une respectueuse curiosité les saines questions qui naissent en nous à chaque instant et que nous sentons bien nous venir de plus loin que notre volonté. Ces « pourquoi », ces « comment » qui nous assaillent sans cesse, ce sont nos instruments naturels de recherche, des espèces d'outils invisibles, animés, impatients de nous aider à percer les voiles, à faire des trouées dans les grandes obscurités qui nous entourent. Une âme simple et sincère, en quelque condition que le sort l'ait placée, n'a garde de vouloir se soustraire à ces pures et belles agitations qui la soulèvent et la portent vers tout ce qui peut éclairer et ennoblir la vie humaine. Loin de là, elle se prête, pleine d'une douce émotion, à ces mouvements internes, avec le sentiment que ce serait être bien ennemie d'elle-même que d'agir autrement, et qu'elle ne saurait faire un plus funeste emploi de sa liberté morale que d'étouffer ou seulement de laisser s'éteindre en elle une seule étincelle de l'éternel amour du vrai et du bien, premier de tous les attributs de la nature humaine. Ceux qui ont pris leur parti de vivre dans l'indifférence intellectuelle, sont en vain prêts à affirmer, avec toute l'apparence de la bonne foi, que rien de semblable ne s'est jamais agité en eux, et qu'ils ne se souviennent pas d'avoir eu à se défendre, par une détermination de leur volonté, d'aucune excitation de cette activité morale qu'ils ne sentent plus. Tout ce qu'on pourrait leur accorder est qu'ils se sont mal observés et qu'à la distance où ils sont maintenant leur mémoire est en défaut; car ce n'est point à un jour, à un moment précis, qu'ils ont dévié et abdiqué : c'est insensiblement, comme il arrive pour tous les abaissements de l'âme; c'est par degrés, par une pente peu rapide, qu'ils se sont laissé glisser vers ce grand déshonneur humain de l'inertie morale et de l'incapacité intellectuelle. Les années ont couvert en eux le sentiment du devoir déserté. En sont-ils moins responsables? N'est-ce pas à l'origine leur faute personnelle? Sont-ce d'autres mains que les leurs qui ont élevé et resserré de jour en jour autour de leur esprit ce cercle fatal où les préoccupations matérielles ont pris peu à peu de telles proportions, qu'avec le temps elle en sont venues à leur dérober presque entièrement la vue des plus vrais et des plus grands intérêts de la vie?

Que n'imitons-nous plus souvent les mères qu'on voit recommander avec tant de sollicitude à leurs filles de ne pas trop laisser fléchir leur corps? Que ne répétons-nous de même plus énergiquement à la jeunesse : « Ne vous habituez pas à vivre courbés; la bonne tenue de l'esprit est, comme celle du corps, affaire d'habitude : tenez droite votre âme. »

Entrant dans des considérations d'un autre ordre, mon père me faisait observer que, par cette paresse de l'esprit, on est loin de ne nuire qu'à soi-même. L'inactivité d'un si grand nombre d'intelligences est, disait-il, une cause fatale de retards dans la civilisation. Aussi s'étonnait-il presque de voir que les savants et les économistes, qui calculent avec tant de soin les pertes de force dans la moindre machine, n'insistent pas plus pour enseigner et démontrer les déplorables conséquences de l'immense déperdition de forces intellectuelles qui résulte de l'inertie morale et de l'ignorance plus encore que d'aucune incapacité réelle. La lenteur ou l'immobilité de tant de rouages est un obstacle au mouvement général. C'est souvent une cause de révolution. Un peuple qui languit dans l'ignorance et l'inertie intellectuelle, se laisse ordinairement conduire par un petit nombre d'hommes actifs et n'avance que péniblement ou par secousses, semblable en cela aux corps énormes de ces ophidiens qui n'ont que de petites

têtes, et lorsque des divisions surviennent parmi les rares intelligences qui guident toute une nation, la multitude tout à coup s'arrête, éperdue ou effrayée, résiste ou recule, et retombe dans son engourdissement.

C'est un devoir civique d'exciter à l'énergie individuelle. Il est naturel que la charité commence par secourir les corps et les cœurs; mais le temps est venu où elle doit tendre les mains avec non moins d'ardeur et d'amour aux intelligences.

« Je cultive loyalement ma vie telle qu'il a plu à Dieu me l'octroyer », a dit un philosophe français. Heureux et noble témoignage qu'a seule le droit de se rendre une âme véritablement sincère.

Notre vie, c'est notre champ. N'y laissons pas la largeur d'une main sans y porter le soc et la semence. Ayons confiance pour le reste. La moisson lèvera; quelqu'un de plus puissant que nous y veille. L'homme ouvre le sillon et sème : Dieu fait germer.

Et le cher auteur et maître de ma vie ajoutait en souriant :

— Il est heureux que la plupart des hommes puissent atteindre à la taille ordinaire sans avoir à y mettre rien de leur volonté. S'il leur fallait user d'énergie morale pour grandir physiquement, à voir le peu qu'ils en dépensent pour croître en intelligence, quelle race de nains nous aurions sur la terre!

Tout homme à l'entrée de la vie rencontre, comme le fils d'Alcmène, la Vertu et le Vice; mais il rencontre aussi, comme Achille à Scyros, deux autres puissances qui le sollicitent en sens opposés, l'Énergie et l'Inertie. C'est à lui de choisir. Le vaillant saisit l'épée, s'élance et livre combat, non aux hommes, mais à l'erreur, et va toute la vie en avant à la conquête, non de Troie et d'Hélène, mais de la Vérité, héros ou chef s'il le peut, soldat ferme et fidèle du juste et du bien toujours!

La suite à une autre livraison.

LA BIJOUTERIE CHEZ LES KABYLES.

Voy. les Bijoux khiviens, p. 143.

Voici quelques renseignements sur les bijoutiers kabyles que nous avons cités dans un article précédent (¹):

L'art de fabriquer les bijoux paraît être fort ancien chez les Kabyles. On trouve des bijoutiers isolés dans un grand nombre de tribus : Aït-Boudrar, Aït-Ouasif, Aït-Iratem, etc. Mais c'est surtout chez les Aït-Yenni que l'industrie de la bijouterie s'est concentrée et développée. En 1867, on comptait dans cette tribu douze familles qui s'y livraient, et chacune d'elles fournissait plusieurs ouvriers.

L'argent est le seul métal précieux employé par les bijoutiers kabyles. Ils n'ont jamais travaillé l'or.

Les pièces de monnaie, et de préférence les anciens douros d'Espagne, leur fournissent la matière première. Ils fondent ces pièces dans des creusets (*thikebouchin*) de même forme que les nôtres et de plusieurs dimensions. Ces creusets sont fabriqués chez les Aït-Yenni, avec une argile du pays à laquelle on mêle des cheveux.

Après la fonte, l'argent est martelé sur l'enclume et étendu en lames plus ou moins minces. On l'étire aussi à la filière, en fils de différentes grosseurs, qui servent à faire des anneaux, des chaînettes, des ornements de toutes sortes. Plusieurs de ces fils, destinés surtout à orner les bijoux émaillés, sont ensuite tordus.

On peut diviser les bijoux en deux catégories : ceux qui sont émaillés et ceux qui n'ont pour ornements que du corail et des dessins faits au matoir.

Les premiers ont toujours pour pièce principale une plaque de métal, argent ou cuivre, sur laquelle sont fixés des dessins en fils d'argent tordus. Ces dessins sont en relief de plus d'un millimètre sur la plaque et forment des espaces fermés destinés à recevoir des émaux, des morceaux de corail et de petits culots d'argent simulant des perles. L'ouvrier les fait en juxtaposant, à l'aide d'une petite pince, des morceaux de fils d'argent tordus, préalablement coupés à la longueur voulue; ensuite il les fait adhérer à la plaque au moyen d'une soudure composée de deux parties d'argent, une de cuivre et une de sulfure d'arsenic.

Cette soudure, fusible à une température un peu plus basse que l'alliage des monnaies ou le cuivre, est réduite en poudre et répandue autour des objets à coller; on fait chauffer la plaque, et l'adhérence s'opère par la fusion de la soudure.

Dans les bijoux de cette première catégorie, la plaque doit toujours être en argent pur ou au moins sans autre alliage que celui des monnaies; car si on ajoutait du cuivre, elle fondrait avant la soudure. Dans les bijoux communs, la plaque est quelquefois en cuivre.

Les émaux appliqués sur les bijoux sont de fabrication européenne. On les achète dans le commerce à Tunis ou à Alger.

Le corail est simplement collé avec de la cire.

Les bijoux de la seconde catégorie sont à titres aussi variables que le caprice ou l'état de fortune des acheteurs.

La bijouterie se fait généralement sur commande; l'acheteur livre les pièces de monnaie nécessaires à la confection du bijou qu'il désire. L'ouvrier fournit, de son côté, le cuivre, les émaux et le corail. Il prend alors, pour son salaire et ses fournitures, la moitié de la valeur des pièces qui lui ont été remises.

Ainsi, lorsqu'on donne dix pièces de 5 francs pour un bijou, l'ouvrier reçoit 25 francs.

Pour les bijoux qui n'ont ni corail ni émaux, le salaire de l'ouvrier est le dixième ou le huitième de l'argent livré par l'acheteur.

Les principaux bijoux fabriqués en Kabylie sont : des espèces de broches dont les femmes se servent pour attacher leurs vêtements; des diadèmes formés de pièces de bijouterie émaillée reliées par des chaînes de demi-sphères creuses; des bijoux ronds, ornés de pendants et de petites boules, que les femmes portent sur le front pour indiquer qu'elles ont un fils; des colliers, des bracelets, des anneaux de jambes; enfin des fourreaux de yatagan, des capucines, des pommeaux de pistolet; des tuyaux de pipe, etc... (¹)

(¹) Page 143.

(¹) Hanoteau et Letourneur.

DINARD

(ILLE-ET-VILAINE).

Dinard, qui était autrefois un petit village obscur, et qui, depuis quelques années, est devenu célèbre comme lieu de plaisance et station de bains de mer, est situé en face de Saint-Servan et de Saint-Malo, dont il est séparé par l'embouchure de la Rance. Tous les jours, de nouvelles constructions, hôtels, maisons de campagne de tous les styles, petits manoirs à tourelles féodales, pavillons et chalets rustiques, s'élèvent le long de la paroi granitique qui borde la grève, montent jusque sur le sommet du plateau, et encadrent d'une pittoresque ceinture, bariolée de couleurs vives et variées, l'étroite baie de Dinard. Le village s'étend en longueur sur une route sinueuse qui suit

les découpures de la côte; des sentiers en pente, des escaliers taillés dans le roc, descendent à la mer.

Dinard, qui par une de ses extrémités se prolonge sur une mince langue de terre, possède deux plages : l'une, au nord-ouest, donne sur la pleine mer; l'autre, tournée à l'est, forme une anse dans l'embouchure de la Rance. Quand on regarde de ce côté, on a devant soi la ville de Saint-Servan, le port de Solidor, le port Saint-Père, et plus loin, au delà de l'anse des Bas-Sablons, qui à marée haute porte de grands navires et qui est à sec quand la mer s'est retirée, Saint-Malo ceinte de ses murailles de pierre, qui, baignée en arrière par ses vastes bassins, apparaît comme un îlot isolé au milieu des flots.

Aux heures où la mer baisse et s'éloigne de la côte, particulièrement dans les grandes marées, le spectacle change : là où roulaient les lames frangées d'écume, on aperçoit de vastes plages nues, de longs bancs de sables jaunâtres, des rochers noirs; l'anse de Dinard est tout



Salon de 1876; Peinture. — Les Chercheurs de marne dans l'anse de Dinard, par Zuber. — Dessin de L. de Bellée.

entière à découvert, ce n'est plus qu'une grève sur laquelle cheminent en tous sens des charrettes attelées de plusieurs chevaux et chargées de marne ou de sable : on voit l'image des roues, des chevaux, des hommes qui les conduisent, se réfléchir sur le sol humide comme dans un miroir.

MÉMOIRES DU CHANOINE SCHMID

Fin. — Voy. p. 82, 154.

LES VACANCES. — RETOUR.

« Lorsque j'ouvris ma malle, et que je produisis mes nouveaux habits : un frac de drap bleu superbe, un gilet et une culotte en satin noir, ma mère, étonnée, me demanda avec anxiété d'où provenaient d'aussi magnifiques vêtements. Mais, quelque dispendieux qu'ils parussent tout d'abord, ils n'avaient coûté que très-peu de chose à l'aimable femme de qui je les tenais. En somme, Mme de Weber ne m'avait fait présent que d'un frac trop étroit pour son mari, et de l'une de ses robes parsemée de quelques taches ineffaçables, mais habilement dissimulées en utilisant l'étoffe d'une autre manière. Tout cependant était en apparence frais, riche, et semblait sortir du magasin.

» Je rendis ensuite mes visites de politesse. On me reçut partout avec de plus grandes marques d'estime que l'année précédente : avec mes bulletins et mes beaux habits, je sus prendre de l'aplomb dans mes visites, et rendre à chacun le respect qui lui était dû, en évitant toute politesse exagérée et surtout toute basse humilité.

» J'avais appris, dans la maison de M. de Weber, que la vraie politesse ne consiste pas simplement en de vaines formalités rebattues et flatteuses, mais en une modestie franche et ouverte, en une politesse égale pour tous. Il faut fuir tout ce qui peut offenser les autres, et se trouver prêt à leur rendre service quand l'occasion s'en présente.

» Mon excellent père m'avait fréquemment répété : « La négligeance des règles de convenance a été pour bien » des gens la source d'amers désagréments dans la société; » elle les a rendus le supplice de leur prochain et les a » souvent empêchés de poursuivre leur carrière avec honneur. »

» Le temps des vacances s'écoula très-agréablement pour moi. Je fus invité à dîner en plusieurs maisons, et notamment aux deux monastères. Je ne manquai pas non plus d'assister aux petites fêtes que donnaient les parents aisés à leurs fils étudiants. Entre autres, le premier conseiller, ou conseiller intime du bourgmestre, organisa une fête champêtre à l'ermitage de Saint-Ulrich, en l'honneur de son fils Matthieu Voisin, jeune philosophe doué de talents hors ligne et plein de distinction. On y fit aussi brûler un feu d'artifice, et ce fut le premier que je vis. Quelque douces que fussent pour moi ces jouissances, je ne me trouvai pourtant jamais plus à l'aise, durant ces

belles journées, qu'auprès de ma mère, de mes frères, de mes sœurs et de tous mes proches.

» Mon préceptorat avait aussi pour moi tant de charmes, que je rentrai à Dillingen plusieurs jours avant la réouverture des cours. M., Mme de Weber et leurs enfants se réjouirent beaucoup de me voir arriver avant l'époque que je leur avais d'abord fixée.

» J'étais comme l'enfant de la maison. Une fois que je tombai malade, on eut pour moi toute la compassion d'un père et toute la tendresse d'une mère. Le conseiller intime venait souvent m'entretenir d'objets scientifiques, et fréquemment, après souper, je lui faisais quelque lecture dont il profitait pour me communiquer d'ingénieuses et utiles observations.

» Sa bibliothèque et son cabinet de travail étaient à ma disposition, tandis que lui travaillait aux archives du gouvernement. Ce délicieux cabinet, tout à fait séparé de la rue, donnait sur un jardin planté d'arbres ombreux. J'y avais établi ma résidence; en été, je m'en servais comme de salle d'étude et de classe, en même temps que son excellente bibliothèque, peu nombreuse, il est vrai, mais bien choisie, était pour moi une source d'enseignements et de science. J'y parcourais les ouvrages ayant rapport aux choses que j'étudiais alors, telles que la philosophie, l'histoire naturelle et la physique. Il va sans dire que je consacrai pareillement bien des journées à mes études antérieures, à la poésie et aux lettres, et que je m'y familiarisai avec les classiques.

» Durant les longues soirées d'hiver, l'excellente Mme de Weber me priait de lire quelques passages extraits d'ouvrages instructifs et intéressants tout ensemble, dont les enfants faisaient leurs délices, et qui, sans leur être le moins du monde nuisibles, leur étaient au contraire d'une très-grande utilité. Je leur lisais, entre autres, le *Robinson* de Campe et quelques morceaux de *l'Ami des Enfants* de Weisse, ouvrages qui intéressaient également et les enfants et la mère. »

Christophe Schmid passa deux années dans la maison de cette bonne famille. Il n'en sortit que pour étudier la philosophie sous le professeur Joseph de Weber.

« Dès que j'entendis les premières leçons du maître, dit-il, je crus vivre d'une nouvelle vie. Le professeur Weber fit précéder la logique ou science de la raison d'une étude brève, mais solide, de la psychologie ou science de l'âme, de l'idée, des perceptions, du jugement et du raisonnement. Je n'avais jamais réfléchi sur ce qui s'opérait en nous lorsque nous pensions. Tout ce que le professeur nous dit fut pour moi autant de jets de lumière, et tout ce dont je me plaignis, c'est qu'on ne fît pas étudier la logique, la science de la raison, ou mieux l'art de penser, avant la rhétorique, l'art de bien dire, parce qu'alors chaque sujet fournirait une plus riche matière à la pensée, et que la composition n'en serait que plus solide et plus suivie. »

Il ajoute : « C'est au professeur Weber que je dus de connaître l'idée mère de la Théodicée de Leibnitz :

« Ce monde est le meilleur (l'optimisme). »

» J'avais, il est vrai, toujours regardé comme incontestable que Dieu fait tourner tous les maux de ce monde au plus grand profit des hommes, mais je reconnus dès lors cette belle vérité sous un jour plus brillant et plus net. Le professeur nous exposa aussi historiquement la célèbre proposition de Descartes :

« Dieu est l'être le plus parfait; or, l'être est la pre-
» mière condition de la perfection; donc Dieu est. »

Après avoir achevé sa philosophie, Schmid fut reçu comme élève au séminaire de Dillingen. Cet établissement, destiné surtout aux jeunes clercs, comprenait aussi un pensionnat d'étudiants. Schmid y fit ses premiers essais littéraires. Le premier de tous fut un petit drame en trois actes que les élèves jouèrent au carnaval. Puis il composa de petits récits pour sa sœur Françoise, qui fut par la suite la constante compagne de sa vie.

Le 17 août 1791, il fut ordonné prêtre, et bientôt après on l'envoya comme vicaire dans le petit village de Nassenbeuern, près de Schaffenhausen.

« Lorsque j'entrai dans le vieux presbytère du village de Nassenbeuern, dit-il, ma réception n'y fut pas aussi gracieuse que j'eusse pu m'y attendre. Le curé était absent. Sa vieille mère, qui prenait soin du ménage, me vint ouvrir la porte, l'homme qui portait ma valise lui dit :

» — Eh bien, je vous amène le nouveau vicaire, un brave monsieur, ma foi!

» Elle, me toisant d'un regard, repartit : — Oh! quelle petite figure pour un vicaire! mais c'est égal, il n'en sera pas moins à la charge de la maison.

» Lorsque le curé fut de retour, il me salua aussi tendrement qu'un père eût salué son fils, et me conduisit à la petite chambre des vicaires. Cette chambre ou plutôt ce cabinet, formé par l'un des coins du presbytère, avait trois fenêtres, dont deux, situées à l'orient, donnaient sur un bois de pins, et l'autre sur le cimetière de l'église. Outre mes petits meubles indispensables, une table, un pupitre, deux chaises, une armoire et un lit, elle ne contenait plus rien. Les murailles nues n'étaient ornées que d'un grand crucifix suspendu entre les deux fenêtres, à l'est.

» Je me traçai le règlement de mes journées. La musique du village, les batteurs, que j'ignorais encore en qualité de citadin, me réveillait tous les matins à quatre heures. Je suivais alors l'excellent conseil qu'Horace donnait jadis au jeune Lollius (liv. I, épître 2, vers 35). J'allumais ma chandelle, je prenais un livre et je lisais couché jusqu'au jour. Le reste de la matinée, j'étudiais, je priais et j'écrivais mes sermons ou le plan de mon sermon pour le dimanche suivant. Je consacrais l'après-midi à l'étude des langues. Je lisais les psaumes en hébreu, j'en recueillais les passages les plus touchants ou les plus sublimes, et je les transcrivais sur un petit livre, auquel j'ajoutai plus tard l'analyse de tous les mots que j'avais lus. Comprenant déjà parfaitement le Nouveau Testament en grec, j'étudiais Homère pour me perfectionner dans la connaissance de cette langue trop négligée dans les basses classes.

» Je touchais aussi du clavecin pour me récréer, et c'est là que je donnais cours à toutes mes pensées.

» Un rouge-gorge était alors le seul être vivant qui m'appartînt en propre. Je le laissai d'abord voler çà et là et je lui dressai dans un coin de ma chambre un petit sapin vert où l'oiseau aimait à se percher et à faire briller sa jolie gorgerette. Puis il s'apprivoisa et s'enhardit peu à peu jusqu'à venir becqueter les miettes éparpillées sur ma table. Comprenant cependant qu'il me fallait ouvrir souvent les fenêtres de ma bicoque, je fis garnir d'un treillis et d'une petite porte l'un des coins de ma bibliothèque encore vierge, et y déposai des deux côtés de la pâture et une auge. Dès que l'oiseau y était entré, je me levais pour le fermer, et, chose remarquable, au premier mouvement de ma main pour l'ouvrir, il revenait à plein vol. J'attachai donc un fil à la porte et en fixai l'autre extrémité près de moi. Et la même scène recommençait souvent; à peine l'avais-je saisi que, pst! mon petit rouge-gorge était dehors. »

Christophe aimait les animaux. Il éleva un jeune chevreuil qui le suivait partout comme un chien.

Tout ce qu'il raconte de son séjour à Nassenbeuern est

semé d'anecdotes un peu enfantines, mais qui peignent les mœurs du pays et du temps.

De Nassenbeuern il alla, comme vicaire, à Seeg, dans l'Allgaü, contrée sauvage, voisine des Alpes Tyroliennes.

« Le village de Seeg, proprement See-Egg, assis sur une colline et sur deux lacs, comprend plus de quatre-vingts hameaux consistant en fermes ou en moulins, et occupe un espace de douze lieues de circonférence. Le froment et le seigle n'y croissent pas et sont remplacés par l'orge, l'avoine et le lin; les prairies et les pacages, en retour, y sont délicieux. L'agriculture n'a que faire sur ces hauteurs; au lieu de la charrue, qu'il serait d'ailleurs impossible de rouler sur les collines, on se sert de la pioche et de la bêche pour cultiver les champs. Les paysans y sont actifs et arrachent au sol la nourriture qui leur est nécessaire : ce qui leur manque en céréales est compensé par le bétail et le lin. »

Quinze mois plus tard, il fut appelé à diriger les écoles du bourg de Thannhausen (Bavière). C'était un pauvre emploi, mal rétribué ; mais Schmid prit à cœur ce beau titre de directeur des écoles. Il trouva d'ailleurs, dans l'accomplissement de cette nature de devoirs, un stimulant pour ce qui était vraiment sa vocation, la littérature populaire. Il composa à Thannhausen, entre autres écrits qui eurent un grand succès, *le Petit livre du bon Dieu*, *le Prix d'une bonne éducation*, conte sous forme de lettres.

Sans sortir de Thannhausen, il devint aussi inspecteur des écoles pour toutes les localités du présidial d'Edelstetten, au delà de la Mindel. Il écrivit, en ce temps-là, les *Lettres d'un ouvrier en voyage à l'étranger à son petit frère vivant dans la patrie; les Œufs de Pâques; Geneviève; Rose de Tannebourg; Marie dans la corbeille de fleurs;* beaucoup de contes, de comédies, comme *la Petite joueuse de luth*, etc., pour l'instruction et l'amusement des écoliers, qui les lisaient à la fin des classes du dimanche. Il donne des détails intéressants sur sa vie laborieuse, dévouée. A travers sa simplicité et sa modestie sincère, on voit qu'il faisait beaucoup de bien et que sa charité était inépuisable.

Ce qu'il a écrit de ses Mémoires ne va pas au delà des premières années de son séjour à Thannhausen. C'est à son neveu, l'abbé Werfer, que l'on doit la suite de sa biographie, dont les détails, intéressants et instructifs, pénètrent le lecteur de sympathie et de respect pour Christophe Schmid. Il resta vingt ans à Thannhausen. Le 5 janvier 1816, il fut appelé à la cure d'Oberstadion, gros village de la haute Souabe, à deux lieues de Biberach (Wurtemberg).

Dix ans après, en 1826, le nouveau roi de Bavière, Louis Ier, le rappela dans ce pays et le nomma chanoine titulaire d'Augsbourg. Il fut installé le 24 mai 1827, et cette cérémonie attira une affluence considérable de personnes avides de voir l'auteur de tant de petits livres qui étaient alors entre les mains de tous les enfants. En 1832, on le nomma inspecteur des écoles du cercle de Souabe et Neubourg.

Le 15 août 1847, les villes d'Augsbourg et de Dinkelsbulh s'unirent pour fêter le quatre-vingtième anniversaire du bon chanoine.

Il mourut âgé de quatre-vingt-sept ans, le 3 septembre 1854. Son dernier écrit était intitulé : *les Amis des fleurs.*

UNE RECETTE.

Un recueil anglais : *Journal of application chemist*, indique le procédé suivant pour fabriquer de la colle forte liquide :

« On dissout de la colle forte ordinaire dans de l'éther nitrique. Cet éther n'absorbant qu'une certaine quantité de colle, on n'a pas à craindre que la solution soit trop concentrée. On peut donner à la préparation la consistance de la mélasse, et sa ténacité est, dit-on, le double de celle de la colle forte dissoute dans de l'eau chaude. Cette qualité s'accroît encore en ajoutant au produit quelques fragments de caoutchouc, du volume d'une balle de fusil, que l'agitation fera dissoudre en quelques jours, et qui préserveront encore la colle contre l'action de l'humidité. »

BONHEUR.

Le grand art d'être heureux n'est que l'art de bien vivre.

DUCIS.

LE MUSÉE DES ANTIQUITÉS DE BRUXELLES.

Au bas du boulevard de Waterloo, en face du quartier populeux qui s'appelle la rue Haute, se trouve à Bruxelles un énorme monument de pierre, et ce monument domine toute une partie de la ville de sa masse farouche où revit le moyen âge. Il y a quelque dix ans, l'immense construction n'était plus qu'un gigantesque amas de pierres corrodées par les pluies et lézardées par le temps, que les plantes pariétaires couvraient par endroits de larges plaques verdâtres. C'était ce qui restait d'une vieille citadelle, et la rue continuait à passer sous les voûtes de l'ancienne poterne, comme au temps des octrois et des gabelles. La citadelle, en effet, couronnait la ligne des remparts et par delà s'étendaient les champs. Aujourd'hui, à Bruxelles, il n'y a plus d'octrois, et les champs d'autrefois sont remplacés par des faubourgs populeux. La vieille citadelle s'est aussi transformée : un château fort, merveilleusement outillé, s'est élevé sur l'emplacement de la construction informe; rien n'a été oublié dans cette résurrection du passé, et si grande est l'assimilation qu'une fois perdu au milieu de ses salles sonores, sous ses voûtes sombres et basses diaprées par les reflets des vitraux, on croit entendre la trompe qui de la tour du guet sonne l'appel aux armes, et l'on cherche autour de soi le mousquet, la hallebarde ou la pertuisane pour faire face au péril.

Ce monument guerrier sert de musée aux collections d'antiquités de l'État; on entre d'abord dans une succession de petites salles basses où prend naissance un superbe escalier en spirale aux rampes sculptées à jour, et l'escalier vous mène de palier en palier aux salles des étages divisées en sections.

La première section comprend les collections d'armures : on y voit, parmi une suite très-belle d'armures depuis le douzième jusqu'au dix-septième siècle, des pièces rares, telles que l'obusier à mains de Jean Maurice, prince de Nassau; l'armure du prince Gustave-Adolphe; l'armure de tournoi de Philippe II, roi d'Espagne; les montures très-bien conservées et tout enharnachées d'Albert et d'Isabelle; puis une collection importante d'arquebuses (dont une datant de 1675 et se chargeant par la culasse), de mousquets et de carabines; enfin de très-intéressantes vitrines d'armures sarrasines et circassiennes et d'armes orientales, au nombre desquelles se distinguent des masses d'armes en os, en acier, et en os incrusté de pierreries; une hache de l'exécuteur des hautes œuvres du sultan; un *tropouz* ou masse à porter devant les agas des janissaires; des rondaches turques en joncs tressés et recouvertes de peaux, un *kookrei* ou sabre de l'Afghanistan; des cimeterres, des schapskas, des cottes de mailles dorées, des plastrons damasquinés d'or.

La seconde section est destinée au restant des collec-

tions; il faut entendre par là, en opposition aux arts de la guerre dont la première section a surtout le monopole, les manifestations artistiques des diverses époques. Là se trouvent plusieurs retables admirables, les uns en chêne sculpté, les autres mis en couleur; des meubles rares, des cheminées flamandes avec leurs chenets, des chaires de vérité, d'anciennes tapisseries merveilleusement harmonisées par le temps; vous y verrez le berceau de Charles-Quint, vaste cage peinte en or qui a la forme d'un sarcophage, une chaise à porteur ayant appartenu au prince Charles de Lorraine, et d'autres pièces historiques de valeur; mais vous vous arrêterez surtout aux vitrines dont les unes sont consacrées aux reliquaires, aux châsses, aux ornements religieux, les autres à l'art du potier et du verrier, assemblages inestimables de verres de Venise, contournés en toute sorte de manières, de Saxe, de Sèvres, de Bernard de Palissy, de terres émaillées dont quelques-unes à haut relief.

C'est dans l'une des vitrines consacrées aux objets religieux que se trouve le triptyque en vermeil fidèlement représenté par notre gravure. La partie centrale présente une arcade à trois lobes, encadrant une croix à double traverse, au pied de laquelle sont placées dans des niches les figures de la sainte Vierge et de saint Jean. Entre les



Musée des antiquités de Bruxelles. — Triptyque en vermeil du douzième ou du treizième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

branches de la croix se voit d'un côté l'Église chrétienne ou la nouvelle loi, représentée par une femme couronnée et tenant de la main gauche un calice; de l'autre côté, la Synagogue ou l'ancienne loi, sous l'emblème d'une femme qui détourne tristement les yeux de la croix. Les parties latérales ou portes du triptyque sont ornées intérieurement de figures de saints et d'anges. A l'extérieur, les portes sont décorées de rinceaux, des figures en pied du Christ, de saint Jean le Précurseur et de deux anges à mi-corps, le tout dessiné en traits d'or sur un fond de cuivre rouge. Ce magnifique triptyque, tout enchâssé de pierreries, provient de l'ancienne abbaye de Floreffe (Namur). On le fait remonter au douzième ou au treizième siècle, sans qu'on se soit prononcé exactement sur cette double attribution.

Dans la même vitrine se trouve un très-curieux reliquaire en forme de tableau, tout constellé de pierreries et surmonté d'un fronton trilobé, provenant de Maestricht. Près de là, un tableau en tapisserie soie et or, brodé en 1503 par Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, étale ses fines combinaisons de tons, d'une douceur blonde qui charme longtemps les yeux.

STATUES D'EGMONT ET DE HORNES, A BRUXELLES.

Voy. p. 16.

On nous donne avis que ces statues, qui décoraient la grande place de Bruxelles, ont été enlevées de leur piédestal au mois de février dernier, par suite des travaux qu'a nécessités la reconstruction de la Maison du roi. On suppose qu'on les transportera sur une autre place.

LA NAVIGATION SUR LE NIL.



Un Jour de calme sur le Nil, peinture par Frédéric Bridgman. — Dessin de Henri Girardet.

On navigue sur le Nil, soit en bateau à vapeur, soit en barque à voiles. C'est ce dernier moyen de transport que préfèrent les voyageurs qui désirent contempler lentement, à l'aise, le fleuve et ses rives. Le port de Boulaq est couvert d'embarcations diverses entre lesquelles on peut choisir. L'une des plus élégantes et des plus commodes est le *dahabieh*, dont plus d'un de nos lecteurs a pu voir, en 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle, un joli modèle se balançant à l'ancre sur la Seine, près du pont d'Iéna.

Voici la description qu'en a donnée M. Charles Edmond [1] : « Il s'appelait *Bout-en-Nil* (la Fille-du-Nil). Sa coque, largement et profondément arrondie en arrière, s'en allait en s'amincissant vers la proue et se terminait en un taillon tranchant, effilé et gracieusement recourbé. Ses dimensions étaient de vingt-sept mètres sur quatre. Un crocodile doré en ornait la pointe extrême. Un plancher mobile couvrait l'avant du navire et s'étendait à peu près au tiers de sa longueur sur toute la partie réservée à l'équipage. Sous ce plancher, une petite cale était utilisée comme magasin de bouche et remise de cordages. Tout à fait à l'avant, dans une cabine, un fourneau de cuisine était installé. Des supports de cuivre étaient disposés autour du bord pour recevoir une tente. Plus loin, vers l'arrière, occupant les deux autres tiers de la longueur totale, il y avait une sorte de maison où l'on descendait par trois marches. — Cette maison se composait d'environ huit pièces : une grande salle à manger et un beau salon oblong à plafond blanc et or, orné de glaces, de tapis, de divans recouverts d'étoffes à fil d'or fabriquées au Caire. »

On doit bien croire que tous les *dahabieh* du port de Boulaq ne sont pas aussi luxueux ; mais ils sont toujours établis d'une manière confortable. Ils ont les mêmes dimensions.

L'embarcation qui rivalise le mieux avec le *dahabieh* en élégance et parfois en décoration, en ciselure et en dorure, est la *kange*, bâtiment léger, effilé, de trente à quarante pieds de longueur et d'une dizaine de pieds de largeur. La cabine se divise en compartiments dont on peut faire à volonté un salon, une chambre à coucher ou une salle à manger.

D'autres barques, telles que la *dierme* et la *maach*, servent surtout au transport des denrées, et le bon marché peut seul les recommander aux voyageurs qui doivent s'imposer l'économie.

Un voyageur français, M. X. Marmier, a décrit agréablement sa navigation du Caire à Alexandrie [1]. Nous reproduisons quelques passages de son récit :

« Vers le soir, dit-il, nous nous embarquâmes ; la brise était favorable, les voiles furent larguées, l'obscurité nous déroba en quelques instants les édifices du Caire, le port de Boulaq. Nos bateliers s'assirent au pied des mâts comme des gens qui n'ont qu'à laisser souffler paisiblement le vent, et nous nous couchâmes dans notre cabine avec l'espoir de jouir le lendemain d'une belle journée et d'arriver en deux jours à Alexandrie. Mais nous avions compté sans les caprices d'Éole et les inconvénients de la saison... Dans l'espace de quatorze heures, nous n'avions pas fait plus de sept lieues. Nous venions de franchir la pointe du Delta, la jointure de cette espèce de compas ouvert qu'on appelle le Ventre de la vache, et nous étions dans la branche de Rosette. Cette moitié du fleuve est encore superbe, une fois plus large au moins que la Seine au pont Royal. On dit que la navigation du Nil est dangereuse, et chaque année elle a ses sinistres ; mais je crois que ces accidents ne peuvent être attribués qu'au vicieux gréement des barques et aux habitudes routinières des bateliers, qui, au lieu d'avoir des poulies à leurs vergues, sont obligés de monter au haut des mâts pour carguer une voile.

(1) *L'Égypte à l'Exposition universelle de 1867*, par M. Charles Edmond, commissaire général de l'exposition vice-royale d'Égypte.— Dentu.

(1) *Du Rhin au Nil.*

» Presque partout, du moins dans la direction que nous avons suivie, on peut aborder facilement d'un côté ou de l'autre du fleuve; on n'y trouve ni rochers, ni bas-fonds. Les rives du Nil s'élèvent perpendiculairement à deux ou trois pieds au-dessus de l'eau, et ne se composent que d'une terre molle et friable. Pour nous distraire des lenteurs de notre navigation, nous avons fait une partie de la route à pied. Quelques coups de rame suffisaient pour accoster notre kange au rivage. Nous sautions du haut du pont sur le sol, et nous revenions sans plus de peine sur le pont. Ces promenades pédestres nous procuraient parfois d'agréables surprises : tantôt c'était un village de fellahs, dont nous regardions avec curiosité les cabanes et les enclos; tantôt un groupe de femmes qui venaient de remplir d'eau leurs cruches et se voilaient modestement à notre approche ; tantôt un bois de palmiers, dont un enfant agile allait, pour quelques paras, nous cueillir les fruits rougis au soleil. Puis, d'un tertre de gazon ou d'un monticule de sable, nous voyions se dérouler devant nous, dans sa majestueuse étendue, ce fleuve qui sort on ne sait d'où, qui parcourt un espace de cinq cents lieues sans recevoir aucun affluent, qui, de son limon, a formé le fertile Delta, et qui porte la vie, l'abondance, la bénédiction du ciel, sur les champs qu'il arrose.

» On dit que les rives du Nil sont monotones. Il est vrai qu'elles ne présentent ni accident de terrain, ni variété de sites, qu'elles sont plates comme les plaines de Hollande. Cependant nul pays ne se montre chaque année, comme celui-ci, sous tant d'aspects différents. Il faut l'avoir vu dans les cinq saisons, car il n'en compte pas moins de cinq, pour en connaître toute la beauté; car pas une fille de pacha n'a comme lui tant de riches vêtements, tant de colliers d'or, d'iris et d'ambre. « Représente-toi, » ô prince des fidèles, écrivait Amrou au calife Omar, qui » lui avait demandé une peinture de l'Égypte; représente-» toi une contrée qui offre tour à tour l'image d'un désert » poudreux, d'une plaine liquide et argentine, d'un maré-» cage noir et limoneux, d'une prairie verte et ondoyante, » d'un parterre orné de fleurs et d'un guéret couvert de » prés jaunissants. »

» En effet, après la récolte, la terre cultivable d'Égypte est sèche, unie, coupée par de nombreuses gerçures et bâillant littéralement au soleil. C'est une de ses saisons. Le fleuve déborde, l'inonde par ses embranchements, par ses canaux, et elle ressemble à un lac immense au-dessus duquel surnagent les villes, les villages, le feuillage de quelques arbres et les colonnades de palmiers. L'eau se retire, le soleil l'absorbe peu à peu, et la terre apparaît comme un marais fangeux; les laboureurs vont y jeter leur semence, et bientôt après elle est couverte d'une éclatante verdure; puis les épis s'élèvent, jaunissent, et la moisson d'or ondoie de tout côté. C'est la cinquième saison.

» Je n'ai pas eu le bonheur de voir l'Égypte dans ses diverses périodes; je l'ai vue seulement au temps où, dans certaines parties, elle est encore inondée par les flots du Nil, où dans d'autres ses sillons sont déjà verts, où plus loin on travaille seulement à les ensemencer. C'est un attrayant tableau. Une légère charrue, un rouleau de bois de palmier que l'on passe sur le sol pour l'aplanir après la semaille, voilà tous les instruments agricoles du paysan égyptien. Quelle différence avec le labour de quelques-unes de nos provinces, si long, si pénible, et souvent si peu fructueux! et quelle précieuse terre que celle qui demande un si minime travail et qui le récompense si grandement! Dans la basse Égypte, on sème le blé au mois de décembre, c'est-à-dire après l'écoulement des eaux, et on le récolte au mois d'avril. La moisson finie, on transporte les gerbes sur les champs où elles ont été coupées, et on les fait fouler aux pieds par les bœufs pour en extraire le grain; là, où l'on n'a ni gelée à craindre, ni pluie, il n'est pas besoin de grange. On sème dans le même temps les lentilles, les fèves, les pois, sans aucun labour. Il suffit de presser un peu le sol pour y enterrer les grains, et sept à huit mesures par feddam (40 ares 833 millièmes d'are) donnent, trois à quatre mois après, une abondante récolte. Ce sont là les cultures d'hiver. Au mois de mars, on sème le dourah et le riz, qui sont les principaux aliments du fellah; au mois de février, le chanvre et le lin. Il est des terrains qui, par l'arrosage continuel qu'on leur donne, ne chôment pas un instant; une culture y succède sans interruption à l'autre. Le généreux sol, échauffé par le soleil, humecté par l'eau vivifiante du Nil, ne se lasse pas de produire, et se couvre tour à tour de fleurs, de fruits et de nouvelles graines destinées à l'ensemencer de nouveau.

» Ici, c'est le substantiel dourah qui s'unit aux tapis de trèfle; là, ce sont les fraîches rizières qui donnent jusqu'à quatre-vingts pour un de la semence; ailleurs, le cotonnier avec ses capsules pleines d'un blanc duvet; puis l'olivier, féconde importation; les mûriers chargés de vers à soie; les rosiers, qui sont d'un si grand produit que le gouvernement, dans son avide omnipotence, en a fait un objet de monopole; et les jardins remplis de légumes, et la banane onctueuse abritée sous les rameaux d'oranger et l'éventail du palmier. Comme on comprend bien les plaintes et les gémissements du peuple hébreu, quand on a vu la richesse des bords du Nil et la sécheresse des sables qui les environnent! Encore ils ne regrettaient que « les poireaux, les aulx et les oignons. » Qu'auraient-ils dit s'ils avaient connu ce luxe de végétation qui, depuis une trentaine d'années, s'est développé en Égypte par les progrès du temps, et surtout, il faut le reconnaître, par l'intelligente action de Méhémet-Ali et de son fils?

» Nous devions au vent contraire le plaisir de voir ces différentes traces de culture. Il persistait à souffler avec vioence, comme s'il eût voulu nous ramener au Caire. Le lendemain pourtant il se calma, les bateliers prirent aussitôt leurs avirons et ramèrent, sans se reposer, pendant de longues heures. J'ai retrouvé parmi ces braves gens les qualités qui m'avaient attaché à nos chameliers : c'était la même patience et la même sobriété. Ils se nourrissaient de quelques galettes de pain et d'un peu de riz; je leur fis donner du café. Ce fut pour eux une vraie fête. Quand par moments une brise mobile venait à tourner au sud, ils se hâtaient de hisser leur voile, puis s'asseyaient autour du mât et causaient gaiement. D'autres fois ils se précipitaient sur le rivage, s'attelaient à une corde et halaient le bateau, jusqu'à ce qu'un de nous, touché de voir la sueur ruisseler sur leurs membres, les engageât à se reposer. Puis ils venaient encore reprendre leurs avirons et chantaient pour s'exciter mutuellement au travail. Ce chant n'était le plus souvent qu'un cri, une mélopée mélancolique qu'ils répétaient à l'unisson en frappant à la fois l'onde de leurs rames. Quelquefois, le reis entonnait lui-même une chanson en plusieurs couplets. A chaque stance, les bateliers en redisaient en chœur le refrain d'une voix assez harmonieuse. Notre drogman m'a traduit ces stances en m'assurant qu'elles étaient improvisées :

Eh! Salam, Salam, eh! Que Dieu bénisse notre voyage, et les bons seigneurs qui sont sur notre barque!

Ramez, enfants! le fleuve saint nous porte, le fleuve saint nous sourit. Ramez, enfants, ramez!

Nous allons à la grande ville, où il y a des maisons hautes comme des mosquées et des vaisseaux plus larges que la large maach.

Des vaisseaux d'un autre pays, chargés d'une liqueur qui met le feu dans les yeux, le feu sur les lèvres, et fait rire les Francs.

. . . .

Ramez, enfants! le fleuve saint nous porte, le fleuve saint nous sourit. Ramez, enfants, ramez!

» Quelquefois, en m'éveillant au milieu de la nuit, j'entendais murmurer à mon oreille la lente et suave mélodie de ces chants du Nil. J'ouvrais la porte de ma cabine, je m'avançais sur le pont; je voyais le reis assis au gouvernail, les bateliers courbés sur leurs avirons, mêlant ainsi le charme de leur naïve musique à leur rude labeur. Tout reposait autour de nous, et nul autre bruit ne se mêlait à leurs chants que le son cadencé de leurs rames, les soupirs de l'eau et le murmure des joncs. Devant moi se déroulait le fleuve argenté par les rayons de la lune; ses rives, noyées dans l'obscurité, avaient disparu. On ne distinguait que les flots lumineux du Nil, l'étoile luisant sur son onde, l'étoile luisant au ciel, et, de distance en distance seulement, quelques groupes de palmiers dont les tiges élancées et les cimes arrondies se dessinaient comme les piliers et le dôme d'un temple solitaire dans l'espace silencieux. C'était une de ces scènes poétiques qu'on ne se lasse pas de contempler, une de ces divines harmonies de la nature qui émeuvent toutes les fibres de l'âme et font prier et pleurer.

» Cependant, malgré le zèle de notre équipage et un robuste travail, nous n'avancions que très-lentement. Le vent revenait sans cesse au nord et nous obligeait à recommencer nos longues et fatigantes bordées. Au lieu d'atteindre, comme nous l'avions espéré, en quarante-huit heures le terme de notre voyage, nous nous trouvions, le quatrième jour, en face de Fouah, qui était autrefois une ville assez importante, l'entrepôt du commerce entre le Caire et la Méditerranée. Le canal de Mahmoudieh l'a ruinée, et le vice-roi, pour lui rendre un peu de vie, y a établi une fabrique de tarbouches et une filature de coton.

» Je désirais arriver assez tôt à Alexandrie pour pouvoir y passer quelques jours et m'embarquer sur le bateau à vapeur qui partait prochainement pour Marseille. Il nous restait vingt-cinq lieues à faire, et ce trajet pouvait nous prendre encore beaucoup de temps précieux. Nous résolûmes d'abandonner à Hatfeh notre équipage et notre kange, et de louer une de ces légères barques de la Compagnie anglaise que l'on hale avec des chevaux de poste. Elles coûtent assez cher, mais elles vont vite. On paye pour le louage de la barque jusqu'à Alexandrie trente francs, et soixante-dix francs pour deux chevaux.

» En moins d'une heure, pendant que nous regardions les maisons bâties d'une façon très-pittoresque sur les collines qui bordent le canal, nos bagages avaient été transportés dans une jolie embarcation, légère comme un caïque, et confortable comme tout ce qui sert aux Anglais; nos deux chevaux étaient attelés, les postillons en selle, le pilote au gouvernail... »

UN PIED DE VIGNE REMARQUABLE.

Dans une localité du Portugal désignée sous le nom de Gesta, paroisse d'Oya, district d'Oliveira de Bairro, tout près d'une chapelle devant laquelle passe la route qui conduit de Silveiro à Agueda, il y a un pied de vigne portant du raisin noir (*moreto*) remarquable non-seulement par son ancienneté, puisque dès l'année 1802 il donnait de belles grappes, mais que l'on peut citer également pour sa fécondité prodigieuse.

En 1874, il a produit quarante-neuf almudes, ou huit cent vingt-trois litres de vin; en 1875, il en a donné encore sept cent soixante-trois litres; mais, en 1876, son produit n'a été que de trois cent soixante-quatorze litres, ou quarante-cinq almudes. Le tronc de cette vigne extraordinaire n'a pas moins de 1m.95 de circonférence. Il occupe une aire de 494 mètres carrés. [1]

ÉTUDES CÉRAMIQUES.

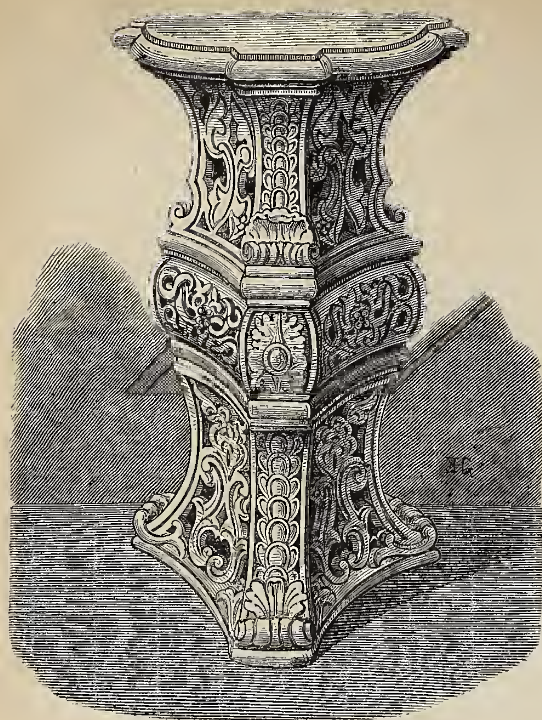
Voy. les Tables.

LES MANUFACTURES DE LORRAINE.
LE SCULPTEUR CYFFLÉE.

La plupart des manufactures établies en Lorraine vers le milieu du siècle dernier ont pu résister à la crise commerciale que nous avons eu occasion de signaler, et, après avoir fabriqué pendant de longues années des poteries communes et grossières, elles profitent aujourd'hui de la faveur nouvelle qui s'attache aux faïences peintes; presque toutes ont conservé les anciens moules, les modèles, les *poncis* et les procédés d'émaillage du temps passé, et peuvent refaire ainsi, avec une perfection étonnante, les assiettes et les plats *fleurtés* qui égayaient les tables de nos pères, ou les gracieuses jardinières et les statuettes qui ornaient les salons d'autrefois. Hâtons-nous d'ajouter qu'avec une loyauté commerciale qui les honore et que tous les fabricants devraient bien prendre pour exemple, les céramistes lorrains, ne voulant pas prêter la main aux *truqueurs*, — c'est le mot consacré, — si habiles à écorner, à craqueler et à vieillir les produits modernes, marquent leurs faïences de façon à ne laisser prise à aucune tromperie.

La plus ancienne fabrique, celle de Lunéville, fut fondée vers les dernières années du règne de Léopold, duc de Lorraine, par Jacques Chambrette. Manufacturier habile en même temps que commerçant intelligent et hardi, Chambrette sut donner à l'industrie qu'il avait, pour ainsi dire, créée en Lorraine, une extension telle qu'il paralysa l'importation des faïences étrangères et qu'il fut bientôt obligé, pour satisfaire aux commandes qui affluaient de tous côtés, de fonder deux nouvelles manufactures, l'une à Lunéville également, et l'autre à dix kilomètres, dans le petit village de Saint-Clément. Il mourut en 1758, laissant ses manufactures à son fils et à son gendre Charles Loyal. Ces derniers demandèrent au roi Stanislas Leczinski la continuation des priviléges qui avaient été accordés à leur père, et obtinrent en outre, pour la faïencerie de Lunéville, le titre de *Manufacture royale*, qu'elle conserva jusqu'à la suppression de la souveraineté lorraine, en 1772. Mais déjà la prospérité de leurs différents établissements avait commencé à diminuer; la décadence s'accentua chaque jour davantage, et Gabriel Chambrette fut obligé de se mettre en faillite. Son beau-frère tenta de résister et prit à son compte les trois manufactures; mais il se vit à son tour forcé de vendre celles de Lunéville à Sébastien Keller, dont les descendants directs en sont encore aujourd'hui les propriétaires. Pour l'exploitation de la faïencerie de Saint-Clément, il avait dû choisir deux associés, Mique et le sculpteur Cyfflée, l'auteur de ces charmantes statuettes si recherchées de nos jours, et auxquelles les manufactures de Lorraine ont dû la plus grande partie de leur renommée artistique. Mais cette association ne dura pas longtemps, et de nouvelles sociétés durent se former à plusieurs reprises pour conserver un semblant d'existence à cette manufacture, qui devint enfin, en 1824, la propriété d'un homme intelligent, M. Germain Thomas, entre les mains duquel elle prospéra, et dont les fils continuent à l'exploiter avec succès.

[1] Voy. le journal publié à Porto, *Actualidade*, 7 décembre 1876.



Faïence de Bellevue ; fabrication moderne. — Dessin d'Édouard Garnier.

Lunéville et Saint-Clément ont fabriqué des faïences fines ou *terres de pipe*, connues au dix-huitième siècle sous le nom de *terres d'Angleterre*, et d'excellentes faïences à émail opaque de formes élégantes et variées, et décorées le plus souvent en bleu et en or. Le Musée céramique de Sèvres possède de Saint-Clément plusieurs pièces d'une fabrication extrêmement remarquable, recouvertes d'un émail d'un beau blanc laiteux et décorées en or de fleurettes détachées ou même d'un simple filet. Dans l'excellent livre qu'il a consacré à l'Exposition rétrospective de Nancy en 1875, M. Auguin rappelle que c'est surtout « de Lunéville que sont sorties ces grandes pièces représentant des lions ou des chiens, ces derniers quelquefois de grandeur naturelle, et portant sur le socle le nom de la ville imprimé en noir. La mode était venue de les placer en regard les uns des autres sur le seuil des maisons ou dans les vestibules, d'où le proverbe : *Se regarder en chiens de faïence.* »

Avec les manufactures de Lunéville et de Saint-Clément, une des fabriques les plus importantes de la Lorraine a été celle de *Bellevue*, près de Toul. Fondée par Lefrançois en 1758, elle passa, en 1771, entre les mains de deux associés, Bayard et Boyer ; deux ans plus tard, ils obtinrent pour elle le titre de *Manufacture royale de Bellevue*, et surent appeler auprès d'eux des artistes habiles, notamment Cyfflée, qui leur fournit ses plus charmants modèles.

Né à Bruges, le 6 janvier 1724, Paul Cyfflée, à peine âgé de dix-sept ans, quitta la Belgique et vint à Paris auprès d'un de ses oncles, orfévre comme son père, pour y étudier la sculpture et l'art de la ciselure sur métaux. Cinq ans plus tard, à la fin de 1746, il se rendit à Lunéville, chez Guibal, sculpteur du roi Stanislas, avec lequel il fit plusieurs travaux importants, notamment les figures allé-



Faïence de Bellevue ; fabrication moderne. — Dessin d'Édouard Garnier.

goriques et les bas-reliefs d'une grande statue de Louis XV.

Mais son talent original et naïf ne pouvait se plier aux exigences de l'art décoratif; sans aucune instruction, privé de connaissances profondes et sérieuses, et, malheureusement aussi, un peu trop enclin, surtout dans sa jeunesse, à fréquenter les cabarets, ce qu'il lui fallait, c'était, pour ainsi dire, l'art *familier;* c'était la reproduction de ces scènes de la rue et de ces types populaires dont nul mieux que lui ne saisit avec plus d'observation, de finesse et d'esprit le côté réel et pittoresque, et qu'il sut rendre avec une pureté de formes, une vérité de détails et une délicatesse de touche qui lui sont propres et donnent beaucoup de prix à ses moindres œuvres.

M. Morey, son historien, raconte que lors d'une visite qu'il fit à Rome à M. Ingres, alors directeur de l'Académie française, il fut tout surpris de voir sur un meuble, au-dessous d'une admirable copie de Raphaël, quelques petites statuettes qu'il reconnut de suite pour être de Cyfflée; comme il manifestait son étonnement à l'illustre peintre et qu'il tendait la main pour en prendre une et l'examiner : « N'y touchez pas, s'écria M. Ingres, cela est beau dans son genre comme l'œuvre qui le couronne; ce tableau et ces statuettes ne me quittent jamais!



Le Savetier sifflant son sansonnet, terre cuite de la fabrique de Bellevue. — Dessin d'Édouard Garnier.

» Malgré son enthousiasme bien connu, ajoute M. Morey, un semblable éloge dans la bouche d'un tel maître nous dispense de tout commentaire sur les œuvres de Cyfflée. »

Nous devons à l'obligeance de M. Aubry, propriétaire aujourd'hui de la fabrique de Bellevue, la communication d'un ancien *tarif* (1) sur lequel se trouvent mentionnées les statuettes de Cyfflée, qui, à quelques exceptions près, étaient, du reste, exploitées par les manufactures de Lunéville et de Saint-Clément. La figure que représente notre gravure et qui est ainsi désignée : *le Savetier sifflant son sansonnet qui est dans une cage au-dessus de sa tête*, était cotée neuf livres. Son *pendant* était *la Ravaudeuse de bas, la tête dehors de son tonneau, écoutant le sansonnet*, neuf livres également. Les figures émaillées et *enluminées* étaient du même prix que celles en biscuit.

Après avoir été successivement sculpteur, propriétaire ou directeur de diverses manufactures de faïences, Cyfflée se vit contraint de quitter la France et retourna à Bruges,

(1) « Tarif du prix des différentes pièces et figures en biscuit de terre » de pipe, ou émaillées sur le biscuit et enluminées, et toutes autres » petites bijouteries de ce genre, tant utiles qu'agréables. Le tout au » plus juste prix pour le marchand. Lesquels articles se fabriquent à la » manufacture, ci-devant privilégiée du roi, des sieurs Bayard père et » fils, à Bellevue, ban de Toul. »

où, malgré la protection de Marie-Thérèse, qu'il avait été voir à Vienne et qui l'avait recommandé à son frère le prince Charles, gouverneur des Pays-Bas, il ne put réussir à monter une manufacture de porcelaines et de faïences.

Il mourut en 1806, entièrement ruiné.

C'est à Bellevue que l'on vendait les grandes figures en terre cuite peinte que l'on voyait autrefois dans les jardins; les plus recherchées étaient celles du *Jardinier appuyé sur sa bêche*, de la *Jardinière*, du *Savoyard ramoneur*, de la *Savoyarde jouant de la vielle*, et surtout de l'*Abbé assis lisant son bréviaire*. Il y avait, en province, peu de jardins de petits rentiers qui ne fussent ornés de ces figures, modelées et peintes assez grossièrement, mais dont le prix était très-modeste (12 livres).

Aujourd'hui, la manufacture de Bellevue fabrique encore des faïences décoratives. Plusieurs vases de jardin sont la reproduction des anciens modèles, marqués, ainsi que nous l'avons dit plus haut, du chiffre du propriétaire actuel, M. Aubry.

Nancy eut également une fabrique de faïences peu importante, mais où Clodion, le célèbre sculpteur lorrain, fit une grande partie des charmantes et gracieuses terres cuites que les amateurs se disputent aujourd'hui au poids de l'or quand, par hasard, il en passe dans les ventes.

Parmi les autres manufactures de la Lorraine, nous nous bornerons à mentionner celle des *Islettes* (Meuse), fondée en 1737, et qui subsistait encore en 1830. On fabriquait surtout aux *Islettes* des assiettes fort bien faites et décorées d'une façon assez originale de sujets patriotiques et d'emblèmes peints au feu de moufle ou de *réverbère*.

LES PHOSPHORITES,

LITTÉRATURE SUÉDOISE.

Dans les commencements de ce siècle, il parut à Upsal, en Suède, un journal intitulé *le Phosphoros*, dirigé par le poëte Atterbom. Ce fut un centre où se réunirent les jeunes écrivains qui voulaient renouveler la littérature en se dégageant des imitations classiques; on les désigna sous le nom de « phosphorites », comme plus tard, en France, on appela les rénovateurs littéraires « romantiques. » Le mouvement s'étendit bientôt à Stockholm, où il eut toutes les sympathies de la société d'« Iduna », fondée avec le but patriotique et littéraire d'appeler l'attention publique sur les origines de la Suède et sur les anciennes poésies scandinaves.

Le poëte Atterbom, qui est considéré comme le chef des phosphorites, a écrit des odes, des élégies, d'anciens chants populaires, et un poëme intitulé : *l'Ile du Bonheur*, allégorie de la vie humaine.

Parmi les poëtes de cette école, on doit citer surtout :

— Stagnelius (1793-1823), auteur du poëme de *Wladimir le Grand*, et des tragédies intitulées : *les Martyrs* et *le Sentiment après la mort*. Il était disciple de Swedenborg (1).

— Geiier, historien et poëte, qui publia en 1825 un ouvrage important sur les *Chroniques de la Suède*, une *Histoire du peuple suédois*, des psaumes, des élégies, une tragédie de *Macbeth*.

— Ling, auteur de drames inspirés de la mythologie scandinave, et d'un poëme en quinze chants, intitulé : *Gylfe*.

— Tegner (Isaïe), le meilleur poëte de la Suède, connu de nos lecteurs (2) ; ses ouvrages les plus célèbres sont : *le Sage*, poëme didactique ; le *Chant de guerre de la landwehr de Scanie; les Enfants de la première communion; Axel;* la *Saga de Frilhiof*, son chef-d'œuvre.

— Nicander, auteur de la tragédie *le Glaive runique;* — Beskow; — Bœttinger; — Wallin, évêque d'Upsal, auteur de l'élégie intitulée *Hemjukan* (Nostalgie); — Bœrjesson, auteur des drames *Eric XIV* et *la Jeunesse de Charles XII.*

Si l'on voulait donner une idée plus complète de la littérature suédoise, il faudrait encore nommer, entre autres écrivains, Mme Frederika Bremer, dont les romans intéressants et d'une grande pureté ont eu beaucoup de lecteurs en France, comme dans tout le reste de l'Europe; — Liliegren, auteur d'un travail important sur les *Mines;* — Hildebrand, Fryxell, Strinnholm, historiens, etc.

(1) Voy. la Table de quarante années.

(2) Voy. son portrait et une notice sur sa vie, t. XV, 1847, p. 343.

UNE MASCARADE DES LÉNI-LÉNAPES (3).

Il y a un siècle à peine, les pauvres Indiens de l'Amérique du Nord avaient encore des fêtes joyeuses; ils n'ont plus que des cérémonies funèbres, et l'abrutissement dans lequel les a jetés l'eau de feu leur a enlevé toute originalité. Heckwelder, le frère morave qui vivait au milieu d'eux vers l'année 1762, et qui employa plus de trente ans à parcourir leurs villages, se plaît à raconter les divertissements auxquels ils se livraient devant lui, en abdiquant la fierté des guerriers pour ne conserver que la joyeuse faconde d'artistes vraiment originaux.

« Je m'étais arrêté une fois, dit notre missionnaire, chez un marchand qui demeurait assez près d'un ville indienne; le lendemain, j'allai y voir un Indien qui était de mes amis. Je le trouvai occupé à s'arracher la barbe afin de pouvoir peindre sa figure pour aller à une danse qui devait avoir lieu le même soir. Je le laissai faire ses préparatifs, et, une heure avant le coucher du soleil, il vint, comme il le dit, pour me voir, mais ses compagnons et moi jugeâmes que c'était pour être vu. A notre grand étonnement, nous vîmes trois différentes figures, et très-distinctes, peintes sur la sienne. Il avait, avec beaucoup d'art et d'imagination, en appliquant les couleurs, fait disparaître son nez, lorsqu'on le regardait en face, comme s'il était très-long et très-étroit avec le bout très-gros et arrondi comme le haut d'une paire de pincettes. Une de ses joues était peinte en rouge et l'autre en noir, et ses paupières avaient disparu sous la peinture. En regardant son profil d'un côté, son nez représentait le bec d'un aigle très-bien imité, quoique un peu ouvert; l'œil était parfait, et la tête, en général assez bien faite, annonçait beaucoup de férocité. Lorsqu'on le regardait de l'autre côté, le même nez ressemblait à un groin de cochon avec la bouche si ouverte qu'on pouvait voir les dents. Il paraissait très-content de son ouvrage, et comme il avait apporté un miroir, il se regardait avec complaisance et une sorte d'orgueil. »

Heckwelder n'ayant approuvé que fort médiocrement cette exhibition d'un homme à trois têtes, notre guerrier mit fin dès l'aurore à sa grotesque mascarade. « Il vint le lendemain, ajoute notre vieux voyageur, mais il avait fait disparaître ce qui, la veille, m'avait tant étonné, et il n'en restait aucune trace.

« Ainsi, pour l'amusement d'une seule nuit, ils pas-

(3) Les Léni-Lénapes ou Abénakis erraient jadis sur les rives du Mississipi. Il y a peu de nations dont l'histoire offre autant d'intérêt que celle de ce grand peuple américain, ennemi des Mingouès ou Iroquois.

sent une journée à ce qu'ils appellent se parer et cherchent à se surpasser les uns les autres. » [1]

QUELQUES PRÉCEPTES DE DICTION.

J'ai été pendant quelque temps, dit Hérault de Séchelles, prendre des leçons de Mlle Clairon.

— Avez-vous de la voix? me dit-elle la première fois que je la vis.

Un peu surpris de la question, et d'ailleurs ne sachant trop que dire, je répondis :

— J'en ai comme tout le monde, Mademoiselle.

— Eh bien, il faut vous en faire une.

Voici quelques-uns de ses principes :

« Il y a une éloquence des sons. S'étudier surtout à donner de la rondeur à sa voix : pour qu'il y ait de la rondeur dans les sons, il faut qu'on les sente réfléchir contre le palais. Surtout aller doucement, simple, simple! La variété des intonations fait le charme de la diction. — Quand un mot est fort par lui-même, comme *horreur*, *sacré*, il est inutile de le renforcer, il suffit de le bien prononcer. — Soutenir les sens non terminés, ceux qui suspendent.

» Changer de ton à chaque changement de sens. Ne jamais commencer la phrase suivante du même ton dont on a fini la phrase précédente.

» Avoir soin de donner aux mots leur juste valeur, leur véritable étendue; mérite plus rare qu'on ne pense. — Chaque chose a son accent qui lui est propre.

» Beaucoup ménager la voix et ses mouvements; c'est principalement par l'économie que l'on fait briller sa dépense.

» Quelquefois, pour n'être pas embarrassé du dernier mot d'une phrase, appuyer sur le mot qui précède. Une phrase bien commencée finit presque toujours bien.

» Par-dessus tout, se bien pénétrer de ce qu'on veut rendre.

» Chercher dans la phrase le mot qui porte, ou qui vient à l'appui de la phrase précédente.

» En général, on doit, s'il est permis de parler ainsi, *teindre* les mots du sentiment qu'ils font naître. »

Mlle Clairon prend sa voix dans le milieu, tantôt doucement, tantôt avec force, et toujours de manière à la diriger à son gré. Surtout elle la modère souvent, ce qui fait beaucoup briller le moindre éclat qu'elle vient à lui donner. Elle va très-lentement... J'ai éprouvé que d'aller trop vite offusque, et empêche l'exercice de mes idées. — Ne croyez pas que ce soit là une véritable lenteur; on la déguise tantôt par la force, tantôt par la chaleur qu'on donne à certains mots, à certaines phrases. Il en résulte une variété qui plaît, mais le fonds est toujours grave et posé.

Il est essentiel de *parler sa voix*. On ne prononce jamais bien, on n'articule jamais avec la rondeur et l'étendue convenables, on n'est jamais maître de soi ni de ses intonations, que quand on a de la force : or on n'a de force que lorsqu'on n'est point gêné. Si vous êtes gêné, vous enflez votre voix, vous la forcez; dès lors plus de variété, plus d'intonation, plus de vérité, tout disparaît. — C'est pour cette raison qu'il ne faut point chercher à imiter la voix d'autrui.

La clef de la voix dans l'échelle musicale répond à la clef du caractère dans l'échelle morale.

L'âme de la voix est dans les sons prolongés et soutenus.

Il faut toujours avoir l'air de créer ce qu'on dit.

Il peut y avoir mille manières d'exprimer une chose, mais il n'y en a qu'une de vraiment naturelle : c'est celle-là qu'on doit chercher. Au reste, il y a la manière naturelle en général et la manière naturelle en particulier à celui qui parle : le talent de la déclamation résulte peut-être de cette double combinaison.

[1] Voy. *Histoire, mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient autrefois la Pensylvanie et les États voisins*. Paris. Debure, 1822, p. 523.

BIBLIOTHÈQUES
DES ÉQUIPAGES DE LA FLOTTE.

Des bibliothèques et des salles de lecture ont été installées dans les divisions des équipages de la flotte. [1]

Le nombre des entrées dans les salles de lecture s'est accru dans une proportion remarquable.

De 1873 à 1875, le total de ces entrées s'est élevé :

A Cherbourg, de 5 605 à 32 295 lecteurs ;

A Brest, de 13 258 à 19 315 lecteurs ;

A Lorient, de 6 299 à 19 973 lecteurs ;

A Toulon, de 8 400 à 41 591 lecteurs ;

Rochefort seul fait exception : du chiffre de 9 237, l'effectif des lecteurs est descendu à 7 881. Il n'en reste pas moins un accroissement de 42 729 à 121 055 lecteurs; soit une augmentation de 78 326, ou près du double du nombre primitif pour les cinq divisions.

Tous les livres sont bien entretenus, classés avec soin, et les écritures qui se rattachent à la comptabilité sommaire dont ils font l'objet sont toujours en bon ordre et à jour.

La commission centrale observe d'ailleurs avec une grande attention les renseignements qui lui sont fournis, par les rapports des commissions locales, au sujet des préférences qui se manifestent chez les lecteurs, et elle y a égard dans ses travaux.

En dehors de cette constatation de l'empressement des hommes à fréquenter la salle de lecture pour se distraire, il est une tendance qui se manifeste de plus en plus, c'est celle qui les porte à rechercher dans la salle de lecture non plus seulement la distraction, mais les moyens de développer leur instruction et surtout leur instruction professionnelle. Ils demandent des ouvrages relatifs aux machines marines, au pilotage, à la navigation, ainsi que des collections des divers manuels en usage dans les équipages de la flotte, et des cartes marines.

A Lorient, chaque soir, des groupes se forment autour de ces cartes marines, et les hommes les plus instruits éclairent et guident leurs camarades moins avancés. A Cherbourg, à Toulon, les ouvrages de navigation sont souvent étudiés.

Au nombre des idées utiles et pratiques réalisées pour répandre le goût de la lecture, on signale l'organisation des lectures du soir, à haute voix, faites à la division de Toulon, depuis le commencement de l'hiver dernier, par des marins de bonne volonté. On espère que cette mesure sera appliquée dans toutes les divisions. [2]

LE PATURAGE DANS LES ALPES.

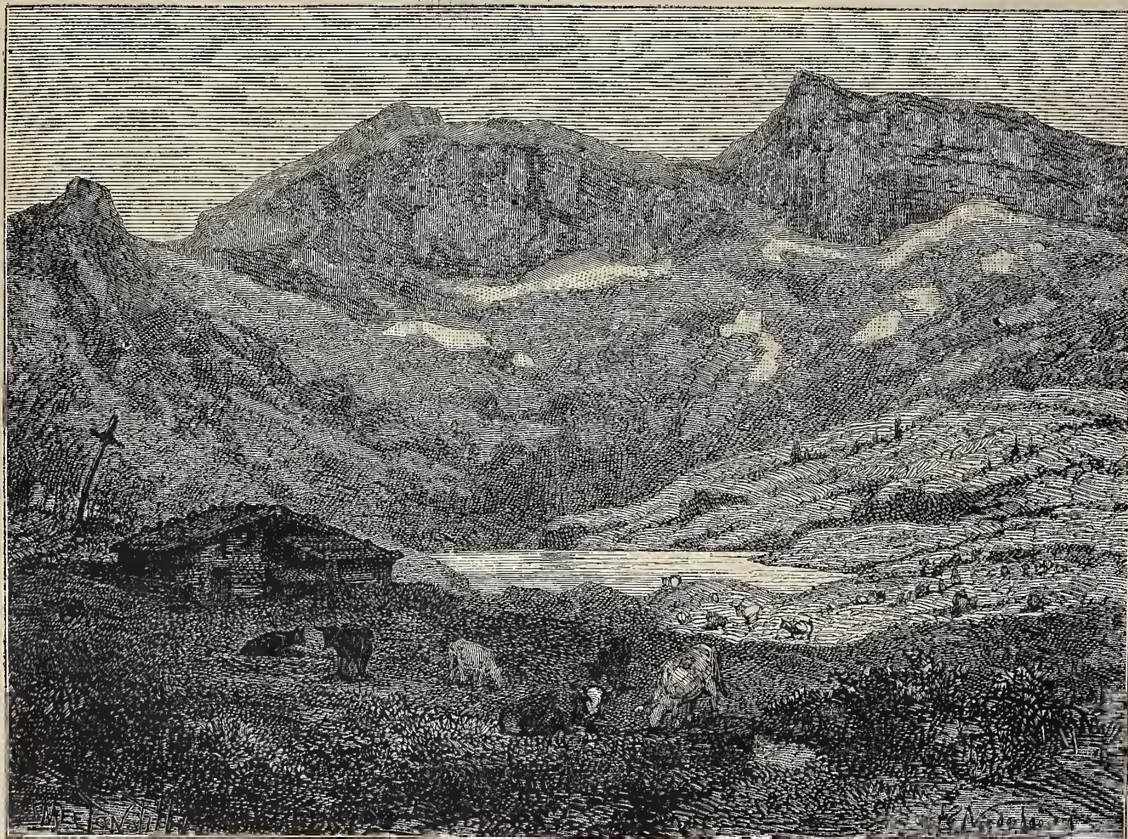
Les troupeaux font généralement la principale richesse des habitants des montagnes. En Suisse, la montagne, l'*Alpe*, est synonyme de pâturage; on n'y compte pas moins de deux millions de têtes de bétail, dont une bonne moitié appartient à l'espèce bovine. Les chèvres et les moutons composent l'autre moitié.

En hiver, saison très-rigoureuse dans cette contrée,

[1] En exécution des circulaires ministérielles des 22 janvier, 13 avril et 28 août 1862.

[2] Voy. le Rapport au ministre de la marine en date du 7 novembre 1876, par M. le vice-amiral Jurien de la Gravière

les bêtes à cornes restent enfermées dans les étables; mais depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, elles quittent les villages et séjournent en troupeaux sur les hauts pâturages, dont elles paissent l'herbe courte et aromatique, dans le voisinage des neiges et des glaciers. La vie qu'elles y mènent est souvent dure. Dans quelques cantons, les bergers ont soin de construire des écuries bien closes ou de simples hangars supportés par des piliers pour abriter leurs vaches la nuit et dans les mauvais temps, ainsi que de leur tenir en réserve des provisions de foin; mais dans la plupart des alpages on néglige ces précautions, et les vaches sont laissées nuit et jour en plein air, exposées aux intempéries. Quand il tombe de ces pluies violentes et continues, fréquentes dans les montagnes, les pauvres bêtes s'abritent comme elles peuvent dans les rochers ou dans les bois. Si la neige couvre leur pâturage, ce qui n'est pas rare au printemps et en automne, elles se rassemblent devant le chalet de leurs bergers en poussant des beuglements; elles sont réduites à jeûner jusqu'à ce que la neige soit fondue. Quelquefois, le matin, après une nuit froide, leur robe est couverte d'une blanche couche de givre.



Alpes sauvages du Leefeld, canton d'Unterwalden. — Dessin de Niederhausern-Kœchlin.

Et cependant le bétail aime la saison d'été et le séjour de plusieurs mois dans les Alpes. Lorsqu'au printemps la cloche qui annonce le départ pour la montagne se fait entendre dans les villages, « c'est, dit Tschudi, un émoi général. Les vaches se rassemblent en mugissant et montrent par leurs bonds joyeux qu'elles ont compris ce signal. Et quand le départ est organisé, quand avec une courroie à couleurs bigarrées on a suspendu la plus grosse cloche au cou de la plus belle vache et qu'on lui a orné le front d'un énorme bouquet attaché entre ses cornes; quand on a mis sur le dos du cheval de bât la chaudière servant à la fabrication du fromage ainsi que les provisions; qu'on a placé sur la tête des génisses les escabeaux des vachers, et que ceux-ci, vêtus de leurs plus beaux habits, font retentir la vallée de leurs chansons alpestres: il faut voir alors l'air de contentement et de fierté avec lequel ces braves animaux se rangent à la file les uns des autres et se dirigent en beuglant du côté de la montagne. On a vu des vaches qui avaient été retenues à la maison s'échapper de leur écurie et aller rejoindre leurs compagnes dans un alpage éloigné.

» Par les beaux jours, en effet, tout est plaisir pour la vache là-haut sur l'Alpe fleurie. La matricaire et le plantain lui offrent une nourriture savoureuse; le soleil ne l'y fatigue pas comme dans la vallée; les taons importuns n'y troublent pas son sommeil au milieu de la journée... Au lieu des émanations fétides d'une écurie étroite et fermée, c'est l'air pur et vif de la montagne qu'elle aspire à pleins naseaux; le mouvement continuel, le régime de la nature, la liberté de choisir sa nourriture et de manger quand cela lui plaît dans la société des compagnes encornées qu'elle préfère, tout contribue à l'entretenir en belle humeur et en bonne santé. »

Dès le mois d'octobre, le froid devient vif, les premières neiges commencent à tomber, les hauteurs ne sont plus habitables ni pour les hommes, ni pour les bêtes; il faut regagner les vallées. Le retour de la montagne se fait dans le même ordre que le départ, mais avec moins de gaieté. Le troupeau chemine lentement, la tête basse; il a l'air de savoir qu'il va échanger les joies de la liberté, du grand air, de l'espace, contre la captivité et l'ennuyeuse monotonie de l'étable.

LA STATUE DE VAN-DYCK,

A ANVERS.



La Statue de Van-Dyck, à Anvers, par Léonard de Cuyper. — Dessin de Yan' Dargent.

Cette statue, œuvre du sculpteur Léonard de Cuyper, représente Van-Dyck debout, tête nue, les yeux au ciel, dans une attitude élégante et fière, tel, en un mot, qu'on aime à se représenter ce noble génie. Son bras est replié sous son manteau, et sa main, une main fine qui rappelle les admirables mains de ses portraits, se pose sur le bord d'un chapeau à plumes, à la hauteur de la poitrine. Le collier qu'il porte au cou et l'épée qui ceint ses reins indiquent qu'Antoine Van Dyck était chevalier : il avait été nommé par Charles Ier, qui lui avait fait en outre présent d'une chaîne d'or à laquelle était suspendu son portrait enrichi de diamants. A ses pieds sont les attributs de la peinture.

Notre gravure rend bien l'idéal distingué qui a inspiré

le sculpteur. Ce corps souple, ce port de gentilhomme, cette tête spirituelle et passionnée, sont les traits distinctifs de ce prince des arts, qui fut prince aussi par l'opulence et la somptuosité de sa vie. Nous n'avons pas à retracer ici cette existence de gloire et de splendeur, ni à montrer Van-Dyck, ami de Rubens plutôt que son élève, gardant au milieu de l'atelier du maître la fière personnalité qu'il n'abandonna jamais; voyageant ensuite et gagnant l'Italie, la terre promise des peintres du temps, où trop souvent les Flamands laissèrent se perdre leur originalité native; puis rentrant à Anvers avec une renommée déjà faite, s'installant enfin à la cour d'Angleterre dont il fut le peintre favori et qu'il immortalisa dans ses types les plus considérables.

Van-Dyck n'est pas de ces maîtres sur lesquels il reste beaucoup à dire; il n'a pas eu la destinée de ces illustres obscurs qui, tout marqués de gloire, demeurent presque insaisissables comme hommes; le faste qu'il déploya toute sa vie entoura sa carrière d'une lumière éclatante. Quelques particularités douteuses, qui, il n'y a pas bien longtemps encore, faisaient de lui le héros de légendes aventureuses, sont aujourd'hui ramenées à leurs vraies proportions.

La statue de Van Dyck fut inaugurée le 18 août 1856, en présence du roi Léopold, père du roi actuel. Le jour de l'inauguration, Léopold informa lui-même M. Léonard de Cuyper de sa nomination de chevalier de l'Ordre. Il est permis d'affirmer que la statue de Van-Dyck est une des œuvres les plus réussies du sculpteur; encore une fois, elle a la grâce et la fierté inséparables du nom du peintre grand seigneur. Elle est montée sur un piédestal très-simple où se lit le nom de Van-Dyck, avec la date de l'inauguration. Derrière la statue se développent les bâtiments du Musée de peinture, collection merveilleuse où Rubens, Van-Dyck, Jordaens, Memling, se montrent dans leur gloire. C'est sur ce monument, environné de jardins toujours verts, que se détache la grande silhouette de Van-Dyck, comme si la ville d'Anvers avait voulu associer l'image de son peintre aux splendeurs de ses collections.

M. Léonard de Cuyper, mort depuis, était né à Anvers, le 1er janvier 1817. Il était frère de Jean-Baptiste de Cuyper, élève de Jacques Van-der-Neer et disciple favori de Van-Brée, dont la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande et la France possèdent des œuvres nombreuses.

LA POPULATION DE LA TERRE.

On croit que le nombre des êtres humains épars sur la surface de notre globe est de moins d'un milliard et demi.

Le chiffre approximatif, d'après l'évaluation la plus récente [1], serait actuellement 1 423 917 000.

En moyenne, il existerait environ 28 individus par mille carré. Mais en quelques lieux les agglomérations sont excessives, tandis qu'un très-grand nombre d'immenses espaces sont presque déserts et incultes.

On compte environ 215 villes qui ont plus de 100 000 habitants. Dans 29 de ces villes la population atteint ou dépasse 500 000 habitants.

Les villes qui en comptent 1 000 000 et au delà sont : Londres, 3 489 428; New-York avec Brooklyn, 1 535 622; Paris, 1 851 792; Berlin, 1 045 000; Vienne, 1 001 999; Canton, 1 000 000; Seangtan, Shanchowfu et Siganfu (Chine), chacune 1 000 000.

On peut citer comme contraste, d'une part l'Europe, qui compte 309 178 300 habitants, sa superficie étant de 9 600 000 kilomètres carrés; et d'autre part l'Australie tout entière, dont la superficie est de 7,633,000 kilomètres carrés, et qui ne compte pas plus de 1 867 000 habitants, c'est à dire à peu près autant que Paris et moitié moins que Londres.

[1] Behm et Wagner.

La répartition entre les cinq parties du globe paraît pouvoir être évaluée ainsi :

Europe	309 178 300
Asie	824 548 500
Afrique	199 921 600
Australie et Polynésie	4 748 600
Amérique	85 519 809

Quant à la population des divers États de l'Europe, voici ce qu'elle serait, d'après des statistiques qui ne datent que de quelques années :

Allemagne, statistique de 1875	42 123 242
Austro-Hongrie, 1876	37 700 000
Suisse, 1870	2 669 147
Pays-Bas, 1875	3 809 527
Belgique, 1874	5 336 634
Luxembourg, 1875	205 158
Russie, 1870	71 730 980
Suède, 1875	4 383 291
Norvége, 1875	1 802 882
Danemark, 1876	1 903 000
France, 1872	36 102 921
Grande-Bretagne, 1876	33 450 000
Espagne, 1870	16 551 647
Andorre	12 000
Portugal, 1874	4 298 881
Italie, 1875	21 482 174
Monaco, 1873	5 741
San-Marino, 1874	7 816
Turquie d'Europe	8 500 000
Roumanie, 1873	5 073 000
Serbie, 1875	1 377 068
Montenegro	190 000
Grèce, 1870	1 457 894

La population de la Turquie d'Europe est portée à 8 500 000; Roumanie, 4 459 227; Serbie, 1 377 066. La population de la Turquie d'Asie, qui n'excède pas de beaucoup 8 000 000, se compose, pour un peu plus du tiers, de mahométans. La population de la totalité de l'empire turc en Europe, en Asie et en Afrique, est évaluée à 47 660 000 habitants, dont 20 500 000 appartiennent à l'Égypte, Tripoli et Tunis, et 13 000 000 à l'Asie.

La population totale de la Russie, tant en Europe qu'en Asie, est portée à 86 586 000.

La superficie donnée pour la totalité de l'empire russe est de 8 456 600 milles carrés, ce qui produit une augmentation, sur 1875, de 26,000 milles carrés; cette augmentation a eu lieu surtout dans l'Asie centrale, où le territoire russe couvre une surface d'environ 1 290 000 milles carrés avec une population de 4 650 213 habitants.

Le chiffre de la population de l'Inde britannique est porté à 188 093 700, celle du Birman britannique étant d'environ 2 750 000, y compris les États tributaires ou sous la protection de l'Angleterre.

La population de la Chine est portée à 405 000 000 avec 28 500 000 de population extérieure. Hong-Kong semble avoir diminué de plus de 2 000 habitants depuis deux ou trois années, le chiffre actuel étant de 121 985. Le Japon est évalué à 33 299 014 habitants.

Il est difficile de dire combien de milliards d'habitants la terre pourrait aisément nourrir, si elle était cultivée et fécondée partout où elle devrait l'être par l'agriculture et l'industrie.

LE PAYS AUX ROSES.

SOUVENIR.

Je suis né dans le plus sombre quartier d'une grande ville manufacturière, et, jusqu'à l'âge de huit ans, je m'écartai si peu du domicile paternel qu'à cet âge je n'a-

vais rien vu que la longue rue étroite et boueuse où nous demeurions, et quelques-unes des rues d'alentour.

Aussi j'éprouve une grande difficulté à dire l'impression que produisit sur moi la découverte inattendue d'un jardin. Voici comment se fit cette découverte. Mon père me prit un dimanche pour aller voir un ancien camarade, ouvrier comme lui, et qui demeurait pas très-loin de nous, mais dans un endroit pourtant qui m'était inconnu et qui me parut le bout du monde. Nous étant arrêtés devant une petite porte d'assez misérable aspect, mon père sonna; on vint ouvrir, et nous voilà brusquement au milieu d'un jardin tout resplendissant de roses, de giroflées, juliennes, lychnis, pivoines, syringas, chèvrefeuilles, pétunias, verveines, pervenches...!

Ma mère, pauvre piqueuse de gilets, m'avait quelquefois parlé du paradis; je m'y crus tout à coup transporté. C'était un ineffable ravissement; j'approchai des roses, j'en respirai le parfum... j'eus un moment de véritable extase... Jamais je n'avais eu le spectacle de la vie végétale, et pour la première fois je l'apercevais en pleine efflorescence... Je devinai très-bien, sans explication, que toutes ces belles plantes étaient des êtres vivants, et, loin de les rabaisser au-dessous de l'animalité, je les plaçai bien au-dessus. Les roses me parurent les plus parfaits de tous les êtres vivants, ou plutôt je ne fis aucune distinction ni comparaison : je goûtais avec délices les charmes d'un spectacle merveilleux et ne m'imaginais pas que rien dans toute la nature pût être comparable.

Il est bien entendu qu'en sortant de là j'accablai mon père de questions; je tenais particulièrement à savoir où l'on trouve les roses. Et mon père, assez machinalement, m'avait répondu : « Dans le pays aux roses. »

Le pays aux roses! Ce mot eut dans mon âme de tels échos, de tels retentissements, que toute la nuit qui suivit je ne rêvai que de cet admirable pays. Je crois donc n'étonner personne en disant qu'au réveil ma résolution était bien arrêtée de visiter un jour le pays aux roses.

Sous quelle latitude se trouvait ce pays incomparable? On m'avait dit : Dans le Midi; on m'avait dit : Dans le Levant. Personne, autour de moi, ne savait là-dessus rien de très-précis; mon père et ma mère, et toute la famille, étaient absolument étrangers à l'horticulture.

Ce problème du pays aux roses resta la préoccupation de mon enfance durant plusieurs années.

J'avais un peu plus de seize ans et je commençais à travailler avec mon père en qualité d'ouvrier fileur dans une usine du voisinage, lorsque ma bonne étoile me fit rencontrer un honnête jardinier auquel je ne manquai pas de demander des nouvelles du pays aux roses. O ciel! quelle fut sa réponse?...

— Il n'y a pas de pays aux roses...

A ces seules paroles il y eut dans ma contenance, dans mes regards, une telle surprise, qu'il s'interrompit, et comme il vit mon désir ardent d'une explication, il continua :

— Il n'y a pas de pays aux roses, mon enfant, parce que tous les pays sont le pays aux roses : ainsi nous avons en France la rose d'églantier, *Rosa canina*, très-jolie et très-gracieuse en sa simplicité. D'autres contrées produisent d'autres variétés, mais qui ne diffèrent entre elles que par la couleur ou la grandeur de la corolle. Toutes, à l'état sauvage, sont simples comme la *Rosa canina;* ce n'est que par l'étude, les soins, les efforts persévérants, par le mélange des variétés les unes avec les autres, par de nombreux et habiles semis, par la sélection et la greffe, qu'on parvient à en obtenir et en conserver tant de variétés doubles. Comme toutes les plantes cultivées, la rose est bien différente à l'état de nature de ce que nous la voyons dans nos jardins et dans nos champs. Roses, tulipes, jacinthes, anémones, œillets, rien de tout cela, pas plus que les choux, les navets et les raves, ne se trouve en aucun pays dans l'état de richesse où chez nous ces plantes sont parvenues. Les tulipes, si resplendissantes, si variées de couleurs dans nos jardins, sont toutes, à l'état de nature, d'un jaune pâle et sans éclat. Il y a des roses sauvages presque sur toute la surface du globe; mais elles ne deviennent ce que tu les vois qu'aux mains de nous autres jardiniers.

— Les jardiniers, lui dis-je, sont donc des fabricants de fleurs?

— Parfaitement, mon ami.

— Eh bien, Monsieur, voudriez-vous me prendre pour votre apprenti?

— Très-volontiers, répondit-il.

Et voilà comment, au lieu de fileur, je suis devenu jardinier, et comment j'ai compris, par ma propre expérience, que le pays aux roses c'est le pays du travail, et que ce pays se trouve, en effet, partout.

LA MORALE ET LE DROIT.

La loi morale est la reine des individus et des sociétés; et le droit n'est intelligible et impératif que par l'intimité de son union avec elle. Mais la morale n'est point investie de puissance exécutive; elle s'adresse à l'homme intérieur et n'a que pour les âmes ses injonctions et ses conseils, ses récompenses et ses punitions.

Le droit, dans ses formules positives, a pour destination de préciser et définir celles des obligations morales que la pratique de la vie rend extérieurement exigibles. Il parle aux membres du corps social non en conseiller, mais en maître : son pouvoir va jusqu'à contraindre, jusqu'à punir. (1)

DE L'IMAGINATION.

Il me semble bien n'avoir rien vu de beau qui ne m'ait laissé quelque regret, dont la beauté ne se soit trouvée courte par quelque endroit. Tantôt c'est quelque chose de manque, un bouquet d'arbres qu'il aurait fallu pour peupler cette plaine monotone, quelques saules au bord de ce ruisseau indigent, une montagne pour clore la perspective. Voilà un admirable paysage! pourquoi faut-il que je le voie par un jour sans soleil? Quel air imposant a cet homme! mais quel dommage qu'il ne soit pas un peu plus grand!

Tantôt c'est quelque chose de trop : un nuage disgracieux, un rocher de forme bizarre, un arbre mal venu, quelque élément enfin qui contrarie le sentiment esthétique et provoque des idées désagréables. Voici une colonne svelte, élégante; pourquoi ne l'admiré-je pas? C'est que malheureusement je viens de m'apercevoir que c'est une cheminée dissimulée. Une fabrique où s'exerce une industrie répugnante suffit à gâter le plus charmant paysage. Une belle action semble de moitié moins belle quand nous nous avisons qu'en l'accomplissant son auteur espérait en tirer quelque profit.

Le rôle de l'imagination créatrice, dans l'art, c'est d'ajouter à la nature ces éléments de beauté, d'en retrancher ces causes de laideur; c'est, en un mot, de concevoir l'idéal qui n'est que le réel diminué de tout ce qui peut ôter quelque chose à sa valeur expressive et enrichi de tout ce qui peut s'y ajouter.

Par elle, le soleil illuminera ce paysage sans couleur; une trop humble stature ne déshonorera plus la majesté

(1) Renouard, Discours prononcé à la rentrée de la Cour de cassation. 1876.

d'un visage imposant; le bâtiment disparaîtra qui, tout seul, gâtait un beau site. Par elle, une action sera conçue, inspirée par le plus pur héroïsme et dégagée de ce mélange d'intérêt qui la dégrade.

Celui-là donc est artiste qui, en présence des beautés incomplètes de la nature, ressent, avec un vif sentiment d'admiration, une sorte d'inquiétude et de dépit de les trouver imparfaites, et une noble ambition de les achever. Lorsqu'un spectacle l'émeut, il démêle bien vite les traits qui contribuent le plus à exciter cette émotion, et ceux aussi qui n'y servent pas ou même qui exciteraient plutôt une émotion contraire. Il tâche à faire ressortir ceux-là, ceux-ci il les efface ou les atténue, de façon pourtant à conserver à son œuvre la vérité et la vie; puis une imagination heureuse lui suggère les traits nouveaux capables de rendre l'impression plus forte et plus pleine; et il répare les oublis de la nature après avoir corrigé ses fautes. (1)

LE GROS-BEC FOUDI.

Le *gros-bec foudi* ou *moineau de Madagascar*, qui se rencontre communément dans cette île ainsi que dans l'île de France, est un bel oiseau d'un rouge écarlate,



Le Gros-Bec de Madagascar et son nid. — Dessin de Freeman.

plus clair sur le croupion, moucheté de taches noires sur le dos. Un cercle noir encadre l'œil. Les grandes plumes des ailes et la queue sont noirâtres. Mais ce brillant plumage n'acquiert tout son éclat qu'au bout de deux ans, et il ne le conserve que durant la saison des couvées. Avant et après cette époque, il s'obscurcit de teintes plus ternes. Les jeunes et les femelles sont d'une couleur olivâtre.

Ce gros-bec est, comme beaucoup d'oiseaux de la même famille, un habile architecte. Il construit un nid sphérique, percé d'une ouverture sur le côté, assujetti dans l'enfourchure d'une branche. Une grande quantité de fines graminées, apportées brin à brin et enlacées les unes dans les autres, composent ce nid.

Dans le spécimen que nous représentons et qui est copié sur nature, les herbes qui forment les bords de l'ouverture du nid ne sont pas tressées dans toute leur étendue; elles ne sont prises dans le tissu que par un de leurs bouts et demeurent libres dans la plus grande partie de leur longueur; elles paraissent tordues comme avec la main et s'écartent, s'épanouissent circulairement en gerbes retombantes, en panaches d'un gracieux effet.

(1) *De l'imagination*, étude psychologique, par N. Michaut. — Nancy, 1876.

LE MUNIA TACHETÉ

Le *Munia punctularia* appartient au groupe des tisserins. Il habite le sud de l'Afrique et les îles voisines, particulièrement l'île de la Réunion. C'est un petit oiseau dont le bec en forme de cône ressemble à celui de nos moineaux et de nos pinsons; il leur est notablement inférieur par la taille. Il a tout le dessus du corps, la tête, le dos, les ailes, ainsi que la gorge, d'un beau brun chocolat; la poitrine et le ventre sont blancs, régulièrement tachetés du même brun. Cet oiseau, se nourrissant de graines, peut vivre en cage dans nos contrées, pourvu qu'on le maintienne dans une atmosphère tiède et égale.

Le nid de ce tisserin est énorme relativement à la grosseur de l'oiseau. Il a la forme d'une boule percée d'un trou irrégulier sur le côté, vers le sommet. Il est logé dans l'enfourchure d'une branche. De longues et grosses herbes sèches négligemment enchevêtrées et dont les plus extérieures s'échappent, pendant de tous côtés, en composent l'épaisse enveloppe; mais l'intérieur est formé de fibres plus fines tressées avec le soin et l'habileté qui distinguent les constructions des tisserins.

Au premier abord, on croirait avoir sous les yeux une pelote d'herbes roulée grossièrement et sans dessein;



Le Munia tacheté et son nid. — Dessin de Freeman.

quand on regarde avec attention dedans, on reconnaît un ouvrage de fine vannerie.

DES COLLECTIONS GÉOLOGIQUES.

CONSEILS POUR LES FORMER ET LES CONSERVER.

On n'est pas un naturaliste parce qu'on s'amuse à collectionner des objets d'histoire naturelle, pas plus qu'un enfant n'est devenu un lettré le jour où il connaît les lettres de l'alphabet. Amasser des coléoptères, des papillons, des coquilles, des pierres, et les ranger proprement dans un tiroir; savoir même leurs noms français ou latins et les inscrire en belle ronde sur de jolies étiquettes, autant vaut, si l'on se borne à cela, faire collection de timbres-poste : encore ceux-ci peuvent-ils fournir quelques notions historiques et géographiques, si l'on a soin de les classer par pays et par époques.

Cependant nous ne saurions trop approuver le goût des collections d'histoire naturelle, et nous le recommandons à tous ceux qui ont du loisir, lycéens ou étudiants en vacances, hommes faits et même âgés retirés du mouvement de la vie active, exempts d'un travail obligé et disposant librement de leur temps. Ce goût, qui augmente à mesure

qu'il se satisfait, est mieux qu'une façon d'éviter l'ennui, d'animer une existence monotone : c'est un moyen d'intéresser son esprit, de le cultiver et de l'élever. Si le collectionneur n'est pas nécessairement un savant, on peut assurer qu'il a pris le bon chemin pour le devenir. Il est presque impossible de recueillir des parcelles de ce monde mystérieux qui nous entoure, et d'en faire l'objet de son attention, sans éprouver le désir d'en connaître la nature, l'histoire. Ce qu'on n'aperçoit pas, ce qu'on ne peut deviner, on le demande à ceux qui savent, on le demande aux livres; on pénètre dans une mine inépuisable de connaissances, où l'on fait tous les jours un progrès nouveau, dans un ordre de réflexions désintéressées, qui élèvent notre pensée et notre vie.

Nous parlerons aujourd'hui des collections géologiques; ce sont les plus faciles à faire et à conserver. Doutez-vous de l'intérêt qu'elles présentent, parce qu'il s'agit de la terre et des pierres que vous foulez aux pieds et auxquelles vous avez pris l'habitude de ne faire aucune attention? Vous changerez bientôt d'avis si vous réfléchissez que ces pierres et ce sol, qui n'est pas uniforme, mais qui est composé de nombreuses couches différentes, superposées dans un ordre invariable, sont les témoins d'époques séparées de nous par des milliers de siècles; ils nous racontent les transformations successives du globe que nous habitons, la lente préparation qu'il a subie avant d'être accommodé à nos besoins et de devenir notre demeure. Ce caillou, ce morceau de houille, cette coquille pétrifiée trouvée dans l'argile, c'est une page, c'est une ligne de cette étonnante histoire; ne serez-vous pas tenté de la déchiffrer?

Objecterez-vous que vous habitez un lieu qui ne se prête pas aux observations géologiques, qu'on n'y peut rien trouver qui mérite d'être recueilli et étudié? J'affirme que vous vous trompez. Si vous avez dans votre voisinage une forêt, un bois, il n'est pas possible qu'il ne s'y trouve pas un vallon, un ravin, un chemin creux, dans lequel vous apercevrez les coupes naturelles du sol, surtout lorsque la tranche en aura été récemment lavée par les pluies. Les berges d'un ruisseau encaissé, celles d'une rivière, donneront lieu à d'intéressantes découvertes. Si vous demeurez près de la mer et que la côte présente des falaises, vous êtes particulièrement favorisé; il est impossible que vous ne fassiez pas d'heureuses trouvailles. Dans quelque pays que ce soit, il y aura une carrière quelconque en exploitation ou abandonnée : ce sera pour vous une mine précieuse; ne négligez pas d'interroger les ouvriers qui y travaillent ou les habitants de la localité, ils vous donneront d'utiles renseignements. Creuse-t-on une nouvelle route, un chemin de fer, un canal, vous ne manquerez pas d'y trouver votre profit. En tout cas, il y aura dans la campagne des terrains vagues parsemés de fragments de roche, des murs en pierres sèches entourant des vignes, des jardins. N'y a-t-il que des tas de pierres que le cantonnier est en train de casser sur le bord de la route? Gardez-vous bien de les dédaigner; pour le premier passant venu ce n'est rien, mais pour vous et pour de plus savants que vous, — car aux yeux de celui qui sait tout objet prend un sens et une valeur, — il y a dans ces simples cailloux un sujet d'attention, une source de vif intérêt.

L'important, pour le collectionneur comme pour le chasseur, c'est de bien chercher, d'être toujours convaincu qu'il y a quelque butin à faire. Je me rappelle qu'habitant pour quelques semaines une station de bains de mer sur une des côtes de la Normandie, ayant à ma portée de belles falaises pittoresquement découpées, composées en grande partie d'argile, et dont les flots à marée haute entamaient tous les jours la base, j'entrepris d'y chercher des fossiles. J'avais entendu dire qu'ils n'y étaient pas rares. Mes premières recherches furent absolument infructueuses. Je ne voyais que des parois de terre glaise d'un gris d'ardoise, plus ou moins lisses; rien qui ressemblât à un fossile. Je continuai néanmoins mes promenades et mes investigations. Un jour enfin je remarquai, sur une surface nouvellement balayée par la mer, une petite saillie; avec la lame de mon couteau de poche je sondai la place et je sentis la résistance d'un corps dur; je dégageai aisément ce corps de l'argile qui l'enveloppait, je le nettoyai, je le lavai dans un filet d'eau qui coulait de la falaise : c'était une coquille pétrifiée, arrondie, plate, contournée sur elle-même; j'étais en possession d'une charmante ammonite, parfaitement complète, brillante de reflets cuivrés, striée sur chacune de ses côtes de jolis dessins en zigzag. J'étais ravi de ma trouvaille. Les jours suivants, encouragé par ce premier succès, je cherchai avec persévérance, et je rapportai plusieurs autres coquilles : une bélemnite en forme de bâton pointu, de belles trigonies hérissées d'aspérités semblables à des clous, des térébratules, un peigne aux vives arêtes rayonnantes, des exogyres, des huîtres et particulièrement l'*Ostrea carinata*, sans compter la gryphée arquée, si abondante que je finis par la dédaigner. J'étais très-fier de ma petite collection, qui se composait d'une vingtaine de coquilles; mais tout mon orgueil tomba le jour où je vis celle d'un habitant d'un petit bourg voisin, un horloger, dont la boutique était doublée de vitrines remplies du haut en bas d'admirables fossiles. Il y en avait certainement plusieurs milliers. On en avait offert une somme considérable pour enrichir le Musée d'une grande ville. L'heureux collectionneur les avait tous trouvés lui-même dans la falaise dont je croyais connaître les richesses. Il y avait quinze ans qu'il se livrait à cette recherche, qui était devenue chez lui une passion, et à laquelle il employait tous les dimanches et les jours de fête. Il s'était procuré des livres et était devenu un véritable géologue.

L'outillage nécessaire au géologue collectionneur est des plus simples. Il n'a besoin que d'un marteau et d'un ciseau. Ces deux instruments doivent être en acier, trempé de façon à n'être pas cassant. Il y a plusieurs sortes de marteaux; le plus commode est celui que représente notre



Fig. 1.



Fig. 2.

figure 1; sa partie large est arrondie, l'autre est en forme de coin et se termine par un bord tranchant. Il est propre à briser les roches pour en examiner les fragments, et à tailler ensuite les échantillons que l'on veut emporter. Pour attaquer des rochers d'une dureté exceptionnelle,

on peut se servir d'un marteau dont la forme est indiquée par la figure 2. Cet instrument ayant l'inconvénient d'être lourd et embarrassant, on ne l'emploie que dans des circonstances spéciales. Le ciseau doit ressembler à ceux des tailleurs de pierre; sa pointe ne doit pas être trop large; il est très-utile pour fendre les roches, pour en extraire les minéraux et les fossiles.

Plusieurs géologues recommandent l'usage d'une petite



Fig. 3.

pioche (figure 3) dont l'un des bouts se termine par une longue pointe aiguë et dont l'autre s'élargit en forme de truelle. On conçoit qn'un pareil outil puisse être bon pour fouiller l'argile ainsi que les terrains sablonneux et crayeux, mais sa forme et son poids le rendent gênant, et nous n'engageons pas les débutants à s'en charger.

Signalons encore un instrument dont un géologue expérimenté déclare s'être servi avec avantage. C'est une canne en bois dur ayant pour pomme une tête de marteau un peu bombée pour tenir commodément dans la main. A l'extrémité inférieure est emmanché un ciseau long d'une vingtaine de centimètres. Cette canne a une longueur de quatre-vingts centimètres, que l'on peut y faire marquer de dix en dix, de manière à s'en servir au besoin comme de mesure. Elle remplit un triple office : outre qu'elle est à la fois marteau et ciseau, elle forme un bâton de voyage excellent pour gravir et pour descendre les montagnes, pour cheminer dans les rochers.

Une large ceinture de cuir, munie de pattes et de boucles pour attacher le marteau et le ciseau, fera utilement partie du costume de notre géologue. Quant aux vêtements, qu'ils soient simples, commodes et solides, et ils réuniront toutes les conditions désirables. Nous recommanderons particulièrement les bottes ou les souliers à fortes semelles, capables de résister aux aspérités, aux arêtes tranchantes des rochers, comme à l'humidité des terrains marécageux. On a remarqué que, dans une réunion de savants, on reconnaît les géologues à l'épaisseur des semelles de leurs chaussures.

Ce n'est pas tout : les échantillons que l'on a recueillis, il faut les emporter, et les poches d'un habit ne sauraient les contenir. On aura donc soit une de ces gibecières de cuir dont se servent les écoliers, soit un sac en forte toile, que l'on portera au moyen d'une courroie passée en bandoulière. On aura soin de se munir de papier pour envelopper chaque fragment à part, et même de petites boîtes garnies de coton ou de sciure de bois pour les fossiles délicats.

Voici votre récolte faite, et vous êtes de retour à la maison. Il s'agit maintenant de ranger les petits trésors que vous avez conquis. Il va sans dire que vous ne les mettrez pas pêle-mêle en tas dans une boîte quelconque ou au fond d'un sac. Vous voudrez les disposer en ordre, non pas dans un ordre apparent, tout matériel, fait seulement pour contenter les yeux, mais dans un ordre réel, méthodique, qui satisfasse l'esprit. Pour cela vous avez un de ces petits meubles, composés de nombreux tiroirs plats et superposés, què l'on se procure aisément partout. Si vous n'en avez pas, n'importe quel menuisier de village sera assez habile pour vous en fabriquer un. Vous mettrez dans les tiroirs les plus bas les échantillons appartenant aux formations géologiques les plus profondes et les plus anciennes; dans les tiroirs les plus hauts, ceux qui proviennent des couches les plus superficielles et les plus récentes. L'ensemble de vos tiroirs vous représentera ainsi les différentes assises de l'écorce terrestre. En outre, vous donnerez à chaque échantillon le rang que l'histoire naturelle lui assigne. Quand vous ne connaissez pas le nom d'une roche ou d'une coquille, ayez recours à vos livres, dont les descriptions et les figures vous renseigneront. Si les livres ne suffisent pas à vous éclairer, allez dans un musée, vous y reconnaîtrez facilement l'objet dont la forme, la couleur, toutes les particularités ont été l'objet de votre examen et dont la dénomination seule vous échappe.

Auprès de chaque échantillon, vous placerez une petite carte portant, imprimés ou écrits de votre main, les uns au-dessous des autres, les mots suivants : *Genre; — Espèce; — Formation; — Localité.* Vous n'écrirez, bien entendu, les renseignements répondant à ces différents titres qu'après en avoir bien vérifié l'exactitude.

La meilleure disposition serait celle qui consisterait à avoir dans chaque tiroir de petites auges en carton, dans lesquelles vous placeriez vos fragments de roche ou vos fossiles avec les étiquettes qui les concernent : les uns seraient à l'abri des chocs, les autres des déplacements et de la confusion.

Quant aux soins à prendre pour conserver votre collection, ils sont nuls; il n'y a rien à faire, vos minéraux se conserveront tout seuls. Quand vous verrez qu'il s'y est déposé une couche de poussière qui les ternit, vous les frotterez légèrement avec une brosse très-douce. Vous n'aurez à prendre cette peine que de loin en loin.

Toutes les indications que nous venons de proposer à nos lecteurs sont bien élémentaires; le simple bon sens de chacun les eût trouvées : il ne fallait qu'y songer. Mais y faire songer a été précisément notre but; il suffit quelquefois d'un mot pour suggérer une série d'idées, d'un modeste conseil pour éveiller un goût, pour déterminer même une vocation.

LA GUIRLANDE DE MÉLÉAGRE.

C'est le premier ouvrage de la Grèce ancienne où l'on ait réuni de petites pièces de vers. Son auteur, Méléagre, en avait emprunté les épigrammes à quarante-six poëtes dont plusieurs étaient d'une antiquité très-reculée, et il avait donné pour titre à l'ensemble *Stephanos*, c'est-à-dire « couronne » ou « guirlande. »

On sait que sous le nom d'épigrammes on entendait de courtes pièces de vers composées sur toutes sortes de sujets, et non pas seulement dans une intention satirique.

Méléagre avait établi, dans la préface, un rapport de convention entre les noms de diverses fleurs et les petites poésies, qu'il avait réunies et rangées par ordre alphabétique, d'après la lettre initiale de chacune d'elles.

Philippe de Thessalonique, qui vivait sous Trajan, composa un autre choix d'épigrammes plus récentes et l'intitula *Anthologie*. D'autres Anthologies se sont succédé, notamment celles d'Agathias sous Justinien, et de Céphalos au dixième siècle. (1)

PATOIS DE FRANCE.

Voy. les Tables.

LA PETITE ET LA GRANDE GABACHERIE, OU GAVACHERIE.

On désigne sous ces noms des parties de la Gascogne où est usité le langage *gabaï*.

La petite Gabacherie est une enclave saintongeoise en pays d'*oc;* elle est située au sud-est de Bordeaux et a pour principales villes la Mothe-Landeron et Monségur.

La grande Gabacherie est une bande de terrain côtoyant le domaine de la langue d'oc entre la Gironde et Coutras.

Trois chefs-lieux de canton, Saint-Savin, Guitres et Coutras, se disputent le titre de capitale de la Gabacherie.

Le *gabaï* n'est pas un langage uniforme. Dans les environs de Blaye, par exemple, il se rapproche plus du français que les idiomes d'*oil* au sud desquels il est situé. (2) Il a une grande ressemblance avec le patois poitevin, et il ne diffère guère du saintongeois que par la prononciation de l'*e* qui est le plus souvent ouvert en poitevin et fermé en gabaï.

On peut citer comme spécimen de ce dialecte les premières lignes de la parabole de l'*Enfant prodigue :*

« Un homme avait deu gouya ;

» Don le pu jeune dissit à son père : Mon père, baillez meu ce que je dioui augere de voutre bien. Et le père les y partagit son bien.

» Quouque tan après, le pu jeune amassit tout ce qu'il avet, se n'anguit dan un pays bien louen, onte y mangit son bien... »

Gavache ou Gabaï fut, dit-on, à l'origine, un sobriquet railleur tiré du mot espagnol *gabacho*, qui signifie un homme malpropre, et il est vrai que la propreté n'est pas la qualité principale d'une partie des Gascons voisins des Pyrénées. Mais on peut remarquer que l'étymologie s'explique aussi bien par le mot *gave*, dénomination qu'on donne à tous les cours d'eau qui viennent des versants septentrionaux de la chaîne pyrénéenne. (3)

LA PÊCHE SANS LE PÊCHEUR.

Voy. p. 72, et les Tables.

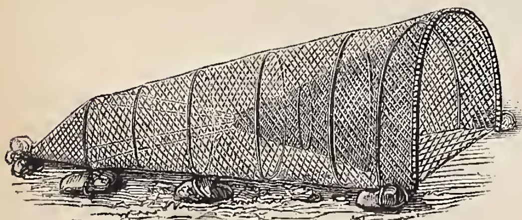


Fig. 1.

Parmi les engins qui se tendent et qui, par conséquent, pêchent sans le pêcheur et en son absence, on classe au premier rang le *verveux* à simple entrée (fig. 1); s'il en a deux, il porte le nom de *louve*. Vient ensuite la *nasse*, dont la forme change, mais dont le principe est toujours le même : l'une, basse, ronde et large (fig. 2), est appelée

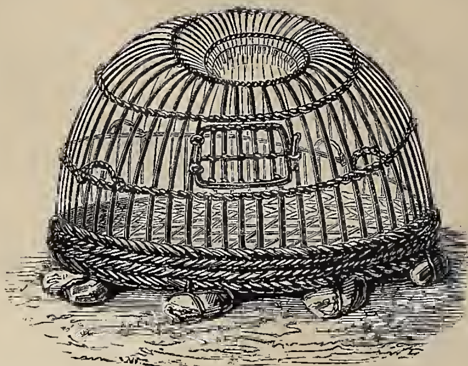


Fig. 2.

casier ou *bouraque ;* elle sert surtout à prendre en mer les crustacés; à l'aide des autres (fig. 3 et 4), on prend en eau douce des poissons de différentes espèces.

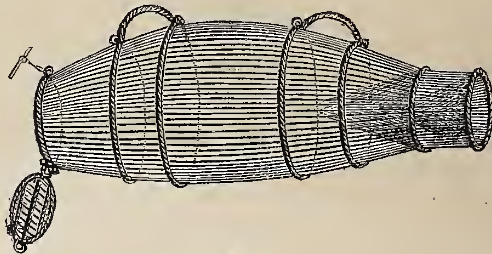


Fig. 3.

Ces divers engins reposent sur le même artifice, un entonnoir percé d'un trou assez grand pour laisser passer l'animal, qui entre ainsi dans le filet par sa partie supérieure. Comme l'animal est toujours disposé à suivre les

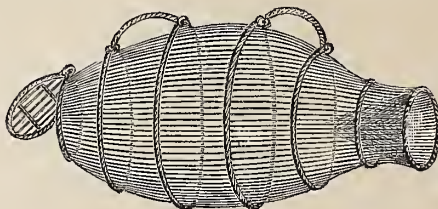


Fig. 4.

parois, il ne peut que très-difficilement retrouver, en l'air et isolée, l'ouverture par laquelle il est entré. On donne souvent à cet entonnoir, pièce fondamentale de l'engin, le nom de *goulet*, et, comme on le voit, l'on construit des verveux et des nasses à deux et trois goulets superposés.

Le verveux (fig. 1) est fait en filet, maintenu par des cerceaux; la nasse (fig. 3 et 4), est faite en vannerie.

On peut citer encore la *lance* ou *gombin*, nasse à deux ouvertures, faite en éclisses de bois et employée en Provence, et aussi les *guideaux*, *gors* et *paniers de bonde*, constructions en pieux, destinées à conduire les poissons dans de grands verveux ou engins analogues, disposés à demeure à la descente des ponts, des digues, des moulins, etc.

(1) Voy. la Table de quarante années, aux mots Anthologies et Épigrammes.

(2) Voy. *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oil* (avec une carte), par M. Ch. de Tourtoulon et M. O. Bringuier. Imprimerie nationale, 1876.

(3) J.-F. Schnakenburg, *Tableau synoptique et comparatif des idiomes populaires ou patois de la France.*

LA MAISON DES BOZÉRIAU

OU LES AVENTURES DE JEAN-PIERRE.



Une Scène de village. — Tableau et dessin de Henri Girardet.

La maison des Bozériau était située à la croix de quatre chemins, ce qui était très-avantageux pour les Bozériau, car chacun de ces quatre chemins conduisait à plusieurs villages, sans compter les fermes disséminées çà et là, et tous les habitants de ces villages et de ces fermes avaient plus ou moins affaire aux Bozériau.

Les Bozériau étaient de père en fils, depuis des années, depuis des siècles peut-être, charrons et maréchaux ferrants, et il n'était pas dans tout le pays de cheval ni de charrette qui ne leur eût passé par les mains. Ils s'en faisaient honneur, et chacun d'eux cherchait à égaler son père, son grand-père et son bisaïeul. Le fils aîné était dès son enfance voué au métier paternel : à lui la vieille maison couverte de chaume, que la vigne décorait en été d'une verte guirlande; à lui l'enclume et les marteaux, les outils du charron et ceux du maréchal; à lui aussi le soin de ne pas laisser dépérir le beau renom de la famille. Il comprenait de bonne heure le prix de tout cela : un haut baron n'eût pas estimé davantage le castel de ses pères, leur bonne épée et leur antique gloire.

Pour les cadets, ils faisaient ce qu'ils voulaient ou ce qu'ils pouvaient; et l'on parlait aux veillées d'hiver d'un grand-oncle qui avait servi sur mer, et dont on gardait précieusement le sifflet de maître d'équipage. Aussi se trouvait-il toujours quelque petit Bozériau qui annonçait sa vocation de marin en faisant des bateaux avec ses sabots, en attendant qu'il parvînt à la haute position du grand-oncle.

Les Bozériau étaient donc charrons et maréchaux de père en fils; on peut ajouter qu'ils étaient heureux de père en fils. Comment eût-il pu en être autrement? La modération et la probité étaient de tradition dans la famille. On savait s'y contenter de ce qu'on possédait et ne rien désirer au delà; et si les lits étaient un peu durs, du moins ceux qui y couchaient n'avaient point de remords qui les empêchassent de s'endormir : une bonne conscience est le meilleur oreiller. Et puis, cette vieille maison au toit inégal, aux murs crevassés, s'embellissait pour eux de tant de souvenirs! Rien n'y manquait de ce qui est nécessaire au bonheur d'honnêtes gens : la mère de famille (les Bozériau choisissaient toujours leur femme parmi les meilleures ménagères du pays) savait y maintenir l'ordre et y faire régner l'abondance; le métier fournissait le pain quotidien et quelque chose de plus, dont on faisait profiter les pauvres gens; enfin, on s'aimait, et on ne voyait rien au monde de plus beau que la croix des Quatre-Chemins et tout ce qui l'avoisinait. On ne manquait même pas d'amusement ni de distraction; toute la journée on avait à qui parler. C'était un fermier qui venait faire raccommoder sa charrette, et qui restait là à l'attendre en fumant sa pipe; c'était M. le curé, dont la jument s'était déferrée et qui venait la faire chausser à neuf pour aller visiter ses ouailles; il demandait poliment à la ménagère des nouvelles de ses enfants, et faisait un peu de morale à la petite fille qui lui était signalée comme préférant sa poupée à son tricot. La pauvrette l'écoutait la tête basse, en suçant son pouce de confusion, pendant que le futur maître d'équipage, tournant son bonnet dans sa main, songeait aux méfaits qui pourraient bien lui valoir, à lui aussi, sa petite réprimande. L'ouvrage abondait, et les

clients apportaient les nouvelles des alentours; la maison des Bozériau était certainement l'endroit où l'on savait le mieux ce qui se passait à dix lieues à la ronde. Vous voyez qu'il n'y avait pas moyen de s'y ennuyer.

Il y eut pourtant un Bozériau qui s'y ennuya, un Bozériau dégénéré, assurément. Il avait nom Jean-Pierre, comme son trisaïeul, fameux pour avoir réparé, il y avait une centaine d'années, le carrosse d'une baronne qui avait versé à un quart de lieue des Quatre-Chemins. L'ouvrage avait été si bien fait que les charrons de Paris n'avaient jamais pu le distinguer du leur. Était-ce l'influence du nom, ou autre chose? Jean-Pierre était ambitieux, et lorsque son père, ravi de son habileté précoce, lui frappait sur l'épaule en disant : « Bien ! mon garçon ! tu seras le meilleur Bozériau qu'on ait encore vu », l'imprudent rêvait de plus vastes horizons que ceux des Quatre-Chemins, et une grande ville lui semblait le seul théâtre digne de ses talents. Il y pensa tant et si bien, qu'un jour, à un éloge de son père il répondit :

« Je serais bien content, père, de soutenir l'honneur de la famille ; mais on dit qu'il y a dans le métier des nouveautés qu'on ne peut apprendre que dans une grande ville, avec des ouvriers qui ont travaillé à Paris. Si vous vouliez, j'irais à Rennes pour les apprendre : ce serait l'affaire d'un an... »

Le père Bozériau secoua la tête. Il soupçonnait autre chose dans l'esprit de son fils que le désir d'apprendre les nouveautés du métier pour les rapporter aux Quatre-Chemins. Mais Jean-Pierre sut si bien revenir toujours à son idée, et il parut craindre tellement l'arrivée de quelque concurrent de la ville qui enlèverait aux Bozériau la clientèle du pays, que son père finit par lui dire en soupirant : « Va donc, et reviens le plus tôt possible ! »

Jean-Pierre partit joyeux. Il n'était pas pressé de revenir : il avait entendu parler, il ne savait où, d'ouvriers qui faisaient leur tour de France. Quel voyage ! que de belles choses on devait voir ainsi ! et quel bonheur de pouvoir, quand on commençait à en avoir assez d'une ville, la quitter, ayant en poche de l'argent bien gagné, et s'en aller à l'aventure chercher de l'ouvrage ailleurs! Dès qu'un lieu vous plaisait, on s'y arrêtait; on entrait chez le premier charron ou le premier maréchal venu. On demandait du travail, et pour montrer son savoir, on saisissait un outil et on faisait de son mieux la besogne qui se trouvait là. On était aussitôt accepté par le maître, cela va sans dire; on allait ainsi de ville en ville, et Jean-Pierre se voyait déjà en idée à l'autre bout de la France.

Il arriva à Rennes; là, il n'eut qu'à se présenter pour être accueilli par maître Lepollec, charron, qui avait connu jadis le père Bozériau, et qui employa son fils en souvenir de lui. Mais Jean-Pierre ne se trouva pas bien à Rennes. Les premiers jours, la nouveauté l'amusa; mais cet attrait fut bien vite usé, et la ville lui sembla triste : on ne s'arrange pas volontiers d'habiter une rue étroite et noire quand on a toujours eu devant les yeux de grands horizons verdoyants. Et puis il y avait trop d'ouvrage chez maître Lepollec pour qu'on pût causer avec les allants et les venants, comme aux Quatre-Chemins; d'ailleurs, ils parlaient de gens et de choses que Jean-Pierre ne connaissait pas, et tout cela ennuyait Jean-Pierre.

Au bout d'un mois il partit pour Nantes; là, ce ne fut que chez le sixième maître à qui il s'offrit qu'il parvint à se faire agréer. Cela lui fit prendre Nantes en grippe, d'autant plus que son nouveau patron était fort brutal et qu'on ne le contentait pas facilement. Jean-Pierre s'en alla dès qu'il eut amassé quelques écus; ce n'était pas chose facile, vu la cherté de la vie et la modicité de son salaire. Il avait entendu dire qu'ailleurs, à Paris surtout, on payait mieux qu'en Bretagne, et il voulait se rapprocher de Paris.

Il remonta la Loire; Tours l'arrêta longtemps, plus longtemps qu'il n'aurait voulu. C'était une question de toilette qui l'y retenait. A Nantes, on avait déjà commencé à se moquer de ses habits bretons; à Tours, les gens se retournaient pour le regarder avec toutes sortes de remarques railleuses, et les enfants lui jetaient des pierres. Il ne pouvait pas vendre ses vêtements pour en acheter d'autres : on n'était pas en carnaval, et personne n'en aurait voulu ; il fallait qu'il gagnât de quoi les remplacer. A force d'économie il y parvint, et échangea son grand chapeau contre une casquette et sa longue veste et son *bragou-bras* contre un pantalon et une blouse de toile bleue. Ce fut ainsi vêtu qu'il partit pour Blois; puis, poursuivant son tour de France, il fit une nouvelle pause à Orléans et s'en vint enfin à Paris.

Il comptait y rester longtemps; qui sait? peut-être toujours. Quand il aurait fait fortune, quand il serait à la tête d'un grand établissement et de beaucoup d'ouvriers, qu'il serait vêtu, logé et nourri comme un bourgeois, et qu'on l'appellerait monsieur Bozériau, pourrait-il songer à retourner aux Quatre-Chemins pour y ferrer des chevaux de ferme et y raccommoder des charrettes? Non ! il ne s'en soucierait pas plus que de se nourrir de farine de blé noir. Ce fut en faisant fi de la Bretagne qu'il entra dans Paris.

Huit jours après, il était bien revenu de ses rêves de gloire. Les ouvriers étaient bien payés à Paris; oui, quand ils trouvaient de l'ouvrage, et Jean-Pierre n'en avait pas encore trouvé. Il fallait pourtant manger; et comme les choses qui se mangent coûtaient cher dans la grande ville ! comme les souliers s'usaient sur son pavé, et quelles sommes exorbitantes il fallait payer pour passer les nuits dans un nid à rats, sur un matelas d'étoupes! Encore, si on eût pu marcher nu-pieds et dormir en plein air ! Mais Jean-Pierre l'avait essayé en vain ; la première tentative lui valut une escorte de gamins facétieux qui le traitaient en paroles comme un débris du carnaval; la seconde fut arrêtée par la police. Le pauvre Jean-Pierre était désespéré.

Il n'était guère plus riche que le Juif Errant, lorsqu'il eut enfin la chance de rencontrer une figure de son pays. La figure appartenait à un brave garçon qui rinçait des verres du matin au soir dans un cabaret de la banlieue ; il connaissait tout près de son logis un maréchal ferrant qui avait besoin d'un ouvrier. Ce fut à sa protection que Jean-Pierre dut de ne pas mourir de faim sur le pavé de Paris.

Il passa un an chez ce nouveau maître, ferrant les chevaux des maraîchers et réparant leurs charrettes à l'occasion : c'était bien la peine de quitter les Quatre-Chemins! Il ne faisait guère d'économies, quoiqu'il gagnât plus qu'en Bretagne; il travaillait sans relâche, et ses yeux, au lieu de se reposer sur des arbres et des prairies, n'avaient pour horizon que les fortifications de Paris entrevues à travers la brume en hiver et la poussière en été. Jean-Pierre se sentait devenir tout triste et tout découragé; ses illusions s'en allaient une à une, et il aurait bien voulu n'avoir jamais quitté les Quatre-Chemins.

Il ne songeait pourtant pas à y retourner. « Comment me recevrait-on? se disait-il. On se moquerait de moi, sans doute; on n'a pas besoin de moi; le père suffit à l'ouvrage, et le petit frère Michel est déjà d'âge à s'y mettre; ce sera lui qui succèdera au père à ma place. » A cette pensée il étouffait un soupir; il aurait donné dix ans de sa vie pour revoir la vieille maison et le fer à cheval brillant au soleil qui lui servait d'enseigne, et pour entendre le bruit du marteau paternel et le grincement des

lourdes charrettes gravissant le chemin creux. Mais la mauvaise honte le retenait, et il restait.

La Providence eut pitié de lui et fit entrer dans le cabaret où il était venu, sa journée finie, aider son camarade à rincer les verres, un jeune conscrit breton, tout frais tondu et novice encore dans l'art de manier le fusil. Le jeune conscrit arrivait du pays; il avait quitté, quinze jours auparavant, le village le plus proche des Quatre-Chemins, et il put donner à Jean-Pierre des nouvelles de sa famille.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes, et Jean-Pierre, dès le soir, se mit en route pour les Quatre-Chemins. Il n'y revenait pas plus riche qu'il n'en était parti; mais, grâce à l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, il était guéri de son humeur inquiète, et disposé à se contenter du bonheur héréditaire des Bozériau. Son départ l'avait fort écorné, ce bonheur; pourvu que son retour remît toutes choses en bon état! Si Jean-Pierre fût resté aux Quatre-Chemins, lui qui était fort, il aurait tenu solidement ce cheval rétif qui avait échappé au petit Michel, et qui avait donné au pauvre père Bozériau ce coup de pied dont il ne pouvait pas se guérir. Si Jean-Pierre se fût trouvé là pour faire l'ouvrage, la famille n'aurait pas été réduite à la misère, et il ne serait pas question de vendre la maison, comme l'avait rapporté le conscrit. Vendre la maison, la vieille maison des Bozériau! Jean-Pierre trouvait le chemin de fer bien lent.

Quand il vit de loin le toit de chaume d'où s'élevait une maigre fumée, quand il reconnut les formes des arbres et des talus, le clocher du village et les grands horizons bleus, il sentit son cœur se fondre, et il ne sut pas ce qui l'emportait en lui de la joie ou du remords. Il se mit à courir, et il ne s'arrêta qu'au pied du lit où souffrait son vieux père et où il s'agenouilla en sanglotant.

Il ne restait plus dans la basse-cour qu'une vieille poule. La mère Bozériau la tua ce jour-là pour fêter le retour de l'enfant prodigue.

Dix ans après, Jean-Pierre était renommé dans tout le pays comme « le meilleur des Bozériau »; il avait une femme, une vaillante petite ménagère, qui l'aidait à accroître la fortune de la maison, et il apprenait à son fils aîné à manier les outils, pendant que le père et la mère Bozériau se reposaient, selon la saison, au soleil ou au coin du feu, l'un fumant sa pipe et l'autre filant sa quenouille.

JEAN DE DOYAT.

Le 31 juin 1485, à Paris, à travers une foule innombrable, un homme presque entièrement nu, à pied, attaché derrière une charrette, fut conduit successivement en la cour du Palais-Royal, devant le Châtelet, aux halles, et enfin au pilori de la ville. A chacune de ces stations on le battit de verges.

Ensuite on lui perça la langue avec un fer chaud, et on lui coupa une oreille. Après quoi on le reconduisit, épuisé et sanglant, en prison.

Ce n'était point assez : l'arrêt du Parlement le condamnait à être battu de verges à Montferrand.

Donc, lorsqu'on jugea qu'il avait recouvré juste assez de forces pour subir ce nouveau châtiment, on le conduisit à Montferrand, où il fut fouetté, près de l'hôtel du bailliage, un jour de marché.

Quel était cet homme?

Un malandrin? un chef de voleurs? un vil scélérat?

C'était naguère le grand bailli de Clermont et de Cusset, le châtelain de la Garde-Ferradesche, possesseur de grandes richesses, de chevaux de prix, de lévriers d'Écosse et d'oiseaux rares. C'était le confident, le lieutenant, presque l'ami du roi.

Mais ce roi, Louis XI, était mort au mois d'octobre 1483, et tous ceux qui l'avaient aidé à en finir avec la haute seigneurie, à abattre les sires de « fleurs de lis », devaient infailliblement être les victimes de la réaction féodale.

Or, celui dont nous parlons ici, Jean de Doyat, s'était dévoué avec ardeur à l'œuvre royale; il avait notamment travaillé à réduire les prétentions et la puissance de Jean de Bourbon, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, comte de Forez, seigneur de Dombes et de Beaujolais, et qui se vantait que de Bordeaux jusqu'en Savoie il était chez lui.

Louis XI mis au tombeau, Anne de Beaujeu, devenue régente, fut assaillie par tous les membres de la maison de Bourbon, demandant à grands cris vengeance et réparation.

Olivier le Daim, comte de Meulan, leur fut livré le premier. On le pendit.

Les humiliations infligées à Doyat lui durent paraître plus intolérables que ne l'eût été la mort.

Mais son histoire n'était pas finie : sa destinée fut étrange.

Banni, réduit à la misère par la confiscation, il sortit de France et se réfugia dans le Piémont.

Il vivait là, obscur, oublié. Tout à coup la guerre éclate entre la France et l'Italie; on veut faire traverser les Alpes à l'artillerie française, composée de trente-six canons de bronze pesant chacun six mille, de longues coulevrines et d'une centaine de fauconneaux. L'entreprise est neuve et difficile. Un homme se présente, il offre d'opérer le transport : c'est Doyat; il rappelle qu'étant jeune il a combattu, non sans gloire, dans l'armée royale, qu'il a été chef de l'artillerie et a donné l'assaut à Paray-le-Monial. On accepte ses services, on lui donne le commandement de la troupe, et il arrive sur la terre italienne sans avoir perdu une seule coulevrine. Ensuite il prend part à la campagne avec succès.

Le roi de France Charles VIII témoigne alors sa reconnaissance à l'homme à l'oreille coupée, à la langue percée, fouetté ignominieusement à Paris et à Montferrand. Il le réhabilite en présence de ses gentilshommes, et lui restitue une partie de ses biens.

En 1495, le réhabilité meurt dans une ville du royaume de Naples où il était allé régler les clauses de la soumission. (1)

COMBIEN D'ÉTOILES ET DE PLANÈTES
VOIENT LA TERRE.

Fin. — V. p. 62.

A quelles époques la Terre se trouve-t-elle dans les meilleures conditions de visibilité pour les habitants de Mars?

Nous devons faire ici un raisonnement diamétralement contraire à celui que nous avons fait pour Mercure et Vénus. Puisque la Terre tourne autour du Soleil le long d'une orbite *intérieure* à celle de Mars, sa plus grande proximité arrive lorsqu'elle passe entre le Soleil et Mars. Mais dans cette situation elle tourne du côté de Mars son hémisphère obscur, et est par conséquent invisible. Il faut donc chercher, avant et après cette position, des situations dans lesquelles le globe terrestre laisse voir à Mars une partie de son hémisphère éclairé par le Soleil. Plus il sera éloigné de Mars, plus la phase sera grande, mais

(1) Il faut lire cette histoire curieuse, que nous analysons à peine, dans l'excellent ouvrage intitulé : *les Légistes, leur influence sur la société française*, par A. Bardoux. On y verra ce que nous n'avons pas même indiqué ici, les titres de Doyat à être rangé parmi les grands légistes du passé.

aussi plus le disque sera petit. Il y a un moment d'éclat maximum qui arrive vers la quadrature. Alors la Terre brille à l'œil nu du plus vif éclat, et paraît au télescope comme un large croissant. C'est absolument la reproduction de ce qui arrive à Vénus relativement à la Terre. Aussi la Terre produit-elle sur Mars exactement le même effet que Vénus produit sur nous. Nous sommes pour Mars l'étoile du soir, l'étoile du berger, et, à la période correspondante, l'étoile du matin. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que la Terre ne soit aussi le plus bel astre du ciel de Mars, et ne rivalise d'éclat avec Jupiter, qui y paraît encore plus brillant que d'ici. Ce n'est donc plus à minuit, dans



La Terre vue de Mars.

le ciel étoilé, qu'il nous faut chercher la Terre vue à bord de la planète Mars, comme nous l'avons fait pour Mercure et Vénus, mais le matin avant le lever du Soleil, ou le soir après son coucher. La Terre ne s'éloigne jamais pour Mars à plus de 48 degrés du Soleil. Dans ses moments de plus grand éclat, on peut même la distinguer en plein jour.

Ainsi, comme la blanche étoile de Vénus qui s'allume au crépuscule dans notre ciel, l'astre Terre s'allume silencieusement dans le ciel de Mars, et c'est dans les paysages du soir, sur cette planète voisine qui a les mêmes saisons et les mêmes jours que nous, que le promeneur solitaire ou le voyageur nous contemplent en élevant leurs regards vers le ciel, nous admirent, et nous jugent aussi, sans doute, de beaucoup supérieurs à ce que nous sommes en réalité.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas à nous plaindre de l'effet astronomique que nous produisons au loin dans l'espace. Par ordre d'importance, quatre mondes nous classent en première ligne dans la création : la Lune, Vénus, Mars et Mercure. Hâtons-nous d'être satisfaits de cette réputation probable, car désormais nous allons cesser de briller pour tomber dans la nullité la plus complète.

Nous arrivons à Jupiter, la plus importante planète du système solaire. Son orbite est tracée à plus de cinq fois la distance de la Terre au Soleil, à 192 millions de lieues de l'astre central. Il en résulte que dans son mouvement autour du Soleil, la Terre ne s'éloigne de lui, à ses plus grandes élongations, qu'à 12 degrés, c'est-à-dire à moins de vingt-quatre fois la largeur que nous offrent le Soleil et la Lune. Elle n'est donc pas visible pendant la nuit ; car, à cause de l'atmosphère de Jupiter, le crépuscule continue la lumière du jour quelque temps après le coucher du Soleil, et lorsque le crépuscule est terminé, la Terre est couchée à son tour.

De plus, à ces seuls moments où elle pourrait être visible de Jupiter, la Terre est en quadrature et n'est éclairée qu'à moitié, comme le quartier de la Lune. Elle est d'ailleurs beaucoup trop petite pour être visible à l'œil nu. Si donc les astronomes de Jupiter ont découvert l'existence de la Terre, ce ne peut être qu'à l'aide de lunettes d'approche, et ce n'est qu'à l'aide de ces instruments que l'on peut parvenir à distinguer notre petit globe, soit à l'orient avant le lever du Soleil, soit à l'occident après son coucher, de six mois en six mois, et pendant quelques minutes seulement, au crépuscule ou à l'aurore. Nous ne pouvons donc être classés là que comme un petit satellite du Soleil perdu dans ses feux.

Heureusement pour notre réputation astronomique peut-être, il y a des circonstances où nous sommes moins difficilement visibles : c'est lorsque nous passons devant Jupiter. On peut supposer, en effet, que les astronomes de ce monde observent comme nous le Soleil au télescope et ont découvert ses taches. Dans ce cas, ils auront pu remarquer de temps en temps un petit point noir traversant lentement le disque de l'astre radieux. Ce petit point noir, c'est la Terre ; mais il est bien microscopique ou bien télescopique (ici ces deux expressions contraires sont identiques). Vu de Jupiter, le Soleil est déjà cinq fois moins large en diamètre que vu d'ici : *la Terre n'est qu'un tout petit point noir* passant sur ce petit Soleil. C'est ce que nous avons essayé de représenter sur notre figure.

Dans ce voyage interplanétaire à la recherche du globe terrestre, nous avons fait le tour du jour pour nos panoramas : de Mercure à Vénus, minuit est la meilleure heure pour contempler notre planète ; de Mars, c'est le soir ou le matin qu'il faut choisir ; de Jupiter, c'est le jour, puisque nous n'y sommes guère visibles que comme une tache télescopique dans le Soleil,

Le monde de Saturne, entouré de ses mystérieux anneaux, gravite à une distance du Soleil supérieure à neuf fois et demie celle de la Terre : elle est de 353 millions de lieues. Vu de cette magnifique planète, notre pauvre petit globe n'est plus qu'un point mathématique qui oscille de part et d'autre du Soleil, trente fois pendant l'année saturnienne, en ne s'éloignant au maximum qu'à 6 degrés de l'astre du jour, réduit lui-même pour Saturne à un petit cercle près de dix fois moins large en diamètre que celui sous lequel le Soleil nous apparaît.

Le type des tableaux de la nature que l'on admire sur Saturne est représenté sur notre dernière figure, dans laquelle l'observateur se suppose transporté sur le monde de Saturne vers le 30e degré de latitude, à minuit, à l'époque où, le Soleil éclairant en plein les anneaux singuliers qui entourent ce globe, la nuit est illuminée par le *clair d'anneau*. Les satellites qui jonglent autour de cet étrange système varient à chaque instant, par leurs mouvements et leurs phases rapides, les spectacles merveilleux de cet univers lointain.

Mais, malgré la meilleure volonté du monde, il nous est impossible de trouver un prétexte à ce que nous ayons l'honneur d'être connus de Saturne. Pour distinguer notre imperceptible petit point noir sur le Soleil saturnien, il faudrait des télescopes grossissant démesurément, et encore suffiraient-ils pour en apprécier le mouvement et découvrir que nous ne sommes pas collés à la surface solaire, mais indépendants? Non, sans doute.

Les noms que l'on donne aux choses provenant toujours primitivement et étymologiquement de l'idée qu'on s'en est faite, il est naturel de penser que si nous avons l'honneur d'être connus des habitants de Saturne (ou plutôt seulement de ses astronomes), le nom sous lequel ils nous désignent signifie « petite tache noire », ou « petite scorie », ou encore « petite saleté », puisque ce n'est que sous cette apparence que nous sommes parfois visibles dans leur soleil.

Nous voici bien loin des adorations et des hommages dont nous parlions plus haut dans l'opinion que peuvent avoir de nous les habitants de la Lune, de Mercure, de Vénus et de Mars.

Que serait-ce si nous nous éloignions jusqu'à la distance d'Uranus pour juger de notre planète à un pareil éloignement? Uranus gît à dix-neuf fois la distance qui



La Terre vue de Jupiter.



Saturne.

nous sépare du Soleil, à 710 millions de lieues, et, vue de là, l'orbite annuelle suivie par la Terre autour de l'astre du jour n'est plus qu'un petit cercle vu par la tranche, ou une petite oscillation à 3 degrés seulement de part et d'autre du Soleil. Cet astre, paraissant dix-neuf fois moins large qu'il ne nous le paraît à nous-mêmes, leur donne trois cent soixante-dix fois moins de lumière et de chaleur que celles que nous en recevons. La Terre est absolument imperceptible en passant sur ce petit disque.

Il en est de même, à plus forte raison, pour Neptune, la dernière planète connue de notre système, éloignée à trente fois la distance de la Terre au Soleil, c'est-à-dire à plus d'un milliard de lieues. Vu de là, notre Soleil, réduit à un diamètre trente fois moindre, n'offre plus qu'une surface neuf cent fois plus petite. La petite planète terrestre ne s'en écarte plus même à 2 degrés, et reste, sous tous les rapports, *absolument inconnue*. Nous voici revenus à l'invisibilité par laquelle nous avons commencé ces considérations, et à la distance de Neptune la Terre serait presque aussi difficile à découvrir qu'à la distance des étoiles, même en supposant que le calcul eût fait découvrir son existence et qu'on la cherchât exprès, comme nous avons cherché naguère le compagnon de Sirius.

Ainsi, en résumé, parmi les milliers d'astres que nous voyons briller au ciel, planètes et étoiles, il n'y en a que cinq (six au plus) qui sachent que la Terre est au monde. Nous ne faisons pas si grande figure dans la création que nous le supposions jadis.

PALAIS. — PATURE A BREBIS.

Parfois les mots les plus humbles à leur origine, et qui désignaient des objets vulgaires, ont fini par revêtir un caractère des plus élevés et par s'appliquer à des choses qui attirent l'admiration ou le respect de la foule. Tel le titre de connétable, attribué au plus haut dignitaire du royaume, et dont le point de départ est une fonction d'écurie; tel le nom d'un coin de terre où l'on fabriquait des *tuiles* et qui est devenu celui du palais des rois de France, aujourd'hui incendié; tel encore le mot même de *palais*, qui désigne les édifices somptueux, monumentaux, où

demeurent les souverains et les princes, où les magistrats rendent la justice, où sont déposées les richesses artistiques d'une nation, et qui, à son origine, signifiait un lieu de pâture pour les troupeaux de brebis. « Singulière fortune d'un mot! » dit J.-J. Ampère.

Ce mot est *Palatium*, que portait cette colline de Rome à laquelle nous donnons le nom de mont Palatin. Les troupeaux y campaient avec leurs pasteurs avant la fondation de la ville; les brebis y erraient à l'aventure, cherchant les brins d'herbe, et se tenant en communication avec leurs conducteurs par leur bêlement (*balatus*), qui s'y faisait entendre de tous côtés. Dans la vieille langue latine, *balare* ou *palare* avait le même sens que *errare*.

Balatus a fait *Palatium*, le nom de la colline préférée que les brebis parcouraient en bêlant.

Or, la maison de l'empereur Auguste était située sur cette colline. Les bâtiments ajoutés, sous ses successeurs, à la maison impériale, s'étendirent sur la colline entière, et l'usage s'établit alors de désigner cet ensemble par le nom même de la colline, le Palatium. Par la suite, ce nom devint comme un adjectif pour caractériser les belles habitations de ce quartier de Rome, et par extension toutes les demeures monumentales des princes et des grands. Il a passé avec ce sens dans la plupart des langues européennes, en recevant quelques modifications : il est devenu *palais* en France, *palace* en Angleterre, *palazzo* en Italie, *palacio* en Espagne, *palatz* en Allemagne ; c'est toujours, sous d'autres formes, le nom de la pâture à brebis.

L'HONNEUR.

Juvénal compare l'honneur à l'Océan :

« L'Océan, dit-il, rassemble toutes les rivières; l'honneur rassemble toutes les vertus pour en composer l'homme de bien. »

ANCIENNES SATIRES CONTRE LES MEUNIERS.

I. — LA CONFESSION D'UN MEUNIER.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Il fut un temps où les meuniers étaient rarement honorés de la faveur populaire. D'après un préjugé très-ancien, on tenait pour certain qu'ils ne rendaient jamais assez de farine en échange du grain qu'on leur portait; on doutait de leur probité autant que de celle des tailleurs; il y avait même un insolent proverbe qui disait crûment : « Sous la peau d'un meunier on est toujours sûr de trouver un voleur. »

Dans une *farce* [1] représentée à Seurre, en Bourgogne, l'an 1496, à la suite du *Mystère de saint Martin*, on voyait, sur la scène, un meunier couché dans son lit, battu par sa femme, et qui, se sentant en mauvais état, demandait au curé de le confesser :

LE MUNYER, *au curé*.

A la mort me convient estendre.
Avant que je parle d'icy,
Pourtant, je crie à Dieu mercy,
Devant que le dur pas passer.
Sur ce poinct, mectez-vous icy,
Et me veuillez tost confesser.

LE CURÉ.

Dictes.

LE MUNYER.

Vous devez commencer...

LE CURÉ.

Et comment? Je ne puis penser
L'effect de vostre conscience.

LE MUNYER.

Ha! curé, je perds patience.

LE CURÉ.

Commencez toujours, ne vous chaille [1],
Et ayez en Dieu confiance.

LE MUNYER.

Or ça, doncques, vaille que vaille,
Quoy que la mort fort me travaille,
Mon cas vous sera relaté.
Jamais je ne fus en bataille,
Mais pour boire en unc boutaille
J'ay toujours le mestier hanté :
Aussi, fust d'iver, fust d'esté,
J'ay bons champions fréquenté,
Et gourmets de fine vinée...
Après tout, le long de l'année,
J'ay ma volonté ordonnée,
Comme sçavez, à mon moulin,
Où, plus que nul de mère née,
J'ay souvent la trousse donnée [2]
A Gaultier, Guillaume et Colin [3];
Et ne sçay, de chanvre ou de lin,
De bled valant plus d'ung carlin,
Pour la doubte des aventures [4]
Ostant ung petit picotin,
Je pris, de soir et de matin,
Tousjours d'un sac doubles mousturcs.
De cela fis mes nourritures,
Et rabatis mes grands coustures [5].
Quoy qu'il soit, faisant bonne myne,
Somme, de toutes créatures,
Pour supporter mes forfaictures,
Tout m'estoit bon [6]. . . . .

LE CURÉ.

Celui qui ès haults lieux domine
Et qui les mondains enlumyne [7]
Vous en doint pardon par sa grâce.
. . . .

Et les spectateurs d'applaudir et de rire! Chansons, épigrammes, satires de toutes sortes, ne cessaient de pleuvoir sur les meuniers, et les choses en vinrent au point que, comme on va le voir, la justice elle-même dut prendre en main leur défense.

II. — LES TRACAS DE PARIS. — MEUSNIER, A L'ANNEAU !

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

C'est en effet ce que dit Colletet dans sa satire des *Tracas de Paris* [8], qui parut en 1665. On voit, par le début même d'un passage de cette œuvre satirique, que les meuniers, soit de moulins à vent, soit de moulins à eau, des environs de Paris, étaient gens d'assez d'importance, mais fort molestés par la populace. J'entends, dit Colletet,

. . . J'entends un bruit effroyable
Et tout ensemble pitoyable :
Ce sont des chevaux et des voix.
Tournons ce coin... Ah! j'apperçois
D'où vient ce plaisant tintamarre.
Ce sont meusnier, sans dire gare,
A cheval dessus leurs mulets,
Qui viennent, dessus vingt colets,
Canons, manteaux, chemises, bottes
De faire rejaillir des crottes.
Ils enragent dedans leur peau
Que l'on dit : « Meusnier, à l'anneau! »
Car, malgré toutes leurs poursuites

(1) Voy. la Table de quarante années, et particulièrement, sur les représentations théâtrales en France au quinzième siècle, t. XXXIV, 1866, p. 233. — Voyez aussi P. L. Jacob, *Recueil de farces, soties et moralités* du quinzième siècle.

(1) On disait : « Il ne m'en chant guère », c'est-à-dire : Il m'importe peu.

(2) « Donner la trousse », locution proverbiale qui signifiait : Abuser, tromper.

(3) C'est-à-dire : A tout le monde.

(4) Dans la crainte de ce qui pourrait arriver.

(5) « Je me suis donné du bon temps, j'ai fait bonne chère », comme on dit très-vulgairement encore : « Se donner une bosse. »

(6) « J'exploitais tout le monde à mon profit. »

(7) Illumine les mondes.

(8) *Les Tracas de Paris*, ou la seconde partie de *la Ville de Paris*, en vers burlesques, par François Colletet.

Et leurs procédures escrites,
Mesme un arrest du Parlement
Qui défendoit expressément
Qu'on les appelast de la sorte,
D'une voix encore plus forte
Qu'on ne faisoit auparavant,
On les appelle bien souvent.
Il faut en apprendre l'histoire...

Ici Colletet raconte au long, en plus de cent vers, l'anecdote curieuse qui avait été l'origine de ce cri et que représente une estampe de 1645 : elle est déjà connue de nos lecteurs (¹). Il ajoute :

Depuis, le peuple, dans la rue,
A crier tous les jours se tue :
« Meusnier, à l'anneau ! à l'anneau ! » (²)
Quoique par un arrest nouveau
Il soit fait défenses expresses
De leur faire telles caresses.
De grands malheurs, par cy, par là,
Sont arrivez de tout cela,
Car les meusniers, dans leur colère,
Jouoient tous les jours à pis faire.
Dès qu'un enfant les appelloit,
Monsieur le meusnier le sangloit,
Puis se sauvoit de rüe en rüe,
En courant à bride abattue.
Le père de l'enfant sanglé
Sortoit assez souvent, troublé,
Et la mère, toute en furie,
En vouloit faire boucherie.
Tel qui passoit, dans son ennuy,
Elle s'alloit jetter sur luy,
Puis, à l'aide du voisinage,
Lui dechiroit tout le visage,
Et le rendoit, dans cet estrif (³),
Quelquefois bien plus mort que vif.
On jettoit leurs sacs de farine...
On déracinoit les pavez,
Pour les faire cheoir sur le nez ;
On leur jettoit pierres et bouë ;
Les crocheteurs faisoient la mouë ;
Bref, il n'estoit grand ny petit
Qui tous les jours mal ne leur fit.
Eux aussi, par juste vengeance,
Faisoient souvent jeûner la panse,
Retenoient, d'un esprit malin,
La farine un mois au moulin ;
Ou prenoient la double mesure
Pour payement de leur mouture.
Celuy-cy s'excusoit souvent
Qu'il ne faisoit pas assez vent ;
Et cet autre, en faisant grimace,
Que la rivière estoit trop basse.
Si bien, si l'on avoit du pain,
Ce n'estoit qu'en baisant la main ;
Et l'on crioit déjà famine,
Faute d'avoir de la farine.
Pour finir tous ces accidens,
Nos conseillers et présidens
Renouvellèrent les défences
Contre de telles insolences...

En somme, on peut bien croire que si les meuniers n'étaient pas tous très-scrupuleux, il y avait aussi pour causes à cette hostilité populaire à leur égard, les préjugés qui, dans tous les temps de disette, ont exaspéré si violemment les esprits contre les marchands de blé, les meuniers et les boulangers. C'est un sujet que nous avons traité ailleurs (⁴).

(¹) Voy. la reproduction de cette estampe, p. 132 de notre t. XVIII, 1850.

(²) L'éditeur de *Paris ridicule et burlesque*, etc., cité dans une note précédente, croit que ce cri pouvait bien aussi faire allusion au châtiment que subissaient les meuniers reconnus coupables de fraude, lorsqu'on les exposait au pilori, la tête et les mains enfermées dans une espèce de cercle de fer ou de carcan mobile.

(³) Lutte.

(⁴) Voy. l'article *Préjugés populaires : Famines*, dans notre tome XLIII, 1875, p. 108.

LA MOUSTACHE DE JUAN DE CASTRO (¹).

Juan de Castro, né en 1500, issu d'une des premières familles de Portugal, fut gouverneur, puis vice-roi des Indes.

C'était un homme d'une vertu antique, d'un courage chevaleresque à toute épreuve. Il avait réformé les abus de la colonie portugaise et triomphé des princes indigènes. Enfin il avait délivré et rebâti la citadelle de Diu (²).

Mais l'argent vint à lui manquer pour reconstruire la forteresse absolument nécessaire à la défense des Portugais. Il ne pouvait espérer aucune allocation de la métropole. Il voulut faire un emprunt, et il s'adressa aux négociants les plus riches et aussi les plus intéressés à l'œuvre qu'il s'agissait d'achever. On fit la sourde oreille : on avait déjà prêté souvent à l'administration et elle n'avait rien rendu.

Castro eut alors recours à un singulier expédient. Il coupa l'une de ses moustaches, et l'envoya aux négociants comme gage d'honneur de la somme à emprunter. Il leur écrivit :

« Il ne m'est resté d'autre gage que ma propre barbe, et je vous l'envoie par Diego Rodriguez de Azevedo ; car vous devez savoir que je ne possède ni or, ni argent, ni meubles, ni autre chose pour assurer votre créance, excepté une vérité sèche et brève que le Seigneur mon Dieu m'a donnée. »

On fut bien surpris. D'un autre que de Castro, on n'eût fait peut-être que rire. Mais on le tenait pour un homme sérieux, incapable de tromperie ; on trouva le procédé hardi, héroïque ; on lui prêta la somme qu'il désirait.

Plus tard, sa famille dégagea sa moustache, et l'on assure que ses arrière-descendants la conservent précieusement.

Juan de Castro mourut en 1548, pauvre, honoré, respecté, entre les bras de saint François Xavier.

PENSÉES DE SAINT-ÉVREMOND.

— Je ne suis point de ceux qui s'amusent à se plaindre de leur condition, au lieu de songer à l'adoucir.

— Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit.

— Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire ; celles qui sont finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût.

— Les bons juges sont aussi rares que les bons auteurs.

— Ne regardons pas tant le monde comme il doit être qu'on ne le puisse souffrir comme il est. Que cette indulgence toutefois ne soit pas pour nous. Cherchons des tempéraments pour les autres, et soyons sévères pour nous-mêmes.

— La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable répandu sur tout ce qu'on dit et qu'on fait.

— Il y a des hommes dont le cœur est sensible non-seulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut.

— Il y a une espèce d'ingratitude, fondée sur l'opinion de notre mérite, où l'amour-propre représente une grâce que l'on nous fait comme une justice que l'on nous rend.

(¹) Voy. la *Vie de Juan de Castro*, par Jacintho-Freyre d'Andrado, et l'*Histoire des littératures étrangères*, par Alfred Bougeault.

(²) Ile de la mer des Indes, dans l'Hindoustan, au sud de la presqu'île de Goudjerate.

BÉNITIER
DE L'ÉGLISE DE L'ABBAYE DE SAINT-TAURIN, A ÉVREUX (EURE).

Quand on va sortir d'Évreux par la route de Cherbourg, quelques minutes avant d'entrer dans les fraîches prairies arrosées par l'Iton, on trouve l'église Saint-Taurin, jadis église de l'abbaye de ce nom. Plusieurs parties de cette église présentent les caractères de l'architecture chrétienne la plus reculée, et entre autres curiosités on peut citer un étrange bénitier sur lequel manquent les renseignements précis, mais qui semble devoir être d'un âge fort respectable.

Ce bénitier, attaché à un pilier, se compose d'une cuve de pierre au-dessous de laquelle on voit un être fantastique



Bénitier du treizième siècle (?), dans l'église de Saint-Taurin, à Évreux. — Dessin de Catenacci.

sortant d'une coquille de colimaçon. On a voulu trouver un sens symbolique à cette tête humaine se dégageant d'une enveloppe d'animal. Les artistes du moyen âge aimaient ces sortes d'énigmes et plaçaient continuellement dans les églises et chapelles de ces compositions hybrides. Il faut avouer, il est vrai, que si quelques-uncs de ces sculptures ont un sens clair, si d'autres ont un sens plus obscur et discutable, il en est un fort grand nombre qui n'ont pas de sens du tout et qui ne doivent être considérées que comme les produits de l'imagination et de la fantaisie. Le bénitier de Saint-Taurin n'a jamais pu être expliqué d'une façon bien satisfaisante, et risque fort d'être rangé parmi les œuvres de cette dernière catégorie.

On est plus à l'aise pour parler de son âge; le dessin de la cuve, sa configuration qui nécessite l'encastrement dans un pilier ou un mur, sont des caractères appartenant au treizième siècle, et des autorités compétentes assignent en effet le treizième siècle comme date à ce bénitier.

En général, il est assez difficile d'indiquer absolument l'époque où apparaissent les bénitiers fixes. Cependant on peut constater qu'à la fin du douzième siècle et dans les premières années du treizième on commence à disposer dans le mur ou dans un pilier une pierre qui fait saillie et qui, taillée avec plus ou moins d'art, joue le rôle de bénitier.

Les architectes du treizième siècle, selon la remarque de M. Viollet-Leduc, aiment à faire tenir aux édifices tous les accessoires nécessaires : aussi pendant ce siècle les bénitiers sont-ils ménagés dans la construction de manière à faire partie de l'église même, et comme l'architecture de cette époque est sculpturale même dans ses plus petits détails, les bénitiers ont leur part d'ornementation, et l'on en peut citer un certain nombre d'un beau travail, qui, pour surcroît de décoration, sont même surmontés d'un dais.

Pendant les quatorzième et quinzième siècles, les bénitiers ne font plus partie de l'ensemble architectural de l'édifice. Ils se détachent du mur ou du pilier et redeviennent meubles, pour ainsi dire, ce qu'ils étaient avant le treizième siècle. Ils ne sont pas portatifs comme les bénitiers de métal ou de terre cuite des anciens temps, mais ils sont isolés, indépendants, et font venir l'idée d'un objet facile à déplacer. Ils se composent presque toujours d'une cuve circulaire ou polygonale, portée sur un pied en forme de colonne.

Il y a donc une période à laquelle on peut rapporter le bénitier de Saint-Taurin, et en le faisant remonter au treizième siècle ou à peu près, on sera dans la vraisemblance la plus satisfaisante, sinon dans la vérité absolue.

Quant à la figure qui se trouve sous la cuve, elle peut avoir été faite par un ressouvenir des inspirations bizarres que suivirent souvent les artistes de l'époque romane, et que l'on retrouve encore dans les œuvres du commencement de l'époque ogivale. On sait qu'au onzième et au douzième siècle, par exemple, certaines statues et représentations placées dans les églises avaient un caractère fort difficile à définir. Nous possédons même à ce sujet un renseignement précieux fourni par un témoin oculaire, qui appartenait au clergé, et dont le jugement, sévère mais juste, prouve que ces diverses œuvres n'avaient pas forcément la signification symbolique qu'on a voulu leur attribuer par la suite beaucoup trop souvent. Ce témoin est saint Bernard lui-même, qui disait, en 1125 :

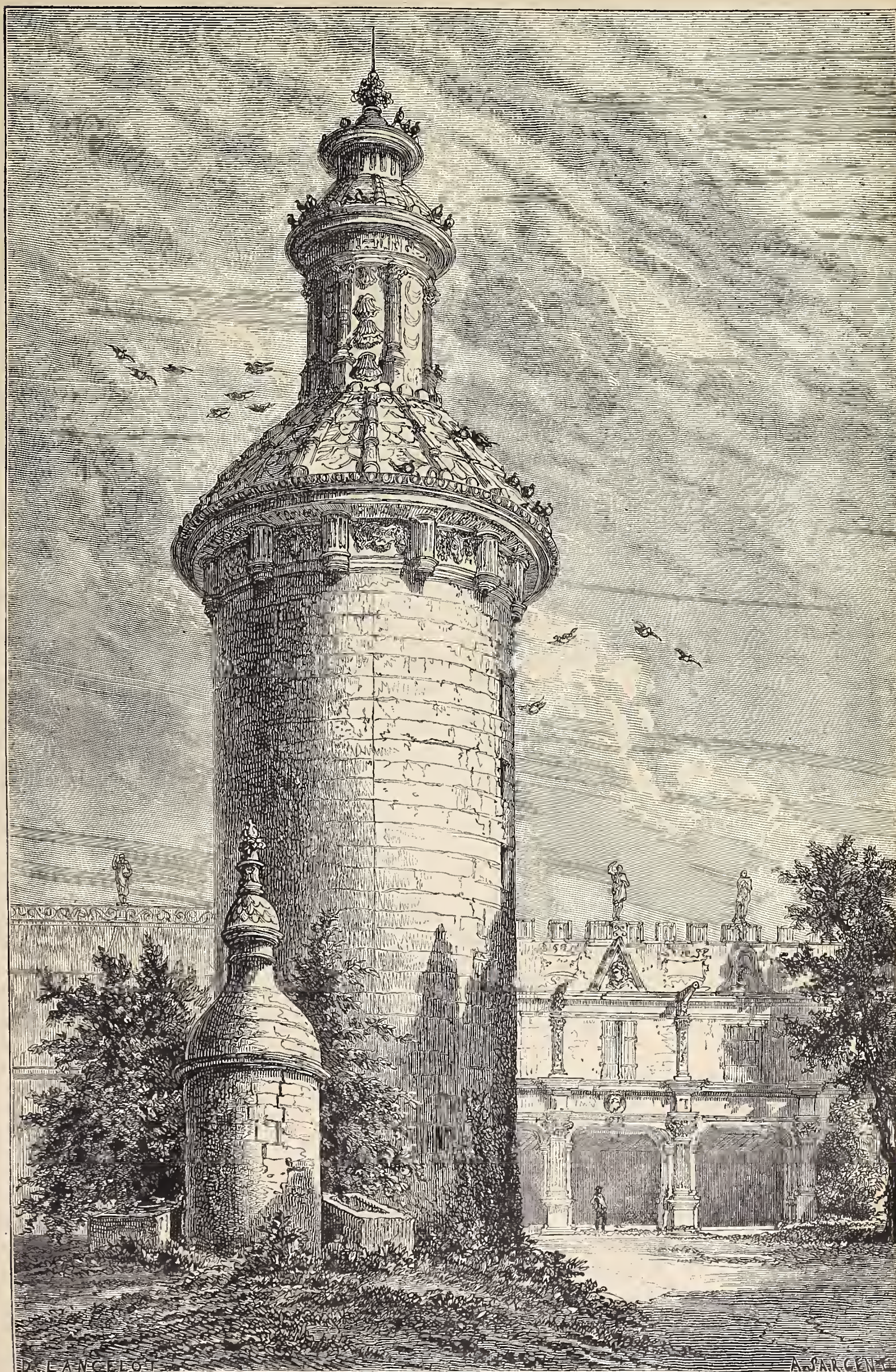
« Dans des cloîtres, devant des frères occupés à lire, à quoi servent ces monstruosités ridicules, ces admirables difformités? Que font ici ces singes immondes, ces lions farouches, ces centaures, ces moitiés d'hommes, ces tigres tachetés, ces soldats combattant, ces chasseurs sonnant du cor? Vous pouvez voir plusieurs corps réunis sous une seule tête, ou plusieurs têtes sur un seul corps; un quadrupède à queue de serpent à côté d'un poisson à tête de quadrupède; un monstre, cheval par devant et chèvre par derrière; un animal à cornes traînant la croupe d'un cheval; enfin de toutes parts une variété de formes si étonnantes qu'il est plus attrayant de lire les marbres que les livres. »

On peut rattacher à ces fantaisies une idée d'un goût douteux qui vint à certains sculpteurs de la fin du moyen âge, précisément à l'occasion des bénitiers. Au fond des bassins contenant l'eau bénite, ils s'amusaient à représenter des serpents, des poissons, des grenouilles et autres bêtes, ce qui ne saurait exciter l'admiration que de ceux qui aiment les détails puérils et sont peu soucieux des idées d'ensemble.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

LE CHATEAU D'USSON EN SAINTONGE

(CHARENTE-INFÉRIEURE).



Le Pigeonnier de l'ancien château d'Usson. — Dessin de Lancelot.

On n'a que peu de monuments de la renaissance en Saintonge. En quelques endroits on rencontre bien des constructions partielles, un pavillon dans un château, une chapelle dans une église romane; mais on ne cite guère d'autres édifices complets, élevés à cette époque de notre art national, que l'église de Lonzac et le château d'Usson.

Usson est situé dans la commune d'Échebrune, à six kilomètres de Pons, et à vingt-six de la ville de Saintes. A trois kilomètres d'Usson, sur une légère colline, est Lonzac. Les deux monuments, église et château, se touchent en quelque sorte. A peu de distance, à Arthenac, une nef de l'église et des chapelles datent aussi du seizième siècle. On pourrait chercher les causes de cette renaissance locale, circonscrite dans un rayon assez étroit, et l'on en trouverait peut-être une dans l'influence de Jacques Galliot de Genouillac, grand maître de l'artillerie sous François Ier.

Genouillac, seigneur d'Acier et de Reillanet, baron de Capdenac, sénéchal d'Armagnac et de Quercy, a fait élever par Nicolas Bachelier, dont on a voulu faire un élève de Michel-Ange, le magnifique château d'Acier. En 1530 il fit bâtir aussi, par le même architecte sans doute, l'église de Lonzac, à la mémoire de sa première femme, Catherine d'Archiac. Cet édifice servit dès lors de type, et les maçons ou constructeurs de la région lui empruntèrent des motifs. Usson s'éleva peu après.

Il n'est pas inutile d'être averti qu'il y a là un monument à visiter; on pourrait passer auprès sans s'en douter le moins du monde. Il est situé dans un fond dont l'accès est difficile, et en hiver on n'est pas sûr d'y arriver.

Le château n'est pas, du reste, à l'abri de toute critique. Dans son ensemble il est défectueux; il est d'ailleurs aujourd'hui dégradé, mutilé, transformé en ferme. Une aile sert de hangar; la chapelle est une étable. Un pavillon central peu élevé, flanqué de deux ailes, composait le principal corps de logis. Une porte, — peut-on dire un portail? — s'ouvre sur la cour devenue jardin potager. Au milieu de cette cour se dresse la *fraie*, mot saintongeois qui signifie le pigeonnier. On ne saurait s'arrêter sans plaisir devant cette petite tour construite tout en belles pierres de taille, et terminée par une élégante lanterne que couvre un toit imbriqué et qu'arment blasons et sculptures. Quelles fines ciselures! quels gracieux bas-reliefs! quels délicats médaillons! Ses statues sont assez médiocres, parfois grotesques; par exemple, un Bacchus sur son tonneau, dévorant un jambon. On rencontre en grand nombre des inscriptions sacrées et profanes empruntées à Virgile et à saint Jérôme, à Sophocle et à la Bible, à la Bible surtout. Évidemment le maître était un seigneur huguenot, quoi qu'en dise la tradition du pays, qui veut qu'Usson ait été élevé par Henri II pour Diane de Poitiers. On ne manque pas de montrer, à l'appui de cette opinion, des croissants sculptés sur la tour; mais on sait aujourd'hui que les croissants sont l'emblème de Catherine de Médicis, qui avait pour devise : DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM, *Jusqu'à ce que croissant devienne disque*, allusion à l'ambition des Médicis. Il faut encore remarquer qu'il y avait là un écusson, une fasce accompagnée de six coquilles. Ce ne sont pas là les armes de Henri II. Or, ce sont précisément ces armoiries qui nous ont révélé le nom du fondateur et du propriétaire d'Usson. Les Robaine, famille connue dès l'an 1018, qui tire son nom d'un fief de l'île d'Oleron, et qui l'a donné au village des Robainières, près de Saintes, portaient, en effet, *d'argent à la fasce de gueules accompagnée de six coquilles de saint Michel de même, trois en chef et trois en pointe, posées en orle*. Le premier des Robaine, désigné comme seigneur d'Usson, est Paul de Robaine, seigneur de Tanzac, Jazennes, Gemozac, Cozes, Briogne et Usson. Il eut trois femmes : Diane Stuer, de la maison de Stuer ou Estuer dont était Caussade de Saint-Mégrin, favori de Henri III, tué en 1578 par le duc de Guise; puis Louise de Beaumont, enfin Jeanne de Ramane. C'est ce Paul de Robaine qui a fait construire le château d'Usson, de 1536 à 1548, ainsi que l'indiquent diverses dates gravées que j'ai relevées. La construction ou la décoration dura douze ans. La belle époque de la renaissance était déjà passée; le goût s'était affaibli.

Plusieurs amateurs ont eu le désir d'acheter, de démolir pierre à pierre l'admirable petite tour que notre gravure reproduit, pour l'aller reconstruire comme ornement à leur manoir; mais il est probable qu'elle restera debout, solide et belle, comme un des spécimens de l'architecture de la renaissance en Saintonge, et comme un des plus remarquables.

SINGULIÈRE ANNONCE.

Dans *le Livre commode*, années 1690-1692, que nous avons cité page 172, on lit cet avis assez singulier :

« Un sieur Salé, peintre, rue de la Ferronnerie, disait avoir trouvé un secret d'optique qui fait voir dans un tableau toutes autres figures que celles qui y sont peintes, *et même au gré des spectateurs.* »

ÉPISODES DE LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Voy. la Table de quarante années.

LA COMMUNE DE NANTES.

Ce n'est pas d'un trait individuel de courage et d'humanité, comme ceux des gouverneurs Orte et Matignon, du lieutenant Vésins, de l'évêque Hennuyer [1], que nous voulons entretenir aujourd'hui les lecteurs du *Magasin pittoresque* : c'est tout un conseil de ville, toute une milice bourgeoise, que nous allons voir couvrir de leur protection les protestants menacés tout à la fois par des ordres cruels et par le fanatisme populaire : tableau noble et touchant, bien digne de figurer dans cette galerie d'épisodes honorables pour la France, pour l'humanité, que nous avons voulu placer, comme contraste et comme consolation, en regard des horreurs de la Saint-Barthélemy. Quelque chose d'analogue se produisit à Lisieux, où le conseil de ville et la milice, comme nous l'avons rappelé, contribuèrent pour leur part, et avec une honorable fermeté, au maintien de l'ordre, et dans d'autres villes; mais nulle part l'attitude des représentants et des défenseurs de la cité ne fut plus caractérisée qu'à Nantes, au sein de la rude et catholique Bretagne; nulle part elle n'obtint de plus heureux résultats.

Le duc de Bourbon-Montpensier, gouverneur de Bretagne, écrivit de Paris, le 26 août 1572, aux officiers de justice, maire et échevins de la ville de Nantes, une lettre que l'histoire a conservée.

Après avoir exposé que l'amiral et les siens avaient organisé une conspiration pour mettre à mort le roi, la reine mère, les princes et seigneurs catholiques, et que le roi avait eu le bonheur de les prévenir « et de faire exé- » cuter contre ce malheureux et ceux de sa dite conspi- » ration ce mesme exploit », il ajoutait ces paroles naïvement atroces : « Par là, l'intention de Sa Majesté est assez » cognüe pour le traictement qui se doit faire aux Hugue- » nots des autres villes, et aussi le moyen dans lequel » nous pouvons espérer de voir cy après quelque assuré

[1] Voy. t. XLI, 1873, p. 3 et 130; t. XLIV, 1876, p. 287.

» repos en nostre pauvre église catholique, ce que nous » ne pouvons négliger de moyenner autant que nous pour- » rons, après une telle déclaration que le Roy a faicte de » la dévotion qu'il a envers elle. »

Cette lettre n'arriva à Nantes que le 3 septembre.

Elle était accompagnée de la copie d'un ordre donné au nom du roi, mais non signé, et qui, dans la généralité de ses termes, semblait s'appliquer aux provinces aussi bien qu'à Paris.

« Le Roi, bien et dûment adverti de la sanglante con- » juration faicte contre sa personne, sa mère et messei- » gneurs ses frères, ayant résolu d'empescher cette con- » spiration par une prompte et souveraine exécution, et de » la punir par une pugnition exemplaire, ordre est donné » par S. M. de tuer toute la ligue et faction, avec facilité, » diligence et célérité, comme juste jugement et pugni- » tion des conspirateurs et rebelles de ceste exécrable » conspiration, seul moyen d'apaiser les séditions, troubles » et guerres civiles qui désolent le royaume par l'effet » d'une indulgence coupable... »

De qui émanait cet ordre? Du roi qui ne l'avait pas signé, ou d'un gouvernement occulte, plus fort que le roi lui-même, et qui proscrivait quand celui-ci cherchait encore à maintenir l'édit de pacification? La question est restée indécise. Il est toutefois bien probable que le roi eût signé un ordre émané de sa volonté personnelle.

Toujours est-il que la municipalité de Nantes comprit qu'elle n'avait qu'un devoir à remplir, celui de rester fidèle au serment qu'elle avait prêté de garder et faire garder l'édit de pacification.

Ce serment, elle le prêta derechef, spontanément, unanimement, au milieu des rumeurs de la foule excitée par les nouvelles arrivées de Paris et des villes en amont de la Loire. Le massacre avait eu lieu à Paris le 24, à Orléans le 27, à Saumur et à Angers le 29... Il approchait de Nantes.

Elle fit en outre défendre aux habitants de se porter à aucun excès contre les protestants.

Ceci se passa le 3 septembre.

Cette détermination généreuse entraîna la milice bourgeoise, qui se rallia à la mairie et maintint l'ordre dans la ville.

Quelques jours après, arrivaient à Nantes de nouvelles dépêches, signées cette fois. Le roi, tout en proclamant que ce qui venait de se passer à Paris avait eu lieu « de » son exprès commandement et non pour cause aucune » de religion », déclarait maintenir les précédents édits de pacification, et ordonnait à tous ses gouverneurs, justiciers et officiers de « n'attenter, permettre ne souffrir être at- » tenté ne entrepris en quelque sorte et manière que ce » soit ès personnes et biens desdicts de la religion, leurs » dictes femmes, enfants et familles, sous peine de la vie » contre les délinquants et complices... »

Ces dépêches furent lues, le 8 septembre, dans une « assemblée générale des nobles, bourgeois, manants et » habitants de la ville et faubourgs de Nantes, en la grande » salle des Jacobins. » La mairie y trouvait la justification de sa résistance.

Digne et courageuse résistance toutefois! car les magistrats nantais avaient eu à braver tout à la fois les ordres donnés au nom du roi et les colères populaires.

Deux inscriptions commémoratives des événements que nous venons de rappeler avaient été peintes sur bois et placées dans la grande salle de l'Hôtel de ville de Nantes, par les soins de Louis Harrouys, sieur de la Séméraie, maire en 1623 et 1624, et fils probablement de celui qui avait pris en 1572 une si généreuse initiative.

Les voici :

L'AN M. D. LXXII,
LE 8e JOUR DE SEPTEMBRE,
LE MAIRE DE NANTES, LES ESCHEVINS
ET LES SUPPOTS DE LA VILLE,
AVEC LES JUGES CONSULS, REUNIS A LA MAISON COMMUNE,
FONT LE SERMENT DE MAINTENIR
CELUI PRECEDEMMENT FAIT DE NE POINT CONTREVENIR
A L'EDIT DE PACIFICATION
RENDU EN FAVEUR DES CALVINISTES,
ET FONT DEFENSE AUX HABITANS
DE SE PORTER A AUCUN EXCES CONTR'EUX.

Cette inscription a le tort de confondre en une seule les deux réunions qui eurent lieu le 3 et le 8 septembre. Camille Mellinet (*la Commune et la Milice de Nantes*, t. III, p. 252-3) a établi que la résolution de la mairie fut prise et son serment prêté à la réception des premiers ordres. Cette résolution et ce serment, à la date du 8, n'auraient été qu'une insignifiante formalité.

La seconde inscription est plus exacte :

M. D. LXXII
A LA MEMOIRE
DE GUILLAUME HAROUYS.
Sr DE LA SEMERAYE,
MAIRE.
MICHEL LE LOUP Sr DU BREIL,
SOUBZ-MAIRE.
PIERRE BILLY Sr DE LA GREE,
JEAN PAUL MAHE,
NICOLLAS FYOT Sr DE LA RIVIERE,
JACQUES DAVY,
GILLES DE LAUNAY,
JAN HOVYC,
GUILLAUME LE BRET,
JAN QUANTIN,
GUILLAUME BRETAIGNE,
ECHEVINS.
QUI ONT REFUSÉ D'OBÉIR
A LA LETTRE
DU DUC DE BOURBON-MONTPENSIER
PORTANT INVITATION
DE MASSACRER LES CALVINISTES,
LE III SEPTEMBRE MDLXXII.
JULIAN ANDRE, PROCUREUR SYNDIC.
JEAN BIZEUL, GREFFIER DE LA VILLE.

De bons citoyens ont demandé que ces inscriptions fussent rétablies pour l'honneur du passé et la leçon de l'avenir.

(Camille Mellinet, *la Commune et la Milice de Nantes*, III, p. 244 et suiv.; — le même, *la Saint-Barthélemy à Nantes*, drame historique en cinq actes et en prose; — Fournier, *Histoire de Nantes*, mss. I, p. 256; — *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, I, 59 et suiv.; — H. Martin, *Histoire de France*, IX; — etc.).

L'ARBRE DE JUDÉE
DU JARDIN DES PLANTES DE MONTPELLIER.

Fondé par Henri IV et les États du Languedoc en 1596, le jardin des Plantes de Montpellier renferme un certain nombre de vieux arbres qui attirent l'attention des promeneurs et excitent la curiosité des botanistes ou des horticulteurs; tel est, entre autres, un vieil arbre de Judée (*Cercis siliquastrum*) qui se trouve près de la porte occidentale du jardin, en face de la maison occupée jadis par

de Candolle, lorsqu'il était directeur du jardin, de 1808 à 1815. Cet arbre est fort vieux; le tronc, végétant à peine depuis longtemps, mesure 4m.24 de circonférence à 0m.65 au-dessus de sa base, d'où sont sorties des branches vigoureuses devenues elles-mêmes des arbres élevés; l'une d'elles a repoussé une banquette en pierres de taille qui la séparait de l'allée; mais en même temps qu'elle poussait cette banquette devant elle et la renversait en partie, il se formait un empâtement au contact du bois et de la pierre, de façon qu'elle retient la maçonnerie qu'elle a partiellement démolie. Du parapet de cette banquette la branche se recourbe vers le sol pour se relever ensuite à angle droit. Frappé de la grosseur et de la vieillesse de cet arbre, de Candolle le croyait contemporain de la fondation du jardin, et il l'a cité comme un exemple de longévité de cette espèce (t. II, p. 1015 de sa *Physiologie végétale*). La découverte de l'épreuve d'une vieille gravure représentant cette partie du jardin à l'époque de sa fondation ne permet pas d'adopter l'opinion de l'illustre botaniste; l'arbre ne s'y trouve pas, mais la petite muraille y est figurée ([1]).



Branche fleurie de l'Arbre de Judée. — Dessin de J.-B. Laurens.

L'arbre de Judée est un des plus intéressants de ceux que nous cultivons dans nos jardins; il n'est pas indigène dans la Judée seulement, mais encore dans toute la Grèce, la Macédoine, la Thrace, l'Anatolie et le nord de la Perse. On le retrouve en Italie, et il est surtout très-commun dans les bois, le long du Tibre entre Rome et Orte, et il se retrouve dans le Tyrol méridional. En France, on le signale à l'état sauvage aux environs de Narbonne, de Montpellier et de Montélimart, où il atteint probablement sa limite septentrionale; c'est, comme on le voit, un arbre de la région méditerranéenne. Plus au nord, on le plante dans les jardins, mais il est sensible au froid : ainsi déjà dans le nord de l'Angleterre il ne résiste que dans les localités abritées, et à Paris ou aux environs un certain nombre de pieds ont péri jusqu'aux racines dans le fatal hiver de 1870.

La paléontologie végétale, c'est-à-dire la science qui s'occupe des végétaux enfouis dans les couches du globe, nous permet de comprendre pourquoi cet arbre est sensible au froid et ne résiste pas aux hivers où le thermomètre descend à 15 ou 20 degrés au-dessous de zéro. Il a paru à la surface du globe vers la fin de l'époque tertiaire, à une époque où le climat de la France était beaucoup plus chaud qu'il ne l'est actuellement. Ainsi, M. de Saporta a décrit un arbre de Judée qu'il a appelé *Cercis inæqualis*, et qui a été trouvé fossile dans des tufs, près de Meximieux, sur le chemin de fer de Lyon à Culoz. A cette époque, cet arbre vivait en compagnie d'arbres tels que des lauriers encore vivants aux Canaries, le grenadier, le laurier rose, des bambous qui ont disparu par suite de la période de refroidissement survenue après l'époque tertiaire.

Quand même la géologie n'aurait pas démontré l'existence de l'arbre de Judée à une époque antérieure à la nôtre, l'étude des caractères de cet arbre, de la place qu'il occupe dans le règne végétal, pouvaient le faire présumer. Sans être botaniste, on est frappé de sa physionomie exotique quand on le compare aux autres arbres indigènes. Les fleurs poussent sur le tronc et les grosses branches comme sur les rameaux; elles paraissent avant les feuilles, et si l'arbre appartient à la grande famille des Légumineuses, ou végétaux ayant pour fruit une gousse appelée en latin *legumen*, il ne rentre dans aucune des tribus qui renferment nos espèces européennes, mais il fait partie d'une tribu composée entièrement d'arbres exotiques des tropiques, celle des Bauhiniées. Tandis que nos Légumineuses indigènes ont toutes des feuilles *composées*, c'est-à-dire formées de plusieurs folioles disposées comme les barbes d'une plume sur un pétiole commun (exemples, l'acacia commun, le baguenaudier, etc.), l'arbre de Judée a une feuille simple, orbiculaire, en forme de cœur, comme le montre la figure. Cette feuille, si différente des feuilles de toutes nos Légumineuses indigènes, ressemble au contraire de la manière la plus frappante à celles des différentes espèces de *Bauhinia*. La fleur offre également des caractères insolites. Si on ouvre celle d'une Légumineuse indigène (acacia, pois, haricot, genêt), on trouve qu'elle renferme dix étamines dont neuf sont soudées entre elles et la dixième libre. Les étamines des fleurs du *Cercis siliquastrum* sont au contraire toutes libres. Ainsi donc cet arbre a tous les caractères d'un végétal exotique; nous savons cependant qu'il est indigène, mais il est le survivant d'une flore disparue appartenant à un climat plus chaud que celui qui règne actuellement en France, et se trouve dans les conditions de ces arbres qui nous viennent de climats plus chauds que le nôtre; ils supportent nos hivers ordinaires, mais qu'il en survienne un d'une rigueur exceptionnelle, ils périssent entièrement, ou bien jusqu'aux racines pour repousser l'année suivante.

Ces faits nous prouvent la continuité de la création vé-

([1]) Voy. Ch. Martins, *Histoire du jardin des Plantes de Montpellier*, p. 81 et pl. VIII.

gétale. Les végétaux qui nous entourent sont les survivants ou les descendants des végétaux qui ont vécu aux différentes époques géologiques, et on comprend très-bien que ceux qui sont frileux aient un caractère exotique rappelant les arbres des pays chauds. D'après ces caractères, on peut soupçonner l'origine de ces végétaux exceptionnels et prédire qu'on les retrouvera un jour enfouis dans les couches du globe, alors qu'une végétation toute différente de la nôtre en couvrait la surface.

Les arbres et arbrisseaux indigènes qui souffrent du froid dans les grands hivers du midi de la France, sont également des survivants de la flore tertiaire ; on les a retrouvés presque tous à l'état fossile dans les couches géologiques de la Provence et du Languedoc, où ils sont encore vivants à la surface du sol : tels sont le Caroubier, le Laurier d'Apollon, le Myrte, le Grenadier, le Laurier rose, l'Olivier, le Figuier, la Salsepareille d'Europe, etc. Tous, comme l'arbre de Judée, appartiennent à des familles composées entièrement de végétaux exotiques, et sont en Europe les représentants uniques de ces familles.



L'Arbre de Judée au jardin des Plantes de Montpellier. — Dessin de J.-B. Laurens.

Originaires d'un climat plus chaud, ils se comportent exactement comme ces arbres importés de pays beaucoup moins froids que le nôtre. Ces végétaux traversent impunément nos hivers ordinaires; mais s'il en survient un comme celui de 1870, par exemple, ils périssent en partie ou en totalité, au grand désespoir des amateurs qui les croyaient naturalisés à tout jamais.

MONSIEUR, PASSEZ AU PREMIER RANG!

Le souvenir des joies d'amour-propre arrivées au temps de la prime jeunesse se prolonge jusqu'aux âges les plus avancés de la vie. Il n'est pas rare de rencontrer, chez les hommes dont la carrière a été marquée par une suite d'honneurs, un sentiment de préférence pour quelque mince distinction dont ils ont été l'objet à leur école d'enfants, en présence de leurs jeunes camarades.

Vers la fin du siècle dernier, à Copenhague, un grand garçon de seize à dix-sept ans suivait l'enseignement d'un instituteur très-considéré dans la ville. Il n'avait pas réussi auprès de ce maître. Son peu de zèle, son air distrait, son assiduité médiocre, ses réponses accusant des préoccupations étrangères aux leçons, tout lui avait valu d'être relégué sur le dernier des derniers bancs de l'école. Mais voici qu'un jour le nom qu'il portait retentit dans la ville comme ayant été l'objet d'une distinction spéciale à l'Académie des beaux-arts. L'instituteur, étonné, comme les autres habitants, du retentissement de ce nom jusqu'alors inconnu, interpelle le jeune homme à la première leçon,

et lui demande si la personne qui avait obtenu la médaille d'argent ne serait point un de ses parents :

— C'est moi-même, répond l'écolier.

Le maître comprit alors le motif des préoccupations et des irrégularités du jeune écolier, fils d'un pauvre sculpteur sur bois pour la marine. Il le vit, livré à lui-même et sans ressources, concentrer toutes ses facultés sur la sculpture d'art, et il devina un avenir glorieux dans ce talent précoce. S'approchant alors du jeune lauréat et le prenant par la main :

— *Monsieur Thorvaldsen, passez au premier rang!*

Aucun des grands honneurs qui vinrent trouver dans sa longue vie le sculpteur illustre, émule de Canova, ne lui causa, de son propre aveu, une plus douce émotion, une plus flatteuse satisfaction d'amour-propre, que ce mot de *Monsieur* sorti de la bouche du maître. En attribuant ce titre au jeune Thorvaldsen, le respectable instituteur l'avait en quelque sorte sacré *homme*, et lui avait donné comme une révélation de ses hautes destinées. (1)

DES VOILES EN PHOTOGRAPHIE.

Voy., sur la Photographie, les Tables (2).

Beaucoup d'amateurs de photographie, admirablement montés en objectifs et appareils de toute sorte, n'obtiennent que des épreuves détestables. A quoi tient en général leur insuccès? C'est que, ne sachant pas maintenir l'équilibre voulu entre le collodion et le bain d'argent, ils n'obtiennent que des clichés plus ou moins *voilés*, c'est-à-dire sur lesquels il s'est déjà formé un dépôt d'argent avant qu'ils n'aient été impressionnés par la lumière (3).

Pour rendre nettement intelligible ce qui va suivre, rappelons d'abord en quelques lignes en quoi consiste le procédé au collodion humide.

On sait que le collodion est un mélange d'éther et d'alcool dans lequel on fait dissoudre une petite quantité d'iodures et de bromures de potassium, de cadmium, de sodium, etc., ainsi qu'un certain poids de coton-poudre.

Le bain d'argent se compose de nitrate d'argent dissous dans de l'eau pure (8 à 10 pour 100 en général).

Après avoir versé du collodion sur une glace, on la plonge dans le bain d'argent. Il se produit alors la réaction suivante : l'argent remplace les métaux des iodures du collodion, cadmium, sodium, potassium, tandis que ceux-ci passent dans le bain. A mesure que cette réaction se produit, le collodion prend une teinte de plus en plus laiteuse, due aux iodures et bromures d'argent qui s'y sont formés.

La glace, retirée du bain d'argent, est placée ensuite dans la chambre noire; la lumière en traversant l'objectif vient frapper la couche sensible de bromures et d'iodures et y imprégne une image invisible qui n'apparaîtra que sous l'influence de corps réducteurs.

Le temps de pose écoulé, on revient au laboratoire, puis on verse sur le collodion une dissolution de sulfate de fer, corps réducteur qui possède la propriété de précipiter une partie de l'argent contenu dans les iodures et bromures. Là où la lumière (blancs du modèle) a agi avec intensité, il se précipite beaucoup d'argent; là où la lumière (noirs du modèle) a peu impressionné la couche sensible, il se précipite peu d'argent. L'image du modèle est donc ainsi reproduite dans tous ses détails; seulement, les noirs sont blancs et les blancs sont noirs : on a un cliché négatif. Il ne reste plus qu'à débarrasser le collodion de l'excès de bromure et iodure d'argent qu'il contient, en plongeant la plaque dans une dissolution d'hyposulfite de soude, par exemple.

Mais, et c'est sur ce point que nous voulons insister, indépendamment de cette action régulière sur le collodion, il peut s'en produire une autre. Un dépôt d'argent uniforme peut avoir lieu sur la plaque au moment du développement, ou même avant, soit par une action chimique, soit par une action physique autre que l'influence de la lumière *qui passe à travers l'objectif*. On a donné le nom de *voile* à cette couche d'argent.

Voyons quelles sont les principales causes des voiles et les moyens de les éviter.

On sait que lorsqu'on veut obtenir des clichés à la fois détaillés dans les ombres et dans les lumières, il faut employer des produits d'une grande sensibilité. Or, c'est précisément à mesure que la sensibilité de la couche impressionnable augmente que le danger des voiles s'accroît.

Examinons quels sont les moyens de préparer le bain d'argent et le collodion, et de les entretenir pour conserver une grande sensibilité tout en évitant les voiles.

L'amateur qui ne sait pas conduire son bain d'argent est exposé à de nombreuses déceptions. Tantôt l'insensibilité de la couche d'iodure d'argent force à poser très-longtemps, ce qui gêne le modèle et détruit l'harmonie des tons; tantôt des voiles plus ou moins épais couvrent la glace au moment du développement. Il est cependant facile d'obvier à tous ces inconvénients en suivant une méthode rationnelle.

Le nitrate d'argent du commerce se vend cristallisé ou fondu : cristallisé, il est plus ou moins acide; fondu, il est alcalin.

Un bain alcalin produit toujours des voiles plus ou moins épais; un bain acide donne des épreuves exemptes de tout voile. Ce qui constitue la difficulté, c'est que s'il renferme trop d'acide, la plaque perd une grande partie de sa sensibilité. Un bain neutre donne donc le maximum de sensibilité sans voile, pourvu toutefois qu'il ne contienne pas de matières organiques. On doit se servir de nitrate fondu, parce qu'il sera plus facile de le ramener à l'état neutre ou légèrement acide que le nitrate cristallisé en dissolution.

Préparez, par exemple, un litre de bain d'argent à 10 pour 100, versez-le dans une cuvette, et, après l'avoir saturé d'iodure d'argent à la manière ordinaire, tirez un cliché. Au développement, l'image apparaîtra généralement plus ou moins voilée. Ajoutez alors dans le bain quelques gouttes d'acide acétique cristallisable. Tirez un second cliché, il sera moins voilé que le premier. Continuez ainsi jusqu'à ce que toute trace de voile ait disparu. Le bain sera alors au maximum de sensibilité.

Mais, à mesure qu'on l'emploie, le bain d'argent finit par contenir une certaine quantité d'alcool et d'éther; en outre, les poussières que contient l'atmosphère sont absorbées par le bain. Or, ces poussières renferment des matières organiques, et l'on sait que ces dernières sont réductrices et produisent des voiles. Pour éviter cet inconvénient, voici de quelle manière on doit conduire son bain :

On a deux flacons : le premier contient la quantité de nitrate dont on se sert journellement; le second sert de réserve. On colle un petit papier sur le premier flacon à la hauteur qu'atteint le liquide, et après chaque dizaine de clichés, par exemple, on ajoute un peu de la dissolution de réserve, de manière à combler la perte. Le premier

(1) Voy., sur Thorvaldsen, t. VI, 1838, p. 52; t. XII, 1844, p. 347; t. XXVIII, 1860, p. 379.

(2) Le *Magasin pittoresque* a publié un petit Traité complet de photographie, et divers articles qui se rapportent au même sujet. — Voy. aussi le Scénographe, t. XLIV, 1875, p. 226 et 408.

(3) Nous ne nous occupons pas ici des épreuves positives, qu'on peut toujours obtenir sans grandes difficultés quand on a un bon cliché négatif.

flacon, toujours débouché, doit toujours avoir un entonnoir contenant un filtre ; il doit être exposé constamment en pleine lumière, afin que les matières organiques de la dissolution se précipitent au fond du vase. Le filtre, dont on doit se servir pendant plusieurs mois, est coloré par l'iode que contient le bain ; et, à chaque filtration, cet iode du filtre neutralise en partie l'excès d'acide du bain. Enfin, le premier flacon n'étant jamais bouché, la plus grande partie de l'alcool et de l'éther qui se trouvent dans le bain peut s'évaporer. On maintient ainsi en bon état ses bains de nitrate pendant très-longtemps.

Quant au collodion, sans entrer dans de grands détails à son sujet, il est cependant utile de signaler les remarques suivantes.

Un collodion neuf est beaucoup plus sensible qu'un collodion ancien. Si le collodion est blanc, il peut être alcalin. Il pourrait alors produire des voiles. On devra y ajouter un peu d'iode jusqu'à ce qu'il ait pris une teinte jaune-madère. Si quelques jours après le collodion était redevenu blanc, c'est qu'il était sûrement alcalin ; il faudrait encore ajouter de l'iode jusqu'à ce que la teinte jaune subsiste en permanence. Dans le cas, au contraire, où le collodion serait trop rouge, il serait acide, et on le neutraliserait en y ajoutant 2 grammes de bicarbonate de soude pur pour 100 centimètres cube de collodion.

Supposons maintenant qu'après une interruption de quelques mois on veuille reprendre les opérations de photographie. On reconnaîtra immédiatement l'état du bain d'argent et du collodion par un procédé très-simple.

On sensibilise une glace sans la sortir du laboratoire. Après l'avoir laissée bien égoutter, on la développe, on la lave, ou la fixe, toujours à l'abri de la lumière. Après ces opérations, la glace, mise au jour, doit être exempte de tout voile. Dans le cas où un voile se forme, on recommence plusieurs fois la même opération. S'il s'en forme toujours, on acidifie légèrement le bain, comme il a été dit plus haut. On arrive aussi au même résultat en mettant plus d'iode dans le collodion.

Un jour quelconque dans la chambre noire peut aussi causer des voiles. On s'en assure de la manière suivante : il suffit de placer dans la chambre noire une glace sensibilisée et de la laisser ainsi cinq minutes sans découvrir l'objectif ; ensuite on développe, on lave, on fixe comme précédemment. La glace doit être parfaitement claire.

Une trop longue pose produit encore des clichés voilés, surtout si le collodion est très-sensible. En général, au moment où le liquide développant est versé sur la glace, si l'image apparaît rapidement dans toutes ses parties, on est assuré qu'il y a eu excès de pose. Au contraire, les lumières doivent apparaître d'abord, et successivement les demi-teintes et les ombres.

Ajoutons à tout ce qui précède qu'il est de la plus grande importance en photographie que les glaces soient parfaitement nettoyées et que tous les produits soient chimiquement purs. Dès qu'une solution paraît contenir quelque impureté, elle doit de suite être rejetée. Ainsi pourra-t-on éviter les nombreux insuccès qui font trop souvent le désespoir de l'amateur.

UNE GÉNISSE TROUBLE-FÊTE.

SOUVENIR DE Mme DE CRÉQUY.

On n'oubliera jamais une certaine fête que Mme de Mazarin avait donnée pour Madame, comtesse de Provence et Mme la comtesse d'Artois, à l'occasion du mariage de ces deux princesses. C'était une fête champêtre, et c'était dans son hôtel à Paris. Elle avait eu l'idée excellente d'y faire venir une quarantaine de danseuses de l'Opéra qu'elle avait fait ajuster en bergères, et qui devaient danser derrière une immense glace dont on avait enlevé l'étain, et qu'on avait fait descendre jusqu'au niveau du parquet de la galerie, pour qu'il n'en fût rien perdu. La grande salle où devaient figurer lesdites bergères était bien peinte en perspective d'un joli paysage et tout ombragée par de hauts citronniers et de grands orangers, dont on avait enfoncé les caisses au-dessous du parquet, lequel était couvert de mousse, avec de petits sentiers garnis de fleurs. En outre, Servandoni avait imaginé d'y mettre une cascade, et l'eau qu'on y voyait couler était mêlée de lait de beurre (précaution, nous disait-il, indispensable quand on veut faire jouer des eaux à la clarté des bougies, attendu qu'on n'en verrait presque rien sans cela). Toujours est-il que Servandoni n'a jamais fait décoration plus naturelle et plus charmante, et toujours est-il que les préparatifs de cette fête avaient coûté quatre-vingt mille francs.

Mme de Mazarin, qui voulait ménager une agréable surprise à Leurs Altesses royales, avait fait arriver de sa terre de Chilly, qui n'est qu'à sept ou huit lieues du quai Malaquais, un troupeau de moutons avec un chien de berger, et, qui plus est, une génisse qui passait dans son pays pour être la douceur même. Il avait été convenu qu'on ferait défiler tranquillement tout ce bétail, en bon ordre et derrière la glace, avant de commencer les danses pastorales, et c'était pour animer le paysage de Servandoni en lui donnant un air de rusticité plus ingénu... Mais au lieu de rester à la place qu'on lui avait assignée, c'est-à-dire à la queue des derniers moutons, comme étant la plus curieuse et la plus belle pièce de la bucolique, voilà cette génisse qui perd la tête comme une grosse sotte, qui se met à bousculer les brebis avec leurs agneaux, et qui s'en vient donner à front cornu dans cette glace sans tain, qu'elle fait sauter en mille éclats. Les moutons la suivent et se précipitent par la même brèche ; le chien s'en mêle, et se met à les pourchasser dans toute la longueur et dans tous les coins de cette galerie dorée, et jusque sous nos belles robes, où les moutons venaient s'engouffrer, tandis que le chien s'introduisait brutalement entre nous et les moutons pour les rassembler et les réunir en bercail. Il aboyait comme un diable, et la génisse allait toujours galopant d'un bout à l'autre de la galerie, en renversant ou bouleversant tout ce qui se trouvait à sa portée.

Toutes les femmes étaient grimpées sur les banquettes, à l'exception de Mme de la Vallière et moi, qui restâmes courageusement à nos places, et qui n'eûmes pas à nous en repentir, car cette effarée ne nous approcha pas. Je me souviens que Madame et sa sœur en riaient à se trouver mal, tandis que leur cousine de Lamballe s'était fait asseoir sur une cheminée, où elle faisait des cris comme un paon juché sur un mur. Ce qui nous divertissait le plus, mon fils et moi, c'était d'abord l'idée de cette belle recherche et cette exquise délicatesse de Mme de Mazarin, qui n'avait pas voulu que des danseuses fussent admises à figurer chez elle devant les jeunes princesses, ni qu'elles s'y trouvassent au plain-pied sur le même sol que nous, à moins d'en être séparées par une glace sans tain, tandis que, pour éviter un pareil inconvénient, c'était avec des bestiaux et un chien de basse-cour que nous nous trouvions en privauté si familière. Mais ce qui nous faisait le plus rire, c'étaient les singulières injures et les étranges reproches que M. de Morfontaine adressait à cette jeune vache, qu'il allait apostropher en disant qu'elle était une effrontée, une insolente, une hypocrite, et qu'au lieu de la reconduire à Chilly, — comme elle s'en flattait sans

aucun doute, — on allait l'envoyer, pieds et poings liés, à la boucherie banale de Mme la duchesse, à Brie-Comte-Robert.

Il fallut abandonner la place à toutes ces bêtes éblouies et ahuries, et l'on s'en alla souper tant bien que mal. Il se trouva que les rôtis de la deuxième table avaient été renversés sur l'escalier, de sorte que l'on fut obligé de souper avec des ragoûts.

LA MÈRE D'ANDRÉ CHÉNIER (1).

C'est à sa mère qu'André Chénier dut la connaissance intime et le goût passionné de la langue et de la littérature grecques, et, on peut le dire, la direction de son génie.

Elle s'appelait Santi-Lhomaka. Son esprit et sa beauté étaient célèbres.

« ... Cette Grecque était belle et spirituelle, dit M. Villemain. Il est resté d'elle des pages élégantes, ingénieuses, où le goût français, qu'elle avait appris de son mari, est animé par je ne sais quelle grâce asiatique. Ce sont deux *lettres* sur les mœurs de son pays, deux lettres dont le sujet offre un contraste analogue à celui de sa propre destinée, d'abord brillante, heureuse, puis désolée par des regrets. L'une de ces deux lettres a pour objet les danses de la Grèce moderne. Mme Chénier se chargeait d'apprendre à un savant de France les vicissitudes et les formes diverses de cet art ingénieux transmis de l'antiquité et soigneusement conservé par les jeunes filles qui dansent sur les bords de la mer Noire et dans les îles des Princes. Avec une érudition locale et féminine, relevée par l'étude de la poésie antique, elle explique, elle décrit la *candiote*, l'*arnaute*, le *balaristo*, et dans les chants modernes qui accompagnent ces danses symboliques, elle retrouve, à peine altérés, les souvenirs de la fable et de l'histoire, les noms d'Ariane et d'Alexandre. C'est la dissertation la plus gracieuse qu'on puisse lire.

» L'autre lettre est consacrée au récit des cérémonies funèbres dans la Grèce chrétienne, encore toute remplie des débris poétiques de ses anciennes mœurs. C'est une vive et touchante esquisse de ces peintures qu'a tracées de nos jours avec plus de détail le docte et ingénieux Fauriel. On y voit des exemples alors inconnus de ces myriologues, de ces chants improvisés par le deuil des femmes grecques sur le tombeau d'un frère, d'un époux, d'un fils, et tout pleins de douleur et de poésie.

» Élevés d'abord sous les yeux de ce père, ingénieux savant, et de cette mère brillante d'imagination, de grâce, les deux Chénier devaient être poëtes...

» André Chénier, en apprenant la langue grecque, alors très-négligée de nos savants, semblait se souvenir des jeux de son enfance et des chants de sa mère. A quatorze ans, il traduisait Anacréon et Sapho, et rendait avec grâce la douceur et la passion de ces chants, nationaux pour lui. » (2)

(1) Voy., sur André Chénier, la Table de quarante années.
(2) Villemain, dix-huitième siècle, 59e leçon.

UN QUICÉ.

On rencontrait souvent, autrefois, cette espèce d'outil de forme bizarre, et dont on ne s'explique pas tout d'abord la destination, chez les Indiens des bords de l'Amazone. Les femmes de ce magnifique pays, chargées de presque tous les travaux agricoles et industriels de leur tribu, s'en servent encore dans la Xingutania et la Tapajonia (moins accessibles que les autres provinces de l'Amazonie aux produits métalliques de l'Europe ou du Brésil) pour procéder à l'ornementation délicate de leurs poteries et de leurs vases funéraires.

Le quicé se compose de deux parties bien distinctes : la première est formée d'un tibia de grand singe, la seconde d'une dent d'agouti, incrustée pour ainsi dire dans



Le Quicé, outil des Indiennes de l'Amazonie.

l'os et liée fortement par des fils de coton tordus qu'on solidifie au moyen de la cire. Ces sortes de liens sont fort résistants et s'appliquent, comme on sait, aux haches en pierre qu'on rencontre encore chez diverses peuplades de l'Amérique du Sud. (1)

(1) Voy. *Antiguedades do Amazonas*, dans le 2e fascicule de l'ouvrage si curieux intitulé : *Ensayos de sciencia*. Rio de Janeiro, 1876, in-8. Cet article est du docteur João Barbosa Rodrigues.

ERRATUM.

Page 33. — Dans la gravure représentant le monument élevé à Léonard de Vinci, place de la Scala, à Milan, on a gravé à tort les mots DI VINCI à la suite du nom LEONARDO, sous la statue. On ne lit sur l'inscription ni *di Vinci* ni *da Vinci* (*di* serait, en tout cas, une faute); on y voit seulement le nom LEONARDO, comme le dit le texte.

GERTRUDE LA GARDEUSE DE CHÈVRES.



La Gardeuse de chèvres, peinture par Lieven Goëthals (1). — Dessin d'Édouard Garnier.

C'était une opinion bien établie à la ferme de Jean Boliveau, et même dans tout le village de Saint-Xavier, que Gertrude, la plus jeune fille de Jean Boliveau, ne serait jamais bonne à rien.

« Faut-il que le bon Dieu nous ait affligés, disait la mère Boliveau, en nous envoyant une enfant qui est *innocente!* On ne peut rien lui apprendre : quand on fait un ouvrage devant elle, elle regarde et elle tâche de faire comme vous, car elle est douce et docile, la pauvre petite! Mais s'il faut lui expliquer comment s'y prendre, elle ouvre ses yeux tout grands et reste là comme une hébétée; elle ne comprend pas un mot de ce qu'on lui dit. On ne peut seulement pas l'envoyer sarcler un champ; elle arracherait le blé pour laisser croître les mauvaises herbes, parce qu'elles ont des fleurs. A-t-on jamais vu une enfant comme celle-là ! »

La mère Boliveau disait vrai : Gertrude n'avait jamais pu apprendre aucune chose demandant du raisonnement; et le seul goût qu'on lui connût, sa passion pour les mauvaises herbes, ne pouvait vraiment pas rendre de grands services dans le ménage. Aussi, quoiqu'elle eût quatorze ans et qu'elle fût grande et forte, l'envoyait-on encore garder les chèvres. Cette occupation ne lui déplaisait pas; elle suivait ses bêtes capricieuses partout où les menait leur fantaisie, sans s'inquiéter du chemin qu'elles lui faisaient faire; elle ne craignait ni le froid ni le soleil, et comme l'imagination ne la tourmentait point, elle passait ainsi sans ennui des journées entières en pleine campagne sans rien faire. La mère Boliveau avait bien essayé de lui confier une quenouille : Car enfin, disait-elle, il n'est pas possible qu'elle n'ait pas assez d'esprit pour filer; mais Gertrude la rapportait toujours telle qu'elle l'avait reçue, à moins qu'elle ne l'oubliât au milieu de la lande: si bien qu'on avait fini par ne plus lui demander d'ouvrage.

A quoi s'occupait-elle donc pendant que ses chèvres broutaient? Elle les regardait faire, suivant des yeux chaque plante qu'elles tranchaient d'un coup de dent; et souvent, parmi ces plantes, quelque fleurette lui paraissait si jolie qu'elle en avait pitié et qu'elle se penchait pour l'enlever à la chèvre; puis, quand elle la tenait, elle n'en finissait plus de la contempler, sans prendre garde davantage à la chèvre qui la regardait d'un air surpris et semblait lui redemander son bien.

A force d'examiner ainsi tantôt l'une, tantôt l'autre de ces milliers de fleurs charmantes que le bon Dieu sème sur la terre, elle avait fini par les connaître, les connaître à sa manière, s'entend, qui n'était pas celle d'un botaniste, d'un jardinier, ni d'un herboriste; elle ne savait pas leurs noms, et ne s'était jamais demandé si elles étaient bonnes à quelque chose; elle les aimait, elle prenait plaisir à les regarder, et elle savait qu'on trouvait celle-ci sous l'ombrage des grands arbres, celle-là entre les roches brûlées par le soleil, telle autre au bord des eaux ou parmi la mousse. Personne à la ferme n'en savait autant qu'elle là-dessus.

Un jour, un beau jour de printemps, elle contemplait une petite fleur qu'elle venait d'enlever à sa chèvre blanche, une fleur si délicate, si frêle, qu'elle n'osait pas respirer de peur que son souffle n'en dispersât les pétales. Elle n'avait point entendu un pas s'approcher : aussi fit-elle un bond de côté en jetant un cri, lorsqu'une grosse main s'étendit tout à coup vers elle et lui enleva lestement sa fleur, tandis qu'une grosse voix s'écriait tout près de son oreille :

— La *Veronica acinifolia!* moi qui la cherchais depuis deux heures! Où l'avez-vous trouvée, mon enfant?

Gertrude ne répondit pas à cette question; elle fixa ses yeux tout ronds de surprise sur son interlocuteur. C'était

(1) Né à Gand (Belgique).

un petit vieillard orné de grandes lunettes, coiffé d'une casquette à grande visière; ses vêtements n'avaient rien de particulier, si ce n'est leur vieillesse et les reprises qui témoignaient qu'on ne les ménageait guère et qu'on les faisait passer au besoin dans les fourrés les plus épineux. Il avait à la main un bâton, et portait pendue à son cou une grande boîte de fer-blanc.

— Dites-moi, petite, où avez-vous cueilli la *Veronica?* demanda-t-il de nouveau à Gertrude en lui montrant la fleur qu'il lui avait enlevée avec si peu de cérémonie.

Gertrude était revenue de sa frayeur. Elle comprit la question du vieillard, et, sans rien dire, elle le conduisit jusqu'à un endroit où elle avait remarqué d'autres fleurs semblables. Et pendant que le vieillard déterrait une de ces plantes, elle réfléchissait plus qu'elle n'avait fait dans toute sa vie. *Veronica! Veronica!* se répétait-elle. C'était le nom de la fleur, un bien joli nom! Elle avait donc un nom, cette fleur? et elle était précieuse sans doute, puisque ce monsieur, un monsieur de la ville, prenait tant de précautions pour ne pas la briser en l'arrachant. Est-ce que toutes les autres fleurs avaient aussi des noms?

Elle sut tout de suite à quoi s'en tenir là-dessus.

— Bonne affaire! dit le vieux monsieur en se relevant avec un air gai. Merci, petite. Vous n'auriez pas vu par ici l'*Asperula odorata?* Vous ne connaissez pas? Tenez, en voici un échantillon, mais il n'est pas beau, j'en voudrais un meilleur. Ah! ah! je vois que vous comprenez. Est-ce qu'on la trouve par ici?

— Est-ce ça? dit Gertrude, après lui avoir fait faire une vingtaine de pas, en lui indiquant derrière une roche une touffe des fleurs demandées.

— Justement! A-t-elle de l'esprit, cette enfant-là! Et la *Scilla bifolia*, me la trouverez-vous aussi? Tenez, la voilà dans cette image.

Il fallait aller un peu plus loin pour trouver la *Scilla bifolia*, mais Gertrude sut y conduire le botaniste; et, chemin faisant, il la fit causer. Elle n'avait point peur de lui, et comme il lui parlait de la seule chose qu'elle connût au monde, elle n'était point embarrassée pour lui répondre. Il vit bientôt qu'elle pourrait lui être fort utile dans ses recherches, et qu'en lui montrant les plantes en peinture, il se ferait indiquer par elle les endroits où elles poussaient. Il lui donna une pièce de monnaie pour sa peine, et lui fit promettre de se trouver le lendemain au même lieu.

Gertrude serra sa pièce de monnaie, très-étonnée que ce monsieur la payât pour le plaisir qu'il lui avait fait. Elle serait allée pour lui jusqu'au bout du monde; il lui avait appris que les fleurs avaient des noms, et que ce n'étaient pas de mauvaises herbes, comme le disaient tous les gens de la ferme et du village. Sa mémoire, qui n'avait jamais rien retenu, n'avait cette fois laissé échapper aucun de ces noms en *a* qui auraient dû lui sembler si baroques. Elle se les répétait avec délices, et, marchant courbée vers la terre, pendant que ses chèvres broutaient, elle cherchait de nouveau les fleurs que le vieux botaniste lui avait fait connaître, les appelant par leur nom quand elle les rencontrait, comme si elles avaient pu l'entendre. Rentrée à la ferme, elle cacha son argent dans un trou du mur et mit une pierre par devant; elle ne savait pas trop ce qu'elle pourrait faire de cet argent, mais elle pensait sans doute que l'avenir l'éclairerait là-dessus.

Le lendemain, elle ne manqua pas au rendez-vous, ni le vieux botaniste non plus, et pendant plusieurs semaines elle lui servit de guide. Il s'aperçut bientôt qu'elle retenait les noms des plantes avec la plus grande facilité, et qu'elle ne se trompait jamais, pourvu qu'elle eût vu une seule fois celle qu'il lui demandait, fût-ce dans un livre ou même dans un herbier. Et puis ses yeux perçants valaient mieux qu'une loupe, et elle ne demandait qu'à les mettre au service du vieux savant; elle lui fut donc très-utile, et lui, par reconnaissance, se prit d'une grande amitié pour elle. Il n'était pas bien riche, mais il ne manquait guère en la quittant de lui glisser dans la main quelque petite pièce de monnaie qu'elle serrait précieusement, soit par instinct, soit comme souvenir du vieux monsieur qui était bon pour elle et qui ne l'appelait pas idiote.

A la ferme, on ne faisait pas plus d'attention à elle que par le passé, et on continuait à croire qu'elle ne serait jamais bonne à rien. Aussi la reçut-on fort mal un soir que, trouvant à son retour des champs toute la famille dans la consternation, elle demanda ce qui était arrivé. Elle n'avait pas besoin de le savoir : ce n'était pas elle qui pourrait réparer le malheur, elle n'était pas seulement capable de le comprendre. La vache rousse était morte; une bête si utile, qui rapportait tant d'argent à la famille! tandis qu'il y avait des personnes qui se portaient bien et qui mangeaient comme quatre, et qui ne gagneraient jamais un sou. Il fallait racheter une autre vache; et avec quoi? On n'avait que tout juste de quoi payer le fermage. Voilà ce qu'il y avait. Elle n'y pouvait rien, ainsi ce n'était pas la peine de lui en parler; elle n'avait qu'à s'en aller se coucher, pour retourner à ses chèvres le lendemain matin de bonne heure.

Le lendemain, le vieux botaniste eut beau lui expliquer les caractères de la *Salvia verbenaca*, il s'aperçut qu'elle serait incapable de l'aider à la trouver, parce qu'elle ne l'avait pas écouté une minute. Il recommençait son explication, quand elle l'interrompit par cette question inattendue :

— Combien ça coûte-t-il, une vache?

— Une vache! s'écria-t-il en reculant de deux pas. Mais... ça dépend... je n'ai jamais acheté de vache, moi!

Elle tira de sa poche un vieux bas qu'elle prit par le bout du pied pour en vider le contenu sur ses genoux. Ce contenu, c'était son trésor, gros sous et pièces blanches; elle le montra au vieillard.

— Y a-t-il de quoi acheter une vache? lui dit-elle.

— Il faut compter, répondit-il en souriant.

Compter! c'était une autre affaire; la pauvre Gertrude savait tout au plus le nombre de ses doigts. Il fallut que le botaniste se chargeât de ce travail; après quoi il lui déclara qu'elle possédait douze francs.

— C'est beaucoup, n'est-ce pas? je peux acheter une vache?

— Oh! non, mon enfant, une vache coûte bien plus que cela. Mais pourquoi donc voulez-vous acheter une vache?

Gertrude raconta l'événement de la veille, et elle se mit à pleurer en pensant au chagrin de ses parents et aux reproches qu'on lui avait faits.

— On m'a dit que la vache rousse valait mieux que moi! s'écria-t-elle; je veux donner mon argent pour acheter une autre vache rousse.

— Là, là, calmez-vous, ma pauvre petite; vous l'achèterez, votre vache rousse, et avec de l'argent que vous aurez gagné encore. Écoutez-moi bien : vous connaissez la *Melissa officinalis?* et le bouillon blanc? et la bourrache? et la *Bryonia?* et le chiendent? Oui? Eh bien, vous n'avez qu'à les recueillir en quantité, tant que vous en trouverez, ainsi que d'autres plantes que je vous indiquerai; vous les porterez à la ville chez un pharmacien que je connais; je vous recommanderai à lui, et il vous les achètera. Vous verrez qu'il ne vous faudra pas beaucoup de semaines pour gagner votre vache rousse.

Le vieux botaniste faisait un grand sacrifice en dirigeant les recherches de Gertrude vers les plantes utiles;

il aurait beaucoup mieux aimé continuer à se faire aider par elle dans ses études. Mais il avait bon cœur et il était touché de son chagrin. Il fut bien récompensé en voyant sa joie; d'ailleurs il ne perdit pas son élève, car la fillette, dont le cœur à défaut de l'esprit comprenait bien des choses, ne manqua jamais de suspendre sa cueillette quand il arrivait, et de se mettre à sa disposition.

Il faut récolter bien des fleurs de violette, de camomille ou de centaurée pour gagner quelques sous; mais quand on en récolte du matin au soir, on finit par se faire une bonne journée. Au bout de peu de temps le vieux bas s'arrondit; et avant la fin de l'été, un soir qu'on parlait à la ferme d'emprunter à un juif de la ville pour acheter une certaine vache excellente laitière, une occasion comme on n'en retrouverait pas de sitôt, Gertrude put dire en vidant triomphalement son trésor sur la table : — Voilà de l'argent pour payer la vache, et c'est moi qui l'ai gagné!

Le père et la mère Boliveau n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles. Il fallut pourtant bien se rendre à l'évidence et admettre que les « mauvaises herbes » étaient bonnes à quelque chose, — et Gertrude aussi. — On la fêta Dieu sait comme! et elle se trouva ce soir-là plus heureuse qu'elle ne l'avait été de toute sa vie.

Personne ne contraria plus le goût de Gertrude pour les herbes; on la laissa continuer à fournir de plantes médicinales les pharmaciens et les herboristes de la ville. Cela rapportait plus que les quenouillées qu'elle aurait pu filer en gardant ses chèvres. On ne dit plus à la ferme : « Gertrude l'innocente, Gertrude l'idiote. » On lui sut gré des services qu'elle rendait, et on se mit à l'aimer et à le lui témoigner, ce qui l'encouragea à devenir moins timide; si bien que peu à peu on lui trouva autant d'esprit qu'aux autres filles de son âge. La mère Boliveau s'émerveillait de son changement; elle ne tarissait pas là-dessus quand elle causait avec le vieux botaniste, que Gertrude amenait quelquefois se reposer à la ferme; et son refrain était toujours :

— Ah! Seigneur! qui est-ce qui se serait jamais douté de cela?

Le vieillard souriait et lui répondait doucement :

— Voyez-vous, dame Boliveau, il n'y a rien d'inutile dans les œuvres de Dieu, ni homme ni plante : il s'agit seulement de savoir à quoi il faut les employer.

LES MÉNISQUES.

Chaque jour il se produit sous nos yeux des ménisques.

On jette une planche au milieu d'une mare, un bouchon au milieu d'une cuvette pleine d'eau; le lendemain, la planche touche la terre par une de ses extrémités; le bouchon est collé sur les parois de la cuvette. Or, ce qui est arrivé à cette planche, à ce bouchon, se produirait de même dans des circonstances analogues pour tout autre corps flottant de quelque volume qu'il pût être.

Un ménisque est simplement la forme que prend la surface d'un liquide dans un bassin petit ou grand; et cette forme est variable selon la nature de ce liquide lui-même, ou celle du bassin qui le contient.

Si l'on emplit d'eau avec précaution et jusqu'au bord un verre à boire bien net, on peut constater que la surface du liquide est non pas plane, mais concave; que le milieu en est creux, tandis que les bords sont relevés.

C'est là le ménisque des corps susceptibles d'être humectés, mouillés.

Si l'on se sert du même vase après l'avoir essuyé avec un corps gras avant de l'emplir d'eau, l'effet est différent; la surface du liquide, au lieu d'être concave, se trouve être convexe, renflée au centre, au point que le contenu est d'un volume plus grand que le contenant.

C'est le ménisque des corps qui ne peuvent pas être humectés, mouillés, tels, par exemple, que les corps gras, le mercure, les métaux en fusion, etc.

On voit donc, comme nous l'avons dit, que la nature du liquide ou celle du vase qui le contient modifie la forme de la surface de ce liquide.

Remarquons ensuite que la forme du ménisque influe sur les effets qu'il produit.

Tout ménisque concave attire, tout ménisque convexe repousse. Le ménisque de la mare dans laquelle on a jeté une planche étant concave, les bords de la mare attirent cette planche qui va y adhérer. Si, au contraire, le bouchon est déposé au milieu d'une cuvette contenant du mercure au lieu d'eau, il reste à surnager au centre de la cuvette et non sur le bord.

Comme un corps flottant obéit d'abord à l'action du ménisque du plus petit diamètre, lorsque l'on jette deux bouchons dans l'eau, si la distance qui les sépare est moindre que celle des parois du vase, ils tendront à se rejoindre lentement d'abord; puis, arrivés assez près, ils s'élanceront l'un contre l'autre, se colleront pour ainsi dire, et il faudra un certain effort pour les séparer; puis, l'effet de ce premier ménisque produit, ils subiront la loi d'attraction du grand ménisque qui les joint aux bords du vase; ils chemineront tous deux comme des jumeaux jusqu'à ce que, presque arrivés, ils se précipitent sur l'objet qui les attire.

Lorsqu'au contraire les bouchons ne peuvent pas être mouillés, par exemple s'ils sont enduits de noir de fumée, ils forment entre eux un ménisque convexe, et on aurait beau chercher à les unir en les rapprochant, ils s'éloigneront quand même l'un de l'autre, et se repousseront vivement.

On prétend que dans certains petits débits de boissons, on voit assez souvent des gens trop expérimentés passer leurs doigts sur les bords du verre où on leur verse une liqueur : ils produisent à leur profit un ménisque convexe.

LE PALAIS GRANVELLE, A BESANÇON (DOUBS).

Nicolas Perrenot de Granvelle, petit-fils d'un forgeron d'Ornans, s'était élevé par son mérite aux charges éminentes de premier conseiller d'État de Charles-Quint et de garde des sceaux des royaumes de Naples et de Sicile. Au dire d'un contemporain, il devint « le tout de l'empereur, qui ne faisait rien que par lui. »

N'étant encore qu'avocat de la couronne près le bailliage d'Ornans, il avait, en 1513, épousé Nicole Bonvalot, d'une des premières familles de Besançon. Cette alliance fut le point de départ de sa fortune : il s'en souvint et eut toujours à cœur les intérêts de la république bisontine. En cela d'ailleurs il servait la politique de son maître, car il importait grandement à la maison d'Autriche que la ville libre de Besançon, boulevard militaire de la Franche-Comté, ne cherchât pas d'autres protecteurs que les souverains de cette province.

Ce fut donc tout à la fois pour être agréable aux Bisontins et pour avoir une position prépondérante au milieu d'eux, que Nicolas Perrenot de Granvelle fit édifier le palais qui porte son nom. Cette construction fut commencée en 1534 et achevée en 1540. La municipalité y prêta le plus gracieux concours : on la vit successivement annuler une ruelle publique qui aurait coupé diagonalement le futur jardin du palais, puis autoriser Granvelle à prendre

dans les forêts communales les bois nécessaires au bâtiment, exempter perpétuellement l'édifice et ses dépendances de toute imposition, concéder enfin un filet d'eau des fontaines publiques pour l'agrément de la maison.

A l'église des Carmes, qui n'était séparée que par une ruelle de l'un des flancs de l'édifice, Granvelle fit ajouter une élégante chapelle, avec caveau sépulcral pour lui et les siens; un pont couvert relia le palais à l'église. La chapelle n'était pas encore terminée quand Granvelle mourut, au mois d'août 1550. Son corps, ramené d'Augsbourg à Besançon, attendit toute une année dans le palais l'achèvement de sa demeure dernière.

« La distribution de l'édifice, dit M. l'architecte Delacroix, est celle de la plupart des palais d'Italie. Au centre est une vaste cour, entourée au rez-de-chaussée d'un portique, et à l'étage d'une galerie dans laquelle sont les entrées des appartements.

» Du côté de la Grande-Rue s'élève la façade principale. Elle est composée d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'un attique. La porte d'entrée est une arcade entre deux colonnes.

» La façade est divisée en cinq parties au moyen d'espèces de contre-forts composés chacun de trois colonnes, dorique, ionique et corinthienne, superposées; au-dessus de l'attique sont trois lucarnes en pierre.

» Le style de la cour n'est pas moins caractéristique.



Nicolas Perrenot de Granvelle — Dessin d'Édouard Michel, d'après un portrait du Titien au Musée de Besançon.

En effet, sur les colonnes du portique sont des arcs surbaissés, l'ellipse écrasée jusqu'aux dernières limites du possible..... Les colonnes sont doriques, mais l'extrême largeur de leurs chapiteaux n'a pas d'exemple dans l'antiquité. A l'étage sont des pilastres ioniques excessivement fins et grêles. »

Sur quelques chapiteaux de ces pilastres, ainsi que dans le fronton d'une des fenêtres du rez-de-chaussée de la façade, on lit la devise de Granvelle : SIC VISUM SUPERIS.

Antoine, le quatrième des quinze enfants de Nicolas Perrenot de Granvelle, monta encore plus haut que son père dans la carrière des honneurs : comme ecclésiastique, il eut successivement les siéges archiépiscopaux de Malines et de Besançon, en même temps qu'il était l'un des premiers cardinaux de la cour de Rome; sur le terrain de la politique, il occupa l'une après l'autre les fonctions de premier ministre des Pays-Bas, de vice-roi de Naples, et de chef des conseils politiques du roi d'Espagne Philippe II. Né à Besançon, le 20 août 1517, le cardinal de Granvelle se joignit à son frère Thomas, héritier du palais, pour accroître les collections commencées par leur père. François Perrenot, le troisième propriétaire, ne montra pas moins de zèle que ses devanciers pour l'achat des livres et des tableaux. Enfin son successeur, Thomas-François d'Oiselay, qui releva le nom des Granvelle, eut aussi des goûts artistiques que partageait son épouse Caroline d'Autriche, fille naturelle de l'empereur Rodolphe II. Alors le palais Granvelle n'eut rien à envier aux plus remarquables des résidences princières de l'époque.

Les d'Oiselay s'éteignirent en 1637, et la fortune patrimoniale des Granvelle fut dévolue aux comtes de la Baume-Saint-Amour. Ceux-ci laissèrent le palais dans le plus déplorable abandon : ils finirent même par en disperser pièce à pièce le mobilier, soit par des ventes, soit par des cadeaux intéressés. Ce fut ainsi que Louis XIV, ayant tenu sa cour au palais Granvelle en juin 1683, emporta comme souvenir de son hôte une figure en marbre de Jupiter, aujourd'hui l'un des beaux antiques du Musée



Le Cardinal de Granvelle. — Dessin d'Édouard Michel, d'après un portrait du Gaëtano au Musée de Besançon.

du Louvre. Besançon n'aurait plus que le souvenir de tant de merveilles si deux ecclésiastiques dévoués à l'honneur de leur pays, les abbés Jules Chiflet et Jean-Baptiste Boisot, n'avaient trouvé moyen d'acheter ce qui restait des papiers et des livres de la famille Granvelle, ainsi que plusieurs magnifiques portraits (1). Ces épaves sont encore les plus précieux joyaux de la Bibliothèque et du Musée de Besançon.



La Cour du palais Granvelle, à Besançon. — Dessin d'Édouard Michel.

La France ayant fixé le siége du gouvernement de la Franche-Comté à Besançon, il fallut que cette ville fournît un hôtel au gouverneur provincial; à cet effet, la municipalité amodia d'abord le palais Granvelle, puis l'acheta, en 1712, au prix de 63 000 livres.

La charge de gouverneur provincial ayant été supprimée lors de la révolution, le palais Granvelle fut atteint par la loi qui obligeait les communes à payer leurs dettes en aliénant ceux de leurs immeubles qui n'étaient plus affectés

(1) Voy., sur l'abbé Boisot, notre tome VII, 1839, p. 74-75.

à des services publics. Mis en vente au mois de juillet 1793, le palais Granvelle fut adjugé pour la somme de 98 200 livres. Soixante-dix ans plus tard, une loi spéciale (2 mai 1864) autorisa la ville à racheter son ancien immeuble, moyennant 350 000 francs payables en vingt annuités.

Peu de temps après cette intelligente opération, un vénérable érudit, le bibliothécaire Charles Weiss, offrait à la ville un somme de 30 000 francs pour qu'une statue en marbre du cardinal de Granvelle s'élevât dans la cour du palais édifié par son père. Le conseil municipal vota comme appoint une somme de 10 000 francs, et la statue, commandée à M. Jean Petit, ne tardera pas à glorifier sur leur terre natale les Médicis de la Franche-Comté.

LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU.

NOUVELLE.

On n'avait jamais vu dans la ville de Saint-Benoît-lez-Prés un couple plus uni et plus heureux que les époux Martineau. On dit que les contrastes s'attirent : il faut croire qu'il y a du vrai là-dedans, car assurément M. et Mme Martineau ne se ressemblaient guère. M. Martineau était un grand homme maigre et sec, sec à faire croire qu'il allait casser quand il gesticulait un peu plus fort que de coutume, et il gesticulait souvent quand il expliquait, n'importe à qui, quelqu'une de ses théories favorites. Il était savant, très-savant; il étudiait sans cesse pour le devenir encore davantage, et il ne paraissait pas une revue scientifique, pas un ouvrage important, écrit n'importe dans quelle langue (M. Martineau les lisait toutes), qu'on ne le vît bientôt arriver à la poste de Saint-Benoît-lez-Prés, à l'adresse de M. Martineau.

M. Martineau n'était point professeur; il vivait de ses rentes et faisait de la science uniquement pour son plaisir; mais il n'était pas de ces savants qui cachent la lumière sous le boisseau, ou qui ferment leur main bien serré de peur que quelque vérité ne s'en échappe (j'ai toujours pensé à part moi que leur main ne contenait rien du tout, et qu'ils ne la fermaient si bien que pour faire croire au public qu'il y avait quelque chose dedans). M. Martineau était à la disposition de quiconque avait un conseil ou un renseignement à lui demander, et on citait à Saint-Benoît-lez-Prés nombre de jeunes gens qui ne se seraient jamais tirés des examens qui devaient leur faciliter l'entrée d'une carrière, sans l'aide de M. Martineau. Comme sa bourse aussi était toujours ouverte à qui en avait réellement besoin, M. Martineau jouissait de ce rare privilége d'avoir à Saint-Benoît-lez-Prés une foule d'amis et pas un seul ennemi.

En cela, et en cela seulement, Mme Martineau ressemblait à son mari. « Cette bonne madame Martineau ! » disaient les maîtresses de maison au service de qui elle mettait ses mille et une excellentes recettes de liqueurs, de confitures et de conserves, ainsi que de tisanes et d'onguents pour tous les maux. Et même elle poussait la générosité jusqu'à donner avec la recette la manière de s'en servir, et souvent une leçon par-dessus le marché, de peur qu'on ne réussît pas bien. « Cette bonne madame Martineau ! » disait la jeunesse, à qui elle ouvrait plusieurs fois dans l'hiver le grand salon de sa maison de la rue des Charmilles, meublé à l'ancienne mode, il est vrai, mais où l'on trouvait un si bon parquet pour la danse, et de grands paravents si commodes pour jouer des charades. « Cette bonne madame Martineau ! » disaient les petits marchands, les fournisseurs, les ouvriers, à qui elle parlait toujours avec intérêt, s'informant de la santé de leur vieille mère, des dents de leur petit dernier ou des succès à l'école de leur aîné. « Cette bonne madame Martineau ! » disaient les pauvres gens à qui elle savait donner ou procurer du travail ou des secours, selon le besoin, sans compter les bonnes paroles qui consolent et qui encouragent. Et personne à Saint-Benoît-lez-Prés ne se serait jamais avisé de faire un grief à Mme Martineau de n'être pas une savante; d'ailleurs, M. Martineau avait de la science pour deux.

Lui non plus n'avait jamais songé qu'il manquât quelque chose à sa femme. N'avait-il pas toujours son cabinet de travail propre, rangé, bien clos, pourvu de tapis, de rideaux, de fleurs en été, d'un bon feu en hiver, de tout ce qui pouvait réjouir et reposer ses yeux et son esprit? Une main vigilante ne venait-elle pas, dès que le jour baissait, poser sur sa table une lampe toujours en bon état, voilée d'un grand abat-jour vert? Avait-il jamais eu besoin de toucher aux pincettes ou de remettre une bûche dans son feu? Et, si par hasard il était sorti par quelque journée froide ou pluvieuse, avait-il jamais manqué de trouver en rentrant, étalées devant sa cheminée, ses bonnes pantoufles et sa chaude robe de chambre? Ses repas ne se composaient-ils pas toujours des mets qu'il aurait choisis lui-même ce jour-là? Et, par-dessus tout, n'était-il pas sûr, tant que sa femme vivrait à son côté, qu'un regard aimant répondrait à son regard, qu'une main amie presserait sa main, et qu'un cœur confiant et dévoué serait uni au sien dans la peine comme dans la joie? Que le bagage scientifique et littéraire de Mme Martineau se composât uniquement de la belle écriture qu'elle consacrait à ses comptes de ménage et au cahier de sa blanchisseuse, des quatre règles de l'arithmétique, et de quelques vagues notions sur Moïse, David, Salomon, les rois de France et les capitales de l'Europe, que lui importait? A la hauteur où il était parvenu, sa femme ne lui paraissait guère plus ignorante que madame la présidente, qui composait des vers petits et grands sur tous les événements locaux, et qui s'était fait recevoir membre correspondant de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires; seulement madame la présidente l'ennuyait, tandis que sa femme ne l'ennuyait jamais. Il n'avait garde de lui parler de ses travaux; mais le soir, quand elle se livrait, de l'autre côté de la table chargée de livres et éclairée par la vive clarté de la lampe, à quelqu'un de ces merveilleux tricots qui faisaient l'admiration de toutes les dames de Saint-Benoît-lez-Prés, il aimait à choisir, pour le lui lire à haute voix, quelque fragment d'un moraliste ou d'un orateur qui avait aimé et loué la vérité et la justice. Alors elle s'arrêtait pour mieux écouter, plantait son aiguille à tricoter dans les boucles de ses cheveux gris, et restait là, les mains sur ses genoux et ses yeux fixés sur le visage du lecteur, jusqu'à ce qu'il eût achevé. « C'est beau ! » disait-elle ensuite d'une voix émue, et parfois une larme venait mouiller le tricot qu'elle reprenait d'une main un peu tremblante. C'était tout, et M. Martineau ne lui en demandait pas davantage; il la laissait à ses pensées qu'elle n'eût pas su exprimer, mais où il lisait comme dans un livre ouvert pour lui seul. Auprès de ce livre-là, de quel intérêt eût pu être pour lui le cahier doré sur tranche où madame la présidente écrivait ses poésies?

M. et Mme Martineau n'avaient point d'enfants : c'était leur seul chagrin, ou plutôt ç'avait été longtemps leur chagrin. A présent qu'ils étaient vieux, ils étaient habitués à s'en passer et à se contenter l'un de l'autre pour toute société, et ils ne s'apercevaient plus qu'il leur manquât quelque chose. Les études de M. Martineau occupaient tout son temps; pour Mme Martineau, elle savait bien supprimer les loisirs de son existence. Au dehors, les soins de la charité, les visites à d'anciens amis dont elle avait vu

les enfants naître, grandir et se marier, les services à rendre, les malheureux à consoler et les heureux à féliciter; au dedans, le soin de sa maison, où tout était brillant comme dans une maison flamande; la surveillance de sa domestique, qu'elle prenait généralement pour la dresser dans quelque pauvre famille, et qu'elle finissait toujours par marier avantageusement, et surtout les travaux à l'aiguille où elle excellait, remplissaient pour elle les heures sans laisser de place à l'ennui. Sa maison était remplie de petits objets utiles ou inutiles, mais charmants, qui étaient l'œuvre de ses mains : c'était elle qui avait couvert d'arabesques capricieuses la robe de chambre dont s'enveloppait M. Martineau, qui avait revêtu de tapisserie le fauteuil où il s'asseyait, qui avait brodé le coussin où ses pieds reposaient, qui avait tricoté les rideaux qui voilaient ses vitres d'une fine dentelle. Le tricot surtout était sa gloire; personne ne tricotait comme elle à Saint-Benoît-lez-Prés, ni ailleurs sans doute. Et comme elle était aussi généreuse que fière de son talent, il ne naissait pas un marmot dans une maison de la ville ou des faubourgs, qu'on n'y vît arriver immédiatement la petite personne rondelette et souriante de Mme Martineau, chargée de toute une provision de bonnets, brassières, bas et jupons à l'usage du nouveau-né, objets dont chacun était une petite merveille.

Le mari étudiant, la femme tricotant, les deux vieux époux étaient donc aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde, lorsque M. le conseiller honoraire Régimbart vint prendre sa retraite à Saint-Benoît-lez-Prés. M. le conseiller honoraire Régimbart était originaire de Saint-Benoît-lez-Prés, et il y possédait même une maison. Les devoirs de sa profession l'avaient tenu de longues années éloigné de son pays natal; mais quand il se vit rendu à la vie privée, il se souvint de Saint-Benoît-lez-Prés; il fit donner congé à son locataire, et arriva un beau jour en même temps que les voitures qui contenaient son mobilier.

On sut bientôt dans toute la ville de quoi se composait ce mobilier : les commères de la rue du Chat-qui-Pêche, où le nouveau venu avait sa maison, ne le laissèrent ignorer à personne. L'attention se porta surtout sur la bibliothèque de M. le conseiller. On avait vu descendre des voitures tant de caisses de livres, et de livres si superbement reliés, qu'on se demandait si la maison pourrait les contenir, et s'il y avait une autre bibliothèque, fût-ce la bibliothèque municipale, qui pût se comparer à celle de M. le conseiller. Les gens instruits qui furent admis à la contempler lorsqu'elle eut été mise en ordre reconnurent néanmoins qu'elle avait été fort surfaite, et ils assurèrent à leurs concitoyens que si, à la vérité, les livres du conseiller honoraire possédaient de belles reliures, ils n'avaient rien de remarquable comme rareté; cela n'approchait pas à cent lieues de la bibliothèque de M. Martineau.

M. le conseiller Régimbart, quelques jours après son arrivée, fit sa plus belle toilette, et, rasé de frais et cravaté de blanc, il alla sonner aux portes des principaux habitants de Saint-Benoît-lez-Prés avec qui il voulait nouer des relations. M. Martineau eut sa visite, bien entendu, et comme, entre amateurs de livres ou de quoi que ce soit, on s'entend bien vite, la visite fut longue et se passa pour un quart à peine dans le salon, et pour tout le reste dans la bibliothèque de M. Martineau. Et quand les deux hommes se séparèrent, M. Martineau demeura tout radieux d'avoir fait admirer ses richesses à un connaisseur, tandis que le conseiller Régimbart s'en retournait chez lui tout soucieux et dévoré par l'envie.

Le fait est que M. le conseiller honoraire était doué d'un esprit jaloux. Il avait demandé sa retraite aussitôt que possible, parce qu'il trouvait que certains de ses collègues avaient eu, injustement, cela va sans dire, un avancement plus rapide que le sien; il avait espéré planter ses choux sans concurrents, et voilà que maintenant la bibliothèque de M. Martineau l'empêchait de dormir! Elle était si admirablement composée, cette bibliothèque! Que d'éditions rares et précieuses, antiques ou modernes! quel classement savant et ingénieux, que d'ouvrages choisis sur toutes les matières connues! Rien de superflu, rien d'inutile; nulle lacune pourtant : c'était un monde que cette bibliothèque! et M. le conseiller, dont la bibliothèque était loin d'être complète, enrageait de se trouver vaincu.

La suite à la prochaine livraison.

CHARITÉ.

Dieu se cache dans le pauvre, et quand le pauvre tend la main, c'est Dieu qui reçoit. SAINT AMBROISE.

LES KURDES.

Les Kurdes ont pour patrie les montagnes où se forme le Tigre, et que les géographes appellent les Alpes du Kurdistan; ces Alpes sont peu fertiles : aussi les Kurdes sont plus émigrants que sédentaires, et on les voit descendre, dès le milieu de septembre, en grand nombre, par bandes, pour chercher de meilleures conditions d'existence sur les plateaux de la Perse et de l'Anatolie, dans le Taurus, dans la Mésopotamie septentrionale, dans la Syrie du Nord, sur le cours moyen du Kisil-Irmak, fleuve de l'Asie Mineure qui va se jeter dans la mer Noire [1].

Leur religion est un islamisme sunnite grossier.

Sauvages, turbulents, dangereux même ou de mauvaise réputation sous bien des rapports, ils sont réfractaires à toute civilisation politique ou légale; ils ne relèvent guère que nominalement de la Turquie et de la Perse. Assez disciplinés entre eux, ils obéissent volontiers à l'autorité de quelques chefs particuliers que recommande quelque action d'éclat ou qu'ils choisissent dans une de leurs grandes familles héréditaires. Bons cavaliers, guerriers, pasteurs, ils se livrent à l'élevage des chevaux, des ânes et de nombreux troupeaux de bétail. Quelques-uns sont conducteurs de caravanes.

Il n'existe pas de langue kurde écrite, mais seulement un dialecte ou tout au moins un idiome persan, mêlé d'arabe et de syriaque, aux rapsodes duquel on a emprunté le *Kour-Oglou*, traduit par Alexandre Chodzko.

La rencontre d'une caravane kurde en route, surtout lorsqu'elle se compose des groupes les plus misérables, est un sujet d'étrange surprise, presque d'effroi pour des voyageurs européens. On se croirait au milieu d'une trombe de *Djinns*. Ces hommes grimpent ou dégringolent sur les flancs abrupts, sur les sentiers ravinés des hautes montagnes, en mêlant au fracas des torrents leurs rauques cantilènes. Les femmes, à pied et moitié nues sous des haillons, conduisent à la main ou portent en besace et sur leur sein des grappes d'enfants. Les bêtes de somme, qu'on ne charge guère plus qu'elles, portent des ustensiles de cuivre et des poteries de ménage suspendus aux coffres, aux sacs en cuir, aux poteaux des tentes; casseroles, chaudrons, cruches et pots, s'entre-choquent et produisent un bruit assourdissant. Çà et là apparaît, sur un petit cheval à tous crins, la silhouette farouche de l'homme, seigneur et maître. Il a toute sa barbe; il est coiffé d'un turban fantastique, et sa lance repose sur son étrier.

Une autre scène, quoique moins sauvage, n'est pas

[1] *Géographie*, 1 vol., par Onésyme Reclus.

moins saisissante. C'est une traversée à gué de l'Euphrate par la masse compacte d'une ou de plusieurs tribus en migration, au lever du jour, alors que l'horizon terrestre n'est qu'une bande brune entre les deux blancs verdâtres du ciel et de l'eau. De la rive, où s'estompent quelques fumées de bivouac, s'avancent un bouc, un chien, un hardi piéton, à la pointe d'un rapide et vaste triangle de gens, de bêtes, qui couvrent bientôt le fleuve entier, les uns criant, les autres hurlant ou bêlant, tous s'agitant avec un crescendo d'animation et de bruits indicibles, spectacle qui, sous le feu des premières flèches d'or du soleil montant à l'horizon, est d'une intensité de ton et d'un relief extraordinaires.

Parfois, en même temps, d'autres migrations, celles de milliers d'outardes, fendent l'air en figures stratégiques et jettent comme un grondement de tempête dont l'effet est inimaginable, au milieu d'une solitude absolue et sous un ciel pur.

Les émigrants kurdes sont nombreux aux environs de Kéban-Maden sur l'Euphrate, de Karpouth et de Diarbékir, pays si souvent ravagés par des luttes interminables entre eux et le gouvernement du sultan. Leurs tentes mamelonnent de taches brunes le sol pierreux et blanchâtre du désert, incandescent et inhabité l'été; elles sont faites de toiles en poil de chameau, à grandes raies jaunâtres et noires, tendues et supportées par des perches qui bordent une clôture de nattes s'élevant à deux mètres de terre. Des chiens de garde féroces ne cessent d'aboyer alentour, et se partagent, la nuit, avec d'innombrables troupes de chacals, les restes des repas ou les ossements des animaux



Un Campement kurde dans le Diarbékir. — Dessin de J. Laurens.

morts. On voit aussi errer d'une tente à l'autre des tortues dans les flaques d'eau boueuse, quelque gazelle familière, ou une once apprivoisée pour la chasse.

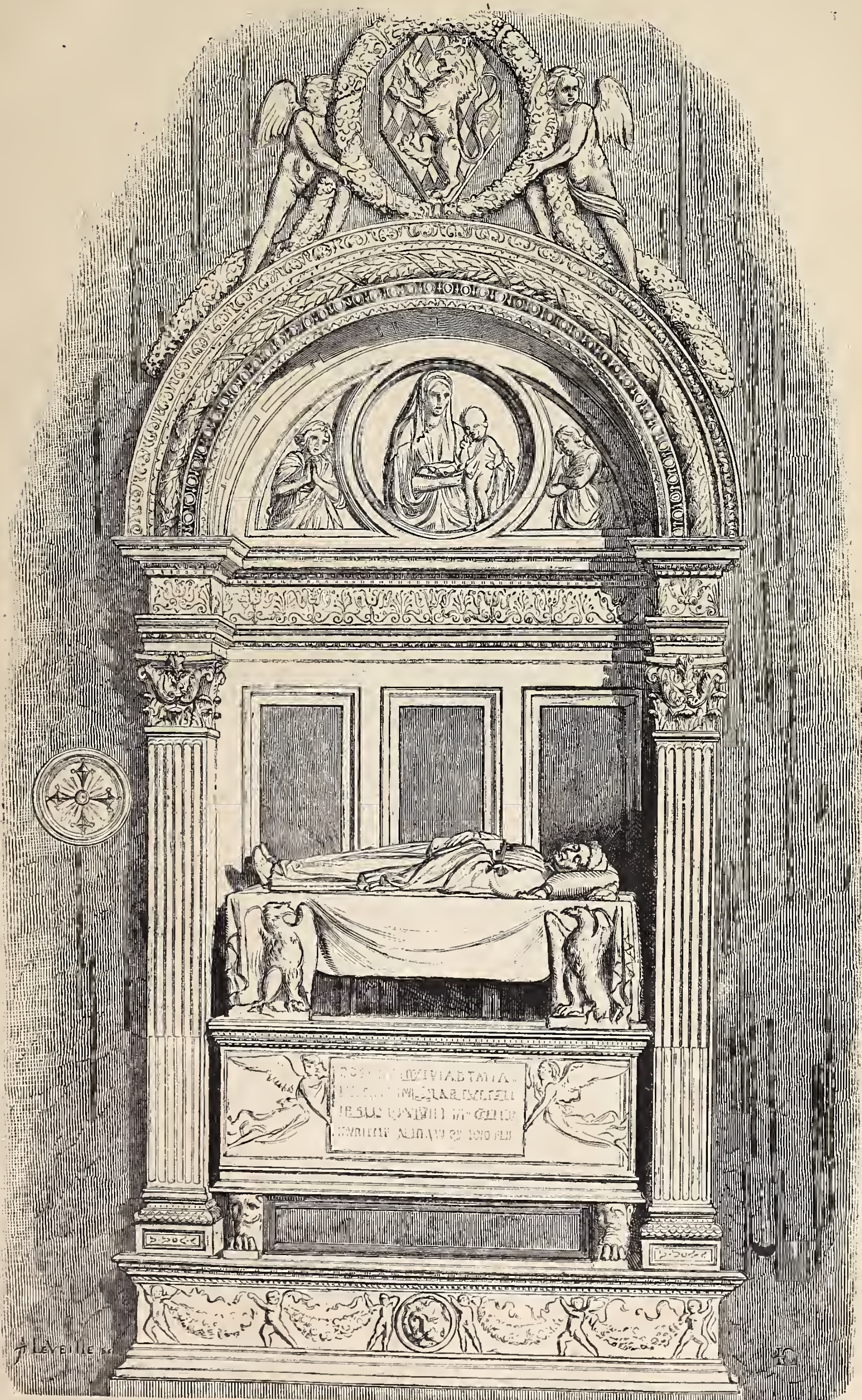
Un voyageur raconte que, traversant les plaines du Diarbékir, il prit toutes les précautions possibles pendant plusieurs jours pour éviter par des marches et contremarches la rencontre de campements ou de caravanes kurdes. Leur mauvaise réputation lui inspirait une crainte sérieuse. Or, une fois, égaré, attardé très-avant dans la nuit, et ne sachant plus de quel côté se diriger, il réunit en cercle sa petite escorte, et fit faire une décharge d'ensemble de toutes les armes à feu, dans l'espérance de recevoir quelque secours d'autres voyageurs ou d'habitants du voisinage. Aussitôt après cette formidable détonation, des lumières, des aboiements, des clameurs, remplirent magiquement l'horizon. Le voyageur se trouvait tout auprès d'un campement kurde. Son inquiétude, à cette découverte, fut extrême; elle ne dura qu'un moment. Il reçut de ces nomades une touchante hospitalité. Le chef, nommé Bektasch-Bey, guerrier renommé dans le Kurdistan, mit à la disposition de ses hôtes sa propre tente, doublée de drap rouge et garnie de somptueux tapis et de coussins; il leur fit ensuite servir un repas composé d'un mouton entier braisé sous la cendre et bourré de pistaches, de plusieurs sortes de *pilaus* ou plats de riz, de plateaux de melons, de grenades et de gâteaux. Le lendemain, le voyageur ne put, hélas! témoigner sa gratitude qu'en donnant à Bektasch-Bey, souffrant d'accès violents de fièvre, quelques pilules de quinine. Il distribua aussi quelque menue monnaie à une troupe de gamins tout nus. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Le chef le fit escorter assez loin, jusqu'aux bords du *Dévé-Guetchèdy* (passage des chameaux), et là, pour adieu, on lui fit un salut martial avec des décharges d'armes à feu.

Quelques heures plus tard se développait devant notre voyageur, à l'est, au-dessus des grandes lignes de terrains à peine ondulés et traversés par le Tigre, le cordon des admirables remparts et édifices de la capitale du pachalik (Diarbékir ou Diarbek-Amid), où l'on trouve toutes les ressources qu'on peut attendre d'une population de 60 à 70 000 âmes, et de plus des richesses archéologiques du plus grand intérêt.

LE TOMBEAU DE LEONARDO BRUNI

A SANTA-CROCE

(FLORENCE).



Le Tombeau de Leonardo Bruni, par le Rossellino et Andrea Verocchio, à Santa-Croce. — Dessin de Chevignard.

Le tombeau de Leonardo Bruni est l'un des plus remarquables de l'église Santa-Croce, à Florence. La simplicité, la grâce, la beauté de sa composition, la pureté, la délicatesse de ses lignes et de ses reliefs, donnent à son ensemble une harmonie et une douceur qui émeuvent et captivent l'âme de quiconque a un vrai et profond sentiment de l'art. Les juges les plus autorisés l'ont en tout temps loué sans réserve. Cicognara, entre autres, a dit, par exemple, des petites figures d'anges qui soutiennent la tablette de l'inscription, que, sculptées par Ghiberti lui-même, elles n'eussent pas été plus parfaites. Aucun ornement superflu, aucun détail inutile, aucun accessoire surabondant, rien ne gêne la vue et ne la distrait du sujet principal. Le regard saisit dès l'abord tout le monument, et se complaît longtemps dans l'étude de ce beau modèle de convenance et de sobriété.

L'honneur de l'œuvre revient à Bernardo Gamberelli dit le Rossellino. Andrea Verocchio a sculpté la Madone et les anges qu'on voit au-dessus de la tombe; c'est, paraît-il, une œuvre de sa jeunesse : elle permettait de pressentir la maturité de l'auteur de la statue équestre de Bartolomeo Colleoni [1].

Quant à celui qui a mérité que sa mémoire fût consacrée dans le Panthéon florentin par de tels artistes, disons ici brièvement qu'il fut à la fois historien, poëte, philosophe érudit, homme d'État, constamment estimé et aimé de ses concitoyens, chose bien rare! Leonardo Bruni occupa longtemps le poste éminent de secrétaire de la république florentine. Il fut enseveli en grande pompe, aux frais de la commune, en mars 1443. L'inscription latine gravée sur sa tombe mérite à peine d'être rappelée. Voici à peu près le sens de ces quatre vers médiocres :

« Aussitôt que Leonard mourut, l'Histoire pleura, l'É-
» loquence devint muette, et l'on dit que les Muses grec-
» ques et les Muses latines ne purent retenir leurs larmes. »

La trace du moindre coup de ciseau des deux maîtres Verocchio et Rossellino est plus éloquente que cette banalité.

AMITIÉ.

L'engagement de l'amitié est le plus saint des contrats; il oblige les deux parties à se rendre sans cesse plus dignes l'une de l'autre par l'acquit et la perfection des vertus. Mme ROLAND, *Lettres à Mlle Cannet.*

LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 222.

Des relations très-suivies s'établirent entre les deux bibliophiles, d'autant plus que la rue des Charmilles n'était pas éloignée de la rue du Chat-qui-Pêche. M. Martineau mettait généreusement ses trésors à la disposition du conseiller, et plus le conseiller était à même d'en apprécier le mérite, plus il sentait croître le désir de les posséder. Il en était venu, au fond, tout au fond de son cœur, à calculer combien d'années M. Martineau pouvait avoir de plus que lui, et à se bercer de l'espoir d'acheter un jour sa bibliothèque à ses héritiers... Là, le frisson le prenait : si ces héritiers pouvaient comprendre la valeur de cette collection inestimable, quelle somme en demanderaient-ils? Et M. le conseiller Régimbart devenait avare, se refusant une tranche de saumon pour sa table et un livre de trois francs cinquante centimes pour sa bibliothèque, afin d'amasser de quoi acheter un jour celle de M. Martineau.

Ce ne fut pourtant pas de M. Martineau qu'il hérita tout d'abord. Un sien oncle vint à mourir à Paris, et lui laissa une belle fortune. Cette fortune était déposée chez le banquier Bergmann, et M. le conseiller, estimant qu'un placement en vaut un autre, était tout disposé à l'y laisser, lorsqu'un de ses amis, homme d'affaires, le prévint que la banque Bergmann n'était pas sûre, et l'engagea à porter ses fonds ailleurs.

Le premier mouvement du conseiller honoraire Régimbart fut d'écrire à M. Martineau; il savait que celui-ci avait presque toute sa fortune placée chez le banquier Bergmann. Le second fut de se dire : « Si Martineau était ruiné, il aurait besoin de vendre sa bibliothèque, et je pourrais la lui payer le prix qu'elle vaut; il se trouverait à peu près aussi riche qu'auparavant, et il n'y perdrait même pas l'usage de ses livres, puisqu'ils seraient à sa disposition chez moi aussi bien que chez lui. » Le raisonnement était faux, et le conseiller Régimbart savait bien que ce n'était pas du tout la même chose; cependant il n'écrivit point. Le banquier Bergmann fit faillite six mois après; ses créanciers ne touchèrent pas dix pour cent... et le conseiller Régimbart, avec toutes sortes de paroles de compassion, d'encouragement et de consolation, s'en alla délicatement proposer à M. Martineau de lui acheter sa bibliothèque; il lui en offrait un prix qui lui permettrait de ne rien changer à ses habitudes ni à celles de Mme Martineau, qui, disait-il, souffrirait certainement à son âge des privations qu'entraîne la perte de la fortune.

M. Martineau, surpris, blessé, affligé, demanda à s'entendre avec sa femme. Certes, pour lui, il eût préféré une croûte de pain sec au milieu de ses livres à des repas somptueux en face de ses rayons vides; mais sa femme, fallait-il qu'elle souffrît de la pauvreté, quand il pouvait lui en épargner les privations? Il ne connaissait pas encore sa vaillante compagne. Au premier mot qu'il lui dit de son projet, elle se fâcha tout net. Pouvait-il avoir une idée pareille! On voyait bien qu'il ne connaissait rien aux choses du ménage; il croyait qu'il fallait des milliers de francs pour faire vivre deux vieilles personnes; la vie coûtait moins cher que cela, elle se chargeait de le lui faire voir. Ils auraient assez de ce qui leur restait; il n'y avait qu'à ne plus acheter d'objets nouveaux, ni livres ni autre chose, et à se contenter de ce qui leur avait servi jusqu'alors. On louerait en garni la chambre d'amis, et on ne remplacerait pas la servante Mariette que ses parents réclamaient. Avec ces petites réformes-là, on ferait encore honneur à ses affaires, sans avoir besoin de vendre la bibliothèque.

M. Martineau embrassa sa chère vieille femme, et s'en alla refuser les offres de M. Régimbart, qui fut fort penaud et sentit comme un remords de ne l'avoir pas prévenu de la faillite du banquier. Puis, comme il ne voulait pas que tout le poids de la ruine retombât sur sa femme, M. Martineau chercha à battre monnaie avec sa science, lui qui avait donné tant de leçons gratis.

Il en trouva de bien payées; aimé et respecté comme il l'était, il n'eut qu'à annoncer ses intentions pour qu'on vînt à lui de tous les côtés, et Mme Martineau put se mettre en quête d'une nouvelle servante à former pour le jour où Mariette retournerait chez ses parents.

Mariette ne devait pourtant point être remplacée. Obligé de sortir à heure fixe par tous les temps, après avoir passé tant d'années dans une chambre bien chauffée, défendue des vents coulis par un luxe ingénieux de bourrelets, de tapis et de portières, M. Martineau s'enrhuma; une bronchite se greffa sur le rhume et une pleurésie sur la bron-

[1] Voy. cette statue, t. XXIII, 1855, p. 41, et, cette année, le David vainqueur, p. 165.

chite; et, moins d'un an après sa ruine, il fut accompagné à sa demeure dernière par les regrets et la douleur de toute la population de Saint-Benoît-lez-Prés.

M. le conseiller honoraire Régimbart devait partager la douleur de la population de Saint-Benoît-lez-Prés, car il n'était pas sans quelque reproche à se faire en cette circonstance; mais quant aux regrets, c'était autre chose: sa passion parlait plus haut que ses remords. Il laissa passer le délai qu'exigeaient strictement les convenances, et se présenta ensuite à la maison de la veuve.

Elle le reçut dans la bibliothèque; et s'il n'eût pas vu les vêtements noirs et les yeux rougis de la pauvre femme, il eût pu croire que rien n'était changé. Les livres étaient soigneusement époussetés, la table était chargée de papiers et de brochures; l'encrier était plein, les plumes soigneusement rangées et essuyées, et les lunettes de M. Martineau, posées sur la dernière page qu'il avait écrite, semblaient annoncer qu'il allait revenir pour achever le travail commencé. Son fauteuil, sa chancelière, tout était à la place accoutumée; et Mme Martineau, assise à sa place, elle aussi, travaillait à un fin tricot. Seulement, et M. le conseiller ne l'ignorait pas, ce tricot ne devait pas être donné, mais vendu; et c'était Mme Martineau toute seule qui faisait à présent tous les travaux de son ménage. Le conseiller sentit croître son espoir.

Il entama sa négociation d'une façon assez embarrassée; Mme Martineau n'y comprit rien. Elle le remercia de sa visite.

— J'ai grand plaisir à vous voir, lui dit-elle; mon cher mari vous aimait tant! Depuis que vous étiez venu vous fixer ici, je le trouvais tout rajeuni; il était si content de parler de ses livres avec vous! Cela se comprend : un homme si savant devait aimer à causer avec d'autres savants; moi, je ne pouvais pas lui répondre, et je ne peux pas vous dire combien je vous ai été reconnaissante du plaisir que vous lui donniez. En même temps, je m'en voulais de mon ignorance; vous m'aviez fait comprendre tout ce qui lui avait manqué avant qu'il vous connût; mais il ne m'en voulait pas, lui, il était si bon! Il ne me demandait que ce que je pouvais lui donner. A présent qu'il est parti et que rien ne devrait plus vous attirer dans notre maison, je vous suis encore reconnaissante de venir me parler de lui...

Le remords prenait M. le conseiller à la gorge, et ce fut d'une voix tout enrouée qu'il finit par traiter de l'affaire de la bibliothèque. Mais dès que Mme Martineau eut compris, elle laissa, de stupéfaction, son tricot tomber jusque par terre.

— Vendre la bibliothèque! s'écria-t-elle, *sa* bibliothèque! Mais, mon cher Monsieur, c'est toute ma consolation, tout mon reste de joie; il me semble qu'il ne m'a pas quittée tout à fait, tant que je vois là ses livres qui ont l'air de l'attendre. Voyez comme c'est bien tenu ici! j'y mets autant de soin que s'il allait revenir. C'est ici que je travaille; j'y suis mieux qu'ailleurs pour penser à lui et me rappeler toutes les belles choses qu'il me lisait le soir... Je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent, moi; je vis de si peu! J'en gagne un peu avec mes petits ouvrages, et avec ce qui me reste, cela me suffit. Je ne vendrai jamais sa bibliothèque.

M. le conseiller Régimbart essaya en vain d'insister.

— Jamais, entendez-vous, Monsieur, jamais je ne la vendrai. N'y pensez plus, ne m'en parlez plus, je ne veux pas en entendre parler. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur le conseiller Régimbart!

Et, se levant toute tremblante encore, Mme Martineau reconduisit le visiteur avec une politesse qui n'était pas exempte de défiance. M. le conseiller honoraire se le tint pour dit; et, sans cesser absolument ses visites, il s'arrangea de façon à sonner à la porte de Mme Martineau aux heures où il la savait sortie.

Pourtant Mme Martineau était loin d'être riche, ou même d'avoir amplement de quoi vivre; et il fallait qu'elle fût bien sobre pour se contenter de l'ordinaire qui lui était imposé par la nécessité. Les petits tricots se vendaient, mais le travail des femmes est si peu payé! le sien ajoutait quelques sous par jour au peu qui avait échappé à la faillite Bergmann, et il n'était plus question pour elle de se montrer généreuse et de faire des charités; elle avait à peine assez pour elle-même. C'était ce qui lui semblait le plus dur.

Elle aurait pu, sans parler de la bibliothèque dont la vente l'aurait enrichie, tirer un assez bon prix de sa maison, qui était jolie, bien distribuée, solidement construite, et accompagnée d'un joli jardin où les merles sifflaient tout l'été. Mais elle tenait à la maison autant qu'à la bibliothèque : c'était l'asile de ses chers souvenirs, et à présent qu'elle ne vivait plus que dans le passé, quitter cette maison où le défunt avait partout laissé sa trace eût été pour elle le perdre une seconde fois. Elle résista donc à toutes les instances de son notaire et de ses amis, et vécut seule dans sa maison grande et vide, vivant de privations, souffrant du froid et presque de la faim, et abandonnée peu à peu de tous ceux qui l'avaient entourée dans le temps de sa prospérité. Car le monde ne comprenait pas ce culte des souvenirs, et on la jugeait maniaque et avare. On la plaignait plus qu'on ne la blâmait; on disait : « Cette pauvre Mme Martineau! la mort de son mari lui a porté un coup, et son caractère en a été tout changé : ce n'est pas étonnant, quand on n'a jamais eu la tête bien forte... » Donc, on avait compassion d'elle, mais on oubliait le chemin de sa porte; d'ailleurs elle n'avait pas l'air d'aimer les visites. Son chagrin l'avait rendue un peu défiante, et quand on lui marquait de l'intérêt, elle avait toujours peur de voir arriver le conseil que tant de voix lui avaient répété : « Vous devriez vendre votre maison; elle est plus grande qu'il ne faut pour vous, et cela doit bien vous fatiguer de l'entretenir en ordre. » Enfin, le vide se fit peu à peu autour de la veuve.

Pendant plus d'un an, l'écriteau pendu à la fenêtre de la chambre d'amis, et sur lequel elle avait écrit : « Chambre garnie à louer à l'année ou au mois », ne lui attira point de locataire. La rue des Charmilles était située à l'entrée d'un faubourg, loin des quartiers brillants et animés, et les jeunes étudiants, comme les jeunes militaires, cherchaient de préférence le voisinage de leurs pairs; ceux qui n'auraient pas craint la solitude étaient effrayés par la réputation de tristesse et de misanthropie de l'hôtesse; et la chambre d'amis restait inhabitée.

Un jour pourtant, un tout jeune homme, presque un adolescent, qui errait d'un air timide dans les rues de Saint-Benoît-lez-Prés, et qui, après avoir hésité devant bien des écriteaux placés dans les rues bruyantes, avait fini par arriver dans la rue des Charmilles, s'arrêta devant la maison de Mme Martineau. Il considéra l'écriteau, la fenêtre, la maison, la rue avec ses petites maisons bourgeoises entrecoupées de jardins dont la verdure pendait ou se penchait par-dessus les murs, et, soupesant par un mouvement instinctif d'inquiétude son léger porte-monnaie, il se décida pourtant, avec un soupir, à soulever le marteau de la porte.

Mme Martineau vint ouvrir. A la vue d'un inconnu, sa figure exprima la surprise et peut-être la défiance, ce qui troubla le jeune homme et le fit rougir comme un enfant. Il s'informa poliment de la chambre à louer, et Mme Martineau, revenue de son émoi et prévenue favorablement

par sa timidité, lui demanda un prix si modéré qu'il s'arrangea tout de suite avec elle.

La présence d'un locataire ne changea d'abord rien aux habitudes de Mme Martineau. Elle lut son nom sur l'adresse des lettres qu'il recevait : il se nommait Marcel Garnier. Il ne faisait pas de bruit; il sortait et rentrait à des heures régulières, et veillait tard dans la nuit, à la clarté d'une toute petite lampe. La valise qu'il avait apportée n'était pas grande, et il en avait tiré plus de livres que de vêtements; encore ces livres étaient-ils vieux et si usés que le propriétaire n'avait pas dû les acheter neufs. Mme Martineau constata bientôt que son locataire déjeunait chez lui d'un morceau de pain et d'un sou de lait; et, en le regardant, elle se dit qu'il devait dîner au meilleur marché possible, car il était maigre et pâle; et elle pensa que sa mère devait être bien pauvre pour qu'il fût obligé de se priver ainsi. Toutes ces remarques lui inspirèrent tout doucement de l'intérêt pour le jeune homme, d'autant plus qu'il paraissait s'étudier à la gêner le moins possible, et qu'il la remerciait avec autant de politesse que de timidité quand elle lui ouvrait la porte ou lui rendait quelque petit service. *La suite à la prochaine livraison.*

UNE RENCONTRE DANS LE DÉSERT.

... Au détour d'un sentier, la caravane fit rencontre de la belle Meçaouda, femme d'un de nos cheiks; elle revenait de son jardin, suivie d'une négresse qui portait sur sa tête une corbeille pleine de fruits.

Aucune femme de l'oasis n'est plus belle que Meçaouda, ni plus élégante. Son nom veut dire Heureuse. La joie nous revint, et nous nous écriâmes : Dieu bénira notre voyage!

L'un de nous s'approcha d'elle et lui dit : — Meçaouda, c'est Dieu qui t'envoie! Dénoue ta ceinture et fais-la flotter au vent, tu nous porteras bonheur; au retour, nous t'en donnerons une plus riche et plus belle, avec les plus jolies pantoufles de Haoussa.

— S'il plaît à Dieu, répondit la jeune femme, vous voyagerez et reviendrez avec la paix.

Et, dénouant sa ceinture de soie, elle en prit les deux extrémités et les agita en nous souriant. (1)

SERVANTES.

ÉCOLES D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE POUR LES JEUNES FILLES DE LA CLASSE OUVRIÈRE, EN SUÈDE.

Ces écoles ont surtout pour but de former de bonnes servantes.

Il en existe trois à Stockholm :

1° L'établissement Muhrbeck. Il en était déjà sorti, en 1873, comme servantes, 295 jeunes filles, qui avaient reçu dans cette école l'instruction qui pouvait leur être utile. En 1873, il s'y trouvait 44 jeunes filles qui, en dehors de l'enseignement primaire qu'on leur donne, apprenaient à cuire le pain, à faire la lessive, à repasser, à filer, à tisser, à coudre et à tricoter.

2° L'établissement Malmqvist. Il avait été fondé en 1852 par deux époux pauvres, qui avaient adopté trois enfants abandonnés; puis l'institution s'est tellement accrue et développée, qu'en 1873 elle comptait 83 pensionnaires. — 286 jeunes filles en sont sorties soit comme maîtresses, soit comme domestiques.

Les matières enseignées sont les mêmes que dans l'école précédente. Dans ces deux établissements, on admet les enfants dès le plus bas âge.

3° L'école pratique d'économie domestique, ouverte en 1870; elle compte 18 élèves; 8 en sont sorties. Pour y être reçue, il faut être âgée de quinze ans au moins, et avoir passé par l'école primaire, l'enseignement n'y embrassant que les travaux pratiques nécessaires à une bonne domestique. Le cours y est de trois ans.

A Gothembourg, il existe aussi une école pratique d'économie domestique, fondée en 1865, d'après les mêmes principes. 25 jeunes filles y suivent les cours; 60 à 70 en sont sorties comme domestiques.

Les fondations d'écoles semblables se multiplient dans beaucoup de villes de province.

Il reste entre les servantes et les établissemeuts où elles ont été élevées des liens durables qui sont une garantie de leur bonne conduite dans le cours de toute leur vie.

MÉNÉTRIERS BASQUES.

UNE AVENTURE.

Le peuple basque, dernier rejeton de la race antique des Ibères, appelé par les Romains *Cantaber* (bon chanteur), plus tard *Vasco* (sauvage montagnard), et se nommant lui-même *Escualdunac* (main adroite), compte aujourd'hui 750 000 individus répartis dans quatre provinces espagnoles et trois françaises, sur les deux versants des Pyrénées. Étranger à ce qui l'entoure, il a conservé son sang, ses mœurs, ses usages propres.

Les Basques sont à l'occasion d'excellents soldats, quoique indisciplinés, querelleurs, vindicatifs; peu industrieux, ennemis de toute chaîne, ardents au plaisir; cultivateurs, contrebandiers, corsaires à l'occasion.

Lorsque de Bayonne, où me fixaient mes occupations, j'errais parfois en artiste amateur, un carton sous le bras, un crayon en poche, je surpris plus d'une scène caractéristique et piquante qui me fit pénétrer dans les secrets de ce singulier petit peuple.

Je me souviens qu'à Fontarabie, dans ce port pittoresque dont la fortune naturelle, la mer, semble avoir été dédaignée, je fis sans m'en douter une découverte qui faillit me coûter cher. C'était le dimanche le plus riant qu'on pût voir; de grands jets de flamme rayonnaient d'un soleil d'or et faisaient scintiller les toits de briques. La gaieté de ce beau pays et de ce beau jour semblait avoir gagné toute la population; on dansait partout, sur les places, à chaque carrefour, devant la première auberge venue, au son du tambourin, du fifre, du thiouthiou, du violon; tout riait, tout reluisait, tout tourbillonnait, les jupes rouges, les longues nattes blondes ou brunes, les mouchoirs écossais, les vestes à grelots; ce n'était que musique et fête.

Je m'arrêtai devant l'hôtel de la Croix-Blanche, quoique l'orchestre me parût particulièrement faux; mais le groupe pittoresque qu'il formait décida de mon choix : un vieil homme robuste et trapu, dont le chapeau catalan, informe et défoncé, était orné d'un vestige de plume, raclait avec un entrain rageur un violon de quatre sous; son fils, debout, dans toute la force d'une superbe adolescence, le teint bronzé, l'œil fier, faisait le second violon; appuyé sur son thiouthiou, l'air indolent et grave, un garçon d'une dizaine d'années soufflait du bout des lèvres dans un flageolet de buis.

L'homme paraissait fort soucieux de ce que je faisais, et me regardait de côté avec inquiétude; les enfants ne me voyaient pas. Je me hâtai de terminer un rapide croquis, et je fermais mon album quand j'aperçus à mes côtés l'hôte

(1) *L'Algérie et les colonies françaises*, par Jules Duval, p. 128 (Itinéraire du Sahara au pays des nègres; citation).

de la Croix-Blanche, un petit homme à la mine rusée et goguenarde.

— El señor s'amuse? me dit-il en regardant mon portefeuille.

Je répondis en langue basque, que j'estropiais passablement :

— Je prends le signalement de vos artistes.

— Le signalement! répondit-il d'un air mystérieux, en regardant autour de lui et en parlant bas; ce sont de pauvres gens, señor, rien que de pauvres gens.

— Le métier n'est point bon; mais n'en ont-ils pas d'autre?

— Eh! santo Dios, quel métier voulez-vous qu'ils aient? répliqua l'aubergiste en ouvrant tout grands ses petits yeux, comme pour découvrir s'il existait par le monde un métier possible.



Ménétriers basques. — Composition et dessin d'Alfred Beau.

Les musiciens se reposaient, les danseurs se promenaient en groupes joyeux. Je m'approchai de l'enfant, qui grattait son pied nu d'un air profond :

— Eh! l'ami *bambino*, on s'amuse aujourd'hui, mais demain ce sera l'école.

Il se redressa lentement :

— L'école! est-ce que je vais à l'école, moi!

— Tu ne vas pas à l'école! et pourquoi donc?

— Parce que cela ne sert à rien, me dit-il en me tournant le dos.

Je m'adressai au jeune homme :

— Et toi, quand il n'y a ni fête ni noce, n'exerces-tu point quelque état?

— J'aide mon père, répondit-il laconiquement, en me toisant de bas en haut.

— Et que fait ton père?

Il hésita.

— Ce qu'il veut, reprit-il en s'éloignant.

Ces débuts n'étaient pas encourageants. Le père me couvait de ses grands yeux fauves, me provoquant du regard; je m'adressai néanmoins à lui :

— Vos fils ne sont point causeurs... Je voulais savoir si le métier était bon...

— Je ne m'en plains pas.

— Mais vous devez avoir du chômage; que faites-vous alors?

Le visage du vieux musicien devint terrible.

— Je ne fais rien du tout, entendez-vous? rien du tout. Si ça ne vous suffit pas, venez y voir.

Et il entama, avec une fureur subite, la ritournelle la plus étonnamment fausse que j'eusse encore entendue.

Je m'éloignai en riant de bon cœur; l'aubergiste sortit de la foule.

— L'orage menace, me dit-il en mettant un doigt sur

ses lèvres; monsieur fera bien de s'en aller de bonne heure.

Le soleil brillait de mille feux, le ciel était sans nuages; il y avait là un mystère incompréhensible. J'entrai à la Croix-Blanche avec l'hôte, décidé à lui demander une explication; mais il fut inabordable : occupé des buveurs, il ne m'adressa pas une parole.

Les musiciens s'étaient attablés dans un coin de la cuisine; on les voyait de la salle.

La fatigue et la chaleur furent cause qu'à peine assis je m'endormis lourdement. A mon réveil, la nuit approchait; je me levai : il me fallait regagner Hendaye, qui était à plus de deux lieues. Je vis l'aubergiste dans un groupe; plus loin, les musiciens toujours assis devant des verres pleins; je m'apprêtais à payer mon écot.

— El señor ferait mieux de rester jusqu'à demain, me dit l'hôte.

— Quel changement, mon brave homme! et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parole d'aubergiste! répondit-il d'un air fin, en regardant du côté des artistes.

Je suivis son regard : à mon grand étonnement, je constatai que la singulière famille avait disparu.

Les petits yeux du maître de la Croix-Blanche s'animèrent extraordinairement.

— Je montrerai la route à monsieur, dit-il tranquillement.

— Inutile, je la connais.

— El señor ne la connaît pas du tout, répondit-il très-haut, en m'imposant silence d'un geste imperceptible.

— Ah çà! m'expliquerez-vous?... m'écriai-je quand nous nous trouvâmes seuls sur la route déserte.

Il mit un doigt sur ses lèvres :

— Je vais à Hendaye, Monsieur; je n'aime pas à voyager seul la nuit.

Et il se mit à rire bruyamment.

En somme, mon guide paraissait inquiet; il écoutait le moindre bruit avec une appréhension qu'il finit sans doute par me communiquer et qui troubla mes sens; car j'aurais juré entendre tout près de nous, dans les broussailles qui bordaient la route, des pas légers. Si je m'arrêtais, le bruit cessait; si je me remettais en marche, un petit frémissement de feuilles vertes et de branches froissées accompagnait notre marche.

Un soupçon subit me traversa l'esprit. Je me tournai vers l'aubergiste en essayant de distinguer l'expression de son visage à la dernière lueur du soleil couché.

— Entendez-vous marcher? lui dis-je en mettant ma main brusquement sur son épaule; entendez-vous?

— Quelque isard.

Il prit mon bras et le serra dans sa main nerveuse comme dans un étau.

— Avancez, pour Dieu! dit-il très-bas en français.

Au même moment, un petit craquement sec, pareil à celui d'une branche morte que l'on casse, se fit entendre dans le feuillage; une détonation partie tout près de moi y répondit : l'hôtelier venait de tirer sur la route, du côté opposé à celui d'où était venu le bruit.

— Un peu plus, je l'attrapais.

— Qui?

— L'isard.

— Il aurait fallu ne pas lui tourner le dos.

— Je ne voyage jamais sans armes, continua imperturbablement l'homme en jouant avec son pistolet; n'en faites-vous pas autant?

— Sans doute, répondis-je vivement, plus soupçonneux et plus inquiet que jamais, en ouvrant dans ma poche un malheureux couteau-canif, ma seule défense.

A mon grand étonnement, je n'entendis plus le moindre bruit autour de nous. Mon prétendu guide m'accompagnait silencieusement. Ce fut avec un soulagement infini que je vis se dessiner la frontière française. L'espoir de me séparer de mon singulier compagnon me remit en belle humeur, et je m'écriai :

— Voilà la première fois que les gabelous me font plaisir à voir!

Les lumières du poste nous éclairaient déjà.

— La première fois! me répondit le bonhomme en s'arrêtant court; n'êtes-vous donc pas du fisc?

— Moi? jamais de la vie!

— Santo Dios! dit-il avec un désappointement comique; et moi qui vous accompagnais!

Puis, prenant son parti en riant :

— A vous revoir, señor; c'est deux lieues qu'il me reste à faire pour retourner à Fontarabie.

— A Fontarabie? Je croyais que vous alliez à Hendaye!

Il tourna les talons.

— Ah çà! l'ami, me direz-vous ce que signifie votre conduite? criai-je.

Il s'éloignait en sifflotant.

J'étais l'homme du monde le plus étonné, et je ne pus m'empêcher de faire le récit de mon aventure à l'un des douaniers.

— Monsieur, me dit-il après avoir écouté patiemment mon récit, les musiciens sont des contrebandiers, n'en doutez point. Ils n'auront garde de passer par Hendaye. Ils vous ont cru du fisc; sans l'aubergiste, ils tiraient sur vous et vous étiez un homme mort.

— Ah! grand Dieu! m'écriai-je plein de remords, et moi qui ai soupçonné ce brave homme au lieu de lui témoigner ma reconnaissance!

— Hum! répondit le sceptique douanier; il croyait que vous étiez de l'administration, et les aubergistes sont en fort bons rapports avec nous, sans compter qu'ils ne souhaitent pas de mal aux contrebandiers.

OUTILLAGE

POUR LA RÉPARATION DES LIVRES.

Voy. p. 46.

A ceux de nos lecteurs qui sont éloignés du grand centre parisien, où s'exécutent aujourd'hui de si merveilleux travaux pour la réparation des livres, nous conseillerons de se procurer un outillage qui n'est pas bien coûteux, mais sans lequel on ne saurait rien faire d'utile ou de correct, si ce que l'on veut entreprendre est d'une certaine importance.

Voici l'indication des choses les plus nécessaires : — une plaque de marbre poli dépassant par ses dimensions les plus grands formats; — un morceau de glace épais, percé de plusieurs trous cylindriques de divers diamètres et largement espacés (1); — des bassines de dimensions diverses munies de rebords hauts de quelques centimètres; il y en a en zinc et en cuivre; celles qu'on doit préférer seront en porcelaine non vernie; en maintes circonstances, des plats oblongs peuvent leur être substitués; — des ployoirs de dimensions variées; — des couteaux flexibles en acier semblables à ceux dont les peintres font usage; — des grattoirs de formes diverses, parmi lesquels il s'en trouvera un ou deux à lame recourbée, pareils à ceux dont font usage les pédicures; — des brosses à poils résistants, pareilles à celles des peintres; — des pinceaux, des éponges fines, un ou deux verres de montre qu'on glisse dans le papier lors-

(1) Bonnardot, *Essai sur l'art de restaurer les estampes et les livres.* 2e édit., 1858, in-18.

qu'on doit opérer un grattage délicat; — des pinces de diverses grandeurs, etc.

FENOUILLOT DE FALBAIRE,

L'auteur de L'HONNÊTE CRIMINEL.

JEAN FABRE.

Ce n'était pas un grand écrivain; mais il a eu son jour. Homme de bien, il eut le courage de stigmatiser, dans une œuvre dramatique, une grande injustice. La France entière le comprit, l'Europe entière applaudit à sa pensée généreuse : à ce titre, son nom ne doit pas tomber dans l'oubli.

C.-G. Fenouillot de Falbaire, né à Salins le 16 juillet 1727, appartenait à une bonne famille de la Franche-Comté (1). Ses parents l'envoyèrent à Paris, et il y fit d'assez bonnes études au collége de Louis-le-Grand. On l'avait d'abord destiné à l'Église; il suivit une autre voie, et entra dans les finances. Il devint le protégé de Trudaine et finit par obtenir un emploi plus honorable que lucratif en suivant cette carrière. Il fut nommé, en 1782, inspecteur général pour le roi des salines de Franche-Comté, de Lorraine et des Trois-Évêchés.

Il faisait des vers avec facilité. Ce fut vers la fin du siècle qu'il eut l'inspiration heureuse dont nous avons parlé et qui lui valut une renommée européenne. Sa vie d'ailleurs n'est marquée par aucun incident remarquable, et il termina sa carrière à Sainte-Menehould, le 28 octobre 1800.

Bien des biograpbes ont rappelé la noble action de J. Fabre dont la donnée première a inspiré à Fenouillot de Falbaire l'idée du drame de *l'Honnête criminel*, joué en 1767. Nulle part ce sujet n'est présenté avec plus de simplicité et d'exactitude que dans le livre des frères Haag, morts tous deux récemment. Ce sera ce livre que nous laisserons parler :

« Jean Fabre, né à Nîmes en 1717, s'est rendu célèbre dans le siècle passé par un trait admirable de piété filiale. Le 1er janvier 1786, il assistait avec son père à une assemblée du désert (2), lorsque tout à coup le cri d'alarme annonçant l'approche des troupes retentit. Tous fuient; mais, appesanti par l'âge, le vieux Fabre tombe entre les mains des soldats. Son fils, oubliant une fiancée qui l'attend, pour ne voir qu'un père aux prises avec les dragons, retourne sur ses pas, se jette aux pieds du commandant du détachement, le supplie de rendre la liberté au vieillard et de le charger lui-même des fers qu'on lui préparait. L'officier accepta l'échange et conduisit Fabre à Montpellier, d'où il fut transporté au bagne de Toulon par ordre du duc de Mirepoix, commandant en chef de la province. Touchés de son dévouement, les officiers de la marine s'empressèrent d'adoucir son sort; mais le comte de Saint-Florentin, ministre de Louis XV, irrité des égards qu'on avait pour le forçat vertueux, donna les ordres les plus sévères, et exigea qu'on le soumit à la règle commune. Fabre rama plus de six ans sur les galères du roi, accouplé à des assassins et à des faussaires, jusqu'à ce que le duc de Choiseul, instruit enfin de son histoire, présentât sa grâce à la signature du roi. Le dépit qu'en conçut Saint-Florentin valut la liberté à son compagnon de chaîne Turge.

» Fabre rentra dans sa famille le 21 mai 1762. Son retour inespéré causa une joie si vive à son père, qu'il en mourut quelques jours après. Toutefois, la rancune de Saint-Florentin ne cessa de le poursuivre. Pendant plusieurs années, il apporta tous les obstacles possibles à sa réhabilitation. Il fallut que le prince de Beauveau l'emportât en quelque sorte de haute lutte.

» Les malheurs de Fabre n'auraient pas attiré l'attention de la frivole société du dix-huitième siècle plus que les tortures de tant de centaines de ses coreligionnaires qui gémissaient encore dans les bagnes et les cachots, si Marmontel n'y avait vu le sujet d'un drame intéressant, et si, sur ses indications, Fenouillot de Falbaire n'avait traité ce sujet sous le titre de *l'Honnête criminel*. Joué d'abord chez la duchesse de Villeroi, ce drame en cinq actes et en vers fut représenté plus tard à Versailles, en 1778, puis à Paris, en 1790, et bientôt dans toute la France. Son succès ne fut pas moindre à l'étranger; ce fut un triomphe universel. En vain Saint-Florentin en avait arrêté les représentations; on l'avait imprimé, et les éditions se succédaient rapidement.

» Ce fut sur ces entrefaites que Fabre, toujours en butte à l'inimitié du ministre qui venait tout récemment encore de défendre une souscription proposée en sa faveur, reçut de Choiseul l'invitation de se rendre à Paris. Il s'empressa d'obéir, mais il n'arriva que pour assister à la chute de son protecteur; il retourna donc à Ganges, qu'il habitait depuis son mariage, et il chercha dans le commerce les moyens d'élever sa famille. A la mort de sa femme, il se rendit à Cette, où il mourut, le 31 mai 1797, à l'âge de quatre-vingts ans. »

Fenouillot de Falbaire était un catholique zélé, et il se destinait même à la carrière ecclésiastique, lorsqu'en l'année 1756, il lut dans Marmontel un récit analogue à celui qu'on vient de reproduire. Dans un but fort noble assurément, il vit là le sujet d'un drame émouvant et dont nul ne pouvait contester alors l'influence heureuse. Il fit mieux peut-être que d'écrire une pièce de théâtre, il fit précéder sa *tragédie bourgeoise* (c'était le mot dont on se servait alors) d'une préface qui ne manque point d'éloquence; il y affirme qu'il a écrit sa pièce pour tous les Français, mais particulièrement pour ceux « qui, membres du même État, ne le sont pas de la même Église. »

Le port de Toulon est l'endroit où se passe la première scène du drame. Les noms consacrés par un déplorable jugement ont été changés : Jean Fabre s'appelle simplement André. — Il y a déjà six ans qu'il travaille au bagne, confondu avec les forçats; sa conduite a été telle, qu'il s'est attiré l'estime de la ville entière. Le comte d'Anplace, commandant des galères, ressent plus que tout autre une pitié profonde pour le prisonnier. Un douloureux mystère plane à ses yeux sur ce misérable condamné dont l'unique préoccupation est d'obtenir des nouvelles de sa famille, afin de lui faire passer quelques secours pécuniaires provenant de ses longs et rudes travaux. André apprend que deux jeunes dames bien connues du comte d'Anplace, puisque l'une d'elles doit devenir son épouse, sont arrivées d'Aunis à Toulon, et doivent bientôt y retourner. Si le pauvre forçat pouvait arriver jusqu'à elles, son vœu le plus cher serait exaucé : il aurait des nouvelles de sa famille, et son bienfaisant souvenir lui parviendrait.

A une époque où le vénérable père d'André vivait dans une aisance relative, il avait recueilli chez lui la fille d'un fervent catholique frappé par la mauvaise fortune. Dès ce jour, deux enfants qui vivaient sous le même toit, en suivant, du consentement de leurs parents, une loi religieuse différente, avaient grandi ensemble et avaient été fiancés. André et Cécile n'avaient jamais pu supposer qu'aucun événement dans la vie pût amener leur séparation. Au lit

(1) Il ajoutait à son dernier nom celui de Quingey.

(2) On désignait ainsi les lieux écartés où, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les réformés étaient réduits à cacher l'exercice de leur culte. Il y allait des galères à s'y laisser prendre.

de mort cependant, le père de la jeune fille, craignant pour elle une altération dans les principes d'une foi religieuse qu'il avait toujours suivie, avait exigé qu'elle demeurât auprès de sa mère, en allant habiter une petite ville où celle-ci devait se retirer. Là, malgré ses anciens serments de fiancée, elle avait été contrainte à épouser un homme beaucoup plus âgé qu'elle et possédant une immense fortune dont il lui faisait abandon en mourant. Une clause particulière existait dans ce testament : Cécile, devenue veuve, était conviée à épouser le neveu du mourant, si celui-ci, qui figure au drame sous le nom de d'Olban, venait à perdre un procès injuste dont sa propre fortune dépendait.

La généreuse Cécile a doté richement son amie, la jeune Amélie, qui doit épouser le comte d'Anplace ; par un concours de circonstances bien funeste pour elle, d'Olban, l'ami du comte, vient d'apprendre qu'il est ruiné par la perte de son procès. Toujours esclave du devoir, Cécile se croit dans la nécessité d'obéir aux derniers désirs d'un époux mourant, et d'accorder sa main à celui qu'une circonstance malheureuse vient de dépouiller de sa fortune. C'est dans cette situation si douloureuse pour elle qu'elle se



Fenouillot de Falbaire. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après le portrait gravé par Cochin.

trouve à Toulon en présence de son ancien fiancé traînant le boulet et revêtu du costume des forçats. Cette entrevue amène plus d'une situation touchante ; mais dès cet instant aussi, le dénoûment de la pièce est prévu : les chaînes d'André sont brisées, d'Olban ne montre pas moins de générosité que Cécile, et les anciens fiancés sont unis.

Le style de ce drame écrit en vers est parfois d'une faiblesse désespérante ; il se relève en quelques occasions, là où se montrent avec énergie les droits de la justice et de l'humanité. La pièce fut jouée plusieurs fois à Versailles, en présence de la cour, où elle excita en mainte circonstance le plus vif enthousiasme. On n'en permit que fort tard la représentation à Paris, et la pièce fut traduite dans toutes les langues.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que cet auteur improvisé ignora durant plusieurs mois que le héros de sa pièce, qui en réalité faisait fureur à Versailles et sur maint théâtre de société, vivait paisible en province, tout à fait méconnu malgré sa noble action. Falbaire l'associa plus tard à son succès, et l'honnête criminel n'eut pas à se repentir d'avoir figuré sans le savoir sur toutes les scènes de l'Europe.

Fenouillot de Falbaire continua à écrire pour le théâtre, mais il n'y obtint plus que des triomphes bien secondaires. On jouait encore, à la fin du siècle dernier, une sorte de pastorale dont s'arrangeait l'Opéra, parce que l'auteur y avait adapté des ballets. Cette pièce mythologique est intitulée : *le Premier navigateur*. Les *Deux Avares*, qui suivirent cette représentation pompeuse, méritent à peine l'honneur d'être nommés. Le *Fabricant de Londres*, drame en cinq actes et en prose, fut plus heureux ; il obtint un succès extraordinaire sur le théâtre de Vienne, et le célèbre Wieland, traducteur de ce dernier ouvrage, félicitait Falbaire sur le triomphe nouveau qu'il venait d'obtenir ; puis, revenant sur les années écoulées, il ajoutait : « L'*Honnête criminel* a des droits à la reconnaissance de toutes les nations qui ont des théâtres et de tous les hommes qui ont des sentiments. » (1)

(1) Les Œuvres de M. de Falbaire de Quingey (il n'y prend pas son nom de Fenouillot) ont été publiées à Paris, chez Duchesne, en 1787. 2 vol. in-8.

MAISONS A BEAUCAIRE.

Voy., sur la Foire de Beaucaire, la Table de quarante années.



Sur la place du Marché, à Beaucaire. — Dessin d'Émile Laborne.

La place du Marché de Beaucaire est située près du Rhône et non loin du château et des promenades où se tient la célèbre foire que nous avons décrite ([1]). On remarque sur l'un de ses côtés des maisons à encorbellements, et sur un autre des arcades. ([2])

Le dessin que l'on donne ici a été fait le lendemain du jour où l'encorbellement qui ornait une des maisons de droite avait été jeté à terre par un propriétaire qui préférait une devanture de boutique à l'instar de Paris. Les débris des pierres mutilées couvraient encore le sol, et firent regretter à l'artiste de ne pas être arrivé quelques jours auparavant.

Ces maisons étaient-elles autrefois fortifiées? Ont-elles été construites dans les anciens remparts? Ou bien ces pierres, qu'on pourrait prendre d'abord pour des vestiges de fortifications, n'étaient-elles que des assises préparées pour soutenir un premier étage? Le doute est permis; les constructions établies sur ces lourds massifs sont très-légères et paraissent avoir été ajoutées longtemps avant le rez-de-chaussée. On voit, dans diverses parties de la ville, des pierres semblables.

Autour de cette place sont de nombreuses boutiques de charcutiers qui étalent leurs marchandises avec une certaine recherche : les saucissons d'Arles y sont suspendus à des espèces de brillantes couronnes de cuivre.

([1]) Tome VIII, 1840, p. 305, 306.

([2]) Il y a aussi à Tarascon une rue tout entière composée de maisons à arcades où, l'été, les habitants aiment à se mettre à l'abri du soleil.

Les femmes de Beaucaire sont coiffées d'un bonnet blanc serré sur le haut de la tête par un ruban presque toujours noir. Elles ont les épaules couvertes d'un grand fichu renversé un peu en arrière du cou. Ce costume, comme celui des Arlésiennes, a beaucoup de grâce et de caractère.

Sur la place se trouve la maison de la Poissonnerie, dont les grandes voûtes ont aussi un aspect pittoresque.

LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 222, 226.

Marcel, de son côté, faisait aussi ses observations. Il remarqua que sa propriétaire, la propriétaire d'une maison qui indiquait l'aisance, faisait son ménage elle-même; et, étant entré dans la cuisine pour chercher de l'eau pendant que Mme Martineau faisait cuire son dîner, il trouva qu'elle se nourrissait aussi mal que lui-même. La jeunesse est prompte et quelquefois sévère dans ses jugements.

— Vieille avare! se dit Marcel Garnier.

Il revint sur cette opinion un jour qu'il la vit donner une bouteille de vin à une pauvre femme pour son mari malade. Mme Martineau ne buvait que de l'eau, et elle donnait son vin aux pauvres; elle n'était donc pas aussi avare qu'elle en avait l'air? Il devait y avoir quelque chose là-dessous. Et Marcel, soit curiosité, soit bienveillance naturelle, ou be-

soin de faire réparation à sa vieille propriétaire pour ses soupçons injustes, rechercha les occasions de lui être utile. Il s'offrait pour lui faire ses courses quand il pleuvait, pour lui porter ses fardeaux, pour réparer tel ou tel objet cassé ; il ne se bornait plus à la saluer sur l'escalier, il échangeait avec elle quelques phrases de politesse; peu à peu ils firent connaissance, et il vint un jour où Marcel raconta son histoire à Mme Martineau.

Ce fut un jour où il était si pâle et paraissait si malade que son hôtesse s'informa de sa santé avec un air d'intérêt qui le mit en confiance. Il souffrait de l'estomac, la tête lui tournait, il n'avait pas pu aller dîner; il espérait que ce ne serait rien, car il n'avait pas le temps d'être malade. Mme Martineau le laissa gagner sa chambre, mais elle l'y rejoignit cinq minutes après avec un de ces excellents cordiaux qu'elle savait si bien fabriquer au temps jadis, et dont il lui restait encore une petite provision. Et quand elle vit le jeune homme un peu réconforté, elle lui déclara que puisqu'il allait mieux, il ne fallait pas qu'il se couchât l'estomac vide, et elle l'invita à partager son dîner.

Marcel était tout confus, mais il avait faim, et l'invitation était faite d'une manière si maternelle qu'il ne put la refuser. Il dîna donc, assis à la place où s'asseyait naguère feu Martineau; et si Mme Martineau ne put se défendre d'un serrement de cœur en voyant cette place remplie, elle sut dissimuler sa tristesse et faire bon visage à son hôte. Inutile de dire que ce ne fut pas son ordinaire qu'elle servit à Marcel; elle et lui firent ce soir-là un bon dîner, ce qui ne leur était pas arrivé depuis bien longtemps. Et quand ils se séparèrent, Mme Martineau, tout émue des confidences que venait de lui faire le jeune homme, lui tendit la main en lui disant : — Bonne nuit, mon cher enfant !

Pauvre Marcel ! il était orphelin depuis dix ans et il en avait dix-huit. Un parent éloigné, qui lui servait de tuteur, lui avait obtenu une bourse dans un collége, et, ses études finies, l'avait envoyé à Saint-Benoît-lez-Prés, où il lui avait trouvé un petit emploi de commis. L'emploi était peu payé, si peu, que Marcel, pour pouvoir acheter quelques livres afin de compléter ses études et d'arriver un jour à une position plus conforme à ses goûts, était obligé de dîner chez un petit marchand de vin, et de déjeuner de la manière que Mme Martineau connaissait. Elle n'eut pas de peine à comprendre qu'il n'était malade que de faim, et elle se promit de ne pas laisser les choses continuer ainsi.

Le lendemain, ayant rassemblé tout son courage, elle lui demanda ce qu'il payait à sa pension, et, après avoir un peu réfléchi, elle lui offrit de partager ses repas. — Sans dépenser davantage, lui dit-elle, vous aurez une nourriture plus saine; moi, je n'aurai pas plus de peine à m'occuper de deux personnes que d'une; j'en ai eu l'habitude longtemps, quand j'avais mon pauvre mari...

Elle ajouta quelques mots sur sa vieillesse, sur son isolement, fit entendre que la société de Marcel lui ferait plaisir; elle finit par le décider à accepter.

A partir de ce jour, Mme Martineau reprit intérêt à la vie. Elle aimait à faire causer Marcel, à lui faire raconter ses souvenirs d'enfance, à l'entendre parler de ses parents, à l'interroger sur ses projets d'avenir. Il ne voulait pas rester où on l'avait mis; il voulait étudier, s'instruire, devenir un savant, faire des travaux utiles... Mais il avait plus de peine qu'un autre, parce que les livres lui manquaient : il ne pouvait en acheter que très-peu, et encore c'étaient de vieux livres où il manquait bien des choses... S'il pouvait se procurer les dernières éditions! Il allait quelquefois étudier à la bibliothèque de la ville; mais c'était rare, parce que son travail le retenait d'ordinaire précisément aux heures où la bibliothèque était ouverte. N'importe ! il était bien décidé à venir à bout de tous les obstacles : il y mettrait le temps, mais il arriverait !

A la suite de ces entretiens, la veuve demeurait soucieuse. Ce jeune étudiant si laborieux, si courageux, la faisait penser à feu Martineau, qui avait dû lui ressembler quand il avait dix-huit ans. — Si mon pauvre mari était encore de ce monde, se disait-elle, comme il aurait aimé ce jeune garçon ! Bien sûr il l'aurait aidé à apprendre ce qu'il se donne tant de peine à étudier tout seul. Mon cher Martineau ! y a-t-il des gens qu'il a instruits et qui lui doivent le pain qu'ils mangent ! Il était si bon ! il n'avait rien à lui, pas même sa science ; il ne demandait qu'à en faire part aux autres. Quel malheur pour ce pauvre enfant que je ne puisse pas remplacer mon mari !

Ces réflexions en amenèrent d'autres : — Il a parlé de livres... il ne peut pas en acheter... il ne peut pas non plus aller à la bibliothèque de la ville... Si ceux qu'il lui faut se trouvaient ici? Martineau avait tous les livres possibles, à ce qu'il disait; au moins tous les bons...

Elle ne tira pas la conclusion tout de suite : elle n'acceptait pas volontiers l'idée de voir quelqu'un toucher aux livres de Martineau. Mais cette idée fit du chemin dans son esprit; et la nuit, dans ses rêves, il lui semblait que son mari l'encourageait à faire ce qu'il aurait fait lui-même... à ouvrir sa bibliothèque au jeune étudiant.

Qui fut bien étonné? ce fut Marcel, le jour où Mme Martineau, tirant une clef de sa poche, lui dit d'une voix mal assurée : « Mon mari a laissé beaucoup de livres; voyez donc s'ils ne pourraient pas vous être utiles », et qu'elle lui ouvrit la porte de la bibliothèque. Il fut ébloui; il allait d'une armoire à l'autre, contemplant et admirant, et il s'écria enfin :

— Ah ! Madame, quels trésors vous avez là !

— N'est-ce pas? dit-elle en souriant, tout en essuyant une larme au coin de son œil. Des trésors, oui; c'étaient les trésors de mon pauvre Martineau : aussi je n'ai jamais voulu m'en séparer. Je ne suis pas riche, monsieur Marcel, mais j'ai refusé de vendre la bibliothèque et la maison; il me semblait que mon mari en aurait eu du chagrin, même au ciel, auprès de Dieu. Mais je pense qu'il sera content de rendre service après sa mort à un honnête garçon, lui qui a fait tant de bien pendant sa vie. Lisez donc ses livres. Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas?

La recommandation était inutile; M. Martineau lui-même n'aurait pu se montrer plus soigneux que Marcel pour les précieux volumes. Comme il avait souvent à en consulter plusieurs à la fois, Mme Martineau l'engagea à venir travailler au milieu d'eux, et il passa désormais ses soirées dans la bibliothèque, à côté de Mme Martineau. Seulement, il n'occupait pas le fauteuil laissé vide par le vieux savant : il s'était apporté une table où il travaillait, ne voulant rien déranger sur celle où le mort tant regretté avait laissé ses derniers travaux inachevés. Mme Martineau lui était reconnaissante de sa délicatesse, et elle s'attachait à lui de plus en plus.

Cependant Marcel avait un scrupule. Comment Mme Martineau faisait-elle pour lui donner à manger à sa faim pour la même somme qui lui procurait jadis une si maigre pitance? Il craignait qu'elle n'y mît du sien, et cette crainte lui fit faire une chose à laquelle il s'était toujours refusé, voulant se ménager le plus de temps possible pour ses études. Il chercha quelques leçons à donner, et put ainsi augmenter la pension qu'il payait à la veuve. Il pouvait prendre quelques heures par semaine sur son travail, maintenant qu'il n'avait plus à perdre son temps en re-

cherches de livres, recherches qui n'aboutissaient pas toujours.

A la fin de l'hiver, la propriétaire et son locataire étaient amis, et Marcel devenait communicatif. Lui qui avait à peine connu sa mère, et qui, vivant chez des étrangers, s'y était peu à peu glacé et renfermé dans une tristesse silencieuse, il s'épanouissait maintenant, il sortait de sa timidité, et il éprouvait le besoin de faire part à quelqu'un de ses impressions et de ses pensées. Ce quelqu'un, c'était naturellement Mme Martineau; et Marcel s'interrompait parfois dans ses lectures, et disait à son hôtesse :

— C'est beau, cela ! écoutez donc, Madame !

Et il lisait tout haut le passage qui l'avait frappé.

La première fois que cela arriva, il fut tout étonné, quand il eut achevé et qu'il leva les yeux vers la veuve pour voir quel effet avait produit sa lecture, de trouver Mme Martineau immobile, les mains sur ses genoux et le visage inondé de larmes.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, est-ce que je vous ai fait de la peine?

Elle s'essuya les yeux, reprit son tricot, et répondit d'une voix qui tremblait :

— Non... du plaisir, au contraire... j'ai tout de suite reconnu cela... mon mari me l'avait lu un soir, parce qu'il le trouvait beau, lui aussi... Vous vous êtes rencontré avec lui, mon cher enfant; vous lui ressemblerez un jour; c'est bien, cela !... Quand vous trouverez dans un livre quelque chose qui vous plaira, lisez-le-moi comme ce soir; j'aurai peut-être encore le bonheur de le reconnaître.

Et Marcel, docile à son désir, s'ingéniait à deviner les passages de ses lectures qui auraient plu à feu Martineau. Cela ne lui était pas inutile à lui-même : chercher le beau, le vrai et le bien, n'est jamais peine perdue, et le vieux savant, même après sa mort, rendait encore des services.

Le temps passa; Marcel se trouvait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, et pourtant il devenait soucieux. Mme Martineau s'en inquiétait; mais à ses questions discrètes, il répondait toujours :

— Ce n'est rien; c'est comme si ce n'était rien, puisqu'on n'y peut rien.

Et elle n'osait pas l'interroger davantage.

Elle eut le mot de l'énigme en lui remettant un matin une lettre de son tuteur que le facteur venait d'apporter, et dont la lecture le fit changer de visage.

— Allons, dit-il à son hôtesse, voilà le jour terrible arrivé : c'est demain que mon tuteur tire à la conscription pour moi. »

Et comme il la vit tout émue de pitié à l'idée qu'il en aurait peut-être pour sept ans à porter le fusil, il reprit, en essayant de sourire :

— Il ne faut pas désespérer; j'aurai peut-être un bon numéro.

Et il alla se mettre au travail.

Le lendemain il devait avoir des nouvelles du tirage, et Mme Martineau aurait trouvé la journée longue sans une visite qui lui arriva. C'était un ancien ami de feu Martineau, un savant comme lui, qui avait entretenu avec lui une longue correspondance. Il ne voulait pas passer à Saint-Benoît-lez-Prés sans saluer la veuve de son ami; et il désirait aussi lui demander si feu Martineau n'aurait pas laissé dans ses notes des renseignements sur une question dont il s'occupait. Mme Martineau le conduisit dans la bibliothèque, et M. Cazal, l'ami du défunt, en cherchant dans les papiers avec l'adresse et la discrétion d'un savant et d'un honnête homme, trouva ce qu'il désirait sur la table de Marcel.

— Ah ! dit-il, je vois que j'ai été prévenu; voici quelqu'un qui s'occupe de la question. Est-ce que Martineau a fait des élèves, que je trouve ses notes au milieu de travaux écrits par une autre main que la sienne?

Mme Martineau expliqua la présence de Marcel, ou plutôt de sa table, dans la bibliothèque de feu Martineau. M. Cazal l'écouta avec intérêt, tout en feuilletant les divers travaux du jeune homme.

— Vingt ans, dites-vous? reprit-il. Ce garçon-là deviendra sûrement un homme remarquable; il est étonnant de perspicacité; et instruit ! J'aimerais à le prendre comme secrétaire; je me fais vieux et j'aurais besoin d'aide à présent. Seulement je ne suis pas riche... S'il voulait se contenter d'appointements modiques... Il n'y perdrait pas; il aurait des occasions de se perfectionner, et aussi de se faire connaître; je ne prendrais pas tout son temps et je l'aiderais à faire son chemin dans le monde... Il faudra que je le voie, ce jeune homme...

A ce moment la porte s'ouvrit, et Marcel entra, pâle comme un mort.

— Eh bien? dit Mme Martineau en faisant un pas vers lui.

— Numéro 10 ! répondit-il.

Il salua le visiteur et s'assit, car il ne pouvait se soutenir. Mme Martineau était aussi bouleversée que lui. M. Cazal lui adressa de grands éloges, lui parla du désir qu'il aurait eu de se l'attacher. Marcel répondit en souriant tristement :

— Merci, Monsieur; dans sept ans, j'irai peut-être vous rappeler ce que vous me dites aujourd'hui... si d'ici là je n'ai pas oublié tout ce que je sais !

Il partit, et M. Cazal se répandit en lamentations sur la perte qu'allait faire la science.

— Si je pouvais seulement lui acheter un remplaçant ! disait-il; mais je n'ai que juste de quoi vivre... c'est triste pourtant, c'est vraiment triste !...

Ce soir-là, Mme Martineau dîna, ou plutôt fit semblant de dîner, sans dire mot; elle ne répondit même pas aux plaisanteries que le pauvre Marcel s'efforçait de faire pour l'égayer. La soirée fut morne et ils se séparèrent de bonne heure : chacun d'eux avait besoin d'être seul.

Marcel, retiré dans sa chambre, commença par pleurer comme un enfant. C'en était donc fait ! il allait être soldat ! Fallait-il qu'il eût peu de chance d'avoir amené ce malheureux numéro 10, lui qui pouvait faire quelque chose de mieux que des feux de peloton, quand des paysans, des terrassiers, que n'importe qui pouvait remplacer à la pioche ou à la charrue, n'étaient pas tombés au sort ! Car il était sûr maintenant d'être bon à quelque chose. Ce vieux monsieur, qui avait été l'ami de M. Martineau, et qui était un savant comme lui, ne lui avait-il pas prédit un bel avenir? Et sans ce malheureux numéro 10, quelle vie enchantée s'ouvrait devant lui ! Il suivait M. Cazal à Paris; il se trouvait au centre de la science, de l'étude, de toutes les lumières; il travaillait nuit et jour, il se faisait un nom ! Et au lieu de cela, pour sept ans, l'exercice, la théorie, la corvée, le pantalon rouge et la chambrée ! N'était-il pas trop malheureux?

Peu à peu cependant son esprit se calmait, et la situation lui apparaissait sous un jour moins sombre : le désespoir a bien de la peine à prendre possession d'une âme de vingt ans. Marcel n'avait pas été gâté par la vie, et il était habitué aux mécomptes : il en avait déjà supporté et vaincu plus d'un. Il fit un effort, il eut honte de son peu de courage, et il se mit à se morigéner lui-même :

— Allons, Marcel, qu'est-ce que tu as à te désoler, comme si cela pouvait te changer ton numéro 10 contre le dernier numéro de la liste? Est-ce que tu souhaiterais

être réformé comme aveugle ou borgne, ou bien comme nain, boiteux, bancal ou bossu? Tu as bon pied, bon œil, bonne santé, taille robuste; n'est-il pas juste que tu mettes un peu ces avantages au service de ton pays? Si quelque voisin mal-appris nous déclarait la guerre, tu sais bien que tu ne resterais pas à feuilleter tranquillement de gros bouquins, et que tu sauterais sur un fusil; mais tu ne saurais pas seulement le tenir, ton fusil! On te procure l'occasion d'apprendre le métier de militaire, et tu te plaindrais? Allons, du courage! Tu n'es pas plus bête qu'un autre; tu apprendras vite l'exercice et le reste, et tu gagneras tes galons. Une fois caporal, tu ne feras plus de corvées; une fois sergent, tu auras un peu de loisir, et tu pourras fréquenter les bibliothèques et te remettre à travailler. Et puis, il n'est pas sûr qu'on te garde sept ans au service; les hommes instruits sont renvoyés plus tôt que cela dans leurs foyers; dans quatre ou cinq ans, plus tôt peut-être, tu seras libre, et tu pourras aller rappeler à M. Cazal ses promesses d'aujourd'hui. L'essentiel est de ne pas se laisser abattre; et, pour commencer, tâche de t'endormir, afin de ne pas avoir une mine trop longue demain matin. *La suite à la prochaine livraison.*

L'ACQUA SOLA,

A GÊNES.

« L'Acqua Sola, dit M. Jules Gourdault (¹), est un haut plateau orné d'arbres et de fontaines jaillissantes, à l'extrémité du quartier neuf de Gênes; piétons et voitures y arrivent au moyen d'escaliers et de rampes douces, et de ce monticule l'œil plane au loin, par-dessus le toits et les bastions, sur les plaines frissonnantes de la mer Tyrrhénienne. »



Costumes génois. — Marchande de *farinata* (bouillie). — Génoise avec le *mazzero* (sorte de voile-manteau). — Porteur de vin. Dessins de Chevignard.

Cette description vraie et pittoresque, diffère naturellement beaucoup de celles de l'*Acqua Sola* qu'on trouve dans les livres qui datent d'un demi-siècle et de la fin du siècle dernier. Voici ce qu'en dit, par exemple, un *Guide* de 1788 (¹):

« *Promenade dell' Acqua Sola;* — elle est particulièment pour l'été. Une petite collinette de quarante à cinquante pieds dans la plus grande élévation, ornée de beaux arbres plantés naturellement et d'une prairie très-agréable, y attire une affluence étonnante de monde des deux sexes. L'air y est très-sain dans toute son étendue; on y jouit de la magnifique vue du faubourg de Bisagno, des collines qui le bordent, de Saint-Martin d'Albaro et de toutes les délices situées à l'est de la ville; au sud, de la vue de la mer; au nord-ouest, du couvent des Capucins; et au nord, de la colline qui renferme les nouvelles murailles de la ville.

» Il y a par ci par là des bancs à cette promenade, et une grande banquette en bas. Dans les fossés de la ville il y a le jeu du ballon qui y attire beaucoup de spectateurs et de parieurs : le Noble, le Bourgeois, l'Artisan, la Dame, la Bourgeoise, la Grisette, tout se trouve pêle-mêle les jours de fête; aucune distinction, aucune étiquette, chacun y jouit de sa liberté.

» C'est un véritable petit paradis... Les désœuvrés se tiennent à la porte de la ville, sur des banquettes qui y sont pratiquées des deux côtés. »

Quel voyageur reconnaîtrait, à l'aide de cette seule description, l'Acqua Sola qui est aujourd'hui pour Gênes ce que la villa Reale est pour Naples, le Pincio pour Rome, Boboli et San-Miniato pour Florence? Du reste, les transformations et les embellissements de cette charmante promenade n'ont guère commencé que vers 1825. On entreprenait à cette époque la construction du théâtre Carlo-Felice et de la rue qui porte le même nom. Pour des travaux si considérables il fallut creuser beaucoup, et l'on se trouva bientôt devant un amas énorme de débris de toute sorte. Où

(¹) Jules Gourdault, *l'Italie*, illustrée de 450 gravures sur bois. — Hachette, 1876.

(¹) « *Description des beautés de Gênes et de ses environs.* — A » Gênes, chez Yves Gravier, libraire, sous la loge de Banqui. — Prix, » 6 livres et 10. »

les transporter et quel usage en faire? On proposa de s'en servir pour étendre, au moyen de terrassements, ce monticule, cette collinette dont parle le Guide de 1788. L'idée fut bien accueillie par le municipe et par l'opinion. On se mit avec ardeur à l'œuvre, et après quelques années, dès que les plantations commencèrent à s'élever, les eaux à jaillir, les jardins à s'aplanir, Génois et Génoises firent de l'Acqua Sola leur promenade favorite. On n'a pas



Gênes. — A la promenade de l'Acqua Sola. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de J. Laurent.

cessé, depuis, d'ajouter tout ce qu'il est possible d'agréments à ce rendez-vous habituel de presque toutes les classes. C'est ainsi que l'on y a annexé depuis peu d'années la Villetta di Negro, qui domine un panorama admirable. On y crée une sorte de jardin zoologique.

Il ne faudrait pas croire cependant que les autres promenades de Gênes soient jamais désertes, et l'on fréquente aussi l'Acqua Verde, que décore le monument de marbre élevé à Christophe Colomb en 1862; le tour des remparts, les longues terrasses à dalles de marbre le long du port, etc. Quant aux étrangers, ils ont de nombreuses excursions à faire aux environs de la ville, sans cesser de jouir du spectacle de la mer; parmi celles qu'on manque le moins de leur recommander, il nous suffira de citer ici

Pegli, où l'on visite la villa Pallavicini dont nous avons déjà décrit la beauté et les artifices (¹).

MES JOURS DE FÊTE.

Suite. — V. p. 79, 110, 174.

IV. — PAQUES.

C'est la fête de la résurrection du Seigneur : nous y arrivons par une semaine de douleurs. Une méchante fièvre règne autour de nous et a déjà fait des victimes.

La bonne Christiane et le père de Marie sont morts à un court intervalle l'un de l'autre. Ce dernier a été mis en terre vendredi. C'est la première fois que je vois mourir quelqu'un, et j'étais seule avec Marie chez elle lorsque l'agonie commença. Le courage était près de m'abandonner, mais l'enfant me fit honte par sa contenance; selon le désir du mourant, elle chantait à haute voix le beau cantique :

Veux-tu savoir ce que je vaux?

Au dernier vers, le souffle de l'agonisant cessa tout à coup; alors seulement la pauvre enfant fondit en larmes. Je voulais la consoler, mais elle avait sa Bible ouverte devant elle, et elle lisait; puis elle se leva : « Mon père voit maintenant une lumière plus pure! » dit-elle en lui fermant les yeux. Sans le savoir, Marie a apaisé la douleur calme, mais profonde, que je ressens de la mort de ma vieille et fidèle amie Christiane, qui, un matin, après une courte maladie, a été trouvée éteinte dans son lit. Parlerai-je, écrirai-je sur cette mort? non, je ne le puis; les douleurs les plus grandes sont muettes!

Comme je me tenais avec Marie près du corps de son père, les réflexions sur la vie et la mort m'avaient emportée si loin que je ne songeais plus au sort de cette enfant désormais sans appui; mais le propriétaire de la maison vint et la questionna avec la volubilité impitoyable qui est le propre des gens sans éducation : — Quand aurait lieu l'enterrement? — Où irait Marie? — N'avait-elle aucun parent? etc., etc. — Ce fut alors seulement que la situation désolante de ma pauvre petite protégée me serra le cœur. J'aurais bien voulu la prendre avec moi de suite, mais il me fallait demander le consentement de ma mère, et avant de faire cette démarche, le tisserand m'avait déjà prévenue dans mes bonnes dispositions; il proposa de bon cœur à Marie de venir chez lui jusqu'à ce qu'elle eût trouvé mieux. En été, il gagnait quelque argent, et les enfants rapportaient assez de pain pour que Marie n'en manquât point.

Marie, à l'instant même, accepta l'offre du digne homme, et je dus donner mon adhésion à cet arrangement, bien qu'il m'eût été plus doux de lui procurer mieux. « Je puis tricoter, et je m'appliquerai tant que je gagnerai mon pain, me dit tout bas l'excellente enfant. » De son côté, le propriétaire acheva de donner aux choses la meilleure tournure possible en proposant au tisserand de venir habiter le caveau, où il pourrait continuer le petit commerce du tailleur.

Après tout, je suis heureuse que Marie ne cesse pas, pour le moment, de demeurer dans mon voisinage, et je pourrai encore lui être utile; néanmoins je me sens triste pour elle, parce que je n'ai pas le pouvoir de lui donner un autre abri. Quel bonheur n'est-ce point de posséder une famille et d'être assurée de sa protection! Combien j'ai peu su jouir de ce bonheur-là, et que ta compassion est donc grande envers les ingrats, ô Dieu charitable!

(¹) Voy. t. XXXIX, 1871, p. 76, 77.

L'oncle Wilhelm a dernièrement passé toute une journée ici, sans que j'aie beaucoup profité de sa présence. C'était lorsque le père de Marie était très-malade, et je ne pouvais laisser la pauvre enfant toute seule. Les quelques paroles qu'il m'adressa furent aimables et affectueuses; il m'a invitée à venir un jour avec ma mère à Rothkirchen, où il doit passer toute la belle saison pour rétablir sa santé, car il paraît mal portant, et il pense qu'il lui sera salutaire d'échanger la poussière de l'école et des livres contre l'air pur de la campagne. Il veut me montrer toutes ses statues et tous ses tableaux, me les expliquer, et me promener dans tous les coins du vieux château. S'il n'y avait pas tant de tristesse dans mon cœur, rien ne me serait plus délicieux que cette attention.

Ma famille pense, et, avant sa mort, ma bonne vieille Christiane le supposait aussi, que l'oncle Wilhelm ne réside pas dans notre voisinage à cause de l'air pur de la campagne seulement, et que l'on dispose tout à Rothkirchen pour y recevoir une jeune épousée.

Demain le professeur vient de nouveau à la ville et doit passer trois journées chez nous. On compte aller faire une petite excursion sur les montagnes voisines et voir comment le printemps prépare sa triomphante entrée. Ma mère et Pauline paraissent tout heureuses; oh! si Christiane avait eu raison, pourtant! Pauline est si aimable! je n'ai jamais vu de femme plus belle. Elle cadrera admirablement bien avec les antiques et les superbes peintures du *Tusculum* de l'oncle, comme elle appelle Rothkirchen. Et puis elle est si bonne, d'un cœur si généreux, qu'elle sera certainement une châtelaine adorée des pauvres gens du village.

Ma tante a maintenant de fréquentes indispositions, et tient parfois d'étranges propos : elle dit qu'elle voudrait bien savoir qui la remplacera, qui deviendra l'amie dévouée de son frère bien-aimé et lui donnera des soins dans sa vieillesse; qu'elle aimerait bien à l'initier à ses fonctions de châtelaine; et autres choses pareilles.

Dieu bon, conserve-moi encore ma chère tante! elle et ma petite Marie ont pour moi tant d'affection!

La résignation avec laquelle cette enfant supporte son malheur est bien faite pour me couvrir de confusion, moi qui suis si facilement terrassée. Elle est dans son for intérieur beaucoup plus forte que moi.

« C'est bien, voici venir Pâques », disait-elle en répandant de douces larmes, alors que nous revenions de visiter la tombe de son père; « Pâques est la fête de la résurrection joyeuse! » Elle a raison : au dehors tout ce qui était desséché et mort entr'ouvre de nouveau la terre, et dans la chaude clarté du soleil, les chansons de l'oiseau recommencent; les abeilles promènent leur premier vol, et, comme la colombe de Noé, elles cherchent de tous côtés une feuille verte où elles se puissent poser. Le ruisseau, délivré de ses entraves, reprend sa libre course en jasant gaiement. Hier déjà les cigognes planaient au-dessus de la ville et conviaient les enfants à aller cueillir la première violette. Et moi, dans ce moment où tout est grâce et harmonie, je me surprends à murmurer cette petite chanson :

Pourquoi te décourager, alors que les champs et les prairies verdissent, alors que les nuages printaniers glissent dans la sereine clarté du jour?

Pourquoi te décourager, alors que l'alouette chante gaiement, que les rossignols font entendre leur ramage, que tout résonne dans les champs et les bois?

Toutes les sombres portes de l'Hiver sont forcées, la joie éclate en tous lieux; mon cœur, tu es libre, sois joyeux!

Bientôt l'épine portera de petites roses de pourpre; ne te décourage plus! abandonne-toi désormais à la joie!

Hélas! mon cœur oppressé frissonne, et quand je vois Marie dans ses habits de deuil, quand je vois le visage

blême de ma tante, je voudrais pleurer sans cesse, bien que toutes deux soient calmes et résignées : le début et la fin de la vie se ressemblent tellement!

Ce que je connais maintenant de la mort m'a rendue toute songeuse, tandis que tout se réjouit et porte en soi l'espérance du bonheur. Si je pouvais faire taire en moi ces lugubres émotions, je partagerais la joie de Pauline; il faudrait qu'il n'y eût dans mon cœur aucune affection pour ma chère, mon unique sœur, si je ne me réjouissais pas de son bonheur, car elle sera certainement heureuse avec mon oncle, qui est si sensé, si plein d'abandon et de fermeté à la fois, si juste et si généreux. Il sera pour elle un ami fidèle, un guide, un doux compagnon. Que je souhaite donc ce bonheur à ma mère!

Lorsqu'il y a deux ans nous allâmes à Coblentz pour rendre visite à la belle-sœur de ma mère, et que, pour la première fois, je vis ce que je souhaitais depuis longtemps, un coteau de vignes, je remarquai une grande quantité de fosses et de trous qui, après examen, me parurent avoir été creusés avec intention. J'interrogeai la vigneronne, qui, par parenthèse, n'était pas aussi parée et aussi gracieuse que je me l'étais figuré, et j'appris d'elle que l'on enfouissait là les ceps vieux et fatigués pour en obtenir après un certain temps des ceps nouveaux et vigoureux. Chose étrange! quand nous mîmes en terre le père de Marie et que je plongeai ma vue voilée de larmes dans le trou béant, la méthode du rajeunissement des ceps de vigne se représenta à mon esprit, et en ce moment même où je trace ces lignes, l'image me revient encore à l'esprit avec vivacité. Quand l'homme en arrive à enfouir ses espérances longtemps caressées, que ne surgit-il, du sombre tombeau où il les a couchées, des scions jeunes et verdoyants, des résolutions vigoureuses destinées à produire des fruits salutaires pour la vie!

Je n'ai pas eu de courage. J'avais résolu de consacrer mes forces et mes aptitudes à venir en aide aux jeunes filles pauvres, et de me créer dans cette sphère d'activité la mission de mon existence, et voici mon bon vouloir qui se heurte déjà devant l'impossible! Je ne puis même me dévouer à un seul enfant, que j'aime pourtant bien. Je suis triste et découragée. Oh! si je pouvais gagner quelque argent pour confier Marie aux soins de gens sensés et bons! — Si j'en ouvrais mon cœur à mon oncle Wilhelm?

En ce moment une voiture entre dans la cour... Mon Dieu! c'est Frantz lui-même qui arrive de Rothkirchen; et cependant c'était aujourd'hui que le professeur devait venir chez nous! Mais les portières de la voiture sont fermées... personne ne descend... Frantz est porteur d'une lettre. Si ma tante... mon Dieu, mon Dieu!...

Voilà une longue, bien longue interruption. Les roses sont presque passées et les blés ont mûri depuis que, sous l'empire d'une vive douleur, j'ai laissé la plume tomber de mes doigts. Lorsque Frantz le cocher arriva chez nous de Rothkirchen avec une lettre, j'eus peur d'apprendre que ma tante était morte; mais, Dieu soit loué! quoique la nouvelle fût bien triste, et que la chère tante, frappée d'un coup de sang, fût dangereusement malade, je puis aujourd'hui consigner ici, avec un cœur qui déborde de reconnaissance et de joie, que la chère tante est sauvée!

La suite à une autre livraison.

DES EXPRESSIONS DE LA LUMIÈRE.

Les spectacles de la nature, dans leur expression muette, semblent nous voiler et en même temps nous découvrir l'existence d'un poëte suprême dont la grande âme éprouverait à sa manière les émotions qui agitent l'âme humaine. Ce poëte silencieux, comme s'il était trop éloigné de nous pour que nous puissions l'entendre, il a un langage sublime : c'est la lumière. Par la lumière nous croyons deviner en lui des sentiments semblables aux nôtres; par elle il manifeste tour à tour l'allégresse, la sévérité, la clémence, le courroux, des moments d'agitation ou de sérénité radieuse, des recueillements, des pensées sombres, des tristesses immenses. C'est dans les rayons de la lumière que ses regards nous atteignent et nous pénètrent. Les cieux la répandent, les eaux la réfléchissent, la terre la renvoie, et les réfractions de l'air, qui nous la font voir avant qu'elle ne paraisse à l'horizon, nous la montrent encore quand elle a disparu. Enfin, les nuées la décomposent, et les secrets de la couleur, contenus dans chacun de ses rayons, nous sont révélés par les apparitions d'un météore à la fois ordonné et fantastique. (1)

TOAST AUX INSTITUTEURS.

John Scott, lord Eldon, lord chancelier de 1801 à 1827, disait que, de son temps (et il parlait sans doute ainsi de sa jeunesse au siècle dernier, étant né en 1751), lorsque après les repas on portait le toast au roi, la coutume était d'en porter un, avant tous autres, aux maîtres d'école. Il ajoute que la situation des instituteurs, au moins dans le « circuit du Nord », était assez prospère pour que leurs contrats d'achat ou de vente, leurs testaments, etc., fussent de beaucoup de profit pour les hommes de loi.

LES HÉMÉROBES.

Au printemps, sur les rosiers et les chèvrefeuilles, ou même sur les vitres des maisons de campagne, on voit souvent de charmants insectes dont le corps est d'un vert tendre, dont les yeux brillent comme de l'or, et dont les ailes, finement réticulées, ont des reflets d'opale. Parmi nos lecteurs, il en est sans doute plus d'un qui, poussé par le désir d'examiner de plus près ces *mouches aux yeux d'or*, s'est avancé avec mille précautions et est parvenu à saisir délicatement l'insecte par ses ailes transparentes; mais si l'observateur n'était en même temps un de ces collectionneurs passionnés qui savent triompher de toutes leurs répugnances, il a bientôt rejeté avec dégoût le petit animal qui faisait naguère l'objet de son admiration. En effet, ces mouches aux yeux d'or, ces *hémérobes*, exhalent, quand on vient à les saisir, une odeur plus nauséabonde que celle qu'émettent les punaises ou les coccinelles. Cette odeur, rappelant exactement celle du sulfure de carbone, provient d'un liquide jaune qui s'attache aux doigts et qui constitue le seul moyen de défense de l'hémérobe. Mais supposons que le collectionneur, sans égard pour les susceptibilités de son odorat, conserve sa capture et, s'aidant au besoin d'une loupe, se mette à étudier la structure de cet être fragile : il reconnaîtra facilement qu'il a affaire à un névroptère, c'est-à-dire à un insecte du même groupe que les libellules ou *demoiselles*, et pourvu comme celles-ci de quatre ailes dont la surface translucide est subdivisée, par des nervures saillantes, en une foule de petits carrés, de triangles et de polygones. Si c'est l'espèce commune, l'*hémérobe perle*, qu'il a sous les yeux, il reconnaîtra que le corps, d'un beau vert, avec quelques points bruns sur l'abdomen, ne mesure pas plus d'un centimètre de long; que la tête, pourvue de chaque côté d'un œil volumineux d'un jaune métallique, porte en avant deux

(1) Charles Blanc.

antennes filiformes, aussi longues que le corps ; et que les ailes, irisées, sont parcourues par des nervures toutes de couleur verte. Ce dernier caractère permet de distinguer l'hémérobe perle d'une autre espèce qui se trouve également au printemps dans nos jardins, et qui est connue sous le nom d'*hémérobe chrysops* ou *hémérobe aux yeux d'or*. Dans celle-ci, en effet, les nervures des ailes sont les unes de couleur verte, les autres d'un brun noirâtre, et hérissées de poils extrêmement ténus ; les dimensions du corps sont d'ailleurs un peu plus faibles, les ailes étant proportionnellement plus développées, et la teinte de l'abdomen, sensiblement plus pâle, est aussi moins uniforme.

Le nom générique d'*hémérobes*, que les naturalistes



L'Hémérobe perle.

ont imposé aux mouches aux yeux d'or, a la même signification que celui d'*éphémères*, et pourrait faire supposer que ces insectes ne vivent qu'un seul jour. Cela n'est pas rigoureusement exact, car la durée de la vie des hémérobes, quoique extrêmement réduite, dépasse certainement vingt-quatre heures. Néanmoins, dans ce court intervalle de temps, ces petits êtres trouvent moyen de propager leur espèce en déposant sur les tiges ou sur les feuilles des œufs portés sur de longs pédicules, que l'on prendrait au premier abord pour des champignons microscopiques. Dès 1736, Réaumur avait parfaitement reconnu la véritable nature de ces productions, et en avait donné une excellente description, qui fut reproduite trente ans plus tard par Geoffroy dans son *Histoire abrégée des insectes*. D'après les observations de ces anciens naturalistes, entièrement confirmées par celles des entomologistes modernes, l'hémérobe femelle sécrète d'abord une matière visqueuse, une sorte de gomme qui se durcit à l'air et qui, adhérant d'une part à la surface de la feuille, de l'autre à l'œuf encore retenu dans l'abdomen, détermine la sortie de celui-ci quand l'insecte vient à changer de position. Les œufs déposés successivement se trouvent ainsi portés sur de petits pédicules flexibles, et sont d'ordinaire groupés en bouquets, tantôt à la face supérieure, tantôt à la face inférieure d'une feuille. A un moment donné ils s'ouvrent par leur extrémité supérieure comme le calice d'une fleur, et laissent sortir de petites larves dont le corps, ridé et sillonné, est muni de six pattes, et dont la tête est armée de mandibules aussi robustes que celles d'un fourmilion. Courant avec une rapidité extraordinaire sur l'épiderme des feuilles, ces larves donnent aussitôt la chasse aux pucerons et en font un grand carnage ; sans relâche elles enfoncent dans le corps dodu des aphidiens leurs mandibules qui agissent non-seulement comme des stylets, mais encore comme des sondes cannelées, et se repaissent avec délices du sang et des entrailles de leurs victimes. Aussi méritent-elles à tous égards le surnom de *lions des pucerons* qui leur a été décerné par l'illustre Réaumur. A défaut de pucerons, elles s'attaquent à des chenilles, ou même à des individus de leur espèce, et, grâce à une nourriture abondante, en quinze jours elles ont atteint le maximum de leur taille. Elles se filent alors, dans les replis des feuilles, des coques de soie d'un blanc pur, de forme sphérique, et ne dépassant guère la grosseur d'un pois : aussi sont-elles obligées de se tenir pelotonnées dans cette étroite demeure, la tête et les pattes repliées contre l'abdomen, pendant que s'opère leur métamorphose. Quand la température est exceptionnellement favorable, la transformation s'effectue très-rapidement et n'exige pas plus de quinze jours ou de trois semaines ; mais quand la ponte a été retardée et que la nymphe se trouve surprise par le froid, la coque demeure close beaucoup plus longtemps et ne s'ouvre qu'aux premiers beaux jours, comme si l'insecte attendait pour faire son apparition la saison où sa larve pourra trouver en abondance autour d'elle les insectes qui constituent sa nourriture.

La larve de l'hémérobe chrysops se trouve dans les mêmes endroits que celle de l'hémérobe perle, mais est plus difficile à découvrir : elle a, en effet, la singulière habitude de revêtir son corps d'une sorte de fourreau chiné de blanc, de brun et de noirâtre. En examinant à la loupe ce singulier vêtement, on reconnaît avec surprise qu'il est formé par les téguments enchevêtrés d'une quantité de pucerons. Voici, paraît-il, comment procède la larve : chaque fois qu'elle a saisi un aphidien et qu'elle l'a vidé à l'aide de ses mandibules, elle relève brusquement la tête et lance sur son dos la dépouille de sa victime, et, par l'accumulation de tous ces débris, elle forme rapidement, en effectuant au besoin quelques mouvements de rotation, un véritable paletot de feutre qui lui sert à la fois d'abri contre les intempéries et de déguisement contre ses ennemis. Vient-on à lui ravir ce costume d'emprunt, aussitôt elle s'occupe d'en fabriquer un nouveau, se servant au besoin, à défaut d'autres matériaux, de menus débris ou de ratissures de papier.

Les autres espèces d'hémérobes qui vivent en France se distinguent de celles que nous venons de décrire par quelques détails dans la coloration des antennes et des ailes, et par la forme plus ou moins élargie du prothorax ; mais elles ont des mœurs analogues et se trouvent également à l'état de larve sur les végétaux ; par ce genre de vie, elles se distinguent nettement des *osmyles*, que l'on a souvent, mais à tort, voulu placer dans le même groupe. Les osmyles, en effet, et entre autres l'*osmyle tacheté*, qui se trouve parfois en été aux environs de Paris, passent toute la première période de leur existence dans la terre humide, au bord des ruisseaux et des murs et presque au contact de l'eau, et ce n'est qu'au moment de se transformer en nymphes qu'ils montent le long des tiges des végétaux, autour desquels, peu de jours après, voleront les insectes adultes. Ceux-ci rappellent beaucoup les hémérobes par leur forme générale et la privation de leurs ailes, mais sont de taille plus forte et offrent des couleurs beaucoup moins vives. Ils volent principalement au crépuscule, et sont par cela même d'une capture assez difficile.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

LA JUSTICE.



La Justice, fresque par Raphaël, au Vatican. — Dessin de Duvivier.

Les murs de la salle dite de la Signature, au Vatican, sont décorés de quatre fresques de Raphaël. L'une de ces admirables peintures, que la gravure a popularisées, représente la *Dispute du saint sacrement*, sorte de concile idéal où sont réunis, autour de l'hostie placée sur un autel dans un soleil d'or, tous les docteurs qui ont participé aux controverses théologiques sur l'eucharistie (1). En face se trouve la célèbre *École d'Athènes*, cette merveilleuse composition dans laquelle les plus illustres philosophes décèlent par leur physionomie, par leur attitude, par leur geste, leur caractère et leur doctrine (2). Sur l'un des deux autres côtés de la salle, qui sont coupés chacun par une fenêtre, Raphaël a représenté un Parnasse imaginaire, à la fois antique et moderne, où, au-dessous d'un Apollon jouant du violon, auprès d'Homère et de Sapho, sont groupés Pindare et Horace, Virgile, Dante, Pétrarque, Boccace. Enfin, vis-à-vis, sur la quatrième paroi, la Jurisprudence est figurée par une double scène dont la signification ne laisse aucun doute à l'esprit : d'un côté, l'empereur Justinien, remettant le Digeste aux jurisconsultes de Rome, personnifie le Droit civil ; de l'autre, le pape Grégoire IX, confiant les Décrétales à un avocat du consistoire, présente l'image du Droit canon. Ces deux cérémonies s'accomplissent sous la présidence de trois femmes assises, qui expriment visiblement les idées de force, de modération et de prudence.

Au-dessus de ces fresques, sur la paroi voûtée du pla-

(1) Suivant une tradition, ce serait la seule grande fresque de Raphaël peinte entièrement de sa main, c'est-à-dire sans l'aide d'aucun de ses élèves.

(2) Voy. une esquisse de l'*École d'Athènes* dans notre tome VII, 1839, p. 177.

fond, sont placées quatre figures symboliques contenues dans des cadres ronds : la Théologie, la Philosophie, la Poésie et la Justice ; chacune d'elles explique, en la résumant, la pensée de la composition qu'elle surmonte.

La Justice, que reproduit notre gravure, est une déesse; un diadème couronne son front; elle est assise sur un trône de nuages. Elle tient d'une main la balance et de l'autre le glaive. Elle est accompagnée de quatre anges portant deux cartels sur lesquels est inscrite cette devise : *Jus suum unicuique tribuit.* « Rendre à chacun ce qui lui est dû », ou « Traiter chacun selon son droit », tel est en effet le caractère, telle est la définition même de la justice.

Quand on regarde avec attention cette noble figure, on pénètre la pensée du grand artiste. On comprend qu'il en a fait un personnage céleste pour montrer que l'idée de la justice est surhumaine, ou du moins que cette idée a été déposée dans la raison de l'homme par la main de Dieu, afin qu'elle y fût indestructible. Telle était l'opinion des anciens ; ils considéraient la justice comme antérieure et supérieure à l'humanité; ils lui attribuaient une origine et une nature divines; les lois promulguées par les législateurs n'avaient d'autorité à leurs yeux qu'autant qu'elles dérivaient de la loi primitive et absolue. On se rappelle les sublimes paroles que Sophocle a mises dans la bouche d'Antigone, condamnée à mort pour avoir rendu les devoirs funèbres au corps de son frère Polynice en violant un décret de Créon :

« C'est que ni Jupiter, ni la Justice concitoyenne des Dieux, répond-elle à Créon, n'avaient promulgué ce décret, et je ne pensais pas que tes arrêts dussent avoir tant de force que de faire prévaloir la volonté d'un homme sur celle des immortels, sur ces lois qui n'ont point été écrites et qui ne sauraient être effacées. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce n'est pas d'hier qu'elles existent; elles sont de tous les temps, et personne ne peut dire quand elles ont commencé. Devais-je donc, par égard pour la pensée d'un homme, refuser mon obéissance aux dieux? »

Platon établissait de même une justice absolue, image visible ici-bas de la vérité qui réside en Dieu. Cicéron reconnaissait une Loi suprême « contre laquelle on ne peut légiférer », une Loi souveraine « de laquelle nous ne pouvons être relevé ni par décret du sénat, ni par plébiscite, et dont Dieu lui-même est l'auteur et le promulgateur. »

Un autre caractère qui ne nous frappe pas moins dans la figure de Raphaël, c'est l'expression de douceur, d'aménité qu'il lui a donnée et qui semble en contradiction avec l'épée qu'elle brandit d'un bras menaçant. Ces traits harmonieux et purs, ces yeux baissés et attristés, cette bouche compatissante, conviendraient au visage de la Charité. On ne peut douter que Raphaël ait voulu indiquer par là que le législateur, en infligeant la peine, doit se proposer, non la vengeance, non la souffrance du coupable, mais son amendement; que la charité doit être intimement unie à la justice. Peut-être en lisant les ouvrages de Platon pour connaître ce philosophe et le peindre dans son *École d'Athènes*, avait-il retenu ces paroles de l'auteur des *Lois :* « Les coupables seront punis, non pas à cause du mal qu'ils ont commis, mais pour qu'ils éprouvent à l'avenir, ainsi que ceux qui seront témoins de leur châtiment, l'horreur de l'injustice »; et cet autre passage, plus beau encore, où il recommande de mettre aux lois pénales un préambule et un exposé des motifs, qui fassent d'une législation un véritable cours de morale : « Le législateur, en écrivant ses lois, dit-il, doit faire auprès de ses concitoyens le personnage d'un père et d'une mère pleins de prudence et d'affection, et non pas d'un tyran qui ordonne et menace, et croit que tout est fait quand la loi est écrite et affichée. »

LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 222, 226, 233.

S'étant adressé ce discours, Marcel se tourna vers la ruelle de son lit, et comme il était fort las et que la nuit était avancée, il finit par s'endormir.

Pendant ce temps-là, Mme Martineau ne dormait point. Elle se leva avec le jour, et, sans faire de bruit, elle se glissa dans la bibliothèque. Là, elle regarda tout autour d'elle, longuement, ardemment, et un soupir gonfla sa poitrine; puis elle vint s'agenouiller devant le fauteuil de feu Martineau, y appuya ses bras, cacha sa tête dans ses mains, et se mit à pleurer.

Elle pleura longtemps en priant Dieu; et elle invoquait aussi celui dont la mort l'avait séparée, celui qu'elle avait tant aimé et dont la voix avait toujours été pour elle la voix même de la vérité et de la vertu. « Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle, n'est-ce pas que je dois le faire? n'est-ce pas que ce serait mal de les garder, quand ils peuvent rendre un si grand service à quelqu'un qui le mérite si bien? N'est-ce pas qu'*il* m'approuve? n'est-ce pas qu'*il* le veut? n'est-ce pas qu'*il* sera content d'aider un autre à devenir ce qu'il était, lui qu'on admirait et qu'on respectait partout? Pardonnez-moi si je pleure, mon Dieu! J'ai du chagrin de les quitter, je ne peux pas m'en empêcher, mais mon sacrifice est fait... ce sera pour aujourd'hui! »

Le son de l'horloge vint rappeler Mme Martineau à ses occupations de tous les jours. Elle essuya ses yeux, se leva, et s'en alla préparer le déjeuner. Quand Marcel descendit, elle l'accueillit avec un bon sourire, et fut contente de le voir courageux et presque gai. Pour lui, il remarqua la rougeur de ses yeux, et, pensant qu'elle avait pleuré sur lui, il se sentit pénétré de reconnaissance et de tendresse pour sa vieille hôtesse. Il la quitta bientôt pour aller à son travail; il avait à prévenir ses patrons de son départ prochain, pour qu'ils lui cherchassent un remplaçant.

Aussitôt que Marcel fut parti, Mme Martineau prit son châle, son chapeau et son grand voile, et sortit d'un pas furtif et tremblant.

« Où va donc Mme Martineau? se demandèrent les voisines qui la virent passer devant leurs fenêtres. Elle ne tourne pas du côté de l'église... ni du côté du marché... Tiens! la voilà qui entre dans la rue du Chat-qui-Pêche! Que peut-elle avoir à faire par là? »

Mme Martineau était en effet entrée dans la rue du Chat-qui-Pêche, et elle était allée sonner à la porte de M. le conseiller Régimbart. « M. le conseiller est-il chez lui? » demanda-t-elle à la vieille femme qui tenait le ménage du conseiller. Le cœur lui battait bien fort, et elle aurait presque désiré que M. le conseiller n'y fût pas. Mais M. le conseiller y était; il fut très-étonné de la visite matinale de Mme Martineau, et plus étonné encore quand elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Monsieur Régimbart, voulez-vous acheter *la* bibliothèque?

— La bibliothèque! s'écria-t-il. Votre bibliothèque, Madame! la bibliothèque de feu Martineau?

Un signe de tête affirmatif lui répondit par trois fois.

— Vous voulez vendre la bibliothèque! Certainement, que je veux l'acheter! et je vous suis reconnaissant, oh! bien reconnaissant, chère Madame, d'être venue me trouver avant d'accepter d'autres offres...

— Combien m'en donnerez-vous? interrompit Mme Martineau.

— Mais... je ne sais trop... il faudra la faire estimer par des experts... les faire venir de Paris, même; je ne

voudrais pas vous faire tort. Elle a certainement une grande valeur, cette bibliothèque!

— C'est que... j'aurais besoin, tout de suite, de trois ou quatre mille francs...

— Vous les aurez! je vous les porterai aujourd'hui, à midi, si vous voulez. Cela suffit-il?

— Oui... mais j'ai encore une prière à vous faire : c'est de ne parler de cela à personne, et de ne pas faire enlever la bibliothèque d'ici à quelques jours... huit jours, peut-être quinze, je ne sais pas au juste... je vous préviendrai. Mais je signerai tout de suite tout ce que vous voudrez...

— Oh! il n'est pas question de cela; nous avons confiance l'un en l'autre, n'est-ce pas? Vous aurez l'argent aujourd'hui, et pour le reste, j'attendrai tant qu'il vous plaira.

Le soir, quand Marcel, en revenant de son bureau, entra dans la salle à manger, il fut tout étonné de voir la table couverte d'une belle nappe damassée et d'une profusion de belle vaisselle ancienne et de vieille argenterie. Un fumet appétissant venait de la cuisine, et la table portait trois couverts.

— Nous attendons quelqu'un pour nous mettre à table, lui dit Mme Martineau; M. Cazal, vous savez? le monsieur que vous avez vu hier, va venir dîner avec nous.

— Il n'est donc pas parti? Je croyais qu'il partait aujourd'hui.

— Je suis allée ce matin l'inviter à dîner, et il a retardé son départ. Êtes-vous bien aise de le revoir?

— Certainement, Madame; il a été si bon pour moi! et c'est à vous, bien sûr, que je dois l'intérêt qu'il m'a témoigné. Je ne vous en ai pas seulement remerciée; excusez-moi, j'étais si bouleversé...

— Bon, bon, vous me remercierez une autre fois. Tenez, on sonne, c'est lui!

En effet, M. Cazal, introduit par Mariette, que Mme Martineau avait reprise pour la servir ce jour-là, entra d'un air joyeux.

Il salua Mme Martineau, et, tendant ses deux mains à Marcel :

— Touchez là, mon jeune ami, mon jeune compagnon d'études! Allons-nous travailler ensemble, dites? Mes conditions vous conviennent-elles? Je voudrais pouvoir vous offrir des honoraires plus considérables; mais, vous savez, la science n'enrichit pas tout le monde... Oh! ce n'est pas un reproche que je lui fais, au moins; je me contente de ce qu'elle m'a donné. Mais je tâcherai de vous procurer quelques petits travaux qui puissent vous mettre à l'aise, et tout ira bien : Mme Martineau m'a dit que vous n'aviez pas de goûts de luxe. L'avez-vous remerciée, cette bonne madame Martineau?

Marcel, ahuri, croyait rêver. Il regarda son hôtesse pour lui demander ce que voulait dire M. Cazal. Mme Martineau lui sourit.

— Tout cela signifie, mon cher enfant, lui dit-elle, que j'ai trouvé moyen de vous procurer un remplaçant, et que vous partez comme secrétaire de M. Cazal.

— Moi!... vous, Madame! Mais comment avez-vous fait?... vous n'êtes pas...

— Pas bien riche d'argent, c'est vrai; mais quand on a une maison, on trouve toujours à emprunter une petite somme; ne vous inquiétez pas de cela, et devenez un homme utile... Allons, à table! voici le potage, il ne faut pas le laisser refroidir.

Ce qui n'était pas près de refroidir, c'était l'enthousiasme de Marcel. Si jamais il y eut au monde un homme heureux, ce fut lui, ce soir-là. Exalté par sa joie, peut-être aussi par le vieux vin que lui versa Mme Martineau, il causa avec animation sur toutes sortes de sujets, et se montra même plus instruit que ne croyait M. Cazal. Celui-ci était enchanté de son acquisition; il pressa Marcel de régler ses affaires et de venir le rejoindre à Paris.

Marcel ne demandait pas mieux; et la semaine ne s'était pas écoulée qu'il disait adieu à Saint-Benoît-lez-Prés. Il avait remercié du fond de son cœur Mme Martineau du prêt qu'elle lui faisait, car il ne voulait considérer ce don que comme un prêt, et il était bien décidé à le lui rembourser le plus tôt possible. Ce n'était pas que la reconnaissance lui pesât; mais il ne pouvait supporter l'idée que cette excellente femme s'imposât des privations pour lui.

Il lui avait demandé respectueusement, en la quittant, la permission de lui écrire; et il ne manqua pas de la tenir au courant de sa nouvelle position. Elle sut quels travaux il faisait pour M. Cazal, quels hommes illustres il avait vus, quels encouragements et quelles espérances ils lui avaient donnés, quelle vie il menait, et aussi quel plaisir il avait à penser, quand il était seul le soir, aux deux années qu'il avait passées à Saint-Benoît-lez-Prés, et à ses douces heures d'étude dans la bibliothèque de sa bonne hôtesse. Et il trouvait, pour lui peindre sa reconnaissance, des paroles de tendresse presque filiale. C'était son cœur qu'il soulageait ainsi; mais il ne savait pas quel bien il faisait à sa correspondante. Il ne savait pas comme la main de Mme Martineau tremblait d'émotion quand elle prenait une de ses lettres des mains du facteur, et combien de fois elle avait besoin d'essuyer ses lunettes avant d'en achever la lecture. Quand elle avait fini, elle posait doucement la lettre sur la table de feu Martineau, et souriait à travers ses larmes en parcourant du regard les rayons vides de la bibliothèque.

Si Marcel n'eût jamais reçu de Saint-Benoît-lez-Prés d'autres lettres que celles de Mme Martineau, il aurait pu ignorer toute sa vie d'où venait l'argent qui l'avait racheté de la conscription. Mais il n'avait pas été sans laisser derrière lui quelques amis qui le regrettaient, ses patrons, ses camarades de bureau, et tous lui avaient promis de lui écrire. Il apprit donc, peu de semaines après son départ, la grande nouvelle qui mettait en branle toutes les langues de Saint-Benoît-lez-Prés : Mme Martineau avait vendu sa bibliothèque! c'était M. le conseiller honoraire Régimbart qui l'avait achetée; il l'avait fait enlever le lendemain du départ de Marcel. Marcel avait bien fait de partir pour Paris, où il trouvait des livres. Que serait-il devenu à Saint-Benoît-lez-Prés, sans la bibliothèque de feu Martineau? Maintenant, pourquoi Mme Martineau avait-elle vendu la bibliothèque de son mari? On n'y comprenait rien : on savait qu'elle y tenait comme à ses yeux, et qu'elle avait déjà refusé jadis les offres du conseiller. Lui, qui guettait la bibliothèque depuis qu'il la connaissait, il avait dû jubiler d'une belle façon quand la veuve avait enfin consenti à accepter ses propositions. Pauvre femme! il fallait qu'elle se fût trouvée dans un bien pressant besoin d'argent; peut-être avait-elle perdu le peu qui lui restait de son ancienne fortune? Marcel devait savoir cela, lui qui était si fort de ses amis, etc., etc.

Non, Marcel ne le savait pas, il ne s'en était jamais douté; mais il le devina bien vite. Cet argent qui l'avait sauvé, qui lui avait assuré la carrière qu'il rêvait, c'était presque le prix du sang; c'était la dernière joie, l'unique consolation de la pauvre veuve, qu'elle avait sacrifiées pour lui! Était-ce seulement pour lui? Marcel ne put le croire. Que lui était-il pour qu'elle se dépouillât ainsi pour lui? N'avait-elle pas, par un suprême hommage rendu à la mémoire du mari qu'elle avait tant aimé, voulu donner un continuateur à ses travaux, un héritier à sa science?

Si le savant avait eu un fils, nul doute qu'il n'eût cherché

à revivre en lui, en lui faisant partager ses études avec l'espoir qu'il le dépasserait un jour. A défaut de ce fils qui lui avait manqué, et qu'il avait dû regretter souvent, sa veuve n'avait-elle pas voulu lui donner comme enfant d'adoption celui qu'elle en avait jugé digne, sinon par l'intelligence, du moins par le courage et la bonne volonté? Marcel se persuada qu'il en était ainsi, et, l'adoptant pour sa mère dans le secret de son cœur, il se jura de ne point tromper son espérance.

La fin à la prochaine livraison.

HAYDN ET LE MARCHAND DE MUSIQUE.

Un jour où Haydn se promenait dans les rues de Londres, il s'arrêta devant un magasin de musique et demanda au marchand, qui était sur le pas de sa porte, s'il avait à vendre quelque nouvelle œuvre musicale.

— Oui, Monsieur, répondit le marchand; je viens de mettre en vente un chef-d'œuvre.

— Un chef-d'œuvre! c'est chose rare par le temps qui court. Et, s'il vous plaît, de qui est donc ce chef-d'œuvre?

— De Haydn, Monsieur!

— Oh! je connais cela. Ce n'est pas mon affaire.

— Votre affaire! Vous avez l'air de ne pas faire grand cas de cette admirable symphonie! Si vous vous connaissez en musique, que trouvez-vous donc à y reprendre?

— Oh! j'aurais beaucoup de critiques à en faire. Mais n'avez-vous pas d'autre nouveauté à m'offrir?

— Non, Monsieur, non! et je ne vendrai certainement rien à une personne qui parle ainsi de Haydn.

Et le marchand, tournant le dos, rentra dans sa boutique de fort mauvaise humeur.

En ce moment même, un lord, bien connu comme amateur passionné de musique, apercevant le grand compositeur, accourut vers lui en lui tendant les mains et s'écriant :

— Hé! Haydn! Quelle bonne rencontre!

Le marchand, à ce nom, revint sur le seuil de son magasin, et dit au lord :

— Milord, je vous prie, qui donc appelez-vous Haydn?

— Vous le voyez bien. C'est notre illustre compositeur lui-même.

— Alors, c'est bien différent, reprit le marchand en s'inclinant profondément. Sans doute vous n'êtes pas juste envers vous-même, monsieur Haydn, quand vous parlez mal de votre musique; mais, après tout, vous êtes le seul à qui j'en veuille reconnaître le droit. (¹)

CASTIGLIONE (²).

EXTRAITS.

LES COURTISANS.

— On peut dire de ceux qui entourent les souverains et qui les flattent, que ce sont les plus dangereux de tous les empoisonneurs; car ils infectent d'un venin mortel, non pas seulement un verre où un homme boira, mais la fontaine publique où tous doivent puiser (³).

— N'imitez pas ces sots qui veulent toujours frayer avec les grands. Tandis qu'ils causent avec leur meilleur ami, ils voient passer un homme mieux vêtu; vite, ils quittent leur ami et vont s'attacher à l'autre; un troisième, encore mieux vêtu, les rencontre, ils s'attachent à lui. Et quand le prince entre dans une église ou dans quelque lieu public, à coups de coude ils se font faire place, viennent se camper à côté de lui, et, bien qu'ils n'aient rien à lui dire, s'obstinent à lui parler, et très-longuement; ils rient, ils se frappent la tête avec les mains; ils veulent montrer qu'ils ont des affaires importantes, et que le public les voie en faveur.

TROP DE RESPECT.

Le duc d'Urbin, conduisant son armée, arrive au bord d'une rivière très-rapide :

— Passe donc, dit-il à un trompette.

— Oh! Monseigneur, répond le trompette en ôtant son bonnet et s'inclinant très-bas, Monseigneur, après vous!

DE LA CONVERSATION. — RUDESSE DE DEUX CAPITAINES.

Une fois, dans une soirée, la dame du logis ayant demandé à un capitaine s'il serait bien aise de danser, il répondit : Non. — D'entendre la musique? — Non plus. — De causer d'arts ou de belles-lettres? — Pas davantage. Toutes ces babioles, ajouta-t-il, ne sont pas de mon métier, Madame. — Et quel est votre métier? — De combattre, répliqua-t-il avec un visage farouche. — Fort bien, reprit la dame; mais aujourd'hui que vous n'avez pas l'occasion de combattre, voici ce que je vous conseillerai. Faites-vous bien graisser et fourbir, vous et votre armure, et mettre dans une armoire; quand on aura besoin de vous deux, on vous en tirera, et puissiez-vous n'être pas trop rouillés.

Un autre capitaine, qui visitait une dame pour la première fois, commença l'entretien en lui racontant combien d'hommes il avait tués; puis il tira son épée et lui montra, par expérience, comment on en joue à deux mains. Vint ensuite le tour de la hache : — Tenez, Madame, lui disait-il, voici comment on pare sous l'armure; voici comme on pare désarmé. La pauvre dame tremblait de tous ses membres en voyant la hache et l'épée passer et repasser près de sa tête. Quand cet homme saisit son poignard, sa frayeur fut encore plus grande; cette pointe qui allait et venait la mettait au supplice; elle craignait qu'il ne l'ajoutât au nombre des malheureux déjà tués par lui; une heure de conversation lui parut un siècle.

ANCIENNE MAISON ARABE,

AU CAIRE.

Nous arrivons à un carrefour : trois ou quatre ruelles se présentent, toutes aussi tortueuses, mystérieuses, engageantes que possible. Laquelle suivre? Cela importe peu, nous sommes déjà tellement égarés!

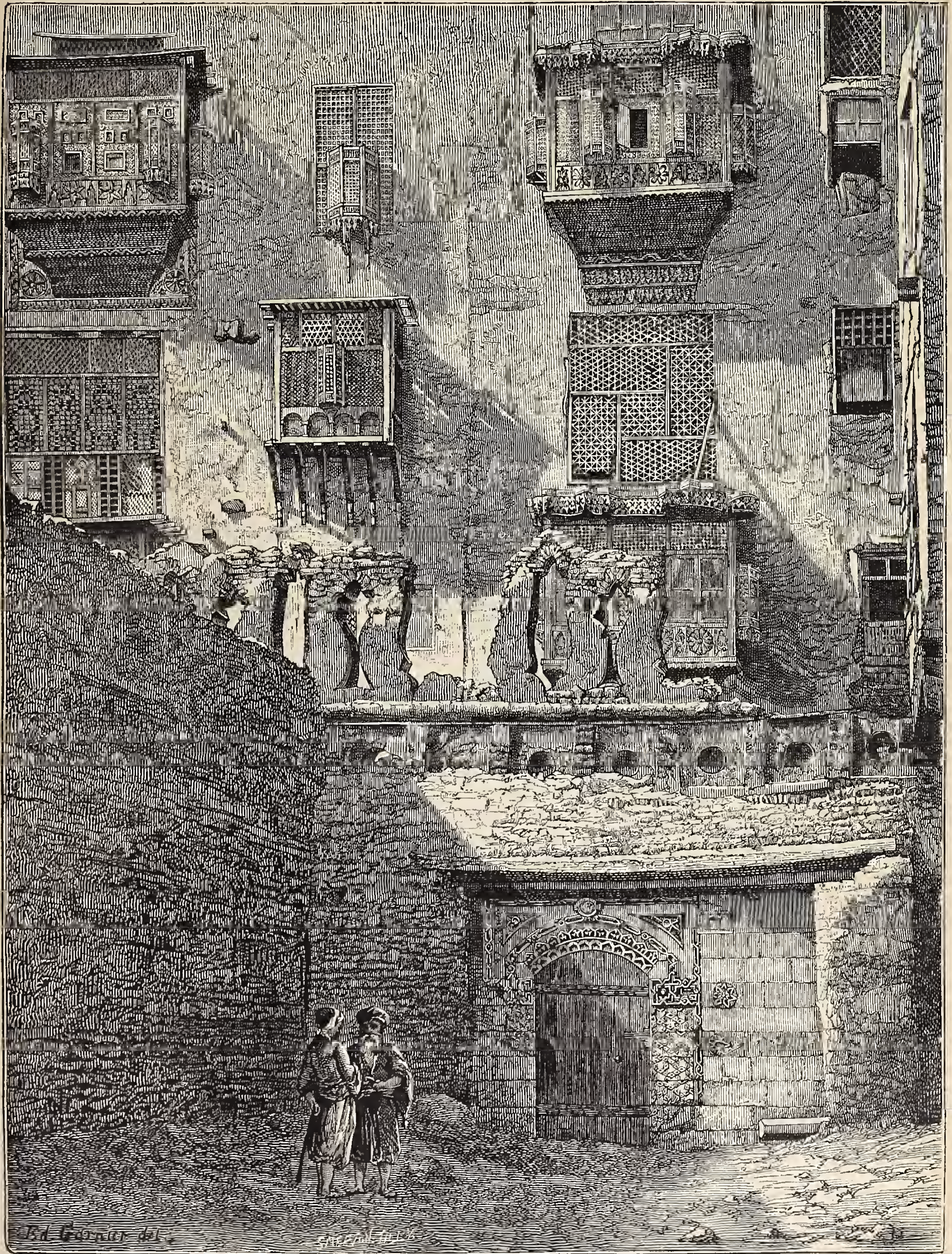
Celle que nous choisissons est déserte, silencieuse, et si étroite à certains passages que l'on peut toucher en même temps ses deux parois. On y marche sans bruit dans une ombre douce qui remonte le long des murs et va se perdre en vives et capricieuses déchirures dans les nappes de lumière que le ciel, d'un azur éblouissant, verse à flots sur le faîte des maisons. Suspendus entre ciel et terre, les *moucharabi*, ou balcons hermétiquement clos par des treillis de bois ouvragé, s'avancent au hasard, portés sur leurs opulentes consoles de pierres festonnées comme des mâchecoulis; souvent ils se font vis-à-vis ou s'entre-croisent même de si près que l'on peut y converser à l'aise d'un bord à l'autre de la rue, en parlant tout bas. Est-ce par ces voies mystérieuses que se transmettent instantané-

(¹) Voy., sur Haydn, t. Ier, 1833, p. 363; — t. VI, 1838, p. 372, 373 et 374.

(²) Balthazar Castiglione, né le 6 décembre 1478, à Castratico, près de Mantoue. Son livre, *il Cortegiano*, peinture des mœurs de la noblesse de cour en Italie dans la dernière moitié du quinzième siècle et au commencement du seizième, est une œuvre remarquable. — Voyez *l'Italie au seizième siècle*, par A. de Tréverret. — Hachette, 1877.

(³) Bossuet, Racine, ont exprimé admirablement la même pensée.

ment les nouvelles d'un bout à l'autre de la ville? Est-ce par là que se trahissent les secrets d'État, que se font les élévations subites et se défont les existences? Parfois, dans le silence, le frémissement furtif de quelque tambourin de harem vient à s'échapper de l'une ou l'autre de ces cages aériennes, qui toujours semblent chuchoter entre elles et vous épier de leurs cent yeux d'Argus; et toujours on croit saisir au passage quelque bruit étouffé, rire moqueur, bâillement ou soupir de la femme musulmane qui végète oisive et curieuse derrière ces masques de prison.



Façade d'une maison du Caire. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une photographie communiquée par M. Arthur Rhoné.

Bientôt nous arrivons sur une petite place montueuse et solitaire, où se dresse une charmante maison arabe du quinzième siècle, qui semble près de tomber en ruine et fut probablement jadis le repaire de quelques-uns de ces brillants beys mamelouks que Bonaparte et Méhémet-Ali ont tant massacrés dans leur jeunesse!... La porte surtout, couronnée d'une archivolte ciselée, pourvue d'un montoir de pierre pour les cavaliers, est une petite merveille bien complète du genre. Derrière cette issue oubliée, nous trouverions encore quelque cour pavée de marbre, avec ses

arbustes et ses bassins, avec ses hautes salles lambrissées de stalactites d'or et leurs estrades entourées de larges divans où, dans le charme du silence, la rêverie peut suivre indéfiniment les nuages bleus du chibouk et le frais murmure des fontaines jaillissantes. (1)

Mais cette habitation est fermée, déserte, condamnée peut-être pour faire place à quelque boulevard construit à l'européenne, tiré au cordeau, et où l'on ne trouvera plus ni ombre, ni fraîcheur! La porte, jadis peinte en vert, montre encore, à demi effacée, sa pieuse inscription qui devait protéger les habitants contre les maléfices des mauvais génies : « Il est le grand Créateur, l'Éternel! » Les murs du rez-de-chaussée, construits de pierre calcaire, portent encore leur badigeon zébré de rose et de blanc jaunis par l'action du soleil et du temps. Au-dessus de l'encorbellement qui surplombe la rue s'étagent les plus gracieux moucharabi, les uns spacieux et destinés aux habitants altérés de fraîcheur; les autres fort petits, cylindriques et ressemblant à des lanternes. C'est dans ces niches ajourées, exposées aux courants d'air de la ruelle, que l'on plaçait les alcarazas destinés à rafraîchir l'eau apportée du Nil à dos de chameau.

LES ASSOCIATIONS DE PRÉVOYANCE
DE L'ANGLETERRE (2).

CAISSES D'ÉPARGNE
(Savings Banks).

Ces établissements se divisent en deux classes : les caisses d'épargne certifiées sous l'acte de 1863, et les caisses d'épargne qui sont dans le ressort de l'administration des postes, ou *post office savings banks.*

Ces dernières ne sont qu'une branche de l'administration; leur gestion et leurs fonds sont entièrement soumis au contrôle de l'État. Les premières ont été fondées par des particuliers, et le gouvernement n'agit que comme leur banquier, sous certaines conditions. Quelques-unes de ces conditions donnent au gouvernement, dans certains cas, le pouvoir d'exiger des renseignements de ces caisses d'épargne particulières, et de les empêcher de dissiper l'argent qui leur est confié; il est défendu à aucun gérant d'une de ces caisses de faire des profits sur les dépôts pour son intérêt personnel.

Les caisses d'épargne particulières ont été constituées par un acte du Parlement en 1817, et leurs dépôts s'élèvent à 40 millions de livres sterling (1 milliard de francs).

Les *post office savings banks* ont été constitués par un acte de 1861, et déjà leurs dépôts ont atteint 20 millions sterling (500 millions de francs).

La première caisse d'épargne fut fondée par Mme Priscilla Wakefield, en 1798.

Le maximum des dépôts est d'une somme équivalente à 3 750 francs; et ce maximum peut être dépassé par l'accroissement de l'intérêt, jusqu'à ce que les dépôts atteignent la somme de 5 000 francs. Mais il est défendu de déposer plus de 750 francs par an dans une caisse d'épargne, et, par conséquent, l'ouvrier qui a amassé en une année une somme dépassant 750 francs, n'a pas la faculté de la déposer dans une caisse d'épargne.

Que ces caisses d'épargne de l'Angleterre soient utiles aux classes industrielles, on n'en peut douter d'après la statistique. Un tiers des déposants sont ouvriers, un tiers ouvrières, un sixième mineurs, et ce n'est que le dernier sixième qui comprend les déposants de toutes les autres classes.

SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS
(Friendly Societies).

Ces sociétés ont pour objet d'amasser par les contributions des membres les fonds nécessaires pour subvenir aux frais de maladie et d'enterrement.

Les plus anciennes sont les guildes de métiers (*trades guilds*) de Londres, qui néanmoins ont perdu presque toute trace de leur origine. Le renouvellement de l'organisation de la prévoyance sous cette forme est dû aux Français qui, après la révocation de l'édit de Nantes, ont établi à Spitalfields (Londres) des institutions de ce genre.

Une de ces sociétés, nommée la Société de Lintot (établie à Bethnal-Green, Londres), a été fondée en 1708. Elle n'a que cinquante sociétaires, mais les fonds de la société s'élèvent à 51 050 francs. Parmi les sociétaires on trouve les noms évidemment français de Racine (trésorier), Duprey, Lussignes, Levesque, Pottier, Sully, Levillain, Dongray, Bouchard, Boisson, Saint, et Deboos.

Ces sociétés fondées par les réfugiés français sont peu nombreuses et appartiennent à la catégorie des sociétés individuelles; mais elles ont parcouru honorablement une longue carrière. Elles ont servi de modèles à un grand nombre de sociétés anglaises dans lesquelles le désir de se réunir est au moins égal à celui d'amasser des fonds pour la maladie ou la mort. Lorsque les membres n'ont pas réclamé de bénéfices, parce qu'ils avaient les moyens de s'en passer, il est souvent arrivé que ces sociétés ont dû faire de grands profits; tandis que d'autres sociétés, avec la même cotisation de primes, mais formées de membres qui font de fréquentes demandes sur les fonds, ont pu faire faillite.

Les sociétés amicales isolées ont, dans ces derniers temps, été remplacées dans plusieurs villes par les sociétés affiliées, connues sous les noms de Odd-Fellows, Foresters, Druids, Rechabites, Shepherds, Ivorites, et sous quelques autres noms également étranges et bizarres, mais qui paraissent posséder une certaine attraction pour les membres qui en font partie. Ces sociétés s'appellent « sociétés secrètes », mais leurs secrets sont des plus innocents; elles ne se mêlent nullement de questions politiques, sociales ou religieuses. Leur but unique est de prémunir leurs membres contre les besoins de la vie. Comparées aux sociétés isolées, elles peuvent offrir des avantages supérieurs dans la faculté qu'a chaque membre de se transférer d'une « lodge » à une autre « lodge », et dans le règlement qui dispose que, si sa première « lodge » fait banqueroute, il peut être secouru par les fonds généraux de l'« ordre. »

Les deux sociétés affiliées qui sont le plus répandues dans le royaume sont le *Manchester Unity of Odd-Fellows,* et l'ancien ordre des *Foresters* (étrangers).

La première a presque un demi-million de sociétaires, et la seconde n'en a guère moins. Au 31 décembre 1874, les *Foresters* avaient 276 districts, 4 141 *courts*, et 458 495 sociétaires. Leurs fonds se montaient à 50 573 950 francs; pendant l'année 1874, les membres avaient reçu des secours de la société représentant 3 197 366 jours de maladie, et des cotisations avaient été payées sur 4 666 décès. Il y a aussi 30 ou 40 autres ordres affiliés moins nombreux.

Le total des sociétés qui ont obtenu une constitution légale s'élève à 46 092, et il y en a un grand nombre qui n'en ont pas encore obtenu.

Parmi les sociétés enregistrées, il paraît que 21 659 existaient au 31 décembre 1873, mais que 11 926 seulement ont fourni les renseignements demandés par le *registrar*, et exigés par les actes du Parlement. Ces 11 926

(1) *L'Égypte à petites journées*, par Arthur Rhoné. 1877.

(2) Communication de M. Edward Brabrook à l'Association française pour l'avancement des sciences. (4e session.)

sociétés avaient 1 787 291 sociétaires et 215 763 125 francs de capital.

La troisième classe des sociétés de prévoyance comprend les *Building societies*. Elles ont pour but, au moyen des contributions des sociétaires, d'amasser des fonds destinés à faire des prêts aux membres, ces prêts étant garantis par des hypothèques sur immeubles. Telle est la définition légale de leurs fonctions; mais, dans les quarante années de leur exercice, elles ont fourni à des milliers d'hommes prévoyants le moyen de devenir les propriétaires de leurs domiciles. C'est, en Angleterre, presque une révolution dans la propriété du sol.

Quelques-unes de ces sociétés se sont formées avant 1836; quand le premier acte pour les encourager fut passé, et en vertu de cet acte, environ 6 000 sociétés se sont formées. Il a été révoqué par un acte (passé en 1874), qui a étendu les priviléges accordés aux *Building societies*, et a déclaré que la responsabilité de leurs sociétaires serait limitée aux fonds que chacun d'eux aura versés. Sous cet acte, 300 sociétés, anciennes et nouvelles, ont été enregistrées, et cet enregistrement leur donne les droits d'un *corporate body*, et les dispense de nommer des *trustees*, comme propriétaires légaux de leurs immeubles. L'acte leur donne aussi le droit d'emprunter de l'argent en aide de leurs fonds.

SOCIÉTÉS INDUSTRIELLES ET DE PRÉVOYANCE,
OU SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES.

La loi anglaise donne aux sociétés coopératives cette définition : « Sociétés ayant pour objet d'exécuter toute espèce de travail, de faire toute espèce de commerce ou de métier manuel, en gros ou en détail (les affaires de banque exceptées), et d'en appliquer les profits à toute œuvre autorisée par les actes relatifs aux sociétés de secours mutuels, ou généralement permises par une loi. »

Ces sociétés sont ainsi : — 1° *Industrielles*, en tant qu'elles tirent leurs profits des efforts mutuels et personnels de leurs membres; — 2° *De prévoyance*, en tant qu'elles affectent leurs profits à pourvoir aux besoins à venir.

En conséquence, une société industrielle et de prévoyance, dans sa forme la plus parfaite, est une association de travailleurs dont chacun non-seulement contribue pour sa modeste part à la formation du capital roulant et aux frais de premier établissement, mais contribue aussi par son propre travail à l'exploitation de la branche d'industrie que la société fait valoir.

Telle est la forme que les sociétés coopératives de France ont prise; mais les sociétés coopératives de production n'ont pas été nombreuses en Angleterre. Le nombre des sociétés de consommation est dix fois plus considérable que celui des sociétés de production.

En Angleterre et dans le pays de Galles, 790 sociétés coopératives ont fourni au *registrar* les renseignements requis par la loi pour l'année 1873. Le nombre des sociétaires était de 340 930; l'accroissement pendant l'année a été de 38 734. Le montant des capitaux souscrits par ces sociétés était de 83 352 600 francs; l'accroissement, pendant l'année, de 14 923 025. Les capitaux empruntés se montaient à 10 795 200 francs. Les achats de l'année ont été de 308 619 500 francs; les ventes de 341 278 175. Les marchandises en magasin (*stock in trade*) étaient de 35 978 425; la valeur des immeubles, de 34 029 925 fr.; les intérêts sur les capitaux, de 3 814 900 francs; les bénéfices nets, de 23 968 025 francs.

On ne saurait douter de l'importance des résultats accusés par ces chiffres. Il est difficile de dire lequel de ces deux résultats dit plus à l'esprit, à savoir : que 94 millions d'épargnes faites par des ouvriers aient pu produire un bénéfice annuel (intérêts et dividendes compris) de près de 30 pour 100; ou que ces mêmes ouvriers aient été mis à même d'obtenir, sur le meilleur marché du royaume, les objets nécessaires à la vie de leur famille pour une somme de 341 millions en une seule année.

Un enseignement dont plusieurs milliers de travailleurs sont redevables aux sociétés coopératives, c'est qu'elles leur font comprendre l'avantage des payements au comptant. Dans la majorité des entrepôts de ces sociétés, on n'achète ni on ne vend à crédit.

Cet enseignement s'est étendu plus loin. Plusieurs entrepôts coopératifs ont été établis à Londres par les employés de l'État et par d'autres corps pour faire participer des classes entièrement différentes aux avantages qui résultent de l'achat au comptant, soit pour le bon marché, soit surtout pour la bonne qualité des denrées achetées.

Par exemple, l'association limitée pour l'alimentation dite *Civil service Supply*, établie à Londres en 1866, compte 4 500 actionnaires et 15 000 autres acheteurs. Les ventes se sont élevées, en 1874, à 20 millions de francs; les immeubles appartenant à l'association sont évalués à 750 000 francs, et le bénéfice net d'une seule année a été de 480 pour 100 du capital versé.

Un acte passé en 1871 a ajouté aux fonctions des sociétés coopératives celle de l'achat et de la vente des immeubles. 33 sociétés ont été établies avec ce but seul, et la valeur totale des immeubles achetés en vertu de cet acte était de 7 millions de francs. Cette somme a été employée à l'achat de petites maisons valant de 5 à 10 000 francs chacune, payées par la société et remboursées par les membres, en quelques années, par payements mensuels, exactement de la même manière dont procèdent les *Building societies :* mais, dans plusieurs cas, l'argent qu'emploie la société est prélevé seulement sur les bénéfices de ses opérations. De cette façon, les bénéfices produisent pour les membres le plus grand avantage possible, surtout dans un pays comme l'Angleterre, où l'on voit s'accroître rapidement le nombre de ceux qui désirent acquérir de la terre.

Outre les sociétés de production et les sociétés de consommation, il existe des sociétés de crédit.

Ces dernières sociétés (*Loan societies*) ont pour but de prêter de l'argent à leurs membres. Leurs opérations sont fort restreintes; on ne peut prêter à un seul membre plus de 375 francs, et ce petit capital ne suffit pas pour permettre à l'emprunteur de s'établir dans sa profession (1).

On peut douter qu'une *Loan society* puisse être considérée comme société de prévoyance, car l'emprunt est, en général, l'ennemi de la prévoyance; mais il faut remarquer qu'il y a des circonstances dans lesquelles un petit marchand, ou un ouvrier, peut employer l'argent d'un prêt pour agrandir le cercle de ses affaires ou pour commencer une nouvelle carrière. Les sommes versées par les 32 100 déposants, se montant à 5 103 200 francs dans une seule année, ont tout le caractère d'épargnes.

Parmi les associations de prévoyance, on pourrait aussi compter les grandes compagnies d'assurance sur la vie; mais elles s'occupent principalement des affaires de classes aisées. Toutefois, il y a maintenant plusieurs sociétés d'assurance dans lesquelles la somme moyenne correspondant

(1) A cet égard, ces sociétés sont tout à fait inférieures aux sociétés de crédit de la Belgique et de l'Allemagne. Les sociétés de crédit de l'Allemagne, fondées en 1853 par M. Schultze Delitzsch, sont au nombre de 2 509, et les 834 qui lui ont fourni des renseignements avaient avancé dans une année la somme de 1 672 500 000 francs. Au contraire, les 464 *loan societies* anglaises qui ont fourni des renseignements à l'avocat chargé de certifier leurs statuts n'ont fait circuler que 15 319 075 francs dans l'année 1873.

à chaque individu assuré est petite, et le montant des biens de ces sociétés peut s'ajouter à celui des sociétés de secours mutuels.

LES TRADES UNIONS.

Bien que la plus grande partie des fonds de ces sociétés soit employée à maintenir une grève, ou à nourrir les membres pendant la durée d'un chômage forcé, les sommes que ces associations consacrent au secours de leurs membres, en frais de maladie et d'enterrement, sont considérables. Ce sont des sociétés de secours mutuels et quelque chose de plus. Sans examiner si leur fonction de soutenir les membres dans les crises de leur métier est un acte de prévoyance, puisque protéger en temps de chômage est une vraie assurance, on peut les appeler sociétés de prévoyance, en vertu de leurs autres fonctions. Plusieurs de ces « unions », les plus importantes, n'ont pas été enregistrées, mais celles qui sont enregistrées sont assez nombreuses et ne manquent pas d'intérêt.

Environ 200 unions ont été enregistrées, et d'après les renseignements fournis par 118 de ces unions, il paraît que leurs fonds se montaient à 6 750 000 francs; leur revenu annuel à 8 575 000 francs, et le nombre de leurs sociétaires à 201 000. Parmi les plus considérables de ces unions sont trois unions de mineurs, établies à Durham, à Manchester et dans l'ouest du Yorkshire; elles ont ensemble 1 125 000 francs de capital, 4 250 000 francs de revenu annuel, et 90 000 sociétaires. Une société de fabricants de chaudières (*boiler makers*) a 1 302 150 francs de capital, 878 000 francs de revenu, et 14 715 sociétaires.

Quelque opinion qu'on puisse avoir sur ces diverses associations, il est très-honorable pour la classe ouvrière que des sommes si considérables proviennent de ses économies. Les 1 500 millions de francs déposés dans les caisses d'épargne particulières et gouvernementales; les 200 millions de capital possédés par les sociétés de secours mutuels qui ont fourni des renseignements; les 100 millions des sociétés coopératives, les 6 millions des *trades unions* enregistrées, et les sommes inconnues possédées par les autres classes de sociétés qu'on vient de nommer, forment un total qui ne permet guère d'accuser d'imprévoyance les ouvriers anglais.

LA RAFALE.

D'épaisses nuées enveloppent le haut de la falaise; chassées par la rafale, elles courent, se poursuivent, se heurtent, se confondent, puis tout à coup se séparent et laissent voir entre leurs bords déchirés un pan d'azur; un instant après, l'éclaircie s'est refermée, et tout le ciel n'est plus qu'une masse compacte, uniforme, d'un noir violet. De longues rayures se dessinent; la pluie fouette, oblique et serrée. Les vaches sont dans leur pâturage, tranquilles au milieu de la bourrasque. Les unes sont couchées dans l'herbe touffue; les autres, debout au bord de la falaise, immobiles, regardent du côté de la mer. La tête haute, elles hument l'air salé; elles écoutent les lames qui se brisent sur la plage à cent pieds au-dessous d'elles et qui roulent les galets avec un fracas pareil à un bruit de chaînes incessamment remuées. Ces rudes coups de vent, cette obscurité sinistre, ce déluge, ce tumulte, ne les troublent pas; elles attendent impassibles; elles savent que bientôt l'ouragan sera calmé, que le soleil séchera leur robe mouillée, et qu'après la pluie, l'abreuvoir creusé dans un coin du pré, près de la haie, sera rempli d'une eau nouvelle où elles iront boire l'une après l'autre, lentement, longtemps, enfoncées jusqu'à mi-jambe dans la vase molle et fraîche.



La Falaise, peinture par Van-Marke. — Dessin d'Edmond Yon.

MUSÉE DU LOUVRE.

LA PORTE DE CRÉMONE.



La Porte Stranga, au Musée du Louvre. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

La belle porte qui figure aujourd'hui dans la salle des sculptures italiennes de la renaissance, au Louvre, faisait partie de l'ancien palais Stranga, devenu la demeure des marquis de Rossi San-Secondo, à Crémone. Elle était placée sur la façade de ce palais, dont elle encadrait l'entrée. Menacée de démolition, mise en vente, elle a été acquise, non sans difficultés, par un Français, amateur distingué, de qui la direction de nos musées nationaux prit l'heureux parti de l'acheter.

Ce portail a sept mètres de hauteur, et il a l'air beaucoup plus grand qu'il ne l'est en réalité ; ses belles proportions lui donnent un aspect monumental. Quand on l'aborde, on se croirait en présence d'un arc de triomphe romain. Un coup d'œil suffit, d'ailleurs, pour nous faire reconnaître un ouvrage de la renaissance italienne à la fin du quinzième siècle. Il est en marbre, mais il a perdu sa blancheur ; le temps l'a revêtu d'une teinte chaude dans laquelle se combinent le gris, le brun et le roux ; cette

couleur, uniformément répandue et qu'on a eu soin de respecter, convient à son ancienneté et au caractère de sa décoration, qui gagne à être harmonisée et tempérée par des tons un peu éteints.

Ce qui, dans ce monument, frappe avant tout l'attention du spectateur, ce sont les deux colonnes qui font saillie sur les montants. On serait d'abord tenté de regretter la forme un peu tourmentée, les rétrécissements et les élargissements heurtés qui divisent en quatre ou cinq tronçons inégaux la moitié inférieure de ces colonnes; mais on ne tarde pas à s'apercevoir que si elles étaient d'un seul jet dans toute leur étendue, elles paraîtraient beaucoup trop grêles. On se réconcilie avec cette disposition originale, qui évite l'uniformité et occupe le regard. La forme triangulaire des deux piédestaux n'est pas un moyen moins ingénieux pour échapper à la lourdeur, pour atteindre à la légèreté et à l'élégance.

La richesse de la décoration, dans toutes les parties de ce portail, est poussée aux dernières limites, sans que l'on puisse dire que cette profusion offense le bon goût, tant la modération des reliefs, la discrétion relative de chaque détail, se prête à l'harmonie générale. On ne songe pas à se plaindre, on s'étonne et l'on jouit de cette prodigieuse abondance d'ornements. Les morceaux de sculpture les plus saillants sont deux statues un peu moins grandes que nature qui occupent la partie supérieure des montants, en dehors des colonnes. L'une de ces statues, celle de gauche, représente un Hercule tenant à deux mains sa massue sur l'épaule, largement et vigoureusement modelé, imitation évidente de l'antique. La figure de droite est un Persée; sa longue chevelure séparée au milieu du front et tombant sur les épaules, la forme de sa cuirasse et de son épée, feraient penser plutôt à un personnage du quinzième siècle qu'à Persée, si le sculpteur n'avait tenu à lui appliquer ce nom, inscrit sur un cartouche.

L'histoire mythologique d'Hercule a fourni les motifs d'un grand nombre de petits bas-reliefs qui décorent le monument. Sur les faces des piédestaux triangulaires des colonnes, on reconnaît, à droite, Hercule et Antée, et Hercule avec l'Hydre de Lerne; à gauche, le même héros terrassant le Lion de Némée, et lui encore armé de son arc. Entre la colonne et la baie, voici, dans le bas, un homme à qui une femme attache les mains derrière le dos : probablement Hercule lié par Omphale. Plus haut, immédiatement au-dessus d'un Faune jouant de la flûte, un personnage un peu courbé a la tête cachée sous une draperie qu'il soutient lui-même : n'est-ce pas Hercule endossant la tunique de Nessus? Sur la colonne du même côté, au-dessous d'un écusson maintenu par deux Sirènes, deux petits médaillons nous montrent un jeune homme monté sur un cheval et une femme enlevée par un Centaure : vraisemblablement l'Éducation d'Hercule et l'Enlèvement de Déjanire. Dans un grand médaillon, à gauche, sept têtes de monstres, la gueule ouverte, représentent l'Hydre, qui a pour pendant, sur le côté droit, trois figures de Gorgones avec un Pégase.

La partie supérieure du monument n'est pas moins richement ornée, et comme les sculptures sont plus éloignées de l'œil, on leur a donné plus de relief. Dans les deux triangles formés par l'archivolte, les chapiteaux des colonnes et la corniche inférieure, on distingue deux médaillons d'empereurs romains, que fait ressortir un encadrement de marbre noir. Au-dessus, entre les deux corniches, trois bas-reliefs, séparés par deux figurines debout, représentent des mêlées d'hommes et de chevaux, sans doute des combats de Centaures. Deux bustes enfermés dans des sortes de niches, et deux têtes contenues dans des médaillons, font suite des deux côtés à ces bas-reliefs.

En dehors des sculptures que nous venons de mentionner, cent autres motifs s'offrent à nos yeux : ce sont des anges, des sirènes, des chimères, des griffons, des dauphins, des trépieds, des corbeilles, des feuillages, des rinceaux, d'une fantaisie, d'une variété et d'une élégance charmantes. Les corniches, les moindres plates-bandes, toutes les moulures, toutes les arêtes, fouillées, découpées, se transforment en tresses, en rangées d'oves, de palmes, de perles. Sur cette masse de pierre, on ne peut découvrir un pouce carré de surface nue. Ce monument est ciselé comme un objet d'orfévrerie. Le nom du sculpteur, qu'il eût immortalisé, est inconnu.

Ce qui permet à tout ami des arts d'éprouver une satisfaction sans réserve en voyant la porte de Crémone transportée au Louvre, c'est que, de l'aveu de ceux mêmes qui devaient tenir à la garder, elle était à peu près ignorée; on l'avait oubliée; on n'allait pas la visiter à la place obscure qu'elle occupait. Sa présence à Paris, dans le Musée national, l'expose aux regards de tous, sans rien ôter à l'honneur que cette belle œuvre fait au pays qui l'a produite. Ce sentiment, mêlé pourtant d'un légitime regret, s'exprime généreusement dans la lettre suivante, publiée par un journal italien :

« Le grand ouvrage qui faisait un insigne honneur à l'art de notre pays, et qui était pour la ville de Crémone un incomparable trésor historique, a perdu à présent cette dernière qualité. Ce n'est plus qu'un ornement, magnifique, il est vrai, mais un simple ornement privé de vie, pour la France qui le possède à cette heure. Eh bien, soit! nous ne laisserons plus sortir de nos lèvres ni récriminations ni paroles d'envie. Entre des compatriotes qui n'ont pas conscience de la valeur des œuvres enfantées par le génie de l'art ou qui n'ont pas l'amour de leur conservation, et des étrangers qui les admirent et savent devant le monde civilisé leur élever un autel d'honneur, nous n'hésitons pas à nous prononcer. Notre choix, quelque pénible qu'il soit, est en faveur de ces derniers. Et puis, d'ailleurs, nous sentons que nous sommes assez riches, assez exempts de toute petitesse d'esprit, pour nous montrer libéraux, et libéraux surtout envers une nation amie et sœur comme la France. Puisqu'elle a la bonne fortune de posséder cette œuvre, nous nous en montrerons fiers; car si la porte de Crémone perd par là beaucoup de sa valeur locale, elle conserve du moins, dans cet immense sanctuaire de l'art, l'avantage de parler de plus haut, en face du monde entier, de notre pays, de notre histoire, de nos arts, au milieu des nombreux chefs-d'œuvre italiens qui y reçoivent une glorieuse hospitalité. »

A droite et à gauche de la porte de Crémone, sont les deux admirables esclaves, de Michel-Ange.

Au fond, dans une petite salle, à laquelle la porte sert noblement d'entrée, est une Vierge de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, acquisition également récente, œuvre de transition d'un grand intérêt.

Du reste, tout ce musée de la renaissance est d'une grâce et d'une beauté inexprimables; il est situé au rez-de-chaussée, dans la cour du Louvre. Quel ami des arts, en traversant cette cour, peut résister au désir d'aller admirer tant de chefs-d'œuvre, ne fût-ce que pendant un quart d'heure?

LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 222, 226, 233, 242.

A quelques années de là, il n'était bruit dans le monde savant que d'un travail adressé à l'Institut par le jeune secrétaire de M. Cazal. On était unanime pour louer l'ou-

vrage et l'auteur. « Si jeune, disait-on, conquérir sa place parmi les maîtres de la science! A quel avenir était-il réservé! » L'écho de sa gloire parvint jusqu'à Saint-Benoît-lez-Prés, et arriva aux oreilles de Mme Martineau, qui remercia Dieu.

A partir de ce jour-là, elle n'évita plus la rue du Chat-qui-Pêche, où elle n'avait pas osé passer depuis cinq ans, de peur d'entrevoir à travers les vitres ses livres bien-aimés, devenus la propriété du conseiller Régimbart. Elle eut même un certain plaisir mélancolique à leur sourire de loin : son sacrifice n'avait pas été inutile.

Cependant, à Paris, le renom de Marcel s'augmentait d'une certaine réputation de bizarrerie. C'était un singulier homme que ce jeune savant! On le disait économe jusqu'à la parcimonie; on assurait qu'il vivait de pain et d'eau, et qu'il poussait le mépris de l'élégance à un point incompréhensible à son âge; on remarquait qu'il faisait profession de détester les gants, sans doute pour se dispenser d'en acheter; on savait qu'il recherchait avidement les occasions de gagner de l'argent, et on déplorait cette faiblesse. Fallait-il que de si rares talents fussent gâtés par un vice aussi bas que l'avarice! Était-ce bien de l'avarice, pourtant? On savait de source certaine qu'il avait refusé plusieurs mariages dont le moins brillant l'aurait enrichi tout d'un coup; il n'avait pas voulu enchaîner sa liberté. Il n'était peut-être pas avare, après tout; mais il était, à coup sûr, fort original. Avec ce mot-là, qui n'explique rien, on explique tout.

Grâce à son originalité, M. Marcel Garnier possédait déjà chez son banquier une somme fort ronde, lorsqu'il reçut d'un de ses correspondants de Saint-Benoît-lez-Prés une lettre qui le fit bondir de sa table de travail à son cabinet de toilette. Il s'habilla à la hâte, en consultant sa montre, jeta quelques vêtements dans une valise, sortit de chez lui, descendit son escalier en courant, sauta dans une voiture et se fit conduire au chemin de fer. Une fois en vagon, il relut la lettre. Elle lui annonçait deux nouvelles qui le touchaient presque également, quoique ce ne fût pas de la même manière : Mme Martineau était malade, et le conseiller honoraire Régimbart venait de mourir.

Si Mme Martineau avait eu un fils, ce fils n'aurait pas pu la soigner avec plus de tendresse que ne fit Marcel Garnier pendant sa maladie. La joie qu'elle eut de le revoir contribua sans doute à sa guérison, et quinze jours après l'arrivée du jeune homme, elle put, appuyée sur son bras, faire quelques pas dans sa chambre. Mais, quoiqu'elle se montrât très-reconnaissante de ce qu'il avait quitté ses travaux pour venir la soigner, elle paraissait maintenant très-pressée de le renvoyer. Dès que la connaissance lui était revenue, le voyant assis près de son lit, elle avait témoigné une vive inquiétude dont elle n'avait pas voulu lui dire le motif. Elle avait alors parlé bas à sa garde, et elle n'avait repris son calme qu'après que la garde lui eut apporté un objet qu'elle avait caché sous son oreiller. Elle eût été moins tranquille si elle eût entendu ce que la garde et Marcel s'étaient dit à la porte de sa chambre.

— Elle me demande la clef de la bibliothèque, avait dit la garde à Marcel, qui l'avait suivie sur le palier. Que faut-il que je fasse, Monsieur?

— Allez la lui chercher tout de suite, avait répondu le jeune homme, et trouvez moyen, adroitement, de lui dire que je n'y suis pas entré depuis mon arrivée.

Et Mme Martineau avait caché sa clef, de peur que Marcel n'entrât dans la bibliothèque et ne s'aperçût qu'elle était vide. Et si elle cherchait maintenant à le renvoyer à Paris, c'est qu'elle avait toujours peur qu'il ne lui demandât quelque chose à lire : elle craignait tant qu'il devinât ce qui s'était passé!

Elle ne savait pas que Marcel n'avait plus rien à deviner; elle ne savait pas non plus que Marcel, le jour où elle l'avait reconnu, était déjà depuis huit jours à Saint-Benoît-lez-Prés, et qu'il avait mis ces huit jours à profit. Elle ignorait la mort de M. le conseiller Régimbart, arrivée quand elle était déjà alitée, et elle ignorait aussi que ses héritiers, gens plus mondains que lettrés, s'étaient empressés de vendre sa maison et tout ce qu'elle contenait pour retourner au plus vite à leurs affaires et à leurs plaisirs. Elle ne savait pas non plus que lorsqu'on lui avait apporté la clef de la bibliothèque, tout y était déjà préparé pour la fête de son rétablissement.

Enfin, Mme Martineau fut complétement guérie, et Marcel annonça son départ.

— Avant de vous dire adieu, dit-il à sa vieille amie, j'ai une grâce à vous demander : je partirai demain de grand matin; je voudrais passer une dernière soirée avec vous, comme autrefois, dans la bibliothèque... Ne voudrez-vous pas m'accorder ce plaisir?

Il souriait en parlant ainsi, comme si ces paroles n'eussent pas enfoncé un poignard dans le cœur de Mme Martineau. Il le savait pourtant : il avait bien deviné tout ce qui se passait dans ce pauvre cœur; mais il ne s'en inquiétait guère : la consolation était si proche! Il entraîna tout doucement la vieille dame vers la bibliothèque, et, s'arrêtant à la porte :

— Vous avez la clef, je crois? Regardez donc un peu par le trou de la serrure pour voir si tout est en ordre!

Elle fit ce qu'il lui disait, machinalement, sans savoir pourquoi; mais ce qu'elle vit la fit devenir pâle comme un linge, et Marcel fut obligé de la soutenir pendant qu'elle cherchait d'une main tremblante la clef au fond de sa poche.

Marcel la prit, la mit dans la serrure, ouvrit; et, enlevant dans ses bras sa vieille amie presque évanouie d'émotion, il alla la déposer dans le grand fauteuil, et il s'agenouilla devant elle en baisant ses mains ridées.

Mme Martineau pleurait.

— Mon enfant! mon cher enfant! dit-elle quand elle eut retrouvé la parole, vous me l'avez donc rendue! Il me semble que c'est un rêve, ces cinq ans... rien n'est changé... Je suis heureuse, Marcel... je ne sais pas vous remercier, mais je suis heureuse!

— Me remercier! quand je paye à peine ma dette! J'ai pu les racheter, ces chers livres que vous aimiez tant, j'ai pu les remettre à leur place; mais est-ce que je peux effacer la douleur du sacrifice que vous avez fait, et vos cinq années de regrets? Est-ce que je peux payer tout cela? J'ai tout su, j'ai tout deviné; je ne vous en ai rien dit, puisqu'il était trop tard pour empêcher le sacrifice, et que je ne pouvais rien réparer; mais depuis ce temps-là, j'ai consacré toutes mes forces à devenir digne de vos bontés et à vous rendre un jour ce que vous aviez fait pour moi. Cet heureux jour est venu; j'ai pu racheter la bibliothèque aux héritiers de M. Régimbart, et...

— Vous vous êtes privé, vous vous êtes dépouillé pour moi, mon pauvre enfant!

— Pas autant que vous, ma chère amie, ma chère mère... permettez-moi de vous donner ce nom, car vous avez été une mère pour moi. Je vous dois tout; accordez-moi, je vous en prie, les droits d'un fils, et permettez-moi d'en remplir les devoirs. Si j'osais, je vous demanderais de venir partager ma vie... Oh! soyez tranquille, je ne le ferai pas; je sais que le bonheur pour vous ne peut être que dans cette maison; mais j'y viendrai souvent vous revoir et travailler auprès de vous...

Marcel a tenu parole, et, à plusieurs reprises dans l'année, la lampe au grand abat-jour vert éclaire pendant

des semaines les soirées laborieuses du jeune savant; Mme Martineau tricote auprès de lui, et s'interrompt de temps en temps pour contempler les rayons bien rangés de la bibliothèque. Elle est bien âgée maintenant, madame Martineau, et comme on ne lui connaît pas d'héritiers, on s'occupe déjà à Saint-Benoît-lez-Prés de savoir qui possèdera après elle la bibliothèque de feu Martineau. La municipalité de Saint-Benoît-lez-Prés ne serait pas fâchée de l'acquérir; plusieurs villes voisines y prétendent aussi, de même qu'un certain nombre de bibliophiles. Mais nul d'entre eux ne l'aura; le testament de Mme Martineau est fait, et celui à qui elle lègue sa maison et sa biblothèque ne se défera de rien de ce qui aura appartenu à sa mère adoptive. Elle en est bien sûre; et c'est parce qu'elle le considère comme son fils qu'elle accepte les soins et l'aisance dont il entoure sa vieillesse, et qu'elle ne veut laisser qu'à lui la bibliothèque de feu Martineau.

LES LABORATOIRES DE ZOOLOGIE MARITIME.

WIMEREUX.

En aucun temps du passé on n'a étudié la mer avec autant d'ardeur que de nos jours. Non-seulement les navigateurs jettent de toutes parts la sonde dans ses abîmes pour en mesurer la profondeur et constituer sur des faits précis la géologie des grands fonds océaniques, mais de toutes parts aussi on voit créer des laboratoires de zoologie où l'on s'applique à observer et à décrire les innombrables espèces marines.

Nous avons parlé précédemment du bel établissement de ce genre établi à Roscoff, dans le Finistère, par M. le professeur de Lacaze-Duthiers (1). Il en existe d'autres en France : à Marseille, à Arcachon, à Concarneau, à Wimereux. Ce dernier mérite d'autant plus d'être signalé à l'attention publique, qu'il est l'œuvre de l'initiative privée.

M. le professeur Giard, de la Faculté des sciences de Lille, est un des élèves de M. de Lacaze-Duthiers; persuadé que l'étude des espèces marines ne peut être poursuivie avec avantage que par des observations prolongées, il a créé près de Lille un laboratoire biologique et histologique, pour contribuer aux progrès de la zoologie maritime.

Le choix de Wimereux a été déterminé par divers motifs : le premier est la nature géologique du sol. On a remarqué depuis longtemps que le richesse zoologique d'une côte est en raison directe de l'âge des roches qui la composent. Les plages rocheuses de Wimereux et de Portel, formées de grès portlandiens, sont bien plus abondantes en espèces marines que les baies sablonneuses d'Ambleteuse et d'Audresselles.

Wimereux est situé près de Boulogne, et relié à cette ville par le chemin de fer. C'est là un second avantage qui devait être pris en considération. On peut, en effet, en jouissant du calme de la campagne et du recueillement nécessaire aux études sérieuses, profiter des ressources que donne le voisinage d'une grande ville, éviter des transports coûteux, et se procurer aisément sur place beaucoup d'objets qui constituent un bagage incommode quand on doit passer quelque temps dans des demeures isolées. L'absence d'établissement balnéaire et d'hôtels luxueux écarte aussi de Wimereux une population oisive et souvent importune aux travailleurs.

Le laboratoire de Wimereux, très-simple, est formé d'un petit chalet situé près de la plage, au milieu du sable aride et mouvant. A l'intérieur, au rez-de-chaussée, trois pièces servent de laboratoire; on y voit une bibliothèque, des instruments de recherches et les aquariums d'eau de mer destinés à conserver les animaux marins.

Cette modeste installation a été faite aux frais de M. Giard et de ses élèves. Ceux-ci ont de leur mieux aidé leur maître et ils y ont coopéré de leurs deniers. A l'origine, pour économiser les frais d'un homme de peine au laboratoire, ils n'ont pas reculé devant les besognes manuelles, et, pendant l'été, on pouvait les voir apportant eux-mêmes seau à seau, faute d'une pompe, l'eau destinée aux aquariums, et allant recueillir, faute d'une embarcation, les animaux à marée basse. Ce désintéressement a ému le public; l'*Association française pour l'avancement des sciences,* et plus tard le ministre de l'instruction publique, sont venus en aide au nouvel établissement.

A Wimereux, M. Giard a pu continuer ses recherches sur les tuniciers, molgules et ascidies, et sur les annélides marins. Parmi ses élèves, M. Barrois et M. Hallez se sont signalés par des recherches originales, le premier sur les spongiaires, le second sur les turbellariés. C'est à Wimereux que M. Correnwinder a entrepris ses travaux chimiques sur les animaux phosphorescents et sur la végétation des algues. C'est encore là que M. Pouchet a continué ses études sur l'histologie zoologique.

On voit par ces exemples que la France, qui était restée trop longtemps en arrière de quelques autres nations en ce qui concerne l'étude des animaux marins, commence à prendre une part importante à ce genre d'investigation.

L'impulsion est donnée dans tous les pays. Un nouveau et magnifique laboratoire de zoologie maritime a été construit à Naples; les établissements de cette nature ne se comptent plus en Angleterre et aux États-Unis. Dans le cours de l'année dernière, la Hollande est entrée dans la même voie, en organisant à Helden une belle station zoologique, qui se distingue de celles dont nous avons parlé précédemment en ce que le bâtiment qui l'abrite est transportable : la maison zoologique se démonte, et peut être déplacée d'un point de la côte à un autre.

L'AT-MÉIDAN,

GRANDE PLACE DE TRÉBIZONDE.

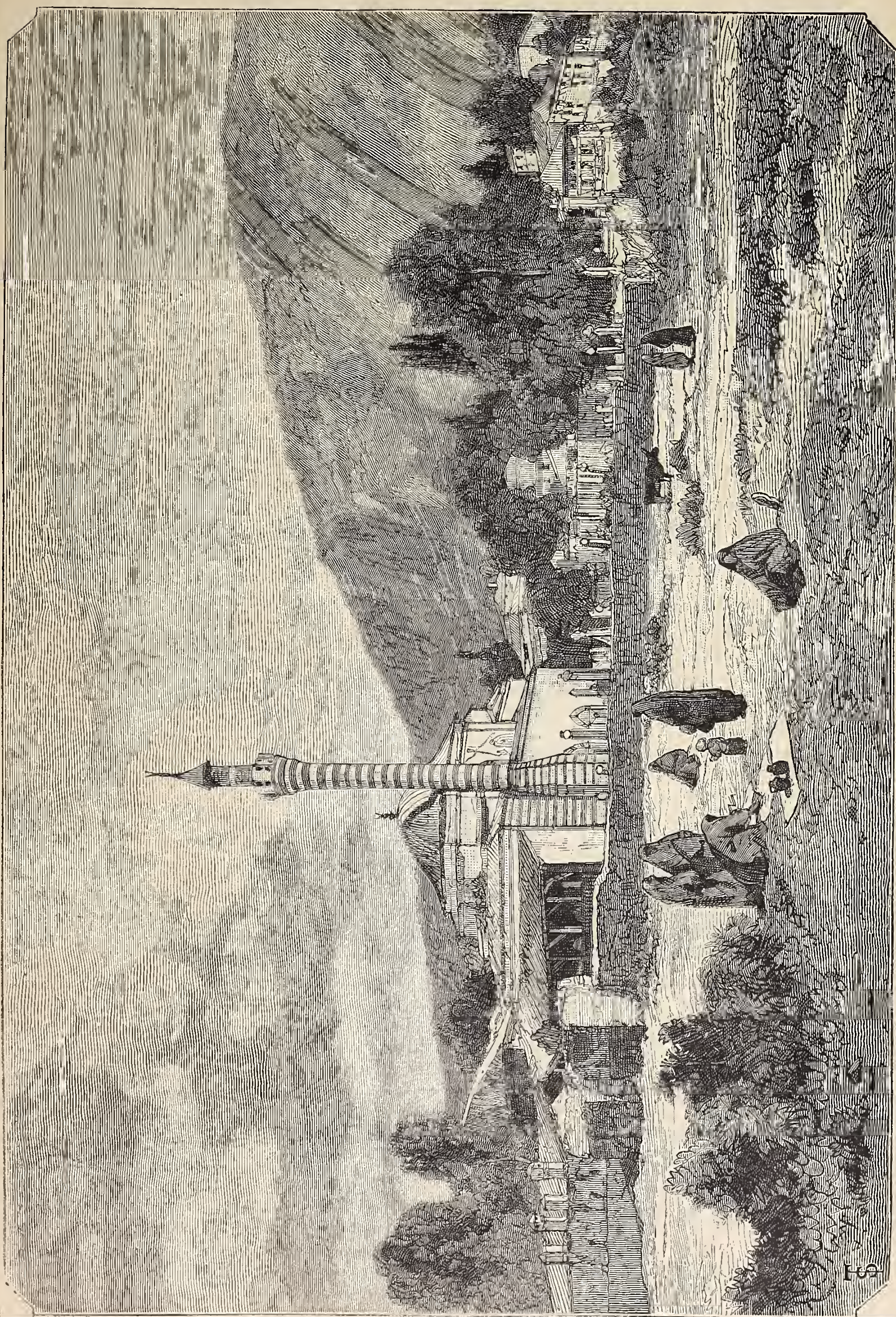
Trébizonde, le Caire, Ispahan, sont comme les capitales du monde des légendes et des contes orientaux. Le voyageur qui, sans les gradations intermédiaires de Malte, de Smyrne et de Constantinople, serait transporté subitement de Paris ou de Londres à Trébizonde, éprouverait les impressions les plus vives et les plus poétiques.

Là, dans l'angle reculé de la mer Noire, au delà du Thermodon des Amazones, au delà du cap Jason et sur les confins des antiques Colchide et Ibérie (les Lazistan et Georgie actuels), finit le monde gréco-romain et commence véritablement l'Asie, pour la plupart d'entre nous encore si mystérieuse. C'est, pour les caravanes, la tête de ligne des routes de la Crimée, du Caucase, de la Perse et de l'Inde, au nord et à l'est; et au sud, de la Syrie et des bassins de l'Euphrate et du Tigre. De ces diverses contrées on a devant soi des images saisissantes, surtout dans le personnel varié des marchands et des caravandjihs.

La ville a la forme d'un trapèze (*Trapézonte*); elle s'étage en amphithéâtre sur les premiers gradins de la ligne de montagnes qui forme la côte. Un profond ravin la traverse et sépare les ruines du prétendu palais des Comnènes, dominant tout le panorama du plateau qui porte l'acropole ou château intérieur, *Inch-Kalé*, défendu par de hautes murailles. Une vingtaine de mosquées, dix églises, la tour de la Quarantaine, les mâts des pavillons des consulats,

(1) Voy. t. XLIV, 1876, p. 83.

jalonnent la foule des maisons mêlées de bois de cyprès et éparses sur les mouvements accidentés de terrains qui se terminent dans la mer en découpures abruptes d'anses et de caps. Le mauvais mouillage de Trébizonde, nous n'osons dire le port, est situé au sud-est du cap qui porte la quarantaine.



L'At-Méidan, à Trébizonde. — Dessin de J. Laurens.

Au-dessus s'étend la grande place déserte dite At-Méidan, dont le prototype est le fameux hippodrome de Constantinople.

C'est à l'extrémité opposée, vers l'ouest, et assez loin de murs, qu'on va visiter l'église-mosquée de Sainte-Sophie, monument des plus curieux, où concourent, dans un mélange unique peut-être, les éléments du Bas-Empire, byzantins et arabes. Elle a été, du reste, plus d'une fois

décrite et reproduite. Sur le petit promontoire qui sert comme de contre-fort central à la ville, s'élève une église grecque : on voit dans le préau de cet édifice le tombeau, en style turco-pompadour, du dernier roi ou kan de Circassie. Depuis les conquêtes définitives de la Russie méridionale, les habitants indigènes, circassiens, georgiens et autres, tiennent à cœur et à religion de venir se faire ensevelir à Trébizonde, en terre musulmane.

On a supposé que Trébizonde avait été la contemporaine de Troie; ce qu'on doit tenir comme moins contestable, c'est que son nom, qui figure littérairement dans nos romans français du moyen âge (qui n'a entendu parler de la princesse de Trébizonde?), appartient à l'histoire dès le sixième siècle avant Jésus-Christ. C'était une colonie fondée par les Milésiens de Sinope. Placée à l'extrémité nord-est du royaume de Pont, elle resta au second rang, seulement florissante par le commerce, jusqu'en 1204. Alors, en même temps que se fondaient l'empire latin de Constantinople et l'empire grec de Nicée, Alexis Comnène, fuyant les Latins d'Isaac l'Ange qui enlevaient à sa famille le trône de Constantinople, créa un petit État plus ou moins indépendant sous le nom d'empire de Trébizonde. Vingt empereurs s'y succédèrent jusqu'à la conquête turque, en 1461, par Mahomet II, qui mit à mort le dernier de ces souverains et six de ses enfants. Depuis lors, Trébizonde n'a cessé de faire partie de l'Empire ottoman comme chef-lieu du pachalik qui porte son nom. On y compte environ une cinquantaine de mille habitants.

UN MOYEN COMIQUE

EMPLOYÉ EN KABYLIE CONTRE LES SINGES VOLEURS.

« L'animal qui semble caractériser la Kabylie, dit un voyageur, est le singe; la multiplication en est favorisée par le préjugé populaire, qui voit en eux des hommes dont les ancêtres, ayant encouru la colère de Dieu, ont été privés de la parole : aussi leur vie est-elle toujours épargnée, malgré leurs méfaits. Du phare de Bougie jusqu'aux gorges de l'Isser, ils se montrent partout, et leurs déprédations font, surtout en automne, le désespoir des montagnards, qui emploient, pour les mettre en fuite et les écarter, la plus active surveillance et les moyens les plus bizarres.

» Si la vigilance des gardiens vient à se relâcher un instant, les singes, avertis par leurs sentinelles, ont bientôt dépouillé les arbres et dévasté les jardins. Lorsque le secours arrive, les maraudeurs sont à l'abri, et du haut des arbres narguent le propriétaire. Quelquefois, cependant, leur gourmandise leur est fatale; la bande, gorgée de raisin, étourdie par le suc capiteux des figues mûres, se laisse surprendre et abandonne aux mains des montagnards des otages ivres et titubants.

» Lorsqu'ils ont capturé un des malfaiteurs, les Kabyles lui attachent au cou un grelot et le lâchent ensuite. Le prisonnier, à peine rendu à la liberté, se met à la recherche de ses anciens compagnons; mais ceux-ci, effrayés du bruit insolite produit par leur camarade, refusent de le reconnaître et se sauvent devant lui. Il s'attache à leurs pas, et la troupe, toujours effrayée par le grelot, s'enfonce dans les profondeurs de la montagne, où elle reste longtemps à se remettre de son épouvante.

» Mais les grelots ne sont pas communs en Kabylie. Si l'on n'a pas sous la main cet instrument de terreur, on emprisonne le thorax du captif dans un gilet rouge artistement cousu, et cette livrée de servitude produit sur les singes le même effet que l'uniforme de gendarme sur les maraudeurs bimanes. Ils se tiennent dans un repos à peu près absolu, tant que la faim ne les presse pas trop. »

Ce que l'on a omis de dire dans cette courte et véridique narration, c'est l'entente intelligente qui règne parmi les singes maraudeurs. Arrivés en troupe dans un champ, ils se gardent en général de le piller tumultueusement (nous l'avons remarqué surtout à l'île de France). Ils s'échelonnent sur une longue file qui leur permet de gagner leurs bois solitaires, et ils se passent de main en main, soit les fruits que convoite leur gourmandise, soit les épis de maïs qu'ils viennent de dérober, et dont ils font une provision parfois assez abondante dans le lieu de leurs rassemblements.

Les moyens de transport employés par cette *race larronnesse*, comme eût dit Montaigne, varient, du reste, selon les espèces, et la singulière activité des personnages qui les pratiquent fait qu'elle est presque toujours suivie de succès. Parfois cependant la gourmandise l'emporte sur l'instinct de la prudence. On raconte, au Brésil, qu'à l'époque où le sapucaya (*Lecithys ollaria*) se revêt de ses petites marmites remplies d'amandes savoureuses, les singes hurleurs (*Simia Beelzebuth*) savent à merveille enlever le tampon qui ferme l'orifice du vase végétal que porte cet arbre, de même que le *Bertholletia excelsa*. Leur main se fourre avec frénésie dans l'intérieur du pot ligneux qu'elle vient de décapiter; elle se remplit des châtaignes qu'il s'agit de dérober; mais le poing de l'animal est gonflé outre mesure, et ne peut plus sortir par l'orifice qu'il a traversé si subtilement. Qu'arrive-t-il alors? Si un chasseur survient, il trouve sa proie comme enchaînée. Avec un peu de raisonnement, le guariba pourrait se dégager; il ne le fait, dit-on, que bien rarement, et sa gourmandise le prive ainsi de la liberté. Bien des singes succombent ainsi. Selon les fabulistes, les enfants ne montrent pas toujours plus d'esprit.

POPULATION DU BRÉSIL.

D'après un recensement approximatif publié en 1876, la population totale du Brésil doit être évaluée à près de dix millions d'habitants. Sur ce nombre, on compte 15 848 aveugles, 11 595 sourds-muets, 4 869 infirmes et 15 309 fous ou idiots : résultat inévitable des fâcheuses conditions hygiéniques des villes et des campagnes. Or, il faut faire observer que ces faits tristes se produisent sous une latitude où l'on peut vivre toute l'année en plein air, et où les Indiens sauvages ne connaissent aucune de ces infirmités de la civilisation. On ne doit donc pas accuser la salubrité de l'empire, mais l'incurie traditionnelle de ses habitants. Cependant le souverain actuel est un homme d'une haute intelligence et qui désire civiliser le Brésil.

En contraste avec les faits précédents, il paraît certain qu'aucune région de l'Amérique ne renferme plus d'ultra-centenaires. Les journaux signalent presque tous les jours des cas de longévité de 120, de 130 et même de 150 ans, qui, s'ils sont vrais, témoignent hautement de la salubrité générale de l'intérieur du pays.

D'autres chiffres douloureux du recensement sont ceux relatifs à l'instruction publique. Sur les 2 834 049 hommes de la population libre au-dessus de seize ans, il n'y en a que 1 012 097, un peu plus du tiers, qui sachent lire; et sur les 2 626 504 femmes de la même catégorie, 550 981 seulement, c'est-à-dire moins d'un cinquième. Il est inutile d'ajouter que les esclaves ne sont point comptés dans cette statistique.

Quant à la population juvénile de six à quinze ans, qui se compose de 1 902 454 individus, dont 941 782 du sexe masculin et 960 672 du sexe féminin, elle n'est représentée

à l'école que par 155 651 garçons et 165 098 filles. Il y a donc 786 131 garçons et 795 574 filles qui ne reçoivent aucune instruction faute d'écoles. C'est, comme le constate un journal du matin, 79 pour 100 des jeunes générations vouées à l'ignorance sous le règne d'un prince dont l'instruction publique est la passion ardente. (1)

RÉSUMÉ
DES PERTES MATÉRIELLES DES GUERRES
SEULEMENT DE 1853 A 1866.

1° *Pertes d'hommes.*

Hommes tués sur les champs de bataille, ou morts soit de leurs blessures, soit de maladie :

Crimée	784 991
Italie	45 000
Schleswig-Holstein	3 500
Amérique du Nord	281 000
Amérique du Sud	519 000
Guerre de 1866	45 000
Expéditions lointaines et guerres diverses : Mexique, Cochinchine, Maroc, Saint-Domingue, guerre du Paraguay, etc.	65 000
Total	1 743 491

C'est un total de 1 750 000 hommes environ enlevés par la guerre aux peuples civilisés, de 1853 à 1866, c'est-à-dire dans l'espace de quatorze ans. 1 750 000 hommes, c'est un chiffre égal à celui de la population masculine entière de la Hollande ; c'est encore un chiffre égal à celui des individus occupés en France comme ouvriers, par les professions industrielles ou commerciales. Qu'il est triste de penser à cette quantité immense de vies, de forces et d'intelligences humaines que la guerre a dévorée en quatorze ans, dans le siècle qui se glorifie des progrès de la civilisation, de l'industrie et de la démocratie!

2° *Pertes financières.*

Guerre de Crimée	8 milliards	500 millions.
Guerre d'Amérique (Nord)	23	500
(Sud)	11	500
Guerre d'Italie	1	500
Guerre du Holstein	»	180
Guerre de 1866	1	650
Guerres lointaines	1	»
	47 milliards	830 millions.

Ce ne sont là que les dépenses immédiates et positives des guerres ; encore ne sont-elles pas complètes : on n'a pas les éléments nécessaires pour évaluer les dépenses de l'Espagne dans les guerres de Cochinchine, du Pérou et du Chili, et de Saint-Domingue ; celles des républiques de l'Amérique du Sud dans leur lutte contre l'Espagne, ni celles du Brésil, de la Plata, du Paraguay, ni celles du Mexique dans la guerre de l'indépendance contre la France ; et cependant, avec toutes ces lacunes, on parvient au chiffre effroyable de 47 milliards, ce qui est plus du tiers de la richesse tant mobilière qu'immobilière de la France ; c'est le montant de l'épargne française pendant près d'un demi-siècle ; c'est six fois plus qu'il n'a fallu pour faire tous nos réseaux de chemins de fer français. Cette somme immense de 48 milliards, qui, employée aux œuvres de la paix, eût transformé les conditions matérielles de la vie des peuples civilisés, le mauvais génie de la guerre l'a dévorée en quatorze années, pour faire disparaître de la face du monde près de 1 800 000 hommes.

Nous nous arrêtons cette fois à 1866 ; nous ne disons rien de 1870-71. Combien cette dernière date ne nous paraîtrait pas plus lugubre encore !

Nous savons bien que des hommes qui passent pour très-intelligents et très-sages assurent que les guerres, même entre les nations européennes, seront inévitables pendant une longue suite de siècles. C'est donc, hélas ! que les peuples sont encore dans la période de leur enfance. Nous nous battons, en effet, comme des enfants déraisonnables, bien plus cruellement qu'eux, et souvent sur des prétextes et pour des intérêts tout aussi frivoles. La conscience et le bon sens résistent à l'affirmation qu'entre nations civilisées du moins on ne saurait parvenir à constituer un arbitrage suprême lorsque surviennent des contestations sur des questions d'intérêt et d'honneur. Mais est-il bien vrai que ce sont les peuples, c'est-à-dire les familles pacifiques et laborieuses dont ils se composent, qui veulent la guerre? Redoutable question qui en soulève d'autres trop ardues pour qu'il nous convienne de nous y engager.

(1) *L'Économiste français.*

BONTÉ.

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être la marque de la main bienfaisante d'où nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. BOSSUET.

SCULPTURE EN BOIS.

Il y a moins d'un demi-siècle, un panneau sculpté, du style de celui que nous reproduisons, par exemple, aurait été généralement peu apprécié. Dans notre enfance, nous en avons vu de fort beaux que l'on cachait sous des tentures vulgaires comme si l'on en avait eu honte, ou que l'on reléguait tout simplement au grenier avec des meubles charmants en bois de rose ou d'ébène incrusté d'ivoire ou de cuivre, qui passaient pour des vieilleries et dont il eût été, en ce temps-là, aussi ridicule de décorer un salon que si, en fait de costume, on eût porté les robes à ramages ou les habits de couleur à larges pans en usage avant la révolution. L'acajou tout uni, à angles droits, presque sans aucun ornement, paraissait bien préférable. Aujourd'hui, l'on recherche avec ardeur les sculptures en bois des seizième et dix-septième siècles, on regrette qu'elles soient si rares, on les achète à de très-hauts prix. On pourrait citer telle boiserie sculptée d'une belle salle ancienne que, de notre temps, on a offert de payer aussi cher que toute la maison même. Et il ne faudrait pas croire que ce soit un engouement passager, un caprice de la mode : c'est un progrès réel du goût : on a vraiment appris à reconnaître le mérite réel de ces œuvres élégantes et délicates dont nos pères aimaient à embellir leurs demeures.

Les panneaux de bois à bas-reliefs décoraient, dès le treizième siècle, les coffrets, les bahuts, les armoires, les clôtures, les portes.

« Les menuisiers, dit M. Jacquemart (1), pénétrant de plus en plus dans le domaine de l'art, s'assimilèrent aux imagiers ou sculpteurs proprement dits, et firent courir sur le bois assoupli les tiges fleuries, les rinceaux élégants encadrant les personnages et les scènes de l'histoire sacrée ou profane, ou bien encore développèrent, dans les compartiments à ogives ou quadrilobes, les sujets des fabliaux et des chants légendaires. »

Les artistes italiens ont précédé en ce genre ceux du

(1) *Histoire du mobilier.*

reste de l'Europe. Les plus illustres d'entre eux n'ont pas dédaigné de sculpter le bois.

En France, ces ouvriers-artistes furent désignés jusqu'au quinzième siècle comme menuisiers, charpentiers, huchiers, échiquiers ou coffriers ; on ne rencontre le mot *ébéniste* qu'au seizième siècle. En 1555, François Rivery ne s'intitulait encore que « menuisier » de Catherine de Médicis.

On employait comme matière presque uniquement le bois de chêne, plus rarement le noyer. Des bois plus fins étaient réservés pour les petits meubles précieux.

On sculptait les encadrements des tentures, des tableaux,



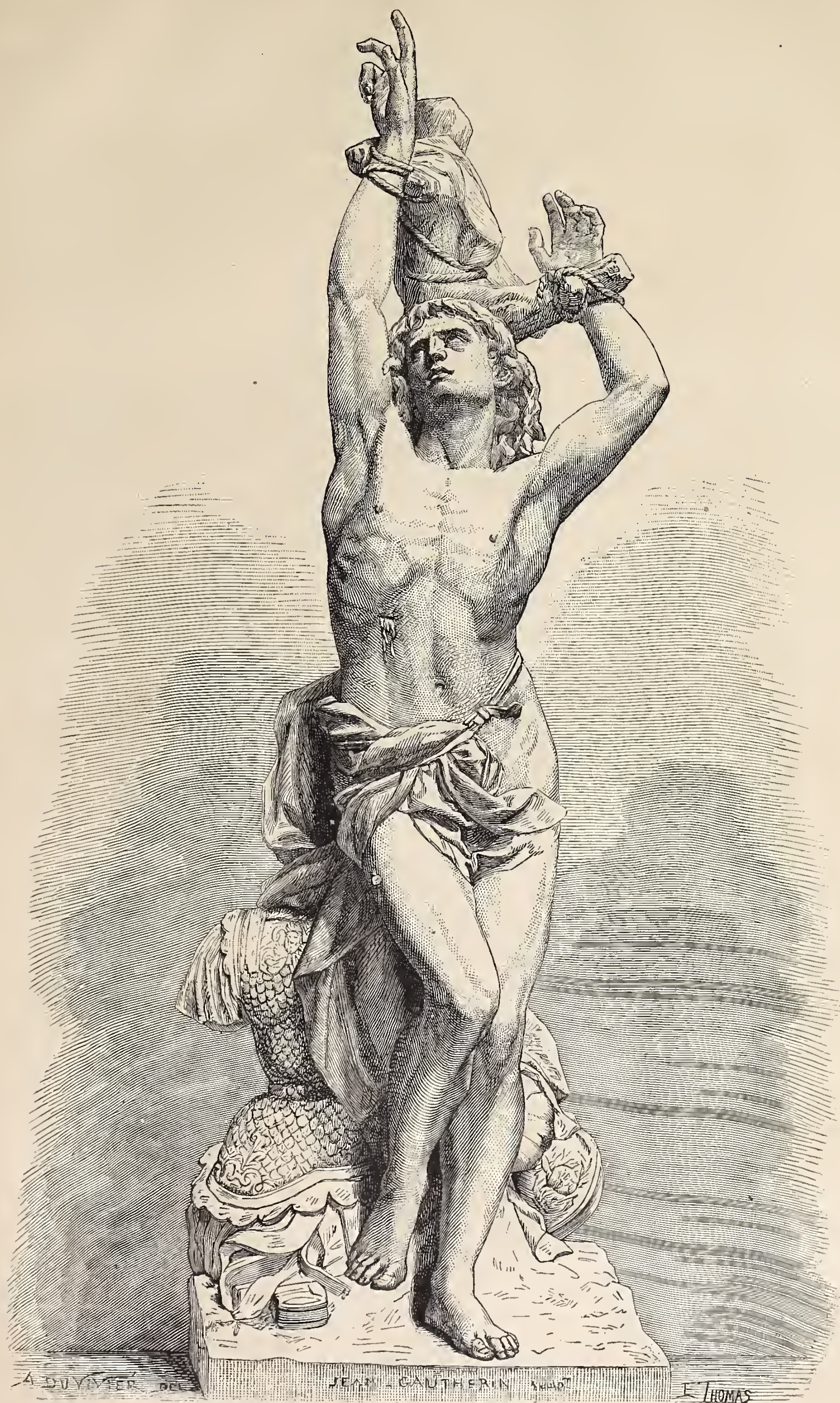
Panneau sculpté appartenant à M. Poule. — Dessin de Sellier.

des glaces, des consoles, des supports de tous genres. On voit dans la Bibliothèque de l'Arsenal des panneaux de bois substitués aux tentures dès le temps de Henri IV. Dans la salle du Louvre où fut transporté ce roi mourant, les rideaux de l'alcôve sont figurés en bois sculpté.

Parmi les sculpteurs en bois dont le souvenir a été conservé en France, on peut citer : à la fin du seizième siècle, les frères Jacquot, Richard Taurin de Rouen ; au dix-septième, César Bagard de Nancy, Bayard de Mirecourt ; au dix-huitième, Rousseau de la Rothière. Il est inutile de rappeler que quelques-uns de nos grands sculpteurs ont fait des chefs-d'œuvre en bois ; par exemple, Germain Pilon et Puget [1].

[1] Voy. les Tables. — On peut dire que l'art de sculpter en bois, soit en ronde bosse, soit en bas-relief, est le plus ancien du monde. Au Musée de Boulaq, au Caire, on voit des panneaux sculptés dans les temps de la splendeur de l'ancienne Égypte, bien des siècles avant Moïse.

SAINT SÉBASTIEN.



Saint Sébastien, sculpture par Gautherin. — Dessin de Duvivier.

Saint Sébastien vécut dans la seconde moitié du troisième siècle, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Il était né à Milan, de parents originaires de cette ville, et qui plus tard s'établirent à Narbonne. Il reçut d'eux une éducation chrétienne.

Dès sa jeunesse, Sébastien fut admis à la cour de Dio-

clétien. Ce prince crut devoir, dans l'intérêt de son autorité, s'entourer du prestige que donnent le faste et l'apparat. Il imita la pompe et le cérémonial des rois de l'Orient. Il s'était donné le surnom de Jupiter; au lieu de la couronne de laurier, il portait un diadème, et il avait ajouté au manteau de pourpre une robe de soie et d'or. Son palais était rempli d'officiers de toute sorte; des eunuques veillaient aux portes de ses appartements. Ceux qui l'abordaient se prosternaient devant lui et l'adoraient. Dioclétien n'était pas, d'ailleurs, un prince sans valeur, et il distinguait le vrai mérite chez les autres. Il avait remarqué Sébastien et l'avait nommé capitaine d'une compagnie de sa garde.

Les auteurs ecclésiastiques s'accordent à représenter Sébastien comme un caractère aussi modéré que ferme. Il était, dit l'un d'eux, « véritable dans ses paroles, judicieux, sage dans ses conseils, fidèle dans tout ce qu'on lui confiait, constant dans ses résolutions, obligeant, affable. » Il avait le respect et l'affection des soldats, l'estime des grands. Sa piété n'était ni farouche ni sévère. Il jugeait qu'il pouvait rester dans son état sans cesser d'être chrétien. Toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il enseignait la doctrine qui faisait l'objet de sa foi et l'intérêt secret de sa vie. Il fit ainsi de nombreuses conversions tant à la cour qu'à la ville.

Des circonstances survinrent qui firent éclater le zèle de Sébastien et changèrent son apostolat discret en un glorieux martyre. Deux jeunes hommes, deux frères, Marcellien et Marc, que la distinction de leur naissance et l'importance de leurs fonctions mettaient en vue, furent dénoncés comme chrétiens et condamnés à mort. Il n'y avait pas en ce moment de persécution générale contre les sectateurs de Jésus-Christ; celle qu'ordonna Dioclétien n'eut lieu que cinq ans après, en 301; mais en dehors de ces persécutions que les décrets impériaux réglementaient et étendaient sur tout l'empire, il y en avait de particulières et de locales. « Les empereurs ayant publié des édits contradictoires au sujet de la religion nouvelle, dit Chateaubriand, et ces édits ne s'abrogeant pas mutuellement, il arrivait que les délégués du pouvoir, selon leurs caractères, leurs principes et leurs préjugés, usaient de la tolérance ou de l'intolérance de la loi. » Marcellien et Marc, après avoir subi la torture, allaient être mis à mort, lorsque leur père, Tranquillin, leur mère, leurs femmes, qui étaient restés attachés au paganisme, obtinrent du juge Chromace un délai pendant lequel ils se proposaient de sauver les condamnés en les amenant à abjurer. Les deux frères, pressés par les tendres supplications de leur famille, auraient peut-être fini par se laisser fléchir, si Sébastien, qui les visitait dans leur prison, ne les eût soutenus et raffermis. Il fit plus : il réussit à convertir le père, la mère, les deux jeunes femmes de Marcellien et de Marc, leur geôlier, et le juge Chromace lui-même.

Toute cette petite société chrétienne trouva pendant quelque temps un asile dans le palais même des empereurs, chez un officier, nommé Castule, qui partageait leur foi; mais bientôt un traître, du nom de Torquat, dont on ne se défiait pas, dévoila son existence et causa sa perte. Marcellien et Marc, leur père Tranquillin, le fils de Chromace qui s'était aussi converti et que l'on put saisir, Castule, périrent dans les supplices. Le chef de la petite communauté, Sébastien, fut dénoncé et appelé devant Dioclétien. Interrogé par l'empereur, qui l'accusa d'avoir trompé sa confiance, il répondit qu'il avait toujours prié pour la prospérité de l'empire et de l'empereur, mais qu'il avait adressé ses prières au seul Dieu véritable et tout-puissant, non à des dieux chimériques. Dioclétien irrité le fit immédiatement conduire hors de la ville par une compagnie d'archers, qui, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, le lièrent à un poteau et le percèrent de leurs flèches. Sébastien, criblé de blessures, n'en mourut pas. La veuve de Castule, nommée Irène, s'étant rendue la nuit suivante au lieu du supplice pour détacher et ensevelir le martyr, fut surprise de le trouver encore vivant; elle le fit emporter chez elle, où elle le cacha, le soigna et le guérit en peu de temps.

Sébastien ne recouvra pas la vie pour la conserver dans un repos inutile; il se hâta de la sacrifier de nouveau pour servir la cause sainte à laquelle il s'était voué. Il retourna au palais de Dioclétien, se plaça sur l'escalier dit le perron d'Héliogabale, par où l'empereur devait passer, et quand il le vit, il lui adressa résolûment la parole : il lui représenta avec force les inconvénients de ses préventions contre la religion chrétienne, de la facilité avec laquelle il ajoutait foi aux calomnies répandues par les prêtres sur les chrétiens, qui lui gardaient une irréprochable fidélité. Surpris de revoir l'homme dont il avait ordonné la mort, indigné de son audace, Dioclétien commanda qu'on le menât dans le cirque, qu'on l'y fît périr à coups de bâton, et que son corps fût jeté dans le grand cloaque qui était au bout du cirque. On croit que la mort de Sébastien eut lieu le 19 janvier de l'an 288.

Les artistes, peintres et sculpteurs, qui ont représenté saint Sébastien, ont fait du martyr un jeune homme. L'histoire que nous venons de raconter paraît favorable à cette interprétation, qui permet à l'art, comme dans la remarquable statue de M. Gautherin, que nous reproduisons, de rendre l'image de la douleur plus touchante en y joignant celle de la beauté. Toutefois, nous devons dire que dans une ancienne mosaïque qui décorait l'église de Saint-Pierre aux Liens, à Rome, on avait donné au martyr les traits d'un vieillard.

DES FEMMES INSTRUITES.

UNE SURPRISE.

ANECDOTE.

Un des hommes les plus sages de notre temps, B..., disait un jour, au sujet des femmes qui aiment à s'instruire :

« Je ne conçois pas que personne puisse les blâmer, si elles restent modestes, si elles ne font point parade de ce qu'elles savent, et surtout si, tout en acquérant une instruction saine et solide, elles n'ont point négligé d'apprendre tout ce que doivent savoir les femmes. »

Et, comme on le pressait de développer sa pensée, il ajouta :

« J'entends que plus une femme tient à orner son esprit de connaissances littéraires, historiques ou autres, dans une mesure convenable, plus elle doit avoir à cœur de pouvoir prouver à l'occasion qu'elle est, par exemple, tout aussi bonne femme de ménage que la dernière des ignorantes.

» Sans doute, il se rencontre des femmes nées dans la fortune ou dans l'aisance, qui ne sont pas beaucoup plus capables de lire un livre sérieux et d'en profiter, que de bien gouverner une maison et, au besoin, de s'acquitter des devoirs intérieurs les plus indispensables. Ce qu'on doit leur souhaiter, c'est que jamais le malheur ne les réduise à s'avouer amèrement qu'elles seraient aussi inhabiles à gagner leur vie comme institutrices, caissières ou autrement, qu'à bien préparer la nourriture ou à confectionner les vêtements de leurs maris et de leurs enfants. On a comparé assez justement ces personnes à de jolis ballons, légers, brillants, fort agréables à la vue, mais

qu'un coup d'épingle peut faire tomber subitement à plat sur le sol, où ils n'ont plus que l'aspect le plus misérable.

» Dans cette question de l'instruction des femmes, on ne saurait songer à cette sorte de personnes : elles sont hors de cause. On ne peut opposer les unes aux autres que, d'une part, celles qu'on appelle ironiquement et souvent avec injustice des « bas bleus », et, d'autre part, celles qui, dépourvues d'instruction, sont du moins expérimentées en tout ce qui se rapporte au bien-être de la vie de famille, dans toutes les conditions possibles de l'existence.

» S'il fallait absolument choisir entre ces deux classes, la plupart des hommes n'hésiteraient pas à demander leurs compagnes à la seconde. Mais on ne peut guère dire qu'il y ait en réalité deux classes aussi nettement tranchées, et il est assez rare, dans notre temps, qu'une jeune fille, si riche soit-elle, n'ait pas à cœur d'acquérir au moins quelque connaissance des travaux du ménage, ne fût-ce qu'afin d'être en état, lorsqu'elle sera maîtresse de maison, de commander et de diriger ses servantes.

» En somme, la règle est celle-ci pour toute femme qui veut échapper à une critique sérieuse :

» — Il faut à la fois savoir le plus et savoir le moins. »

On me racontait dernièrement une aventure qui me semble se bien rapporter à cet ordre d'idées.

Un jour d'automne, une nombreuse société était réunie dans le château du comte de M.... La journée s'était passée en promenades charmantes, en divertissements agréables ; le dîner, exquis, avait été animé par une conversation intéressante, et les dames avaient pu y prendre part sans forcer les hommes à la faire descendre à des frivolités.

Avant de se séparer, on fut unanime pour exprimer le regret qu'il fût difficile de se réunir plus souvent.

Deux mois environ s'écoulèrent.

Un jour, la comtesse, assise à son piano, fut avertie par une femme de chambre que l'on voyait venir de loin par la grande avenue deux équipages.

— Des visites, se dit la dame étonnée, à trois heures ! Il faudra inviter ces personnes à dîner, et nous n'avons rien à leur offrir.

Or, il est à remarquer ici que le château du comte de M... est situé à une distance assez considérable non-seulement d'une ville, mais de la plupart des autres maisons de campagne.

— Encore une autre voiture, observa la camériste.

— Trois !

— Si Madame veut bien regarder, elle pourra bien dire quatre et cinq.

— Eh ! vraiment, il y a quelque événement extraordinaire. Où est M. le comte?

— A la serre.

— Envoyez dire que je le prie de venir au plus vite.

Le comte arriva au moment où déjà des dames parées et leurs cavaliers montaient les degrés du perron.

Son étonnement était égal à celui de la comtesse ; il cherchait à comprendre ce rendez-vous que tant de personnes paraissaient s'être donné chez lui, quand tout à coup, se frappant le front, il s'écria :

— A quel jour du mois sommes-nous? quelle est la date?

— Le 21 octobre !

— Eh ! mon Dieu, qu'ai-je fait ! C'est toute notre société des environs qui vient célébrer votre fête, ma chère amie. A notre dernière réunion, au moment du départ de nos invités, j'avais profité d'un moment où vous ne pouviez pas m'entendre pour les prier de vous faire cette surprise aujourd'hui, le 21, jour de Sainte-Ursule, en convenant qu'il n'y aurait aucune invitation écrite, afin d'éviter toute indiscrétion. C'était fort bien imaginé, je crois, et je comptais moi-même, plusieurs jours à l'avance, secrètement, faire tous les préparatifs nécessaires pour le dîner et la soirée. Mais, hélas ! j'ai tout oublié : je suis impardonnable...

— Vous savez, mon cher ami, que, comme nous avons décidé de partir à la fin du mois, nous n'avons aucune provision d'hiver.

Elle n'avait pas achevé ces mots que le premier flot des invités était à la porte du salon, suivi de près par plusieurs autres : c'était une grande marée montante.

Le comte avait la physionomie la plus embarrassée du monde ; mais la comtesse lui tendit la main en souriant, et s'empressa d'aller au-devant de ses convives qu'elle accueillit avec sa grâce et son amabilité ordinaires : pas le plus léger nuage au front, pas le moindre trouble dans le regard.

Le comte l'admirait, mais ne pouvait pas réussir à se montrer aussi calme. Il avait beau s'efforcer d'être aimable, ce n'était point d'assez bonne grâce. De temps à autre il se glissait près de sa femme, et murmurait à son oreille, d'une voix trépidante :

— Mais que faire? quels ordres donner? Nous ne pouvons pas les laisser repartir sans avoir dîné.

— N'ayez nulle inquiétude, mon ami. Sommes-nous tous réunis? n'avons-nous plus à attendre personne? Bien. Restez près de moi, vous allez recevoir votre châtiment.

Puis la comtesse demanda le silence, et, debout au milieu du salon, avec une simplicité charmante, elle exposa sincèrement et gaiement la situation où la mettait le défaut de mémoire de monsieur son odieux mari.

Aussitôt quelques-uns des quarante invités se levèrent, mais elle les pria de ne point s'alarmer et de se rasseoir.

— Il est trop vrai, reprit-elle, que nous n'avons aucune provision. Les fourneaux ne sont pas allumés ; et pour comble de disgrâce, à propos d'une fête de village survenue fort mal à propos pour nous, nous avons donné congé jusqu'à la nuit à plusieurs de nos domestiques.

Cependant, Mesdames et Messieurs, bannissez toute crainte ; je l'affirme sans serment, mais en toute assurance, je vous promets un bon dîner.

— Eh ! s'écria le comte éperdu, ma chère amie, avec quoi, et qui le fera? Va-t-il sortir de terre par enchantement? Je vous ai toujours soupçonnée d'être fée ; mais à cette heure où est votre baguette?

— Nous ferons notre dîner nous-mêmes et tous ensemble, répondit gentiment la comtesse.

On devina sa pensée, on se prit à rire, et plusieurs gentilshommes, imitant les parlementaires, crièrent gaiement, les uns en français, les autres en anglais :

— Parlez ! parlez ! — *Hear ! hear !*

— Eh bien, dit la comtesse, nous autres dames, nous allons sur-le-champ nous transformer en cuisinières, en rôtisseuses, en pâtissières, et le reste ; vous, Messieurs, qui ne feriez que nous gêner dans les cuisines, nous allons vous donner le moyen d'être utiles. Monsieur le comte, faites seller les chevaux, les vôtres et, s'il en est besoin, ceux qui ont amené nos amis. Expédiez ces messieurs de tous côtés, à la ferme, au village où se fait la noce, à d'autres encore. Qu'on déniche et que l'on pille les poulaillers ; qu'on décroche les jambons ; qu'on vide le vivier du meunier : carpes, brochets, anguilles, écrevisses, tout sera bon ; en un mot, qu'on mette tout le pays à contribution ; nous aurons des surprises ! Seulement, il faut du zèle, de l'ardeur, de la célérité ; nous n'avons plus que trois heures devant nous, et le dîner doit être servi à l'heure ordinaire, sans une minute de retard ! En route, Messieurs !

Et les messieurs se précipitèrent dehors pleins d'ardeur, riant, applaudissant et chantant un chœur de je ne sais quel opéra qui convenait à la circonstance : l'enthousiasme était général.

— Et maintenant, Mesdames et Mesdemoiselles, continua la comtesse, divisons-nous le travail. Aux armoires d'abord ! Ceignons les tabliers blancs; ensuite les unes iront, avec les paniers et les corbeilles, au potager, récolter les légumes et les fruits; d'autres allumeront les feux, les fourneaux, le four, et, à mesure que ces messieurs viendront nous apporter œufs, volailles, gibier, poisson et le reste, nous nous mettrons à l'œuvre, nous dépécerons, nous fricasserons, nous rôtirons, nous pétrirons, nous enfournerons, nous ferons bonne chère de tout ce qui nous tombera sous la main. Pour ce qui est des sauces, j'ai toute confiance; je sais que madame L... y excelle, de même que mademoiselle A... est, dit-on, passée maîtresse en fines pâtisseries : nous les aiderons de notre mieux. D'ailleurs, qui ne saura pas inventera. En avant donc, et sans retard ! qui m'aime me suive !

Et toutes s'empressèrent à sa suite. Ses ordres furent exécutés avec une émulation aimable, et comme il était vrai qu'à peu d'exceptions près, ces dames « savaient le moins aussi bien que le plus », le dîner fut fait alertement, et à temps.

Le comte apaisa son remords en versant à ses amis les trésors de sa cave : on déclara sa spécialité parfaite.

Il est aisé de se faire une idée de la gaieté de cet impromptu; chacune de ces dames revendiquait sa part de travail et de mérite, ou même de maladresse, et accueillait avec une égale bonne humeur la critique et l'éloge.

L'invité auquel nous empruntons ce récit affirme que le dîner était excellent. Il ajoutait (ici quelque doute peut être permis) qu'il y avait dans les assaisonnements, dans la pâtisserie, plus de goût, de délicatesse, de saveur, et, pour tout dire, de « distinction », que dans ce que font le plus ordinairement les gens du métier. On déclara même que certains plats, inconnus jusqu'alors et dont l'on prit plaisir à inventer les noms sur l'heure, étaient dignes qu'on en fît parvenir la recette au baron Brisse, en ce moment dans toute la fleur de sa célébrité.

Le soir, on entremêla la danse de bonne musique; on joua des charades; on lut quelques scènes du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*, et il fut bien démontré que ces dames auraient eu raison des boutades du bonhomme Chrysale en lui prouvant que, bien qu'elles connussent les règles de la grammaire et mieux encore, elles n'en étaient pas pour cela moins capables de faire de bons potages.

ICONOCLASTES
OU BRISEURS D'IMAGES.

Une haine implacable contre les statues et les images de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, a contribué à la destruction de beaucoup d'œuvres d'art en Europe à deux grandes époques de l'histoire moderne.

Ce fut d'abord dans la période où l'Occident se sépara définitivement de l'Orient, où la puissance temporelle des papes fut fondée et où la couronne des anciens empereurs romains reparut sur la tête d'un Germain à demi barbare. Les troubles causés par les iconoclastes eurent la plus grande influence sur ces événements. La crise des images, qui ne fut définitivement terminée que dans le milieu du neuvième siècle par l'impératrice byzantine Théodora, avait été commencée par Léon l'Isaurien. Cet empereur, qui avait des qualités sérieuses, crut faire acte d'habileté et trouver un moyen de concilier les Juifs, les Arabes et les chrétiens, en promulguant un édit, celui de 726, par lequel il abolissait le culte des images dans tout l'empire. Ni la résistance de l'Italie, ni les remontrances du pape, ni celles du patriarche de Constantinople, ni plusieurs révoltes dans l'archipel Grec, rien n'arrêta les effets de sa volonté, qui devint furieuse devant les obstacles. Il sévit par le fer et par le feu d'une manière cruelle et sanglante. On l'a accusé, sans preuves cependant, d'avoir fait brûler la bibliothèque de Constantinople et jeter les bibliothécaires dans les flammes, afin de se débarrasser tout à la fois et des images et des moines qui les honoraient. Ses successeurs fanatiques, imbus de la même idée, négligèrent, comme lui, l'Italie qui, menacée par les Lombards et sauvée par les Francs, se constitua indépendante de l'Orient, et fut à jamais perdue pour les empereurs de Byzance.

L'autre période d'iconoclastie fut celle où les chrétiens d'Occident se trouvèrent scindés par la réforme en deux grandes divisions, dont l'une, homogène et compacte, continua de reconnaître le pape comme son chef suprême, et dont l'autre se décomposa en plusieurs fractions indépendantes, qui restèrent d'accord entre elles contre la suprématie de Rome catholique. Toutefois, en fait d'images et de statues, tandis que Luther ne les repoussait pas et même les admettait dans les temples selon une certaine mesure, Calvin, au contraire, les condamnait d'une manière absolue.

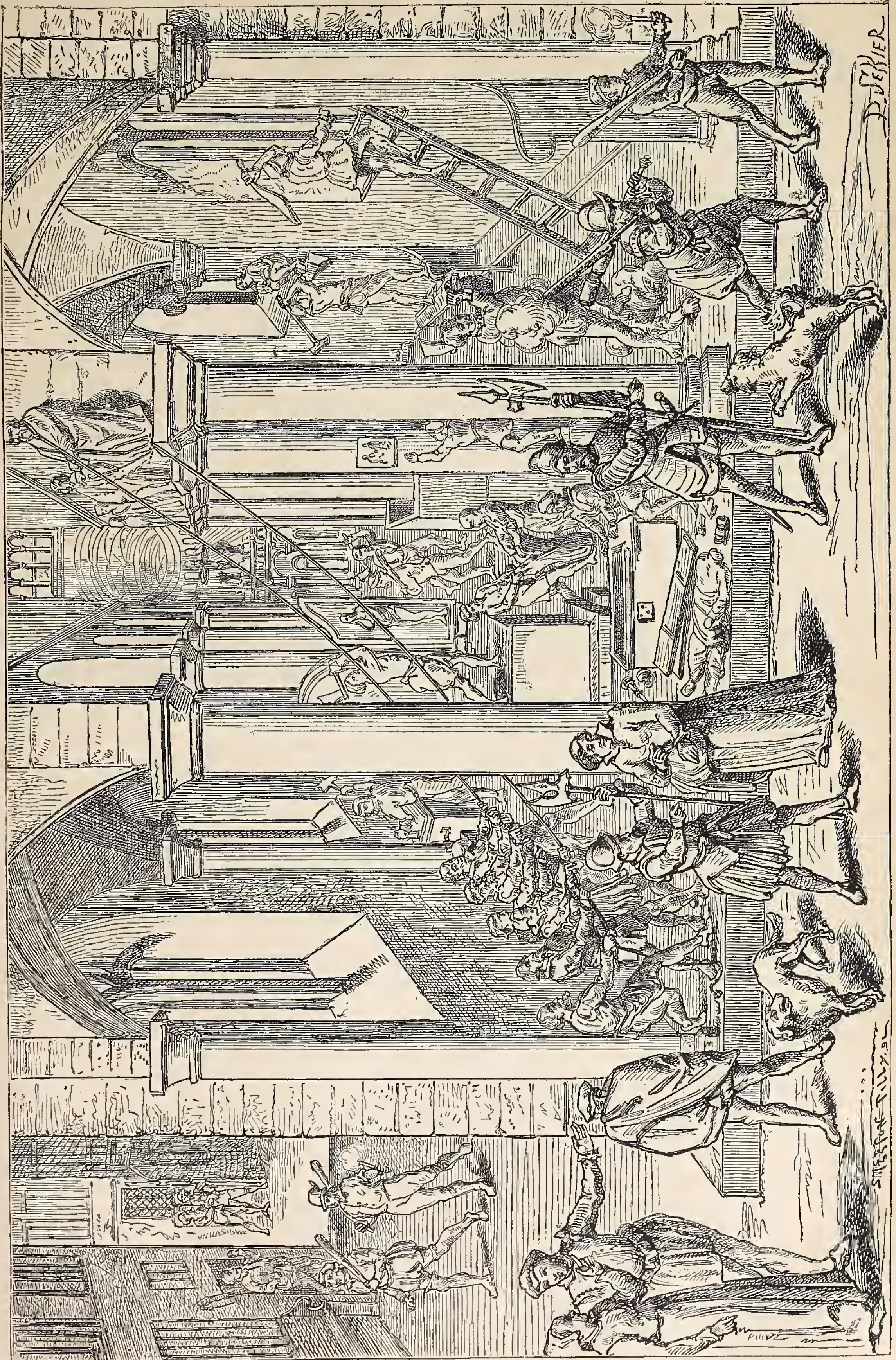
Ce sont des calvinistes qui, dans notre gravure, nouent des cordes autour du cou des statues pour les renverser sur le parvis et les briser à coups de pioche et de masse. Ils attaquent les tableaux avec la hache. Armés de scies et de torches, ils recherchent, pour les scier, les têtes de saints ou d'anges sculptées parmi les ornements architecturaux, et, pour les livrer aux flammes, les images, statuettes et reliques.

L'estampe que nous reproduisons est tirée d'un recueil de 386 gravures conservées à la Bibliothèque de l'Institut sous le titre d'*Événements du seizième siècle*. Une légende écrite en vieux allemand et en caractères peu lisibles déclare que la religion de Calvin, après un petit nombre de prédications, a soulevé l'orage, et que pas une image ne subsistera, que toutes seront détruites en peu de temps. Cette légende ne nomme pas le lieu de la scène, mais sa date du 20 août 1566 démontre que la gravure retrace les faits de ce jour mémorable dans les annales de la ville d'Anvers, à l'époque de la grande insurrection de 1566, racontée en détail par Schiller dans son Histoire des Pays-Bas sous Philippe II. Les iconoclastes accomplirent des actes de destruction semblables, à partir de ce jour-là, dans plus de quatre cents villes, villages, couvents ou chapelles, malgré l'acte d'accommodement signé par la duchesse gouvernante, le 23 du même mois d'août, avec les membres de la noblesse qui avaient provoqué l'insurrection.

Le mouvement populaire et calviniste contre les images se trouva fortement accru par l'adjonction de tous les bandits et pillards du pays, qui s'emparaient, sous prétexte de religion, des trésors des églises et des objets précieux renfermés dans les tombeaux. Il s'y mêla aussi la résistance politique contre l'Espagne. Ce serait donc une injustice d'attribuer toute la dévastation au fanatisme calviniste. Dans les Pays-Bas, il y eut peu d'attaques contre les personnes, et les excès se bornèrent à très-peu près aux destructions matérielles. Mais la vengeance de l'Espagne contre les personnes fut impitoyable. On décapita, on écartela et l'on pendit à outrance. On brûla vifs des hommes, on enterra vives des femmes. Les édits de Charles-Quint et de Philippe II conduisirent aux tortures et aux supplices

cinquante mille personnes; quelques historiens disent même cent mille.

1552 avait été en France l'année principale du déchaînement des iconoclastes contre ce qu'ils nommaient des



Les Iconoclastes, à Anvers, en 1566. — Dessin de Sellier, d'après une estampe du seizième siècle.

monuments d'idolâtrie. « Ce fut le 21 avril, jour néfaste dans nos annales, dit Henri Martin, que commença l'œuvre de dévastation qui devait dépouiller la France de cette antique parure que les âges modernes ont su détruire, mais

n'ont pas su remplacer encore. Les soldats et les bourgeois réformés envahirent les églises d'Orléans, brisèrent les statues, renversèrent les autels, brûlèrent les chaires et les boiseries... La hache retentit d'un bout de la France à l'autre; ce qui avait été bâti en quatre cents ans était détruit en un jour! »

Les chefs du parti calviniste s'efforcèrent en vain d'arrêter les excès de leurs coreligionnaires. Théodore de Bèze, réformateur calviniste contemporain, raconte que, « le XXI avril, on ne put empêcher une terrible exécution d'images abattues en moins de rien à Orléans, combien que le prince, avec l'amiral et autres de leur suite, accourant au grand temple de Sainte-Croix, y donnassent coups de bâton et d'épée; même étant apperçu quelqu'un qui étoit après abattre une image bien haut montée, et le prince ayant saisi une arquebuse pour tirer contre, il lui répondit ces propres mots : « Monsieur, ayez patience que j'aie » abattu cette idole, et puis que je meure s'il vous plaît. » Cette résignation convaincue devant la mort et cette naïveté de foi dans la destruction arrêtèrent le prince, qui crut y voir l'expression de la volonté divine.

Les briseurs d'images prétendaient se justifier par la nécessité religieuse de soustraire à une adoration idolâtre les objets qui excitaient l'idolâtrie. Ils s'appuyaient sur les prescriptions de Moïse qui, pour détruire le culte des idoles chez les Juifs, avait défendu de faire, de servir, d'adorer les figures taillées, et avait puni de mort vingt-trois mille Israélites, après avoir mis le veau d'or en poudre.

Autres temps, autres mœurs. Il faut reconnaître que la doctrine de l'Église romaine a toujours été de ne déférer aux images qu'un culte relatif et subordonné.

Le concile de Trente, confirmant les explications antérieures des évêques, autorise les fidèles « à conserver, dans leurs églises, les images du Christ, de la bienheureuse Vierge et des autres saints; non pas, ajoute-t-il, qu'on puisse croire qu'il y ait dans les images quelque vertu en vue de laquelle on les vénère, ou on leur adresse des prières, ou on leur accorde la confiance, mais parce que l'hommage qu'on leur témoigne remonte au modèle qu'elles représentent. »

Nous pouvons, il est vrai, nous demander si la distinction a toujours été bien faite, et si des gens ignorants n'en arrivèrent pas à considérer les images et les statues de la même manière que les païens, pleinement convaincus que, par la consécration, les divinités elles-mêmes habitaient les statues et les images. — Qu'il y ait eu et qu'il y ait encore, malgré les enseignements de l'Église, des abus de ce genre, c'est plus que probable; mais on ne saurait conclure de l'abus d'une chose à sa destruction.

PRIX DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT
POUR L'INDUSTRIE NATIONALE [1].

La Société d'encouragement décerne, tous les six ans, un grand prix de 12 000 francs à l'auteur de la découverte la plus utile à l'industrie française.

Il a été décerné, la dernière fois, à M. Pasteur, pour ses travaux sur l'éducation des vers à soie, sur la conservation des vins et sur la fabrication de la bière et du vinaigre.

Il sera décerné de nouveau, s'il y a lieu, en 1882.

Limes. — Un prix de 2 000 francs sera décerné, en 1880, pour une machine à tailler les limes de toute espèce.

Le problème de la taille mécanique et automatique des limes est poursuivi depuis longtemps.

Il y a quatre siècles environ que Léonard de Vinci imagina une machine dont on retrouve des dessins dans ses manuscrits déposés à la Bibliothèque de l'Institut. Les plus anciennes collections de machines, et notamment celles du Conservatoire des arts et métiers, renferment des modèles de ce genre. Les publications scientifiques et les brevets d'invention en décrivent un assez grand nombre. La solution pratique de la question n'en paraît cependant pas plus avancée. Ce n'est pas parce que la consommation des limes aurait diminué avec l'usage des machines-outils; elle a augmenté, au contraire, par la propagation du grand outillage automatique, au point de représenter en France une valeur annuelle de près de 10 millions [1].

Acide sulfurique. — La substitution des pyrites au soufre, dans la fabrication de l'acide sulfurique, a eu pour résultat d'introduire dans cet acide, et, par suite, dans les nombreux produits qui en dérivent, de notables quantités d'arsenic. Ce corps s'y rencontre à l'état d'acide arsénieux ou d'acide arsénique.

Les propriétés vénéneuses de l'arsenic sont trop connues pour qu'il soit utile d'insister sur les dangers que présente, pour la santé publique, l'emploi de l'acide sulfurique arsénifère intervenant comme matière première dans la préparation de divers produits alimentaires.

Quoique divers procédés, d'une efficacité certaine, aient été proposés pour dépouiller l'acide sulfurique de l'arsenic qu'il renferme, comme ces procédés ne s'exécutent pas sans quelque dépense, les fabricants ne les ont pas adoptés. Il y a lieu d'espérer qu'on arrivera à trouver un procédé de cette nature, qui puisse être employé sans qu'il en résulte une augmentation sensible dans le prix de revient pour l'acide sulfurique.

La Société d'encouragement, vivement préoccupée de la présence de l'arsenic dans une matière première d'une aussi grande importance, propose un prix de la valeur de 2 000 francs pour le fabricant qui, le premier, travaillant avec les pyrites, ne livrera au commerce que de l'acide sulfurique entièrement exempt d'arsenic.

Acide borique. — La Société décernera, en 1882, un prix de 1 500 francs pour une composition qui puisse être substituée à l'acide borique ou au borax dans les glaçures des poteries, sans altérer la valeur actuelle des faïences et sans augmenter leur prix; — un prix de 1 000 francs sera décerné à l'auteur de la découverte de gisements exploitables d'acide borique dans la France ou dans ses possessions; — une médaille de 500 francs, à l'industriel qui introduira en France, pour les y traiter, des matières autres que le tinkal ou l'acide brut de Toscane, contenant de l'acide borique en quantité suffisante pour une exploitation régulière.

Petits ateliers industriels. — L'invention des fours du système Siemens, les recherches de M. Paul Audouin et de M. Henri Sainte-Claire Deville sur le chauffage à l'aide des huiles minérales, ont démontré la possibilité de produire facilement, pour la grande industrie, les températures les plus élevées. Il serait désirable que l'application des mêmes principes, sur une petite échelle, mît à la disposition des ateliers industriels des appareils propres à réaliser soit des essais indispensables pour certaines recherches, soit la cuisson ou la fusion des pièces artistiques ou autres, de dimension restreinte.

Sans demander la découverte d'un principe nouveau ni l'emploi exclusif d'un combustible déterminé, la Société admet que le but qu'elle indique puisse être atteint par une application nouvelle, sous une forme simple, commode et économique, des moyens actuellement acquis à la science. Elle tiendra compte, d'une manière spéciale, du bas prix

[1] Le siége de la Société est rue de Rennes, 44, à Paris.

[1] Voy. les autres développements du programme spécial de ce prix, dans un de nos précédents volumes.

des appareils, de la simplicité de leur installation, et de la facilité avec laquelle ils se prêteront à des usages variés.

Un prix de 1 000 francs sera décerné, s'il y a lieu, en 1880.

Reboisements. — Il importe de réduire de plus en plus les terrains improductifs. De grands progrès ont déjà été réalisés sous ce rapport : le pin maritime couvre une grande partie des dunes et des landes du littoral du golfe de Gascogne; les meilleures terres de la Sologne sont en culture ou en prairie; les terres les plus pauvres ont été conquises par le pin sylvestre, le bouleau ou le chêne. Le pin noir d'Autriche s'est répandu sur les plateaux de la Champagne; enfin l'eucalyptus conquiert, chaque année, de nouveaux espaces en Algérie. Il reste néanmoins encore plusieurs millions d'hectares à mettre en valeur.

Multiplier le nombre des essences forestières propres à utiliser les plus mauvaises terres, varier les produits que ces terres sont susceptibles de donner, serait assurément un moyen de favoriser la disparition des landes. Dans les introductions à faire, il convient, d'ailleurs, de se préoccuper des essences de haute stature, pouvant donner rapidement des bois de charpente propres aux constructions civiles ou navales, et des arbustes capables de fournir des produits utilisables par l'industrie, tels que résine, cires, matières tinctoriales ou pharmaceutiques, tan, etc., etc.

La Société décernera un prix de 1 000 francs à celui qui aura employé une essence d'arbre utile, peu en usage, pour le boisement de terrains pauvres et arides, et qui aura étendu sa culture sur une surface importante pouvant servir de modèle pour la propagation de ce genre de plantation.

Le prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1880.

— Un prix de 2 000 francs sera décerné, en 1880, à l'inventeur d'un procédé permettant de transformer un cliché photographique, pris sur nature et offrant des teintes finement dégradées, en un cliché pouvant se composer sur la forme d'imprimerie avec le texte et fournir industriellement un tirage, sans modifier sensiblement les conditions ordinaires de la typographie, tout en donnant des résultats comparables à ceux des clichés typographiques actuellement employés.

La Société d'encouragement est convaincue du grand intérêt que présenterait l'application facile et courante de la photographie pour les publications scientifiques, artistiques ou autres. Un des grands mérites de la photographie est la fidélité, l'authenticité de ses épreuves, la finesse des détails qu'elle reproduit quelle qu'en soit la complication. Avec elle, on ne peut craindre, comme dans le travail du graveur, l'interprétation personnelle ou l'erreur, et la transformation du cliché photographique pour l'employer dans un tirage ordinaire typographique, tout en mettant à l'abri de ce danger, permettrait, de plus, d'obtenir une exécution rapide et de réaliser une notable économie.

La photographie trouvera dans cette application l'occasion de prendre un nouvel essor, et la Société ne doute pas que cette union complète avec la typographie ne soit féconde en résultats importants pour les deux industries.

ACADÉMIES DE PEINTURE EN FRANCE

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Paris ne possédait pas seul autrefois une académie de peinture et de sculpture. Il y avait dans la ville de Nancy une société d'artistes qui s'était formée sous les auspices de Léopold, duc de Lorraine. En 1751, à Toulouse, une société semblable se transforma en académie royale de peinture, sculpture et architecture. La ville de Marseille, en 1753, fonda une académie de peinture. Un homme de robe, Donat, créa l'académie de Bordeaux, en 1763. On comptait beaucoup d'autres académies ou écoles d'art; par exemple, à Reims, à Dijon, et aussi à Pau, à Metz, à Clermont-Ferrand, à Amiens : dans ces dernières villes, ces associations s'occupaient en même temps d'art et de littérature. Ceux qui aiment les arts voudraient voir renaître cette émulation entre les grandes villes de notre temps. Si tant de milliers d'artistes qui luttent ensemble à Paris étaient divisés entre nos principaux centres, les belles œuvres et le goût se répandraient plus également dans toute la France, la vie de province aurait plus d'attrait, et, ce mouvement s'étendant à d'autres branches de l'art et de l'industrie, l'on n'en serait pas à redouter autant, et de plus en plus, les périls d'une excessive centralisation.

QUELQUES PRINCIPES D'ARCHITECTURE.

— Le fort doit porter le faible.

— La solidité doit non-seulement être réelle, mais encore apparente.

— L'emploi de toutes les parties doit être justifié par le besoin, rien n'étant beau que ce qui est en même temps utile et bon.

— Les parties doivent être subordonnées à l'ensemble.

— L'unité de caractère et la symétrie doivent être liées à l'ordre et à la solidité. (1)

LA VALLÉE DE SAINT-NICOLAS

DANS LE HAUT VALAIS.

Quand on parcourt de l'ouest à l'est la belle vallée qui forme le fond du Valais et dans laquelle coule le Rhône, on rencontre, après avoir dépassé Louèche et avant d'arriver à Brieg, une rivière qui coupe la rive gauche du fleuve et qui y déverse ses eaux claires et rapides. Cette rivière est la Visp, dont le nom français est Viége. Elle arrose une étroite vallée latérale, longue de neuf ou dix lieues, qui, encaissée entre de hautes montagnes, se dirige vers le sud. A l'entrée de la vallée se trouve le gros bourg de Viége. Du pont jeté à cet endroit sur la rivière, on aperçoit à l'horizon les sommets du mont Rose.

A la distance d'une lieue trois quarts environ, en remontant la Viége, on arrive à une bifurcation de la vallée. L'une des deux branches s'enfonce du côté du sud-est, sur la gauche, et aboutit au mont Rose; l'autre, qui se prolonge à droite vers le sud-ouest, est formée par les énormes glaciers du mont Cervin et du Breithorn. Deux rivières, dont la réunion forme la Viége, coulent dans ces vallées.

Si l'on suit la vallée de droite, on traverse d'abord le village de Saint-Nicolas, amas de pauvres maisons de bois que domine le clocher de l'église; on est déjà à la hauteur de 3 396 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus loin, après avoir fait un peu plus de quatre lieues et demie, en montant toujours, on arrive au village de Zermatt, un des plus élevés qu'il y ait en Suisse. On touche alors au fond de la vallée; on a devant soi un vaste glacier, tout blanc de neige, suspendu ou appliqué contre la base du mont Cervin, et, au-dessus, un obélisque triangulaire, pareil à un immense cristal aux pans abrupts, qui se dresse dans les nues.

Les habitants de la vallée de Saint-Nicolas mènent une vie laborieuse et dure. Ils sont sans cesse occupés soit à

(1) *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts.*

cultiver leurs champs, soit à les défendre contre les torrents et les avalanches qui les dévastent; à chaque instant, ils ont à creuser de nouveaux sentiers sur les flancs des précipices, à reconstruire les ponts emportés par les eaux, à relever les digues qui protégent leurs cultures. Dans leur enfance, ils gardent les chèvres sur les hauts pâturages de la montagne; leur vie est encore aujourd'hui aussi misérable et aussi rude que l'était au commencement du seizième siècle celle de leur compatriote Thomas Plater, qui, avant de devenir un savant illustre, ami d'Érasme, professeur de grec à Bâle, avait été chevrier dans la vallée de la Viége.

Dans ses Mémoires, Plater a donné de curieux détails sur cette première période de sa vie aventureuse : « A l'âge de six ans, dit-il, je fus envoyé chez un cousin, dont je devais garder les cabris... Je me rappelle qu'il y avait quelquefois tant de neige que je pouvais à peine en sortir, que j'y laissais mes souliers et revenais à la maison pieds nus et tout grelottant. Ce paysan avait près de quatre-vingts chèvres : c'est le troupeau qui me fut confié. J'étais encore si petit que, lorsque j'ouvrais l'écurie, si je ne pouvais sauter assez vite de côté, les chèvres en sortant me renversaient par terre et me passaient sur la tête, sur les bras et sur le dos. Quand je les menais de l'autre côté de la Viége, les premières qui avaient traversé l'eau se jetaient dans les champs de blé, et à peine les en avais-je chassées que d'autres y couraient à leur place; alors je me mettais à pleurer et à crier, car je savais bien que le soir on me battrait.



Le Village de Saint-Nicolas (Suisse). — Dessin de Provost.

» Un jour, mes chèvres étaient montées sur un petit rocher qui n'avait guère qu'un bon pas de largeur; au-dessous il y avait une profondeur horrible : plus de mille toises rien que de rochers. L'une après l'autre, mes chèvres s'engagèrent du rocher sur cette paroi inclinée, où elles pouvaient tout juste se tenir en posant les pieds sur les touffes de gazon qui y croissaient. Je voulus les suivre; mais à peine eus-je atteint une première touffe de gazon que je ne pus plus avancer, encore moins reculer, car je craignais de manquer le rocher en sautant et de tomber dans le précipice : je restai donc là quelque temps à la garde de Dieu, accroché par les deux mains à une motte de gazon et par le gros orteil à un petit buisson. J'avais bien peur dans cette situation, car je voyais les grands vautours voler dans les airs au-dessous de moi, et je craignais qu'ils ne vinssent m'enlever, comme il leur arrive quelquefois dans les Alpes d'enlever les enfants et les petits moutons. Pendant que j'étais là, luttant encore avec le vent qui soulevait ma veste par derrière, mon camarade Thomann m'aperçut de loin, accourut, monta sur le petit rocher, me prit par le bras, me mit sur son dos, et nous allâmes ainsi à la poursuite des chèvres.

» J'ai eu bien des aventures pareilles dans le temps que je vivais sur la montagne avec les chèvres, mais je les ai oubliées. Tout ce que je sais, c'est que j'avais rarement les doigts entiers; toujours des blessures, toujours des chutes dans les précipices; point de souliers une grande partie de l'été, point de sabots, une soif terrible. Pour nourriture, le matin avant le jour, une bouillie de farine de seigle, du fromage et du pain de seigle que j'emportais dans une petite hotte sur mon dos; le soir, du petit lait. En été on couche dans le foin, en hiver sur une paillasse malpropre. Voilà comment sont traités d'ordinaire les pauvres petits gars qui gardent les chèvres des paysans dans les solitudes des montagnes. »

CERFS INDIGÈNES ET ÉTRANGERS.



Jardin zoologique d'acclimatation. — Les Cerfs. — Dessin de Freeman.

Le Renne. — Le Cerf des îles Moluques.
Le Cerf de Virginie. — Le Cerf wapiti. — Le Cerf d'Aristote.
Le Cerf cochon. — Le Cerf axis.

On a coutume de considérer les gibiers qui vivent à l'état sauvage comme des animaux de luxe vivant aux dépens de la terre pour le plaisir des chasseurs. — Les gibiers sont autre chose, en vérité, car ils jouent un rôle économique sérieux ; le lecteur trouvera, sans plus chercher, dans les statistiques de l'octroi de Paris, des chiffres lui permettant d'apprécier que le moindre des oisillons usité dans la consommation tient sa place dans le grand mouvement qui a pour but l'alimentation de l'agglomération parisienne.

Sans admettre que tous les êtres aient leur utilité ici-bas, — ce qui serait difficile à prouver, — reconnaissons que tous les êtres pouvant servir à la nourriture de l'espèce humaine méritent attention. Parmi les espèces de gibiers alimentaires, les cerfs de nos forêts, les chevreuils de nos bois, les daims de nos parcs, tiennent une place importante ; mais ils sont accusés de bien des méfaits, et leur existence est considérée comme incompatible avec le morcellement actuel de la propriété.

Ils disparaîtront sans doute, comme ont disparu le bison aurochs, l'élan, le cerf megaceros, le renne, et tant d'autres animaux qui ont vécu dans nos pays durant la période géologique actuelle.

Ce sera grand dommage pour l'alimentation publique ; — mais comment préserver ces espèces de la destruction ?

En Russie et en Autriche, les aurochs comptent encore quelques troupeaux protégés par les lois les plus sévères. — En Écosse, on rencontre dans plusieurs grands parcs des troupeaux de bœufs dits sauvages, descendants de familles qui vivaient jadis en liberté dans le pays.

Nous serons sans doute obligés de faire de même pour conserver les gibiers ruminants qui nous restent.

Mais ces ruminants indigènes sont-ils les plus avantageux que nous puissions entretenir ? Ne trouverions-nous pas dans d'autres climats des animaux mieux appropriés à nos besoins actuels ?

Les pays étrangers ne sauraient-ils nous fournir des espèces qui emploieraient d'une façon plus avantageuse

les herbes de nos parcs, et qui, en même temps, par la beauté de leur pelage, la grâce de leurs formes, seraient un ornement?

Depuis quelques années déjà on étudie les animaux dans le but d'apprécier les ressources que l'acclimatation des espèces exotiques pourrait nous procurer, et les résultats obtenus sont pleins de promesses.

Les ruminants susceptibles de nous fournir de la viande sont les bœufs, les chèvres, les moutons, les chameaux, les antilopes et les cerfs.

Occupons-nous seulement de ces derniers aujourd'hui.

L'Europe nourrit actuellement cinq espèces de cerfs:

L'élan, qui habite le nord de la Suède et de la Russie;

Le renne, qu'on rencontre dans la même zone;

Le cerf commun, le daim et le chevreuil, nos compatriotes.

L'élan ne peut être une ressource pour nos climats, car la chaleur de nos étés est pour lui le plus souvent fatale.

Le renne (que nous figurons) souffre aussi pendant la belle saison.

Le cerf commun, dont les nombreuses variétés (cerfs d'Allemagne, cerfs de France, cerfs albinos, cerfs à tête et pieds blancs, cerfs de Sardaigne, cerfs de Corse, cerfs d'Algérie), sont connues de tout le monde, est un assez médiocre manger, et devra céder le pas, au point de vue alimentaire, à certaines espèces que nous énumérerons plus bas.

Le daim, par sa taille moindre que celle du cerf, convient à un plus grand nombre de lieux; il vit bien dans un parc clos, et se reproduit aisément.

Le chevreuil, dont la chair est estimée à bon droit, a l'inconvénient de supporter difficilement la captivité. Il lui faut pour prospérer la liberté.

En outre des espèces indigènes que nous avons nommées, quelles sont les espèces de cerfs que les autres parties du monde peuvent fournir à l'Europe?

L'Afrique ne nourrit point de cerfs, — sauf le cerf de Barbarie, — variété du cerf commun, qui pourrait bien avoir été jetée sur la terre d'Afrique dans des temps loin de nous. Cette espèce ne présente que peu d'intérêt; et d'ailleurs elle tend à disparaître, ne se rencontrant plus aujourd'hui que dans les forêts de la Tunisie et de la province de Constantine.

En Australie il n'existe pas de cerfs non plus; mais le nombre des espèces de ce genre qu'on rencontre en Amérique et surtout en Asie est très-considérable.

Les espèces américaines suivantes méritent d'être citées :

Le cerf wapiti ou cerf géant (que nous figurons) a la taille d'un cheval de carrosse. Cette espèce habitait autrefois les prairies de l'ouest, le nord des États-Unis et le Canada; mais la civilisation et les défrichements ont réduit son habitat aux régions septentrionales. La viande du wapiti est de bonne qualité, et sa rusticité dans nos climats parfaite.

Le cerf de Virginie (voy. la gravure), élégante espèce, de la taille de nos daims, vit dans les États du Sud de la grande république américaine. Les cerfs de Virginie se reproduisent abondamment, et leur viande est savoureuse.

Le cerf pudu se rencontre au Chili; sa taille excède peu celle du lièvre. Cette espèce, importée à diverses reprises, n'a pu jusqu'ici se faire à notre climat.

Parmi les espèces asiatiques, nous nommerons :

Le cerf d'Aristote ou hippélaphe (cerf-cheval, voy. la figure), dont les nombreuses variétés peuplent, sous des noms différents, toutes les forêts de l'Inde et de l'Indo-Chine. Ce cerf est plus grand que le cerf de France, et remarquable par sa propension à l'engraissement : c'est un cerf de boucherie; il est d'une rusticité parfaite dans notre climat.

Le cerf des îles Moluques (voy. la figure), un peu plus grand que notre daim, présente les mêmes dispositions à l'embonpoint que le cerf d'Aristote. On peut dire de ces deux espèces qu'elles ont les *formes généreuses*. Leur charpente osseuse disparaît sous la peau, dont les contours arrondis témoignent de la présence d'une graisse abondante.

Le cerf axis (voy. la figure) est une des plus jolies espèces qu'on puisse rencontrer. Son pelage, d'un rouge vif, est régulièrement moucheté de blanc. L'axis, de la taille de notre daim, vit dans les mêmes régions que le cerf d'Aristote, c'est-à-dire qu'on le rencontre partout dans l'Asie méridionale.

Le cerf cochon (voy. la figure), dont l'habitat est le même que celui de l'espèce précédente, est gros comme un chien d'arrêt, et reproduit facilement sous notre climat dont il supporte les rigueurs sans en pâtir.

Nous pourrions allonger considérablement cette liste des cerfs exotiques qui sont intéressants à considérer au point de vue de l'alimentation. Nous pourrions nommer une vingtaine d'espèces sur lesquelles des essais ont été faits; mais les indications données suffisent pour montrer quelles ressources nos parcs peuvent trouver parmi les cerfs étrangers.

Nous sommes en possession d'un certain nombre d'espèces rustiques pouvant résister à notre climat. — Pour quelques-unes, l'expérience est achevée, — elles nous sont conquises : le cerf d'Aristote dans les bois de Saint-Cloud, le cerf axis dans la forêt de Saint-Germain, le cerf cochon et le cerf de Virginie chez divers particuliers, ont prouvé qu'ils pouvaient vivre et multiplier à l'état sauvage dans notre climat, sans recevoir plus de soins que nos daims ou nos cerfs indigènes.

Nous avons ainsi à notre disposition une série d'animaux de tailles diverses appropriés aux localités les plus variées. — Voulez-vous peupler un grand parc, prenez le wapiti; — un parc de moindre étendue, le cerf de France, ou mieux, au point de vue de la table et des qualités comestibles, le cerf d'Aristote; — l'espace dont vous disposez est-il moindre, choisissez entre le daim, le cerf de Virginie, l'axis, le cerf des Moluques. — L'axis est le plus joli, le cerf de Virginie le plus gracieux, le cerf des Moluques le plus gras, le daim le plus sauvage.

Vous avez peu de place, — vous voulez peupler un petit parc, prenez le cerf cochon.

Enfin, quand on aura réussi à faire reproduire le cerf pudu du Chili, nous pourrons vous le conseiller pour peupler le petit bois de votre jardinet; mais nous n'en sommes pas là encore, car le cerf pudu, le plus petit de tous les cerfs, s'est absolument refusé jusqu'ici, non-seulement à reproduire, mais à vivre sous notre climat, malgré les envois réitérés qui en ont été faits à notre Jardin zoologique d'acclimatation de Paris par M. Aninat (de la Concepcion du Chili).

Quant aux autres espèces que nous avons nommées, lorsqu'on visite le Jardin zoologique d'acclimatation, on y voit les mères, suivies de leurs faons, gaies et prospères par les belles journées d'été aussi bien que dans les sombres jours de l'hiver.

PARESSE ET PASSION.

ANECDOTE.

Un Français étant, en Espagne, occupé sur le terrain à faire lever des plans de propriétés qu'un chemin de fer

devait traverser, eut besoin d'envoyer une lettre à la ville voisine. Avisant un gaillard bien découplé, paresseusement étendu sous l'ombre étroite d'un buisson, il s'en approche et, lui montrant la lettre avec une *peseta* (il ne savait pas l'espagnol), nomme en même temps le destinataire, bourgeois bien connu de tout le monde. — Point de réponse, sinon un léger mouvement de tête négatif. A une seconde *peseta*, même refus; une troisième, une quatrième, n'ont pas meilleur succès; une piastre, pas davantage. L'homme allongé sur le sol semblait même de plus en plus contrarié, comme s'il souffrait de cette insistance, et pour couper court aux arguments sonnants de cet importun Français, il tire triomphalement de dessous sa veste un gros morceau de pain blanc et un oignon, montre le soleil qui dardait sur la route ses rayons brûlants, et le buisson qui donnait une ombre bienfaisante. Un jeu de physionomie expressif, accompagné de gestes dédaigneux, fit alors clairement comprendre sa pensée : inutile de s'adresser à un homme dont les besoins étaient satisfaits; malséant de troubler par l'appât de quelque argent un sage si bien nanti de pain, d'oignon, d'ombre et du droit de passer sa journée sans rien faire.

Vaincu par cette mimique transcendante et par cette philosophie aussi sensuelle que sobre, notre Français s'apprête à faire sa commission lui-même; il rempoche sa piastre, et, tirant de son porte-cigares, pour compagnon de route, un *puro* du plus grand choix, un vrai morceau de seigneur, que l'on ne trouve point chez les marchands, il se disposait à le mordre, lorsqu'il vit les yeux de son drôle s'allumer et briller comme deux charbons ardents. Une idée subite lui vient, il fait un signe derechef en posant le cigare sur la lettre. Aussi prompt que l'éclair, l'homme est dressé sur ses pieds comme par la détente d'un ressort à surprise, et se précipite sur la lettre et le cigare. On veut lui montrer qu'un second cigare lui sera donné au retour. Bast! il était déjà au grand trot sur la route poudreuse, en plein soleil de midi. Il revint aussi vite qu'on eût pu l'attendre d'un cheval, et se recoucha voluptueusement sous l'ombre grandissante du buisson, avec son pain, son oignon, ses deux cigares, et les yeux chargés de reconnaissance.

Sans la friandise de ce nonchalant pour une régalade extraordinaire, il n'eût bougé ni pour piastre ni pour pistole : il avait son pain quotidien. Mais un plaisir vif et soudain apparaît : le désir irrésistible s'empare de lui et l'arrache au repos. L'espoir d'une jouissance inespérée a fait un travailleur du fainéant. La passion est l'aiguillon des pays chauds où le soleil énerve le corps. Malheureusement la passion est difficile à gouverner. Qu'on lui laisse prendre empire, elle conduit aux abîmes. Il faut s'en méfier; mais si l'on s'est exercé et habitué à lui mettre un frein, on peut en obtenir des merveilles.

LA VIE SINCÈRE.

SOUVENIRS.

Suite. — Voy. p. 66, 106, 138, 145, 178.

COALITIONS CONTRE LA SINCÉRITÉ. — MOYEN D'OBTENIR QU'ON LA TOLÈRE.

> Non, ce serait me mentir à moi-même que d'accepter pour règles vos paresses d'esprit et de m'enfermer avec vous dans vos banalités : je n'admets d'autres lieux communs que les vérités éternelles. ELPHIN.

Comme preuve que beaucoup des personnes dont l'esprit est borné et inerte ne l'ont souvent ainsi que parce qu'elles l'ont bien voulu, mon père me faisait observer qu'elles sont ordinairement mal à l'aise dans la société de ceux qui ont un certain mouvement dans la pensée et une tendance à élargir et à élever leur horizon intellectuel. Elles semblent voir en eux des ennemis, et, si elles sont en nombre, elles se coalisent contre eux et ne leur laissent point de repos qu'elles ne les aient ou expulsés ou opprimés et rangés à la règle étroite de leurs préjugés et de leur routine.

Puis, triste vérité! il arrive que ceux-là, dont on a ainsi refoulé les instincts généreux et mis l'esprit à la chaîne, deviennent plus intolérants que la coterie même qui les a, bon gré mal gré, asservis à l'inertie et à la vulgarité. L'exemple de quiconque a su mieux qu'eux défendre les simples et légitimes ambitions de notre nature, les offense et leur inspire presque de la haine. Ils sont comme émus secrètement d'un reproche qu'ils ne parviennent pas à étouffer. Il semble qu'on vienne leur imposer un nouvel examen de leur conscience, les rappeler aux sources d'émulation d'où ils se sont depuis longtemps détournés avec amertume, et leur dire : — Qui de nous a le plus résolûment rompu les liens étroits que tisse autour d'elle la médiocrité et passé outre? Qui de nous a le mieux compris le devoir de suivre fidèlement et d'un élan soutenu le sentier le plus large et qui mène aux plus hauts sommets? Qui de nous a été le plus sincère?

On ne connaît que trop de petits centres de population dont presque tous les habitants sont tombés dans cette sorte d'appauvrissement moral. L'effacement insensible des individualités a tout stérilisé : il ne s'y dit et ne s'y produit plus rien qui mérite l'attention; et on ne voit pas comment, à moins d'événements bien imprévus, il pourra de longtemps y germer quoi que ce soit de noble, de digne, et même de notablement utile; car tout se tient dans le monde intellectuel, et des progrès d'aucune sorte ne sauraient sortir de groupes d'hommes qui compriment en eux les activités supérieures de l'esprit et réduisent l'usage des facultés qui sont l'honneur et la force de l'humanité à ce qui leur paraît être seulement indispensable à l'entretien et aux satisfactions de leur vie matérielle.

Est-ce à dire que l'on doive prendre parti pour les prétentions à l'originalité ou pour les audaces excentriques de certains esprits faibles, prétentions qui ne sont presque toujours que les effets d'une vanité ridicule ou d'une violence capricieuse faite à la raison? S'agit-il de défendre les êtres faux, affectés, ainsi que tous ceux qui essayent de « couper le pont de communication entre leur âme et celle des autres? » (1) — Non, certes; de pareilles tendances n'ont rien de commun avec la sincérité : on ne saurait les tenir en estime, et, alors même qu'elles paraissent le plus inoffensives, alors qu'elles ne trahissent point une inclination mauvaise à s'affranchir de quelque règle morale nécessaire sous prétexte de liberté, si peu répréhensibles, en un mot, qu'elles puissent être, tout au moins elles ne sont pas à encourager; mais ce qu'il faut affirmer résolûment et en toute occasion, c'est que chacun a le devoir de rester sincèrement dans la véritable ligne de sa nature, et de faire respecter en soi l'indépendance morale qui lui est indispensable pour bien conduire sa vie.

Sans doute un esprit très-énergique peut toujours défendre sa liberté, et on en rencontre de nombreux exemples. Mais, il faut bien le reconnaître, il est de certains milieux où, pour exercer ce droit légitime, l'on ne saurait se retrancher dans une attitude hostile ou seulement indifférente, sans s'exposer à perdre une grande part d'influence et de bonheur. En de semblables circonstances, il n'est peut-être qu'un seul moyen infaillible de forcer en quelque sorte les sympathies de manière à ne pas rompre et à rester libre : c'est, comme le conseille Malebranche, d'être vrai-

(1) Mme Necker de Saussure.

ment bon et de se montrer fidèlement tel en paroles comme en actions.

Voici un petit colloque qui n'a rien de fictif; c'est un souvenir :

— Vous êtes juste et bon. L'on ne peut s'empêcher de vous aimer. Pourquoi faut-il que vous vouliez avoir plus d'idées que n'en a tout le monde, et des manières de penser qui ne sont qu'à vous? A quoi vous serviront finalement tant de lectures, d'études, d'efforts et de curiosités de toutes sortes? Laissez cela aux savants et aux philosophes, dont c'est le métier. Pourquoi tant chercher et tant vous fatiguer l'esprit? Pourquoi ne pas vous contenter de ce qui suffit aux autres?

— Je vous rends grâce. Aimez-moi, je vous en prie, j'en suis heureux : il est doux d'être aimé. Mais laissez-moi la liberté de juger, de penser par moi-même et de chercher la vérité comme je l'entends. Ne me condamnez pas à vivre d'opinions toutes faites que j'aurai seulement la peine de ramasser autour de moi, à ne répéter que les lieux communs qui se colportent journellement de maison en maison. Mes instincts m'ordonnent d'être moi-même l'auteur de mes convictions et de travailler sans cesse à croître intérieurement. C'est affaire de conscience. La plus grande somme des pensées et des sentiments humains sera toujours commune à tous les hommes; mais admettez les nuances, souffrez des pensées et des sentiments individuels, comme vous êtes bien obligé de supporter que nos visages ne soient pas tous semblables, bien que la mode fasse aussi le plus qu'elle peut pour en effacer les différences. Pourquoi vouloir qu'il en soit autrement de nos esprits?

Mes parents n'avaient certainement pas d'autre secret que celui de Malebranche. On les aimait, on les estimait, on ne se serait pas aventuré à déverser en leur présence le blâme sur leurs sentiments, et en dehors ils étaient assurés d'avoir tout au moins de bienveillants défenseurs. Il est vrai qu'ils étaient aidés en cela par une certaine indépendance de position autant que par l'autorité morale que donne l'exemple d'une bonne vie fermement conduite et toujours fidèle à elle-même. C'est malheureusement, paraît-il, un ensemble de conditions qui ne se rencontre pas toujours, et si, par exemple, on est jeune, pauvre, isolé, dépendant de tout, il est difficile, même en souffrant, de lutter avec succès et jusqu'à la fin. Il se peut que la vigueur de conviction, la générosité, l'espérance, dons du jeune âge, résistent aux premières épreuves; mais trop souvent on en arrive bientôt, par amour de la paix, par le désir d'être considéré même de ceux qu'on sent engagés dans une voie inférieure, à ne plus se défendre qu'au moyen du silence. On refoule au fond de soi les protestations de la conscience. Mais il est à craindre que ce ne soit en vain, et aussi qu'on n'ait point la force de s'arrêter à temps. Du silence on fait un pas à d'autres concessions : on s'ouvre de plus en plus aux envahissements : le flot des préjugés monte, entre peu à peu et submerge. On s'accoutume à la servilité morale. On vit de complaisance et d'emprunt; on imite; on s'est mis hors de sa propre individualité; on a faussé sa conscience; on n'est plus sincère avec soi-même.

Un voyageur parle d'un grand pays où l'on est généralement sincère jusqu'à la fin de l'adolescence; mais dès qu'arrivant à la jeunesse on fait son entrée dans ce qu'on appelle le monde, on s'y forme insensiblement à la dissimulation : quelques années suffisent. Les parents, qui vous avaient laissé quelque liberté de la recherche et de la pensée dans le secret du foyer et s'en étaient peut-être enorgueillis ou divertis, sont les premiers à vous recommander de ne plus dire tout haut ce que vous sentez ou ce que vous pensez : ce serait de mauvais goût, contraire à l'usage, et surtout à la prudence; ce serait s'exposer à trop de risques; votre carrière en souffrirait; vous ne tarderiez pas à devenir suspect et insupportable aux yeux de tous. Que faire donc? Rien de plus simple : ne pensez plus; prenez un exemplaire du masque dont se servent tous les gens qui savent vivre, appliquez-le sur votre visage, ou plutôt sur votre âme, et ayez grand soin de le garder toute votre vie.

Il est inutile d'ajouter, dit le même voyageur, que dans ce grand pays le génie est sinon inconnu, du moins extrêmement rare. Le mensonge était aussi en honneur dans l'ancienne Perse : Persépolis ni Ecbatane n'ont été des Athènes; et ce n'est pas dans l'une de ces villes qu'est né Socrate. [1]

La suite à une autre livraison.

MOYEN
DE PRENDRE L'EMPREINTE DES PLANTES.

On conseille le moyen suivant d'obtenir des empreintes de plantes d'une netteté remarquable.

On imbibe légèrement d'huile une feuille de papier ordinaire. On la plie en quatre, et on la presse pour rendre l'imbibition égale.

On place la plante entre les deux derniers plis, et l'on presse de nouveau.

On l'interpose ensuite entre d'autres plis; on presse encore, puis on enlève la plante.

Aucune empreinte de plante n'apparaît d'abord; mais si l'on saupoudre le papier avec de la plombagine, l'empreinte apparaît aussitôt.

Pour rendre cette empreinte indélébile, on mêle à la plombagine de la colophane ou de la résine en poudre.

On nettoie l'épreuve avec de la cendre de foyer tamisée, et l'on y appuie un fer à repasser chaud, qui fixe l'empreinte de la plante en fondant le corps résineux.

LE BUCHERON ET LE SANTAL.

Imité de l'espagnol.

Au pied d'un santal se tenait un bûcheron. Il leva sa cognée et se mit à entamer l'écorce et bientôt le bois de l'arbre. A chaque coup de la cognée, l'arbre généreux parfumait de sa divine odeur le fer cruel qui élargissait la blessure.

Faites comme l'arbre béni; une âme éclairée de la lumière céleste, une nature noble et grande, ne goûtera jamais de plus grand bonheur que celui de faire le bien, de répondre aux mauvais traitements par les bienfaits, à la haine par l'amour.

HORLOGE DE STYLE ESPAGNOL.

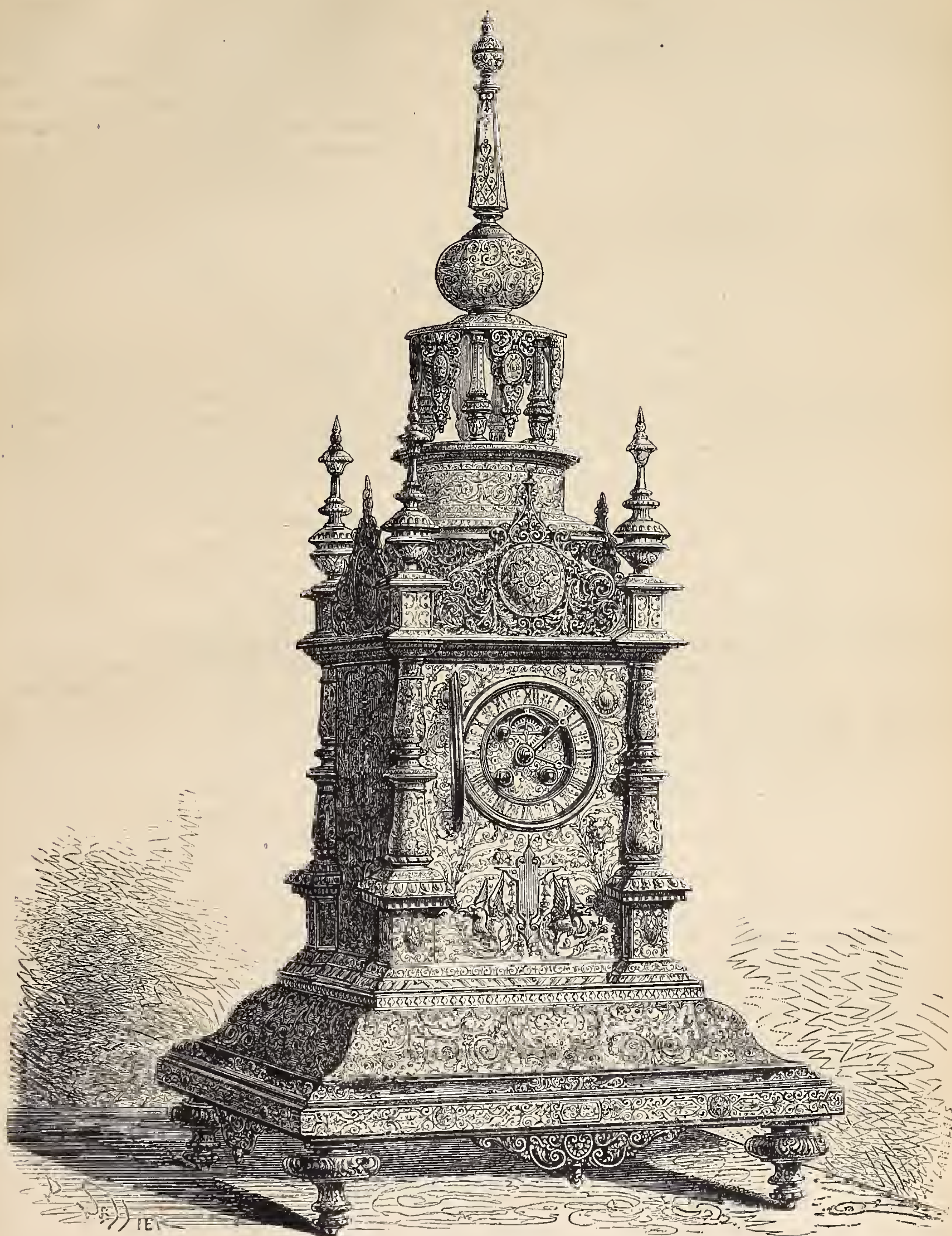
Le règne de Charles-Quint fut le beau siècle de l'horlogerie espagnole. On connaît les merveilles légendaires que Giovanni ou Juanillo Torriano [2], aidé par Jean Balin

[1] Hérodote raconte, dans son livre III, qu'un grand personnage persan, Otanès, dit à Darius : « Quand il est nécessaire de mentir, il ne faut pas s'en faire un scrupule. Ceux qui mentent désirent la même chose que ceux qui disent la vérité : on ment dans l'espoir d'en retirer quelque profit; de même on dit la vérité en vue de quelque avantage et pour s'attirer une plus grande confiance. »

Selon tous les voyageurs modernes, il y a peu de pays où l'habitude du mensonge semble aussi générale qu'en Perse. (*Voyageurs anciens et modernes*, t. I, p. 103.)

[2] Voy. ce qui a été dit sur cet habile horloger mécanicien, t. XXVIII, 1860, p. 70.

et Georges de Dinan, avait accomplies pour charmer les loisirs de l'empereur à Yuste : nous avons fait voir, dans ce recueil même, ce qu'il fallait croire de la prétendue passion de ce souverain, un moment désœuvré, pour les montres et les horloges, et il est certain qu'il faut rabattre de beaucoup sur ce qui a été raconté à ce sujet durant des



Horloge de style espagnol, par M. Zuloaga. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

siècles. Mais il est certain que l'horlogerie espagnole brillait alors par une élégance extérieure des plus recherchées, et que les Becerril et les Arphe y Villafañe, ces habiles orfèvres ciseleurs dont la réputation était européenne, ne durent pas dédaigner les artistes issus de leur école, rivalisant aussi d'invention et de goût dans l'ornementation des simples boîtes d'horloge que se disputaient les seigneurs du temps de Charles-Quint et de Philippe II.

La boîte à horloge que nous reproduisons n'est pas une œuvre de la renaissance : elle est de notre temps; le mérite de l'artiste qui en est l'auteur paraît être d'avoir retrouvé les anciens procédés de la damasquinerie moresque.

On a toujours considéré comme digne d'étude et d'imitation cette damasquinerie en fer pratiquée chez les Arabes, au moyen des métaux précieux et de certains émaux. Le vieux voyageur Belon indique bien quelques-uns des secrets pratiqués à Bagdad, à Damas et à Mossoul; mais il

ne dit rien de ceux que les Mores d'Espagne firent prévaloir, et c'est précisément ceux-là que M. Zuloaga croit être parvenu à faire revivre (1).

LES CRIS DE PARIS,

QUE LON CRIE PAR CHASCUN JOUR EN LADICTE VILLE (2).

Seizième siècle.

LA LAICTIERE.

Au matin, pour commencement,
Ie crie du laict pour les nourrices,
Pour nourrir les petits enfans,
Disant : — Ça, tost le pot, nourrice.

LA VEILLE DES ROYS.

Quand des Roys approche la feste...
Ie men vois criant des couronnes,
Pour mettre aux Roys dessus leur teste.

LE PATISSIER.

Et moy, pour un tas de frians,
Pour Gautier, Guillaume ou Michaut,
Tous les matins ie vois crians :
Eschaudez, gasteaux, pastez chaus.

LES ALLUMETTES.

Pour quelque peine que iy mette,
Denrichir ie nay pas appris;
Iay beau crier mes allumettes,
Car ilz sont a trop petit pris.

SABLON DESTAMPES.

Sablon d'Estampes a la mesure,
Ie vous en feray bon marché.

PIERRE NOIRE.

Iay de bonne pierre noire,
Pour pantoufle et souliers noircir.

CHARBON DU BASTEAU.

Charbon, charbon de ieune boys,
Il nest qua trois solz le minot.
Il est en greve sur un basteau,
Qui en voudra le vienne voir.

TERRE A LAVER.

Terre à laver pour degresser.
Ie la prens dedans les carrieres...

SEMELLE.

Semelle a bouter dans les bottes.
Ils sont bonnes pour la froidure...

LE VERRE DE PIERRE.

Gentil verre iolys.
A un liard les verre de pierre.

ANIS.

Anis fleury, mon bel anis.
Il est bon dedans la maison.

LA VIANDE DE KARESME. HAREN SORET.

Haren sor, haren de la nuict...

CRESSON.

Pour gens desgoutez, non malades,
Iay de beau cresson de calier...
Il n'est rien meilleur pour sallade.

SAULCE VERTE.

Vous faut il point de saulce verte?
Cest pour manger carpes et limande.
Ca qui en veut qui en demande,
Tandis que mon pot est ouvert.

CHERVIS.

Karotte, chervis et panes,
Cest viande a gens de bien.

OIGNONS.

Ie vends oignons et eschalotte,
Que lon crie bon appetis.

ORENGE.

Orenge, orenge, beaux marrons.
Ie vendray la piece un liart.

MERLU.

Merlu, merlu, merlu,
En karesme bonne viande.
Ca qui en veult, qui en demande,
Que quelcun me porte bon heur.

POUR LESTÉ ET NOUVEAU TEMPS.

A mes beaux cerneaux, a mes beaux cerneaux,
Tout cecy pour deux tournois.

CERISES.

Cerise douce, prunes de Damas,
Guigne douce en sa saison.

FOURMAGE DE BRIE.

Fourmage a la livre,
Fourmage de Brie.

LES HERBES.

A ma belle poiree, a mes beaux espinars,
A ma belle lectues, a ma belle ozeille,
Du persil, cerfeuil a merveille.

PETIS AULX.

Pigeons de maraiz
Donne apetis
A grans et petis,
Avec beurre fraiz.

CHASTAIGNE.

Chastaigne a rostir, chastaigne;
Ilz sont bonnes aux pastez aussi,
Et font la personne engressir,
Croissant aux boys pres les montaigne.

POMME.

Pomme de capendu, capendu,
Cest la pomme la plus royalle.
Je vous la vens bonne et loyalle.

CRESME.

Fromage de cresme,
Pour manger avec des fraizette,
Et dautre fromage en karesme,
Qui se faict de chardonnerette.

POIREAUX.

A mes beaux poireaux,
Qui se cuysent en eaux,
Cest un bon potage
Avec du laictage.

CHOUX.

A mes beaux choux blancz,
Bons sont en vendange.
La pomme a ung blanc.

CENDRE.

Cendre a lavandiere, cendre a lavandiere,
Ilz sont a six blancz le boisseau,
A la grande rue de Sainct Marceau,
Tout aupres de la Barbodiere.

LES BABIOLLES.

Livres nouveaux,
Chansons, balades et rondeaux,
Le Passetemps Michaut,
La farce du Mau marié,
La Patience des femmes
Obstinees contre leurs maris.

VOIRRE CASSEZ.

Voirre cassez, voirre cassez,
Chambrieres, regardez y,
Si en trouvez beaucoup d'amassez,
Vous me ferez un grand plaisir.

ESCARGOTZ.

Escargotz, les escargotz
Cest une grand viande au beurre,
Avec un feu de fagotz.

COUSTEAUX ET CIZEAUX.

Les cousteaux de Flandres,
De Moulins cizeaux.

SACZ DE TOILLE.

Ce sont des sacz pour plaideurs,
Pour demandeurs et defendeurs.
Tenez pour mettre voz proces,
Il vaut deux solz sans point d'exces.

POUR LES PRISONNIERS.

Aux prisonniers du Chastelet,
Qui sont en un lieu ort et laid.

LES POURCEAUX DE L'ABBAYE SAINT-ANTOINE.

N'y a-t-il rien pour les pourceaux St-Antoine?
Chambrieres, regardez y.

---

(1) M. Eusebio Zuloaga est originaire, nous affirme-t-on, de la ville d'Eibar dans le Guipuscoa. Il a étudié les procédés de Lepage pour la damasquinure des armes, et pratiqué durant plusieurs années l'art de céramique à Sèvres. Depuis, il a été directeur de l'*Armeria real* de Madrid, dont on connaît la célébrité. Il avait établi un de ses ateliers à Saint-Jean de Luz; il l'a transporté aux environs de Madrid. Le fils de M. Zuloaga, qui est devenu l'associé de son père, vient de terminer le tombeau du général Prim.

(2) Veufve Jean Bonfons, rue Neuue Nostre-Dame, à l'enseigne Sainct Nicolas; 1545. — Réimpression in-8 jésus de 44 p. (Bibliothèque gothique).

Voy., dans notre t. Ier, p. 386 et 406, les Cris des petits métiers de Paris au treizième siècle; — et t. XIV, 1846, une chanson sur les cris de Paris au seizième siècle.

LES CARAVANES EN AFRIQUE.

LES GOGLIO. — LES BANDARI. — FACTORERIES. — LES PORTEURS. LA CARAVANE DE BIHÉ. — ÉCHANGES.

En Afrique, les caravanes se dirigent de trois côtés vers l'intérieur : par l'est, l'ouest et le nord.

Le centre du commerce de la région orientale est le port de Zanzibar; les autres ports de la côte en sont tous dépendants. Le climat est cause que ce commerce est entièrement entre les mains des Souahélis (du Zanguebar), des Arabes et des Banians.

Les marchés nommés *Goglio* sont toujours précédés de la proclamation de la paix; les nègres de l'intérieur y arrivent, apportant sur leurs têtes leurs articles à vendre, chèvres, noix de coco, bananes, graines, beurre, etc., qu'ils échangent contre des cotonnades, de la verroterie, des objets en fer, du poisson sec, de l'eau-de-vie, des aiguilles et du fil. — Les échanges se font avec une grande lenteur.

Des caravanes (Safari des Souahélis, Ragenda de l'intérieur) sont toujours en marche entre la côte et les pays des lacs. On préfère se rendre à l'intérieur pendant les mois où finissent les grandes ou les petites pluies, parce qu'alors les vivres et l'eau potable sont à meilleur compte.

Chaque caravane est dirigée par un *mudéwa*, marchand, et compte rarement plus de trois cents personnes; dans les passages dangereux, plusieurs troupes se réunissent afin de se prêter un mutuel appui contre les ennemis.

Trois sortes de caravanes se dirigent de la côte orientale vers la région des lacs : la première est composée entièrement de gens de l'Unyamuési; la seconde, de porteurs engagés, sous la conduite de quelques hommes libres souahélis ou de quelques *Fundi* qui sont des esclaves de négociants arabes; à la tête de la troisième se trouvent les Arabes eux-mêmes; ces dernières caravanes sont les plus importantes.

Dans l'état actuel, les chemins sont ordinairement des plus misérables; on est obligé de traverser des broussailles épineuses (*Acacia detinens*, etc.), des herbes de hauteur d'homme, des forêts entrelacées de lianes; de gravir des collines souvent rocailleuses, de passer des marais ou des rivières rapides.

On appelle *Bandari* un lieu central où les caravanes se croisent. Là on s'arrête, et souvent bien longtemps; tel est, par exemple, Sengomero, dans le pays de Khutu, et surtout Tabora (Kaseh) dans le district d'Unyanyembé, au centre du pays d'Unyamuési, lieu principal de réunion, où l'on trouve toujours des esclaves et de l'ivoire. Les Arabes de Zanzibar ont là des factoreries où ils résident souvent pendant des années, en envoyant leurs Fundis trafiquer aux alentours.

Un autre centre très-important, plus loin encore à l'ouest, c'est Msene, dans le même pays. Les marchandises apportées de Zanzibar valent le triple à Ujiji; de même, l'ivoire coûtant, à Ujiji, 100 francs (en verroterie, etc.), la frazilah de 35 livres en vaudra 300 à Zanzibar.

D'autres caravanes partent des colonies portugaises de la côte orientale.

Depuis l'équateur jusqu'à la Cafrerie, le nègre ne connaît aucun animal de transport; tous les efforts des Portugais, soit pour dompter des buffles, soit pour acclimater des bœufs, des chevaux ou des mulets, ont échoué. Les porteurs nommés *carregadores* doivent remplacer les bêtes de somme; ils font journellement sept à huit lieues avec une charge de 40 à 50 kilogrammes.

Les caravanes de carregadores parcourent le pays dans toutes les directions; les négociants indigènes ou *pombeiros* du pays de Kimbunda, entre le 9e et le 13e degré sud, en envoient de la côte occidentale jusque dans le voisinage de l'océan Indien. Deux de ces pombeiros furent chargés, en 1815, d'un message qu'un négociant de Kassandschi, dans l'Angola, envoyait au Mozambique, et revinrent avec une lettre du gouverneur de cette colonie[1]; ce sont les seuls sujets portugais qui aient traversé l'Afrique méridionale dans toute sa largeur; aucun Portugais d'Europe n'a fait ce trajet; des Arabes de Zanzibar l'ont effectué plusieurs fois.

Ladislas Magyar, qui vécut longtemps dans le pays de Kimbunda, donne des détails sur ces caravanes. La plus importante est celle de Bihé; elle apporte de l'ivoire d'éléphant et d'hippopotame, de la cire et d'autres produits; cette caravane arrive deux fois par an au Benguela; elle se compose de trois mille hommes, dont mille armés; après quelques jours de repos, les opérations d'échange commencent; puis la caravane repart avec les marchandises européennes, que les hommes de Kimbunda vont ensuite répandre dans l'intérieur.

Du côté de l'Angola partent de même des caravanes: Muximo, Massangano, Kassandschi, Lucumba, sont des points de croisement des routes, où l'on tient des foires fréquentées par des marchands venus de très-loin; Cameron rencontra à Kilemba, dans l'Urua, un Arabe de Zanzibar, et deux marchands de Bihé dans le Benguela.

Les marchandises, consistant en ivoire, cire, copal, orseille, huile de palme, peaux, minerai de cuivre, sont portées par les nègres à des centaines de milles de distance jusque vers les ports de mer. Ces nègres sont inscrits au gouvernement, et le négociant qui désire avoir une centaine de porteurs n'a qu'à s'adresser au gouvernement, en payant une petite redevance.

Les caravanes du nord pénètrent dans le Soudan par Ghadamès, Mourzouk, etc., et en rapportent des dents d'éléphant, des plumes d'autruche, du séné, de la poudre d'or, de l'indigo, des peaux de lion, de léopard, de panthère, etc., du benjoin, du musc, de la gomme d'acacia, etc. [2]

UTILITÉ DU CHATIMENT.

L'impunité du crime est le pire malheur pour le coupable, car elle l'empêche de guérir par l'expiation. Les juges d'ici-bas ne sont pas d'ailleurs les seuls juges; c'est devant Dieu, et non devant les hommes, qu'il faut être absous. SOCRATE.

LA TRUFFE

ET SES ORGANES REPRODUCTEURS.

La truffe est un des champignons dont les modes de développement et de fructification sont le moins connus. Mais, tout récemment, M. Brefeld vient de faire une découverte qui pourrait bien mettre sur la voie des modifications très-bizarres que la truffe peut être susceptible d'éprouver, aussi bien dans son développement végétatif que fructifère.

Voyons d'abord ce que l'on sait des tubéracées :

Leur partie végétative se compose de filaments blanchâtres, très-rameux, qui se développent souterrainement

(1) C'est probablement au voyage de ces deux pombeiros que se rapporte ce que disent certains auteurs des voyageurs J.-B. et P. Pombeiros.

(2) Voy. Bernardin, *l'Afrique centrale; étude sur ses produits commerciaux.*

sur les racines de certains arbres. De distance en distance, lorsque ces filaments (*mycelium*) sont dans des conditions convenables, ils forment des enchevêtrements de ramifications nombreuses. Les rameaux multiples nés en un même point se serrent les uns contre les autres et se recourbent de façon à constituer des corps arrondis, tuberculeux. Ce sont ces productions, enveloppées par un tissu de filaments colorés en brun ou en noir, que l'on nomme vulgairement des truffes. Chacun de ces tubercules est la fructification du champignon, comme on peut s'en assurer en y faisant une coupe et en l'examinant au microscope (fig. 1).

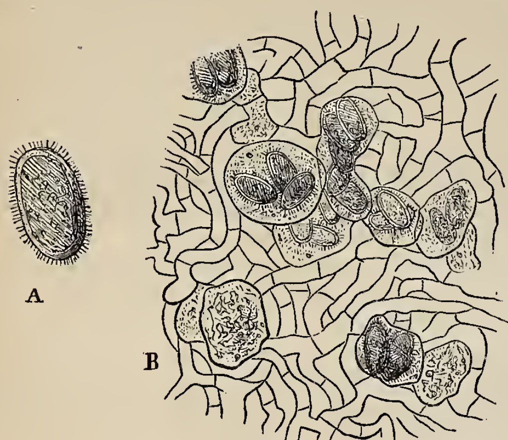


Fig. 1.

A. Spore de truffe (grossissement, 800).
B. Coupe de truffe mûre examinée au microscope, montrant les asques qui renferment les spores à divers états de développement (grossissement, 300).

On y distingue, en effet, au milieu du tissu fondamental constitué par les filaments rameux réunis côte à côte, de plus grandes cellules (*asques*) qui forment comme des sacs clos disséminés çà et là et renfermant les spores.

Ces asques sont presque sphériques. Il se produit à leur intérieur un nombre indéterminé de petits corps ovales d'un jaune brun, élégamment ornés par de toutes petites épines en réseau : ce sont les *spores*, qui, mises en liberté

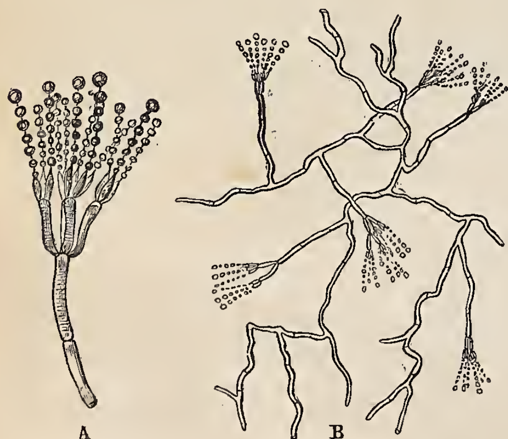


Fig. 2.

A. Sommet de fructification de la moisissure verte (*Penicillum*), portant les conidies en chapelets (gross^t, 600).
B. Penicillum en fructification (gross^t, 150).

par la destruction du tissu fructifère, sont susceptibles de germer pour donner naissance à un nouveau *mycelium* blanc sur lequel peuvent se produire de nouvelles truffes.

Or, on a remarqué que c'était seulement là où l'air arrive difficilement que se formaient les fructifications des tubéracées. Placé dans d'autres conditions, en plein air, le *mycelium* blanc d'un tuber ne pourrait-il pas donner naissance à un autre genre d'organes reproducteurs sporifères? C'est ce qui semble on ne peut plus probable après la curieuse expérience de M. Brefeld.

Ce botaniste a étudié la moisissure verte la plus commune, qui se développe très-facilement sur le pain gâté, par exemple. Ce champignon, qu'on nomme *Penicillum glaucum*, donne à l'air libre des organes fructifères en forme de martinets ou de pinceaux (de là lui vient son nom). Un de ces pinceaux (fig. 2) est formé par un rameau du *mycelium* vert qui produit à son sommet trois ou quatre protubérances sur lesquelles bourgeonnent les unes sur les autres de petites cellules. Ce sont les spores de la plante; elles constituent ainsi un certain nombre de chapelets à l'extrémité de chaque branche fructifère.

M. Brefeld a pris une de ces spores de *Penicillum*, et l'a fait germer sur du pain en vase clos, de façon à empêcher le renouvellement de l'air. Il a vu alors se développer dans l'intérieur du pain des filaments produisant des nodules blancs qui, séchés et placés sur du sable humide, ont donné lieu à un développement fructifère à leur intérieur (fig. 3).

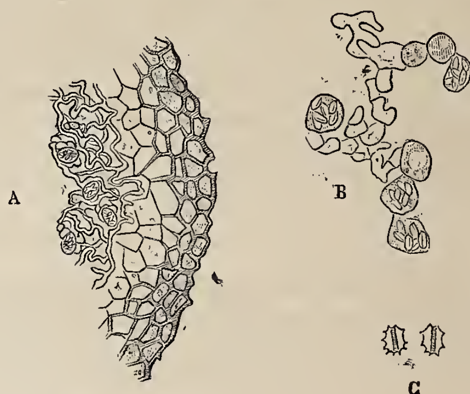


Fig. 3.

A. Coupe du sclérote obtenu par la germination d'une spore de Penicillum (gross^t, 300), d'après Brefeld.
B. Fragment de la fructification de ce sclérote, montrant les asques avec des spores à divers états de développement (gross^t, 630).
C. Spores (gross^t, 800).

Or, si l'on fait une coupe dans l'une de ces productions obtenues par la germination d'une spore de moisissure verte, et qu'on examine cette coupe au microscope, on y retrouve tous les caractères de la coupe de truffe que nous avons étudiée (fig. 1).

Ainsi, la moisissure verte commune, le *Penicillum*, ne serait que le développement à l'air libre d'une tubéracée.

Suivant que l'air l'entoure plus ou moins abondamment, son *mycelium* est susceptible de donner les pinceaux de chapelets de la figure 2 ou les tubercules de la figure 3.

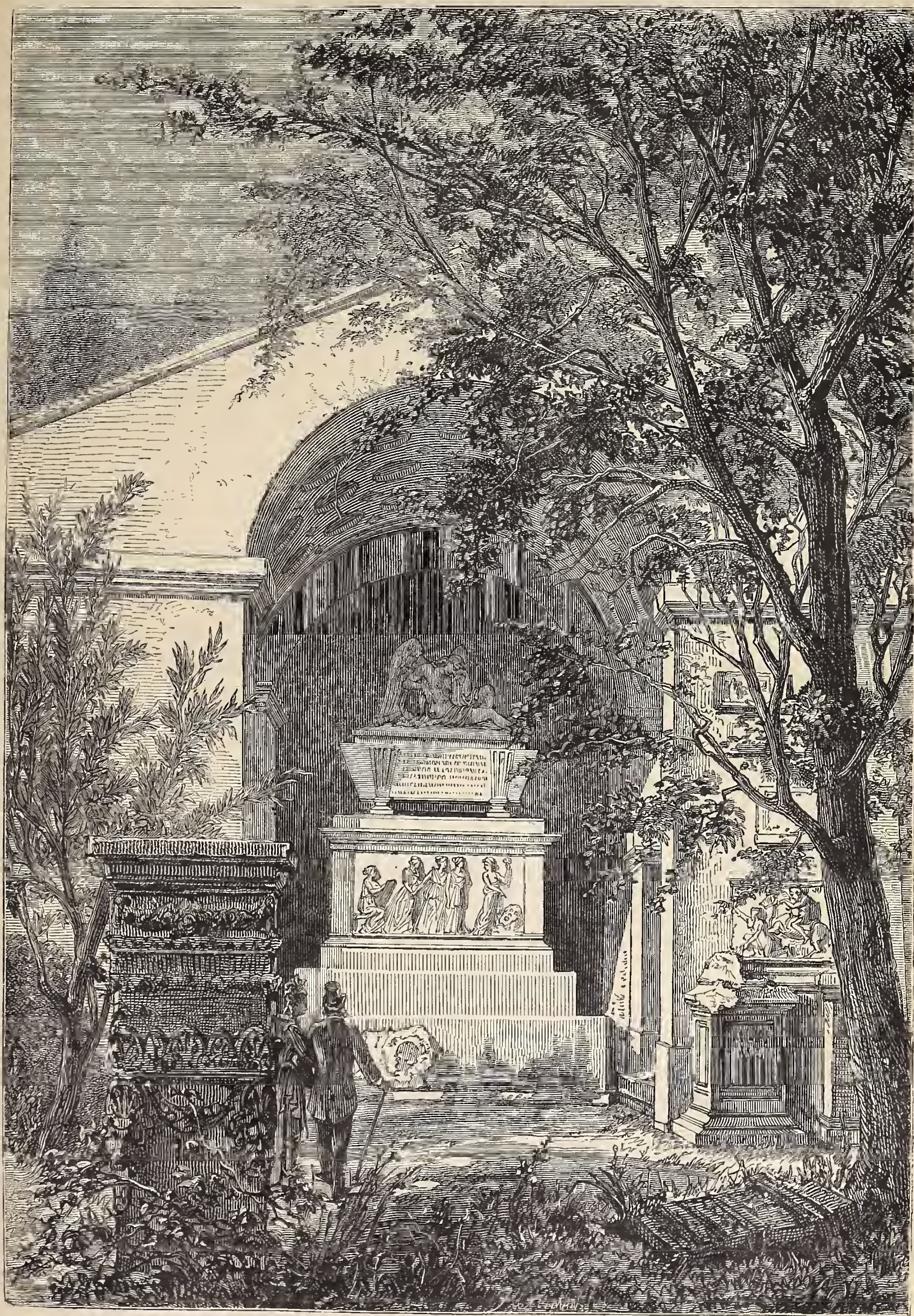
Ce n'est malheureusement pas la même espèce que la truffe comestible; mais pourquoi celle-ci n'aurait-elle pas aussi sa forme pénicillienne en se développant à l'air libre?

C'est là ce qui reste à découvrir sous le rapport de la culture pratique de la truffe; mais, au point de vue scientifique, un pas important est fait.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LE TOMBEAU DE WINCKELMANN,

A TRIESTE.



Le Tombeau de Winckelmann, au jardin du Musée d'antiquités de Trieste. — Dessin de Sellier.

Winckelmann est né, le 9 décembre 1717, à Stendal, ancienne capitale du Brandebourg. C'était le fils d'un savetier. Combien on désirerait savoir quel homme était son père, quelle femme était sa mère, et ce qui, dans leur ame, pourrait expliquer la vocation de ce grand admirateur de l'art grec, de cet ingénieux et vigoureux esprit, initiateur

de la plupart des écrivains devenus célèbres après lui dans l'étude et la critique des chefs-d'œuvre de l'antiquité! « L'Histoire de l'art de Winckelmann, dit un de ses biographes [1], est sans contredit une des œuvres les plus puissantes de l'esprit humain. »

Le savetier et sa femme étaient bien pauvres. L'enfant mendiait son pain, de porte en porte, en chantant. On raconte que, possédé d'une curiosité d'apprendre extraordinaire, il allait fouiller la terre, aux environs de Stendal, ayant entendu dire qu'on y avait trouvé quelquefois de vieilles armes.

Son premier succès fut de servir de guide à un vieux maître d'école aveugle. Il parvint ainsi à acquérir les connaissances les plus élémentaires. Dès qu'il sut lire, il dévora les livres, surtout, chose étrange! ceux où il était question de la mythologie grecque.

De Stendal, il alla chercher un peu plus d'instruction à Berlin, où il parvint à se faire admettre dans l'école du Vieux-Cloître. Il y fit des progrès, mais ses maîtres étaient « étrangers aux muses. » Il passa ensuite à l'Université de Halle, où ses protecteurs auraient voulu qu'il se livrât à l'étude de la théologie; il n'en avait pas le goût : il ne rêvait que de Grèce, et là, comme il l'a dit ensuite, « le grec était plus rare que l'or. »

S'il avait laissé des Mémoires, avec quel intérêt ne le suivrait-on pas dans toutes ses pauvres pérégrinations! A la manière des anciens étudiants allemands [2], il ne lui répugnait pas de tendre la main sur les routes, ou chez les pasteurs et les riches, pour aller, par exemple, se procurer quelques livres grecs à une vente de Hambourg, ou visiter les riches collections de Dresde. C'est assez dire combien était profonde sa misère et irrésistible sa passion pour l'étude et pour l'art! A l'âge de vingt-quatre ans, en 1741, il fut quelque temps précepteur chez un capitaine de cavalerie, à Osterbourg. Il passa par Iéna où il voulut étudier les mathématiques et la médecine; mais sa pauvreté lui fit accepter une autre place de précepteur à Heimersleben, près de Halberstadt. Un orientaliste célèbre, Boysen, l'y rencontra à l'auberge : « Winckelmann était fort pauvre, dit-il, et n'avait pas même de quoi acheter des livres. Il passait son temps à lire les auteurs grecs... Il me fit part de sa misère avec une tristesse dont j'eus le cœur navré... Non-seulement il traduit Hérodote, mais il explique et commente cet auteur, comme si un génie l'inspirait. » Boysen lui obtint une place de régent à Seehausen où il eut à enseigner l'A b c à des enfants d'intelligence fort obtuse. Quoiqu'il cherchât à s'en consoler en étudiant à fond Homère, il ne put pas longtemps supporter cette situation. « J'en ai goûté de cruelles, dit-il dans une de ses lettres, mais jamais rien de pareil à la servitude de Seehausen. »

Plusieurs années après, il parvint à l'emploi de bibliothécaire du comte de Bunau, à Kœtheniz, près de Dresde; ce seigneur lui donnait seulement quatre-vingts thalers de traitement; mais il était à portée de trésors d'art, et il avait assez de loisir pour visiter souvent la galerie royale et étudier l'anatomie, le dessin, en un mot, tout ce qui pouvait le préparer à ses grands travaux de critique de l'art.

Une réflexion nous arrête ici : nous ne devons pas oublier que si la plupart des détails biographiques qui précèdent peuvent être nouveaux pour une grande partie de nos lecteurs, les traits principaux de la vie de Winckelmann, et surtout l'appréciation de son génie, ont déjà été exposés dans ce recueil même [3]. Sa conversion au catholicisme, qui lui valut de hautes protections à la cour de Dresde, son départ pour Rome à l'âge de trente-huit ans, furent pour lui le commencement d'une seconde période où, délivré des soucis de la pauvreté, admis dans la société et l'intimité des artistes, des riches amateurs, des cardinaux, des princes, il lui fut enfin possible d'exprimer, dans divers ouvrages, ses opinions et ses théories sur l'art; il s'éleva rapidement à une renommée que le temps a plutôt consacrée qu'affaiblie [1]. Gœthe a écrit un livre intitulé : *Winckelmann et son siècle*. Ce titre seul est un grand éloge.

On a de Winckelmann une lettre, datée du 8 décembre 1762, où il écrit à un ami :

« Tu me demandes l'histoire de ma vie : elle n'est pas » longue si je la mesure par la jouissance. M. Plautius, » consul, qui avait triomphé sur les Illyriens, fit graver » sur son tombeau, qu'on voit encore près de Tivoli, après » l'énumération de ses actions militaires, ces mots : VIXIT » ANNOS IX (Il vécut neuf ans). Je pourrai dire que jus» qu'ici j'en ai vécu huit : c'est juste le temps de mon sé» jour à Rome et dans les autres villes d'Italie. Ici, j'ai » essayé de renouveler les années de ma jeunesse, perdues » ou dans la paresse ou dans le dénûment; je mourrai du » moins plus content, car j'ai obtenu tout ce que je dési» rais, et plus que je n'aurais pu croire, espérer ou mé» riter. »

Il avait demeuré, à Rome, chez Raphaël Mengs, sur le monte Pincio, puis chez le cardinal Archinto, plus tard chez le cardinal Albani, et avait été conservateur à la Bibliothèque du Vatican et président des antiquités modernes. Le pape avait voulu entendre de lui-même la lecture de fragments de ses ouvrages.

« Winckelmann, dit M. Hermann Hettner, avait passé douze ans à Rome, douze années d'efforts et d'infatigable activité. Il s'était habitué à vivre et à se considérer comme un Romain. L'éclatant succès de ses *Monumenti inediti* lui avait assuré quelque fortune; il céda enfin au désir de revoir ses amis d'Allemagne. Au printemps de 1768, il partit en compagnie du sculpteur et marchand d'œuvres d'art Cavaceppi; mais à peine arrivé dans le Tyrol, un invincible attrait le ramena vers l'Italie. Rien ne put le retenir; il revint en toute hâte par Vienne. A Trieste, il fit la connaissance d'un jeune Italien, Arcangeli, auquel il s'ouvrit sans défiance et avec sa franchise habituelle. Il se laissa aller à lui parler de quelques médailles d'or dont l'impératrice Marie-Thérèse lui avait fait présent à Schœnbrunn. Pour s'en emparer, ce misérable l'assassina [2].

» C'était le 7 juin 1768. Winckelmann avait cinquante-deux ans. Il mourut avec tranquillité. Au moment où l'assassin le frappa, il rédigeait un avis aux futurs éditeurs de son Histoire de l'art. »

Le voyageur qui passe à Trieste évite la vue de la maison où fut commis ce crime abominable, mais il regarde comme un pieux devoir d'aller visiter le tombeau élevé par souscription à Winckelmann, en 1830 ou en 1832. On monte, dans la vieille ville, par une suite d'escaliers, jusqu'à une terrasse d'où l'on jouit d'une vue splendide de la mer. C'est là, près du dôme de Saint-Just (*duomo San-Giusto*) que l'on peut voir le monument représenté par notre gravure, dans le jardin du *Lapidario aquilense*, jadis cimetière, aujourd'hui musée d'antiquités où des fragments de sculptures de tous les âges sont abrités sous de beaux arbres. Le site est charmant, paisible, digne de la mémoire d'un admirateur passionné de l'art; mais il est impossible

(1) Herman Hettner, *Revue moderne*. Janvier 1866.
(2) Voy. les Mémoires de Plater, dans notre tome XXVIII, 1860, p. 218, 230, 234, 242, 253, 266.
(3) Tome XIV, 1846, p. 189 et 234.

(1) On a dit quelquefois par erreur que le *Laocoon* de Lessing était antérieur aux premiers écrits de Winckelmann.
(2) Il paraît bien qu'Arcangeli n'était pas, comme on l'a écrit, son domestique.

de n'y pas songer avec tristesse que Winckelmann aurait pu vivre et travailler encore pendant un assez grand nombre d'années, et que c'est à Rome qu'il eût voulu mourir.

QUINE.

NOUVELLE.

I

Ils étaient cinq; on les appelait les cinq doigts de la main, parce qu'ils étaient inséparables. Il va sans dire que puisqu'ils étaient cinq, il y en avait quatre qui subissaient l'influence du cinquième. Cela se voit dans toutes les associations humaines, grandes ou petites.

Tous les cinq étaient nés de parents peu illustres, qui gagnaient leur vie au jour le jour dans les régions fangeuses du Marais. Le numéro cinq avait cependant sur les autres une certaine supériorité sociale : son grand-père avait été riche dans son temps, et il avait eu l'honneur d'être ruiné en bonne compagnie par les spéculations de Law. Son père avait été l'un des violons de la musique du roi; mais il avait trouvé moyen, pour des raisons que l'on ignorait, de se faire expulser de cette honorable compagnie, et il vivait misérablement en donnant des leçons à quinze sols le cachet.

Tous les cinq avaient passé leur petite enfance dans les ruisseaux du Marais, à chercher de vieux clous, pour les revendre au marchand de ferraille; et autour des étalages des fruitiers, pour attraper de temps à autre une orange gâtée ou une pomme pourrie. Dans cet âge si tendre, le numéro cinq, quoiqu'il ne fût ni le plus fort ni le plus agile de la bande, trouvait moyen d'amasser plus de vieux clous que les autres et de les revendre plus cher. Il avait l'art de se faire offrir par ses camarades les oranges les moins gâtées et les pommes les moins pourries.

La connaissance des cinq futurs amis avait commencé par des volées de coups de poings et s'était peu à peu transformée, sous l'influence du numéro cinq, en une sorte d'association amicale, funeste aux chats errants, aux chiens qui avaient perdu leurs maîtres et aux passants débonnaires.

Dans toutes les équipées de la bande malfaisante, c'était le numéro cinq qui donnait les ordres, c'étaient ses quatre acolytes qui prenaient toute la peine et recevaient tous les horions, quand il y en avait à recevoir.

Depuis l'âge de huit ans jusqu'à leur première communion, les cinq fréquentèrent, à leur corps défendant, l'école d'un magister, célèbre dans toute la rue des Vieilles-Haudriettes par son ignorance vraiment remarquable et par son amour pour l'eau-de-vie de qualité inférieure.

Là où ses camarades avaient appris fort peu de chose, le numéro cinq, qui était doué d'une rare intelligence, avait trouvé moyen de s'instruire. S'ils n'avaient rien appris, ses camarades, en revanche, avaient été vertement houspillés, tantôt parce qu'ils méritaient réellement de l'être, tantôt parce que le magister, après boire, éprouvait un irrésistible désir d'épancher sa bile et de passer sa colère sur quelqu'un.

Le numéro cinq ne valait pas mieux que les autres, peut-être même valait-il moins. Cependant il eut toujours l'art d'esquiver les coups : tantôt, à force d'habileté, il détournait l'orage sur des épaules innocentes; tantôt, pris en flagrant délit, il regardait fixement le magister entre les deux yeux, et le magister se détournait tout déconfit, en marmottant je ne sais quelles menaces.

II

Après leur première communion, les cinq amis furent mis en demeure de débarrasser leurs parents et de pourvoir désormais à leur propre subsistance.

Le premier était devenu courtaud de boutique chez un marchand drapier de la rue Saint-Denis. Le numéro cinq l'avait, malgré ses supplications et ses remontrances, affublé du surnom grotesque de Potiron, parce que, depuis qu'il mangeait à la table du drapier, toute sa personne était devenue singulièrement mafflue et rebondie.

Le second pilait des drogues chez un droguiste de la rue des Lombards, à l'enseigne du *Pilon d'argent*. Le numéro cinq, qui connaissait sa mythologie, lui avait fait cadeau, dès l'école, du surnom de Phébus, parce qu'il avait les cheveux d'un rouge ardent.

Le troisième était petit commis dans la gabelle. Dès sa plus tendre enfance, parents, voisins et amis l'avaient appelé Plumet, sans que personne pût assigner une origine précise et authentique à cette étonnante dénomination; car elle était bien étonnante, quand on la rapprochait de l'objet dénommé. Au seul mot de Plumet, en effet, on songe à quelque chose de martial, de coquet, de pimpant; on se figure une tête rejetée en arrière, des regards fiers et hardis, une démarche militaire. Or, l'objet dénommé était une créature timide, déjetée, souffreteuse, avec un teint blafard, émaillé de taches de rousseur larges comme des lentilles.

Ce n'est pas toujours la logique qui préside à la formation des langues; la tyrannie de l'usage y empiète bien souvent sur les droits de la logique. Le numéro cinq, autorité indiscutable, ayant daigné adopter le mot Plumet, l'infortuné commis de la gabelle en demeura coiffé pour le reste de ses jours.

Le quatrième, le plus grand et aussi le plus débonnaire de tous, se parait fièrement du nom de Goliath, qu'il devait à la munificence de l'ingénieux numéro cinq. Il se décernait, en société, le titre de naturaliste. La vérité vraie, c'est qu'un savant naturaliste l'avait pris à son service pour épousseter ses collections, transporter d'une pièce dans une autre les objets trop lourds, et déclouer les caisses qui lui arrivaient de toutes les parties du monde.

Le numéro cinq s'appelait Barberin tout court, sans épithète et sans surnom. Il était entré par vocation chez un procureur, et l'on disait qu'il s'entendait en affaires mieux que le procureur lui-même. Quoi qu'il en soit, il était plus retors dans son petit doigt que les quatre autres dans toute leur personne. Il était maigre, nerveux, bilieux, beau parleur, fertile en expédients, et d'une ambition qui aurait épouvanté ses associés s'ils avaient été capables de la deviner.

Depuis qu'il était chez son procureur, Barberin prenait toutes les allures d'un gentilhomme. Il achetait, dit-on, des ganses pour son tricorne et des nœuds pour son épée, au *Petit-Dunkerque*, comme les marquis les plus authentiques. Car il s'était octroyé le droit de porter l'épée, du moins le dimanche, et ses humbles amis l'avaient peu à peu imité. Mais Potiron portait l'épée en rôtisseur, Phébus en valet de bonne maison, Plumet en bedeau, et Goliath en suisse de cathédrale. Barberin seul la portait en gentilhomme; oui, il la portait en verrouil ou en quart de civadière, sans jamais y empêtrer ses jambes. Parfois Plumet, dans l'excès de son admiration, l'appelait, par mégarde, M. de Barberin, sans que l'autre prît la peine de relever ce *lapsus linguæ*.

III

Selon le cours naturel des choses, les cinq amis dispersés dans Paris, et tenus à l'attache pendant toute la semaine, risquaient fort de se perdre de vue et de former

de nouvelles amitiés, chacun dans le coin où le sort l'avait placé.

Mais Barberin avait mis dans sa tête de maintenir l'association, et quand Barberin voulait une chose, il fallait que cette chose se fît.

Ce n'est pas que Barberin ressentît pour ses camarades l'affection franche et sincère qu'ils éprouvaient pour lui. Il les aimait à sa manière : d'abord, comme des vassaux dont l'hommage lui était agréable; puis, comme des associés, mêlés dans sa pensée à des projets d'avenir dont il ne confiait le secret à personne.

En vertu d'une convention solennelle, les cinq amis se réunissaient pour dîner ensemble le premier dimanche de chaque mois : l'hiver, c'était au *Panier-Fleuri*, rue de la Huchette; dans la belle saison, c'était sous les lilas en fleurs, ou à l'ombre des tonnelles de quelque guinguette hors barrière.

C'était en l'année 1776, par une belle soirée de mai. Les inséparables étaient assis autour d'une table rustique, sous les tilleuls en fleur du *Moulin-Vert*. Sous une tonnelle voisine, des familles de bons bourgeois faisaient gaiement sauter les bouchons, et échangeaient de grosses plaisanteries, invariablement suivies d'un concert de rires sonores. Trois soldats des gardes françaises, à l'ombre d'un bouquet de sureaux, fumaient dans de longues pipes hollandaises, à moitié renversés sur leurs chaises, une jambe ramenée sur l'autre. Les gens qui avaient fini de dîner s'en allaient d'un pas un peu lourd, jetant tout autour d'eux des regards pleins de bienveillance. Les arrivants cherchaient un coin où se mettre, pilotés par des servantes au nez retroussé. Des petits garçons et des petites filles, un peu gauches dans leurs habits du dimanche, poussaient des reconnaissances sous les tonnelles, et se sauvaient en chuchotant et en ricanant, dès qu'on les regardait.

Deux épagneuls, mis en joie par tout ce mouvement et tout ce tapage, se poursuivaient comme des fous autour des tables. Des volées de pigeons tournoyaient autour d'un pigeonnier rustique; de légers nuages satinés dormaient immobiles sur l'azur profond du ciel, et la pénétrante senteur des tilleuls envahissait jusqu'aux moindres recoins.

Goliath, le nez en l'air, semblait perdu dans une profonde méditation.

— A quoi penses-tu? lui demanda Potiron, en lui donnant une petite tape sur l'épaule.

Le bon géant abaissa ses regards sur la face rubiconde et souriante de son camarade, et lui répondit sans vergogne :

— Ma foi, à rien du tout! Je me laisse vivre. Il fait bon ici, avec vous autres, après un petit dîner aussi soigné!

Plumet, qui regardait avec une profonde admiration le coquet uniforme des gardes françaises, déclara que de sa vie il n'avait été si complétement heureux.

Phébus cessa un moment de jongler avec les bouchons, pour déclarer qu'il était absolument, complétement et parfaitement de l'avis de son ami Plumet.

— Eh bien, quoi? reprit-il vivement en voyant passer un sourire dédaigneux sur les lèvres de Barberin.

— Rien? répondit Barberin, avec une nonchalance affectée.

— Si! tu allais dire quelque chose, reprit Phébus avec insistance.

— Bah! à quoi bon?

IV

Barberin, qui avait son projet en tête, résista aux instances de ses amis, juste assez longtemps pour piquer leur curiosité.

— Vous le voulez, leur dit-il enfin, je parlerai donc. Souvenez-vous seulement que vous m'y avez contraint. Je suis honteux de voir des amis à moi, qui sont déjà des hommes, raisonner et parler comme des enfants. Vraiment! vous me la baillez belle, de venir nous chanter que la vie est bonne et que vous vous laissez vivre. En quoi donc est-elle si bonne et si douce, notre vie? Voilà Potiron qui couche dans un corridor, Phébus sous un comptoir, Plumet dans une malle, Goliath dans une caisse d'emballage, et moi dans un taudis. Du matin au soir nous mesurons du drap, nous pilons des drogues, nous écrivaillons, ou nous époussetons des bêtes empaillées, avec le doux espoir de recommencer le lendemain, le surlendemain et toujours jusqu'à la fin de notre vie. Et pourquoi? Pour enrichir par notre travail des gens qui se moquent de nous. Quels plaisirs avons-nous, quelles joies dans la vie? Une fois par mois, nous nous réunissons pour boire du vinaigre, pour manger dans de la vaisselle de caillou, avec des fourchettes de fer, des omelettes où il entre plus de farine que de beurre, des lapins qui ont couru sur les toits, ou des poulets étiques. A part le plaisir d'être ensemble, qui est certes un grand plaisir, que faisons-nous ici? Nous nous encanaillons. Est-ce que des gens comme nous (il disait *comme nous*, mais il pensait *comme moi!*) sont faits pour écouter des bourgeois endimanchés braire des chansons stupides? Est-ce que nos réunions ne seraient pas mille fois plus décentes et plus agréables, si chacun de nous pouvait à son tour recevoir les autres à une table chargée de vaisselle plate et de cristaux, étincelante de lumières, servie par des valets en grande livrée. Il y a des gens qui le font, pourquoi ne le ferions-nous pas? Que sont-ils de plus que nous? Ils sont riches, voilà tout. Et pourquoi ne chercherions-nous pas à nous enrichir, au lieu de nous laisser vivre, et de proclamer que la vie est bonne, quand nous savons tous que, sans argent, elle est mauvaise, elle est détestable?

— Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, dit philosophiquement Goliath, qui, le premier au milieu de l'ahurissement général, avait retrouvé la parole.

— C'est là un propos de chèvre, et non pas une parole digne d'un homme, reprit Barberin avec animation.

Là-dessus, avec une verve diabolique, avec une éloquence détestable, il les dégoûta de leur condition, les fit rougir de leurs amusements, et leur prouva clair comme le jour qu'ils étaient bien au-dessus de leur fortune, ou, en d'autres termes, que leur fortune était bien au-dessous de leur mérite. Cette thèse, plaidée avec succès pour la première fois par le serpent tentateur, a presque toujours séduit les âmes simples et ignorantes.

— Sortons de là! dit-il en terminant, et pour sortir de là, enrichissons-nous. Mais pour s'enrichir, il faut commencer par avoir de l'argent. Chacun de nous, pris à part, n'est pas assez riche pour tenter la moindre entreprise. Associons-nous donc; mettons en commun ce que nous pouvons avoir épargné jusqu'ici; et à partir d'aujourd'hui, interdisons-nous tout plaisir, toute jouissance, jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but. J'ouvre les yeux et les oreilles pendant que je griffonne dans le cabinet de mon procureur, et je sais plus d'un bon coup que l'on pourrait faire avec un peu d'argent.

— Associons-nous donc! dit Goliath.

Et les trois autres répétèrent :

— Associons-nous!

Chacun alors ayant énoncé la somme qu'il pouvait avancer, Barberin leur prouva bien vite, en faisant prestement l'addition, que le total était trop maigre pour servir de base à des opérations sérieuses.

Quatre des convives se mirent à contempler le fond de

leurs verres d'un œil mélancolique. Barberin les regardait en dessous, et avait bien de la peine à s'empêcher de leur rire au nez.

Il connaissait d'avance les ressources de ses amis, aussi bien qu'ils les pouvaient connaître eux-mêmes, et il avait prévu le résultat qui les consternait.

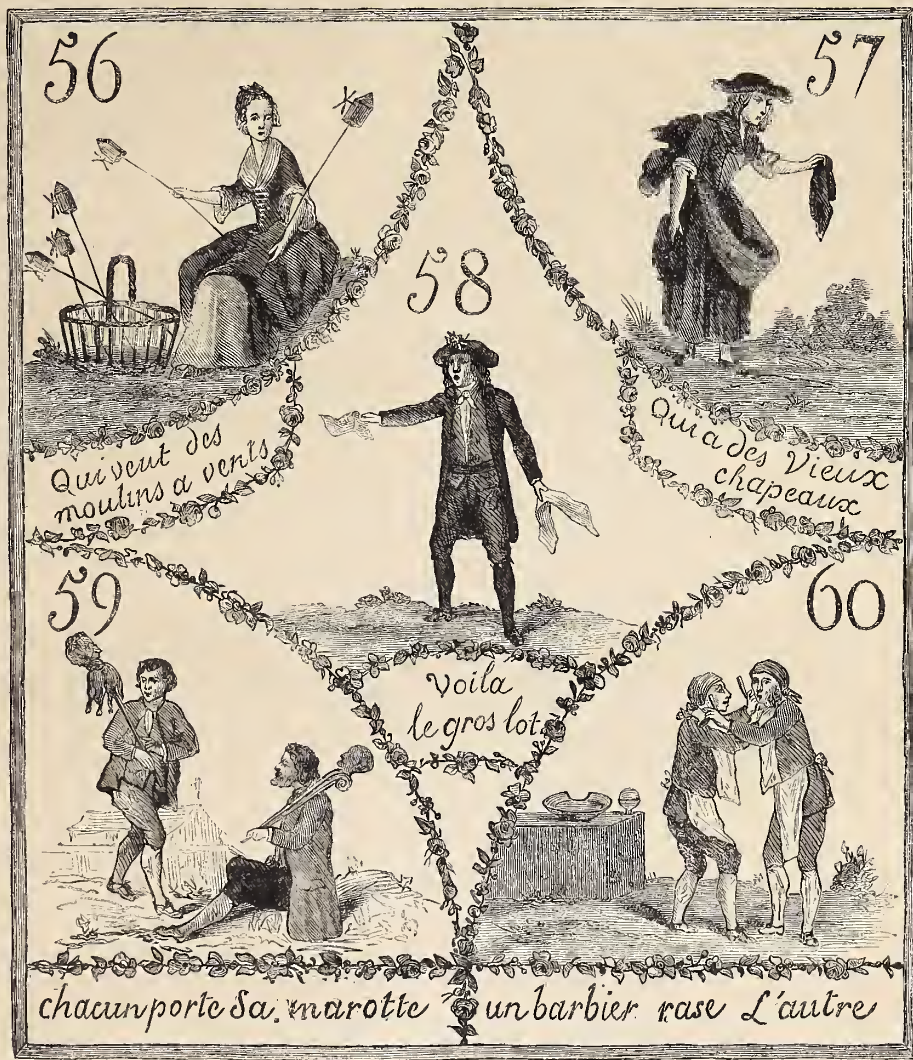
Si donc il les avait leurrés d'une vaine espérance, c'était à dessein. Il entrait dans ses plans de les amener par degrés à une proposition qui aurait pu les effaroucher s'il la leur avait faite du premier coup.

V

Il prit donc un air profondément réfléchi, fronça le sourcil à plusieurs reprises, et s'écria tout à coup :

— J'ai trouvé un moyen.

— Lequel? demandèrent quatre voix à la fois.



Carton de loterie peint à la gouache sur vélin (dix-huitième siècle). — Dessin d'Édouard Garnier. (1)

Barberin affecta de regarder autour de lui avec beaucoup de mystère, et finit par se pencher au-dessus de la table, en appuyant ses coudes sur le rebord. Ses quatre amis l'imitèrent en silence; leurs têtes se touchaient presque.

— Il y a, murmura-t-il tout bas, il y a les chances de la loterie. Chacun de nous, pris à part, est trop pauvre pour suivre la chance de tirage en tirage; mais en nous réunissant et en nous gênant un peu, nous pourrions nous acharner sur un *quine*, par exemple, et le nourrir pendant des mois et des années s'il le fallait. Qu'est-ce qui manque aux joueurs ordinaires? La patience, la persévérance, et aussi l'argent. J'ai entendu raconter hier, chez mon procureur, l'histoire d'un homme qui avait nourri un *quine* pendant cinq ans. A la fin, fatigué de ne rien voir venir, et aussi, à bout de ressources, il renonça à sa chance. Dès le premier tirage qui suivit, le *quine* sortit au profit d'un poissonnier qui venait de l'acheter. L'autre tomba malade et mourut de chagrin.

— Il y avait bien de quoi! murmura Potiron, qui avait les joues toutes rouges, et dont les yeux brillaient comme deux escarboucles.

Phébus était devenu tout pensif; sa respiration était bruyante, et ses yeux regardaient, sans la voir, une mouche qui se débattait dans le vinaigre au fond du saladier. Plumet jouait d'un air distrait avec quelque menue monnaie qu'il avait dans la poche de sa veste.

— On peut toujours essayer, dit Barberin d'un ton insinuant.

(1) Cette carte de loterie, tirée de la collection de Mme Jubinal, faisait partie d'un jeu qui est presque complet encore, et qui, suivant les notes de M. Jubinal, aurait appartenu au Dauphin fils de Louis XV. Il est peint sur vélin tendu sur du carton assez fort, et exécuté avec beaucoup de soin.

— C'est bien sûr! reprit Goliath.

Les trois autres répétèrent machinalement :

— C'est bien sûr!

VI

Il fut décidé, séance tenante, que l'auteur du projet serait le trésorier de l'association. Chacun versa aussitôt sa quote-part; Barberin demanda deux bouteilles de vin vieux; l'entrain, qui avait disparu pour un moment, ne tarda pas à revenir; les langues un instant paralysées se délièrent, et l'on se mit à savourer d'avance toutes les joies de la richesse.

Naturellement, chacun les savourait selon son caractère. Potiron, qui était une bonne pâte de garçon, songea à la surprise, au ravissement de sa vieille mère, quand il viendrait, en grand équipage, l'enlever à sa pauvre petite épicerie enfumée, pour l'emmener dans un château, au milieu des grands bois, où elle passerait la fin de ses jours en bon air, entourée d'une foule de volailles, dans l'abondance de toutes choses, et dans un contentement sans fin.

Phébus pleurait presque de tendresse à l'idée d'acheter en bloc le *Pilon d'argent*, avec toutes les marchandises qui l'encombraient de la cave au grenier, et d'installer la fille de son patron au comptoir comme dame et souveraine maîtresse de céans.

Plumet rêvait de planter là la gabelle, et d'aller passer sa vie au bord d'une rivière. Il partagerait son temps entre la lecture qu'il aimait à la passion, la pêche à la ligne qu'il croyait aimer, sans savoir pourquoi, et l'étude de la botanique que l'exemple de Rousseau avait mise fort à la mode.

Goliath prendrait un maître à danser, un professeur d'escrime, et quand il serait rompu aux belles manières, il achèterait une commission dans les gardes françaises.

Quant à Barberin, il ne s'amusait point à bâtir des châteaux en Espagne. Il voulait être riche avant tout, parce qu'il se figurait que l'argent représente tous les honneurs, toutes les grandeurs et tous les plaisirs de la terre. Cette idée lui venait de son père, qui la tenait de son père à lui. Une fois riche, Barberin aviserait à bien employer sa richesse.

VII

En échange de son argent et de celui de ses associés, les commis de la loterie royale lui délivrèrent en grande pompe un carton portant les cinq numéros suivants : 56, 57, 58, 59, 60. Chacun desdits numéros était accompagné d'une vignette. L'artiste qui avait dessiné ces vignettes devait être pour sûr un profond philosophe, depuis longtemps revenu de toutes les vanités de ce monde; peut-être même était-ce une des nombreuses victimes des fallacieuses promesses des loteries de l'Hôtel de ville, de l'École militaire, ou de la grande loterie royale. En effet, par le choix même des sujets, le dessinateur semblait avoir pris à tâche de tourner en dérision les espérances des nourrisseurs de quines.

Le numero 56, par la bouche d'une jolie marchande, accorte et proprette, leur demandait s'ils voulaient des moulins à vent. N'était-ce pas leur insinuer clairement que leur fortune à venir était aussi incertaine et aussi fugitive que le vent qui passe?

Sous le numéro 57, une marchande de vieux habits leur demandait s'ils avaient de vieux chapeaux. Hélas! oui, en général, les nourrisseurs de quines ont de vieux chapeaux, mais ce n'est pas pour les vendre à la marchande. Quand on vend un vieux chapeau, c'est qu'on l'a déjà remplacé par un neuf. Le quine est une bête si gloutonne qu'il veut tout l'argent pour lui seul; et, naturellement, quand on n'a pas d'argent de reste, on ne peut songer à s'acheter un chapeau neuf.

Le numéro 58, il est vrai, leur promettait le gros lot; mais à combien de gens déjà l'avait-il promis, qui étaient morts pauvres et désespérés, dans des galetas solitaires!

Le numéro 59 leur déclarait, avec beaucoup de sagesse et d'à-propos, que chacun ici-bas porte sa marotte, et qu'ils étaient fous entre les fous d'aller choisir justement celle qui vieillit l'homme avant l'âge, lui dessèche le cœur, lui obscurcit l'intelligence, et le rend incapable de jouir de tous les biens et de profiter de toutes les épreuves que la Providence a semées sur notre route terrestre.

Le numéro 60, par une allusion ironique au grand service qu'ils se rendaient les uns aux autres en s'associant pour se rendre malheureux, leur citait le vieux proverbe : *Un barbier rase l'autre*. N'était-ce pas leur faire comprendre que tout ce qu'ils gagneraient à vouloir aller chercher de la laine dans ce pays-là, ce serait d'en revenir tondus à vif? *La suite à la prochaine livraison.*

PRINCIPES ET FORMULES

APPLICABLES A L'INSTRUCTION PRIMAIRE [1].

I. *Instruction éducative.* — Le Bien, le Beau, le Vrai et le Juste; Amour et Devoir; Dieu, Humanité, Patrie.

II. *Instruction rationnelle.* — Les mots pour les pensées. (Girard.)

III. *Instruction pratique.* — Les pensées pour le cœur et la vie. (Girard.)

IV. *Progression ou gradation.* — Du connu à l'inconnu. — Du proche à l'éloigné. — Du simple au composé. — Du particulier au général. — Du sensible à l'immatériel.

La nature ne procède jamais par sauts. (Coménius.)

Monter toujours sans s'arrêter; quand on a bien vu une chose, en voir une autre jusqu'à ce qu'on ait obtenu une vue claire de l'objet tout entier.

V. *Synthèse ou composition et gradation.* — De la partie au tout. — Qui voit tout, abrége tout. (Montesquieu.)

VI. *Analyse ou décomposition.* — Pour comprendre le tout, il faut étudier chaque partie. Pour inculquer des connaissances à l'élève, il faut se servir de la *synthèse;* mais lorsque l'élève sait quelque chose, on s'assure de son savoir par la décomposition ou l'analyse. [2]

VII. *Concentration, intensité.* — Peu et bien. — L'on perd en profondeur ce que l'on gagne en étendue. — Hâtez-vous lentement. — La répétition est l'âme d'une école.

VIII. *Invention.* — Peu de livres, beaucoup de réflexions. (Pestalozzi.) — Faites chercher à l'enfant ce qu'il est capable de découvrir par ses propres forces. — L'instruction doit être *autant que possible* dégagée du dedans au dehors, et non inculquée du dehors au dedans.

IX. *Intuition.* — Voir de près, considérer à fond. — Les yeux et les oreilles sont comme les fenêtres de l'âme. (Cicéron.)

Montrez à l'enfant et faites-lui toucher du doigt ce qui est susceptible d'être vu et palpé. (Coménius.)

Ne substituez jamais le signe à la chose que lorsqu'il vous est impossible de la montrer; car le signe absorbe l'attention de l'enfant et lui fait oublier la chose. (Pestalozzi.)

[1] A. Daguet, *Manuel de pédagogie*, 3e édition. Neuchâtel, 1877.

[2] *Synthèse* et *analyse* sont opposées ici comme deux méthodes dont l'une va *de la partie au tout* et l'autre *du tout à la partie ;* mais elles rentrent parfois tellement l'une dans l'autre qu'on les prend souvent l'une pour l'autre.

X. *Harmonie du développement intellectuel.* — Cultivez harmoniquement toutes les forces ou facultés de l'être humain.

XI. *Instruction attrayante.* — La gaieté est le ciel sous lequel tout prospère, excepté le poison. (Jean-Paul.) — C'est en jouant qu'il faut instruire l'enfant en l'excitant par la louange, la prière, l'émulation. (Quintilien.)

PROGRÈS.

En toute matière, un progrès est toujours possible.
Charles de Rémusat.

LA CRUCHE CASSÉE.

Sir William Napier faisait un jour une promenade à la campagne, près de Freshford, lorsqu'il rencontra une petite fille de cinq ans environ, qui sanglotait devant une cruche cassée; elle l'avait laissée tomber en revenant du champ où elle avait porté le dîner de son père, et elle dit qu'elle serait battue à son retour pour l'avoir brisée; puis, avec une soudaine lueur d'espoir dans les yeux, elle regarda innocemment sir William et lui dit:

— Mais vous pouvez la raccommoder, n'est-ce pas?

Sir William expliqua à l'enfant qu'il lui était impossible de raccommoder la cruche, mais qu'il pouvait réparer le malheur en lui donnant six pence pour en acheter une autre. Ouvrant sa bourse, il n'y trouva pas de monnaie, et il s'excusa en promettant de venir trouver sa petite amie le jour suivant, au même endroit et à la même heure, et de lui apporter les six pence. Il lui recommanda en attendant de dire à sa mère qu'elle avait vu un monsieur qui lui apporterait le lendemain l'argent de la cruche.

L'enfant mit en lui une entière confiance et s'en alla consolée.

En rentrant chez lui, sir William trouva une invitation pour un dîner à Bath le lendemain soir; il devait trouver là quelqu'un qu'il désirait voir particulièrement. Il hésita un instant et tacha de combiner la possibilité de ne pas manquer au rendez-vous qu'il avait donné à sa petite amie de la cruche cassée, et d'arriver encore à temps pour le dîner de Bath; mais, voyant qu'il n'y avait pas moyen, il écrivit pour refuser l'invitation « à cause d'un engagement antérieur », et il dit à sa famille :

— Je ne peux pas la désappointer, elle s'est si gentiment confiée à moi. (¹)

(¹) Anecdote citée par Samuel Smiles dans son excellent livre intitulé : *le Caractère*. E. Plon, 1877.

LES CHOTTS.

A cinquante kilomètres au sud de la ville de Biskra, située dans la province de Constantine, au pied de l'Aurès et aux abords du Sahara algérien, se trouve une vaste dépression qui se prolonge de l'ouest à l'est jusqu'au golfe de Gabès, dont elle n'est séparée que par de légères ondulations du sol. Le fond de cette dépression est occupé par des surfaces planes ou légèrement inclinées, nivelées par l'action des eaux et couvertes de sel cristallisé qui leur donne l'aspect d'immenses plaines couvertes de gelée blanche et même de neige, tant la couche en est épaisse en quelques endroits; elles sont désignées par les Arabes sous le nom de *chotts* en Algérie, et de *sebkhas* en Tunisie.

Les trois chotts les plus importants sont : le chott Melrir, le chott Rharsa et le chott El-Djerid. Le premier est en Algérie, le second partie en Algérie et partie en Tunisie, et le troisième, le plus rapproché du golfe de Gabès, est en Tunisie.

Dès 1864, M. Charles Martins, après avoir décrit ces chotts qu'il venait d'explorer et qu'il considérait comme les lais d'une mer saharienne, s'exprimait ainsi : « Le dernier de ces chotts s'arrête à seize kilomètres seulement de la mer. Que cet isthme se rompe, et le bassin des chotts redevient une mer, une Baltique de la Méditerranée. »

La pensée de créer une mer intérieure était implicitement contenue dans cette simple phrase. Introduire les eaux de la Méditerranée dans la vaste dépression des chotts, ne serait-ce pas faire pénétrer la fertilité, le commerce, la vie, jusqu'au cœur du Sahara algérien, en transformant en mer des lagunes actuellement dangereuses et insalubres ?

On sait que ce projet, qui étonna d'abord, a donné lieu depuis à de sérieuses études, et qu'on a maintenant beaucoup de motifs de croire qu'il sera mis à exécution.

A deux reprises différentes, en 1874, M. de Lesseps avait appelé sur cette question l'attention de l'Académie des sciences, qui a chargé une commission de l'étudier.

Un de nos savants les plus distingués, M. Paul Bert, a demandé à l'Assemblée nationale et a obtenu un crédit destiné aux études préliminaires. Enfin M. le gouverneur général de l'Algérie et M. le ministre de la guerre ont organisé une mission dont ils ont confié le commandement à M. le capitaine d'état-major Roudaire. C'est à un rapport très-intéressant de cet officier que nous empruntons les détails suivants (¹) :

VOYAGE SUR UNE CROUTE DE SEL.

Le bassin du chott El-Djerid est occupé par un véritable lac souterrain dont les eaux dorment sous une croûte plus ou moins résistante, formée de sels et de sables mélangés. Ce lac étrange a souvent englouti les voyageurs qui s'aventurent sur la croûte perfide qui le recouvre.

Les voyageurs arabes le comparent tantôt à un tapis de camphre ou de cristal, tantôt à une feuille d'argent ou à une nappe de métal en fusion.

L'épaisseur de cette croûte est très-variable : elle n'offre que sur certains points une solidité assez grande pour qu'on puisse s'y hasarder. Dès qu'on s'écarte de ces passages, la croûte cède et l'abîme engloutit sa proie. Les gués deviennent eux-mêmes très-périlleux dans la saison des pluies, lorsque les eaux découvrent la croûte saline et en diminuent encore l'épaisseur.

« Une de nos caravanes, a dit un Arabe, dut traverser un jour le lac : elle se composait de mille bêtes de charge. Par malheur, un des chameaux s'écarta du bon chemin : tous les autres le suivirent, et rien au monde ne fut plus prompt que la rapidité avec laquelle la terre s'amollit et engloutit les mille chameaux; puis le terrain redevint ce qu'il était auparavant, comme si les mille bêtes de charge qui y avaient disparu n'eussent jamais existé. »

Abou El-Hadjadj, en racontant le voyage de Youssef ben El-Mansour à Tôzeur, lieu situé à peu de distance du chott, s'exprime ainsi :

« Son voyage le porta à la saline qui se trouve aux environs de Tôzeur. C'est une des merveilles du monde dont les historiens ont oublié de parler. La surface de cette sa-

(¹) *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique* sur la mission des chotts. Études relatives aux projets de mer intérieure, par le capitaine Roudaire. — Le ministre a félicité publiquement M. Roudaire, dans son discours du mois d'avril dernier aux sociétés savantes, et la Société de géographie de Paris a décerné au savant explorateur une médaille d'or dans sa séance du 4 du même mois.

line a plusieurs milles d'étendue : on dirait du métal fondu ou du marbre poli. L'œil trompé croit y voir une admirable transparence; il semble que l'on ait devant soi un étang dont l'eau serait gelée. L'heure de la prière étant venue pendant que la caravane traversait le lac, on y fit la prière comme sur un tapis de camphre ou de cristal. Les pas et les traces des voyageurs durant cette marche s'étant succédé les uns aux autres jusque vers la moitié de la journée, il en résulta qu'une portion de la route, d'une étendue de près de cent coudées, vint à se défoncer. Toutes les personnes de la caravane qui se trouvaient attardées y furent englouties. »

Un autre voyageur musulman, Moula Ahmed, qui parcourut cette contrée au commencement du dernier siècle, a très-bien décrit cette lagune si redoutée des caravanes :

« Nous descendîmes, dit Moula Ahmed, auprès de la sebkha qu'on appelle El-Takerma. Nous louâmes un homme pour nous conduire sur la sebkha (chott) El-Kebira, El-Haïta, El-Ketira, la grande, la forte, l'abondante.

» Nous entrâmes dans la sebkha, où des chameaux ont été noyés dans la boue, ainsi que des hommes. Le guide précédait la caravane, et nous marchions doucement, avec les plus grandes précautions, sur une ligne donnée, étroite, où les chameaux ne passaient qu'un à un. Nous trouvâmes le chemin borné par des broussailles et des (fragments de) palmiers, à droite et à gauche, et ne laissant qu'un étroit passage. Celui qui se hasarde à droite ou à gauche est aussitôt noyé dans la boue. Celui qui ne connaît pas cet endroit ne peut pas s'en tirer...

» Je vais dire tout ce que j'ai vu de mauvais dans cette sebkha, les inquiétudes et les appréhensions que j'y ai éprouvées. Le cœur se serre en entendant ces choses. La nuit n'a pas d'étoiles en cet endroit : elles se cachent derrière les montagnes. Le vent y souffle à rendre sourd, et souffle à la fois de droite et de gauche, au point de vous faire sortir de votre chemin; il vous jette le sable à la figure; on n'y peut ouvrir les yeux qu'en prenant de grandes précautions. A mesure que nous avancions, ces inconvénients augmentaient. Cependant, vers le Dohor, nous aperçûmes les broussailles du terrain solide, et Tôzeur commença à poindre au loin. Alors les gens de la caravane commencèrent à se féliciter les uns les autres, et dès que nous vîmes la sebkha derrière nous, nous commençâmes à respirer. » *La fin à une prochaine livraison.*

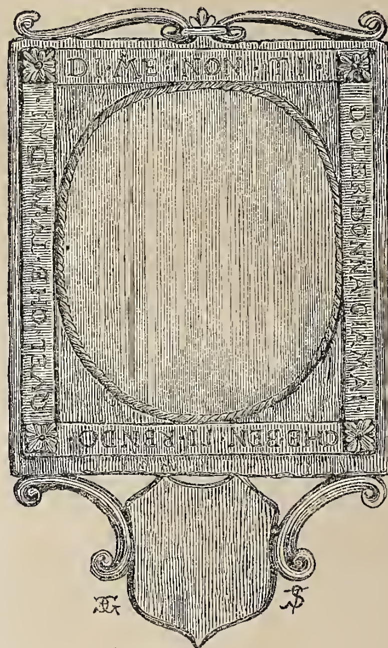
MIROIRS DE POCHE OU DE CEINTURE
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Jusqu'au treizième siècle, l'usage des miroirs portatifs était généralement répandu : les uns, enfermés dans des boîtes ou de riches écrins, se mettaient dans les poches; d'autres, munis d'un manche, étaient tenus à la main; d'autres enfin, au moyen d'anneaux, étaient suspendus à la ceinture.

Ces petits meubles étaient le plus souvent de véritables objets d'art, encadrés dans des ivoires ou des bois richement sculptés ([1]), montés en or ou en argent, et quelquefois enrichis de diamants ou de pierres précieuses.

Les surfaces des miroirs, avant le quatorzième siècle, étaient en métal poli; à cette époque on commence à se servir de plaques de verre doublées de lames de plomb ou d'étain, afin d'obtenir la réflexion; mais ce n'est qu'à la fin du quinzième siècle que l'on découvrit l'étamage du verre ou du cristal de roche à l'aide d'un alliage de mercure et d'étain, découverte qui permit de fabriquer, surtout à Venise, ces grandes glaces à biseaux, si pures, si limpides et si recherchées encore de nos jours.

Des deux miroirs que nous empruntons à la collection Jubinal, l'un, monté en ivoire, porte, sur une mince lame



Miroir de poche qu'on suppose avoir appartenu à Léonard de Vinci. — Dessin d'Édouard Garnier.

d'argent qui l'encadre, l'inscription suivante en italien : *Dame, ne te plains jamais de moi, car je te rends fidèlement ce que tu me donnes;* il faisait partie du mobilier conservé dans le petit château de Clou, près d'Amboise, que



Miroir de ceinture; revers. — Dessin d'Édouard Garnier.

François Ier avait donné à Léonard de Vinci, et où ce dernier mourut en 1519.

L'autre miroir, dont nous ne donnons que l'envers, est en cuivre doré. Sur le fond, légèrement gravé en creux et rempli d'émail noir, se détachent des ornements d'un goût parfait, dans le genre de Virgilius Solis. La petite glace à biseau laisserait supposer que ce miroir a été fabriqué à Venise; il est certainement italien.

([1]) Voy. t. XXVI, 1858, p. 284-85; t. XLII, 1874, p. 184.

MAURICE DE NASSAU, DIT LE BRÉSILIEN.



Chute du prince Maurice de Nassau, le Brésilien, dans un fossé, à Franeker (Hollande), eau-forte de Peter Nolpe.— Dessin de Sellier.

Franeker est une ville hollandaise située sur le canal d'Harlingen à Leeuwarden. On fait remonter sa construction à la fin du douzième siècle; elle s'est réunie aux États en 1579. La propreté de ses rues, ses maisons peintes, ses ponts, ses canaux, lui donnent un aspect agréable. — Ainsi parlent à peu près tous les « Guides. »

C'est au canal qui baigne les murailles de Franeker que se passa la scène représentée par l'eau-forte de Peter Nolpe reproduite à la page précédente, et dont nous avons déjà dit quelques mots ailleurs ([1]).

On lit les lignes suivantes manuscrites sur le feuillet qui précède un bel exemplaire de l'estampe originale, dans l'œuvre du graveur hollandais conservée au cabinet des estampes : — « Le prince de Nassau, surnommé *le Brasilien,* courut un grand danger lorsque, voulant entrer dans la ville de Franeker, le pont-levis sur lequel il fallait passer manqua sous lui. Il tomba avec sa suite dans le fossé plein d'eau que ce pont traverse. »

Hâtons-nous de dire que ce prince, fort aimé et, paraît-il, très-digne de l'être, en fut quitte pour la peur... de ceux qui furent les témoins de sa chute. On le tira immédiatement de l'eau peu profonde, fort mouillé, mais sain et sauf.

Il y a deux états de la gravure, ou plutôt deux eaux-fortes de Peter Nolpe, sur ce même sujet. La première montre Maurice de Nassau se maintenant dans une noble et ferme attitude, au-dessus de l'eau, sur son cheval dont les pieds de derrière seuls sont invisibles et touchent le fond tandis que le corps entier se dresse perpendiculairement contre l'un des poteaux du pont-levis. Deux ou trois cavaliers de la suite de Maurice de Nassau sont dans une position plus désagréable, mais également peu périlleuse. Il n'y a qu'un petit nombre de spectateurs.

Sans doute cet événement, dont il eût été à peine question s'il se fût agi d'un simple particulier, n'avait pas d'abord fait grand bruit; mais les rumeurs publiques lui ayant donné bientôt des proportions plus considérables, Peter Nolpe jugea convenable de refaire sa composition et de la rendre plus dramatique. Il représente cette fois le prince dans un état assez lamentable, et retiré du fossé à demi mort, à grand renfort de bras; les cavaliers qui ont fait la même chute que lui sont plus nombreux; la foule est dans une agitation extrême; on apporte de toutes parts des échelles › ce n'est plus d'un bain forcé qu'on a le tableau, mais d'un péril mortel.

Peter Nolpe a ensuite retracé une autre scène qui ajoute encore à la gravité et à la solennité de la première. Sur cette seconde eau-forte, le prince est sauvé et tout à fait remis de son évanouissement : il a mis pied à terre sur le mur du fossé, et là, sous l'échafaudage même du pont-levis, qui a un certain air de porte triomphale, il s'agenouille et rend grâce à Dieu; des bourgeois le félicitent, et on remporte les échelles. ([2])

Peter Nolpe était lui-même l'auteur des dessins qu'il gravait, et son talent est très-remarquable à l'un et à l'autre titre.

L'art ne fut pas seul à célébrer la chute du prince; les poëtes se mirent de la partie, et l'on a notamment une pièce de vers latins dont chaque sixain a un titre particulier : — Il est renversé; — Il est dans l'eau; — On le sauve, etc.

Voici maintenant quelques détails biographiques sur le prince.

Jean Maurice, comte de Nassau-Siegen, naquit à Dillenbourg, le 19 juin 1604. Après avoir fait de bonnes études en Suisse, il entra dans l'armée du prince d'Orange. Les Hollandais avaient obtenu divers avantages, au Brésil, sur les Portugais soumis alors à la couronne d'Espagne; le stathouder, voulant en finir avec une conquête si heureusement commencée, offrit, le 2 août 1636, à Nassau le commandement de l'armée du Brésil avec la coopération d'un conseil supérieur. Il avait été stipulé qu'il conserverait ce commandement durant cinq ans, et il devait recevoir comme traitement douze cents florins par mois et deux pour cent sur les prises faites dans le cours des expéditions. Le comte accepta les propositions qui lui étaient faites, et il s'embarqua immédiatement; sa navigation fut heureuse; il arriva au Recife (Pernambuco) le 23 janvier 1637. Il alla établir sa résidence dans l'île de Santo-Antonio et s'éprit bientôt de la plus vive admiration pour le pays qu'il avait mission de conquérir. Il organisa son armée de la façon la plus intelligente, et fit subir dès le mois de février une défaite aux forces portugaises commandées par le général Baghuolo, capitaine italien de beaucoup de valeur. On trouve le récit exact et animé de ses autres victoires dans un excellent travail du vicomte de Porto-Seguro (Adolfo de Varnhagen), intitulé : *Historia das lutas com os hollandeses,* Vienne, 1871, in-8°; et dans l'*Historia geral* du même auteur, que l'on réimprime en ce moment.

Sous le gouvernement de Maurice de Nassau, on vit s'élever au Brésil plusieurs édifices utiles. Il avait amené des architectes expérimentés; il avait aussi fait embarquer avec lui les fils de Jean Post de Harlem, fameux peintre de verrières. Il appela ensuite à son aide des savants, entre autres Villen Piso et G. Marcgrav.

François Plante, chapelain de Maurice, composa le poëme de *Mauritiados,* en douze livres, où sont célébrés les exploits du gouverneur.

Mais en 1644, Maurice de Nassau n'ayant pu obtenir des États les nouveaux subsides nécessaires pour continuer la guerre et surtout pour réparer un échec qu'avait subi la Hollande au Chili, il retourna dans les Pays-Bas. Des défaites successives qui découragèrent les troupes hollandaises au Brésil firent apprécier trop tard les services de l'habile capitaine. On lui demanda de reprendre le commandement; il refusa. Bientôt l'électeur de Brandebourg, avec lequel il s'était lié d'amitié, le nomma gouverneur de la principauté de Clèves. En 1658, il devint ambassadeur à la diète de Francfort, comme représentant de ce souverain. En 1660, il fut nommé feld-maréchal de l'armée des États. La guerre avec la France qui eut lieu en 1672 fut pour lui l'occasion de donner de nouvelles preuves de ses talents militaires. Lorsque, deux ans plus tard, le stathouder Guillaume III eut pris le commandement de l'armée hollandaise, Maurice donna sa démission et se retira dans son gouvernement de Clèves. Il mourut à Bergenthal, le 20 décembre 1679.

Maurice de Nassau fit planter à Clèves de beaux jardins que Voltaire admira. Il avait le goût des sciences et le sentiment de l'art : la Bibliothèque nationale de Paris possède une suite de dessins coloriés où il a représenté les animaux de l'Amérique du Sud. Le grand ouvrage in-folio de Barlæus donne une haute idée des travaux qu'il avait entrepris dans la province de Pernambuco, dans le Céara et dans d'autres régions du nord du Brésil.

LA VÉRITÉ.

Une condition de la santé morale est d'avoir habitué sa volonté à l'impossibilité du mensonge et au besoin de respirer librement la vérité. Dans l'éducation la plus indulgente, il y a imprudence à laisser passer comme inaperçus ces petits mensonges dans lesquels les enfants cherchent des excuses à leurs fautes ou des facilités pour leurs essais de désobéissance. Ce n'est point rigorisme que blâmer, même dans les esprits formés et mûrs, la légèreté qui

([1]) A l'occasion de *la Digue rompue,* par cet habile artiste. —Voy. t. XLIV, 1876, p. 380.

([2]) Cette gravure paraît bien n'être que la suite de celle qui avait été faite la première, et non de la seconde composition que nous reproduisons.

badine avec la sincérité sous prétexte qu'il s'agit de bagatelles. Le jeu est périlleux; et, dans les mensonges qu'on qualifie d'innocents, l'honnêteté s'embarrasse quelquefois. Que de mensonges pieux sont des impiétés!

La vue de la vérité peut quelquefois être une peine, car elle a en spectacle le mal comme le bien, et les occasions ne manquent pas où l'on voudrait ne pas savoir. Mais les cœurs vaillants, en repoussant l'horreur du mensonge, auraient honte de souhaiter l'ignorance ou l'erreur. Quand les regrets sont inutiles, la résignation reste comme secours et sait trouver des espérances; il lui appartient de nous apporter du courage pour supporter les afflictions, déjouer les déceptions, vaincre les obstacles. (1)

TATOUAGE COLORÉ.

DESSINS EN CHAIR HUMAINE.

Le tatouage coloré est en usage chez beaucoup de peuplades sauvages, et notamment à la Nouvelle-Zélande, où il paraît avoir atteint son plus haut degré de perfection. Les hommes à peau complétement noire s'en servent rarement; mais en revanche, dans un simple but de parure, ou bien avec l'intention de faire connaître leur origine, ils n'hésitent point à se couvrir le corps de bourrelets charnus formant des dessins réguliers qui offrent parfois une grande similitude chez divers individus appartenant à la même tribu. Ce genre de parure qui a sa signification historique, ou, si on le préfère, héraldique, ne s'obtient pas sans de vives souffrances. Il faut pratiquer sur la chair des incisions que des poudres corrosives font boursoufler, et qu'on distribue avec art, de façon à ce que ces bourrelets représentent des cercles, des losanges, des bâtons grecs, parfois un soleil qui étend ses rayons sur les portions inférieures du dos, plus fréquemment encore des croissants et des astérisques

FAUSSES CONSCIENCES.

On se fait aisément de fausses consciences.

BOURDALOUE.

QUINE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 275.

VIII

Lorsque les membres de l'association furent en possession du talisman, ils ressentirent une sorte d'excitation fiévreuse qui commença à altérer leur caractère et aussi à fourvoyer leur jugement.

Potiron, qui n'avait jamais eu de secrets pour personne, commença à devenir mystérieux et cachotier. Il eut aussi des distractions étranges; quelquefois il cherchait avec impatience, dans tous les coins de la boutique du drapier, l'aune qu'il tenait sous son bras. A table, il tendait son assiette quand on lui offrait à boire, ou bien il s'absorbait dans la contemplation du nez de son patron, au point de faire perdre contenance à cet honnête commerçant. Au lieu d'être doux, poli, insinuant avec les pratiques, et de subir leurs caprices avec une douceur commerciale, il avait des soubresauts et des révoltes comme un prince que l'on forcerait à servir des croquants. Plus d'une fois il fut remis à sa place, soit par son patron irrité, soit par des gens qui disaient de lui, tout crûment, à son nez et à sa barbe :

— C'est une *espèce* qui veut s'en faire accroire!

Phébus, qui était le plus exact et le plus méticuleux des apprentis droguistes, perdait parfois la tête, confondait la canelle avec la vanille, et faisait dans son mortier des mixtures si étranges qu'on était tenté de le prendre pour un empoisonneur endurci. Même quand il triturait des mélanges légitimes, selon la formule, son coup de pilon était lent, irrégulier, mou, découragé. Il pilait par habitude et non plus par vocation, par obéissance passive et non plus par conviction. Le droguiste le regardait avec tristesse, et se disait à part lui :

— Voilà comme faisait l'avant-dernier commis, qui a fini par nous quitter brusquement pour s'engager dans les gardes françaises!

Plumet, le plus sobre de tous les mortels, s'était mis à boire de grands coups, pour s'exciter l'imagination et se monter le courage.

Dans l'attente de la fortune, sa vie présente lui semblait si sombre et si misérable, qu'il cherchait à se donner un surcroît de forces pour la supporter. Mais le moyen qu'il avait choisi ne lui réussit guère. Il devint peu à peu si morose, si mélancolique, si absorbé dans ses tristes pensées, que le contrôleur, homme défiant par métier et par caractère, le soupçonna d'avoir opéré quelque détournement des deniers du roi.

Goliath (chose horrible à dire!) ne respectait plus son maître, et traitait avec le dernier mépris les sujets les plus importants et les plus remarquables de ses collections. Réprimandé doucement par la gouvernante, qui lui portait de l'intérêt, il s'oublia une fois jusqu'à lui dire que « cette vie-là aurait une fin, Dieu merci! qu'il n'avait vendu ni son âme ni son corps au vieux farfadet! » C'est ainsi qu'il osait désigner le savant naturaliste. La gouvernante leva les mains vers le plafond, en déplorant l'esprit de révolte qui semblait souffler sur la jeunesse. Quant à Goliath, rentré dans les salles des collections, il s'exerça en prévision de l'avenir à faire des révérences, et poussa deux ou trois bottes à un gorille empaillé qui semblait se moquer de lui.

Barberin seul avait conservé son sang-froid, du moins en apparence; mais le démon de l'avarice et de la convoitise lui torturait secrètement le cœur, et flétrissait à plaisir le peu de jeunesse qui pouvait encore lui rester.

IX

Au premier tirage, le fameux quine fit *chou blanc*, selon l'élégante expression de Phébus, c'est-à-dire qu'aucun des numéros ne sortit de la roue de fortune.

Les cinq associés se déclarèrent mutuellement qu'ils en étaient sûrs d'avance, et que c'eût été trop beau de réussir du premier coup.

S'ils en étaient sûrs d'avance, pourquoi donc alors leurs figures prirent-elles un air si déconfit et une expression si lamentable? Pourquoi donc le dîner du dimanche, mangé à la même table, dans la même compagnie, à la même guinguette, ressembla-t-il si fort à un festin de funérailles? Pourquoi donc Goliath déclara-t-il que ce pain-là était fait avec du sable? Pourquoi donc le petit vin d'Argenteuil, le favori d'autrefois, fut-il ignominieusement traité de piquette à faire danser les chèvres?

Pourquoi l'excellent Potiron se mit-il à contredire Barberin avec aigreur? Pourquoi le timide Plumet, après avoir bu coup sur coup sans rien dire, rompit-il son funèbre silence, pour déclarer à Goliath, d'une voix pâteuse, que s'il continuait à le regarder avec mépris, il devait s'attendre à une correction manuelle?

Ce fut le seul moment un peu gai de toute la soirée. Qui ne se serait déridé à l'idée de voir le débile Plumet octroyant une correction manuelle au géant Goliath?

Mais cette gaieté s'éteignit bien vite, et, les comptes

(1) Renouard.

une fois réglés, les cinq amis se séparèrent, un peu moins amis qu'auparavant.

Au second tirage, le numéro 57 s'avisa de sortir tout seul.

— C'est un commencement, dit Barberin; le numéro 57 est venu en éclaireur, pour voir à qui il a affaire; il retournera dire aux autres de sortir avec lui la prochaine fois.

Potiron soutint d'un ton hargneux que ce n'était ni un commencement ni une fin; que le numéro 57 était un sot de n'être pas resté avec les autres ou de ne pas les avoir amenés avec lui; que la chance était diminuée d'autant.

On discuta longuement sur ce grave sujet; on ne s'entendit guère, par la raison que chacun des cinq étant mécontent de lui-même était doublement mécontent des autres, et recevait leurs meilleurs arguments avec le dernier mépris. Cette fois-là on avait changé de guinguette; malheureusement on n'avait pas changé de sentiments. Le seul point dont on demeura parfaitement d'accord, c'est que cette guinguette était aussi pitoyable que l'autre, et que les deux faisaient la paire. Là-dessus, les cinq amis se séparèrent, presque heureux de se tourner le dos.

X

Quand un homme livre son âme en pâture à l'espérance de changer d'un seul coup sa condition et sa vie, il s'y absorbe si complétement qu'il lui semble que tout le reste n'est rien. Il y donne tout son temps et toutes ses pensées; il se déprend peu à peu de tout ce qui ne s'y rattache pas immédiatement. Il néglige ses parents, ses amis, ses bienfaiteurs; il fait litière de ses devoirs envers Dieu, envers les autres, envers lui-même. Il sait qu'il fait mal, il en souffre, mais il n'a pas la force de s'arrêter à temps. Il a des remords et de cuisants regrets, quand il ne découvre plus que froideur, indifférence ou sévérité sur des visages qui avaient l'habitude de lui sourire.

Il marche cependant dans sa voie, poussé par une force irrésistible. Ce qui le console, c'est que la grandeur du résultat expliquera un jour et excusera toutes ses fautes. Quand il aura atteint le but où il tendait secrètement, au prix de tant d'angoisses et de remords, le monde sera frappé d'admiration et dira : « Je comprends tout maintenant. »

Barberin, qui n'était pas un homme ordinaire, lisait clairement ce qui se passait dans l'âme de ses associés. Aussi tous les efforts de sa décevante éloquence tendaient-ils à les fasciner, en leur montrant sous mille formes la certitude et la grandeur du résultat.

Il est agréable d'avoir entre amis un sujet de conversation inépuisable, et qui intéresse au même point tous les interlocuteurs. Oui, cela est agréable, à condition que ce sujet de conversation, si familier qu'il soit, ait quelques échappées vers la région supérieure du devoir, de l'affection, du dévouement, de toutes les idées enfin qui font vivre l'âme et élèvent l'homme au-dessus de l'égoïsme.

Grâce à l'habileté profonde de Barberin, les querelles des premiers jours ne s'étaient pas renouvelées. La bonne entente était revenue, mais c'était une entente qui ressemblait plus à une sorte de complicité qu'à une véritable amitié. Il n'y a que les joueurs endurcis qui ne rougissent plus d'être des joueurs; quatre au moins, parmi les cinq, avaient franchement honte de l'être.

Potiron avait négligé sa mère, et ses remords étaient d'autant plus vifs que la pauvre femme avait su souffrir sans se plaindre.

Phébus avait été formellement renié par un oncle qui l'avait élevé, et à qui il avait négligé d'écrire à l'époque de sa fête.

Plumet avait eu à subir la froide ironie du protecteur qui l'avait fait entrer dans la gabelle. C'était un brave homme, mais très-susceptible, et Plumet, par fausse honte, n'avait osé lui faire visite au jour de l'an, parce que son chapeau était vieux et râpé.

Goliath était montré au doigt par tous les jeunes gens de son quartier, parce qu'il avait refusé de souscrire pour un beau feu de la Saint-Jean.

Quand donc le quine, cause de tant de fautes et de déboires, se déciderait-il à sortir pour les réparer?

La suite à la prochaine livraison.

FALAISE

(CALVADOS).

ÉGLISE DE LA TRINITÉ.

L'église de la Trinité, à Falaise, appartient au style ogival, sauf certains détails qui datent de la renaissance et parmi lesquels il faut surtout remarquer un portail très-orné, que représente notre gravure, et dont la construction est due à la générosité des bourgeois du seizième siècle.

A première vue et pris à part, ce portail semble une œuvre d'art fort élégante et fort riche, et l'on ne peut guère passer devant sans s'arrêter, sans le remarquer et même le regarder avec plaisir. Mais quand on le considère dans l'ensemble de l'édifice, l'esprit n'est plus aussi satisfait, et il faut bien avouer que ce portail ne s'accorde guère avec l'idée qu'il devrait représenter, et qu'il n'est pas en harmonie avec le lieu où il se trouve : l'art n'a pas eu ici le sentiment de la *convenance* dans le sens esthétique.

C'est, du reste, un reproche que l'on est assez souvent en droit de faire aux artistes de la renaissance. L'esprit d'innovation et de réforme qui agitait la société et transformait d'une manière si féconde la philosophie, la littérature et même la politique; qui introduisait dans les arts tels que la peinture et la sculpture le besoin du vrai dans l'idéal et les faisait parvenir à un si haut degré de perfection et de gloire; cet esprit d'innovation n'était quelquefois en architecture qu'un esprit d'imitation classique et un désir de réunir des éléments qui n'étaient pas faits pour aller ensemble. De là des disparates et des contre-sens, surtout dans l'architecture religieuse. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que l'architecture de cette époque fut d'un caractère plutôt privé que public : on construisit beaucoup plus de palais et de châteaux que d'églises. On en compléta quelques-unes, il est vrai, dans le style ogival de la dernière époque; et malgré une profusion excessive d'ornements du style *flamboyant,* il y eut encore de belles constructions en ce genre.

Le portail de l'église de la Trinité produit un effet de charme pour l'œil et presque d'impatience pour l'esprit. C'est beau, mais ce n'est pas à sa place; c'est élégant, mais ce n'est pas original; c'est curieusement travaillé, mais sans inspiration. On concevrait cette entrée tout aussi bien et même mieux au château de Chambord ou de Fontainebleau qu'à une église; et quand on songe que l'église est gothique, le manque d'à-propos est encore plus frappant.

Qu'y a-t-il de moins religieux que ces cylindres ou fûts enguirlandés à la façon des autels antiques, garnis de têtes qui semblent des poignées ménagées pour soulever l'objet, surmontés de dômes en façon de couvercles et très-haut placés sur le sommet des faisceaux de colonnettes qui se dressent des deux côtés du portail? Deux petits anges agenouillés et en prière à côté des supports de ces cylindres ou

autels gréco-romains, rappellent la destination de l'édifice ; mais deux autres petits enfants, amours ou génies, qui, un peu au-dessus de la tête des anges, badinent avec des chimères, font penser à ces sujets de fantaisie qu'on retrouve dans les ruines d'Herculanum et de Pompéi, et qui n'ont aucun rapport avec un temple chrétien. Les deux niches circulaires qui sont à droite et à gauche du sommet de la porte peuvent renfermer des sujets religieux ; mais, vus d'une certaine distance, ils évoqueront surtout le souvenir de ces médaillons qu'on trouve sur les façades des arcs de triomphe romains ou de tout autre édifice antique profane. Les trois têtes accompagnées de rubans, au-dessous de la petite galerie à arcades, ne sont qu'un agréable caprice.

Les architectes de la renaissance renoncèrent aux longs faisceaux de colonnettes élancées du style ogival pour revenir aux *ordres*, et quand les dimensions d'une colonne



Portail de l'église de la Sainte-Trinité, à Falaise. — Dessin de Catenacci.

dépassaient une certaine mesure, ils la divisaient en *ordres* différents qu'ils superposaient en y introduisant, pour rendre la division plus marquée, des piédestaux qui devenaient la base d'un nouvel étage. Mais lorsqu'il n'y a pas d'étage indiqué dans la construction, comme cela précisément a lieu dans le portail de la Trinité, l'œil se demande pourquoi cette interruption dans le fût de la colonne, et cherche quel avantage il y a à faire sortir une seconde colonne du chapiteau de la première. Ici le désir de varier a été encore plus loin. Les fûts des colonnes supérieures ont pris une forme prismatique et se sont changés en façons de pilastres courts à cannelures, surmontés de plusieurs tronçons que séparent des divisions de figures différentes. Le nombre n'est pas non plus le même que pour les colonnes inférieures. La colonne du milieu de la rangée d'en bas a pour équivalent à la rangée d'en haut deux colonnettes qui s'élancent tout d'une venue, et ne contribuent à donner ni unité ni netteté à cette partie de la construction. Ces colonnes et colonnettes supportent les unes des gargouilles et les autres de petites consoles renversées. On sait que ces consoles renversées deviennent d'un usage fréquent en architecture à partir du seizième siècle, et on doit reconnaître qu'elles y produisent parfois de singuliers contre-sens, le rôle d'une console étant de

porter quelque chose et non pas de se mettre la tête en bas pour se faire soutenir par tout un système de colonnes ou libres ou engagées.

L'horloge aussi occupe trop l'attention : malgré l'importance que l'architecte a donnée à son encadrement et à son fronton, comme elle n'est qu'une façade sans profondeur, elle a trop l'air d'un objet découpé, maigre et sans solidité.

Une horloge, d'ailleurs, n'est qu'un accessoire dans un grand édifice religieux; elle peut y avoir une place, mais à condition de ne pas l'avoir trop grande. Autrement, si le cadran s'étale à l'endroit le plus remarquable, s'il confisque en quelque sorte le regard, il y a disproportion entre le rôle qu'il doit jouer et l'honneur qu'on lui fait. On conçoit très-bien un grand cadran sur la façade d'une gare de chemin de fer : l'utilité passe là au-dessus de toute autre considération; il en est autrement d'un portail d'église, soit roman, soit ogival, soit même renaissance.

Une conséquence assez notable de ce défaut de proportion, c'est que le portail de l'église de la Trinité paraît petit, quoique en réalité ses dimensions soient assez grandes. Et ce qui est non moins curieux, c'est que si l'on supprime, en la cachant avec la main, toute la partie supérieure à partir de la galerie, il reste une porte d'un beau dessin et d'un grand caractère. L'impression est celle d'une porte romane très-ornée; les petites colonnes sur les chapiteaux desquelles reposent les archivoltes sont d'un dessin fin et pur et de proportions très-harmonieuses. La voûte de ce portail est assez profonde pour présenter cet aspect sérieux qu'offrent toujours les portes ou baies quand elles s'enfoncent, et que les architectes de l'école romane ou ogivale savaient si bien ménager. Si cette porte était à une place digne d'elle; si, au lieu d'être une simple devanture, une simple arcade de portique, qui ne porte à peu près rien, elle faisait partie d'une haute et majestueuse façade, non-seulement elle n'y perdrait pas, mais elle gagnerait à être bien accompagnée, et apparaîtrait alors avec la noblesse incontestable de son style et de ses proportions.

ASTRONOMIE COMPARÉE.

LES SAISONS. — LEUR DISTRIBUTION NORMALE. — LEUR RAPPORT AVEC LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE.

C'est surtout par la comparaison que l'on acquiert une notion exacte des faits et des choses. Or, comme l'anatomie et la physiologie, l'astronomie peut, dans quelques-unes de ses différentes branches, être dite *comparée*.

La branche de l'astronomie relative aux saisons est de ce nombre; c'est même une des branches comparées les plus intéressantes.

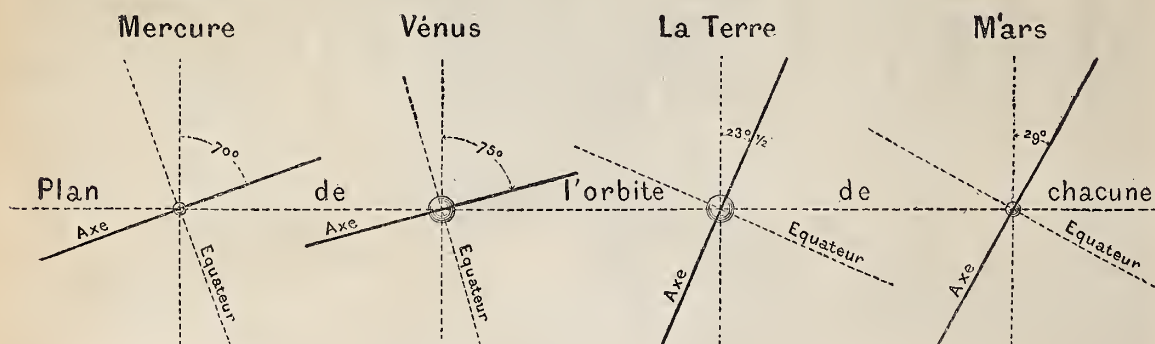
Les saisons, que l'ignorance et la crédulité vulgaires ont une propension instinctive à attribuer à des prévisions déterminées, sont, on le sait, un phénomène qui résulte d'un pur accident, et qui n'est nullement absolu.

En effet, les saisons sont produites par l'inclinaison plus ou moins grande de l'axe de rotation des planètes sur le plan de leur orbite, inclinaison combinée avec le parallélisme de cet axe, c'est-à-dire le maintien constant de ce dernier dans une même direction pendant le mouvement de translation de la planète autour du Soleil.

Il suit même de là que sans inclinaison de l'axe et surtout sans parallélisme dans le mouvement de ce dernier il n'y aurait pas de saisons. Or c'est précisément le cas pour Jupiter, c'est-à-dire pour la plus grosse de toutes les planètes.

Voici, du reste, l'inclinaison comparée des axes des différentes planètes de notre système solaire.

L'on voit par ces figures combien est capricieuse la répartition de l'inclinaison pour les axes des planètes sur leurs orbites. Ainsi, tandis que Vénus a des saisons bien plus prononcées que celles de la Terre, lesquelles ressemblent beaucoup à celles de Mars, Jupiter, nous l'avons dit plus haut, n'en a pas.



Si Jupiter était une petite planète, l'on passerait volontiers condamnation; mais, en raison de sa prépondérance, cette absence de saisons peut paraître fort grave relativement à ses conditions d'habitabilité. Remarquons en même temps que sa densité est très-faible, le quart de celle de la Terre (une fois et un tiers environ celle de l'eau), et doit interdire à sa surface l'existence d'êtres analogues à nous. D'autre part encore, le poids de l'atmosphère de Jupiter est énorme et la pesanteur des êtres très-intense. Il faut donc que la nature varie la construction des êtres suivant les variations mêmes des milieux et des forces physiques dont la combinaison agit diversement à la surface de chaque planète.

Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas ici de la théorie proprement dite des saisons, que l'on peut trouver d'ailleurs expliquée dans plusieurs traités d'astronomie, mais bien de la contemplation générale de cet important phénomène dans l'ensemble du système.

Ce phénomène des saisons, en nous faisant voir le ciel tantôt sous une inclinaison, tantôt sous une autre, en augmentant ou en diminuant les jours et en produisant toutes les variations de température, crée pour nous toutes les complications astronomiques. Sans lui, l'étude de l'astronomie se bornerait presque à la simple observation immédiate.

Sans l'inclinaison de l'axe des planètes sur leur orbite, et surtout sans le mouvement de parallélisme de cet axe, il régnerait à la surface des planètes et suivant les latitudes, des températures constantes.

Parmi ces températures se trouverait, il est vrai, celle correspondant au printemps perpétuel, chanté par les poëtes. Mais tandis que les habitants des zones moyennes

seraient gratifiés de ce privilége, ceux des régions équatoriales seraient exposés sans cesse à une chaleur torréfiante, et ceux des latitudes polaires n'auraient jamais que des frimas, à moins que, les saisons ne venant pas, comme sur la Terre, trouver chaque contrée à son tour, les habitants n'allassent successivement chercher celle qu'ils désirent, en pérégrinant constamment d'une latitude à l'autre sur leur planète, ce que nous faisons déjà un peu nous-mêmes.

C'est à peu près là ce que font les planètes pour la germination, la floraison, la fructification et la maturation de leurs végétaux; car si le Soleil est la source de la chaleur et de la lumière, il envoie et lance, en quelque sorte, cette chaleur et cette lumière dans toutes les directions indistinctement, sans se préoccuper, si l'on peut ainsi dire, des conséquences qui peuvent en résulter, tandis que les planètes, à la faveur de l'inclinaison de leur axe, semblent au contraire, avec intention, présenter successivement à l'action des rayons solaires les diverses parties de leur surface où les végétaux doivent alternativement et successivement germer, fleurir, fructifier et mûrir.

Si donc le Soleil *mûrit* les fruits, c'est à la condition que les planètes les *fassent mûrir* par lui.

Une comparaison, bien familière peut-être pour un tel sujet, peut nous permettre de nous souvenir du rôti à la broche, que le feu stupide brûlerait incontestablement si une cuisinière intelligente ou un mécanisme approprié ne le tournait sans cesse.

Toutefois, cette remarque judicieuse et logique, au sujet des rapports des planètes avec le Soleil, en suggère une autre du même ordre, et qui consiste dans la distribution même de ces saisons dans le cours de l'année.

En effet, les saisons, qui, par les deux solstices opposés et par les deux équinoxes intermédiaires, sont naturellement au nombre de quatre, outre qu'elles ne coïncident pas avec la durée de l'année, puisqu'elles chevauchent d'une année sur l'autre, de manière à se trouver dans chacune d'elles au nombre de cinq, ces saisons devraient avoir leurs *milieux* placés, dans les calendriers, à ces mêmes époques, c'est-à-dire au 21 mars, au 20 juin, au 22 septembre et au 21 décembre, et commencer, par conséquent, aux époques intermédiaires, c'est-à-dire au 3 février, au 6 mai, au 7 août et au 7 novembre.

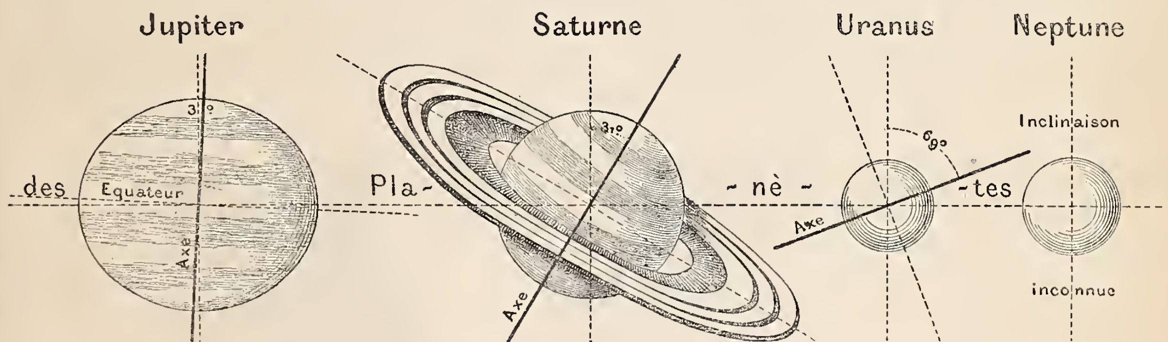
Or, aujourd'hui, sur la presque totalité de la Terre, le commencement des saisons est précisément fixé à leur milieu astronomique.

Cette anomalie dans l'époque caractéristique des saisons n'est pas moins grande, il est vrai, que celle qui place le commencement de l'année au 1er janvier plutôt que de le fixer au commencement d'une saison, le printemps, par exemple, c'est-à-dire l'époque à laquelle, après une mort apparente, la nature renaît en quelque sorte à une vie nouvelle.

Mais c'est là ce que produira un jour la réforme du calendrier, qui, d'arbitraire qu'il est aujourd'hui, deviendra alors rationnel.

Il faut dire cependant que tout cet appareil des saisons, à la fois si simple et si compliqué, est détruit, sinon en fait, du moins en principe, sur la Terre, par une perturbation due à des influences diverses qui, en 26 000 ans environ, font tourner coniquement l'axe de rotation sur lui-même, de telle sorte que tous les 13 000 ans environ son inclinaison est diamétralement opposée à elle-même, ce que l'on constate facilement sur le ciel par les différents points où aboutit successivement le prolongement de cet axe, qui, étant aujourd'hui dans le voisinage de l'étoile Alpha de la Petite-Ourse, laquelle est dite la polaire, se trouvera, dans 13 000 ans environ dans le voisinage de Wéga (Alpha de la Lyre), qui sera alors également la polaire.

Le phénomène qui produit cette perturbation est appelé *la précession des équinoxes*, parce que, chaque année, il avance les équinoxes d'environ une minute de degré (50″) ou de 20′ 20″ de temps, et fait ainsi perdre une série



de saisons dans la chronologie céleste tous les vingt-six mille ans.

Ainsi que nous le disions en commençant, le phénomène des saisons n'est donc pas absolu et ne suppose également aucune prévision déterminée, ce qui ne se comprendrait d'ailleurs pas : il est rigoureux à 1/26000e près, et pourrait tout aussi bien ne l'être qu'à moitié, au tiers, au quart et même moins. Il pourrait même arriver qu'il fût précisément le contraire de ce qu'il est, c'est-à-dire que le phénomène des saisons ne s'accomplît que dans l'espace de vingt-six mille ans, auquel cas il serait pour nous comme s'il n'existait pas. Enfin, l'axe pourrait rester incliné sans produire de saisons si, pendant le cours d'une année, il tournait coniquement au lieu de tourner parallèlement à lui-même.

A propos des saisons et des complications inouïes auxquelles donne lieu le mouvement si simple qui les produit, il n'est pas inutile de rappeler les divers mouvements dont la Terre est particulièrement douée et dont sont probablement douées aussi les autres planètes.

La Terre a huit mouvements particuliers, qui sont :

1° Le mouvement de *rotation* sur l'axe, qui s'exécute en vingt-quatre heures et qui produit le jour et la nuit;

2° Le mouvement de *translation* dans l'espace, autour du Soleil, qui s'effectue pendant qu'elle fait trois cent soixante-cinq tours sur elle-même et en conservant l'axe parallèle à lui-même, et qui constitue l'année;

3° Le mouvement de *nutation* de l'axe, qui fait que le prolongement de ce dernier décrit sur le ciel une ellipse de 14 et 18 secondes de diamètre (à peu près le diamètre apparent de Saturne) dans l'espace de dix-huit ans et sept mois;

4° Le mouvement de *précession des équinoxes*, qui transforme le mouvement de parallélisme annuel de l'axe en un mouvement conique d'environ 47 degrés d'ouverture sur le ciel, et qui s'effectue dans une période de 25 765 ans, et de manière à faire perdre à la Terre une série de saisons pendant le même laps de temps;

5° Le mouvement de la ligne des *apsides*, qui fait un changement complet de la position de l'orbite dans l'espace en 21 000 ans, en faisant passer les saisons par tous les mois de l'année ;

6° Le mouvement d'oscillation de l'*obliquité* de l'axe sur l'écliptique, qui diminue de quelques minutes de degré en plusieurs siècles et qui ne peut excéder trois degrés;

7° Les mouvements divers qui résultent des *perturbations* apportées par les attractions réciproques des planètes suivant leurs diverses positions, attractions que nous voyons journellement se reproduire dans le phénomène des marées;

8° Enfin, les mouvemens *complexes et infinis* résultant de la marche de tout le système des planètes dans le mouvement de translation du Soleil vers la constellation d'Hercule.

Ainsi se meut la Terre, ainsi doivent se mouvoir les astres innombrables qui peuplent l'infini.

L'ÉNERGIE. — LE CARACTÈRE.

Au lieu de dire que l'homme est l'esclave des circonstances, il serait plus juste d'affirmer qu'il en est l'architecte. C'est le caractère qui se crée une existence d'après les circonstances. Notre force se mesure à l'étendue de notre puissance d'assimilation. Avec les mêmes matériaux, l'un construit des palais, un autre des chaumières; l'un des magasins, et l'autre des villas. Les briques et le mortier restent mortier et briques, jusqu'à ce que l'architecte en puisse faire autre chose. C'est ainsi que dans la même famille, dans les mêmes circonstances, un homme élève un édifice princier, tandis qu'un autre, hésitant et incapable, vivra toujours au milieu des ruines. Le bloc de granit qui était un obstacle sur le chemin du faible devient un marchepied sur le chemin du fort. G.-H. Lewen.

DE L'AUTHENTICITÉ DES ŒUVRES D'ART.

ESTAMPES. — MÉDAILLES. — PIERRES FINES.

On nous a souvent demandé quels sont les moyens de s'assurer de l'authenticité des œuvres d'art. Il est difficile de répondre à cette question d'autre manière qu'en disant: — Il faut avoir un vrai sentiment de l'art, du goût, et une grande expérience.

Cependant on peut aussi donner quelques conseils, et ceux qui suivent ont une certaine autorité, étant empruntés au Dictionnaire rédigé par les membres de l'Académie des beaux-arts :

Estampes. — L'authenticité d'une estampe est assurée quand cette estampe offre tous les caractères reconnus pour constater qu'elle est véritablement ce qu'elle paraît être.

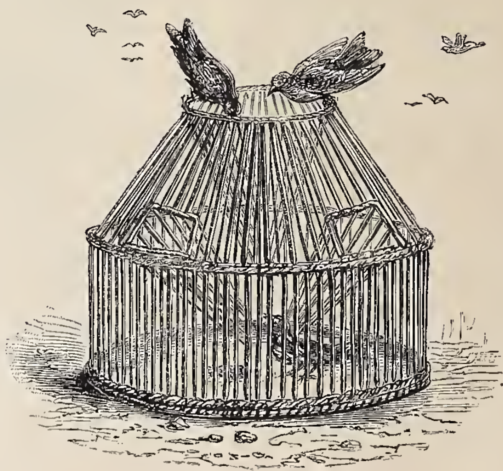
Une première épreuve est authentique quand elle réunit la fraîcheur et la netteté dans le tirage; quand elle est imprimée sur le papier employé à l'époque où la planche a été gravée; quand elle offre les monogrammes ou chiffres du graveur, ainsi que les remarques particulières que n'ignorent pas les connaisseurs et qui sont décrites dans certains ouvrages spéciaux, tels que Bartsch, Brulliot, etc., et aussi dans les catalogues raisonnés des collections importantes; quand enfin elle offre d'une manière incontestable la disposition des tailles, le caractère, la touche, la manière de faire du graveur auquel elle est attribuée.

Médailles. — L'authenticité d'une médaille est indubitable quand elle est évidemment de l'époque où elle a dû être fabriquée. Le caractère du travail de gravure, la nature du métal, son poids, la patine (oxydation ou couleur qu'elle a reçue du temps), sont les points qui servent à constater qu'elle n'est pas fausse. Cependant des amateurs sont quelquefois trompés par des copies faites avec beaucoup de perfection, et plus souvent par des moulages faits sur les pièces originales, auxquels on a donné toute l'apparence de la vétusté : cependant ces dernières pièces sont plus légères; l'ensemble de la gravure est nécessairement arrondi par le moulage; la tranche ou épaisseur des médailles moulées est ordinairement nette, parce qu'on a dû faire disparaître les traces de la fonte ; cette tranche offre au contraire des déchirures dans les médailles antiques originales.

Pierres fines. — Pour constater l'authenticité d'une pierre fine, les connaisseurs ne peuvent avoir recours qu'à l'appréciation du travail. De belles imitations gravées sur pierres dures sont trompeuses; mais le moulage fait avec le verre ou l'émail est facile à reconnaître, à cause du peu de dureté de la matière.

MOINEAUX.

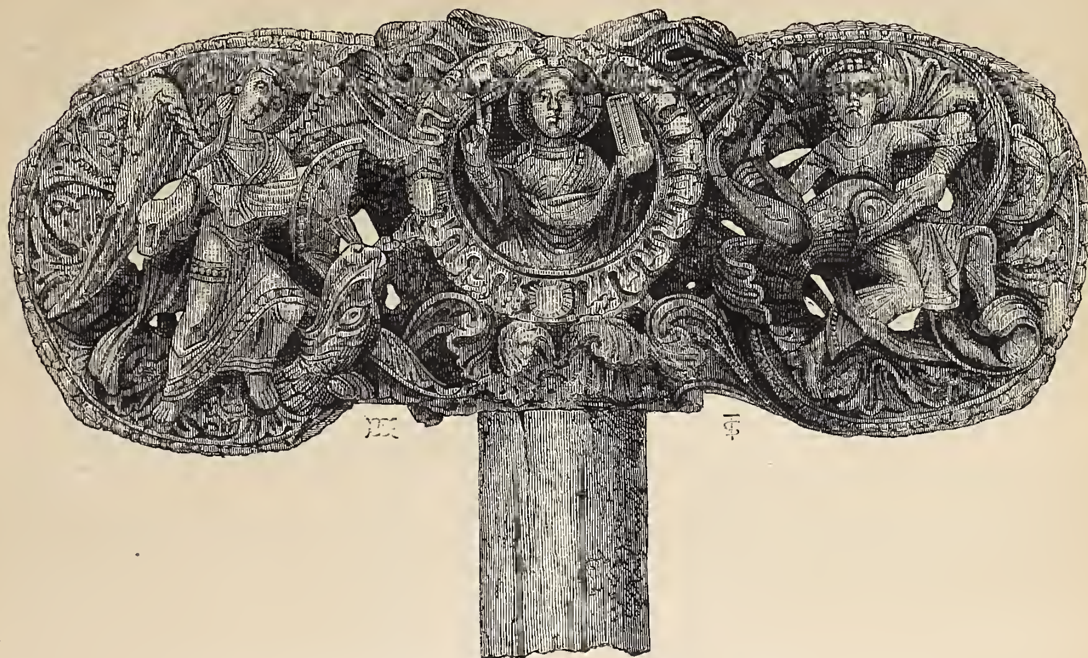
Au Jardin des plantes à Paris et au Jardin d'acclimatation au bois de Boulogne, les moineaux ont le tort d'affamer les animaux, et surtout les oiseaux captifs dans les parcs, en dévorant leur nourriture; ils s'introduisent au fond des grandes volières; ils s'y gorgent des grains d'autrui jusqu'à en devenir obèses. Or, quelque pitié qu'on ait d'eux, et quoique ce soient, après tout, d'aimables petites créatures, il faut bien se garantir de leurs déprédations : crier après eux, les effrayer, cela ne sert à rien; les moineaux sont railleurs et ne connaissent pas la crainte; leur effronterie exaspère les gardes. On se sert pour les prendre d'une sorte de panier d'osier à plusieurs ouvertures semblables à celles des nasses à poissons. Une fois



Panier à moineaux.

un premier moineau pris, les autres ne tardent pas à suivre, et plus ils sont nombreux, plus ils se battent, plus ceux qui sont au dehors s'empressent d'accourir et de se précipiter par les ouvertures. Bonnes femmes, voulez-vous en avoir en cage? venez, on ne vous les vendra pas cher.

TAU.



Musée de Kensington, à Londres. — *Tau* du onzième siècle. (?) — Dessin d'Édouard Garnier.

L'objet que représente cette gravure, œuvre d'ivoire sculpté, fait aujourd'hui partie des riches collections du Musée de Kensington, à Londres. Il a précédemment appartenu à un amateur connu, M. Eugène Piot, et, plus anciennement, à la collection du baron de Crassier, de Liége, où il est resté pendant plus d'un siècle. Le savant P. Montfaucon, l'auteur de *l'Antiquité expliquée*, à qui cet ivoire fut soumis, répondit à M. de Crassier, dans une lettre datée du 30 septembre 1715 : « Je crois qu'il est de la deuxième race de nos rois, et comme je ne suis pas en état d'en faire usage présentement, je vous le renvoie avec actions de grâces. »

La science archéologique, et en particulier celle qui s'occupe du moyen âge, a fait des progrès depuis le temps où Montfaucon se défendait de donner aucun avis au sujet de notre ivoire et l'attribuait à l'époque des Carlovingiens. On peut aujourd'hui avec certitude en définir la nature et l'usage aussi bien que la date : cet objet est un bâton pastoral, de ceux auxquels on donnait le nom de *tau*, parce qu'ils ont dans leur forme de la ressemblance avec la lettre grecque de ce nom, c'est-à-dire avec un T, et on peut affirmer qu'il a été sculpté, non pas sous les rois de la deuxième race, mais très-vraisemblablement au onzième siècle.

LE PALAIS DE JUSTICE DE PARIS [1].

SON HISTOIRE. — SA RESTAURATION. — SA DISTRIBUTION INTÉRIEURE.

Entre tous les monuments de Paris, le Palais de justice est un de ceux qui ont eu les plus longues et les plus intéressantes destinées. Son nom est intimement lié aux diverses phases de notre histoire et au développement de nos institutions nationales. Chaque jour, le Palais est encore, au point de vue judiciaire, le théâtre de faits nombreux qui touchent soit aux plus chers intérêts des citoyens, soit à la défense de la loi et de la société. Il n'y a peut-être pas un édifice qui évoque plus de souvenirs et dont les murs recèlent une vie plus intense.

Avant d'indiquer ce qu'il est aujourd'hui, il est presque indispensable de rappeler brièvement ce qu'il fut autrefois. Ici surtout le passé coudoie le présent. Dans plus d'un endroit ils s'enchevêtrent l'un l'autre dans les pierres mêmes de l'édifice.

D'après des traditions anciennes, et surtout d'après les résultats de diverses fouilles, il exista tout d'abord sur l'emplacement actuel du Palais de vastes constructions romaines. Situé à la pointe occidentale de la Cité, cet emplacement semblait désigné pour l'établissement d'une forteresse. Il en était si bien ainsi que, lors des excursions des Normands, Eudes transporta sa demeure dans cette sorte de château fort. Les descendants du défenseur de Paris, devenus rois, firent du Palais leur résidence, et après l'an 1000, — qui devait être celui de la fin du monde, — en 1003, le roi Robert commença la construction de l'édifice qu'on a nommé depuis le Palais. Ce monument fut pour les princes de la dynastie capétienne ce que plus tard le Louvre devait être pour les Valois et Versailles pour les Bourbons. Les noms de saint Louis et de Philippe le Bel sont restés attachés au nom du Palais. Louis IX, le saint roi, fit construire la Sainte-Chapelle. Philippe le Bel, le roi légiste, fit élever la Grand'Salle. Charles VI quitta le Palais pour aller résider à l'hôtel Saint-Paul. Désormais la royauté absolue n'avait plus au même degré besoin des légistes. Grâce à eux, elle était hors de page. Le Parlement, cependant, n'oublia jamais qu'il avait eu le même berceau et qu'il avait résidé sous le même toit. Ce grand corps resta toujours, à l'égard de la royauté, ce qu'il avait été dans le principe. Il fut tour à tour son protecteur et son protégé. Il faisait des remontrances, il allait bien jusqu'à déchirer le testament des rois; mais, au temps même de sa plus grande audace, il n'osait guère résister à la puissance royale lui rappelant, en lit de justice, dans ce même Palais où elle lui avait donné le jour, qu'il n'existait

[1] Voy. les Tables.

que pour le roi et par le roi, et qu'il avait même trouvé la formule : « Si veut le roi, si veut la loi. »

Pendant près de cinq siècles, le Palais fut le domaine du Parlement. Il ne fut pas toujours pour cela le domaine de la paix. La Grand'Salle était pour les bourgeois de Paris un lieu de réunion, comme le furent plus tard, par exemple, les galeries du Palais-Royal. C'est là qu'on allait apprendre les nouvelles, deviser sur l'événement du jour, acheter le livre ou la parure à la mode. Boileau a rendu célèbre la boutique de Barbin. L'une des premières comédies de Corneille est intitulée : *la Galerie du Palais.* On y voit un libraire et une lingère faisant à une élégante compagnie leurs offres de services :

Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps?

La place était bonne et très-achalandée. On en peut juger aux plaintes de la lingère :

Je perds bien à gagner de ce que ma boutique,
Pour être trop étroite, empêche la pratique.

Pendant la Ligue, pendant la Fronde, il s'éleva dans ces lieux maint tumulte, il s'y livra même plus d'une bataille. Il faudrait un volume pour retracer cette histoire où, — pour n'indiquer que les scènes principales, — on verrait successivement le coadjuteur de Retz et le prince de Condé tirant l'épée dans la Grand'Salle avec trois ou quatre mille de leurs partisans; Louis XIV venant, en costume de chasse, signifier ses volontés; le Parlement cassant le testament du grand roi; la séance fameuse — décrite par Saint-Simon — où les fiers légistes, qui avaient osé refuser le salut aux ducs et pairs, virent leurs têtes découvertes et humiliées « à la hauteur des pieds de ces mêmes ducs et pairs »; la grande lutte du Parlement et des jésuites; et enfin, comme sanglant épilogue à la fermeture du Parlement, les audiences du tribunal révolutionnaire, le procès des Girondins, la condamnation de Marie-Antoinette.

Après la révolution de 1789, les cours et tribunaux furent organisés tels qu'on les voit aujourd'hui et installés à Paris dans le domaine de l'ancien Parlement. Dès ce moment, le besoin d'une appropriation nouvelle se fit impérieusement sentir. On éleva à l'intérieur du Palais une série de constructions hétérogènes, parfois très-incommodes, le plus souvent tout à fait insuffisantes. En 1836, M. de Rambuteau, préfet de la Seine, soumit au conseil général, qui l'approuva, un avant-projet dressé par M. Hugot, architecte du monument. En 1840, M. Duc prit en main la direction des travaux, de concert avec M. Dommey.

De ce jour-là il y eut unité de vues, unité de plans. Souvent les événements vinrent bouleverser l'œuvre entreprise. Aujourd'hui même le Palais a quelque ressemblance avec l'interminable tapisserie de Pénélope. Tantôt on relève les ruines amoncelées par la Commune, tantôt il faut satisfaire aux exigences multiples et toujours croissantes des services judiciaires. Il n'en est pas moins vrai que depuis 1840 un ordre méthodique, savant dans sa simplicité et simple dans sa science, n'a jamais cessé de présider aux innombrables travaux dont la majeure partie est dès aujourd'hui terminée et sur lesquels nous allons jeter un rapide coup-d'œil.

A cette heure, lorsqu'on parcourt le Palais de justice, il faut quelque effort pour juger de cette unité de plan; mais dans quelques années, lorsque les échafaudages auront disparu et que l'ensemble de l'œuvre entreprise sera achevé, toutes ses parties étant reliées entre elles, le Palais de justice sera un véritable modèle de restauration savante et d'intelligente appropriation. Jamais peut-être on n'aura mieux su dans un périmètre limité donner satisfaction à de plus multiples besoins.

Si l'on entre au Palais de justice par l'un des escaliers de la nouvelle façade dont nous publions la gravure, on pénètre dans le vaste vestibule des deux salles d'assises. De chaque côté de ces deux salles se trouvent deux galeries qui toutes deux aboutiront, l'une à droite, l'autre à gauche, dans la galerie marchande qui a vue sur le boulevard du Palais. Ces deux galeries, avec le vestibule des assises et la galerie marchande, formeront les quatre grandes artères qui mettront de plain-pied en communication toutes les parties du Palais.

La première des deux galeries latérales partant du vestibule des assises est la galerie de la Sainte-Chapelle. Elle n'est que commencée. Là se trouvent pour le moment les bureaux des architectes. Elle desservira ultérieurement la partie sud du Palais.

La seconde galerie, parallèle à la galerie de la Sainte-Chapelle, dessert la partie nord. Elle est entièrement achevée. On la nomme la galerie des prisonniers, parce qu'au-dessus est établi le dépôt des détenus près la préfecture de police. Si l'on suit cette galerie, on trouvera successivement, sur la gauche, après le vestibule de la chambre civile de la Cour de cassation qui a son entrée sur le grand vestibule des assises, les vestibules de la chambre des requêtes et de la chambre criminelle de la même Cour. Toutes ces entrées sont destinées au public. Plus loin, dans cette même galerie, avant d'arriver à la salle des criées et en face de l'escalier qui conduisait à l'ancienne salle d'assises brûlée pendant la Commune, nous trouvons à gauche la galerie dite de Saint-Louis, que l'on est en train de restaurer, et qui permettra à la Cour de cassation de communiquer avec le reste du palais.

Cette galerie Saint-Louis conduit à un vaste corridor parallèle à la galerie des prisonniers et donnant accès, à droite, sur les chambres des requêtes, criminelle et civile; à gauche, du côté du quai, sur les divers cabinets réservés aux magistrats de la cour suprême.

Mais revenons à la galerie des prisonniers. Elle nous conduit à la chambre des criées et à l'immense salle des Pas-Perdus, dans laquelle débouchent les six chambres civiles formant l'angle du monument sur le quai de l'Horloge. A l'extrémité de cette galerie des prisonniers, il y aura un escalier dont l'emplacement est occupé provisoirement par la sixième chambre, et qui permettra de descendre directement jusqu'au boulevard du Palais.

Lorsqu'on est arrivé au bout de la galerie des prisonniers, si l'on tourne à droite, on trouve, en face de l'entrée de la salle des Pas-Perdus, la galerie marchande; on y voit encore quelques boutiques, derniers vestiges du commerce établi autrefois au Palais, où Thémis et Mercure semblaient alors se faire concurrence.

A l'extrémité opposée de la galerie marchande se trouve la communication par laquelle on a accès dans la partie haute de la Sainte-Chapelle, et qui, les jours de rentrée, permet aux cours et tribunaux de se rendre de plain-pied à la messe du Saint-Esprit.

La galerie marchande a tout entière vue sur la cour du Mai, à laquelle on descend par l'escalier monumental que gravissent chaque jour un si grand nombre de plaideurs.

Sous ce grand escalier se trouve, d'un côté, l'entrée du tribunal de simple police qui siége dans une sorte de sous-sol; de l'autre, la demeure du concierge et l'entrée des cuisines affectées au service des détenus du dépôt.

Si l'on remonte dans la galerie marchande, on trouve à gauche, en face de l'entrée principale, un escalier qui aboutit à l'atrium de la Cour d'appel. A droite est située la première chambre; puis, donnant sur une salle nommée

petite salle des Pas-Perdus, les deuxième et troisième chambres. A gauche en descendant, on pénètre dans de vieux bâtiments dont la construction de la galerie de la Sainte-Chapelle amènera la démolition, peu regrettable d'ailleurs. Ces vieux bâtiments contiennent aujourd'hui la bibliothèque des avocats, divers services les concernant, le petit parquet, etc.

A l'extrémité de la galerie marchande, toujours du côté de la Sainte-Chapelle, il y a à droite une galerie nommée galerie publique, qui deviendra par la suite le prolongement de la galerie de la Sainte-Chapelle. Elle communique au bâtiment de l'instruction judiciaire, lequel donne, d'une part, sur la cour de la Sainte-Chapelle, d'autre part, sur le boulevard du Palais. Le premier étage est occupé par le parquet du procureur de la république; les deuxième, troisième et quatrième étages sont occupés par les bureaux des juges d'instruction.

Dans cette même cour de la Sainte-Chapelle est situé le tribunal de police correctionnelle, ainsi que le dépôt des prévenus venant à l'instruction, vulgairement appelé la *Souricière*. Il y aura en outre dans cette cour un bâtiment dont l'emploi n'est pas encore décidé, ainsi qu'un autre édifice destiné à la Cour d'appel et à ses services.

A la suite du tribunal de police correctionnelle se trouvent les bâtiments de la préfecture de police qu'on est en train de construire, bien qu'il ne soit pas décidé qu'ils recevront cette destination. Il est probable, en effet, que les services de cette administration seront transportés dans la caserne de la Cité, sur le boulevard du Palais, où ils pourraient être beaucoup mieux installés.

Comme on le voit, c'est tout un voyage que de faire simplement le tour du Palais de justice; encore n'avons-nous pas parlé de toute la partie inférieure, réservée aux prisonniers. Ce voyage, toutefois, sera singulièrement facile lorsque la galerie de la Sainte-Chapelle sera construite, puisqu'elle remplira à l'égard de tout le côté sud du palais le même rôle que la galerie des prisonniers à l'endroit du côté nord, où toutes les communications sont établies avec une remarquable commodité.

Après avoir ainsi jeté un coup d'œil sur l'ensemble des constructions du Palais, nous reviendrons, si le lecteur le permet, sur nos pas pour signaler les parties les plus curieuses du monument.

Nous ne parlerons pas de la Sainte-Chapelle, qui a été représentée et décrite précédemment dans ce recueil, et qu'on ne saurait trop nommer une merveille. (1)

Toute la partie ancienne du monument a été l'objet d'une restauration savante. On peut s'en assurer en visitant la belle salle dite des cuisines de saint Louis, dont les quatre rangs d'arceaux, du plus pur style ogival, offrent un si beau spécimen d'architecture gothique.

Au point de vue de la restauration, il n'y a rien non plus d'aussi intéressant que le travail qui s'exécute à cette heure dans la salle des Pas-Perdus, et qui doit être terminé pour le 1er mai 1878, c'est-à-dire pour l'ouverture de la prochaine Exposition universelle. Il faut voir l'activité qui règne dans cette salle, à travers les échafaudages de laquelle on a dû ménager, pour les divers services judiciaires, des couloirs où une foule nombreuse ne cesse de circuler.

Élevée sous Philippe le Bel par les ordres d'Enguerrand de Marigny, la salle des Pas-Perdus, alors la Grand'-Salle, fut incendiée en 1620. Avant cette époque, la physionomie de la Grand'Salle devait être très-curieuse. Là siégeaient les maîtres des requêtes et les notaires royaux; là se trouvait, comme l'a rappelé M. Maxime du Camp, la *Table de marbre* qui est intimement liée à l'histoire de notre théâtre, car elle servait de scène aux représentations des clercs de la basoche; dans certaines occasions, cette table voyait s'asseoir la connétablie, l'amirauté, les eaux et forêts, juridictions spéciales qui, jusqu'en 1790, gardèrent collectivement le nom de Table de marbre. Contre les murailles se dressaient les statues des rois de France, et au plafond pendait une sorte de crocodile empaillé qui, d'après la légende, n'était autre qu'un dragon tué par Godefroy de Bouillon. Reconstruite en 1622 par Jacques Debrosse, cette salle, si intéressante au point de vue historique, fut de nouveau incendiée par la Commune au moment même où l'on commençait à la restaurer.

La salle basse des Pas-Perdus, qui s'étend au-dessous de la salle haute, est un spécimen très-intéressant de l'architecture primitive du Palais. Les appartements du roi y étaient jadis installés. Elle ressemble aujourd'hui à une cave immense. On y retrouve l'ancien sol de la Cité; autrefois il n'y avait pas de quai, et la Seine battait le pied des murailles du Palais. De cette salle basse on communiquait par un escalier avec la salle haute, qui servait aux réceptions royales. Avant la construction du bâtiment de la police correctionnelle et de la *Souricière*, les cuisines dites de saint Louis étaient affectées au service des prévenus venant à l'instruction. Ils sortaient par la salle basse des Pas-Perdus. Aujourd'hui, ces cuisines sont devenues un magasin, on pourrait dire un musée, où l'on conserve les modèles exécutés en vue de la décoration du Palais.

Il y aurait encore à citer, dans la partie ancienne, la prison de la Conciergerie et l'ancienne Grand'Chambre, l'une et l'autre si célèbres. La dernière n'existe plus qu'à l'état de souvenir, car elle a été entièrement brûlée. Elle doit être rétablie.

Seule, la partie du Palais située sur le quai de l'Horloge peut donner une idée de la physionomie de l'ancien édifice. Dans une gravure reproduite dans un intéressant ouvrage de M. de Guilhermy, l'*Itinéraire archéologique de Paris*, on voit le Palais tel qu'il existait encore avant l'incendie de 1776, avec ses nombreuses tours aux portes et aux angles de l'enceinte, ses vastes cours, ses deux portes ogivales sur la rue de la Barillerie (aujourd'hui boulevard du Palais), l'Hôtel des comptes qui tenait tout un côté de la Sainte-Chapelle, et dont la façade, construite dans les premières années du seizième siècle, était une des belles œuvres de l'époque de la renaissance. Ce fut à la suite de l'incendie de 1776 que Louis XVI fit élever par son architecte, des Maisons, la façade et le grand escalier monumental donnant accès à la galerie marchande, ce qui changea entièrement l'aspect de l'ancienne cour du Mai, ainsi nommée parce qu'au mois de mai les clercs de la basoche venaient en grande fête y planter un arbre décoré de fleurs, de rubans et de panonceaux.

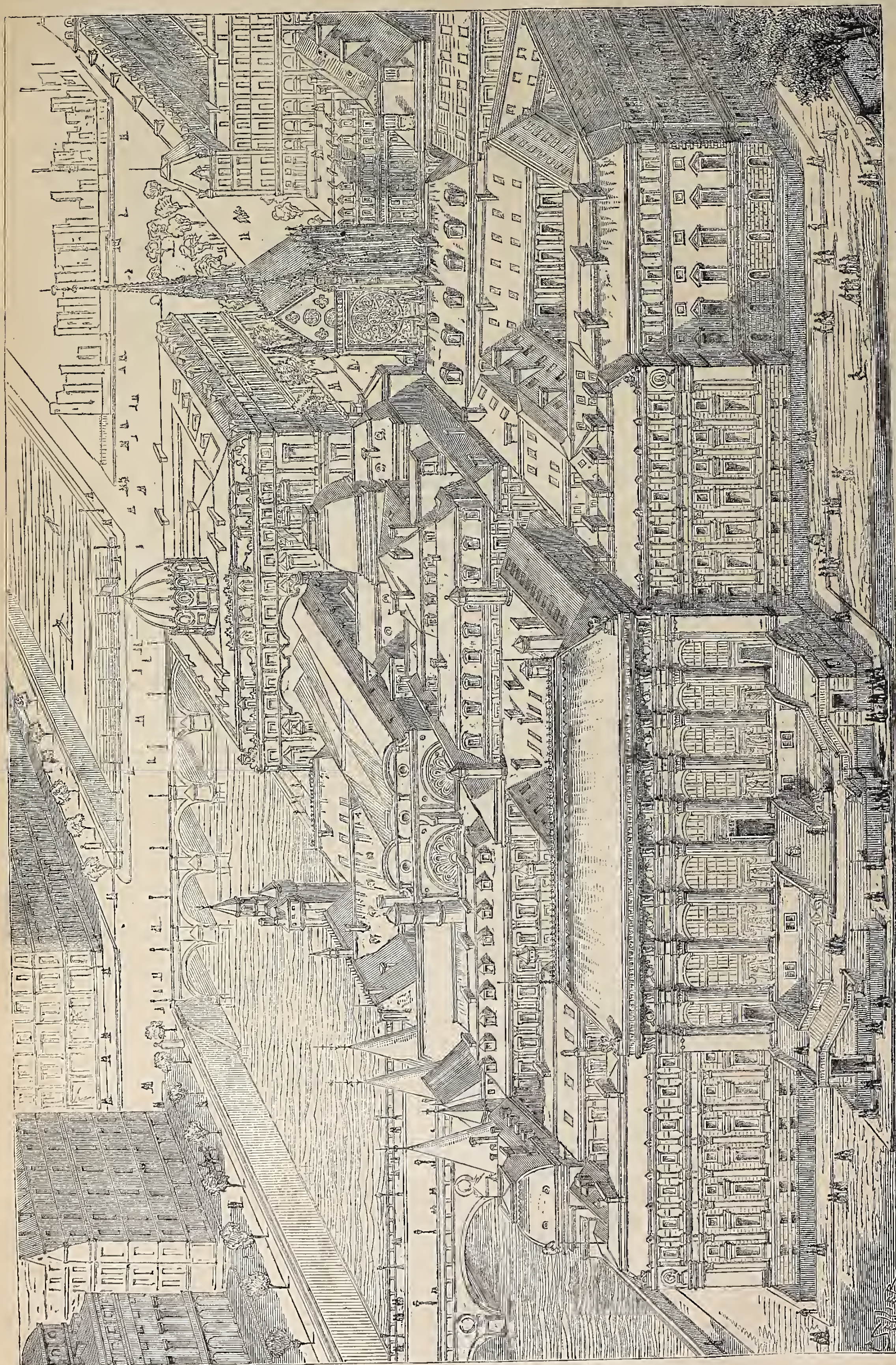
Il reste à indiquer brièvement quelles sont les parties modernes du monument les plus intéressantes. Il faut signaler tout d'abord la nouvelle façade du Palais. C'est là un des plus beaux morceaux d'architecture de notre époque. Il a valu à son auteur, M. Duc, le grand prix de cent mille francs, lors de l'Exposition de 1867.

Cette façade est à la fois d'un style très-pur, d'une composition sévère et d'une grande vigueur de conception; mais elle n'apparaîtra dans toute sa beauté que lorsque le temps aura passé sur ces grandes lignes, lorsque les vieilles maisons de la place Dauphine auront été abattues, et que l'on apercevra l'ensemble du monument dans une perspective digne de lui.

Il en est de même du grand vestibule des assises, qui n'est pas moins vaste que l'ancienne salle des Pas-Perdus. Dès le premier coup d'œil, l'attention est attirée par l'escalier monumental qui conduit aux deux salles d'assises

(1) Voy. les Tables.

et qui occupe le centre de cette vaste galerie, entièrement ouvert ainsi que les vestibules supérieurs. Comme l'a justement observé M. d'Herbécourt dans un remarquable travail qu'il a publié sur le Palais de justice, cet escalier, qui laisse apercevoir à travers ses arcades supportées par des monolithes en marbre de Saint-Ylic les portes d'en-

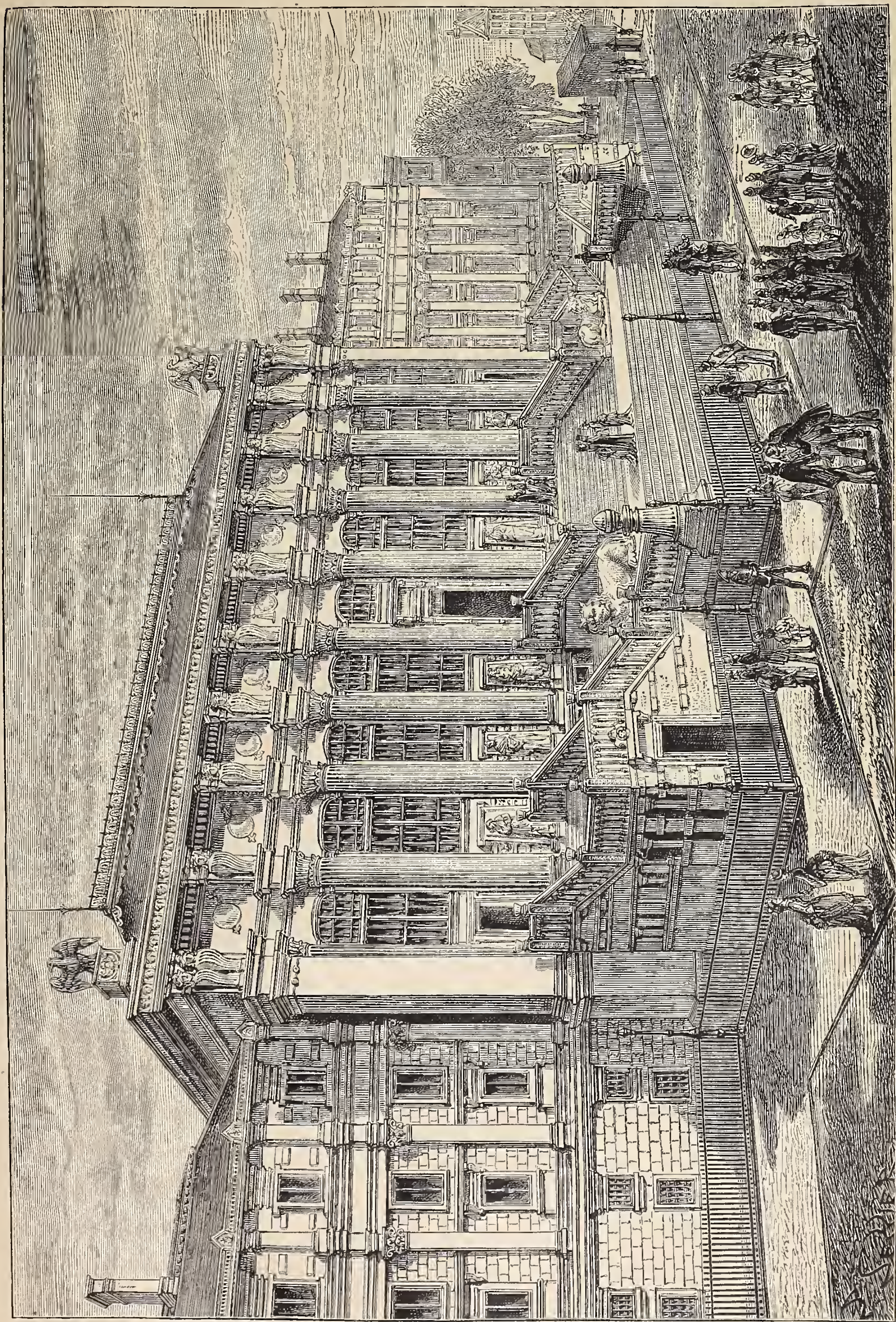


Vue à vol d'oiseau du Palais de justice de Paris. — Dessin de Sellier, d'après les dessins de M. Duc, architecte du Palais.

trée des deux salles, rappelle dans son ensemble les plus heureuses dispositions de la renaissance. Sans rien enlever à la salle du caractère de sévérité qui, avant tout, devait être le sien, cet escalier empêche ces grandes lignes de pierre de paraître froides et monotones. Ajoutons que plusieurs morceaux de sculpture des plus remarquables, dus

au ciseau de MM. Duret, Perrault, Dumont, Jouffroy, Jaley, etc., complètent la décoration de ce magnifique vestibule.

Les beaux escaliers ne font pas défaut dans l'œuvre de M. Duc. Notons le grand escalier d'honneur de la Cour de cassation et celui du tribunal de police correctionnelle. Ce



Nouvelle façade du Palais de justice. — Dessin de Sellier, d'après les documents communiqués par M. Dommey, architecte dirigeant les travaux.

dernier, dans sa simplicité sévère, est d'une hardiesse qui ne saurait être dépassée.

Nous venons de nommer le tribunal de police correctionnel ; ce tribunal est, au point de vue de l'aménagement, une des constructions les mieux comprises du Palais : salles d'audience vastes et bien éclairées, mais sans luxe inutile; bureaux et greffes, dépendances diverses, rien n'y est sacrifié. Nous ne saurions non plus passer sous

silence la *Souricière* installée dans le même bâtiment. Les détenus ne passent en cet endroit qu'une seule journée, où on les amène le matin en voiture cellulaire des diverses prisons de Paris; le soir, ils sont reconduits de la même manière. Sur un double préau s'ouvrent deux étages de petites cellules destinées d'un côté aux hommes, de l'autre aux femmes. Chacune de ces cellules renferme un prévenu qui attend le moment de paraître devant le juge d'instruction. Il est presque impossible de ne pas éprouver un sentiment douloureux en apercevant tous ces visages humains à moitie masqués par la grille de la petite ouverture qui éclaire leur cachot.

Dans la partie moderne du Palais, nous devrions encore et surtout citer les bâtiments de la Cour de cassation, dont la façade est située sur le quai de l'Horloge. Brûlés par la Commune, ces bâtiments, qui viennent d'être entièrement reconstruits, doivent être terminés au mois de novembre 1877. La galerie Saint-Louis, par laquelle ils communiquent avec le reste du Palais, est aujourd'hui restaurée. Sa nouvelle décoration, due à M. Lemerle, est fort remarquable. Au milieu de cette galerie, on verra, comme précédemment, un monument de pierre représentant saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. Les salles d'audience de la Cour de cassation sont de toute beauté; notons spécialement la chambre criminelle, dont le style est aussi pur que sévère.

Avec les deux salles d'assises, dont l'une n'est pas encore terminée, ces divers locaux sont des modèles d'appropriation et de décoration intérieures. Il faut le reconnaître, d'ailleurs, au nombre des principaux mérites de MM. Duc et Dommey, il faut placer la science des détails, la connaissance approfondie des besoins qu'ils avaient à satisfaire. Ils n'ont rien négligé; il y a des grilles en fer forgé, des frises de pierre aux fines ciselures, qui n'ont pas été moins consciencieusement étudiées que les parties capitales de l'édifice.

Pour nous résumer, nous dirons que la restauration du Palais de justice est une œuvre considérable dont l'accomplissement fait le plus grand honneur aux architectes qui la mènent à bien à travers mille obstacles, et qui, sans jamais cesser de se placer au point de vue pratique, ont su respecter l'histoire et montrer comment il faut protester contre les reproches de décadence fatale que des esprits chagrins ou découragés n'épargnent pas assez à l'art moderne.

QUINE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 275, 283.

XI

Au bout de trois ans, le quine si fidèlement et si grassement nourri n'avait encore produit que du vent, comme le prédisait la marchande de moulins. Quant aux chapeaux des cinq amis, ils étaient entrés depuis longtemps dans la confrérie des vieux chapeaux. Comme un autre Moloch, le quine dévorait l'argent de leur bourse et le sang de leurs cœurs, sans rien leur offrir en échange que des espérances toujours déçues.

Vers le commencement de la quatrième année, Potiron déclara qu'il était à bout de sacrifices, que sa mère se faisait vieille, qu'elle ne pouvait plus continuer son petit commerce; que c'était à lui à s'occuper d'elle, à prendre soin de ses vieux jours, et qu'il était décidé à ne pas reculer devant l'accomplissement de ce devoir impérieux.

Barberin essaya de lui faire comprendre qu'il se retirait au bon moment; que le quine ne pouvait manquer de sortir un de ces quatre matins; qu'il faisait tort à sa mère en la frustrant de la richesse qui l'aurait rendue si heureuse pendant les dernières années de sa vie.

Potiron répondit que la nécessité lui faisait la loi; qu'il voyait, grâce à Dieu, clairement son devoir, et qu'il aurait la force de l'accomplir; qu'il ne voulait plus abandonner sa mère à des souffrances trop certaines, en vue d'une espérance incertaine. Il se trouverait bien avancé quand il serait riche (à supposer qu'il dût jamais le devenir) si, par sa faute, sa mère était morte de misère, de privations, et surtout de chagrin. Toutes les richesses du monde ne le consoleraient pas et ne lui ôteraient pas ses remords.

Bref, il parla comme un bon fils. Barberin vit tout de suite que celui-là lui échappait, sauvé de ses griffes par un remords sincère que Dieu avait daigné lui envoyer et par son amour pour sa vieille mère. Aussi, sans dire un mot, se contenta-t-il de hausser les épaules.

En venant à l'entrevue, Potiron était pâle, et il avait grand'peine à comprimer les battements de son cœur; tout décidé qu'il était, il redoutait encore la pernicieuse influence de Barberin.

Quand il eut parlé comme un homme, et comme un homme de cœur, les couleurs reparurent sur ses joues, et il se fit un grand calme dans son cœur. La gaieté lui revint comme par enchantement, et pour la première fois depuis des années, la petite tablée sut ce que c'était que de rire de bon cœur.

A la fin du repas, il prit discrètement congé, pensant bien que les autres avaient à causer de leur affaire, qui n'était plus la sienne.

— Si je ne suis plus votre associé, leur dit-il, j'espère bien que je reste votre ami. Je me retire parce qu'il le faut; mais de ma vie je n'oublierai comme vous avez été bons pour moi.

Phébus, Plumet et Goliath lui serrèrent cordialement la main; Barberin lui tendit seulement deux doigts et ne répondit point à la pression de sa main.

XII

— Bon débarras, dit-il froidement, lorsque l'autre eut tourné les talons. C'est un faux frère et un couard. Il a bien fait de nous quitter, car la fortune n'aime pas les poltrons. Non-seulement il n'est plus mon associé, mais à partir d'aujourd'hui il n'est plus mon ami!

Par ces paroles, il montrait combien l'amour de l'argent lui avait gâté le cœur. Car c'est une grande chose que l'amitié; c'est la fleur et le parfum de la vie. Qui sacrifie un ami perd plus qu'une fortune; il n'est point de trésors au monde qui puissent compenser une telle perte, j'entends pour les cœurs bien placés.

— Eh bien, moi, dit bravement Goliath, je l'aimerai toujours.

— Nous aussi, ajoutèrent résolûment Phébus et Plumet.

— Chacun est libre de faire comme il l'entend, reprit Barberin en dissimulant sa mauvaise humeur.

Il avait songé tout d'abord à répartir la cotisation de Potiron sur les quatre autres parts. Mais il craignit que cette surcharge n'ébranlât les résolutions des autres associés. Il se décida donc rapidement, comme toujours, et déclara d'un ton magnanime qu'il prenait à son compte la part du déserteur; à la condition, bien entendu, de toucher les deux cinquièmes du gros lot.

— Tout bien calculé, se dit-il en regagnant son logis, j'ai fait une bonne affaire.

Cette surcharge, en effet, n'était pas écrasante pour lui, vu que son procureur avait doublé ses appointements afin de l'empêcher de porter ses services chez un autre homme de loi.

A quelque temps de là, le propriétaire du *Pilon d'argent* fit savoir à un de ses compères qu'il allait se retirer à la campagne, laissant le *Pilon d'argent* à son gendre. Le futur gendre était un Manceau madré qui s'entendait merveilleusement en affaires.

Le compère adressa ses compliments au *Pilon d'argent*, et lui dit d'un air fin :

— C'est drôle! j'aurais juré, voisin, que vous pensiez à Phébus.

— Phébus est devenu fou, répondit le *Pilon* d'un ton sec; d'ailleurs il n'est pas d'usage qu'un père jette sa fille à la tête d'un monsieur qui ne la lui demande pas.

Ce propos revint aux oreilles de Phébus, qui, soudain, prit son chapeau avec une froide résolution, et se dirigea d'un air tragique vers la Seine.

Arrivé au quai de la Ferraille, il pria le premier racoleur venu de lui payer à boire, et se trouva transformé du coup en soldat du roi.

— Tu seras dragon! lui dit le racoleur.

— Cela m'est bien égal, répondit le racolé.

— Ton régiment est à Lille en Flandre.

— Tant mieux! puisque c'est loin de la rue des Lombards!

A la nouvelle du désastre de Phébus, Goliath et Plumet se récrièrent. Barberin se chargea tranquillement de sa part du quine. Comme il avait gagné pas mal d'argent à donner des consultations pour son propre compte, il se demanda s'il ne ferait pas bien de décourager Plumet et Goliath, afin d'avoir le quine à lui tout seul.

— Ces oisons, se disait-il, m'ont aidé à nourrir le quine quand je ne pouvais le nourrir à moi tout seul; maintenant qu'il est bien à point, j'imagine qu'ils auront le bon goût de me céder la place.

Voilà comment raisonnait ce modèle des amis.

XIII

Le 2 novembre, par une soirée humide et brumeuse, M. le lieutenant de police fut mandé à Versailles, et eut un court entretien avec le roi. Il avait, en quittant Sa Majesté, un air de respectueuse tristesse, qui se transforma subitement en un bruyant accès de mauvaise humeur lorsqu'il fut sorti du château. Pour se soulager un peu, il gronda son cocher, pesta contre la longueur de la route tout le temps qu'elle dura, et, à peine arrivé à son logis, fit réveiller je ne sais combien d'exempts et de secrétaires. Il dormit fort mal, et dès le lendemain matin éprouva le désir de conférer avec une foule d'individus, parmi lesquels se trouvait Plumet, l'inoffensif Plumet.

Plumet se rendit en toute hâte à ce désir, talonné par deux exempts de la police, qui lui laissèrent à peine le temps de faire une toilette décente.

— Où étais-tu, maraud, dans la matinée du 31 octobre? lui demanda brusquement M. le lieutenant de police.

Plumet recueillit ses souvenirs, et déclara en balbutiant de terreur qu'il était dans la grande salle de la Compagnie des Indes.

M. le lieutenant de police se tourna vers un de ses secrétaires et lui fit signe d'écrire.

— Que faisais-tu dans la grande salle de la Compagnie des Indes?

— Je regardais tirer la loterie royale.

— Ils disent tous la même chose, dit en ricanant l'officier de police; et si on les voulait croire, il semblerait qu'ils étaient venus là dans les meilleures intentions du monde.

— Reconnais-tu avoir dit : « Il ne se décidera donc jamais à sortir? »

Comme Plumet hésitait, un homme louche, qui se tenait debout dans un coin, déclara qu'il lui avait entendu prononcer ces paroles avec tous les signes extérieurs de la plus vive impatience.

Plumet reconnut qu'il avait, en effet, prononcé ces paroles.

— De qui parlais-tu en les prononçant?

— De personne, Votre Excellence, je songeais au quine, qui, depuis quatre ans bientôt...

— A d'autres! s'écria M. le lieutenant de police. Et s'adressant à l'homme louche : — A qui faisait-il allusion?

— Au jeune marquis de l'Estrade, car il le couvait des yeux.

Plumet voulut protester, mais on lui imposa silence. Le lieutenant de police consulta quelques notes et reprit :

— Reconnais-tu être entré sur les deux heures dans une maison de la rue Pastourelle?

— Ou...i!

Le secrétaire écrivit la demande et la réponse.

— Qu'y allais-tu faire?

— Je suis entré à l'enseigne du *Chevalier de Malte* (signe affirmatif de l'homme louche); j'allais acheter des oranges de Malte, pour...

— Pas de détails inutiles. As-tu vu dans cette maison le marquis de l'Estrade?

— Il y avait plusieurs personnes; je ne sais si le marquis de l'Estrade était du nombre, puisque je ne le connais pas.

En ce moment seulement il comprit pourquoi on l'avait arrêté. Il avait entendu dire qu'un jeune seigneur avait été assassiné dans la soirée du 31 octobre, et que ce jeune seigneur s'appelait le marquis de l'Estrade. Il vit qu'on le soupçonnait d'avoir participé à ce meurtre, et devint blême d'horreur.

— Comment oses-tu dire que tu ne le connaissais pas! Son nom seul te fait frémir, et on t'a vu le suivre depuis la salle de la Compagnie des Indes jusqu'à la rue Pastourelle!

— Si je l'ai suivi, c'est par hasard, balbutia le pauvre Plumet, en tournant des regards suppliants vers l'homme louche.

— Voilà, reprit avec ironie M. le lieutenant de police, un hasard bien singulier, et qu'il sera bon d'expliquer en temps et lieu. Reconnais-tu avoir rôdé, à la nuit tombante, autour des fossés de la Bastille?

— Je le nie, s'écria Plumet avec une soudaine énergie. J'avais des papiers à faire signer à M. le contrôleur de la gabelle; j'étais à trois heures dans son antichambre où ses laquais m'ont tous vu l'attendre jusqu'à sept heures passées.

La fin à la prochaine livraison.

VALEUR DES CAURIS (1).

On sait que les cauris ou porcelaines-monnaie (*Cypræa moneta*, L.) sont des coquilles d'un grand usage comme numéraire sur la côte occidentale d'Afrique, dans les bazars de l'Inde et sur le Nil blanc. Les navires de l'Angleterre et de Hambourg vont les chercher aux Indes et à la côte de Mozambique, pour les revendre sur la côte de Guinée avec un énorme bénéfice. Telle maison de Hambourg en apporte en une année sept chargements; il y a des négociants de Lagos qui emploient journellement six à dix petites filles pour disposer les cauris en séries de 40 ou de 200, attachées par un fil qui les traverse.

Les cauris sont cotées à Londres, d'après leur qualité, de 5 à 21 schellings (6 fr. 25 à 26 fr. 25) le quintal anglais. Comme monnaie, aux Indes, 6 à 7 000 valent une

(1) Voy. t. XXXIV, 1866, p. 83.

roupie, environ 2 fr. 50; en Afrique, elles valent au moins le double.

Dans l'Afrique centrale, les monnaies courantes sont les perles de verre de plus de 200 sortes différentes, les coupons de coton teint ou écru, et le fil de laiton des numéros 5 et 6 anglais. Un doti, valeur du pays, égale 4 yards d'étoffe, ou environ 7 fr. 50 d'après Stanley.

Chaque petit souverain réclame du voyageur un mhongo (tribut) qu'il faut payer dans la monnaie du pays; Burton et Speke durent jeter des centaines de fundos de perles (1 fundo égale 10 colliers), parce qu'elles n'avaient pas cours dans les pays où ils passaient.

L'HISTORIEN ANQUETIL.

Anquetil fut du petit nombre des hommes de lettres qui refusèrent de se courber sous le joug de Napoléon. Il tomba dans une grande pauvreté, vivant de pain et de lait, et limitant ses dépenses à trois sous par jour.

— Si vous veniez à être malade, lui dit un ami, vous auriez besoin du secours d'une pension. Pourquoi ne pas imiter les autres, faire la cour à l'empereur? Vous avez besoin de lui pour vivre.

— Je n'ai pas besoin de lui pour mourir, fut la réplique de l'historien.

Heureusement Anquetil ne mourut pas de pauvreté; il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, disant à un ami, la veille de sa mort:

— Venez voir un homme qui meurt encore plein de vie!

AIGUIÈRES OU AQUAMANILLES.

Parmi les ustensiles de fonte que nous a laissés l'art allemand du moyen âge, les plus curieux et les plus originaux peut-être sont les vases à eau destinés au lavement des mains avant et après les repas et désignés communément sous le nom d'*aiguières* ou *aquamanilles*. Presque tous ces vases affectaient la forme d'animaux réels ou chimériques. On retrouve un peu partout, du reste, à



Aiguières ou Aquamanilles des treizième et quatorzième siècles. (Collection de M. Pickert.) Dessins d'Édouard Garnier.

cette époque, des objets usuels fabriqués en façon d'animaux, et nous en avons fréquemment donné des exemples ([1]). Ce goût s'étendait même aux objets destinés au service des autels. Dans l'inventaire du mobilier dont Théodoricus, abbé du célèbre monastère de Saint-Tron, près de Liége, avait enrichi son église, on voit figurer une *colombe de bronze* servant d'aiguière et destinée au lavement des mains de l'officiant.

L'usage de ces *aquamanilles* était général; nulle part on ne se mettait à table sans se laver les mains, ou tout au moins l'extrémité des doigts, avec de l'eau aromatisée et surtout de l'eau de rose ou *eau rose* si appréciée de nos ancêtres; l'annonce des repas, faite chez les princes et les grands seigneurs au son du cor, avait même reçu un nom particulier qui témoigne de la généralité de cette habitude: on l'appelait *corner l'eau*.

Tous ces vases de bronze étaient habituellement fondus avec beaucoup de soin et souvent retouchés au burin avec art. La plupart ne manquent pas de style et d'un certain caractère décoratif. Quelques aiguières présentaient à la partie antérieure une sorte de biberon à robinet; mais le plus ordinairement l'eau, qu'on introduisait au moyen d'un petit couvercle à charnière dissimulé au-dessus de la tête, s'écoulait par le conduit que l'animal tenait dans sa bouche. Ces sortes d'ustensiles étaient fabriqués principalement aux environs d'Augsbourg et à Nuremberg.

([1]) Notamment les chandeliers publiés t. XLIV, 1876, p. 216.

LANNION

(CÔTES-DU-NORD).

GEOFFROY DE PONTBLANC.



Vue générale de Lannion (Côtes-du-Nord). — Dessin d'Alfred Beau.

Lannion ressemble à beaucoup d'autre petites villes de Bretagne. Sans avoir rien de particulier par elle-même, elle est dans une situation pittoresque qui fait que l'artiste s'y arrête avec plaisir, et l'inscrit comme un agréable souvenir sur son journal de voyage. Quand on arrive par la vallée du Léguer, si fraîche et si accidentée, on aperçoit d'une certaine distance Lannion, les collines qui l'entourent et les arbres qui les couronnent : toute cette verdure fait un fond gracieux aux maisons qui s'étagent sur les pentes.

Lorsque vous serez entré dans la ville, vous trouverez peut-être les pentes un peu roides, les pavés un peu inégaux, les maisons un peu tristes; mais vous songerez que les environs sont charmants, que les quais offrent une jolie promenade, et qu'après tout il n'est pas mal qu'une petite ville ait des rues sinueuses et montantes : cela repose de la beauté uniforme des rues interminables et tirées au cordeau, qui sont aujourd'hui trop à la mode dans toutes les grandes villes.

On trouve le nom de Lannion cité dès le douzième siècle, dans des chartes relatives à des donations religieuses : c'était une ville fortifiée. Pendant la guerre de cent ans, en 1346, le capitaine anglais Richard Toussaint, maître de la Roche-Derrien, avait essayé à plusieurs reprises de prendre et de surprendre Lannion, qui était dans une position très-commode pour communiquer avec la mer et pouvait fournir du butin. Deux soldats de la garnison, trahissant leurs concitoyens, se laissèrent gagner et ouvrirent une poterne, un matin, au point du jour. Les Anglais entrèrent, et, une fois en nombre, se mirent à tuer et à piller. « Réveillé par le bruit, un chevalier nommé Geoffroy de Pontblanc, qui était encore au lit, se leva, et, saisissant une lance et une épée, descendit dans la rue, où il se défendit vaillamment contre tous ceux qui se présentèrent, jusqu'à ce qu'un archer, lui ayant décoché un trait, le blessa au genou et le fit tomber : les Anglais se précipitèrent alors sur le brave chevalier, lui arrachèrent les dents avec fureur, et finirent par le tuer. Le souvenir de la mort héroïque de Geoffroy de Pontblanc est consacré par une croix que les Lannionais ont érigée à sa mémoire et scellée contre une des maisons de la rue de Tréguier, à l'endroit même où ce vaillant défenseur de la ville reçut la mort.

» Le château de Lannion fut démantelé à cette époque, et il ne paraît pas qu'il ait jamais, depuis, été remis en défense. Dès la fin du quinzième siècle, il était complétement ruiné, ainsi que le constate une charte datée de 1489. »

La chapelle du château a été remplacée par l'église Saint-Jean du Baly, construite pendant les seizième et dix-

septième siècles. On la voit au milieu de notre gravure, avec sa nef sans transept et sa grosse tour carrée, comme on en trouve à plus d'une église du seizième siècle.

Le quinzième et le seizième siècles sont encore représentés à Lannion par quelques maisons curieuses à encorbellements et à pignons, qui entourent l'Hôtel de ville, de construction récente.

D'autres édifices religieux du dix-septième siècle, élevés soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche du Léguer, méritent aussi l'attention.

Au dix-huitième siècle, le duc d'Aiguillon assista à la pose de la première pierre des quais de Lannion; une inscription en fait foi. Il venait autrefois à Lannion des bateaux d'un plus fort tonnage qu'aujourd'hui; il s'y fait néanmoins toujours un commerce assez actif d'importation et d'exportation.

Le dix-neuvième siècle laissera à son tour sa trace dans cette ville, grâce à la construction d'un édifice philanthropique. Depuis une dizaine d'années, Lannion possède un bel hospice civil, et comme les pauvres et les malades manquent en Bretagne moins encore peut-être qu'ailleurs, cet établissement est appelé à rendre de grands services.

Si vous sortez de Lannion dans la direction du nord, vous trouverez d'abord un verdoyant vallon, plein d'ombre et de fraîcheur. De l'autre côté de ce vallon commence une colline assez escarpée. Montez jusqu'au haut par le long escalier de dalles qu'on y a ménagé; une fois au sommet, vous jouirez d'une belle vue sur Lannion et sa campagne, et de plus vous pourrez voir de près un édifice qui a sa valeur : c'est l'église de la commune de Brélévenez. Bâtie vers la fin du douzième siècle, à l'époque où le style roman s'acheminait vers le style ogival, elle fut remaniée à l'époque du gothique de la troisième période, et complétée par une belle flèche en pierre de ce dernier style. On voit dans notre gravure le clocher qui s'élève au-dessus des maisons, des arbres, et domine ce coin du pays.

LA VIE SINCÈRE.

SOUVENIRS.

Suite. — Voy. p. 66, 106, 138, 145, 178, 267.

MON PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE.

L'ILE DE CHYPRE. — LES FUITES DE LA SINCÉRITÉ.

> Se soustraire aux luttes morales de la société pour vivre dans le rêve, c'est déserter.
>
> L'œuvre la plus difficile, mais la plus nécessaire, est la conciliation de nos devoirs.
>
> ED. CH.

Il ne se rencontre pas seulement deux sortes d'esprits, les uns qui cèdent et fléchissent sous la pression d'opinions médiocres et vulgaires, les autres qui, avec une sincérité inébranlable, résistent et maintiennent leur droit. Il s'en trouve aussi qui, trop timides, trop faciles à s'effaroucher, échappent et se retirent, sans se récrier, sans se plaindre, sans vouloir braver ou porter ombrage, se repliant sur eux-mêmes, et essayant de se faire, au milieu même de la société, une vie libre dans quelque direction solitaire de leur pensée. Ils ont des élans vers la vérité, mais qui ressemblent à des fuites : ils ne sont plus dans la droite ligne et cessent d'être entièrement sincères, rien ne pouvant nous exempter du devoir de rester dans le milieu où notre destinée commune est de nous entr'aider à conquérir la vérité et à vaincre l'erreur.

Vers mes dernières années de collége, mes parents jugèrent utile de me faire donner des leçons de géographie. Un jour, je vis entrer à la maison un grand vieillard maigre, voûté, à demi chauve, enveloppé d'une pauvre longue redingote d'étoffe sombre. Il portait sous son bras un in-folio, recueil de vieilles cartes de tous les temps et de tous les pays. Cette première fois, il me parla, je crois, de cosmographie ; puis, avant de se retirer, il m'avertit qu'il me ferait connaître peu à peu comment toutes les diverses parties de notre globe avaient été successivement peuplées ou découvertes. Peut-être, en effet, commença-t-il par quelques enseignements selon ce programme; mais ce que je me rappelle clairement, c'est que lorsque nous arrivâmes au fond de la Méditerranée, entre la Syrie et l'Asie Mineure, il mit le doigt sur un petit point noir, et, d'un air solennel, levant vers moi ses yeux qu'avec surprise je vis gros de larmes, il me dit :

— Ceci est l'île de Chypre.

Il attendit ma réponse ; je n'en avais aucune dans l'esprit. Un mouvement un peu dédaigneux de ses épaules me parut signifier : — Voilà comme ils sont tous !

Il me fit alors de l'île de Chypre une description qui ressemblait à un conte des *Mille et une Nuits*.

Il n'en parlait, bien entendu, disait-il, que sur les témoignages des voyageurs, n'étant jamais sorti, quant à lui, des limites de notre arrondissement ; mais il tenait pour prouvé de la manière la plus irrécusable qu'à Chypre se trouvait réuni tout ce qui pouvait rendre l'homme heureux : une nature admirable, un ciel toujours pur, des eaux fraîches et limpides, des ombrages charmants, des fruits abondants et délicieux, des âmes innocentes, des mœurs simples, toutes les douceurs d'une concorde et d'une paix inaltérables. On y était délicat, sensé, aimant, et on s'y plaisait uniquement à tout ce qui intéressait le cœur et l'esprit. Dégagé des incessantes nécessités d'un travail manuel pénible, parce que, se contentant de peu, on ne demandait rien de trop à la terre, on n'avait d'autre étude habituelle que de chercher, avec une émulation charmante, la vérité en toutes choses, dans le bien, dans l'intellectuel, dans le beau, dans l'amour.

En un mot, Chypre n'était rien de moins, d'après ses idées, qu'un paradis terrestre. Il n'oubliait, je crois, entre autres choses, que les Turcs et les tremblements de terre.

Depuis ce jour, à chacune de ses leçons il débutait à peu près ainsi :

— Nous en étions donc à Chypre. Avant d'aller plus loin, résumons tout ce que nous avons dit de cette île merveilleuse.

Et il entrait aussitôt dans des développements philosophiques et poétiques qui mettaient en opposition la réalité et l'idéal, et où il n'avait d'autre tort que de perdre de vue l'heure, l'objet de l'enseignement, son rôle et le mien.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Je n'avais garde de me plaindre. A vrai dire, je l'écoutais avec un peu d'étonnement, mais sans ennui, et, j'en suis convaincu, avec un certain profit, bien qu'il ne fût pas précisément géographique. Cette île de Chypre finissait par m'apparaître, de même qu'à lui, comme l'idéal même de toutes les vertus et de toutes les félicités. La comparaison avec notre ville n'était pas à l'avantage de nos concitoyens, et cette réflexion nous venait souvent à l'un ou à l'autre : « Pourquoi ne vit-on pas ici comme à Chypre? »

Comme toutes les églogues cependant, celle-ci ne pouvait être de longue durée. Mon père m'interrogea, et de mes réponses conclut aisément qu'il me fallait un autre maître. Ma mère, m'en voyant attristé, insinua que le philosophe était bien pauvre et que ces leçons l'aidaient à faire vivre sa famille. Mais mon père répondit qu'il n'y aurait qu'à chercher quelque autre moyen de lui rendre service; que mon temps devenait de plus en plus précieux, et qu'il

ne serait d'ailleurs ni raisonnable ni charitable d'encourager le vieillard dans ces habitudes de rêverie qui ne pouvaient que lui être de plus en plus funestes. En persévérant dans ces digressions étranges, il ne manquerait pas de perdre une à une ses leçons comme il avait autrefois perdu une chaire au collége. Et mon père ajouta quelques réflexions pour me bien faire comprendre que, tout innocentes que puissent paraître certaines chimères, c'est manquer de bonne foi et se rendre condamnable que de s'y abandonner complaisamment d'abord, puis aveuglément, jusqu'à cesser d'avoir la conscience précise de la limite qui sépare le monde réel du monde imaginaire. C'est s'exposer à dévier insensiblement du droit chemin et à se désintéresser de notre principal ou, pour mieux dire, de notre unique devoir, l'œuvre sérieuse de la vie. Absorbé dans une existence factice qu'on se crée à côté de la véritable, on diminue en soi l'activité nécessaire, on participe moins au travail commun, on s'attarde, on laisse s'effacer en soi le juste sentiment de la proportion des diverses parties de la tâche que chacun de nous est appelé à accomplir : on arrive à ne plus être en réalité ni chef de famille, ni citoyen; on vit vaguement dans l'univers; on oublie la famille et la patrie.

— Quelquefois, disait encore mon père, on entend ces doux rêveurs parler avec pitié des stylites ou des ermites. Mais que sont-ils eux-mêmes? Que pensent-ils qui n'ait été pensé avant eux? Que font-ils entrer de nouveau et d'utile dans le courant des idées? En quoi servent-ils leur génération? Eux aussi élèvent leur âme sur une colonne mystique qui les isole dans la nue.

Cher pauvre vieux professeur! Il ne me donna plus de leçons. Je le rencontrais, de temps à autre, son atlas sous le bras, le regard vague, la figure sereine. Je lui faisais un salut profond; il me le rendait d'un signe de la main, avec douceur.

— Il pense à Chypre, me disais-je sans ironie.

Quelques semaines après sa mort, ma mère me conduisit chez sa veuve.

— Il vous aimait bien! me dit-elle.

Elle nous parla longuement de lui, avec une vénération qui tenait de la piété qu'on a pour les saints.

— C'était un homme si juste! Il se contentait de bien peu et ne connaissait pas l'envie. On ne verra plus son pareil.

Elle voulut nous faire voir le grabat où il avait rendu le dernier soupir, et, nous en montrant l'unique fenêtre sans rideaux, elle murmura tout bas, comme s'il pouvait encore l'entendre :

— Il aimait à suivre de son lit le cours des étoiles.

Puis, en hésitant, elle dit encore :

— Je crois que vers ses derniers jours son esprit s'était un peu troublé, et qu'il lui arrivait de confondre le ciel avec les cartes de son atlas. Quelques instants avant d'expirer, il fit un signe de tête vers le firmament, et me dit, avec son sourire ordinaire : — « Jeanne, ma chère, aie » confiance. Qu'il nous vienne un héritage ou non, maintenant j'en suis sûr, nous vivrons ensemble dans l'île bienheureuse. »

En ce moment, un sanglot me fit tressaillir; il partait d'un coin de la chambre. A demi caché par un meuble, le fils de la bonne femme, Abel, un de mes condisciples, couvrait de ses mains son visage et ses larmes. Je m'approchai de lui en balbutiant quelques paroles de consolation. Mais la vérité est qu'à cette heure désolée je ne voyais pour lui dans l'avenir que de pénibles épreuves. Je ne trouvais guère dans la ville de destinée qui s'annonçât sous de plus tristes auspices. Cette prévision eût été, sans aucun doute, celle de toutes les personnes qui auraient pu penser à lui avec intérêt ou par simple curiosité. Combien ne m'aurait-on pas étonné si l'on m'eût prédit alors que, quelques années après, ce pauvre jeune homme si imparfaitement élevé par son père, et abandonné à ses seuls efforts dans une condition si misérable, m'apparaîtrait dans des circonstances où il m'inspirerait une sincère admiration et deviendrait pour moi une sorte de modèle de la vie. Non pas qu'Abel ait rencontré plus tard une de ces chances favorables sur lesquelles pour la plupart nous avons le tort de compter plus que sur notre énergie propre. Ce qu'on appelle la Fortune (cette personnification païenne qui, de toutes les fausses divinités, est celle que les hommes ont le plus obstinément persisté à prendre au sérieux) n'avait pas cessé de lui être contraire; mais il avait eu la sagesse, sans s'inquiéter de l'opinion au delà de ce qui importe, de se faire heureux à sa manière. Ce que l'esprit de son père avait eu de très-individuel et d'un peu bizarre n'avait pas été pour rien, je crois, dans sa libre détermination. Il y avait eu dans l'étrangeté du vieux maître et dans son chemin de traverse un élément de bien peu commun, une sincère sympathie pour l'humanité, un effort constant vers l'idéal, et Abel avait pieusement recueilli cette part du pauvre héritage paternel, mais en la cultivant sur la terre même et non dans les espaces imaginaires. Le récit de ma rencontre avec lui, dix ans plus tard, montrera ce qu'il avait su en tirer d'utile et de salutaire pour les autres et pour lui-même.

La suite à une autre livraison.

LA VIE DOMESTIQUE.

Vous voyez un homme devenir de jour en jour plus riche, grandir en position ou en réputation, et vous vous dites: « Voilà un homme heureux! » Mais s'il a un intérieur mal organisé, où la famille n'est pas unie par des liens d'affection, et dont les serviteurs, qui se renouvellent sans cesse, n'ont pu conserver qu'un triste souvenir, — j'affirme que cet homme n'est pas heureux. Il laissera toujours derrière lui, sans la prendre, au pouvoir du malheur, une forteresse importante. Elle n'est pas complète, la vie de l'homme dont la bienveillance naturelle n'a pas trouvé de centre. Elle a pu lancer des rayons dans diverses directions, mais il lui a toujours manqué l'ardent foyer d'amour, — ce nid de la famille qui se forme autour du cœur de l'homme juste et bon. Arthur Helps.

VOYAGE SUR UNE CROUTE DE SEL.

Fin. — Voy. p. 279.

Voici ce qu'un voyageur français, M. Tissot, a écrit dans le journal de son voyage :

6 mars 1857.

... A sept heures et demie nous quittons Dgache pour descendre vers le chott, dont la surface unie brille à l'horizon comme un lac de plomb fondu. Pendant une demi-heure nous traversons une plaine vaseuse, entrecoupée de bouquets de tamaris, de palmiers nains et de hautes herbes. Peu à peu les broussailles deviennent plus rares; bientôt toute végétation disparaît, et les efflorescences salines qui recouvrent le sol sablonneux nous apprennent que nous avons dépassé la limite des hautes eaux de la sebkha. Là commence le danger. Un cavalier merzougui, familiarisé avec les fondrières du lac, prend la tête de la colonne en nous recommandant de mettre « nos pas dans ses pas. » Rangés en file indienne, nous suivons notre guide, qui n'avance qu'avec précaution. Nos chevaux eux-mêmes semblent comprendre le péril et flairent de temps en temps le sol avec inquiétude.

Aux vases mélangées de sel que nous avons traversées succède bientôt une croûte saline de plus en plus épaisse, dure et transparente comme du verre de bouteille, et résonnant à certains endroits sous les pieds de nos montures comme le sol de la solfatare de Naples. Un puits béant, dont l'ouverture montre une eau verte et profonde, nous permet de nous rendre compte de ce singulier terrain : la croûte sur laquelle nous cheminons n'a qu'une épaisseur de quelques pouces et recouvre un abîme que nous essayons en vain de sonder. Un sac à balles qui nous sert de sonde disparaît, avec toutes les cordes que nous ajustons bout à bout, sans que nous trouvions le fond.

Une crevasse que nous rencontrons un peu plus loin, sur notre droite, ne contient que quatre ou cinq pieds d'eau; mais au-dessous de cette nappe liquide dorment ces sables mouvants si redoutés dans le pays, et que la tradition assigne comme tombeau à tant de caravanes. C'est près de cet endroit que, lors de mon premier séjour au Blad El-Djerid, un cavalier du goum de Tôzeur fut englouti avec sa monture. Ses compagnons essayèrent de sonder l'abîme où il avait disparu, au moyen de vingt baguettes de fusil attachées bout à bout : pas plus que la nôtre, cette sonde improvisée n'atteignit le fond.

Couché à plat ventre sur le bord de la crevasse, je puise un peu d'eau pour la goûter : elle me paraît plus amère encore que celle de l'Océan. La main dont je me suis servi pour boire est imprégnée d'un sel blanc qui dessine tous les pores. Un vase de terre poreuse que je remplis de cette eau ne tarde pas à se couvrir extérieurement d'une épaisse croûte de sel.

Des crevasses semblables s'ouvrent de distance en distance et forment en quelque sorte les « regards » de la nappe souterraine qui s'étend sous nos pas.

Nous marchons toujours, et les montagnes d'Oudiân que nous laissons derrière nous s'abaissent de plus en plus à l'horizon. En face, à droite, à gauche, le chott déploie, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'éblouissante immensité de sa nappe d'argent. La chaleur étouffante développée par la réverbération du soleil, les hallucinations du mirage, le contraste étrange d'un sol de neige et d'un ciel de feu, tout, jusqu'à ce lac solide et ce terrain mouvant, me donne une sorte de vertige; il me semble, par moments, que nous cheminons dans une de ces planètes où les lois de notre monde sont suspendues ou renversées.

A dix heures et demie nous rencontrons les premières marques : ce sont de simples pierres fichées dans la croûte saline. Elles n'ont pas plus de quarante à cinquante centimètres de hauteur, mais, grandies par le mirage, elles s'aperçoivent à de très-grandes distances. L'intervalle qui les sépare est en moyenne de cinq à six cents mètres. Elles portent dans le dialecte local le nom de *gmaïr* (au singulier *gmira*). Je n'aperçois pas les troncs de palmiers dont parlent les auteurs arabes. Notre guide nous apprend qu'ils ont été emportés par les grandes eaux, et confesse que la voirie du lac est fort négligée depuis quelques années; en bonne règle, la route doit être indiquée par une double rangée de *gmaïr :* des pierres sur la gauche du voyageur qui se rend de Tôzeur au Nefzâoua, des troncs de palmiers sur la droite. Grâce à cette double indication, les caravanes surprises dans la traversée du lac par une de ces violentes tempêtes qui les enveloppent dans des tourbillons de sable et de sel avaient quelque chance de retrouver leur direction. Les *oueda* ou troncs de palmiers ont disparu, et la rangée de pierres est elle-même fort incomplète. Quelques-unes sont provisoirement remplacées par des ossements de chameaux.

A dix heures trente-cinq minutes nous nous engageons dans une vaste nappe d'eau qui couvre la croûte saline : nos chevaux ont de l'eau jusqu'au paturon pendant quelques minutes; bientôt la profondeur augmente, et sur certains points nos montures en ont jusqu'au poitrail. Notre guide, que je suis immédiatement, s'arrête à chaque instant, interroge l'horizon, cherche à deviner la route, et fait parfois des *à droite* ou des *à gauche* que rien ne motive en apparence. Le danger est extrême, et il me l'explique : lavée et en partie dissoute par la couche d'eau qui la recouvre, la croûte de sel peut à chaque instant s'effondrer sous nos pas.

La nappe liquide que nous traversons offre un courant prononcé du nord-est au sud-ouest. A notre gauche, et à une certaine distance, je remarque deux ou trois îlots formés par des boursouflures de la croûte saline.

A midi trente minutes, à quatre ou cinq cents mètres de la trente-deuxième *gmira,* nous atteignons une plateforme circulaire, d'une vingtaine de pas de diamètre, qui s'incline de deux ou trois pieds au-dessus du niveau de la sebkha. Elle est située à peu près à égale distance des deux rives du lac, ce qui lui a fait donner par les indigènes le nom d'*El-Mensof* ou *Bir En-Nsof*. On l'appelle aussi *Djebel El-Melah,* « la montagne de sel. » Cinq ou six blocs de pierre grossièrement superposés, mais qui de loin, par l'effet du mirage, apparaissent comme une gigantesque pyramide, l'annoncent au voyageur et forment un signal correspondant avec une pyramide semblable dressée sur la cime du Djebel Toumiat, au-dessus de l'oasis de Kriz. Ces deux points de repère indiquent la direction générale de la route.

C'est au Mensof que, parvenus à la moitié de leur dangereuse traversée, les caravanes font halte ou passent la nuit, si elles n'espèrent pas atteindre avant le coucher du soleil l'autre rive du lac. Une couche épaisse de noyaux de dattes et de fumier recouvre le sol et laisse à peine voir l'orifice d'un puits antique comblé depuis longtemps. L'existence d'un puits au milieu de ce lac de sel n'a rien qui puisse surprendre, puisqu'on trouve sur plusieurs points de la sebkha, notamment à Aïn El-Sid, à Aïn Tarafi [1], des sources dont l'eau n'est pas plus saumâtre que celle de la plupart des puits du Djerid. Ce phénomène s'explique par les îles assez nombreuses qu'on observe dans le lac, et dont quelques-unes forment au-dessus de la nappe salée les cratères d'autant de volcans sous-marins, donnant passage aux eaux relativement douces des couches inférieures.

Après une halte d'une demi-heure, nous nous remettons en route sur les instances de notre guide, qui craint que la nuit ne vienne nous surprendre au milieu de ces redoutables fondrières.

A quelques pas du Mensof nous retrouvons la nappe d'eau dont j'ai déjà parlé, mais le courant se dirige en sens inverse.

A deux heures nous rencontrons un troisième courant, allant, comme le premier, du nord-est au sud-ouest. Presque aussitôt nous traversons un assez vaste espace également inondé, mais rempli de joncs marins.

A trois heures trente-huit minutes nous atteignons la dernière *gmira :* c'est la vingt-troisième à partir d'El-Mensof. Un instant après nous retrouvons la zone des sables salés, puis celles des vases, puis aussi celle des sables purs. Quelques broussailles, isolées d'abord, puis nombreuses ensuite, nous annoncent un terrain solide. Les palmiers de Nefzâoua se dessinent et grandissent à l'horizon.

A quatre heures trente minutes, nous atteignons enfin la rive méridionale du lac et les dunes de la sebkha.

[1] Les sources d'El-Mensof et d'Aïn Tarafi se sont taries depuis le voyage de M. Tissot.

MORT D'ARCHIMÈDE.

Voy. la Table de quarante années.

Nous avons déjà fait connaître les travaux d'Archimède, ses découvertes en mathématiques, en physique, en mécanique théorique et pratique, en astronomie [1]. Nous ne parlerons ici que de sa mort, et nous en emprunterons le bref récit au compilateur latin Valère Maxime.

« On pourrait dire que les études d'Archimède furent pour lui fructueuses, si elles ne lui avaient donné et ôté la vie tout à la fois. Marcellus, en effet, maître de Syracuse, n'ignorait pas que les machines du savant avaient



La Mort d'Archimède, peinture par Gustave Courtois. — Dessin de Henri Girardet.

longtemps retardé sa victoire (le siége avait duré trois ans). Toutefois, sensible à un talent si remarquable, il donna l'ordre d'épargner le grand géomètre, mettant sa gloire autant à laisser vivre Archimède qu'à soumettre Syracuse. Mais tandis que celui-ci, l'œil et l'attention fixés sur la terre, y trace quelques figures, un soldat, qui s'était précipité dans la maison pour piller, lève son épée sur sa tête et lui demande qui il est. Archimède, tout entier à chercher la solution de son problème, ne peut lui dire son nom ; mais, étendant la main au-dessus du sable : « Prends garde, lui dit-il, tu vas me brouiller mes lignes ! » Le soldat, voyant là du dédain pour les ordres du vainqueur, tranche la tête du savant. Archimède couvrit de son sang les figures tracées par sa science. Ainsi, tour à tour, le même art lui fit donner la vie et la lui fit arracher. »

[1] Voy. les Tables des tomes V, VI et XV.

QUINE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 275, 283, 294.

XIV

Le lieutenant de police expédia le prévenu en voiture fermée, en compagnie de deux exempts et d'un commissaire, vers l'hôtel du contrôleur.

Le contrôleur fit appel aux souvenirs de ses gens. Le commissaire, qui avait ses ordres, fit relâcher immédiatement le prisonnier, non sans lui faire une belle admonestation, et sans lui recommander d'être plus circonspect à l'avenir.

Le contrôleur fit passer Plumet dans son cabinet, et lui demanda des renseignements sur les causes de son arrestation.

Il semblait animé d'une bienveillance extraordinaire pour son subordonné, et cela tenait à des raisons que Plumet ignorait complétement. Le contrôleur avait soupçonné Plumet d'avoir fait main basse sur les deniers du roi, à l'époque où Plumet était devenu subitement sombre et préoccupé. Or, la somme qu'il l'avait soupçonné d'avoir dérobée, il la retrouva un beau jour dans son propre secrétaire où il l'avait déposée par mégarde. Comme ce contrôleur était un honnête homme, il n'en voulut point à Plumet du tort qu'il avait été sur le point de lui faire en l'accusant injustement.

Au contraire, cette circonstance fit qu'il s'intéressa à lui et lui demanda des explications. Il résulta de ces explications que Plumet assistait au tirage de la loterie, parce qu'il nourrissait un quine, en compagnie de quelques amis.

— Nourrir un quine! s'écria le contrôleur en bondissant sur son fauteuil. Mais, mon enfant, c'est la dernière des folies!

Et il songeait en lui-même : — Dire que si j'avais connu cette circonstance avant d'avoir retrouvé l'argent dans mon secrétaire, j'aurais sans hésitation fait arrêter ce pauvre diable, et qu'il ramerait à cette heure sur les galères du roi!

Il toussa pour s'éclaircir la voix, et dit à Plumet :

— La loterie est un jeu, et quiconque joue en vient tôt ou tard aux expédients : s'il est père de famille, il vole sa famille et lui retire le pain de la bouche; s'il est préposé à la perception des deniers du roi, il vole le roi.

— Il va me signifier mon congé! pensa le pauvre Plumet au comble de la détresse.

— Je suis content de vos services, dit le contrôleur avec bienveillance. Non-seulement je ne songe pas à vous retirer votre emploi, mais je suis même disposé à vous élever en grade; seulement, je ne puis le faire qu'à une condition, c'est que vous me jurerez d'abandonner dès aujourd'hui le quine à son malheureux sort.

Plumet jura que de sa vie il ne risquerait ni un sou ni un denier sur un billet de loterie.

N'osant affronter la colère de Barberin, il lui envoya sa démission par un commissionnaire. Barberin, loin de se mettre en colère, se dit que le hasard le traitait en enfant gâté et prévenait tous ses vœux. Il vit dans cette courtoisie de la fortune comme une sorte de promesse d'accomplir le vœu de toute sa vie.

On sait combien les joueurs sont superstitieux.

XV

Le savant dont Goliath époussetait les collections vint à mourir. Ses héritiers, pour obéir à son testament, firent transporter les collections au Jardin du roi, et le *Mercure de France* célébra leur générosité en termes dithyrambiques. Goliath se trouvait sur le pavé, sans un sou d'économie, mais riche d'espérance. Il possédait encore le cinquième du quine, et il était assuré de se réveiller presque millionnaire un beau matin.

En attendant, il fallait pourvoir à sa nourriture et à celle du Moloch. Il trouva tout naturel d'aller frapper à la porte de Barberin. Barberin, qui avait de belles connaissances, ne manquerait pas de lui trouver une place bien meilleure que celle d'où il sortait. Au besoin, Barberin le soutiendrait de sa bourse, et payerait sa cotisation jusqu'à des temps meilleurs.

Barberin le reçut assez bien, d'après ce principe de prudence qu'il ne faut jamais pousser au désespoir un homme assez fort pour vous jeter par la fenêtre. Mais Barberin cria misère : les affaires allaient mal; la nourriture des quatre parts du quine lui enlevait le plus clair de son revenu. Il verrait, il s'ingénierait, il finirait par trouver quelque chose pour son cher ami.

Le cher ami revint à la charge, et, lassé d'attendre, se fit avaleur de sabres pour subsister. Il découvrit bientôt qu'il n'était pas né pour avaler des sabres, et se fit porteur de pain, puis scieur de pierre. Ayant fait quelques économies, il acheta une brouette et un tonneau à moutarde, mit de la moutarde dans le tonneau, et commença à parcourir les rues et les marchés en criant sa marchandise.

Comme il était honnête et prévenant, son commerce prospéra, et il découvrit avec plaisir que la nécessité l'avait mis sur la voie de sa véritable vocation.

Pendant qu'il luttait contre la misère, Barberin l'avait évincé de son cinquième du quine, comme on évince un locataire qui ne paye pas son loyer.

Il eut le bon sens, lorsque son escarcelle commença à se garnir, d'acheter un fonds d'épicerie et de laisser Barberin tranquille possesseur du quine. Il lui arriva même, étant marié, de parler à sa femme du fameux quine d'autrefois, comme d'un cancer dont la Providence avait eu la bonté de le délivrer.

XVI

Bien des années se sont écoulées. Nous voici en face d'une maison de belle apparence, vieille d'un siècle au moins, mais solide, massive, hospitalière. Un vaste magasin, luisant de propreté, et où brûlent cinq lampes (pas une de moins), révèle aux regards des passants de véritables trésors de quincaillerie. Des commis alertes mettent les volets avec entrain. Le maître de la maison apparaît sur le seuil : c'est un homme trapu et rebondi, qui a un double menton, et dont le sourire vous réjouit le cœur. C'est Potiron en personne, transporté par le sort de la draperie dans la quincaillerie où il fait merveilles, et connu dans le monde des affaires et du commerce sous le nom plus sérieux de Bannier. Voyez plutôt l'enseigne qui dit à tous les passants : *Bannier, quincaillier.*

Potiron quitte le seuil en se frottant les mains, traverse le magasin dans toute sa longueur, ouvre une porte vitrée, et promène ses regards satisfaits sur une table immense.

La table est recouverte d'une nappe blanche comme la neige; la nappe est émaillée d'un beau service de faïence de Rouen; les assiettes, innombrables comme les grains de sable de la mer, sont escortées de couverts en argent; en face de chaque assiette, il y a ou une chaise ordinaire pour les grandes personnes, ou une chaise haute pour les enfants.

Une vieille dame, en douillette de soie puce, se chauffe au coin de l'immense cheminée.

— Eh bien, maman, dit Potiron en embrassant la vieille dame, je crois que ce sera gai.

— Je le crois aussi, dit la vieille dame en se retournant, non sans effort, pour regarder la table.

Les convives arrivent presque à la file : d'abord Goliath, suivi de sa moitié, d'un petit Goliath en bas âge, habillé en hussard, selon la mode du temps, et de deux demoiselles Goliath, dont l'aînée a sept ans et l'autre cinq.

Puis Plumet, sous-contrôleur de la gabelle; il est plus blafard et plus maigre que jamais, mais la santé est bonne, et l'humeur est devenue fort joyeuse. Ce changement fait honneur à la grande et grosse dame réjouie qui répond au nom de Mme Plumet. Le petit Plumet est charmant; on pourrait peut-être souhaiter qu'il eût la tête moins grosse et les jambes moins grêles. Mais, foin des esprits chagrins et critiques! tel qu'il est, le bambin fait l'admiration de son père et de sa mère; que peut-on demander de plus à un personnage de cet âge?

Puis apparaît Phébus; l'ancien dragon, réconcilié avec son oncle, a hérité du digne homme, et du même coup a jeté le casque aux orties. Il vient d'épouser la fille d'un drapier, et il a pris, comme il le dit en riant, du service dans la draperie.

On place les dames, puis les messieurs, puis les enfants. Potiron embrouille tout; mais sa femme, qui a de la tête pour deux, rétablit l'ordre en un clin d'œil, et tout le monde est où il doit être, sauf le troisième petit Bannier, qui a une tendance déplorable à disparaître sous la table.

Goliath, sans perdre un coup de dent, écoute avec extase la musique des cuillers sur les assiettes. Après la fureur silencieuse de la première attaque, les langues se délient, on cause, on rit, on est heureux.

Oui, on est heureux, parce que de tant de personnes réunies, depuis la grand'maman jusqu'au plus humble des commis, jusqu'au plus petit des enfants, il n'y en a pas une seule qui n'aime les autres et qui ne sente qu'elle en est aimée à son tour. Les regards ne rencontrent que des figures heureuses et souriantes.

Quand on a suffisamment parlé des nouvelles du jour, on revient aux souvenirs du passé. C'est le moment où toutes les phrases commencent par : — « Te souviens-tu? » et se terminent par de bruyants éclats de rire.

— De quoi rit-on si fort? demande la grand'maman, qui a l'oreille un peu dure.

Son fils se penche vers elle avec complaisance et lui dit :

— C'est Goliath qui raconte comment il s'est dégoûté d'avaler des sabres.

La vieille dame jette un regard bienveillant vers Goliath qui est un de ses favoris, et dit en agitant la tête et en levant l'index :

— Il y a du bonheur en ce monde pour les avaleurs de sabres, et les porteurs de pain, et les scieurs de pierre, et les épiciers, et les drapiers, et les quincailliers, pourvu qu'ils aient un cœur et qu'ils soient de braves gens. L'égoïste seul et l'avare sont malheureux, quand même ils auraient des millions de millions, parce qu'ils n'aiment personne et que personne ne les aime.

— Elle *lui* en veut toujours, dit Potiron à demi-voix, en regardant ses vieux camarades.

XVII

Lui, c'est Barberin, bien entendu. Barberin vit seul, sauvage et isolé comme un loup. Il a repoussé avec dédain les mains qui se tendaient vers lui, et au lieu de venir prendre place au banquet des braves gens, où il serait le bienvenu, il passe sa triste existence à poursuivre sa chimère, et ferme son cœur à toutes les joies et à tous les chagrins qui font de la vie un don si précieux.

On le rencontre parfois errant comme une âme en peine, vieilli avant l'âge, maigre, hâve, les yeux étincelants du feu de la fièvre. Les enfants ont peur de lui, comme s'ils devinaient qu'une malédiction pèse sur sa tête.

La naissance et la mort, les grandes joies et les chagrins, le laissent aussi indifférent et aussi froid qu'une statue de marbre; il ne connaît plus rien au changement des saisons; les seuls événements humains qui puissent l'émouvoir, ce sont les tirages périodique de la loterie royale. Si la fortune lui venait aujourd'hui, il serait hors d'état d'en jouir; mais du moins il aurait la triste joie d'écraser de son triomphe ceux qui ont trouvé le bonheur en suivant la voie tracée par la Providence.

Quand la loterie fut supprimée, en 1793, il disparut subitement, et nul depuis n'a su ce qu'il était devenu.

D'une existence qui aurait pu être heureuse, utile et féconde, il ne reste qu'un morceau de carton, destiné à figurer comme curiosité historique dans la collection d'un amateur.

DIRE DU MAL DE SOI.

Vous n'êtes pas toujours sûr d'atteindre le but que vous désirez lorsque vous vous critiquez et dites du mal de vous, non pas parce que vous vous exposez à ce que très-souvent on vous prenne au mot, mais parce que l'on peut vous soupçonner à la fois de deux graves défauts, l'insincérité et l'hypocrisie.

LA MÈRE DE PARKER [1].

Le père de Parker était un de ces hommes froids et forts, profondément honnêtes, qui n'hésitent jamais entre le devoir et l'intérêt, et dont le souvenir reste une bénédiction pour leurs enfants engagés à leur tour dans la bataille de la vie.

Sa femme, non moins zélée dans l'accomplissement de ses devoirs, était pourtant d'un caractère très-différent. Gracieuse, délicate, adroite comme une fée et charitable comme une sainte, tel est le portrait que nous en a laissé son fils, qui la perdit jeune encore, et qui en avait conservé un délicieux souvenir. Bien souvent, dans ses rêves, il revit son bel œil bleu de puritaine, franc, pur, austère, mais tout brillant d'amour pour son Benjamin, car Théodore était le plus jeune de ses dix enfants.

Une aisance relative régnait dans la maison, grâce au travail courageux du père et à l'économie ingénieuse de la mère. Celle-ci était l'ange de cet intérieur, et si le père en représentait la prose correcte et régulière, elle en était la poésie. Elle aimait la prière silencieuse, intérieure; les poëtes anglais faisaient sa lecture favorite; elle chantait à ses enfants les ballades populaires et prenait le plus grand soin de leur éducation morale. Pendant les longues soirées d'hiver, le père faisait à sa femme et à ses enfants des lectures instructives qu'il commentait avec clarté et bon sens... Tout cela respirait l'honnêteté, la décence, le respect de soi-même.

LE SACCHARIMÈTRE.

Quand un rayon lumineux vient frapper une surface polie, il est toujours renvoyé, c'est-à-dire « réfléchi » dans une direction opposée, et l'angle d'arrivée ou « d'inci-

[1] Voy. la notice sur Théodore Parker, t. XXX, 1862, p. 311, et les Tables.

dence » est égal à celui de retour ou de « réflexion. » Cet effet se reproduirait indéfiniment si, par la succession des angles formés, il n'échappait à la vue de l'observateur.

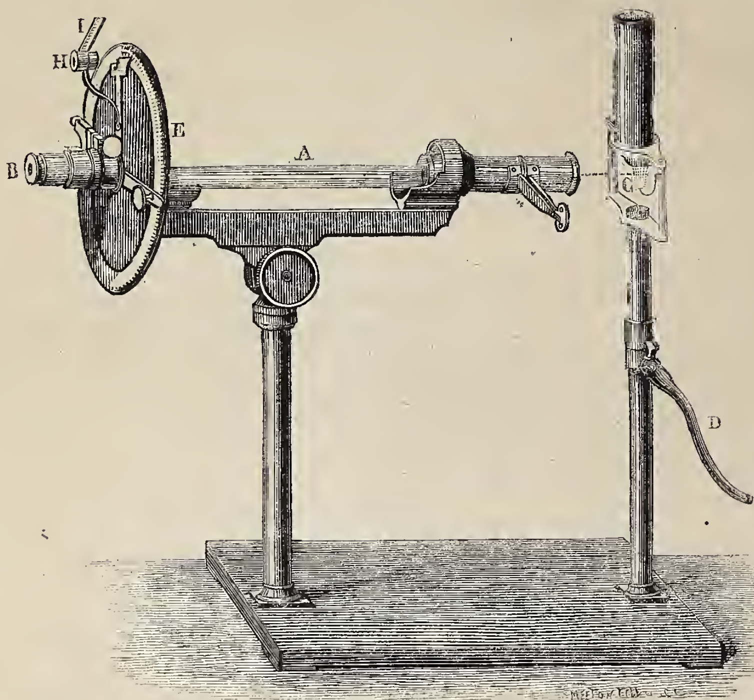
Cependant, si le rayon vient frapper pour la première fois une surface réfléchissante, et cela sous un certain angle particulier, angle qui du reste diffère pour chaque substance, on observe que le rayon a acquis des propriétés nouvelles dont la principale est de ne plus pouvoir, dans certains cas, se réfléchir une seconde fois; dès lors il y a là exception à la règle générale.

Cette exception est la suite de la « polarisation de la lumière. »

La plupart des corps polarisent la lumière, mais plus ou moins parfaitement. Pour qu'il y ait polarisation, il faut, comme on vient de le dire, que le rayon lumineux soit réfléchi sous un angle spécial qui varie suivant la nature des corps réfléchissants. Donc l'angle de polarisation d'une substance est l'angle que doit faire le rayon qui frappe la substance pour ne pas être réfléchi une seconde fois, et le rayon est dit alors polarisé.

Pour l'eau, cet angle est de 37° 15'; pour le verre, 35° 25'; pour le quartz, 32° 28', et pour le diamant, 22°; etc.

Lorsqu'un rayon polarisé traverse une plaque de quartz taillée d'une certaine façon, il n'en sort pas dans la direction opposée à celle qu'il avait en la pénétrant; il dévie



Le Saccharimètre.

A. Tube dans lequel est la solution à examiner.
B. Oculaire de la lunette.
C. Flamme de gaz dans laquelle brûle du sel de cuisine pour obtenir une flamme jaunâtre.
D. L'arrivée du gaz.
E. Cadran fixe sur lequel sont des divisions.
H. Loupe montée sur une tige au-dessus de l'aiguille du cadran.
I. Aiguille du cadran fixée sur le tube de la lunette B.

Mettre la solution dans le tube A, allumer la flamme en D, regarder par le trou B; tourner légèrement le tube jusqu'à ce que deux disques lumineux que l'on voit dans la lunette aient la même teinte; lire le numéro du cadran : telle est toute l'opération.

soit à gauche, soit à droite. Ainsi, le rayon polarisé par son incidence sur une lame d'eau sucrée en sort dévié à droite, tandis que dans les mêmes conditions, s'il est polarisé par de l'essence de térébenthine, sa déviation est à gauche, et, qui plus est, deux dissolutions sucrées par des sucres différents polarisent aussi la lumière, mais d'une façon différente : le sucre de canne à droite, le sucre de raisin à gauche, et cependant la composition chimique de ces deux substances est la même.

C'est pourquoi, par la polarisation, on peut reconnaître la nature de la substance, soit sucre de canne, soit sucre de raisin.

Mais ce n'est pas tout : cet angle de déviation de la lumière, qui fait distinguer la nature de la matière en expérience, se trouve être plus ou moins ouvert selon que cette substance est plus ou moins abondante dans le liquide où elle est dissoute. Une cuillerée d'eau, par exemple, dans laquelle il y aura un demi-gramme de sucre, accusera à la polarisation une déviation du rayon sous un certain angle, tandis qu'une autre cuillerée, dans laquelle il y aura un gramme du même sucre, indiquera un angle différent.

On achète aujourd'hui un polarisateur comme on achète une lorgnette, et, en regardant dans l'instrument, on polarise la lumière sans s'en douter. On n'a qu'à lire sur un cadran gradué le numéro correspondant à l'angle spécial de la substance qu'on examine, et on en connaît aussitôt la qualité et la quantité.

L'analyse chimique, si difficile dans ce cas, demanderait bien du temps et des soins, tandis qu'avec l'instrument de M. Laurent elle se fait mécaniquement.

Les agents du fisc se servent d'un saccharimètre pour scruter dans les liquides des sucreries le *quantum* de matière imposable.

FONTARABIE.



La Grande rue (*calle Major*) de Fontarabie. — Dessin de Grandsire.

Avez-vous voyagé en Espagne? — Je ne sais si je dois répondre oui. — Pourquoi? Quelles villes y avez-vous visitées? — Fontarabie. — Et après? — Rien. — C'est peu. — On m'assure que j'ai vu la plus espagnole de toutes les villes d'Espagne. — On exagère. — Je le crois volontiers. Mes affaires m'avaient conduit à Bayonne : Fontarabie n'en est éloignée que de cinq à six lieues, et j'ai eu réellement grand plaisir à passer quelques heures dans cette vieille ville, autrefois riche et glorieuse, dit l'histoire, aujourd'hui pauvre et presque abandonnée. J'éprouvai surtout une surprise agréable en me promenant dans la rue principale, la *calle Major :* un moment je me crus trans-

porté au milieu de l'une des villes que j'ai toujours le plus admirées en Italie, à Florence. Les maisons, les palais qui se succédaient à mes côtés me rappelaient de même l'art et la civilisation de la renaissance : c'est le même aspect à la fois souriant et sérieux, élégant et sévère ; je n'y observai guère, comme différence, qu'un plus grand nombre de balcons de fer ou de bois, qu'abritent du soleil et de la pluie les prolongements ornés des toitures.

Devant une belle façade, je rencontrai un artiste français assis et dessinant : il voulut bien m'ouvrir son carton déjà plein d'esquisses, et me fit voir avec enthousiasme tout ce que, depuis une semaine, il avait récolté à Fontarabie de détails exquis d'architecture et de sculpture, de portes et de fenêtres, de balcons, de grilles, d'anneaux, de marteaux de portes, d'escaliers, d'écussons, d'armoiries, d'œuvres d'art de toute sorte, de toutes proportions, et toutes empreintes de ce goût charmant du seizième siècle, qui est pour la postérité une source de si douces jouissances. Il y aurait eu là de quoi décorer un musée.

Mais l'heure avançait. Je n'eus que le temps de voir assez rapidement l'église Notre-Dame, qui me parut avoir surtout le caractère des édifices religieux du dix-septième siècle, et la forteresse, dont la partie attribuée à Charles-Quint et connue sous le nom de palais de Jeanne la Folle, a un caractère imposant.

La ville neuve ne me retint pas longtemps : elle forme une longue rue au dehors de la vieille ville, au bas de la colline, et au fond de la baie de la Bidassoa. Habitée par des pêcheurs très-actifs et très-industrieux, elle est aussi une station de bains de mer.

Vers le soir, je retournai à Bayonne avec le sentiment que le souvenir de cette journée compterait parmi les plus agréables de ma vie. Je savais que Fontarabie (*Fuenterrabia*) a joué un certain rôle dans les annales de l'Espagne et de la France : je me rappelai que les Français l'ont prise en 1521, en 1719, en 1794 ; mais je ne voulais pas troubler ou alourdir mes impressions de tout ce bagage de faits anciens ; j'étais tout pénétré d'art et de nature ; j'ajournai l'histoire. J'aime peu les mélanges : où ne m'auraient point mené Charles-Quint, Jeanne la Folle, François Ier, Richelieu, Berwick, Lamarque et le reste, si je les avais laissés entrer dans mes pensées ! Vous aurez votre heure, leur dis-je en les écartant de ma mémoire ; cette fois, je ne rêverai jusqu'au sommeil que du ciel, du soleil et des vieilles rues de Fontarabie.

LE DEVOIR.

Le devoir est la loi qui nous impose de rechercher notre perfection, c'est-à-dire notre vrai bonheur.

Paul JANET.

MES JOURS DE FÊTE.

Suite et fin. — Voy. p. 79, 110, 174, 238.

La fête de Pâques s'est passée tout autrement que je ne l'avais espéré. Je m'étais promis d'aller contempler du haut des montagnes la renaissance du printemps, le réveil de la nature, et, loin de là, je suis restée assise, le cœur serré, au chevet du lit de ma tante, qui croyait sa dernière heure venue. Elle avait souhaité de m'entretenir seule, et l'oncle Wilhelm, qui est bien le frère le plus affectueux, le plus rempli de sollicitude qui soit au monde, avait sur-le-champ écrit à ma mère pour la prier de me permettre de venir.

Assaillie de pressentiments affreux, seule avec ma douleur, je me mis en route à travers les champs verdoyants. Lorsque je découvris le château de Rothkirchen, ses tourelles, sa large terrasse, je me crus en proie à un rêve fantastique : cet aspect étrange était comme la réalisation d'un ancien rêve. J'entrai dans le parc spacieux, aux chênes séculaires ; mais j'étais trop troublée pour bien admirer ce qui était autour de moi. Les clochettes du troupeau qui paissait au bord de la route me faisaient l'effet d'un glas funèbre ; le bruissement des arbres du jardin, les gouttes d'eau qu'épanchait leur feuillage qu'une pluie récente avait trempé, me semblaient des sanglots et des pleurs.

Mon oncle vint à ma rencontre ; il paraissait calme et affectueux comme toujours ; seulement il était plus pâle que d'ordinaire, et son costume négligé témoignait qu'il avait veillé la nuit auprès du lit de sa sœur. En me saluant, sa voix était peu assurée ; mais comme il s'aperçut de l'état d'émotion et de malaise où je me trouvais, il me dit en essayant de sourire : « Nous ne devons pas abandonner tout espoir, chère Sibylle, et ta présence causera certainement une bien grande joie à la malade. »

Il me fit traverser une antichambre couverte d'épais tapis, puis la bibliothèque, où, comme je le savais, se trouvaient les belles peintures et les admirables statues ; je passai devant elles les yeux baissés, sans pouvoir me rendre compte de l'espèce de terreur qu'en ce moment je ressentais près de ces chefs-d'œuvre.

L'oncle Wilhelm ouvrit doucement la porte en tapisserie qui donnait accès à une chambre à coucher assez grande, et dit d'une voix sonore : « Je t'amène celle que tu désires, ma chère sœur ! »

Ma tante se souleva un peu pour me tendre la main. J'avais redouté de la trouver mourante, et je fus tout à coup presque rassurée en la voyant. Cependant peu d'instants après m'avoir dit bonjour elle se rendormit, et comme elle tenait toujours ma main dans la sienne, je demeurai presque une heure entière immobile à côté d'elle. Je devins de plus en plus calme, je me laissai pénétrer par plus d'espérance, et je me mis à examiner la chambre attentivement. La porte en tapisserie, du côté de la bibliothèque, était fermée. Mon oncle, sur ma prière, s'était retiré pour se reposer.

Une vieille dame de beaucoup de mérite, veuve d'un employé, secondait ma tante dans la direction de la maison ; on lui avait donné cette preuve de confiance surtout afin que la pension que lui faisait le professeur n'eût pas l'apparence d'une aumône.

En ce moment elle était assise près d'une fenêtre et occupée à coudre, toute prête à donner à la malade les objets dont elle avait besoin ; j'appris d'elle que l'oncle Wilhelm habitait lui-même ordinairement cette belle chambre paisible, dont les ombres du parc ombrageaient les fenêtres ; il l'avait cédée à sa sœur, parce que le bruit de la maison l'eût troublée dans la sienne. C'était vraiment une chambre de malade idéale ! Les hautes croisées garnies de rideaux de soie rouge à moitié fermés ne laissaient pénétrer dans la pièce qu'un demi-jour mat, et dès qu'on jugeait prudent de les ouvrir, une fraîche odeur de verdure se répandait dans la chambre.

Au-dessus des arbres, dans le lointain, se dessinait la ligne bleuâtre des montagnes. Une large porte vitrée, aux carreaux encadrés de baguettes dorées, permettait d'apercevoir une serre charmante. Mes regards furent sur-le-champ attirés par la petite *Nouvelle-Hollande*, ainsi que le professeur se plaisait à nommer une collection d'arbres et fleurs rares exotiques tout à fait différents des nôtres. Là se trouvaient des acacias qui, au lieu de feuilles étroites, gracieusement plissées, sont pourvus de piquants, et une forêt de myrtes élancés ; à travers leur feuillage menu et semblable à des lames de couteau s'échappaient,

ici et là, de magnifiques fleurs d'un rouge pourpre; des herbes arborescentes, des espèces de palmes, se mêlaient aux rameaux, à l'aspect étrange, d'un vert grisâtre, de plantes que l'on regarde, m'a dit plus tard mon oncle, dans les cloîtres et les cimetières du midi, comme le symbole de la solitude et de la tristesse.

Un objet avait tout d'abord attiré mon attention : c'était un tableau suspendu au-dessus du lit de ma tante, dans un enfoncement de la muraille. Assurément il ne devait pas faire partie des tableaux que mon oncle avait achetés en Italie à cause de leur beauté. Le visage de la femme qu'il représentait était plutôt laid que beau; le front était trop large et trop bas, le nez trop court, le teint sombre, la bouche grande; la chevelure avait ce léger éclat de l'or qu'on voit rarement dans les tableaux. Mais les yeux!... où donc en ai-je vu de semblables au monde? ils étaient si profonds, si pénétrants, si bleus, et pourtant d'une teinte si voilée que l'on eût pu les prendre pour noirs.

J'aurais pu rester des heures entières devant cette peinture sans ressentir aucun ennui. Quelle était cette femme? comment son image était-elle dans cette chambre? Je ne sais pourquoi une crainte indéfinissable m'empêchait d'interroger à ce sujet la dame Beiersberg, qui devait être bien au courant de toutes choses dans la maison.

Après trois semaines bien agitées, quant l'état de ma tante commença à s'améliorer, et que le médecin lui permit de parler, je me hasardai à lui parler de ce portrait.

— « C'est ta grand'mère, Sibylle, répondit-elle en souriant; tu n'as donc pas reconnu un air de famille en elle? C'est le seul portrait que nous ayons de notre mère; mon frère l'a fait moitié de souvenir et moitié d'après un pastel effacé. Il l'estime et l'aime bien plus que ses autres belles peintures qui sont là dans la bibliothèque. Mais aussi quelle femme rare que notre mère! » ajouta la tante, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

Ainsi, c'était devant le portrait de ma grand'mère que j'avais été si souvent en contemplation! J'avais beaucoup entendu parler d'elle; elle avait été bien chérie durant sa vie, et longtemps après sa mort elle était encore tendrement vénérée par ses enfants.

Un jour, je trouvai mon oncle debout, attentif, devant la toile respectée. Son regard se portait alternativement sur moi et sur cette chère image, mais il ne m'adressa pas un seul mot.

Par curiosité je m'approchai d'un petit miroir suspendu au mur pour me comparer avec le portrait, et je fus tout étonnée d'une ressemblance vraiment frappante.

— Ah! pensai-je, si je pouvais aussi ressembler sous d'autres rapports à ma grand'mère! Je vais prier qu'on m'entretienne souvent d'elle, surtout de sa jeunesse.

... La tante Sibylle peut faire maintenant de petites promenades au jardin; elle s'appuie sur mon bras ou sur celui de mon oncle. Il lui est resté une légère paralysie de la main droite.

— Il te faudra bientôt chercher une autre main pour diriger ta maison, disait-elle récemment à son frère avec un doux sourire; la mort s'est saisie de la mienne et ne veut plus la lâcher.

Mon oncle nous fait souvent la lecture, ou bien il nous raconte quelqu'un de ses beaux et lointains voyages. On apprend beaucoup ici, et on y est si tranquille, on y vit dans une si douce paix! Je me sens si heureuse dans ce château plein de retraites délicieuses, sous ces vieux arbres du parc couverts de mousse, que souvent je songe qu'en aucun lieu de la terre je ne me trouverais aussi bien. Il faut pourtant que je me prépare à retourner à la maison.

Marie m'écrit des lettres où j'entrevois beaucoup de mélancolie. J'ai plusieurs fois entretenu ma tante de la pauvre jeune fille; si je parvenais à exciter son intérêt pour elle, qui sait ce qu'il en adviendrait! Mais, chose singulière! ma tante semble ne pas comprendre à quoi je fais allusion. Peut-être serai-je plus heureuse avec Pauline? ou bien encore, si je m'adressais simplement à mon oncle? J'ai une si absolue confiance en lui, et il est d'humeur si aimable aussi! Il me demande maintes fois conseil pour la disposition d'une chambre, la place d'un meuble, ou bien sur son projet d'abattre telle ou telle partie d'arbres dans le parc afin d'ouvrir des vues du côté des montagnes. Il faut que mon oncle soit convaincu que je dois connaître le goût de sa future épouse, autrement il n'attacherait pas tant d'importance à mes avis. Hier, on devait abattre deux vieux cèdres dont le développement trop considérable offusquait le sentiment d'élégance du maître du château; je plaidai en leur faveur, et aussitôt les ouvriers reçurent des ordres différents.

Ma mère est arrivée soudainement ici, mais sans Pauline; elle n'est demeurée que quelques heures et je n'ai que peu profité de sa présence; car la tante m'a priée de prendre moi-même la direction de la maison, et comme je veux faire honneur à sa confiance et satisfaire aux sévères recommandations de ma mère, j'ai fait plus de visites à la cuisine et à l'office qu'au salon.

Lorsque ma mère est repartie, mon oncle l'a accompagnée à cheval une partie du chemin; elle paraissait satisfaite, elle m'a fait de tendres caresses, et m'a parlé avec plus d'amitié, m'a-t-il paru, que d'habitude.

Ne se trouvera-t-il pas dans cet Éden un coin pour ma protégée? Allons, voilà qu'avec tant de sujets d'être joyeuse, je suis triste, triste comme jamais je ne l'ai été. D'où vient cela? Notre tante est mieux portante et demeurera, selon toute apparence, des années encore parmi nous; ma mère m'aime plus qu'autrefois; ma sœur me chérit; je vis ici au milieu d'êtres bons et animés pour moi des sentiments les plus affectueux, et quand je contemple le portrait de ma grand'mère, je comprends que l'on peut acquérir un amour qui dépasse la durée du temps, sans la magie des dehors aimables et de la beauté. Que veux-tu de plus, jeune âme insatiable?

Hier, mon oncle a reçu une grande caisse pleine de livres et de minéraux; je lui ai offert mes services pour le déballage, et tout à coup un cahier de musique m'est tombé sous la main.

— « Prends, me dit-il avec enjouement; bien que tu ne dusses l'avoir que plus tard, cela t'était destiné. »

J'étais extrêmement surprise; c'était le premier cadeau que mon oncle me faisait depuis qu'il m'avait donné des coquillages, des coraux et des pierres. Mon bonheur inattendu me causa un tel embarras que je ne sus pas articuler un mot de remercîment. Dans mon trouble, je me précipitai vers le piano et j'essayai de suite le premier lied qui s'offrit à ma vue. C'était une poésie de Sturm; les paroles en sont simples et sympathiques; je les avais déjà entendu chanter, mais je n'avais jamais retenu que le commencement du premier couplet :

> Pendant la nuit, pendant la nuit,
> Le Malheur s'avance sans bruit...

Et du second :

> Pendant la nuit, pendant la nuit,
> Le Bonheur s'avance sans bruit...

Arrêtons ici ce journal. On en devine aisément la fin. Sybille devient la femme du professeur, et sa protégée

Marie habitera le château. Elle n'écrira plus; elle espère bien que le reste de sa vie ne sera plus qu'une longue fête. Dieu veuille exaucer son souhait! (1)

LES LÉPREUX.

La lèpre, ce terrible fléau du moyen âge, après avoir diminué insensiblement au seizième siècle, n'a guère disparu, de manière à ne plus être qu'une très-rare exception, que vers la fin du dix-septième siècle.

Le troisième concile de Lyon, en 533, avait ordonné que les lépreux de chaque cité seraient nourris et entretenus aux dépens de l'Église par les soins de l'évêque, afin qu'ils ne fussent pas réduits à errer de côtés et d'autres.

Par une ordonnance de 757, Peppin autorisa le divorce entre deux époux dont l'un serait lépreux.

En 789, Charlemagne ordonna de séparer les lépreux de la société.

A la suite des croisades, au retour des croisés, le mal prit des proportions effroyables et se répandit sur l'Europe entière.

Aux douzième, treizième et quatorzième siècles, l'épidémie de la lèpre sévit même parmi les classes riches. En 1244, Matthieu Pâris comptait 19 000 léproseries ou maladreries dans la chrétienté; en France seulement il y en avait 2000, comme on le voit par le testament de Louis VIII, qui légua cent sols, ou environ 84 livres tournois, à chacune d'elles. (2)

Ces léproseries, où chaque malade avait ordinairement un petit jardin et était suffisamment bien nourri, ne suffisaient point à contenir tous les lépreux. On était obligé d'élever, dans les banlieues des villes et des bourgs, des cabanes pour servir de retraites à ces malheureux, soit sédentaires, soit passagers, et qui étaient des objets non-seulement d'horreur, mais de haine.

Des mesures rigoureuses étaient recommandées et observées pour que le lépreux ne fût jamais en contact, par aucune surprise, avec les autres hommes.

Voici ce qu'on apprend à ce sujet par un Rituel de Sens, que le cardinal de Pellevé fit imprimer en 1550 :

Dès que le mal était reconnu, le lépreux était enfermé et tenu isolé, jusqu'à un certain jour où il était conduit à l'église.

On l'étendait dans une bière comme un cadavre, et on récitait sur lui l'office des morts.

Ensuite le prêtre, le mettant sur pied et enlevant le suaire qui le couvrait, lui donnait une robe, deux chemises, un baril, une écuelle, un entonnoir, une baguette, des cliquettes ou une crécelle (pour avertir qu'on eût à s'éloigner de lui), et disait :

— « Je te défends entrer ès églises, marché, moulin, et lieux ès quels y a affluence de peuple.

» Je te défends laver les mains et choses à ton usage ès fontaines, ruisseaux, et si tu veulx y boire faut prendre avec un vaisseau honneste.

» Je te défends toucher aucune chose que tu voudras achepter que avec une baguette nette pour la démontrance.

» Je te défends entrer ès tavernes et maisons, hors celle en laquelle est ton habitation.

» Je te défends toucher aucunement enfants et ne leur donner ce que tu auras touché.

» Je te défends manger et boyre en autre compagnie que lépreux; et sache que quand tu mourras tu seras enseveli en ta maison, si n'est de grâce qui te sera faite par le prélat ou ses vicaires. »

Nos temps modernes ne sont pas exempts de calamités; mais le moyen âge a connu tous nos maux, guerres ou révolutions de toute nature, et de plus il en a eu qui, grâce à Dieu, nous sont épargnés. (1)

(1) Trad. de Rosalie Koch.

(2) Voy. le chapitre premier du livre très-substantiel de M. V. de Rochas intitulé : *les Parias de France et d'Espagne* (Cagots et Bohémiens). 1876.

(1) Voy. nos Tables sur les Pestes et les Famines.

LAC ET FORTERESSE DE VANN
(ARMÉNIE).

Il y a peu d'années encore, la contrée où sont situés le lac et la ville forte de Vann, c'est-à-dire le Kurdistan septentrional, au sud-est de l'Arménie, n'avait guère été visitée que par quelques rares explorateurs ou des aventuriers égarés. La ville, qui donne son nom à tout l'eyalet ou pachalik, était rarement citée depuis le temps (2) où Moïse de Chorène avait décrit les salles ou excavations plus ou moins architecturales et les inscriptions cunéiformes taillées dans les flancs supérieurs et sur les parois perpendiculaires du rocher qui forme son acropole et au pied méridional duquel elle est adossée. Il fallut, pour rappeler sur elle l'attention de l'Europe, les nouvelles études épigraphiques de Schulz, d'Eugène Boré, mort lazariste à Constantinople, et du colonel Rawlinson, le Champollion de l'écriture cunéiforme.

Ce massif de rochers, presque une montagne, d'un beau calcaire marmoréen, se détache comme un ricochet des montagnes voisines, limitrophes de la Turquie et de la Perse. Au milieu de la plaine, de plus en plus marécageuse, il s'avance en presqu'île, avec une direction de l'est à l'ouest, jusqu'à trois kilomètres du grand lac salé de Vann (l'ancienne *Arsissa* de Ptolémée). A ses deux extrémités se rattache l'arc des murailles de la double enceinte de la ville, qui renferme, avec quinze à vingt mille habitants, moins de maisons que de jardins fruitiers. Il n'est véritablement accessible que du côté nord, à travers les remparts, les bastions, les poternes les plus compliqués d'un vaste système de fortifications établi, au milieu du seizième siècle, par Soliman le Grand, et dont la terre comprimée, ou pisé, compose, sur de simples soubassements de gros cailloux, la principale matière.

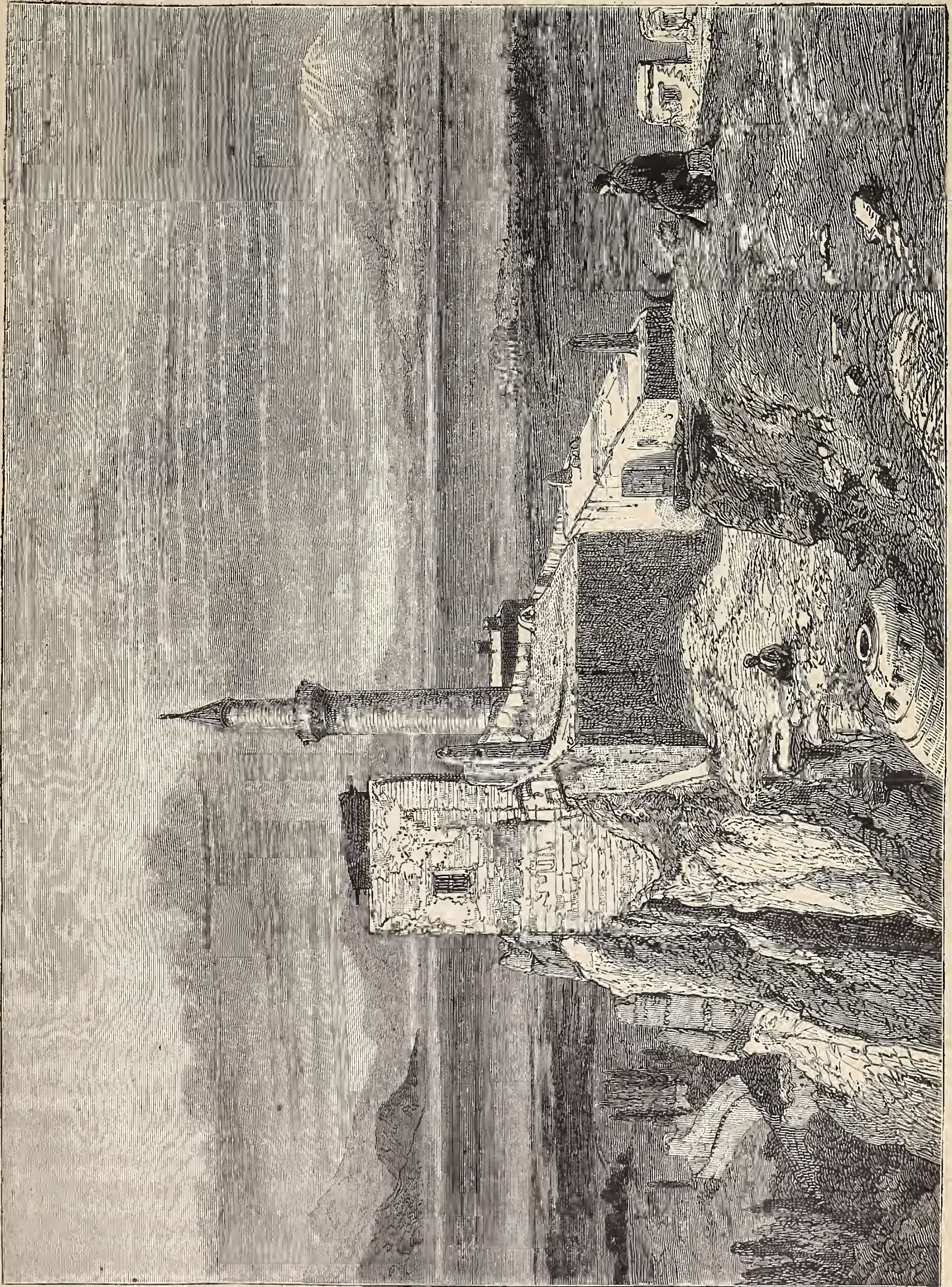
Vu de profil, il frappe l'imagination par son isolement absolu et sa silhouette étagée et déchiquetée de tours, de minarets, de casernes. C'est un site étrange, presque fantastique.

Si l'on voulait en croire la légende, on attribuerait à Sémiramis (*Schamiramakert*, construction de Sémiramis) les plus antiques sculptures de Vann; mais ce n'est pas l'avis de la science.

La ville de Vann fut parfois la résidence des rois d'Assyrie et de Perse. Détruite, vers le milieu du quatrième siècle, par le Sassanide Sapor, elle fut tour à tour prise et reprise par les Byzantins, les Seldjoucides, les Mongols, les Égyptiens, les Turcomans, par Timour et par Iskander, par les Turcs et par les Persans. Les tremblements de terre, les révoltes, l'anarchie, les invasions, les épidémies, rien de terrible n'a manqué à son histoire. Ses derniers malheurs datent de Beder-Han-Bey et de Khan-Mahmoud, autre chef kurde, qui, non satisfaits de lui imposer un vasselage plus ou moins indépendant, y établirent leur repaire et en firent le foyer d'une insurrection permanente contre la Porte. Après plusieurs années de ce violent désordre, le sultan Abdul-Medjid ne parvint à réduire Beder-Han-Bey, vers 1847, qu'à l'aide d'une armée de vingt-cinq mille hommes de troupes régulières.

(2) Vers le cinquième siècle.

Depuis, sauf quelques troubles en 1852, la ville et la contrée de Vann sont entrées dans une période de paix, de mœurs provinciales, de travaux agricoles : les habitants vivent surtout de la culture du coton, du tabac, du blé, de l'orge, des pastèques. La garnison musulmane, qui anime un peu la plus haute plate-forme de la citadelle, n'a guère d'occupation qu'aux heures de la prière, ni d'autre distraction que la contemplation mélancolique d'un horizon assez désert et sauvage. Aux jours de grande fête, les soldats, qui en semaine se tricotent volontiers des bas, secouent leur vermine à des feux de broussailles et se régalent de gâteaux de farine de riz au miel qu'ils confectionnent eux-mêmes avec une passion enfantine.



Lac et Forteresse de Vann (Arménie), tableau par Jules Laurens. — Dessin de Jules Laurens.

On peut citer parmi les monuments de Vann deux mosquées, l'une où apparaît déjà l'élégante et riche ornementation en briques du style persan, et, hors les murs, celle qu'on nomme *Kourchounlou-Djami*, bordée de magnifiques frênes et qui sert de fond de tableau à des scènes de caravansérail et de marché.

A l'ouest de la ville, le lac de Vann, très-élevé au-dessus de l'Océan (plus de 1 500 mètres), est de même origine et de même formation que celui d'Ourmia, également salé,

qu'on rencontre en se rendant à Tauris par Khoy. Il a une cinquantaine de myriamètres de superficie, et autant de lieues de tour. Sur ses bords, très-accidentés et parfois douteux, cachés sous des bouquets compactes de noyers, sont situées les villes assez considérables d'Ardschir (ancienne *Arsisia*) et d'Achlat, la *Chliath* des Byzantins. On y compte, à divers plans, plusieurs îles et îlots; la plus grande de ces îles est celle d'Aghtamar, célèbre par son monastère et la résidence d'un patriarche arménien. Quelques barques, passant à travers des bandes de pélicans, d'oies et de canards sauvages, moirent la surface des eaux de leurs sillons, et viennent s'embosser au soleil et à l'abri du nord contre une falaise de rochers, à la fois môle et jetée, qui, placée en face de Vann, constitue ainsi un petit port à la ville.

Au-dessus de tout ce panorama se dresse la haute montagne conique de *Masis-Dagh*, coiffée de neige, et digne avant-garde du grand Ararat, au groupe duquel elle appartient.

MUSÉES CANTONAUX.

LEUR BUT. — CE QU'ILS CONTIENNENT. — COMMENT ON PEUT LES CRÉER.

Les musées cantonaux, qui commencent à se propager en France [1], ont déjà rendu de grands services à l'éducation populaire dans d'autres pays, en Suisse, en Angleterre, en Belgique, en Russie et aux États-Unis d'Amérique.

Ces musées, établis surtout dans l'intérêt des petits centres de populations agricoles, diffèrent des musées des villes; ils sont naturellement beaucoup plus modestes, bien que leur cadre puisse s'élargir considérablement avec les années, en proportion de la générosité des donateurs, des ressources des communes, et surtout de la curiosité intelligente des habitants.

Un musée cantonal comprend ordinairement quatre sections : une section artistique, une section agricole et industrielle, une section scientifique et une section historique.

La section artistique est en général assez restreinte : il est très-utile d'initier tous nos concitoyens aux nobles jouissances de l'esprit et de l'imagination; mais on estime qu'il faut avant tout se préoccuper de ce qui se rapporte aux travaux et aux besoins journaliers.

La section agricole et industrielle admet tout objet se rattachant à l'agriculture et à l'industrie de la localité. On y trouve des gravures-programmes, ou des modèles réduits des machines et des instruments qui peuvent être utilisés dans le canton [2]. On y voit figurer des spécimens de graines, de fruits, de racines, de produits manufacturés. On y expose les objets les plus simples, depuis les pierres servant à l'entretien des routes, les briques employées à la construction des maisons, le bois des forêts, jusqu'à des échantillons de pain. Les métiers et les professions manuelles du canton y sont représentés.

La section scientifique offre des éléments d'études pour la physique, la chimie, la mécanique, la géologie et l'histoire naturelle. On y remarque quelques-uns des instruments les plus en usage dans les laboratoires de physique et de chimie; des gravures ou tableaux représentant les grands aspects de la nature (aurores boréales, volcans, etc.), avec des notices explicatives; des spécimens géologiques des principaux terrains du canton, avec l'indication exacte de la localité dans laquelle ils se trouvent, de leur composition physique et chimique, du mode de culture qui leur convient selon l'altitude et l'orientation du lieu; enfin les fossiles qui les caractérisent. On y met sous les yeux des habitants des cartes géographiques, géologiques, agricoles, industrielles, etc.; — des insectes utiles et nuisibles, de petits quadrupèdes empaillés, des reptiles, des poissons, des mollusques, des oiseaux propres à la localité, avec une notice indiquant leurs mœurs, les avantages ou les dangers de la présence de chacun d'eux; — enfin quelques collections botaniques où les propriétés médicales sont indiquées avec les moyens de les propager ou de les détruire.

La section historique contient des gravures, des photographies représentant les principaux monuments du canton. Une notice sur chaque édifice indique l'époque approximative de sa fondation, de sa destruction, le style dans lequel il a été construit, son usage, et les principaux événements dont il a été le théâtre. On y réunit aussi des notices biographiques sur les hommes nés dans le pays et dont il est bon de rappeler les nobles exemples; on y ajoute la liste des cultivateurs et des négociants récompensés dans les concours ou les expositions.

Les directeurs des musées cantonaux organisent de plus, à certaines époques, diverses séries d'expositions d'une durée plus ou moins longue, suivant l'importance qu'ils croient devoir accorder à tel ou tel enseignement.

Si dans un musée cantonal on a des doubles ou plus d'objets scientifiques, industriels ou agricoles qu'on n'en n'en peut placer, on dote de ce surplus les petits musées scolaires des écoles rurales du canton, à la condition que les instituteurs et les institutrices en feront réellement profiter leurs élèves et inaugureront en France les promenades scolaires, que par expérience l'on sait être si utiles au point de vue de l'enseignement par l'aspect, et si favorables à la santé des enfants.

Les musées cantonaux doivent avoir pour résultats : — de faire naître l'esprit d'observation parmi les enfants des écoles; — de favoriser leur vocation pour telle ou telle profession par la vue des objets qu'ils auront constamment sous les yeux; — de contribuer à accroître les richesses matérielles de chaque région par la vulgarisation des meilleures machines agricoles et industrielles, des meilleurs procédés de culture et des meilleures races d'animaux à propager dans le canton, enfin par le développement d'une légitime émulation entre les cultivateurs et les industriels dont les produits sont représentés au musée cantonal. [1]

Ajoutons que pour organiser un musée cantonal il suffit de s'assurer de l'autorisation de l'administration municipale. Il importe de ne pas avoir trop d'ambition en commençant. Plusieurs des musées actuels sont installés dans une salle de la mairie ou de la caisse d'épargne, ou même dans l'une des salles de la justice de paix; mais il faut quelque argent pour la construction des vitrines et pour l'achat de quelques collections en nature, de cartes, de planches en noir ou coloriées. Les collections qui se rapportent à l'histoire naturelle peuvent se faire peu à peu dans les promenades. Il est besoin, en somme, pour réussir

[1] Il existe des musées cantonaux : à Lisieux, Honfleur, Mézidon, Bayeux, Isigny, dans le Calvados; Pont-Audemer, dans l'Eure; Flers et Domfront, dans l'Orne; Villedieu et Granville, dans la Manche; Pornic, dans la Loire-Inférieure; Clermont-Ferrand, dans le Puy-de-Dôme; Saint-Tropez, dans le Var; etc., etc.

[2] Ces gravures-programmes et ces modèles réduits sont généralement envoyés gratuitement par les inventeurs et les marchands de machines.

[1] Les organisateurs du Musée cantonal de Mézidon, en quatre mois, sont parvenus à construire des vitrines murales de plus de sept mètres de longueur, et ont réuni des collections de spécimens géologiques et d'histoire naturelle, trouvés dans la localité, trop nombreux pour pouvoir y être contenus.

Toutes les places disponibles dans les vitrines du Musée de Lisieux ont été retenues avant même leur construction.

Les conseils municipaux de Flers et de Pont-Audemer ont voté des fonds pour la construction des vitrines du musée cantonal de leur localité.

dans ces fondations, de plus d'efforts de bonne volonté et d'esprit que de ressources pécuniaires. [1]

CURIEUSE OBSERVATION
FAITE PAR UN JEUNE SOURD-MUET.

Nous avons raconté (t. XXXV, 1867, p. 279) que Jacob Rodrigues Péreire avait inventé, à la fin du dernier siècle, la méthode par laquelle on enseigne aux sourds-muets l'art de prononcer les mots exprimant leurs pensées, et celui de lire sur les lèvres de leurs interlocuteurs les paroles que ceux-ci prononcent. Nous avons dit aussi que les petits-fils de ce savant avaient institué à Paris, en mémoire de leur aïeul, un établissement où l'on élève, d'après cette méthode, un grand nombre de jeunes sourds-muets des deux sexes. Un fait des plus intéressants, arrivé au mois de mars dernier, a démontré l'excellence de la méthode et ouvert des horizons nouveaux dans le champ des applications.

Un enfant sourd-muet lisait tout haut et prononçait la phrase suivante : *Le mouton bêle.*

Le directeur, M. Magnat, lui dit : — Sais-tu ce que c'est que *bêler?*

Il voulait, d'après la leçon, lui faire reconnaître que *bêler* est un verbe exprimant une manière de crier.

L'enfant, après avoir lu la question sur les lèvres du directeur, répond en reproduisant le cri du mouton :

— Bê-ê, bê-ê.

— Qui t'a appris cela?

— Je l'ai vu.

— Comment, tu l'as vu! et où?

— Aux champs.

L'enfant explique alors que dans ses promenades il avait lu sur les lèvres des moutons bêlants; et pour confirmer son habileté dans ce genre d'exercice, il se met à reproduire le mugissement de la vache et quelques aboiements des chiens.

Personne encore, dans le corps enseignant des sourds-muets, n'avait songé à une telle application, qui corrobore si bien le système de Jacob Rodrigues Péreire. Nul ne peut deviner encore à quelles découvertes précieuses pourra conduire cette bienfaisante méthode, créée pour mettre les infortunés sourds-muets en communication avec les autres hommes, et qui se trouve les mettre aussi en communication avec les cris de certains animaux. Qui sait si ces déshérités de l'audition par l'oreille ne fourniront pas des observations inattendues sur l'impression que font, dans les organes intérieurs de l'ouïe, les mouvements et les efforts de leur larynx, de leur langue et de leurs lèvres, lorsqu'ils prononcent des sons dont ils n'entendent pas le bruit extérieur?

INSECTES NUISIBLES.
LES BROMIES OU ÉCRIVAINS, ET LES ALTISES OU TIQUETS.

Sous le nom de *bêche* ou d'*écrivain*, les agriculteurs désignent un petit coléoptère qui, depuis quelques années, exerce des ravages considérables dans les vignobles de la France, en dévorant les racines et en rongeant les feuilles et les fruits, à la surface desquels il dessine des sillons irréguliers plus ou moins comparables à des signes de l'alphabet. Les entomologistes appellent cet insecte *Eumolpus vitis* ou *Bromius vitis*, et le rangent dans le groupe des phytophages et dans la famille des chrysomélides, à côté des chrysomèles, des altises et des coccinelles. Chez tous les bromiens, le corps est épais, convexe et pubescent; la tête verticale, sillonnée; les yeux assez gros et ovalaires, les antennes plus longues que la moitié du corps, et renflées à l'extrémité; le prothorax bombé, avec les bords arrondis; les élytres presque carrées, les cuisses dilatées en massue; les jambes sillonnées en dehors, les tarses de forme triangulaire et terminés par des crochets bifides. Les téguments varient légèrement de couleur suivant les espèces, mais n'offrent point ces reflets métalliques que l'on observe dans le genre eumolpe proprement dit, et particulièrement chez l'*Eumolpus pretiosus.*

Depuis une trentaine d'années, l'*écrivain de la vigne* a été l'objet de nombreux mémoires : dès 1846, M. Guérin-Méneville a donné le procédé qui est employé par les vignerons intelligents de la Côte-d'Or, et qui consiste à pratiquer à la fin de l'automne une culture destinée à contrarier la propagation dans le sol des larves d'écrivains, d'altises et d'attelabes; plus tard, en 1852, ce même entomologiste renouvela ces utiles prescriptions dans le *Bulletin de la Société d'agriculture* et dans l'*Agriculteur praticien*, et recommanda aux cultivateurs les procédés découverts peu de temps auparavant par M. Thénard. Suivant la plupart des observateurs, les ravages sont occasionnés par l'insecte parfait, qui est de petite taille, légèrement pubescent, avec la tête et le corselet noirs et les élytres roussâtres. La larve, cependant, ne doit pas être complétement inoffensive, car sa tête écailleuse est armée de mâchoires robustes au moyen desquelles elle peut ronger les jeunes pousses de la vigne et même les grappes de raisin au moment où les grains commencent à se former. D'après M. Rose Charmeux, qui a eu beaucoup à souffrir des attaques de l'écrivain dans ses vignobles de Thomery, près de Fontainebleau, l'insecte parfait se montre aussitôt que les premiers bourgeons atteignent une longueur de trente à quarante centimètres, c'est-à-dire à la fin de mai; il est très-méfiant et se laisse tomber à terre, en faisant le mort, aussitôt qu'on s'approche de lui : aussi faut-il avoir l'œil bien exercé pour le découvrir. C'est à lui, paraît-il, que sont dues les perforations que l'on remarque à la surface des feuilles, et que l'on a essayé d'indiquer dans la figure ci-jointe; néanmoins, il pourrait bien se



Eumolpe de la vigne.

faire, comme nous le disions tout à l'heure, que la larve, dont les mœurs ne sont pas encore parfaitement connues, ne fût pas complétement innocente des méfaits que l'on reproche à l'insecte parfait. Pour détruire celui-ci, M. Charmeux a, d'après ce que nous apprend le docteur Boisduval, employé avec succès des cailles vivant en liberté dans les serres à raisin; mais ce procédé n'est évi-

[1] Parmi les personnes qui ont concouru jusqu'ici avec le plus de zèle à la création des musées cantonaux, nous devons citer M. E. Groult, auquel la Société libre pour le développement de l'instruction et de l'éducation populaire a décerné, en avril 1877, sous la présidence de M. le duc de Doudeauville, une médaille d'or.

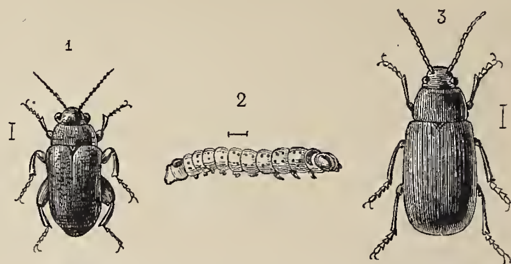
demment applicable que dans des conditions toutes particulières.

Pour les cultures en plein air, on a, dit-on, obtenu de bons résultats dans le Médoc en introduisant dans les vignes des poules ou des dindons, qui se montrent très-friands des eumolpes, et qui les avalent avec avidité.

Dans le même groupe que les bromiens et les eumolpes se rangent les altises, qui sont vulgairement connues sous le nom de *tiquets* ou *poux de terre*, et qui sont un véritable fléau pour les vignes, les jardins et les champs de colza. Sous le nom d'halticites, ils constituent, dans la famille des chrysomélides, une tribu particulière qui est caractérisée par un corps oblong ou hémisphérique, une tête enfoncée dans le prothorax, oblique ou perpendiculaire et terminée en museau obtus; des antennes filiformes, insérées dans le voisinage des yeux et séparées souvent par un bourrelet saillant; un prothorax à peu près aussi long que les élytres; des tarses rattachés soit à l'extrémité, soit un peu au delà du milieu de la jambe, parfois cachés dans un sillon profond et terminés par des crochets ongulés. Chez ces coléoptères, les cuisses des pattes postérieures sont presque toujours renflées et conformées pour le saut, et la tête est presque verticale; ces deux caractères les distinguent suffisamment des galéruques, auxquelles ils ressemblent par la conformation de leurs organes buccaux. A quelques exceptions près, les larves des halticites sont phytophages, et causent souvent des dégâts considérables dans les jardins et les forêts.

En 1858, M. Pissot, conservateur du bois de Boulogne, et M. Vicaire, administrateur des domaines, ont signalé à M. Guérin-Méneville les ravages causés par les larves de l'*Haltica* ou *Graptodera erucæ*, qui dépouillait les feuilles de chêne de leur parenchyme et les réduisait à l'état de véritable dentelle; et, plus récemment, le docteur Boisduval, dans un *Essai sur l'entomologie horticole*, a appelé l'attention des agriculteurs sur d'autres espèces du même genre également nuisibles, telles que l'altise potagère (*Haltica oleracea*), l'altise des bois (*Haltica nemorum*), l'altise élégante (*Haltica concinna*), l'altise des choux (*Haltica brassicæ*), l'altise mélène (*Haltica melæna*), l'altise noire (*Haltica atra*), l'altise aux pieds noirs (*Haltica nigripes*), l'altise pointillée (*Haltica punctulata*), l'altise atricille (*Haltica atricilla*), l'altise exolète (*Haltica exoleta*) et l'altise rubis (*Haltica helxines*). Toutes ces espèces sont si voisines l'une de l'autre, au moins à l'état adulte, qu'elles ont été longtemps confondues. Sous le nom de *Haltica* (*Graptodera oleracea*), par exemple, on a, suivant M. Guérin-Méneville, réuni trois espèces distinctes qui se trouvent dans la même localité et parfois sur les mêmes végétaux, savoir : l'altise potagère proprement dite (*Haltica oleraeea*), l'altise des vignes (*Haltica* ou *Graptodera ampelophaga*) et l'altise des chardons (*Haltica carduorum*). L'altise potagère est d'un bleu métallique brillant, avec les antennes, les jambes et les tarses noirs, les élytres couvertes de ponctuations fines et peu distinctes, et le prothorax parcouru par une ligne transversale dans sa région postérieure; elle mesure de trois à quatre millimètres de long. L'altise de la vigne, de taille un peu plus forte que la précédente, en diffère par la disposition de la carène frontale et par la forme du corselet, dont les angles antérieurs sont dilatés et légèrement saillants; enfin l'altise des chardons, qui occupe une position intermédiaire entre les deux espèces précédentes sous le rapport des dimensions, s'en distingue également par la profondeur de la carène thoracique et par l'aspect des ponctuations à la surface des élytres. Comme leur nom l'indique, les deux dernières formes vivent surtout aux dépens des chardons et des vignes, tandis que la première apparaît dès les premiers jours du printemps sur les choux, les radis, les colzas, les giroflées, les œillets, les fuchsias et les onagraires.

L'altise des choux, dont nous donnons une figure, se trouve à peu près dans les mêmes conditions que l'altise potagère, et se nourrit principalement de feuilles de crucifères. C'est un inscete d'un millimètre et demi de long, de forme ovalaire, convexe, d'un noir faiblement bronzé, avec des ponctuations très-fines sur le corselet, plus fortes sur les élytres, qui sont ornées d'une bande ou de deux taches rousses. A côté d'elle, nous avons représenté l'altise aux pieds noirs, qui est de taille encore plus faible, et qui est très-commune sur les capucines, les navets et les radis. Elle a, comme son nom l'indique, les pattes entièrement noires de même que les antennes, et son corps, finement ponctué, est d'un vert bronzé brillant.



1, 2. Altise aux pieds noirs. — 3. Altise des choux.

Les larves des altises, comme on peut en juger par l'une des figures ci-jointes, ont le corps étroit, presque linéaire, d'un blanc jaunâtre, pourvu de six pattes écailleuses, et la tête armée de deux mâchoires cornées; elles vivent dans les fleurs ou sur les feuilles, dont elles détruisent le parenchyme en y creusant des galeries qui s'entre-croisent dans tous les sens. Quand elles sont arrivées au terme de leur croissance, elles se métamorphosent dans le sein de la terre, et donnent, au bout d'une quinzaine de jours, naissance à un insecte qui est ordinairement d'un bleu verdâtre métallique, et qui mesure à peine un demi-centimètre de long. Au printemps, les altises s'appuient et déposent leurs œufs sur la face inférieure des feuilles.

Les crucifères sont particulièrement attaquées par les tiquets, et dans quelques jardins il est impossible de semer des giroflées, des choux-fleurs et des radis, sans qu'une partie de ces plantes soit anéantie; mais les juliennes, les myosotis, les résédas et les plantes aquatiques elles-mêmes, ont parfois aussi leurs feuilles lacérées et perforées par les mandibules des altises.

Pour éloigner un semblable fléau, plusieurs moyens ont été successivement mis en œuvre. Quelques jardiniers ont arrosé leurs plantes avec de l'eau dans laquelle ils avaient laissé macérer des champignons en décomposition; d'autres ont employé une solution légère de savon noir, de l'absinthe fortement étendue, ou une infusion d'*assa fœtida* dans du vinaigre. Ici on a saupoudré légèrement la tête d'un mélange à parties égales de soufre et de chaux éteinte; là on a couvert les couches de crottin de cheval; d'autres fois, enfin, on a répandu sur les semis de la sciure de bois imprégnée d'une très-petite quantité d'huile lourde de gaz. *A priori* nous sommes portés à admettre l'efficacité de ce procédé, mais nous préférerions encore celui qui est indiqué par le docteur Boisduval, et qui consiste à badigeonner l'intérieur des bâches avec du goudron de gaz. L'odeur assez intense qu'exhale cette substance doit suffire, en effet, à éloigner des végétaux protégés par les bâches non-seulement les tiquets, mais la plupart des insectes malfaisants.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. Best.

HANS MEMLING.



Le Mariage de sainte Catherine, peinture par Hans Memling (1). — Dessin de Sellier, d'après la gravure de M. L.-A. François, de l'Institut, publiée par la Société française de gravure.

Il existe à Bruges, au détour d'une rue étroite et silencieuse, une haute porte voûtée en forme de cintre; franchissez cette porte, vous trouverez devant vous une cour dont une partie a été transformée en jardin; l'été, le parfum des roses s'y mêle aux senteurs des vieux murs humides, et le jardin fait une large tache claire sur la couleur sombre des bâtiments. Vous êtes dans l'ancien hôpital Saint-Jean.

Une porte, sur la gauche, donne accès à d'interminables corridors; vous y verrez d'autres portes en grand nombre, les unes ouvrant sur de petites pièces peu spacieuses, semblables à des cellules, les autres sur de grandes salles où sont rangés des lits; et de ces salles, qui sont l'infirmerie, vous passez dans la chapelle, sanctuaire mystérieux, vrai lieu de paix et de prières que ne troublent jamais les bruits du dehors, et qui s'épanouit à l'ombre des piliers massifs. La lampe brûle devant l'autel et un jour rare descend par les fenêtres. A de certaines heures de la journée, des religieuses en coiffes blanches viennent s'agenouiller dans la chapelle; le silence est alors interrompu par le glissement de leurs pas sur les dalles; mais l'instant d'après, tout bruit a cessé, hormis peut-être un chuchotement de bouche qui prie ou le soupir d'une poitrine oppressée.

Aucun endroit ne porte plus à la rêverie; l'esprit s'emplit de conjectures dans cette solitude; les religieuses elles-mêmes ont moins l'air d'être des vivantes que des ombres, et tout doucement, le présent cède sa place au passé. Il semble que ces muettes religieuses viennent de relayer celles qui furent les gardiennes du vieux peintre Hans Memling, et machinalement on tourne la tête du côté de la porte, comme si, en glissant sur ses gonds, elle allait livrer passage à un homme pâle et doux, portant une lueur de gloire sur son front.

C'est à l'hôpital Saint-Jean, en effet, que la légende fait entrer Memling en l'an 1477.

Il y vint, par une nuit noire, enfiévré, blessé, ayant à peine la force de lever le marteau : on le trouva gisant sur le seuil. Il quittait l'armée de Bourgogne, Charles le Téméraire, Nancy, sombre épreuve! seul, sans biens, sans famille, il s'était replié sur Bruges et il venait demander asile à Saint-Jean. Les bons religieux le soignèrent comme leur enfant; il connut alors la paix profonde, les consolations, des jours unis après les orages de la vie, et il se mit à peindre; mais il voulut que son pinceau servît à sa reconnaissance, et il fit les tableaux que l'on conserve encore à l'hôpital.

Gagnez la cour, pénétrez dans le petit bâtiment qui est au fond, vous y verrez le témoignage touchant de cette gratitude. C'est là que se trouve, en effet, cette admirable châsse de sainte Ursule, merveille de grâce, de sentiment et de délicatesse. Elle est construite sur le modèle d'un édifice gothique, et trois compartiments séparés par des colonnettes sont consacrés de chaque côté à la peinture de Memling; les deux extrémités sont aussi ornées d'un tableau, et sur la toiture il y a trois médaillons des deux côtés; soit, pour toute la châsse, six médaillons et huit tableaux. La légende nous montre le peintre des vierges et des saintes achevant dans le silence de l'hôpital ce chef-d'œuvre d'émotion et de peinture, presque en même temps qu'un autre tableau, le *Mariage mystique*.

La légende, on le voit, a entremêlé aux immortelles les roses couleur de sang : c'est un pauvre blessé qui vient frapper au seuil des hospitalières de Saint-Jean, et ce blessé est un grand peintre; on étanche son sang, on l'accueille, on l'aime, et la tendresse des bonnes religieuses fait germer en lui de douces images qu'il confiera un jour au pinceau.

Malheureusement l'histoire n'est pas d'accord avec la légende. Deux points sont surtout controversés : premièrement, Memling n'aurait pas servi Charles le Téméraire, et par conséquent n'aurait pu être recueilli, n'ayant pas été blessé; secondement, Memling aurait ressemblé très-peu à un homme dans la détresse.

A bien considérer les choses, la main qui a servi à cet esprit délicat pour réaliser son rêve n'a rien de la rudesse militaire : Memling est tout entier dans la grâce de l'exécution et dans la douceur du sentiment; il nous semble, au sortir de l'école de Roger Van der Weyden, son maître, entrer avec Memling dans un paradis : la rudesse du peintre bruxellois fait place à des enchantements; dans l'air on entend des murmures d'eau, et un petit vent caressant fait bruire la feuillée des arbres dans les fonds. Cela indiquerait bien plus le poëte songeur et contemplatif que l'homme d'action, et le soldat n'a rien à faire avec ce lyrique. Ainsi le pressentaient déjà les clairvoyants à la lecture des fables rapportées par Descamps; non-seulement il citait la légende, mais il faisait du peintre sacré un hanteur de tripots, libertin et débauché. Comme si la hauteur du rêve peut marcher de compagnie avec la bassesse des habitudes! Comme si le cabaret peut renvoyer à son idéal de paradis le peintre gorgé de bière qui ne voit plus grimacer à travers ses hallucinations que la farce grotesque! Des documents produits par l'archéologue anglais M. James Weale montrent au contraire en Memling l'ouvrier laborieux, et, disons le mot, le peintre bon bourgeois.

M. Weale s'est passionné pour le peintre de la châsse de sainte Ursule; il en a fait son héros; il semble que la destinée ne l'ait conduit à Bruges, où il habite, que pour mieux percer l'obscurité profonde où cette grande figure était noyée; il a découvert dans les archives de Bruges toute une série de pièces relatives à Memling et à sa famille.

Déjà des documents publiés par M. le chanoine Carton avaient avéré qu'en 1477, époque à laquelle la légende l'incorporait dans l'armée de Charles le Téméraire, Memling peignait tranquillement à Bruges. C'était un extrait de l'inventaire des biens de la corporation des *Librairiers;* cet extrait renfermait la mention suivante :

« Anno 1477. Item, donné au menuisier V escalins gr., » dont III pour les volets, que j'avançai à maître Hans, de » la part de la Guilde. »

M. Carton, il est vrai, et après lui Crowe et Cavalcaselle, dans les *Anciens peintres flamands,* inféraient de là que l'artiste était pauvre, ce qui laisserait encore un peu de probabilité à son entrée à l'hôpital Saint-Jean. « Il avait si peu de crédit, disent-ils, qu'il ne pouvait se procurer des volets pour ses tableaux, sans assistance. »

Mais cette conclusion n'est pas fondée. Il est prouvé, par une foule d'exemples, qu'il était tout à fait dans les usages de livrer au peintre la toile ou le panneau sur lesquels la commande devait être faite.

Memling était en réalité si peu dans le besoin, qu'en 1480 il figure dans les comptes de l'obédience de la cathédrale de Saint-Donatien, comme payant une rente de trente-quatre deniers parisis, et dans les comptes de la fabrique, comme débiteur d'une autre rente de trente-cinq deniers. Il paye en même temps une rente de neuf escalins à la table des pauvres de l'église Notre-Dame. Ces rentes étaient des charges subsistant sur deux maisons et une parcelle de terre, situées rue du Pont-Flamand, que Memling avait acquises avant mai 1480.

(1) Le tableau de Memling, si habilement gravé par M. François, appartient à M. Édouard Gatteaux, membre, comme lui, de l'Académie des beaux-arts. Il a échappé aux flammes en 1871, précisément parce qu'il se trouvait alors dans l'atelier de M. François.

En 1480 encore, Memling figure dans le tableau des deux cent quarante-sept personnes qui avancèrent de l'argent à la ville de Bruges pour frais de la guerre entre Maximilien et la France.

Parmi les autres documents découverts par M. Weale, il y en a un très-important : c'est un acte extrait du registre pupillaire de la section de Saint-Nicolas, à Bruges, contenant le partage de la communauté opéré entre Memling et ses enfants après le décès de la femme du peintre. Le partage se portait sur les deux maisons et le terrain dont nous avons parlé; il y avait aussi une somme d'argent provenant de la vente des biens meubles.

On le voit, la légende se réduit à bien peu de chose devant des documents aussi précis; tout tend à établir qu'en 1479 et en 1480, lorsqu'il peignait les tableaux de l'hôpital de Bruges, Memling avait pignon sur rue et figurait parmi les bourgeois taxés. Comme le dit judicieusement M. Ch. Ruelens dans ses annotations au livre de Crowe et Cavalcaselle, il est probable que son aisance datait de longtemps avant cette époque; car, d'après le contexte des actes de partage, il semble résulter que la fortune mobilière et immobilière de Memling formait un acquêt de communauté.

Nous préférons, quant à nous, cette figure du peintre bonhomme, vivant entre sa femme et ses enfants, dans une maison qui n'était pas dépourvue sans doute de tout luxe, au pauvre hère battu par l'infortune qui est le héros de la légende; nous la préférons, parce qu'elle nous paraît plus conforme aux œuvres et à la vie laborieuse de ce grand travailleur et de cet homme de bien; nous la jugeons aussi plus en rapport avec les habitudes de l'esprit flamand, peu aventureux de sa nature, et qui aime à produire dans le calme de l'existence.

Memling est-il né à Damme? est-il né à Bruges? Est-il Flamand ou Allemand? Le champ des conjectures s'ouvre ici devant nous. Les Allemands se basent sur le *Hans* (Jean) et sur l'H qu'on a cru voir pendant longtemps dans l'M initiale du nom du peintre pour le revendiquer; ils le disent originaire de Brême; ils possèdent la généalogie d'une famille de Hemlings qui demeurait à Constance, et ils prétendent que Hans était un de ses membres. Toujours est-il qu'avant lui les archives brugeoises ne portent pas trace du nom de Memling; elles ne disent même nulle part qu'il ait acheté son droit de bourgeoisie. Comme Jean Van Eyck, Thierry Stuerbout, Pierre Pourbus et d'autres, il a pu être dispensé de la formalité de l'achat: c'était le privilége des peintres du duc. La ville, heureuse de posséder dans ses murs un grand talent comme l'était Memling, a pu lui accorder spontanément le droit de bourgeoisie.

Il est certain que le maître passa sa jeunesse en grande partie à Bruxelles; il était alors élève de Van der Weyden et l'assistait. Le catalogue des tableaux de Marguerite d'Autriche, à Malines, cite un tableau d'autel dont le centre est peint par Roger et les volets par *maître Hans*. Quelques biographes le font voyager en Italie et en Espagne; mais rien dans le style de ses tableaux ne révèle l'influence italienne; le Colysée qu'il a reproduit dans un de ses panneaux ne représente que très-imparfaitement ce monument, et les chevaux de bronze qu'on a voulu voir dans le *Martyre de saint Hippolyte* n'ont, au dire de MM. Crowe et Cavalcaselle, aucune ressemblance avec les chevaux de Venise. Ce qui paraît certain, c'est qu'il alla à Cologne, à Mayence et à Bâle; et ce voyage fut entrepris, selon toute probabilité, à la demande d'Adrien Reims, supérieur de l'hôpital Saint-Jean, lors de la commande de la châsse de sainte Ursule, commencée en 1480 et terminée en 1486.

Ce grand travail achevé, Memling fut chargé d'exécuter des peintures pour un autre hôpital de Bruges, l'hôpital Saint-Julien. Il peignit aussi pour l'Académie de Bruges le tableau de saint Christophe. Il eut des patrons importants; il fit des portraits demeurés célèbres. C'est, entre 1480 et 1499, date de sa mort, une floraison constante d'œuvres : les galeries de Turin, de Vienne, de Florence, d'Anvers, de Bruxelles, de Munich, attestent sa vaillance d'ouvrier. Toute sa vie est enfermée, du reste, dans ses panneaux; c'est d'après eux qu'il faut le reconstituer; ils nous disent son idéal de tendresse et de bonté; ils nous parlent de mœurs douces, d'intimité sûre, de calme et de pureté.

Ce qui distingue Memling de son maître Roger Van der Weyden, c'est l'accord de ces qualités, réfléchies dans des œuvres ayant pour caractéristique la tendresse. Le dessin des personnages perd, avec le peintre de la châsse, la roideur qu'il avait chez ses prédécesseurs; le coloris est aussi plus suave. Ses Vierges offrent déjà cette beauté qui aura son plein épanouissement dans Quentyn Matzys; elles ont le front chaste, les yeux emplis de douceur, et une dignité touchante dans l'attitude qui s'harmonise divinement avec la grâce de l'Enfant Jésus, embelli lui-même et paré d'un charme que ne connaissaient pas les Enfants Jésus de Van Eyck. Memling étudiait la nature avec un grand scrupule; ses figures se rapprochent du type humain par les proportions et le caractère; elles ont de plus une élégance de formes et une finesse d'attaches qui les font aisément reconnaître. Des paysages riants les entourent; un air délicieux circule à travers les arbres; les ciels sont frais; il semble que la terre se ressent, elle aussi, de la tendresse des personnages mis en scène. Memling se souciait du ton vrai; si quelquefois il pèche dans l'art de donner à chaque chose sa valeur, c'est qu'il semble ignorer encore les lois de la perspective aérienne. Il mettait une conscience extraordinaire dans le rendu des objets; les panneaux de la légende de sainte Ursule sont une suite d'ouvrages d'un fini merveilleux; celui qui représente la réception à Rome, notamment, pousse la fidélité jusqu'à refléter sur les armures que portent les guerriers les objets extérieurs. Memling se plaisait à représenter de cette manière des groupes entiers; l'acier poli les réfléchit dans plusieurs ouvrages aussi nettement que des miroirs.

Memling a laissé de nombreux panneaux. Parmi les plus célèbres, il faut citer : le *Mariage mystique*, la *Châsse de sainte Ursule*, dont nous avons parlé; l'*Adoration des Mages*, le *Mariage de sainte Catherine*, les *Sept Joies de la Vierge*, de la Pinacothèque de Munich; les *Sept Douleurs de Marie*, du Musée de Turin; le *Portement de croix* et la *Résurrection*, de la galerie du Belvédère; enfin une *Descente de croix* dont la composition manque peut-être un peu de la simplicité qui est un des charmes de ce maître, l'un des plus attachants que nous offre l'histoire de la peinture flamande.

La mort d'un être aimé nous rend concitoyens de deux mondes. HUMBOLDT.

DES DEVOIRS DU JUGE.

Sir John Patteson, à soixante-dix ans, assistait à un dîner donné à l'occasion d'un concours annuel de charrues, à Feniton, dans le Devonshire, et là il trouva utile de combattre la notion trop générale que, parce qu'un homme n'agit pas avec ses mains ou avec ses muscles, il ne mérite pas le titre de travailleur. — « En repassant dans ma mémoire plusieurs réunions semblables à celle-ci, dit-il,

je me rappelle qu'un jour mon ami John Pyle me jeta presque à la face que je n'avais pas travaillé pour rien; mais je lui répondis : Monsieur Pyle, vous ne savez pas de quoi vous parlez. Nous sommes tous ouvriers. L'homme qui laboure les champs et qui creuse les fossés est un ouvrier, mais il y en a d'autres dans toutes les conditions de la vie. Pour moi, je puis dire que j'ai toujours travaillé depuis mon enfance... Puis j'ajoutai que l'office de juge n'était nullement une sinécure, car un juge travaillait aussi péniblement qu'aucun homme de la campagne. Il faut qu'il étudie des questions très-ardues, qui s'offrent continuellement à lui et lui donnent beaucoup de peine; quelquefois la vie de ses semblables se trouve entre ses mains et dépend beaucoup de la façon dont il présente les faits au jury. Et ce n'est pas un petit souci, je puis vous l'avouer. Que chacun en pense ce qu'il voudra, mais tout homme qui a été soumis à cette épreuve aussi longtemps que moi ne pourra s'empêcher de sentir l'importance de la gravité du pouvoir dévolu à un juge. »

DES NÉOLOGISMES.

CHIFFRE ET NOMBRE.

L'usage modifie peu à peu la signification de beaucoup de mots ou leur ajoute un nouveau sens. Voici le mot *chiffre,* par exemple, qui descend de la langue arabe, dans laquelle il signifiait « vide », et qui s'appliquait d'abord au zéro seulement. Il s'est étendu aux autres caractères qui représentent les premiers nombres de notre numération, 1, 2, 3, etc.; puis aux lettres de l'alphabet que les Romains employaient pour compter. — *Chiffre* a aussi une autre signification, d'après le Dictionnaire de l'Académie appuyé par celui de Littré. « Il signifie quelquefois la somme totale, le total », ou encore « le montant » de diverses sommes. On dit, par exemple : « Le chiffre du budget diminue; — Le chiffre de nos dépenses augmente chaque année. »

Dans cette phrase : « La consommation du pain revint au chiffre ordinaire » (page 79, ligne 45), le mot *chiffre* est pris dans l'acception de « montant ou total. » En s'exprimant ainsi, on avait en vue le tableau divisé en colonnes dans lequel la ménagère inscrit chaque jour, en chiffres, le nombre des kilogrammes de pain consommés, en regard du nombre des consommateurs, afin de connaître la dépense moyenne par tête.

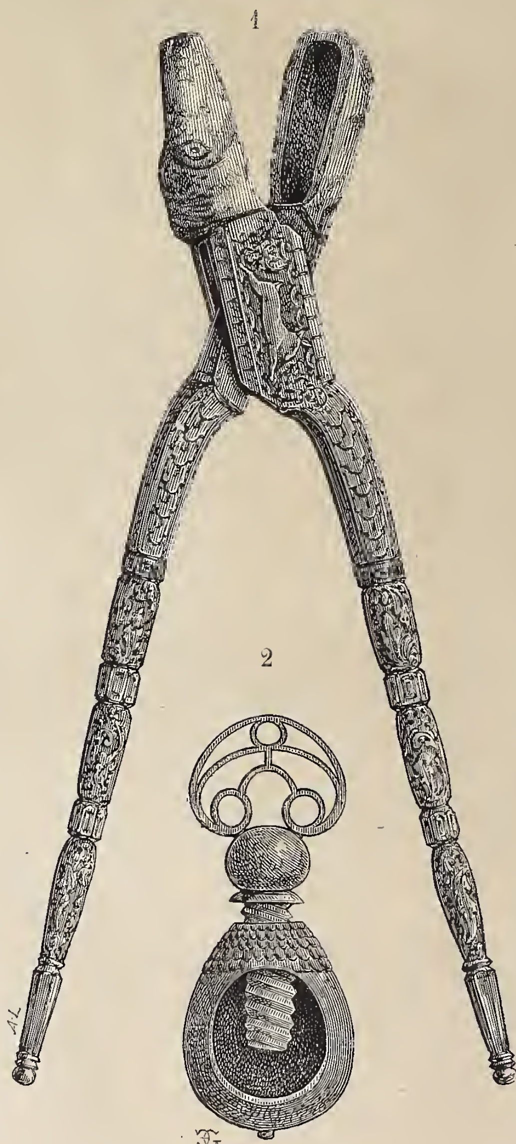
C'est probablement d'après les tableaux de chiffres usités dans toutes les comptabilités qu'on peut expliquer comment le mot *chiffre* a été appelé à remplacer, par occasion, le mot *nombre*, dont il devient comme un synonyme souvent commode pour en éviter la répétition. De plus, il fait parfois image en évitant des périphrases, et permet un tour plus vif. Un auteur célèbre a dit elliptiquement, à propos de l'âge du héros de son livre : « Il ne déguisait pas son *chiffre* », au lieu de « le nombre des années de son âge. » — Nous voilà bien loin du mot qui signifiait vide ou zéro ! Ainsi vont les langues vivantes, se transformant avec la vie des nations qui les parlent. Cependant il faut modifier avec mesure, et se laisser forcer en quelque sorte par l'usage de la langue parlée avant d'arriver à la langue écrite. Du reste, on peut se défendre en toute sécurité contre tout reproche de néologisme lorsqu'on est en droit d'invoquer pour soi le témoignage du Dictionnaire de Littré et du nouveau Dictionnaire de l'Académie française : ceux que de telles autorités ne persuadent pas doivent du moins reconnaître qu'on n'est pas coupable d'une grande témérité si l'on ne s'empresse pas de se soumettre à leur autorité individuelle.

CASSE-NOISETTES

DES SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES.

Tous les objets qui servaient autrefois au service de la table se distinguaient, chez les hauts personnages, par un caractère de richesse et d'élégance dont nous avons fréquemment donné des exemples, et dans la bourgeoisie, à défaut de richesse, par un cachet de gaieté et de bonne humeur qui a presque entièrement disparu aujourd'hui.

La faïence historiée ou *fleurtée* a fait place à la porcelaine, plus propre, plus dure, plus résistante, mais aussi plus sévère d'aspect; les brocs et les cruches en grès émaillé ou à dessins en relief sont remplacés par des bou-



Casse-noisettes en fer ciselé, du dix-septième siècle. — Dessin d'Édouard Garnier.

teilles et des carafes de cristal plus commodes, mais moins réjouissantes à la vue. Tout a été modifié, jusqu'aux casse-noisettes, dont l'apparition sur la table au moment du dessert faisait battre des mains les enfants aux mines éveillées et sourire aussi les graves personnes.

A Nuremberg même, la patrie du bois sculpté, on ne fabrique plus ces joyeux petits bonshommes qui ouvraient si grande leur large bouche et cassaient entre leurs dures mâchoires de buis les noisettes, en les laissant échapper souvent, il faut bien l'avouer.

Les casse-noisettes en bois sculpté n'étaient pas, du reste, les seuls usités autrefois, et les cinq gravures que nous publions montrent quelle variété de formes on avait su donner à ce petit instrument.

Au moyen âge, où les fruits secs faisaient, comme à présent, partie de tous les desserts, on se servait de riches pinces ou tenailles appelées *truquoises* dont on trouve la mention dans beaucoup d'inventaires, mais dont nous ne connaissons aucun exemplaire. Plus tard, et concurremment avec les casse-noisettes en bois sculpté dont notre figure 3 donne un curieux spécimen, on faisait usage de pinces en métal gravé et orné de reliefs (fig. 1). La



Casse-noisettes des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. — Dessins d'Édouard Garnier.

figure 4 représente un casse-noisette italien du seizième siècle, décoré avec beaucoup de goût d'ornements gravés ou découpés à jour, et qui nous semble d'un emploi assez commode. Les deux autres sont du dix-septième siècle : le premier (fig. 5), en bois sculpté, tient tout à la fois de la pince et du *nussknacker* de Nuremberg ; le second est en fer. Dans ce dernier (fig. 2), comme dans le casse-noisette italien, un pas de vis fait pression. On en fabrique encore de semblables en Suisse, dans le Tyrol, et à Saint-Claude dans le Jura ; mais les formes sont moins variées, et on n'y trouve plus autant d'invention et d'esprit qu'autrefois.

SUR LE TRAVAIL.

Je ne crois pas qu'un homme sans emploi, si aimable et quelque respectable qu'il ait jamais été, ou qu'il puisse jamais être, soit réellement heureux. Comme le travail fait partie de notre existence, montrez-moi ce que vous faites, et je vous montrerai ce que vous êtes. L'amour du

travail est le meilleur antidote contre les goûts bas et vicieux; c'est aussi le meilleur préservatif contre les inquiétudes puériles et tous les ennuis qui nous viennent de l'amour exagéré de nous-mêmes. On a vu bien des gens s'imaginer qu'ils pourraient trouver un refuge contre les chagrins et les contrariétés en se retranchant pour ainsi dire dans un monde à eux. L'expérience a souvent été tentée, et toujours avec le même résultat. Vous ne pouvez échapper entièrement aux inquiétudes et au travail; c'est la destinée de l'humanité.

L'indolent peut chercher à diminuer sa part de labeur dans le travail du monde; mais la nature, proportionnant l'instinct au travail, fera en sorte que cette petite part paraîtra au paresseux très-grande et très-lourde. L'homme qui n'a d'autre souci que de se plaire à lui-même finit par trouver tôt ou tard, et probablement plus tôt que plus tard, qu'il a un maître très-dur; et l'excessive faiblesse, qui fait reculer devant toute responsabilité, a aussi sa propre punition; car, les grands intérêts étant exclus, les petites choses deviennent capitales, et l'esprit s'use vainement dans ces ennuis puérils et imaginaires qui germent et se multiplient au fond d'un cerveau inoccupé, tandis qu'il eût pu s'employer utilement et sainement au profit des véritables intérêts de la vie. [1]

SOUFFRANCES.

L'homme se grandit par les souffrances endurées sans révolte. OCTAVE PIRMEZ.

CE QU'IL Y A DE PLUS ESTIMABLE.

Quelqu'un ayant parlé devant sir Walter Scott des talents et des succès littéraires comme étant ce qu'on doit le plus estimer et honorer :

« Que Dieu nous protége ! s'écria le grand écrivain, ce monde serait trop triste si telle était la vraie doctrine ! J'ai lu bien des livres dans mon temps, j'ai conversé avec des esprits éminents et très-cultivés; mais je vous assure que j'ai entendu sortir des lèvres de pauvres gens sans éducation, hommes ou femmes, des pensées et des sentiments comme on n'en voit que dans la Bible, et cela, pendant qu'ils luttaient avec un tranquille héroïsme contre les difficultés et les afflictions de leur pénible existence. Nous n'apprendrons jamais à comprendre et à respecter notre véritable vocation et notre destinée si nous ne nous habituons pas à regarder comme supérieur et nécessaire avant tout ce qui concerne l'éducation du cœur. »

UN GRAND ÉVÉNEMENT.

NOUVELLE.

I

Il faudrait qu'une âme humaine fût bien fermée et bien morte pour n'être point remuée et transformée au contact d'un grand événement.

Tout le monde connaît l'histoire du matelot qui croyait transporter dans sa barque un passager ordinaire, lorsque le passager lui dit, au milieu de la tempête : « Tu portes César et sa fortune. » On devine facilement que l'âme de ce matelot dut recevoir un grand choc, et l'on sait que ces simples paroles lui donnèrent l'énergie nécessaire pour sauver César et sa fortune.

A partir de là, nul ne sait ce qu'il advint de ce matelot; mais je suis porté à croire qu'il ne fut plus le même homme, du moins à l'intérieur : au contact d'un grand homme et d'un grand danger, ce qu'il y avait de meilleur et de plus noble dans sa rude nature dut s'épanouir comme une fleur, et cette fleur porta peut-être son fruit dans la suite.

II

Mais ce ne sont là que de simples suppositions, tandis que l'aventure du petit Beppino nous est connue dans tous ses détails et dans toutes ses conséquences.

Beppino venait d'avoir cinq ans. Aussi peu illustre que le matelot de César, il était fils d'un simple meunier et d'une simple meunière du val d'Arno.

Jusqu'au grand événement qui fit époque dans sa vie, il avait ressemblé trait pour trait à tous les *bambini* de son âge, je veux dire à tous les *bambini* joufflus et bien portants, qui dépensent l'excédant de leur activité à terrifier leurs parents par des exploits toujours imprévus, quelquefois effrayants.

III

Quoiqu'il fût encore tout petit, c'était un jeu pour lui de se cacher derrière les portes, armé d'un manche à balai comme un brigand de son tromblon, et de s'élancer sur la vieille grand'mère en lui demandant la bourse ou la vie ; ou bien il lui embrouillait ses écheveaux, ou bien il lui cachait ses lunettes. Quelquefois la grand'mère riait : il était si gentil ! mais il lui arrivait quelquefois de se fâcher quand elle souffrait de ses rhumatismes. Il demandait pardon, et il recommençait, comme font trop souvent les enfants gâtés. Il avait, comme tous les *bambini*, une tendance à faire main basse sur le lait ou sur les fruits, de telle sorte qu'il n'avait plus faim à l'heure des repas; alors s'engageait la lutte éternelle du petit garçon qui ne veut pas manger, et de la mère qui veut le forcer à manger. Il lui prenait aussi quelquefois fantaisie de tirer la queue du chat jaune, « pour le faire chanter », ou de creuser de grands trous dans les citrouilles, au jardin, « pour voir ce qu'il y avait dedans », ou de faire dégringoler les chaudrons de cuivre rouge tout le long de l'escalier de pierre, « parce que c'était si joli, cette musique-là ! »

Par malheur, cet étourdi avait une manière si drôle de se rendre insupportable, que, quand une des trois grandes personnes de la maison prenait sur elle de le gronder, les deux autres accouraient pour le défendre. Le grand argument qu'on employait alors était celui-ci : « Ce n'est qu'un enfant ! »

Le petit scélérat avait l'esprit si vif et si éveillé, qu'il avait parfaitement compris la force de l'argument. Quand par hasard ses défenseurs naturels lui faisaient défaut, il savait bien dire : « Je ne suis qu'un enfant ! »

IV

Or il arriva un beau jour qu'un colporteur apporta une grande nouvelle au moulin. Un des cousins du meunier, qui habitait dans la montagne, venait d'avoir un petit enfant, et il faisait convier au baptême ses parents de la vallée.

Pendant trois jours on ne parla que du voyage. Il fut convenu que la grand'mère serait de la partie et que le chat jaune garderait la maison, vu qu'il n'aimait pas à voyager. Ce fut du moins ce que l'on répondit à Beppino, qui depuis ce jour-là considéra le chat jaune comme un véritable sot. Ne pas aimer à voyager, comprend-on une chose pareille?

Enfin le jour fixé est arrivé. C'était un dimanche, c'était le jour du Seigneur. Les vannes du moulin étaient closes, et l'écluse du déversoir était ouverte. La roue dor-

(1) Discours de lord Stanley aux étudiants de l'Université de Glasgow, à son installation comme lord recteur, en 1869.

mait immobile, observant à sa manière le repos dominical, tandis que les bergeronnettes venaient trottiner sans crainte sur ses grandes palettes tapissées de mousse. On n'entendait donc autour du moulin que les petits cris des oiseaux et la chanson douce et monotone du déversoir.

Ce jour-là, Moscato, le vieux cheval du moulin, reçut double provende, et fut étrillé deux fois au lieu d'une.

V

Mais voilà qu'au moment de partir la grand'mère se ravisa. Elle s'aperçut tout à coup qu'elle était reprise de ses rhumatismes, et rien ne put la décider à quitter la maison.

Au fond, les rhumatismes n'étaient pour rien dans l'affaire. La grand'mère se faisait vieille, et elle le sentait: aussi craignait-elle toujours d'être à charge aux jeunes et de gâter leur plaisir. Pauvre grand'mère! D'ailleurs, si elle prenait place sur l'échine de Moscato, Beppo, son fils, serait forcé de faire la route à pied. Voilà pourquoi elle se souvint au dernier moment qu'elle avait des rhumatismes.

On partit de bonne heure pour aller assister à la messe dans la montagne; on reviendrait le soir, à la fraîcheur.

Grand'mère se tenait debout dans l'ombre du porche rustique pour envoyer des baisers aux voyageurs. Le chat jaune, accroupi sur le mur de pierres sèches, regardait d'un air étonné et un peu méprisant les bonds et les cabrioles du chien Néro, son camarade.

Beppo soutenait devant lui, sur le garrot du cheval, le petit Beppino, qui était plongé dans une véritable extase. La meunière, assise derrière son mari, s'appuyait avec confiance sur son épaule, et souriait doucement aux exclamations du bambino.

VI

Pour le meunier et pour la meunière, ce voyage à la montagne n'était qu'une course sans importance; pour Beppino, qui était encore trop jeune pour avoir rien vu, c'était une véritable odyssée.

Dieu! que le monde était grand quand on le regardait autour de soi des hauteurs escarpées de l'immense Moscato! Non, jamais Beppino n'aurait cru que le monde fût si grand!

Vu de là-haut, Néro avait l'air d'une souris; les hommes et les femmes paraissaient des petits garçons et des petites filles; quant aux camarades ordinaires de Beppino, ils ressemblaient à des pupazzi. C'était du moins l'opinion du signor Beppino, telle qu'il l'exprimait dans un italien fort incorrect, mais avec beaucoup d'orgueil et de naïveté.

A chacune de ces merveilleuses saillies, le père se retournait en souriant, et rencontrait par-dessus son épaule le sourire silencieux de sa femme « dont le cœur était réjoui. »

Lequel des trois était le plus heureux, du bambin, du père ou de la mère? Il serait bien difficile de le décider.

Un proverbe italien dit: *Tout le monde est comme notre famille.* Quelle bénédiction si le proverbe eût dit vrai ce jour-là, et si seulement toutes les familles du val d'Arno eussent été moitié aussi heureuses que celle du meunier! Mais, pour dire la vérité, il n'y en avait pas une seule, pas même celle du grand-duc, quoiqu'il eût le plus beau palais, les plus magnifiques habits, les meilleurs chevaux et les plus grands carabiniers de toute l'Italie.

VII

Au bout d'une heure de marche, Beppino, jusque-là si bavard, devint tout à coup silencieux et réfléchi: ou bien il avait envie de dormir, ou bien il méditait quelque pensée sérieuse et profonde dans sa petite tête frisée.

Tout à coup il s'écria :

— Oh! *babo* (papa), si tu voulais!...

— Si je voulais quoi? bambino mio.

Il paraît que la demande était tout à fait exorbitante, car l'intrépide Beppino hésitait à la formuler, et même l'histoire dit qu'il poussa un gros soupir et garda le silence.

— Si je voulais quoi? répéta le meunier en souriant.

Beppino prit son parti en brave.

— Si tu voulais me donner la bride et me laisser conduire Moscato.

Le meunier se mit à rire, et, pour taquiner un peu son lutin, déclara que les petits enfants ne savent pas conduire les chevaux.

D'après l'idée que Beppino attachait au mot d'*enfant*, et d'après l'usage qu'il en faisait tous les jours, ce terme équivalait à peu près à la définition suivante : « Personnage qui peut faire hardiment tout ce qui lui passe par la tête, sans courir le moindre danger d'être puni. »

C'était donc à ses yeux un grand privilége que d'être enfant, et il avait toutes les raisons du monde d'y tenir. Néanmoins, le droit de conduire le cheval lui paraissait environné d'un tel prestige de grandeur et de dignité, qu'il eut la magnanimité de sacrifier d'un seul mot son privilége :

— Si tu veux me laisser conduire Moscato, je ne serai plus un petit enfant...

Traduction : « Je ne ferai plus de sottises, ou du moins quand j'en ferai, je saurai que j'ai mérité d'être puni, et je ne demanderai point d'indulgence. »

Le meunier, sans comprendre toute la portée de cette parole d'enfant, s'amusa du ton solennel dont elle était prononcée. Ayant consulté sa femme pour la forme, il mit la bride dans la main de Beppino.

VIII

Aussitôt l'enfant se sentit grandi de deux coudées, au bas mot. En effet, tout sacrifice ajoute à la grandeur morale de celui qui le fait, et Beppino venait de faire un sacrifice. Et puis, par le seul fait de guider le cheval et de tenir dans sa main la sûreté et peut-être la vie de son père et de sa mère, ne s'élevait-il pas à la dignité d'homme, presque de héros?

Sur un petit bout de route à peu près présentable, le vieux Moscato eut la velléité de trotter; Beppino ne cria pas, quoiqu'il en eût bonne envie; mais, comme chacun le sait, les héros ne crient jamais.

Il eut une peur effroyable au passage d'un certain ruisseau où Moscato eut la fantaisie de boire quelques gorgées. Songez donc, quel coup de théâtre inattendu! La tête et le cou de Moscato disparaissent, et Beppino se trouve face à face avec l'abîme sans fond qui avait bien trois pouces de profondeur. Malgré sa surprise, malgré sa terreur, il demeura ferme en selle, parce que, depuis que le monde est monde, les héros demeurent en selle, excepté quand on les désarçonne. La tête de Moscato reparut, l'abîme sans fond fut traversé, Beppino fut comblé d'éloges, et arriva chez le cousin de la montagne, sérieusement persuadé qu'il venait de sauver la vie à son père et à sa mère.

Ces exploits-là vous mûrissent un homme, et Beppino fit bien voir par la dignité de son maintien et la discrétion de sa conduite qu'il avait sérieusement renoncé, du moins pour ce jour-là, au titre d'*enfant* et aux immenses priviléges qu'il confère.

Le petit cousin, le héros de la fête, avait une figure

jaunâtre, informe et grimaçante, comme tous les nouveau-nés. Il inspira à Beppino le plus profond mépris, mais Beppino eut la discrétion de garder son opinion pour lui et pour sa mère. Non content d'être laid, le petit cousin était abominablement criard. A un certain moment où tout le monde avait quitté la salle, Beppino se sentit saisi d'un effroyable désir de lui pincer le nez; mais il eut le courage de mettre ses deux petites mains derrière son dos. Pincer le nez du cousin! c'eût été bon autrefois, il y a je ne sais combien de temps, à l'époque où Beppino n'avait pas encore assumé la grave responsabilité de conduire Moscato.

IX

Le retour fut charmant pour tout le monde, excepté pour Néro. Néro avait volé et dévoré à lui tout seul un énorme fromage blanc. Sa digestion était pénible et sa démarche lourde et traînante. On est toujours puni par où on a péché. Beppino, qui raffolait des *confetti*, n'aurait pas manqué, avant le grand événement, d'en avaler autant



Trois à cheval. — Dessin de Sellier, d'après Pinelli.

qu'on lui en aurait laissé prendre, au risque de devenir aussi inquiet et aussi taciturne que Néro. Il n'en avait croqué qu'une demi-douzaine, et apportait le reste à sa grand'mère, dans sa poche. Pauvre grand'mère, qui n'avait point assisté à la fête! il fallait bien que quelqu'un lui rapportât des confetti. Et puis, qui sait, cela ferait peut-être du bien à ses rhumatismes.

Beppino fut-il toujours, toujours fidèle à ses résolutions?

Rassemblez-moi, pour voir, dans tel local qu'il vous plaira, une centaine d'hommes à barbe grise, j'entends de ces hommes que nous appelons d'honnêtes gens et des sages. Priez ceux d'entre eux qui n'ont jamais, jamais manqué à leurs bonnes résolutions de vouloir bien lever la main. Vous savez bien d'avance qu'aucun de vos sages n'osera lever la main, et pour cause.

Or, Beppino n'était qu'un tout petit enfant. Donc, il manqua à ses bonnes résolutions beaucoup plus souvent qu'il ne leur fut fidèle.

Qu'importe, si la conscience s'était réveillée en lui, si le remords suivait la faute, et en même temps que le remords un vif désir de faire mieux à l'avenir!

X

Le meunier, qui n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez, ne s'aperçut de rien; mais la meunière, qui était plus fine, se douta de quelque chose. Elle fit part de sa découverte à la grand'mère, qui était une femme de sens et d'expérience. A elles deux, elles découvrirent qu'il y avait « quelque chose » dans l'enfant, et que l'on en pourrait faire un homme, du moment qu'on savait par où le prendre. A force de volonté et de patience, elles diminuèrent la part du mal dans l'âme de Beppino, et augmentèrent d'autant celle du bien, ce qui est tout le secret de l'éducation en deux mots.

XI

Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, Beppino partit comme volontaire, quoiqu'il fût heureux au moulin, aussi heureux que puisse l'être une créature humaine. Il partit, quoique le jour de son mariage fût déjà fixé. Ni sa grand'mère, ni sa mère, ni sa fiancée, ne cherchèrent à le retenir. Son père seul eut des doutes sur la sagesse de sa résolution, mais il n'osa pas les exprimer.

Beppino se battit en homme à Magenta; plus heureux que bien d'autres patriotes au cœur généreux, il ne paya pas de sa vie son héroïque dévouement. Il raconte quelquefois, le soir, la grande légende à ses enfants, et quoiqu'il soit modeste comme tous les vrais héros, et qu'il ne parle jamais de lui-même, il éprouve une joie virile et généreuse en se disant tout bas: — L'Italie est libre, et tu y es pour quelque chose!

SAUVE

(DÉPARTEMENT DU GARD).



Château de Sauve (Gard). — Dessin de J.-B. Laurens.

« Sauve est bâtie en amphithéâtre sur le bord du Vidourle; de hautes maisons suspendues sur ses rives rocheuses forment un groupe pittoresque, surmonté au sommet par un antique château tout démantelé. Le plus ancien monument où il soit fait mention de Sauve, est celui par lequel nous apprenons que Charles le Simple fit présent du château à l'archevêque de Narbonne, en 898, pour en employer les revenus à la réparation de l'église cathédrale et des autres églises de Narbonne, qui tombaient en ruine. On pense bien que, depuis cette époque si reculée, ces murailles crénelées ont plus d'une fois été détruites et relevées. Aujourd'hui elles servent de repaire aux lézards et aux hiboux.

» Le territoire de la ville de Sauve est de toutes parts singulièrement soulevé; les blocs d'un calcaire dur et blanchâtre jonchent partout ce sol desséché; çà et là des groupes d'arbustes d'un vert poudreux s'emparent des anfractuosités de la roche partout où elle peut retenir un peu d'humidité et de terre végétale. Ces tristes arbustes sont cependant un trésor pour la ville de Sauve. Le micocoulier (*Lotus arbor*), que les habitants du pays appellent *fanabrègue*, est un arbre rameux qui croît surtout dans les pays chauds. Il produit de petits fruits noirs, dont la chair, sèche et peu abondante, a un goût agréable qui les fait rechercher par les oiseaux et les enfants; ces derniers, qui en sont très-friands, leur donnent le nom de *bilicoques*.

» Le principal usage auquel ses branches sont appliquées, et ce genre d'industrie paraît particulier au territoire de Sauve, est le confectionnement des fourches. Cet arbre, qu'on ne laisse atteindre ici que les dimensions d'un arbuste, se divise, à quelque distance de la racine, en trois branches. On coupe la tige ras de terre; cette tige devient un manche; un moule s'empare des trois branches supérieures, les écarte, les plie : le feu fixe pour jamais cette forme nouvelle, et la fourche est achevée. Les coutumes du pays exigent que chaque propriétaire dépose sa récolte de fourches dans un magasin très-vaste d'où on les exporte à de grandes distances. » [1]

LA VIE SINCÈRE.

SOUVENIRS.

Suite. — Voy. p. 66, 106, 138, 145, 178, 267, 298.

ABEL. — UNE LEÇON SUR LA MONTAGNE. LES TROIS CERCLES.

> L'homme sincère vit librement, loyalement, en s'appliquant à agrandir son être et à rendre service à ses semblables, sans braver l'opinion et sans s'y asservir.

Un matin, j'étais sorti de la ville, et, lisant, rêvant, suivant au hasard les étroits sentiers qui montaient entre les vignes, j'arrivai au sommet d'une colline d'où la vue embrasse une des plus charmantes vallées de l'Yonne. Le ciel était sans nuages; le soleil s'élevait de plus en plus ardent; les rares pêchers n'avaient que peu de feuilles : je me dirigeai vers une longue haie de mûriers sauvages et d'aubépines qui projetait un peu d'ombre sur un tertre de gazon au bord d'une roche de craie. De là je voyais, à demi couché, les coteaux, la rivière; sur l'autre bord, la ville, sa vieille cathédrale, ses riantes promenades; plus loin encore, la culture variée des champs, les hameaux, et à l'horizon les bois.

Depuis quelques instants, j'étais comme absorbé dans cette contemplation, lorsqu'une voix attira peu à peu mon attention; elle venait de l'autre côté de la verte clôture dont les branches et les fleurs s'avançaient au-dessus de ma tête. Quelques-uns des mots que j'entendis me surprirent : ils n'avaient rien de vulgaire. Je me penchai, et, regardant à travers des rameaux qui laissaient un peu de jour entre eux, je vis un jeune homme debout, appuyé contre un arbuste. Son costume, bien modeste, tenait à la fois de ceux de la ville et de la campagne. A l'un de ses mouvements qui me le montra de profil, je le reconnus : c'était Abel. Il tenait à la main un mince bâton dépouillé de son écorce, et il traçait, comme en rêvant, des cercles sur l'herbe. Quelques enfants avaient laissé à peu de distance les chèvres et les vaches confiées à leur garde; ils s'étaient approchés de lui, attirés par cette espèce d'incantation. Les cercles, au village, font encore penser de sortilége : mais il était midi; le ciel resplendissait de lumière; on n'entendait point sortir du creux des rochers le cri sinistre de la chouette, et si, par cette chaleur extrême, quelques sons venaient à interrompre le silence, c'étaient seulement les pépiements d'oiseaux heureux sous la feuillée. Abel lui-même, à coup sûr, n'avait l'air que d'un doux enchanteur.

Une petite fille, aux cheveux blonds en désordre sous une coiffe mal attachée, et cinq ou six petits pâtres, ses compagnons, agenouillés ou à demi couchés près d'elle, regardaient, les uns avec un étonnement naïf, les autres, ce me semblait, avec une sorte d'ironie.

Les lignes brunes des trois cercles dessinés par Abel découpaient l'herbe fine et courte, émaillée de marguerites et de boutons d'or. Il toucha légèrement de son bâton une des plus petites marguerites dans le plus petit cercle, et dit à la fillette :

— Vois-tu, Marie. Comprends-moi bien; cette petite fleur, c'est notre village.

Marie jeta vers Abel un regard vif qui signifiait clairement :

— Est-ce sérieux, ou voulez-vous rire de moi?

Mais ce ne fut que le doute d'un instant; le sérieux l'emporta aussitôt, et il me parut bien que cette rencontre du jeune homme avec ces pauvres enfants ne devait pas être la première : ils s'entendaient à demi-mot. Un livre abandonné à quelques pas, près d'une génisse endormie, me parut indiquer le voisinage d'une école.

Abel continua :

— Notre village n'est pas riche. Il faut y travailler rudement pour y vivre de peu. Mais il n'y en a pas aux environs qui soient plus beaux. N'est-ce pas la vérité, que tout y est gai et agréable alentour? Où voit-on de plus grands chênes, plus de beaux fruits aux vergers, une fontaine d'où coule un ruisseau plus transparent et plus frais? Puis, c'est là, mes enfants, que vous êtes nés; c'est là que vivent vos parents, vos amis. Ailleurs on ne vous connaîtrait pas; on vous ferait froid visage. Aussi vous aimez bien notre village. Un bonjour et un sourire à la petite marguerite!

Mais voici beaucoup d'autres fleurs dans le même cercle. Ce sont, si vous voulez, les villages, les villes de la France, notre patrie, notre mère! Il est beau d'être né en France. Elle est grande, la France : c'est un pays depuis longtemps très-célèbre dans le monde.

Joseph, tous les ans, pourquoi allons-nous, le 12 février, porter au cimetière deux couronnes nouvelles sur les croix de ton grand'père et de ton père? Tu le sais, n'est-ce pas? C'est qu'en 1815, quand ils ont appris que les ennemis entraient en France, ils n'ont pas attendu d'être appelés pour prendre leurs fusils et marcher contre les Russes et les Allemands. Ce n'était pas notre village seulement qu'ils voulaient défendre, mais la patrie tout entière. Il y avait dans leur cœur un grand courroux contre les rois du Nord qui poussaient ces armées par-dessus nos frontières, une grande pitié pour les pauvres Français d'Alsace et de Lorraine qui étaient pillés et tués, et aussi une grande honte pour la France, qui n'est pas habituée à ce que l'étranger ose venir en maître chez elle. A soixante lieues d'ici, ton grand'père fut frappé d'une balle; ton père le ramena mourant, et lui-même, blessé par la lance d'un Cosaque, ne survécut pas longtemps. C'est pourquoi nous les honorons tous les deux et ne parlons jamais d'eux qu'avec respect. Ils ont donné leur vie pour la France. On ne passe pas devant leurs tombes sans se découvrir et sans leur donner une pensée de regret.

Abel fit comprendre ensuite aux enfants que ce n'est pas seulement en se battant, en mourant pour elle, qu'on

[1] Émilien Frossard, *Tableau de Nîmes*, etc.

sert bien sa patrie. Il leur montra par des exemples faciles et par des raisons simples qu'on peut aussi l'honorer par de belles inventions, par d'utiles découvertes, et aussi plus modestement par l'amour du travail, par l'honnêteté, par le respect du droit des autres, par toutes les bonnes et aimables qualités que rappelle le seul nom de France dans le monde entier.

— Mes enfants, aimons la France et pensons souvent à elle. L'Allemand aime l'Allemagne, l'Anglais aime l'Angleterre. Que serait-ce donc qu'un Français qui ne sentirait pas dans son cœur un véritable amour pour la France, et ne souhaiterait pas de la voir toujours heureuse et renommée? Un autre sourire, mes enfants, et vive la France!

Et quel est, ajouta-t-il, cet autre cercle plus grand qui entoure le premier? Je crois bien que Marie a déjà deviné. Celui-ci, c'est toute la terre. C'est là que vivent les hommes, les femmes, les enfants des autres pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique et de toutes les îles semées de toutes parts sur la mer. Vous rappelez-vous le beau voyage autour de la terre que j'ai lu, l'hiver dernier, à la veillée? Le voyageur disait bien que partout, dans tous les climats, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, il avait vu des familles qui, sauf chez quelques sauvages, vivent comme elles peuvent en se défendant de la misère par le travail, et cherchent comme nous le bonheur, qu'on ne trouve jamais qu'en s'imposant des devoirs et en évitant de tomber dans la paresse, la méchanceté et le vice.

Tous ceux qui vivent, qui travaillent, qui pensent, qui aiment sur la terre, sont frères et sœurs : ce sont tous les enfants du même Dieu, et ils ont la même destinée.

Abel enseigna ensuite à ses élèves rustiques comment tous les hommes qui sont sur la terre se sont utiles les uns aux autres. Les plus éloignés nous envoient une partie de ce que leur sol ou leur travail produisent en échange de ce que nous leur faisons porter nous-mêmes. Il n'est pas de hameau où l'on ne trouve naturel d'user chaque jour de choses qui viennent d'au delà des mers.

Il n'eut garde d'oublier que, lors même que toutes ces familles qui vivent si loin de nous ne nous rendraient aucun service, elles sont trop semblables à nous par tout ce qu'elles sont exposées à souffrir dans leurs corps ou dans leurs âmes, pour que nous ne nous intéressions pas à ce qui leur arrive d'heureux ou de malheureux.

— Si nous venons à apprendre qu'un orage ou un tremblement de terre a détruit les maisons, dévasté les récoltes, tué les habitants de quelque île située au milieu de l'océan, nous plaignons ces pauvres êtres, nous nous mettons en idée à leur place, nous frémissons, nous faisons des vœux pour voir cesser leurs maux.

Si l'on nous rapporte qu'à deux ou trois mille lieues d'ici de méchantes gens ont enlevé des hommes, des femmes, les ont séparés de leurs enfants et les ont vendus au marché comme des animaux, nous avons de la pitié, des larmes pour ces victimes, et de l'indignation pour ceux qui traitent ainsi des créatures humaines aussi sensibles qu'eux et que nous au bonheur et au malheur.

Avec le temps, les différents peuples de la terre arriveront à se connaître de mieux en mieux, à mesure que, grâce à la science, il sera possible de voyager plus vite sans qu'il en coûte autant; et il faut espérer qu'alors on ne se fera plus si souvent la guerre, et qu'on se persuadera que le mieux est de s'entr'aimer et s'entr'aider, tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés, ayant un cœur, une raison et des intérêts semblables.

Mes enfants, on appelle tous les peuples réunis l'humanité. Disons aussi : Vive l'humanité!

Mais ce n'est pas tout. Voici un troisième cercle. Il est bien plus grand. Qu'est-ce donc? C'est le monde tout entier, c'est tout ce que vous voyez et tout ce que vous ne voyez pas, c'est l'univers, c'est l'immensité, c'est l'infini!

Que se passe-t-il au-dessus de nos têtes, dans le ciel, dans toutes ces étoiles qui ne nous semblent si petites que parce qu'elles sont à des distances si prodigieuses de nous qu'on ne peut pas s'en faire une idée? C'est ainsi que, le soir, les lumières du village qui est tout là-bas nous paraissent moins grosses que des vers luisants. Se trouve-t-il des êtres qui nous ressemblent par le cœur et la pensée dans toutes les parties de ce monde infini qui nous entoure? C'est possible; mais quand même nous serions condamnés à toujours l'ignorer ici bas, n'est-ce pas une grande jouissance que de voir ce bleu si pur des beaux jours, cette lumière resplendissante du soleil, ces nuages qui roulent ou s'amassent en montagnes à l'horizon, cet arc-en-ciel qui, après la pluie, se peint comme une porte immense sur le firmament, et tous ces changements des saisons et des jours qui font de tout ce qui nous entoure un spectacle toujours sublime et nouveau? Comment ne pas être étonné et ravi de toutes ces grandes choses! Admirons l'univers, et rendons grâce à la toute-puissance qui l'a créé, à Dieu!

Abel avait élevé sa voix. Une lueur d'enthousiasme éclairait son visage. Il cessa de parler, comme arrêté par le sentiment qu'il oubliait l'âge de ses petits auditeurs. Mais jusqu'alors il était resté dans la juste mesure; car il est à peine utile de dire que son langage était plus simple, plus vrai, et par là même bien plus persuasif que je n'ai su le retrouver dans mon souvenir : entremêlé de locutions familières, de comparaisons et d'images ingénieuses, il était tout ce qu'il devait être pour aider ces enfants à fixer leur esprit, à faire effort, à penser, à entrevoir Je me disais qu'il eût été certainement approuvé des grands maîtres qui, religieux ou philosophes, n'ont placé aucun service au-dessus de celui d'enseigner l'enfance et le peuple.

Plus d'une demi-heure s'était écoulée, et les petits villageois ne paraissaient avoir éprouvé ni fatigue ni ennui. N'est-il pas permis de croire qu'au fond de ces jeunes âmes s'agitent confusément des aspirations et des pressentiments qu'une bonne et patiente volonté peut transformer en mouvements plus précis de l'intelligence (¹).

La suite à la prochaine livraison.

SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES DE CONSOMMATION.

RÈGLES POUR LES ÉTABLIR.

Les sociétés coopératives de consommation sont, parmi les associations coopératives, celles qui offrent l'avantage le plus direct et le plus rapide, et qui sont le moins difficiles à organiser (²).

Leur but est d'acheter en gros les principaux objets de consommation journalière, tels que café, sucre, épiceries, huile, vin, vêtements, souliers, etc., de fabriquer même le pain, et de vendre ces diverses marchandises, en détail et au comptant, aux membres de la société. Les adhérents font ainsi eux-mêmes le bénéfice du détaillant, et quoique ce bénéfice ne soit en général pas aussi considérable qu'on le suppose, chaque sociétaire reçoit à la fin de l'année, au prorata de ses achats, une certaine somme représentant le profit réalisé.

(¹) Voy. dans le t. XIV, 1846, p. 263, le beau fragment du Petit pâtre breton :

« Il avait allumé près du talus, au coin du bois, un feu de bruyères. » Etc., etc.

(²) Voy., sur la Société coopérative de consommation de Grenoble, t. XXIII, 1855, p. 106 et 118.

Ces sociétés ont donc l'avantage de faciliter la vie en procurant une économie sur les objets consommés ; elles offrent de plus une garantie pour la qualité de ces objets, et enfin elles habituent l'ouvrier à payer comptant au lieu d'acheter à crédit. Le crédit est pour lui un grand danger et une fréquente cause de misère ; à ce titre seul les sociétés coopératives de consommation rendent déjà un grand service.

Ce n'est pas qu'elles ne présentent des difficultés d'organisation : l'ignorance des sociétaires, et surtout leur inexpérience dans les questions d'affaires, occasionnent souvent de graves erreurs. Il n'est pas si facile de bien acheter, de tenir ses écritures en ordre, d'avoir de bons produits, et de savoir être aimable encore avec ses acheteurs ! Aussi l'écueil de ces sociétés est-il dans le choix du directeur.

Le meilleur moyen de bien organiser une société coopérative de consommation est de fonder une société par actions de 50 francs, à capital variable, et de faire prendre ces actions par les ouvriers disposés à en faire partie. — Les sociétaires trouvés, ils nomment un conseil d'administration qui choisit le gérant. — Celui-ci, de qui dépend en grande partie le succès de l'établissement, doit connaître le commerce et l'avoir pratiqué ; il n'est pas nécessaire que ce soit un homme : une femme veuve ou la femme d'un ouvrier peut parfaitement remplir ces fonctions, à condition d'être honnête et d'avoir de l'instruction. Le gérant doit être bien rétribué ; il achète, vend, tient les écritures et fait toutes les opérations de la société, sous la surveillance du conseil d'administration. C'est lui qui est chargé de faire l'inventaire et de dresser l'état du bénéfice qui revient à chacun.

A cet effet, tous les sociétaires ont un carnet dans lequel on inscrit le montant de leurs achats. Leur part dans les bénéfices est fixée à l'inventaire, suivant l'importance de ces achats.

Lorsque la mesure du payement comptant n'est pas facilement applicable, ce carnet sert aussi à faciliter une avance de la façon suivante : chaque sociétaire a droit à un crédit égal à l'importance de ses actions ; cette somme est inscrite en tête de son carnet, et le gérant est autorisé, contre le dépôt de ses actions, à n'exiger le payement des objets achetés que lorsque cette somme est atteinte, ou, en tous cas, à la fin de chaque mois.

De cette manière, la société ne court aucun risque, et l'ouvrier peut au besoin recourir au crédit.

Il existe, tant en France qu'en Angleterre et en Allemagne, un grand nombre de sociétés de ce genre, et, en général, elles sont en bonne voie ; c'est certainement la forme de la coopération qui jusqu'ici a le mieux réussi, et il est très-désirable que le nombre de ces sociétés de consommation continue à augmenter.

En combattant de nombreuses causes de misère, elles donnent à l'ouvrier des habitudes d'ordre et de prévoyance ; elles lui apprennent à s'occuper d'affaires, et le préparent on ne peut mieux à profiter plus tard de tous les avantages que lui promet la coopération. (¹)

(¹) *La Misère*, son histoire, ses causes, ses remèdes ; par Jules Siegfried. Paris, Germer Baillière, 1877.

BIJOUX MÉROVINGIENS
AU MUSÉE D'ARRAS.

En l'année 1842, pendant les travaux de terrassement de la route de Lens (petite ville du Pas-de-Calais, célèbre par la victoire du grand Condé) à la Bassée (Nord), on découvrit un caveau en pierre contenant le squelette d'une femme encore revêtue de sa parure funèbre, c'est-à-dire de bijoux et de quelques débris de fils d'or. Ces précieuses dépouilles, qui ont très-vraisemblablement appartenu à une dame franque du cinquième ou du sixième siècle, furent recueillies et déposées au Musée d'Arras. Malgré l'intérêt qui lui attire de nombreux visiteurs, l'écrin d'Arras est demeuré à peu près inédit. L'auteur du présent article en a publié deux pièces dans un volume tiré à cent exemplaires (*Orfévrerie mérovingienne*. 1864), et les planches, lithographiées depuis longtemps par les soins d'un autre archéologue, attendent encore le texte qui doit les accompagner.

Pour que l'étude fût complète, il faudrait savoir exactement quelle place les objets découverts occupaient sur le corps inhumé. Hélas ! on négligeait, il y a trente ans, la méthode préconisée en France par l'abbé Cochet (collaborateur dont s'est honoré longtemps le *Magasin pittoresque*), méthode aujourd'hui appliquée chez nous comme à l'étranger, spécialement dans les fouilles de la Russie méridionale, et qui consiste à noter scrupuleusement la position des bijoux, armes, vases ou ustensiles trouvés au fond des tombes. Si les travaux de la route de Lens avaient été dirigés par des hommes pratiques tels que l'abbé Cochet ou M. Auguste Terninck, nous n'en serions pas quelquefois réduits à des conjectures qui pour la plupart, il est vrai, n'ont trait heureusement qu'à des détails d'une importance secondaire.

Voici la liste et la description des dix pièces que renferme l'écrin du Musée d'Arras :



FIG. 1.

Nos 1 et 2 (fig. 1) : une paire de boucles d'oreilles en or ; l'anneau, de grand diamètre, est formé d'une épaisse torsade en fils soudés. Le barillet consiste en un polyèdre à quatorze pans, six carrés, huit triangulaires ; quatre des carrés sertissent, sans aucun rabattu, des grenats en tables, couchés directement sur une plaque de fond dans des bâtes surhaussées que borde un mince filigrane strié à la lime ; de petites bâtes cylindriques, veuves des pâtes blanches qu'elles comportaient jadis, surgissent aux angles des six carrés : les vides triangulaires semblent n'avoir jamais été remplis. Ce type, dont la technique est barbare, se rencontre avec diverses variantes tant en France qu'en Allemagne ; des boucles d'oreilles analogues, provenant de Puszta-Bakod (près Kolocza, Hongrie), et conservées au Musée national de Pesth, sont d'un travail beaucoup plus lourd.

Nos 3 et 4 (fig. 2 et 3) : deux griffons ailés passant, découpés dans une plaque massive d'argent ; le cou, le ventre, la cuisse et l'aile ont été champlevés pour recevoir des plaques d'or couvertes de filigranes et de granules ; des grenats en tables, sertis au rabattu, et des boutons de

pâtes blanches, brochent sur le tout. La tête est exprimée par une amande d'émail blanc opaque appliqué à chaud; au centre, un petit grenat circulaire, monté en or, figure l'œil. Travail barbare; le type et le décor accusent une influence orientale prononcée. Le revers desdits objets comporte les montants et l'arrêt d'une broche solide; ces griffons étaient donc des fibules destinées à maintenir un vêtement d'étoffe résistante, le manteau sans doute; il est plus difficile de savoir comment on les disposait. Bien qu'identiques de forme, ces animaux ne sont pas certainement appariés, puisqu'ils marchent dans le même sens et que le dessin de leurs filigranes est très-différent. On est

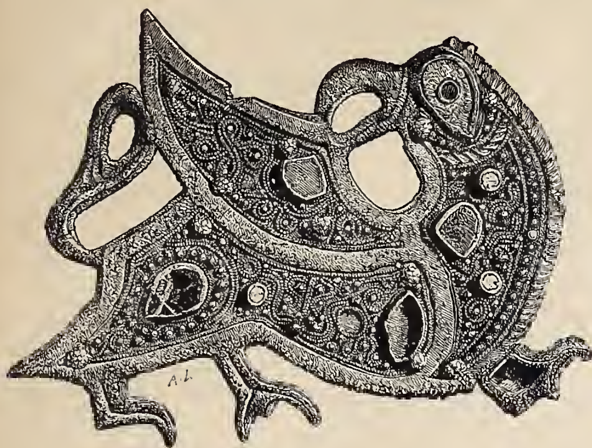


Fig. 2.



Fig. 3.

induit à croire que, superposées l'une vers la naissance du cou, l'autre au milieu de la poitrine, les deux agrafes croisaient hermétiquement la longue mante ouverte des dames franques, précaution fort utile sous un climat aussi variable que celui de l'Artois.

N° 5 (fig. 4) : petite fibule en or, ovale, d'un travail

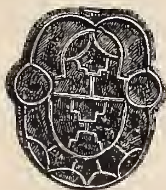


Fig. 4.

beaucoup plus délicat que les précédentes; son plat extérieur, contourné à la base par un cordon filigrané, offre un élégant réseau cloisonnant des lamelles de grenat appliquées sur paillon, sans rabattu. Le cloisonnage, façonné au marteau, détermine des cavités profondes de trois millimètres, et dont les parois, quoique minces, ont gardé leur rigidité primitive. Ce joli bijou, destiné à rattacher la robe à une guimpe, sinon à la tunique intérieure, appartient à l'école industrielle qui fabriqua l'épée de Childéric (cabinet des médailles), le fermoir de bourse d'Envermeu (Musée de Rouen), et d'autres objets découverts tant en Angleterre qu'en Suède : certains archéologues n'hésiteraient pas à le proclamer byzantin; nous sommes d'un avis contraire.

N° 6 (fig. 5) : disque d'or creux, à bordure filigranée, présentant une grande bâte ronde centrale entourée de seize autres; huit moyennes, circulaires ou ovoïdes; huit petites, cylindriques. Des dix-sept gemmes qui ornèrent le disque, il en reste juste quatre, trois améthystes percées et une étincelle de la même pierre. L'objet ne porte aucune trace de broche, mais une série de trous forés à la circonférence de la plaque de fond prouve qu'il a été cousu sur une bande d'étoffe; or quelques figures antiques de dames italiotes ont un ornement semblable à la ceinture (voy. G. Micali, *Monum. antich. pop. ital.*, CV), et notre disque est de fabrication gallo-romaine.

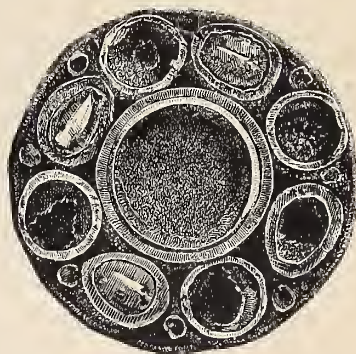


Fig. 5.

N° 7 (fig. 6) : sphère en cristal de roche maintenue par deux frettes d'or filigranées et ciselées avec un goût exquis. A la croisure inférieure, on voit une plaque carrée de mé-

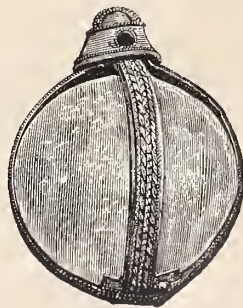


Fig. 6.

tal, munie de quatre boutons d'arrêt; la croisure supérieure rassemble l'extrémité des frettes sous une bélière à calotte ornée de filigranes. Bélière et frettes sortent, à coup sûr, d'un atelier gallo-romain; mais on y reconnaît le faire de deux orfèvres dont l'un était certainement plus

expérimenté que l'autre. Le bijou était suspendu au cou par une tresse en fils d'or dont quelques brins ont pu être recueillis. Un globe pareil, trouvé dans la sépulture de Childéric (cabinet des médailles), ayant perdu sa monture, celui d'Arras paraît être aujourd'hui l'unique spécimen complet du genre.

Nos 8 et 9 : deux coulants ou grains de collier en pâtes vitreuses; l'un, cylindrique et jaune; l'autre, côtelé, sphéroïdal et d'un beau bleu tendre.

No 10 : un grossier cylindre d'argent tourné en anneau (diamètre total, 0m.043; épaisseur, 0m.005); nous ignorons son usage.

Les objets, que nous reproduisons ici de grandeur naturelle, ont été gravés d'après les photographies de M. L. Grandguillaume.

ASCENSION AÉROSTATIQUE

FAITE PAR XAVIER DE MAISTRE, A CHAMBÉRY, EN 1784.

On a trouvé dans la Bibliothèque de Chambéry [1] de curieuses brochures qui sont les premiers essais littéraires de Xavier de Maistre : elles ont de plus un intérêt tout particulier en ce qu'elles donnent le récit d'une des premières ascensions aérostatiques faites au lendemain de la découverte des frères Montgolfier.

Quand la nouvelle de cette découverte parvint à Chambéry, elle y produisit, comme dans l'Europe tout entière, une émotion indescriptible. Un jeune homme intelligent et hardi, le chevalier de Chevelu, forma le projet d'ouvrir en Savoie une souscription publique pour recueillir les fonds nécessaires à la construction d'une montgolfière.

Xavier de Maistre, alors volontaire au régiment de la marine sarde, était à Chambéry. Il avait vingt ans. Il se lie aussitôt d'amitié avec le jeune de Chevelu, s'enflamme à l'idée de ce projet de voyage aérien, et se charge de rédiger le prospectus de l'expérience aérostatique, à laquelle il veut prendre part lui-même avec un mathématicien de ses amis, nommé Louis Brun.

Dans cette brochure [2], Xavier de Maistre, après avoir décrit la découverte des Montgolfier, répond à la voix aigre de la critique qui se fait entendre au milieu du concert d'éloges s'élevant de toutes parts vers les inventeurs.

Il apostrophe ainsi un personnage alors sans doute bien connu de ses lecteurs :

— « Grand philosophe, dont l'œil tout à la fois perçant et sévère voit toutes les faiblesses et n'en pardonne aucune, vous qui daignez froncer cet auguste sourcil à l'aspect seul d'un ballon, songez combien vous seriez porté à pardonner l'enthousiasme public si vous en étiez l'objet! »

Xavier de Maistre entre dans les détails de la construction du globe aérostatique, qui devra contenir 87 143 pieds cubes d'air raréfié, et déplacera un poids de 7 625 livres d'air atmosphérique; il apprend au public que l'ascension sera exécutée du 18 au 20 avril, à l'enclos du Buisson-Rond.

Le jeune écrivain, futur auteur du *Voyage autour de ma chambre*, s'adresse aux dames et les invite à jeter les yeux sur la confection de l'aérostat, « qui nécessite des *points de couture*, des *ourlets* et des *fuseaux* assemblés en *surjets*... Après tant de précautions, dit-il, nous avons le droit d'attendre que le voyage aérien ne causera à nos dames que cette douce émotion qui peut encore embellir la beauté. Ainsi, nous ne voulons ni cris, ni vapeurs, ni évanouissements. Ces signes de terreur, quoique mal fondés, troubleraient trop de galants physiciens, et les trois voyageurs, qui ne manqueront pas, en quittant la terre, d'avoir encore l'œil sur ce qu'elle possède de plus intéressant, seraient inconsolables, si leurs trois lunettes achromatiques braquées sur l'enclos venaient à découvrir quelque joli visage en contraction. »

Ce prospectus fut imprimé à Chambéry, à la date du 1er avril 1784, sans signature.

Le 22 avril, le ballon fut porté à l'enclos du Buisson-Rond, et le gonflement s'opéra devant une grande affluence de spectateurs. Mais le filet et la galerie de l'aérostat avaient été mal calculés; ils étaient trop lourds : le ballon ne s'enleva pas. Par surcroît de malheur, le feu y prit au dernier moment et en brûla plusieurs côtes.

On pense bien que les railleries ne furent pas épargnées aux jeunes aéronautes. Un religieux du nom de Domergue publia sous le couvert de l'anonyme une réponse violente au prospectus. On en jugera par la citation suivante :

« Vous avez vu quelquefois, dit l'auteur de cet écrit, des spectacles de baladins voltigeurs, où, après les tours de force des maîtres de l'art, Paillasse, s'efforçant de les imiter, vient gambader, non par-dessus, mais dessous la corde, et termine ses singeries par une culbute en moulinet du haut du théâtre. Tel est au vrai le rôle que vient de jouer à son premier essor le ballon de Chambéry. »

Xavier de Maistre et ses compagnons ne se laissèrent pas décourager, et le 6 mai le ballon s'éleva dans les airs.

Le voyage terminé, Xavier de Maistre se chargea d'en faire le récit [1]. Il raconte comment le ballon fut réparé, comment il fut gonflé à l'air chaud. Les voyageurs devaient être au nombre de trois : le chevalier de Chevelu, Xavier de Maistre et M. Brun. Mais le père du premier s'opposa absolument à son départ, et le jeune chevalier dut rester à terre. Quant à Xavier de Maistre, il avait trouvé original de tenir secrète son intention de tenter cette aventure périlleuse. Au moment du départ, il se croisait tranquillement les bras, habillé de son uniforme militaire. La disposition des lieux lui permit de se cacher au fond de la nacelle quelques minutes avant le départ sans être remarqué. M. Brun prend place à côté de lui, et quand il juge que la force ascensionnelle de l'aérostat est suffisante, il tire un coup de pistolet, signal convenu pour faire lâcher les cordes.

« A quelques toises d'élévation, dit Xavier de Maistre, M. Brun se tourne sur l'enclos et salue l'assemblée avec beaucoup de sang-froid. Son compagnon, sentant qu'il était temps de quitter sa première attitude, se lève, prend le porte-voix, et, fidèle aux promesses du *prospectus*, il crie de toutes ses forces : Honneur aux dames! Mais il ne fut guère ouï que des hauteurs voisines.

» Cependant le globe s'élevait avec une rapidité prodigieuse, mais presque perpendiculairement, au grand déplaisir des voyageurs, qui regrettaient bien une de ces bouffées de vent qui les avaient tant impatientés précédemment. Arrivés à une très-grande hauteur, un léger courant les entraîne lentement du côté de Challes, dans la direction nord-est du lieu de départ. Malgré ce malheureux calme qui avait duré douze minutes, et malgré la faiblesse du vent qui s'élevait, le bon état de la machine et la sécurité parfaite des voyageurs leur faisaient entrevoir un succès peut-être sans exemple. Mais comme il faut toujours que dans ces sortes d'occasions on commette quelque

[1] C'est M. Jules Philippe qui a fait cette heureuse découverte.

[2] *Prospectus de l'expérience aérostatique de Chambéry*. Chambéry, 1784.

[1] Cette brochure a le titre suivant : *Lettre de S. à M. le comte de C..., off.*, etc., contenant une relation de l'expérience aérostatique de Chambéry.

faute par défaut d'expérience, on s'était trompé sur la quantité des combustibles nécessaires; cent quatre-vingts livres de bois paraissaient une provision suffisante. On était dans l'erreur, et cette erreur a rendu l'expérience bien moins brillante.

» ... Tandis que le ballon voyageait, la mère de M. Brun, qui n'avait pas eu le courage d'assister au départ, l'aperçut en l'air du milieu d'une place où elle passait par hasard.

» — Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne verrai plus mon cher enfant!

» Elle ne le vit que trop tôt, car les provisions manquaient aux deux phaétons. Pour plus grande sûreté et sur l'avis du célèbre physicien M. de Saussure, on avait réduit à deux le nombre des voyageurs. Le filet étant supprimé et la galerie allégée, on aurait pu augmenter considérablement la quantité des provisions. Le volume des fagots trompa les yeux : c'est à peu près la seule faute qu'on ait commise, mais elle était considérable. Furieux de se voir forcés de toucher terre avec un ballon parfaitement sain, les voyageurs brûlèrent tout ce qu'ils pouvaient brûler. Ils avaient une quantité de boules de papier imbibé d'huile, beaucoup d'esprit-de-vin, des chiffons, un grand nombre d'éponges, deux corbeilles contenant le papier, deux seaux dont ils versèrent l'eau. Tout fut jeté dans le foyer. Cependant le ballon ne put se soutenir en l'air au delà de vingt-cinq minutes, et il alla tomber à la tête des marais de Challes, à une demi-heure en droite ligne de l'endroit du départ, après avoir éprouvé dans son cours deux ou trois déviations assez considérables.

» Telle est l'histoire fidèle de notre ballon, intéressante peut-être, parce qu il était supérieurement construit, parce qu'il s'est élevé avec une rapidité surprenante, parce qu'il ne portait que quarante-quatre ans, parce qu'il a été conduit avec assez de sang-froid et d'intelligence, et qu'il n'a pas souffert la moindre altération...

» A l'instant où le ballon toucha terre, un carrosse conduit à toute bride s'empara des voyageurs, et fut bientôt suivi de tous les autres. On revint à Buisson-Rond, on fit monter les deux jeunes gens sur l'estrade, où ils furent présentés au public, fêtés, et couronnés par Mme la comtesse de Cevin et Mme la baronne de Montailleur.

» Un repas de quatre-vingt-dix couverts suivit toutes ces présentations.

» Il n'est pas possible de donner une idée de l'union et de la joie bruyante qui régnèrent dans ce banquet presque fraternel...

» Vers la fin, le comte de Saint-Gilles, ayant demandé silence, proposa une libation d'eau fraîche à l'honneur de l'ermite de Nivolet [1], et cette proposition fut acceptée avec de grands éclats de rire.

» Après le repas, on se rendit en ordre à la porte du faubourg de Montmélian où le ballon attendait les convives; on le ramena pompeusement sur deux chariots, aussi bien portant qu'au moment du départ, et on alla le déposer, au bruit des fanfares, dans le jardin d'Hyenne. Nouvel hommage au chevalier de Chevelu qu'on n'oubliait pas un seul instant.

» Cette journée très-agréable fut terminée tout aussi agréablement par un bal superbe qui réunit tout ce que nous possédons d'aimable; assemblée charmante où le plaisir, si souvent banni par l'étiquette, tint ses états jusqu'à six heures du matin. Au-dessus de l'orchestre, on voyait encore le chiffre du chevalier de Chevelu. Après les premières contredanses, les voyageurs entrèrent et furent présentés par Mmes de Cevin et Montailleur, qui les avaient ramenés le matin. Un nombre infini d'accolades leur prouvèrent que, même en descendant du ciel, on peut s'amuser sur la terre. Le rire était sur toutes les lèvres, la joie dans tous les cœurs, et chacun se retira pénétré de respect pour la physique et la folie... »

[1] Sans doute le critique.

ORDRE VERBAL.

En sa qualité de diplomate consommé, le prince Metternich [1] avait pour règle de ne jamais donner un ordre verbal sans se faire répéter immédiatement par la personne qui en était chargée ce qu'il venait de dire : « Il est de toute prudence de prendre cette précaution avec les enfants et avec les domestiques; mais elle n'est pas inutile même avec des hommes que l'on peut considérer comme aussi attentifs qu'intelligents. Très-souvent il est arrivé qu'un de mes secrétaires, un haut fonctionnaire, modifiait involontairement quelqu'une de mes paroles en me les répétant : c'était peu de chose en apparence, et cependant il pouvait en naître du trouble et de la confusion. Celui qui donne un ordre doit peser la valeur de chacune de ses expressions; celui qui reçoit l'ordre doit les répéter textuellement. »

NOUVEAU MANOMÈTRE

POUR MESURER LES HAUTES PRESSIONS.

On sait combien il est précieux pour l'industrie d'avoir un appareil donnant avec précision la valeur des pressions les plus élevées. Lorsqu'il s'agit de pressions atteignant plusieurs centaines d'atmosphères, le manomètre à air libre, qui exige l'emploi d'un tube ayant presque autant de mètres de longueur qu'il y a d'atmosphères à mesurer, est absolument impraticable. Les autres manomètres employés finissent toujours, après un certain temps, par n'être plus comparables à eux-mêmes lorsqu'ils ont subi de fortes pressions.

M. Cailletet, qui a pu constater dans ses nombreuses recherches combien sont inexactes les indications fournies par les divers manomètres ordinairement usités, a cherché à les remplacer par un instrument précis.

En étudiant les déformations que subit un réservoir cylindrique de verre lorsqu'on exerce des pressions sur ses parois extérieures, M. Cailletet a pu constater ce fait très-simple :

Quelle que soit la nature du verre qui constitue le réservoir, la diminution de son volume est *exactement proportionnelle* à la pression exercée sur ses parois.

C'est là le principe sur lequel est fondé le nouveau manomètre représenté figure 1, et dont voici la description succincte :

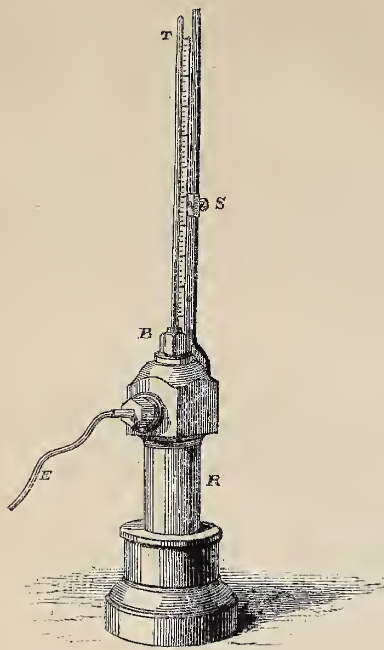
Une sorte de thermomètre de verre T, à tige capillaire et à réservoir cylindrique, contient du mercure. Ce réservoir, B, est mastiqué à sa partie inférieure dans un ajutage de cuivre qui communique avec l'orifice d'un réservoir d'acier R, capable de résister aux plus hautes pressions que l'on doit mesurer.

Lorsque la pression s'exerce par l'intermédiaire du tube fin de cuivre E et du réservoir sur le cylindre de verre contenu en B, le mercure, déplacé par la diminution du volume de ce cylindre, s'élève dans le tube capillaire à une hauteur mesurée par la règle graduée qui est placée le long du tube capillaire T.

Dans les expériences de longue durée, il est indispen-

[1] Né à Coblentz en 1773, mort en 1859. Il avait été secrétaire de l'ambassade d'Autriche en 1802. En 1813, on lui conféra le titre de prince de l'Empire. Il dirigea les affaires de l'Autriche pendant près de quarante ans.

sable, pour avoir des indications précises, de maintenir l'appareil à une température sensiblement constante. Pour cela, on n'a qu'à le plonger, par exemple, dans de l'eau constamment renouvelée par un robinet. Mais dans les déterminations rapides, cela est inutile : il suffit de s'assurer avant d'opérer que le niveau du mercure dans le tube T coïncide bien avec l'origine de la graduation inscrite sur la règle. Dans le cas où la coïncidence ne serait pas complète, on l'obtiendrait au moyen du bouton à vis S, qui permet de faire glisser la règle le long d'une tige fixe.



Nouveau Manomètre pour mesurer les hautes pressions.

M. Cailletet a pu s'assurer, en comparant son instrument au grand manomètre à air libre du Collége de France, que le mercure s'élève dans le tube T à des hauteurs rigoureusement proportionnelles aux pressions qu'éprouve l'enveloppe de verre.

LOCH A CADRAN

POUR MESURER LA VITESSE D'UN NAVIRE.

Jeter le loch, compter le temps, estimer le nombre de tours de l'hélice ou les nœuds qu'on a filés, c'est là une opération assez longue et qu'on ne saurait répéter à bord à tout instant pour contrôler les effets de telle ou telle manœuvre.

Supposons que le commandant puisse avoir sous les yeux un cadran dont l'aiguille indique immédiatement la vitesse actuelle du navire, il réglera facilement ses manœuvres d'après les effets qu'elles produiront sur la marche.

Cet utile appareil vient d'être imaginé par M. Marey. Il se compose essentiellement des parties suivantes :

Deux longs tubes verticaux T, T', sont coudés à angle droit à leur extrémité inférieure. Les branches coudées A, A', s'ouvrent en sens inverse. Le système des deux tubes est plongé de façon que l'une des branches présente son ouverture en avant et l'autre en arrière. On conçoit facilement que si le navire se met en marche, en supposant les deux tubes libres à la partie supérieure, l'eau montera à une plus grande hauteur dans le tube dont l'ouverture est placée en avant, à la rencontre du liquide, que dans celui placé en arrière. C'est là le principe de l'appareil qu'avait imaginé M. Darcy ; mais les mouvements de tangage ou de roulis rendaient impossible dans la pratique l'observation de ces niveaux.

M. Marey fait communiquer les deux tubes à leur partie supérieure avec deux capsules, C, C', semblables à celles des baromètres anéroïdes.

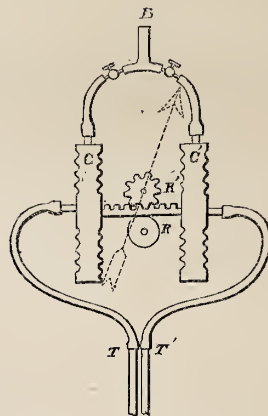
Les faces internes de ces deux capsules sont réunies par une pièce de cuivre dentelée sur la face supérieure, tandis que la face inférieure, plate, court sur un rouleau lisse R. La crémaillère fait tourner un pignon R', dont l'axe porte une aiguille qui se déplace sur un cadran divisé.

Si la capsule C subit à son intérieur une pression quelconque, elle se gonflera et poussera la crémaillère vers la capsule C'; en se déplaçant latéralement, la crémaillère aura fait tourner le pignon, et par suite l'aiguille, qui avancera d'un certain nombre de degrés. Si c'est la capsule C' qui se dilate, la crémaillère marchera dans l'autre sens, et l'aiguille, par suite, tournera en sens contraire. Si les capsules C et C' recevaient toutes deux des pressions égales, l'aiguille ne bougerait pas.

Pour envoyer dans ces capsules manométriques les pressions inégales que la vitesse du navire détermine dans les tubes T, T', on opère de la manière suivante :

Les deux capsules se terminent à leur partie supérieure par deux tubes de caoutchouc qui se réunissent en T ; sur le trajet de chacun de ces tubes se trouve un robinet, R, R'.

Quand la partie A, A' a été plongée dans l'eau, on aspire par le tube T, et, l'appareil une fois rempli d'eau, on ferme les robinets R, R', et il est prêt à fonctionner. Quand le navire se mettra en marche, l'excès de pression dans le tube AT, situé en avant, se transmettra à la capsule C, et l'aiguille tournera, indiquant un nombre de degrés proportionnel à la vitesse actuelle du navire.





Loch à cadran.

Cet instrument se montre indifférent aux causes perturbatrices qui empêchaient de se servir de l'appareil de Darcy. On peut enfoncer les tubes à différentes profondeurs ou leur donner de brusques mouvements verticaux sans faire varier la position de l'aiguille.

Cet appareil, très-simple et d'un emploi si commode, est sans doute appelé à rendre de grands services, et pourra contribuer pour une large part à la rapidité et à la sécurité de la navigation.

UN COUP DE JORAN
SUR LE LAC DE NEUCHATEL.



Coup de Joran sur le lac de Neuchâtel. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Les lacs de la Suisse, si calmes d'ordinaire, et qui réfléchissent comme dans un miroir leurs rivages et les montagnes qui les entourent, sont parfois bouleversés par les vents, et prennent l'aspect de la mer en tourmente. Alors la couleur de l'eau devient foncée, et la surface se couvre de lames dont la crête est couronnée d'écume.

Les vents qui passent sur ces bassins et en troublent l'azur sont de deux sortes : les vents généraux et les bises locales. Aux premiers appartiennent le vent du sud-ouest, précurseur ordinaire et compagnon de la pluie, et la bise, ou vent du nord-est, qui produit l'effet contraire, et dissipe les nuages sous le ciel bleu.

Les brises locales, causées par la différence de température entre les massifs de montagnes et les plaines, ont des directions qui varient avec le relief du terrain et prennent des noms divers selon leur provenance et les lieux qu'elles visitent. Le Foehn descend du puissant massif du Saint-Gothard et promène ses rafales sur le lac d'Uri, la partie la plus remarquable du lac des Quatre-Cantons. La Vaudoise se précipite du haut des Alpes valaisannes vers la partie orientale du Léman, de beaucoup la plus grandiose et la plus belle. Le Joran glisse des sommités arrondies du Jura, et balaye la partie occidentale du lac de Genève, les lacs de Neuchâtel et de Bienne.

A Neuchâtel, dans les beaux jours de l'été, au coucher du soleil, la chaleur est tempérée par la brise qui descend du Jura ; cette fraîche haleine du soir est le Joran ; les promeneurs respirent avec délices cet air vivifiant, et les embarcations hissent leurs voiles pour voguer rapides et légères sur la surface à peine ridée du lac. Mais lorsqu'un orage éclate, que la vaste nappe d'eau s'assombrit sous un ciel noir traversé par les éclairs et rayé par la pluie, lorsque le vent se déchaîne et fouette les flots courroucés, le Joran se met de la partie et envoie dans la tourmente ses rafales soudaines et irrésistibles ; malheur alors à la barque qui n'a pas prévu l'orage et s'est exposée à la fureur des éléments !

C'est la cause de la plupart des sinistres sur le lac de Neuchâtel, et il est rare qu'une année s'écoule sans qu'on ait quelque malheur à déplorer.

CAISSES D'ÉPARGNE SCOLAIRES.

Après avoir constaté (t. XLII, 1874, p. 374) qu'à l'époque du dernier recensement, le nombre des déposants aux caisses d'épargne publiques était de cinquante-six personnes sur mille, nous déplorions la lenteur avec laquelle progressaient des institutions aussi utiles. Nous étions loin de penser alors que nous nous trouvions précisément

à l'origine d'une période d'accroissement dont nous aimons à signaler aujourd'hui le remarquable développement.

Pendant les dix-huit années qui ont précédé la funeste guerre de 1870, le montant total des dépôts de toutes les caisses d'épargne de France, centralisées, comme l'on sait, à la Caisse générale des dépôts et consignations, s'accroissait annuellement de 26 millions de francs en moyenne, et le nombre des déposants de 80 000. Les événements de 1870 troublèrent cette situation : sur 720 millions possédés par les caisses d'épargne au 30 juin de cette année, il n'en restait que 515 à la fin de 1872, soit une diminution de 28 $^1/_2$ pour 100; les 2130 738 déposants que l'on comptait avant la guerre furent réduits à 2016 552, soit une perte de 5 $^1/_5$ pour 100.

Le mouvement ascendant reprit bientôt : les dépôts remontèrent de 20 millions en 1873, et de 38 l'année suivante. Cette ascension moyenne annuelle de 29 millions ne dépassait point assez celle qui précédait la guerre pour qu'on pût en tirer des conséquences économiques; mais voici qu'à partir de 1874, un élan subit se manifeste à la fois et dans le montant des sommes déposées et dans le nombre des déposants! L'accroissement des dépôts progresse par bonds annuels d'une centaine de millions; il passe de 573 millions le 31 décembre 1874, à 667 le 31 décembre 1875, à 776 l'année suivante, et il montait au-dessus de 800 millions en avril dernier! A ce même moment, le nombre des déposants dépassait 2 600 000, montrant ainsi plus de 583 000 nouveaux clients depuis le minimum de 1872!

On ne peut attribuer ce subit développement qu'au concours des caisses d'épargne scolaires, qui devinrent à cette époque l'objet d'une propagande très-active. Ce fut comme une sorte de croisade, entreprise et conduite avec un zèle infatigable par M. A. de Malarce à la suite de missions officielles dont il fut chargé pour la Belgique et l'Angleterre, où les caisses d'épargne scolaires fonctionnaient déjà, tandis qu'en France elles n'existaient point. Par ses écrits, par ses démarches auprès des pouvoirs publics et des autorités locales, par ses voyages et ses conférences surtout, M. de Malarce est parvenu à faire surgir de tous côtés les éléments de cette nouvelle institution. Il a si bien popularisé le goût de l'épargne parmi les jeunes écoliers, qu'au mois d'avril dernier, après moins de trois ans d'apostolat, il pouvait compter, en France, plus de quatre mille écoles où 260 000 enfants de tous âges faisaient de temps en temps de petits versements de quelques sous.

Pour apprécier le mécanisme et l'utilité des caisses scolaires, il faut se rappeler que la loi des caisses d'épargne interdit le dépôt inférieur à un franc. Elles deviendraient inabordables à ce taux pour la masse des enfants, sans compter les pertes de temps, les frais, et souvent l'embarras de se rendre, pour un minime dépôt, aux bureaux des caisses d'épargne fort clair-semées en France. Au contraire, les enfants trouvent toutes facilités auprès de la caisse intermédiaire tenue à l'école même par l'instituteur, qui est autorisé à faire en une fois sur un même bordereau le versement à la grande caisse d'épargne pour tous ses élèves qui ont économisé plus d'un franc.

Le fonctionnement des caisses d'épargne scolaires s'effectue par un mécanisme simple, mais précis et méthodique. Il importe de le suivre exactement et de ne s'en point départir sous prétexte de formes trop minutieuses, car il est organisé pour dégager l'instituteur d'une responsabilité trop étendue, pour régulariser les relations avec la caisse d'épargne publique, pour imprimer aux écoliers le respect de l'institution, et surtout pour les habituer, par la ponctualité du service, par la persistance des formes observées, à considérer l'exercice de l'épargne comme *une branche de l'éducation* (ce qu'il est réellement) et comme une sorte d'apprentissage de l'économie.

L'instituteur choisit un jour de la semaine, et ce jour-là, en commençant la classe du matin, il annonce l'exercice de l'épargne. Il pose alors devant lui le registre de la caisse d'épargne scolaire, à folios numérotés, dont chaque page porte en tête le nom d'un élève épargnant. Le numéro du livret lorsqu'il a été délivré s'ajoute à côté du nom. La page a trente et une lignes dont une pour chaque jour du mois; elle est divisée en douze colonnes dont une pour chaque mois de l'année. Chaque élève inscrit se présente à son tour et dépose sur le bureau sa petite économie dont l'instituteur écrit le montant dans la page portant le nom du déposant, à la colonne du mois où l'on se trouve et sur la ligne correspondant au jour du versement.

En même temps, si c'est la première fois que l'élève pratique, l'instituteur fait la même inscription sur une feuille volante qui reproduit identiquement la page du registre; il remet à l'élève cette feuille, qui fera un duplicata du compte et servira de contrôle aux parents et au directeur de l'école. L'élève devra représenter ce duplicata à chaque nouveau versement, afin que l'instituteur y puisse inscrire la nouvelle somme.

La législation des caisses d'épargne publiques autorise les versements par intermédiaires. En conséquence, tous les mois l'instituteur fait les additions de la colonne du mois sur toutes les pages. Quand le total, pour un élève, dépasse un ou plusieurs francs, il reporte les centimes au haut de la colonne du mois suivant et inscrit le nombre rond des francs sur une des lignes du bordereau mensuel destiné aux versements à la caisse d'épargne publique. Ce bordereau à colonnes contient le numéro du folio du registre scolaire où est inscrit le nom de l'élève, la date de naissance, la demeure et la somme à verser, ainsi que le numéro du livret. Il y a une ligne pour chaque élève. L'instituteur porte à la caisse publique le bordereau, l'argent et les livrets; au retour, il remet ces livrets aux élèves pour que les parents en prennent communication, et le jour suivant les élèves les lui rapportent.

M. de Malarce nous apprend que la caisse d'épargne scolaire a été conçue et créée en France, au Mans, dès 1834, par l'instituteur Dulac, qui l'a continuée pendant quarante ans et a fait délivrer sept cents livrets. Le premier *penny-bank* ne fut fondé à Greenoch qu'en 1837. La première caisse scolaire de Belgique date de 1866; c'est là qu'elle a été systématisée sous l'impulsion de M. Laurent, professeur à l'Université de Gand, qui s'est fait le missionnaire de l'institution et l'a popularisée dans le royaume. M. de Malarce en a importé l'organisation en France, et, après avoir reçu l'approbation des ministres du commerce, de l'instruction publique et des finances, il s'est livré à la propagande dont nous avons dit le succès.

Tout s'est fait par la libre initiative et le dévouement. Les instituteurs ont montré un zèle d'autant plus admirable que le travail et la responsabilité retombent sur eux. Les maires, les administrateurs gratuits des caisses d'épargne et leurs agents, ont donné leur concours sans marchander.

Les localités de France qui, les premières, ont adopté les caisses scolaires, sont encore à la tête du mouvement, et démontrent ainsi qu'il ne s'agit point d'un élan éphémère, mais d'un développement sérieux et continu.

La haute valeur de l'œuvre réside essentiellement dans le concours des instituteurs. Car si d'une part leur enseignement fait de l'exercice de l'épargne une nouvelle branche de l'éducation, d'autre part leur personnalité pédagogique, vouée au développement à la fois physique et moral de la jeunesse, ne permettra point que l'esprit se dessèche

dans les calculs d'une économie acharnée, ni que les sentiments égoïstes et cupides s'emparent du cœur. Du reste, l'expérience a répondu aux craintes manifestées à ce sujet par quelques personnes prudentes, et nous citerons peut-être un jour des traits remarquables de générosité scolaire fondée précisément sur la possession d'un livret.

Les instituteurs savent qu'il importe beaucoup moins de faire grossir le capital des livrets en encourageant des dépôts relativement importants, que de constituer l'habitude des versements persistants. Ils savent que la lutte contre l'appât d'un plaisir immédiat est une lutte salutaire qu'il importe de commencer de bonne heure afin de la continuer plus aisément dans le cours de la vie, car l'effort qui se produit dans cette lutte tourne au profit du caractère. Ils montreront que l'esprit de l'épargne ne défend pas les plaisirs honnêtes et fortifiants, mais qu'il aide à repousser des jouissances minces ou vulgaires aujourd'hui, pour attendre des satisfactions plus larges et plus élevées demain.

Toute privation immédiate est une source d'espérances.

Terminons en signalant un résultat indirect d'une haute portée, qui s'est révélé par la pratique dans les classes populaires et que l'on n'avait point prévu. Ce résultat, clair, net et parfaitement constaté, c'est l'influence sérieuse que subissent les parents de la part de leurs jeunes enfants exercés à l'épargne. En rentrant le soir dans leurs familles, les élèves de l'école primaire racontent les résistances qu'ils ont opposées à leur penchant naturel pour quelque fruit ou pour quelque jouet. Les motifs de cette privation éclatent dans leur conversation et font réfléchir les parents. Tel ouvrier, tel père, à qui le patron ou l'épouse auraient vainement donné un conseil ou fait un reproche sur l'argent dissipé au cabaret, sera sensible aux réflexions sensées de l'enfant et à l'exemple qu'il en reçoit. Souvent il ne connaissait pas la caisse d'épargne publique, ou ne la connaissait que de nom, ou ne s'en était jamais approché; elle lui devient tangible par l'intermédiaire de son fils ou de sa fille, clients de la caisse scolaire. Aussi a-t-on remarqué partout, en Belgique, en Angleterre, en France, que les dépôts faits par des adultes venaient grossir le nombre des livrets des caisses d'épargne là surtout où les caisses scolaires fonctionnaient.

GAUCHERS.

Tous les perroquets saisissent leur nourriture de la main gauche; le lion frappe du bras gauche;... tous les animaux sont gauchers (¹), excepté l'homme.

LIVINGSTONE.

LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 66, 106, 138, 145, 178, 267, 298, 322.

Quand Abel se leva, je le suivis et lui tendis la main. Il n'eut pas l'air surpris. Plusieurs fois, me dit-il, il m'avait aperçu en passant dans la ville.

— Ces enfants, lui demandai-je, vous auront-ils compris?

— Pourquoi non? me répondit-il. Les vérités sont faites pour nous; nous sommes faits pour elles. Il n'est presque aucune intelligence, si inférieure qu'on la suppose, où elles ne puissent pénétrer si on les rappelle souvent et en variant les formes.

Il est bon, du reste, ajouta-t-il avec un accent très-sérieux, de nous essayer à instruire les pauvres gens. Si quatre-vingt-dix-neuf tentatives échouent, eh bien, passons à la centième. Le succès n'est pas de ceux dont il soit permis de douter : il est nécessaire.

(¹) Cette assertion de l'illustre voyageur est à vérifier.

Je ne fis pas d'objection, étant d'avance plus qu'à demi persuadé. Je louai ses efforts, et je lui exprimai le désir de connaître son histoire depuis le jour où j'avais entendu son sanglot.

Sans se faire prier, il me raconta brièvement qu'après la mort de son père il s'était retiré avec sa mère dans le village où elle était née et où tous deux habitaient la maison d'une aïeule. Là ils jouissaient d'un suffisant bien-être, grâce à un petit patrimoine, et surtout aux services qu'Abel rendait autour de lui, s'étant fait le secrétaire de la mairie et un peu celui de tout le monde, arpenteur en outre, au besoin architecte, et à différents titres l'intermédiaire de ses voisins les vignerons et les laboureurs avec les marchands, les hommes d'affaires, les propriétaires et autres, trait d'union entre le village et la ville, et, dans une certaine mesure, utile également à tous deux.

Il savait bien, me disait-il, que le monde n'a pas grande estime pour ces espèces de conditions qu'on ne peut pas définir et désigner d'un seul mot. Nous ne sommes, en effet, habitués à considérer comme régulières et s'accordant avec la convenance que les professions circonscrites dans les limites rigoureuses d'une spécialité bien connue et depuis longtemps expérimentées. Il semble cependant que l'activité des peuples, qui en s'accroissant multiplie la concurrence dans toutes les carrières, doit créer en même temps des rapports nouveaux, et qu'un peu plus de libre initiative chez beaucoup d'individus de natures et d'aptitudes variées pourrait avoir l'avantage, non-seulement de faire sortir d'eux tous les services qu'ils sont capables de rendre et d'entretenir plus de contentement dans leur esprit, mais encore de pourvoir efficacement à plus de besoins de la société.

C'était ce que m'indiquait Abel, moins pour excuser et défendre sa situation exceptionnelle que par amour pour la vérité même.

En devisant ainsi, nous arrivâmes à sa demeure : c'était une maison de paysan. Deux longues tiges de rosier s'élevaient de chaque côté de la porte, l'encadraient de leurs feuilles et de leurs fleurs, et s'enlaçaient plus haut à une frise de vigne qui serpentait sur toute la largeur du mur.

Il me pria d'entrer et me présenta cordialement à sa mère. Elle était toujours en deuil, quoique veuve depuis longtemps. En ce moment elle tricotait. Elle parut satisfaite de me voir, et me redit à peu près les mêmes paroles qu'autrefois : « Il vous aimait bien! »

Un coup d'œil rapide sur l'intérieur de la chambre m'apprit plus de choses que beaucoup de paroles. Il était agréable de voir cette propreté et cet air d'aisance dans ce que j'aurais appelé une chaumière si la toiture de paille n'eût été refaite récemment en tuiles, et, en partie, de la main même d'Abel qui s'en faisait honneur. Combien, par souvenir, le petit appartement du philosophe à la ville était plus triste et plus pauvre! Quelques anciens meubles cependant le rappelaient avec avantage : les rayons d'une bibliothèque qui portaient une centaine de volumes bien rangés, un clavecin, des gravures auxquelles s'étaient ajoutés depuis plusieurs dessins d'après nature.

Une jeune villageoise entra et nous dit un bonjour courtois d'une voix aimable. Tout son air, sa physionomie, ses yeux, sa bouche, respiraient la fermeté et l'intelligence. Elle demanda avec respect quelques conseils de ménage à la vieille mère, puis se retira discrètement, sans fausse timidité et sans embarras. Je me répétai intérieurement, en la suivant du regard, ces lignes qui commencent un de tes plus charmants articles, ami cher et regretté, vrai modèle de la vie sincère :

« J'ai souvent pensé que, si je m'étais trouvé porté ailleurs par ma naissance, j'aurais aimé à être jardinier.

De tous les métiers, c'est celui où je me serais, à ce qu'il me semble, le plus aisément gouverné et avec le plus de plaisir. Mon noviciat terminé, uni à quelqu'une de ces bonnes et courageuses filles qu'il n'est pas si difficile de rencontrer dans nos campagnes, je serais allé me fixer aux abords d'une ville... » (¹)

Abel me reconduisit jusqu'au bas du coteau.

— Soyez sincère, Abel, ne regrettez-vous rien de la ville?

— Rien.

— Êtes-vous heureux?

— Je le suis.

Sa parole était ferme, son regard calme et lumineux.

— Qu'aurais-je à regretter? Je tire de la ville tout ce qui peut m'être utile. Paris même n'est plus si loin qu'avec un peu d'économie on ne puisse aller, presque une fois l'an, s'y instruire de ce qui s'y est fait de nouveau et de mieux en diverses choses. Les vrais progrès ne sont pas nombreux et ne s'évanouissent pas comme des ombres. Ici, je ne me sens pas tout à fait inutile, et vous savez, ajouta-t-il en souriant, que certaines gens ont la faiblesse de n'être contents de leur vie que s'ils peuvent se persuader, à tort ou à raison, qu'elle n'est pas sans quelque valeur et profit pour les autres. Plus d'un de mes voisins est assurément plus intelligent que moi, et parmi les vieilles amies de ma mère, il y a plus d'une bonne femme dévouée qui mériterait qu'on se mît à genoux devant elle. A moins de solitude absolue ou de misanthropie, il est rare qu'on ne trouve pas près de soi une raison à consulter et un cœur à aimer. Grâce à quelques services qu'on m'a vu rendre, on s'est défait peu à peu des méfiances qu'on nourrit d'ordinaire contre ceux qui ont vécu dans les villes. Je dis librement ce que je pense et ce que je crois bon. On me laisse parler à ma guise. Quand il s'agit de montrer les dangers d'un préjugé ou d'une erreur, je m'explique en toute franchise; mais je n'insiste pas trop pour convaincre, persuadé qu'à la longue toute parole de vérité tombée dans les entendements même les plus durs doit finir par y prendre racine, y germer, et s'y faire épi. Je travaille, je cherche la paix en moi et hors de moi; je ne m'impose à personne, je m'offre à tous; il n'est point de maison où l'on ne me tende cordialement la main; pourquoi ne serais-je pas heureux?

Le soleil descendait derrière les collines : il fallut nous dire adieu. Tandis que je marchais vers la ville, le vieux garde et Abel se rapprochaient dans ma pensée. Je songeais qu'ils auraient eu plaisir à se connaître. Le père Clément n'était plus. De son vivant, on l'avait trouvé bizarre; depuis sa mort, on ne parlait plus que de sa vaillante bonté : on le vénérait. Abel n'était pas moins sincère et charitable que lui à sa manière, et il avait un avantage : il se rendait mieux compte des raisons du devoir; il avait lu, étudié, comparé par ses observations personnelles et par la lecture des historiens, des moralistes, un plus grand nombre de modèles de la vie; son horizon était plus étendu, ses réflexions étaient plus éclairées. Par là il était capable d'une influence salutaire sur lui et sur les autres, plus directe, plus égale et plus soutenue. Mais j'ai passé près de plus beaux exemples encore, près d'un surtout que j'essayerai de faire revivre dans un autre récit.

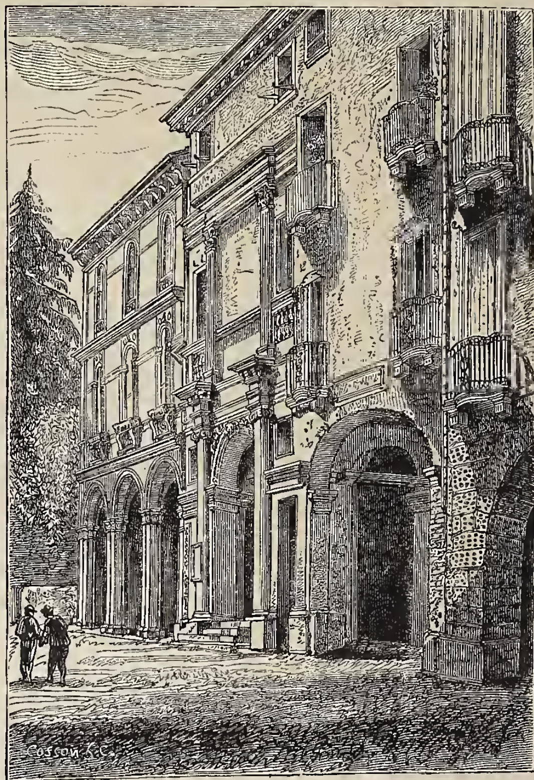
La suite au volume suivant.

(¹) Voy. t. XX, 1852, p. 46.

VICENCE ET PALLADIO.

Les voyageurs qui vont et viennent entre Padoue et Venise s'arrêtent rarement à Vicence. Quelques-uns seulement visitent cette ville dans l'intervalle de deux trains : trois heures leur suffisent. Vicence, en effet, n'a guère à offrir à leur curiosité que de belles façades de palais : toute sa gloire passée se résume en celle de l'illustre architecte Palladio et de ses œuvres.

Les habitants paraissent, du reste, habitués et parfaitement résignés à ces hommages rapides; ils ne cherchent pas à plaire aux étrangers et à les retenir : on ne saurait les accuser d'obséquiosité; ils n'importunent personne par leur empressement; les rues sont silencieuses, presque désertes; les « facchini » et les voitures sont rares.



La Maison de Palladio, à Vicence. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

Ajoutons que la meilleure auberge de Vicence n'est pas assez confortable pour qu'on ne préfère pas aller en hâte aux excellents hôtels qui ne sont qu'à une heure de distance si l'on se rend à Vérone, à une demi-heure à Padoue, à moins de deux heures à Venise.

Peu importe, du reste, le plus ou moins de temps que l'on passe à Vicence, à la condition qu'on y éprouve la grande et noble impression que doit produire sur tout esprit cultivé le souvenir partout visible de l'homme de génie qui l'a illustrée.

Il convient que tout voyageur sérieux consacre au moins un quart de journée à visiter Vicence, ne fût-ce qu'en la considérant comme un lieu de pèlerinage en l'honneur de Palladio.

N'oublions pas qu'on a pu dire de ce grand artiste qu'il a été le Raphaël de l'architecture. (¹)

Son buste, œuvre de Canova, a été placé à Rome dans le Panthéon, à côté de ceux de Raphaël et du Poussin.

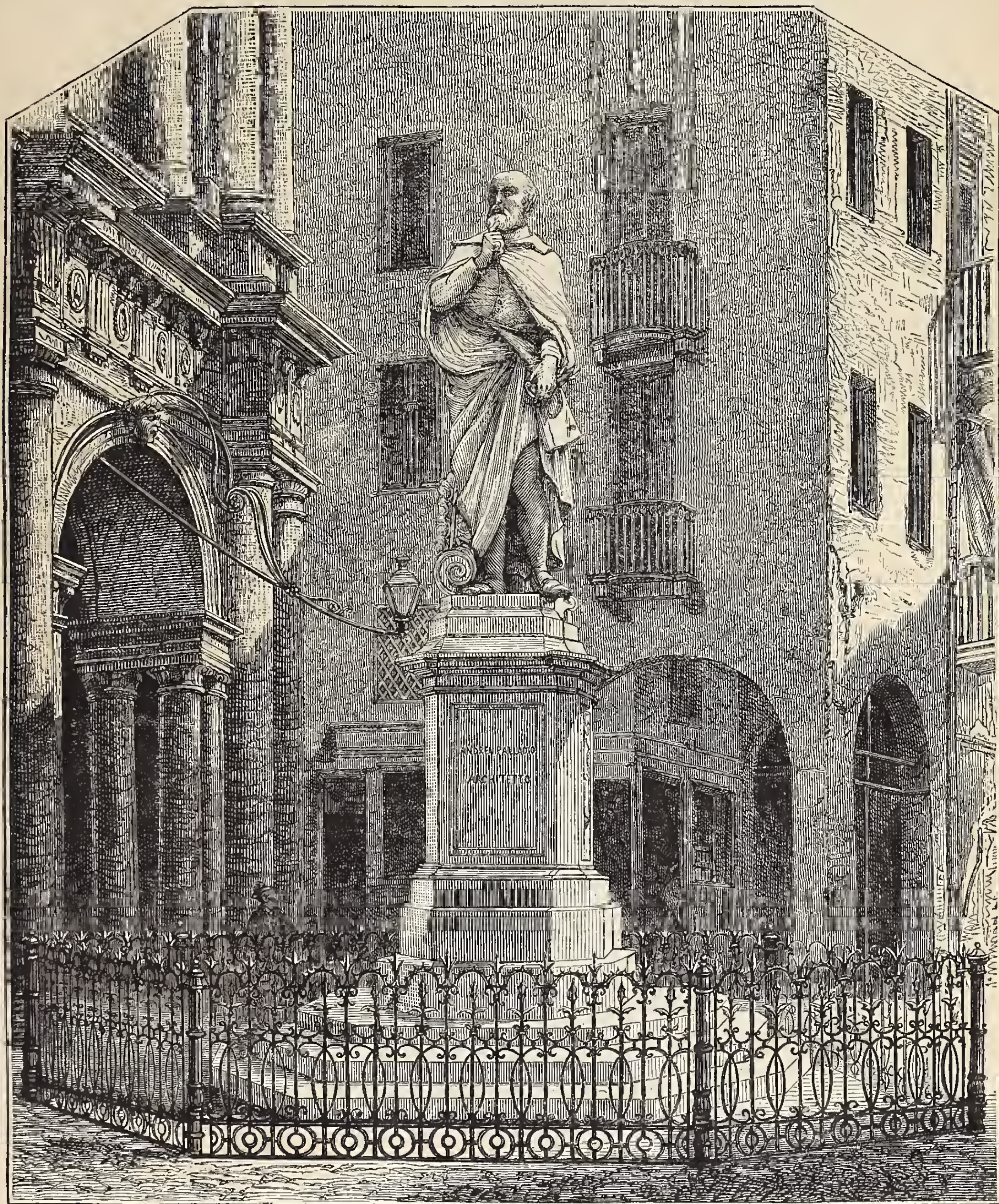
Tardivement Vicence lui a élevé une statue : nous la reproduisons. Elle décore un coin de la place des Seigneurs, près de la Basilica ou palais de la Raison, restauré par Palladio.

On a aussi photographié sa maison : « Quoique Palla-

(¹) Algarotti. — A Venise, on a dit qu'il en était le Titien. (Boschini.)

dio, dit Castellan, fit de fréquents voyages à Venise et dans les autres contrées de l'Italie, sa demeure principale et celle de sa famille était à Vicence, où il s'était construit une agréable retraite : c'est une maison à deux étages, décorée extérieurement par un ordre ionique et un ordre corinthien, avec un attique. » [1]

Les palais attribués à Palladio sont nombreux, et c'est citer seulement les plus remarquables que de nommer : le palais Trissino del vello d'oro, près du pont Furo ; le palais Tiene, le palais Valmarana, le palais Barbarono, le palais Colleoni Porto, le palais Porto ou maison du diable (*cà del Diavolo*), le palais Chiericati, sur la place Vittore-Emanuele ; ce palais est maintenant le musée de la ville, et l'on y voit un certain nombre d'œuvres de peintres célèbres italiens, ainsi que des dessins d'architecture de Palladio et de ses élèves.



La Statue de Palladio et la Basilica, à Vicence. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

Tous ces édifices, de style classique et d'un grand air, quelque peu monotone, peuvent laisser le voyageur froid, mais il ne saurait leur refuser un juste tribut de son admiration, si paisible qu'il la sente en lui ; d'ailleurs cette admiration est nécessairement proportionnée à ses connaissances spéciales. Quoi qu'il en soit, il éprouvera un intérêt plus vif, lorsqu'à très-peu de distance du musée, il entrera par une petite porte sans apparence au Théâtre-Olympique. La gardienne qui nous en fit les honneurs était une matrone d'un très-digne maintien et dont les traits avaient dû être autrefois d'une beauté digne de l'école de Palladio. Elle nous rappela gravement les représentations de tragédies et de comédies grecques ou romaines données jadis et jusqu'en notre siècle sur cette scène imitée des théâtres antiques. Assis sur les gradins de pierre qui se déroulent dans un cadre elliptique, on a devant soi la place d'une ville et diverses rues d'une certaine profondeur d'où sortent et où

[1] Il s'est élevé des doutes, en ces derniers temps, au sujet de cette maison. Quelques critiques prétendent, mais, ce nous semble, sans motifs suffisants, que ce n'est point Palladio qui l'a construite.

entrent les acteurs. Il nous fut permis d'y faire quelques pas et de satisfaire d'aussi près que possible et en détail notre curiosité. Notre intention est de reproduire plus tard le Théâtre-Olympique, quoiqu'il soit difficile à la photographie même d'en rendre exactement l'effet.

Au reste, Palladio n'est pas seulement à Vicence. On le retrouve à Venise où il succéda au Sansovino ; il y a restauré le palais Ducal après l'incendie de 1577, et construit la façade de l'église de San-Francesco della Vigna, l'église de San-Giorgio Maggiore, l'église du Redentore dans l'île de la Giudecca, le couvent des Augustins (aujourd'hui l'Académie des beaux-arts), la façade du palais Lorédan sur le Campo Stefano, etc. On est en doute sur la valeur des autorités qui lui attribuent divers autres édifices de Venise ; mais on sait qu'il y avait élevé le monastère des chanoines de Saint-Jean de Latran, et, dans le couvent de la Charité, un théâtre que détruisirent les incendies. Il décora la ville lors du passage de Henri III revenant de Pologne pour régner en France.

A Udine, Palladio acheva la construction du château commencé par Gio. Fontana. Dans Rome, il édifia la façade du palais du grand-duc de Toscane, à Campo Marzo.

Parmi les autres œuvres qu'il construisit également ou dont il donna les dessins, nous ne pouvons qu'indiquer la villa du frère du patriarche d'Aquilée, Daniel Barbaro, dans le Trévisan ; l'Hôtel de ville de Feltre ; le palais Foscari, sur les bords de la Brenta ; un pont en bois remarquable sur ce fleuve ; d'autres ponts sur le Cirmone et sur le Bacchiglione.

Le *Traité d'architecture* qu'il publia à Venise, en 1570, a eu un grand nombre d'éditions et a été traduit dans toutes les langues. Palladio a été le chef d'une école qui lui a longtemps survécu. L'un de ses élèves les plus célèbres fut Vincenzio Scamozzi : Inigo Jones ([1]) ne l'a peut-être que trop imité en Angleterre.

Il a illustré de ses dessins les Commentaires de César. Très-instruit en mécanique, il a perfectionné la vis d'Archimède.

Né à Vicence, en 1518, on suppose que sa famille était riche, ou du moins jouissait de beaucoup d'aisance. Son goût naturel, qui le porta de très-bonne heure à étudier Vitruve, ne fut pas contrarié, et il lui fut possible de voyager pendant plusieurs années en Italie et en France pour y mesurer et dessiner les monuments de l'ancienne Rome.

Son portrait par Bernardino Licinio, peintre dont nous avons parlé à propos du Pordenone ([2]), le représente richement vêtu. Protégé par le poëte Trissino dans sa jeunesse, il se lia d'amitié dans la suite avec les hommes les plus distingués de son temps. Sa réputation fut, du reste, rapide et universelle.

On dit qu'il était de petite taille, d'une physionomie agréable : on aimait son caractère modeste et discret.

Il mourut à Vicence, le 19 août 1580, à l'âge de soixante-deux ans.

UNE ÉMIGRATION DE KALMOUKS
AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Vers l'an 1616, une horde de Kalmouks, poussée par des motifs que nous ignorons, abandonna les confins de la Chine, traversa l'Asie, et vint s'établir dans le khanat de Kazan, sur les deux rives du Volga. Elle se plaçait ainsi sous la domination de la Russie, qui accueillit volontiers ces colons et respecta leur gouvernement patriarcal. En revanche, les Kalmouks se montrèrent sujets fidèles, et fournirent à diverses reprises de nombreux et braves corps de cavalerie à l'armée russe. Le bon accord dura jusqu'au moment où l'impératrice Catherine, ayant à choisir entre deux prétendants nommés Oubacha et Zébeck-Dorchi, appela le premier au commandement de la horde. Zébeck, furieux, imagina de se venger de la Russie en ramenant ses compatriotes en Chine. Secondé par le principal lama, il entraîna Oubacha lui-même, et la conspiration, bien qu'englobant un peuple entier, fut conduite avec un tel mystère qu'elle échappa à la surveillance intéressée de la Russie.

Le 5 janvier 1771, on vit les Kalmouks se réunir sur la rive gauche du Volga. De demi-heure en demi-heure, des groupes de femmes, d'enfants, de vieillards, au nombre de quinze à vingt mille, portés sur des chariots ou des chameaux, partaient escortés par des corps de dix mille cavaliers. Une arrière-garde, forte de quatre-vingt mille hommes d'élite, couvrait les derrières des émigrants. Un officier russe, gardé comme prisonnier pendant une partie du voyage et qui nous a conservé ces détails, estime cet ensemble de populations à plus de six cent mille âmes.

Les Kalmouks sentaient la nécessité de se hâter afin d'échapper aux efforts que devait inévitablement faire la Russie pour les retenir. En sept jours, ils avaient franchi plus de cent lieues par un temps sec, mais froid. Bien des bestiaux avaient succombé, et le lait commença à manquer, même pour les enfants. On était arrivé sur les bords de la Djem. Ici commencèrent les premières épreuves sérieuses. Un clan entier comptant neuf mille âmes fut massacré par les Cosaques.

Cependant, au premier avis de ce départ, qui transformait en désert une partie de son empire, Catherine avait envoyé une armée avec ordre de ramener les fugitifs. Ceux-ci avaient à traverser, à quatre-vingts lieues de la Djem, un défilé dont il fallait s'emparer à tout prix. On avança à marches forcées. Malheureusement la neige survint ; il fallut s'arrêter pendant dix jours. Arrivés au défilé, on le trouva occupé par les Cosaques ; toutefois ceux-ci furent tournés, défaits et massacrés par Zébeck.

On passa ; mais il fallait redoubler de vitesse, car l'armée russe approchait. On tua et on sala ce qui restait de bestiaux ; on abandonna sur la route tout invalide, femme, enfant, vieillard ou malade ; l'hiver redoublait de rigueur ; on brûla les bâts et les chariots, et néanmoins chaque campement était marqué par des centaines de cadavres gelés. Enfin le printemps vint alléger ces souffrances, et aux premiers jours de juin on traversa la Torgaï qui se jette dans le petit lac d'Aksakal, au nord nord-est du lac Aral. — En cinq mois les émigrants avaient fait sept cents lieues ; ils avaient perdu plus de deux cent cinquante mille âmes ; de toutes leurs bêtes de somme il ne restait que les chameaux. L'officier russe, Weseloff, mis un peu plus tard en liberté, put regagner le Volga, guidé uniquement par la traînée de cadavres laissés sur la route.

Les malheureux fugitifs avaient cru pouvoir se reposer au delà de la Torgaï ; mais l'armée russe suivait toujours et s'était même renforcée d'auxiliaires redoutables : c'étaient les Baskirs et les Khirghises, ennemis héréditaires des Kalmouks. Cette cavalerie légère prit l'avance, et il fallut bientôt la combattre tout en continuant à fuir. Il fallut aussi tourner les déserts, où on aurait péri de faim, et se faire jour à travers les populations qui se levaient en armes pour protéger leur territoire contre des envahisseurs affamés. L'hiver avait fait place à l'été ; les émigrants souffraient de la chaleur autant qu'ils avaient souffert du froid ; la mortalité restait la même.

Enfin, au mois de septembre, la horde arriva sur les frontières de la Chine. Depuis plusieurs jours on man-

([1]) Voy., sur cet artiste, t. IX, 1841, p. 172.
([2]) Voy. p. 132.

quait d'eau. A la vue d'un petit lac, chacun s'élança pour se désaltérer; la débandade devint générale. Les Baskirs et les Kirghises, qui n'avaient pas cessé un instant de harceler les fugitifs, s'élancèrent sur cette foule affolée et l'auraient peut-être exterminée. Heureusement l'empereur Kien-long chassait dans les environs, accompagné comme à l'ordinaire d'une petite armée. Prévenu de l'arrivée des Kalmouks, il les avait reconnus de loin; et, les voyant attaqués, il se hâta de leur porter secours. Le bruit de son artillerie réveilla le courage de ceux qui se laissaient massacrer, et leurs persécuteurs essuyèrent une sanglante défaite. Ajoutons que Kien-long distribua à ceux qu'il avait sauvés des terres où leurs descendants vivent encore.

« Cet exode des Kalmouks, dit M. de Quatrefages dans son dernier ouvrage (1), répond à tout ce que l'on pourrait avancer au sujet de l'impossibilité des migrations primitives par terre. En huit mois, malgré les rigueurs extrêmes du froid et du chaud, malgré les attaques incessantes d'ennemis implacables, malgré la famine et la soif, cette population a franchi un espace égal en ligne droite au huitième environ de la circonférence terrestre. En tenant compte des détours obligés, il faut peut-être doubler ce chiffre. Après un fait pareil, comment mettre en doute la possibilité de voyages plus longs encore pour une tribu marchant tranquillement par étapes et n'ayant à lutter que contre les difficultés du sol ou contre les bêtes fauves? »

DETTE D'HONNEUR.

Un jour, le célèbre orateur anglais Fox était occupé à ranger en piles des pièces d'or. Un marchand, son fournisseur, vint à entrer et lui présenta un billet qu'il lui avait souscrit.

— Il m'est impossible de vous payer en ce moment, lui dit Fox. L'or que vous voyez est destiné à Sheridan : c'est une dette d'honneur qui ne peut se remettre.

Le marchand, avec un grand sang-froid, déchira le billet :

— Et maintenant, Monsieur, je n'ai plus que votre parole : n'est-ce pas aussi une dette d'honneur?

Fox sourit, loua le marchand pour cette marque de confiance, et le paya en disant :

— Il faudra bien que Sheridan attende, car votre créance est la plus ancienne. (2)

THOMAS RIBAINE,
OU LE CABARET.
ANECDOTE.

Comment décrire le pays enchanteur où j'ai connu les ancêtres de Thomas Ribaine? Prés, sources, rivière, fleurs, oiseaux, brises, parfums, murmures, soupirs, ombrages, clartés, tout y était à souhait.

Au soleil levant, dans un léger repli du coteau, dix maisonnettes groupées, couvertes quelques-unes en tuile, les autres en chaume; un reste d'église passé à l'état de chapelle, un peu quinzième, un peu seizième siècle, avec des embellissements Louis XIV et Louis XV, plus un portail en bloc, charpente et mortier, dû aux combinaisons contemporaines de M. le maire, de M. le curé et du maçon de l'endroit, braves gens plus animés du désir de bien faire au point de vue économique qu'au point de vue architectural.

Quelque peu à l'écart du village, un moulin et son joyeux tic tac.

(1) *L'Espèce humaine*. 1877.
(2) Anecdote citée par Samuel Smiles.

Ajoutez un sentier qui confusément s'en allait d'ici, de là, grimpant, descendant, s'infléchissant à l'est, à l'ouest, au sud, au nord, se dirigeant de tous chez tous... sentier étroit, inégal, raboteux, mais vivant, ondulant, tel que de lui-même il s'était tracé sous les pas du piéton qui recherche ou l'ombrage ou les endroits commodes, et qui, naturellement, par une sorte de balancement rhythmique, après une courbe à droite décrit une courbe à gauche, et va ainsi par zigzags arrondis. Vrai chemin de nature ayant pour tout cantonnier le soleil.

Mais on allait à pied et même on allait en sabots par ce joli chemin. Le meunier seul y montait sur son âne, et M. le maire aussi quelquefois y passait à cheval, ayant en croupe, aux grands jours, Mme la mairesse.

Chacun, en ce fortuné pays, possédait en propriété sa maisonnette. Jean Boquet, un pauvre idiot très-drôle et très-gai, faisait seul exception. Mais le maire l'avait recueilli, le logeait, le nourrissait; pour les habits et le reste, tout le village lui venait en aide, et pas une ménagère qui ne se fît honneur de contribuer à la bonne tenue de Jean Boquet.

La vieille France offrait ainsi parfois de petits coins éloignés de tout grand passage, de toute grande ville, qui devenaient, par périodes, de véritables paradis. Mais, pour les mêmes raisons d'isolement, combien plus souvent ces paradis éphémères se changeaient en enfers! Un orage, c'en était assez pour mettre au pays la famine, la peste, etc.

Les vaches maigres du songe de Joseph succédaient aux vaches grasses... Ce fut en une période de vaches grasses que je connus, enfant, le village en question.

On y était heureux, laborieux, honnête; et quelle joie le dimanche! à la batte, aux barres, aux boules, aux quilles, à la course, à la danse, tous ensemble mêlés aux mêmes jeux! On entendait de toute la vallée les éclats de rire.

Je passai là les plus beaux jours peut-être de mon enfance chez Balthazar Ribaine, honnête paysan, qui mêlait à la culture d'un petit champ et d'un petit pré la profession de charpentier. Quels goûters exquis je dus à sa femme, Madelon Ribaine, qui m'apprit à manger des fraises dans du lait mêlées avec du pain!

Trente ans plus tard j'ai revu le pays : église, moulin, maisons, tout s'était embelli. *Embelli?* non; mais tout s'était paré, réparé, plâtré, replâtré. Les habitants, laborieux et honnêtes comme autrefois, étaient devenus plus riches. On avait maintenant une belle route départementale avec agent voyer, cantonnier; on allait donc bien moins à pied qu'en voiture. Cependant on riait moins, on jouait moins le dimanche. La verve, l'élan, la santé même (ô ciel!), semblaient en décroissance... La femme de l'ancien charpentier, Madelon Ribaine, vivait encore, pleine de sens et de raison, avec ses quatre-vingt-trois ans. Comme nous causions des changements survenus :

— Monsieur, me dit-elle, on n'a commencé de s'attrister chez nous que sous Bonaparte.

— Pourquoi cela?

— A cause de la conscription. Je le sais bien. Mes deux aînés y ont passé... je ne les ai jamais revus...

Puis, ayant essuyé ses larmes, elle ajoutait :

— Deux choses ont disparu de ce moment-là : les beaux hommes et la gaieté.

Propos de bonne femme évidemment, qui ne sait de l'histoire de France que ce qu'elle en a vu; car les tristesses, les misères du peuple, n'ont pas commencé avec le dix-neuvième siècle. Qu'eût dit la bonne femme à la fin du règne de Louis XIV? Qu'eût-elle dit au temps de la Fronde, au temps de la Ligue, au temps des guerres

d'Italie, des invasions anglaises, de la Jacquerie? etc., etc.

Hélas! l'excellente mère qui, elle, devait à la conscription sa première douleur, ne prévoyait pas que du seul fils qui lui fût resté naîtrait Thomas Ribaine, lequel causerait au pays un mal plus irréparable que la conscription. Le village, en effet, est revenu et de la conscription et de tous les malheurs passés : guerres, invasions, famines, pestes... Mais reviendra-t-il du mal qu'est en train de lui faire le petit-fils de la vieille Madelon, et reverra-t-on jamais au pays l'allégresse que j'y vis autrefois?

Qu'a donc fait Thomas Ribaine?... C'était autrefois un cordial et joyeux garçon. Jeune encore, il avait épousé Perpétue Marignau, la plus jolie, la plus accorte, la plus avenante et la plus loyale des filles du pays.

Thomas Ribaine eut d'abord l'idée de créer pour occuper sa femme une petite épicerie dans sa maisonnette; puis à l'épicerie, quelques années plus tard, il crut pouvoir annexer une salle de café.

Voilà donc un cabaret ou café sur le bord de la route devenue très-passagère. Le succès ne tarda pas à dépasser toute attente. La petite salle, du matin au soir, ne désemplissait de buveurs. Ce qu'il disparaissait là de pièces de vingt sous sans que Thomas Ribaine s'y enrichît beaucoup, ce qu'il s'y est perdu d'activité physique et morale, ce qu'il s'y est mis de désordre dans les esprits, le trouble, la discorde qui dans les familles en furent la conséquence, cela ne se peut voir et ne se peut dire sans vertige. La plupart des héritages ont été vendus et sont passés aux mains d'un ancien huissier des environs, devenu créancier de tout le village... Deux cas de folie furieuse, trois gastrites alcooliques... les mœurs, la moralité, la raison et la santé troublées ou perdues dans presque toutes les familles, voilà l'œuvre de Thomas Ribaine! Mais à quel résultat le malheureux est-il parvenu lui-même? Hydropique, hébété, perclus; sa fille aînée disparue, son fils en prison; sa femme, Perpétue Marignan, autrefois si jolie, maintenant agitée d'un tremblement nerveux, presque idiote, l'estomac perforé, condamnée à mourir de faim. Mais le cabaret aujourd'hui, au lieu d'une salle, en a trois : on y boit, on y fume, on y joue, on y crie, on s'y querelle, on s'y grise. Ah! si quelque observateur veut savoir jusqu'où peut se dégrader, se stupéfier, se détruire tout en vie la brute humaine, qu'il aille à ce cabaret de mon pauvre village; qu'il s'y installe quelques heures... il en sortira, je peux le lui prédire, écœuré, navré, désespéré, s'il lui vient en pensée surtout de supputer le nombre des cabarets qui depuis trente ans ont été créés dans les campagnes de France.

AMRA, JEUNE FILLE ARABE.

ANECDOTE HISTORIQUE DES TEMPS ANCIENS.

Amra, fille d'Amir le Juste, était douée d'une haute intelligence et d'une grande sagesse.

Son père était juge et chef suprême de sa tribu. Des points les plus reculés de l'Arabie on venait vers lui pour soumettre à son expérience et à sa sagesse les questions difficiles. Il jugea longtemps avec la plus parfaite équité; mais l'âge vint affaiblir la lucidité de son esprit, et il lui arriva quelquefois de décider injustement.

Un jour, Amra, qui de derrière un rideau avait écouté la discussion des affaires, dit à son père :

— Vous vous êtes trompé aujourd'hui; la sentence que vous avez prononcée est injuste.

— Tu as raison, ma fille, dit le vieillard après avoir réfléchi quelques instants; des brouillards obscurcissent mon cerveau, ma pensée m'échappe par instant comme dans un demi-sommeil : aussi, reste toujours attentive lorsque je jugerai, et quand tu t'apercevras des défaillances de mon esprit, frappe pour m'avertir un coup de bâton sur le sol.

Depuis ce jour, lorsque Amir entendait le coup frappé par sa fille il redoublait d'attention, et il ne se trompa plus dans ses jugements.

De cette aventure est né le proverbe arabe : « L'homme le plus savant ne doit pas se croire infaillible; ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on frappe du bâton pour avertir le sage. »

COUPE A BOIRE

DE LA CORPORATION DES TAILLEURS DE NUREMBERG.

SEIZIÈME SIÈCLE.

C'est pour les corporations de métiers aussi bien que pour les ducs de Bavière et les électeurs palatins que les orfévres de Nuremberg de la renaissance, les Jamnitzer, Jonas Silber, Hans Pezolt et autres, créèrent les merveilles d'invention et de ciselure que l'on admire dans la plupart des musées d'Europe et dans un grand nombre de collections particulières. Ces habiles artistes surent, tout en s'inspirant du génie italien, conserver à leurs œuvres une originalité de formes souvent hardie : en voici un exemple.

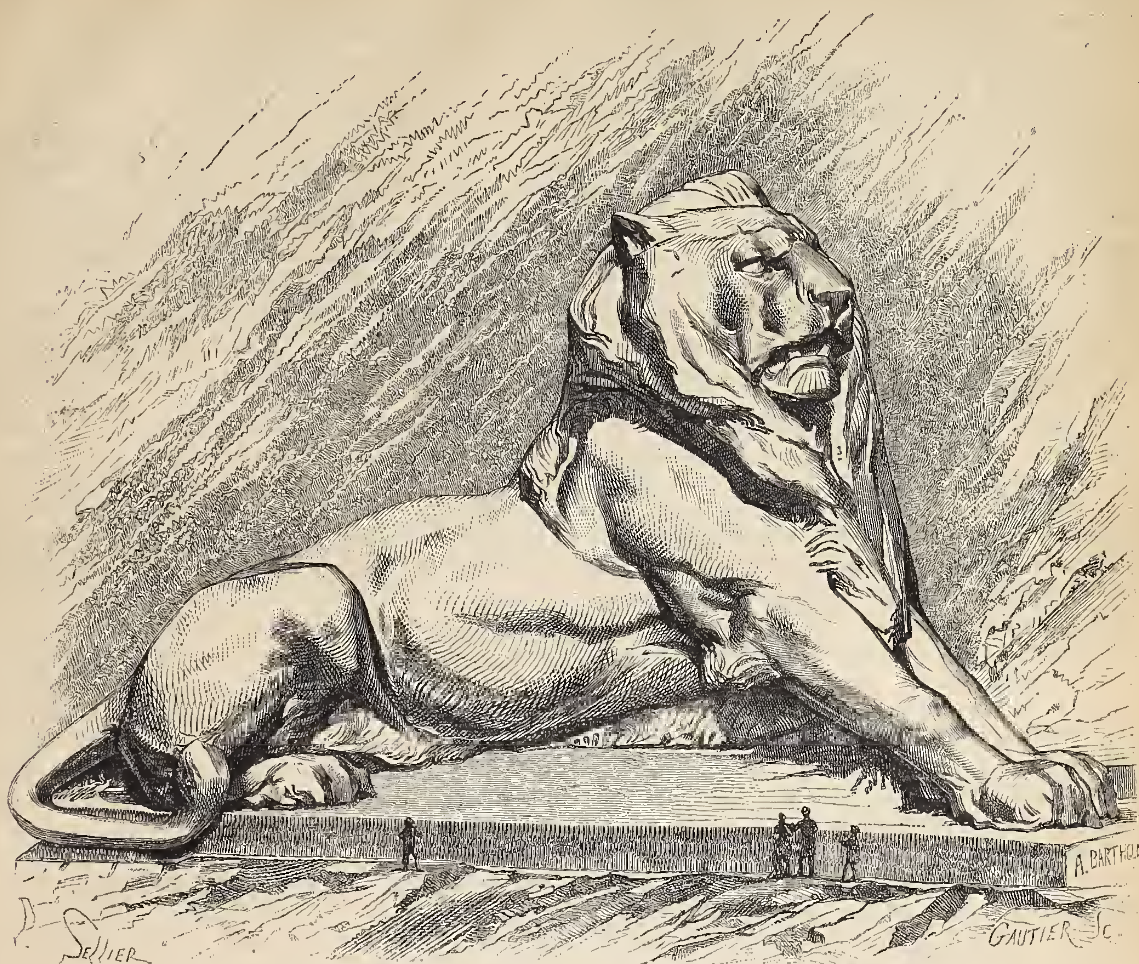


Musée de Nuremberg. — Coupe en forme de dé. — Dessin d'Édouard Garnier.

La coupe à boire en vermeil de la corporation des tailleurs de Nuremberg est un véritable *dé à coudre* porté sur un cercle richement ciselé qui lui sert de base. Le couvercle est surmonté d'une sorte de petit génie qui s'appuie d'une main sur une énorme paire de ciseaux, et tient de la main droite, en guise de lance, une gigantesque aiguille.

C'est ainsi que les anciens artisans, réunis en corporation, s'honorant de leur travail, arboraient fièrement sur leurs bannières, aussi bien que sur les plus simples ustensiles qui figuraient dans leurs réjouissances, les instruments et les attributs de leur métier.

LE LION DE BELFORT.



Le Lion de Belfort, sculpture par M. Bartholdi. — Dessin de Sellier.

Chacun se rappelle et aucun Français n'oubliera jamais la courageuse résistance de Belfort dans la terrible guerre de 1870-1871. Investie par une nombreuse armée allemande, ne comptant, sur une garnison de 17 600 hommes, que 3 000 soldats aguerris, voyant ses défenseurs et sa population civile décimés par la maladie et par les privations, n'ayant pu obtenir la sortie des vieillards, des femmes et des enfants, Belfort a soutenu un siége de cent quatre jours, et ses forts, ses maisons, ont reçu, pendant soixante-treize jours consécutifs, plus de quatre cent mille obus. Sur le point d'être foudroyée, complétement détruite par l'ennemi, établi avec de formidables batteries sur des hauteurs qui sont la clef de la ville, elle a refusé de se rendre; elle n'a pas obéi à un premier avis émanant du gouvernement français, mais transmis par le commandant prussien; elle n'a consenti à ouvrir ses portes que sur un nouvel ordre directement demandé et reçu par elle-même, et sa garnison a pu, en la quittant, emporter ses drapeaux, ses armes, ses bagages.

Le lion de M. Bartholdi est destiné à symboliser cette défense héroïque et à en perpétuer le souvenir.

Le noble animal est représenté accroupi contre un rocher; il vient d'être atteint par un trait de l'ennemi; blessé, insulté, il se soulève et, arc-bouté sur ses puissantes pattes de devant, la tête haute, les oreilles couchées, la face froncée par la colère, la gueule entr'ouverte et frémissante, il s'apprête à tenir tête à son agresseur : on sent qu'il se cramponne au sol de sa tanière; on pourra le cribler de blessures, le tuer, il ne cédera pas la place.

Le lion de Belfort, que nous décrivons d'après un modèle en plâtre déjà colossal, sera un des ouvrages de sculpture les plus gigantesques des temps modernes. Il laissera bien loin derrière lui le lion de Lucerne. On ne pourra le comparer qu'au fameux sphinx de Giseh, le plus prodigieux monument sculpté de l'ancienne Égypte. Il n'aura pas moins de seize mètres de hauteur et de vingt-huit de longueur.

Taillé dans d'énormes blocs de grès rouge des Vosges, que l'on a dressés contre le flanc perpendiculaire du haut rocher couronnant Belfort, il dominera la ville entière. On apercevra de loin le grand profil et les principaux reliefs de cette majestueuse figure, que l'artiste, se conformant aux principes de la statuaire colossale, a énergiquement accusés, en sacrifiant aux masses principales les détails secondaires.

DES RACES HUMAINES.

Comme la coloration de la peau est un des caractères que l'œil saisit aisément et qui frappent le plus, on est arrivé à désigner les trois groupes fondamentaux de l'humanité par ces expressions : blancs, jaunes et noirs [1].

[1] La couleur rouge n'est pas assez distincte de certaines teintes cuivrées ou brunes foncées pour qu'on puisse en faire le caractère d'une quatrième race.

Chose remarquable ! on pourrait appliquer la même distinction entre différentes races d'animaux, les races gallines, par exemple : la poule gauloise a la peau blanche, la poule cochinchinoise est à peu près jaune, la poule nègre a la peau noire, quoique parfois son plumage soit blanc. Mais, en réalité, ces différences de couleur sont loin de pouvoir servir de fondement à une classification scientifique des races humaines. « Ne vous fiez pas trop à la couleur », a dit Linné à propos des plantes. Le même avertissement est à peine utile à l'égard de ceux qui savent que, parmi les peuples que l'on considère comme appartenant à la race blanche, il y a des peuples tout à fait noirs : par exemple, les Mores noirs du Sénégal, les Bicharis, etc.; d'autre part, il y a des nègres jaunes, comme certaines tribus du Zambèse qui sont de teinte café au lait.

Si la coloration de la peau, quoiqu'on en doive tenir grand compte, ne suffit pas pour distinguer les races, on peut en dire autant de chacun des caractères physiques extérieurs du corps humain considéré isolément : la taille, la proportion des membres, la couleur des yeux, la chevelure, les traits du visage, etc. Il ne faut pas assurément méconnaître la valeur de ces caractères extérieurs, mais on doit faire aussi la part des caractères anatomiques : les dimensions du crâne, la forme et les dimensions de la face, le squelette des membres, les systèmes nerveux, vasculaire, respiratoire, etc.

Est-ce tout? Non : l'on ne saurait négliger davantage les caractères physiologiques, pathologiques, et enfin psychologiques ou d'ordre intellectuel et moral.

Que conclure de ces indications très-sommaires? Simplement que l'étude de l'homme ou des hommes est très-complexe, qu'elle est encore peu avancée, et qu'elle doit s'aider du concours de beaucoup de sciences avant de permettre d'arriver à la solution certaine de très-grandes questions, par exemple celle de l'unité de l'espèce humaine, qui est aujourd'hui plus controversée que jamais et se pose à peu près ainsi : « L'humanité tout entière ne forme-t-elle qu'une seule espèce ayant une même et seule origine? Les groupes que l'on y reconnaît ne sont-ils que des races différentes de cette espèce? » [1]

En attendant, et dans l'usage ordinaire, on s'en tient à la classification en trois races principales : la race blanche ou caucasique, la race jaune ou mongolique, et la race nègre ou éthiopique.

Selon cette division, toutes les nations européennes se rapportent à la race caucasique ; l'Asie, au nord de l'Himalaya, est peuplée par la race mongolique; l'Afrique, au sud de l'Atlas, par la race éthiopique.

On admet, du reste, des branches ou rameaux dans chaque race, et des populations mixtes. [2]

On aura plus tard à classer les races préhistoriques; on présume qu'on trouvera des hommes fossiles en Asie, que l'on croit avoir été le berceau du genre humain.

Le nombre des problèmes scientifiques s'accroît en même temps que les découvertes. Le champ ouvert à l'activité humaine est sans bornes : on est heureux de découvrir, plus encore de chercher ; il s'ouvre incessamment et de toutes parts, devant nous, des avenues vers l'infini. Belles et nobles curiosités qui élèvent l'âme humaine et donnent à notre être tout l'intérêt et toute la dignité que peut comporter la vie !

(1) L'affirmative est soutenue, comme l'on sait, avec conviction et persévérance, par un de nos savants les plus éminents, que nous avons déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois, M. de Quatrefages, dans divers ouvrages, et notamment dans le dernier : *l'Espèce humaine*. 1877.

(2) M. A. Maury, dans son livre de *la Terre et l'Homme*, propose neuf races : race blanche, race rouge, race boréale, race malayo-polynésienne, race jaune, race australienne et papoue, race hottentote, race égypto-berbère, race nègre.

HYGIÈNE DE L'ESPRIT [1].

MAXIMES ET PENSÉES.

EXTRAITS.

— Que notre idéal intérieur soit aussi élevé que possible. La vertu, la science et l'art sont hors de l'atteinte des événements et des hommes. Mais pour l'idéal de la vie extérieure, pour le but que nous nous proposons d'atteindre dans le monde, sachons user de modération et ne le plaçons pas trop haut. Les déceptions inévitables, quand, sans considérer le possible et le réel, on s'abandonne aux rêveries de l'ambition, énervent, brisent, tuent. Rien n'est plus funeste pour la santé de l'esprit que les rêves ambitieux de richesses ou d'honneurs, parce que rien n'est plus dur que l'évanouissement subit de ces rêveries imprudemment caressées : la raison sombre souvent avec les secrets désirs trompés.

— Mon père a écrit ceci : « Si l'on pouvait faire qu'un hypocondriaque aimât autre chose que lui, il serait presque guéri. » [2] Il y a là tout un enseignement et tout un traitement.

— Qui veut peut, dit un proverbe. Mais pouvoir vouloir, là est la question. Pour y arriver, il faut supprimer le futur dans le verbe.

Ne dis pas : « Je ferai »; après avoir bien réfléchi, dis immédiatement : « Je fais. »

C'est ainsi que ta volonté se fortifiera. Il n'est pas de faculté liée plus étroitement à l'action que la volonté. Qui oserait affirmer que la volonté n'est pas déjà un mouvement commencé?

— « La grande maladie de l'âme, dit Tocqueville, c'est le froid » ; c'est-à-dire : C'est l'inactivité, l'égoïsme, l'indifférence vis-à-vis de questions qui intéressent le plus l'humanité ; l'absence de sympathie pour les autres, de compassion pour ce qui souffre.

— Parmi les études que je considère comme les plus propres à calmer l'âme, je signalerai surtout l'astronomie, l'histoire naturelle, la géographie, en général la cosmologie. Je recommanderai aussi la lecture des voyages, qui rentre, en somme, dans la science du monde ; enfin, la vie des grands hommes qui ont aimé la justice et la vérité.

— Pour pardonner, que faut-il ordinairement? Seulement comprendre les motifs, les intentions de ceux qui nous ont offensés.

Bien souvent, comprendre c'est pardonner.

— Soyons justes toujours, en toute chose. Soyons justes contre notre secret désir, même et surtout contre notre passion. Il semble tout d'abord qu'il n'y ait là qu'affaire de morale pure, tandis qu'il se rencontre qu'en agissant ainsi nous faisons de la bonne, de la véritable hygiène. Justice, calme, santé, tout cela se suit, se tient, s'enchaîne.

— Lorsque l'on est content de soi, on est généralement content des autres, dit le proverbe. J'imagine que ce proverbe pourrait être retourné, et que l'on dirait sans moins de raison : Lorsqu'on est content des autres il y a chance pour avoir le contentement de soi. Soyons donc contents des autres, c'est-à-dire ne leur demandons pas une perfection que ne comporte pas la nature humaine ; soyons indulgents, apprécions les motifs de chacun et les comprenons. Alors, rien dans les actions des hommes ne nous irritera plus, et, notre âme étant tranquille, notre esprit conservera son équilibre.

(1) Par le Dr P. Max Simon. — J.-B. Baillière, Paris, 1877.

(2) *Du Vertige nerveux*.

— Termes corrélatifs :
Haine, envie : — tristesse, inquiétude.
Bienveillance, bonté : — joie, calme.

— Jamais de marche oblique, par des voies obscures. Avançons en ligne droite, devant tous ; vers la lumière par la lumière (*ad lucem per lucem*).

— Excès aujourd'hui : demain faiblesse, plus tard regrets.

— Pour un homme dont l'esprit est sain et fort quel danger peut-il y avoir dans la solitude? Pour lui existe-t-il même une solitude? Quand on porte dans son âme un monde : monde de souvenirs, monde d'affections, monde de la nature, monde de la spéculation la plus variée, monde du passé et de l'avenir ; en de telles conditions, il n'y a pas de solitude.

Les liens de la plus étroite parenté m'ont fait vivre, me font vivre encore, une fois l'année, dans le commerce d'un noble esprit, aimant, chérissant la solitude, ou, tout au moins, la presque solitude. De cet esprit élevé un des maître de notre science et de notre art a écrit qu'il « s'obstinait à cacher derrière les murs d'une petite ville une lumière faite pour briller sur les sommets. » Cela est vrai ; mais la petite ville et la solitude n'ont en rien atténué la chaleur de cœur, la hauteur de vues de celui dont je parle, et dont je suis heureux de parler. Attentif à toutes les questions, curieux de tous les problèmes qui s'agitent au fond de l'âme humaine, ce noble esprit, tout rempli de ce généreux désir de connaître qui fait la gloire de l'homme, voit la solitude accroître chaque jour en lui et la hauteur des vues et la largeur du cœur. Que la solitude soit funeste avec le remords, avec une mauvaise âme, je le veux ; mais avec les nobles et grandes pensées de l'âme humaine, non assurément. La solitude est alors, à proprement parler, simplement une place plus près de Dieu.

LÉGENDES LIÉGEOISES
SUR LA DÉCOUVERTE DE LA HOUILLE.
LA PAUVRE VEUVE ET LES SOTAYS. — LE FORGERON ET L'INCONNU.

Des mines de charbon étaient déjà exploitées en Angleterre dès le neuvième siècle ; en Belgique, les traditions fixent la découverte de ce combustible à l'année 1198 ou à l'année 1213 ; en France, les documents connus ne remontent pas au delà du quatorzième siècle, quoique l'on s'y servît depuis longtemps de houille extraite d'Angleterre. On voit qu'il est, quant à présent, impossible de déterminer d'une manière précise l'époque à laquelle ce précieux minerai a été découvert et exploité.

Des nombreuses légendes belges sur ce sujet, nous ne rapporterons que les deux principales, celles qui placent à Liége le théâtre de ce grand événement.

La première, peu répandue, le raconte en ces termes :

« La cabane la plus rapprochée du trou des Sotays (ou Nutons, génies habitant les cavernes), à Saint-Walburge, était habitée par une pauvre veuve avec sept enfants en bas âge. Pour éviter de périr de froid, elle avait brûlé dans son foyer jusqu'à la paille de leur commune couche. Une nuit que la pauvre mère croyait être la dernière de toutes pour elle et sa famille, tenant les plus jeunes de ses enfants groupés sous son corps, comme une poule ses poussins, elle entendit frapper doucement à sa porte. Vivement alarmée, elle crut que c'était un loup qui venait pour les dévorer, quand, rassurée par les sons d'une voix bien connue (c'était celle des Sotays), elle alla tirer le verrou et ouvrit... Elle ne vit personne, mais elle resta frappée d'un merveilleux saisissement en apercevant près du seuil de sa porte un feu fait avec des pierres noires et donnant une chaleur supérieure à celle du brasier le plus ardent. N'osant d'abord en approcher, dans la crainte que ce ne fût l'œuvre d'un malin esprit, elle se hasarda cependant, après une hésitation prolongée, à enlever ce combustible, et le porta dans son âtre, d'où bientôt se répandit une chaleur qui réchauffa ses membres et ceux de ses enfants engourdis par le froid. Ce bienfait ne devait pas se borner là. Lorsque le jour fut venu, elle vit avec surprise un sentier nouvellement tracé et tout couvert de poussière noire, qui de sa porte conduisait à une élévation de terrain peu distante de sa demeure. Elle le suivit, et quelle joie n'éprouva-t-elle pas lorsqu'elle vit une légère excavation récemment faite dans un bloc de quatre pieds d'épaisseur, de même nature que le charbon de terre qui lui avait été miraculeusement apporté la nuit précédente ! Elle et ses enfants se mirent soudain à extraire le précieux minerai ; elle alla le vendre dans la ville, et ne divulgua le secret de ce trésor que lorsqu'elle en eut retiré une somme qui la rendit riche à jamais. »

La légende suivante est plus populaire :

« Vers l'an 1198, un pauvre forgeron du village de Plainevaux (à dix kilomètres de Liége), nommé *Houllos*, se trouva bien empêché : il n'avait plus de bois pour chauffer sa forge, plus d'argent pour acheter du bois, plus de pain, plus de ressources. Tandis qu'il se lamentait, un mystérieux personnage survient, l'interroge, lui parle avec un air de bonté :

» — Maître, dit l'inconnu, prenez un hoyau, une grande hotte ; allez à Publémont (la montagne du Peuple, aujourd'hui le mont Saint-Martin, dans l'enceinte de Liége) ; creusez la terre à trois pieds de profondeur : vous verrez qu'ainsi découverte elle paraîtra noire et pierreuse. Détachez quelques blocs de cette terre, revenez ensuite ici, cassez-en un en cinq ou six morceaux que vous placerez à votre foyer, et tâchez d'allumer cela.

» A ces mots, l'inconnu disparaît.

» Le forgeron resta d'abord quelque temps ébahi. — Faut-il aller ou non? se demandait-il. Le conseil avait bien l'air d'une moquerie... Bref, il se décida, fit la route, trouva ces pierres, en tira un beau feu rouge et ardent. De son nom, ce combustible s'est appelé *la houille*. Depuis lors, Liége est riche. »

Telle est la légende ; on croit pouvoir l'expliquer de la manière suivante :

Les premiers narrateurs qui l'écrivirent après l'événement assurèrent dans leur latin que l'inconnu était un *Anglus* (Anglais). Comme la houille était exploitée depuis longtemps en Angleterre, il se peut que le bienfaiteur du forgeron ait été un Anglais en voyage. Mais l'histoire, de cette sorte, n'était pas assez belle. Dans les récits postérieurs l'Anglais est devenu un ange, *Anglus* s'est changé en *Angelus*. Le P. Bouille, carme chaussé, historien liégeois, bachelier de la Sorbonne, mort à Liége en 1743, partage cet avis.

DU PATRIOTISME LITTÉRAIRE.

Dans un discours qui porte ce titre, un de nos jeunes professeurs les plus distingués [1] conteste que notre langue ne soit pas, malgré certaines assonances trop lourdes, une langue musicale, une langue réellement douée de sonorité rhythmique et de mélodieuse douceur.

« J'en appelle, dit-il, à vos mémoires, quoi de plus sonore que la prose de Rabelais, de Montaigne, de l'ancien Balzac, de Bossuet, de Saint-Simon, de Massillon, de Mirabeau? que la poésie de Villon, des hommes de la

[1] M. Emmanuel des Essarts, *Discours prononcé à la séance de rentrée des Facultés*. Clermont-Ferrand, 1876.

Pléiade, d'Agrippa d'Aubigné, de Maynard, de Corneille, de Rotrou, de Molière, de Victor Hugo?

» Demandez-vous à notre langue la cadence et la suavité de l'italien? Rappelez-vous maintes pages de la Bruyère, de Fénelon, de Bernardin, de Chateaubriand, de Nodier, et toute une anthologie de poëtes musiciens, depuis Olivier de Magny, Remy Belleau, Philippe Desportes, jusqu'aux modernes maîtres de la lyre, en passant par Malherbe, Racan, Segrais, Jean Racine, la Fontaine, André Chénier. De toutes ces richesses mélodiques, je me bornerai à détacher deux strophes de Philippe Desportes et deux stances de Lamartine :

Si je ne loge en ces maisons dorées
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'émail et de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine
Et du beau teint des printanières fleurs.
Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée;
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux,
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arroser nos prés délicieux. [1]

» Voici maintenant les stances de Lamartine, témoignage d'une soirée de recueillement devant un paysage napolitain :

Vois, la mousse a pour nous tapissé la vallée;
Le pampre s'y recourbe en replis tortueux,
Et l'haleine de l'onde à l'oranger mêlée
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

A la noble clarté de la lune sereine,
Nous chanterons ensemble assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin.

» Sainte-Beuve, qui reproduit ces vers à titre de document, s'écrie avec raison : « Jamais l'harmonie musicale » n'a versé plus d'enchantement dans une parole hu- » maine. »

» Ainsi cette langue française, musicale, sonore, claire jusqu'à paraître lumineuse, amplement riche pour qui sait explorer ses trésors, est l'instrument le plus complet, l'outil le plus solide et le plus souple du sentiment et de la pensée. Voici, du reste, l'hommage que lui rendait hier, dans une solennité académique, l'un des esprits les plus finement et les plus largement libéraux de notre époque, M. E. Bersot :

« Notre langue est bien française... elle mérite bien » qu'on la recommande à ceux qui la parlent pour qu'ils » l'aiment, la respectent et en soient fiers devant l'é- » tranger... Elle est ce que l'écrivain la fait, ou plutôt elle » est ce qu'il est, s'empreint de son génie et de sa pas- » sion; elle est à la fois langue de Racine et de Corneille, » de la Rochefoucauld et de la Fontaine, de Voltaire, de » Rousseau, de Sévigné, de Fénelon, de Pascal, de Bos- » suet, ne résistant qu'à ceux qui risquent d'altérer sa » clarté ou qui prétendent forcer son incomparable jus- » tesse.

» Elle a suffi à une littérature qui compte à peu près » huit cent ans; elle a donné le seizième, le dix-septième, » le dix-huitième, le dix-neuvième siècle, qui, après avoir » fourni (on ne peut parler que des morts) des poëtes » comme Alfred de Musset et Lamartine, des prosateurs » comme Chateaubriand, Mme de Staël, Georges Sand, » n'est ni achevé ni épuisé; elle vaut bien la peine qu'on » ne laisse point périr, faute de les comprendre, les chefs- » d'œuvre qu'elle a produits.

» Soyons modestes chacun pour nous; ne le soyons pas, » nous n'en avons pas le droit, pour notre nation; ne » faisons pas bon marché d'une possession qui n'a d'égale » nulle part. La patrie est aussi là. » [2]

[1] Phil. Desportes, *Chansons*.

[2] Extrait du discours prononcé par M. E. Bersot, en qualité de président de l'Académie des sciences morales et politiques.

UNE MACHINE A ÉCRIRE.

Une machine à écrire fort remarquable vient d'être construite par M. Remington, l'inventeur bien connu du fusil qui porte son nom : elle se compose, comme le représente la gravure, d'un clavier formé de quarante-quatre touches sur lesquelles sont inscrits :

1° Les chiffres de 2 à 9, l'I et l'O remplaçant le 1 et le zéro;

2° Les lettres de l'alphabet disposées dans un ordre spécial combiné pour faciliter le maniement de l'appareil;

3° Les accents aigu, grave, circonflexe, d'interrogation, le point, le tréma, l'apostrophe et la cédille.

Au clavier est jointe une règle de bois plate sur laquelle il faut frapper quand on veut obtenir la séparation d'un mot à l'autre.

Chaque touche du clavier est adaptée dans l'intérieur de l'appareil par l'intermédiaire de tiges et de leviers articulés aux lettres correspondantes. Celles-ci sont disposées circulairement de telle sorte que par le contact de la touche elles se trouvent soulevées, à la façon du marteau d'un piano, au centre d'un même cercle. Elles viennent frapper contre un ruban imbibé d'une encre spéciale, pressent ce ruban par le choc contre une feuille de papier, et s'impriment comme le ferait un coin. Les lettres sont en relief et n'établissent le contact entre le ruban encré et le papier que suivant ce relief.

Le papier où les lettres sont imprimées est placé dans un rouleau à la partie supérieure de l'appareil. Ce rouleau est monté sur un chariot commandé par un ressort; il est maintenu fixe par un taquet logé dans la dent d'une crémaillère adapté à sa partie postérieure. Quand on touche du doigt une lettre du clavier, la lettre A, par exemple, le marteau A est soulevé; il vient frapper le ruban encré placé au-dessous du papier et s'imprime sur celui-ci. — En même temps la crémaillère du chariot est déclanchée; celui-ci, sollicité par le ressort, glisse de droite à gauche d'une petite quantité, précisément égale à la largeur d'une lettre. — La lettre suivante pourra donc venir s'imprimer à côté de la précédente. — A mesure que l'on écrit, le chariot porteur du papier est successivement déplacé de droite à gauche; quand il est arrivé à l'extrémité de sa course, c'est-à-dire quand la ligne est terminée, une petite sonnerie se fait entendre : l'opérateur abaisse alors un levier placé à proximité de sa main, à la droite de l'appareil, et par ce mouvement très-simple il ramène le chariot dans sa position primitive. Mais, par un mécanisme très-ingénieux, le chariot, en se déplaçant ainsi, tourne légèrement sur son axe d'une petite quantité, égale à celle qui doit séparer une ligne de la suivante.

En même temps que le chariot marche, le ruban encré, au moyen duquel se produit l'impression des lettres, se déplace aussi; il se déroule constamment de telle sorte que deux lettres successives ne le frappent jamais au même point. Il se déroule en entier de droite à gauche, et de gauche à droite, quand une fois il a terminé sa course.

Ce ruban n'a pas moins de trois mètres de longueur; il sert pendant un temps considérable, et peut d'ailleurs être facilement remplacé quand il est usé.

En définitive, l'opération consiste à toucher des doigts,

les deux mains devant servir à la fois, les touches dont on veut imprimer successivement les lettres.

Entre chaque mot, on doit, comme nous l'avons dit plus haut, frapper la règle inférieure du clavier. Aussitôt que l'on entend la sonnerie, il faut abaisser la poignée placée à la droite de l'instrument. Si le mot que l'on écrit en ce moment n'est pas terminé, on a la ressource de placer encore deux ou trois lettres pour le finir; s'il est trop long, on mettra le doigt sur le trait d'union, qui permettra de continuer le mot à la ligne suivante.

Les accents doivent se placer avant la lettre; ils sont imprimés sans déclancher le chariot, et se trouvent placés juste au-dessus de la lettre que l'on touche postérieurement.

Le papier sur lequel on écrit ne peut pas dépasser en largeur la hauteur du cylindre qui l'entraîne; mais il peut



Machine à écrire américaine. — Dessin de Pérot.

avoir une largeur inférieure : une enveloppe, une carte postale, etc., s'adaptent très-bien autour du cylindre par l'intermédiaire d'une pièce métallique mobile qui leur sert de guide. Si la largeur du papier se trouve ainsi limitée, sa longueur ne l'est point, et l'écriture pourrait être tracée sur un papier sans fin.

L'impression est faite avec de l'encre à copier; elle peut être reproduite à la presse, mais elle peut l'être encore d'une façon bien plus remarquable. En interposant un papier à décalquer de préparation spéciale au-dessous de celui sur lequel on écrit, on obtient plusieurs copies simultanément avec l'original.

L'écriture tracée par l'ingénieuse machine américaine est analogue à celle que les typographes désignent sous le nom de *capitale*.

Pour écrire avec la machine, il n'est pas nécessaire d'un long apprentissage. Il faut s'exercer d'abord pendant quelques jours à bien connaître le clavier, afin de n'avoir plus à chercher les lettres.

Après une quinzaine de jours d'exercice, on arrive à écrire aussi vite qu'avec la plume. Après un plus long usage, on peut dépasser cette vitesse du double. Nous avons vu un opérateur habile qui traçait plus de quatre-vingt-dix mots à la minute avec la machine, et chacun peut facilement s'assurer qu'il n'est guère possible avec la plume d'en écrire lisiblement plus de quarante dans le même espace de temps.

La machine à écrire offre donc ce grand avantage de pouvoir économiser beaucoup de temps en ce qui concerne le mécanisme matériel de l'écriture; puis elle permet d'obtenir un certain nombre de copies de l'écriture, formées par décalque sans aucune opération postérieure. Elle est en outre d'un usage très-précieux pour les personnes qui ont une écriture défectueuse ou peu lisible; elle rend enfin de grands services aux aveugles, qui arrivent promptement à s'en servir une fois que, par une étude préliminaire, ils ont appris à connaître la place des différentes lettres sur le clavier.

LE CERCLE FRANKLIN DU HAVRE.

Le cercle Franklin du Havre, destiné à développer le bien-être social, intellectuel et moral de ses membres, a été créé au capital de 200 000 francs, par actions de 100 francs.

Il contient : une bibliothèque réservée aux membres du cercle et composée d'ouvrages utiles et intéressants; une salle de lecture où se trouvent de nombreux journaux et les meilleures publications ayant rapport aux différents corps de métiers; des salles de cours où, le soir, des personnes de bonne volonté donnent des leçons de géographie, d'histoire, d'arithmétique, d'hygiène, etc.; une grande salle de réunion, pouvant contenir 2 000 à 2 500 personnes, où ont lieu les conférences, les concerts, les petites représentations théâtrales, et des salles de répétition pour les sociétés musicales, et de réunion pour les sociétés de secours mutuels, etc.; une belle gymnastique; des salles de jeux, d'escrime, de boules, de billard, de conversation, et enfin un buffet où l'on sert de la bière, du vin de Bordeaux et des sirops.

Le cercle Franklin ne voulant point séparer les membres de la famille, et tendant au contraire à les réunir, ses adhérents peuvent amener leurs femmes et enfants aux conférences, aux concerts et aux fêtes données dans la grande salle du cercle. (1)

PROBITÉ.

N'affectons pas une probité qui nous rende fâcheux aux autres. SAINT-ÉVREMOND.

LA MÈRE DE RAPHAEL.

Voy. t. XVI, 1848, p. 273.

Le charme que Raphaël a donné presque à son insu à la moindre ses œuvres... l'avait-il reçu comme un don de famille? Le tenait-il de Giovanni Santi? N'était-ce pas plutôt Maggia Ciarla qui le lui avait transmis?...

En l'absence de documents authentiques, il est impossible de répondre autrement que par des conjectures. Cependant, d'une part, dans les œuvres de Santi... on ne voit rien de la grâce spontanée et de la distinction personnelle du Sanzio; d'autre part, sans se prévaloir plus que de raison d'une image qui, selon la tradition, rappellerait la mère de Raphaël (2), n'est-on pas autorisé à reporter à la douce Maggia quelque chose de la physionomie de son fils? A se bien pénétrer de l'expression un peu féminine de cette physionomie, de ce qu'elle révèle de subtil et de délicat, n'est-on pas tenté de croire que Raphaël avait reçu de sa mère une influence directe et comme une empreinte de l'âme? Dans Maggia di Battista, l'histoire de l'art a gardé le souvenir d'une femme bonne, gracieuse, aimante et tendrement aimée. N'y a-t-il pas chez Raphaël la même grâce et la même puissance d'attraction, la même bonté surtout, cette bonté qui achève et idéalise la beauté? Maggia était morte jeune et comme épuisée de tendresse : Raphaël ne mourra-t-il pas à la fleur de l'âge et comme consumé par un génie toujours fécond, jamais satisfait? Enfin, si l'on considère que pour les hommes d'imagination et de sentiment des attaches spécialement maternelles se sont souvent rencontrées, ne peut-on attribuer à Maggia l'origine la plus directe de la physionomie de Raphaël?... (1)

(1) Jules Siegfried, *la Misère*. 1877.

(2) Les traits de Maggia seraient rappelés dans une vierge que Giovanni Santi a peinte sur un des murs de son jardin, rue Contrada del Monte, à Urbin. Voy. aussi le portrait du Musée de Naples, que l'on suppose être celui de la mère de Raphaël, t. XVI, p. 273.

(1) Gruyer, *Étude sur les portraits de Raphaël par lui-même.*

BARTHÉLEMY DE LESSEPS.

SA TRAVERSÉE DE LA SIBÉRIE.

J.-B. Barthélemy de Lesseps, grand-oncle de l'illustre Lesseps notre contemporain, était né dans la ville commerçante de Cette, département de l'Hérault, le 27 janvier 1767. Son père, commissaire de marine, remplissait aussi les fonctions d'agent consulaire; il avait coutume d'emmener son fils dans les diverses stations où les devoirs de sa charge l'appelaient. Il quittait fréquemment son pays, et il était résulté de cette vie nomade pour l'enfant une facilité merveilleuse à s'énoncer dans divers idiomes de l'Europe. A dix-sept ans, il parlait le russe comme sa langue maternelle : ce fut ce qui détermina la Pérouse à se l'adjoindre comme interprète dans sa grande expédition maritime.

Dès les premiers jours de cette circumnavigation devenue si célèbre, le jeune Barthélemy avait su se faire aimer de tous les chefs et était parvenu surtout à se rendre utile. Après diverses découvertes maritimes qui complétaient les admirables investigations de Cook sur plusieurs points inconnus du globe, *l'Astrolabe* et *la Boussole*, les deux frégates expédiées de France vers le milieu de 1785, entrèrent dans le port de la baie d'Avatcha, le 7 septembre 1787. Petropavlosk ou Avatcha, devant laquelle les deux navires avaient jeté l'ancre, n'avait certes pas acquis à cette époque l'importance commerciale à laquelle elle s'est élevée de nos jours, mais c'était déjà une cité florissante, et la beauté de son port, ouvrant les plus précieuses communications avec toute la côte orientale de l'Asie, laissait déjà deviner ce que la Russie pouvait prétendre sur ces régions reculées. La grande Catherine avait donné des ordres pour que les deux frégates fussent bien accueillies; la grâce affable du jeune interprète ne fut pas sans influence sur la bienveillance notable des autorités à l'égard des Français.

Malgré son jeune âge (il n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année), Barthélemy de Lesseps fut chargé par la Pérouse et de Langle de franchir les déserts glacés qui les séparaient de la France, et d'apprendre au monde de la science les découvertes dont le pays pouvait déjà se glorifier, grâce à leurs communs efforts. Hommes de devoir avant tout, ils sacrifiaient au devoir celui qu'ils sentaient animé de leurs propres sentiments; mais à la vue du jeune interprète, en contemplant cette souple constitution qui ne laissait pas encore deviner ce qu'elle devait avoir un jour de vigueur, ils se sentaient profondément émus, et, quand ils allaient eux-mêmes à la mort, ce fut en sanglotant que le brave de Langle lui dit adieu; la Pérouse ne put retenir quelques larmes : ses ordres étaient écrits; il se sentait prêt à les révoquer : c'était heureusement un cœur intrépide qui les avait acceptés.

Il est, du reste, assez difficile de bien comprendre, sans en avoir l'ample détail géographique sous les yeux, de quel fardeau le jeune voyageur allait être chargé. Ces cartes, ces dessins, ces pesants manuscrits, tous ces documents accumulés qui fournirent ensuite la plus longue partie de cinq volumes de format in-4°, il fallut les garantir sans relâche des brumes éternelles, des pluies sans fin et des eaux fangeuses que l'on rencontre perpétuellement dans ces pays sauvages, où les chemins ne sont point tracés, où les neiges tombent sans relâche. Soigneusement enveloppées d'une toile cirée, les dépêches confidentielles restaient attachées au moyen d'une ceinture sur la poitrine du jeune voyageur

dont elles gênaient les mouvements. Quant aux manuscrits, leur volume était tel qu'il fut nécessaire de les amonceler sur une *kibick* à part, suivant le traîneau conducteur sur lequel glissait, emporté par ses chiens kamtschadales, le jeune chef de la mission. Et tout cela devait être amené sans avaries dans les bureaux du ministère, à Versailles : Or, on était à quatre mille lieues de la France!

Dans ces régions boréales, personne ne l'ignore plus aujourd'hui, tous les transports d'objets quelque peu considérables se font à l'aide de ces traîneaux légers attelés de cinq chiens dont rien n'égale la vigueur et le courage, mais qu'il faut savoir diriger avec sang-froid et dextérité. Dès ses premiers essais comme conducteur de kibicks, notre jeune voyageur comprit que la réussite de son entreprise dépendait tout entière de son courage et de son adresse. Il tombait fréquemment et il était roulé dans la neige. Les bons Kamtschadales firent d'abord tous leurs efforts pour détourner le Français des essais qu'il renouvelait souvent devant eux; ils riaient de ses chutes réitérées, mais aussi ils applaudissaient à son courage; bientôt ils proclamèrent son habileté. Les chiens eux-mêmes, dont l'instinct avait reconnu sa supériorité, s'animèrent au son de sa voix et reconnurent, au bruit méthodique de certains bâtons qu'on frappe en cadence, la manœuvre qu'on exige des coureurs : le succès du voyage était assuré.

Avant qu'on s'éloignât de la baie d'Avatcha, un officier russe distingué, le commandant Kasloff-Ougrenin, gouverneur d'Okhotsk, avait reçu de la Pérouse lui-même les recommandations les plus vives pour que le jeune interprète de l'expédition trouvât dans sa sollicitude un protecteur éclairé. — Jamais paroles sorties du cœur ne furent accueillies avec plus de sincérité, et tout d'abord Barthélemy de Lesseps trouva un ami dans celui qui commandait au nom de Catherine dans ces épouvantables solitudes; mais le gouverneur de tout le Kamtschatka pouvait-il donner autre chose en voyage que l'exemple du courage et de la résignation? On en doute fort quand on lit la relation fidèle que nous avons sous les yeux. Ce n'était pas tout que d'affronter presque en souriant les ouragans de neige dont l'amiral Vrangell a décrit si poétiquement l'horreur formidable, la difficulté était aussi de vivre chez des peuplades qui font leurs délices de la *chaountcha*, bouillie de chair de saumon corrompue, dont il faut se nourrir souvent sous peine de mourir de faim. Comment encore s'arranger de l'aigre boisson qu'on obtient de l'ail sauvage fermenté, qui aide peut-être à la digestion de mets pareils, mais qui cause de terribles insomnies?

Un jour, Barthélemy de Lesseps écrit parmi ses notes ce triste passage : « L'eau ne tarda pas à nous manquer : le seul petit ruisseau que nous rencontrâmes était glacé; il fallut nous résoudre à nous désaltérer avec de la neige. Le défaut de bois fut un autre embarras : pas un arbre sur notre chemin; nous faisions quelquefois une verste pour aller à la découverte d'un méchant arbrisseau qui n'avait pas un pied de hauteur. Tous ceux qui s'offraient à nos regards étaient aussitôt coupés et emportés, dans la crainte de n'en pas trouver plus loin; mais ils étaient si petits et si rares qu'ils ne suffisaient point pour cuire nos aliments. Il n'était donc pas question de nous chauffer; le froid était cependant des plus rigoureux... A chaque instant, nous étions contraints de nous arrêter pour dételer les chiens qui expiraient les uns sur les autres » ; et, ce qui est plus terrible encore, devons-nous ajouter, ils se dévoraient parfois entre eux, lorsque l'absence de toute nourriture les contraignait à cette horrible nécessité. [1]

[1] Dès le début du voyage, de trente-sept chiens attelés au traîneau de Lesseps au mois de mars, il ne lui en restait que vingt-trois. Ces pauvres animaux étaient morts, en partie, faute de nourriture.

Qu'on se figure un moment les angoisses de l'intrépide jeune homme; à force de courage, il écarte ses maux présents, il ne peut oublier les promesses faites à son chef vénéré. Au souvenir des misères qu'il lui reste à subir, il s'écrie : « Ma constance m'abandonnait quand je songeais à mes dépêches. La nuit, le jour, elles étaient sans cesse sous ma main... je n'y touchais qu'en frémissant. »

Au milieu de mille obstacles, le voyage continuait cependant; mais les maux de tout genre qu'il entraînait dans sa rapidité vinrent à s'accroître... Les jours de famine se multipliaient; une grande et douloureuse résolution dut être prise. M. de Kasloff-Ougrenin n'avait pas cessé un seul instant d'être le compagnon plein de sollicitude, et l'on pourrait dire de tendresse paternelle, pour le jeune voyageur qui lui avait été confié. Celui-ci en avait le sentiment, et il était tout entier à la reconnaissance que lui inspirait un dévouement pareil chez un tel homme. Toutefois, en un jour de détresse, le sentiment du devoir devint le plus fort. Barthélemy de Lesseps résolut de poursuivre seul, à travers ces régions désolées, la route que ses chefs lui avaient tracée. Lié par une sorte de serment, le digne Kasloff résiste; la famine devînt-elle plus effroyable, on périra peut-être ensemble, on ne se quittera pas. Cette résolution héroïque venait d'être prise à peine, lorsqu'un exprès, dépêché à tout hasard vers le village maritime de Potkagornoi, apporta une grande provision de chair et de graisse de baleine : dès lors, la subsistance des deux attelages fut assurée. On put arriver à Poustaresk.

On était alors au mois de mars de l'année 1788. M. de Kasloff venait de recevoir un message officiel de Saint-Pétersbourg, qui le constituait gouverneur général de cette immense portion de la Sibérie. A Poustaresk devait avoir lieu une séparation pénible. Pour donner une idée de la pauvreté étrange à laquelle était condamné le chef suprême qui représentait l'autocrate de toutes les Russies dans ces déserts, il suffira de dire qu'il ne trouva pour résidence qu'une yourte enfumée, dépourvue des meubles les plus nécessaires. A défaut de table, ce fut à terre, devant une écritoire où l'encre était gelée, que furent écrites les lettres de recommandation qu'allait emporter Lesseps.

Le jeune voyageur dut aussi se séparer des bons Kamtschadales dont il s'était fait de véritables amis, et se confier aux rusés Koriaks ainsi qu'à l'allure capricieuse des rennes, dont on a toujours à redouter le caractère rétif et entêté. Son adresse et son courage suffirent à tout.

Un jour, les traîneaux avaient dû être allégés de leur fardeau précieux; il fallait traverser pour la seconde fois la Pengina, rivière qui se jette dans l'Ouraïk. Barthélemy de Lesseps avait dû monter un misérable cheval et l'éperonner rudement afin qu'il fendît ces eaux fangeuses, roulant entre elles des fragments de glace qui s'entrechoquaient avec bruit. Reculer, c'était s'exposer à de déplorables retards. Il avance donc, mais bientôt il sent aux tremblements de sa chétive monture qu'un irrémédiable accident sera le prix de sa témérité. La bête fléchit en effet; sans être désarçonné, le cavalier plonge dans les eaux glacées. Ce moment fut terrible, nous dit le voyageur, non parce qu'il était en danger d'y laisser sa vie, mais parce qu'une portion de son *trésor* pouvait être à tout jamais perdue. Un effort désespéré fait revenir à la surface des eaux le cavalier éperdu. Les papiers de la Pérouse sont encore attachés autour de lui : c'est avec un mouvement convulsif qu'il y porte la main! Soigneusement enveloppées dans un tissu fortement ciré, les dépêches sont mouillées à peine. Lesseps pousse un cri de joie, et le gué si redoutable est heureusement traversé.

Une autre fois, la caravane est depuis plusieurs jours en marche, on arrive quelque peu à l'aventure sur les

bords de l'Océan. Tout à coup une chaîne de rochers qui surplombent s'oppose à la marche des traîneaux. Les animaux haletants s'arrêtent : c'est une vraie porte de fer qui leur barre le passage. Barthélemy de Lesseps ne veut pas rétrograder; il est entré en conseil avec ses guides; s'il ne surmonte pas ce passage, son voyage sera retardé de plusieurs mois; il faut franchir à tout prix cette chaîne redoutable, glisser au-dessus des rochers, et suspendre en quelque sorte les traîneaux au-dessus des abîmes, au risque de perdre quelques malheureux animaux qui iront tomber sur des pointes acérées et qu'on relèvera sanglants et peut-être sans vie. Tout cela est exécuté avec un sang-froid, avec une promptitude, qui jettent les sauvages compagnons du voyageur dans une véritable admiration.

Arrivée à la petite ville commerciale d'Ingiga, le 1er avril 1788, l'expédition entrait pour ainsi dire dans la vie civilisée.

Après avoir séjourné à Okhotsk, port assez médiocre,



Barthélemy de Lesseps (1767-1834). — Dessin d'Édouard Garnier, d'après un portrait appartenant à la famille.

mais petite ville dès cette époque assez commerçante, Barthélemy de Lesseps s'embarqua sur la Léna et traversa successivement Tomsk, Tobolsk, Kasan, Nijni-Novogorod, Moscou. Le 21 septembre 1788, il était à Saint-Pétersbourg. Le 17 octobre de la même année, à trois heures après midi, il remettait à Versailles ses dépêches et son précieux dépôt entre les mains du comte de Ségur, qui, avec sa grâce habituelle, le complimentait sur son énergie, son courage et sa persévérance.

Le Voyage de Lesseps, devenu fort rare, puisque Brunet ne le mentionne pas dans sa Bibliographie, ne parut qu'en 1790. (1)

L'auteur de ces quelques lignes a connu dans sa jeunesse cet homme intrépide que ses travaux longuement honorés avaient enfin conduit à la sommité hiérarchique de la carrière des consulats. C'était un grand vieillard de l'aspect le plus noble et sur la figure duquel on ne pouvait rien reconnaître des fatigues excessives jadis endurées. L'habitude des hautes affaires auxquelles il avait été mêlé avait donné à toute sa physionomie un caractère d'aimable condescendance qui contrastait (dès que certains souvenirs revenaient à la pensée) avec les misères parfois extrêmes qu'il lui avait fallu subir. Il se montrait heureux d'ailleurs d'avoir conservé à la France un trésor scientifique que le monde ne peut oublier.

Il est mort à Lisbonne, en 1834.

(1) Il a paru sous le titre suivant : « Journal historique du voyage » de Lesseps, depuis l'instant où il a quitté les frégates françaises » de la Pérouse au port Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtschatka, » jusqu'à son arrivée en France. » Paris, 1790, 2 vol. in-8, fig. — On trouve à la fin du t. II de précieux vocabulaires des langues de la Sibérie.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. LE GÉRANT, J. BEST.

SAN-REMO

(ITALIE).



Place du Marché, à San-Remo. — Dessin d'Émile Laborne.

Que cette Méditerranée est sublime ! quel azur ! quel miroir digne du ciel ! Ce matin, presque au lever du jour, à demi couché sur le sable du rivage, m'abandonnant à une contemplation calme et douce que ne troublait aucun regret, aucun désir, je me sentais comme plongé dans un bien-être si parfait que je n'osais et ne voulais

ni penser, ni même rêver, de peur de dissiper le charme.

Mais San-Remo n'est pas une solitude. Un train venant de Gênes a roulé tout à coup derrière moi comme un tonnerre, courant à toute vapeur vers la frontière de France, à Ventimiglia, qui n'est qu'à une demi-heure d'ici. Malgré moi, je l'ai suivi un moment en esprit sur cette route enchantée où se succèdent Menton, Monaco, Villefranche, Nice, Cannes, et je me serais laissé entraîner maladroitement ainsi, je crois, jusqu'à Toulon et Marseille, plus loin encore, que sais-je, si, me réprimandant pour cette échappée, je n'avais attaché de nouveau mes regards sur la surface de la mer qu'une légère brise effleurait et dont les innombrables petites vagues étincelaient sous les rayons obliques du soleil comme des étincelles de diamant.

Je revenais peu à peu à mon heureuse extase, quand sont arrivés des baigneurs et des baigneuses. Adieu silence, adieu liberté ! En moins d'une demi-heure la plage s'est couverte de Russes, d'Allemands, d'Anglais, beaucoup plus que d'Italiens, quoique San-Remo soit en Italie, et surtout que de Français, car on nous voit rarement hors de France ; nous sommes assurément de tous les peuples d'Europe le moins voyageur.

Je me suis levé, et j'ai été errer à l'ombre des marronniers et des platanes du Marché. J'ai ouvert mon album avec l'intention de crayonner. Les motifs de dessin ne me manquaient pas : esquisserais-je quelqu'une de ces marchandes de fleurs, de légumes, de fruits ou de poissons qui se parlent haut dans une version de cet idiome sonore dont jamais ne se fatigueront mes oreilles? Mais d'autres scènes plus agréables m'attirent. Voici de jeunes femmes qui viennent puiser l'eau à la fontaine dans des vases de cuivre qu'elles portent sur leur tête avec grâce ; leurs tailles sont courtes, leurs robes longues; presque toutes ont une fleur dans leurs cheveux.

Je commençais à dessiner une jeune mère qui, revenant de la fontaine, portait sur son bras une fillette gentille et gaie, quand je vis apparaître une troupe de pénitents vêtus d'une robe de toile bleue décorée d'un écusson brodé d'or, et coiffés d'un chaperon ; une bannière les précédait ; derrière eux, des enfants portaient le cercueil d'un enfant.

Le triste cortége entra dans la cathédrale de San-Siro, qui s'élève sur un côté de la place, et dont le clocher est bariolé de peintures jaunes, rouges et vertes.

Je refermai mon album. La place s'était toute couverte pour moi d'une ombre de deuil.

Laissant de côté la grande rue parallèle à la mer, les nombreux hôtels, les villas, je montai à travers les rues étroites et escarpées où les maisons, parfois se soutenant les unes par les autres au moyen de grands cintres en maçonnerie, se rapprochent jusqu'à cacher la vue du ciel.

Attristé, je ne m'arrêtai qu'en haut, sur la colline, au milieu des vignes, des oliviers, des grenadiers, des orangers, des citronniers, qui sèment de leurs fleurs les riches tapis d'anémones où le pied se pose à regret.

San-Remo est le pays des fleurs : sur les chemins même, de distance en distance, j'apercevais des vases de fleurs sur de petits reposoirs où s'agenouillent les villageoises.

Peu à peu la sérénité rentra dans mon âme.

UTILITÉ DES PETITS PLAISIRS
ET DES PETITES DOULEURS.

Montaigne s'est plu, un moment, à rêver un monde nouveau où la jouissance continue, à son plus haut degré, serait l'état ordinaire de l'homme. Mais ce rêve n'est pas de longue durée; bientôt il se ravise, il voit le danger qui menacerait cet homme toujours, suivant son expression, en proie à la volupté : « Je le sens fondre, dit-il, sous la charge de son être, et le vois du tout incapable de porter une si pure, si constante volupté et si universelle. » (1)

Ce n'est qu'à de courts instants, à de longs intervalles, que nous éprouvons, ou du moins que nous pouvons supporter le plaisir et la douleur à l'état aigu. Que de degrés, que de nuances, en nombre infini, au-dessous de ce maximum de la sensibilité ! Il y a, à travers tous les moments de notre existence, une continuelle circulation de petites aides ou délivrances, comme dit Leibniz, de petits plaisirs, de petites douleurs, qui, quoique à peine sensibles, pris à part, ne laissent pas cependant, par leur suite et par leur accumulation, d'influer sur un grand nombre de nos déterminations, sur les dispositions, les humeurs, et sur l'état général de notre âme. (2)

VOYAGE EN ARABIE
PAR FULGENCE FRESNEL (3).

(Extraits d'une correspondance.)

DE LA MUSIQUE ARABE (4).

Les goûts changent en Orient. La musique arabe me plaît beaucoup aujourd'hui; mais je n'ai pas oublié qu'elle m'était odieuse il y a huit ans. Comment vous persuaderai-je maintenant qu'elle est pathétique, entraînante, etc.? J'espère toutefois être compris des hommes sans préjugé en leur disant qu'entre un Français qui arrive et un Français qui a passé dix ans en Orient, il y a précisément la même différence qu'entre un Anglais qui arrive à Paris et un Anglais établi dans cette ville depuis dix ans. A nos yeux ce dernier Anglais a gagné cinquante pour cent; aux yeux de ses compatriotes de la vieille roche, il est devenu *outlaw* (5) ou peu s'en faut.

LE CKAT.

Les seuls Wahhâbites (6) ont jugé à propos de défendre l'usage du tabac, parce que la fumée de la pipe est tant soit peu enivrante, et parce que le prophète et ses compagnons n'en faisaient point usage. Mais les Wahhâbites ne font plus la loi en Arabie, et partout où ils ne font pas la loi, on fume du matin au soir.

Dans le Yaman (7) on mange du ckât (les feuilles vertes du *Celastrus edulis*), substance qui procure de longues et douces insomnies, et dont l'effet tient lieu du sommeil et le remplace très-avantageusement pour quiconque veut se sentir vivre. Le fait est que les habitants du Yaman ne donnent pas au sommeil plus de trois ou quatre heures sur vingt-quatre, en sorte que la durée de leur vie journalière est à la durée de la nôtre dans le rapport de 5 à 4.

(1) *Essais*, liv. II, ch. XX.

(2) *Du plaisir et de la douleur*, par Francisque Bouiller, membre de l'Institut.

(3) Fulgence Fresnel, très-regretté, a été consul de France à Djedda. Il a écrit des *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme* (1836), une notice sur les sources du Nil, et la traduction d'une dissertation anglaise sur le Zodiaque de Denderah.

(4) Un Français qui méprisait fort la musique japonaise raconte qu'après un séjour de quelque durée à Yeddo, un soir où, assis devant une maison de thé, il songeait tristement à la France, il éprouva un soulagement moral insensible, et, cherchant la cause de ce changement, il reconnut qu'il le devait à un chant et au jeu d'un instrument de musique qui de l'intérieur de la maison venaient doucement jusqu'à lui. De semblables effets prouvent en faveur d'un art.

(5) Mot à mot, « hors la loi, proscrit. »

(6) Ou Ouahabites, Arabes de l'Asie centrale. Leur capitale est Er-Ryad ; ce sont des protestants dans la religion de Mahomet.

(7) Ou Yémen, entre le Nedja et l'Hedjaz au nord, la mer Rouge à l'ouest, le détroit de Bab-el-Mandeb au sud, et l'Hadramaout à l'est.

M. Botta [1] fait le plus grand cas du *Celastrus edulis* et le place autant au-dessus de l'opium que l'opium est au-dessus du vin.

Malheureusement le ckât ne s'exporte point et veut être mangé frais. Dans le Yaman, un amateur aisé en consomme pour cinq ou six francs par jour.

CONSOMMATION DES LIQUEURS ALCOOLIQUES EN ORIENT.

On ne se doute pas en Europe de la consommation d'eau-de-vie qui se fait en pays musulman. Il n'y a pas jusqu'aux gardiens de la Maison de Dieu (à la Mecque) qui ne boivent de l'eau-de-vie en secret. Etant à Djeddah, je reçus communication d'une lettre écrite à M. Thédufau, médecin en chef de l'armée du pacha en Arabie, par un des plus haut placés parmi les chérifs de la Mecque. Dans cette lettre, le personnage haut placé donnait à M. Thédufau les nouvelles du jour, et lui demandait, en échange de ses nouvelles, le plus de bouteilles d'arack que faire se pourrait, en ayant soin de régler son envoi de telle sorte que le porteur entrât de nuit dans la ville sainte. Le personnage haut placé voulait éviter le scandale.

L'eau-de-vie que boivent habituellement les Levantins de quelque distinction est l'esprit anisé de raisins secs. Dans les sales boutiques du pacha on y substitue généralement l'eau-de-vie de dattes, qui offre à Son Altesse un bénéfice plus considérable. La première est, de l'aveu des médecins qui ont séjourné en Orient, le plus sain ou le moins malsain des stimulants alcooliques auxquels on peut être tenté de recourir dans les pays chauds, parce qu'elle produit l'excitation voulue sans charger l'estomac. Le fait est que, s'il y a du danger à boire de l'arack (en Orient), il y en a beaucoup plus à boire du vin, même aux repas. Si l'on ne veut qu'étancher la soif, le mieux est de se borner à l'eau pure ou à la bière.

Les Orientaux ne sont pas difficiles sur la saveur des drogues enivrantes. Pour eux, les vins et les liqueurs ne sont point des friandises, mais bien des *moukaygéfât*, c'est-à-dire des substances destinées à produire l'état désigné en turc et en arabe par le mot de *kayf* ou *kéf*, que l'on peut traduire par *aise*, *bien-être* ou *béatitude stupide*, selon le point de vue.

LES JARDINS DU FOND DE LA MER.

Les variétés des madrépores, l'éclat, la vivacité et la diversité des couleurs qu'elles présentent, échappent à la description de tout autre qu'un naturaliste ; cependant le « voyageur général » peut en donner une idée quelconque au « lecteur général. »

Appuyez-vous, accoudez-vous sur le bord de votre canjé (barque), par un temps parfaitement calme, dans les endroits où la sonde ne marque pas plus de douze ou quinze brasses, et faites plonger vos regards dans le cristal qui vous porte : vous verrez au fond de l'eau comme une forêt de choux-fleurs rouges, violets, bleus, dorés, vert-pré, vert-pomme, etc.; et puis des arborescences dont les rameaux se terminent en fleurs pourpres, en petits pompons de toutes les couleurs; et puis des buissons épineux, ce sont les oursins, et au milieu de tout cela des coquillages à n'en plus finir. On passerait sa vie à regarder ce qu'il y a au fond de cette mer. On croit voir des arbres couverts de pierres précieuses : ce ne sont ni des fleurs, ni des arbres, ni des bijoux, ce sont des animaux, mais des animaux qu'on peut cueillir.

— Allons, Ssâlehh ! saute à l'eau, et apporte-moi ce beau *schèb* rouge que tu vois là.

Je le lui montre du doigt : il l'a vu, il plonge aussitôt sans disparaître, car l'eau est aussi transparente que l'air, et me rapporte l'objet désiré. Au moment où le *schèb* sort de l'eau, ses couleurs sont magnifiques. Dépêchez-vous de les admirer ; ranimez-les avec de l'eau de mer... dans un instant elles ne seront plus ; un gris sale va succéder à tout cet éclat, et vous croirez l'avoir rêvé...

— Souleymân, à ton tour ! apporte-moi ce buisson d'émeraudes.

Que de milliers d'êtres condamnés à mort par ma curiosité ! Sans compter ceux qui constituent le buisson, j'en découvre tant d'autres qui vivaient dans ses racines !

Ces madrépores se superposent incessamment, indéfiniment; et l'on voit des îles sortir de la mer ; on voit un sol créé par des insectes. Les maisons de Djeddah sont bâties avec leurs maisons.

La suite à une autre livraison.

[1] Voy. la biographie de Botta et son portrait, tome XLIV, 1876, page 117.

LE GRISOUMÈTRE.

On vient d'imaginer un appareil permettant de doser le grisou dans les mines de houille d'une façon très-simple et avec une grande exactitude, soit en dehors de la mine, soit dans la mine même.

Son appareil est fondé sur cette expérience de chimie bien connue : Si on fait passer l'étincelle électrique dans un mélange d'oxygène et de protocarbure d'hydrogène (grisou), il se produit de l'eau et de l'acide carbonique en volume *égal* à celui du grisou qui se trouvait primitivement dans le mélange [1]. La détonation une fois produite, comme l'eau formée se condense à l'état liquide, il ne reste que l'acide carbonique dont le volume mesuré donne immédiatement le volume de grisou que contenait l'air de la mine introduit dans l'appareil.

Au lieu de produire une décharge électrique, ce qui exige l'emploi d'appareils peu commodes et a le grave inconvénient de produire une détonation capable de briser l'appareil, on produit la réaction au moyen du brûleur B. Ce brûleur se compose simplement d'un godet de verre dans lequel on peut faire rougir un fil de palladium *f*, au moyen de deux fils traversant le bouchon de caoutchouc, et qui communiquent avec les deux pôles d'une pile quelconque.

Voici maintenant comment on opère :

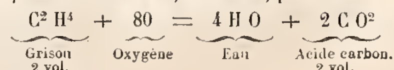
L'air puisé dans la mine est renfermé dans la pipette P, dont l'extrémité entre dans un petit tube de caoutchouc fermé par une pince. On peut l'adapter au bec A du tube de l'appareil.

On commence par soulever le flacon aspirateur F. L'appareil étant plein d'eau, on adapte la pipette P en A ; on ouvre la pince et le robinet R.

Puis on ferme R ; on ouvre R'. Le gaz étant dans le brûleur, on fait passer le courant de la pile ; le fil de palladium rougit ; lorsqu'il est devenu rouge-blanc, on peut être sûr que la combustion est complète. On soulève de nouveau le flacon F ; on ferme R' ; on attend le refroidissement, et on mesure le volume d'acide carbonique produit. Comme on fait presque immédiatement la lecture, l'erreur produite par l'absorption de l'acide carbonique par l'eau est nulle ; car la dissolution de l'acide carbonique dans l'eau ne commence à être sensible qu'au bout de cinq minutes.

On peut par ce procédé apprécier à un millième près le volume de grisou qui se trouve dans l'air.

[1] On exprime cette réaction, en chimie, par la formule suivante :



On peut se servir comme pile de la pile Leclanché (voy. p. 135).

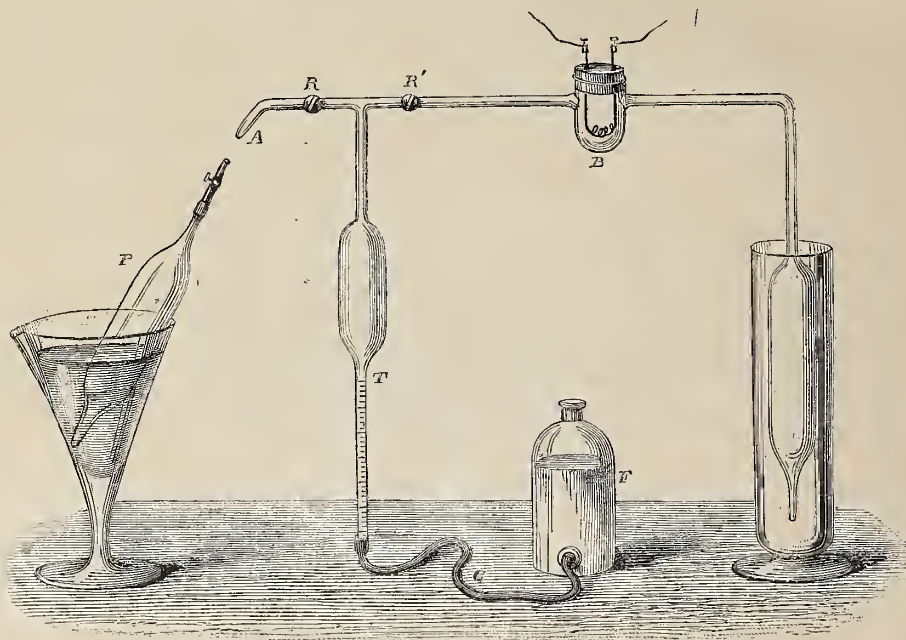
L'inventeur, M. Coquillon, a aussi construit un appareil portatif qui peut servir dans l'intérieur de la mine. Il se compose essentiellement d'une éprouvette renversée pleine d'eau dans laquelle plonge le brûleur, muni à la base d'un tube gradué. Le tout est enveloppé dans une garniture métallique protectrice. On peut, en ce cas, employer les piles portatives de M. Planté.

Cet appareil a été expérimenté déjà à Saint-Étienne et dans les bassins houillers belges.

On a pu constater, par son emploi, que le principe de la diffusion absolue des gaz les uns dans les autres quand ils sont mélangés ne paraît pas s'appliquer d'une manière rigoureuse dans les mines de houille. Ainsi, dans le bassin de Charleroi, on a remarqué que le grisou séjourne toujours en grande quantité dans la partie supérieure des galeries. On a trouvé plusieurs fois que le gaz récolté ainsi ne contenait presque pas d'air; il était presque uniquement constitué par le protocarbure d'hydrogène.

En outre, on sait que la proportion de grisou que contient une même mine de houille varie souvent beaucoup, et le grisoumètre pourra être d'une grande utilité pour régler la ventilation de la mine suivant la proportion de protocarbure qu'elle renferme. Il montrera, par exemple, comment on doit faire agir le ventilateur en certaines circonstances exceptionnelles. Ainsi, on a prétendu, à propos de l'accident du Puits-Jabin, que le ventilateur enlevait l'air du milieu des galeries, en laissant le grisou accumulé dans les parties supérieures, et pouvait, en ce cas, servir à propager l'inflammation.

On pourra aussi savoir d'une manière définitive, au moyen du grisoumètre, quelle est l'influence des circonstances atmosphériques extérieures sur la production du gaz inflammable ; — si, par exemple, les dépressions barométriques augmentent notablement la production du grisou dans les mines.



Grisoumètre.

SAUNDERSON.

ANECDOTE.

L'illustre savant Saunderson, professeur de mathématiques, d'astronomie et d'optique, quoique aveugle depuis l'âge d'un an (Voy. t. X, 1842, p. 140; t. XVII, 1849, p. 291; t. XXXV, 1867, p. 271), se trouvait dans un salon lorsque arriva une dame qui prit à l'instant et garda, durant toute sa visite, le haut bout de la conversation. Dès qu'elle fut partie, l'aveugle, qui ne la connaissait point et qui l'entendait pour la première fois, s'écria aussitôt :

— Voilà une personne qui doit avoir de très-belles dents !

Le fait était vrai.

— Comment donc avez-vous deviné cette particularité? demanda quelqu'un à Saunderson.

— Eh ! j'ai remarqué que cette dame riait constamment; et comme je n'ai aucun motif de la croire insensée, j'en ai conclu qu'elle voulait montrer aux assistants les charmes d'une bouche bien ornée, en tenant ses lèvres constamment entr'ouvertes pour donner passage à ses petits éclats de rire.

On admira la sagacité de l'aveugle. Son observation vient à l'appui de ce que nous avons dit, page 31 de ce volume, sur les qualités naturelles qu'on exploite avec exagération pour en tirer vanité.

JEAN DU CREUX DES COUSINS

(Hans im Schnockeloch).

LÉGENDE STRASBOURGEOISE.

Il y avait autrefois dans la banlieue de Strasbourg, à Kœnigshoffen une auberge bien connue sous le nom de *Schnockeloch* (le trou ou le creux des Cousins). Le jeune maître de ce petit hôtel, Hans (Jean), faisait, comme on dit,

de très-bonnes affaires : les dimanches et jours de fête surtout, sa maison était toujours pleine ; les écus pleuvaient dans sa caisse. Naturellement, il avait beaucoup d'amis, on le cajolait de tous côtés ; voisins et voisines avaient mille attentions pour lui : M. Jean par ci, M. Jean par là ; on n'entendait parler que de l'heureux propriétaire du Creux des Cousins.

Et cependant, chose étrange ! plus M. Jean devenait riche, plus sa renommée grandissait, plus M. Jean se montrait soucieux ; sa mauvaise humeur, qu'on attribuait secrètement à l'orgueil ou à quelque ambition excessive, donnait raison à l'adage bien connu : « Nul n'est content de son sort. »

Un poëte du pays composa alors sur lui, en dialecte alsacien, un quatrain qu'on mit en musique et qui devint rapidement populaire.



Jean du Creux des Cousins. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Voici, non la traduction, mais à peu près le sens de ce quatrain d'une simplicité extrême :

Jean du Creux des Cousins a tout ce qu'il veut,
Et ce qu'il veut, il ne l'a pas ;
Et ce qu'il a, il ne le veut pas.
Jean du Creux des Cousins a tout ce qu'il veut.

M. Théophile Schuler a fait sur ce sujet une jolie eau-forte, il y a déjà bien des années. Il a reproduit ensuite la même composition pour la Société des amis des arts de Strasbourg, qui l'a distribuée à ses membres dans un album avec d'autres gravures, mais sans jamais la mettre en vente.

« Il m'est donc permis de l'offrir aux lecteurs du *Magasin pittoresque*, nous écrit M. Schuler, d'autant plus que les temps sont bien changés ; les vrais chagrins sont venus pour Jean l'Alsacien, qui ne connaissait pas alors de peines véritables, mais qui ne sait que trop aujourd'hui pourquoi « il n'est pas content de son sort. »

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE.

Voy. p. 161, et les Tables du volume précédent.

SUITE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Au dix-septième siècle, on ne pouvait plus guère espérer de nouvelles grandes découvertes ; cependant, comme on l'a vu dans notre précédent article, dès le début, l'activité des voyageurs ne s'était point ralentie.

Des missionnaires portugais s'établirent en Afrique et écrivirent des relations intéressantes : nous citerons celles de P. Paëz (1618), qui vit le premier les sources de l'Abaï ou fleuve Bleu ; du P. Lobo (1628), et du P. Balthazar (cette dernière relation fut publiée en 1660).

Des missionnaires italiens, Carli de Placenza (1667), Antonio de Cavazzi (1654-68), Antonio Zuchelli (1696-1704), explorèrent et décrivirent le Congo.

Bruë écrivit des mémoires sur le Sénégal (1697-1718) ; auparavant, en 1658, de Flacourt avait décrit l'île de Madagascar.

En Asie, les Hollandais fondèrent Batavia dans l'année

1619. Dès l'an 1600 ils avaient pris pied au Japon, dans sa partie méridionale.

Les Anglais firent concurrence aux Portugais sur les côtes de l'Inde. Robert Knox séjourna de 1657 à 1679 dans l'île de Ceylan.

Les Français, moins préoccupés de commerce, ne restèrent pas indifférents aux progrès géographiques. François Pyrard de Laval donna une relation de son naufrage à l'archipel des Maldives (1602); Bernier écrivit une excellente description du Cachemir. Le P. Tachard, naturaliste et mathématicien, fit deux voyages à la Cochinchine et au Tonkin, en 1685 et 1687.

Dès 1583, les missionnaires catholiques avaient obtenu la permission de séjourner en Chine. Les résultats de leurs observations furent publiés en 1655, par Martini, dans la *China illustrata*. La mission française, dont firent partie les PP. Tachard, Gerbillon, Visdelou, Lecomte et Bouvet, date de 1687.

Les premiers rapports entre la Russie et la Chine remontent au dix-septième siècle. Un traité conclu en 1689 régla les frontières entre ces deux empires.

Le Kamtschatka fut exploré en 1697.

Un homme d'un grand mérite, fils d'un joaillier parisien, Chardin, dans le cours de deux voyages, de 1666 à 1669 et de 1673 à 1677, étudia la Perse : ses relations sont encore aujourd'hui d'un grand intérêt. Parmi les autres voyageurs qui explorèrent cette même contrée, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Inde, on doit nommer Della Valle (1614-26), Tavernier (1629-69), Jean Thévenot (1655-67), le Bruyn (1673-93), Kæmpfer (1684).

De 1699 à 1701, William Dampier fit un long voyage, plus aventureux qu'utile à la science.

Le dix-septième siècle fut, d'autre part, une période d'admirables travaux dans la science proprement dite, et il suffit de rappeler que ce fut le temps où vécurent Galilée, Kepler, Huyghens, Leibniz, Pascal, Newton, Torricelli, Dominique Cassini, la Hire. Grâce à ces hommes supérieurs, l'astronomie, les mathématiques, la physique, contribuèrent puissamment aux progrès de la géographie. Jean Picard, de l'Académie des sciences, donna par ses calculs, en 1669, les dimensions et la forme exacte de la terre : il compléta ainsi les études de Fernel (1528) et d'autres savants, tels que Snellius (1615), Blaen (1620), Norwood (1635), Riccioli (1644). On a pu appeler avec justice le dix-septième siècle, sous le rapport géographique comme sous beaucoup d'autres, le siècle de l'érudition.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Au dix-huitième siècle commence la grande réforme de la cartographie. Dès 1700 paraissent la mappemonde et les cartes des quatre parties du monde, de Guillaume Delisle. Un géographe plus célèbre encore, d'Anville (1), enrichit la science, à partir de 1748, d'une suite d'admirables cartes. On y trouve marqués tous les progrès des explorations nouvelles, dont quelques-unes furent heureuses.

Le Russe Behring, dans trois voyages, de 1728 à 1741, explora une portion encore inconnue de la côte nord-ouest de l'Amérique, par 58 degrés et demi de latitude, découvrit les îles Aléoutes, et, franchissant le détroit qui a reçu son nom, détermina ainsi la limite extrême des deux continents.

Parmi les autres voyageurs de la première moitié du dix-huitième siècle, on distingue Vood Rogers (1708), Roggeween (1721), le commodore Anson (1741-42), qui découvrirent plusieurs îles dans le grand Océan; les pères Feuillée (1708) et Frezier (1712), qui étudièrent les côtes de la Patagonie et du Chili; Kolbe, qui, en 1705, visita en Afrique le Cap et le pays des Hottentots.

Citons encore les explorations du docteur Schaw dans les régences d'Alger et de Tunis (1720), d'Adanson au Sénégal (1749-53), de la Caille au Cap (1750).

Le grand ouvrage de Duhalde, publié en 1745 sous le titre de : *Description de l'empire de la Chine*, répandit de nouvelles lumières sur ce pays; on vit paraître aussi vers le même temps la *Description de la Tartarie*, par Nicolas Witsen, et celle des Indes néerlandaises, par Valentyn.

C'est dans cette première moitié du dix-huitième siècle que l'Académie des sciences envoya des savants en Laponie (Clairaut et Maupertuis), au Pérou (la Condamine), pour mesurer deux arcs du méridien (1735 à 1739) et déterminer d'une manière plus précise la forme du globe terrestre.

Un fait qu'il faut signaler d'une manière toute particulière est la description géométrique et la carte de la France par Cassini de Thury, directeur de l'Observatoire. « Ce sera, dit M. Vivien de Saint-Martin, l'éternel honneur de ce grand monument, non-seulement d'avoir doté la France d'une carte dont il n'existait pas d'exemple dans le monde, mais encore d'avoir été le point de départ et le modèle de tous les travaux analogues qui ont été depuis lors exécutés chez les autres peuples. »

La seconde moitié du dix-huitième siècle est surtout remarquable par des voyages qui eurent principalement pour objet les progrès de la science. On ne connaissait encore ni l'intérieur de l'Afrique, ni beaucoup d'îles du grand Océan; on n'avait pas exploré la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; on savait peu de chose sur l'Amérique du Sud, sur l'intérieur de l'Amérique du Nord, et sur la région arctique. L'Asie, l'Europe, connues dans leur ensemble, étaient elles-mêmes imparfaitement explorées. Les savants étaient loin d'être satisfaits : ils demandaient des recherches plus attentives, des observations plus exactes.

Un orientaliste, David Michaëlis, rédigea le programme d'une exploration de l'Arabie. Ce fut le gouvernement danois qui eut à cœur de le mettre à exécution. Une expédition fut composée de cinq personnes : Haven, Danois philologue; Forksal, professeur suédois d'histoire naturelle; le médecin Cramer, le peintre Baurenfeid, et un ingénieur hanovrien, Carsten Niebuhr, qui avait surtout des connaissances étendues en astronomie et en géographie. Ces savants, après de sérieuses préparations, partirent de Copenhague le 7 janvier 1761. Ils séjournèrent dans la basse Égypte, s'embarquèrent à Suez le 10 octobre 1762, et le 29 décembre commencèrent leurs travaux à partir de Loheia, sur la côte de l'Yémen. Il est peu d'exemples d'études géographiques faites, sous tous les rapports, d'une manière plus approfondie et plus complète. Les deux ouvrages que Niebuhr écrivit à son retour, la Description de l'Arabie (1772) et la Relation (1774), sont encore aujourd'hui consultés avec profit par ceux qui veulent avoir des notions exactes sur l'Arabie Heureuse. Notons en passant que ce Niebuhr fut le père du célèbre historien du même nom. Il revint seul d'Arabie : ses quatre compagnons y avaient succombé aux fatigues et à l'ardeur du climat.

Le commodore Byron avait été envoyé, en 1764, pour faire des découvertes dans le grand Océan : il n'y découvrit guère que les îles Falkland (îles Malouines). Les capitaines Wallis et Carteret, expédiés après lui, reconnurent le groupe de la Nouvelle-Irlande, au nord-est de la Nouvelle-Guinée.

Notre compatriote Bougainville, plus heureux, reconnut

(1) Voy. une notice sur d'Anville, et son portrait, t. VII, 1839, p. 216.

l'archipel Dangereux, revit avec détail Otaïti, et découvrit l'archipel des Navigateurs et les grandes Cyclades.

Mais la plus grande exploration maritime de ce temps est assurément celle de l'officier de marine James Cook. On connaît ses trois voyages, de 1768 à 1771, de 1772 à 1775, et enfin de 1776, et sa déplorable fin (¹).

Dans le premier de ces voyages, il acheva la reconnaissance des îles de la Société, fit le tour des deux îles de la Nouvelle-Zélande, et compléta l'exploration de la Nouvelle-Hollande au nord. Il avait espéré découvrir une grande terre inconnue, un continent austral; mais, quoique déçu dans cette espérance, son exploration avait eu de telles conséquences que, dès ce début, sa réputation s'étendit dans toute l'Europe.

Au deuxième voyage, il se dirigea vers le pôle austral et parvint au 71e parallèle. Repoussé par les glaces, il fixa le nombre et la position des îles Marquises, découvrit quelques nouvelles terres aux îles des Amis, puis la Nouvelle-Calédonie. De là il double le cap Horn, touche au cap de Bonne-Espérance, découvre l'île Georgie, s'avance vers le sud jusqu'au 60e parallèle, et découvre parmi les glaces plusieurs îles dont il nomme la plus méridionale « la Thulé du Sud. »

Il avait cette fois complété en quelque sorte la carte du grand Océan.

Dans le cours de son troisième voyage, il découvrit les îles Sandwich (1778), fit voile vers la côte nord-ouest de l'Amérique, reconnut les golfes qui précèdent la presqu'île d'Alaska, vit les premières chaînes des Aléoutes, et s'éleva jusqu'au détroit de Behring, qu'il dépassa et dont il vérifia la carte. Revenu aux îles Sandwich pour y passer la mauvaise saison, il y fut tué par un insulaire, le 14 février 1779.

L'importance et l'éclat de ces voyages de Cook ne doivent pas laisser oublier qu'il faut mentionner ceux de Fleurieu (1769), Verdun, Borda et Pingré dans l'Atlantique (1771-72), de Grenier dans la mer des Indes (1769), du capitaine Surville (1769), et du capitaine Marion (1771) dans le grand Océan.

Les explorations les plus notables qui succédèrent à celles de Cook au dix-huitième siècle furent celles de la Pérouse (1785-88), arrêtée si fatalement (²); d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de Marchand à la côte nord-ouest de l'Amérique (1791), de Portlock, de Dixon, de Vancouver (1792-94).

En Afrique, il est nécessaire de rappeler les voyages intéressants de Bruce en Abyssinie (1769-71), de Mungo-Park (1795), de Volney que l'on a trop souvent le tort de ne considérer que comme un littérateur philosophe, quoique ce fût aussi un observateur sincère (1783-1801).

Diverses explorations scientifiques recommandent, en Russie, sous le règne de Catherine II (1768-74), les noms de Gmelin, Guldenstædt et Pallas.

Il faut noter encore Hearne et Mackenzie (1769-88) dans le nord de l'Amérique, et Azara (1781) dans l'Amérique du Sud.

Aux limites du dix-huitième siècle, on se trouve en présence de notre grande expédition française en Égypte (1798-1801) et des voyages d'Alexandre de Humboldt dans l'Amérique tropicale (1769-1781).

Le dix-neuvième siècle n'aura pas concouru moins que ceux qui l'ont précédé aux découvertes géographiques : ses travaux seront le sujet d'un autre article.

La suite à une autre livraison.

(¹) Voy. les Tables du *Magasin pittoresque* et le quatrième volume des *Voyageurs anciens et modernes*.

(²) Voy. nos Tables sur la Pérouse, sa mort, le monument qui lui a été élevé.

PENSÉES DIVERSES (¹).

POUVOIR DE L'ÉDUCATION.

Pour teindre en rouge les os d'un animal vivant, il ne faut pas les lui arracher par violence : il suffit de nourrir l'animal avec certaines substances colorées (garance). Pour élever un aérostat, il ne faut pas le tirer en haut à l'aide d'un câble, il suffit d'y mettre de l'hydrogène. Pour faire produire telle action à telle personne, il suffit de lui faire concevoir telle opinion.

LA VIE.

Croître en être et y faire croître avec soi les individus finis qui nous entourent.

La morale consiste à faire prédominer de plus en plus les instincts généraux de l'être absolu, qui sont en nous, sur les instincts particuliers qui ne tendent qu'à la conservation de chaque individu; instincts légitimes en soi et dont l'exagération se nomme égoïsme.

LE TRAVAIL HUMAIN.

Le vrai travail de l'homme, comme être intelligent et moral, c'est d'étudier les lois de Dieu et d'obéir à ces lois. La vertu consiste à s'y soumettre; le talent, à les mettre en œuvre; la bonté, à continuer l'œuvre bienveillante de Dieu, en procurant du bien-être à la famille humaine et un développement conforme à leur nature à toutes les parties de la création.

ŒUVRE DE L'HOMME.

L'homme peut s'associer à la Divine intelligence par la bonté, par la charité, par le dévouement. Être une force brute ou un associé de la Providence, tel est le choix que chacun de nous a à faire.

RÉCOMPENSE.

La récompense d'avoir fait un peu de bien, c'est le désir d'en faire davantage.

PUISSANCE DE L'HABITUDE.

C'est une chose remarquable comme, par suite de la grande habitude, l'âme de l'ouvrier ou de l'artiste (violoniste par exemple) paraît s'étendre jusque dans les outils et instruments dont il se sert.

VISER HAUT.

Il est des armes à feu qui baissent quand on les tire. L'esprit humain est de ce nombre; pour atteindre le but, il faut viser beaucoup plus haut.

LES MOULINS HOLLANDAIS.

Un descendant de Louis XIV, petit-fils du duc de Bourgogne, fils de Louis XV, le Dauphin, donnait un jour avec impatience cet ordre royal à son gouverneur : — « Eh! faites donc taire le vent! »

Ce ne serait point l'affaire des moulins, surtout en Hollande, où l'on en peut compter, dit-on, jusqu'à neuf mille : moulins à épuiser l'eau, à dessécher le sol, les tourbières; moulins à enlever la vase et le sable ; moulins à broyer les grains et les graines, à scier le bois, à battre le chanvre; moulins à tout usage; grands moulins, petits moulins; moulins riches faits de beau bois et aux ailes vêtues de bonnes toiles, moulins de modeste apparence, moulins pauvres aux parois et aux ailes rapiécées; mais tous mou-

(¹) Jacques Demogeot, *Notes sur diverses questions de métaphysique et de littérature*. 1877.

lins propres, utiles, laborieux, honnêtes, faisant honneur à leur pays et n'en déparant point les calmes beautés. Ils ne font pas grand bruit tout en servant bien leurs maîtres, et ils ne sont pas dédaignés des artistes : les anciens peintres hollandais, et des meilleurs, se sont plu à les faire figurer dans leurs compositions. Le grand Ruysdael, entre autres, en a représenté un magistralement dans une de ses œuvres les plus estimées, au Musée Van der Hoop; Fromentin l'a décrite : « Un coin de la Meuse; un terrain étagé avec des arbres, des maisons, et pour sommet un noir moulin, ses bras au vent. »

Qui n'aurait plaisir à arrêter un moment ses regards sur ces moulins de Dordrecht ([1]), que l'habile crayon de M. Stroobant nous montre au repos, sur la rive d'un canal paisible? Leur tâche est sans doute de scier les bois que le Rhin apporte sous la forme de trains à la vieille ville de Dordrecht, et dont le commerce est l'une des principales sources d'aisance pour ses habitants.

Lorsque le Leeghwater ([1]) commença, en 1848, à dessécher la mer de Harlem, un jeune écrivain entreprit de le célébrer dans un petit poëme héroï-comique.

Au premier chant, il personnifia la puissante machine à vapeur; il dépeignit dans sa tour le géant et ses onze bouches avides avalant le lac immense. On pense bien qu'il n'oublia pas de versifier sur la ruine des nautoniers, sur le désespoir et l'agonie des poissons, sur l'étonnement et la rage des oiseaux de mer disputant aux pêcheurs leur dernière proie; il ne négligea aucun trait de ce spectacle de désolation.



Moulins à Dordrecht (Hollande). — Dessin de Stroobant, d'après nature.

Au deuxième chant, il fit paraître peu à peu les laboureurs se partageant le lit desséché du lac, dix-huit mille hectares de terre! puis il les montra commençant à labourer, à semer, à se bâtir des maisons : scènes riantes, aimables, et qui préparaient le tableau des riches cultures, des moissons dorées, des verts ombrages couvrant insensiblement toute la surface solide de ce sol nouveau, où pendant des siècles les tempêtes avaient soulevé les vagues furieuses et englouti les barques et les navires.

Au dernier chant, le propriétaire d'un moulin, passant un soir, au clair de lune, près du noir Leeghwater, tressaillit en entendant un bâillement formidable; il s'arrêta, il écouta. Le géant s'ennuyait et murmurait, comme en rêve, ces paroles : « Ce que je fais maintenant n'est plus digne de moi. On ne satisfait pas ma soif; je me sens altéré; j'ai bu une petite mer, il m'en faut d'autres. J'appellerai à moi vingt machines faites à mon image et dont je serai le chef, et nous dessécherons les canaux, la mer de Zuyderzee tout entière, et, plus tard, pourquoi pas l'Océan? »

Le bon Néerlandais, pâle de terreur, alla raconter son aventure au bourgmestre de Harlem à moitié endormi.

Grande émotion, comme l'on doit bien le supposer, jusqu'au lendemain matin, où, le rêve s'étant évanoui avec les ombres nocturnes, on ne fit que rire des jactances du Leeghwater qu'on lui pardonna en souvenir de ses services; et une fraîche brise étant venue à s'élever, des milliers de moulins se mirent à tourner gaiement leurs ailes, heureux du présent, insouciants du lointain avenir!

([1]) Voy., sur Dordrecht, t. XXVII, 1859, p. 353.

([1]) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 101; t. XXIX, p. 108.

LE RÊVE DU CHEVALIER,

PAR RAPHAEL.



Le Rêve du Chevalier, par Raphaël, à la Galerie nationale de Londres. — Dessin de Sellier, d'après la gravure publiée par la Société de la gravure française.

On donne pour date à cette œuvre, mais sans beaucoup de certitude, l'année 1503. Raphaël avait alors vingt ans. C'est la Galerie nationale de Londres qui possède cette peinture, de petite dimension, mais bien précieuse. On a placé, au-dessous, dans le même cadre, une esquisse qui est aussi de l'illustre maître.

On suppose que ce jeune guerrier, couché sur son bouclier et endormi, est saint Georges.

A droite, une jeune fille lui offre une petite fleur blanche, emblème de toutes les puretés de l'âme.

A gauche, une autre jeune fille lui présente un livre, sans doute le livre saint, et une épée, qui peut être le symbole de l'Église militante.

Ces deux personnages allégoriques ont les pieds nus.

Le paysage est étendu et varié. Les figures, douces et rêveuses, n'ont pas encore le genre particulier de beauté qui distinguera plus tard les œuvres de Raphaël. La composition est l'une des plus poétiques de cet immortel génie.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

NOUVELLE.

Ce jour-là, j'avais dans le cœur une bien méchante joie. C'était un samedi, et le proviseur était venu lire en classe les notes de la quinzaine. J'en avais eu de mauvaises, ce qui m'était indifférent; j'y étais habitué, et j'aimais encore mieux les pensums que le travail. Un pensum, cela se griffonne sans qu'on y pense, on n'a que la peine de faire courir sa plume sur le papier; mais pour faire une version ou un thème il faut chercher ses mots dans le dictionnaire, choisir entre plusieurs sens, réfléchir, comparer, et tout cela m'était insupportable. Je n'en avais pas plus pris la peine cette quinzaine-là que les autres, aussi je n'étais nullement surpris d'avoir des notes détestables et d'être vingt-septième sur trente élèves. Je ne sais pas comment avaient pu faire les trois derniers pour être après moi.

Mais Georges, mon frère Georges, mon cadet de dix-

huit mois, qui, malgré cette différence d'âge, était dans la même classe que moi, qui avait toujours des notes excellentes et qui n'avait jamais dépassé la place de quatrième, Georges était douzième en thème latin! Et ses notes, sans lui valoir encore de punition, étaient beaucoup moins bonnes qu'à l'ordinaire, et le professeur avait interrompu à l'appel de son nom la lecture des places, pour dire d'un ton sévère : « Cet élève se relâche de son travail, monsieur le proviseur; il n'écoute plus en classe, et si cela continue, il faudra aviser. » Georges avait baissé la tête, tout rouge et des larmes plein les yeux, pendant que les élèves le regardaient, les bons d'un air étonné, les mauvais en riant et en se poussant du coude. Moi, je n'osais pas rire ouvertement, parce que le proviseur répondait : « Il ne faudrait pas qu'il se mît à ressembler à son aîné; il y en a bien assez d'un comme cela dans la famille. » Mais je riais en dedans : ce jour-là, au moins, on ne me cornerait pas aux oreilles les perfections de Georges.

J'étais excédé de ses perfections. Georges était beau, et j'étais laid; Georges était plus grand que moi, et partout on le prenait pour l'aîné; il était fort, leste, adroit, il portait fièrement sa tête souriante, toute rose et couronnée de belles boucles blondes qui frisaient en dépit des coupes réitérées du coiffeur; il était toujours gai comme un pinson, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort dans toutes ses études, en histoire comme en mathématiques, en allemand comme en latin. Moi, j'étais petit, chétif, malingre; comme je n'étais pas gai, on me trouvait maussade, personne ne me faisait bon accueil, et je m'apercevais fort bien que dans nombre de circonstances on ne m'acceptait qu'à la faveur de Georges. Je lui en voulais de tout cela; je lui en voulais de ses succès aussi bien que de la protection un peu hautaine qu'il m'accordait; et quand je m'étais attiré une bataille avec trois ou quatre gaillards plus grands que moi, et que Georges venait à mon secours et les mettait en fuite avec des airs d'archange saint Michel, je l'aurais volontiers battu plutôt que de le remercier.

Il est certain qu'il manquait de discrétion dans l'étalage de sa supériorité. Quel rire écrasant il faisait retentir, quand il enlevait à la force du poignet quelque fardeau que je n'avais pas pu remuer en y mettant tout l'effort de mes deux bras! Comme il se moquait de mes solécismes et des erreurs singulières par lesquelles je faisais figurer le cardinal d'Amboise au procès de Jeanne Darc, ou le pape Sylvestre au couronnement de Charlemagne! Il en riait aux larmes, et il les racontait à qui voulait l'entendre, sans s'apercevoir que je devenais blême de rage. Aussi je ne lui savais aucun gré de la peine qu'il prenait souvent de passer derrière moi pendant que je faisais un devoir, et de relever mes plus grosses fautes en ajoutant : « Ce n'est pas cela, imbécile! c'est telle et telle chose qu'il faut mettre! » Il m'épargnait ainsi bon nombre de punitions; mais l'épithète d'imbécile gâtait tout.

Mon antipathie pour Georges remontait loin, plus loin que mes souvenirs; car je ne pouvais guère me souvenir du temps où j'étais fils unique, choyé, caressé, gâté, et où Georges n'était pas encore là. Notre mère n'avait pu le nourrir, et on l'avait mis en nourrice à la campagne. Quand il était revenu à la maison, chacun s'était récrié sur sa beauté, sur sa taille, sur sa force; et si nos parents s'étaient efforcés de nous faire part égale de leurs caresses, les étrangers ne s'étaient pas gênés pour admirer Georges et me jeter des regards de pitié. A la promenade, c'était bien pis. La jeune bonne qui nous conduisait, fière de gouverner le plus bel enfant du cours, se plaisait à exciter et à provoquer leurs compliments. « Il est aussi bon qu'il est beau, ajoutait-elle; doux comme un agneau, toujours gai, ne criant jamais; ce n'est pas comme l'autre, qui est grincheux comme un petit chat mouillé. » Et les bonnes renchérissaient, concluant que « jamais on ne nous aurait pris pour des frères. » Il m'était bien difficile d'aimer Georges.

A mesure que nous grandissions, ma répulsion pour lui, qui n'avait d'abord été qu'une impression vague, devenait plus nette, et la jalousie me torturait jusqu'à me rendre malade. Je n'osais pas frapper Georges, parce qu'il était plus fort que moi; j'essayais traîtreusement de lui faire du mal, mais une bonne correction que je reçus pour lui avoir saisi un pied au moment où il prenait son élan pour sauter deux marches à la fois, m'enseigna la prudence. Je devins sournois, ce qui ne me rendit ni plus beau ni plus aimable.

Il y avait pourtant un point sur lequel je me rattrapais un peu. J'avais parlé de très-bonne heure; et comme on trouvait cela très-remarquable, on m'avait laissé prendre l'habitude de dire tout ce qui me passait par la tête. Il en résultait que je rencontrais parfois des idées assez drôles, que j'exprimais d'une façon qui faisait rire; et j'entendais souvent dire autour de moi : « Ce petit Paul a-t-il de l'esprit! » Georges, lui, disait à peine *papa* et *maman* quand il revint de nourrice, et il apprit à parler lentement, construisant ses phrases comme il l'entendait faire aux grandes personnes, et ne disant jamais rien de saillant. Je fus enchanté de trouver qu'il était bête, et de le dire; et la jalousie m'avivant l'esprit, je le criblai de railleries qui ne le touchaient guère, vu qu'il ne les comprenait pas, mais qui faisaient répéter sur tous les tons à toutes les bonnes du cours : « Où ce petit Paul va-t-il chercher tout ce qu'il dit? Cet enfant-là est malin comme un singe! »

Je jouis à mon aise de ce genre de supériorité tant qu'on ne nous demanda, à Georges et à moi, que de jouer, de manger, de dormir et de nous bien porter. Mais quand j'eus six ans, mon père déclara que ma santé s'était assez consolidée pour qu'on pût commencer à m'instruire, et on m'envoya dans l'école où Mlle Poupin préparait de jeunes sujets pour les classes élémentaires du lycée. Georges, enthousiasmé de mon sac de cuir jaune et de mon alphabet à images, demanda à aller, lui aussi, à l'école : il avait quatre ans et demi, et il connaissait des petits qui n'avaient que quatre ans et qui allaient entrer chez Mlle Poupin. On céda au désir de Georges.

J'appris l'alphabet plus vite que lui; mais quand il fallut assembler des syllabes, réfléchir, travailler enfin, il me dépassa rapidement. Il n'avait pas l'esprit aussi vif que moi, mais il n'était pas bête comme je me plaisais à le croire et à le dire, et il était laborieux et consciencieux; il fut bientôt à la tête des jeunes gens de quatre à sept ans qui apprenaient de Mlle Poupin à lire, à écrire et à compter. Pour moi, partagé entre ma rage de le voir réussir mieux que moi et la paresse que m'avaient inspirée mes succès trop faciles, je luttai un peu; mais la paresse prit bientôt le dessus, et à la fin de l'année, je revins au logis les mains vides, pendant que Georges rapportait une charge de lauriers en papier vert et de volumes de la Bibliothèque rose.

Depuis ce temps-là jusqu'au jour, dont j'ai parlé plus haut, où, élève de troisième avec lui, je quittai la classe du samedi si joyeux de sa chute, mes sentiments n'avaient pas changé, ni mes places dans les compositions, tant chez Mlle Poupin que dans le petit collége et la division supérieure. Étais-je donc foncièrement méchant, stupide et incapable d'un effort? Mon père le disait avec tristesse; ma mère soupirait et rappelait timidement que je dépensais tous mes sous pour les pauvres enfants du savetier; que je ne faisais jamais de mal à une bête, et que j'étais allé chercher tout en haut d'un peuplier un petit chat qui était grimpé là et qui ne savait plus comment en descendre; que

j'avais manqué dernièrement une belle partie de jeu pour reconduire à l'autre bout de la ville un pauvre aveugle que son chien avait planté là pour s'en aller courir avec des camarades; et qu'enfin je m'étais donné bien de la peine pour apprendre le violon, instrument sur lequel j'étais d'une certaine force. Il fallait espérer, il fallait attendre : il y aurait peut-être un réveil de bons sentiments. Mon pauvre père secouait la tête et ne répondait rien.

Ce jour-là il était à la maison quand nous rentrâmes. — C'est aujourd'hui samedi : vos cahiers! nous dit-il; et il prit le mien. Il ne le regarda pas longtemps : il haussa les épaules et le jeta de côté avec dégoût. Sa figure s'éclaira pendant qu'il ouvrait le cahier de Georges; mais elle s'assombrit tout à coup.

— Douzième! s'écria-t-il. Cela ne s'est jamais vu! Et cette note : « N'écoute plus en classe, a fait des fautes » grossières sur des règles expliquées en grand détail la » semaine même de la composition. » Est-ce que tu veux devenir pareil à Paul? Ce serait beau de m'avoir trompé pendant quatorze ans en me faisant croire que sur mes deux fils j'avais au moins un brave et honnête garçon! Tu pleures? J'espère que tu n'es pas complétement tombé, que tu te relèveras : tu étais peut-être malade? Je ne te punirai pas pour cette fois; mais que cela ne se renouvelle plus!

Le déjeuner fut très-triste. Georges ne mangea guère, et il se leva de table avant le dessert.

— Tu feras bien d'aller travailler, lui dit notre père.

Je l'entendis monter en courant l'escalier qui conduisait à notre chambre, dont il referma la porte sur lui.

Après le déjeuner, j'allai le retrouver, et je m'assis à ma table pour faire d'une façon telle quelle le devoir du samedi soir. Ma table était à un bout de la chambre et celle de Georges à l'autre bout. Je lui tournais le dos; je ne le voyais donc pas, mais j'entendais ses sanglots, qui auraient fendu un cœur de rocher. Ils me firent d'abord un certain plaisir; puis, comme il pleurait toujours, je finis par avoir un peu pitié de lui. Il était abattu, humilié, tombé; cela diminuait ma haine, et j'étais tout près de lui pardonner ses triomphes passés en voyant sa misère actuelle. Si bien qu'au bout d'un quart d'heure je lui dis à demi-voix, sans me retourner :

— Allons, Georges, un peu de courage! Tu auras plus de chance une autre fois.

Il ne répondit rien. Je le regardai, il n'avait pas bougé, et pleurait toujours, la tête dans ses deux mains. Je fus pris d'une rage folle à la pensée qu'il méprisait mes avances, et je courus à lui.

— Tu fais bien le fier! lui dis-je en le secouant violemment. Je t'appelle, je cherche à te consoler, et tu ne me réponds seulement pas!

— Je ne t'ai pas entendu, Paul... je te demande pardon... merci... tu es bon!

« Tu es bon! » Ces trois mots me tombèrent sur le cœur comme du plomb. Bon! j'avais conscience de l'être si peu, surtout pour lui. Je ne pus supporter son humilité, moi que son orgueil avait tant révolté.

— Je ne suis pas bon, tu le sais bien, repris-je brusquement. Mais cela me fait tout de même de la peine de te voir dans un pareil chagrin, pour une fois que tu n'es pas si bien placé qu'à l'ordinaire. Si j'étais douzième, moi, quels compliments on me ferait!

Georges secoua la tête.

— Ce n'est pas cela, dit-il en continuant à sangloter; ce n'est pas seulement cela... c'est autre chose de bien plus terrible...

— Mais quoi donc? criai-je en saisissant ses mains, que j'écartai de sa figure. Dis-moi ce que tu as, Georges! Je te donne ma parole de ne pas me moquer de toi!

Il tourna vers moi son pauvre visage tout gonflé, tout rouge et couvert de larmes; et il vit sans doute dans mes yeux quelque chose qu'il n'y avait jamais vu auparavant, car il laissa ses mains dans les miennes et me dit à voix basse, en hésitant, comme s'il confirmait son malheur par cet aveu :

— Je ne t'ai pas entendu tout à l'heure, Paul, et, j'ai beau faire attention, je n'entends plus la moitié de ce qui se dit dans la classe... Voilà quelque temps que cela dure... je ne sais pas au juste quand cela a commencé, mais cela va en augmentant... Je suis bien malheureux, Paul... je deviens sourd! *La suite à la prochaine livraison.*

LA LÉGENDE DES SIRÈNES DE PANAMA.

Devant le port de Panama, un groupe d'îles nombreuses rappellent par leur disposition l'entrée de Rio de Janeiro, et ouvrent une série de perspectives variées. Si l'on est en mer, le centre de ce tableau est la cité même, avec ses hautes tours blanches que certains jeux de lumière voilent à demi d'une teinte nacrée, et qui paraissent tantôt à demi cachées entre deux îles, tantôt voisines du morne d'Ancon, ou bien fuyant derrière ce monticule.

Au milieu de ce petit archipel, se produit, dit-on, un phénomène maritime digne d'être plus attentivement observé qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Durant certaines nuits tranquilles et parfaitement sereines, des pêcheurs ont entendu, et la même chose est arrivée à certains habitants de la ville dignes de toute confiance, un son sous-marin vraiment suave, pareil à celui que ferait entendre un orgue à quelque distance. D'ordinaire cette sorte de musique s'élève de la mer au lever de l'aurore. Une circonstance si singulière et tenant quelque peu de la légende s'est naturellement transformée chez le peuple et s'est mêlée, comme cela devait être, à des idées superstitieuses que les pêcheurs, amis du merveilleux, ne manquent pas d'accueillir. Les habitants de l'archipel de Taboga attribuent ces sons au chant décevant de sirènes qui essayent d'attirer l'imprudent canotier vers des écueils où sa barque fragile doit se briser pour leur livrer leur proie.

Ayant un jour, à Santa-Fé de Bogota, fait tomber la conversation sur ces êtres mystérieux, on me donna quelques explications qui, au premier abord, ne laissèrent pas que de me satisfaire. On m'affirma que le chant supposé des sirènes partait d'immenses couches sous-marines d'une sorte de coquillage blanc qui a l'aspect du corail. Or, ce coquillage étend ses ramifications au loin, et multiplie d'innombrables cavités d'où s'échappe l'air en grand volume lorsque la marée monte ou bien se retire.

A Panama cependant on oppose un sérieux argument à cette hypothèse : la même cause devrait produire constamment et régulièrement les mêmes effets selon que la marée monte ou descend, tandis que le son ne se produit qu'occasionnellement. Quelques personnes supposent que la voix de la sirène est produite en réalité par un poisson particulier à ces eaux... D'autres, enfin, nient le fait lui-même. [1]

VUE DU QUAI HENRI-QUATRE,

A PARIS.

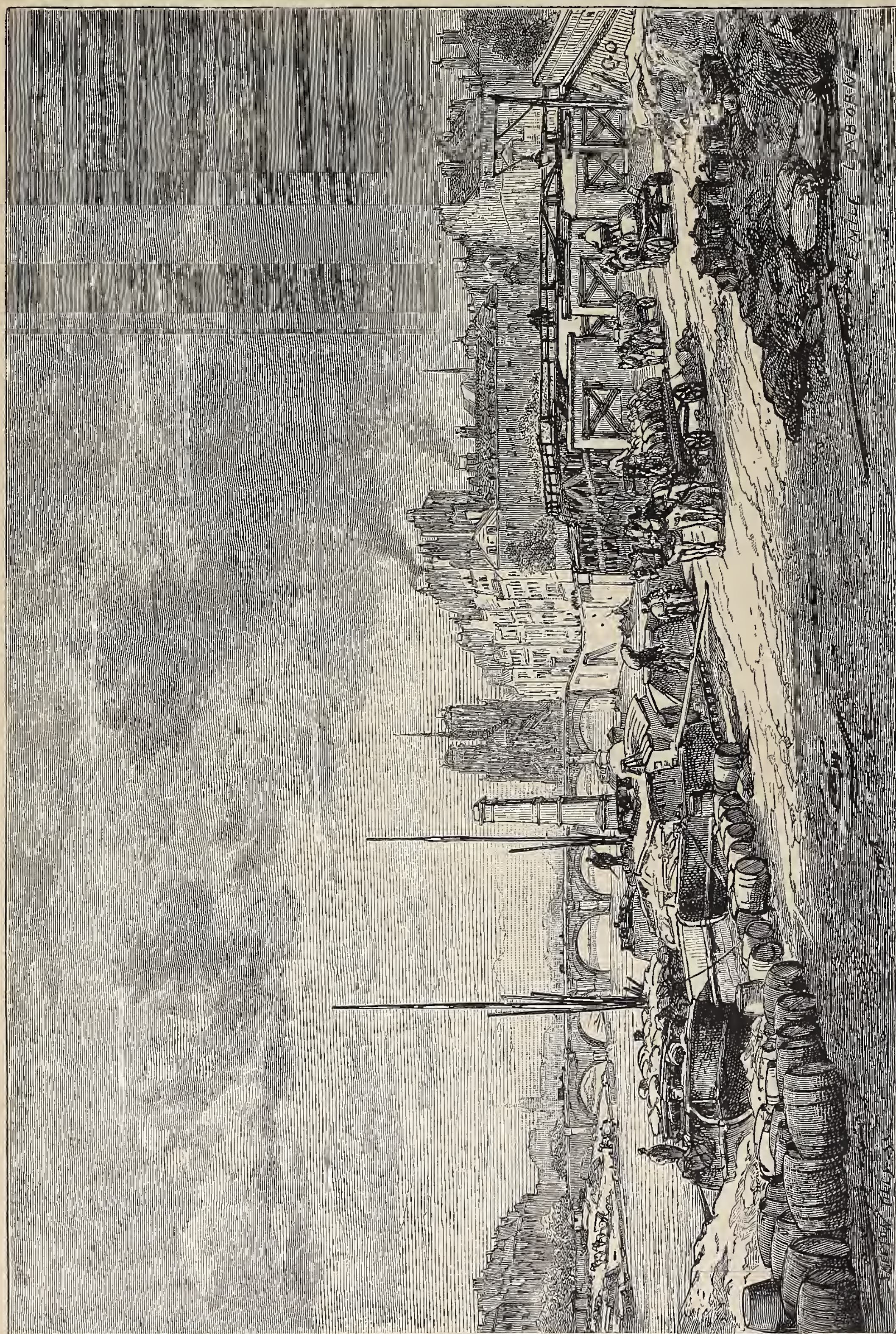
Du quai Henri-Quatre on aperçoit d'abord la pointe de l'île Saint-Louis. La grande maison placée au milieu de la gravure avait été bâtie sur l'emplacement des dépendances

[1] Le conseiller Lisboa, *Relação de uma viagem à Venezuela, Nova Granada e Equador*. Bruxelles, 1866, in-8.

de l'ancien hôtel Bretonvilliers : elle était occupée par une partie de l'administration de la ville de Paris; on l'a démolie pour faire place à une chaussée qui relie les deux nouveaux ponts jetés sur la Seine.

De ces deux ponts, celui qui couvre le grand bras remplace le pont suspendu de Constantine, dont le tablier s'est écroulé il y a quelques années, et dont on ne voit qu'un des deux piliers sur la gravure.

Le pont de bois de l'Estacade reste debout, malgré le nouveau pont jeté sur le petit bras de la Seine. Il est con-



Vue du quai Henri-Quatre avant la construction du pont Saint-Germain, à Paris. — Dessin d'Émile Laborne.

struit sur pilotis dans la partie qui recouvre le fleuve, et repose sur deux piliers de pierre dans la partie qui s'élève au-dessus du quai. Il sert à préserver contre les glaces les bateaux qui viennent chercher un refuge dans le petit bras. Quand on redoute une débâcle, ou lorsque la Seine charrie des glaçons, on bouche, au moyen de pieux, l'étroite entrée des bateaux, et on ferme les grandes portes de bois dont sont garnis les piliers de pierre.

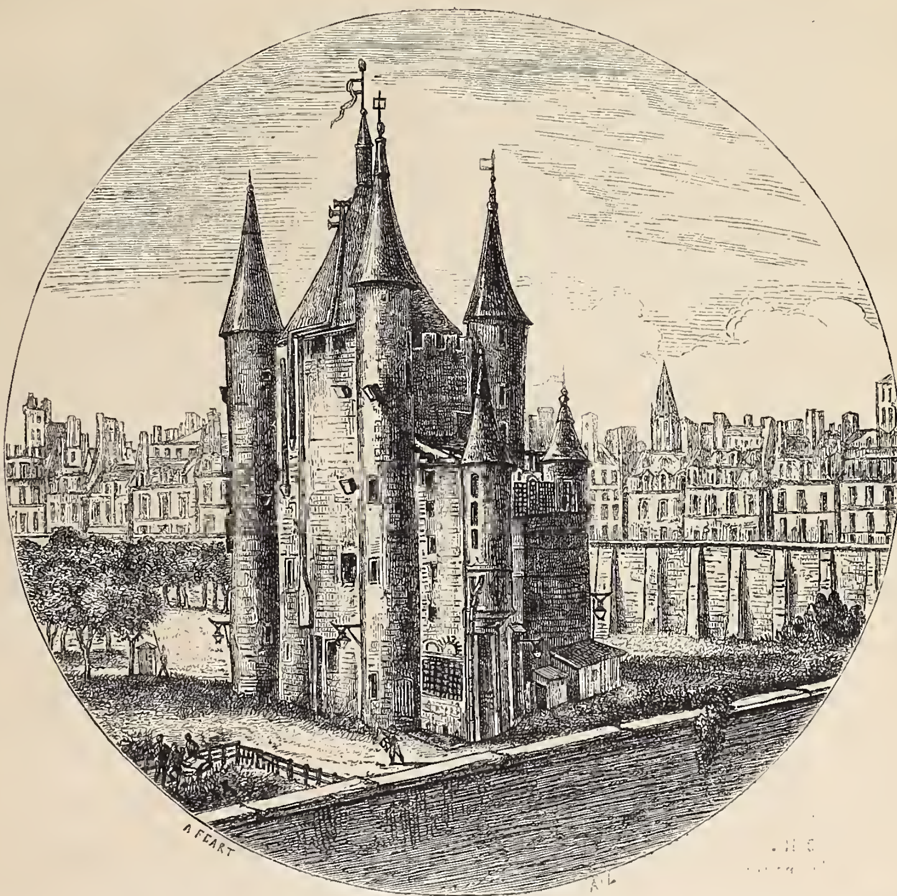
On voit au fond de la gravure les tours et le chœur de Notre-Dame. Le clocher que l'on aperçoit à droite est celui de l'église Saint-Louis en l'Ile; à gauche apparaît celui de Saint-Séverin. Si la vue avait été prise quelques mètres en arrière, on verrait aussi la flèche de la Sainte-Chapelle derrière les tours de la cathédrale.

LE TEMPLE,

A PARIS.

L'origine du Temple remonte au douzième siècle. On désignait alors sous ce nom un grand manoir bâti par les chevaliers de l'ordre du Temple, en dehors des murailles de Paris, au milieu de vastes cultures qui s'étendaient à proximité de la place de Grève, sur l'emplacement en partie occupé aujourd'hui par le marché aux habits et par de nombreuses échoppes de fripiers et revendeurs.

Sous le règne de Louis VII, ces dépendances du manoir ne tardèrent pas à se couvrir de constructions. La grosse tour du Temple fut construite, en 1212, par le frère Hubert, trésorier de l'ordre, et bientôt l'enclos, défendu par de hautes murailles flanquées de tourelles, devint une forteresse imprenable. Avant de partir à la troisième croisade pour conquérir Saint-Jean d'Acre à la tête des chevaliers du Temple, Philippe-Auguste fit déposer dans la tour



La Tour du Temple, à Paris. — Dessin de Féart, d'après un dessin de Nicolle (fin du dix-huitième siècle) appartenant à M. de Saint-Albin.

ses trésors, et cette coutume fut suivie par saint Louis et ses successeurs.

L'ordre du Temple fut fondé en Palestine en l'année 1118 pour la défense du saint sépulcre; comme tous les ordres militaires et religieux, il dérivait de Cîteaux; il tenait de saint Bernard sa règle, qui était l'exil et la guerre jusqu'à la mort. Les Templiers ne devaient jamais refuser le combat; ils juraient de ne point donner de rançon, « de ne céder ni un pouce de terre ni un pan de mur. » Les templiers étaient juges dans leurs causes; il leur était défendu de payer tribut à aucune puissance; ils étaient libres de n'acquitter aucun droit ni péage. Un grand nombre de serviteurs, de familiers et de gens condamnés, vivaient au Temple en toute sureté; les marchands jouissaient de la franchise du lieu. Les maisons de l'ordre avaient droit d'asile, et la protection des Templiers, qui s'étendait en Angleterre et en Irlande, en Espagne et Portugal, en Italie et Sicile, était toute-puissante. En 1306, dans l'émeute des monnaies, Philippe le Bel lui-même avait profité de la protection des Templiers. Ce souvenir ne l'empêcha pas de faire prononcer par le pape Clément V, en présence du quinzième concile général tenu à Vienne, le 21 mars 1313, la suppression de l'ordre des Templiers, dont le développement l'inquiétait et dont il convoitait les immenses richesses; celles-ci comprenaient déjà, au commencement du douzième siècle, plus de neuf mille domaines rapportant ensemble cent douze millions de livres.

Après l'arrêt de suppression, les Templiers qui se trouvaient en France furent arrêtés et massacrés pour la plupart. Avant la fin même du procès qui leur était intenté, le grand maître Jacques Molay et le visitateur de France furent brûlés vifs sur un bûcher, dans une petite île de la Seine, entre le pont Royal et l'église des frères ermites

de Saint-Augustin. Le premier chef d'accusation, le *reniement*, reposait sur une équivoque, comme on l'a prouvé depuis. « Ainsi, dit Michelet, l'ordre qui avait représenté au plus haut degré le génie du moyen âge mourut d'un symbole mal compris. » Les biens des Templiers, qui devaient primitivement être employés à la délivrance du saint sépulcre, passèrent aux hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et ceux-ci en donnèrent quittance, en 1317, aux administrateurs royaux.

La maison du Temple devint alors la maison provinciale du grand prieuré de France ; on y renferma successivement le trésor, l'arsenal et les archives de l'ordre. On n'entendit plus parler de cet édifice, si ce n'est pendant la guerre de cent ans et pendant les batailles de la Ligue, où l'on se disputa souvent la possession du Temple.

L'église, bâtie au douzième siècle, et remarquable par ses vitraux ainsi que par les mausolées des chevaliers, était desservie par six religieux conventuels de l'ordre qui étaient à la nomination du grand prieur.

Cet édifice, que le grand prieur Jacques de Souvré fit restaurer en 1667, était construit sur le modèle de Saint-Jean de Jérusalem.

Une rotonde environnée de colonnes précédait l'entrée de la nef; des galeries de cloître en formaient les côtés. Sur le maître-autel, avec balustrade et grille de fer, était une *Nativité* peinte par Suvée. Dans le chœur on voyait le mausolée en marbre noir d'Amador de la Porte, grand prieur en 1640 ; dans la chapelle du nom de Jésus, un cénotaphe de Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, mort à Malte en 1534, et les tombeaux de nombreux prieurs, commandeurs et chevaliers de Malte. Dans la nef se trouvait le tableau de Philippe de Champagne, *les Pèlerins d'Emmaüs*. Ces richesses ont été détruites pendant la révolution.

Jacques de Souvré fit encore élever, en 1667, en avant du vieux manoir, l'hôtel qui a été démoli en 1853, et dans lequel son successeur Philippe de Vendôme donnait les soupers célèbres où l'abbé de Chaulieu, surnommé *l'Anacréon du Temple*, égayait toute une société épicurienne par son esprit et ses chansons.

En 1765, le prince de Conti donna asile au Temple, qui était inviolable, à l'auteur du *Contrat social* et d'*Émile*, menacé d'une lettre de cachet.

Le duc d'Angoulême fut le dernier grand prieur. Son père, le comte d'Artois, renouvela, dit-on, dans l'hôtel du Temple les soupers du prince de Vendôme.

Louis XVI fut détenu dans la grande tour du Temple, du 14 août 1792 au 21 janvier 1793. Marie-Antoinette, Madame Élisabeth et Marie-Thérèse de France, depuis duchesse d'Angoulême, y furent aussi prisonnières. Louis XVII y succomba après une dure captivité. On enferma encore dans ce sombre édifice les vaincus du camp de Grenelle; puis les conspirateurs Brottier, Duverne de Presles, Montlosier; les proscrits du 18 fructidor avant leur déportation à Sinnamary; l'Anglais Sidney-Smith, le défenseur de Saint-Jean d'Acre, qui y resta deux ans; enfin, après la découverte de la conspiration contre le premier consul, Moreau, Georges Cadoudal, les frères Polignac, et Pichegru qui s'y étrangla.

La tour du Temple a été abattue en 1811, par ordre de Napoléon Ier, qui trouvait « qu'il y avait trop de souvenirs dans cette prison-là. » Quant à l'hôtel du grand prieur, il devint, en 1810, une caserne de gendarmerie. En 1811, il fut restauré pour servir de ministère des cultes. En 1814, les alliés y établirent leur quartier général, et l'année suivante, la cavalerie prussienne campa dans l'enclos et les jardins.

En 1816, Louis XVIII fit don de l'hôtel à Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, abbesse de Remiremont, qui fit élever une chapelle expiatoire dont l'entrée était rue du Temple. Cette princesse établit sous sa direction un couvent de Bénédictines qui exista jusqu'en 1848. A cette époque, les religieuses abandonnèrent l'hôtel du Temple, qui fut rattaché au domaine national. Enfin, en 1854, le Temple fut démoli, le sol nivelé, et il ne resta plus sur l'ancien enclos que la rotonde du Temple et les boutiques des revendeurs, au milieu des rues Cafarelli, Dupetit-Thouars, de la Petite-Corderie, Perrée, Dupuis, etc., qui forment le quartier du Temple, aujourd'hui l'un des plus populeux et des plus commerçants de la capitale.

VAUBAN.

Voyez les Tables.

Dans une lettre datée d'Auteuil, le 26 mai 1687, Boileau écrit à Racine :

« Vous avez raison d'estimer comme vous faites M. de Vauban. C'est un des hommes de notre siècle, à mon avis, qui a le plus prodigieux mérite, et pour vous dire en un mot ce que je pense de lui, je crois qu'il y a plus d'un maréchal de France qui, quand il le rencontre, rougit de se voir maréchal de France. »

Ce fut seulement seize ans après, en 1703, que Vauban devint maréchal de France : il avait alors soixante-dix ans, et il mourut quatre ans après, en 1707.

QUANTITÉ D'EAU VERSÉE DANS LES MERS.

On a calculé que deux mille fleuves semblables à la Seine donnent environ deux cent mille mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures. Il leur aurait fallu couler sans interruption pendant trente mille ans pour remplir les lits des mers actuelles. Si l'on admet que la profondeur moyenne des océans soit de cinq kilomètres, on estime que le volume d'eau contenu dans toutes les mers est de deux mille billions (2 000 000 000 000) de kilomètres cubes.

UNE COMMUNE MODÈLE.

La commune de Kœnigsfeld, située dans la partie de la Forêt-Noire qui appartient au grand-duché de Bade, a quatre cent dix habitants.

On affirme que dans cette commune, depuis plus d'un demi-siècle, il n'y a eu ni crime, ni délit, ni contravention de police, ni vente judiciaire, ni naissance illégitime, ni demande en divorce, ni procès.

On ajoute que l'on n'y a vu ni un seul ivrogne, ni un seul mendiant.

Cette petite commune modèle est peuplée entièrement de Frères moraves [2].

Si quatre cents personnes peuvent vivre dans cet état de grande honnêteté pendant tant d'années, pourquoi pas d'autres? Qui pourrait affirmer que le problème est insoluble?

PRINCIPES.

Je vois avec plaisir que, de siècle en siècle, dans l'histoire de la philosophie, les points qu'elle a reconnus deviennent toujours plus fixes et plus brillants, et qu'ils projettent leurs lueurs sur cette route infinie qui se perd dans l'ombre. Déjà sont allumés tous les fanaux qui doivent guider l'homme dans sa vie morale. Sans doute il lui

[1] Hernutes. — Voy. t. XXXVII, 1869, p. 241.

reste bien des choses à apprendre, et il reste bien des incertitudes dans nos pensées sur les choses supérieures; mais n'est-ce rien pourtant que ces phares désormais inextinguibles élevés, contre vent et marée, par le travail obstiné de la philosophie? Car je m'obstine à croire que la philosophie a mis derrière un solide rempart, à l'abri du doute, tout ce que l'homme a un pressant besoin de croire avec assurance. J'aime, je l'avoue, les obscurités qui sont au delà; car elles ne sont pas si profondes qu'elles ne me laissent entrevoir une économie dont la beauté dépasse ma pensée, et l'homme a besoin d'entrevoir, à la lueur de ce qu'il sait de science certaine, des choses qui le dépassent.

Doudan.

DON ALONSO DE ERCILLA Y ZUNIGA

Auteur du poëme *l'Araucana* (seizième siècle).

Au seizième siècle, les poëtes de la Péninsule espagnole, dont le génie aventureux créa de véritables épopées, n'étaient point de simples bardes : c'étaient aussi des hommes vaillants, presque des héros. Camoens, après avoir erré dans les Indes, sauvait ses *Lusiades* en luttant pour gagner les rives du Meïkong. Corte Real, peignant en traits de feu le martyre de Sepulveda dans les déserts de l'Afrique, assistait en soldat intrépide à la bataille d'Alcaçar-Kebir. Cervantes, qui nous a donné en souriant l'épopée de la chevalerie expirante, mais qui nous a peint en poëte inspiré la défaite de Numance, perdait un bras à la bataille de Lépante.

Ce fut aussi en combattant qu'Ercilla jeta son chant de guerre aux échos des Andes du Chili.

Ce poëte hautain, qui dédaigna toujours les tableaux gracieux et ne peignit avec enthousiasme que les exploits guerriers de son temps, était né à Madrid en 1533, d'un père qui s'était élevé à un haut degré d'estime dans la magistrature et était originaire des provinces basques, où il avait ce que l'on appelait son solar à *Bermeio* en Biscaye.

Le jeune Ercilla, après ses études, devint l'un des pages de Philippe II et assista à la bataille de Saint-Quentin, dont la France n'a que trop conservé le souvenir.

Créé plus tard chevalier de l'ordre de Santiago, il devint chambellan de Rodolphe II et commença une série de voyages dans les cours de l'Europe, où il apprit à connaître le monde militaire de son époque et où il s'instruisit dans l'art de la guerre.

Il était à Londres, lorsqu'il apprit qu'un petit peuple guerrier du Chili s'était révolté contre les Espagnols; il s'embarqua sans hésitation pour le nouveau monde avec quelques troupes qu'on destinait à tenir campagne dans les Indes. Bientôt il gagna les côtes méridionales du Chili et commença à guerroyer contre ces terribles Araucans, que trois siècles de combats pour ainsi dire incessants n'ont pu encore complétement soumettre.

L'Araucanie n'a pas plus de vingt lieues de circuit, et à cette grande époque c'était une école véritable d'héroïsme. Ercilla se conduisit dans cette région lointaine en brave soldat. Rien ne nous prouve qu'il y ait occupé un grade élevé. On cite de lui des actions d'éclat; mais la postérité lui réservait un autre genre de gloire : il devint le poëte national de son pays. Chaque jour il se battait contre ces rudes sauvages, et écrivait, sur le *liber* des arbres ou sur un léger morceau de cuir qu'il cachait sous sa cuirasse, les vers que plus tard, alors que l'inspiration s'était refroidie, il lui fallut rassembler patiemment pour en composer le grand poëme de l'*Araucana* qui n'a pas moins de trente-sept chants.

A l'époque où don Alonso de Ercilla errait ainsi, supportant sous son armure les feux du soleil dans les âpres solitudes du Chili, Ovalle, le vieil historien de l'Araucanie, n'avait pas encore paru. Le poëte, animé par le souvenir des temps antiques, écoutait avec curiosité les récits légendaires qui se répétaient parmi ses soldats; il les colora en mainte occasion avec enthousiasme, et il dut les répéter à ses braves compagnons, aux yeux desquels la première vertu était la vertu militaire. Il s'inspira bien plus des chants d'Homère qu'il n'essaya de reproduire les vers harmonieux de l'Italie. Sa strophe est toujours belliqueuse; elle ne peint guère que les combats. Il est impossible toutefois d'oublier le tableau gracieux où don Alonso célèbre dans des vers vraiment touchants sa jeune et charmante épouse, dont le dévouement le soutint après qu'il eut affronté les plus affreux périls.

Ce n'est pas une tâche médiocre que d'intéresser toujours son lecteur dans un poëme qui ne contient pas moins de trente-sept chants consacrés pour la plupart à peindre des mœurs primitives ou des combats sanglants; l'admiration y côtoie parfois l'horreur; quoi qu'il en soit, l'on peut être moins sévère que Voltaire, qui, après avoir exalté certains passages du poéme, condamne le reste au dédain le plus absolu.

L'un des derniers interprètes d'Ercilla, celui du moins qui l'a traduit dans son intégrité, a exposé avec intelligence la série des beaux passages où le poëte se montre dans toute son originalité [1] :

« Tous les critiques espagnols, dit-il, ont rendu justice à Ercilla, peintre de batailles. Il décrit la guerre avec éclat, avec chaleur, et avec cette énergie particulière d'un soldat qui a joué un rôle actif dans les événements qu'il retrace.

» Il entraîne notre âme sur le théâtre des combats. Gil de Zarate pense que don Ercilla n'a pas cette grandeur qui caractérise les batailles d'Homère et du Tasse, parce qu'il n'avait pas à nous raconter des luttes aussi formidables entre des peuples célèbres et des races entières... La bataille d'Andalican, par ses préliminaires étranges, par l'héroïsme que déploient les deux armées, et par le désastre des troupes castillanes, mérite d'être citée auprès des plus furieuses mêlées de l'Iliade et de la Jérusalem. L'opiniâtre défense de leurs stériles et dangereuses montagnes contre des adversaires illustrés dans les deux mondes, la fermeté du courage des rebelles et leur hardiesse rusée, l'infériorité même des armures qu'ils opposent à l'artillerie des envahisseurs, tout contribue à concilier à ces sauvages presque inconnus, confinés à l'autre bout du globe, mais qui savent tenir tête à de pareils antagonistes, une sympathie bien réelle, et que l'écrivain lui-même semble partager avec chacun de nous. L'œil suit avec ardeur toutes les scènes enflammées que le poëte déroule. Le vaillant barbare, l'Espagnol intrépide et que l'honneur exalte, se heurtent avec furie. Les casques sont brisés, les fortes cuirasses entamées par le glaive, rompues par la masse d'armes ou la massue. L'Espagnol, malgré sa bravoure, vaincu par le nombre, est réduit à reculer devant les piques frémissantes qui l'enveloppent. Il fuit!... Le sentiment du devoir et de la discipline le ramène contre l'invincible bataillon d'Arauco; mais enfin il faut céder, et la vitesse de leurs chevaux dérobe à peine les vaincus à la poursuite qui s'acharne sur leurs traces. Ce n'est pas une simple bataille : ce sont toutes les rages et toutes les flammes de la guerre déchaînées à la fois; c'est un flux et reflux de combattants. L'obstination de l'ordre et de la tactique est aux prises avec la vigueur physique et la passion enthousiaste, et vous sentez errer longtemps, comme dans les mille détours d'un drame dont l'issue est incertaine, votre âme frissonnante et captivée. »

[1] Alex. Nicolas, Introduction au poëme de *l'Araucana*, p. CLX.

Malgré la loyauté bien connue et la valeur éclatante qu'il avait montrée dans les combats, don Alonso de Ercilla eut à subir des découragements de plus d'un genre et dont les causes ne nous paraissent point avoir été clairement expliquées. Ce qu'on sait d'une façon positive, et ce que raconte avec certains développements l'exact Ticknor (1), c'est qu'il fut sur le point de perdre la vie au sein même du camp espagnol. A la suite d'une querelle violente survenue entre lui et un cavalier castillan, il avait été condamné à mort. Il s'était laissé emporter à la fougue violente de son caractère, et il allait subir le châtiment auquel il était condamné, lorsqu'on se rappela ses services, et la peine suprême fut pour lui convertie en exil. Il sortit de prison pour se rendre au Pérou. Là de nouvelles aventures l'attendaient. Il fut désigné pour poursuivre, dans le désert où il s'était retiré, Lope de Aguirre. Il arriva pour être témoin en quelque sorte du dernier forfait de ce misérable. Tant d'émotions et aussi tant de fatigues épuisèrent ses forces et sa santé. Il revint d'Amérique n'étant pas encore âgé de trente ans. Il était de retour en Espagne en 1562. Mais huit années de séjour dans le nouveau monde l'avaient habitué à une vie active : il se remit à voyager. Il



Alonso de Ercilla y Zuniga, auteur du poëme *l'Araucana*. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après le portrait reproduit par le Catalogue de la bibliothèque de Salvá, publié en 1872.

visita l'Italie et, en 1570, il y épousa cette Maria de Bazan qui appartenait à une illustre maison et dont le charme lui a fourni des inspirations d'un si noble caractère. Est-il bien sûr qu'il soit entré alors dans une vie de repos et de bonheur, comme le dit l'habile critique américain? Nous avons quelque raison d'en douter. Vers l'année 1576, il fut nommé gentilhomme de l'empereur d'Allemagne; mais il paraît que cet emploi était purement honorifique : le poëte, revenu à Madrid en 1580, s'y plaint du monarque qu'il avait si longtemps servi et qui le laisse dans la misère. Ce reproche s'adresse à Philippe II. Moins malheureux néanmoins que d'autres auteurs contemporains, Ercilla trouva un asile paisible dans ses montagnes, où il put rêver en paix aux cimes neigeuses des Andes et au peuple intrépide dont il avait si bien peint le courage indompté. Il y fut en quelque sorte oublié; on ne parla plus guère à la cour de ses vers ni de ses campagnes; mais c'est quelque chose aujourd'hui que d'avoir pu compter parmi ses admirateurs Michel Cervantes de Saavedra, dont le génie apprécié par toutes les nations luttait aussi contre la misère.

Don Alonso de Ercilla mourut dans un âge peu avancé, en 1595.

Gilibert de Merlhiac, chevalier de Saint-Louis, a résumé *l'Araucana* plutôt qu'il n'en a donné une version fidèle (1).

Un autre littérateur, M. Alexandre Nicolas, nous paraît avoir trop peu ménagé l'étendue de la version qu'il a entreprise quarante-cinq ans plus tard, en l'enveloppant d'une introduction et de notes très-étendues. C'est, toutefois, cette dernière traduction que l'on doit se procurer si, ne pouvant lire l'œuvre originale, on veut se faire une assez juste idée de l'épopée castillane (2).

(1) « *Historia de la literatura española*, por M. G. Ticknor, traducida al castellano, con adiciones y notas criticas, por D. Pascual de Gayangos y D. Enrique de Vedia. » Madrid, 1855, t. III, p. 140. — Cet ouvrage a été traduit en français par M. Magnabal : nous en avons donné divers extraits.

(1) *L'Araucana*, poëme héroïque de D. Ercilla, traduit pour la première fois et *abrégé* du texte espagnol, 1 vol. in-8 de 282 pages. 1824.

(2) *L'Araucana*, poëme épique espagnol, par D. Alonso de Ercilla y Zuniga, traduit pour la première fois en français par Alexandre Nicolas, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Rennes. Paris, 1869, 2 vol. in-12.

LE PALAIS REZZONICO,

A VENISE.



Le Palais Rezzonico, à Venise. — Dessin de Stroobant.

Le palais Rezzonico est situé, — d'un côté, sur le grand canal de Venise, à gauche, en montant vers le pont du Rialto, entre le palais Contarini degli Scrigni et les deux palais Giustiani, — de l'autre, sur un petit canal que représente notre gravure. On n'en voit ici que l'angle, à droite. Il a été construit au dix-septième siècle, sur les dessins de Baldassare Longhena (1680), l'un des architectes de la décadence vénitienne. La façade se compose de trois ordres, dorique, ionique, corinthien. Le troisième ordre a été ajouté, au dix-huitième siècle, par Giorgio Massari. Quelque réserve que le goût soit obligé de faire, on ne peut refuser de reconnaître que l'aspect de ce palais a de la grandeur. Il est décoré de peintures. Il a appartenu à l'Infant d'Espagne. La municipalité de Venise se proposait, il y a quelques années, d'en faire l'acquisition et d'y établir une académie de musique : nous ignorons où en est ce projet.

Voici deux passages de l'*Histoire de Venise*, par M. le comte Daru, où se rencontre le nom des Rezzonico :

« En 1758, les suffrages du sacré collége élevèrent sur le trône pontifical un cardinal vénitien, Charles Rezzonico, évêque de Padoue, qui prit le nom de Clément XIII. Cette élection, qui ne prouvait nullement le crédit de la république, y fut reçue avec des transports de joie extraordinaires, et le gouvernement, qui cherchait toutes les occasions d'entretenir ses peuples dans l'illusion où ils étaient sur sa considération chez l'étranger, célébra cet événement

par des réjouissances solennelles. Venise ne disposait pas, comme les rois catholiques, d'un certain nombre de chapeaux, et, la république ayant beaucoup perdu de sa considération au dehors, les papes, depuis quelque temps, avaient négligé d'appeler des protégés de saint Marc dans le sacré collége. C'est ce qui fit dire plaisamment au peuple, à l'occasion de l'exaltation de Rezzonico : « Les chapeaux » ont été rares chez nous pendant longtemps, mais à pré- » sent nous avons le chapelier. »

» Clément XIII, croyant faire quelque chose d'agréable à ses anciens concitoyens, offrit à la république d'instituer, à Saint-Pierre de Castello, un chapitre noble de douze chanoines; mais le gouvernement ne jugea pas utile d'avoir douze patriciens de plus dans la dépendance de la cour de Rome. Il y avait déjà un chapitre de vingt-quatre patriciens à Saint-Marc; dans une délibération qui eut lieu à leur sujet, Jean-Marc Calbo, membre du conseil des Dix, ayant parlé d'une manière trop favorable aux prétentions du saint-siége, fut exilé par les inquisiteurs d'État. »

« ... Les procurateurs n'étaient, dans le principe, qu'au nombre de neuf. Dans la suite cette dignité devint souvent vénale : on distingua les procurateurs par mérite, auxquels étaient réservées les fonctions de cette magistrature, et les procurateurs par argent, qui n'avaient qu'une dignité honorifique ; on en compta jusqu'à quarante ou cinquante; enfin on nomma quelquefois des procurateurs honoraires parmi les seigneurs étrangers affiliés à la noblesse vénitienne, pour donner une marque de respect aux princes auxquels ils appartenaient; cet honneur fut déféré au Vénitien Rezzonico, neveu du pape Clément XIII. »

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 353.

Sourd ! Ce mot-là me fit passer comme un frisson dans le dos. Je me représentai mon grand-oncle, qui vivait tristement seul, et qui lorsqu'il venait nous voir essayait d'un air désolé d'attraper, à l'aide de son cornet acoustique, quelques mots de ce qui se disait autour de lui; je compris cette solitude qui se fait autour de ceux qui n'entendent plus; je pensai à la musique que j'aimais, au chant des oiseaux dans la campagne, à tous les bruits, à tous les sons qui font la gaieté de la vie; je vis le pauvre Georges plongé dans le silence pour le reste de sa vie, et devant ce malheur immense ma haine se fondit en une immense pitié. Je lui jetai mes bras autour du cou, je le serrai contre mon cœur, et je pleurai plus fort que lui, pendant qu'il me rendait mes caresses.

— Tu me fais du bien, dit-il en me souriant à travers ses larmes. Comme tu t'affliges à cause de moi !

Je rougis. Il s'étonnait de me voir prendre part à son chagrin ! Il avait raison, après tout : je lui avais marqué si peu d'amitié jusque-là.

— Mais pourquoi t'es-tu laissé gronder? pourquoi n'as-tu pas dit?...

— A quoi bon? Je sais bien ce qui en est, va ! Si tu crois que je ne m'informe pas, sans en avoir l'air, de ce qu'on peut faire pour guérir de la surdité ! Ici il n'y a pas de bons médecins; il faudrait aller à Paris ou au moins dans une grande ville, y rester longtemps, suivre un traitement; tout cela coûterait cher, et sans doute cela ne réussirait pas : c'est bien rare qu'on guérisse les sourds. Nos parents ne sont pas riches, c'est tout ce qu'ils peuvent faire de nous donner de l'éducation; ces dépenses-là seraient trop fortes pour eux. J'aurais tant voulu arriver de bonne heure à ne plus rien leur coûter, à leur donner même de l'argent que j'aurais gagné ! A présent, à quoi serai-je bon ? Oh ! Paul, que je suis malheureux !

Je n'avais pas de consolations à lui donner; je l'embrassai encore en l'appelant Mon pauvre Georges, mon cher Georges; j'aurais voulu lui dire que j'allais me dépêcher de gagner de l'argent pour le faire soigner, mais je n'osai pas : je sentais, et j'en souffrais pour la première fois, que ma paresse m'avait ôté tout moyen de gagner de l'argent, dans le présent et peut-être dans l'avenir.

L'horloge en sonnant nous rappela à notre besogne, que nous avions oubliée.

— Et ton devoir? s'écria Georges. Tu ne l'as pas fait, et tu seras puni ! Je ne veux pas que tu sois puni à cause de moi. Viens ici, apporte ton cahier sur ma table; je vais t'aider. Mon devoir est fait, je n'ai plus qu'à apprendre mes leçons.

Je vins auprès de lui, et pour la première fois de ma vie, je remis ce jour-là au professeur une copie qui ressemblait à quelque chose. Georges apprit ses leçons et les sut bien ; et le professeur, attribuant sa tristesse au repentir, ne lui fit pas de nouveaux reproches.

A partir de ce jour, je fus tout changé. Au bout de la quinzaine, mes notes ne furent point ornées de la mention accoutumée : « Ne suit pas un instant et n'écoute jamais. » J'avais en effet écouté, la bouche béante et les yeux écarquillés, toutes les paroles qui tombaient de la bouche du professeur, appliquant toutes les forces de mon esprit à les comprendre et à les retenir pour les répéter à Georges. Et dès que nous avions passé la porte du lycée, je commençais à lui refaire la classe à ma manière, qui malheureusement n'était pas toujours la bonne. Mes années de paresse se dressaient devant moi comme une barrière pour m'empêcher d'avancer, et je ne pouvais pas même être utile à mon frère : tous les mots que j'avais retenus se confondaient dans ma mémoire. Georges m'écoutait avec un triste sourire; quelquefois il devinait ce qui se cachait sous mes étranges explications, et c'était lui qui à son tour jouait avec moi le rôle de professeur. Il trouvait que je faisais de grands progrès, et il m'en félicitait.

— Travaille, mon bon Paul, me disait-il; c'est toi qui seras le premier en état d'aider nos parents.

— Et je te ferai soigner par un grand médecin de Paris ! lui répondais-je.

Il est certain que je faisais des progrès, des progrès fort lents, sans doute : j'avais tant à rapprendre ! mais enfin c'étaient des progrès. Je n'avais plus de pensums, et mon père ne jetait plus mon cahier de correspondance loin de lui, de l'air découragé qu'il prenait autrefois. Le jour où je fus vingtième dans une composition, il m'embrassa. Il n'embrassa pas Georges, qui était dixième, et le pauvre garçon se retira le cœur gros.

J'aurais pu d'un mot faire finir son chagrin; mais il m'avait fait donner ma parole de ne rien dire. Il m'avait prouvé, chiffres à l'appui, que les appointements de notre père ne permettaient aucune dépense au delà du strict nécessaire; qu'il était impossible de lui faire suivre un traitement efficace dans notre petite ville, et encore plus impossible de l'envoyer dans une grande, et qu'en révélant son infirmité je causerais à nos parents une douleur inutile. Ces raisons n'étaient peut-être pas concluantes, mais je n'avais rien à leur opposer; et puis, qui sait? l'orgueil de garder un secret me ferma peut-être la bouche. Enfin je ne dis rien.

A la fin de l'année, j'eus un accessit, pour lequel on me loua très-fort. Georges n'eut qu'un prix d'histoire et quelques accessits; c'était maigre pour lui, et mon père lui dit sévèrement qu'il espérait bien ne pas voir deux années

semblables. Le pauvre Georges baissa la tête et s'en alla pleurer dans notre chambre, où je le suivis pour le consoler.

— Ne te désole pas, lui dis-je, tout cela va changer. C'est ma faute, à moi, avec ma stupide paresse! Si j'avais travaillé, depuis tant d'années que j'essuie les derniers bancs des classes, je serais capable de comprendre ce que disent les professeurs et de te le répéter, au lieu de leur prêter des coq-à-l'âne dans toutes les langues, comme je le fais. Mais sois tranquille, cela ne durera pas. J'ai déjà commencé à remonter; tu vas me faire travailler pendant toutes les vacances, et à la rentrée je serai capable de te servir. Tu verras! l'an prochain tu auras tous les prix!

Il m'embrassa, me félicita sur mon accessit, et m'assura qu'il était presque heureux, dans son malheur, d'avoir gagné un frère; que mon amitié le consolait, et qu'il n'était plus aussi désolé que quand il gardait son secret pour lui seul, parce qu'il s'était repris à l'espérance d'être un jour bon à quelque chose, grâce à mon aide. Et quand notre mère vint nous appeler pour le dîner, elle nous trouva assis côte à côte, lisant dans le même livre : Georges me faisait expliquer du grec.

Quelles charmantes et quelles laborieuses vacances que celles de cette année-là! Nous eûmes du beau temps pendant près de deux mois, ce qui jeta tout le peuple des écoliers dans une exaltation de joie. Les camarades que nous rencontrions dans les rues ne manquaient pas de nous dire : « Hein! en voilà un temps! » Et ils nous racontaient leurs plaisirs : parties de pêche et de chasse, parties de moisson et de vendange, courses en canot, voyages, séjours à la campagne. Nous n'avions rien à leur raconter, mais nous n'aurions pas changé de vacances avec eux. Dès le matin, nous partions avec un morceau de pain dans notre poche et un paquet de livres sous le bras, et nous allions établir en plein air notre salle d'étude. Notre petite ville était située dans un pays charmant, plein de frais paysages, de petits bois, de chemins creux qui s'enfonçaient entre des talus verdoyants. En un quart d'heure, nous avions quitté les maisons et nous étions en pleine campagne. Nous allions à l'aventure, cherchant quelque coin bien vert et bien ombragé, et quand nous l'avions trouvé tel que le souhaitait notre fantaisie de ce jour-là, nous nous étendions dans l'herbe, appuyés sur nos coudes, un livre ouvert entre nous deux, et nous nous mettions à l'ouvrage, nous interrompant parfois pour suivre des yeux un insecte dont la marche précipitée nous intriguait : nous voulions savoir où il allait. Quand nous l'avions vu disparaître dans son trou, nous reprenions notre travail; et malgré les distractions qui s'offraient sans cesse, oiseaux qui sautillaient sur les buissons, nuages qui passaient au-dessus de nous, ombre des arbres que le vent balançait et que le soleil en s'élevant raccourcissait et faisait tourner sur l'herbe de la prairie, nous ne rentrions pas au logis sans avoir accru notre petit trésor de science. Georges y mettait autant de zèle que moi; il voulait former son remplaçant : c'était moi, selon lui, qui devais faire la gloire et la fortune de la famille.

Il y avait surtout un endroit que nous aimions et où nous allions souvent. Un ruisseau, que nous appelions pompeusement notre rivière, y traçait une courbe dont la corde n'avait que quelques mètres, mais qui enfermait la plus jolie plage de sable fin qu'on pût rêver. Quelles belles cartes de géographie, quelles belles figures de géométrie on y traçait! C'est là que j'ai commencé à aimer ces deux sciences; en classe, le triste tableau noir, barbouillé de craie, qui m'avait jusqu'alors causé tant d'ennui, disparut pour moi; en le regardant, je voyais l'eau où miroitaient les grandes feuilles des nénuphars; la plage au sable doré et tout ce que j'y avais étudié avec Georges me revenait fidèlement à la mémoire. Je n'ai rien oublié de ce que j'ai appris là.

Nos parents ne nous demandaient pas compte de notre temps : nous étions en vacances. Ils savaient que nous allions dans la campagne, car nous rapportions des bottes de fleurs des champs pour notre mère, qui les aimait et qui en ornait le petit salon où elle travaillait toute la journée. Nous passions, avant d'arriver à la porte, devant sa fenêtre ouverte; elle nous souriait, se levait et venait au-devant de nous.

Elle avait une manière de serrer nos mains en prenant nos bouquets et de nous dire : « Merci, mes chers garçons », qui signifiait bien des choses. C'était comme si elle eût dit : « Enfin, vous voilà devenus amis, vous voilà devenus frères! Je l'ai tant désiré! il ne manquait que cela à mon bonheur, c'était mon seul rêve, et le voilà réalisé! »

Si elle avait appris le malheur de Georges, quel coup c'eût été pour elle! Mais Georges ne se trouvait guère avec elle; pendant l'année, il était en classe ou dans sa chambre à faire ses devoirs; pendant les vacances, nous passions nos journées dehors, et on ne nous voyait guère qu'aux repas. Là, comme on lui parlait de très-près, il entendait; elle ne se doutait donc de rien.

La suite à une prochaine livraison.

INFLUENCE DE L'ÉTUDE.

L'habitude des occupations intellectuelles, dit Mme de Staël[1], inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et pour les choses; on ne tient plus à soi comme à un être privilégié. Quand on en sait beaucoup sur la destinée humaine, on ne s'irrite plus de chaque circonstance comme d'une chose sans exemple; et la justice n'étant que l'habitude de considérer les rapports des êtres entre eux sous un point de vue général, l'étendue de l'esprit sert à nous détacher des calculs personnels.

SYMPATHIE POUR DES INCONNUS.

Tout ce qui nous intéresse à des joies ou à des souffrances qui ne sont pas les nôtres a, par cela même, une influence adoucissante, sanctifiante, édifiante. Nous devenons meilleurs, ou du moins nous devrions le devenir, chaque fois que notre âme ressent de la sympathie pour les autres, chaque fois qu'elle s'ouvre à des espérances ou à des craintes désintéressées qui franchissent la limite étroite de notre existence pour plonger dans le lointain avenir. D. STANLEY.

AGE DE MICHEL-ANGE A SA MORT.

DICTIONNAIRES, ENCYCLOPÉDIES, BIOGRAPHIES.

La vaste et magnifique salle de travail à la Bibliothèque nationale de Paris est entourée de rayons où la sollicitude éclairée des bibliothécaires a placé, à la disposition des travailleurs, les livres qui sont le plus souvent consultés, et notamment les dictionnaires, encyclopédies, biographies, etc. C'est parfaitement commode.

Il y aurait peut-être un nouveau service à rendre aux lecteurs.

Parfois, en effet, on rencontre dans ces divers ouvrages des renseignements contradictoires. Ne serait-il pas utile qu'il y eût, en un coin de la salle, des cartes rangées par ordre alphabétique dans des boîtes et où seraient inscrites les erreurs matérielles bien constatées de dates, de noms, de titres, etc., qui se trouvent dans les dictionnaires, en-

[1] *De l'Allemagne.*

cyclopédies et biographies? Si ce n'est pas vraiment un devoir de la part des honorables administrateurs de la Bibliothèque nationale, ce serait du moins un bienfait véritable envers les lecteurs studieux, les travailleurs parisiens, provinciaux ou étrangers, que de leur offrir des exemplaires corrigés, des exemplaires étalons en quelque sorte? On arrêterait ainsi, autant que possible, les erreurs et inexactitudes qui renaissent sans cesse dans les livres nouveaux, parce que de jeunes écrivains se fient à des livres accrédités.

Les cartons rectificatifs se formeraient peu à peu par les soins des lecteurs eux-mêmes, et ne seraient admis, bien entendu, qu'après avoir été contrôlés par les bibliothécaires, qui poinçonneraient également sur l'exemplaire le mot ou le chiffre défectueux.

Cette idée nous était déjà venue il y a longtemps; elle nous est revenue plus pressante dernièrement, à l'occasion des différences qui se trouvent, dans les divers ouvrages mis à la portée des lecteurs, sur les dates de la naissance et de la mort de Michel-Ange, ainsi que sur la durée de sa longue vie. Ces différences sont si nombreuses qu'il nous paraît utile et curieux de les constater. Nous avouerons de plus que le *Magasin pittoresque* lui-même s'est trompé en donnant (t. XXVI, 1858, p. 226) l'âge de quatre-vingt-dix ans pour celui du grand artiste au moment de sa mort. Cette confession nous met à l'aise pour dévoiler les erreurs des autres.

Un jour, voulant connaître l'âge de Michel-Ange et nous trouvant à la Bibliothèque, nous ouvrons le plus récent des Dictionnaires encyclopédiques et le plus complet, celui de Larousse; nous y lisons ces dates : Naissance, 6 mars 1475; mort, 17 février 1568. Michel-Ange aurait donc vécu quatre-vingt-treize ans moins quelques jours? Un souvenir vague nous fait craindre une erreur, et nous prenons Dezobry et Bachelet : nous trouvons 1474 et 1564. Ce n'est plus que quatre-vingt-dix ans d'âge, au lieu de quatre-vingt-treize. Qui sera juge? Ce doit être la *Biographie universelle* de Michaud (seconde édition), où l'article Michel-Ange est dû à Quatremère de Quincy; nous y voyons : 6 mars 1474 et 17 février 1564, et il y est dit âgé de quatre-vingt-dix ans. L'année 1475 semble donc condamnée? Voyons cependant encore la Biographie Didot, placée sur les rayons tout à côté de celle de Michaud. Bon! voilà 1475 qui reparaît et l'année 1564 qui reste, et l'âge qui devient quatre-vingt-huit ans onze mois et demi. Disons tout de suite que c'est le bon; nous y reviendrons après avoir signalé quelques autres différences.

Le *Dictionnaire des peintres* (1866), par Ad. Siret, donne 1474 et 1564; — l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle* (troisième édition) ne consigne que la naissance, en 1474, et dit à la page suivante que Michel-Ange mourut à quatre-vingts ans! — L'*Encyclopédie des gens du monde* (Treuttel et Wurtz) donne bien l'âge de quatre-vingt-huit ans onze mois et demi, mais les millésimes de la naissance et de la mort ne sont plus 1475 et 1564, comme dans la Biographie Didot : ils sont 1474 et 1563. — De son côté, Bouillet adopte les chiffres de Didot.

Nouvel embarras! Décidément il faut recourir aux sources originales et demander aux bibliothécaires les livres contemporains de Michel-Ange, écrits en italien et publiés en Italie.

Bornons-nous ici à Vasari. Nous n'avons pas à Paris l'édition primitive; mais celles de Milan (1807) et de Florence (1856), qui donnent des détails identiques, doivent être conformes à l'édition originale. Les dates cherchées sont bien 6 mars 1474 et 17 février 1563.

Cependant les millésimes 1475 et 1564 sont également et même plus exacts. Quel est donc ce mystère? Une note de Vasari, reproduite avec plus de détails dans la Biographie Didot, nous apprend que l'année florentine commençait au jour de l'Incarnation, le 25 mars; Vasari s'y est conformé. Mais si l'on fait remonter notre calendrier actuel à l'époque de Michel-Ange, février et mars, qui sont les derniers mois des années florentines 1474 et 1563, font partie des premiers mois de 1475 et 1564. Le mieux est donc de prendre ces deux derniers millésimes, qui dispensent de tout avertissement et qui expriment la réalité, selon le calendrier en usage actuellement en Europe.

Avec cette observation, nos lecteurs auront la clef des différences qui se trouvent dans les livres cités et de toutes celles qu'ils pourront rencontrer désormais. Certains auteurs ont adopté les millésimes florentins sans prévenir les lecteurs, souvent même sans le savoir eux-mêmes; d'autres ont fait la correction sans prévenir non plus, parce qu'en effet il n'y avait pas nécessité; d'autres encore ont fait confusion, employant tantôt la correction pour la date de naissance, et la négligeant pour la date de la mort, et réciproquement, de sorte que l'âge de Michel-Ange se trouve faussé tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre; enfin, d'autres encore, et notamment le *Dictionnaire de la conversation* de Duckett, disent : « Michel-Ange est mort le 17 février 1563, ou 1564 suivant certains auteurs. » Ils laissent ainsi dans l'esprit du lecteur cette pensée que l'on ne connaît pas exactement l'année de la mort de Michel-Ange, ce grand homme si voisin de nous, si célèbre et si considérable en son temps, et qui occupe un rang si élevé parmi les plus élevés dans les fastes de l'humanité!

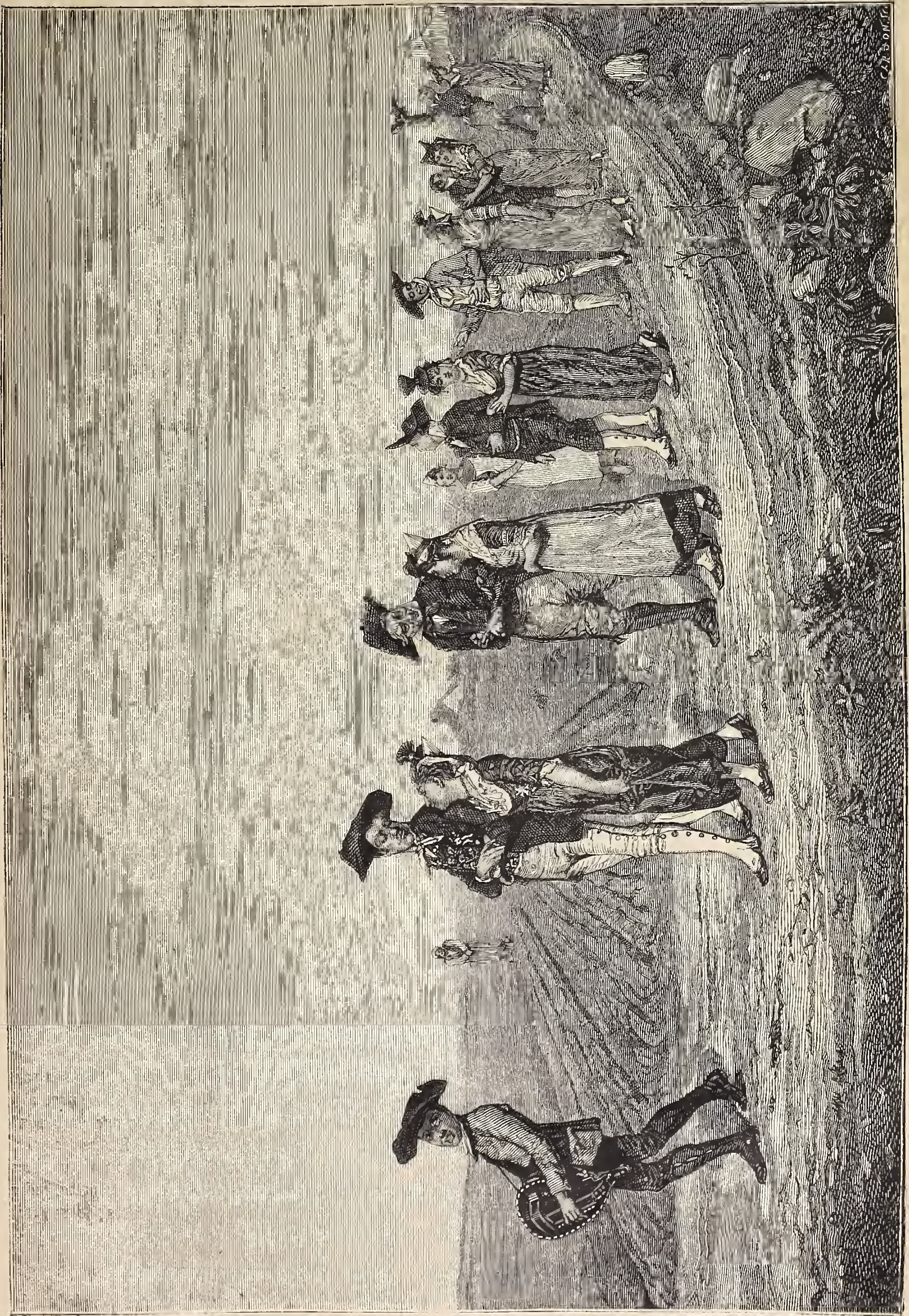
LES NOCES VILLAGEOISES EN BOURGOGNE.

En Bourgogne comme dans toutes nos autres provinces, les anciens costumes ont peu à peu changé; les villes ont copié Paris, les villages essayent de copier les villes; l'uniformité gagne de proche en proche. Mais les coutumes ne changent pas aussi vite que les modes, parce qu'elles tiennent davantage au caractère, à l'humeur de la race. Une noce de paysans bourguignons se passe encore aujourd'hui de la même manière qu'il y a un siècle. Comme ailleurs, on ne connaît pas de plus grand plaisir que de se promener à travers la campagne en longue file, par couples se donnant le bras, un ménétrier en tête, dans des chemins sans ombrage, aux heures les plus chaudes d'une journée d'été; comme ailleurs, on s'arrête dans les auberges que l'on rencontre, et, pour se rafraîchir, on boit du vin et l'on danse dans la cour, entre les charrettes inclinées sur leurs brancards et le tas de fumier sur lequel se sont réfugiées les volailles effarouchées; mais plus que partout ailleurs, la gaieté règne, elle éclate à tout moment en joyeuses saillies, en quolibets; elle s'épanche surtout en chansons, en refrains populaires que tous, jeunes et vieux, connaissent, répètent à tour de rôle ou en chœur durant d'interminables repas, en y trouvant toujours le même plaisir.

Parmi ces chansons, qui sont l'accompagnement ordinaire des noces, comme de toutes les fêtes privées ou publiques, les anciens *noëls* tiennent une grande place. Bien que le thème d'un noël soit nécessairement la venue du Messie, il ne faut pas croire que ces sortes de chants retentissent solennellement sous la voûte des églises, au milieu de la fumée de l'encens, ou bien dans les processions, dans les réunions pieuses; sans être intentionnellement impies, ces hymnes rustiques admettent la plaisanterie la plus libre, la malice la plus risquée, et ils se chantent dans les salles des cabarets, dans l'intérieur des maisons, autour du fagot qui flambe dans la haute che-

minée, tandis que le vin blanc coule dans les verres, que les boudins et les tranches de lard fument dans la poêle et sur le gril. On les entend aussi le soir en plein air, psalmodiés par des voix criardes auxquelles se mêlent les sons nasillards de la musette.

Ces vieux noëls ne sont pas seulement confiés à la mé-



Une Noce bourguignonne au dix-huitième siècle, peinture par A. Perret. — Dessin d'Édouard Garnier, d'après une photographie de M. Goupil.

moire de ceux qui les chantent. Ils forment des recueils, les uns imprimés, les autres manuscrits, que les paysans conservent dans leurs armoires, d'où ils les tirent pour les feuilleter pendant la veillée à l'approche des cérémonies civiles ou religieuses. Ils sont, avec le paroissien, toute la bibliothèque de bien des familles villageoises, qui se les transmettent, déformés, fanés par l'usage, de génération en génération.

LA FÊTE DES BONNES GENS.

En 1775, les trois paroisses de Canon, de Mézidon et de Vieux-Fumée, en Normandie, fondèrent une association pour distribuer annuellement des prix aux chefs de famille les plus méritants.

A l'occasion d'une de ces solennités, le desservant d'une des paroisses prononça en chaire les paroles suivantes, qui meritent d'être conservées. Il s'adresse aux chefs de famille qui viennent d'être couronnés :

« Vous qui n'avez point cherché les regards des hommes; qui avez été bons sans témoins, sans intérêt, sans gloire, et pour le seul amour du bien; humbles héros de cette fête, qui n'aviez pas prévu qu'en ce jour un éloge public vous attendait dans ce temple, où vous ne veniez que pour vous confondre et vous avouer pécheurs, recevez un honneur que nous n'accordons ni aux grands, ni aux puissants, ni aux vainqueurs. Nous le décernons avec joie à vos vertus ignorées; recevez des louanges qui ne sont pas seulement l'hommage de nos âmes attendries, mais l'exercice consolant de notre ministère et le plus bel emploi de la parole sacrée. Votre éloge aujourd'hui sera substitué à l'« instruction », ou plutôt devient l'instruction même, et il n'en est pas de plus touchante. Car que pouvons-nous dire de simple, de convaincant et de sensible que vos exemples n'apprennent? Qui n'y retrouve la consolation ou le reproche de ses mœurs, et l'avertissement de ce qu'il peut faire? »

REFUS D'UNE HAUTE FONCTION.

Vers le milieu du siècle dernier, Hassan-Aga, pacha d'Alger, offrit la fonction enviée de cadi (juge) (¹) à un modeste professeur de Constantine, nommé Sidi Amor-el-Ouzzan, qui la refusa en donnant ses motifs dans une lettre récemment retrouvée; nous en citerons seulement quelques lignes :

« J'ai la ferme conviction, Dieu m'en est témoin, que je ne saurais convenir à un tel emploi, et celui-là est le plus ignorant qui abandonne ses propres convictions pour adopter les opinions d'autrui.

» Dieu m'a placé dans la carrière de l'enseignement, et j'y resterai toujours, tant que mes leçons pourront être utiles à ceux des habitants de la ville et du dehors qui veulent bien les suivre. En dehors de mes cours, tous ceux qui voudront me consulter ou me prendre pour arbitre, je ferai de mon mieux pour les satisfaire. Mais les fonctions de cadi sont trop élevées, trop importantes, trop nombreuses, chargées de trop de soucis, pour ne pas exposer celui qui les remplit à des emportements dont bien peu de magistrats sont exempts, car ils sont hommes, et, comme tels, ils se laissent souvent emporter par leurs passions; et puis, dans ce temps, la plupart sont, comme moi, peu instruits. Ils sont, de plus, indifférents à la crainte de Dieu et à l'amour du bien.

» Que Dieu récompense celui qui est disposé à prendre en bonne part mes paroles! Je lui ai développé les motifs de mon refus, et il acceptera impartialement mes excuses. Que Dieu rétablisse dans le bien la situation générale! qu'il détourne de nous les maux de ce monde!... Mais qui voudrait voir dans mon refus un acte d'insubordination, Dieu lui en demandera compte : « Et votre Seigneur connaît ce que vos cœurs recèlent et ce qu'ils produisent au grand jour. » (Coran.) Mon refuge est en Dieu; il me préservera de toute mauvaise tentation. Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et sa bénédiction! »

Cette lettre est datée de 1541. On voit que, par ce refus, le modeste instituteur courait risque d'irriter le pacha, et que sa vie même pouvait être en péril. On est heureux d'avoir à constater par de tels exemples qu'il se rencontre des hommes sages et courageux en tous temps et en tous pays.

On a eu la curiosité de rechercher quelques détails biographiques sur Sidi Amor-el-Ouzzan. Il était né à Constantine, où il est mort en 1558. Son père était receveur des droits d'octroi à une porte de la ville. Il fit ses études dans la grande mosquée, et, quoi qu'il ait dit de son ignorance, il laissa la réputation d'homme d'un grand mérite. El-Mendjour a dit de lui : « C'était un savant et éminent jurisconsulte, d'un esprit droit, aux connaissances variées, presque miraculeuses. Il excellait dans la science des traditions et de la métaphysique, ce qui n'excluait pas en lui la piété et la sainteté. »

El-Ouzzan avait composé plusieurs ouvrages sur l'astronomie, la jurisprudence et la dialectique. (¹)

(¹) A Constantine, la justice s'exerçait par les soins de deux *cadis* ou juges, l'un *malaki*, pour la majorité de la population, l'autre *hanafi*, pour les Turcs, les Kourouglis et quelques Arabes. Le tribunal, ou *medjelés*, se composait de ces deux juges, d'un *mufti*, président honoraire, de deux *adels* ou témoins assesseurs, d'un *naïb* ou secrétaire général, et du *nadeur* ou administrateur des biens des mosquées.

(¹) Voy. quelques autres détails dans le livre intéressant de M. Vayssettes intitulé : *Histoire de Constantine sous les beys*.

ÉDUCATION.

Il faut unir dans l'éducation le cœur maternel avec l'esprit d'un homme. Le P. GIRARD.

SIBÉRIE.

I. — SINGULIER MOYEN DE PRENDRE LES OURS.

Les ours sont très-nombreux dans les forêts vierges du Yénissei. (²)

Leur hardiesse et leur férocité les rendent très-redoutables. On emploie tous les moyens imaginables pour les éloigner ou pour les détruire. Quelquefois, dans ce seul dessein, on met le feu aux forêts.

On les chasse avec l'arc plus souvent qu'avec le fusil : l'arc est encore, en effet, l'arme principale d'une partie des peuplades sauvages de l'Asie; les Toungousses, entre autres, sont d'une habileté singulière à s'en servir. Leur arc, composé de plusieurs essences de bois, est recouvert d'écorce de bouleau; la flèche est armée d'une longue pointe de fer.

On a recours aux piéges; mais les voyageurs ont remarqué un singulier mode de capture de l'ours. (³)

Un grand cadre de bois est solidement attaché et cloué au tronc d'un arbre et à une hauteur telle que l'ours soit forcé de se dresser de toute la longueur de son corps pour en atteindre le milieu. Sur ce cadre on plante de nombreuses pointes de fer pourvues de barbes, et dans la partie supérieure on pend un quartier de viande. L'ours, attiré par l'odeur de la viande, se dresse, jette une patte contre le bois pour saisir la proie; mais la patte frappe les pointes de fer et le plus souvent y reste attachée : furieux, l'animal donne un nouveau coup avec son autre patte, qui est prise à son tour : le chasseur, aux aguets, le surprend tandis qu'il se débat.

II. — LES TOUNGOUSSES.

La plus belle et la plus intelligente des peuplades riveraines du Yénissei et de l'Obi est le Toungousse. Il habite,

(²) Ou Jéniseï, fleuve de la Sibérie (Asie).

(³) M. le docteur H. Théel, d'Upsal, *Relation de l'expédition suédoise de 1876 au Yénissei, par la voie de terre.*

presque exclusivement les forêts, et il s'y livre à l'élève des rennes ainsi qu'à la chasse. Son costume, souvent très-précieux, est brodé de perles. Les femmes riches de Toungousses portent des fourrures de castor, de zibeline ou de renard noir qui, sur les marchés d'Europe, auraient une valeur de plusieurs milliers de roubles. — « A Doudino, dit le docteur Théel, nous eûmes l'occasion d'admirer l'habileté des Toungousses en même temps que des preuves de leur culture intellectuelle : on nous fit présent d'une espèce de calendrier perpétuel en ivoire, ayant la forme d'un fuseau sexagonal, sur lequel les jours, les semaines et les mois étaient indiqués par différentes figures. On nous donna aussi une sorte de jeu ressemblant à des échecs, et dont toutes les pièces étaient de même en ivoire. »

L'HOMME ET LA FEMME SUR LA ROCHE

A ALTLINSTER.

A trois lieues au nord de Luxembourg, sur la rive gauche de la Weiss-Ernz, est situé, dans la plus grande étendue du val, le village d'Altlinster, qui compte environ cent quarante habitants. A cinq minutes de là est un bois nommé *Haertchen* (diminutif de *Hart*, bois), couvert de plusieurs groupes de rochers sortant de terre et dominant la hauteur. Ces groupes, vus à la lueur du crépuscule, ressemblent, dit M. le chevalier l'Évêque de la Basse-Moutûrie, « à autant de fantômes couverts de manteaux grisâtres et mystérieusement réunis en conciliabule. » Au-dessus s'élèvent majestueusement la roche par excellence du Haertchen (*Haertchenslae*) et une autre nommée temple du Haertchen (*Haertchenskirch*). Des débris sont disséminés alentour ; l'un d'eux doit une certaine célébrité au bas-relief que nous reproduisons : c'est une masse de grès, haute de six mètres, large de cinq, et séparée d'une autre roche par une fente. Sur la face du devant elle porte, taillés et sculptés dans une niche, un homme et une femme debout, fort détériorés par le temps. Ces figures ont aujourd'hui une inclinaison qui, à en juger d'après l'obliquité actuelle de deux excavations pratiquées dans la cime du même roc, ne peut être survenue que postérieurement au travail du sculpteur. Bien que de grandeur colossale et exposées au midi, ces figures ne sont visibles qu'à proximité; elles sont entourées de hêtres qui les dérobent à la vue, et il n'y a autour d'elles ni sentier ni chemin.

La niche où se trouvent les figures est à 2m.1 au-dessus du sol et entourée d'un encadrement rectiligne sur les côtés, et recourbée en voûte dans la partie supérieure. La profondeur varie entre 0m.15 et 0m.25; la largeur est de 1m.88; la hauteur, à partir du sommet du cadre, de 2m.3. Le fil de l'encadrement, qui peut avoir 0m.1 de large, paraît avoir été arrondi et même décoré, bien que ce décor ne soit plus du tout reconnaissable.

Dans cette niche, la figure à droite, haute de 2m.30, paraît représenter une femme; la figure à gauche, haute de 2m.18 [1], un homme; toutes deux ont le costume gaulois.

La tête de l'homme n'est plus pour ainsi dire qu'une ombre; elle était très-distincte il y a environ quatre-vingts ans. Des témoins dignes de foi, tels que le vénérable doyen Coner, natif d'Altlinster, mort en 1842, l'ont encore vue dans leur jeunesse. Ce personnage est vêtu de la tunique, ou plutôt d'une espèce de *recta* à manches longues et sans ceinture, descendant jusqu'au mollet. Il semble se détourner un peu de l'autre figure représentant la femme.

[1] Nous devons cette mesure des dimensions à l'obligeance de M. le professeur Wies, originaire d'Altlinster.

La main droite repose sur la poitrine; la gauche ne tient, quoi qu'on en ait dit, ni lance ni bouclier.

La femme, dont la tête est mieux conservée, porte une espèce de caracalle ou robe longue et apparemment, à moins que ce ne soit un *bardocucullus*, un voile couvrant la tête, se déployant sur les épaules et les bras, et descendant par derrière presque aussi bas que la robe. Elle porte les bras reposant sur la poitrine, le droit en dessus, le gauche en dessous. Ce qui fait considérer cette figure comme représentant une femme, c'est l'absence de barbe et de cheveux bouclés tombant sur les épaules. La tradition vulgaire appelle ce groupe la Méchante femme (*D'schro Fra*), en accusant celle-ci d'avoir coupé la tête de son mari.

Les pieds des deux figures sont à découvert jusqu'au-dessus de la cheville, presque entièrement effacés par le temps et l'intempérie; ils paraissent avoir été nus dès le commencement.

Il n'y a ni inscription, ni emblème, ni autre signe quelconque qui indique l'origine et la destination de cette sculpture.

Une première opinion a été émise par feu M. Detten (1829), qui, dans sa description de ce bas-relief, voit des fiançailles gauloises telles à peu près que Tacite nous les peint chez les Germains. Cette opinion se fonde sur ce que la femme « présente un bouclier et une lance à l'homme qu'elle regarde en se tournant vers lui. » Mais j'ai visité ce monument il y a plus de vingt ans, et tout récemment encore, au mois de septembre dernier, et jamais je n'ai pu découvrir dans la main de la femme ou dans celle de l'homme aucun des objets que croit y avoir vus l'archéologue d'Echternach. Je n'ai pas su reconnaître non plus à ces figures une position par laquelle elles seraient tournées l'une vers l'autre et se regardant mutuellement. C'est tout au plus si l'on peut reconnaître la trace des yeux de la femme.

Mieux fondée paraît, dès l'abord, l'hypothèse qui prend cet antique relief pour un monument romain; elle s'appuie sur deux vases, l'un en argile et l'autre en fer, sur quelques vestiges d'édifices trouvés à Altlinster [1], et enfin sur un souterrain voûté, des monnaies indéchiffrables et quelques haches oxydées déterrées au bois dit Haertchen [2].

Cependant, l'origine romaine des vases, des monnaies et des restes de bâtiment découverts, est loin d'être démontrée [3].

S'ils étaient romains, les vêtements, et surtout celui de la femme, seraient moins courts; l'homme occuperait probablement la droite, et il n'aurait point eu la longue chevelure qu'ont vue des témoins irrécusables.

Il n'est pas plus probable que cette sculpture soit une représentation de Teut et de sa mère Hertha, ou de cette déesse et de son prêtre, hypothèse que M. le chevalier l'Évêque de la Basse-Moutûrie a appuyée en l'étayant sur l'étymologie des noms *Hartchesla*, *Hartcheskirch* et *Freyley*.

D'après les dernières conjectures, l'origine du bas-relief de « l'Homme et de la Femme » doit être attribuée à l'époque gallo-romaine ou germano-belge, c'est-à-dire au temps où le pays de Trèves faisait partie de la première Belgique ou de cette contrée de la Gaule qui, à cause des longs cheveux de ses habitants, fut nommée *Gallia comata*. On s'explique ainsi le costume et la grandeur des figures, l'infériorité de leur état de conservation comparé à celui

[1] A l'endroit qu'occupe maintenant la Marxeuschmiede.

[2] Ces monnaies et ce souterrain furent trouvés, il y a quelques années, près d'une carrière, par l'administrateur du château d'Altlinster, M. Odi.

[3] Ces objets pourraient aussi provenir des Gaulois, dont il nous reste encore des monuments et beaucoup de monnaies. (Conf. Lelewel, *Étud. numism.*, etc.)

des monuments purement romains, la simplicité grossière et le peu d'art du travail. Le costume ressemble, d'ailleurs, à celui des anciens Trévirois représentés sur une plaque de plomb trouvée, en 1689, dans un pilier du pont de la Moselle, à Trèves.

Le monument pourrait avoir été consacré à la mémoire d'un Gaulois et de son épouse d'un haut rang, si l'on en juge par les proportions gigantesques de la sculpture et le costume des figures. Les gens du bas peuple ne portaient, en effet, d'ordinaire que la saie et des peaux d'animaux. Les personnages représentés devaient être des nobles ou des seigneurs, chefs de canton, lesquels présidaient aux assemblées populaires et aux sacrifices religieux.

Ajoutons que, d'après une tradition locale, les anciens païens offraient près de cette roche des prières et des sacrifices à leurs divinités. Rappelons aussi qu'une autre roche très-rapprochée est désignée sous le nom de temple du Haertchen (*Haertchenskirch*).



Le bas-relief de la roche d'Altlinster. — Dessin de Jules Laurens, d'après M. Gomaud.

Il faut noter encore qu'on a remarqué au pied du Haertchen, à côté du chemin conduisant au moulin et en face de notre monument, des traces d'antiques constructions qui ne peuvent pas être attribuées à l'architecture romaine. Ces traces étaient visibles au lieu dit Brühl.

L'emplacement qu'occupaient ces constructions et qui, avec le bois du Haertchen, appartenait encore, il y a quelques années, au château de Bourglinster, est maintenant converti en prairie et conserve néanmoins son ancien nom « Dans les vieux murs » (*Ann den Altemauren*).

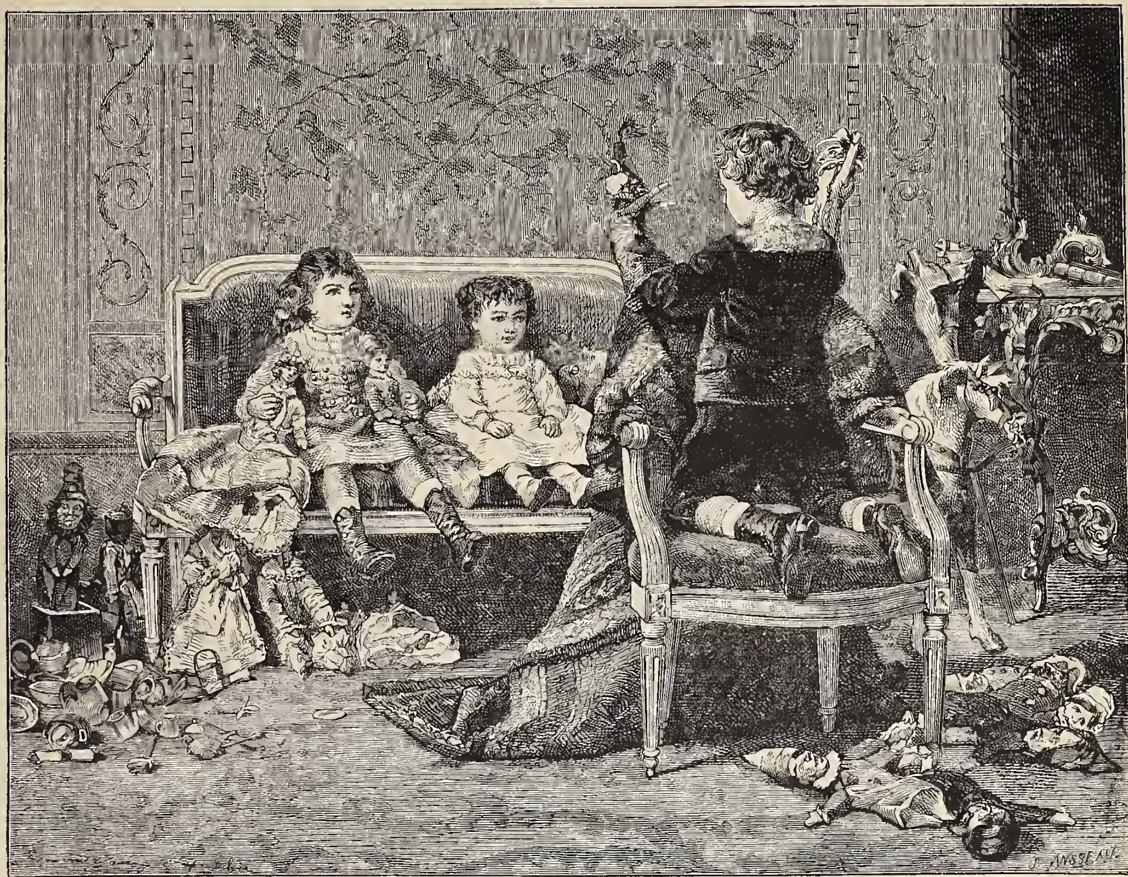
Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, il sera toujours regrettable qu'on ait négligé jadis de dessiner cette sculpture lorsqu'elle était moins dégradée, et qu'il ait été réservé seulement à notre époque d'en donner une représentation fidèle.

Selon une tradition populaire, un trésor serait enfoui au pied de cette roche, et on ne pourra s'en emparer que si on le cherche en silence et sans dire mot. A chaque mot que l'on prononce, l'or s'enfonce de six pieds (*eng dunn def*) dans la terre. Certains habitants de la ville, en 1822, firent une fouille, et en vain, pour trouver la tête de l'homme. (1)

(1) Cet article est extrait d'une notice manuscrite fort remarquable qu'a bien voulu nous communiquer son auteur, M. Jules Van Volxem.

MAURICE.

NOUVELLE.



Les Marionnettes, tableau par Maurice Leloir. — Dessin d'Edmond Yon.

I

Maurice vient d'avoir neuf ans; il a donc dépassé de deux ans ce que l'on est convenu d'appeler l'âge de discrétion; l'opinion générale est qu'on ne s'en douterait guère.

Vous connaissez bien le grand pêcher, celui qui couvre plus de dix mètres du mur du potager, là-bas à droite, pas bien loin de la grille. C'est une merveille à l'époque des fleurs; on vient le voir de dix lieues à la ronde. A l'époque des fruits, c'est bien autre chose! Les petits garçons qui longent la grille du potager pour aller à l'école deviennent tout rêveurs, rien qu'à regarder les grosses pêches juteuses, dont le rouge velouté se détache d'une manière provocante sur la verdure du feuillage. Ils s'arrêtent bouche béante, et oublient d'exécuter la mélodie accoutumée, qui consiste à râcler de leurs règles les barreaux de la grille. Les propriétaires voisins se prennent le menton dans la main et se demandent si M. Lamarque n'aurait pas par hasard un secret, et quel pourrait bien être ce secret. Pas plus tard que l'an dernier, MM. les commissaires de la Société d'horticulture sont venus en habit noir et en cravate blanche rendre visite au fameux pêcher, orné de ses fameuses pêches. Ces messieurs se sont extasiés d'abord; ensuite ils se sont consultés dans un mystérieux conciliabule; ensuite ils ont pris des notes; ensuite la Société d'horticulture a décerné une médaille d'honneur à M. Lamarque, ou plutôt à son jardinier, le père Lenflamé.

II

Vanité des choses humaines.

Cette année, le pêcher, qui s'est piqué d'honneur au souvenir de sa médaille de l'an dernier, a voulu se montrer encore plus généreux, disons le mot, plus prodigue.

— Cent quatre-vingt-quatre pêches! disait le père Lenflamé en faisant son rapport; vingt-sept de plus que l'an dernier! C'est cette année que ces messieurs auraient dû venir!

Ainsi parlait le père Lenflamé; et un sourire d'orgueil dessinait deux larges rides aux deux coins de sa bouche, et illuminait sa figure hâlée et tannée; et le père Lenflamé, plongeant ses deux mains à la fois dans la vaste poche de son tablier de toile bleue, jouait négligemment avec divers échantillons de graines et avec un certain nombre de menus outils de jardinier.

Mais cela se passait hier, tandis qu'aujourd'hui...

Aujourd'hui, dès le matin, Maurice était de très-belle humeur, de trop belle humeur. Il a quitté son analyse grammaticale pour aller faire un petit tour, rien qu'un petit tour au soleil. Comme il n'est pas égoïste, il a voulu partager son plaisir avec sa sœur Émilie, qui a cinq ans. Ils ont raccolé au passage le petit frère Édouard, plus connu sous le nom de Dodo, lequel s'exerçait sans succès à faire des cabrioles sur le tapis de la chambre aux joujoux.

On fit d'abord une visite de cérémonie à Black, qui s'ennuyait tout seul à l'attache, et qui, pour se distraire, tirait sur sa chaîne et faisait semblant de happer les mouches au passage. Quand on fut fatigué de faire sauter Black, on passa par la petite porte de la basse-cour, on donna la chasse aux pintades, on réduisit les canards de Barbarie au désespoir, et on rendit les poules absolument folles.

Maurice avait parfois en lui un tel excédant de vie et

d'activité, qu'il ne savait quelles folies faire pour se débarrasser de cet excédant. Ce matin-là, l'excédant semblait plus considérable que d'habitude. Maurice était absolument fou, et il ne tarda pas à affoler sa petite sœur et son petit frère.

Maurice sauta par-dessus les plates-bandes, ils sautèrent au milieu des plates-bandes; Maurice prit sa course vers le jardin potager, qui était cependant une région interdite, ils l'y suivirent sans hésiter; Maurice cueillit une pêche, ils en cueillirent chacun une. Les pêches parurent d'autant plus délicieuses qu'elles n'étaient pas tout à fait mûres, et que c'était du fruit défendu. Dodo revint aux pêches sans en être prié, et se montra d'une gloutonnerie révoltante. Émilie ne fit point paraître cette retenue et cette délicatesse que l'on est en droit d'attendre d'une jeune demoiselle bien élevée. Quant à Maurice, il s'empiffra : je ne trouve point d'autre mot pour exprimer la chose.

III

Par malheur, les écoliers vinrent à passer, se rendant à l'école. Le plus hardi de la bande, insérant sa figure impudente entre deux barreaux de la grille, demanda aux maraudeurs si les pêches étaient bonnes.

Émilie et Dodo, saisis d'un accès de honte un peu tardif, se cachèrent piteusement derrière leur chef de file. Leur chef de file rougit bien un peu, mais il reprit tout de suite son aplomb, et déclara que les pêches étaient excellentes et qu'il n'en avait jamais mangé d'aussi bonnes.

— Voyons voir! dit l'écolier à la figure impudente.

Maurice lui jeta une pêche; l'écolier fit des grimaces qui exprimaient une telle satisfaction que l'eau en venait à la bouche de ses camarades, rien qu'à le regarder.

Les plus timides s'enhardirent et tendirent la main, et Maurice commença à jeter les pêches à tort et à travers. Comme il ne suffisait pas à toutes les demandes, Émilie et Dodo se mirent de la partie. Bon nombre des postulants, dans la bagarre, reçurent les pêches demi-mûres sur l'œil ou sur le nez. Moitié furieux, moitié contents, comme le serait un chien meurtri d'un gros os à moelle, ils commencèrent par manger les pêches pour satisfaire leur gourmandise, après quoi ils ripostèrent avec les noyaux pour satisfaire leur désir de vengeance. Il y eut bientôt une mêlée générale; les projectiles volèrent dru comme grêle, et le combat ne finit que quand les pêches manquèrent. Le pêcher était complétement dépouillé, les plates-bandes étaient horriblement piétinées, et les débris de pêches et les noyaux jonchaient les abords de la grille : c'était un spectacle affreux.

Les écoliers retardataires allèrent se faire tirer les oreilles par le magister irrité. Maurice, Émilie et Dodo se regardèrent d'un air effrayé. Maurice s'en retourna l'oreille basse à son analyse grammaticale; Émilie courut se réfugier dans la chambre aux joujoux. Quant à Dodo, il s'en alla tout droit raconter à la femme de chambre les exploits de la matinée.

Quand le père Lenflamé vint faire un tour du côté de son pêcher, il vit que les plates-bandes avaient été piétinées, et son cœur de jardinier conçut, rien qu'à cette vue, de fâcheux pressentiments. Mais quand le bonhomme vit de ses yeux le désastre horrible, barbare, irréparable, il laissa choir son menton dans les plis de sa cravate à pois bleus; il demeura bouche béante, et ses yeux s'ouvrirent avec si peu de mesure, qu'il semblait avoir pris la résolution de ne plus jamais les refermer de sa vie.

Quand il sortit de l'ahurissement où il était tombé, il enfonça résolûment son chapeau de paille sur sa tête, quitta son tablier, et se rendit tout droit au cabinet de M. Lamarque.

— Monsieur! dit-il en ôtant son chapeau et en passant ses doigts dans ses cheveux grisonnants qui se tenaient tout droits d'horreur; Monsieur! le pêcher, notre pêcher!... D'un geste énergique il exprima toute l'étendue du désastre, et il ajouta sans hésitation : — C'est monsieur Maurice! Les petits l'ont aidé; mais c'est lui qui les a entraînés!

Maurice avait si mauvaise réputation que le père Lenflamé pouvait l'accuser à coup sûr, et que M. Lamarque ne songea même pas à faire une enquête. Il manda aussitôt le coupable. Quel discours il lui tint, quelle punition il lui infligea, nous n'avons pas besoin de le savoir en détail. Nous pouvons être sûrs que le discours fut éloquent et la punition exemplaire.

En choisissant ce fait entre mille, nous avons voulu seulement montrer que si Maurice avait dépassé de deux ans l'âge de la discrétion, on était en droit de croire que la discrétion n'avait pas pu encore se décider à lui venir, du moins pour l'aider à modérer son impétuosité prime-sautière et à régler sa conduite.

IV

Mais l'âme humaine (j'entends celle des enfants comme celle des hommes faits) est pleine d'étranges contradictions et de contrastes bien faits pour déconcerter l'observateur superficiel. Ce feu follet de Maurice, ce poulain échappé, cet Attila en miniature, avait du jugement quand il était de sens rassis! Il voyait très-nettement la différence entre le bien et le mal, et l'on peut même dire qu'il avait un attrait naturel pour le bien. Semblable à tant d'autres Maurices à barbe noire ou grise, s'il péchait, ce n'était ni par ignorance ni par préférence : il se laissait emporter, voilà tout; il voyait le bien, il faisait le mal; en ce sens, ses paroles valaient toujours mieux que ses actions, et s'il avait voulu se mêler de faire la leçon à Émilie et à Dodo, il aurait dû commencer par leur dire : « Faites ce que je dis, et non pas ce que je fais. »

Mais il ne se mêlait point de leur faire la leçon, n'étant ni d'âge ni d'humeur à sermonner.

V

Comme il était naturellement complaisant, et qu'il aimait beaucoup sa petite sœur et son petit frère, il se prêtait volontiers à leurs amusements favoris; et, par exemple, ils n'avaient jamais à le prier deux fois de leur jouer la comédie.

Mme Lamarque était d'une santé délicate, et passait la plus grande partie de sa vie étendue sur un canapé. Il lui arrivait souvent de s'inquiéter quand elle n'avait pas les enfants sous la main ou qu'elle ne les entendait pas aller et venir dans la maison. — Où sont les enfants? demandait-elle avec inquiétude à sa femme de chambre.

— Les enfants sont avec M. Maurice.

— Ah! mon Dieu!

Elle se demandait aussitôt dans quelle folle équipée M. Maurice pouvait les avoir entraînés.

— Madame peut se rassurer; M. Maurice leur joue la comédie!

Or, quand M. Maurice jouait la comédie, M. Maurice devenait subitement un profond moraliste, sans s'en douter.

Le répertoire dramatique de M. Maurice était tout entier dans sa tête; non pas dans sa mémoire, s'il vous plaît, mais dans son imagination. M. Maurice improvisait toujours; il inventait, après tant d'autres, la *Commedia dell' arte.*

VI

M. Maurice manœuvrait les pupazzi avec une dextérité remarquable, et il n'avait pas son pareil pour administrer

des volées de bois vert aux personnages qui avaient commis quelque faute ou quelque maladresse. Émilie et Dodo se pâmaient de rire, et Émilie déclarait chaque fois que l'homme des Champs-Élysées ne jouait pas moitié aussi bien du bâton.

Mais M. Maurice ne bornait pas son ambition à ces pantomimes grotesques, qui sont toujours, d'ailleurs, d'un effet irrésistible. M. Maurice s'inspirait volontiers des derniers événements domestiques, et sur ces canevas familiers il brodait de petites scènes pleines de mouvement, d'esprit et d'à-propos.

Un jour, par exemple, Polichinelle était tout triste; il se prenait, ou du moins faisait semblant de se prendre la tête à deux mains, en agitant ses petits moignons de bras. Pierrot lui demanda la cause de sa tristesse. Polichinelle refusa longtemps de la lui dire. Pierrot crut comprendre que Polichinelle avait des chagrins de famille, et insista si vivement et avec tant d'intérêt que Polichinelle déclara qu'il allait tout lui raconter.

L'auditoire était dans l'attente la plus vive. C'est bien le cas de dire que l'on aurait entendu voler une mouche.

Dodo, ses deux petites mains sur ses genoux, demeurait aussi immobile que la plus sage de toutes les petites souris. Sa bouche était légèrement ouverte, et il regardait le pauvre M. Polichinelle avec tant d'attention et d'intérêt, que ses sourcils en étaient tout froncés.

Émilie, entourée de sa nombreuse famille de poupées, tendait le cou et fermait les poings.

C'est au milieu du silence le plus solennel que Polichinelle fit sa confidence à M. Pierrot. Il était malheureux, bien malheureux, parce que sa femme était toute triste. Et pourquoi sa femme était-elle toute triste? Parce que son petit garçon, âgé de trois ans (juste l'âge de Dodo), avait refusé de manger sa soupe.

— Refusé de manger sa soupe! s'écria Pierrot en agitant ses petits bras avec horreur. — Refusé de manger sa soupe! reprit M. Polichinelle en remuant la tête de haut en bas avec une solennité presque lugubre.

Les deux amis se regardèrent quelques instants, et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en poussant de sourds gémissements.

VII

Dodo s'agita sur le canapé. Il ne quittait pas des yeux les pupazzi, et pour rien au monde il ne se serait risqué à regarder du côté de sa sœur.

Car Dodo se trouvait justement dans la situation du fils de M. Polichinelle. Il avait refusé de manger sa soupe; il avait bravé la femme de chambre, et il avait résisté comme un petit ânon aux douces prières de sa maman.

Après s'être tenus embrassés pendant une bonne demi-minute, Polichinelle et Pierrot reprirent leur dialogue. Il résultait clairement des déclarations de M. Polichinelle, que Mme Polichinelle avait le cœur brisé, et que lui-même, malgré l'éclat trompeur de ses joues et de son nez, malgré le sourire qui s'épanouissait sur ses lèvres, sentait courir dans ses veines les premiers frissons d'une fièvre pernicieuse.

— Je l'aurais roué de coups de bâton! s'écria Pierrot, en faisant allusion au jeune délinquant dont l'obstination avait causé tout le mal.

— Il ne sait pas le mal qu'il nous fait! s'écria M. Polichinelle d'un ton sentimental, sans quoi il ne refuserait plus jamais de manger sa soupe. Nous l'aimons trop pour le rouer de coups, et j'espère qu'il nous aime assez pour ne pas recommencer.

Comme les petites lèvres de Dodo tremblaient, et que ce tremblement se communiquait à ses joues pendant que ses yeux clignaient comme des yeux qui vont pleurer, M. Maurice, en dramaturge habile, fit disparaître Pierrot et saisit prestement Mme Polichinelle. Mme Polichinelle raconta à son mari que leur cher petit garçon venait de lui demander pardon et de promettre que jamais, jamais il ne se refuserait de manger sa soupe, puisque cela faisait tant de peine à son bon papa et à sa bonne maman.

En signe de réjouissance, M. et Mme Polichinelle se mirent à danser d'abord, à bondir ensuite, avec une agilité si surprenante qu'Émilie ne put s'empêcher de rire aux éclats. Dodo sentit que son cœur était moins lourd; car, dans sa petite tête, il venait de prendre une bonne et sage résolution. Il commença donc par pousser un gros soupir de soulagement, ensuite il rit de tout son cœur et se mit à battre des mains.

L'histoire raconte que Dodo mangea désormais sa soupe sans résistance, et que même, en un certain nombre d'occasions graves où il n'était plus question de soupe, il cessa de faire « le petit mulet », ou du moins, s'il le fit, ce fut avec moins d'obstination.

VIII

Mlle Émilie était une petite personne charmante; mais comme la perfection n'est pas de ce monde, Mlle Émilie avait ses petits défauts. On pouvait lui reprocher, par exemple, d'être un peu douillette et pusillanime. Elle avait le petit travers de se préoccuper un peu trop de l'effet que pouvaient produire ses robes et ses chapeaux sur le monde en général, et en particulier sur les autres petites filles; à cinq ans, elle soupirait déjà après l'époque où elle porterait des robes à queue. Il faut convenir aussi qu'elle avait une tendance déplorable à se mêler de ce qui ne la regardait pas et à babiller un peu à tort et à travers.

Après avoir vu représenter à plusieurs reprises par Maurice : *Pierrot fantôme*, *Arlequin dentiste*, les *Mésaventures de Paméla*, le *Secret de Polichinelle*, elle eut comme une vague idée qu'elle n'était pas parfaite; elle rougit, à la réflexion, en se rappelant certaines scènes de cris, de larmes et de tentatives d'évanouissement, à propos d'une chemise qui séchait sur une corde et qu'elle s'était obstinée à prendre pour un revenant. Elle pensa qu'elle aurait pu être plus courageuse et moins ridicule le jour où le dentiste, M. Miton, lui avait nettoyé les dents avec une légèreté de main sans égale. Les *Mésaventures de Paméla* la rendirent toute rêveuse. Elle n'était pas si déraisonnable que Paméla, oh non! elle pouvait bien se rendre cette justice. Mais pourtant, pourtant!...

IX

M. Lamarque était un vrai père de famille (ce qui n'est pas déjà une qualité si vulgaire), et, par-dessus le marché, un homme distingué. Il était d'avis qu'on ne saurait observer les enfants de trop près; que leurs moindres paroles, leurs moindres gestes, ont leur importance; que l'on trouve dans leurs jeux les plus puérils mille indices précieux pour connaître leur caractère.

Il reconnut bien vite que les plus terribles escapades de Maurice ne le conduiraient pas à l'échafaud, comme le prétendait quelquefois la femme de chambre, dans ses causeries intimes avec la cuisinière. Ces escapades étaient gênantes et quelquefois inquiétantes; un père moins scrupuleux et moins décidé à faire son devoir n'aurait pas manqué de supprimer les effets en supprimant la cause; il se serait débarrassé sur d'autres du soin de travailler au jour le jour à dompter cette fougue presque indomptable; en un mot, il l'eût fourré dans quelque internat où Maurice aurait eu neuf chances sur dix de devenir un écolier misérable, une sorte de bête noire, et en somme un assez mauvais drôle.

M. Lamarque comprenait mieux son devoir. Il envoya Maurice au collége pour qu'il pût jouir des avantages incontestables de l'instruction en commun ; mais il l'y envoya comme externe.

Il accepta courageusement la tâche de veiller heure par heure sur le développement d'un caractère qui demandait à être observé de si près. Il fut souvent déconcerté dans ses prévisions ; il douta plus d'une fois de la sagesse de ses résolutions ; il passa plus d'une nuit sans sommeil, en songeant aux incartades de la journée précédente. Mais il reprenait courage en se disant qu'après tout il faisait son devoir, et que dans aucune des fautes de Maurice il n'y avait rien d'absolument irréparable.

Les pères qui se séparent de leurs enfants sous prétexte qu'ils sont intraitables achètent souvent bien cher une trêve qui, comme toutes les trêves, devra finir un jour. Ce jour-là ils se trouveront en présence de difficultés dix fois plus grandes que celles qu'ils avaient esquivées une première fois.

M. Lamarque, en récompense de son courage, de ses peines et de sa persévérance, eut la joie de voir poindre dans l'enfant, et se développer dans l'adolescent, un homme destiné à être utile à la société, et dont son père et sa mère pourraient être justement fiers un jour.

L'enfant, avec ses défauts sans nombre, peut être comparé à un bloc de marbre informe ; la statue est enfermée dans ce bloc, mais il s'agit de l'en tirer. Chaque coup de marteau qui fait voler un éclat de marbre rapproche l'artiste de l'idéal qu'il a rêvé. Que lui importe, quand la statue est enfin sortie de sa prison de pierre, que son bras, à lui, se soit fatigué à l'ouvrage, et que ses mains s'y soient meurtries et ensanglantées ?

LES ATTACUS.

L'ATLAS ET LE POLYPHÈME.

On a réuni sous la dénomination générique d'*Attacus* un certain nombre de papillons de nuit remarquables par la grandeur de leurs ailes, ornées de belles taches ocellées.

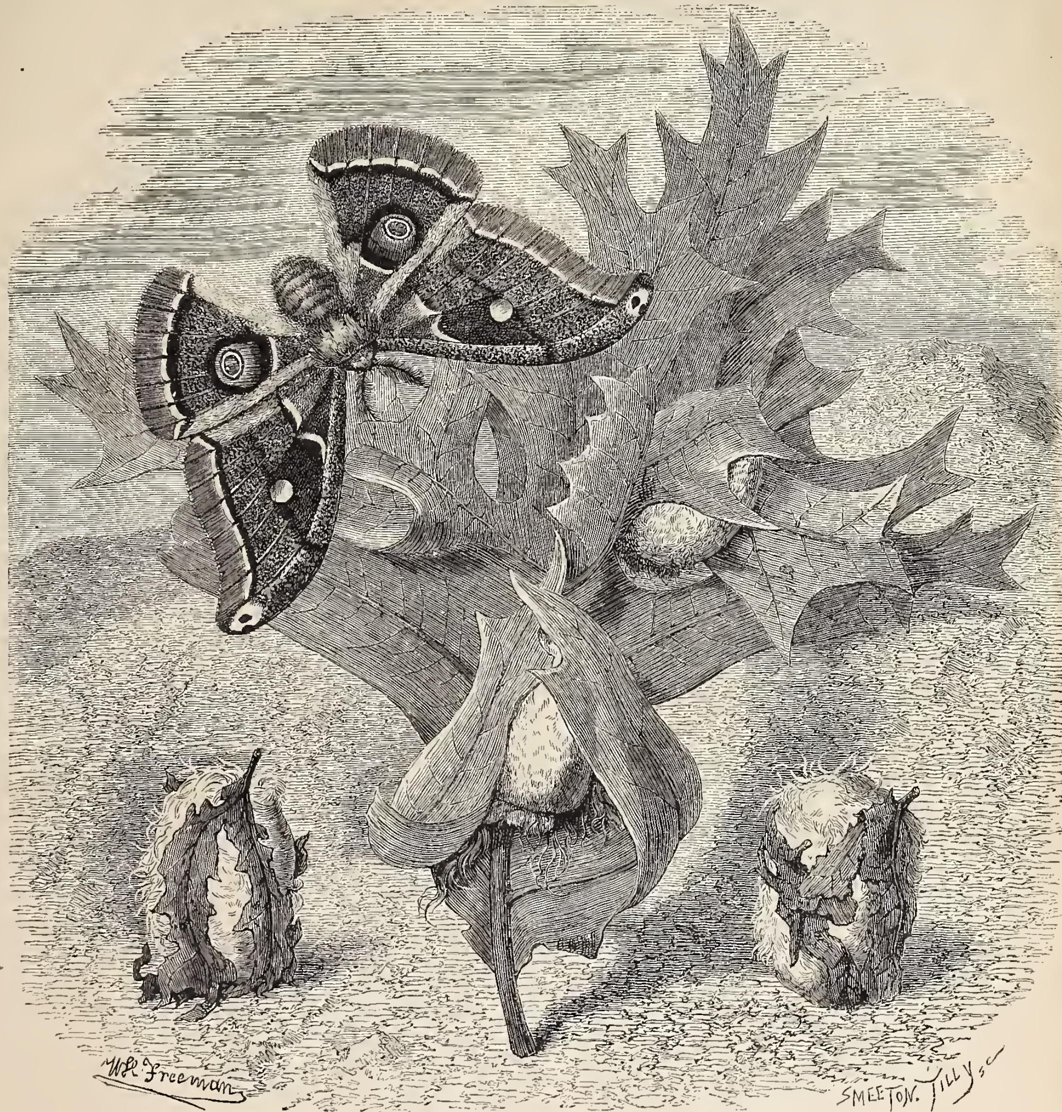


L'Attacus Atlas ; deux tiers de grandeur naturelle. — Dessin de Freeman.

Notre grand paon de nuit appartient à ce groupe. Quand ils sont à l'état de chenille, ces insectes filent de gros cocons de forme ovalaire comme celui du ver à soie, mais d'une matière grossière, rude, solidement feutrée. Ces cocons sont ordinairement attachés aux rameaux ou aux feuilles des arbres sur lesquels ont vécu les chenilles. On ne peut les détacher qu'en cassant la petite branche ou en arrachant la feuille, à laquelle ils adhèrent si fortement qu'ils font corps avec elle. J'ai trouvé un jour un cocon de grand paon de nuit collé contre un mur derrière une per-

sienne : j'ai emporté, en l'enlevant, tout le plâtre de la place qu'il occupait.

L'*Atlas* est le plus grand des attacus et de tous les papillons. Il a seize centimètres de largeur. Il se trouve en Chine ; on peut le voir dans la plupart des collections d'amateurs de papillons. Son corps paraît petit comparativement à l'immensité de ses ailes. Il est d'un roux fauve. Sa tête est surmontée de deux antennes barbelées comme de petites plumes. Les ailes supérieures, élégamment recourbées en forme de faucille à leur extrémité, sont d'une



L'Attacus Polyphème ; deux tiers de grandeur naturelle. — Dessin de Freeman.

couleur ferrugineuse, traversées longitudinalement par une bande blanche ondulée et bordée intérieurement de noir. En dedans de cette bande se trouve une tache triangulaire, transparente, cernée de lignes noires. Un trait noir sinueux court parallèlement au contour de l'aile.

Les ailes inférieures diffèrent peu des supérieures. On y voit la même bande blanche et la même tache transparente, de forme triangulaire, sur un fond roux. La ligne noire qui les borde est accompagnée d'une série de petits points également noirs.

Le dessous du corps est d'une teinte un peu plus claire que le dessus. La bande blanche est plus large et bordée d'une ligne rougeâtre. En outre, on voit au delà de cette bande un semis de petits points jaunes plus nombreux et plus nets que sur le dessus de l'aile.

C'est le papillon mâle que nous venons de décrire. La femelle est plus petite, sa couleur plus pâle ; ses taches sont moins tranchées.

L'*Attacus Polyphème* est loin d'avoir la taille du précédent ; notre gravure le représente réduit seulement d'un tiers. Sa couleur générale est un fauve cendré, sur lequel se détachent des bandes blanchâtres bordées de noir. Deux taches rondes et transparentes se voient au milieu des ailes supérieures, et deux autres, marquées au centre d'un point noir, à leurs extrémités. Sur chacune des ailes inférieures se trouve une grande tache ocellée noire, avec l'iris jaune encadrant un point transparent. Ce papillon habite la Jamaïque et l'Amérique méridionale.

LA SCIENCE.

PROGRÈS RÉCENTS, PROGRÈS A ACCOMPLIR.

Sciences mathématiques.

Les sciences mathématiques sont l'auxiliaire indispensable des sciences de la nature. L'astronomie, la physique, ne peuvent plus, pour ainsi dire, faire de progrès sans exiger un nouveau développement des sciences exactes.

Nous ne pouvons rendre compte ici des nouveaux

moyens d'investigation que possèdent le calcul intégral, la géométrie supérieure, la mécanique rationnelle; il nous suffira de dire que la science française n'est pas en retard sur ce point, et de citer les noms de nos mathématiciens, MM. Hermite, Bonnet, Puiseux, Bouquet, Darboux, qui, tous les jours, accroissent par leurs nouveaux travaux le champ déjà si vaste de l'analyse mathématique.

D'autres savants, comme M. Briot, s'occupent de l'application des mathématiques à l'étude des grands phénomènes naturels. Rappelons, à ce sujet, les développements qu'a pris la théorie mécanique de la chaleur. On réussit maintenant à se rendre compte d'une manière rigoureuse de la transformation du travail en chaleur, et réciproquement. Une locomotive a-t-elle une quantité donnée de charbon à brûler, on peut calculer le chemin qu'elle parcourra en changeant sa chaleur en travail. Un boulet arrive-t-il sur une plaque métallique avec une certaine vitesse, il est possible de savoir de combien la température de cette plaque s'élèvera par suite de la transformation du travail en chaleur.

On sait quelle importance ces calculs ont pour l'industrie, et quels progrès ont été accomplis dans la construction des machines à vapeur depuis les développements de la théorie mécanique de la chaleur. Il y a là pour les mathématiciens une mine inépuisable de recherches nouvelles. Non-seulement la lumière et la chaleur peuvent fournir encore de vastes sujets d'étude, mais d'autres manifestations des forces physiques, telles que l'électricité, ne possèdent encore aucune théorie mécanique. L'extension des connaissances mathématiques, même les plus abstraites, est souvent corrélative des découvertes des physiciens.

ASTRONOMIE.

En dehors des progrès généraux de la mécanique céleste, voici quelques nouveaux faits observés dans ces derniers temps, et de récents procédés d'observation.

La planète Vulcain. — On a beaucoup parlé de l'existence d'une nouvelle planète qui serait plus rapprochée du Soleil que Mercure, et que sa petitesse, jointe au court rayon de son orbite, aurait jusqu'à présent dérobée aux observations.

Le 26 août 1876, M. Wolf, de Zurich, annonçait à M. le Verrier que M. Weber avait vu, le 4 avril précédent, à 4 h. 25 m., une tache ronde sur le Soleil.

M. le Verrier rapprocha cette observation de celle qu'avait faite un célèbre astronome amateur, M. Lescarbault, médecin à Orgères (Eure-et-Loir), qui avait vu, le 22 décembre 1859, un corps noir circulaire passer sur le disque solaire, et dont il avait pu suivre la marche le 26 mars de la même année.

On a donné par anticipation le nom de *Vulcain* à la nouvelle planète, et M. le Verrier, ayant retrouvé d'autres observations que celles que nous venons de citer, se rapportant au passage d'un corps circulaire sur le Soleil, a été amené à prévoir un passage pour la nouvelle planète, le 2 ou le 3 octobre 1876.

Tous les astronomes furent prévenus dans les deux hémisphères; mais aucune observation n'est venue confirmer l'hypothèse de M. le Verrier.

On pense maintenant que les observations connues, en apparence concordantes, pourraient bien se rapporter à des corps différents; en tout cas, d'après de nouvelles considérations exposées par M. le Verrier, il ne devrait pas y avoir de passage en octobre et septembre pendant plusieurs années, et l'existence de la planète Vulcain reste pour le moment douteuse.

Les photographies astronomiques. — Remplacer les observateurs par la photographie, tel est le résultat qu'on pourra peut-être bientôt atteindre en astronomie. Si la photographie arrive à donner des épreuves suffisamment nettes, outre qu'elle éliminera les erreurs personnelles de l'observateur, elle pourra fournir avec une très-grande exactitude des détails que l'œil n'aurait quelquefois pas aperçus et que révèle l'impressionnable substance chimique.

M. Janssen a obtenu des photographies du Soleil dont les dimensions dépassent toutes celles que l'on a faites jusqu'à présent. Elles sont prises chaque jour à l'observatoire de Montmartre. Ces grandes dimensions du cliché sont nécessaires pour que cette nouvelle application de la photographie puisse servir d'une manière importante à l'étude physique du Soleil,

En Angleterre, M. Warren de la Rue a perfectionné encore les épreuves photographiques de la Lune; en Amérique, M. Rutherford s'occupe de dresser des cartes célestes d'après ses photographies; enfin, M. Zeuger de Prague a appliqué les procédés de la photographie instantanée à l'étude du Soleil.

Les planètes Vénus, Jupiter, présentent de plus grandes difficultés; les astres autres que le Soleil ou la Lune n'impressionnent que très-faiblement les matières photographiques, et pendant le temps nécessaire à l'influence de la couche sensible, ils se déplacent un peu. M. Cornu a néanmoins obtenu récemment des images photographiques de ces deux astres relativement nettes, et l'on peut espérer que les progrès ne s'arrêteront pas dans cette voie.

Météorites. — L'étude des pierres tombées du ciel, de leur composition, de leur origine, continue à préoccuper un grand nombre de savants. Les observateurs se multipliant, on constate assez fréquemment la chute des aérolithes ou l'apparition des bolides. Récemment, M. Stanislas Meunier signalait, à Choisy-le-Roi, la venue d'un globe de feu dont l'éclat fit pâlir la lumière de la Lune.

A Stalldalel (Suède) a eu lieu une chute de nombreuses pierres météoriques tombées soit sur le sol, soit dans un lac. Après un sifflement intense, on entendit deux fortes explosions, et une dizaine de personnes purent constater la chute des pierres.

Tandis que M. Daubrée a essayé de reproduire artificiellement quelques-uns des caractères spéciaux qu'offre la structure des météorites (et il y a beaucoup à faire sur ce sujet), M. Tschermack a développé des vues qui paraissent très-rationnelles sur l'origine des météorites, en ne tenant compte que des constatations absolument positives.

M. Tschermack rejette toutes les hypothèses émises sur l'origine des météorites, aussi bien la fragmentation spontanée d'une petite planète que la rencontre de deux corps célestes. Pour lui, les pierres tombées du ciel proviennent de volcans, peut-être même, en partie, de volcans terrestres.

Mais où sont les volcans qui projettent à la suite de leurs explosions des fragments de matière dans les espaces interastraux? La Lune, qui n'a plus d'eau ni d'air, peut-elle avoir encore une activité volcanique? Les météorites, dont la composition chimique ne renferme jamais que des éléments terrestres, viennent-ils d'autres planètes que de la nôtre? Autant de questions à résoudre.

PHYSIQUE.

Les recherches des physiciens sont en ce moment tournées plus spécialement vers l'optique supérieure, et surtout vers l'électricité, qui offre encore tant de questions non résolues à traiter.

Cependant, à côté de ces recherches théoriques, destinées comme toutes les études de ce genre à devenir plus tard une source abondante d'applications, il faut signaler

les travaux récents qui ont eu pour objet d'utiliser directement les connaissances physiques à la construction de nouveaux appareils.

Le télégraphe parlant. — On accueillit tout d'abord, en Europe, avec quelque hésitation la nouvelle venant d'Amérique qui annonçait qu'un physicien était parvenu à transporter à grande distance les sons, la musique, la parole. Le doute ne paraît plus possible aujourd'hui : les expériences de M. Bell ont été répétées devant de nombreux savants, et tout fait espérer que la voix pourra se transmettre d'un continent à l'autre par l'intermédiaire du câble transatlantique.

C'est le jour du centenaire de l'indépendance américaine que M. Bell a exposé pour la première fois son appareil. Il l'a depuis notablement perfectionné. Il paraît que l'inventeur ne veut pas faire connaître tous les détails de son télégraphe parlant, qu'il a toujours tenu enveloppé dans une gaîne, commode pour le transport, il est vrai, mais servant aussi à dissimuler les différentes parties de l'appareil.

On sait seulement que cet appareil se compose essentiellement d'une membrane de fer doux qui peut entrer en vibration devant un électro-aimant lorsqu'on parle à haute voix.

Par ses oscillations elle induit successivement une série de courants électriques dans l'hélice de fils métalliques qui entoure l'électro-aimant, et ces courants sont transmis à distance par les fils conducteurs. Ils arrivent au récepteur et produisent, sur une armature de fer située au fond d'un tube auprès duquel on place l'oreille, des vibrations qui donnent naissance à des ondes sonores reproduisant les paroles articulées à la station d'origine.

Une des premières expériences publiques du téléphone a eu lieu entre Salem et Boston. M. Bell fit à Salem une conférence sur le téléphone. A un certain moment, il s'approcha de l'appareil et continua son explication à haute voix. Les auditeurs de Boston placés près du récepteur, percevant les paroles de M. Bell, firent aussitôt entendre de nombreux applaudissements qui, transmis inversement par le téléphone jusqu'à Salem, provoquèrent ceux du public qui assistait à la conférence.

— Plus récemment encore, le téléphone a subi d'importants perfectionnements. C'est encore un physicien américain, M. Gray, qui s'est occupé de ces recherches.

M. Gray applique au téléphone électrique les résonnateurs acoustiques de M. Helmholtz.

La description complète de son nouveau télégraphe est trop compliquée pour que nous puissions la reproduire. Bornons-nous à dire qu'un clavier comprenant deux octaves peut servir à mettre en vibration des languettes métalliques de longueurs différentes, de façon à obtenir les diverses notes ; un appareil électrique local sert à produire ces vibrations chaque fois que l'on abaisse une des seize clefs.

Les vibrations de ces languettes ouvrent et ferment successivement le courant qui passe par le fil télégraphique réunissant les deux stations, et toutes ces vibrations, transmises sans se gêner les unes les autres (c'est là qu'est l'inexpliqué), parviennent, à l'arrivée, à seize récepteurs correspondant aux diverses lames vibrantes de la station de départ.

On assure qu'on a pu, dans ces derniers temps, entendre à New-York, au moyen de ce téléphone Gray, divers airs exécutés à Philadelphie.

C'est en jouant avec son petit neveu qui s'amusait avec une bobine d'induction que M. Gray eut la première idée de construire des récepteurs à plaques métalliques pour recevoir les sons du télégraphe parlant. Son neveu avait attaché une des extrémités du fil induit à la doublure en zinc d'une baignoire ; tenant de la main gauche l'autre extrémité de la bobine, il toucha le zinc de la main droite en frôlant un peu la paroi ; M. Gray entendit alors un son qui lui parut être de même hauteur et de même qualité que celui de l'interrupteur vibrant de la bobine. M. Gray répéta l'expérience aussitôt ; elle réussit parfaitement : les nouveaux résonnateurs étaient découverts.

Le télégraphe électrique sans fils conducteurs. — On comprend facilement quel intérêt pourrait présenter, en temps de guerre par exemple, un télégraphe qui n'aurait pas besoin de fil pour transmettre le courant. En outre, si l'on parvenait, en certains cas, à se servir d'une façon courante d'un tel appareil, on aurait réalisé une simplification évidente.

C'est M. Bourbouze, le préparateur si connu de la Sorbonne, qui a résolu ce problème en apparence sans solution possible.

M. Bourbouze a constaté qu'il existe constamment un courant électrique circulant entre le système de conducteurs que forment les tuyaux de gaz de Paris et le système de conducteurs qui est constitué par les conduites d'eau de la Ville.

Plaçant un galvanomètre [1] dans son laboratoire, il mit un des fils en communication avec un des tuyaux de plomb qui amènent le gaz, l'autre avec une conduite d'eau : il vit immédiatement l'aiguille dévier d'une manière très-sensible. Il existe donc un courant *tellurique* entre les deux systèmes de conduits.

On obtient le même résultat si on met l'une des extrémités du fil en communication avec un cours d'eau quelconque, et l'autre avec une tige métallique enfoncée en terre ; de pareils courants peuvent être également constatés entre l'eau d'un puits et la terre qui l'entoure.

Ce sont ces courants telluriques qui servent à M. Bourbouze pour la transmission des signaux.

Son procédé est très-simple. Au moyen d'un courant artificiel produit par une pile et lancé dans le fil du galvanomètre *en sens contraire* du courant tellurique, il ramène l'aiguille du galvanomètre au zéro.

Ceci fait, il suffit en un point quelconque du circuit tellurique d'introduire avec une pile un nouveau courant électrique : le galvanomètre, qui était au zéro, déviera, et l'on pourra ainsi communiquer à grandes distances sans l'intermédiaire de fils conducteurs.

M. Bourbouze a installé le galvanomètre et la pile produisant le courant compensateur au pont d'Austerlitz ; un des fils plongeait dans la Seine, l'autre était enfoncé dans la terre. Une autre pile était placée au pont National, à Bercy ; l'un de ses pôles était relié à la Seine, l'autre à la terre. L'aiguille du galvanomètre au pont d'Austerlitz ayant été primitivement ramenée au zéro, dès que l'on mettait en activité la pile du pont National, elle déviait d'une trentaine de degrés.

Des expériences analogues ont été faites entre la demeure de M. Bourbouze et l'École de pharmacie, entre le pont Saint-Michel et Saint-Denis, etc.

Il reste à s'assurer de la plus ou moins grande constance de ces courants telluriques ; à savoir s'ils peuvent réellement servir à une transmission continue des dépêches. C'est ce que de nouvelles expériences nous apprendront sans doute bientôt. *La suite à une autre livraison.*

[1] Le galvanomètre est un instrument qui peut servir à révéler l'existence d'un courant électrique et à constater son intensité. Il se compose notamment d'une aiguille aimantée entourée par le fil du circuit. Les déviations plus ou moins grandes de cette aiguille à partir du zéro indiquent la plus ou moins grande intensité du courant qui passe dans le fil qui l'entoure.

SUR LA RÉGULARITÉ DU TRAVAIL.

On m'a souvent pressée, dit miss Harriet Martineau dans ses Mémoires, de modérer mon travail... Mais j'ai fait l'expérience que le travail régulier, constant, est le moins dangereux, est même le plus salutaire de tous. Il est aussi aisé de prendre des habitudes de ponctualité en matière de travail littéraire qu'en toute autre chose. Combien ai-je vu d'écrivains qui perdent du temps et se créent des remords de conscience, qui ne remplissent pas leurs engagements et laissent leurs facultés s'étioler, parce qu'*ils ne se sentent pas en train*, parce que le milieu ne leur semble pas favorable, parce qu'ils attendent l'*inspiration*. L'inspiration ! c'est là le grand mot. Certes, j'ai pu être atteinte, comme les autres, d'indolence, d'irrésolution, de dégoût; mais, quelque répugnance que je sentisse, je me suis assise à mon pupitre, j'ai pris ma plume, et au bout d'un quart d'heure je marchais comme de coutume... En dehors de la maladie grave, un écrivain a son sort entre ses mains : il donne à son cerveau des habitudes qui lui font une seconde nature. Quand je vois de pauvres auteurs attendre la disposition d'esprit qu'ils appellent l'inspiration, je les plains d'être ainsi les jouets de légères influences au lieu de s'en rendre maîtres.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR.

On peut distinguer entre les hommes ceux qui sont tout entiers à l'heure présente, et ceux qui se préoccupent surtout de l'avenir.

Passé, présent, avenir, ne sont que de rapides fuites du temps; on a fort bien dit :

> Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Mais la vie est faite de tous les instants qui passent, et le présent n'a le plus ordinairement de valeur que selon qu'on l'a bien préparé, ce qu'on a exprimé par cette maxime : — « Tout bonheur présent se compose de sacrifices du passé. »

Ceux qui veulent jouir entièrement du présent, sans souci de ce qui leur adviendra plus tard, ne doivent pas compter sur un bonheur à venir. Suivant une locution populaire, ils mangent leur blé en herbe et n'ont pas à espérer de moisson.

Or l'expérience enseigne que c'est toujours la fin qu'il faut avoir en vue. Qu'y a-t-il de plus affreux qu'une vieillesse misérable, privée d'affection ou d'estime, réduite pour toute satisfaction à des regrets? Au contraire, tout est bien qui finit bien.

« Le bonheur ou le malheur de la vieillesse, a écrit Sainte-Beuve, n'est souvent que l'extrait de notre vie passée. »

BATEAU INDIEN.

Ce bateau a été dessiné par M. de Bérard près de Calcutta, sur le Gange. Presque toutes les embarcations qui vont et viennent sur ce fleuve ont le même aspect; elles sont grandes et légères. Quoique construites en planches faites d'écorces d'arbres cousues avec des fils végétaux, elles sont solides et ne laissent point pénétrer l'eau. On



Un Bateau sur le Gange. — Dessin de M. de Bérard.

les conduit soit à l'aviron, soit à l'aide d'un mât de bambou et d'une voile de grosse mousseline souvent déchirée et trouée par le vent. Des familles entières vivent habituellement dans ces maisons flottantes, où l'artiste les a vues plus d'une fois prier devant des chapelles ornées de petites statuettes près desquelles brûlaient des lampes.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

TERBURG.



Musée du Louvre; salle Lacaze. — La Leçon de lecture, par Terburg. — Dessin de Sellier.

«Pour ces imaginations réalistes et parmi ces mœurs républicaines, a dit des Hollandais Henri Taine, dans ce pays où un cordonnier armateur peut se trouver vice-amiral, le personnage intéressant est un citoyen, un homme de chair et d'os, non pas habillé ou déshabillé à la grecque, mais avec son costume et son attitude ordinaires. »

L'art par l'homme, voilà la devise, en effet, de l'art hollandais. Avec lui, le personnage contemporain entre en scène et occupe la largeur du théâtre; il suffit qu'il ait une place dans la société pour avoir également une place dans l'art, et le marin, le soldat, le négociant, le bourgeois, deviennent les modèles préférés de l'artiste. Tout ce monde de petites gens sort de l'ombre, entre par cette porte ouverte et se met à vivre sa vie avec le sans-gêne de la nature. Il n'y a plus de peinture d'apparat ni d'art noble : il y a un art d'observation qui s'applique libéralement à tous les individus. Le peintre se contente de voir et d'aimer autour de lui; il peint les siens, ses amis, ses parents, ses domestiques; il se peint lui-même, et tout à coup s'accomplit ce détachement extraordinaire de tout ce qui est convention, art appris par cœur, tradition, mythologie, art d'aristocratie. Cette révolution commence, du reste, par un épanouissement d'œuvres hautaines, par une explosion de très-grands artistes, par une initiation sans précédent dans l'histoire de l'art.

Rembrandt d'abord, qui est comme le foyer ardent au-

quel s'allume l'art nouveau, Ravenstein, Théodor de Keyzer, Frans Hals, Govaert Flinck, Vander Elst, Ferdinand Bol, caractérisent l'âge héroïque de la peinture hollandaise. Avec eux, c'est la nation, c'est le pays armé, ce sont les corporations, les institutions, c'est le soldat citoyen, c'est le magistrat, c'est, en un mot, la manifestation des pouvoirs publics qui se montre et semble raconter les miracles d'héroïsme auxquels les Sept-Provinces doivent leur indépendance.

Il n'est personne qui ne connaisse les fameux Banquets d'arquebusiers, les Réunions de syndics, les Conseils d'hommes graves, et surtout cette *Ronde de nuit*, auxquels les maîtres précités ont attaché leur nom. La virilité civique se dégage de ces représentations; on sent que le peintre est lui-même citoyen et qu'il en est fier, et une certaine sévérité dans les silhouettes et dans l'esprit du tableau semble marquer encore le souvenir des terribles préoccupations de la patrie en danger.

En ce moment, les Pays-Bas connaissent la prospérité la plus grande à laquelle un pays puisse atteindre; les longs deuils des siéges sont payés par un accroissement extraordinaire de puissance et de richesses. Amsterdam n'avait que 70 000 habitants au commencement de la guerre de l'indépendance; en 1618, elle en a 300 000; les compagnies des Grandes-Indes et des Petites-Indes donnent à leurs actionnaires des dividendes de 40 et de 45 pour 100, et Parival extasié écrit que chez « les principaux bourgeois on trouve des tapisseries, des tableaux de prix, de la vaisselle d'or et d'argent. » Ce grand luxe fit descendre l'art de son haut piédestal; la vie privée prit la place de la vie publique, et, au lieu des bourgeois armés qui semblaient faire la garde autour des libertés, il y eut une universelle aspiration à jouir de ce qu'on avait gagné à ces libertés, c'est-à-dire l'aise intérieure, le bonheur du logis, le plaisir de n'avoir plus à batailler, la satisfaction de bien vivre et d'élever de beaux enfants quiètement. A la phalange des maîtres héroïques succéda une vraie légion de *poetæ minores*, de peintres de moindre envergure, chantant sur le mode familier l'idylle domestique, le luxe, même la bombance, la fête perpétuelle et le dimanche carillonnant de ce peuple ami de l'argent et de la vie large.

Mais, hâtons-nous de le dire, ces peintres, pour n'être pas montés sur l'escabeau d'or, n'en furent pas moins de très-grands peintres, et quelques-uns d'entre eux ont mérité de figurer au premier rang des originaux. Il en est ainsi de Jan Steen, des deux Van Ostade, d'Adriaan Brouwer, de Terburg, l'incomparable metteur en scène des *Conversations;* et Metzu, Van der Meer de Delft, Cuyp, Paul Potter, Gérard Dou, Van der Neer, Ruysdael, Hobbema, les Van de Velde, achèvent de donner à cette belle époque de l'art son caractère de splendeur et de prodigieuse floraison.

C'est Terburg que nous voulons étudier pour le moment, et, on peut l'affirmer, la connaissance est bonne : c'est celle d'un galant homme, parfait gentleman, de mœurs et de manières distinguées, et dont la parole vaut un contrat. Ce n'est pas lui qui eût peint les pratiques de Jan Steen, et sans doute il honorait d'un dédain superbe les va-nu-pieds avec lesquels ce maître des drôles, — dans le bon sens du mot, — faisait sa bruyante, fourmillante et satirique comédie. Terburg, cela se voit, était d'ancienne maison; son allure trahit le fils de famille soigneusement élevé et qui n'a pas eu l'occasion de prendre des habitudes mauvaises. Comme le dit très-bien Burger, il y a en lui une dignité exceptionnelle, et un peu de froideur calculée ajoute un piquant particulier à son élégance d'homme comme il faut. Il s'est peint lui-même dans le petit portrait en pied du Musée de la Haye, vers la cinquantaine, étant alors déjà (1660) bourgmestre de Deventer, et le portrait donne raison à nos suppositions. C'est un personnage grave, le nez long, l'air un peu pincé, le menton plat, pas beau, mais auquel une perruque à grosses boucles, faisant cascade jusque sur le rabat en guipure, donne une solennité de caniche au port d'armes. Voilà donc l'homme; et notez que nous n'en savons guère davantage, car l'histoire ne s'arrête pour lui qu'aux grandes lignes.

Gérard Ter Burg ou Burch, fils de Henri Ter Burg, naquit à Zwolle, en 1608. Son père, bon peintre, avait habité Rome; il fut le premier maître de Gérard, maître de peinture s'entend; mais il voulut que son fils pût tenir son rang dans le monde, et il lui fit donner une très-belle éducation. C'était à trente ans un cavalier accompli, et qui plus était bien renté, ce qui ne gâte jamais rien et lui permit de parcourir successivement l'Allemagne, la France, l'Espagne et les provinces belges. Terburg est presque le seul artiste de son pays qui, en son temps, ait ainsi couru le monde. Soyez sans crainte, l'Italie et ses maîtres, l'Espagne et Velasquez, glisseront sur son tempérament de Hollandais sans le troubler. Il n'y a que Smith qui ait vu en lui de la ressemblance avec « la manière fascinatrice » du Corrége; Reynolds avait bien trouvé, il est vrai, du Raphaël dans Jan Steen.

En 1648 (en 1646, dit le catalogue du Musée de la Haye), Terburg se rendit à Munster où l'on négociait la paix. Belle occasion pour faire une grande chose, et maître Gérard ne la manqua pas. Il fit le portrait des ambassadeurs, et il les réunit tous dans le même cadre : c'est le célèbre tableau gravé par Suyderhoef [1]. Le brave artiste était déjà bien connu; les intérieurs et les portraits ramassés au cours de ses voyages lui avaient fait une réputation très-convenable; la *Paix de Munster* y mit la consécration. C'est merveille de voir penser, s'animer et resplendir toutes ces têtes de plénipotentiaires, avec leurs physionomies particulières, et de voir en même temps que tous ces portraits forment un tableau.

Terburg fit à Munster la connaissance du comte de Penaranda, ambassadeur d'Espagne, et le peintre plut si bien au politique que celui-ci l'emmena avec lui à Madrid. Naturellement, le comte le présenta à la cour, et il en advint que maître Terburg fit le portrait du roi et des personnes de la cour. Le roi le nomma chevalier et lui donna une médaille d'or à son effigie, une épée, une paire d'éperons en argent, et probablement beaucoup d'argent. L'homme un peu solennel du portrait de la Haye n'avait pas toujours été ainsi, si l'on en croit la légende : Terburg, paraît-il, se mêla un peu trop aux dissipations de la société madrilène, s'attira des querelles et dut partir pour l'Angleterre; puis d'Angleterre il passa en France. Partout il peignait, et il peignait beaucoup. En France, il fit nombre de portraits et de tableaux de cabinet, et tout cela lui était payé largement.

Il finit par rentrer dans sa patrie. Il en avait sans doute assez des voyages; il épousa une de ses cousines (quelques-uns disent une de ses nièces), et maître Terburg put dès lors prendre chez lui-même l'image de ces plaisirs domestiques où son art trouvait une jeunesse inaltérable.

Il ne paraît pas toutefois que son bonheur fût complet; l'enfant ne vint pas égayer de ses sourires la maison conjugale; il ignora ses mutineries et la douceur de ses caresses. Terburg était un peintre de sensations qui excellait à peindre le milieu dans lequel il vivait; on eût vu peut-être se renouveler avec l'enfant sa veine féconde; dans l'œuvre à deux personnes que nous reproduisons, l'enfant n'a qu'un rôle très-secondaire. Il habita successivement

[1] Voy. la gravure, t. XXIV, 1856, p. 393

Haarlem et Deventer. Son nom se lit sur les registres de la confrérie de Saint-Luc, dans la première de ces villes; mais il passa les dernières années de sa vie à Deventer, riche sans doute, et mêlant à ses occupations de peintre les soucis peu accablants de ses fonctions de bourgmestre. On aime à se représenter le digne peintre au milieu de sa maison cossue, l'air bonhomme, avec quelque chose de la gravité des charges publiques. Terburg eut la joie de pouvoir demeurer tard à son chevalet; la mort épargna ce bon ouvrier le plus longtemps possible; il mourut en 1681, à l'âge de soixante-treize ans.

L'artiste chez Terburg est admirable. Il ne doit rien aux autres; il s'est formé de toutes pièces dans l'étude de la vie, dans la franche observation des êtres et des choses qui l'entouraient; il compte au premier rang de ces originaux dont il a été parlé tantôt. Tandis que Jan Steen et Adriaan Brouwer mettent en scène le cabaret, obéissant, eux aussi, avec une logique merveilleuse à cette loi des parités qui fait pousser chaque plante dans son terreau, Gérard Terburg, séduit par les élégances de la vie de salon, dirige sa lanterne sur les belles dames et les beaux messieurs de son temps. La forme choisie des meubles, le grain des soies, la trame lourde des velours, les tables chargées de vaisselles où tremblotent des lueurs, l'air parfumé et pesant des lambris, voilà son cadre, et il le peuple d'un monde exquis, adorablement désœuvré, jeunes femmes au teint blanc fleuri par les vingt ans, jeunes femmes égratignant de leurs ongles roses la guitare, ladies inoccupées ou faisant de la tapisserie, en un mot, toute la comédie féminine dans sa note discrète, et aussi de jolis muguets, le mollet bouffant, la moustache en pointe, le chapeau dans les doigts, tout noués de rubans et d'aiguillettes, font la contre-partie en montrant l'émail de leurs dents. Aucune fadeur, toutefois, ne fait paraître la comédie trop longue, et on sent bien que tout cela est honnête.

Quelques maîtres avant lui avaient tenté l'aventure; mais Frans Hals, son frère Dirk, Quast, le Ducq, Palamèdes, Esajas Van de Velde, n'ont jamais su se maintenir dans les limites prudentes du bon peintre qui nous occupe. On sentait toujours percer la farce dans leurs tableaux même les plus retenus, et les personnages s'y laissaient aller à des gaietés excessives. Terburg, on peut l'affirmer, a créé son salon; il a créé ces délicates manières de s'asseoir l'un devant l'autre, de se dire des riens charmants, de tuer le temps en gens du monde; il a créé cet art raffiné des *conversations*, le mot est consacré, auquel concourent l'aménité des visages, la douceur des manières, la discrétion du sentiment, le nonchaloir des attitudes et les ajustements adorablement noyés dans les demi-teintes de l'intérieur, si bien qu'il vous vient à l'esprit des désirs d'être de l'entretien, devant ces bonheurs si simples, si calmes, mais si poétiquement exprimés.

Ajoutons que nul ne s'entend mieux que Terburg à indiquer par la tête et les mains le caractère de ses personnages, et ses petites figures ont la netteté d'un portrait. C'est que Terburg n'est pas uniquement un peintre d'étoffes et d'accessoires, comme on l'a écrit : c'est avant tout le peintre de la société de son temps, et en quelque sorte le chroniqueur de cette Hollande opulente qui met Parival en joie. Une race forte, un sang viril, un fond honnête et comme une fleur de candeur, se lit dans les héros de sa comédie, et la richesse de leurs atours n'empêche pas qu'un cœur libre ne batte sous leur poitrine. Quelle bonne et placide personne que cette mère qui donne avec un flegme si exemplaire une leçon de lecture à son fils! Et ce fils, quel brave garçon, lourdement appliqué!

Terburg est incomparable dans l'exécution du satin et de l'étoffe en général. Il a, pour les peindre, des harmonies, des finesses, des mélanges de ton que ni Metzu, ni Netscher son élève, ni aucun peintre, n'a eu au même degré. Ses gris-lilas, ses nuances chamois, azur, citron, ses bleus déteints, ses rouges fanés, ses blancs rompus, ont des éclats lumineux de pierre précieuse, des fraîcheurs de fruit, des épanouissements doux de fleur cueillie au matin; et l'illusion est d'autant plus forte que le temps a émaillé l'exécution.

Les Terburg font à présent l'honneur des collections qui les possèdent. Le Musée d'Amsterdam n'a de lui qu'un tableau, mais il est célèbre : c'est la *Robe de satin* gravée à l'aqua-tinte par Vaillant. Burger croit que c'est le tableau de la collection Lormier qui, à la vente de 1763, fut payé 825 florins. Au Musée de la Haye se trouve le portrait de Terburg, petit portrait en pied dans le costume de bourgmestre, et l'*Officier*, ainsi catalogué sous le numéro 154 : « un *Officier* tenant en main une lettre remise par un trompette, et une *Dame* écoutant avec attention. » Rotterdam a un *Seigneur* habillé de noir, une *Dame* en noir. Nous nous souvenons d'avoir vu dans la collection Suermondt un merveilleux *Fumeur* d'une solidité de dessin, d'une énergie de couleur, exceptionnelles. Ce *Fumeur* a été gravé par Courtry pour la *Gazette des beaux-arts*. La même collection possédait un portrait d'homme debout et deux portraits : le *Receveur Marienburg*, oncle de Terburg, et la *Femme du receveur;* une *Consultation*, un *Intérieur d'église*, et une série d'études de dix portraits pour le tableau *la Paix de Munster*, peint en 1648, et qui se trouve à la *National Gallery*, à Londres.

Une légende veut que Gézina Terburg, sœur de Gérard, ait appris de lui l'art de peindre; mais aucun ouvrage de Gézina n'est parvenu jusqu'à nous.

Outre ce portrait de bonne bourgeoise de la collection Lacaze, que reproduit notre gravure, le Musée du Louvre possède quatre tableaux de Terburg qui ont appartenu aux anciennes collections royales : l'un d'eux, le plus important par les dimensions comme par le mérite, le *Lansquenet montrant à une femme son argent*, occupe une place d'honneur dans le grand salon du Louvre. Les petits maîtres hollandais, et on peut dire la peinture de genre, n'ont rien produit de plus accompli. On peut voir avec quelle pénétrante admiration ce bel ouvrage est analysé dans le livre d'Eugène Fromentin, *les Maîtres d'autrefois*. Les autres tableaux sont : un *Concert*, une *Leçon de musique*, et une *Assemblée d'ecclésiastiques*, esquisse plutôt que tableau achevé, mais où l'on reconnaît la main qui a groupé et peint les personnages de la *Paix de Munster*.

TERRES CUITES GRECQUES

DU MUSÉE DU LOUVRE.

Les figurines en terre cuite ont pris une grande importance depuis quelques années dans les collections d'antiquités. Aucun musée n'est mieux partagé sous ce rapport que celui du Louvre. Son premier fonds, déjà composé de morceaux très-fins et quelques-uns exquis, s'est successivement accru, d'abord de fragments rapportés, en 1852, par M. Victor Langlois de sa mission en Cilicie; puis, dix ans après, de l'immense collection du marquis Campana : bas-reliefs, statuettes, bustes, objets de toute espèce provenant surtout de l'Italie; enfin, depuis que les découvertes de ce genre se sont multipliées sur le sol même de la Grèce, de plusieurs lots de figures venues directement d'Athènes, de Corinthe ou de la Béotie, et dont l'origine certaine ajoute au prix qu'elles auraient sans cela par leur beauté et leur parfaite conservation.



Musée du Louvre. — Statuettes grecques

Ces charmantes productions de l'art antique, comme l'a dit un des savants qui les connaissent aujourd'hui le mieux [1], forment autour des œuvres de la statuaire un commentaire des plus instructifs et des plus abondants. Ces petits ouvrages des *coroplastes* ou modeleurs de poupées, ornements à bon marché des anciens sanctuaires et surtout des tombeaux, où l'on en recueille des quantités considérables, ont souvent le mérite d'être des œuvres

(1) Voy. les études publiées par M. Heuzey dans le recueil des *Monuments grecs de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, en 1875 et 1876, et par M. Rayet sur les terres cuites de Tanagre dans la *Gazette des beaux-arts* de 1875.



en terre cuite. — Dessin de Sellier.

authentiques des époques les plus belles de l'art grec.

Jusqu'à ces derniers temps, les figurines de terre cuite n'avaient pas été étudiées de très-près : les artistes, les amateurs, se livraient au plaisir de contempler ces créations légères auxquelles ils trouvaient le même genre d'attrait qu'aux esquisses des maîtres qui passionnent beaucoup d'entre eux, et ne cherchaient pas à leur donner des noms ni à y trouver des sujets déterminés. Les archéologues sont venus à leur tour et se sont partagés dans leurs explications. « Parmi les opinions diverses qu'ils ont émises, deux systèmes surtout sont en présence, dit M. Heuzey. Les partisans de l'ancienne école symbolique inclinent à y

reconnaître exclusivement des divinités; ce n'est pour eux que le développement de séries mythologiques dont les bronzes et les marbres offrent les types principaux. Ils se sont flattés d'y retrouver l'une après l'autre toutes les formes créées par les anciens cultes locaux de la Grèce, et trop souvent ils ont cru avoir déterminé suffisamment ces petites figures en leur appliquant quelques surnoms sacrés rares et peu connus. Le peu de solidité de beaucoup de ces conjectures, le caractère souvent indécis et fugitif des créations légères sorties des mains des coroplastes grecs, ont produit de nos jours une réaction assez vive contre les interprétations mythologiques. Le système en faveur aujourd'hui en arrive, par une exagération contraire, à vouloir bannir presque complétement les sujets religieux du cycle des figurines en terre cuite. A la place des divinités aux multiples surnoms, les descriptions nouvelles, sans se mettre en frais de recherches érudites, se contentent de nous montrer « une dame du monde légèrement » vêtue », ou bien « une jeune fille de bonne famille avec une » expression modeste. » Pour caractériser cet ordre de représentations, on emprunte même très-improprement au langage de l'art moderne le nom de *sujets de genre.* »

M. Heuzey a, comme il l'a dit lui-même, pris position entre les deux systèmes, prêt à combattre ce qu'ils ont l'un et l'autre d'exclusif et de trop absolu. Occupé du classement des terres cuites pour le catalogue qu'il prépare de celles qui appartiennent au Musée du Louvre, il a commencé par comparer sans parti pris les sujets analogues et a formé ainsi un certain nombre de groupes naturels dont la signification s'est dégagée en quelque sorte d'elle-même. Par exemple, un des types ordinairement répétés est la figure d'une jeune femme voilée d'un ample et souple manteau qui l'enveloppe presque tout entière. L'importance particulière de ce voile se trahit par l'extrême soin que l'artiste a mis à l'ajuster. Le visage est comme *embéguiné,* parfois même en partie masqué par la draperie. La figure se tient le plus souvent debout dans l'attitude d'une marche lente et indécise; le charme de la désinvolture et la grâce coquette de son ajustement n'excluent point une expression plus ou moins visible de tristesse. Le savant conservateur des antiques a montré par le rapprochement d'un grand nombre d'exemples, qui constitue proprement la démonstration archéologique, que ce voile, loin d'être un attribut banal, était l'emblème direct de Déméter ou Cérès, représentée telle que la dépeint l'hymne homérique : « Affligée (de la perte de sa fille), elle marche la tête voilée, et son péplon de couleur bleue s'agite sur ses pieds délicats... elle reste tristement debout, fixant à terre ses beaux yeux »; ou bien elle est assise, et tous ses traits sont conformes à ceux que lui donne encore le poëte quand il raconte comment, lasse de sa longue course à la recherche de Proserpine, elle resta longtemps à la même place, « retenant de ses mains son voile devant son visage, plongée dans sa douleur, sans adresser à personne ni un mot ni un geste. »

Dans quelques cas, le modeleur a posé après coup sur la tête voilée un large chapeau rond terminé en pointe, semblable à la *causia* de la Thessalie et au large chapeau de paille que les paysans portent encore dans le même pays pour les travaux des champs : cette coiffure convient à la fois à la déesse des moissons et à la voyageuse errant à la recherche de sa fille.

D'autres figurines montrent de jeunes femmes repliées sur elles-mêmes, quelquefois un genou posé sur le sol, y appuyant une de leurs mains ou la dirigeant vers la terre; ce sont des compagnes de Proserpine, ou la déesse elle-même cueillant des fleurs au moment où elle va être enlevée et conduite dans l'empire des morts.

D'autres encore tiennent un sac destiné à contenir des osselets (on retrouve cet attribut dans une figure d'enfant ici gravée, provenant de Tanagre), une balle, ou tout autre attribut qui n'est pas indifférent dans leurs mains, mais sert à caractériser les plaisirs dont jouissent les morts dans un autre monde. Ces figures sont donc funéraires et se rattachent ainsi à celles qu'on retire par centaines des sépultures antiques. Elles ne se classent pas parmi les représentations de la vie privée. Ces petites figures, malgré la légèreté du travail et le peu de valeur de la matière, sont des figures symboliques et religieuses. Les artistes grecs, dit en concluant M. Heuzey, ne cessaient jamais de s'inspirer de la vie familière, et lorsqu'ils y trouvaient des motifs heureux, ils aimaient à les faire passer dans le domaine du grand art, en les élevant jusqu'à la vie héroïque ou divine. Ils les purifiaient ainsi de toute vulgarité et s'en servaient pour tempérer la sévérité de leurs conceptions les plus graves.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 353, 362.

Nous rentrâmes au lycée, lui timide, moi triomphant d'avance. Pourtant il sembla, pendant les premiers mois, que j'avais gagné plus que lui à nos études des vacances. J'étais maintenant dans les dix premiers : Georges ne l'emportait guère sur moi, et j'avais le chagrin d'entendre dire souvent « qu'il y a des élèves très-brillants dans les basses classes, qui baissent rapidement quand ils arrivent à des classes où il faut de l'imagination et du jugement; tandis que d'autres, au contraire, qui n'avaient rien eu de remarquable dans les commencements, se réveillent tout à coup vers quinze ou seize ans et deviennent des sujets distingués. » Que je fusse en train de devenir un sujet distingué, je ne demandais pas mieux que de faire une vérité de cette supposition; mais que Georges baissât faute d'imagination et de jugement, je savais bien que c'était faux, et je me désolais de l'entendre dire. Tant pour lui que pour moi, je travaillais donc avec ardeur.

Et ma haine pour Georges, qu'était-elle devenue? Disparue comme les neiges d'antan, fondue au doux soleil de la pitié! Depuis que j'avais pris compassion de son malheur, j'avais oublié mes anciens griefs; depuis que je l'avais aidé, il était devenu ma chose, j'avais fait de ses succès une affaire personnelle, et j'en étais venu peu à peu à l'aimer autant que je l'avais haï jadis. Le nom que j'attendais avec anxiété le samedi, quand le proviseur lisait les places de la composition, c'était celui de Georges, et si le mien se faisait entendre le premier, j'en éprouvais un véritable chagrin. Et puis, il me fallait le défendre à la maison, et trouver des raisons pour expliquer ma place et la sienne. J'avais beau dire que je lui devais tout, qu'il avait passé son temps à me donner des leçons au lieu de travailler pour lui, mon père trouvait que ces leçons-là auraient dû lui profiter autant qu'à moi. Il avait raison; et moi, ne pouvant pas dire le vrai motif de l'insuccès de Georges, je me sauvais tristement et j'allais m'enfermer dans notre chambre, de peur de parler malgré moi.

Je crois pourtant que nous aurions réussi cette année-là, qui était notre année de *seconde*, à rapporter à la maison bon nombre de prix, sans un accident qui m'arriva. Vers le mois de juin, mes yeux, qui me faisaient souffrir depuis quelque temps, s'enflammèrent tellement qu'on dut appeler un médecin. Le médecin déclara qu'avec des soins ce mal n'aurait rien de grave, mais qu'il fallait absolument me tenir pendant une semaine dans une chambre sans lumière,

et ne me permettre, pendant tout le mois suivant, ni d'ouvrir un livre ni de toucher à une plume. Il ajouta que j'avais dû abuser de mes yeux, et travailler beaucoup la nuit avec un éclairage insuffisant. Il devinait juste; il aurait été effrayé s'il eût su le compte des bouts de bougie que j'avais dérobés à ma mère et des chandelles que j'avais achetées sur mes économies, pour pouvoir, pendant les longues nuits d'hiver, rattraper un peu du temps que j'avais perdu depuis le commencement de mes études. Je m'étais donc bien attiré mon mal et ne pouvais m'en prendre à personne; mais je n'en étais pas moins désolé! Qu'allions-nous devenir à présent? Je me voyais, pour des semaines, incapable de travailler, incapable de venir en aide à Georges : toutes nos compositions des prix seraient perdues certainement! Cette crainte me donna de l'éloquence, à ce qu'il faut croire, car à force de supplications j'obtins au bout de quinze jours l'autorisation de retourner au lycée. Cette autorisation ne me fut accordée que sous certaines conditions.

1° Je n'ouvrirais pas un livre, et n'apprendrais que les leçons qui me seraient répétées par Georges, qui s'engageait à me surveiller et à m'empêcher de transgresser le pacte.

2° Je ne ferais pas de devoirs, et me contenterais d'écouter la classe sans y prendre part (c'était tout ce que je demandais, le libre usage de mes oreilles, pour mon service et selui de Georges).

3° Je porterais, sans les quitter plus que le fameux prisonnier ne quittait son masque de fer, de grandes lunettes bleues garnies en taffetas de même couleur, et je ne permettrais jamais à mes yeux de glisser un regard ni en dessus, ni en dessous, ni de côté, hors de leur cachot.

Ces choses convenues, je repris un matin la route du lycée, appuyé sur le bras de Georges, car j'étais provisoirement presque aveugle, avec ces fameuses lunettes qui devaient m'empêcher de le devenir. Je dus les garder jusqu'à la fin de l'année scolaire, quoiqu'on me permît de les quitter pour les compositions; mais il fallait les remettre aussitôt après.

Je trouvai cette vie de quasi-aveugle fort dure; je l'aurais trouvée bien plus dure encore sans Georges. Il ne me quittait pas d'une minute, et mettait ses yeux à mon service avec un dévouement joyeux : il était heureux, cela se voyait, de faire à son tour quelque chose pour moi. Il m'apprenait les leçons, mot à mot, avec une patience inaltérable; et je lui répétais les explications données en classe, reprenant les passages traduits et les lui faisant traduire de nouveau. J'avais assez de peine à le faire; car, n'ayant pu suivre la traduction dans un livre, je ne pouvais compter que sur ma mémoire, et j'avais grand'peur qu'elle ne voulût pas retenir tout ce dont je la chargeais. Cet exercice lui profita beaucoup, et j'ai trouvé par la suite qu'il ne m'avait pas été inutile d'être privé de mes yeux pendant deux mois.

Pourtant nous avions perdu quinze jours. J'avais manqué deux compositions, et Georges n'avait pas appris grand'-chose dans ces quinze jours-là; et puis mon travail d'aveugle eut un peu d'hésitation pendant les premiers temps. Enfin nous n'eûmes pas, au jour des prix, un succès proportionné à notre travail. J'eus pourtant un prix, pour la première fois de ma vie; Georges en eut deux, et comme c'était un de plus que l'année précédente, il ne fut pas grondé : c'était tout ce que je demandais.

Mais notre mère commençait à se douter de quelque chose. Elle observait Georges, et à mesure qu'elle l'observait elle devenait soucieuse. Les notes du pauvre garçon n'avaient pas été bonnes pendant ma quinzaine de cécité : il avait été de nouveau accusé de ne pas suivre la classe, et ma mère n'y comprenait rien. Faisant violence à sa timidité, elle alla guetter notre professeur à sa sortie du lycée, et lui expliqua, comme toutes les mères, qu'elle était on ne peut plus étonnée de l'inattention de Georges, un si bon garçon, si laborieux, si consciencieux, si honnête, qui passait tout son temps à travailler, étudiant même quand ses devoirs étaient finis, au lieu d'aller se promener ou jouer avec des camarades. Le professeur avait la longue habitude des mères faisant l'éloge de leurs fils, et il savait qu'il faut beaucoup en rabattre. Il répondit poliment qu'il croyait Georges laborieux, que ses devoirs le prouvaient d'ailleurs; mais qu'il était en même temps d'une distraction extraordinaire, et que particulièrement pendant l'absence de son frère il avait plusieurs fois été incapable de continuer, à l'appel de son nom, la leçon ou l'explication commencée : preuve qu'il n'écoutait pas.

— Il faut croire, ajouta le professeur, qu'il pense toujours à autre chose qu'à ce qu'on fait; on dirait par moments qu'il devient sourd.

Ce mot frappa ma mère. Si c'était la vérité? Cette vérité, si douloureuse qu'elle fût, lui répugnait moins à croire qu'une légèreté obstinée de la part de Georges. Elle rassembla une foule d'indices, et finit par se convaincre que le professeur avait dit plus vrai qu'il ne pensait. Elle devina, elle pressentit plutôt, que j'étais dans le secret; et quand elle se fut bien convaincue que Georges restait immobile quand on parlait autour de lui à demi-voix, quand elle eut remarqué que ses regards s'attachaient toujours sur les lèvres de la personne qu'il écoutait, et que l'expression de son visage devenait non pas distraite, mais triste, elle profita un jour de l'absence de notre père et s'en vint écouter à notre porte.

Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait fait. Autrefois, quand nous étions des frères ennemis, il lui arrivait souvent de quitter son ouvrage, attirée par nos clameurs, et de monter précipitamment pour apaiser une querelle; mais maintenant il n'y avait plus de querelle entre nous, et elle avait peu à peu perdu l'habitude de venir voir ce que nous faisions : elle était si sûre de nous trouver à l'ouvrage! il n'était pas utile qu'elle se dérangeât de son travail. Elle avait tant à faire pour joindre les deux bouts avec nos petites ressources! cinq minutes perdues à venir nous voir, c'était cinq minutes à prendre le soir sur son sommeil pour que tout le linge fût en bon état et que personne ne manquât de rien dans la maison; et elle s'appliquait à perdre le moins de temps possible.

La suite à une prochaine livraison.

DU MÉPRIS DES HOMMES.

— Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

— Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre. Alfred DE VIGNY.

CAISSES WARD.

L'administration du Muséum d'histoire naturelle de Paris recommande à ceux qui veulent transporter, pendant un voyage de quelques mois, des plantes vivantes qui ne sont ni grasses ni tuberculeuses, l'emploi de caisses vitrées, ou serres de voyage, d'une construction particulière, inventées et employées d'abord en Angleterre par M. Ward, et désignées souvent, par cette raison, sous le nom de *caisses Ward*.

Ces caisses peuvent varier de forme et de dimension; mais pour que le transport en soit facile et qu'elles n'em-

barrassent pas le tillac des navires, sur lequel elles doivent toujours rester, leurs dimensions doivent être de 9 à 11 décimètres en longueur, 5 en largeur, 7 à 10 en hauteur.

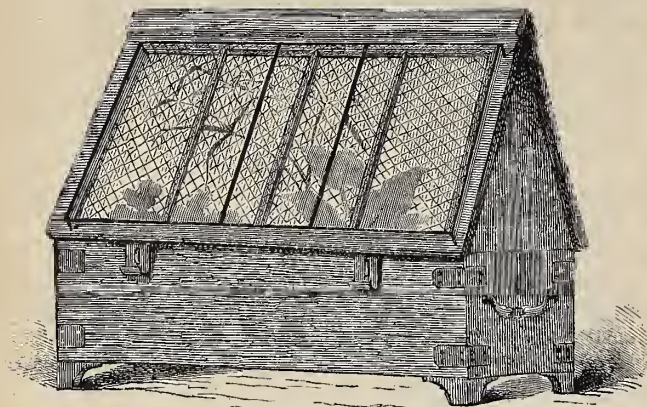
Leur fond ne doit pas poser sur le plancher, mais être élevé de quelques centimètres, par les pieds que forment les quatre angles, de manière que l'eau de mer, lorsqu'elle coule sur le pont du navire, ne puisse pas y pénétrer.

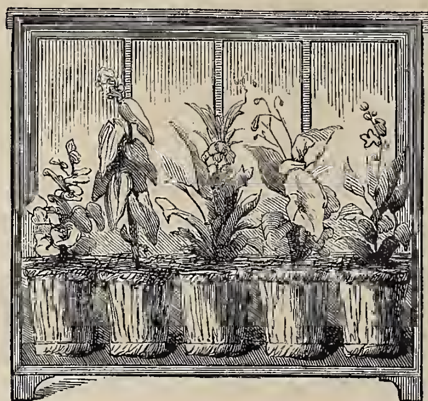
Les deux petits côtés de cette caisse oblongue, taillés supérieurement en pignon aigu, supportent deux châssis vitrés formant un toit à deux versants. Les côtés et le fond sont construits en bois de chêne ou en un autre bois très-solide, de 25 à 30 millimètres d'épaisseur, bien sec et bien assemblé à rainure, de manière à ne présenter aucun jour.

Les châssis vitrés sont divisés par des traverses de 4 à 5 centimètres de large, qui s'étendent du bord supérieur au bord inférieur et qui sont éloignées de 7 à 8 centimètres. Ces traverses à rainures reçoivent les verres, qui doivent être épais et solides, fixés à recouvrement, comme les tuiles d'un toit, et bien mastiqués.

L'un des châssis est assujetti d'une manière permanente sur un des côtés de la caisse; l'autre est fixé sur les autres côtés, et, à sa partie supérieure, sur le châssis opposé, au moyen de vis qu'on doit avoir l'attention de bien graisser en les mettant, pour qu'elles ne se rouillent pas dans le bois et qu'elles soient faciles à retirer. Ces caisses sont, en outre, parfaitement mastiquées sur tous les joints et peintes à l'huile extérieurement.

Deux fortes poignées en fer sont solidement fixées aux deux bouts de la caisse pour la rendre facile à transporter et pour qu'on puisse l'amarrer sur le pont du navire; enfin





Caisse pour le transport des plantes sur les navires. — Dessin d'Édouard Garnier.

un grillage solide et à petites mailles en fil de fer, soutenu à quelque distance du vitrage par des tringles de fer, met ce vitrage à l'abri des chocs assez fréquents qu'il pourrait recevoir pendant la traversée.

Pour placer les plantes dans ces caisses, on met d'abord au fond de celles-ci une couche de 4 à 5 centimètres de terre forte et argileuse, assez humectée pour qu'elle s'applique bien sur le bois; puis on étend au-dessus une couche de bonne terre, ni trop forte ni trop légère, mêlée, s'il est possible, de terreau végétal, et ayant de 15 à 20 centimètres d'épaisseur : c'est dans cette terre qu'on plante avec soin les végétaux à transporter, soit directement, soit dans des pots, soit mieux encore dans des paniers de jonc ou d'osier, qui les isolent sans être exposés à se briser.

Pour éviter que les plantes ne soient dérangées par les secousses inévitables dans un long voyage, soit par mer, soit surtout par terre, on recouvre la terre d'un lit de paille ou de jonc, qu'on assujettit au moyen de traverses en bois clouées aux parois de la caisse.

Le nombre des plantes contenues dans une caisse de la grandeur indiquée ci-dessus varie de quinze à trente, suivant leur dimension. On peut, en outre, semer entre ces plantes des graines de beaucoup de végétaux, et particulièrement celles qui conservent difficilement leurs facultés germinatives, telles que celles des palmiers, des lauriers, des chênes, de plusieurs conifères, des rosacées, etc.

Il faut que les plantes destinées à voyager dans ces caisses soient bien enracinées, qu'elles aient été, s'il est possible, cultivées quelque temps en pot et ne viennent pas d'être arrachées récemment dans la campagne. Dans ce dernier cas, il faudrait pouvoir, après les avoir plantées avec soin, les laisser reprendre avant de fermer la caisse définitivement.

Il faut, au moment de fermer la caisse, en remettant le panneau vitré mobile, que la terre soit bien arrosée, mais sans humidité surabondante. On doit alors la fermer hermétiquement, en mastiquant bien tous les joints, et ne plus l'ouvrir pendant tout le voyage. Une fois en mer, les seules précautions à prendre consistent à maintenir toujours la caisse sur le pont, exposée au grand jour, et à remplacer immédiatement les verres qui pourraient se casser; s'il se faisait quelques fentes dans le bois, il faudrait les mastiquer aussitôt.

On ne devrait retirer la caisse de dessus le pont que dans le cas où, cette caisse renfermant des plantes de pays chauds, on traverserait des régions où elles seraient exposées à des gelées rigoureuses. Pour les gelées légères qui n'ont lieu que pendant la nuit, une toile jetée sur les caisses suffirait à les en préserver, et l'essentiel est de priver le moins possible de l'action de la lumière les plantes qui y sont contenues.

Les plantes ainsi renfermées continuent de végéter et fleurissent même quelquefois dans les caisses, et lorsque les précautions indiquées ont été suivies avec exactitude, c'est à peine s'il en meurt une ou deux sur dix; souvent même toutes arrivent en bon état.

On ne saurait trop recommander de choisir pour les envois une époque telle qu'ils arrivent sur les côtes de France entre le 1er avril et le 1er octobre, sans quoi les gelées peuvent détruire, au moment de leur arrivée, des plantes précieuses et jusqu'alors parfaitement conservées; il y a même un grand avantage à ce que les envois arrivent en France vers les mois de mai ou de juin.

LE PRIODONTE GÉANT.



Le Priodonte géant, ou grand Tatou des forêts. — Dessin de Freeman.

Le *priodonte géant* est le plus grand des tatous. Son corps atteint un mètre de longueur et quelquefois davantage, sans compter la queue, qui dépasse cinquante centimètres. Ses pattes de devant sont armées d'ongles énormes, tous inégaux. Les plaques qui composent sa carapace sont disposées en de nombreuses rangées transversales et parallèles.

« Le petit nombre de personnes qui l'ont vu, dit d'Azara, le désignent seulement par le nom de *grand tatou noir des bois*, parce qu'il n'habite que les plus grandes forêts. Moi, je le nomme *grand tatou*, en considération de ce qu'ayant 1m.57 de long, tandis que le plus grand des autres tatous n'a que 27 centimètres, son volume est huit ou neuf fois plus considérable.

» Je n'ai vu le grand tatou dont je parle que par hasard. Au milieu de novembre, je me trouvai à dîner dans le *chacarra* que possède dans le Pirayou (à huit lieues trois quarts de la cité de l'Assomption) mon ami le chanoine don Pedre Almada, et, liant conversation sur les animaux avec un vieillard du voisinage, j'appris de lui que deux jeunes gens se retirant dans leur demeure, qui était tout près de là, deux nuits auparavant, avaient aperçu dans un petit fossé d'un champ, près du bois, une masse dont leurs chevaux furent effrayés, sans qu'ils pussent les contraindre à s'en approcher pour en reconnaître la nature. L'un d'eux mit pied à terre, et, s'approchant peu à peu, il discerna à la clarté de la lune, qui était alors dans son plein, que c'était un tatou. Il le joignit, et, trouvant qu'il creusait, il le saisit par la queue; puis, le levant un peu, il lui passa au milieu du corps un lacet que tira son compagnon en donnant de l'éperon à son cheval : il ne put néanmoins arracher le tatou, qui avait déjà fouillé à peu près seize pouces. Mais, par ce choc, il empêcha que l'animal ne creusât davantage, donna le temps à son camarade, resté à pied, de passer un second lacet de la même manière que le premier et de remonter à cheval; puis, tirant ensemble, ils arrachèrent et traînèrent le tatou pendant environ quatre cents toises jusqu'à leur maison; mais leurs femmes eurent tant de crainte en voyant l'animal, qu'il ne leur fut pas possible de se coucher avant qu'ils l'eussent tué.

» Le jour suivant, on accourut de deux ou trois lieues pour voir cette capture; et comme chacun désirait en emporter quelque chose, ils vendirent les ongles séparément et l'armure en une seule pièce.

» Ayant entendu ce récit, je fis diligence pour recueillir ce que je pourrais de cet animal, et je trouvai que les oiseaux et les vers avaient mangé toute la chair; la tête et la queue étaient dans leur entier, mais putréfiées. Le propriétaire de l'écaille ou armure ne voulut pas la vendre, parce qu'il l'avait destinée à faire un violon; mais, au bout de trois mois, il m'en fit présent, et je la conserve, quoiqu'on l'ait détériorée en détruisant le vernis de la plus grande partie des boucliers. »

Le priodonte géant est très-répandu dans une grande partie du Brésil et du Paraguay. Les cultivateurs le soupçonnent de déterrer et de dévorer les cadavres : aussi prennent-ils, dit-on, la précaution d'entourer les corps morts de planches et d'épines pour les préserver de ses attaques.

L'ART DE LA LECTURE [1].

LA LECTURE EST UN ART.

En Amérique, la lecture à haute voix compte comme un des éléments de l'instruction publique; elle est une des bases de l'enseignement primaire. En France, elle n'a pas même la valeur d'un art d'agrément; on la regarde comme une curiosité, comme un luxe, parfois même comme une prétention.

Cependant la lecture est un art, un art aussi difficile que réel, aussi utile que difficile.

Est-ce en effet un art?

La première objection qui s'offre à l'esprit de beaucoup de ceux qui ont peu réfléchi à ce sujet, est celle-ci :

— « Mais pour bien lire il n'y a qu'une règle à suivre, c'est de lire comme on parle. La lecture est l'exercice naturel d'un organe naturel : il y a des gens qui lisent bien, il y a des gens qui lisent mal; le talent des premiers est un don, un charme, une qualité, tout excepté un art. Cela ne s'apprend pas. »

Il est incontestable que certains hommes lisent sans étude, avec grâce et avec agrément; mais ceux-là même auraient avantage à connaître les règles qui enseignent à bien lire.

Ces règles sont de deux sortes, matérielles et intellectuelles, la lecture reposant à la fois sur l'exercice d'un organe physique, la voix, et sur un organe spirituel, la pensée.

PARTIE TECHNIQUE DE L'ART DE LA LECTURE.

La partie technique de l'art de la lecture porte sur deux objets : la voix et la prononciation, les sons et les mots.

La voix.

L'organe de la voix est semblable en apparence à l'organe de la vue et de l'ouïe, mais il en diffère en un point essentiel : c'est que les opérations de la vue et de l'ouïe sont le résultat d'un acte involontaire. Dès que vos yeux sont ouverts et qu'il fait jour, dès que vos oreilles sont ouvertes et qu'il y a du bruit, vous voyez et vous entendez malgré vous. L'organe de la voix, au contraire, ne s'exerce que sous l'action de la volonté; l'homme ne parle que quand il veut.

Seconde différence. Vous ne pouvez pas voir plus ou moins, selon votre désir; vous ne pouvez pas entendre plus ou moins, si ce n'est quand vous vous soustrayez partiellement à l'action des choses extérieures en mettant un obstacle, un voile, entre le monde du dehors et vous.

Il n'en est pas de même de la voix : vous pouvez parler plus ou moins fort, plus ou moins vite; vous réglez la mesure des opérations de la voix comme ses opérations mêmes.

De là cette conséquence naturelle, qu'on peut apprendre à parler, puisque la parole est susceptible de modifications résultant de la volonté.

La voix a un clavier, comme le piano; elle a deux octaves, comme le piano en a six; trois espèces de notes, comme le piano; des cordes plus minces et des cordes plus grosses, comme le piano.

Nos trois espèces de voix, qui se définissent d'elles-mêmes, la voix basse, la voix de médium et la voix haute, sont toutes trois indispensables dans l'art de la lecture; mais l'usage en doit être et en est différent, car leur force est très-différente.

La plus solide, la plus souple, la plus naturelle de ces trois voix est le médium.

Le médium étant la voix ordinaire, c'est de lui que part l'expression de tous les sentiments les plus naturels et les plus vrais; les notes basses ont souvent une grande puissance, les notes hautes un grand éclat, mais il ne faut s'en servir qu'à propos, presque exceptionnellement.

Le premier précepte de la lecture est donc cette suprématie accordée au médium. Les cordes hautes sont beaucoup plus fragiles, plus délicates. Si vous vous en servez trop, si vous jouez trop sur ces notes-là, elles s'useront, se désaccorderont, deviendront criardes; votre organe tout entier s'altérera.

L'abus des notes basses, et même graves, n'est pas moins fâcheux. Il amène la monotonie; il produit quelque chose de terne, de sourd, de lourd. Il faut n'en pas faire usage souvent, les mêler habilement aux deux autres registres, et arriver ainsi à une variété de timbres qui est à la fois un charme pour l'auditeur et un repos pour le lecteur.

Ce mélange ne constitue pas le seul exercice de la voix; il faut avant tout la travailler en elle-même. Le travail fortifie les voix faibles, assouplit les voix dures, adoucit les voix criardes, agit enfin sur la voix parlée comme l'art du chant sur la voix chantée.

La respiration.

Il faut apprendre à respirer. On ne lit bien que si l'on respire bien, et on ne respire bien en lisant que si on l'a appris. C'est même là un des talents les plus rares chez les lecteurs.

La respiration se compose de deux actes : aspirer et respirer.

Aspirer, c'est acquérir, c'est emmagasiner; respirer, c'est dépenser.

L'art de l'aspiration consiste à la prendre de la base du poumon même, du diaphragme. Si vous n'aspirez que de la partie supérieure du poumon, vous faites une trop petite provision d'air, et si vous avez un long morceau à lire, l'air vous manque. Le premier devoir du lecteur est donc, au début, d'aspirer profondément, de façon à avoir les poumons bien garnis. Le second acte, dépenser, est le plus difficile. Un mauvais lecteur n'aspire pas assez et respire trop, c'est-à-dire qu'il dépense son bien sans ordre et sans mesure : aussi est-il obligé à tout moment de donner des coups d'aspiration bruyants, rauques, qu'on appelle des hoquets; celui qui écoute en souffre autant que celui qui parle. Un artiste supérieur, voyageant en Suisse, étonnait

[1] Extraits de *l'Art de la lecture*, par Ernest Legouvé, de l'Académie française. — Hetzel, 1877.

Ce livre, qui a un très-grand succès, initie ses lecteurs à une étude jusqu'ici beaucoup trop négligée en France. Les courts extraits que nous en donnons, avec l'autorisation de l'auteur, notre collaborateur et notre ami, pourront paraître secs et arides. La faute en serait à nous. C'est le livre lui-même qu'il faut lire : les exemples, les anecdotes intéressantes et utiles, y abondent; sa lecture est pleine d'attraits.

ses guides parce qu'il ne s'essoufflait jamais dans les plus rudes montées. « Mon secret est bien simple, disait-il, je sais aspirer et respirer. » C'est ce que doit savoir le lecteur : il faut qu'on ne l'entende jamais respirer.

La suite à une autre livraison.

CHANT DE GUERRE DES LÉNAPES

(PEAUX-ROUGES, — AMÉRIQUE DU NORD).

O pauvre de moi, — Qui vais partir pour combattre l'ennemi, — Et ne sais si je reviendrai — Jouir des embrassements de mes enfants et de ma femme!

O pauvre créature, — Qui ne peut disposer de sa vie, — Qui n'a aucun pouvoir sur son corps, — Mais qui tâche de faire son devoir — Pour le bonheur de sa nation!

O toi, Grand Esprit d'en haut, — Prends pitié de mes enfants et de ma femme! — Empêche-les de s'affliger à cause de moi! — Fais que je réussisse dans mon entreprise, — Que je puisse tuer mon ennemi, — Et rapporter les trophées de guerre.

Donne-moi la force et le courage de combattre mon ennemi; — Permets que je revienne encore voir mes enfants, — Voir ma femme et mes parents. — Prends pitié de moi et me conserve la vie, — Et je t'offrirai un sacrifice. (1)

ORIGINES.

Tous les noms italiens qui commencent par *gua*, *gue*, *gui*, sont d'origine allemande. MURATORI.

PROPHÉTIE SINGULIÈRE

RÉALISÉE DE NOS JOURS.

En 1770, Mercier, l'auteur du livre intitulé : *l'An deux mille deux cent quarante*, feignant de recevoir une lettre datée de Yeddo, capitale du Japon, écrivait :

« Le descendant du grand Taïcoun (lisez Mikado), qui a fait du Dairi une idole impuissante et révérée, vient de faire traduire *l'Esprit des lois* et le *Traité des délits et des peines.* »

Mercier croyait ne faire qu'une énorme plaisanterie : il avait cherché à faire la prédiction la plus irréalisable du monde. Or, si Montesquieu n'est pas encore traduit en japonais, nous savons que nombre de sujets de l'empereur spirituel, qui a reconquis son indépendance, le lisent couramment en français; nous savons aussi, ce qui est un fait considérable, que, sous l'influence d'un savant légiste qui enseigne le droit français à Yeddo, la torture vient d'être abolie dans toutes les îles dont se compose l'empire japonais. (2)

BATEAU A VAPEUR ATMOSPHÉRIQUE.

EXPÉRIENCE NOUVELLE.

Ce petit appareil a reçu le nom de bateau à vapeur atmosphérique en raison des deux forces qui le font mouvoir : la vapeur et l'eau. Il n'a toutefois du bateau que la forme, car il est entièrement dépourvu des organes employés jusqu'à présent à la propulsion des barques et des navires (rames, voiles, roues à aubes, ou hélices). La force qui le fait avancer est tout autrement appliquée, et est basée sur ce fait que de l'air introduit sous l'eau s'y élève à la surface, en vertu de sa force ascensionnelle égale à la différence des densités de l'eau et de l'air, de la même façon qu'un ballon s'élève dans l'atmosphère en vertu de la différence des densités du gaz qu'il contient et de l'air dans lequel il se meut.

Le bateau à vapeur atmosphérique se compose essentiellement d'une petite chaudière cylindrique, ou générateur de vapeur, munie à une de ses extrémités d'une tubulure à orifice presque capillaire. Cette chaudière, contenant de l'eau et chauffée par une lampe à alcool, envoie un jet de vapeur dans un conduit qui débouche dans l'eau à l'arrière du bateau. Ce jet, très-rapide, entraîne avec lui une certaine quantité d'air, lequel, conduit sous l'eau, remonte à la surface le long d'un plan incliné fixé sous l'étambot, et par son mouvement ascensionnel pousse le bateau en avant et lui fait prendre une très-grande vitesse.

L'inventeur (1) a calculé la force engendrée par ce petit appareil : « On sait, dit-il, qu'un litre d'eau porté à l'ébullition produit 1 700 litres de vapeur en exigeant pour cette transformation 166 grammes de combustible (houille). La vapeur, sortant avec une vitesse considérable de l'orifice de la chaudière, entraîne au moins dix fois son volume, ou 17000 litres d'air qui, introduits dans l'eau, y prennent une force ascensionnelle égale à la différence des densités de l'eau et de l'air, ou à peu de chose près égale au poids de l'eau déplacée (principe d'Archimède). Donc, en résumé, un litre d'eau est transformé en 1 700 litres de vapeur, lesquels entraînent dix fois leur volume d'air, ou 17 000 litres, développant une force représentée par 34 000 kilogrammes et n'ayant coûté que 166 grammes de charbon.

Il est vrai de dire que la force employée à la propulsion du bateau n'est qu'une fraction de cette force totale produite; ceci résulte de la position inclinée du plan sur lequel la pression de l'air agit, et de l'impossibilité de donner à ce plan une grande longueur. D'ailleurs, en augmentant les dimensions on augmenterait la résistance de traction, et la force développée deviendrait insuffisante à faire avancer le navire. On voit donc que le principe sur lequel il est construit n'est pas applicable en grand à la navigation; mais il n'en est pas moins curieux de voir ce petit bateau naviguer bravement contre vents et courants, et cela au moyen d'une force produite par des générateurs peu puissants et des appareils mécaniques extrêmement simples.

LE VERRE DES HUIT-PRÊTRES.

Sur un pied en argent, dont les ornements exécutés au repoussé indiquent comme date le treizième siècle, s'élève un calice en verre, décoré dans sa partie centrale de losanges en bleu d'outre-mer, rattachés les uns aux autres par des anneaux de même couleur, et de petites perles d'émail blanc semées en nombre infini. Au milieu de ces losanges, ainsi qu'au tiers supérieur et au tiers inférieur de la coupe, sont dessinés en or des caractères qui affectent une imitation très-marquée de l'arabe, mais ne forment sur aucun point de mots distincts : ce sont des dessins pour lesquels l'artiste n'a obéi qu'à son caprice.

On sait, ainsi que le rappelle M. de Laborde dans son *Glossaire* faisant suite à sa *Notice sur les émaux du Louvre*, « que les Grecs de Constantinople, ainsi que les Arabes de Bagdad et de Damas, avaient hérité des procédés de l'antiquité dans l'art de la verrerie, à une époque où en Europe on se contentait de souffler de grosses bouteilles, de fabriquer des imitations de pierres fausses, et les feuilles de verre, teintes dans la masse en couleurs éclatantes, produi-

(1) Chant conservé par Heckewelder. Ou il faut contester l'authenticité de chants pareils, ou l'on est bien obligé de reconnaître qu'il n'y a pas autant de distance qu'on le suppose généralement entre les sentiments de ceux qu'on appelle les sauvages et les nôtres.

(2) Depuis plusieurs années déjà, M. Boissonade, fils de l'illustre philologue et attaché en qualité de suppléant à l'École de droit de Paris, fait un cours de droit dans la capitale du Japon. Il y cite journellement les noms de Montesquieu et de Beccaria.

(1) M. Salleron.

sant des effets admirables dans les verrières de nos églises.»

On croit voir dans cette coupe, vraiment curieuse, une œuvre de fabrique orientale, qui pourrait bien avoir été apportée par Guillaume de Dampierre, vingt et unième comte de Flandre, lorsqu'en 1251 il revint d'Égypte, où il avait contribué à la prise de Damiette, et où ensuite il avait été fait prisonnier avec Louis IX à la bataille de la Massoure.

Peut-être aussi ce calice est-il venu en Flandre soit quand l'empire des Latins eut pris fin à Constantinople, en 1262, sous Baudoin II, soit encore à la suite de la dernière croisade entreprise par saint Louis (1269-1270).

Ce qui est certain, c'est qu'au commencement du quatorzième siècle il était en la possession d'une demoiselle Marguerite Mullet, dite Baudran, nièce de Gérard Mullet, prévôt de l'église de Saint-Pierre à Douai. Cette demoiselle, qui décéda en cette ville le 17 mars 1329, laissa un testament par lequel elle fondait dans sa maison et ses dépendances, « à tousiours et perpétuellement », un asile pour huit prêtres ou chapelains « pouvres et tels qu'ils ne soient ni grossement rentés, lesquels soient de bonne vie et honnête conversation. »

Par cet acte de dernière volonté, la testatrice détaille les conditions et assure le service de sa fondation; elle



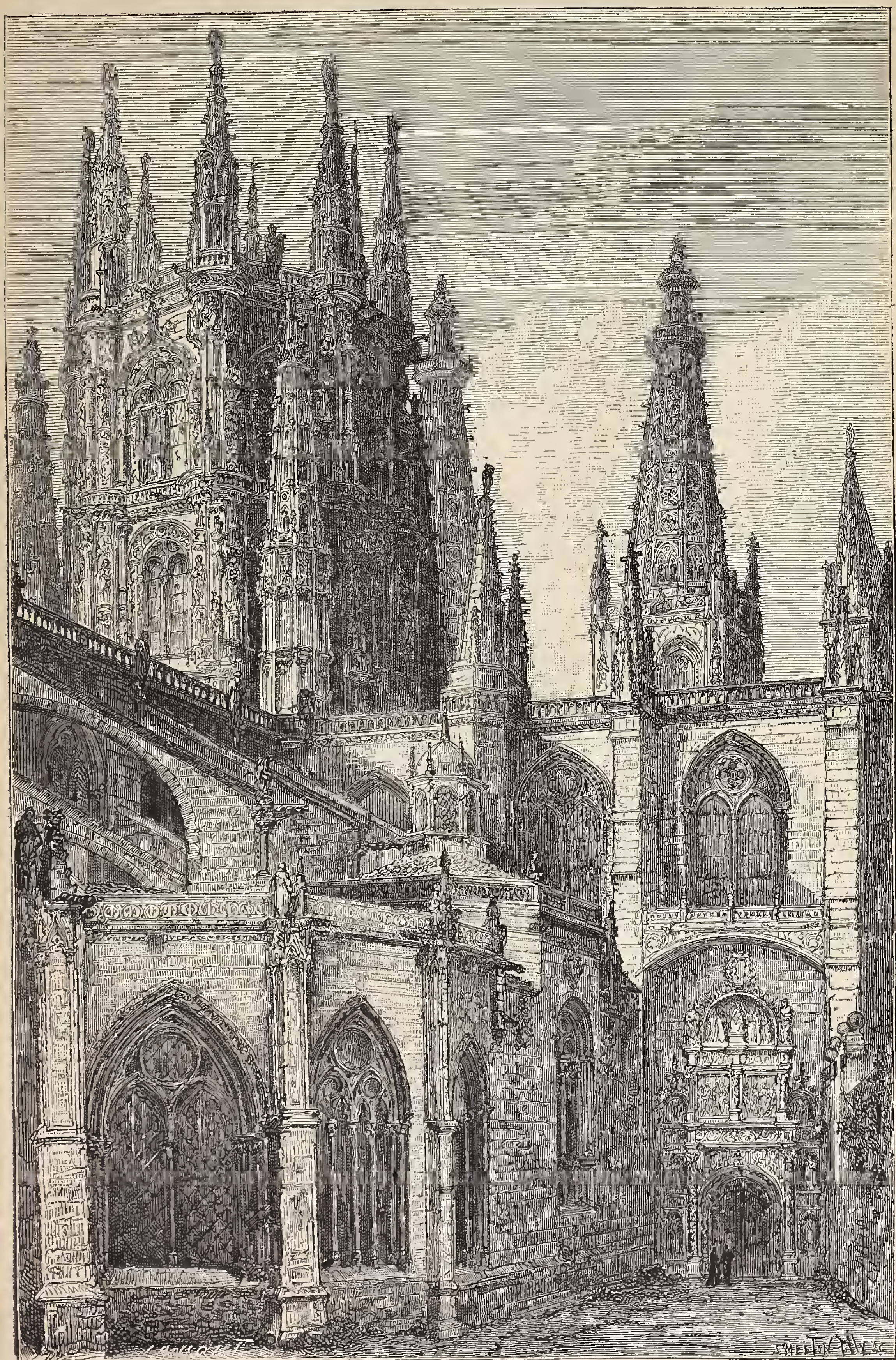
Musée archéologique de Douai. — Ancien calice en verre, dit *verre des Huit-Prêtres*. — Dessin de Lancelot.
(Hauteur, 0m.20 — Diamètre pris au haut de la coupe, 0m.12.)

lègue et donne ce qui est nécessaire « pour dire messes », et, entre autres objets, « deux calices. » Celui du Musée de Douai est, suivant une tradition religieusement conservée, l'un des deux; mais comme l'usage des calices en verre était venu à être défendu à cause de leur fragilité (1), celui-ci était, suivant cette même tradition, réservé pour fêter, chaque année, le 17 mars, la mémoire de la fondatrice. Chacun des pensionnaires qui lui devaient les douceurs de leur retraite buvait l'un après l'autre à sa mémoire dans ce calice, devenu un simple verre, qu'on remettait ensuite précieusement pour un an dans sa custode.

(Voy. Plouvain, *Souvenirs à l'usage des habitants de Douai*, p. 310; Brassart, *Notes historiques sur les hôpitaux et établissements de charité de la ville de Douai*. Douai, 1842, in-8, p. 212.)

(1) L'Église, aux premiers siècles, n'a guère fait usage que de calices de bois, de corne et de verre. Plus tard, elle a défendu l'usage du bois comme trop absorbant; du verre, trop fragile; du cuivre, qui peut provoquer le vomissement; de la corne, qui est impure; enfin elle a prescrit de préférence l'or et l'argent. (De Laborde, *Glossaire*, Calice.)

LA CATHÉDRALE DE BURGOS.



Cathédrale de Burgos; façade de la *Pellejeria*. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de J. Laurent.

Nous avons déjà conduit plus d'une fois nos lecteurs à Burgos ([1]), et le voyage que nous y faisons encore aujourd'hui ne sera pas sans doute le dernier : la ville du Cid est grande par ses souvenirs historiques et par ses monuments.

Le splendide édifice religieux dont nous reproduisons un aspect imposant s'élève au pied de la colline sur laquelle est assis le château. Ce terrain est fort inégal, et de nombreuses anfractuosités ont dû y gêner singulièrement l'architecte primitif. « Pour entrer dans le temple, dit M. Villa-Amil, il faut monter des degrés en quelques endroits et en descendre sur d'autres points ; l'ordonnance en est irrégulière ; l'intérieur, suivant l'usage, est en forme de croix, sauf l'agrégation sur le côté droit d'un corps de bâtiment occupé par différentes chapelles toutes fort remarquables. »

La façade principale est située à l'ouest. Le photographe a préféré reproduire celle de la *Pellejeria*, construite sous la renaissance. L'auteur du *Guide en Espagne*, M. Germond de la Vigne, dit avec raison que cette porte « développe une grande profusion d'ornements du genre plateresque ([2]), entourant quatre grandes statues de saint André, saint Jacques, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste ; et telle est la multitude des figurines et des détails capricieux, qu'on dirait plutôt une peinture qu'une œuvre sculptée. »

La construction de cette vaste cathédrale remonte au commencement du treizième siècle. Le fondateur fut saint Ferdinand, qui éleva de si nobles édifices à Tolède et à Salamanque ; on ne dit point quel fut le premier architecte.

Un voyageur exact qui l'a mesurée lui donne trois cents pieds de longueur sur sur deux cent quinze de large. On y chante à la fois, dit Peyron, cinq grandes messes, sans que les chanteurs puissent se troubler et se confondre.

La date de sa fondation et celle de l'époque où elle fut achevée laissent assez comprendre la trop grande diversité des styles qui nuisent à l'effet général. « Il y a manque absolu d'homogénéité », dit M. Villa-Amil.

Le transept, c'est-à-dire l'intersection des trois nefs, est en contradiction avec le reste de l'édifice, parce que la voûte centrale s'étant écroulée, il fallut en réédifier les supports vers le milieu du seizième siècle, sous le règne de Charles-Quint, et par conséquent dans le goût de la renaissance qui dominait alors.

Ce fut D. Fadrique Alvarez de Tolède, fils du terrible duc d'Albe et évêque du diocèse de Burgos, qui consacra une partie de sa fortune aux immenses réparations qu'exigea l'événement malheureux que nous venons de rappeler. Il fit exécuter ce vaste travail par un artiste éminent qui porte un nom français, Philippe de Bourgogne, mais qui en réalité était né à Burgos : son nom de famille était Vigueri ou Viguernis, et il était à la fois sculpteur et architecte ; ses travaux commencèrent en 1539 ; il alla mourir à Tolède en 1543 ([3]).

En dépit des disparates que nous venons de signaler, cet immense vaisseau a un aspect grandiose, quoique les flots de lumière dont l'intérieur est inondé le privent d'une partie du caractère religieux que l'on retrouve à un si haut degré dans les cathédrales de la Péninsule. D'un autre côté, ces clartés si vivement répandues permettent d'admirer à loisir les nombreux chefs-d'œuvre de l'art espagnol qui ornent encore aujourd'hui les chapelles, au nombre de neuf.

([1]) Voy. t. V, 1837, p. 217 ; — t. VIII, 1840, p. 73 ; — t. XXXVIII, 1870, p. 92.

([2]) Voy., sur l'art plateresque, t. XLIV, 1876, p. 306.

([3]) Avant de retourner dans cette antique capitale, où il exécuta de grands travaux, il avait confié ses plans pour ceux de Burgos à Juan de Vallejo et à Juan de Castañeda, artistes éminents de cette époque féconde.

La plus belle de ces chapelles est sans contredit celle où l'on voit la sépulture du marquis de Velasco, connétable de Castille, et celle de sa femme qui appartenait à l'illustre famille de Figueroa. Un vieux voyageur français, qui écrivait au siècle dernier, parle des deux figures de marbre blanc qui ornent ces tombeaux, mais il insiste sur un bloc de porphyre de couleurs diverses et d'un beau poli, recouvert d'un tapis dû à la munificence des Velasco. Ce bloc ne pèse pas moins de 14 780 livres, et, selon l'inscription qu'on y a mise, son épaisseur est de vingt pouces et sa longueur d'environ vingt pieds sur dix de largeur.

Il serait à désirer que le splendide ouvrage commencé en 1859, et consacré par le gouvernement à la description des monuments architectoniques de l'Espagne, reproduisît avec son exactitude habituelle ces merveilles, comme il a donné le dessin d'une autre église des environs de Burgos.

Berruguete, ce vaillant élève de Michel-Ange, dont il partagea les travaux, a laissé des traces de son passage à Burgos, dit-on ; mais un critique qui fait à coup sûr autorité affirme que la cathédrale ne contient aucun de ses meilleurs ouvrages, et Céan Bermudez, dont on connaît la scrupuleuse exactitude, ne les mentionne pas ([1]).

Le transept, si bien restauré par Juan de Vallejo et son compagnon, est en réalité une merveille, et mériterait à lui seul une étude minutieuse. « De pilier en pilier, dit M. Villa-Amil, il y a une grille qui sépare le transept du reste de l'église. Du côté du sanctuaire, la grille est en bronze et ferme ce qu'on appelle par tradition la « chapelle royale. » Là se trouve enterré l'infant D. Juan, fils d'Alphonse le Sage, ainsi que l'infant D. Sanche et sa femme, doña Beatriz. »

On évalue à une centaine le nombre des tombes qui peuvent attirer dans cette vaste cathédrale les regards du touriste, et la quantité de sculptures remarquables y est plus considérable encore. Parmi ces œuvres de statuaires éminents figure même le grand nom de Michel-Ange.

L'un des chefs-d'œuvre de l'école espagnole qu'on admire dans cette église, est une peinture anonyme dont la célébrité est devenue proverbiale dans l'Espagne entière, en raison peut-être d'un mot qu'on attribue à un prince éminemment connaisseur en fait d'art. Ce chef-d'œuvre est conservé dans la sacristie : il représente la Madeleine à mi-corps. On ignore l'auteur de cette magnifique peinture, qui n'est point signée, et dont la figure a un mérite tel que beaucoup d'artistes la préfèrent à la fameuse Vierge de Raphaël que possède le Musée de Madrid, la *Perla*, celle dont Philippe IV disait : C'est la perle de mes tableaux !

Le Christ de Burgos est célèbre ; le Greco l'a signé.

C'est dans la salle capitulaire qu'on a jugé à propos de suspendre ce qu'on veut bien appeler « le coffre du Cid. » Ce meuble légendaire, de forme assez rustique et sur l'antiquité duquel les archéologues compétents ne se sont pas encore prononcés d'une façon absolue, est suspendu à la muraille du vestibule. L'étrange souvenir qu'il consacre est bien en rapport avec ce que le savant M. Dozy ([2]) nous apprend aujourd'hui sur le Cid. C'est « un des meubles que l'illustre guerrier remplit un jour de ferraille et de sable

([1]) On ne connaît pas assez en France ce vaillant statuaire, qui fut aussi un grand peintre et un architecte habile. Il naquit à Paredes de Nava vers l'année 1480. Son père, qui était peintre de Philippe Ier, fut son premier maître. Lorsqu'il l'eut perdu, Berruguete passa en Italie, et nous le trouvons à Rome en l'année 1504, en compagnie du maître puissant qu'il s'était choisi. De retour en Castille, Charles-Quint le combla de faveurs et lui confia les plus grands travaux. Il mourut en 1561.

([2]) Voy. Reinhart Dozy, *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*. Leyde, 1849. — Consultez également Ch. Romey, *Histoire d'Espagne*.

et remit à certains marchands israélites, en leur disant qu'il renfermait sa vaisselle plate, et en leur demandant contre ce gage une somme de six cents marcs d'argent qui lui était nécessaire pour faire face aux dépenses de la guerre. »

En somme, Ruy Dias de Bivar, nié par quelques historiens espagnols, entre autres par Masdeu, nommé avec dédain par les Arabes, nous apparaît aujourd'hui comme une sorte de condottiere intrépide, dont l'appréciation du « tien et du mien » n'était pas la première vertu. Le *Romancero* est bien une école d'héroïsme; il est moins bon à suivre dans ses préceptes lorsqu'il s'agit de stricte probité. C'est certainement la légende du Romancero, et non la loi du Décalogue, qui a donné place dans une église chrétienne au coffre de Ruy Dias. Ce coffre a renfermé de très-anciens parchemins; actuellement il est vide.

L'OSMIUM.

L'osmium, métal qui se trouve dans les minerais du platine, est d'un beau bleu teinté de gris; la réflexion multiple de la lumière à sa surface lui donne aussi une couleur violette. Il est assez dur pour rayer facilement le verre; sa densité (1) est supérieure à celle de toutes les substances connues.

L'ESCLAVAGE AU MOYEN AGE.

Il y a eu des esclaves en Europe, notamment en Italie, à Gênes et à Florence, jusqu'au seizième siècle. On peut lire ce que dit à ce sujet Pardessus (t. IV, p. 437). Ces esclaves n'étaient probablement que des Infidèles. Il est certain que depuis le treizième siècle, l'esclavage chez les chrétiens n'était qu'une exception.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 353, 362, 382.

Pourtant elle resta là, l'oreille à notre serrure, pendant longtemps : elle voulait savoir. Quand elle redescendit, elle n'avait plus de doutes : j'avais refait une leçon d'histoire en parlant aussi fort que si j'eusse été dans un amphithéâtre, ce qui n'avait pas de raison d'être dans une chambre avec un seul auditeur. Ma mère reprit son aiguille d'une main tremblante, et bien des larmes tombèrent sur son ouvrage pendant qu'elle cherchait comment guérir son pauvre enfant calomnié, pour qui elle avait rêvé un si bel avenir, et à qui cette infirmité inattendue fermait tant de voies.

Elle remonta bientôt et entra dans notre chambre. Rien qu'à la manière nette dont elle prononça tous les mots, en se plaçant dans la lumière en face de Georges, quand elle le pria de lui copier certaine recette de cuisine, je compris qu'elle avait deviné. Elle se tourna ensuite vers moi et me demanda de lui mettre du vin en bouteilles. Je la suivis le cœur palpitant, pensant bien qu'il s'agissait d'autre chose que du vin. En effet, elle n'alla pas jusqu'à la cave. Dès que nous fûmes en bas, elle me prit la main :

— Paul, dit-elle, ton pauvre frère... Dis-moi tout... il est sourd, n'est-ce pas? et tu le sais?

Je baissai la tête.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit? reprit-elle; les médecins pourraient peut-être le guérir.

Je l'emmenai dans le salon, et je lui expliquai tout : je lui donnai les raisons de Georges, et quand je touchai la question d'argent je vis de grosses larmes rouler dans ses yeux.

— C'est vrai, dit-elle. Mon Dieu! que c'est dur d'être pauvre! je n'en avais jamais souffert jusqu'à présent; mais aujourd'hui... Comme ton père va être malheureux!... Si j'osais consulter le médecin de la ville?... mais il ne passe pas pour bien habile; il faudrait voir un grand médecin de Paris... Ne dis rien à Georges, mon bon Paul; je tâcherai de trouver un moyen.

Mon père rentrait. Elle essuya ses yeux, et je m'esquivai du côté de la cave.

Je compris bientôt quel moyen ma mère avait trouvé en la voyant boire de l'eau sous prétexte que le vin lui faisait mal à l'estomac, et exhumer de vieilles robes ensevelies dans les profondeurs des armoires et destinées à être données aux pauvres à l'occasion. A force d'industrie, elle parvint à les appliquer à son propre usage, ce qui la dispensa d'acheter du neuf; et je surpris, en y regardant de près, une foule de petites privations qu'elle s'imposait pour épargner quelques sous chaque jour. Elle s'y prit doucement pour révéler à mon père notre douloureux secret. Elle obtint qu'il n'en parlât point à Georges, puisque le pauvre garçon désirait tant le cacher; mais Georges dut deviner, à la tendresse attristée qui l'entoura désormais, que nos parents savaient son malheur. Moi, je m'aperçus que notre père en était instruit le jour où, lui apportant après dîner son pot à tabac et le trouvant vide, je lui offris d'aller acheter de quoi le remplir.

— Non, merci, me répondit-il; ce n'est pas la peine : je n'ai pas envie de fumer ce soir.

Il n'eut pas non plus envie de fumer le lendemain, ni les jours suivants; il n'eut plus jamais envie de fumer, ou du moins il fit comme s'il n'en eût pas eu envie. Et ma mère, quelque temps après, m'appela pour m'ouvrir un tiroir où s'entassaient les gros sous et les petites pièces :

— C'est ma tirelire, me dit-elle en souriant; quand il y aura assez d'argent, ton père ira conduire Georges à un grand médecin de Paris.

Je n'ai pas besoin de dire que mes *semaines* et le prix de mes bonnes places s'en allèrent désormais s'engouffrer dans le tiroir.

Pourtant ce ne fut point à faire le voyage de Paris que servit le trésor amassé. Un jour, mon père rentra de son bureau l'air tout joyeux, une grande lettre à la main. Il avait de l'avancement! il était envoyé dans une grande ville, et nous n'y serions plus qu'à trente lieues de Paris! Ma mère sauta de joie et fit bien vite ses préparatifs de départ. Mais les déplacements coûtent cher : il fallut payer un terme du loyer que nous quittions, payer le transport de nos meubles, payer le voyage, et le pauvre tiroir fut presque vidé.

Ma mère ne s'en désola pas trop. D'abord, les appointements de mon père étaient augmentés; ensuite, de la ville où nous allions il ne serait pas très-difficile d'aller à Paris; enfin, peut-être, puisque c'était une grande ville, y trouverait-on de bons médecins. Nous partîmes donc pleins d'espoir; nous louâmes dans les faubourgs, pour un prix modique, une petite maison avec un jardin; ma mère se remit à remplir son tiroir, et Georges et moi nous continuâmes nos études dans un nouveau lycée.

Nos premiers mois n'y furent pas gais. Comme la ville était grande, le lycée avait beaucoup d'élèves, ce qui nécessitait de grandes classes, où mon pauvre Georges, qui déjà n'entendait que peu de chose dans les petites classes que nous quittions, n'entendit presque plus rien. Il eut aussi beaucoup de chagrin d'une tentative faite pour le guérir, et qui échoua. Le premier soin de mon père avait

(1) Rappelons qu'on dit d'un corps qu'il est plus dense qu'un autre quand, sous le même volume, il est d'un poids plus considérable.

été de s'enquérir du meilleur médecin de la ville. Celui qu'on lui indiqua était-il le meilleur? Je ne sais; mais il essaya sur Georges un traitement qui ne réussit pas, et le pauvre garçon, qui avait eu un instant d'espoir, devint plus triste que jamais après cet échec.

Du moins, et c'était quelque chose, il n'avait plus à dissimuler sa surdité. Mon père, en pleurant, lui avait presque demandé pardon de l'avoir mal jugé autrefois; ma mère lui avait expliqué le secret du fameux tiroir; elle le suppliait d'espérer, d'avoir du courage : nous étions un peu plus riches à présent, et il ne se passerait pas beaucoup de temps avant qu'on pût le conduire à Paris, où était sûrement la guérison. Georges souriait, la remerciait, lui rendait ses caresses : au fond, il n'osait plus guère espérer. Il réussissait pourtant dans ses études : le professeur, prévenu, nous avait fait asseoir tout près de lui, et il avait souvent la bonté de prendre Georges à part pour lui répéter quelque explication difficile à comprendre et pour laquelle ma mémoire n'aurait peut-être pas suffi. Mes parents avaient retrouvé dans leur nouvelle résidence quelques anciens amis : on nous invitait, on nous attirait, et il était visible que partout on s'intéressait à Georges. Ce n'était pas étonnant : il était si bon, si doux, et si beau en même temps! On m'aimait aussi, à cause de lui, je crois; on me savait gré de ce que je faisais pour lui. Nous allions souvent dans une maison où l'on faisait de la musique; j'y jouais du violon, et Georges, en se plaçant tout près des musiciens, entendait un peu, assez pour y prendre du plaisir. C'était à cause de lui que je n'avais pas renoncé à mon violon, qui prenait toujours un peu de temps sur mes études.

La fin à la prochaine livraison.

DEUX ANGES DE FRA ANGELICO (1).

Quels que soient le jour et l'heure où vous entrerez à la galerie des Offices, à Florence, vous y remarquerez tout d'abord, à votre gauche, deux ou trois artistes occupés à copier ces deux anges de Fra Angelico. Il y a bien dix autres musiciens célestes qui entourent la Vierge et l'Enfant Jésus dans un grand tabernacle peint, en 1443, pour la compagnie des marchands de lin; mais ces dix sont ordinairement négligés : tout l'honneur d'une reproduction et d'une renommée qui vont s'accroissant sans cesse se trouve réservé à ces ravissantes figures, qui jouent l'une de la trompette, l'autre du tambour. Approchez sans crainte d'être indiscret : vous verrez les pinceaux des copistes, dextres et agiles, les faire apparaître sous vos yeux avec une merveilleuse rapidité, sur de petites planchettes arrondies à leur extrémité supérieure et d'une dimension qui ne varie jamais. Le fond est d'or : les vives couleurs des vêtements et des visages s'en détachent avec un doux éclat. Les peintres qui s'adonnent à cette tâche particulière y appliquent toute leur attention et tout ce qu'ils ont de savoir-faire : le métier en vaut la peine. Si exercés et si actifs qu'ils soient, à peine suffisent-ils à la vente. Leurs copies, commandées par les marchands de Florence et par les étrangers qui passent, se répandent dans le monde entier; on ne dédaigne pas de les placer au-dessus des prie-Dieu dans les villas, dans les palais : ce sont souvent les ornements préférés des oratoires. Il s'en faut, sans doute, que ce soient des chefs-d'œuvre; mais il semble que dans la suavité et la grâce indicibles du presque divin Fra Angelico vive une secrète puissance dont le pinceau le moins habile ne saurait altérer entièrement la sincérité et le charme. C'est aussi cette pensée qui nous enhardit à mettre ces deux dessins sous les yeux de nos lecteurs; nous savons bien que ce n'est guère leur donner que des ombres;



Anges par Fra Angelico, à la Galerie des

(1) Voy. l'article sur Fra Angelico dans notre tome XXVII, 1859, p. 92... « Fra Angelico est le peintre des anges, comme Raphaël est le peintre des madones. »

mais les copies peintes ne leur donneraient pas beaucoup plus. — Nous avons connu un temps où l'on pouvait avoir une de ces planchettes de Florence pour vingt francs ;



Offices de Florence. — Dessin de Chevignard.

depuis, le prix a triplé. Que ne vaudraient pas des copies faites par un maître qui aurait le sentiment vrai et profond de cet art d'une piété si délicate et si pure ! Heureux qui en posséderait une de la main, par exemple, de notre regretté Hippolyte Flandrin (1) !

« Toute la tendresse et la ferveur de Fra Angelico, dit M. Charles Clément, débordent dans ses naïfs et émouvants ouvrages. On sait qu'il s'agenouillait avant de commencer à peindre, et qu'il ne pouvait représenter le Christ en croix sans que son visage se baignât de larmes : il a mis dans toutes ses compositions l'impression vivante de ses sentiments sincères et profonds. » (1)

(1) Voy. t. XXXV, 1867, p. 81 et 370.

(1) Haydn, de même, priait avant de composer.

LA SCIENCE.

PROGRÈS RÉCENTS, PROGRÈS A ACCOMPLIR.

Suite. — Voy. p. 373.

Physique.

Suite.

Appareil pour mesurer la vitesse des trains. — On a appliqué l'année dernière et cette année-ci, en Angleterre, un célérimètre électrique très-commode pour mesurer la vitesse des trains. Des contacts sont placés de distance en distance sur la voie ferrée et peuvent communiquer au passage du train avec un électro-aimant qui y est fixé. Cet électro-aimant fait partie d'un circuit électrique comprenant un pendule à secondes qui marque des traits rouges équidistants sur une bande de papier sans fin qui se déroule au moyen d'un ressort moteur.

En outre, à chaque rencontre de l'électro-aimant avec un contact placé sur la voie vient s'inscrire un trait noir sur la bande de papier. On peut ainsi, en lisant la bande de papier déroulée, constater à l'arrivée les variations de la vitesse du train.

Éclairage électrique des locomotives. — Une autre application de l'électricité aux chemins de fer est peut-être destinée à rendre encore de plus grands services. Deux trains qui marchent en sens inverses pourraient être signalés l'un à l'autre, malgré les tranchées et les courbes, si leurs locomotives portaient une lampe électrique, grâce aux rayons lumineux qui seraient projetés verticalement.

M. Émile Girouard a imaginé une disposition assez simple, qui doit être essayée par la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

Derrière la lampe électrique, contenue dans une lanterne à l'avant de la locomotive, est placée une glace inclinée qui repose sur un pivot. On peut faire tourner cette glace à droite ou à gauche au moyen d'un levier. On peut ainsi éclairer la voie et les abords de la voie dans toutes les directions. De plus, devant la lanterne sont placés un verre vert, un verre blanc et un verre rouge ; le mécanicien peut mettre l'un ou l'autre de ces verres au moyen d'un second levier, et la coloration peut servir à faire reconnaître au loin la nature du train en marche.

— Les *desiderata* sont nombreux en physique, surtout en optique et en électricité. On n'a pas encore trouvé d'instrument d'une grande sensibilité pour comparer l'éclat des sources lumineuses, comme on a des thermomètres extrêmement précis pour mesurer les températures. Un moteur électrique pratique est encore à découvrir.

Quant aux recherches théoriques, elles ont toutes plus

ou moins pour but la démonstration complète de l'unité des forces physiques. On transforme la chaleur en électricité, celle-ci en lumière ou en chaleur; l'électricité, la chaleur, peuvent accomplir des travaux mécaniques, mais on n'a pas encore établi d'nne manière absolument complète que les mêmes lois générales régissent toutes ces manifestations diverses de la force.

Chimie.

La chimie est une science française : aussi continue-t-elle à donner lieu en France à de nombreuses recherches et aux plus grandes découvertes. Les noms de nos chimistes actuels, Henri Sainte-Claire Deville, Berthelot, Wurtz, rappellent les plus belles conquêtes de la chimie moderne.

C'est en chimie organique surtout qu'on a pu voir combien les études, en apparence purement théoriques, pouvaient conduire à des découvertes de procédés industriels inattendus. En chimie minérale, les recherches de M. Sainte-Claire Deville sur le platine et les métaux voisins, osmium, iridium, ruthénium, lui ont permis de fixer définitivement la composition à donner au mètre étalon international. Il est formé d'un alliage dont les propriétés sont pour ainsi dire inaltérables : un pareil mètre placé dans des conditions déterminées restera toujours rigoureusement de la même longueur.

Les nouveaux métaux. — En 1876, M. Lecoq de Boisbaudran annonçait la découverte d'un nouveau métal auquel il a donné le nom de *gallium*.

En 1877, M. Prat en découvrait un second qu'il a dédié à Lavoisier et qu'il appelle le *lavœsium*. Par leurs propriétés, par les caractères de leur spectre, ces nouveaux métaux présentent un grand intérêt théorique; on ne les a obtenus encore qu'en trop faible quantité, leurs minerais sont trop rares ou trop peu riches, pour qu'ils paraissent destinés à recevoir une application pratique.

Progrès de l'industrie des matières colorantes. — Il y a dix-huit ans que M. Perkin a réussi à obtenir par des procédés industriels la première matière colorante dérivée des carbures d'hydrogène contenus dans les goudrons de houille. M. Verguin en découvrit une autre deux ans plus tard.

Ces superbes produits fixèrent immédiatement l'attention. Les chimistes et les fabricants se mirent avec ardeur à la recherche et à l'application de nouvelles découvertes. Une nouvelle industrie était créée.

Depuis le violet Perkin, d'immenses progrès ont été accomplis en Allemagne et en France. On a successivement trouvé les violet, bleu, vert et noir d'aniline, violet Hoffmann, vert-lumière, safranine, et dans ces dernières années les beaux bleus de diphénylamine.

Il est facile même, en jetant les yeux sur la liste des teintures artificielles, de voir combien les progrès ont été rapides, combien la science s'est avancée dans cette voie depuis l'Exposition universelle de 1867.

Entre tous les dérivés du phénol (acide picrique, coralline jaune, coralline rouge), dont la préparation à l'état de pureté était difficile ou impossible faute de données certaines sur leur composition, la chimie est parvenue à établir un lien théorique qui a rendu beaucoup plus facile leur étude et leurs applications.

MM. Vogt et Henniger ont produit l'orcine par synthèse : on s'applique en ce moment à rendre ce procédé accessible à l'industrie et à fabriquer de toutes pièces la matière colorante de l'orseille.

On sait que l'alizarine et la purpurine artificielles sont les principes colorants de la garance, et qu'on a découvert qu'ils se rattachent à un produit d'oxydation du carbure d'hydrogène, l'anthracène extrait des huiles de la houille. L'industrie de la fabrication de la garance est maintenant établie.

En France, MM. de Lalande et Schützenberger ont réussi dans ces derniers temps à fixer l'indigo au moyen de l'hydrosulfite de soude, et la question de la production artificielle de l'indigotine est l'une de celles dont on s'occupe le plus activement.

— On voit de quelles applications est susceptible la synthèse organique, au développement de laquelle M. Berthelot a si largement contribué. On aurait bien surpris un chimiste, il y a trente ans, en lui disant qu'avec de l'eau et un morceau de charbon on peut faire de l'alcool ou de l'éther.

Ajoutons qu'on n'a pas encore pu reproduire par synthèse tous les corps organiques naturels : les sucres, les gommes, les alcalis organiques, par exemple, doivent donner lieu à de nombreux travaux dans l'avenir. Quoi qu'il en soit, il n'y a certainement pas une science dont les progrès aient été aussi rapides que ceux que la chimie a accomplis depuis un demi-siècle. Le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on discutera une réaction chimique comme une formule mathématique, et où les lois de la mécanique rationnelle pourront être appliquées à l'action intime des corps les uns sur les autres.

Sciences naturelles.

Un nouvel élan a été donné aux sciences naturelles par suite des attrayantes hypothèses qu'ont émises de grands naturalistes anglais et allemands. La recherche de l'origine de la terre, l'explication de la création des êtres organisés, passionnent maintenant les naturalistes de tous les pays; on peut dire que la théorie de l'évolution, quelle que soit sa valeur scientifique, aura rendu de très-grands services, rien que par l'ardeur qu'elle a su communiquer aux chercheurs.

Les sciences naturelles se sont aussi perfectionnées dans un autre ordre d'idées; l'expérience vient maintenant dans bien des cas ajouter à l'observation. Il ne s'agit plus uniquement pour les naturalistes modernes de classer telle plante ou tel animal dans une famille ou dans une autre, mais bien de rechercher par l'observation et par les méthodes expérimentales quelles sont les lois des phénomènes vitaux, comme on a cherché celles des phénomènes physiques ou chimiques.

A ce point de vue, les sciences naturelles sont en retard en France. En Angleterre et surtout en Allemagne, ce sont des hommes d'une grande instruction en physique, en chimie et souvent en mathématiques, qui deviennent des naturalistes; il est rare qu'il en soit de même dans notre pays.

En outre, les sciences de la nature sont bannies de l'enseignement secondaire en France, et n'occupent dans l'enseignement supérieur qu'une place relativement restreinte.

Zoologie. — L'embryogénie d'une part, la physiologie de l'autre, sont les deux branches de la zoologie dont les savants actuels s'occupent avec le plus d'activité.

MM. Claude Bernard et Marey sont les naturalistes français qui se sont le plus appliqués à introduire en physiologie les méthodes des physiciens. Des instruments spéciaux peuvent maintenant donner une courbe qui rend compte dans tous leurs détails des mouvements du cœur, des contractions des muscles, du vol des oiseaux, des insectes, etc.

Au point de vue des moyens pratiques mis à la disposition des chercheurs, la France, si en retard pour tout ce qui se rapporte aux laboratoires, vient de faire quelques progrès.

Nous avons dit que M. Giard, professeur à la Faculté de Lille, a fondé sur le bord de la mer, à Wimereux, un laboratoire de recherches zoologiques où il forme de nombreux élèves. Nos lecteurs savent aussi qu'un laboratoire du même genre a été créé en Bretagne, à Roscoff, par M. Lacaze-Duthiers, professeur à la Sorbonne; il s'est agrandi dans ces dernières années.

Au Muséum d'histoire naturelle, il s'est fait aussi de très-importants agrandissements. On a acheté de nombreux terrains rue de Buffon, où ont été construits d'importants laboratoires de zoologie.

M. Alphonse Milne-Edwards, qui s'est plus spécialement occupé des oiseaux, M. Edmond Perrier, si connu par ses recherches récentes sur les annélides et les oursins, ont maintenant là à leur disposition de grands laboratoires d'observation ou d'enseignement qui ne laisseut rien à désirer. Il est à espérer que des élèves pourront y être instruits en grand nombre.

Botanique. — La physique et la chimie paraissent pouvoir être d'une application expérimentale plus facile à la partie de la biologie qui traite des plantes qu'à celle qui s'occupe des animaux.

Aussi l'anatomie et la physiologie botaniques peuvent-elles maintenant se développer d'une manière plus rationnelle que l'anatomie et la physiologie animales.

Ce sont surtout les Allemands qui ont fait avancer cette partie de la science. En France, M. Van Tieghem a fait accomplir à l'anatomie des organes végétaux de très-grands progrès, grâce à des travaux où ses connaissances physiques et chimiques ont pu lui rendre les plus grands services.

Ce sont surtout les plantes inférieures, champignons, lichens, algues, qui attirent l'attention des botanistes observateurs. La découverte de la sexualité chez la plupart de ces plantes, le rapprochement qu'on a pu établir entre elles et les animaux inférieurs, ont donné à leur étude un intérêt tout spécial. Citons surtout, parmi les savants qui ont le plus contribué à ces découvertes, MM. de Bary, Pringsheim, en Allemagne; Tulasne et Van Tieghem, en France.

Au point de vue industriel ou médical, la recherche du mode de reproduction et de développement de ces organismes inférieurs est de la plus haute importance. Il suffit, à ce propos, de citer les travaux de M. Pasteur sur la bière, la conservation des vins, le vinaigre, les vers à soie, et ses expériences nouvelles sur les maladies charbonneuses.

La botanique descriptive et la géographie botanique se développent à mesure que la surface du globe est mieux connue. M. Alphonse de Candolle a terminé la partie du prodrome de la flore du monde où sont décrites les plantes dicotylédonées; il doit entreprendre la publication des monocotylédonées dans quelques années

Géologie. — La géologie est une science à peine née. Les progrès y sont forcément lents par suite du peu de documents que l'on possède; le raisonnement et l'expérience y sont le plus souvent inapplicables.

Mais l'étude stratigraphique des couches de terrain peut en beaucoup de cas être pour les mineurs et les ingénieurs d'une très-grande utilité, indépendamment de toutes les considérations théoriques qui ont pour but d'expliquer le mode de formation des dépôts successifs.

En Amérique, où l'on a fort bien compris cette utilité, la science géologique prospère beaucoup plus que toute autre, et les travaux qu'ont publiés les savants américains ont été accomplis avec une étonnante rapidité.

Il n'y a encore qu'une bien petite partie de la surface terrestre dont la composition géologique soit connue; M. Jules Marcou vient de publier une nouvelle édition de sa *Carte géologique de la terre,* qui montre à quel point l'Asie, l'Afrique, l'Amérique du Sud, ont été peu étudiées.

La géologie est certainement une des sciences qu'il importe le plus d'étudier.

La suite à une autre livraison.

POURQUOI LES SERBES SONT PAUVRES.

CONTE.

Entre tous les peuples slaves, les Serbes se distinguent par leur flegme et la lenteur de leur esprit. Un de leurs contes populaires raille plaisamment cet excès de sagesse, qui est dans bien des circonstances un véritable défaut.

Quand les nations se partagèrent le monde, elles se rassemblèrent toutes au centre de l'univers, le partagèrent en lots et les tirèrent au sort. Mais quelques-unes refusèrent de tirer au sort et préférèrent se partager les choses à l'amiable.

— Nous, dirent les Latins, nous voulons la sagesse.

— Nous, dirent les Anglais, la mer.

— Nous, dirent les Turcs, nous voulons la terre.

— Nous, dirent les Français, nous voulons l'argent et la guerre.

— Nous, dirent les Russes, nous voulons des montagnes et des mines.

— Et vous, Serbes, que voulez-vous?

— Ah! dame, nous réfléchissons.

Et aujourd'hui, ils n'ont pas encore fini de réfléchir; mais il y a longtemps que les peuples ont emporté leurs lots.

JEAN COURTOIS.

ASSIETTES EN ÉMAIL.

Parmi les œuvres charmantes ou curieuses du seizième siècle qu'avait rassemblées à l'Exposition rétrospective de Tours une commission d'hommes dévoués à l'histoire de l'art français, on admirait six petites assiettes en émail, aussi remarquables par leur exécution que par les compositions et les ornements dont elles étaient ornées.

Les lettres I. C. qu'elles portent toutes au revers indiquent le nom de leur auteur, Jean Courtois, un des plus féconds et des plus élégants artistes émailleurs de Limoges.

Fils de Robert Courtois, habile peintre verrier de la Ferté-Bernard, dans le pays du Maine, Jean commença par étudier avec son père l'art de peindre sur verre, et non sans succès, semble-t-il, puisque, d'après un document conservé dans les archives de l'église de la Ferté-Bernard, nous le voyons chargé, en 1533, de l'exécution de trois verrières pour la chapelle du chevet de l'église. Le peu de documents qu'on a sur cet artiste n'indiquent pas à quelle époque et par suite de quelles circonstances il abandonna la peinture sur verre pour se livrer à la pratique de l'émaillerie; mais il est à présumer qu'il se consacra de bonne heure et tout entier à cet art, qui venait d'entrer dans une voie nouvelle et qui offrait aux artistes des ressources bien faites pour les tenter.

L'industrie de Limoges, en effet, après avoir brillé d'un vif éclat pendant toute la période du moyen âge, après avoir fourni de châsses et de reliquaires somptueux presque toutes les églises de la chrétienté, avait vu, sous des influences diverses, s'éteindre peu à peu la prépondérance qu'elle s'était acquise; ses ateliers étaient pour la plupart fermés dans la dernière moitié du quinzième siècle, et ceux

qui restaient en activité ne produisaient plus que quelques ouvrages grossiers qui accusaient la décadence d'un art dans lequel la vieille cité limousine n'avait pas eu de rivale.

Mais au commencement du seizième siècle, cet art dégénéré se transforma subitement comme beaucoup d'autres, et prit une vigueur et une extension que justifiait la perfection des nouveaux procédés. L'*émail des peintres*, c'est ainsi qu'on le désigne, grâce à sa finesse et à sa précision, permit aux artistes de reproduire d'une façon charmante, facile et durable, les gracieuses compositions des artistes italiens et des petits maîtres français et allemands. Le modelé par transparence sur un fond coloré en brun violacé, en noir ou en bleu foncé légèrement rehaussé d'or, donnait aux coupes, aux aiguières et aux plats d'apparat une richesse nouvelle. Aussi les produits de Limoges jouirent-ils bien vite, non-seulement chez les hauts personnages, mais aussi dans la riche bourgeoisie, d'une vogue considérable en France, en Italie et surtout en Allemagne. Un grand nombre d'artistes verriers se mirent à l'émail et y acquirent promptement une grande renommée. Jean Courtois fut de ceux-là.

AOUT



SEPTEMBRE



NOVEMBRE



DÉCEMBRE



Assiettes en émail, par Jean Courtois, dans la collection de M. Léon Palustre, de Tours. — Dessins d'Édouard Garnier, d'après les photographies de M. Blaise, de Tours.

Comme presque tous ses collègues, il produisit beaucoup, se bornant à copier des compositions qu'il arrangeait quelquefois et qu'il accompagnait d'ornements puisés principalement dans les œuvres des petits maîtres français et allemands.

Les assiettes que représentent nos gravures sont faites d'après la série des *Mois* d'Étienne Delaulne; plusieurs artistes de Limoges se sont plu à reproduire ces sujets; le Musée du Louvre et quelques riches collections particulières en possèdent du même genre, exécutées non-seulement par Jean Courtois, mais aussi par Pierre Reymond, Pierre Courteys, Jean Court, etc. Quelques-unes portent des armoiries.

Toutes ces assiettes, d'une exécution et d'un fini précieux, sont peintes en grisaille rehaussée d'or sur fond noir; les carnations sont légèrement *saumonées;* le revers en est toujours richement orné de guirlandes, de rinceaux, de rosaces, de masques, etc., d'une grande variété d'arrangement.

JACQUES STELLA.



Salon de 1877; Peinture. — Stella à Rome, en 1698, par Claudius Jacquand. — Dessin de Sellier.

Félibien, dans ses *Entretiens sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres*, raconte que Jacques Stella, étant à Rome et sur le point de quitter cette ville pour passer en Espagne, fut la victime d'une fausse accusation « qui aurait pu le perdre, dit-il, si son innocence n'avait prévalu sur la malice et le crédit de ses ennemis, appuyés de personnes très-puissantes. Car, bien que le sujet qu'on prenait pour lui faire injure ne fût pas considérable, le désir toutefois de se venger les poussait à se servir de toutes sortes de moyens pour satisfaire leur passion. Le long séjour qu'il avait fait à Rome lui ayant acquis beaucoup d'estime, il fut élu chef du quartier du Campo-Marzo, où il avait longtemps demeuré. Ce sont les chefs de quartier qui prennent le soin de faire fermer les portes de la ville à l'heure ordonnée et garder eux-mêmes les clefs. Ayant un jour fait fermer la porte del Popolo, quelques particuliers voulurent la faire ouvrir à une heure indue : ce que n'ayant pas voulu leur accorder, ils résolurent de s'en venger, et pour cela gagnèrent certaines gens qui furent rendre témoignage contre Stella, qu'on arrêta aussitôt avec son frère et ses domestiques. Cependant, son innocence ayant bientôt été reconnue, il sortit avec honneur d'une si fâcheuse affaire, et les accusateurs furent publiquement fouettés par les rues. Pendant le peu de temps qu'il fut en prison, il fit pour se désennuyer, avec un charbon et contre le mur d'une chambre, l'image de la Vierge tenant son fils, laquelle fut trouvée si belle que le cardinal François Barberini alla exprès la voir. Il n'y a pas longtemps qu'elle était encore dans le même lieu, et une lampe allumée au-devant ; les prisonniers y vont faire leurs prières. »

Un sujet qui paraît si bien fait pour la peinture devait tenter plus d'un peintre. M. Claudius Jacquand n'est pas, en effet, le premier qui l'ait représenté. Granet en avait fait déjà un de ses bons tableaux.

L'aventure que rapporte Félibien, bien qu'elle ait un caractère un peu légendaire, ne semble pas pouvoir être mise en doute, car les circonstances en sont très-précises, et le temps où il en a recueilli le récit n'était pas encore très-éloigné de celui où le fait avait eu lieu. Il n'y a rien d'ailleurs dans ce qu'il rapporte qui n'ait pu se passer comme il le raconte. Stella, par ses succès, par les faveurs dont le pape, les prélats et les princes l'honoraient, avait pu susciter bien des jalousies.

Il n'était pas Italien ; sa famille était originaire de Flandre. Son père, François Stella, peintre comme lui, qui lui avait enseigné les premiers éléments de son art, était né à Malines. Il était venu en France et s'était fixé à Lyon. Jacques Stella, né en 1596 dans cette ville, n'avait que neuf ans quand son père mourut. Il alla en Italie dès l'âge de vingt ans, d'abord à Florence, où son talent fut assez remarqué pour que le grand-duc Côme II de Médicis, après l'avoir employé aux décorations des fêtes célébrées pour le mariage de son fils Ferdinand, l'attachât à sa cour et lui donnât un logement avec une pension ; il demeura sept ans en Toscane ; puis, en 1623, il se rendit à Rome, où il fut honoré de l'amitié du Poussin ; il suivit ses conseils et s'attacha à sa manière si étroitement que son originalité en souffrit et que ses ouvrages ne semblent le plus souvent que de faibles imitations de son maître. Mais ce défaut paraît avoir été moins sensible pour ses contemporains qu'il ne l'est pour nous, et les commandes ne lui manquèrent pas. Deux tableaux peints pour le roi d'Espagne plurent à ce prince au point qu'il voulut appeler

Stella à Madrid. Le peintre était prêt à s'y rendre : c'est à ce moment qu'il fut accusé et mis en prison, comme nous l'avons dit. Quand il sortit de prison, il quitta Rome, mais ce fut pour aller en France, où le maréchal de Créqui, qui revenait d'ambassade, le ramena à sa suite. Il visita avant d'y rentrer les principales villes d'Italie. Arrivé à Paris, le cardinal de Richelieu lui fit abandonner le projet qu'il avait toujours de passer en Espagne; il lui donna une pension de mille livres, un logement au Louvre, et lui fit faire pour lui-même aussi bien que pour le roi et les princes de nombreux tableaux. M. de Noyon lui commanda aussi des compositions pour illustrer les livres de l'Imprimerie royale. En 1644, il reçut le cordon de Saint-Michel et le brevet de premier peintre du roi. Il mourut au Louvre, le 29 avril 1657.

Jacques Stella est encore plus connu par les gravures exécutées d'après ses compositions que par ses propres peintures. Édelinck, les Poilly, Audran, Mellan et beaucoup d'autres graveurs célèbres, en ont reproduit un très-grand nombre; il faut y joindre la suite très-considérable de celles qu'exécuta sa nièce Claudine Stella, digne d'être placée à côté de ces artistes renommés.

Un frère de Stella, nommé François, qui l'avait rejoint en Italie quelques années après son arrivée et qui revint en France avec lui, a peu produit, et mourut à quarante-deux ans. Il eut un neveu, nommé Bouzonnet-Stella, qui l'est davantage comme peintre; mais il n'a fait que reproduire la manière de son oncle. Il avait passé cinq ans à Rome, où le grand Poussin, fidèle à l'amitié qu'il avait conçue pour Jacques, l'avait accueilli et aidé de ses conseils.

ANALOGIUS.

L'analogius était une petite construction, souvent élégante et riche, où se plaçait le lecteur ou le chantre dans le chœur des premières basiliques chrétiennes. On en voit des exemples à Rome, dans les basiliques de Saint-Clément, de Saint-Laurent hors les murs, de Sainte-Marie en Cosmedin et de Saint-Pancrace. Le marbre, le porphyre et les matières les plus précieuses s'y mêlent aux combinaisons de la mosaïque.

Ordinairement l'analogius, élevé sur plusieurs marches, en face de l'ambon ou chaire à prêcher, formait une étroite enceinte, au fond de laquelle, vers l'orient, se trouvait un pupitre destiné à placer les livres sacrés.

Grégoire de Tours dit au sujet d'un analogius de la basilique de Carthage : — Sa structure est merveilleuse. Il est entièrement sculpté dans un seul morceau de marbre, et se compose d'un sol élevé auquel on arrive par quatre degrés, d'une balustrade qui l'entoure, portée par des colonnettes, et d'un pupitre devant lequel huit personnes peuvent se tenir.

L'ÉPREUVE DU FEU.

Lorsqu'on lit dans les vieilles chroniques que l'on pouvait sortir sain et sauf de l'épreuve du feu, on est porté à croire que l'on possédait apparemment les moyens de la subir sans danger. C'est aussi ce que pensaient beaucoup de contemporains eux-mêmes, tellement que Charlemagne, par exemple, ordonna, en 809, de ne pas douter de l'efficacité et de la justice de ces épreuves. Mais la vérité est qu'on avait des recettes pour les fausser, et on en connaît plusieurs indiquées par Trotula, médecin de Salerne, Albert le Grand, et autres. Un fait d'ailleurs bien significatif est qu'avant de procéder à l'épreuve on demandait au patient s'il n'avait rien bu; s'il ne portait sur lui rien qui pût le protéger, onguent, suc quelconque, vêtement préparé (1). De nos jours, un savant, M. Boutigny d'Évreux, a prouvé qu'après avoir mouillé sa main avec de l'eau savonneuse, de l'éther et autres liquides, on peut la plonger impunément dans la fonte incandescente ou toucher un fer rougi. Si l'on voulait avoir sur ce sujet plus de détails, on pourrait lire avec profit des citations de M. Kœnigswarter dans la *Revue de législation et de jurisprudence* (2).

Plusieurs papes contestèrent l'utilité et la portée des épreuves du feu. Un archevêque de Lyon, Agobard, les combattit énergiquement dans deux ouvrages. Innocent III les fit abolir.

Nous avons dit ailleurs que, selon toute probabilité, beaucoup de ceux qu'on soumettait à la torture échappaient à la souffrance au moyen de substances analogues au chloroforme. On croit en avoir la preuve surtout pour certaines associations de malfaiteurs : on se garantissait, non des blessures, fractures ou mutilations, mais de la douleur.

LES MÈRES.

« Il est très-vrai, disait Joseph de Maistre, que les femmes n'ont pas produit de chefs-d'œuvre. Elles n'ont écrit ni l'*Iliade*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Hamlet*, ni *Phèdre*, ni le *Paradis perdu*, ni *Tartufe;* elles n'ont pas construit la basilique de Saint-Pierre; elles n'ont pas composé la *Messiade*, ni sculpté l'Apollon du Belvédère, ni peint le Jugement dernier; elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les machines à vapeur; mais elles ont fait des choses plus grandes et plus belles que tout cela, car sur leurs genoux ont été élevés des êtres droits et vertueux, hommes et femmes, et ce sont là les plus belles productions de la nature. »

De Maistre, dans ses lettres et ses écrits, parle de sa mère avec un grand amour et un profond respect. Son noble caractère rendait à ses yeux toutes les femmes vénérables. Il la dépeignait comme sa « sublime mère, un ange auquel Dieu avait prêté un corps pour une courte saison. » C'est à elle qu'il attribuait la tendance de son caractère et ses aspirations vers le bien; et lorsqu'il eut atteint l'âge mûr et qu'il fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il rapportait à son noble exemple et à ses préceptes l'influence qui avait dirigé toute sa vie.

Écrivant un jour à un de ses frères, il lui disait : « A six cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance, me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci je pleure comme un enfant. » De Maistre avait, à cette époque, cinquante et un ans.

PETIT DICTIONNAIRE DES ARTS ET MÉTIERS AVANT 1789.

AFFICHEUR. — Voyez tome XLIII (1875), page 64, et les Tables.

APOTHICAIRE. — Les connaissances pharmaceutiques que posséda le moyen âge lui vinrent en partie de la Grèce et de Rome, en partie de l'Orient par les Arabes, qui furent, aux neuvième, dixième, onzième et douzième siècles, les premiers pharmaciens comme les premiers médecins du monde. Les vrais successeurs d'Hippocrate et de Galien, qui avaient résumé dans leurs livres célèbres toute la science grecque et romaine, furent les savants arabes :

(1) Sunesen, *Commentaire sur la coutume de Schonen.*

(2) Janvier 1850. *Études historiques sur les développements de la société humaine.*

Geber, qui enseigna l'art de distiller; Avicenne, Mesué, Sérapion Rhasès, qui découvrirent de nouveaux médicaments; Averrhoès, Abenbitar, Abenguesit, etc., qui transmirent à l'Europe les remèdes de l'Orient.

Au treizième siècle, toutes les connaissances des Arabes ([1]) se répandirent en Europe par suite des traductions et des travaux de Sylvaticus, Myrepsus, Platearius Cuba, Hermolaüs, Arnauld de Villeneuve, Raimond Lulle, etc.

Au retour de sa première croisade, vers l'an 1258, saint Louis ayant nommé Étienne Boileau prévôt du Châtelet de Paris, ce magistrat donna aux corporations une constitution régulière et disciplina les confréries, comme l'atteste le *Livre des mestiers*, recueil où sont les secrets de la vie industrielle au moyen âge.

D'après ce livre, *tuit cirier*, *tuit pevrier* et *tuit apoticaire*, débitait sa marchandise non-seulement chez lui, mais encore aux *halles* et sur le *marché*, le samedi de chaque semaine. « Les droits de vente à domicile s'acquittaient en payant le pesage aux balances royales, tandis que l'étalage du samedi coûtait une obole. »

Les apothicaires étaient compris dans la nomenclature des personnes et métiers jouissant de l'exemption du guet.

C'est à peu près de cette époque que date ce qu'on pourrait appeler l'organisation de la pharmacie. Le règlement que nous venons d'indiquer renfermait une erreur grave dont les conséquences allaient se faire sentir jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, c'est-à-dire pendant près de cinq cents ans. La sorte d'assimilation établie par Étienne Boileau entre les « pevriers et ciriers », autrement dit les épiciers, et les apothicaires, devait être très-funeste aux progrès de la pharmacie, qui devint pour les apothicaires une profession bien plus mercantile que scientifique.

Il n'en fut pas ainsi partout en Europe.

Frédéric II, roi de Naples, puis empereur d'Allemagne, l'un des princes les plus éclairés du moyen âge, avait établi une réglementation de la pharmacie très-sérieuse et très-intelligente, eu égard au siècle où elle fut décrétée.

Si l'on se rappelle que ce fut à son retour de Naples que Charles VIII réorganisa la pharmacie en France, il est impossible de ne pas attribuer aux règlements de Frédéric II une longue et persistante influence. Notons aussi en passant que Frédéric II avait eu de nombreux rapports avec l'Orient, où les études pharmaceutiques étaient en grand honneur.

D'après les règlements de Frédéric II, tout aspirant apothicaire subissait un examen devant des médecins délégués qui lui permettaient ou défendaient d'ouvrir officine. Nul ne devait s'établir ailleurs que dans des villes populeuses, afin de mieux subir le contrôle de l'autorité. A défaut de médecins ou de maîtres apothicaires jurés, deux personnes considérables assistaient à la composition des médicaments importants; les bénéfices des apothicaires étaient soigneusement tarifés.

Il existait donc en Italie un véritable enseignement pharmaceutique dès le milieu du treizième siècle. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les progrès de la pharmacie y furent beaucoup plus considérables que partout ailleurs. L'École de médecine de Salerne était la plus célèbre de l'Europe, et les pharmaciens de Venise, de Gênes, de Pise, etc., jouissaient d'une très-grande notoriété.

Il y eut aussi, concernant la pharmacie, dès le moyen âge, de très-remarquables règlements dans quelques autres États de l'Europe. En Allemagne, notamment, on pourrait signaler plusieurs documents curieux. Dans un édit du duché de Wurtemberg, rédigé par Gaspard Bauhin, on lit les sages dispositions qui suivent :

« Le médecin en choses externes, nonobstant qu'il entende la chirurgie et la pharmacie, se servira des chirurgiens et apothicaires comme compagnons et amis, n'usurpant leurs états si ce n'est par grande nécessité. Quand le médecin sera aux champs, il prendra les drogues dont il aura besoin chez les apothicaires, sans acheter drogues particulières à soi, ou en faire son profit et trafic, laissant au reste à tous malades, tant des champs que de la ville, leur franche volonté de se servir de tel apothicaire ou chirurgien qu'il leur plaira. »

Défense était encore faite aux apothicaires « de faire aucunes compositions d'importance, qu'elles ne soient dispensées en présence du médecin, qui en soussignait la description et visitation, et en cotait la date et la quantité. »

« Au moyen âge et jusqu'à une époque rapprochée de la nôtre, les boutiques pharmaceutiques demeuraient ouvertes dans toute la largeur de l'ogive qui encadrait leur devanture. Un ou plusieurs réchauds posés sur le sol opéraient la coction des préparations officinales, tandis que les substances se réduisaient en poudre ou subissaient les mélanges prescrits dans d'énormes mortiers de fonte placés aux angles extérieurs de l'officine. Les drogues se trouvaient comme aujourd'hui sur des planches étagées; mais au lieu de bocaux en cristal, de vases en fines porcelaines, c'étaient des espèces d'amphores en terre cuite et de petites caisses en bois blanc, étiquetées d'après le formulaire de Galien ou celui de Mesué, dont l'image décorait ordinairement les panneaux extérieurs de la devanture. Une niche d'honneur pratiquée au fond de la boutique était occupée, soit par la statue du Rédempteur, soit par celle de saint Christophe ou de saint Côme, ou de la Vierge. Les apothicaires calvinistes avaient placé Mercure dans cette niche, au grand scandale des catholiques romains. » ([1])

La boutique que représente notre gravure appartenait, comme on peut bien penser, à un maître apothicaire d'une certaine importance, à un maître apothicaire juré, patenté, exerçant sa profession au grand jour. Mais durant tout le moyen âge, à côté de ces respectables apothicaires, il y en eut d'autres qui faisaient un commerce plus que suspect, qui tenaient à la fois de l'alchimiste et du sorcier, dont on retrouve la main dans bien des crimes, et qui eussent mérité, sans nulle exagération, le nom d'empoisonneurs.

Shakspeare, dans une de ses plus célèbres tragédies, fait apparaître une image singulièrement vivante de cette physionomie sinistre.

Roméo, croyant Juliette empoisonnée, a résolu de mourir. C'est le matin; il est sur une place publique. Il se demande comment il mettra fin à ses jours. Tout à coup une inspiration lui vient :

Il y a par ici, je m'en souviens, un apothicaire (*an apothecary*), un vieil homme qui vend des remèdes et fait de la chimie, un malheureux que j'ai remarqué : il cueillait des simples; il avait des sourcils touffus et quelques haillons sur le corps; il était maigre, on voyait ses os; la misère l'avait usé; c'était presque un squelette. Dans sa boutique, sa pauvre boutique, une tortue et un serpent (*an alligator*) étaient suspendus, avec quelques poissons de forme hideuse. Ce misérable homme étalait sur ses tablettes je ne sais quels débris indigents qu'il essayait de faire valoir de son mieux : bouteilles vides, fioles brisées, graines desséchées, vieilleries sans nom; de petits pots de terre cuite, des boîtes dépareillées et vides. — Ah! quelle indigence! me dis-je en passant. Si l'on voulait acheter du poison, voilà bien le repaire du pauvre gueux qui le vendrait; et la loi de Mantoue qui punit le coupable ne l'effrayerait pas... Les nécessités de ce vieillard sans pain serviront les miennes. Oui, je m'en souviens, voici bien la maison, la voici. — C'est jour de fête; le pauvre homme a fermé sa boutique. (*Il appelle.*) Holà! apothicaire, holà!

L'APOTHICAIRE.

Qui m'appelle? Qui crie si fort?

ROMÉO.

Viens ici, toi, approche. — Tu m'as l'air bien pauvre! Tiens, prends ces quarante ducats : il me faut une dose de poison, mais un poison si

([1]) Voy. Cadet de Gassicourt, *Dictionnaire de médecine et de pharmacie*.

([1]) *Le Moyen âge et la renaissance*, par Paul Lacroix.

terrible, si prompt, si violent, qu'en s'insinuant dans les veines de l'homme à qui la vie est pesante, ce poison le fasse tomber mort sur le coup. Je veux que le souffle vital s'échappe du corps plus rapide, plus subit, que la balle lancée par la poudre embrasée ne sort des flancs du canon qui la vomit.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces poisons mortels; mais la loi de Mantoue, c'est la mort pour quiconque ose les vendre.

ROMÉO.

Toi dont le corps est nu, toi que la misère ronge, tu crains la mort! La disette est sur ta joue; tes yeux affamés parlent d'oppression et de détresse. Quelques haillons pendent sur ton dos décharné. Qu'est-ce pour toi que le monde? un ami? Non. — Et les lois? Tes ennemies. — Le monde a-t-il une loi qui te fasse riche? Pas une! — Cesse d'être pauvre, brise la loi qui t'y condamne! — (*Lui montrant une bourse.*) Prends cet argent.



Une Boutique d'apothicaire au seizième siècle. — Dessin de Sellier, d'après Sandrart et Hartman.

L'APOTHICAIRE.

Ma misère consent, mais non pas ma volonté.

ROMÉO.

Est-ce ta volonté que je paye? C'est ta misère.

Le marchand va chercher un petit paquet dans sa boutique, le rapporte, et le donne à Roméo.

L'APOTHICAIRE.

Faites fondre ceci dans du liquide, buvez, et, eussiez-vous la vigueur de vingt hommes, vous tomberez mort à l'instant.

ROMÉO, *lui donnant la bourse.*

Voici ton or; c'est du poison pour l'âme, poison plus meurtrier cent fois que ce misérable mélange qui peut rester sur tes tablettes sans être acheté. Va, tu ne m'as pas vendu de poison; c'est toi qui l'achètes, moi qui le vends. — Adieu! trouve du pain, et tâche d'engraisser. (*Il met le poison dans sa poche.*) Substance précieuse! cordial excellent! viens, suis-moi; c'est dans le tombeau de Juliette que je me servirai de toi.

Voilà bien un apothicaire sinistre du moyen âge. Molière, un peu moins d'un siècle plus tard, peindra l'apothicaire comique du siècle de Louis XIV.

A l'époque de Shakspeare, cependant, la pharmacie n'était plus ce qu'elle avait été au moyen âge : elle avait pris part aux progrès des quinzième et seizième siècles. C'est l'époque de Jehan Renou, « la perle de tous les pharmacographes d'Europe. » On pourrait signaler, vers ce temps, une série de publications vraiment savantes. Nombre d'apothicaires composèrent des mémoires, traités et autres livres qui témoignent d'une science réelle. A partir de 1550 surtout, ces publications sont très-nombreuses. La ville de Lyon se distingua tout particulièrement à cet égard.

La suite au volume suivant.

LA VOUTE VERTE,

A DRESDE.

Le trésor de la maison de Saxe, situé au rez-de-chaussée du château royal de Dresde, est désigné le plus ordinairement sous le nom de « Voûte Verte. » C'est une collection d'œuvres d'art et de curiosités, d'objets précieux, formée aux seizième et dix septième siècles, et classée dans une suite de huit salles : — 1° la salle des Bronzes, où sont environ cent statues et groupes, œuvres d'artistes français, italiens et allemands des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, notamment de du Quesnoy (il Fiamingo), de Pierre Vischer de Nuremberg, de Jean de Bologne, de Girardon, Coysevox, etc.; — 2° la salle des Ivoires : bocaux, cruches à bière, hanaps, coupes, groupes, statuettes, bas-reliefs, tabatières, encriers, boules ouvragées faites au tour, diptyques, sujets de fantaisie; — 3° la salle de Cheminée, riche surtout en émaux anciens et modernes, en mosaïques, en ouvrages d'ambre, en vases sous forme de conques, en gobelets, écrins, etc.; — 4° la salle du Buffet ou de l'Argenterie, qui renferme un grand nombre de vases, d'ustensiles, de figures en vermeil, en or, en argent. Suivant une ancienne opinion, ce serait cette

salle qui aurait fait donner au trésor tout entier le nom de Voûte Verte, parce qu'elle était peinte en vert; mais comme il résulte d'un inventaire manuscrit que la salle suivante avait été aussi peinte autrefois de la même couleur, on reste dans le doute; — 5° la Grande salle, ou salle des pièces précieuses, peinte en blanc et en or, et décorée d'un plafond de stuc. On y voit de nombreux objets taillés en cornaline, calcédoine rouge, sardoine, ou garnis de grenat;



La Voûte Verte; salle VIII. — Aumônière en velours noir orné d'émail, de perles, de diamants de Bohême et de grains d'or. — D'après une photographie communiquée par M. Baudry. [1]

en cristal de roche; un émail, le plus grand qui existe, dit-on, est une œuvre de E. Dinglinger, élève d'Aved [1]; on remarque aussi dans cette salle le vase de Luther, un énorme globe en cristal et un magnifique verre à vin de Champagne, taillé par Metellino de Milan. — Salle VI, nommée le Cabinet du coin : elle est décorée en style rococo et contient des bibelots des dix-septième et dix-

[1] Voy. p. 150.

[1] *La Voûte Verte de Dresde* (*das Grüne Gewœlbe zu Dresden*), 100 planches in-fol. J. Baudry, rue des Saints-Pères, Paris.

huitième siècles, la plupart ornés de pierres fines. Parmi ces curiosités, dont le goût est souvent contestable, on doit signaler un groupe enfermé dans une boule de cristal, attribué à Benvenuto Cellini et représentant Orphée qui pince de la guitare au milieu d'animaux; un œuf d'or donné à Auguste le Fort comme cadeau symbolique, et dans lequel une poule qui couve contient une couronne faite d'or, de perles et de diamants; un vase représentant un oiseau fabuleux en jaspe qui porte une princesse, par Dinglinger; quatre gueux, de Krüger, dont les haillons ont des diamants pour boutons. — Salle VII, dite des Armoiries. On l'appelle aussi la chambre des Bois, parce que l'on y a rassemblé un grand nombre d'œuvres sculptées en bois avec beaucoup d'art. — Enfin, dans la salle VIII, ou des Joyaux, la plus richement décorée, sont exposés les joyaux de la couronne, les diamants de la reine, un collier composé de soixante-deux bagues parmi lesquelles il y a un cachet qui a appartenu à Luther et un anneau qu'il portait au doigt, une bague où est enchâssée une montre qui n'est remontée que tous les trois jours, un saphir nommé le «nez de Pierre le Grand», un onyx estimé près de deux cent mille francs, des chaînes d'honneur ou de faveur; une jolie aigrette ou pendant d'oreille avec figure de sirène; deux autres, par Benvenuto Cellini et Caradosso, son contemporain et son émule; des cannes ornées de pierres précieuses, des bâtons de commandement, des épées, des poignards, des baudriers, des aumônières, parmi lesquelles celle que nous reproduisons ([1]).

POULES D'INDE.

Malgré ce qui a été écrit et répété tant de fois, que le premier dindon fut apporté en France du temps de Charles IX, les Mémoires manuscrits d'un gentilhomme normand, Gilles de Gouberville, publiés récemment dans le *Journal de Valognes*, témoignent que dès 1559 ce seigneur avait dans la basse-cour de son manoir un coq et une poule d'Inde.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 353, 362, 382, 391.

Un soir, après un morceau d'ensemble qui avait bien marché, on se mit à parler de musique et de musiciens. Georges ne pouvait guère suivre une conversation; il alla regarder des gravures sur une table à l'autre bout du salon.

Le morceau que nous venions de jouer était d'Haydn: naturellement ce fut d'Haydn qu'on causa, et le nom de Porpora fut bientôt prononcé.

— Fallait-il qu'il aimât la musique, cet Haydn! dit une jeune fille. Se faire le domestique de ce vieux maussade de Porpora! brosser des habits, cirer des souliers, accommoder des perruques! est-ce que vous auriez fait cela, monsieur Paul?

— Ah! répondis-je, pensant plus à mon idée fixe qu'à Haydn et au Porpora, je me ferais de grand cœur l'esclave de celui qui pourrait guérir mon pauvre Georges.

— Qui parle de guérir ici? guérir qui? dit une voix derrière moi.

Je me retournai, et je vis, assis à une table de whist, un petit monsieur à cheveux blancs, avec des yeux noirs très-vifs et un grand nez. C'était lui qui m'avait interrompu. La maîtresse de la maison se mit à rire.

— Ah! docteur, dit-elle, vous trahissez votre incognito. Vous m'aviez tant recommandé de cacher votre titre de médecin pour qu'on ne vînt pas vous importuner! et voilà que vous vous vendez vous-même!

— Que voulez-vous, Madame, répondit-il? le vieil homme reparaît toujours; et puis ce garçon m'intéresse: il a joliment joué sa partie, et j'aime la musique, moi. De quoi s'agit-il, mon ami, et qui voulez-vous faire guérir?

Le cœur me battait bien fort. D'une voix que l'émotion faisait trembler, je lui racontai le malheur de Georges. Il m'interrompit plusieurs fois pour m'adresser des questions sur ce qu'il éprouvait, sur l'époque où la maladie avait commencé et sur divers autres points, et enfin, se levant:

— Qui veut prendre ma place? dit-il; je n'ai plus du tout l'esprit au jeu; il faut que je quitte la partie. Pardonnez-moi, s'il vous plaît. Et vous, mon jeune ami, allez me chercher votre frère et amenez-le-moi là-haut, dans ma chambre.

Quand nous sortîmes de la chambre du docteur, Georges se jeta dans mes bras, à moitié fou de joie et d'espérance.

— Mon Dieu! si c'était vrai! si je pouvais guérir!

— Tu guériras. J'ai confiance, moi! tu guériras, et notre mère pourra faire ce qu'elle voudra du contenu de son tiroir: tu n'auras pas besoin d'aller à Paris.

Pendant huit jours que le docteur passa dans notre ville, il vit Georges soir et matin, et quand il partit il nous donna bon espoir. Seulement, il fallait suivre un traitement minutieux, et il ne pouvait pas rester là pour le diriger: il était en vacances, et ses vacances ne pouvaient se prolonger; il fallait qu'il retournât à ses malades de Paris. Après avoir bien balancé s'il ne remettrait pas la cure avec ses instructions à quelque médecin de la ville, il se décida à n'en rien faire. Ce fut à moi, rhétoricien qui n'avais nulle idée de médecine, qu'il confia la tâche de soigner Georges; et il est sûr qu'il n'aurait pu trouver un aide plus dévoué au succès de la cure. J'avais tellement exercé ma mémoire depuis deux ans que je pus retenir mot pour mot les instructions du docteur. Il m'assura que je comprenais très-bien, et que depuis le temps qu'il professait il n'avait pas rencontré d'élève meilleur que moi; et il partit en me recommandant de lui écrire tous les quinze jours.

Je lui écrivis, notant fidèlement tous les symptômes qui se produisaient. Il me répondait, et ses lettres relevaient notre courage, car il paraissait plein d'espoir, et il assurait que nous ne nous trompions pas en croyant voir un progrès dans l'état de Georges. Il y avait à peu près six mois que le traitement durait, lorsque ma lettre au docteur resta sans réponse. Je me demandais ce que cela voulait dire, lorsqu'il arriva lui-même: il avait eu affaire à quelques lieues de nous, et il avait fait un détour pour voir par lui-même où en était son malade.

Il fut très-content de Georges, très-content de moi aussi, car il me donna les plus grands éloges sur la manière dont j'avais exécuté ses instructions. Il modifia son traitement et dut me donner de nouvelles indications; il paraît que je les compris de manière à le satisfaire, car il me dit tout à coup, en me regardant en face de ses yeux perçants:

— Vous êtes né pour être médecin, vous; est-ce que vous aimeriez cela?

Je soupirai. Depuis que je soignais Georges sous la direction d'un grand médecin, c'était mon rêve de faire un jour de la médecine; mais j'avais de bonnes raisons pour chasser ce rêve-là de mon esprit, et je répondis:

— Oh! docteur, si j'avais de la fortune! mais cela coûte trop cher; mes parents ne pourraient pas faire ces dépenses-là.

— Bah! bah! ce sont les paresseux qui disent cela. Ce ne sont pas les études médicales qui coûtent si cher, mais les pipes, les chopes et les autres passe-temps de messieurs

([1]) Sur les aumônières ou bourses, voy. t. X, 1842, p. 133, et les Tables.

les étudiants. Un garçon laborieux, courageux et sobre, qui emploierait ses loisirs à gagner quelque argent, ne coûterait pas plus à sa famille pour devenir médecin que pour devenir tout autre chose... Nous reparlerons de cela. Soyez bachelier d'abord, et puis fiez-vous à moi. Au revoir, mon jeune ami.

Les vacances de cette année-là furent encore de bien charmantes vacances. Georges et moi, nous étions bacheliers, et tout fiers de notre parchemin neuf; mais ce n'était pas encore là notre plus grand sujet de joie. Georges était presque guéri! Nous allions tous deux courir les champs; nous avions un peu plus de chemin à faire que dans notre petite ville d'autrefois, mais nous y arrivions pourtant, et Georges jouissait de la nature comme s'il eût vécu dix ans dans une cave. Il ne se lassait pas de me dire : «Entends-tu? Entends-tu cet oiseau qui chante? Entends-tu ce ruisseau qui tombe en cascade? Entends-tu ces moutons qui bêlent là-bas? Entends-tu le bruit du vent dans les chênes?» Cher Georges! j'étais tout ému de sa joie.

Vers la fin des vacances, le docteur fit une autre apparition. Cette fois il s'occupa peu de son malade, qui n'avait plus qu'un pas à faire pour entendre aussi bien que quiconque; mais il s'occupa de moi, et il eut une longue conférence avec nos parents. Quand il en sortit, il était radieux.

— Faites votre malle, mon garçon, me dit-il en me frappant sur l'épaule; je vous emmène à Paris. N'ayez pas peur, nous ne ruinerons pas votre famille : j'ai une jolie mansarde à vous offrir; je me suis assuré qu'elle n'était pas trop chaude en été ni trop froide en hiver. Voilà donc le couvert assuré. Pour le vivre, je vous ai trouvé des cours à faire à des enfants dans deux ou trois bonnes pensions; cela fournira à vos dépenses. Vous travaillerez ferme la médecine, et dès que vous aurez passé vos examens je vous aiderai à arriver quelque part comme interne; plus tard, je me chargerai de vous trouver des malades. Vous voyez que tout s'arrange pour le mieux.

Il me regardait en parlant. J'aurais dû être bien heureux; je l'étais au fond, mais quitter Georges! le docteur me devina, car il sourit :

— J'oubliais de vous dire que la mansarde est assez grande pour loger deux étudiants. J'ai causé avec Georges. Il est étonnant, ce garçon-là, quand il parle de monuments tant anciens que modernes; il en sait bien plus long que moi là-dessus, et j'aime à me faire instruire par lui. Et puis, savez-vous qu'il dessine très-bien? Je comprends qu'il ait pris le goût du dessin quand il ne pouvait pas causer, mais il est sûr qu'il y a joliment réussi. J'ai idée qu'il ferait un bon architecte, avec ses prix de mathématiques, car je sais qu'il en a eu plusieurs; et il paraît que ce serait son goût. C'est pourquoi voici mon plan pour lui. Nous l'emmenons; il concourt pour l'École des beaux-arts, il est reçu, et le reste va tout seul. Pour le côté pratique de la vie, il aura des leçons de dessin et de mathématiques, et des vignettes à faire pour quelques publications de ma connaissance. Vous voyez que je n'oublie rien.

Il y a quinze ans de cela. Nous n'habitons plus la mansarde du docteur, mais nous avons loué un appartement dans la maison où il demeure, afin de ne pas le quitter. Notre appartement est grand; nos parents y demeurent avec nous depuis que notre père a pris sa retraite; et puis, ne faut-il pas que l'architecte Georges y ait son cabinet de travail et moi mon cabinet de consultations et une salle d'attente pour les malades? Nous avons réussi, mon frère et moi, et les seules années tristes que nous ayons passées sont celles où Georges a dû aller étudier à Rome après avoir eu le grand prix d'architecture. Maintenant nous sommes réunis, et, je l'espère, pour toujours. Nous causons quelquefois avec notre mère du temps où nous étions enfants et où nous vivions ensemble comme chien et chat.

— Bah! dit Georges, ce temps-là est si loin! je ne m'en souviens plus. Depuis que j'ai eu la bonne idée de devenir sourd nous avons toujours été amis. — A quelque chose malheur est bon.

VOYAGE EN ARABIE

PAR FULGENCE FRESNEL.

Extraits d'une correspondance. — Voy. p. 346.

ILLUSIONS. — LA MONTAGNE DE BEDR. — LA MONTAGNE DES CLOCHES.

Au moment de descendre dans la vallée de Bedr, je remarquai sur la gauche un talus de sable d'une hauteur considérable, terminé supérieurement par une ligne droite (dans le sens géométrique) et dont la surface m'offrit le tableau le plus singulier. J'ai admiré mille fois de beaux tableaux, mais, à l'exception des dioramas et des panoramas, aucun ne m'a fait illusion, c'est-à-dire qu'en voyant les plus belles peintures du monde je n'ai jamais cru voir la nature même. Mais ici, en voyant la nature je croyais voir une grande toile peinte, et cette illusion inverse était complète. La surface du talus était si unie et si singulièrement éclairée par le soleil couchant, que les plantes qui y croissaient, plantes portées pour la plupart sur des tiges d'un ou deux pieds et terminées en boule, me faisaient l'effet de grands pommiers peints sur la toile; leurs ombres me semblaient des ombres peintes, etc.

Je ne saurais me rendre raison de ce phénomène, non plus que d'un autre dont mon guide me parla et qui se retrouve dans la presqu'île du Sinaï : à une certaine époque de l'année, et par un certain vent, la montagne de sable fait entendre des gémissements que les Arabes attribuent aux âmes des Infidèles tués dans la fameuse journée de Bedr. Le même bruit ou un bruit analogue a valu le nom qu'elle porte à la montagne de sable dite *Djabal-an-Nâckoûs* (la montagne des cloches), qui fait partie de la chaîne appelée *Djabal-al-Hammâm*, entre Toûr et Suez. Les Arabes du Sinaï comparent le mugissement du *Djabal-an-Nâckoûs* au bruit des cloches, et attribuent cette sonnerie aux cloches invisibles d'un couvent qui se trouvait jadis dans l'emplacement de la montagne de sable.

D'après les renseignements que me donna plus tard le curé de Toûr, il paraît que le bruit qu'on entend quelquefois sur ce point est causé par les éboulements naturels d'un sable fin et parfaitement homogène. Cela est même aujourd'hui hors de doute, car nombre de voyageurs se sont donné le plaisir de cette musique aérienne ou sépulcrale en faisant grimper des Arabes sur le Djabal-an-Nâckoûs et en provoquant un éboulement. Mais cela n'explique pas la nature des sons que l'on entend. La montagne de Bedr et celle de Toûr ont cela de commun qu'elles doivent l'une et l'autre leur existence aux vents qui soufflent du désert, dans une direction constante, durant une grande partie de l'année. Ce sont des *drifts of sand*.

LE HADJIN OU DROMADAIRE DE LA CONTRÉE D'OMAN.

Le hadjîn a des avantages immenses sur le cheval de selle, sinon à la guerre, au moins dans les voyages, d'abord parce que, sans aller aussi vite que le cheval, il supporte la fatigue beaucoup mieux que lui. Dans une course au clocher, le cheval l'emportera sur le hadjin; mais en voyage, un seul hadjîn mettra dix chevaux sur les dents.

Les *hidjin* (pluriel de *hadjîn*) ou dromadaires de la contrée d'Omân (royaume de Mascate) sont les plus estimés de toute l'Arabie, et je tiens d'un homme de ce pays-là, le moallem Zakaryâ, que quelques-uns de ces animaux se sont vendus jusqu'à mille tallaris ou dollars autrichiens (plus de 5 000 fr.).

Un autre avantage de cette monture est sa sûreté et la régularité de son amble. Le *râkéb* (celui qui monte un hadjîn) n'est pas obligé de penser à sa bête, tandis que le *fârés* (le cavalier) ne saurait perdre son cheval de vue un seul instant sans risquer d'être démonté à cet instant même, par suite d'un caprice ou d'une frayeur soudaine causée par un bruit imprévu, l'apparition d'un petit oiseau ou même la rencontre d'une botte de foin, c'est-à-dire de l'objet qui devrait éveiller dans l'âme du cheval les idées les plus riantes. Je sais cela mieux que par ouï-dire. Quant au hadjîn, vous pouvez lui laisser la bride sur le cou après avoir imprimé à son amble le degré de vitesse qui vous convient : c'est une machine montée pour faire tant de milles à l'heure, il n'y a plus à s'en occuper, et quoique le cavalier soit perché fort haut, le pied droit passé sous le gras de la jambe gauche qui pend sans étrier sur la joue gauche du garrot, ou *vice versa*, quoiqu'il n'ait d'autre point d'appui que le siége même sur lequel il repose, l'amble du hadjîn est si bien cadencé, qu'une fois qu'on l'a compris il n'y a plus qu'à s'y abandonner.

Je ne veux rien céler, et ne compromettrai point ma réputation de véracité pour une misère. On sait que le cavalier arabe, j'entends le *fârés*, celui qui monte un cheval, est si parfaitement encaissé entre le pommeau et le troussequin de sa selle, qu'alors même que sa volonté conspirerait avec la volonté du cheval, il ne pourrait pas être démonté. La selle du dromadaire ne ressemble en rien à la selle du cheval, et si elle portait un troussequin aussi élevé, on aurait beaucoup de peine à monter l'animal accroupi, à cause de la distance qui se trouve entre l'abdomen et le sommet de la bosse; mais, en revanche, le *ghâbit*, ou la selle du dromadaire, porte en guise de pommeau un cylindre de trois pouces de diamètre et de huit ou dix pouces de longueur, terminé par une pomme et fermé par les prolongements juxtaposés des deux arçons de devant. Ce pommeau, que l'on saisit de la main gauche pour enfourcher le dromadaire et qui s'élève majestueusement entre les cuisses du cavalier, est la ressource du conscrit perdant l'équilibre, et je n'ai pas eu honte de lui devoir mon salut... quelquefois.

CE QUE SONT LES PARFUMS D'ARABIE.

Qu'est-ce donc que l'on entend chez nous par les *parfums d'Arabie?* Je crois que l'on entend par là l'encens, la myrrhe, l'aloès, le djâcoy, l'ambre gris, etc., substances dont le parfum ne devient bien sensible que par l'action du feu, et qui jadis venaient en Europe de l'Arabie ou *par* l'Arabie. Mais de tout cela je ne vois que l'encens qui appartient certainement au sol de la péninsule. Or cet encens arabe (qui ne vaut pas l'encens de Perse) ne se trouve que dans la chaîne méridionale de l'Arabie, dans cette contrée que les anciens nommaient *Regio Thurifera,* où aucun Européen n'a encore mis le pied, et qu'il serait si intéressant aujourd'hui d'explorer scientifiquement. Du reste, quelque attachant que soit le désert pour un homme rassasié de l'Europe et ami de l'étrange, je suis forcé de convenir que rien de ce que j'ai vu, goûté, odoré, dans les pays situés sous le tropique d'été, n'approche de la richesse, de la saveur et du parfum des productions de nos campagnes septentrionales dans la saison de la vie. N'eussions-nous que la fraise et la violette, ce serait une très-bonne raison pour aimer le Nord de l'Europe par-dessus toutes choses. Mais quand je pense que nous avons de plus les framboises, les groseilles à grappes, le chèvrefeuille et la choucroute, et que j'ai abandonné tout cela pour des bananes et des dattes, alors le cœur me faut et je me sens faible.

La suite à une autre livraison.

LE PORTRAIT D'UN INCONNU.

Nous avons fait graver ce portrait d'après une photographie qui nous a été envoyée de Kolding, en Jutland (Danemark), et qui reproduit une ancienne peinture sur bois de chêne, haute de trente-sept centimètres, large de vingt-neuf.



Portrait d'un inconnu. — Dessin de Chevignard.

Au commencement du siècle, cette peinture était en la possession de M. Nisse, conseiller à Sonderbourg, dans l'île d'Als : on a des motifs de supposer qu'elle avait été apportée dans cette ville par une famille française émigrée dont le nom aurait été « de la Noix » ou « de la Motte. » Depuis elle était devenue la propriété d'un ecclésiastique de Kolding; aujourd'hui elle appartient à M. de Frost [1], qui l'a acquise il y a deux ans, et l'a fait nettoyer par les soins de l'habile conservateur de la collection royale de tableaux de Copenhague, M. Fritz F. Peterse.

M. Peterse n'hésite pas à émettre l'opinion que ce tableau est une œuvre italienne du seizième siècle : il demande si ce ne pourrait pas être le portrait de Raphaël peint par lui-même. Cette dernière supposition ne nous paraît pas fondée. Ce ne sont point là les traits de l'immortel Sanzio tels que les consacrent la peinture des Offices de Florence et la figure de l'École d'Athènes [2]. Mais assurément on a sous les yeux un personnage remarquable, et probablement un artiste : il serait intéressant de connaître son nom, et nous souhaitons que quelques-uns de nos lecteurs aient la bonne fortune de le découvrir.

[1] M. le chevalier de Frost, directeur des Assurances royales contre l'incendie, à Kolding.

[2] Ce sont les deux seuls portraits de Raphaël que l'on considère comme réellement authentiques.

LES RACOLEURS.



Les Racoleurs, peinture par le Blant. — Dessin de J. Robert.

Mon cher père,

Je prends la plume pour vous faire savoir qu'il m'est arrivé un grand malheur, bien par ma faute. Je ne suis pas malade, Dieu merci! et je veux vous rassurer tout de suite sur ma santé. Voici le malheur qui m'est arrivé.

Aussitôt en descendant du coche, je suis allé chez nos parents de la rue de la Huchette, et j'ai été reçu comme l'enfant de la maison. Mon oncle m'a dit qu'il me présenterait le lendemain chez le maître serrurier dont il nous avait parlé, ne pouvant m'y conduire le jour même, vu que le maître serrurier était allé prendre mesure pour une grille à un château des environs.

Nous avons dîné en famille, et nous avons beaucoup

parlé de vous tous, sans compter que nous avons bu à votre santé.

Après le dîner, mon oncle m'a dit d'aller faire un tour par la ville, et de voir le plus que je pourrais des belles choses qui sont ici, vu que j'aurais à travailler dur chez mon maître, et que je n'aurais guère le temps de courir à droite et à gauche.

Mon cousin Antoine aurait bien voulu venir avec moi, et c'est ce qui aurait pu m'arriver de plus heureux, car, quoiqu'il soit plus jeune que moi de trois bonnes années, il connaît bien la ville et les roueries du monde qui vit par là. Mais il ne pouvait pas marcher, à cause d'un mal qui lui est venu au genou, où le médecin dit qu'il y a de l'eau qui fait mauvais effet; bref, ça l'empêche de marcher.

Il fait plus chaud dans les rues de Paris que chez nous: aussi, après avoir tourné d'une rue dans l'autre, j'ai fini par descendre du côté de la Seine, qui est une belle rivière, il n'y a pas à dire le contraire. Mais comme c'est pavé partout le long du bord, et que la rivière est encaissée dans des murs, j'ai trouvé qu'il faisait encore trop chaud, et j'ai marché longtemps en me disant que les murs et les pavés devaient finir quelque part. J'avais envie de voir un peu de campagne, d'abord pour le bien que j'espérais que cela me ferait, et puis parce que ce serait un souvenir de notre rivière à nous; car j'avais déjà, comme on dit, le mal du pays, et je cherchais ce qui pouvait me rappeler tous ceux que j'avais laissés derrière moi.

J'ai marché pendant plus d'une heure avant de trouver la vraie rivière, et quand je l'ai trouvée enfin, je me suis assis sur l'herbe, les jambes bien fatiguées et le cœur bien gros.

Comme j'étais là à regarder couler l'eau, quelqu'un m'a dit bonjour! Je me suis retourné, et j'ai vu que c'était un garçon de mon âge à peu près.

J'aurais mieux aimé rester seul et tranquille; mais il ne faut pas être malhonnête avec les gens polis. Je lui rendis donc son bonjour et il vint s'asseoir à côté de moi.

Pourquoi ne me suis-je pas défié de lui? Il m'a demandé d'où j'étais; il a eu l'air de connaître un peu notre pays, et il m'a dit bien des choses qui m'ont fait venir les larmes aux yeux.

Quand j'y repense, maintenant que le malheur est arrivé, je suis presque sûr qu'il ne connaissait pas le pays du tout, et que si j'ai écouté ses contes et ses enjôleries, c'est que mon cœur était tout de ce côté-là et ne demandait qu'à s'ouvrir.

Au bout de quelque temps, il me dit que la chaleur et la poussière l'avaient si fort assoiffé qu'il en avait les lèvres sèches et la langue gonflée. Il allait donc entrer sous une tonnelle qui était proche de là pour prendre un verre de vin, un seul. Il me proposa, vu que nous étions devenus quasi amis, de trinquer avec lui. Je lui répondis que je vous avais promis de ne jamais mettre le pied dans un cabaret ou dans une guinguette.

Il me dit que j'avais bien raison d'obéir à mon père; que d'ailleurs les cabarets et les guinguettes sont des endroits de perdition pour la jeunesse; que lui-même n'y mettait jamais les pieds, parce qu'on y laisse son argent, sa raison et sa santé. Mais, à ce qu'il disait, ce n'est pas la même chose d'entrer pour se rafraîchir, et de s'attabler pour boire bouteille sur bouteille. Il se serait volontiers contenté de l'eau de la rivière, si elle n'avait pas été malpropre au sortir d'une si grande ville, et par conséquent malsaine. Il me fit voir sur l'eau des taches de goudron qui descendaient au fil du courant et bien d'autres choses répugnantes.

J'étais moi-même très-altéré; je me disais qu'un verre de vin, que je boirais debout, ne pouvait point me mener à mal, et je finis par céder.

Sous la tonnelle il y avait cinq beaux soldats du roi qui causaient en fumant. Mon camarade leur fit un petit signe de tête, comme s'il les connaissait; ils lui répondirent par des signes de tête et se mirent à nous regarder, moi surtout, en souriant.

Le cabaretier arriva, et, sans attendre qu'on lui eût donné des ordres, il apporta deux verres et une bouteille. Je ne pus m'empêcher de dire à mon compagnon :

— Il y a là plus que nous ne voulons.

Il me répondit :

— On ne paye que ce que l'on boit!

J'étais mal à mon aise, comme si j'avais prévu ce qui allait m'arriver, et si une fausse honte ne m'avait retenu je me serais sauvé de la tonnelle. Mon camarade versa deux grands verres, et nous restâmes debout pour les boire, selon nos conventions.

Les soldats du roi, sauf un qui avait l'air traître et qui louchait, étaient de beaux hommes, quelques-uns déjà âgés et respectables. Ils ne faisaient point de tapage, ils ne cassaient point les verres; en revanche, ils se racontaient entre eux de si belles histoires que j'en oubliais mon verre. Mon camarade s'assit sur une chaise, je m'assis également sans m'en apercevoir; il a dû me verser à boire quand j'avais la tête tournée, car je remarquai que je n'en finissais pas de boire mon verre.

A partir de ce moment-là, je ne me rappelle plus ce qui s'est passé; cela me fait croire que le vin était drogué: c'est aussi l'avis de mon oncle. Mon oncle s'est donné des coups de poing sur le front en se reprochant de ne m'avoir pas mis en défiance. Les soldats du roi qui étaient sous la tonnelle s'appellent des *racoleurs*, et le jeune homme qui m'était venu rejoindre sur le bord de l'eau était leur compère.

Quand je suis revenu à moi, les racoleurs étaient en train de rire, le compère avait disparu. Comme je voulais m'en aller aussi, ils m'ont retenu de force et m'ont fait voir un papier que j'avais signé, sans savoir quand ni comment, et qui fait que je suis soldat du roi.

Je fus au désespoir en songeant au chagrin que j'allais vous faire à tous. Si ce n'était pas un crime de se détruire soi-même, je me serais jeté à la rivière. Mais d'abord ç'aurait été un crime, et puis votre chagrin aurait été plus grand d'apprendre que votre malheureux enfant s'était noyé que de savoir qu'il est soldat.

Consolez ma pauvre mère, et donnez-moi en exemple aux garçons de chez nous, afin que mon malheur serve à quelque chose.

N'importe, ce n'est pas joli de s'y prendre comme cela pour faire des recrues; je suis sûr que le roi ne serait pas content s'il le savait. Par moments, je me figure que si M. le comte de Saint-Prix voulait se mêler de mon affaire et en dire deux mots au roi, cela pourrait peut-être s'arranger. M. le curé, qui vous a toujours voulu du bien, pourrait prier M. le comte. Faites pour le mieux. Il y a d'autres moments où j'ai presque envie de me sauver en Suisse, car enfin on n'a pas joué franc jeu avec moi.

Votre fils respectueux, qui est bien malheureux et bien repentant, JEAN LEVRAUT.

Mon cher enfant,

Je ne te ferai point de reproches, parce que tu es assez puni de ton étourderie et de ta légèreté. Nous avons bien du chagrin, je n'ai pas besoin de te le dire, mais nous ne voyons pas les choses aussi en noir que toi.

Je ne veux point te donner de fausses espérances, mais

je veux te montrer les choses telles qu'elles sont et te dire ce que tu as de mieux à faire.

Tu es soldat, quoique les choses se soient passées comme tu le dis. M. le curé a vu M. le comte de Saint-Prix; M. le comte lui a dit que ton engagement était valable et qu'il te faudrait faire le temps marqué. Quant à te sauver en Suisse, j'espère bien que cette idée t'est déjà sortie de la tête. Si tu faisais cela, tu serais un déserteur; et ce nom-là est un des plus vilains qu'un homme puisse mériter, en ce qui le regarde lui-même et en ce qui regarde toute sa famille.

La première chose à faire dans toutes les circonstances de la vie, c'est de regarder à son devoir et de l'accomplir coûte que coûte. Te voilà soldat; peu importe que ce soit malgré toi et par tricherie; tu l'es, voilà le fait. Accomplis scrupuleusement tous tes devoirs de soldat; fais-nous honneur à tous : un bon soldat vaut un bon serrurier.

Tu peux gagner beaucoup en passant par les exigences de la discipline; gagne donc tout ce que tu pourras pour plus tard. Feu mon père disait toujours : « Au lieu de se fâcher et de maugréer contre un malheur irréparable, le mieux est d'en tirer tout le fruit possible; car il y a toujours quelque chose de bon à tirer même d'un grand malheur. »

Entre les exercices et les devoirs de la profession de soldat, tu auras des loisirs. Beaucoup de soldats passent leurs heures de loisir au cabaret. J'espère que tu es guéri à tout jamais de l'envie d'y remettre les pieds. Sais-tu ce qu'il te faut faire? Toutes les fois que tu seras de loisir, va-t'en chez les serruriers de Paris; examine, regarde, travaille; gagne de l'argent si tu peux, et en tout cas gagne de l'habileté comme serrurier.

Quand ton temps sera fini, tu pourras reprendre le métier, et le continuer en te servant de tout ce que tu auras appris de neuf.

Catherine, dont tu n'oses même pas me parler dans ta lettre, est une fille courageuse et fidèle. Elle attendra que tu aies fini ton temps. Son père a pas mal grondé quand il a appris ton aventure; mais il s'est radouci, et il permet à Catherine de t'attendre, à condition que tu ne tourneras pas au soldat tapageur. Tu vois que ton bonheur est entre tes mains; ta mère se console en pensant à l'avenir, et me dit même d'embrasser bien fort son joli soldat. Joli est de trop; moi, j'embrasse mon soldat tout court.

Ton père qui t'aime, JACQUES LEVRAUT.

Ta mère a lu ma lettre. Maintenant que nous sommes entre nous, voici ce que j'ai à dire de toi à moi : Si les ennemis du roi lui déclaraient la guerre, j'espère que mon garçon se battrait comme un homme. Serrons-nous la main!...

COLIN-MAILLARD.

Voyez tome Ier, 1833, page 262.

Le nom de Colin-Maillard appartient à l'histoire; c'est celui d'un héros liégeois.

Jean Colin naquit à Huy, dans la dernière moitié du dixième siècle, d'une famille riche et noble; mais il dissipa bientôt son patrimoine, et se trouva complétement ruiné à l'âge de trente ans (¹). Trop fier cependant pour tendre la main et vivre de la charité publique, il se mit au service d'un maître maçon chez qui il demeura deux ans. Mais la guerre éclate entre Notger, prince-évêque de Liége, et Lambert, comte de Louvain, et Jean Colin s'empresse de se ranger sous la bannière de son seigneur. Huy est assiégé par les ennemis; l'évêque vient au secours de la ville, et les deux armées se rencontrent dans la campagne d'Amay, à dix kilomètres de Huy. Jean, un *maillet* de maçon à la main, s'illustra dans cette journée comme un autre Charles Martel. En récompense de ses services, Notger le créa baron de Poilvache et mayeur du quartier de la Sauvenière, à Liége. C'est alors que Jean Colin prit les armes et le surnom de *Maillard*.

Il est inutile de le suivre dans les nombreux combats auxquels il prit part; l'un d'eux lui fut des plus funestes : un habile archer lui creva successivement les deux yeux tandis qu'assis sur un tertre Jean soulevait la visière de son casque pour essuyer la sueur qui couvrait son front.

Bientôt une nouvelle guerre éclate. Quoique aveugle et âgé de soixante-dix ans, Colin veut suivre son prince, toujours armé de son terrible maillet. Dans un combat qui se livra à Wilryck, près de Malines, il se passa une chose bien bizarre et bien héroïque à la fois, dit un historien : « Au fort de la mêlée, un homme aveugle se tenait la lance en arrêt, frappant dans toutes les directions, mais, hélas! presque toujours dans le vide. Et à chaque coup qu'il portait sans rencontrer casque, cuirasse ni chanfrein, un cri de rage et de désespoir s'échappait de sa poitrine, une larme tombait de ses yeux caves et éteints. Puis le pauvre aveugle se ruait plus furieux sur son antagoniste, qui lui échappait comme un ombre en poussant des éclats de rire, en narguant l'impuissance du vieux guerrier, qui cependant, s'il n'atteignait personne, tenait au moins encore ses ennemis à distance, et n'en trouvait aucun d'assez hardi pour affronter sa lance, ni son maillet qu'il brandissait autour de sa tête... Les ennemis des Liégeois, par rancune contre ceux-ci, qui avaient eu le dessus et les avaient rançonnés, firent un jeu de cet épisode héroïque de la vie du guerrier éburon. On s'avisa de mettre publiquement en scène, à Bruxelles, à Louvain, à Anvers, etc., la bataille de Wilryck, où Colin avait figuré d'une façon si singulière. Depuis, le colin-maillard a passé de la scène dans les réunions de famille et a fait le tour du monde. Des rois eux-mêmes s'y sont adonnés : Gustave-Adolphe en faisait son passe-temps favori au milieu de ses victoires. A Paris, au dix-huitième siècle, on le jouait avec une véritable fureur dans les salons dorés et musqués de la régence. »

On vient de donner le nom de *rue Maillard*, à Liége, à celle qu'habitait jadis le mayeur de la Sauvenière.

(¹) Une vieille porte de Huy est encore nommée *porte Maillard*.

DIGNITÉ DU TRAVAIL.

Tout homme, riche ou pauvre, doit travailler, et il faut que son travail soit aussi élevé que le comporte sa nature, afin qu'il puisse mourir avec la conscience d'avoir fait de son mieux. SIDNEY-SMITH.

LA MÈRE DE WILLIAM COWPER (¹).

La mère de William Cowper, Anne Donne, était d'un sang illustre : elle se rattachait par quatre branches de sa famille au roi Henri III.

Cowper la perdit en 1737, à l'âge de sept ans, et l'impression qu'elle lui avait laissée paraît avoir gagné en profondeur avec l'âge. On dirait que plus il avançait dans la vie, plus il sentait la grandeur de la perte qu'il avait faite. Aussi, lorsque, *plus de cinquante ans après*, une de ses parentes lui envoyait le portrait de cette mère, entrevue seulement par lui dans son enfance, embaumait-il le

(¹) *William Cowper*, par Léon Boucher. 1874, p. 4. — Voy., sur ce poëte anglais, nos Tables. Nous avons publié la traduction de plusieurs de ses lettres, faite pour notre recueil par M. A. Barbier, de l'Académie française.

souvenir de sa douleur toute fraîche encore dans une de ses pièces les plus touchantes :

Ma mère, quand j'appris que tu étais morte,
Dis-moi, as-tu vu quels pleurs je répandis?...
Ton esprit planait-il sur ton fils affligé,
Malheureux déjà en commençant à peine le voyage de la vie?
Peut-être me donnas-tu, quoique invisible, un baiser,
Une larme peut-être, si les âmes des bienheureux peuvent pleurer!
J'entendis le glas de la cloche, au jour de tes funérailles;
Je vis le corbillard t'emporter lentement au loin,
Et, quittant la fenêtre de ma chambre d'enfant,
Je poussai un long, bien long soupir, et pleurai un dernier adieu!...

ERRATA.

Tome XLIV (1876).

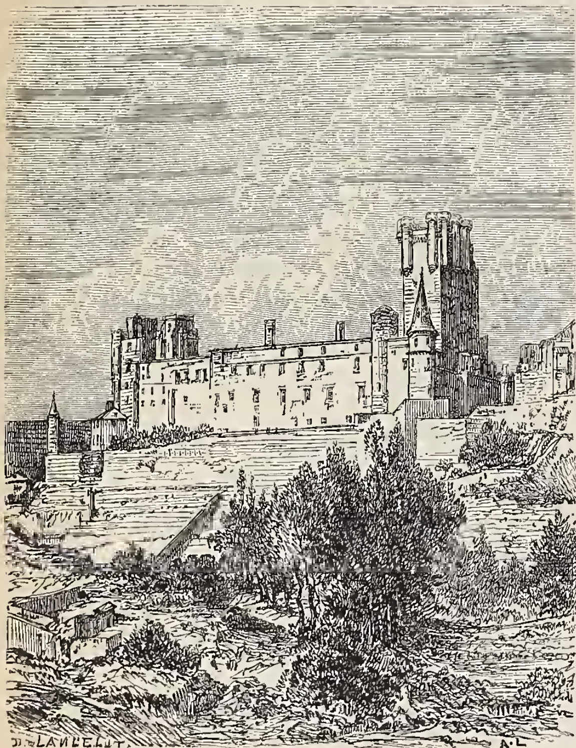
Page 252, colonne 2, ligne 9. — *Au lieu de* loge des Lauri, *lisez* loge des Lanzi (*loggia de' Lanzi*).

Page 273, colonne 1, ligne 7. — *Au lieu de* Lessies, *lisez* Liessies. Ce nom, comme celui de Liesse, vient du latin *lætitia* et du vieux mot français *liesse*, joie, contentement, réjouissance.

Page 318. — Dans l'article sur la nouvel étalon du mètre, on a omis de nommer, parmi les membres de la commission internationale, M. Henri Maus, inspecteur général des ponts et chaussées de Belgique.

Outre la médaille dont nous avons donné les dessins, chaque membre de la commission a reçu un vase en porcelaine de Sèvres, bleu-lapis et or, avec inscriptions commémoratives.

Page 349. — L'Alcazar de Ségovie a été ruiné par un incendie, le 5 mars 1862. Nous le représentons ici dans son état actuel. Le feu a dévoré les bibliothèques et plusieurs collections précieuses.



Ruines de l'Alcazar de Ségovie. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

Tome XLV (1877).

Page 24. — La tête de Vénus en terre cuite appartient non au Musée de Vendôme, mais à M. le baron L. de Maricourt, qui l'a trouvée.

La photographie d'après laquelle a été fait le dessin est de M. J. Yvon, et non Yon.

Page 33. — Dans la gravure représentant le monument élevé à Léonard de Vinci, place de la Scala, à Milan, on a gravé à tort les mots DI VINCI à la suite du nom LEONARDO, sous la statue. On ne lit sur l'inscription ni *di Vinci* ni *da Vinci* (*di* serait, en tout cas, une faute); on y voit seulement le nom LEONARDO, comme le dit notre texte.

Page 76, colonne 1, ligne 12. — *Au lieu de* évité, *lisez* épargné.

Page 91. — On nous écrit, au sujet du petit monument consacré à la mémoire de Jean Chandos, tué en 1369, sur les bords de la Vienne, près de Lussac, que cette pierre a été souvent déplacée, que les fouilles faites au-dessous n'ont jamais mis à découvert aucun ossement, et que d'ailleurs, d'après le témoignage de Jean Bouchet (auteur des *Annales d'Aquitaine*), Chandos a dû être enterré en un lieu situé à 12 kilomètres plus loin.

Page 108. — La plante figurée n'était pas l'*Anastatica jerochuntina*, mais l'*Asteriscus pygmæus*, de la famille des composées. L'un de nos plus éminents botanistes, M. J. Decaisne, de l'Académie des sciences, ayant remarqué l'erreur, nous l'a signalée, en ajoutant : « Ne vous désolez pas trop; il y a rose de Jéricho et rose de Jéricho ; » elles n'appartiennent pas à la même famille; cependant l'une et » l'autre sont merveilleuses. La plus connue porte le nom d'*Anastatica*. »



La Rose de Jéricho décrite page 108.

On peut lire, dans le volume IV, page 278, du *Bulletin* de la Société botanique de France, un article où l'on explique pourquoi, depuis 1851, plusieurs botanistes croient que la rose de Jéricho est plutôt l'*Asteriscus* (figuré à notre page 108) que l'*Anastatica* représentée ici.

— Voir aussi l'article sur l'*Anastatica jerochuntina* dans le très-beau *Traité général de botanique descriptive et analytique* de MM. Lemaout et Decaisne, page 433.

Page 112. — L'auteur de l'article sur deux portraits attribués à Jean Cousin a omis de dire que M. Édouard Deligand, avocat à Sens, est le premier qui ait parlé de ces peintures. Il les avait signalées à l'attention publique longtemps avant M. Didot, dans une notice très-intéressante qu'ont publiée les Bulletins de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, et de la Société archéologique de Sens (1851 et 1868). Cette notice a été imprimée à part, et mérite d'être lue par tous ceux qui s'intéressent aux documents que l'on peut recueillir sur les œuvres et la vie du grand artiste dont la ville de Sens s'honore d'avoir été le berceau. (Voy. sa maison à Soucy, près de Sens, t. VIII, 1839, p. 8.)

Page 162, colonne 1, ligne 53. — *Au lieu de* 1339, lisez 1639.

Page 231, colonne 1, ligne 37. — *Au lieu de* 1786, *lisez* 1756.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant J. Best.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

PEINTURE, TABLEAUX, ESTAMPES, DESSINS.

SCIENCES.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE, FERRONNERIE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

